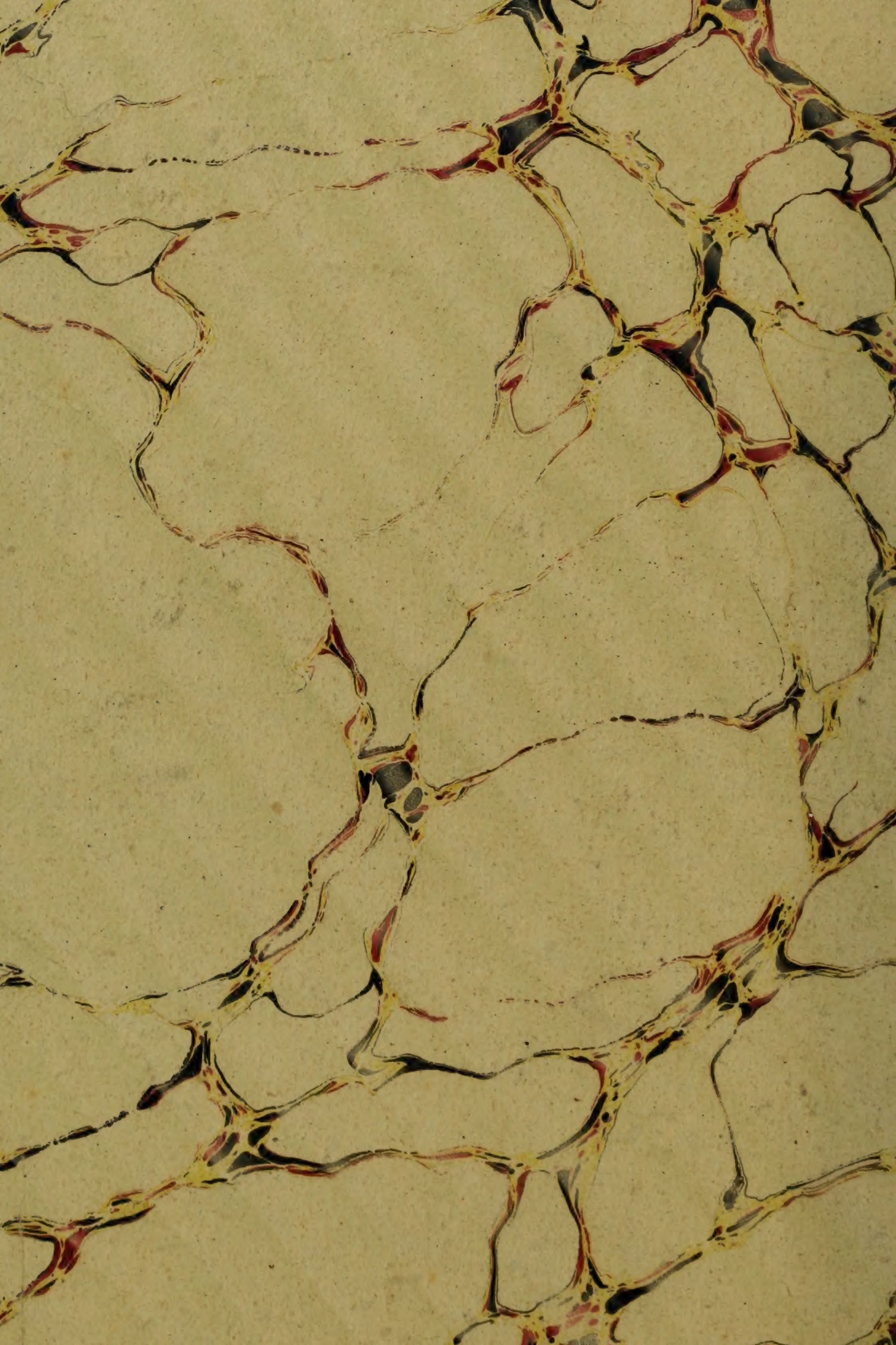
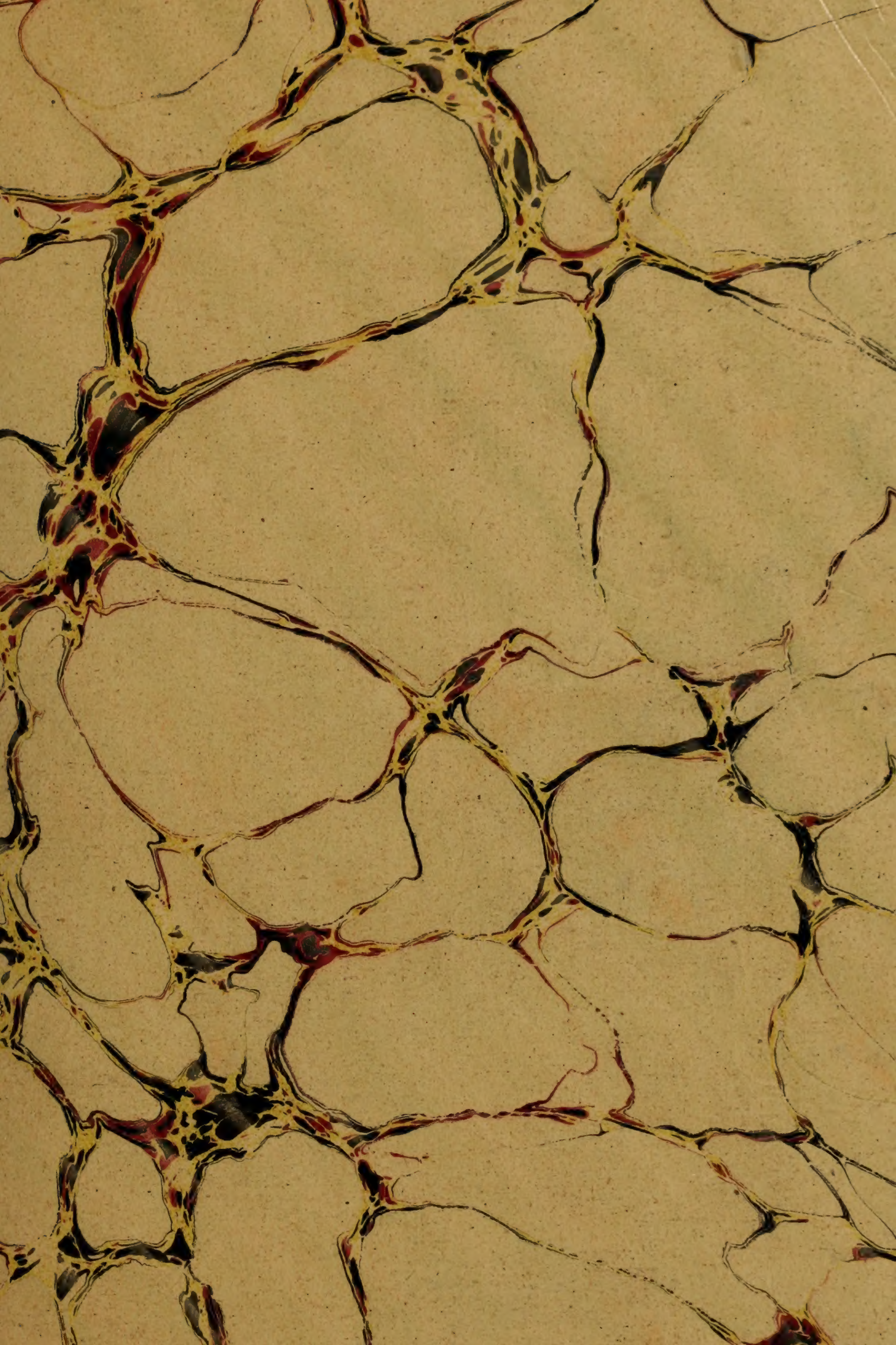




JEAN LOUP


IMP^{IE} V^{VE} P. LAROUSSE &C^{IE}
PARIS
RUE
MONTPARNASSE
19
PARIS

ÉMILE RICHEBOURG

JEAN LOUP

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE CENT QUATRE-VINGTS GRAVURES SUR BOIS

PARIS

JULES ROUFF & Cie, ÉDITEURS

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

JEAN LOUP

PAR ÉMILE RICHEBOURG



Jules ROUFF et Cie, Éditeurs, Cloître-Saint-Honoré, PARIS

JEAN LOUP

PROLOGUE

UN CRIME MYSTÉRIEUX

I

Aujourd'hui, grâce aux grandes lignes de nos chemins de fer et à leurs nombreux embranchements qui sillonnent la France de l'est à l'ouest et du nord au midi, il n'existe plus, pour ainsi dire, de grandes distances, et toutes les communications sont devenues faciles entre les villes, les communes et hameaux les plus reculés.

Il n'en était pas ainsi, il y a seulement une vingtaine d'années. Alors, dans chaque département, beaucoup de localités éloignées des chefs-lieux et n'ayant pas même un service de voitures publiques se trouvaient presque complètement isolées

Le petit village de Blaincourt était une de ces communes déshéritées.

Blaincourt se trouve dans cette partie du département des Vosges si pittoresque, si accidentée, qui touche à l'Alsace-Lorraine.

Après les douloureux événements de 1870-1871, quand fut fait le tracé de la nouvelle frontière, Blaincourt est resté à la France.

Quelle immense satisfaction pour les habitants !

Tous en fête, hommes, femmes, vieillards et enfants, ils manifestèrent leur joie par ce cri mille fois répété : Vive la France !

Certes, tous les Français aiment la patrie : ils le prouvent quand il

faut verser son sang pour la défendre; mais c'est surtout dans l'Est que les populations sont animées d'un ardent et généreux patriotisme.

Malgré les belles collines verdoyantes, que dominent de hautes crêtes, sur lesquelles se dressent de gigantesques sapins, et les panoramas splendides qu'on découvre des hauteurs; malgré le vieux château féodal, forteresse du moyen âge, qui fit plus d'une fois reculer les Allemands; malgré ses bois ombreux et sa magnifique vallée pleine de fraîcheur, au milieu de laquelle courent, en serpentant, les eaux rapides du Frou; malgré les sites superbes, grandioses, et les paysages ravissants qu'on rencontre là, comme dans toute la région vosgienne, Blaincourt, caché, perdu dans l'échelonnement des montagnes, est aujourd'hui encore un pays à peu près inconnu.

On y voit rarement passer un étranger. Jamais le touriste qui parcourt les Vosges un bâton à la main ne songe à s'éloigner de la grande route pour aller voir la chute du Frou, qui, sans être comparable à celle du Niagara, n'en est pas moins une chose fort curieuse.

Le Frou a sa source au flanc de la montagne. L'eau sort en bouillonnant, mais très limpide, d'une fente qui s'est faite à la base d'une énorme roche de granit; elle descend en bondissant sur des degrés, sorte de crans inégaux entaillés dans la pierre noire et luisante, formant ainsi une cascade jusqu'au plateau inférieur où elle a creusé une espèce de petit lac.

Là, sans aucun doute, une et peut-être plusieurs sources nouvelles jaillissent, invisibles, des entrailles de la terre, car le volume d'eau de la cascade se trouve considérablement augmenté quand, s'échappant du lac, le Frou tombe tout à coup, de six mètres de hauteur, dans un deuxième petit lac, très profond, qu'on appelle le trou de la Fée.

Les eaux continuent à descendre, endiguées naturellement par des blocs de rochers, jusqu'à l'entrée de la vallée où une écluse les reçoit.

Alors moins bruyant, plus calme, le Frou baigne les terres basses du château, fait tourner les roues du moulin de Blaincourt et va ensuite répandre la fraîcheur et la fertilité dans la vallée.

Néanmoins le Frou est un ruisseau terrible et constamment redoutable. A l'époque des pluies, lors de la fonte des neiges et presque toujours après un orage, grossi subitement par tous les ravins de la montagne, il devient un torrent impétueux et mugissant. Jaune, furieux, écumant, il saute par-dessus ses digues, déborde de tous les côtés et en un instant tout le pays est inondé.

En l'année 1854, un matin du mois de novembre, deux hommes se promenaient de long en large devant le bureau de poste de la petite

ville de Varnejols. Le jour commençait seulement à venir; mais déjà la grande fenêtre garnie de barreaux de fer du bureau de poste était éclairée; le receveur était occupé, sans doute, en attendant le courrier de Remiremont, à préparer le paquet des lettres destinées au canton de Verzéville, trouvées la veille, à la dernière levée, dans les boîtes aux lettres de la ville.

Cinq heures sonnèrent.

Les deux hommes dont nous venons de parler s'arrêtèrent au milieu de la rue.

— Cinq heures, dit l'un, le plus âgé, qui paraissait être le maître de l'autre; si l'on t'a bien renseigné, le courrier ne tardera pas à arriver.

Il est toujours ici, m'a-t-on dit, à cinq heures, cinq heures vingt, au plus tard.

— Cette satanée pluie, qui a tombé une partie de la nuit, a singulièrement rafraîchi le temps. Brrr, je commence à sentir qu'il fait un froid du diable.

— Et moi donc, j'ai les pieds à la glace.

— J'ai été bien inspiré en faisant emplette de ces épais cache-nez de laine.

— Sans compter qu'ils complètent parfaitement notre costume de paysan du pays. Rien n'y manque : gros souliers ferrés, culotte dans de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux, veste ronde de droguet sous la blouse bleue, chemise de toile de ménage, chapeau de feutre gris à larges bords... Hé, hé, vous n'avez même pas oublié le gourdin de cornouiller, qui nous fait ressembler à deux maquignons revenant de la foire.

— Il faut cela.

— Aussi je défie bien le plus malin, le plus rusé des Lorrains de ne pas voir en nous deux bons paysans des Vosges.

— Ah! il me semble que j'entends un bruit de grelots et le roulement d'une voiture.

— Vous ne vous trompez pas; c'est le courrier qui arrive au grand trot.

— Pourvu qu'il amène ceux que nous attendons.

— Pourquoi ne les amènerait-il pas ?

— Est-ce que je sais ? La jeune femme enceinte a pu se trouver indisposée; le courrier pouvait ne pas avoir de place pour eux.

— Bah ! les voyageurs sont rares en ce moment. Si, comme vous en êtes presque certain, ils sont arrivés à Remiremont entre minuit et une heure, ils ont sûrement pris le courrier, puisque c'est l'unique

moyen de se rendre à Blaincourt par la voiture de Verzéville, qui vient prendre chaque jour les dépêches à Varnejols.

— Attendons, je saurai dans un instant si le diable est toujours de mes amis.

— Vous n'avez jamais raté une bonne affaire, maître, répliqua l'autre : vous réussissez dans toutes vos entreprises; ah ! vous êtes l'homme le plus étonnant qu'il y ait au monde ! Tous ceux à qui vous commandez vous obéissent sans murmurer. Ils sont les esclaves de votre puissante volonté, car ils ont confiance en votre génie; nous vous sommes fidèles, dévoués, nous vous aimons, nous vous admirons; pour vous, maître, tous, l'un après l'autre, nous nous ferions hacher en morceaux.

L'œil du maître eut un éclair d'orgueil.

— Allez, continua l'autre en riant, le diable et tous ses diablotins sont trop heureux de vous servir pour ne pas être à vos ordres aujourd'hui comme toujours.

— Nous verrons cela. La voiture de Verzéville n'a bien que trois places ?

— Et une quatrième à côté du courrier, sur le siège.

— C'est parfait !

— Le véhicule n'est pas commode du tout; c'est une espèce de cabriolet fermé devant par des panneaux vitrés, qui se relèvent et s'attachent sous la capote avec des courroies. Dans ce pays, pas de luxe pour les voyageurs; on ne se préoccupe guère de leur agrément.

— Qu'importe ! l'essentiel est qu'on puisse causer.

— De mon côté, je ferai jaser le courrier; soyez tranquille, il n'entendra rien.

— Ah çà ! mais il n'arrive pas, ce courrier ! Je n'entends plus ni le roulement de la voiture ni la sonnerie de grelots.

— Parce que, avant d'entrer dans la ville, il y a une montée; en ce moment, les chevaux marchent au pas.

— C'est juste.

— Tenez, ils ont grimpé la côte; ils entrent dans la ville.

Maintenant, en effet, on entendait distinctement le bruit des sabots des chevaux frappant le pavé.

— Et voici la voiture de Verzéville.

Deux haridelles, traînant le véhicule annoncé, tournaient à l'angle d'une rue; elles avancèrent au pas et vinrent s'arrêter devant le bureau de poste.

Le courrier arrivait.

— Hé, Lucot! cria-t-il à son camarade, en sautant à bas de son siège, j'ai deux voyageurs pour toi.

— Bon! fit l'autre.

Les deux hommes déguisés en paysans échangèrent un regard expressif.

Le receveur et son commis étaient sortis du bureau pour recevoir les sacs de dépêches que le courrier tirait du coffre de sa voiture.

L'opération fut vite terminée.

— Est-ce ici que nous descendons? demanda une voix d'homme, qui sortait de l'intérieur de la voiture.

— Oui, monsieur, c'est ici, répondit le courrier qui, ayant livré ses dépêches, s'empressa d'ouvrir la portière.

Un homme de taille moyenne, brun, au visage bronzé par le soleil et paraissant avoir trente-cinq ans, mit pied à terre, puis tendit la main à une jeune femme pour l'aider à descendre.

Cette jeune femme, qui ne devait pas avoir plus de vingt deux ou vingt-quatre ans, était dans un état de grossesse avancé. Elle avait la taille, le corps et un peu les manières d'une fillette de quatorze ans, et elle paraissait frêle comme un enfant. Ses mouvements étaient pleins de grâce. Elle était jolie, on aurait pu dire même qu'elle était belle, tant les formes de sa mignonne personne étaient parfaites. Mais c'était une beauté d'une type original, étrange.

A la voir seulement, on reconnaissait qu'elle n'appartenait à aucune des races de l'Europe. Toutefois, il eût été difficile de deviner dans laquelle des quatre parties du monde elle était née.

Par suite, sans doute, de la fatigue du voyage et en raison de sa position, sa figure, d'un dessin très pur, était pâle; mais cette pâleur, en adoucissant les tons chauds de son teint d'ambre, faisait ressortir vigoureusement le carmin de ses lèvres et donnait un éclat singulier à ses grands yeux noirs, doux, caressants, langoureux, d'une expression indéfinissable.

Dès qu'elle fut descendue de voiture, son compagnon l'enveloppa d'un regard plein de tendresse et de sollicitude. Puis, tenant toujours la petite main gantée, qu'il pressait doucement:

— Ma chère Zélima, comment te trouves-tu? lui demanda-t-il dans une langue inconnue.

Elle attacha sur lui ses beaux yeux qui brillaient comme des diamants.

— Bien! oui, bien, répondit-elle.

— Ma Zélima est vaillante, je le sais; mais, malgré le jour de

repos que nous avons pris, ce long voyage t'a horriblement fatiguée, je le vois, et je crains que tes forces ne finissent par trahir ton courage.

— Non, non.

Il secoua la tête.

— Vois-tu, reprit-il, j'aurais dû ne pas t'écouter; oui, j'aurais bien fait de te laisser à Paris.

— A Paris, toute seule ! répliqua-t-elle vivement. Oh ! je me serais trop ennuyée et à ton retour tu m'aurais trouvée morte !

— Enfant !... fit-il en la caressant du regard.

— Non, non, continua-t-elle, je ne veux pas me séparer de toi ; je veux être près de toi, toujours, toujours.

— Écoute, Zélima, nous avons encore trois heures de voiture et ensuite nous devrons marcher pendant une demi-heure, une heure peut-être, pour arriver au village de Blaincourt...

— Je suis forte.

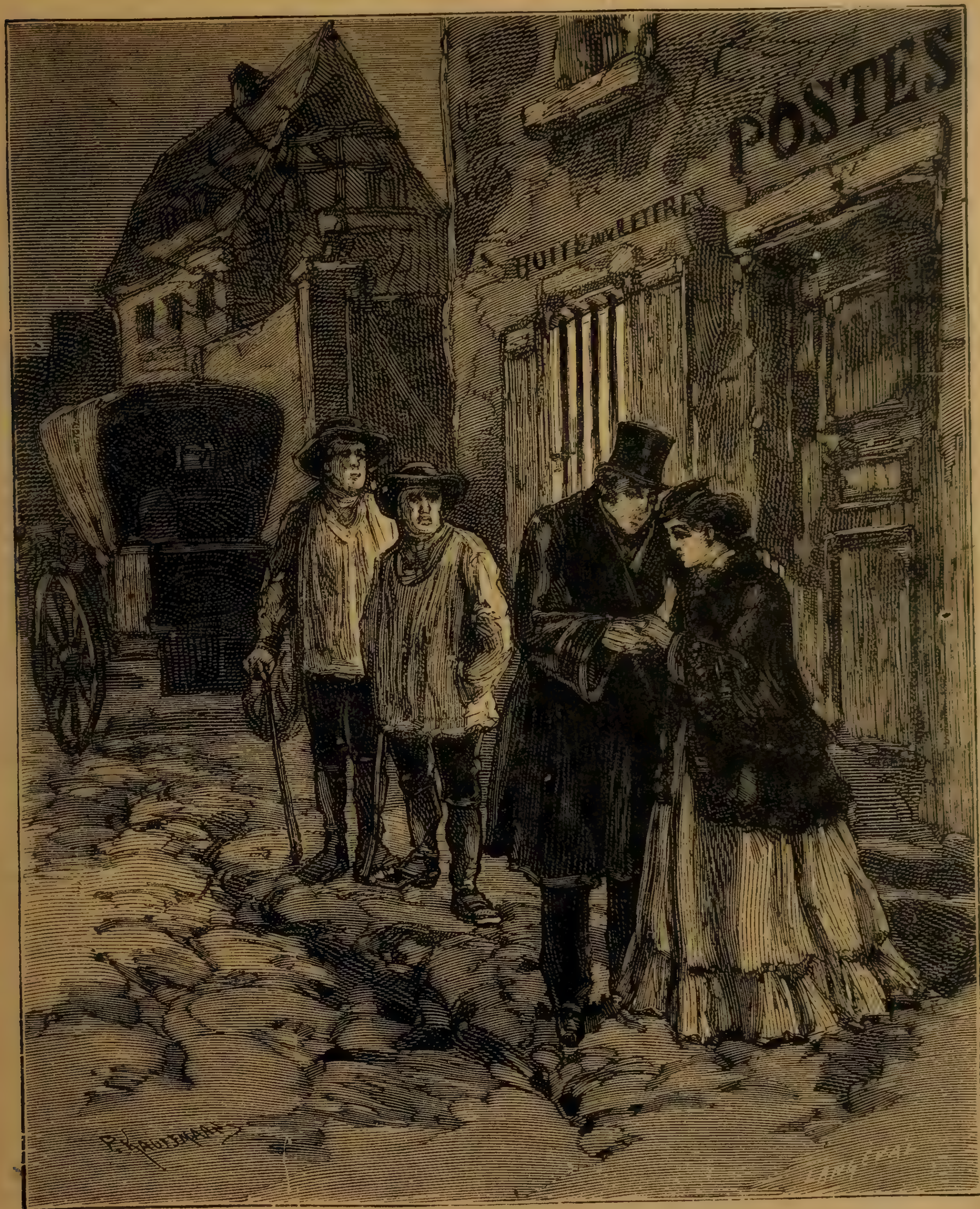
— Mais tu es fatiguée; si tu le veux, nous resterons ici jusqu'à demain matin. Je ne sais ce que j'éprouve : je suis inquiet, tourmenté, c'est comme le pressentiment d'un accident ou d'un malheur qui te menace.

— Non, répondit-elle en souriant, allons où tu veux, où tu dois aller : comme toi, j'ai hâte d'arriver et déjà je voudrais savoir...

Un long soupir acheva sa phrase.

— Nous saurons, ma chère Zélima, il le faut. N'est-ce pas uniquement pour savoir ce qu'est devenue ta chère protectrice, ta seconde mère, la femme que tu aimes le plus au monde, que nous nous sommes enfin décidés à quitter ton beau pays de fleurs, de parfums et de soleil pour venir en France?

Je dois tout ce que je possède, toi d'abord, ma chérie, et ma petite fortune, à M. le marquis, qui a été, lui aussi, mon protecteur, mon ami. Hélas ! il n'est plus; le bâtiment qui le ramenait en France a fait naufrage. Lui, passager, et trentre pauvres marins ont été ensevelis sous les vagues furieuses de l'Océan. Mais sa femme, son enfant, où sont-ils? Pour les retrouver, je ne reculerai devant aucun sacrifice. J'ai déjà cherché, je cherche encore. Je ne me lasserai point, je chercherai jusqu'à ce qu'on m'ait appris ce qu'est devenue ta protectrice, la femme de mon ancien maître et son enfant. Il faudra bien, à la fin, que nous sachions quelque chose. Le plus léger renseignement peut me mettre sur leur trace. C'est dans l'espoir que notre voyage ne sera pas inutile que nous nous rendons à Blaincourt où, j'en ai acquis la certitude, Mme la marquise a habité pendant quelques années; c'est là peut-être, au château de Blaincourt, qu'elle a mis son enfant au monde.



En même temps, ils écoutaient la conversation. (Page 10.)

— Chère et bonne Lucy ! Pauvre amie ! murmura la jeune femme.

Puis à haute voix, avec animation :

— Non, continua-t-elle, elle n'est pas morte... Il me semble que j'entends en moi une voix céleste qui me crie qu'elle existe, mais qu'elle souffre, qu'elle est malheureuse et qu'elle nous attend pour la sauver ! Oh ! la retrouver, la revoir, et sentir comme autrefois ses lèvres sur mon front ! Va, je ne me sens plus fatiguée du tout et je ne crains pas

de manquer de force... Manquer de force, moi, quand j'ai constamment cette pensée que ma chère Lucy souffre, qu'elle m'appelle et m'attend! Non, non. Allons vite à Blaincourt.

— Ainsi tu ne désires pas t'arrêter ici pour te reposer?

— Non, ce serait encore un retard. Si Lucy est malheureuse, si c'est nous qu'elle attend pour la secourir, nous n'avons pas le droit de perdre une journée, pas même une heure.

A quelques pas de distance, les deux hommes qui avaient emprunté pour la circonstance le costume des paysans des Vosges examinaient avec une curiosité avide la jeune femme et son compagnon.

En même temps, ils écoutaient la conversation. Peine inutile.

Le plus âgé, celui que l'autre appelait « maître », éprouvait un secret dépit de ne point connaître la langue que parlaient les deux étrangers. Il aurait certainement donné beaucoup pour savoir ce qu'ils disaient.

C'était un homme trapu, dont la tête énorme, aplatie au sommet et atteinte d'une calvitie précoce, semblait collée sur ses larges épaules carrées. Ses grosses lèvres rouges qui émergeaient sous un long nez busqué, indiquaient la sensualité; mais sa passion dominante était l'amour de l'argent: il avait la soif de l'or. Ses yeux petits, ronds, jaunes et clignotants, enfoncés sous les arcades sourcilières, dénonçaient l'homme astucieux.

Du reste, toute sa physionomie exprimait la finesse et la ruse. La flamme de son regard était sinistre.

Ce laid personnage, qu'il était difficile de regarder en face sans avoir la chair de poule, s'appelait Blaireau.

L'individu qui l'accompagnait, un bandit à sa solde, se nommait Princet

Blaireau est depuis longtemps connu de nos lecteurs.

Il avait alors trente-quatre ou trente-cinq ans. Il habitait à Paris, rue du Roi-de-Sicile, où il était censé diriger un cabinet d'affaires; mais il travaillait dans l'ombre, ne s'occupant guère que d'affaires malpropres et ténébreuses. Il s'était fait une spécialité de l'exploitation des passions humaines. Et comme, malheureusement, les passions et les vices des hommes sont nombreux, il ne manquait pas de clients. Du reste, il n'était pas difficile: il était entièrement à la disposition de quiconque le payait bien

Né avec le génie du mal, très ambitieux et plein d'audace, cet homme ne pouvait être autre chose qu'un grand scélérat.

Il voulait avoir des millions!

Capable de tout, ne reculant devant rien pour arriver à la fortune, Blaireau devait commettre toutes les infamies, tous les crimes qui lui ont valu sa triste célébrité.

II

Le courrier de Verzéville avait reçu et enfermé ses dépêches dans le coffre de son cabriolet, fermant à clef.

Le jour était venu. Quelques têtes, lourdes encore des vapeurs du sommeil, apparaissaient aux fenêtres des maisons, et les boutiquiers commençaient à ouvrir leurs portes et leurs volets.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur son attelage, Lucot cria d'une voix enrouée:

— Je suis prêt, nous partons

Aussitôt les quatre voyageurs s'approchèrent de la voiture.

— Est-ce que madame est avec vous? demanda Lucot au compagnon de la jeune femme.

— Vous le voyez bien, répondit l'inconnu, qui parlait purement le français.

— C'est votre épouse?

— Oui, c'est ma femme.

— Diable, diable! fit Lucot en se grattant l'oreille.

— Eh bien?

— Voilà: c'est que je n'ai que trois places d'intérieur et une quatrième à côté de moi. Comme ces deux messieurs ont retenu deux places d'intérieur, il n'en reste plus qu'une pour votre épouse.

L'inconnu laissa voir sa vive contrariété.

— Si ça ne vous fait rien de ne pas être à côté de votre épouse, continua Lucot, tout peut s'arranger, vous grimperez sur mon siège. Que voulez-vous? A la guerre comme à la guerre!

Comme si elle eût compris, la jeune femme se serra contre son mari avec un mouvement d'effroi.

Celui-ci ne paraissait nullement satisfait de la proposition. Il était facile de voir qu'il ne pouvait se décider à laisser sa femme en compagnie de deux hommes qu'il ne connaissait point.

Alors Princet, qui se tenait un peu à l'écart, s'avança sur un signe que lui fit Blaireau.

— Par exemple, dit-il, ça ne serait pas à faire que monsieur soit obligé de voyager séparé de madame son épouse. Non, pas de ça, je tranche la difficulté... Mon bon monsieur, continua-t-il en s'adressant à l'inconnu, je vous cède ma place sous la capote et je m'installe à côté du courrier. Le temps menace de se remettre à la pluie; mais ça ne fait rien, je ne crains pas d'être mouillé, ma peau y est habituée.

L'inconnu se confondit en remerciements.

— Laissez donc, interrompit Princet, c'ést pas la peine. Quoique paysan, on sait vivre; faut toujours avoir des égards pour la plus belle moitié du genre humain.

La chose arrangée ainsi que le voulait Blaireau, on prit place dans le cabriolet, le mari entre sa femme et Blaireau. Lucot monta sur son siège dont Princet avait déjà pris la moitié.

Deux coups de fouet cinglèrent les flancs des chevaux poussifs qui, après plusieurs mouvements de tête, lesquels exprimaient tout autre chose que l'allégresse, se décidèrent à partir au petit trot.

Un instant après on sortait de Varnejols, et, par un chemin de traverse, où l'eau des averses de la nuit coulait dans les ornières, on gagna la route de Verzéville.

Aiguillonnées de temps à autre par la mèche du fouet, les jambes des chevaux semblèrent se déraidir et les deux bêtes prirent une allure un peu plus vive.

Son chapeau enfoncé sur ses yeux et le bas de sa figure enfoui dans un cache-nez, Blaireau restait silencieux, et, tout en réfléchissant, observait du coin de l'œil son compagnon de voyage.

— Madame est-elle bien à son aise? demanda-t-il tout à coup; ces voitures sont si étroites, si peu commodes... Serrez-vous contre moi, monsieur, ne craignez pas de me gêner, ajouta-t-il en se faisant petit dans son coin.

— Vous êtes bien bon, monsieur; merci, répondit le jeune homme.

Et il se rapprocha du voyageur complaisant pour laisser à sa compagne une plus large place.

La glace était rompue. On allait pouvoir causer.

— A d'autres! fit Blaireau après un assez long silence; maintenant voilà le vent qui souffle dans la capote comme s'il y cherchait les ailes d'un moulin à vent. Et la pluie qui s'en mêle!... Quel chien de temps! Dans nos pays montagneux, en cette saison, il faut s'attendre à cela tous les jours.

Une pluie fine et froide commençait en effet à tomber ; fouettée par le vent, elle crépitait sur le cuir dur de la capote.

La jeune femme s'enveloppait en se serrant frileusement dans son tartan de laine.

— Oh ! il ne faut pas que votre dame prenne froid, monsieur, continua Blaireau d'une voix empressée et pleine d'intérêt ; si vous le voulez bien, nous fermerons.

— Comment ? demanda l'inconnu qui n'avait probablement pas encore remarqué les panneaux vitrés attachés au-dessus de sa tête.

— La chose n'est pas difficile, vous allez voir...

Et Blaireau se mit en devoir de détacher les panneaux, qu'il fit tomber sur une rainure faite dans la barre de bois du tablier.

Un sourire gracieux de la jeune femme le remercia.

— Vous êtes mille fois bon, monsieur, dit le mari.

Il ajouta :

— Voilà un système de fermeture très ingénieux, que je ne connaissais point.

— Oh ! tout à fait primitif, dit Blaireau. Maintenant me voilà tranquille et vous aussi, n'est-ce pas ? Votre dame ne sentira plus ni le vent ni la pluie. Vilain temps pour voyager, monsieur ; mais voilà, il faut travailler, les affaires...

Après une pause :

— Est-ce que vous êtes de nos pays ?

— Non, monsieur, je ne connais pas du tout la Lorraine, où je viens pour la première fois.

— Monsieur arrive de loin ?

— Oui, de loin, très loin.

— Mais vous êtes Français, pas vrai ? Je reconnais cela à votre parler.

— Oui, je suis né en France, pas bien loin de Paris ; mais j'étais jeune encore quand j'ai quitté les bords de la Seine pour aller au delà des mers.

— Ah ! comme cela doit vous sembler bon de revoir la patrie !

— Oui, c'est une joie réelle : seulement elle est mélangée de tristesse et d'amertume.

— Je comprends, je comprends... La mort a fait des siennes : vous ne retrouvez pas en France tous ceux que vous y avez laissés. Que voulez-vous ? c'est comme ça en ce monde, chacun a ses peines. Allez-vous plus loin que Verzéville ?

— Un peu plus loin, à Blaincourt.

— Tiens, tiens, à Blaincourt ; c'est mon pays

— Ah! vous êtes de Blaincourt?

— J'y suis né. C'est un assez joli petit village, bâti à l'entrée d'une gorge de la montagne ; mais triste, triste... Pas de mouvement, pas de vie, un pays mort, quoi!

— Il y a un château?

— Un vieux château ou plutôt ce qu'il en reste. Blaincourt est si éloigné que le propriétaire du vieux manoir n'y vient jamais ; il le laisse tomber en ruine.

— Alors, il n'est pas habité?

— Si, par le gardien, un vieux bonhomme. En voilà un qui sait des choses... Mais c'est une espèce de sauvage, une brute... Impossible de lui arracher une parole.

L'inconnu avait tressailli.

— On peut le voir? demanda-t-il.

— Heu, heu! pas facilement. C'est un sauvage, je vous l'ai dit; on dirait que les autres hommes lui font peur. Il y a quelques années, il s'est passé quelque chose de terrible au château. Quoi? On a fait beaucoup de suppositions ; dans nos villages, comme partout, d'ailleurs, on est curieux, on jase, on clabaude ; mais on n'a rien su de positif. C'est resté dans l'ombre, un mystère! Le vieux sait tout, lui ; mais il est muet comme une carpe. Entre nous, je crois qu'il a d'excellentes raisons pour garder le silence. Très méfiant, il vit seul, comme un ours, et il ne parle à personne, probablement parce qu'il n'aime pas être questionné. Pourtant ce sauvage est reconnaissant : il se souvient d'un service que je lui ai rendu autrefois ; grâce à cela, il cause volontiers un instant avec moi, et je suis sûr qu'il ferait pour moi ce qu'il refuserait à un autre.

Mais tout cela ne vous intéresse guère, monsieur. C'est pour dire quelque chose, cela fait trouver le temps moins long. Chez qui allez-vous, à Blaincourt? Un proche parent, sans doute?

— Non, répondit l'inconnu comme sortant d'un rêve, je ne connais personne à Blaincourt.

— Bien, bien, une affaire!

— Oui, une affaire!

Après être resté un moment silencieux, l'inconnu reprit :

— Mon Dieu, je n'ai aucune raison de vous le cacher, je vais à Blaincourt avec l'espoir d'y recueillir certains renseignements.

— En ce cas, monsieur, si je puis vous être utile...

— Peut-être.

— Disposez de moi. Je serais heureux de pouvoir vous donner les renseignements que vous désirez.

L'inconnu n'avait aucune raison de douter des bonnes intentions de ce brave paysan si plein de complaisance, si rond dans ses manières.

N'était-ce pas un hasard qui le lui avait fait rencontrer ? Pourquoi, d'ailleurs, aurait-il soupçonné un ennemi? Plus on est dirigé par la pensée du bien, moins on est disposé à admettre l'idée du mal chez les autres.

— Monsieur, dit-il, tout à l'heure, sans vous en douter, en me parlant du vieux gardien du château de Blaincourt, vous m'avez vivement intéressé.

— Ah! fit Blaireau, jouant admirablement l'étonnement.

— Je vous ai écouté avec une grande attention et ces paroles : « Il s'est passé quelque chose de terrible au château », m'ont causé une émotion vive.

— S'il en est ainsi je regrette... je suis désolé...

— Non, car je vous remercie d'avoir dit cela. Ce sont vos paroles qui m'encouragent à accepter l'offre que vous venez de me faire. Peut-être, en effet, allez-vous pouvoir me renseigner.

— Si ça m'est possible, je ne demande pas mieux.

— Il y a cinq ou six ans, une jeune femme demeurait au château de Blaincourt?

— Parfaitement! Une jeune femme, vingt ou vingt-deux ans à peine, étrangère, Anglaise ou Américaine, ou d'une autre nation, je ne sais pas... Belle comme une déesse, par exemple : la peau d'une blancheur de lait, de grands yeux noirs et des cheveux d'ébène.

— C'est bien cela. Vous l'avez vue?

— Oui, une fois, par hasard: un jour que j'avais été appelé au château, je ne me rappelle plus pourquoi, je l'ai rencontrée dans une allée du jardin.

— Vous lui avez parlé?

— Je n'ai pas osé prendre cette permission ; je l'ai seulement saluée. Elle s'est vite jetée dans une autre allée et s'est éloignée rapidement.

— Eh bien! monsieur, vous l'avez déjà compris, sans doute, c'est au sujet de cette jeune femme que je vais à Blaincourt. Elle n'est plus au château?

— Elle n'y est plus.

— Sait-on où elle est allée, enfin ce qu'elle est devenue?

— Là-dessus, monsieur, je ne puis vous renseigner, et personne, à Blaincourt, n'est mieux instruit que moi.

L'inconnu baissa tristement la tête.

Après être resté un moment silencieux, il reprit :

— Le vieux gardien du château sait peut-être, lui?

— Oui, peut-être. Comme je vous l'ai dit, le père Grappier, — c'est ainsi qu'on l'appelle, — sait bien des choses.

— Il y a longtemps qu'il est au château?

— Des années.

— Y était-il avant l'arrivée de la jeune femme?

— Oui.

— Alors, il doit savoir...

— Je pense comme vous, monsieur, le père Grappier doit savoir.

— Quand vous avez parlé tout à l'heure d'un événement terrible qui s'est passé au château, vous faisiez allusion à quelque chose concernant la jeune femme.

— C'est vrai.

— Je vous en prie, monsieur, dites-moi?...

— Oh! des racontages.

— N'importe! je tiens à savoir...

— On a fait des suppositions, on a bâti des histoires plus ou moins absurdes, en fin de compte on n'a rien su du tout de vrai. Pour vous être agréable, je vous raconterai volontiers ce qu'on dit ou plutôt ce qu'on disait à l'époque dans le pays, car depuis longtemps déjà tout cela est oublié ; seulement...

— Eh bien?

Blaireau se pencha vers l'inconnu, et lui dit tout bas à l'oreille :

— Seulement, devant madame je ne peux pas...

— Oh! vous pouvez parler sans crainte, ma femme ne connaît pas la langue française.

— Oh! alors, c'est différent; voyez-vous, j'avais peur de l'effrayer.

— C'est donc, en effet, bien terrible? fit le jeune homme devenant très pâle.

— Ce qu'on racontait, monsieur ; car je ne vous garantis point que ce que je vais vous dire soit la vérité.

— C'est convenu. Je vous écoute.

— La jeune femme en question appartenait ou appartient si, comme il y a lieu de le supposer, elle existe encore, à une famille étrangère des plus honorables et immensément riche. Des gens disent que son père est



— Monsieur Chevry, dit-il, c'est ici que je vous quitte (page 23).

un banquier ou un grand armateur; d'autres, prétendant être mieux renseignés, affirment que c'est un prince ou un duc.

Or, il paraît que la demoiselle, oubliant le respect qu'elle devait à sa famille, à sa haute situation, devint éperdûment éprise d'un domestique de son père, une sorte de palefrenier, un homme de rien, quoi.

L'inconnu eut un léger haussement d'épaules et un sourire singulier courut sur ses lèvres.

Blaireau continua :

— Grande colère, grand désespoir, désolation des parents quand ils découvrirent le pot aux roses ; car, enfin, la honte de leur malheureuse fille rejaillissait sur eux. Que faire ? Autant que possible sauver l'honneur, cacher la honte, à tout prix éviter le scandale. L'éloignement de la demoiselle fut décidé. On l'amena en France. Mais on ne tarda pas à faire une nouvelle découverte ; c'était le bouquet. La demoiselle se trouvait dans une position intéressante.

L'inconnu ne put s'empêcher de tressaillir.

— Complications nouvelles, poursuivit Blaireau ; il fallait absolument l'isoler du monde, la cacher à tous les yeux, la séquestrer en quelque sorte. Dans ce but, on chercha un endroit. En France, aussi bien que partout ailleurs, avec de l'argent on a et l'on trouve tout ce qu'on veut. Le vieux manoir de Blaincourt fut loué et on y amena la demoiselle avec une autre femme, une domestique pour la servir. La voilà bel et bien emprisonnée ; car il lui était seulement permis de se promener dans les jardins. Excepté moi, monsieur, je crois bien qu'aucun autre habitant de Blaincourt ne peut se flatter de l'avoir vue.

Vrai, la pauvrette ne devait guère s'amuser ; on peut même supposer qu'elle s'ennuyait à mourir. Mais voici le plus triste de la chose : était-ce l'ennui, l'horreur de son isolement, le regret de ce qu'elle avait fait, le remords, la douleur de sa honte ou n'importe quelle autre chose ? Je ne sais. Toujours est-il, — et ça doit être vrai, — que sa tête déménagea, elle devint folle.

— Oh ! exclama l'inconnu.

— Oui, monsieur, folle !

— Et l'on n'a rien fait pour la guérir?

— Je ne peux pas vous dire si l'on a fait ceci ou cela ; quand c'est une maladie incurable...

— Mais on guérit la folie.

— C'est possible.

— Veuillez continuer, monsieur : si étrange que soit votre récit, il m'intéresse énormément.

— Donc, la pauvre demoiselle perdit la raison... Enfin le moment fatal arriva : elle mit au monde un enfant.

— Un petit garçon ou une petite fille ?

— Ça, monsieur, on n'en sait rien.

— Comment, sa naissance n'a-t-elle pas été déclarée?

Après avoir séquestré la pauvre mère, aurait-on fait disparaître son enfant ?

— Attendez, vous allez voir : Quelques instants après la naissance de l'enfant, la mère, qu'on avait malheureusement laissée seule un moment, fut prise tout à coup d'un accès de folie furieuse ; elle s'élança hors du lit, saisit son enfant par ses petites jambes nues, l'enleva de son berceau et, s'en servant comme d'un marteau ou d'une massue pour frapper sur une table, elle lui broya la tête.

Le jeune homme laissa échapper un cri d'horreur.

— Mais c'est impossible, une pareille chose ne peut pas arriver ! s'écria-t-il.

— Aussi ai-je eu soin de vous prévenir que je n'affirmais rien ; je vous raconte ce que j'ai entendu dire, voilà tout. Quoi qu'il en soit, on est convaincu dans le pays que quelque chose d'effroyable s'est passé au château. On n'endort pas la curiosité des gens ; voyez-vous, si bien que soient cachées les choses qu'on veut tenir secrètes, il y a toujours des rumeurs qu'on saisit, comme au vol, dans un souffle de vent qui passe. Mais, je vous le répète, la vérité est restée ensevelie dans l'ombre du mystère.

— Enfin, certains bruits ont couru ; la justice a dû faire une enquête.

— La justice ? Elle n'a rien fait du tout ; elle ne s'est même pas dérangée.

— Il me semble pourtant...

— Peut-être a-t-elle cru devoir fermer ses yeux et boucher ses oreilles. Les gens riches sont puissants, monsieur.

— Oui. Mais les lois françaises sont égales pour tous.

— C'est probablement ce qu'ont voulu ceux qui les ont faites ; il reste à examiner si, dans leur application, l'égalité existe. A tous les degrés de l'échelle, il y a la faveur, monsieur, la faveur... une plaie administrative et gouvernementale. Tout pour ceux-ci, rien pour ceux-là. Bref, on a étouffé l'affaire...

— Mais l'enfant, monsieur, l'enfant ?

— On a prétendu que la jeune femme n'était pas enceinte et que, par conséquent, il n'y avait pas eu d'accouchement.

— Ainsi, on a fait disparaître l'enfant !

— Pardon, monsieur, mais si réellement la demoiselle n'était pas enceinte...

— Je suis sûr du contraire.

— Oh ! alors, si vous en êtes sûr...

— Il y a du vrai et du faux dans ce que vous avez bien voulu me raconter, monsieur ; je laisse de côté les suppositions, les on-dit ; mais

je ne doute plus : oui, je suis convaincu qu'on a sequestré la mère afin de pouvoir faire disparaître son enfant.

— Ma foi, je ne dis pas non, fit Blaireau.

Et un éclair rapide sillonna son regard.

III

Il y èut un moment de silence.

— Voulez-vous que je vous dise, monsieur? reprit Blaireau.

— Dites.

— Eh bien, je crois que vous connaissez beaucoup mieux que moi l'histoire de cette demoiselle.

— D'abord, monsieur, la jeune femme que vous avez vue au château de Blaincourt n'était pas une demoiselle, c'était une veuve.

— Ah!

— Mariée depuis deux ans, elle venait de perdre son mari, mort en mer.

— Ainsi, tout ce qu'on a raconté?...

— Pure invention, monsieur.

— La folie aussi?

— Cela, malheureusement, peut être vrai.

— Mais pourquoi aurait-on sequestré cette jeune veuve?

— Je vous l'ai dit : pour faire disparaître l'enfant.

— Je vous avoue franchement que je ne comprends pas. Pourquoi faire disparaître l'enfant? Dans quel but?

— Dans quel but? Pour s'emparer de sa fortune, plusieurs millions.

— Diable, diable! fit Blaireau.

— On n'a reculé devant rien; avant la naissance de l'orphelin, l'œuvre de spoliation était accomplie. Mais je suis en France; je m'adresserai aux tribunaux, je dénoncerai les infamies, les crimes; les victimes seront vengées!

Blaireau eut un immense sourire, pendant qu'un pli sombre se creusait sur son front.

— On a prétendu, première infamie, — continua l'inconnu, que

la jeune femme n'était pas mariée, qu'elle n'était que la maîtresse de son mari... Ah ! il me sera facile de prouver qu'on a menti !

— Il suffit d'un acte de mariage.

— Je l'ai, cet acte, ainsi que plusieurs autres papiers non moins importants.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, qu'il est peut-être imprudent de voyager avec des documents aussi précieux.

L'inconnu ébaucha un sourire.

— Rassurez-vous, monsieur, dit-il, je n'ai pas sur moi ces précieux papiers. Pour ne pas m'exposer à les perdre et dans la crainte qu'ils ne me soient dérobés, je les ai prudemment laissés à Paris.

— C'est bon à savoir, pensa Blaireau.

Il reprit à haute voix :

— Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas déjà adressé à la justice ?

— Certaines considérations m'ont jusqu'à présent empêché d'agir. A côté du coupable, il y a des innocents... Et puis, avant tout, je voudrais retrouver la jeune femme et savoir si son enfant existe.

— Oui, je comprends cela.

Après un court silence, l'inconnu reprit :

— Il faut absolument que je voie le vieux gardien du château.

— C'est mon avis, monsieur.

— Et que j'obtienne de lui...

— Tous les renseignements que lui seul à Blaincourt peut vous donner, acheva Blaireau.

— Tout sauvage qu'il est, j'espère qu'il m'écoutera.

— Oh ! pour vous écouter, il vous écoutera ; mais vous répondra-t-il ?

— Ainsi vous croyez...

— Je vous l'ai dit : lui délier la langue est une grosse, grosse affaire.

— Même en le menaçant ?

— Oh ! alors, si vous employez ce moyen, il sera tout à fait muet. Qu'est-ce que ça peut lui faire, vos menaces ?

Domestique, il a servi, il sert ses maîtres ; si ceux-ci sont des criminels, cela ne le regarde pas, il s'en lave les mains. Menacer, mauvaise chose, monsieur. Souvenez-vous de ce proverbe : C'est avec du miel et non du vinaigre qu'on prend les mouches.

— Vous qui le connaissez, monsieur, que me conseillez-vous ?

Après avoir eu l'air de réfléchir un instant, Blaireau répondit :

— Vous êtes en présence d'une difficulté réelle et ce serait fâcheux que vous ayez fait un voyage inutile ; mais puisque, avec le désir de

vous être agréable, je me suis mis à votre disposition, je veux vous aider autant que je pourrai.

— Oh! monsieur...

— Inutile de me remercier : n'est-ce pas un devoir de se rendre service les uns aux autres? Le père Grappier est un serviteur fidèle et il possède une grande qualité : la discrétion; mais il n'est pas sans défaut; sans être positivement un ivrogne, il aime à boire; comme tous les autres hommes, il a son côté faible. Il n'a pas toujours dans son bahut l'eau-de-vie, le kirsch et les autres liqueurs fortes qu'il adore, parce que l'argent lui manque souvent pour en acheter. Eh bien, je crois que le seul moyen de le faire parler est de lui offrir quelques pièces d'or.

— Vous avez raison, monsieur, je lui mettrai deux ou trois cents francs dans la main.

— C'est bien; mais il faut prendre garde de l'effaroucher; voyez-vous, je connais le bonhomme; il est capable d'accepter votre argent et de vous répondre ensuite : Je ne sais rien, je ne sais pas de quoi vous parlez. Il est bon qu'il soit prévenu d'abord. Donc, voici ce que je peux faire pour vous : le voir et le préparer à vous recevoir. Cela vous convient-il?

— Mais je suis enchanté, monsieur!

— Eh! bien, c'est dit : ce soir même je ferai une visite au père Grappier. Je le sonderai, je verrai dans quelles dispositions il se trouve, et si, comme il faut l'espérer, il ne se montre pas trop récalcitrant, je vous avertirai aussitôt. Où vous trouverai-je?

— Je ne sais pas encore.

— Vous avez probablement l'intention de demander une chambre à l'auberge?

— Je ne puis aller que dans une auberge.

— C'est juste, puisque vous ne connaissez personne à Blaincourt. Alors, comme il n'y a qu'une seule auberge dans le village, sur la petite place, en face de la fontaine, je vous trouverai facilement. A propos, vous ne m'avez pas dit votre nom.

— Le jeune homme tira un portefeuille de sa poche et l'ouvrit.

Blaireau, qui regardait avidement, vit des billets de banque et pas d'autres papiers.

— Parfait, pensa-t-il.

— Tiens, tiens, fit le jeune homme, je n'ai pas une seule carte de visite, je les ai oubliées. Je me nomme Charles Chevry, monsieur.

— Et moi, Jules Cornefer, monsieur Charles Chevry.

— Je n'oublierai pas votre nom.

— Ah ! nous approchons de Verzéville, et, heureusement, pour le reste du chemin que nous avons à faire à pied, la pluie ne tombe plus.

— Combien mettrons-nous de temps pour aller de Verzéville à Blaincourt?

— Trois petits quarts d'heure à peine, en prenant à travers la sapinière un chemin que je connais.

— Ce chemin ne sera peut-être pas facile pour ma femme.

— Rassurez-vous, on n'a qu'une pente douce à monter, et comme on marche sur un terrain solide, nous aurons les pieds comme sur du macadam, malgré les averses de la nuit et de la matinée.

Dix minutes après, on arrivait à Verzéville. Il était près de dix heures Les voyageurs mirent pied à terre et payèrent le prix de leur place. Cela fait, Charles Chevry prit sa valise, offrit son autre bras à sa femme, et tous deux suivirent Blaireau, qui allait leur servir de guide.

Princet avait disparu. Il se dirigeait vers Blaincourt par un autre chemin.

Comme l'avait annoncé Blaireau, le chemin à travers la sapinière, lavé par les averses, était en bon état et assez facile. On arriva en vue de Blaincourt sans que la jeune femme se sentît trop fatiguée.

Un peu plus loin, à cinquante pas des premières maisons, Blaireau s'arrêta.

— Monsieur Chevry, dit-il, c'est ici que je vous quitte. Vous n'avez qu'à suivre la rue qui s'ouvre devant vous : vous arriverez sur la petite place et tout de suite vous verrez le bouchon de l'auberge, un sapin jaune qui se balance au vent. Je n'oublierai pas ma promesse : tantôt je verrai notre homme, et ce soir sûrement vous aurez de mes nouvelles.

Les deux hommes se serrèrent la main ; puis, ayant salué la jeune femme, Blaireau s'éloigna. Mais, après avoir fait quelques pas, il se retourna et revint précipitamment vers les deux voyageurs.

— J'ai oublié de vous donner un conseil, que je crois bon, monsieur Chevry, dit-il ; les aubergistes sont généralement curieux ; vous ferez bien, à mon avis, de ne point parler de l'affaire qui vous amène à Blaincourt.

— Oui, votre conseil est bon, je le suivrai.

— A revoir, à bientôt !

Cette fois, Blaireau s'éloigna rapidement et disparut derrière une haie. Quelques minutes plus tard, on aurait pu le voir se glisser le long du mur du parc du château, puis s'arrêter, tirer une clef de sa poche, ouvrir une porte et pénétrer furtivement dans le parc.

harles Chevry et sa femme arrivèrent à l'auberge. Immédiatement

ils demandèrent une chambre, Zélima ayant, avant tout, besoin de se reposer. Grand empressement de l'aubergiste et de sa femme, qui seraient volontiers restés en extase devant la belle voyageuse; ils la dévoraient des yeux, stupéfiés, hébétés d'admiration.

Cependant la femme prit la valise et conduisit les voyageurs dans sa propre chambre. Il y en avait bien d'autres; mais l'une, la plus jolie, était déjà occupée par un monsieur d'un certain âge, décoré, un ancien militaire, sans doute, qui devait passer la journée et la nuit à Blaincourt; quant à l'autre, elle n'était pas convenable; on ne pouvait vraiment l'offrir à monsieur et à madame; elle en ferait la sienne pendant tout le temps que les voyageurs resteraient à Blaincourt.

— Trois voyageurs! répétait constamment la bonne femme.

Elle n'en revenait pas; toutes ses chambres occupées! Depuis plus de quinze ans qu'elle était aubergiste, c'était la première fois qu'elle voyait chose pareille...

Trois voyageurs! c'était invraisemblable, fantastique; elle avait de la peine à le croire.

Le mari partageait l'ébahissement de sa femme. Pour tous deux, cette aubaine, qui semblait leur tomber du ciel, comme un jour la manne céleste dans le désert, était un événement miraculeux, un prodige tel, que, dans leur jubilation folle, et contrairement à l'habitude, à ce qui appartient à la nature de l'aubergiste, ils ne songèrent pas à adresser la plus insignifiante question à Charles Chevry. Ils ne lui demandèrent même pas comment il s'appelait et d'où il venait.

Il est vrai que, de son côté, se souvenant du conseil de son compagnon de voyage, le jeune homme se montrait peu communicatif.

Cependant, quand la femme remonta dans la chambre vers midi, portant le dîner des voyageurs, M. Chevry lui demanda si elle connaissait un homme du pays appelé Cornefer.

Certes, il ne soupçonnait point l'individu qui lui avait si obligeamment promis son concours d'être capable de le tromper; mais il éprouvait comme le besoin de savoir à quel homme il avait affaire.

— Ils sont deux Cornefer à Blaincourt, monsieur, répondit l'aubergiste, le père et le fils. Est-ce du père que vous me parlez?

— Quel âge a-t-il, le père?

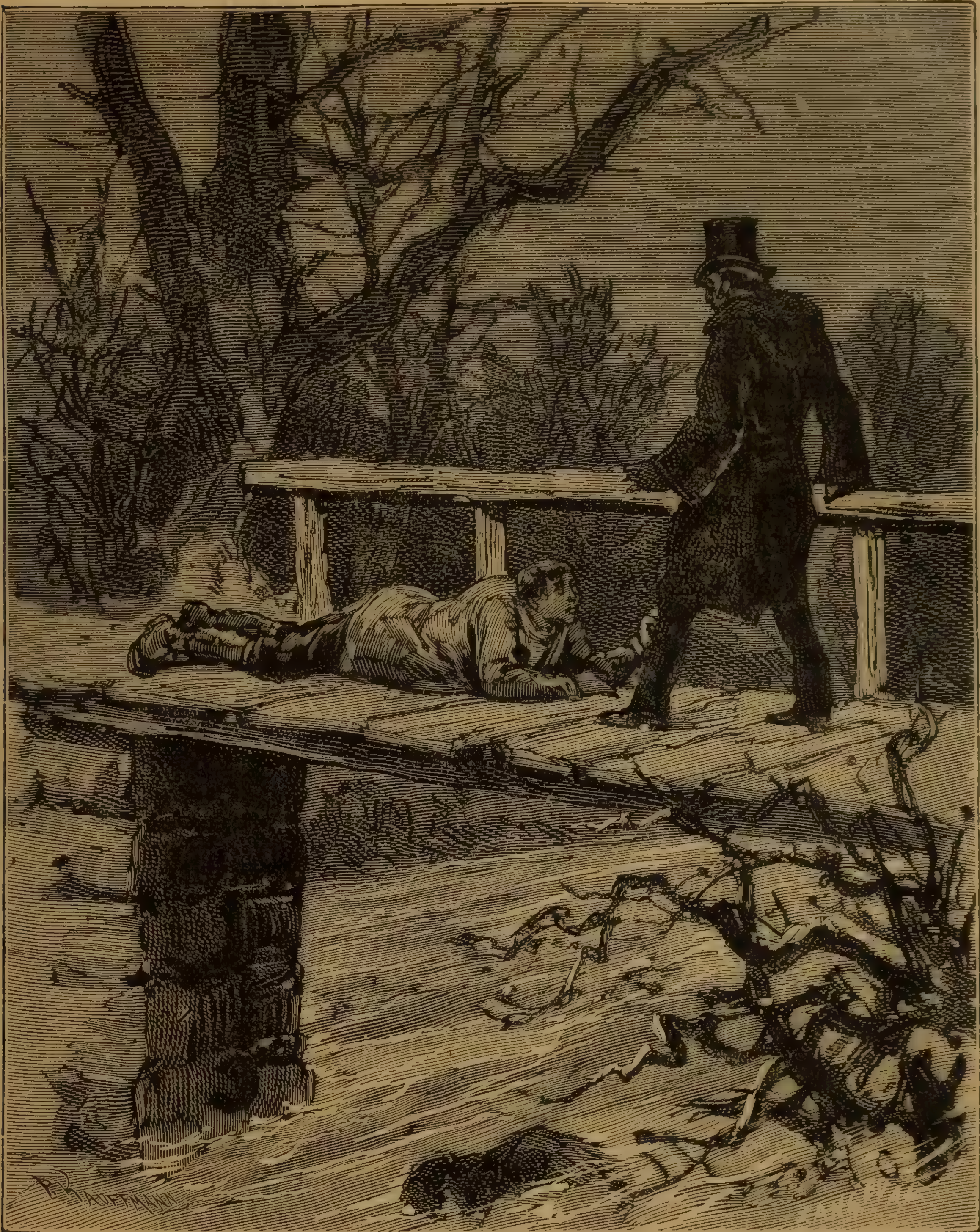
— Une soixantaine d'années.

— Alors, c'est le fils que j'ai rencontré ce matin.

— M. Jules Cornefer.

— Oui. Quel homme est-ce?

— Un garçon fort aimable, tout à fait bon enfant



Il venait de voir une masse noire étendue sur la passerelle et lui barrant la route. (P. 31.)

— Obligeant?

— Très obligeant, monsieur, et toujours prêt à rendre service.

— Quel métier fait-il?

— Il achète des grains chez les cultivateurs de Blaincourt et des environs pour les vendre ensuite sur le marché de Remiremont; il va même jusqu'à Épinal.

— C'est bien cela, pensa Charles Chevry.

Et tout haut :

— Je vous remercie, madame, dit-il, en accompagnant ses paroles d'un sourire gracieux.

Il était satisfait. D'après ce que l'aubergiste venait de lui dire, il pouvait avoir une entière confiance en M. Jules Cornefer.

— Tu es content? lui dit sa femme, qui semblait lire ses pensées dans son regard.

— Oui, répondit-il, je suis content, car j'ai bon espoir. Nous ne serons pas venus ici pour rien, nous apprendrons quelque chose. A la fin, nous finirons par mettre un peu de lumière dans les ténèbres.

Ils se mirent à table et mangèrent de bon appétit.

Vers deux heures, Zélima avoua à son mari qu'elle était très fatiguée; elle sentait dans tous ses membres une grande lassitude; elle tombait de sommeil. Charles l'obligea à se mettre au lit. A peine couchée, ses yeux se fermèrent.

La nuit était venue, une nuit qui s'annonçait comme devant être une nuit noire; pas de lune, pas une étoile; sous le ciel des nuages épais, sombres, qui roulaient les uns sur les autres, chassés par le vent qui soufflait avec violence.

Soudain, on frappa à la porte de la chambre.

Charles Chevry se réveilla en sursaut et se frotta les yeux.

On frappa de nouveau : toc, toc.

Le jeune homme se dressa sur ses jambes et alla ouvrir.

— C'est moi, monsieur, dit Marie-Rose, la femme de l'aubergiste.

— Parlez à voix basse, ma femme dort.

Mais Zélima venait aussi de se réveiller.

— Charles, qu'est-ce donc? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas encore.

— Monsieur, c'est un papier qu'on vient d'apporter pour vous de la part de M. Jules Cornefer.

— Bien, bien, merci, dit Charles Chevry, prenant le papier des mains de Marie-Rose.

Il s'approcha de Zélima, qui s'était soulevée sur le lit, et prononça quelques paroles dans la langue que connaissait la jeune femme.

Pendant ce temps, Marie-Rose alluma une bougie.

— Est-ce que la personne qui a apporté ce billet attend en bas? demanda Charles Chevry.

— Non, monsieur; le jeune homme s'en est allé aussitôt; il paraissait très pressé. Faudra-t-il bientôt vous servir votre souper?

— Quand nous voudrons manger, je vous appellerai.

L'aubergiste se retira.

Charles Chevry, très ému, s'approcha de la bougie.

— Tiens, fit-il, il n'y a pas de suscription sur l'enveloppe ; M. Jules Cornefer ne s'est pas rappelé mon nom.

Il ouvrit la lettre et lut :

« J'ai eu raison de notre homme ; la somme que je lui ai offerte de » votre part a produit l'effet que j'attendais. Bref, c'était difficile, mais » l'affaire est faite. Rendez-vous est pris pour cette nuit, entre onze » heures et minuit. Je vous expliquerai pourquoi l'entrevue ne peut » pas être remise à demain.

» Après onze heures, sortez sans bruit de l'auberge, cela vous » sera facile, la porte n'étant fermée que par un verrou. Je vous atten- » drai sur la place, près de la fontaine.

» N'oubliez pas le conseil que je vous ai donné. Silence et mys- » tère ! A ce soir ! »

Au bas de ces lignes d'une écriture grosse, tremblée, qu'avec un peu d'attention on aurait facilement reconnue contrefaite, et dont nous avons cru devoir corriger les fautes d'orthographe, s'étalait, au milieu d'un superbe parafe, le nom de Jules Cornefer.

Les yeux fixés sur la lettre, Charles Chevry resta un instant pensif.

— Singulière heure pour un rendez-vous ! murmura-t-il.

Puis, après un nouveau silence :

— Enfin, il y a une raison qu'il me fera connaître.

— Eh bien ? fit Zélima qui, depuis un moment, l'interrogeait du regard.

Il revint près d'elle et lui fit la traduction de la lettre.

— Au milieu de la nuit ! s'écria-t-elle, pourquoi, pourquoi ?

— Je l'ignore. Mais il y a une cause.

— Charles, je n'aime pas cela.

— J'aurais certainement préféré une heure autre que celle-là.

— Alors, tu iras ?

— Il le faut.

Zélima resta silencieuse, les yeux baissés.

— Il s'agit de Mme la marquise et de son enfant, reprit Charles Chevry ; rien ne doit me coûter dans l'accomplissement du devoir que je me suis imposé ; et puis, ma chère Zélima, tu me l'as dit toi-même, nous n'avons pas le droit de perdre une journée, pas même une heure.

— C'est vrai, Charles, j'ai dit cela.

— Eh bien, voilà pourquoi, si étrange que me paraisse l'heure choisie, j'irai cette nuit trouver l'homme du château en qui j'ai mis tout mon espoir.

— C'est bien, mon Charles, je ne dis plus rien.

— Maintenant, si tu veux, nous souperons.

— Je n'ai pas faim ; mais je mangerai un peu pour te tenir compagnie.

— Inutile de te lever; je vais approcher la table près du lit.

— Comme tu voudras.

Marie-Rose appelée monta le souper des voyageurs.

IV

Onze heures sonnèrent à l'horloge de la paroisse. Au loin, on entendait le hurlement d'un chien de garde. Depuis plus d'une heure l'aubergiste et sa femme dormaient. Dans la chambre voisine, le troisième voyageur, l'homme décoré, dont la dame Marie-Rose avait parlé à Charles Chevry, dormait aussi; les deux chambres n'étant séparées que par une mince cloison, on l'entendait ronfler.

Zélima, assise sur le lit, avait ses jolis bras demi-nus, estompés d'un fin duvet, autour du cou de son mari prêt à partir.

— Charles, tu ne seras pas longtemps, tu me le promets?

— Je reviendrai près de toi le plus vite possible.

— Je ne dormirai pas.

— Il faut dormir, au contraire; comme cela tu ne t'apercevras point de la longueur de mon absence.

— Non, j'ai là, dans ma tête, trop de choses; je ne dormirai pas. Charles, mon Charles, prends garde qu'il ne t'arrive rien.

— Enfant, que veux-tu qu'il m'arrive?

— Je ne sais pas ; mais je suis inquiète.

— Calme-toi, ma chérie, chasse ton inquiétude, sois gaie : à mon retour, je t'apporterai une bonne nouvelle.

— Charles, pourquoi donc ce vilain chien hurle-t-il ainsi?

— Je l'ignore. On l'a probablement mis à l'attache et il n'est pas content.

— Ses cris sont lugubres.

— Allons, ne fais pas attention à cela. Onze heures sont sonnées, je te quitte.

— Tu m'as promis de revenir bientôt.

— Oui.

— Tu sais que je ne dormirai pas.

— Si, si, il faut dormir.

— Non ; je veux, quand tu reviendras, entendre ton pas dans la rue.

— Enfant, enfant!

— Charles, embrasse-moi encore.

Il y eut un nouvel échange de baisers. Puis, échappant à l'étreinte de sa femme, le jeune homme prit une deuxième bougie allumée, ouvrit et referma doucement la porte et descendit sans bruit au rez-de-chaussée.

Blaireau avait été parfaitement renseigné; car, ainsi qu'il l'avait indiqué, la porte de l'auberge ouvrant sur la petite place n'était fermée que par un verrou s'enfonçant dans la pierre.

Charles Chevry tira le verrou, qui grinça dans ses anneaux de fer, puis posa son bougeoir sur une table, souffla la bougie et sortit. Il marcha vers la fontaine. Aussitôt un homme se dressa dans l'ombre et vint à lui. C'était Blaireau.

— C'est l'heure, dit-il à voix basse; venez.

Les rues étaient désertes; pas une lumière aux fenêtres des maisons. Blaincourt dormait. Le miaulement d'un chat sur un toit, là-bas le hurlement du chien, les sifflements de la tempête et le tic-tac du moulin accompagné du bruit de l'eau dans les roues hydrauliques, semblable à un grondement de tonnerre, troublaient seuls le silence de la nuit.

Les deux promeneurs nocturnes arrivèrent au bord du Frou.

— Nous pourrions traverser la rivière sur ce pont de pierre, dit Blaireau, ne prenant plus la précaution de parler tout bas; mais nous ferions à peine cinquante pas de l'autre côté, car nous serions brusquement arrêtés par les eaux. Les pluies de la nuit dernière ont amené une crue; la rivière a débordé au-dessous du moulin et toute cette partie du val est inondée.

— Il y a un autre chemin?

— Certainement.

— Où?

— Plus haut que le moulin. Par ici, monsieur, nous allons suivre le bord de l'eau. Du reste, ce n'est guère plus long en passant par le moulin.

— La nuit est bien noire.

— C'est vrai; un peu de lune ne serait pas à dédaigner. Mais, maintenant, vos yeux doivent être habitués à l'obscurité.

— Oui, je commence à y voir un peu mieux que tout à l'heure. Je vous remercie mille fois, monsieur, de la peine que vous avez prise, du mal que vous vous donnez pour moi, qui vous suis inconnu; je me demande comment je pourrai reconnaître...

— Allons donc! ne parlons point de ça.

— C'est un grand dérangement que je vous cause, surtout à pareille heure.

— Ne me fallait-il pas achever ce que j'ai commencé?

— Oh! je me souviendrai de votre extrême obligeance. Vous plaît-il de me dire pourquoi le gardien du château a choisi cette heure de la nuit pour une visite?

— C'est bien simple. Parce qu'il part demain matin, à la première heure. Il va voir, en Suisse, un de ses frères qui est, paraît-il, gravement malade. Il restera peut-être absent une quinzaine de jours. Il serait parti depuis trois ou quatre jours, s'il avait eu l'argent nécessaire pour son voyage. Inutile de vous dire que la petite somme que vous devez lui donner a été pour beaucoup dans le bon accueil qu'il m'a fait; aussi est-il tout disposé à répondre à vos questions.

Un instant après les deux hommes passaient devant le moulin; ils firent encore une vingtaine de pas et s'arrêtèrent.

Blaireau promena son regard autour de lui comme s'il eût voulu percer l'obscurité; puis, faisant cette réflexion qu'à cette heure de la nuit il n'avait à redouter aucun espionnage, un sourire singulier fit grimacer ses grosses lèvres.

— Monsieur Charles Chevry, dit-il, c'est ici, sur cette passerelle, que vous allez traverser la rivière.

— Est-ce que vous ne venez pas avec moi? demanda vivement le jeune homme.

— Non.

— Pourquoi?

— Ça déplairait au bonhomme.

— Pourtant...

— Il m'a fait comprendre que je ne devais pas vous accompagner.

— Mais je ne connais pas le chemin qui mène au château.

— Le vieux vous conduira; il doit venir vous attendre tout près d'ici, à l'une des portes du parc, avec une lanterne, et il vous ramènera.

— Ah!

— Attendons un instant.

Presque aussitôt une lumière apparut à une distance de quarante ou cinquante mètres.

— Enfin, voilà votre homme, dit Blaireau, c'est l'instant de nous quitter.

Charles Chevry eut un moment d'hésitation.

— Si vous désirez que je vous attende, ajouta Blaireau, j'entrerai au moulin et vous me retrouverez là.

— Non, non, merci, monsieur, je ne veux pas trop abuser de votre complaisance. A bientôt!

— A bientôt! répondit Blaireau.

Résolument, n'hésitant plus, Charles Chevry s'élança sur la passerelle.

Cette passerelle, sorte de pont rustique, n'ayant qu'un seul garde-fou, était faite avec des planches clouées sur deux poutres de sapin, lesquelles s'appuyaient, aux deux extrémités, sur des pilastres de maçonnerie.

— Oh! fit tout à coup Chevry, arrivant à peu près au milieu de la passerelle, et jetant son buste en arrière.

Il venait de voir une masse noire étendue sur la passerelle et lui barrant le chemin.

Avant qu'il eût eu le temps de reconnaître si cette chose qui se mouvait, se dressait, était un homme ou un animal quelconque, il reçut en pleine figure et dans les yeux une poignée de sable fin.

Complètement aveuglé, il poussa un cri de douleur et d'épouvante, et lâcha le garde-fou pour porter ses deux mains à ses yeux. Aussitôt, deux poignets solides le saisirent par une jambe. Le malheureux n'eut pas même la possibilité de se défendre; il chancela, perdit l'équilibre, et tomba dans le Frou en jetant un cri rauque, horrible, qui se perdit dans le bruit de la chute des eaux.

Cependant, il revint à la surface et il jeta désespérément ses mains autour de lui, comme s'il eût eu l'espoir de saisir un objet quelconque qui pût le sauver. Mais rien, rien que le flot qui se brisait contre lui, furieux de rencontrer un obstacle.

Il savait nager; malheureusement, gêné dans ses mouvements par son vêtement d'hiver, qui offrait à l'eau, en même temps, une plus forte prise, il fit vainement des efforts suprêmes pour remonter le courant rapide qui l'entraînait vers les roues du moulin.

Il comprit qu'il était perdu; on l'avait attiré dans un guet-apens; on venait de l'assassiner lâchement.

— Ma pauvre femme! ma pauvre femme! pensa-t-il.

— O mon Dieu! ô mon Dieu!

Ce moment fut horrible!

Il se soutenait encore, mais ses forces étaient épuisées; il ne pouvait plus lutter contre la force du tirant d'eau; il descendait vers les roues fatales.

Tout à coup, il se sentit pris dans un tourbillon. Il poussa un dernier cri, appel suprême que lui arrachait l'espoir d'être entendu.

L'eau l'avait enveloppé dans son tourbillonnement; elle le fit tournoyer avec elle l'espace d'une seconde, ouvrant le gouffre, puis il enfonça et disparut.

Alors, l'homme qui était resté couché en travers de la passerelle et qui avait suivi des yeux l'épouvantable scène, se dressa sur ses jambes et s'empressa de gagner le bord de la rivière où Blaireau l'attendait.

— C'est fini, dit-il d'une voix sourde.

— Noyé?

— Oui.

— En es-tu bien sûr?

Princet haussa les épaules.

— Comme je l'avais prévu, dit-il, il est tombé dans l'entonnoir, qui l'a englouti, et maintenant il passe sous une des roues du moulin.

Blaireau resta un moment silencieux; puis, d'une voix sombre, il murmura :

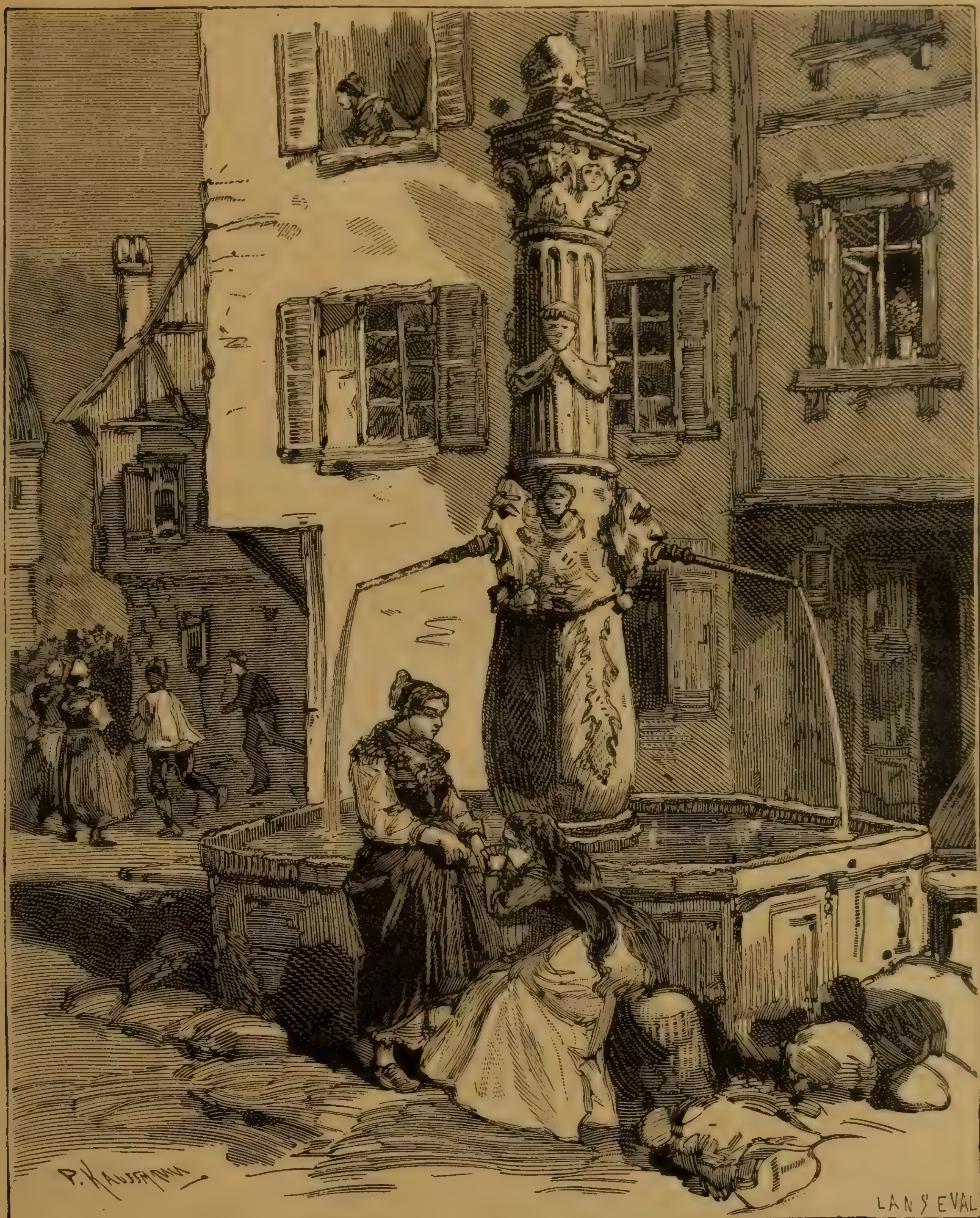
— Cet homme nous gênait, il devait mourir! Le danger dont il nous menaçait n'existe plus! Maintenant, reprit-il, nous n'avons plus rien à faire ici; partons.

Les deux misérables se perdirent dans la nuit.

De l'autre côté du cours d'eau, la lumière avait subitement disparu.

V

Le lendemain, à la pointe du jour, un homme de Blaincourt se rendait au moulin en suivant le bord de la rivière. Il avait ses deux mains dans les poches de son pantalon pour les garantir du froid, et, tout



Marie-Rose s'était empressée de la rejoindre et se tenait près d'elle. (P. 38.)

en marchant d'un pas pressé, il sifflait l'air d'une vieille contredanse.

De temps à autre il jetait les yeux sur le Frou, dont l'eau baissait presque à vue d'œil. Tout à coup, à quarante ou cinquante mètres environ en aval du moulin, un objet, dont il ne distinguait pas parfaitement la forme, frappa son regard.

— Tiens, c'est drôle, murmura-t-il, on dirait que c'est un homme qui est là, couché dans le sable.

Afin de se rendre compte de l'importance de sa découverte, il s'avança en marchant à petits pas sur le limon dans lequel ses pieds s'enfonçaient. Arrivé près de la chose qu'il avait prise d'abord pour un paquet quelconque, il poussa un « oh! » étranglé.

C'était bien un être humain, un homme qui était étendu là, sur le ventre. Il voyait ses jambes, ses bras, une de ses mains gantée et le derrière de sa tête, presque entièrement enterrée dans le sable.

— Oh! oh! fit-il encore, pendant qu'un frisson courait dans tous ses membres et que ses cheveux se hérissaient sur sa tête.

Cependant il se baissa et toucha la main de l'homme. Elle était glacée, raide. Son courage n'alla pas plus loin. Il se redressa, pâle, les yeux hagards, secoué par un tremblement convulsif et se mit à fuir avec épouvante. Il ne pensait plus qu'il avait à faire au moulin; il courait comme s'il eût été piqué au talon par une tarentule.

La pensée lui vint que son devoir était de prévenir le maire et il continua sa course folle en se dirigeant vers la demeure du magistrat municipal. A tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin, il criait :

— Un homme noyé au trou du moulin!

En un instant ces lugubres paroles se répandirent dans la commune comme le feu sur une traînée de poudre. Les habitants quittaient leur travail, sortaient de leurs maisons et couraient affolés, criant et gesticulant, vers l'endroit où avait été trouvé le cadavre.

Plus de soixante personnes étaient déjà là, lorsque le maire arriva tout essoufflé, escorté de son adjoint et du garde champêtre.

Le noyé était toujours dans la même position, car personne n'avait encore osé y toucher. Toutefois, à l'examen seul de son vêtement, on avait acquis la certitude qu'il était étranger à la commune. Cela avait un peu calmé l'agitation des habitants, qui avaient pu craindre, d'abord, que le noyé fût un parent ou un ami.

Le maire put constater facilement que, selon toutes les probabilités, l'homme était tombé dans le Frou la veille ou dans la nuit, et qu'après avoir été entraîné par le courant, puis ballotté, le flot l'avait jeté sur la rive où l'eau en se retirant l'avait laissé.

Pour tout le monde, jusque-là, ce grand malheur était attribué à un accident.

Sur l'invitation du maire, deux hommes soulevèrent le cadavre et le transportèrent un peu plus loin, sur la terre ferme, où ils le couchèrent sur le dos.

Alors on lui lava la figure et on enleva en partie le limon qui souillait ses vêtements.

Il avait sur le visage plusieurs meurtrissures et égratignures. Cela n'avait rien de surprenant; le corps pouvait avoir été roulé sur des pierres anguleuses et s'être accroché à des racines d'arbres qui bordent la rivière. Les déchirures qu'on voyait à son vêtement s'expliquaient de la même manière. On remarqua ensuite qu'il avait un bras cassé.

— Ah! le malheureux! s'écria une femme, il est passé sous les roues du moulin.

— Je crois que la mère Rigaut ne se trompe pas, dit le maire.

— Pardine, reprit la femme, enchantée de l'approbation de M. le maire, on voit bien que c'est une roue du moulin qui lui a écorché la figure comme ça.

— Allons, dit le maire, approchez tous et regardez.

Aussitôt le cercle formé autour du cadavre s'élargit, et ceux qui se trouvaient derrière les autres purent à leur tour contempler les traits du noyé.

— Eh bien! quelqu'un le connaît-il? demanda le maire.

On se regarda, on s'interrogea du regard; mais personne ne répondit.

— Inconnu! murmura le maire.

— Il a peut-être des papiers sur lui, dit le garde champêtre.

— Oui, peut-être; voyez.

Le garde se mit en devoir de fouiller les poches du mort. Il trouva d'abord un mouchoir blanc qui ne portait aucune marque, un petit couteau nécessaire à manche d'écaille, puis un porte-monnaie contenant quelques pièces d'argent; enfin, d'une dernière poche il sortit un portefeuille de maroquin vert, qu'il tendit au maire.

Celui-ci l'ouvrit et y trouva, pliés en deux, cinq ou six billets de banque de cent francs, collés les uns aux autres, mais aucun autre papier. Le maire secoua la tête, laissant voir son désappointement.

— Rien, dit-il, rien qui puisse nous aider à établir son identité.

La somme trouvée sur le noyé écartait l'hypothèse d'un crime et semblait confirmer que l'inconnu était tombé dans la rivière par accident. Cependant on ne pouvait pas laisser le cadavre au bord de l'eau.

— Nous allons transporter le mort dans une salle de la mairie, dit le maire, après avoir consulté l'adjoint et le garde champêtre.

On alla au moulin prendre une civière: on la couvrit de paille, et sur la paille on coucha le cadavre. Deux paysans robustes se mirent dans les brancarts et on se mit en marche.

. . . .

Zélima était restée, longtemps après le départ de son mari, assise sur le lit; puis, fatiguée, elle avait laissé tomber sa tête sur l'oreiller;

mais il lui avait été impossible de s'endormir. Aussitôt qu'elle fermait les yeux et que sa pensée flottante s'enfonçait dans le vague, le cauchemar la faisait sursauter; tout son corps frémissait et de grosses gouttes de sueur perlaient à son front.

Elle entendit sonner minuit, puis une heure, puis successivement toutes les heures.

— Mon Dieu, pourquoi donc reste-t-il si longtemps? se disait-elle chaque fois que l'heure nouvelle envoyait ses vibrations à ses oreilles.

Trois ou quatre fois elle se leva. Elle faisait le tour de la chambre et ouvrait la fenêtre qu'elle refermait vite après avoir plongé son regard au dehors, car le vent qui soufflait du nord était glacial.

A mesure que le temps s'écoulait, son inquiétude augmentait; elle était en proie à une angoisse horrible; elle sentait en elle des tressaillements douloureux. Elle avait peur. Elle ne s'expliquait pas bien pourquoi; mais il lui semblait qu'un épouvantable malheur planait sur elle. Vers trois heures, le chien se remit à hurler. Or Zélima était superstitieuse; elle s'imaginait que les plaintes, les gémissements de l'animal s'adressaient à elle.

Quand, à l'est, une lueur blanche annonça l'approche du jour, elle se leva et s'habilla très vite. Tout était encore silencieux dans la maison. Elle était dans un état d'agitation et d'exaltation impossible à décrire. Elle avait envie de pleurer; elle ne pleura pas, pourtant; mais elle avait des sanglots arrêtés dans la gorge.

Elle sentit qu'elle avait froid et s'aperçut qu'elle grelottait. Il y avait encore du bois près de la cheminée: elle alluma du feu. Mais elle ne pouvait tenir en place : elle allait constamment de la cheminée à la porte, puis à la fenêtre, et de la fenêtre à la porte, tendant anxieusement l'oreille à celle-ci, regardant en soupirant à travers les vitres de l'autre. Elle pouvait voir maintenant, il faisait jour.

A six heures, elle entendit du bruit au rez-de-chaussée. L'aubergiste et sa femme venaient de se lever. Elle était à bout de patience, elle se sentait mourir d'inquiétude; elle s'élança hors de la chambre et descendit. Dans la salle, elle trouva dame Marie-Rose. Celle-ci faillit tomber à la renverse à l'apparition de la jeune femme.

— Déjà levée! s'écria-t-elle.

Mais, aussitôt, voyant le visage décomposé de la jeune femme et son air effaré :

— Ah! Seigneur Dieu, fit-elle effrayée en laissant tomber son balai, que s'est-il donc passé? Qu'avez-vous?

Zélima comprit très bien que Marie-Rose l'interrogeait; mais, ne pouvant lui répondre autrement, elle éclata en sanglots.

De plus en plus effrayée, Marie-Rose lui prit les mains, la força à s'asseoir et se mit à la caresser, comme on caresse un enfant, en lui disant toutes sortes de douces paroles.

Zélima se calma un peu, et, par ses gestes accompagnés de regards expressifs, elle parvint à faire comprendre à l'aubergiste que son mari était sorti dans la nuit et qu'il n'était pas rentré.

— Ah! mon Dieu, mais pourquoi, pourquoi? Où est-il allé? Il faisait noir comme dans un four!... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé... Et moi qui ai grondé mon homme parce que je croyais qu'il avait oublié hier soir de pousser le verrou. Maintenant je comprends pourquoi la porte était ouverte.

Zélima continuait de sangloter, tenant sa tête dans ses mains.

A ce moment, des clameurs se firent entendre et plusieurs personnes traversèrent la place en courant.

— Hein, qu'est-ce donc? fit Marie-Rose; est-ce qu'il y a le feu par-là?

Zélima avait bondi sur ses jambes comme mue par un ressort.

La porte s'ouvrit, et l'aubergiste, venant du dehors, entra brusquement, tout bouleversé.

— Femme, femme! cria-t-il.

— Eh bien? l'interrogea-t-elle.

— Un grand malheur!...

— Quel malheur?

— On vient de trouver un homme noyé au trou du moulin.

Marie-Rose pâlit affreusement, car elle pensa aussitôt que le noyé pouvait être le mari de Zélima.

— Bienheureuse sainte-Anne, ayez pitié de nous! dit-elle en joignant les mains.

Puis, courant à son mari, elle lui dit rapidement :

— Notre voyageur, le mari de cette pauvre petite, est sorti dans la nuit et n'est pas rentré; si c'était lui, mon Dieu!... Vite, vite, cours, mon homme, va voir et reviens tout de suite.

L'aubergiste s'élança hors de la maison et partit en courant.

Aussitôt Zélima se dressa devant Marie-Rose, lui saisit les bras sur lesquels ses mains se crispèrent, et le regard enflammé, fiévreux, parlant sa langue, elle l'interrogea impérieusement. Elle demandait :

— Pourquoi ces cris? ces femmes et ces hommes qui courent épouvantés? Que vous a dit votre mari? Que se passe-il?

Marie-Rose comprit sans doute, car elle répondit :

— Je ne sais rien encore, je vous jure que je ne sais rien; mon homme est allé voir, il ne sera pas longtemps à revenir. Attendons, attendons... Je vous en prie, calmez-vous, remettez-vous; il faut être raisonnable.

Elle voyait la jeune femme prête à avoir une crise nerveuse.

— Mon Dieu, mon Dieu, reprit-elle très effrayée, si seulement elle me comprenait, je pourrais lui causer gentiment, et je parviendrais peut-être à la rassurer, à la consoler. Bien sûr elle va se trouver mal; qu'est-ce qu'il faut que je fasse?... Et tout à l'heure, si c'est lui... Oh! sainte Anne, bienheureuse sainte Anne, préservez-nous!

L'idée lui vint de faire remonter la jeune femme dans sa chambre. En lui parlant doucement, doucement, d'une voix caressante, elle essaya de l'entraîner vers l'escalier. Mais Zélima, devinant son intention, lui résista; puis, la repoussant brusquement, avec une sorte de fureur, elle sortit de la maison et marcha rapidement jusqu'à la fontaine... Là, ses jambes fléchirent et elle fut forcée de s'asseoir sur une borne.

Ses beaux cheveux noirs s'étaient dénoués et tombaient en longues tresses sur ses épaules.

Marie-Rose s'était empressée de la rejoindre et se tenait près d'elle, prête à la secourir et à lui donner des soins.

L'aubergiste, envoyé par sa femme, s'était dirigé rapidement vers le moulin; il n'alla pas jusqu'à la rivière; à l'entrée du village il rencontra le convoi. Il écarta brusquement les personnes qui marchaient à côté de la civière et ses yeux tombèrent sur le visage du mort.

— Malheur, malheur! s'écria-t-il aussitôt, c'est lui!

Les porteurs s'arrêtèrent, et le maire s'approcha de l'aubergiste.

— Est-ce que vous reconnaissez ce cadavre? lui demanda-t-il.

— Hélas! oui, monsieur le maire; c'est un voyageur qui est arrivé hier à Blaincourt avec sa femme et qui est venu loger chez nous. Ah! j'en suis sûr, on l'a jeté dans le Frou après l'avoir volé!...

— C'est très grave, ce que vous dites là, Claude Royer, prenez garde!

— Est-ce que vous croyez, par hasard, que ce malheureux s'est suicidé?

— Je ne dis pas cela, mais il a pu tomber dans la rivière.

Claude Royer secoua énergiquement la tête.

— Monsieur le maire, répliqua-t-il avec conviction, il y a là un crime.

— Nous avons trouvé sur lui ce porte-monnaie et ce portefeuille, qui contient des billets de banque; il n'a donc pas été volé.

— Ça, c'est vrai, monsieur le maire; mais cependant...

— Vous tenez à votre idée.

— C'est-à-dire, monsieur le maire, que je ne sais plus que penser. Mais voyons, pourquoi est-il sorti la nuit, laissant toute seule sa jeune femme, qui est bien la plus mignonne, la plus adorable créature qu'il y ait au monde? Par exemple, on ne me fera jamais croire que c'était pour se jeter dans la rivière. Non, il ne s'est pas suicidé.

— Ce que vous venez de dire, Royer, nous permet au moins de le supposer.

— Monsieur le maire, voulez-vous que je vous dise? Eh bien, tout ça n'est pas clair du tout. Mais il faudra bien qu'on sache... Hier soir, à la nuit, on lui a apporté une lettre...

— Eh bien, cette lettre?

— M'a été remise par un jeune homme qui n'est pas de Blaincourt, car il m'est inconnu.

— Ah! fit le maire, devenu soucieux.

Et vous supposez? interrogea-t-il.

— Que le malheureux voyageur a été attiré dans un guet-apens.

— Pas pour le voler!

— Qui dit, monsieur le maire, que ce n'était pas une vengeance?

Le front du maire s'assombrit davantage.

— Vous tenez absolument à votre idée, dit-il d'une voix qui trahissait son émotion; selon vous il y a eu crime?

— Eh bien, oui, monsieur le maire, répondit Claude Royer avec force, et rien ne m'ôtera ça de la cervelle.

— C'est bien, il y aura une enquête et on découvrira la vérité.

Après avoir échangé quelques paroles avec l'adjoint, le maire dit à l'aubergiste :

— Puisque la femme du noyé se trouve chez vous, c'est là que nous allons le transporter.

— Comme vous voudrez, répondit Royer, sans songer à ce qui pourrait arriver lorsque la jeune femme se trouverait en présence du cadavre de son mari.

Les porteurs, qui avaient saisi l'occasion de se reposer un instant, reprirent la civière et, lentement, on s'achemina vers l'auberge.

Quand la foule, maintenant émue, recueillie, ne faisant plus entendre aucun cri, déboucha sur la place, on vit, près de la fontaine, une femme échevelée se débattant entre les bras d'une autre femme qui voulait la retenir.

Mais Zélima parvint à échapper à l'étreinte de Marie-Rose et elle s'élança comme une folle, les cheveux au vent, à la rencontre du convoi.

— C'est sa femme! cria Claude Royer.

Tout le monde se sentit frissonner.

Plusieurs femmes se précipitèrent pour arrêter la malheureuse; mais, avant qu'elles eussent eu le temps de la saisir, Zélima fendit la foule et se trouva devant la civière.

Aussitôt, de sa gorge serrée s'échappa un cri rauque, qui ressemblait à un râle; ses traits se contractèrent horriblement et ses yeux fixes s'ouvrirent d'une manière effrayante; elle parut grandir; son corps et ses membres se raidirent en craquant, et elle tomba en arrière comme un bloc, les bras en croix.

V

Le corps du noyé avait été couché sur un lit de sangles préparé à la hâte dans une des salles de l'auberge. Deux hommes désignés par le maire le gardaient.

La jeune femme avait été enlevée inanimée, puis portée sur son lit. Marie-Rose et deux autres femmes étaient à son chevet, lui prodiguant toutes sortes de soins sans parvenir à la rappeler à la vie.

Après avoir donné quelques ordres, le maire s'était rendu à la maison commune et s'était mis aussitôt à écrire une assez longue lettre au juge de paix du canton pour l'informer des faits et le prier de venir immédiatement à Blaincourt afin de commencer une enquête.

Il allait cacheter sa lettre lorsqu'on frappa à la porte de son cabinet.

La porte s'ouvrit, un homme entra. Cet homme, que le maire voyait pour la première fois, pouvait avoir cinquante-cinq ans. Grand, plein de force et de santé, il avait l'attitude et les allures d'un ancien militaire; sa figure martiale, ses longues moustaches grises et le ruban rouge qu'il portait à sa boutonnière, indiquaient qu'il avait eu un grade dans l'armée.

Les deux hommes se saluèrent.

— Je vous demande une minute, monsieur, dit le maire, en indiquant un siège au visiteur, une lettre pressée qu'on attend.

— C'est précisément au sujet de cette lettre que je viens vous trouver, monsieur le maire.



Quelques minutes s'écoulèrent au milieu d'un profond silence. (P. 49.)

— Celui-ci regarda l'étranger avec surprise.

— Vous allez l'expédier à Verzéville par un exprès?

— Oui, monsieur, l'homme est là.

— Eh bien! monsieur le maire, je vous prie de vouloir bien ajouter ceci à votre lettre : « Prière d'amener un médecin que l'état de la femme du noyé réclame impérieusement. »

— Est-ce qu'on craint pour sa vie?

— La malheureuse a été frappée comme d'un coup de foudre; on peut tout redouter; malgré les soins qu'on lui donne, elle est toujours étendue sur son lit, raide, glacée, comme morte.

Le maire ajouta rapidement un post-scriptum à sa lettre, puis il la cacheta et la remit au messager qui attendait à la porte, prêt à partir. Cela fait, il rentra dans le cabinet, et l'étranger reprit la parole, en disant :

— Monsieur le maire, vous pourriez vous étonner de l'intérêt extraordinaire que je porte à cette pauvre jeune femme : eh bien, je suis le premier à ne pas comprendre pourquoi je m'intéresse si vivement, pour ne pas dire d'une façon si étrange, à une personne qui m'est tout à fait inconnue. Je l'ai vue une seule fois, il y a un peu plus d'une heure, quand elle est tombée foudroyée sur la place, devant le cadavre de son mari.

Sans doute son immense malheur est de ceux qui provoquent toutes les sympathies.

— Certes! approuva le maire.

— Mais ce que j'éprouve pour cette malheureuse est plus que de la sympathie; c'est un sentiment presque paternel. Il faut donc reconnaître qu'il y a des impressions, manifestations subites de l'âme, auxquelles on ne peut échapper, qu'il faut subir.

Le maire acquiesça par un mouvement de tête.

— Monsieur le maire, continua l'étranger, je me nomme Jacques Vaillant; je suis un ancien capitaine de dragons en retraite et je demeure à six lieues d'ici, au village de Mareille, qui est l'endroit où je suis né.

— Nous sommes compatriotes, monsieur, dit le maire en tendant la main à l'ancien militaire.

— Tous deux Lorrains et enfants des Vosges, monsieur le maire. Revenant d'un assez long voyage que je viens de faire en Alsace, du côté du Rhin, j'ai voulu revoir Blaincourt où je suis venu dans mon enfance avec ma mère. Un souvenir! J'ai couché à l'auberge, chez Claude Royer, dans la chambre voisine de celle que l'aubergiste avait mise à la disposition de la jeune femme et de son mari. Je devais partir ce matin, ayant hâte de rentrer chez moi; car je suis marié, et, après une absence de trois semaines, ma femme attend mon retour avec impatience. Eh bien, malgré

cela, je reste ; je ne puis m'éloigner avant d'être complètement rassuré sur le sort de la pauvre veuve ; je désire savoir aussi quel sera le résultat de l'enquête.

— Quelle est votre opinion sur ce douloureux événement ?

— Je n'ose me prononcer ; il faut laisser à la justice le soin d'éclaircir cette affaire. Vous avez bien fait, monsieur le maire, d'appeler immédiatement le juge de paix ; mais je suis convaincu que celui-ci, à son tour, s'empressera de faire venir le procureur impérial et un juge d'instruction.

— Alors, vous aussi, vous croyez...

— Je viens de vous le dire, monsieur le maire, je n'ose pas me prononcer. Nous sommes en présence de trois hypothèses, de ces trois questions : Est-il tombé dans la rivière par accident ? S'y est-il jeté volontairement ? Y a-t-il été précipité par des mains homicides ?

— Claude Royer a parlé d'une lettre qu'il a reçue hier soir, laquelle a été apportée par un inconnu ; qu'est-elle devenue, cette lettre ?

— Je vous l'apporte, monsieur le maire, la voilà. Elle a été trouvée sur la cheminée, dans un vase où, après l'avoir lue, le malheureux l'avait jetée.

Le maire déplia le papier et aussitôt la signature lui sauta aux yeux.

— Jules Cornefer ! exclama-t-il, faisant un bond sur son siège ; mais c'est impossible ! Il n'y a pas de plus honnête homme à Blaincourt que Jules Cornefer. Bon, serviable, d'une probité reconnue, tout le monde l'aime et l'estime !

— Lisez la lettre, monsieur le maire, sans vous préoccuper de la signature.

Le magistrat municipal lut rapidement.

— Eh bien ? fit Jacques Vaillant.

— Je commence à croire que Royer a raison. Oui, cette lettre prouve que le malheureux a été attiré dans un guet-apens ; et elle est signée Jules Cornefer !

— Oui, mais cette signature même est la preuve de l'innocence de Jules Cornefer. Est-ce qu'il aurait livré ainsi son nom à la justice, s'il était coupable ?

— C'est juste, fit le maire.

— Soyez certain que le misérable qui a écrit cette lettre aurait pu la signer de n'importe quel autre nom ; il connaît le nom de Jules Cornefer et il s'en est servi. Je ne suppose même pas qu'il ait eu l'intention de compromettre un honnête homme Non, non, il n'a pas été assez stupide

pour penser qu'il égarerait avec ce nom les recherches de la justice. Examinez l'écriture, monsieur le maire ; n'est-elle pas contrefaite ? Et ces grossières fautes d'orthographe ? On devine qu'elles ont été faites exprès.

— Oui, c'est vrai. Ainsi ce malheureux voyageur a été attiré dans un guet-apens, et un ou plusieurs misérables l'ont précipité dans le Frou. Pourquoi ? Ils ne l'ont pas volé... Ah ! comme le dit Royer, une vengeance, une lâche vengeance ! Et, jusqu'à présent, nous ne savons ni qui il est ni d'où il venait.

— Malheureusement.

— Et nous ne pouvons pas espérer être renseignés par sa femme qui, paraît-il, ne connaît pas le français.

— Peut-être trouvera-t-on quelques papiers.

— Ce serait à souhaiter : mais je n'y compte point. Des papiers se placent toujours dans un portefeuille ; si le malheureux avait eu seulement un passe-port, un certificat, je l'aurais trouvé dans son portefeuille. Ah ! il est fâcheux, bien fâcheux que Claude Royer n'ait pas rempli près du voyageur les formalités auxquelles sont astreints tous les aubergistes. Il y a un règlement de police, on n'y pense pas ou bien l'on ne veut pas s'y soumettre ; et voilà ce qui arrive.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur le maire, et je puis vous dire que, dans le voyage que je viens de faire, on ne m'a pas demandé une seule fois de faire les déclarations exigées par le règlement de police dont vous parlez.

— Et cependant cela coûte bien peu d'écrire ou de faire écrire sur un registre les nom et prénoms d'un voyageur, son âge, sa profession, le lieu de sa naissance et l'endroit de sa demeure.

Les deux hommes n'avaient plus rien à se dire.

L'ancien militaire se leva, salua le maire et se retira.

Un peu avant dix heures, le juge de paix et le médecin arrivèrent. Deux gendarmes à cheval escortaient la voiture de ces messieurs. Ils mirent pied à terre devant l'auberge, et, pendant que le médecin, conduit par Royer, montait dans la chambre de Zélima, le juge de paix, suivi des gendarmes, se dirigea vers la maison commune où le maire l'attendait, assisté de son adjoint et de deux membres du conseil municipal.

Quand le juge de paix entra, l'un de ces derniers, un vieillard à la tête blanche comme une neige, qui tenait entre ses doigts la lettre portant une fausse signature, paraissait en proie à une grande agitation.

C'était le père de Jules Cornefer.

Ayant pris place dans un fauteuil, le juge de paix invita le maire à

compléter le rapport contenu dans la dépêche qu'il lui avait adressée.

Pour toute réponse, le maire prit la lettre des mains de M. Cornefer et la tendit au juge de paix.

Celui-ci lut lentement, les sourcils froncés, le front plissé. Arrivé à la signature, il ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Grave affaire, messieurs, dit-il, après être resté un moment silencieux, affaire excessivement grave et hors de ma compétence; il va falloir prévenir le parquet. Toutefois, avant de dénoncer les faits au ministère public, il est de notre devoir de procéder à une enquête, afin de recueillir tous les renseignements possibles. Avez-vous interrogé Jules Cornefer?

— Mon fils n'est pas à Blaincourt, monsieur le juge de paix; il est absent depuis deux jours.

— C'est regrettable.

— Est-ce que M. le juge de paix peut croire...? balbutia le vieillard.

— Rassurez-vous, monsieur Cornefer, je connais assez l'écriture et la signature de votre fils pour être sûr que ce n'est point lui qui a écrit cela; je regrette qu'il soit absent, parce que peut-être il aurait pu nous mettre sur la piste de l'individu qui a eu l'audace de se servir de son nom.

— Mon fils, vous le savez, est très connu dans tout le pays vosgien.

— Et vous ignorez toujours le nom du mort? reprit le juge de paix, s'adressant au maire.

— Toujours, monsieur le juge de paix. Comme je vous le dis dans ma lettre, il n'a point donné son nom à l'aubergiste, qui a eu, lui, le tort de ne pas le demander. La lettre que vous venez de lire, apportée à l'auberge hier soir par un inconnu, comme l'a déclaré Royer, était sous l'enveloppe que voilà; et vous voyez, elle ne porte pas de nom.

— Le juge de paix hocha la tête.

— Tout cela est bien singulier, murmura-t-il.

Après un court silence il reprit :

— Voyageant avec une femme, la sienne, paraît-il, ce voyageur devait avoir au moins une malle contenant des effets, du linge.

— Seulement une toute petite valise en osier.

— L'a-t-on ouverte?

— Non, monsieur le juge de paix; j'ai cru ne devoir rien faire avant votre arrivée.

— Soit. Mais nous verrons tout à l'heure ce qu'il y a dans la valise : nous ferons de nouveau l'inspection des vêtements du noyé; si son mouchoir n'est pas marqué, sa chemise l'est peut être. Il est impossible qu'il

n'ait pas causé avec l'aubergiste ou avec sa femme; il est important de savoir ce qu'il a dit.

Après une pause, le juge de paix continua :

— Il n'y a pas à en douter, cet homme a été victime d'un abominable complot. Il ressort de cette lettre, dont on s'est servi pour attirer le voyageur, la nuit, au bord de la rivière, que le crime était prémédité, et son exécution préparée d'avance. On croirait presque que la victime s'entendait avec ses meurtriers. Ah! ceux-ci, — car je suppose qu'ils étaient plusieurs pour commettre le crime, — ne sont pas des malfaiteurs ordinaires. Les misérables ont bien pris leurs précautions pour dépister les recherches de la justice. Cette affaire me paraît, en effet, singulièrement mystérieuse. Voyez : le voyageur ne dit pas son nom à l'aubergiste, il ne porte sur lui aucun papier, il laisse ignorer d'où il vient, où il va; il ne parle point de ce qui l'amène à Blaincourt; on lui fait remettre une lettre qu'il attend évidemment, et cette lettre, qui le fait tomber dans un guet-apens, cette lettre est dans une enveloppe sur laquelle on n'a pas même écrit son nom; ce n'est pas tout : sa femme, qui pourrait seule éclairer la justice, donner de précieux renseignements et peut-être livrer les noms des criminels, sa femme ne connaît pas la langue française. En vérité, il faut convenir que tout cela est bien étrange. Ou il y a là une inconcevable fatalité, ou il faut y voir quelques-unes des précautions prises par les meurtriers pour échapper à la justice et au châtiment.

Ma conviction est faite, messieurs, poursuivit le juge de paix, il y a un mystère dans la mort de cet homme. Il faut espérer que la justice en déchirera le voile; mais, pour qu'elle y parvienne, il faut qu'elle sache qui est la victime; son nom seul peut la mettre sur la trace des coupables.

VII

Pendant plus de trois heures Zélima était restée étendue sur le lit, inerte, raide. On aurait pu croire qu'elle avait cessé de vivre.

La désolation était autour d'elle. Allait-elle donc mourir?

Un certain nombre de personnes restaient devant l'auberge; ces personnes donnaient des nouvelles de la jeune femme à ceux qui, à chaque instant, venaient en demander; car la population, très émue, s'intéressait

vivement à la jeune femme inconnue. Son malheur était si grand, si épouvantable!... C'était une pitié sympathique, profonde, qu'elle avait inspirée à tout le monde.

Quand le médecin entra dans la chambre, il y avait quinze ou vingt minutes environ que Zélima était sortie de son espèce de léthargie. Par quelques mouvements, d'abord, elle avait rassuré Marie-Rose et les autres femmes qui étaient près d'elle; car, pendant tout le temps écoulé, elles avaient eu l'horrible crainte de ne pas la voir revenir à la vie.

Après avoir remué les bras, la jeune femme eut plusieurs tressaillements successifs, sortes de crispations nerveuses; puis ses yeux s'ouvrirent largement et prirent peu à peu un éclat fiévreux. Mais les paupières restaient immobiles et le regard fixe; pas un mouvement des prunelles. Cependant les principaux organes reprenaient leur fonctionnement : elle respirait, son corps et ses membres n'avaient plus la même rigidité; elle était moins froide; un peu de rouge, se montrant sur ses lèvres et ses joues, annonçait que la circulation du sang commençait à se rétablir. Toutefois, sa bouche restait muette : pas une plainte, pas un gémissement, pas un cri; aucun son ne sortait de sa gorge. Rien ne venait indiquer qu'elle eût repris connaissance.

En voyant paraître le médecin, les femmes éprouvèrent aussitôt un immense soulagement. La malade leur ayant été confiée, le médecin leur enlevait une sorte de responsabilité qui, jusque-là, avait pesé sur elles comme un poids énorme.

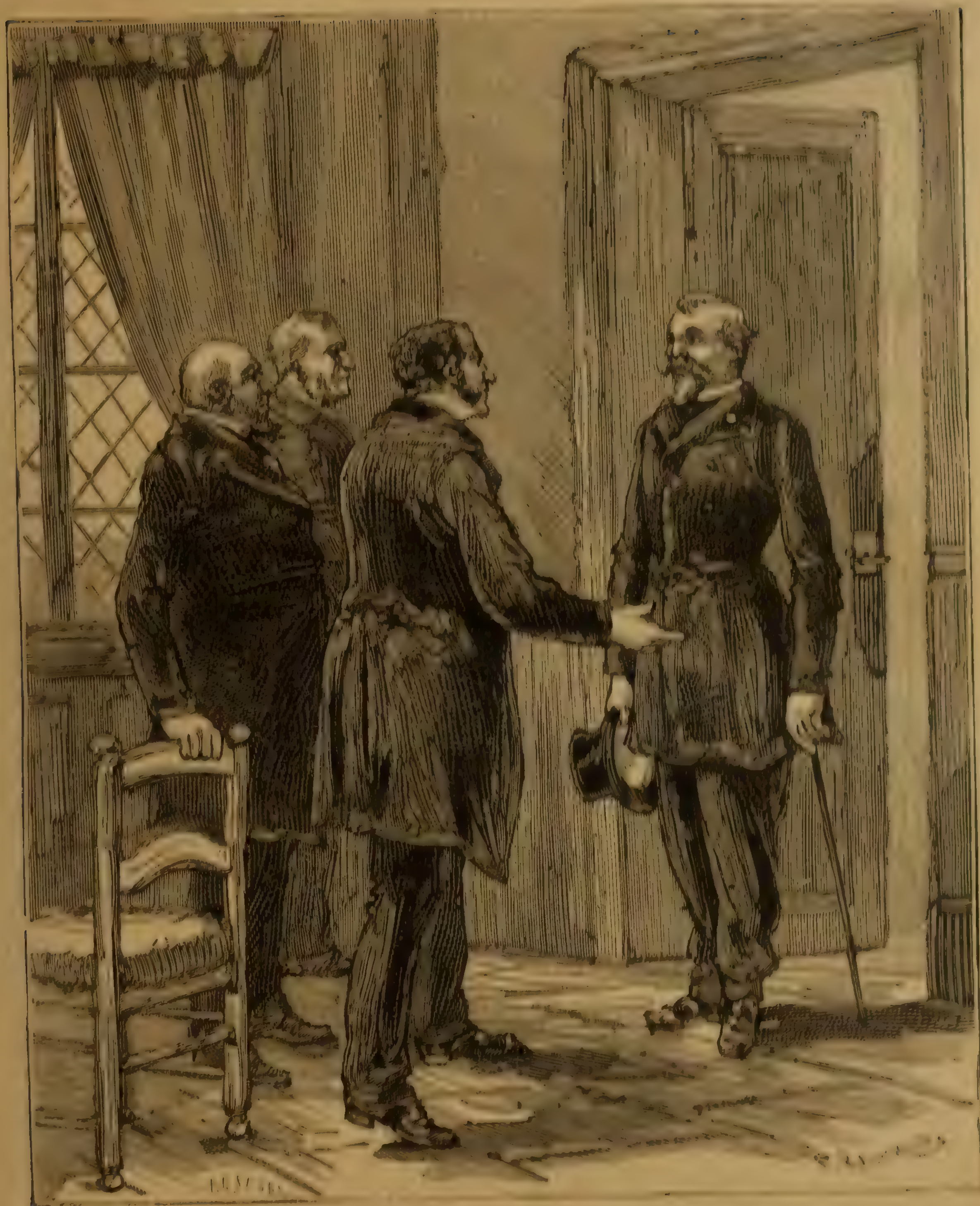
Le médecin amené par le juge de paix était, en même temps qu'un vieux praticien, un homme d'un grand savoir. Depuis quarante ans qu'il exerçait dans le pays, il avait rendu de très grands services aux populations; il était très estimé, très aimé et tout le monde avait en sa science la plus entière confiance.

Maintes fois, d'ailleurs, il avait donné des preuves de sa valeur; on ne comptait plus le nombre des moribonds sauvés par lui dans des cas désespérés.

Le docteur Cornevin était une célébrité départementale. Dans des cas particuliers, on l'appelait de fort loin, soit pour une consultation, soit pour donner lui-même des soins à un malade.

Le docteur Cornevin s'approcha du lit de Zélima et resta un moment immobile, les yeux fixés sur le visage de la jeune femme, comme s'il s'oubliait à la contempler. Mais, aux mouvements de sa physionomie, à l'expression de son regard, au froncement de ses épais sourcils, on aurait pu deviner la tristesse de ses pensées.

Cependant, ayant tiré de sa poche un instrument d'acier, il le fit



Jacques Vaillant parut dans l'encadrement de la porte. (P. 55.)

passer sur les yeux de la jeune femme, les touchant presque. Le regard resta fixe, comme si l'organe de la vue eût été paralysé. Du bout du doigt il toucha légèrement les paupières ; elles n'eurent pas un frémissement, elles étaient raidies sous l'os frontal.

— Hum, hum ! fit le docteur.

Il se redressa et, lentement, sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Quelques minutes s'écoulèrent au milieu d'un profond silence.

A la fin, Marie-Rose, dévorée d'inquiétude et perdant patience, s'approcha du médecin.

— Eh bien, monsieur Cornevin, lui demanda-t-elle, que pensez-vous?

Arraché à sa méditation, le docteur hocha la tête.

— J'observe, j'examine, j'attends, murmura-t-il : je suis en présence d'un phénomène singulier; la situation de cette jeune femme est grave, très grave.

— Alors vous croyez qu'elle va mourir?

— Je ne peux pas dire cela. Il y a eu au cerveau un ébranlement terrible, qui me paraît avoir amené la paralysie de plusieurs organes.

— Je comprends, dit Marie-Rose en pleurant, vous n'avez pas d'espoir.

Après un court silence, le docteur reprit :

— Elle respire; tant qu'elle aura un souffle de vie, il faut espérer.

Alors il donna différents ordres, demandant diverses choses qu'on s'empressa de lui apporter.

Il s'installa au chevet de la malade et employa successivement les moyens les plus énergiques pour rendre la sensibilité aux organes. Il y réussit en partie. Mais, vers midi, une complication inattendue vint aggraver la situation. La jeune femme fut prise par les douleurs de l'enfantement. Elle poussait de longs gémissements, des plaintes sourdes, et se tordait sur sa couche dans d'horribles convulsions.

N'ayant pas été prévenu, le docteur n'avait pas apporté les instruments de chirurgie qui pouvaient lui être nécessaires.

Il se fit donner une feuille de papier sur laquelle il écrivit rapidement quelques lignes.

— Qu'on porte ceci immédiatement au juge de paix, dit-il; un gendarme montera à cheval, ira chez moi prendre ce que je demande et reviendra aussitôt.

On courut à la mairie et de là chez le maire où le juge de paix déjeunait. Mais celui-ci n'avait plus ses gendarmes; il avait renvoyé l'un à Verzéville et fait partir le second dans une autre direction, afin que, le jour même, toutes les brigades de gendarmerie de l'arrondissement, étant prévenues, pussent se mettre à la recherche des meurtriers.

Heureusement le maire avait un cheval à l'écurie. Faute de selle, un domestique lui attacha une couverture sur le dos, au moyen d'une sangle, l'enfourcha et partit au galop. A une heure et demie il était de retour.

— Enfin! s'écria le docteur, qui attendait avec impatience et dans une angoisse inexprimable.

Une heure après, Zélima mettait au monde une petite fille.

Marie-Rose la reçut dans ses bras.

— Seigneur Dieu, est-elle petite ! exclama-t-elle ; mais comme elle est mignonne, comme elle est gentille ! Ah ! pourvu qu'elle vive !

— Elle vivra, répondit le docteur, et c'est bien un miracle.

— Maintenant, monsieur Cornevin, c'est sa maman qu'il faut sauver.

Le docteur garda un morne silence. Deux grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Il pensait, le bon docteur, aux terribles fatalités de la vie, à la destinée qui attendait cette frêle créature qui venait de naître pour ainsi dire entre deux cercueils ; car il ne se faisait aucune illusion ; il voyait que la jeune mère était perdue ; il savait que sa science, que toutes les ressources de son art ne pouvaient lutter, cette fois, contre la mort.

La malade était retombée dans son immobilité : elle était étendue de nouveau comme une masse inerte. Nul n'aurait pu dire si elle avait eu conscience de ce qui venait de se passer, si quelque chose en elle lui avait fait sentir sa maternité. Elle avait toujours les pupilles dilatées, mais la lumière de ses yeux s'était éteinte. Maintenant, sa respiration seule indiquait qu'elle vivait encore.

Sa figure livide avec des tons jaunes, ses lèvres décolorées, ses narines serrées, ses grands yeux ouverts, sans regard, et l'aspect général de son corps, tout semblait appartenir à un cadavre.

— Dès demain, Marie-Rose, il faudra une nourrice à cette enfant, dit le docteur.

— Il ne sera pas difficile de la trouver.

— Tant mieux !

— La mère Rigaut, notre voisine, se dispose à sevrer son petit garçon.

— C'est juste, Marie-Rose ; le petit, si j'ai bonne mémoire, aura bientôt un an.

— A Noël, monsieur Cornevin.

— Eh bien, ma brave Marie-Rose, j'approuve votre choix : Angélique Rigaut sera une excellente nourrice. Il faudra la voir ce soir.

— Tout à l'heure, monsieur Cornevin.

— Si elle consent, dès ce soir nous lui confierons l'enfant.

— Mais la mère, monsieur Cornevin, la mère?

— C'est du haut du ciel qu'elle veillera sur la pauvre créature, répondit tristement le docteur.

— Oh ! oh ! perdue ! soupira Marie-Rose.

Le docteur Cornevin ne s'était pas trompé. A quatre heures, Zélima rendit le dernier soupir.

A deux pas du lit de mort, le nouveau-né dormait dans un grand panier dont on avait fait provisoirement un berceau.

Le docteur, très ému, ferma les yeux de la morte et se retira silencieusement.

Marie-Rose alluma un cierge et mit dans un vase, qu'elle plaça sur la table de nuit, de l'eau bénite et une petite branche de buis également bénit.

Quelques minutes après le départ du médecin, une femme entra sans bruit dans la chambre. Elle s'approcha du lit en faisant le signe de la croix, puis elle prit le rameau vert et fit tomber quelques gouttes d'eau bénite sur le corps, en disant tout bas le premier verset du *De profundis*.

Cela fait, elle tendit la main à Marie-Rose, qui avait les yeux rouges.

— Quel malheur ! murmura-t-elle ; c'est épouvantable !

Marie-Rose poussa un long soupir et montra le panier à Angélique.

Celle-ci avança, et, pendant quelques secondes, les yeux humides, elle regarda la tête de l'enfant. Ensuite elle prit le panier et l'emporta.

. . . .

Le juge de paix n'avait pas perdu son temps; il avait poussé son enquête aussi loin que possible. Certes, ce n'était pas sa faute s'il n'avait pas obtenu tout ce qu'il désirait.

A peu près certain que l'homme inconnu avait été jeté dans la rivière plus haut que le moulin, il fit appeler le meunier et ses deux garçons. Tous trois avaient passé la nuit ; mais ils déclarèrent n'avoir rien vu et rien entendu. Cela s'expliquait par le bruit de l'eau et des machines en mouvement.

Claude Royer fut également entendu. Mais nous savons qu'il ne pouvait fournir aucun autre renseignement que ceux qu'il avait précédemment donnés.

Sa femme, appelée à son tour, avait apporté un commencement de clarté, en racontant sa courte conversation avec le voyageur, qui l'interrogeait au sujet de Jules Cornefer. Elle était convaincue que l'homme et la femme venaient de Verzéville, où ils avaient été amenés par le courrier de Varnejols. C'était donc entre Verzéville et Blaincourt, ou peut-être même dans la voiture du courrier, que le voyageur avait rencontré Jules Cornefer ou l'individu qui avait pris son nom.

Ceci obligeait le juge de paix à interroger le courrier de Verzéville. C'est après la déposition de Marie-Rose qu'il avait fait partir les gendarmes ; celui qu'il avait renvoyé à Verzéville devait aller trouver le courrier pour le prier de se rendre immédiatement à la mairie de Blaincourt.

Instruit de la chose grave qui le faisait appeler, le courrier ne perdit

pas une minute. Quand il arriva à Blaincourt, le juge de paix et le maire ayant déjeuné étaient revenus à la mairie.

— La nuit dernière un crime a été commis à Blaincourt, dit le juge de paix au courrier; un voyageur, dont jusqu'à présent nous ne savons pas le nom, a été jeté dans la rivière. Est-ce vous qui avez amené hier matin ce voyageur et sa jeune femme à Verzéville?

— Une jeune femme enceinte?

— Parfaitement.

— C'est moi, monsieur le juge de paix.

— D'où venaient-ils?

— Probablement de Remiremont, car ils sont descendus de la voiture du courrier de Varnejols pour monter dans la mienne.

— Vous n'aviez que ces deux voyageurs?

— Et deux autres, deux hommes, monsieur le juge de paix.

— Ah!

— Ils avaient retenu leurs places d'avance; mais l'un d'eux a cédé sa place au voyageur, qui était avec son épouse, et s'est placé à côté de moi sur mon siège.

— Ces deux hommes venaient-ils aussi de Remiremont?

— Je ne sais pas; ils étaient à Varnejols longtemps avant l'arrivée du courrier.

— Ils étaient ensemble?

— Ils n'en avaient pas l'air; mais j'ai bien vu tout de même qu'ils se connaissaient.

— Ensemble ou séparément, ces deux hommes prennent-ils quelquefois votre voiture?

— Jamais, monsieur le juge de paix; je les ai vus hier pour la première fois.

— Alors, vous ne les connaissez pas?

— Je ne les connais pas.

— Les avez-vous revus hier, dans la nuit ou ce matin?

— Je ne les ai pas revus, monsieur le juge de paix.

— Ecoutez, mon garçon, nous avons plusieurs raisons, non pas seulement de supposer, mais de croire que ces deux individus sont les auteurs du crime.

— Ah! les brigands! exclama Lucot avec un mouvement de fureur.

— Il paraît évident que les deux misérables attendaient leur victime à Varnejols. Quand ils sont descendus de votre voiture à Verzéville, avez-vous vu la direction qu'ils ont prise?

— Je n'ai pas fait bien attention et je ne saurais dire de quel côté

s'en est allé celui qui était près de moi. Quant à l'autre, c'est différent : il a pris avec le monsieur et la dame le chemin de Blaincourt; ils ont dû passer par la sapinière. J'ai même remarqué que les voyageurs avaient fait connaissance en voiture, car ils paraissaient être au mieux ensemble.

Le juge de paix et le maire échangèrent un regard rapide.

— Maintenant, mon garçon, reprit le magistrat, donnez-moi aussi exactement que possible le signalement des deux hommes.

— Je n'ai pas bien vu leurs figures ; ils avaient des chapeaux de feutre gris à larges bords, un long cache-nez de laine enroulé autour du cou, des blouses bleues à peu près pareilles à la mienne, et de grandes guêtres de cuir bouclées jusque sous les genoux. Il m'a semblé que c'étaient deux maquignons.

— Les misérables s'étaient déguisés, pensa le juge de paix.

— Avez-vous autre chose à me dire? demanda-t-il à Lucot.

— Non, monsieur le juge de paix.

— Alors, mon garçon, je vous remercie : vous pouvez retourner à Verzéville.

On avait fait apporter à la mairie la valise de Charles Chevry et on en avait fait l'inventaire. On y avait trouvé deux billets de banque de cinq cents francs et, dans une petite bourse de soie verte, douze pièces d'or de vingt francs, puis du linge non marqué; mais pas un seul papier qui aurait pu donner un renseignement, fournir un indice quelconque.

Le mystère restait impénétrable.

Quel avait été le mobile du crime?

Comment le découvrir, si l'on ne parvenait pas à savoir le nom de la victime?

Ce nom était la clef de tout.

C'est avec ce nom que la justice pouvait diriger ses recherches, et, remontant aux causes, dissiper les ténèbres et enfin mettre la main sur les meurtriers.

A la fin de cette laborieuse journée, le juge de paix était fort découragé ; il voyait les nombreuses et insurmontables difficultés qui allaient se dresser devant la justice.

Sa mission, à lui, était terminée. Il avait averti le parquet. Le procureur impérial ou un substitut et un juge d'instruction allaient arriver à Blaincourt dans la nuit ou au plus tard le lendemain matin.

En sortant de l'auberge, après avoir fermé les yeux de la morte, le docteur Cornevin était entré chez Angélique Rigaut, lui avait fait plusieurs recommandations au sujet de l'enfant dont elle voulait bien être

la nourrice, puis il était venu retrouver le juge de paix à la mairie. Il était alors quatre heures et demie.

Tous deux n'avaient plus rien à faire à Blaincourt.

Le médecin avait donné des ordres pour que sa voiture fût amenée devant la mairie. Elle allait arriver.

Ces messieurs s'étaient levés et se disposaient à prendre congé du maire, lorsque la haute stature de Jacques Vaillant parut dans l'encadrement de la porte de la salle, restée ouverte.

Le maire s'avança vers lui et lui serra cordialement la main. Puis, le faisant entrer :

— Monsieur le juge de paix, monsieur Cornevin, dit-il, je vous présente M. Jacques Vaillant de Mareille, ancien capitaine de dragons.

On se salua.

— Messieurs, dit l'ancien militaire, je vois que vous êtes prêts à partir ; j'arrive un peu tard ; mais vous m'excuserez et me pardonnerez, j'espère, de vous retenir un moment.

— Nous ne sommes pas absolument pressés, le docteur et moi, de quitter Blaincourt, répondit le juge de paix ; veuillez vous asseoir, monsieur. Auriez-vous à faire quelque révélation ?

— Non, malheureusement, monsieur le juge de paix, car, comme vous, je voudrais que la lumière se fît sur cette mystérieuse affaire. Je me suis permis de venir vous trouver, messieurs, pour vous adresser une demande.

— Parlez, monsieur, répliqua le juge de paix, de quoi s'agit-il ?

— Monsieur le maire de Blaincourt vient de vous dire qui je suis. J'aurai bientôt cinquante-cinq ans et je suis né à Mareille où je demeure depuis que j'ai pris ma retraite. Je n'ai pas de fortune : une maison, un jardin et un champ que je cultive moi-même, voilà tout ce que je possède : mais, ma femme et moi, nous avons des goûts simples ; nous ne sommes pas exigeants, nous savons nous contenter de peu. Ma pension nous suffit largement, nous pouvons même faire de petites économies.

Fils d'un pauvre manœuvre de Mareille, le tirage au sort me fit soldat ; je partis conscrit. Mon temps fait, je restai au régiment ; j'avais pris goût à l'état militaire : d'ailleurs j'avais de nombreux amis au régiment, même parmi les officiers, et plus tard, quand le drapeau blanc disparut, j'aimai les belles couleurs de notre drapeau national. Quand je me suis marié, il y a dix-huit ans, j'étais sous-lieutenant.

Que vous dirais-je encore, messieurs ? Ma femme et moi nous aurions voulu avoir un enfant, fille ou garçon, un petit être à aimer, à adorer. Il n'est pas venu, et nous devons renoncer à cette joie qui nous a été refu-

sée. De là des regrets, des tristesses... A mesure qu'on vieillit, on voit mieux son isolement.

Une pauvre petite créature vient de naître de parents inconnus; à côté de son berceau, il y a deux tombes ouvertes! Pauvre petite!

— Oui, pauvre petite!... répétèrent les autres.

— Eh bien, messieurs, voici ce que je viens vous demander : Donnez-la-moi.

Le maire et le juge de paix se regardèrent.

— Oui, continua Jacques Vaillant d'une voix vibrante d'émotion, je vous demande de me confier la pauvre petite orpheline : je l'élèverai, je veillerai sur elle et je vous promets qu'elle ne manquera jamais de rien.

Elle grandira entre ma femme et moi; je serai son père, ma femme sera sa mère; nous l'aimerons comme si c'était notre fille. Elle n'a pas de nom, je lui donnerai le mien aussitôt que la loi me permettra de l'adopter.

— Cher monsieur, répondit le juge de paix, vos nobles sentiments méritent d'abord nos félicitations; la demande que vous faites vous honore et nous montre les belles qualités de votre cœur. Mais ni M. le maire, ni moi n'avons encore le droit de disposer de l'orpheline. Demain, dans quelques jours ses parents peuvent ne plus être des inconnus; sa famille retrouvée peut la réclamer.

— J'ai pensé à cela, monsieur; aussi ma demande n'est-elle que conditionnelle.

— M. le maire et moi, nous prenons acte de votre offre généreuse.

— L'enfant a déjà été confiée à une femme de Blaincourt, qui a consenti à être sa nourrice, dit le médecin.

— Je le sais, répliqua le capitaine. J'ai vu tout à l'heure Angélique Rigaut, je l'ai prévenue de la démarche que je viens de faire près de vous, et déjà il est convenu entre nous que c'est moi qui payerai les mois de nourrice, si ma demande est acceptée.

— C'est bien, dit le juge de paix; nous saurons dans quelques jours si l'orpheline a une famille ou si elle est seule au monde; alors M. le maire de Blaincourt vous répondra.

— J'attendrai la réponse de M. le maire.

— Je crois pouvoir vous dire que l'enfant n'est pas tout à fait pauvre : ses malheureux parents lui ont laissé un petit héritage.

— Je sais cela, monsieur le juge de paix, quelques billets de cent francs trouvés dans le portefeuille.

— Plus deux autres billets de banque de cinq cents francs chacun et deux cent quarante francs en or trouvés dans cette valise. Au total dix-



Le personnage qui parlait et raisonnait ainsi était un petit vieux d'une soixantaine d'années (P. 58.)

huit cent quatre-vingt-douze francs soixante centimes, dont on peut disposer pour l'enfant.

— Somme à laquelle je me garderai bien de toucher, si la pauvre petite m'est confiée.

— Cependant...

— Cette petite somme est le noyau d'une dot, monsieur le juge de paix. En plaçant cet argent et en capitalisant les intérêts chaque

Livraison 8.

année, on peut, au bout d'un certain temps, doubler et tripler la somme.

Le juge de paix sourit.

— Votre observation est juste, répondit-il.

Depuis un instant la carriole du médecin attendait devant la porte de la mairie.

Le maire et Jacques Vaillant accompagnèrent le docteur Cornevin et le juge de paix jusqu'à la voiture. On se tendit une dernière fois la main, puis le cheval du docteur partit comme un trait.

Alors, un homme, qui venait d'écouter ce que disaient une vingtaine de personnes rassemblées devant la mairie, s'éloigna en hochant la tête.

— Ils ne savent rien, ils ne sauront rien, se disait-il; le juge de paix aurait aussi bien fait de rester tranquillement chez lui, dans sa chambre, les pieds sur les chenets de sa cheminée. Moi seul aurais pu lui dire comment l'homme a été jeté dans la rivière... Je n'étais pas loin de là; il faisait noir, très noir, mais j'ai vu tout de même, car j'ai de bons yeux. Mais était-il assez bête, ce voyageur, pour venir se jeter ainsi dans la gueule du loup.

J'ai bien fait de me taire; je n'ai pas besoin de me créer des ennuis en fourrant mon nez dans des affaires qui ne me regardent point. La justice est la justice et moi je ne suis qu'un pauvre homme; c'est à la justice de faire son métier : qu'elle cherche!

C'est égal, pour ma satisfaction, à moi, je voudrais bien savoir quel était le troisième individu qui assistait de loin à la noyade avec une lanterne. A mon temps perdu il faudra que je fasse aussi, de mon côté, une petite enquête.

Le personnage qui parlait et raisonnait ainsi, sans se douter, probablement, qu'il était profondément égoïste et que sa manière de voir était tout à fait condamnable, était un petit vieux d'une soixantaine d'années. Il avait été autrefois un cultivateur aisé. Malheureusement, il eut un jour la folie de la richesse; croyant arriver vite à la fortune, il se lança dans diverses spéculations aussi mauvaises les unes que les autres, dont le résultat final fut sa ruine complète. Par surcroît de malheur, ses deux fils ayant mal tourné quittèrent le pays et sa femme mourut de chagrin.

Sur un coin de terre que ses créanciers avaient dédaigné lorsqu'ils s'étaient emparés de son bien, il avait construit lui-même une baraque avec du bois et de la terre. C'est là qu'il habitait. Pendant quelques années il avait travaillé chez les autres, puis il avait changé de métier et était devenu gardeur de chèvres.

Parmi les quarante ou cinquante chèvres qu'il menait brouter l'herbe de la montagne, deux lui appartenaient. Avec ce qu'on lui donnait chaque

mois par tête de bête qu'il gardait, le lait et les chevreaux de ses chèvres qu'il vendait, il parvenait à vivre, tant bien que mal, sans avoir recours trop souvent à la charité de ses concitoyens.

Il se nommait Monot; mais, depuis qu'il s'était fait gardeur de chèvres, on l'avait surnommé La Bique ; ce sobriquet lui était définitivement resté et on ne l'appelait plus autrement que le père La Bique.

Mais laissons ce bonhomme, que nous reverrons peut-être un jour, et revenons au maire et à Jacques Vaillant.

Quand la voiture du médecin eut disparu à leurs yeux, le maire passa familièrement son bras sous celui de l'ancien dragon. Déjà ces deux hommes, qui ne se connaissaient pas la veille, étaient amis.

— C'est bien, cher monsieur, c'est très bien ce que vous voulez faire, dit le maire.

— Je suis heureux que vous m'approuviez. Voyez-vous, c'est une volonté supérieure à la mienne, — je n'ose pas dire Dieu, — qui m'a conduit à Blaincourt; car, enfin, pourquoi y suis-je venu? Je n'avais rien, absolument rien à y faire. La Providence a ses vues; elle m'a désigné pour remplir la mission que je sollicitais tout à l'heure.

— Et que vous aurez, car vous en êtes digne.

— Alors vous croyez...

— Je crois, et le juge de paix pense comme moi, qu'on ne découvrira rien.

— Je le crois également.

— Le vif intérêt que vous portiez à la jeune femme inconnue s'est donc immédiatement, après sa mort, reporté sur son enfant?

— Oui, aussitôt. Je ne puis me rendre compte de ce qui se passe en moi depuis ce matin; je vous l'ai dit, tout ce que je ressens, tout ce que j'éprouve est étrange. Ainsi, quand j'ai appris la naissance de l'enfant, j'ai tressailli de joie dans tout mon être; puis, un peu plus tard, quand ce mot : elle est morte! a retenti à mes oreilles, je fus frappé comme d'un coup de massue et je sentis quelque chose qui se déchirait en moi. Certes, je ne suis pas un halluciné et je n'ai perdu aucune de mes facultés mentales; eh bien, le croiriez-vous, il m'a semblé que c'était ma fille que je venais de perdre, et que mon devoir, maintenant, était de consacrer le reste de mes jours à son enfant, de devenir son protecteur, de lui rendre en affection, en caresses, en dévouement, ce que la mort venait de lui enlever.

— J'arriverai à croire comme vous, mon cher capitaine, qu'il faut voir dans ceci et dans votre présence à Blaincourt une manifestation de la volonté divine. Est-ce que vous partez ce soir?

— Non, car il est un peu tard; mais je pense quitter Blaincourt de-

main matin de bonne heure. Je vais me mettre en quête de quelqu'un, ici ou à Verzéville, pour me conduire à Mareille.

— Ne cherchez pas ; d'ailleurs vous trouveriez difficilement. Je mets ma voiture et un de mes chevaux à votre disposition ; demain mon domestique vous conduira à Mareille.

— Pardon, mais je...

— Eh, capitaine, interrompit le maire, ce serait mal à vous de m'ôter le plaisir de vous obliger.

— Je n'ai plus rien à objecter.

— A la bonne heure. Maintenant que vous n'avez plus le souci de vous procurer une voiture, avez-vous autre chose à faire ce soir?

— Absolument rien.

— En ce cas, je vous emmène souper chez moi. Je vous présenterai à ma femme à qui j'ai parlé de vous tantôt, et elle et mes enfants seront enchantés de faire votre connaissance.

Et le maire entraîna l'ancien dragon, qui se laissa emmener.

VIII

Huit jours se sont écoulés depuis les faits que nous venons de raconter.

Il y avait eu enquête sur enquête ; mais, malgré toute la peine qu'ils s'étaient donnée, les représentants de la justice n'avaient rien pu savoir. Chaque fois qu'on avait cru tenir un fil conducteur il s'était rompu brusquement.

Le procureur impérial et un juge d'instruction s'étaient transportés à Blaincourt. Jules Cornefer, de retour de son voyage, avait comparu devant eux ; on ne le soupçonnait pas d'être complice du crime ; mais on espérait qu'il pourrait fournir de précieux renseignements.

Certes, le jeune homme n'était pas content de jouer ainsi, à son insu, un rôle dans cette ténébreuse affaire, et, même devant le ministère public, il ne s'était pas gêné pour laisser voir son indignation et sa colère.

— Évidemment, avait-il répondu, les deux scélérats me connaissent ou tout au moins mon nom, puisqu'ils s'en sont servis. Mais qui sont-ils? Je connais des milliers de personnes dans l'arrondissement. J'ai beau chercher, me creuser la tête, je ne trouve pas.

Jules Cornefer n'avait pas eu de peine à prouver que, dans la nuit du crime, il était à Remiroment, à l'hôtel de l'Écu, où il descendait habituellement.

Toutefois, le procureur impérial et le juge d'instruction lui avaient fait subir un assez long interrogatoire.

Avant de quitter Blaincourt, ces messieurs avaient vu la victime, puis la jeune femme et l'enfant, deux autres victimes, par contre-coup, des deux misérables, qui paraissaient devoir échapper à la justice.

Cependant les brigades de gendarmes étaient lancées dans toutes les directions; on rencontrait des gendarmes partout, dans les villages, les hameaux, les bois, sur toutes les routes, sur tous les chemins. Ils arrêtèrent bien quelques vagabonds ; mais point les deux individus dont le courrier de Verzéville avait donné le signalement.

Blaireau et Princet avaient su prendre leurs précautions; ils étaient rentrés à Paris tranquillement, sans avoir été inquiétés.

Le lendemain de la visite des magistrats du parquet à Blaincourt avait eu lieu le double enterrement. Le maire, assisté du juge de paix et du docteur Cornevin, conduisait le deuil. Tous les habitants de la commune et plusieurs centaines de personnes accourues des villages voisins suivirent les deux cercueils jusqu'au cimetière. Là, devant les deux fosses creusées à côté l'une de l'autre, le maire prononça quelques paroles émues, qui impressionnèrent vivement l'assistance.

Il parla de l'enfant, de l'innocente petite créature que le malheur avait frappée coup sur coup, avant et à l'heure de sa naissance.

— Mais la Providence veille sur les pauvres petits orphelins ! s'écria-t-il. L'enfant ne sera pas sans famille, l'orpheline n'est pas abandonnée ; elle ne sera pas privée de tendresse et d'affection; elle a déjà retrouvé un père et une mère !... Et vous, pauvres victimes de la méchanceté des hommes, que vos âmes soient consolées !

Sur le registre des décès de la commune, on avait écrit deux actes; les nom et prénoms avaient été remplacés par ces mots : inconnu, inconnue.

. . . .

Un matin, entre dix et onze heures, une voiture de maître s'arrêta devant l'hôtel du Havre, à Paris. Un homme bien vêtu, à la dernière mode, mit pied à terre. C'était Blaireau. Pour la circonstance, il avait cru devoir orner la boutonnière de sa redingote du ruban rouge de la Légion d'honneur.

Il entra hardiment dans la loge du concierge.

— Je désire parler au maître de l'hôtel, dit-il.

L'homme sortit de sa loge, et, montrant une porte :

— Le patron est là, dans son bureau, répondit-il; vous pouvez entrer.

Blaireau alla à la porte indiquée, tourna le bouton et pénétra dans le bureau. Le propriétaire de l'hôtel quitta aussitôt son travail et se leva pour saluer le visiteur qui, à en juger par sa mise, sa tenue et sa décoration, devait être un homme considérable.

Blaireau s'aperçut avec satisfaction qu'il avait produit tout l'effet qu'il désirait.

— Monsieur, dit-il, c'est ici, chez vous, que sont descendus, il y a trois semaines environ, deux voyageurs venant d'Angleterre, M. Charles Chevry et sa femme.

— Parfaitement, monsieur.

— M. Charles Chevry est mon ami.

— Vous venez sans doute pour le voir? Mais lui et sa dame sont absents : ils ne sont pas à Paris; je suis même un peu étonné qu'ils ne soient pas déjà de retour. En partant, M. Chevry m'a dit qu'il reviendrait dans trois ou quatre jours, et, si je ne me trompe, c'est aujourd'hui le dixième jour.

— Oui, je sais cela. En effet, mon ami a quitté Paris, pensant y revenir au bout de quelques jours, puisqu'il n'a emporté qu'un peu de linge dans une valise de voyage; mais, par suite d'une cause tout à fait imprévue, il a été obligé de changer ses dispositions; Charles Chevry est retourné en Angleterre.

— Ah!

— Et des mois se passeront avant que j'aie le plaisir de le revoir à Paris.

— Je vous avoue, monsieur, que je suis surpris, très surpris.

— Comme je l'ai été moi-même. Que voulez-vous? cela arrive souvent dans la vie. On n'est jamais sûr la veille de ce qu'on fera le lendemain. L'imprévu, la chose inattendue est toujours là pour mettre obstacle à nos désirs. Enfin, monsieur, je viens vous trouver de la part de M. Charles Chevry pour vous payer, d'abord, ce qu'il vous doit et vous prier ensuite de me remettre les objets divers qu'il a laissés à l'hôtel et qu'il me charge de lui expédier à Londres.

Le maître de l'hôtel regarda fixement Blaireau, ayant l'air embarrassé. Avait-il un soupçon? Peut-être.

— Monsieur veut-il avoir l'obligeance de me dire son nom?

— Certainement, répondit Blaireau avec aplomb; je me nomme Théophile Lemoine. Du reste, voici ma carte, ajouta-t-il en tirant un carnet de sa poche, où il prit un carré de papier qu'il remit au maître de l'hôtel.

Celui-ci lut :

THÉOPHILE LEMOINE

Ingénieur des Mines

92, rue Saint-Dominique-Saint-Germain

Il parut soulagé. Pourtant il tournait la carte entre ses doigts, regardant de nouveau le soi-disant ingénieur des mines d'une façon singulière.

Blaireau devina qu'il avait sur les lèvres une question qu'il hésitait à adresser.

Mais Blaireau n'était pas un fourbe ordinaire ; il ne s'embarquait jamais dans une aventure sans avoir pris dix précautions au lieu d'une ; ayant tout prévu, même le cas où le maître de l'hôtel demanderait à faire lui-même l'expédition des objets à Charles Chevry, il était prêt à répondre à tout.

— Maintenant, reprit-il, je dois vous dire que mon ami m'a écrit...

— Ah ! vous avez une lettre de M. Chevry ? dit l'autre vivement.

— Que j'ai reçue ce matin même ; c'est dans cette lettre qu'il me prie de venir vous trouver. Mais voyons, voyons donc, continua-t-il, ayant l'air de chercher dans ses poches, je dois pourtant l'avoir sur moi. Ah ! la voilà ; je ne me rappelais pas l'avoir mise dans la poche de mon pantalon. Voyez, monsieur, voyez.

Il y avait sur l'enveloppe le timbre d'affranchissement rose oblitéré, représentant la reine Victoria, puis le timbre de la poste au milieu duquel ressortait, en grosses lettres carrées, le mot : London. Enfin la lettre était bien adressée à M. Théophile Lemoine, ingénieur des mines, 92, rue Saint-Dominique.

Le propriétaire de l'hôtel ne pouvait plus avoir le moindre doute. Assurément, il croyait à la parfaite honorabilité de M. Théophile Lemoine ; mais, gardien fidèle des choses qui lui avaient été confiées, il ne trouvait pas inutile de prendre certaines précautions afin de mettre à couvert sa responsabilité.

La lettre au bas de laquelle on lisait cette signature : Charles Chevry, était datée de Londres, 17 novembre.

Avait-elle été réellement expédiée de Londres ou écrite à Paris et glissée dans une enveloppe venant de la capitale de îles Britanniques ? Nous ne saurions le dire. Mais Blaireau avait des correspondants à Londres comme dans les autres villes principales de l'Europe. D'ailleurs, quand il voulait quelque chose, le misérable savait tourner ou passer par-dessus toutes les difficultés.

Le maître de l'hôtel lut la lettre lentement, sans se presser. Heureusement pour Blaireau, il ne connaissait pas l'écriture de Charles Chevry.

— C'est singulier, fit-il.

Blaireau, malgré son audace, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Et quoi donc? interrogea-t-il.

— M. Charles Chevery ne vous dit point, dans sa lettre, qu'au moment de partir il m'a remis la clef de sûreté du secrétaire où il a serré ses papiers qui ont, paraît-il, une très grande importance.

Ignorant le fait, Blaireau n'avait point pu prévoir que cette observation lui serait faite. Cependant il ne se troubla point.

— Mon ami aura oublié de me parler de cela, répondit-il avec un calme qui n'appartenait qu'à lui, ou plutôt il n'a pas jugé nécessaire de me faire connaître ce détail, puisque c'est à vous-même qu'il me dit de m'adresser.

— C'est juste, monsieur. Maintenant, si vous le voulez, nous allons monter dans l'appartement.

— Que je vous solde d'abord votre note.

— Soit.

Le propriétaire de l'hôtel s'assit devant son bureau, ouvrit un livre, prit une feuille de papier à en-tête imprimé, aligna un certain nombre de chiffres, fit l'addition et présenta la note, qui se montait à deux cent soixante francs.

Blaireau mit sur le bureau quatorze pièces de vingt francs, en disant d'un ton superbe :

— Un louis pour le garçon.

Il plia la note et la mit dans sa poche.

Le maître prit la clef du secrétaire dans un tiroir de son bureau, appela un de ses garçons et on monta dans le logement de Charles Chevry, qui se composait de deux chambres et d'un cabinet.

— L'appartement n'a pas été ouvert depuis le départ de M. Chevry, dit le propriétaire, tout ce qui appartient à monsieur et à madame est là, tel qu'ils l'ont laissé.

— Je n'en doute nullement, répondit Blaireau.

Dans la première chambre il y avait une malle de cuir de grande dimension, bourrée de linge et d'effets d'habillement. Dans la seconde, où se trouvait le secrétaire, deux sacs de voyage étaient placés sur une table. L'un était rempli de menus objets de toilette, l'autre était vide. Celui-ci avait évidemment contenu les papiers serrés dans le secrétaire.

Le maître de l'hôtel ouvrit le meuble; aussitôt les yeux de Blaireau étincelèrent.



Une jeune fille assise, dans une pose gracieuse, travaillait à un ouvrage de tapisserie. (P. 67.)

Les papiers étaient réunis en deux rouleaux, soigneusement enveloppés dans des feuilles de parchemin. Ils devaient être, en effet, très importants, très précieux, puisque Blaireau était là uniquement pour s'en emparer.

Sur une autre tablette du meuble se trouvaient plusieurs écrins renfermant des bijoux de prix : bracelets, broches, boucles d'oreilles, bagues, et enfin une superbe parure de diamants et rubis.

 Livraison 9.

Sous les yeux de son maître et de Blaireau, le garçon de l'hôtel mit le tout, papiers et écrins, dans le sac de voyage.

— Si vous le désirez, monsieur, dit alors le propriétaire, je ferai porter cela à votre domicile.

— Oh! je ne veux pas vous donner cette peine; j'ai une voiture à votre porte; la malle tiendra aisément à côté du cocher, et je prendrai avec moi les deux sacs de voyage.

— J'aurais pu aussi faire l'envoi moi-même à M. Charles Chevry.

— Sans aucun doute, répliqua Blaireau, toujours avec son calme imperturbable; j'avais pensé d'abord à vous prier de vous charger de ce soin; mais j'ai trouvé une occasion pour faire parvenir tout cela à mon ami; c'est toujours plus sûr que par le chemin de fer et les messageries.

Le maître de l'hôtel s'inclina. Il n'avait plus rien à dire.

Le garçon, aidé du patron, mit la malle sur ses épaules et descendit suivi de près par Blaireau, qui avait pris les deux sacs de voyage.

Au bas de l'escalier le propriétaire se ravisa, et il pria Blaireau de vouloir bien le suivre dans son bureau.

— Est-ce que nous avons oublié quelque chose? demanda le maître coquin, en appelant sur ses lèvres son plus gracieux sourire.

— Oui, monsieur, une toute petite formalité.

— Ah! de quoi s'agit-il?

— De me donner une décharge, c'est-à-dire un reçu des objets que je viens de vous remettre.

— Mais c'est trop juste, monsieur, c'est trop juste.

Et, s'asseyant devant le bureau :

— Dictez-moi, je vous prie.

Et, sous la dictée du propriétaire, il écrivit et signa hardiment : « Théophile Lemoine, ingénieur des mines. »

Un instant après, la voiture de Blaireau filait à grande vitesse.

Le tour était joué.

— Maintenant, se disait le misérable en serrant contre lui le sac de voyage renfermant les papiers et les bijoux, la police peut chercher tant qu'elle voudra dans les Vosges, à Paris, au diable, si le cœur lui en dit, elle ne trouvera rien. Les morts sont muets... Quant à l'enfant... ce n'est pas l'enfant qui parlera.

Tout à coup, chose étrange, comme s'il eût encore une conscience, ce misérable souillé de crimes crut entendre une voix mystérieuse qui lui criait : « Les morts auront un vengeur! »

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANT DU MALHEUR



I

L'AMOUR TIMIDE

On était à la fin de juin. La matinée était belle. Le gai soleil répandait sa lumière chaude, éblouissante, traversait de ses rayons le papillotement des feuillages verts, piquait de paillettes lumineuses la verdure de l'herbe et des plantes perlées encore de la rosée abondante de la nuit.

C'était le moment de la fenaison. La brise éparpillait dans l'air tiède les senteurs odorantes de l'herbe et des fleurs fanées. De tous les côtés, dans la prairie, les faux luisaient, reflétant et renvoyant au loin les rayons de soleil.

Devant les faucheurs, l'herbe droite et drue, émaillée de toutes les fleurs du pré : derrière eux s'alignaient les andains serrés, épais. Des femmes et des jeunes filles, en jupons courts, laissant voir les bas rayés collés sur les mollets, portant la camisole légère, large, flottant sur les hanches, à peine serrées par la jupe et coiffées de chapeaux de paille, à larges bords, flexibles, ornés d'un ruban rose, ou vert, ou bleu, commençaient à apparaître avec les fourches et les râteaux.

Tout ce monde était joyeux et semblait en fête. Un bruit de chansons se mêlait à celui des pierres à aiguiser mordant le tranchant des faux.

Sous un berceau, où la vigne vierge, la clématite, le chèvrefeuille et le jasmin entrelaçaient leurs rameaux grimpants, une jeune fille assise, dans une pose gracieuse, la tête inclinée sur l'épaule, travaillait à un ouvrage de tapisserie.

Le berceau avait été placé au fond du jardin : un carré de terre de

mille mètres environ, clos d'une charmille touffue, taillée avec un soin minutieux. L'entrée du berceau faisait face à l'habitation, une maison petite, mais blanche, coquette, égayée par ses volets verts et les rideaux blancs à grandes fleurs enguirlandées, qui tombaient derrière les vitres des hautes fenêtres. Et puis elle était entourée de massifs épais de lauriers, de végélias, de troènes à grappes blanches, au-dessus desquels s'élevaient des lilas, mêlant leurs feuilles vertes à celles des érables, des fusains et des cornouillers panachés.

Entre la maison et le mur bordant la rue, on avait laissé un espace de quelques mètres carrés. Au milieu, on avait creusé un petit bassin, dont l'eau était constamment renouvelée, grâce à un jet qui la lançait à plus de trois mètres de hauteur. Quatre corbeilles de fleurs agrémentaient ce parterre et le devant de l'habitation. Des espaliers à palmettes cachaient la nudité du mur de clôture dans lequel s'ouvrait une porte peinte en vert, entre deux pilastres, sur l'entablement desquels étaient posés deux vases de fonte, forme Médicis.

Sous le berceau, du côté opposé à son entrée, on avait ménagé une ouverture carrée afin d'avoir la vue sur la prairie et sur la rivière, qui traçait ses méandres à deux cents mètres de distance, et au delà sur les escarpements de la montagne aux crêtes boisées, qui, faisant le fond du tableau comme une toile de décors, bornaient complètement l'horizon.

De temps à autre, s'arrêtant dans son travail, la jeune fille levait les yeux. Alors son regard courait rapidement sur les larges plates-bandes garnies de fleurs en plein épanouissement.

Rêveuse, une nuance de tristesse répandue sur son visage, elle paraissait s'oublier à suivre le vol capricieux des insectes, à écouter les bourdonnements, les susurrements et les bruits d'ailes, comme s'il y avait dans tout cela une voix mystérieuse parlant à son âme ou répondant à sa pensée.

Cette jeune fille était bien la plus gracieuse, la plus adorable créature qu'on pût voir. Elle n'avait pas encore seize ans. Elle était petite plutôt que grande, et sa taille mince et élancée avait la souplesse et la flexibilité d'un jonc; mais si elle conservait encore l'apparence d'un enfant, sa poitrine développée, le galbe de ses belles épaules, toutes ses formes délicatement arrondies révélaient la femme faite.

Sa tête charmante, qui avait des mouvements d'une grâce incomparable, était ornée d'une magnifique chevelure d'un beau noir luisant avec des reflets bleuâtres. Ses longues nattes, enroulées en torsade et attachées avec goût, encadraient superbement sa ravissante figure d'un dessin

très pur, aux traits fins et délicats, faisant ressortir le charme étrange de sa beauté idéale. De longs cils soyeux, voile tombant sous les paupières, adoucissaient l'éclat de ses grands yeux noirs, éteignaient la flamme brûlante du regard, regard qui, tout en étant doux et caressant, avait quelque chose de ferme, de fier et de superbe, qui indiquait que cette enfant si gracieuse, si suave, si mignonne, ne manquait ni d'énergie ni de volonté.

Il y avait en elle beaucoup de la créole. On pouvait, à son teint, la prendre pour une Vénitienne ; mais, si elle avait les yeux d'une Mauresque, son regard était celui d'une Espagnole.

Elle avait les oreilles petites, finement attachées, le front haut, les arcs des sourcils bien marqués, le nez joli, les joues rondes, grassouillettes, encore un peu poupines. Sa bouche était petite et ses lèvres, bien bordées, d'un rose vif, entre le rouge et le rose. Ses dents, d'un émail immaculé, d'une blancheur de lait, fines, admirablement rangées, avaient la transparence des belles perles d'Orient.

Ses mains, ni grasses ni maigres, aux doigts effilés, aux ongles roses, étaient élégantes, et ses petits pieds faisaient penser à ceux de Mlle Cendrillon.

Ajoutez à cela une voix douce, au timbre mélodieux, de la bonté, une grande sensibilité, beaucoup de modestie, un air réservé, digne, peut-être un peu grave pour son âge.

Un pli au coin de ses lèvres, les inflexions de sa voix, le ton de sa parole et certains gonflements des narines accusaient, de même que l'éclair de son regard, une volonté, un caractère, une nature énergique, ardente et passionnée.

Son humeur toujours égale était mise au diapason de sa bonté ; cependant elle avait le rire difficile, comme si elle eût porté dans son cœur un deuil éternel. Mais, de même qu'elle n'était jamais d'une grande gaieté, on ne la voyait jamais prise d'une grande tristesse.

Souvent, recueillie, sa pensée, empruntant les ailes du rêve, s'envolait vers des lointains ténébreux. Allait-elle, alors, évoquer des souvenirs dans les limbes du passé ? Ou bien s'élançait-elle à travers les brumes de l'avenir afin de tâcher de surprendre quelques-uns de ses secrets ?

Soudain elle eut un léger tressaillement et son front se couvrit d'une teinte de pourpre qui, en même temps, estompa ses joues.

Un jeune homme venait de se montrer au bout de l'allée, à l'entrée du jardin.

Comme l'indiquaient son costume, son teint hâlé et ses mains larges, brunies par le soleil, c'était un paysan, un humble travailleur des

champs; mais ce paysan était un grand garçon de vingt et un ans, bien découplé, plein de santé et solide comme s'il eût été taillé dans le granit, en somme un beau garçon.

Dès l'abord, sa figure expressive, bien ouverte, son regard intelligent et franc inspiraient la sympathie.

Il y avait en lui une certaine distinction qui contrastait avec son vêtement rustique; mais celui-ci douait l'homme de quelque chose de poétique qui donnait à sa mâle beauté un cachet tout particulier.

La jeune fille avait ramené ses yeux sur sa broderie et s'était vite remise à travailler. Elle voulait avoir l'air d'être surprise. Une petite ruse féminine. Mais lui ne s'y serait pas trompé, s'il avait eu le regard assez hardi pour remarquer la rougeur de son front.

Il avançait lentement, avec hésitation, comme un homme qui craint d'être mal accueilli. Enfin il arriva devant le berceau.

— Bonjour, mademoiselle Jeanne, dit-il d'une voix qui trahissait son émotion.

Elle eut un petit cri d'oiseau effarouché.

— Ah! c'est vous, Jacques, fit-elle; bonjour, mon ami.

Elle se rangea un peu pour lui faire une place à côté d'elle sur le banc.

Mais, comme s'il n'eût pas compris, il resta immobile, embarrassé, à l'entrée du berceau.

— Jacques, reprit-elle en le regardant et avec un doux sourire, je vous ai fait une place sur le banc, venez donc la prendre.

Il obéit. Il était devenu rouge comme un coquelicot.

— Ainsi, dit-il, vous n'êtes pas mécontente que je sois venu jusqu'ici ?

— Pourquoi serais-je mécontente, Jacques?

— Je ne sais,... balbutia-t-il; j'avais peur de vous déranger, de vous contrarier; mais vous êtes si bonne! Je vois bien maintenant que vous ne m'en voulez pas.

Elle cessa de travailler et leva ses grands beaux yeux sur lui.

— Jacques, est-ce que je vous ai quelquefois mal reçu? demanda-t-elle.

— Non, jamais.

— Eh bien, alors?

— Oui, vous avez raison, je suis ridicule et je mériterais... Pourquoi suis-je ainsi? Je ne peux pas me l'expliquer. J'ai beau me raisonner, me gronder, me dire que je suis stupide, rien n'y fait. Quand je vous vois, même de loin, j'éprouve une émotion... Si je m'approche de vous, si je

vous parle, je me mets à trembler. Il me semble que je fais mal, que ce que je vais vous dire va vous offenser.

Jeanne baissa les yeux et rougit de nouveau.

— Je ne comprends pas cela, répliqua-t-elle d'une voix un peu troublée. Vous oubliez donc, Jacques, que vous êtes le filleul de mon père, mon ami, un peu mon frère ?

— Oh ! non, je ne l'oublie pas, sans cela je ne viendrais pas ici.

— Pourquoi ?

— Je n'oserais pas.

— Voyons, Jacques, est-ce que je vous fais peur ?

— Ce n'est pas ça. Ah ! tenez, c'est drôle, c'est bête d'être ainsi ! Et c'est seulement près de vous, car je ne suis pas de même avec les autres. Comment vous expliquer ?... C'est une crainte qui est en moi, qu'il m'est impossible de surmonter, la crainte de vous déplaire. Oh ! vous déplaire, moi ! Je préférerais la mort. Et pourtant mon respect et tout ce qu'il y a pour vous dans mon cœur me disent que je ne peux rien faire et rien dire qui puisse vous être désagréable. Est-ce que j'ai une mauvaise pensée ? est-ce que les paroles qui viennent sur mes lèvres ne sont pas inspirées par mon cœur et mon âme ? Ah ! mademoiselle Jeanne, si j'osais vous exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je ressens...

Mais non, continua Jacques, je ne peux pas, ma crainte est là, toujours là pour m'arrêter : après tout, elle est ma sauvegarde, car je vous le dis, mademoiselle Jeanne, et vous pouvez me croire, si vous aviez pour moi un regard de dédain et de colère ou seulement une parole sévère, je verrais immédiatement s'enfuir loin de moi tout ce qui fait le bonheur de l'existence, tout ce qui en est la beauté : je ne pourrais plus vivre, je voudrais mourir.

— Jacques, répondit-elle sans lever les yeux, rassurez-vous, je n'aurai jamais pour vous un regard de dédain ou une parole sévère. J'ai l'âme reconnaissante et je me souviens du temps qui, d'ailleurs, n'est pas bien loin de nous, où vous étiez mon petit protecteur. Oui, Jacques, je pense souvent aux jours de notre enfance. Nous avons été élevés l'un près de l'autre, pour ainsi dire ensemble : nous avons grandi : mais j'étais encore toute petite que déjà vous étiez grand, presque un homme. C'est alors que j'ai commencé à sentir votre protection, la douceur et tout ce qu'il y a de bon dans une affection sincère, dévouée. Vous souvenez-vous, Jacques ? Quand, au retour de la promenade, je me trouvais fatiguée, vous me portiez dans vos bras pour reposer mes petites jambes ; quand j'avais un petit chagrin, une petite peine, effrayé, vous accouriez vers moi ; vous essuyiez mes larmes et vous me consoliez.

— Puis vos bras mignons serrés autour de mon cou, vous m'embrassiez.

— Mon affection d'enfant répondait à la vôtre.

— Mais vous avez grandi.

— C'est vrai : mais je n'ai pas changé.

— Oh! que si.

— Comment cela?

— Vous êtes devenue la plus gracieuse, la plus belle et la meilleure de toutes les jeunes filles. Mon parrain vous avait mise au pensionnat, on vous instruisait, vous appreniez vite et bien. Chaque année, vous étiez toujours la première et vous reveniez les bras chargés de couronnes. Moi, je ne vous disais rien ; mais, allez, j'étais bien heureux. Enfin, vous avez quitté tout à fait le pensionnat il y a six mois, et quand vous êtes revenue...

— Jacques, mon ami d'enfance, ne m'a plus appelée Jeanne tout court, mais mademoiselle Jeanne.

— C'est que vous n'étiez plus la même.

Elle secoua la tête en souriant.

— Ce n'est pas moi, Jacques, mais vous, qui avez changé.

Il la regarda tout ahuri.

— Moi, moi! balbutia-t-il.

— Voyons, pourquoi, depuis mon retour, ne m'appelez-vous pas simplement Jeanne comme autrefois?

— C'est un reproche que vous me faites?

— Oui.

— Eh bien, je craignais...

— Je sais, je sais, interrompit-elle avec un accent doucement railleur, la crainte qui est là, toujours là, qui vous fait trembler quand vous vous approchez de moi, qui retient les paroles sur vos lèvres.

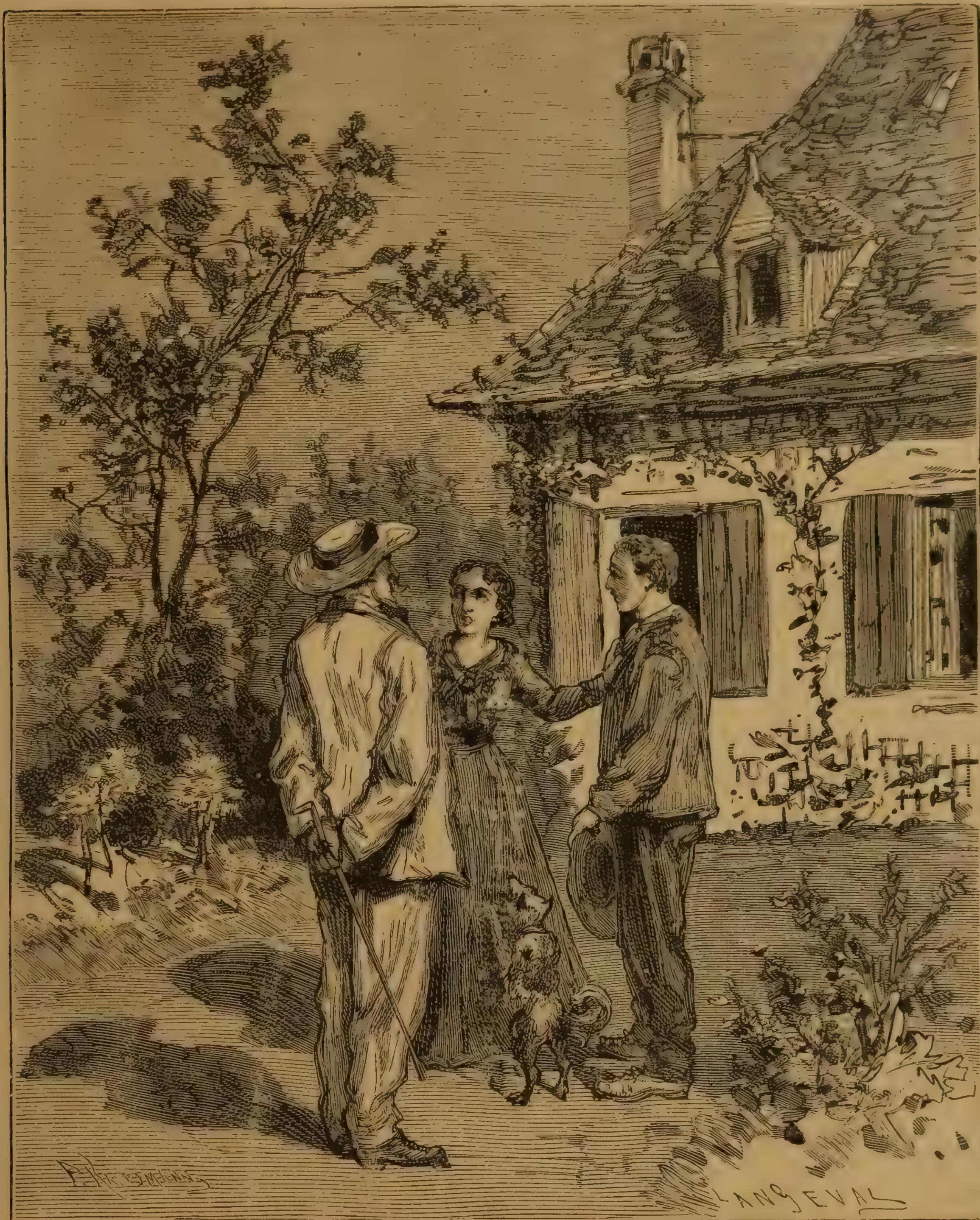
Puis changeant de ton :

— Jacques, reprit-elle, vous ne devriez pas manquer ainsi de courage. Il y a des choses qu'on peut dire à une jeune fille sans l'offenser, sans lui déplaire, sans rien ôter du respect qu'on a pour elle. Jacques, je sais ce que vous valez et quel cœur est le vôtre ; je sais aussi d'où vient votre timidité, votre crainte, et pourquoi les paroles que vous voudriez prononcer expirent sur vos lèvres. Est-ce que je n'ai pas un peu deviné ce qu'il y a dans votre cœur, dans votre pensée?

— Oh! Jeanne, Jeanne! exclama Jacques.

— Parlez, Jacques, parlez.

— Quoi! vous me permettez, vous m'autorisez... Mais non, la crainte me revient, je... je ne peux pas.



— Et que lui as-tu répondu ? — Que je l'aimais aussi. (P. 78.)

Le pauvre timide tremblait comme un enfant peureux ; il avait le front couvert de sueur et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

La jeune fille l'enveloppa de son regard.

— Pourtant, Jacques, dit-elle de sa plus douce voix, ce n'est pas à moi à dire, la première, que, sans nous en douter, notre affection réciproque s'est changée peu à peu en un autre sentiment, conséquence de notre intimité d'autrefois. Cela devait être.

— Jeanne, Jeanne, mais vous m'aimez donc?

— Je vous ai toujours aimé, répondit-elle simplement, le front irradié.

— Et moi, Jeanne, c'est parce que je vous aime plus que tout au monde, parce que je vous adore, que vous êtes pour moi une divinité, que je n'osais plus vous parler, que j'osais à peine vous regarder!

— Et maintenant, vous osez.

— La crainte a disparu; votre doux regard fait passer en moi je ne sais quelle force nouvelle. Ah! je ne suis plus le même! Tout est lumière, tout rayonne; il me semble que ce jardin est un coin du paradis; il me semble que le monde, l'univers m'appartient. Jeanne, je vous aime! je vous aime!

Son émotion était trop forte : il se mit à sangloter.

Elle aussi pleurait silencieusement; de belles larmes, précieuses comme des perles fines, coulaient sur ses joues.

Il s'était agenouillé devant elle, il avait pris ses mains, il les couvrait de baisers, il embrassait ses genoux.

— Elle m'aime, elle m'aime, je suis aimé! disait-il dans une sorte de délire; pour moi un pareil bonheur... Je serai digne de vous, ma Jeanne adorée; vous verrez, vous verrez, pour vous rien ne me coûtera. C'est votre bonheur que je veux, votre bonheur qu'il me faut. Mon cœur, mon âme, ma vie, tout vous appartient! Mon Dieu, mais ferai-je assez pour vous? pourrai-je jamais vous prouver toute la force, toute la grandeur de mon amour?

— Pourquoi pas? répondit derrière eux une voix inconnue.

Les deux amoureux se levèrent brusquement, elle, effrayée, lui, un éclair dans le regard.

Un homme, un vieillard couvert de haillons, venait de se dresser derrière la haie, encadrant sa figure ridée, son crâne chauve et sa longue barbe blanche inculte dans l'ouverture du berceau.

— Pourquoi êtes-vous là? l'apostropha Jacques d'un ton courroucé.

— Par hasard, mon jeune ami, répondit le vieillard; j'avais les jambes lasses et les pieds meurtris, car mes vieux souliers sont troués en plusieurs endroits; pour me reposer j'ai choisi cette place où l'herbe est haute et je m'y suis étendu à l'ombre de la haie.

— Pour nous écouter.

— Non, certes, car j'étais là bien avant que la demoiselle vînt s'asseoir sur ce banc.

— Soit, mais vous avez entendu.

— Ma foi, oui, mon garçon, et j'ai même trouvé votre petite conversation très intéressante. Allons, allons, faut pas en vouloir au pauvre

vieux s'il a encore de bonnes oreilles et de bons yeux pour voir que vous êtes un beau garçon et la demoiselle une jolie fille; il ne lui reste absolument que ça, maintenant que les jambes ne vont plus. D'ailleurs, qu'est-ce que ça fait que j'aie entendu? Ce n'est pas moi, le père La Bique, le pauvre vieux mendiant de Blaincourt, qui voudrais faire du mal à la demoiselle. Lui faire du mal, moi, à cette chère petite? Ah! mais non, au contraire. Roucoulez à votre aise, mes gentils tourtereaux, et soyez tranquilles, le père La Bique n'est pas un bavard, il sait garder pour lui seul ce qu'il voit et ce qu'il entend. Allons donc, est-ce qu'on a besoin de raconter à d'autres ce qui ne les regarde point? A revoir, mes enfants, à revoir.

— Attendez, monsieur, dit Jeanne.

— Oh! comme tout le monde vous pouvez m'appeler père La Bique.

La jeune fille s'était approchée de la charmille.

— Je ne suis pas riche, dit-elle, d'un ton gracieux et avec un sourire qui étaient à eux seuls une aumône; mais, tenez, voici pour vous acheter une paire de souliers.

Et, allongeant le bras au-dessus de la haie, elle tendit au vieux une pièce de cinq francs.

Celui-ci prit la pièce d'argent et retint un instant la main sur laquelle il appuya ses lèvres.

— Merci bien, mademoiselle, dit-il, en la saluant de la tête; que le bon Dieu vous le rende en joie et en bonheur!

Il mit son chapeau sur sa tête, jeta sa besace sur ses épaules et s'éloigna clopin-clopant, en s'appuyant sur son bâton d'érable...

— Bonne et belle, murmura-t-il; plus belle encore que sa mère?

II

L'ANCIEN DRAGON

— Jacques, connaissez-vous ce pauvre homme? demanda la jeune fille.

— Oui, Jeanne, je le connais; je l'ai vu plusieurs fois déjà. Il vient à

Mareille deux ou trois fois chaque année. On dit qu'il n'a pas toujours été pauvre, que c'était autrefois un riche cultivateur. Le malheur est venu, et maintenant, devenu vieux, ne pouvant plus travailler, il est obligé de mendier.

— C'est bien triste.

— Oui, Jeanne, bien triste. Il serait à souhaiter qu'il y eût partout en France des hospices pour recueillir les vieillards qui, comme le père La Bique, n'ont personne autre que des étrangers pour leur venir en aide.

— Est-ce que ce singulier nom, La Bique, est son véritable nom?

— C'est un sobriquet.

— Pourquoi le lui a-t-on donné?

— Je l'ignore, Jeanne. Le pauvre vieux vous intéresse?

— Beaucoup, Jacques; ce qu'il nous a dit m'a impressionnée; à un moment, avez-vous remarqué comme il était ému, et puis la façon dont il me regardait?

— En effet, Jeanne, il ne vous quittait pas des yeux.

— On aurait dit qu'il avait quelque chose à me dire.

— Quelle idée!

— Je me trompe sans doute. Et il est de Blaincourt, Jacques?

— Oui, Jeanne, de Blaincourt.

La jeune fille laissa échapper un soupir et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

— Jeanne, reprit le jeune homme au bout d'un instant, vous pensez à votre mère.

— Oui, Jacques, je pense à ma mère qui, elle aussi, demeurait à Blaincourt et que je n'ai pas connue, puisqu'elle est morte en me mettant au monde. C'est souvent, bien souvent, que je pense à elle. Comme je l'aurais aimée, comme je l'aimerais si je l'avais connue!

Je ne sais rien de ma mère, Jacques, rien, pas même son nom. Quand je questionne mon père au sujet de celle qui n'est plus, il me répond d'une manière évasive, ou bien, embarrassé, troublé, il me prend dans ses bras, me presse contre son cœur et me ferme la bouche avec ses baisers; et toujours, toujours il devient triste et je vois des larmes dans ses yeux. On ne me dit pas tout : Jacques, je sens, je devine qu'on me cache quelque chose. Mais qu'a donc fait ma mère pour qu'on redoute de me parler d'elle?

Le vieux mendiant l'a connue... Quand je le reverrai, je l'interrogerai. Mais je veux éloigner ma pensée des choses qui l'assombrissent. Jacques, c'est pour voir mon père que vous êtes venu ce matin?

— Oui, Jeanne. Je suis entré dans la maison, j'ai appelé; personne

ne me répondant, j'ai pensé que vous étiez tous deux au jardin ; je vous ai vue seule, Jeanne, et ne voulant pas m'en aller sans vous dire bonjour, je suis venu jusqu'ici. Ah ! je ne savais pas quelle joie infinie m'y attendait.

— Mon père est allé faire, avec Fidèle, une petite promenade au bord de la rivière, mais il ne tardera pas à rentrer.

Le jeune homme s'attrista subitement.

— Vous me rappelez à la réalité, Jeanne, dit-il. Vous savez que pour entrer au dixième régiment de dragons où mon parrain a commandé un escadron, j'ai dû demander à devancer l'appel. Eh bien, j'ai reçu hier soir ma feuille de route. Je suis venu pour le dire au capitaine et lui faire en même temps, ainsi qu'à vous, Jeanne, mes adieux.

La jeune fille avait pâli.

— Quand donc partez-vous? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Demain.

Elle eut une sorte de tressaillement nerveux ; mais, par un effort de volonté, elle maîtrisa son émotion.

— C'est un peu précipité, dit-elle : mais il le faut, le devoir passe avant tout. Vous êtes soldat, Jacques, vous appartenez à la patrie ; vous avez un noble cœur, vous êtes digne de la servir. Si un jour la France était attaquée, vous compteriez parmi ses plus braves défenseurs. Partez, Jacques, ajouta-t-elle en lui tendant la main, partez, Jeanne vous attendra.

— Merci, Jeanne, ma Jeanne adorée, merci! Ah! maintenant, je ne quitterai pas Mareille en désespéré? Les horizons sont vastes et beaux et l'avenir est à moi, à nous, Jeanne, à nous ! C'est long, sept ans, mais qu'importe : les années s'écouleront vite, car je verrai briller l'étoile du bonheur qui m'attend au retour !

— Et puis vous vous direz : Jeanne pense à moi, Jeanne ne serait pas contente si je me laissais aller à l'ennui, au découragement.

A ce moment, le jappement joyeux d'un chien se fit entendre.

— C'est la voix de Fidèle, dit Jeanne ; voici mon père.

— Jeanne, j'ai une nouvelle crainte.

— Laquelle ?

— Si le capitaine me défendait de penser à vous?

— Rassurez-vous, répondit-elle avec un doux sourire, mon père sait depuis longtemps que vous m'aimez et que je vous aime.

La haute stature de Jacques Vaillant apparut au bout du jardin.

Près de seize ans écoulés ne l'avaient point changé ; il ne paraissait pas qu'il eût vieilli. Il conservait la force, la santé, sa belle prestance, et

se tenait toujours droit comme un I. Seulement quelques cheveux blancs de plus et sa moustache militaire plus grisonnante.

Les jeunes gens sortirent vivement du berceau pour aller à sa rencontre; mais, en chemin, il fallut répondre, d'abord, aux caresses de Fidèle qui, par ses gambades, ses bonds, ses petits cris, sa queue frétillante, témoignait à sa manière la joie qu'il éprouvait de revoir sa jeune maîtresse, et Jacques, l'ami de la maison.

Fidèle tenait de l'épagneul par son poil ; il n'était pas de forte taille, mais il était courageux, vaillant. Métisé de Pyrame et de Barbet, il avait la gentillesse, la vivacité, les allures du premier, l'intelligence, la bonté, le dévouement de l'autre ; sous tous les rapports, il méritait de porter le nom de Fidèle.

— Ah! c'est toi, Jacques, dit le capitaine, tendant au jeune homme sa main largement ouverte ; vraiment, c'est une surprise pour moi de te voir ici, tenant, en mon absence, compagnie à ma Jeanne.

La jeune fille s'approcha, présenta son front et reçut le baiser du vieux soldat.

— Cher père, dit-elle, Jacques est venu ce matin parce qu'il a une communication importante à vous faire; ne vous trouvant pas, il n'a pas voulu se retirer sans me dire bonjour.

— S'il eût fait autrement il aurait manqué à son devoir. Bonjour, c'est bien; est-ce tout ce qu'il t'a dit?

— Non, mon père, Jacques m'a dit aussi qu'il m'aimait.

— Comment, il a osé?

— Il a osé, mon père.

— Et que lui as-tu répondu?

— Que je l'aimais aussi.

— Tout comme cela, sans façon. A la bonne heure, voilà ce qu'on peut appeler une redoute enlevée à la baïonnette. Ah! ah! mon gaillard, continua gaiement Jacques Vaillant, c'est ainsi que tu caches ton jeu...

Voyez-vous ça, pendant que je me promène tranquillement, regardant couler l'eau et nager le poisson, Jacques Grandin, mon coquin de filleul, s'en vient ici, en tapinois, faire des siennes. Fidèle, qu'est-ce que tu dis de cela, toi?

— Ouah, ouah, ouah!

Et, pour montrer qu'il approuvait la chose, Fidèle se mit à sauter de nouveau, cherchant successivement à toucher du bout de son museau ou avec sa langue la figure de Jeanne et celle de Jacques.

— Jacques, reprit le capitaine, tu déjeunes avec nous?

— Certainement, répondit Jeanne, je mettrai son couvert. Je vous quitte, car Gertrude doit être arrivée.

— Va, ma fille, va donner tes ordres à la femme de ménage.

Jeanne marcha rapidement vers la maison. Fidèle la suivit.

— Maintenant, Jacques, à nous deux. Allons nous asseoir sur un banc, et nous causerons en attendant le déjeuner.

Ils allèrent se placer à l'ombre d'un sumac.

— Voyons, qu'as-tu à me dire? demanda Jacques Vaillant.

— J'ai reçu ma feuille de route.

— Bien.

— Et je pars demain.

— Ce soir, j'écrirai deux lettres que je te remettrai, pour te recommander au colonel et au major, que je connais; je puis même dire que le major est un de mes meilleurs amis. Si tu te conduis bien, Jacques, comme j'en suis certain d'avance, tu reviendras avec un grade.

Ainsi, il a fallu ton départ pour te délier la langue.

— Si Jeanne ne m'avait pas aidé... beaucoup, je n'aurais pas osé lui dire...

— Cela prouve, mon garçon, que tu l'aimes réellement, comme elle mérite d'être aimée. Quand j'ai découvert, il y a déjà quelque temps de cela, quelle était la nature de tes sentiments pour Jeanne, je fus d'abord effrayé, je l'avoue; car Jeanne pouvait ne pas t'aimer, et dans ce cas tu te préparais une grande douleur. Je me dis que, si tu n'avais rien à espérer, il était encore temps de te guérir, en t'enlevant d'un seul coup tout espoir. Pour savoir à quoi m'en tenir, j'interrogeai adroitement Jeanne. Elle comprit que je cherchais à voir dans son cœur. Alors, avec cette franchise nette que nous lui connaissons et qui est une de ses belles qualités, elle me dit: « Jacques m'aime, je le sais; il ne me l'a pas dit encore; mais, à sa manière d'être vis-à-vis de moi, je l'ai compris comme vous l'avez compris vous-même. En ce moment, dans l'intérêt de votre filleul, dans le mien, vous voulez savoir si Jacques me plaît, s'il m'est agréable d'être aimée de lui. Eh bien, je vous réponds: oui, Jacques me plaît, il m'est agréable d'être aimée de lui, et le jour où il me fera l'aveu de son amour, heureuse je mettrai ma main dans la sienne. »

C'est clair, cela, n'est-ce pas? Comme tu vois, elle n'y allait pas par quatre chemins. J'éprouvai une grande satisfaction; j'étais rassuré, plus d'inquiétude; je n'avais plus qu'une chose à faire: laisser aller les choses. Et si c'est aujourd'hui seulement que vous avez échangé vos premières paroles d'amour, ce n'est pas ma faute, c'est la tienne.

— Mon bonheur n'en est pas moins grand.

— Sans doute. Mais demain arrivera : séparation, éloignement. Il y aura ici des larmes versées ; mais je suis là, je la consolerai. D'ailleurs, Jeanne est forte, courageuse ; il y a dans sa petite tête une volonté ferme, virile, qui manque à beaucoup d'hommes. Le temps passe vite, les sept années s'écouleront ; tu auras acquis l'expérience, tu te seras fait. Jeanne, de son côté, sera devenue tout à fait femme. A ton retour je vous marierai, car je compte bien être encore de ce monde.

— Je l'espère bien aussi, parrain. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, vous n'avez pas le droit de mourir.

— C'est vrai, mon garçon ; pour Jeanne, pour toi, pour certaines choses qui me restent à faire, il faut que je vive encore. Malheureusement, Jacques, nul n'est entièrement maître de sa destinée ; je puis m'en aller tout d'un coup, sans m'y attendre, sans avoir entendu la mort crier : gare ! Si cela arrivait, le fiancé de Jeanne, son futur mari, deviendrait immédiatement son protecteur.

A ce sujet, Jacques, et, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, j'ai quelque chose à te dire.

— Parlez, capitaine ; vos paroles seront respectueusement écoutées.

— Comme tu le sais, Jacques, depuis bientôt quatre ans, immédiatement après la mort de ta marraine, ma bonne et brave Catherine, Jeanne est devenue tout à fait ma fille par un acte d'adoption. Par cet acte, je lui ai transmis mon nom et elle se nomme Jeanne-Honorine Vaillant.

Jeanne sait qu'elle est née à Blaincourt et que sa mère est morte en lui donnant le jour ; mais elle ne sait que cela ; je lui ai toujours caché la vérité.

— Elle s'en plaignait tout à l'heure, en me parlant de sa mère.

— Oh ! il y a longtemps qu'elle a compris qu'un mystère entourait sa naissance. Que de fois elle m'a interrogé à ce sujet ! Mais j'ai toujours cru que je faisais bien de garder le silence, et je suis resté inébranlable dans ma résolution. Tu verras tout à l'heure si j'ai eu tort ou raison de ne point lui dire dans quelle circonstance et à la suite de quel événement elle est venue au monde. A toi, Jacques, je ne cacherai rien, parce qu'il est nécessaire que tu saches tout.

Il n'y a pas bien loin de Mareille à Blaincourt ; eh bien, je me suis arrangé de telle façon, j'ai su prendre de telles précautions que les gens d'ici n'en savent pas davantage que Jeanne. Aussi n'ai-je pas à redouter qu'une langue indiscrète ou malveillante vienne troubler la tranquillité de mon enfant.

Ah ! dame, on bavarda et on en dit de toutes les couleurs, quand, un beau jour, on me vit revenir à Mareille, portant la petite Jeanne dans



— Mais c'est tout de suite qu'il faut me les donner, ces indications, dit-il d'une voix agitée (p. 87).

mes bras. Elle était déjà grandelette, elle jasait comme une nichée de chardonnerets et courait comme un petit lièvre.

On chercha, on se mit l'esprit à la torture pour deviner, on plaida le faux pour savoir le vrai : mais les curieux en furent pour leurs frais. On alla jusqu'à raconter que Jeanne était l'enfant d'une pauvre fille ; que je l'avais eue autrefois, étant soldat, d'une femme quelconque que j'avais abandonnée. Je laissai dire. Dans tous les pays, il y a des mauvaises langues.

Maintenant, Jacques, écoute :

Et l'ancien dragon raconta ce qui s'était passé à Blaincourt dans la nuit et la journée du 8 novembre 1853.

Quand il eut achevé son récit, il regarda fixement le jeune homme, qui l'avait écouté en frémissant, et avec la plus grande attention.

— Eh bien, Jacques, devais-je dire cela à Jeanne?

— Oh! non, répondit vivement le jeune homme, car c'eût été détruire toutes les joies de sa jeunesse.

— Je le savais, et c'est pour cela que j'ai gardé le silence. Jacques, je suis heureux de ton approbation. Oui, le plus longtemps possible, si ce n'est toujours, Jeanne doit ignorer que son père, victime d'une lâche vengeance, a été frappé par des assassins, et que la vue du cadavre de son mari a tué sa mère.

— A-t-on mis la main sur les meurtriers? est-on parvenu à savoir le nom de la victime? demanda Jacques.

— Les magistrats ont fait ce qu'ils ont pu; la police a cherché partout. Rien. Tout est resté enseveli dans l'ombre du mystère.

— Pauvre Jeanne!

— Jeanne n'a rien à regretter, puisqu'elle ne sait rien ; elle n'avait pas de nom, elle était sans famille ; je lui ai donné une famille et un nom.

— Et, capitaine, vous l'avez aimée, vous l'aimez autant, plus peut-être que si elle était véritablement votre fille.

— Je l'avais promis, Jacques ; mais il y avait dans le cœur de Catherine et dans le mien quelque chose qui valait mieux que ma promesse.

Je laissai Jeanne pendant deux ans et huit mois chez sa nourrice. J'avais mon idée. Le tragique événement avait eu un grand retentissement dans la contrée et l'on parlait partout de la pauvre jeune femme qui était morte un instant après avoir mis son enfant au monde. Je crus donc devoir attendre que tout cela fût un peu oublié. J'avais eu une bonne inspiration, puisque, quand j'amenai la petite à Mareille, personne ne se douta que c'était l'orpheline de Blaincourt.

Comme je te l'ai dit, elle était déjà grande et forte, et gentille comme

un chérubin; enfin elle a donné et au delà tout ce qu'elle promettait alors en grâce, en beauté, en intelligence, en qualités du cœur.

Tu sais ce que la défunte et moi avons été pour elle; rien ne lui a manqué : ni les soins, ni l'affection, ni les caresses, ni le dévouement; elle était notre idole. Comme on le dit à Mareille, nous avons été réellement ses père et mère. Tout cela, Jacques, elle nous l'a grandement rendu par sa reconnaissance, son attachement, sa tendresse filiale, par les mille satisfactions, par toutes les joies et tout le bonheur qu'elle nous a donnés.

L'adoption complète est venue à son temps, et Jeanne est bien ma fille, ma fille adorée. Naturellement, elle sera mon héritière; mais je lui laisserai peu de chose, quand je voudrais pouvoir lui donner une fortune.

— On peut être parfaitement heureux sans la richesse, capitaine; je ne suis pas paresseux et j'ai de bons bras; je travaillerai pour Jeanne.

— Je sais bien qu'avec toi, mon garçon, ma fille ne manquera jamais de rien. Je continue : Ce jardin, la maison et son mobilier, la pièce de terre à côté, et avec cela cinq ou six mille francs, voilà tout ce que je possède. Mon épargne est modeste, comme tu vois; c'est tout ce que j'ai pu mettre de côté, et pas facilement, je t'assure. Cependant ta marraine était économe et avait, comme Jeanne, qui la remplace aujourd'hui, beaucoup d'ordre; nous avons toujours vécu simplement, ne dépensant absolument que le strict nécessaire. Mais nous avons voulu que l'enfant eût toutes les petites choses qui font le bonheur de l'enfance, et puis, plus tard, nous l'avons fait instruire. Cela nous a coûté. En dehors de l'instruction ordinaire qu'on donne aux jeunes filles, elle a appris la musique, le dessin, à peindre. Cela n'était peut-être pas bien utile; mais que veux-tu, mon garçon, on a ses faiblesses !

Autre chose, maintenant : Je t'ai dit qu'on avait trouvé dans le portefeuille du noyé et dans la valise des voyageurs une somme de dix-huit cent quatre-vingt-douze francs. Cette somme, qui appartenait à l'enfant, m'a été remise par le maire de Blaincourt. J'avais le droit de m'en servir pour combler le déficit de mon petit budget, occasionné par un surcroît de dépenses; je ne l'ai pas fait. Cet argent était à Jeanne, à elle seule, je n'ai eu garde d'y toucher. Mais tu dois bien penser que je ne l'ai pas bêtement enfermé dans une tirelire ou caché dans l'armoire entre deux draps, comme le font les bonnes vieilles femmes; je l'ai placé, le mieux que j'ai pu. Plusieurs circonstances favorables se sont présentées et j'ai eu la chance d'en profiter, en faisant quelques opérations de bourse qui ont réussi au delà de mes souhaits. Successivement le petit capital a augmenté; aujourd'hui, il s'élève à douze mille francs.

— Douze mille francs! exclama Jacques, mais c'est une fortune!

— Non, reprit le capitaine, mais ils peuvent en être la base.

— Jeanne est riche, et moi je n'ai rien! Ah! j'ignorais cela, capitaine; si j'avais su...

— Eh bien?

— Je n'aurais pas osé...

— Allons, allons, fit le vieux soldat en lui tapant sur l'épaule, fais-moi le plaisir de ne pas dire des bêtises.

Enfin, Jeanne a douze mille francs, c'est sa dot. Quand tu reviendras j'espère bien que la somme se sera encore arrondie. Alors, avec ce que je mettrai au bout, tu pourras acheter une petite ferme ou prendre la direction d'une importante exploitation agricole. Il y a beaucoup à faire en agriculture; je t'ai entendu raisonner sur ce sujet et je partage tes opinions. Tes idées sont larges : il y a en toi l'étoffe d'un réformateur. Que tu sois en situation d'agir, tu feras faire un grand pas en avant à l'agriculture, en la faisant sortir progressivement des ornières de la routine. Pour secouer la torpeur de nos cultivateurs, il faut des exemples frappants : tu es, Jacques, de ceux qui peuvent les donner.

Les théories sont belles, mais la pratique vaut mieux. Pour que tu puisses mettre plus tôt tes idées en pratique, j'aurais pu te soustraire au service militaire, en te donnant la somme fixée par le ministre de la guerre pour le remplacement.

— Je n'aurais pas accepté, capitaine.

— Je le sais. Enfin, je ne t'ai pas fait cette proposition. Pourquoi? D'abord, tu es encore un peu jeune pour diriger une exploitation dans les conditions que tu la veux. Jeanne, de son côté, n'a pas encore seize ans; on ne marie pas un enfant. Si tu as tes idées sur l'agriculture, j'ai les miennes sur le service militaire, qui est une dette sacrée que tout Français valide et qui n'est pas l'unique soutien de parents infirmes ou de frères et sœurs orphelins doit à la patrie. Je n'admets pas, non, je ne puis admettre que cette dette sacrée, qui est personnelle, on puisse la payer avec de l'argent.

Servir son pays, c'est-à-dire être appelé à défendre le territoire et l'honneur du drapeau, doit être une obligation sans réserve, absolue. Je sais bien qu'enlever un fils à sa famille pendant sept ans, c'est dur. Qu'on réduise le service militaire à cinq, à quatre et même à trois ans, j'applaudirai; mais plus de privilège pour ceux-ci, plus de faveur pour ceux-là. Égalité pour tous. Le fils du millionnaire n'a pas le droit de se croiser les bras, de se dorloter dans le luxe de la maison de son père, pendant que les fils des paysans et des ouvriers vont se faire tuer à la fron-

tière. Le sang du pauvre est rouge comme le sang du riche, et souvent celui du premier vaut mieux que celui de l'autre.

Voilà, mon garçon, ce que j'avais à te dire aujourd'hui ; à ton retour, nous parlerons d'autres choses. Je n'ai pas besoin de te recommander la plus entière discrétion vis-à-vis de Jeanne.

— Soyez tranquille, capitaine, je garderai, enfermé là, ce que vous avez bien voulu me confier.

A ce moment, la femme de ménage parut dans le jardin, ayant Fidèle en avant-garde.

— Eh bien, Gertrude, qu'est-ce que c'est? fit le capitaine ; tu viens nous annoncer que la table est mise?

— Oui, monsieur, et que le déjeuner est prêt et que mademoiselle vous attend.

— S'il en est ainsi, Jacques, ne nous faisons pas plus longtemps attendre; allons déjeuner.

Deux heures après, le jeune homme sortait de la maison de Jacques Vaillant.

La joie, le bonheur étincelaient dans son regard et il y avait sur son front comme un air de triomphe. Cela fit dire à des femmes qui le virent passer :

— Comme il est joyeux, Jacques Grandin ! On ne dirait guère qu'il est soldat et qu'il part demain. On croirait vraiment qu'il a déjà sur les épaules les épaulettes de capitaine de son parrain.

On savait déjà à Mareille que Jacques Grandin avait reçu la veille sa feuille de route.

Le jeune homme se dirigeait vers la demeure du fermier dont il était depuis deux ans le premier garçon de ferme.

Soudain, au tournant de la rue, il se trouva nez à nez avec le vieux mendiant de Blaincourt.

— Tiens, c'est vous, père La Bique ! fit-il.

— Oui, jeune homme, et, regardez, avec de bons souliers neufs aux pieds, grâce à la charité de la belle demoiselle. A propos, garçon, est-ce vrai ce que j'ai entendu dire?

— Qu'avez-vous entendu dire?

— Que vous partez demain pour sept ans?

— C'est vrai, père La Bique; je suis soldat et je pars demain.

— Ça n'a pas l'air de vous chagriner.

— A quoi cela me servirait-il de me faire de la peine?

— A rien, bien sûr. Mais c'est égal, je ne comprends pas?...

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas?

— Votre conversation de ce matin avec la belle demoiselle. Je croyais que vous étiez déjà à la veille du mariage, et c'est pas vrai. Ça me contrarie un peu, mon garçon.

— Vous ? Et pourquoi ?

— J'avais quelque chose à vous dire.

— A moi?

— Oui.

— Dites tout de même.

— Non, quand vous reviendrez et que vous serez le mari de la demoiselle.

— Et si vous êtes mort? répliqua Jacques en riant.

— Dans ce cas, mon garçon, j'emporterai le secret dans le trou qu'on creusera pour jeter mes vieux os.

— Ah ! il s'agit d'un secret? fit Jacques devenu sérieux.

— Pardieu !

— Voyons, père La Bique, pourquoi ne pas me le confier dès maintenant?

— Parce que ce n'est pas mon idée.

— Dites-moi toujours quelque chose.

— D'abord, jeune homme, que savez-vous de la demoiselle ? Le capitaine Vaillant vous a-t-il dit où il l'a trouvée ?

— Hier, je ne savais rien encore ; mais ce matin le capitaine m'a appris comment Jeanne était devenue orpheline : le père jeté dans le Frou par des misérables, la mère mourant quelques heures plus tard en donnant le jour à Jeanne, et tous deux restés inconnus.

— Bon, je vois que le capitaine vous a raconté tout ce qu'il sait.

— Est-ce que vous en savez davantage, père La Bique?

— Oui et non.

— Ce n'est pas répondre.

— Jeune homme, quand vous serez le mari de Jeanne, l'enfant du malheur, comme on l'appelait à Blaincourt, je vous donnerai certaines indications à l'aide desquelles vous parviendrez peut-être à savoir le nom de son père, à retrouver sa famille.

Jacques saisit le bras du mendiant.

— Mais c'est tout de suite qu'il faut me les donner, ces indications, dit-il d'une voix agitée.

Le vieux secoua la tête.

— Quand vous serez mariés, fit-il.

— Mais encore une fois, si vous êtes mort !...

— Tant pis !

— Puisque vous ne voulez rien me dire, à moi, il faut révéler votre secret au capitaine Vaillant.

— Non, ce n'est pas mon idée.

Et si je vous forçais à parler ?

— Comment ?

— En vous faisant appeler devant les magistrats du parquet.

— Pas bon, le moyen. On voit bien, jeune homme, que vous ne connaissez pas le père La Bique ; il est entêté comme trente-six mulets ; les gendarmes avec leurs grands sabres, les magistrats à toques noires ou rouges avec leur finasserie ne lui feraient pas lâcher un mot de ce qu'il ne veut pas dire ; le couteau de la guillotine sur mon cou ne me ferait pas remuer la langue.

— Père La Bique, je vous prie, je vous supplie de parler !

— Quand vous reviendrez, jeune homme, quand vous reviendrez. Allons, courage, jeune soldat : bon voyage et bonne chance !

Et, tournant les talons, le vieux mendiant s'éloigna aussi vite que ses jambes pouvaient le lui permettre.

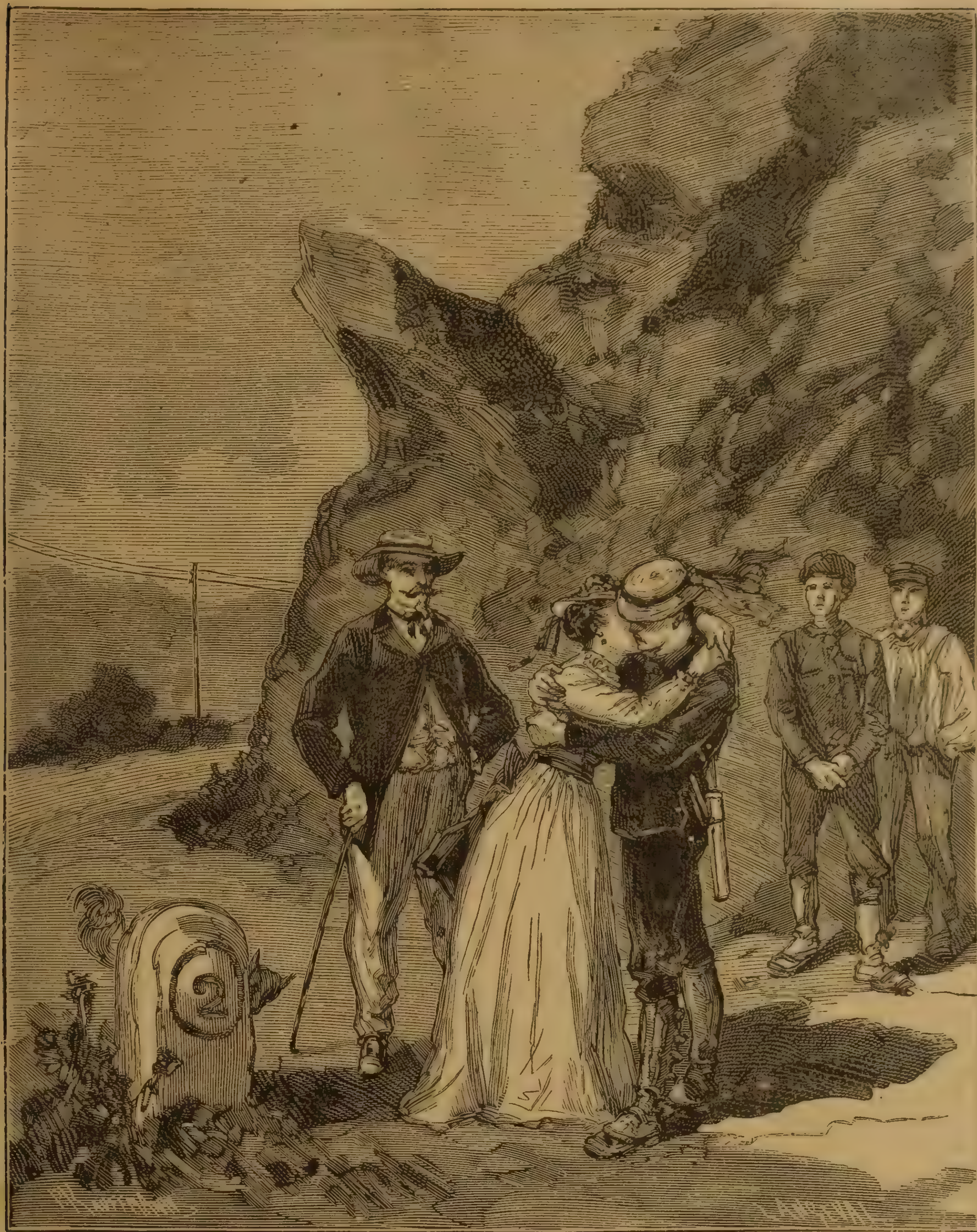
Jacques resta un instant immobile à la même place ; puis, secouant la tête :

— Il faut que je sois bien simple pour avoir ajouté foi un instant aux paroles de ce vieux bonhomme, murmura-t-il : il n'en sait pas plus que mon parrain. Est-ce que les magistrats et la police n'ont pas fait toutes les recherches ? Le père La Bique est un vieux malin : il a voulu s'amuser un instant à mes dépens ; il s'est moqué de moi !

III

LE DÉPART DU CONSCRIT

Jacques Grandin partait, il était en route. Jacques Vaillant, Jeanne et cinq ou six camarades du jeune soldat lui faisaient la conduite. Une dizaine de gamins, qui avaient une grande amitié pour le jeune homme, s'étaient joints à ceux qui l'accompagnaient. En avant cabriolait Fidèle.



La jeune fille se jeta toute palpitante au cou de son fiancé (P. 90.)

On n'était pas encore loin de Mareille, mais on avait traversé la vallée, sur la rive droite du Frou, qui est, à Mareille, à deux lieues environ de l'endroit où il se jette dans la Saône.

Maintenant on grimpait la colline Sainte-Anne.

Sur le plateau on devait se serrer une dernière fois la main et se dire adieu.

La route était belle avec sa double bordure de platanes, dont le

feuillage vert, rempli de chants d'oiseaux, était encore égayé par les premiers rayons du soleil.

Cette route coupe le coteau, en adoucissant sa pente, et contourne la Bosse-Grise, une espèce de pic formé d'un amas de roches énormes, planté de travers sur la croupe de la montagne et ressemblant assez, de loin, à la bosse d'un chameau.

La Bosse-Grise, hérissée de pointes, d'aiguilles, d'angles aigus, de saillies tranchantes, d'une infinité de dentelures bizarres, est couverte d'épaisses broussailles vierges sous lesquelles se cachent d'effroyables fentes, gueules monstrueuses toujours béantes de précipices, de gouffres insondables. Inaccessible à l'homme, qui n'ose s'y aventurer, la Bosse-Grise est le domaine de l'aigle et des oiseaux nocturnes.

— Jacques, dit le capitaine Vaillant en s'arrêtant, c'est ici que nous devons nous séparer ; t'accompagner plus loin serait t'obliger encore à ralentir ta marche ; or, tu n'as plus qu'une demi-heure pour arriver à Blignicourt où tu dois prendre la voiture à son passage.

— Et puis, ce serait vous fatiguer inutilement, répondit le jeune homme.

Devant eux s'étendait le plateau large d'un kilomètre.

Jacques se retourna pour jeter une dernière fois les yeux dans la vallée et sur Mareille. Jusque-là il avait conservé son humeur joyeuse ; mais, à la vue du vieux clocher dont il s'éloignait pour longtemps, sa gaieté, un peu factice peut-être, l'abandonna subitement. Des larmes jaillirent de ses yeux.

Jeanne cachait les siennes dans son mouchoir et étouffait les sanglots qui montaient à sa gorge.

— Courage, mon garçon, courage, dit Jacques Vaillant.

Et le vieillard, qui était prêt à pleurer aussi, lui serrait fortement les deux mains.

— Allons, Jeanne, embrasse-le ; cela lui mettra de la force au cœur.

La jeune fille se jeta toute palpitante au cou de son fiancé, qui l'étreignit contre sa poitrine. Les deux cœurs battaient l'un contre l'autre, leurs larmes se mêlèrent. C'était le premier baiser d'amour. Ils ne se dirent pas une parole, il y avait là des jeunes gens qui ne devaient pas connaître leur secret : mais que de choses dans leurs regards ! Promesses, serments, espérances !...

— Dans dix-huit mois ou deux ans, disait Jacques Vaillant, quand tu seras tout à fait un soldat, un bon soldat, on t'accordera un congé, et tu viendras passer quelques jours à Mareille près de tes amis.

Ceux-ci l'entouraient et serraient ses mains. Puis ce fut le tour des

gamins ; tous voulurent embrasser leur bon ami Jacques, et ils criaient :

— Nous aussi, Jacques, nous serons soldats un jour !

On allait se séparer, lorsque, tout à coup, un des enfants poussa un cri de terreur et se serra tout tremblant contre les jambes du capitaine Vaillant.

Aussitôt les autres se mirent à crier :

— Jean Loup ! Jean Loup !

Tous les yeux se dirigèrent du côté où la présence de celui à qui on donnait le nom de Jean Loup venait d'être signalée.

Un être bizarre, qui semblait sortir d'un des gouffres de la Bosse-Grise, et qu'on pouvait prendre, vu à une certaine distance, pour une bête fauve, courait à travers champs avec une rapidité extraordinaire. Ses pieds nus touchaient à peine le sol ; on aurait dit qu'il volait et qu'il avait, comme le dieu Mercure, des ailes aux talons.

Rien n'entravait sa course vertigineuse, ni les roches noires qui se dressaient devant lui, ni les trous de carrière qu'il franchissait d'un bond, ni aucun autre accident de terrain. Il sautait par-dessus les haies avec une agilité fantastique et passait à travers les plus épais buissons en bondissant comme une panthère. Il se dirigeait en droite ligne vers les personnes arrêtées sur la route.

Les enfants se hâtèrent de ramasser des cailloux, comme s'ils allaient avoir à se défendre contre une attaque de Jean Loup.

— Laissez ces pierres et n'ayez aucune crainte, leur dit Jacques ; Jean Loup est un pauvre sauvage, mais il n'est pas méchant, il est bon, au contraire. Sachez aussi qu'il est mon ami, et que celui d'entre vous qui lui jetterait une pierre perdrait mon amitié.

Ces seules paroles suffirent pour calmer l'ardeur belliqueuse des gamins ; ils laissèrent tomber aussitôt les cailloux qu'ils venaient de ramasser. Toutefois, ils ne paraissaient point complètement rassurés.

Jean Loup arrivait.

Comme Jacques venait de le dire, c'était un sauvage, un véritable sauvage ; on aurait pu croire facilement qu'il était venu d'une forêt vierge de l'Amérique ou d'une île océanienne. C'était un homme de haute taille, qui paraissait doué d'une force prodigieuse, à en juger par la souplesse de son torse superbe, par ses jambes et ses bras velus, nerveux, dont chaque mouvement tendait et faisait paraître les muscles sous l'épiderme.

Il avait pour vêtement une sorte de casaque faite de deux peaux de loups, attachées par des cordelettes de racines d'acacia. Ses bras étaient entièrement nus, de même que ses jambes, jusqu'au-dessus des genoux.

On aurait pu lui donner trente ans ; mais il ne devait pas avoir plus de vingt ou vingt-deux ans.

Sa figure, d'un dessin correct, que le rasoir ou les ciseaux n'avaient jamais touchée, avait un peu la couleur du cuivre rouge et s'encadrait dans une barbe noire, frisée, poussant claire, en broussailles. Il avait le nez droit, ni long ni court, la bouche un peu grande, avec de grosses lèvres, mais ornée de belles dents d'une blancheur d'ivoire. En somme, malgré ce qu'il y avait de farouche dans sa physionomie et d'indompté en lui, il était beau, beau comme devait l'être l'homme dans les temps primitifs et les temps barbares. Sa beauté, d'un caractère étrange, était, en un mot, une beauté de sauvage.

Ses cheveux longs et plats, roussis par le soleil, n'avaient jamais été coupés, comme ceux de Samson le Nazaréen ; il ne devait les peigner qu'avec ses doigts armés d'ongles longs, solides et durs comme de la corne ; ils tombaient tout autour de sa tête, sur son dos et ses épaules. Retenus par rien, toujours libres de s'épandre à volonté, quand un coup de vent ou toute autre cause les amenait sur son visage, ce qui devait arriver souvent, par un brusque mouvement de la main il les rejetait en arrière.

Une seule chose chez lui contrastait d'une manière frappante avec tout l'ensemble de sa personne : c'était l'animation, la clarté et l'expression extraordinaire du regard. Il y avait toujours dans ses grands yeux étonnés, pleins de lumière, quelque chose de craintif et de farouche ; mais, quand on le regardait attentivement pendant un instant et qu'on saisissait les jets de flamme qui traversaient son regard, on sentait que sous le front de cet être étrange, de ce malheureux vivant à l'état sauvage au milieu des bois et des roches désertes, il y avait la pensée, une intelligence ; on comprenait qu'il y avait dans sa poitrine un cœur d'homme et que ce cœur pouvait être accessible à tous les sentiments, à toutes les sensations humaines.

Jacques Grandin, se détachant du groupe, s'était avancé sur le bord de la route. Quand Jean Loup arriva près de lui, il lui tendit la main.

L'homme sauvage la prit dans les siennes et la garda un instant, en faisant entendre des sons rauques, étranglés, bizarres, qui semblaient indiquer son contentement.

Hélas ! c'est seulement par des cris ou des sons qui s'échappaient de sa poitrine, que Jean Loup pouvait manifester sa douleur et sa joie. Depuis qu'il osait un peu s'approcher des hommes, il avait compris que la langue est chez l'homme l'organe de la parole ; mais lui ne pouvait s'en servir. Il n'était pas muet, cependant. Il ne parlait point parce que,

fuyant les hommes et vivant dans les bois avec les bêtes, il n'avait pas appris à parler.

Le malheureux était en cela plus sauvage que les anthropophages des contrées inconnues de l'Afrique ; ceux-là, au moins, ont un langage et se comprennent entre eux.

— Eh bien, mon pauvre Jean Loup, lui dit Jacques, je pars et tu seras longtemps avant de me revoir. En vérité, on dirait que tu savais cela, puisque tu es sorti de ton trou pour venir me souhaiter un bon voyage.

Jean Loup secoua la tête, faisant onduler ses cheveux sur ses épaules comme une crinière de lion.

Puis, comme s'il eût compris, son visage s'attrista subitement et on vit deux grosses larmes rouler dans ses yeux.

— C'est mon seul, mon unique ami que je perds, semblait-il dire.

De nouveau il saisit vivement la main de Jacques, et la pressa contre son cœur.

— Pauvre diable ! murmura le jeune soldat, son cœur bat à se briser.

Soudain, les yeux de Jean Loup étincelèrent. Tenant toujours la main de Jacques, il l'entraîna près de Jeanne dont il prit également la main.

Il les regarda longuement, un sourire singulier sur les lèvres ; puis, lentement, il rapprocha leurs mains et les mit l'une dans l'autre.

— Oh ! fit Jacques, stupéfait de surprise.

Puis, par un mouvement spontané, il prit le sauvage dans ses bras.

— Tiens, Jean Loup, s'écria-t-il, il faut que je t'embrasse !

— C'est étrange, étrange ! murmurait Jacques Vaillant.

Les amis de Jacques Grandin se rapprochaient, comme ayant l'intention d'envelopper Jean Loup et de s'emparer de lui.

Le sauvage eut probablement cette pensée, car il bondit en arrière et reprit aussitôt sa course à travers champs.

— Nous voulions lui serrer la main, dirent les jeunes gens.

— Oui, répondit Jacques ; mais il n'a pas compris, il a eu peur. Mes amis, ne faites jamais de mal au pauvre Jean Loup, et si un jour il avait besoin d'être protégé, défendu, soyez tous ses défenseurs.

Après avoir mis entre ceux qu'il venait de quitter et lui une certaine distance, Jean Loup s'était arrêté. Debout sur une roche, les poings sur ses hanches, immobile comme une statue de bronze sur son piédestal, et faisant face à la route, il regardait.

Il vit Jacques serrer les mains de ses camarades, caresser Fidèle,

embrasser le capitaine Vaillant, puis Jeanne une fois, une fois encore et enfin s'éloigner rapidement.

Ceux qui restaient agitaient leurs chapeaux en l'air, derniers signes d'adieu.

Jeanne envoyait des baisers du bout de ses doigts roses, et Jacques, qui se retournait à chaque instant, recevait les baisers de sa fiancée que lui apportait la brise.

Jean Loup trouva cela charmant, et il fit comme Jeanne, il envoya des baisers à son ami qui partait.

Tout à coup, tendant l'oreille, il dressa la tête comme un cheval de bataille au son de la trompette. Un bruit de sabots de chevaux se faisait entendre sur la route. Presque aussitôt, deux jeunes cavaliers, montant des chevaux de prix, et qui venaient de la vallée, se montrèrent sur le plateau.

Jean Loup eut un frémissement dans tout son être; ses traits se contractèrent horriblement; des éclairs sombres, terribles, sillonnèrent son regard, et il y eut dans sa gorge comme un grondement de tonnerre.

Les cavaliers, serrant la bride des chevaux impatients, qui auraient voulu prendre le galop, allaient au pas. En passant près des amis de Jacques Grandin, l'un d'eux, le plus jeune, un grand et beau garçon de vingt ans, enveloppa Jeanne d'un regard ardent chargé d'étincelles.

La jeune fille éprouva une sorte de malaise dont elle ne se rendit point compte.

Jacques Grandin venait de disparaître au croisement d'une seconde route.

De l'endroit éloigné où il se trouvait, Jean Loup n'avait pu rien voir; cependant il prit une attitude menaçante, et, ses yeux lançant des flammes, il montra ses deux poings au jeune cavalier.

Celui-ci comprit; il répondit à la menace du sauvage, en faisant siffler sa cravache, ce qui devait avoir une signification, et par un grand éclat de rire ironique, qui arriva comme une flèche aux oreilles de Jean Loup.

Les chevaux partirent au galop.

— C'est le fils de Mme la baronne de Simaise, dit un des jeunes gens : il fait sa promenade du matin avec un de ses amis de Paris, sans doute.

— Il a un singulier regard, ce jeune homme, dit simplement Jacques Vaillant.

Il ne lui vint pas à la pensée que la beauté de Jeanne avait excité les appétits sensuels du jeune débauché.

— Allons, fit-il, nous n'avons plus rien à faire ici. Viens, ma fille, viens, ajouta-t-il, en s'adressant à Jeanne, qui s'obstinait à regarder au loin sur la route poudreuse, déserte maintenant.

Il lui offrit son bras et on reprit le chemin de Mareille, Fidèle marchant toujours en avant-garde.

Jean Loup resta encore un instant debout sur la pierre ; puis, après avoir jeté rapidement son regard de tous les côtés, il se dirigea en courant vers les grandes roches et disparut bientôt derrière les épines, les ronces et les viornes centenaires, qui rendaient la Bosse-Grise inabordable du côté de la forêt.

Les deux cavaliers avaient rapidement traversé le plateau. Pour descendre l'autre versant de la montagne, les chevaux se remirent à marcher au pas et les cavaliers se rapprochèrent. Tous deux étaient beaux, bien faits, élégants, distingués. L'ami du fils de la baronne de Simaise était âgé de vingt-six ans ; il se nommait Jules Hastier et était le fils unique d'un opulent banquier de Paris. Ce jeune homme avait reçu une instruction et une éducation en rapport avec les millions qu'il devait posséder un jour.

C'était un avantage qu'il avait sur Raoul de Simaise, dont l'éducation avait été fort négligée. Dès l'âge de seize ou dix-sept ans, ayant sous les yeux l'exemple de son père, un coureur d'aventures, Raoul était déjà un parfait mauvais sujet.

Vaniteux, fanfaron, égoïste, sceptique, sans dignité, plein d'un faux amour-propre, impertinent vis-à-vis de ceux qu'il croyait inférieurs à lui, lâche et rampant devant les autres, il avait tous les défauts et, dans son âme, déjà corrompue, le germe de toutes les passions viles. Mais faux et hypocrite, il savait parfaitement dissimuler sa perversité précoce, même aux yeux de sa mère qui, séparée de son mari et vivant seule avec sa fille dans une retraite profonde, ne le voyait que deux ou trois fois chaque année, et seulement pendant quelques jours.

Cependant, dans la physionomie de Raoul, qui était celle d'un cafard, dans son sourire pincé, nerveux, et dans son regard hypocrite, fuyant, parfois cruel, il y avait quelque chose qui trahissait sa nature mauvaise, ses déplorables instincts.

— Quel est cet être bizarre, assez semblable à une bête, que nous avons vu, en passant, monté sur une roche ? demanda Jules Hastier.

— Oh ! un sauvage, un fou, répondit Raoul avec un mouvement nerveux des épaules.

— J'ai remarqué qu'il te menaçait ; ce sauvage, ce fou, a quelque chose contre toi.

— Je crois, en effet, qu'il éprouverait du plaisir à m'étrangler.

— Ah! Et pourquoi cela?

— Il a de la rancune comme un chien qu'on caresse à coups de trique; il se souvient d'une correction que je lui ai administrée il y a quelques mois avec cette cravache que je tiens à la main.

— Comment, tu as eu le courage de frapper ce malheureux?

— Parfaitement.

— Oh! Raoul!

— Et, à l'occasion, je suis prêt à recommencer.

— Que t'avait-il fait?

— Permets-moi de ne pas te répondre.

— En ce cas, je cesse de t'interroger.

— Tu as vu la jeune fille?

— Oui.

— N'est-ce pas, qu'elle est charmante?

— Adorable, c'est une merveille!

— Alors, tu comprends...

— Oui, je comprends l'enthousiasme avec lequel tu m'as parlé d'elle.

— Et pourquoi j'en veux faire ma maîtresse.

— Une folie! Veux-tu que je te donne un bon conseil?

— Voyons.

— Renonce à ton projet.

— Jamais!

— Tu ne réussiras point. Il m'a suffi du coup d'œil que j'ai jeté sur elle pour la juger. Cette jeune fille, Raoul, n'est pas une fleur des champs qu'on peut cueillir.

— Et pourtant elle sera à moi; il faut, je veux qu'elle m'appartienne!

— C'est donc une véritable passion?

— Oui, c'est une passion terrible qui a allumé dans tout mon être un feu qui me brûle, me dévore!

— Et tu ne lui as jamais parlé?

— Je la vois, c'est assez.

Jules se mit à rire.

— Pourquoi ris-tu?

— Parce que je t'en ai connu déjà plusieurs de ces passions terribles, dont le feu s'est éteint, tiens, comme cette allumette avec laquelle je voulais allumer mon cigare.

— C'est vrai; mais, cette fois, c'est sérieux.

— Heu!

— Eh bien, quoi?



A un moment, on put croire qu'il allait s'échapper; un homme de Vaucourt le mit en joue et fit feu (p. 103).

— Dans quatre jours nous retournons à Paris.

— Après?

— Dans huit jours, tu ne penseras plus à la belle Jeanne. Comme les précédentes, ta nouvelle passion aura duré ce que dure un feu de paille.

— Oui, murmura Raoul, je vais retourner à Paris; mais je reviendrai!

IV

LE COUREUR DES BOIS

Un jour, cinq ans auparavant, un habitant de Mareille, revenant de Blignicourt à travers les bois, rentra dans la commune essoufflé, effaré, couvert de sueur et de poussière, et agitant ses bras comme un insensé.

A le voir dans un pareil état d'agitation, on pouvait supposer, en effet, qu'il venait d'être atteint d'aliénation mentale.

Des hommes, des femmes, des enfants sortirent des maisons et l'entourèrent.

— Ah ! si vous saviez, si vous saviez, si vous saviez ! répétait-il constamment.

A toutes les questions qu'on lui adressait, il continuait à répondre :

— Ah ! si vous saviez !

On alla lui chercher un grand verre de vin qu'il but d'un trait. Cela parut lui faire du bien. Peu à peu il se calma et, enfin, il put parler.

Il raconta que, en passant dans la forêt, il avait vu, courant à travers les taillis, un animal extraordinaire, ayant des jambes, des bras, une figure, des cheveux très longs, ressemblant enfin beaucoup à un homme.

Il ne pouvait en dire davantage. Il n'avait fait qu'entrevoir la bête, car aussitôt la peur l'avait pris et il s'était sauvé à toutes jambes.

Les auditeurs pensèrent tout d'abord qu'il avait eu peur de son ombre ou que, s'il avait réellement vu un animal quelconque, ce ne pouvait être qu'un cerf, une biche ou seulement un chevreuil. Cette opinion, manifestée à haute voix, provoqua de grands éclats de rire. On se moquait du peureux, on le raillait.

De nouveau et avec plus de force il affirma que l'animal qu'il avait vu ne pouvait être un fauve des bois, puisqu'il courait debout, comme l'homme, avec deux jambes et non avec quatre.

Vrai ou non, le fait était suffisamment étrange pour donner lieu à des commentaires.

Le savant de l'endroit, un homme qui lisait beaucoup et qui avait quelques notions d'histoire naturelle, émit l'avis que l'animal en question devait être un singe, non un de ces petits singes qu'on voit quelquefois dans les villages, grotesquement habillés, dansant et faisant des grimaces au son d'un orgue de Barbarie, puis tendant sa calotte pour recevoir les pièces de monnaie des spectateurs, qu'il glisse ensuite dans la poche de son maître, en ayant l'air de compter; mais un singe de la grande espèce, de ceux qui ressemblent le plus à l'homme par la forme et la taille, un orang ou un chimpanzé, les deux plus grands singes connus, et que Buffon a distingués en donnant au premier le nom de pongo et au second celui de jocko.

Tout cela était fort bien dit; mais un orang ou un chimpanzé dans une forêt des Vosges! Ce n'était pas admissible. Comment y serait-il venu? Les orangs, les chimpanzés, comme tous les autres singes, d'ailleurs, ne vivent que dans les pays chauds. On rencontre les orangs dans les îles de Bornéo et de Sumatra et les chimpanzés dans les régions occidentales de l'Afrique, constamment brûlées par le soleil.

Non, on ne pouvait admettre la présence d'un singe dans la forêt. Cette fois, le savant de Mareille en était pour ses frais d'érudition; on ne voulut pas se soumettre à l'autorité de sa parole.

— Eh bien, si ce n'est pas un singe, dit alors une femme, je crois, moi, que c'est un homme, un homme sauvage.

On se mit à rire.

— Vous n'avez pas besoin de rire, reprit la femme, dont le visage était devenu écarlate ; il y a des hommes sauvages, c'est connu.

— Et aussi des femmes sauvages.

— Oui, mais pas en France.

— Et pourtant, moi, j'en ai vu un, répliqua la femme; j'en ai vu un, entendez-vous?

— Où cela?

— A la foire d'Épinal, il y a deux ans, dans une baraque de saltimbanques.

— Oh! un sauvage pour rire.

— Je vous dis que c'était un vrai sauvage, et la preuve c'est qu'il avait de grands cheveux qui tombaient presque jusqu'au milieu de son dos, une figure et des regards qui faisaient peur, et qu'il a mangé, devant tout le monde qui était là, un gros morceau de viande crue, et ensuite un petit oiseau qu'il avait à peine déplumé.

— Eh! ma chère, répondit un homme qui voyageait souvent, on voit ce que vous venez de raconter un peu partout : tour de saltimbanques,

attrape-nigauds; il faut allécher le public crédule, tendre un appât à sa curiosité.

Ils sont sur les tréteaux, c'est le moment de la parade; l'un souffle à pleins poumons dans un trombone, l'autre joue du piston ou de la clarinette, un troisième frappe à tour de bras sur une grosse caisse: Boum, boum, boum... C'est un vacarme infernal. La foule s'amasse, se serre, se presse devant l'estrade. Celui qui applique des gifles sur la figure de Jocrisse fait un signe. Tout se tait. Le pitre a la parole:

— Mesdames, messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous présenter tout à l'heure un sujet rare, rare, que dis-je? merveilleux, qu'on n'a jamais vu dans cette bonne ville, messieurs et dames; c'est un homme sauvage, un véritable sauvage, amené en France depuis un mois seulement. On va le voir, on va le voir!... Ce sauvage est aussi un anthropophage; mais n'ayez aucune crainte, il ne vous mangera point. Il a été pris dans l'île inconnue de Caracaramirotarapa, découverte par le célèbre navigateur Robinson, qui a vu Vendredi dans une situation horrible, entre jeudi et samedi, pour avoir cru Zoé. On va le voir! on va le voir!... Entrez, messieurs et dames, entrez. C'est quinze centimes, trois sous seulement pour les grandes personnes et deux sous pour les enfants. Entrez, entrez, entrez, on va le voir!... Allons, suivez, suivez... En avant la grosse caisse...

Et le tapage recommence: Boum, boum, boum.

La baraque se remplit. La farce est jouée.

Et le fameux habitant de l'île de Caracaramirotarapa, qu'on exhibe aux yeux du public bénévole, est tout simplement un des saltimbanques plus ou moins vieux et plus ou moins laid, que ses camarades ont affublé d'oripeaux bizarres après lui avoir barbouillé la figure d'un affreux bariolage.

C'est un sauvage dans ce goût-là que vous avez vu, il y a deux ans, à Épinal.

La femme secoua la tête, ce qui indiquait qu'elle n'était nullement convaincue.

Bref, après avoir fait toutes les suppositions possibles, on finit par conclure que celui qui avait causé tout cet émoi n'avait rien vu du tout.

Mais, quelques jours après, une femme, qui était allée dans la forêt ramasser du bois mort, rapporta également qu'elle avait vu passer, à peu de distance d'elle, courant avec une rapidité extraordinaire, un être étrange qui, si ce n'était pas un grand singe, comme on l'avait dit, ne pouvait être autre qu'un homme sauvage.

On se moqua de la femme comme on s'était moqué de l'homme. Pour

les uns, c'étaient des peureux, des hallucinés, des cerveaux creux dont l'imagination malade créait des fantômes; d'autres voulaient croire à une mystification préparée d'avance.

Cependant d'autres personnes ne tardèrent pas à raconter la même chose. Ce fut d'abord une autre femme de Mareille, puis des charbonniers de la forêt et ensuite deux hommes, le père et le fils. Ceux-ci étaient ensemble lorsqu'ils avaient aperçu le coureur des bois à travers une clairière; ils s'étaient même mis à le poursuivre; mais, beaucoup plus agile qu'eux, il n'avait pas tardé à disparaître dans la profondeur de la forêt.

On ne pouvait plus admettre que tant de personnes se fussent trompées, eussent mal vu. D'ailleurs, ce qu'on racontait à Mareille on le disait aussi à Blignicourt, à Vaucourt, à Haréville, communes qui touchent à la forêt et dont quelques habitants avaient également rencontré le coureur des bois.

Orang-outang, chimpanzé ou homme sauvage, l'être existait donc. Les plus incrédules ne pouvaient plus douter.

Depuis le premier jour, l'émotion avait toujours été en augmentant. La bête de la forêt était le sujet de toutes les conversations; on ne parlait, on ne s'occupait plus que d'elle. Ce que les uns avaient vu réellement fut considérablement exagéré par les autres. C'était une nouvelle bête du Gévaudan, ou un formidable géant, qui pouvait tordre ou briser un arbre dans ses grands bras nerveux, comme on tord et brise un roseau, ou encore un monstre hideux, féroce, ayant une large gueule, armée de dents longues et terribles comme des défenses de sanglier, et dont la tête énorme était couverte de crins pareils à ceux d'un cheval.

Tout cela augmentait l'agitation, effrayait, terrifiait. C'était comme une panique. Bien des gens, obligés d'aller travailler aux champs, n'osaient plus s'approcher de la lisière du bois. La nuit, ils avaient d'affreux cauchemars où il leur était impossible de dormir. Les mères tremblaient pour leurs enfants.

Les forts, les hardis, ceux qui se moquaient de l'épouvante des autres, allaient, plusieurs ou séparément, traquer les endroits sombres de la forêt. Eux aussi ils voulaient voir, afin de se rendre compte par eux-mêmes de ce qu'il y avait de vrai dans les choses étranges qu'on racontait; mais ils revenaient sans avoir pu seulement trouver une trace du passage du coureur des bois.

Sans aucun doute, ce n'était pas pour son plaisir que celui-ci se faisait voir de temps à autre; il ne tenait nullement à satisfaire la curiosité des gens; il était évident qu'il avait peur de l'homme, qu'il fuyait au moindre bruit de pas, qu'il se cachait, et que ceux qui avaient pu l'ap-

procher d'assez près pour le voir avaient été favorisés par le hasard.

Jacques Vaillant était à cette époque maire de Mareille. Il ne pouvait rester sourd à toutes les rumeurs et ne pas entendre tout ce qu'on disait. Son devoir était de ramener le calme parmi ses administrés, de rassurer la population. Il fallait pour cela donner à la commune une satisfaction qu'elle n'exigeait point, mais qu'elle semblait attendre.

Il fut décidé qu'une battue, dirigée par le maire, serait faite dans la forêt, qu'on forcerait le coureur des bois jusque dans son repaire et qu'on s'emparerait de lui si la chose n'était pas impossible.

La partie de la forêt dont le coureur des bois semblait s'être emparé appartenant au territoire de Mareille, le maire de cette commune avait plus qu'un autre maire le droit de prendre l'initiative.

Jacques Vaillant désigna lui-même les trente hommes qui l'accompagneraient, armés de fusils, puis cinquante traqueurs.

Un dimanche matin, la petite troupe sortit du village et, silencieusement, en bon ordre, marcha vers la forêt.

Là, Jacques Vaillant donna ses ordres, indiqua à chacun son poste, et recommanda de la façon la plus absolue qu'aucun coup de feu ne fût tiré sans son commandement.

— Car, ajouta-t-il, nous ne savons pas encore si nous sommes à la recherche d'une bête ou d'un homme. Si c'est une bête, il n'est pas encore prouvé qu'elle soit nuisible, puisque, jusqu'à présent, personne ne s'est plaint de ses méfaits. Mais si c'est un homme, un pauvre fou égaré, perdu dans nos montagnes, comme je suis disposé à le croire, comprenez-moi bien, messieurs, lui faire seulement du mal serait un acte odieux; le tuer serait un meurtre, pour ne pas dire un crime dont nous serions tous les complices. Ce malheur est possible, évitons-le.

Après ces paroles, chacun se rendit au poste qu'il devait occuper et les traqueurs pénétrèrent dans les fourrés.

A onze heures, tout le monde se retrouva à l'endroit qui avait été indiqué comme rendez-vous.

On n'avait rien vu, si ce n'est quelques fauves et une famille de sangliers qu'on avait laissée passer, le maire ayant défendu de tirer, et la chasse, d'ailleurs, étant prohibée.

Le jeudi, on recommença sans obtenir un meilleur résultat. Néanmoins, il fut convenu que le dimanche suivant on ferait une troisième tentative.

Cette fois, des hommes de Vaucourt, d'Haréville, de Blignicourt et de plusieurs autres villages vinrent se joindre à ceux de Mareille. On était plus de trois cents.

Jacques Vaillant renouvela devant tous ses précédentes recommandations et la chasse commença. Il pouvait être sept heures du matin.

Si, ce troisième jour, on ne réussissait pas mieux que les deux premiers, il fallait définitivement renoncer à capturer le coureur des bois. Après tout, savait-on s'il n'avait pas déjà quitté la contrée?

Vers neuf heures, les cris de quelques traqueurs, venant de loin, annoncèrent une découverte. Mais était-ce le coureur des bois lui-même ou étaient-ils seulement sur sa trace? N'importe, tous les cœurs se mirent à battre; chacun tendit l'oreille, plongeant ses regards dans les taillis.

Bientôt, se répétant sur différents points, les cris devinrent plus nombreux et continuèrent en se rapprochant. Il n'y avait plus à en douter, les traqueurs avaient fait sortir le coureur des bois d'un fourré; ils le poursuivaient et cherchaient à l'envelopper, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, pour l'amener à peu près au centre du cercle immense formé par les chasseurs.

Ceux-ci avaient aussi leur mot d'ordre. Le signal étant donné, ils marchèrent vers le centre, rétrécissant le cercle au fur et à mesure qu'ils avançaient.

A dix heures et demie, le coureur des bois était cerné dans un espace de moins de quatre cents mètres carrés. On le voyait, avec sa longue chevelure flottante, passer en bondissant, puis disparaître sous bois, reparaître, s'élancer et bondir de nouveau. Le malheureux faisait des efforts désespérés pour franchir le cercle d'hommes qui se resserrait toujours.

A un moment, on put croire qu'il allait s'échapper; un homme de Vaucourt le mit en joue et fit feu; il n'avait probablement pas entendu la défense faite par le maire de Mareille.

— Malheureux! cria Jacques Vaillant de toute la force de ses poumons, vous ne voyez donc pas que c'est un homme?

L'homme sauvage, — on était certain, maintenant, que le coureur des bois appartenait à la race humaine, — avait fait un bond énorme en arrière, puis s'était accroupi au pied d'un chêne. On crut un instant que la balle l'avait atteint et frappé mortellement. Mais, comme on s'élançait pour lui porter secours, il se dressa tout à coup, comme mû par un ressort, et jeta autour de lui des regards épouvantés.

Heureusement, il n'avait pas été touché; mais le projectile était passé si près de sa tête, qu'il avait coupé une mèche de ses cheveux. Sans doute, le bruit de l'explosion et le sifflement de la balle à son oreille lui avaient fait peur, et il s'était abrité contre l'arbre pour éviter une atteinte

mortelle. Mais il ne voulait pas se laisser prendre; au péril de sa vie, il tenait à défendre sa liberté.

V

LA FEMME DU MAIRE

Comme la bête acculée, qui se dresse menaçante, faisant face aux chasseurs qui vont la mettre à mort, le sauvage ne voyait plus le danger. Tout à coup, il poussa un cri rauque, prit son élan et partit comme une flèche, espérant encore qu'il trouverait une issue, qu'il parviendrait à franchir la haie humaine qui l'entourait.

De nouveau des hommes se trouvèrent devant lui, barrant le passage. Il fit volte-face et s'élança vers un autre point; d'autres hommes l'arrêtèrent. Dix fois il recommença la même manœuvre sans plus de succès. Il se trouvait toujours face à face avec des hommes, ses ennemis; il les voyait partout autour de lui, gardant toutes les issues. Impossible de s'échapper.

Alors, les yeux enflammés, le regard plein de sombres éclairs, faisant entendre par instants un grondement terrible, il se mit à tourner dans l'espace entouré, sautant, bondissant comme un lion furieux dans sa cage de fer. Mais il était facile de voir que ses forces s'épuisaient; ses membres n'avaient plus la même souplesse, la même agilité; de temps à autre il s'arrêtait pour reprendre haleine.

Il avait la poitrine haletante, le bruit de sa respiration ressemblait à un râlement, son cœur avait des battements violents, précipités, et la sueur coulait sur ses joues et sur tout son corps comme si on lui eût jeté un baquet d'eau sur la tête.

Le malheureux était dans un état qui faisait peine à voir, et il eût été inhumain de laisser se prolonger plus longtemps cette lutte désespérée d'un seul homme contre trois cents.

Émù d'une profonde pitié, Jacques Vaillant le sentit, car il s'empressa de donner l'ordre d'en finir au plus vite.



C'était un hôte étrange que lui amenait son mari (p. 107.)

Alors le coureur des bois vit les hommes s'avancer sur lui, lentement, mais le serrant toujours de plus près. Éperdu, fou, il rassembla tout ce qui lui restait de force pour tenter une dernière fois de faire une trouée dans la muraille humaine. Il s'élança, rapide et terrible comme l'avalanche, sur une demi-douzaine d'hommes qui, à leur tour, se jetèrent sur lui.

Ce fut une mêlée furieuse, un flux et reflux de corps s'allongeant, se

courbant, se redressant, de jambes tendues, de bras enlacés, de têtes roulant sur des torses ployés.

Cela dura deux minutes à peine. A la fin, le sauvage resta seul debout; il avait terrassé ses ennemis. Mais ceux-ci se relevèrent vite et trente autres, puis vingt, puis dix, puis d'autres encore vinrent se joindre à eux.

Au milieu, le sauvage debout, immobile, dressant sa haute taille, le regard sillonné d'éclairs farouches, toujours menaçant. Mais ses bras velus pendaient inertes à ses côtés; il était profondément découragé, car il comprenait que lutter plus longtemps contre la masse de ses ennemis était chose inutile. D'ailleurs, il sentait dans ses membres une lassitude extrême; il n'avait plus de force; il renonçait à se défendre.

Contre la force pas de résistance. Il ne connaissait certainement pas ce proverbe; mais cette vérité devait, à ce moment, pénétrer dans sa pensée.

Il était pris, et cependant nul n'osait mettre la main sur lui. Était-ce la peur qui arrêtait tous ces hommes? Non. Ils étaient saisis d'admiration et ils contemplaient le sauvage avec ce respect que l'homme vraiment supérieur par l'intelligence ou la force physique impose toujours.

Et puis il y avait chez ce sauvage si jeune, si beau, dont l'attitude était celle d'un héros antique, quelque chose de fier, de digne et de superbe qui leur causait à tous une impression indéfinissable.

Il avait pour coiffure son épaisse et longue chevelure, qui couvrait entièrement ses épaules. Son vêtement se composait d'une vareuse sans manches, qui laissait voir ses bras nus, musculeux, et sa large poitrine velue comme les bras, et d'un reste de pantalon de velours, qui n'était plus en réalité qu'une espèce de large ceinture, qu'un sentiment instinctif de pudeur lui faisait conserver sans doute.

La vareuse et le pantalon, usés et déchirés de toutes parts, commençaient à s'en aller en lambeaux : ainsi avaient dû s'en aller peu à peu dans les buissons les manches de l'une et la partie inférieure de l'autre.

Sur ses jambes nues jusqu'au milieu des cuisses, le sang ruisselait, sortant d'écorchures qu'il s'était faites en passant à travers les buissons épineux.

Devenu craintif, il regardait devant lui, à droite et à gauche, avec un jeu rapide des prunelles qui indiquait son effroi; sa terreur, l'anxiété qui était en lui se reflétaient également sur son visage d'une mobilité extraordinaire.

Tout à coup la flamme sombre de son régard s'éteignit, et il fut pris d'un tremblement nerveux qui secoua tout son corps. Sa physionomie

avait, maintenant, une expression douloureuse. Enfin, de grosses larmes jaillirent de ses yeux et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

— Oh! oh! firent plusieurs hommes.

En voyant pleurer ce malheureux, les cœurs les moins sensibles se sentaient émus. Il y avait, en effet, dans les larmes et les sanglots du sauvage quelque chose de navrant qui provoquait la compassion.

Jacques Vaillant s'approcha de lui et, d'une voix douce, affectueuse, il l'interrogea.

Au son de cette voix, qu'il reconnut n'être ni dure ni menaçante et qui frappait agréablement son oreille comme les chants d'oiseaux qu'il aimait à écouter au fond du bois, le sauvage parut se rassurer. Il regarda le vieillard avec ses grands yeux humides et fixes, mais il ne répondit pas.

Jacques Vaillant renouvela sa première question.

Le sauvage ouvrit la bouche et remua la langue, mais il ne put articuler un seul mot; il fit entendre seulement quelques sons étranglés, qui sortirent difficilement de sa gorge.

— Inutile de le questionner davantage, dit Jacques Vaillant : le malheureux est muet ou il ne sait pas parler.

Il prit son bras et le passa sous le sien.

— Tu ne peux pas vivre ainsi dans les bois, comme une bête, avec les sangliers et les loups, lui dit-il; viens, mon garçon, viens avec moi.

Le sauvage se remit à pleurer et à trembler; mais, résigné en apparence, il se laissa emmener sans faire la moindre tentative de résistance.

Quelques hommes coururent en avant pour annoncer à Mareille le succès de l'expédition, pendant que d'autres partaient dans toutes les directions, voulant être les premiers à apprendre aux habitants des communes voisines la capture de l'homme sauvage.

Prévenue, la population de Mareille tout entière, jusqu'aux tout petits enfants dans les bras de leurs mères, se porta à la rencontre des chasseurs et de leur prisonnier. Et c'est escorté d'une foule grouillante qui criait, piaillait, battait des mains, manifestant sa joie et sa satisfaction de toutes les manières, que le coureur des bois fut conduit au domicile de Jacques Vaillant.

Jeanne était à Épinal depuis quelques mois, dans le pensionnat de demoiselles où son père adoptif l'avait placée.

La femme du maire, l'excellente Catherine, s'empara aussitôt du sauvage. C'était un hôte étrange que lui amenait son mari; mais il était son hôte et, à ce titre, il avait droit à tous ses égards. Elle n'était nulle-

ment effrayée de se trouver en présence de cet être singulier, terrible, qui avait été la terreur de toute la contrée et qui la regardait aller et venir avec effarement. Et pourquoi l'aurait-elle été? Il n'avait rien de redoutable; au contraire, il faisait naître la pitié et attirait la sympathie, l'affection. Et puis ne voyait-elle pas qu'il était timide, craintif, et que, malgré son aspect peu rassurant, il y avait dans ses grands yeux noirs de la douceur? Sa physionomie n'avait-elle pas l'expression de la bonté?

Sans doute, il devait avoir faim, grand'faim; car comment et de quoi pouvait-il vivre au milieu des épais fourrés de la forêt?

Le déjeuner était prêt. Sur la table, couverte d'une nappe blanche, elle mit trois couverts; ensuite elle prit la main du sauvage et le fit asseoir à la place qu'elle voulait qu'il occupât entre elle et son mari. Le prisonnier obéissait toujours passivement; mais ses yeux étaient mornes et il y avait dans son regard une profonde tristesse.

Catherine lui servit successivement un morceau de veau froid, des légumes et une aile de poulet; elle poussa la sollicitude jusqu'à couper la viande en petits morceaux, ainsi qu'on le fait pour les enfants; mais vainement elle fit signe au sauvage de manger et de boire, l'encourageant, le rassurant, cherchant à l'apprivoiser par de douces paroles, il ne voulut toucher à rien. Ses yeux se tournaient continuellement vers la fenêtre ou la porte, et quand il les ramenait sur Jacques Vaillant et Catherine, leur expression douloureuse semblait leur dire :

« Pourquoi m'a-t-on amené ici? Ah! si vous ne me voulez pas de mal, si vous voulez être bons pour moi, rendez-moi ma liberté, laissez-moi retourner dans la forêt. »

Les mouvements de sa physionomie et son regard reflétaient si énergiquement sa pensée que le maire et sa femme le comprirent et se sentirent remués jusqu'au fond de l'âme.

— Pauvre garçon! soupira Catherine.

A partir de ce moment, sans rien perdre de son activité, elle devint triste, songeuse.

Elle essaya encore de faire manger le sauvage, en lui portant un morceau de viande à la bouche. Peine inutile, il rejeta brusquement son buste en arrière. Elle lui présenta un verre de vin; il le repoussa avec une sorte de dégoût.

Il était facile de voir qu'il y avait en lui la résolution désespérée de se laisser mourir d'inanition.

Le repas achevé, Catherine desservit la table; elle n'avait pas mangé. Quant à son mari, malgré un grand appétit, il avait mangé à contre-cœur. Il éprouvait un malaise visible.

Après être restée un moment dans sa cuisine, Catherine revint. Jacques fumait mélancoliquement sa pipe. Affaissé sur son siège, immobile, la tête inclinée sur sa poitrine, le sauvage pleurait silencieusement.

L'excellente femme l'enveloppa d'un long regard de pitié, et une fois encore elle murmura :

— Pauvre garçon!

Jacques Vaillant la regarda fixement comme s'il eût voulu surprendre sa pensée.

— Est-ce qu'il s'est laissé prendre facilement? demanda-t-elle.

— Non. Pendant près de deux heures il a lutté avec le courage et l'énergie du désespoir : si nous n'avions pas été aussi nombreux, il nous aurait certainement échappé. Ah! le malheureux a vaillamment défendu sa liberté!

— Jacques, cela prouve qu'il a moins peur des bêtes que des hommes.

— Il s'apprivoisera peu à peu, et un jour il reconnaîtra que c'est dans son intérêt, par humanité, pour lui donner une existence plus heureuse qu'on lui a ravi sa liberté.

— L'oiseau qu'on prend dans un champ et qu'on met en cage ne s'habitue jamais à sa captivité; il devient triste, languissant, ne touche pas à la nourriture qu'on lui donne, laisse traîner ses ailes et meurt.

Jacques Vaillant baissa la tête et ne répondit pas.

— Enfin, reprit Catherine après un moment de silence, que vas-tu faire de ce malheureux?

— Je le remettrai entre les mains des gendarmes qui, de brigade en brigade, le conduiront à Épinal.

— Comme un malfaiteur de la pire espèce, fit Catherine presque indignée.

— C'est ce que je dois faire.

— Et après? que fera-t-on de lui là-bas?

— Je l'ignore.

— On l'enfermera dans une maison de fous ou dans une cellule de prison.

— C'est possible.

— Où, comme l'oiseau dont je te parlais tout à l'heure, il se laissera mourir de faim. Jacques, mieux vaut pour lui la liberté au milieu des bêtes de la forêt que l'agonie lente, horrible, dans la cellule d'une prison ou le cabanon d'un hospice d'aliénés.

— Peut-être. Mais...

— Quoi?

— C'est un homme; il n'a pas le droit de vivre à l'état sauvage au milieu d'un peuple civilisé. Certes, je ne suis pas un ennemi de la liberté; j'ai toujours eu le respect de la liberté individuelle; mais je n'admets pas que ce malheureux puisse vivre plus longtemps dans les bois; il faut qu'il soit rendu à la société à laquelle il appartient et où il doit avoir sa place.

— Regarde-le, Jacques, regarde-le.

— Je vois bien qu'il est triste.

— Sa douleur est profonde, navrante. Jacques, la forêt, avec ses grands arbres et ses endroits sombres, est son domaine; l'enlever à ce qu'il aime, à sa chère liberté qu'il a si bien défendue, le ramener parmi les hommes qu'il fuit, qui lui font peur, sans doute parce qu'ils l'ont fait beaucoup souffrir, c'est vouloir sa mort.

— Je te comprends, ma chère femme, tu voudrais lui rendre sa liberté.

— Eh bien, oui.

— Cela ne se peut pas. Quoi qu'il puisse arriver, devrait-il, comme tu veux le croire, se laisser mourir de faim, je dois faire mon devoir.

Catherine resta silencieuse, ayant l'air de réfléchir. Comprenant qu'elle ne parviendrait pas à convaincre son mari, elle coupait court à la discussion.

— J'ai mis de l'eau sur le feu dans la grande bassine, reprit-elle; ne crois-tu pas, Jacques, que ce serait une bonne chose de lui faire prendre un bain?

— Sans doute, mais il ne voudra pas.

— Il faut au moins lui laver les jambes.

— Va pour le bain de pieds; apporte ce qu'il faut, je me charge de le nettoyer. Du reste, autant que j'en puis juger, son corps est propre sous son vêtement crasseux; il a dû se baigner plus d'une fois dans les ruisseaux de la forêt. Bien qu'ils soient très longs, ses cheveux ne sont pas emmêlés; cela indique aussi qu'il a soin de se peigner tous les jours, avec ses doigts, sans doute.

Catherine sortit et revint bientôt apportant la bassine pleine d'eau tiède sur laquelle flottait une éponge; elle alla chercher ensuite un morceau de savon de Marseille et des serviettes.

Le sauvage, un peu étonné, se laissa mettre les pieds dans l'eau et le maire, à genoux, procéda à l'opération du lavage. Il remarqua que les pieds, jusqu'aux chevilles, avaient la dureté de la corne, et que sur les jambes et les cuisses l'épiderme avait la fermeté du cuir tanné. Le lavage terminé, Jacques Vaillant versa de l'huile d'amandes douces dans sa

main et se mit à frictionner les membres du sauvage, principalement sur les déchirures qui, heureusement, étaient peu profondes.

Pendant ce temps, Catherine faisait l'inventaire des effets de son mari. Elle choisit un pantalon, un gilet et une vareuse, le tout presque neuf, et prit dans une armoire une chemise de bonne grosse toile de ménage.

Elle rentra dans la salle à manger, Jacques Vaillant avait fini.

— Ce n'est pas tout, lui dit-elle, maintenant il faut l'habiller.

— Soit, fit Jacques.

— Il n'est pas tout à fait aussi grand que toi ; mais ceci lui ira à peu près ; c'est le pantalon, le gilet et la vareuse que tu ne mets plus parce que tu as acheté ce vêtement un peu juste. Ah ! j'ai oublié une paire de souliers.

— Et une paire de chaussettes, ajouta le maire en riant.

— Je vais chercher cela. Habille-le vite ; quand ce sera fait, tu m'appelleras.

Et elle disparut.

Toujours sans résister, pareil à une machine qu'on fait mouvoir, le sauvage se laissa enlever ses haillons, puis revêtir de l'habillement tiré de la garde-robe du maire.

— Catherine, tu peux entrer ! cria Jacques Vaillant.

Elle n'était pas loin, car elle parut aussitôt.

Le sauvage était si drôle dans son nouveau costume, faisant toutes sortes de contorsions et de grimaces, que la brave femme ne put s'empêcher de rire.

Le pauvre garçon était, en effet, gêné dans ses mouvements ; il paraissait honteux de se sentir et de se voir habillé presque richement.

Le bouton de la chemise lui serrant le cou, il faisait aller sa tête comme un jeune chien le premier jour qu'on lui met un collier. A la fin, comprenant qu'il devait subir ce nouveau martyre, il resta complètement immobile, debout, n'osant plus remuer la tête, ni son corps, ni ses bras, ni ses jambes.

Catherine lui fit signe de s'asseoir. Il laissa échapper un long soupir, puis il obéit en se laissant tomber lourdement sur un siège.

Alors le mari et la femme lui mirent les chaussettes et les souliers aux pieds. Lui regardait d'un air piteux ces machines de coton et de cuir dans lesquelles on emprisonnait ses pieds. Jamais, probablement, il n'avait fait usage d'aucune espèce de chaussures.

— Maintenant, dit Jacques Vaillant, il est à peu près présentable.

— Oui, mais il n'a pas l'air satisfait; il ne bouge plus, il est gêné là-dedans : on dirait une momie.

— C'est peut-être la première fois qu'il a une chemise sur le dos; il s'y fera. Mais sa transformation n'est pas complète.

— Que lui manque-t-il encore?

— Je vais lui couper ses longs cheveux.

Catherine se récria très fort; son mari n'avait pas ce droit, ce serait une sorte de mutilation; d'ailleurs, elle le trouvait très bien avec ses grands cheveux tombant sur ses épaules; il lui plaisait ainsi.

Jacques Vaillant n'insista point.

Et c'est ainsi, grâce à la bonne Catherine, que le coureur des bois conserva sa longue chevelure.

VI

BONNE OU MAUVAISE ACTION

Vers quatre heures, ayant à voir quelqu'un de la commune, Jacques Vaillant sortit.

En voyant la porte s'ouvrir, le sauvage avait fait un mouvement brusque, comme s'il eût eu l'intention de s'élancer hors de la salle à manger et de prendre la clef des champs ; mais la porte s'était refermée, et, après avoir jeté un long regard du côté de la fenêtre, il était retombé dans son immobilité.

Catherine avait pris un livre et s'était assise en face du sauvage; mais, distraite par toutes sortes de pensées qui se heurtaient tumultueusement dans son cerveau, elle ne lisait point. Le livre, posé sur ses genoux, restait ouvert aux mêmes pages.

A chaque instant, elle enveloppait son hôte d'un regard plein de compassion dans lequel on aurait pu découvrir comme un sentiment de tendresse.

Elle écoutait aussi un bruit confus de voix qui venait de la rue; car, depuis que le malheureux était entré chez elle, il y avait eu



— Tu vois, Catherine, tu regrettes déjà ce que tu as fait (p. 123.)

constamment devant la maison un rassemblement d'hommes et de femmes au milieu duquel braillaient des enfants.

Le sauvage paraissait ne rien entendre et être insensible à tout : les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, il était comme galvanisé.

Une heure s'écoula ainsi.

Deux ou trois fois Catherine s'était levée et avait entr'ouvert les

rideaux de la fenêtre pour voir ce qui se passait dans la rue. Tout ce monde devant sa maison la gênait. Pourquoi ces hommes ne rentraient-ils pas chez eux? Et ces femmes... n'avaient-elles pas leur ménage à soigner, le repas du soir à préparer? Catherine était agitée, inquiète, tourmentée; elle avait conçu un projet et elle cherchait le moyen de le mettre à exécution.

Tout à coup le coureur des bois fit entendre son espèce de grognement habituel et sortit de son immobilité. Ses yeux avaient subitement repris leur éclat, de sombres éclairs sillonnaient son regard redevenu farouche; mais il était toujours triste et une grande anxiété se lisait sur son visage. Il s'agitait sur son siège avec un malaise visible. A chaque instant il sursautait, dressait sa tête, roulait ses grands yeux d'une manière effrayante, jetait sur la fenêtre un regard rapide, puis le cou allongé, l'oreille tendue, il semblait écouter comme s'il eût entendu un appel lointain.

Quand ses yeux rencontraient ceux de Catherine, sa physionomie changeait aussitôt d'expression; la flamme de son regard s'éteignait et il la regardait, ayant l'air de lui adresser une prière; puis il secouait la tête et la laissait retomber sur sa poitrine en poussant un soupir.

— Comme je le comprends, pensait-elle; oh! je sais bien ce qu'il me demande. Si j'avais... non, ce n'est pas encore le moment. Mais ces gens-là ne s'en iront donc pas? Qu'est-ce qu'ils attendent? Qu'est-ce qu'ils veulent? Est-ce qu'ils pensent passer la nuit là, y rester jusqu'à demain?

Elle entendit ouvrir et fermer la porte sur la rue, puis marcher dans le jardin.

— Il revient, murmura-t-elle, c'est trop tôt : je pensais qu'il ne rentrerait qu'à la nuit close.

Le bruit des pas résonna dans le corridor et presque aussitôt on frappa à la porte de la salle.

On frappait; ce n'était donc pas Jacques qui rentrait.

— Ouvrez, dit-elle.

Un jeune et joli garçon de quinze ans et demi entra.

Le visage de Catherine s'épanouit.

— Bonsoir, marraine, dit le jeune garçon.

C'était Jacques Grandin.

Catherine se leva.

— Tu es bien gentil de venir me voir ce soir, lui dit-elle, en lui mettant un baiser sur le front.

— Mon parrain ne pourra pas rentrer avant huit heures; c'est lui qui m'a envoyé pour vous tenir compagnie.

— Sois le bienvenu, Jacques.

— Je devrais être près de vous depuis une demi-heure, marraine ; mais je me suis arrêté dans la rue, devant la maison, pour écouter ce que disent les gens.

— Que disent-ils ?

— Oh ! toutes sortes de choses ; naturellement, ils ne parlent que de l'homme sauvage. S'ils osaient, marraine, il y a longtemps que tous ceux qui sont là seraient entrés ici. La grande Ursule, la femme du boulanger, prétend qu'elle a reconnu le sauvage ; c'est lui qu'elle a vu, il y a deux ans, à Épinal, dans une baraque de saltimbanques.

— Ah ! vraiment ! Et on croit cela ?

— On le croit. Ça peut bien être vrai !

— Cela, en effet, expliquerait la présence de ce malheureux dans nos montagnes.

— Un sauvage en France, un vrai sauvage, vivant dans les bois avec les bêtes, cela ne s'était jamais vu, marraine (1).

— Je le crois. Sais-tu pourquoi tout ce monde reste là ? Sais-tu ce qu'ils attendent ?

— Ils savent que le sauvage est chez vous, marraine ; ils espèrent qu'il sortira de la maison ou se montrera à une fenêtre.

— Ah ! c'est pour cela qu'ils ne rentrent pas chez eux ; eh bien, Jacques, leur curiosité ne sera pas satisfaite. As-tu vu le sauvage, toi ?

— Non, marraine, je n'étais pas là quand on l'a amené.

— Désires-tu le voir ?

— Oh ! oui, marraine.

— Tu n'auras pas peur ?

— Je n'ai pas peur des loups, en hiver, quand ils sont affamés ; pourquoi aurais-je peur d'un homme ? répondit bravement le jeune garçon.

Catherine sourit. Puis, s'écartant aussitôt et lui montrant le coureur des bois immobile sur son siège :

— Tiens, dit-elle, le voilà, regarde-le.

Jacques ne put s'empêcher de tressaillir ; mais il n'était pas effrayé. Il s'approcha du sauvage lentement, puis, après l'avoir contemplé un instant, il lui prit la main.

Le coureur des bois sursauta, se redressa vivement et ses yeux étin-

(1) A la connaissance de l'auteur, quatre individus ont été trouvés en France, vivant complètement à l'état sauvage au milieu des bois, nus, ne sachant plus parler. Mon confrère et ami Élie Berthet, dans son beau roman *Antonia*, raconte l'histoire vraie d'une pauvre jeune fille abandonnée en bas âge et prise, sauvage, après de longues années d'une misérable existence, dans les montagnes des Pyrénées.

celants se fixèrent sur le visage de Jacques. Des sons rauques sortirent de sa gorge, ses pupilles se dilatèrent et son regard prit une expression de douceur infinie qui se répandit sur toute sa physionomie; il y eut sur son front comme un épanouissement.

Quelle était sa pensée? Quelle impression nouvelle, inconnue, subissait-il? Nous ne saurions le dire.

Mais, soudain, un sanglot s'échappa de sa poitrine et de nouvelles et grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Il pleure, marraine, il pleure! s'écria Jacques en proie à une émotion visible.

— Il ne fait que cela depuis qu'il est ici.

— Comme il me regarde! Il a l'air de me demander quelque chose.

— Je sais ce qu'il te demande.

— Il faut le lui donner.

— Pas encore.

— Pourquoi?

— J'attends qu'il fasse nuit et que ceux qui sont devant la maison soient partis.

Le sauvage se dressa sur ses jambes; de rapides éclairs brillèrent à travers ses larmes. Il saisit le bras de Jacques et, de son autre main, par un geste brusque, il lui montra la fenêtre.

— Je ne comprends pas, dit tristement le jeune garçon.

— Je comprends, moi, murmura Catherine.

Le sauvage laissa retomber ses bras avec découragement, secoua la tête, poussa un soupir navrant, se rassit et, sa figure dans ses mains, reprit son immobilité. Mais on voyait au gonflement de sa poitrine qu'elle était pleine de sanglots.

Catherine fit asseoir Jacques près d'elle et ils se mirent à causer presque à voix basse, comme s'ils eussent craint de troubler le sauvage dans ses pensées.

La nuit vint. Lassés d'attendre et rappelés aussi par l'heure du souper, les curieux s'étaient retirés peu à peu; il ne restait plus que quelques personnes devant la maison.

— Jacques, dit tout à coup Catherine, tu vas être mon complice.

Il la regarda avec étonnement.

— Oui, continua-t-elle, ce que je voulais faire seule, nous allons le faire ensemble.

— Quoi donc, marraine?

— Nous allons donner à ce malheureux ce qu'il demande.

— Qu'est-ce qu'il demande?

— Sa liberté.

— Quoi ! vous voulez ?

— Le laisser partir, retourner dans la forêt où il a été pris ce matin.

— Que dira le capitaine ?

— Je ne sais pas ; mais vois-tu, Jacques, j'ai pitié de ce malheureux.

— Mon parrain ne sera pas content.

— C'est probable.

— Il se mettra en colère.

— Nous serons là tous les deux pour le calmer.

— Nous lui dirons que le sauvage s'est échappé.

— Jacques, ma conscience me dit que je fais une bonne action ; nous ne mentirons pas, nous dirons la vérité.

— Oui, marraine, oui. Et, pour que mon parrain ne se fâche pas contre vous, c'est moi, moi seul, qui rendrai la liberté au sauvage.

— Bien, mon Jacques. Ah ! tu es gentil, bien gentil ; mais je n'accepte pas ton dévouement ; je ne cherche point à éviter une responsabilité. Que ce malheureux soit libre, d'abord ; après, nous verrons.

Elle s'approcha de la fenêtre et regarda dans la rue.

— Enfin, dit-elle, ils ne sont plus que cinq ou six ; d'ailleurs, il fait assez nuit pour qu'il puisse prendre la fuite, maintenant, sans être vu.

Elle alluma une bougie, fit signe à son filleul de l'attendre et sortit de la salle. Elle revint au bout d'un instant, apportant un gros morceau de pain coupé dans la miche et sur un plat ce qui restait du déjeuner, la moitié du poulet et une épaisse tranche de veau. Elle prit des journaux sur une tablette de la crédence et s'en servit pour envelopper les viandes.

Le sauvage, de plus en plus agité, plus tourmenté, surtout depuis la tombée de la nuit, suivait avec une grande anxiété tous les mouvements de la femme du maire. Il la vit avec une sorte de stupeur emplir ses poches de nourriture : dans l'une du pain, dans les autres un flacon de vin, les viandes, du sucre, plusieurs tablettes de chocolat.

— Je lui donnerais bien de l'argent, pensait Catherine à mesure qu'elle fourrait dans les poches tout ce qui lui tombait sous la main, mais qu'en ferait-il ?

Quand elle trouva son hôte suffisamment lesté, c'est-à-dire quand il ne lui fut plus possible de rien mettre dans les poches, — la brave femme aurait voulu qu'il pût emporter tout ce qu'il y avait dans la maison, — elle dit à Jacques :

— Dépêchons-nous ; il y a déjà longtemps que sept heures sont sonnées et ton parrain peut rentrer d'un moment à l'autre.

— Faut-il ouvrir la fenêtre ?

— Non. En passant par là ou par la porte de la rue, il serait vu. Prends-le par la main et suis-moi.

Catherine reprit sa lumière et, marchant devant pour éclairer, elle ouvrit successivement plusieurs portes. Le sauvage se laissait conduire comme un enfant. Tous trois sortirent de la maison par la porte de derrière, ouvrant sur le jardin. Catherine éteignit sa bougie et la laissa sur une des marches de pierre du perron.

Silencieux, ils suivirent une allée sombre et arrivèrent au fond du jardin.

Déjà la nuit était parée de ses étoiles scintillantes; à l'est, la lune venait de se lever: elle répandait sa douce clarté dans la vallée pendant que, avant de s'éteindre, les derniers feux du couchant jetaient une lueur plus vive sur les crêtes des montagnes, particulièrement sur la Bosse-Grise, qui, se dressant au-dessus de la ligne sombre de la forêt, se découpait vigoureusement à l'horizon sur le fond demi-clair du ciel.

Jacques mit la main sur l'épaule du sauvage et, lui montrant la forêt, il lui dit :

— Regarde.

Comme s'il eût compris, le coureur des bois se dressa de toute sa hauteur: son regard lumineux embrassa l'horizon tout entier, puis s'arrêta, fixe, sur le sommet illuminé de la Bosse-Grise. Alors il respira à pleins poumons et se mit à trembler comme le roseau secoué par le vent.

— Tu es libre, va, va, reprit Jacques, accompagnant ses paroles d'un geste expressif.

Le sauvage ne comprit pas ou bien il doutait encore, car il resta immobile, les yeux toujours fixés sur le gigantesque rocher.

— La haie est haute et épaisse, dit Jacques.

Catherine lui montra une échelle.

Le jeune garçon la prit et la dressa contre la haie.

Le sauvage poussa un cri de joie. Il voyait l'échelle, cela lui disait tout. Il ne pouvait plus douter : on ne le retenait plus, on lui rendait sa liberté. Il s'élança vers l'échelle; mais il s'arrêta brusquement, comme si un obstacle se fût dressé devant lui, et revint lentement sur ses pas.

Dans ce qui se passait en lui, il venait de sentir que l'ingratitude est une chose laide; un sentiment dont il ignorait le nom, la reconnaissance, le ramenait devant Mme Vaillant et Jacques. Tous les sentiments viennent du cœur et le cœur palpite également dans la poitrine du sauvage et de l'homme civilisé.

Il prit la main de la femme du maire et la porta à ses lèvres. Action touchante, qui impressionna vivement l'excellente femme! Obéissant à

l'impulsion de son cœur, le sauvage se civilisait. Ensuite, il saisit les deux mains de Jacques et les serra dans les siennes avec effusion.

Cela fait, ayant ainsi acquitté sa dette, il bondit sur l'échelle qui, sous le poids de son corps, s'enfonça dans la haie; mais, avec une agilité surprenante, il se suspendit à une branche de pommier, se balança un instant, prenant son élan pour s'accrocher en même temps avec ses jambes et ses mains à une autre branche qui pendait en dehors du jardin. Ses jambes se détachèrent d'abord, puis ses mains. Il poussa un cri joyeux, dernier remerciement adressé à ceux qu'il quittait, et, aussitôt, Mme Vaillant et Jacques entendirent le bruit de sa course rapide à travers champs.

Quelques jours après, on trouva près d'un buisson les souliérs que le maire et sa femme lui avaient mis aux pieds.

Ayant l'habitude de marcher et de courir les pieds nus, sa chaussure le gênant, sans doute, il s'en était débarrassé.

VII

QUE DEVIENDRA-T-IL?

Quand Jacques Vaillant rentra, il trouva sa femme et son filleul qui l'attendaient dans la salle à manger. Huit heures étaient sonnées à l'horloge de la paroisse.

Le maire jeta dans la salle un coup d'œil rapide.

— Où donc est le sauvage? demanda-t-il.

Catherine se leva; elle était un peu tremblante.

— Jacques, dit-elle d'une voix qui trahissait son émotion, tu vas me gronder.

— Te gronder! pourquoi?

— Le malheureux n'est plus ici.

— Tu l'as laissé s'échapper?

— Non, Jacques.

— Alors, explique-toi.

— Ton filleul et moi nous l'avons conduit au fond du jardin. Là, nous lui avons montré la forêt. Jacques a mis l'échelle contre la haie et... il est parti. Fais-moi des reproches si tu crois que je les ai mérités; mais je t'en prie, mon ami, ne te mets pas en colère. Écoute, il me faisait pitié : il souffrait tant, sa douleur était si grande! Ses larmes, ses sanglots me brisaient le cœur; et puis il me regardait si tristement, ayant l'air de me supplier... Je n'ai pas pu résister; une chose en moi plus forte que ma volonté, plus forte que la crainte de te déplaire, m'a fait agir...

Ah! si tu avais vu comme ses yeux brillaient, si tu avais vu sa joie, son bonheur quand il a compris qu'il était libre, qu'il allait retourner dans les bois! Si tu avais été là quand, pour me remercier, il a pris ma main et l'a portée à ses lèvres, je te le dis, tu te serais attendri et tu n'aurais pas eu le courage de l'empêcher de prendre la fuite.

Je ne me repens pas de ce que j'ai fait; mais, si tu juges que c'est mal, mon ami, je te prie de me pardonner.

— Je te pardonne, Catherine.

— Et moi, parrain? fit le jeune garçon.

— Il faut bien que je te pardonne aussi, gamin.

— Ainsi, Jacques, c'est bien vrai, tu ne nous en veux pas?

Jacques Vaillant eut un doux sourire.

— Je n'ai ni le droit de vous en vouloir ni celui de vous adresser un reproche, répondit-il, car je dois te le dire, Catherine, je suis votre complice.

— Toi, notre complice?

— Oui. Tu ne m'as pas caché ta pensée; j'avais, d'ailleurs, deviné ton intention. En t'envoyant notre filleul pour te prévenir que je ne rentrerais pas avant huit heures, c'était te dire que je te laissais le temps de mettre ton projet à exécution.

— Ah! Jacques, Jacques, s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, tu es toujours le meilleur des hommes!

— Avec toi, ma chère Catherine, je ne pouvais guère changer, répliqua-t-il en souriant. Enfin, tu es satisfaite, le sauvage a regagné la forêt... Dieu veuille que nous n'ayons pas à regretter un jour ce que nous avons fait!

— Pourquoi le regretterions-nous?

— Je ne lis pas dans l'avenir, Catherine; mais bien des choses peuvent arriver qui seraient notre condamnation.

— Tu m'effrayes, Jacques; que veux-tu dire?

— Le malheureux peut être pris pour un fauve et tué dans une chasse.



Un passage sombre et tortueux, que le coureur des bois avait rendu praticable, conduisait à la grotte... (p. 125).

Catherine devint affreusement pâle.

— Ce malheur est possible, continua Jacques Vaillant; j'admets, néanmoins, que nous n'aurons pas à le déplorer ; mais bien d'autres dangers, également terribles, le menacent. Il aime le silence de la forêt, ses grands arbres, ses taillis et ses épais fourrés, ses retraites impénétrables où il peut s'endormir; toutefois, je ne puis croire qu'il soit depuis lontemps dans les bois. D'où vient-il? Qui est-il? Là est le mystère. Une femme d'ici affirme qu'elle l'a vu, il y a deux ans environ, dans une baraque de saltimbanques! C'est possible, mais rien ne prouve que ce soit vrai. Je suppose qu'il est depuis deux ou trois mois déjà l'hôte de la forêt. Comment, pendant ce temps, a-t-il pourvu à ses besoins de chaque jour? Je ne saurais le dire. Mais il est évident qu'il a trouvé le moyen de se nourrir, puisqu'il n'est pas mort de faim. Donc, pour lui, pendant quelques mois encore, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il trouvera sa nourriture, tout ira bien.

Malheureusement, l'hiver viendra, et les hivers dans nos montagnes, avec les neiges et les frimas, sont toujours rudes. Je veux bien admettre encore que son corps, habitué aux intempéries des saisons, résistera aux atteintes du froid et qu'il trouvera un abri contre la bise dans la cavité profonde de quelque rocher. Mais il aura à défendre sa vie contre les carnassiers, et, s'il n'est pas dévoré par eux, comment trouvera-t-il sa nourriture? Car alors, Catherine, il n'y aura plus de fruits sur les arbres, plus de nids d'oiseaux cachés dans les feuilles ; la ronce au fruit noir et juteux sera sèche; les glands du chêne et les prunelles de l'épine seront pourris sous la neige.

— Ah ! Jacques, je n'avais pas songé à cela ! soupira Catherine.

— Et moi, j'y pense seulement maintenant.

— Que faire, Jacques?

— Rien !

— Que Dieu le protège, le malheureux !

— Attendons l'hiver.

— Oui, Jacques, attendons l'hiver; si les bêtes de la forêt menacent ses jours, s'il a faim, il se souviendra que nous avons été bons pour lui et il viendra nous trouver.

— A moins qu'il ne préfère mourir de faim.

— Ah! Jacques, s'écria-t-elle, ayant de grosses larmes dans les yeux, si cette horrible chose arrivait, je ne me consolerais jamais de lui avoir rendu sa liberté.

— Tu vois, Catherine, tu regrettes déjà ce que tu as fait.

Elle poussa un long soupir et baissa la tête.

— Parrain, dit Jacques Grandin, c'est la faim qui force le loup à sortir du bois ; si le sauvage ne revient pas, c'est que, bien avisé et prévoyant, il aura fait ses provisions pour l'hiver.

— Il a raison, dit le maire.

Catherine hocha tristement la tête.

— L'hiver sera mauvais pour moi, pensa-t-elle.

C'était un pressentiment.

— Maintenant, autre chose, reprit Jacques Vaillant : il faudra donner une explication aux habitants de la commune.

— Que leur diras-tu, Jacques ?

— Dans cette circonstance, le mensonge n'est pas défendu : je leur dirai que, profitant d'un moment où tu l'avais laissé seul, le sauvage s'est élancé hors de la maison, a sauté par-dessus la haie du jardin et s'est enfui dans la direction de la forêt.

On racontait des choses absurdes, qui jetaient partout l'épouvante. Qu'est-ce que j'ai voulu ? Calmer l'agitation, détruire les craintes, chasser la terreur. J'ai atteint mon but. Ils ont vu le sauvage, ils savent que c'est un être timide, inoffensif, incapable de faire du mal même à un enfant ; maintenant ils sont tous rassurés. Va, je les connais : demain, quand ils apprendront que le sauvage a repris le chemin de la montagne, ils battront des mains. Il ne s'en trouvera pas un seul pour dire aux autres : « Allons le reprendre ! ». . . . .

. . . .

Jacques Vaillant ne s'était trompé.

Le lendemain, quand on apprit, à Mareille, que le sauvage, ayant mis en défaut la vigilance de la femme du maire, s'était échappé et qu'il avait probablement regagné la forêt, il n'y eut dans la commune que l'émotion de la surprise. Nul n'éleva la voix pour faire entendre une parole de blâme ou manifester autrement son mécontentement.

— Après tout, il a bien fait de se sauver, disait-on ; est-ce qu'on avait le droit de lui ravir sa liberté ? On comprendrait cela s'il était méchant : mais non, au contraire, il est doux comme un agneau et craintif comme un lièvre. Puisqu'il a peur des hommes et qu'il aime la solitude des grands bois, qu'on le laisse vivre à sa guise, comme il le veut.

On n'avait plus peur du sauvage, son voisinage n'inspirait plus aucune défiance ; on s'intéressait vivement à lui, maintenant ; on s'attendrissait sur son sort misérable Celui qui aurait eu l'intention de lui tendre un piège, de lui faire du mal d'une façon ou d'un autre eût été mal venu, on lui aurait certainement fait un mauvais parti : le coureur des

bois aurait trouvé immédiatement de nombreux défenseurs, surtout parmi les femmes.

L'innocent mensonge du maire n'avait pas été accepté par tout le monde. Les incrédules devinèrent la vérité.

— Catherine Vaillant est une brave et excellente femme, disaient-ils; si le sauvage a pu s'échapper, c'est qu'elle lui a ouvert les portes de la maison.

A cela, les autres répondaient :

— S'il en est ainsi, la bonne Catherine a bien fait.

— Du moment que le sauvage s'en est allé, c'est qu'il était content de retourner dans la forêt.

Pendant un mois encore on parla beaucoup du coureur des bois; puis, peu à peu, on cessa de s'occuper de lui.

Du reste, on ne le voyait plus, comme précédemment, courir sous bois à travers les taillis.

Les charbonniers, interrogés, répondirent qu'ils ne l'avaient pas aperçu une seule fois depuis la grande battue. Des hommes pénétrèrent dans les parties les plus sombres, les plus désertes de la forêt; ce fut en vain. Rien ne révélait la présence du sauvage; on ne trouvait nulle part des traces de son passage. Il avait disparu.

On supposa qu'il avait quitté la forêt de Mareille et qu'il s'était réfugié, beaucoup plus loin, dans une autre région.

Il n'en était rien.

Devenu plus prudent et plus craintif, le coureur des bois se cachait, s'entourant d'une infinité de précautions pour se rendre invisible. D'ailleurs, il s'était éloigné des endroits fréquentés de la forêt.

Il avait découvert, au pied de la Bosse-Grise, sous des quartiers de roche qui s'étaient successivement détachés du flanc de la pyramide et amoncelés sur un large espace, une grotte naturelle, assez spacieuse, dont il avait fait sa demeure.

Jamais un rayon de soleil n'y pénétrait; mais un peu de jour descendait d'en haut et tombait de la voûte par une fente étroite.

Un passage sombre et tortueux, que le coureur des bois avait rendu praticable, conduisait à la grotte.

Il était là comme dans une forteresse, ayant pour remparts d'épaisses et hautes broussailles entrelacées, sous lesquelles il s'était frayé un chemin où l'homme le plus hardi aurait craint de s'engager. Sa retraite était ainsi cachée à tous les yeux, et, obstacle difficile à franchir, les épines et les ronces, hérissées de dents meurtrières, le défendaient contre les attaques de l'homme ou des bêtes de la forêt.

Non loin de là, sous un rocher ouvert comme une gueule, jaillissait une source qui alimentait un petit ruisseau, dont le murmure troublait seul le silence de cette partie de la forêt. C'est à cette source, dont l'eau était toujours fraîche et limpide, que le sauvage venait se désaltérer. Un peu plus bas, l'eau avait creusé une fosse d'un mètre de profondeur ; c'est là qu'il se baignait, car il avait l'instinct de la propreté.

Depuis qu'il avait été pris par les chasseurs, craignant évidemment de retomber entre leurs mains, il ne sortait de sa demeure que lorsqu'il y était absolument forcé ; il s'éloignait le moins possible des alentours de la Bosse-Grise ; rarement il s'aventurait à une grande distance. Quand cela lui arrivait, c'est qu'il était obligé d'aller loin pour trouver ce qu'il cherchait.

S'il n'avait pas eu peur de l'homme, s'il n'eût pas mis tous ses soins à éviter son approche, il n'aurait eu que le souci de pourvoir à sa nourriture. Heureusement, il n'était pas difficile ; son corps, habitué depuis longtemps aux privations, s'accommodait de tout. Quelques pommes ou poires sauvages, des cornouilles ou des noisettes suffisaient pour apaiser sa faim. Quand les fruits lui manquaient, il se contentait d'une racine tendre ou de l'aubier de certains arbres qu'il prenait sous l'écorce. Il avait aussi les marrons, les châtaignes, la gomme du merisier.

Son palais s'était fait à l'âcreté et à l'amertume des fruits sauvages. Il disputait le fruit du chêne à la voracité des sangliers. Avec une poignée de glands, il faisait un repas délicieux. Il ne dédaignait pas non plus les plantes herbacées qui lui paraissaient bonnes à manger. C'était son ordinaire.

Il avait ses extra : les œufs et les jeunes couvées qu'il trouvait dans les nids à l'époque des amours des oiseaux, les lapins qu'il prenait dans leur terrier, les oiseaux auxquels il faisait la chasse avec une adresse et une agilité merveilleuse et qu'il parvenait à attraper, enfin tous les animaux qu'il pouvait prendre et quelquefois les restes saignants, mis en réserve, d'un festin de carnassiers.

Quand il n'était pas pressé par la faim, il faisait rôtir ou plutôt sécher sa viande au soleil ; mais le plus souvent il mangeait la chair saignante, palpitante encore. Il le fallait bien, puisque, à l'exception du bois, il ne possédait aucune des choses nécessaires pour faire du feu.

La nuit, il dormait sur des fougères et des feuilles sèches qu'il avait ramassées dans le bois et dont il s'était fait un lit dans un coin de la grotte. Le jour, quand il n'y avait pas pour lui nécessité de sortir, il restait couché ou accroupi sur sa litière, pendant des heures entières, immobile, les yeux à demi fermés, comme plongé dans une méditation profonde ; ou

bien les yeux grands ouverts, fixés sur le filet de lumière qui descendait d'en haut, il semblait en extase. Mais toujours il avait l'air de rêver.

Hélas! à quoi pouvait-il penser, le malheureux?

Au passé, à ses jeunes années, à ce qu'il avait déjà souffert, à ceux à qui il devait sa triste existence? Oui, peut-être. Peut-être aussi pensait-il à sa mère... Il devait se souvenir. Et puis, qui peut dire que, dans son immense et éternelle solitude, ne pouvant s'entretenir qu'avec ses pensées, il n'essayait pas de déchirer le voile de l'avenir?

Que de choses enfouies, perdues, devaient exister en lui sans pouvoir en sortir ou se révéler! Dans son cœur, des trésors d'affection, de tendresse, de dévouement; dans sa pensée, le secret du passé.

Dans un autre coin de la grotte, il y avait un fusil à deux coups couvert de rouille. Il l'avait trouvé dans le bois. Cette arme à feu avait dû appartenir à quelque braconnier, qui, surpris par les gardes ou les gendarmes, l'avait jetée dans un buisson. Le coureur des bois avait assisté plus d'une fois, de loin, à une chasse; il avait entendu les détonations et vu tomber le gibier; il connaissait donc l'emploi du fusil. Il avait longuement étudié le mécanisme de celui qui était devenu sa propriété; mais il ne s'en était jamais servi, pour cause : il n'avait ni poudre, ni plomb, ni capsules.

Il avait encore trouvé, un jour, dans un sentier de la forêt, un couteau de chasse, et quelque temps après un vieux panier qu'on avait oublié dans une clairière.

A défaut d'autres instruments, le couteau, on le comprend, lui rendait de nombreux services. Quant au panier, il lui avait servi de modèle pour en fabriquer plusieurs autres de diverses grandeurs avec lesquels il allait faire ses provisions. Il y en avait un amas dans une partie de la grotte transformée en grenier d'abondance. Tous les blocs en saillie faisaient l'office des rayons d'une étagère ou des claies d'un fruitier. Chaque cavité lui tenait lieu d'un coffre ou d'une armoire. A côté d'un tas de noisettes, un tas de glands, des noix, des fruits de toutes sortes, les uns encore verts, les autres séchés sous les rayons du soleil, des marrons, des châtaignes, un fagot de racines, des bottes d'herbages. A quelques pas de sa demeure, il avait établi un petit parc dans lequel il avait jeté plusieurs milliers d'escargots; ce pulmonès terrestre était un de ses régals. Beaucoup parvenaient à s'échapper; mais cela l'inquiétait médiocrement, car, s'il ne les arrêtait pas dans leur fuite, il pouvait facilement en trouver d'autres.

Toutes ces choses cueillies, coupées ou ramassées et entassées à profusion étaient ses conserves pour l'hiver. Il n'avait pas deviné que, l'hiver

venu, quand la terre est gelée et que tout est enseveli sous la neige, on ne trouve rien dans le bois; non, il n'avait pas deviné cela, il le savait par expérience, car, depuis qu'il vivait à l'état sauvage, il avait vu se renouveler toutes les saisons.

Grâce aux précautions qu'il prenait quand il faisait dans la forêt des excursions plus ou moins longues, plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'il eût été rencontré ou seulement aperçu.

Comme nous l'avons dit, on croyait à Mareille qu'il avait quitté la forêt pour aller chercher un asile plus sûr dans une autre région. Mais un jour, en novembre, des chasseurs le trouvèrent étendu sur un tapis de mousse, au bord du ruisseau dont nous avons parlé.

Les yeux fermés, sommeillant ou enfoncé dans un de ses rêves, il ne les avait pas entendus venir. Comme toujours, après avoir pris son bain, il s'était couché là, avec d'autant plus de confiance et de tranquillité, que l'endroit était le plus sombre, le plus désert de la forêt et que jamais il n'y avait vu le pas d'un homme. Les chasseurs n'étaient plus qu'à quelques pas de lui lorsque le bruit d'une branche de bois mort, craquant sous le pied, frappa son oreille et le tira de sa somnolence. Il tressaillit, leva la tête et regarda comme la bête qui craint d'être surprise.

En apercevant les chasseurs, dont l'attitude, d'ailleurs, n'était nullement menaçante, il fut saisi d'une folle épouvante. Il poussa un cri, se dressa comme mû par un ressort, promena autour de lui ses yeux hagards pour s'assurer qu'il n'avait pas d'autres ennemis à redouter, franchit le ruisseau d'un bond et disparut avec la rapidité de l'éclair.

Les chasseurs se regardèrent. Ils étaient encore sous le coup de la surprise.

— Il a eu une rude peur, dit l'un.

— Pourtant il a dû voir que nous ne songions pas à lui faire du mal.

— C'est égal, il a les jarrets solides, le gaillard.

— Il s'élance et bondit comme un chamois; il attraperait un chevreuil à la course.

— Il a fui dans cette direction; il doit avoir son gîte dans un des trous de la Bosse-Grise.

— C'est certainement là qu'il se cache.

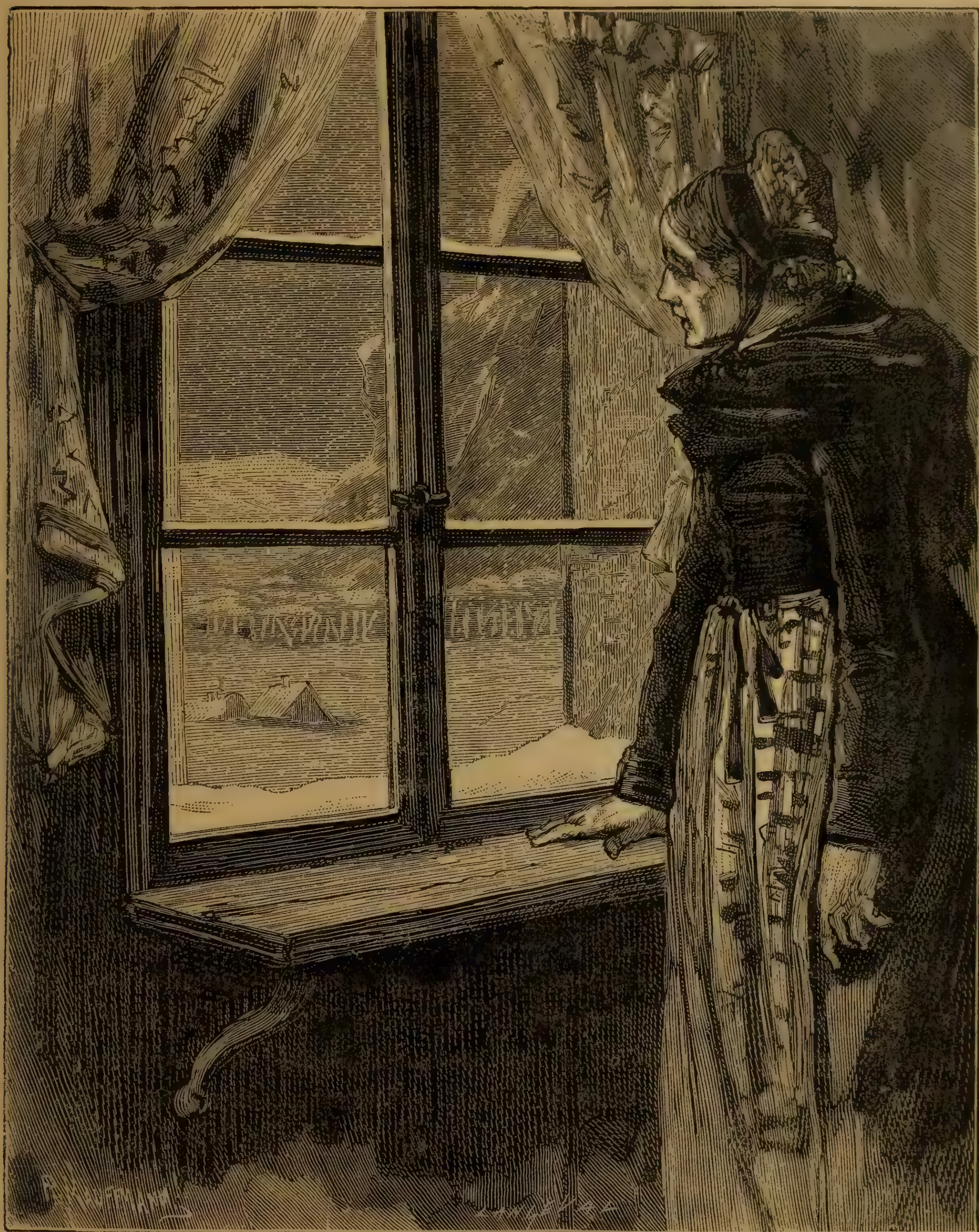
— Et il se cache bien, puisque, depuis des mois, nul autre que nous ne l'a vu.

— Cela indique qu'il ne tient pas à être repris une seconde fois.

— Mais de quoi peut-il vivre, le pauvre diable? je me le demande.

— Ça, c'est son affaire.

— On prétendait qu'il n'était plus dans la forêt.



On voyait l'épaisse couche de neige nivelant la plaine... (p. 132.)

— Nous venons d'avoir la preuve du contraire.

Les chasseurs s'étaient arrêtés; ils n'allèrent pas plus loin. D'ailleurs, pour les empêcher d'avancer, ils avaient devant eux la barrière de ronces qui, de ce côté, défendait les abords de la Bosse-Grise. Sans feuillage maintenant, plus sombres, plus menaçantes, plus terribles dans leur nudité, droites, courbées, tordues ou s'allongeant, montrant leurs dents formidables, prêtes à mordre et à déchirer la chair, elles semblaient dire : Gar-

diennes de ces rochers, nous sommes là depuis des siècles pour défendre aux hommes d'approcher.

Les chasseurs égarés se hâtèrent de rebrousser chemin.

VIII

PAUVRE CATHERINE

Le lendemain, tout le monde, à Mareille, savait que le sauvage était toujours dans la forêt et que, selon toutes les probabilités, il avait établi sa demeure dans les environs de la Bosse-Grise.

— J'aurais préféré qu'il se fût éloigné de nous, dit Jacques Vaillant à sa femme.

— Pourquoi? demanda-t-elle.

— Pour ta tranquillité, Catherine; car, depuis que ce malheureux est entré ici, tu es bien changée; j'observe, je vois... Je ne te disais rien, espérant que cela se passerait. Catherine, quelque chose te tourmente.

Elle ne répondit pas, mais elle laissa échapper un soupir; c'était dire à son mari qu'il ne se trompait point.

Oui, elle était triste, la bonne Catherine. Douée d'une sensibilité nerveuse excessive, elle souffrait. En lui parlant, peut-être avec trop peu de ménagement, des terribles dangers que courait le sauvage dans sa vie errante au milieu des bois, son mari l'avait frappée au cœur. Et le pire, c'est qu'elle s'efforçait de cacher son mal pour ne pas inquiéter Jacques.

Ce qu'elle éprouvait, elle n'aurait su le dire. Cela ne ressemblait pas à un remords de conscience troublée; ce n'était pas non plus une douleur physique, mais quelque chose de plus redoutable. C'était une mélancolie noire, née d'une impression profonde, qui l'avait saisie tout d'un coup, brutalement, et qui, lentement, mais avec une opiniâtreté inexorable, poursuivait son œuvre fatale, s'enfonçait dans son cœur comme un ver rongeur, détruisait ses forces, obscurcissait ses idées, l'enveloppait de ténèbres, absorbait tout son être, enfin, et faisait dans son cerveau d'affreux ravages.

Elle n'avait pas senti venir le mal; il l'avait prise comme une proie. Cependant, quand elle ressentit ses premiers effets, elle essaya de lui échapper, de le repousser; mais déjà il s'était emparé de sa pensée; il la tenait captive. Alors, reconnaissant son impuissance, inerte, sans défense, elle s'affaissa sous l'écrasement.

Le jour, la nuit, à chaque instant, toujours, sa pensée fixe conduite, dirigée par le monstre qui se plaisait à la torturer, s'élançait à la recherche du sauvage, fouillant la profondeur des bois, gravissant jusqu'aux cimes des plus hautes montagnes.

Chose étrange, son affection pour Jeanne s'affaiblissait, s'usait comme le morceau de fer sous la lime; elle oubliait l'enfant qu'elle avait adoptée, naguère encore si chère à son cœur. Sa pensée enchaînée, nageant dans le noir, n'avait plus la force de se dégager de ses liens pour s'abandonner à une influence salutaire.

Jeanne, près d'elle, aurait forcément amené une diversion: ranimée par les caresses de l'enfant, elle serait parvenue, peut-être, à secouer sa torpeur, à sortir de son atonie. Alors c'eût été la guérison.

Mais Jeanne, nous le savons, était à Épinal. Elle ne songea pas à la faire revenir.

Complètement dominée par le mal, qui allait toujours en s'aggravant, n'ayant ni la force, ni le courage, ni même la volonté de tenter seulement de réagir contre lui, elle laissait s'accomplir l'œuvre de destruction.

— Catherine a quelque chose, se répétait souvent Jacques Vaillant, c'est-à-dire chaque fois qu'il la surprenait, immobile comme une statue, absorbée en elle-même, sa pensée dans le noir. Mais cela se passera, ajoutait-il pour se rassurer.

Il ne pouvait croire à la gravité du mal inconnu qui, sourdement, minait la pauvre femme.

Du reste, pour qu'il ne s'effrayât point, après un violent effort, elle forçait ses lèvres à sourire et prenait un air de gaieté. Comme toujours, d'ailleurs, elle donnait ses soins à son ménage, vaquait à ses travaux journaliers. Mais elle allait, venait, s'occupait machinalement, par habitude. Elle agissait inconsciemment, n'ayant plus de goût à rien.

Quand le froid, devenu rigoureux, dessina ses arabesques fantaisistes sur les vitres des maisons; quand la neige, tombant drue, à gros flocons, eut en un seul jour étendu sur la terre durcie un immense linceul, la maladie de Catherine prit un caractère tout à fait alarmant. Son pâle sourire s'envola de ses lèvres pour n'y plus revenir; sa gaieté forcée, factice, disparut, emportée dans un tourbillon du vent de bise qui hurlait

d'une façon sinistre en se heurtant aux angles des maisons et sifflait lugubrement dans les branches des grands arbres de la forêt.

Jacques Vaillant vit sa chère femme maigrir à vue d'œil; ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, en s'enfonçant chaque jour davantage sous les arcades sourcilières; ses lèvres s'amincissaient, des rides profondes se creusaient sur son front; plus de rose sur ses joues, qui s'estompaient d'une teinte d'ambre.

Catherine ne sortait plus : elle restait enfermée dans sa maison, évitant de se laisser voir à une fenêtre; on aurait dit qu'elle avait horreur du grand jour ou que le monde lui faisait peur. Il y avait de cela; car, en l'absence de son mari, quand un visiteur se présentait, elle se cachait pour ne pas le recevoir, ou, si elle était surprise, elle le renvoyait vite pour se retrouver dans sa ténébreuse solitude.

Quand Jacques n'était pas là ou qu'elle ne craignait pas qu'il la vît, elle s'approchait d'une fenêtre, toujours la même, et là, immobile, dans une attitude douloureuse, les bras ballants, elle regardait au loin. Elle voyait l'épaisse couche de neige nivelant la plaine, la ligne sombre de la forêt, au-dessus les crêtes escarpées de la montagne, et plus près d'elle, à sa droite, sortant des brumes flottantes, la Bosse-Grise, avec sa couronne de neige et ses larges rayures blanches au bord des abîmes.

Ses yeux restaient fixés, comme rivés, sur le gigantesque rocher. Alors un frisson courait dans tous ses membres, un cri rauque se nouait dans sa gorge ou une plainte déchirante s'échappait de sa poitrine haletante.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-il devenu? gémissait-elle. Oh! le malheureux!... Mort, mort!... Oui, mort de froid et de faim ou sous la dent des loups! Oh! oh! oh! Déchiré, mis en pièces, mangé par les bêtes!

Tout son corps frémissait, tremblait d'horreur et d'épouvante. Elle laissait échapper une nouvelle plainte ou poussait un nouveau cri désespéré, et, effarée, pantelante, elle reculait folle de terreur, comme si le spectacle horrible que créait son imagination eût été réellement sous ses yeux. Elle tombait lourdement sur un siège, presque inanimée, mais frissonnant toujours. Elle restait là longtemps, souvent des heures entières, la tête appuyée sur un meuble, reprenant peu à peu son effrayante immobilité. On aurait dit qu'elle ne pouvait plus la soutenir, sa pauvre tête, hantée par d'horribles visions, ou que le poids d'une pensée unique était pour elle un fardeau trop lourd à porter.

Jacques Vaillant ne disait plus :

— Ce ne sera rien, cela se passera.

Son inquiétude se changea en crainte plus sérieuse. Le dépérisse-

ment rapide de sa femme lui disait suffisamment qu'il devait s'effrayer.

Un jour, malgré Catherine, qui s'y opposait de toutes ses forces, il fit venir un médecin. Celui-ci ne sut que dire. Il vit bien que la pauvre femme se consumait lentement; ce n'était pas la première fois qu'il lui était donné d'observer les symptômes d'une affection cérébrale. Il ne douta point que le siège du mal ne fût au cerveau; mais que pouvait-il contre une maladie de l'âme? Pour la forme et par acquit de conscience, il griffonna une ordonnance.

Pendant quelques jours Catherine voulut bien, sur les instances de son mari, suivre les prescriptions du docteur; elle avala différentes drogues, de ces produits pharmaceutiques qu'un médecin peut toujours faire prendre à un malade sans rien risquer, parce que, s'ils ne font pas de bien, ils ne font pas de mal non plus.

Cependant la faiblesse suivait la progression du mal qui tuait la pauvre femme. Tous les ressorts s'étaient successivement détendus. Bientôt, Catherine ne put plus se traîner sur ses jambes décharnées, fléchissantes. Elle dut garder le lit.

Gertrude, qu'on prenait auparavant une ou deux fois par semaine pour faire les gros ouvrages de la maison, dut venir tous les jours.

De loin en loin le médecin faisait une visite.

Jacques Vaillant ne se lassait pas de l'interroger.

— Je ne peux rien dire, répondait-il. Dans beaucoup de cas, la science est impuissante; celui-ci en est un. Laissons passer l'hiver, le printemps reviendra. Alors il faudra des distractions, beaucoup de distractions.

— Le printemps, le printemps! murmurait l'ancien dragon en hochant la tête, nous en sommes loin.

Et il regardait tristement les arbres du jardin fleuris de givre et le tapis de neige miroitant sous les pâles rayons du soleil.

Le visage de la malade se couvrait d'une teinte plus terreuse, ses yeux s'enfonçaient davantage, on voyait les os sous la peau de ses joues creuses; elle ne remuait plus; elle ne s'intéressait plus à rien; elle était si faible que manger un peu était pour elle une grande fatigue.

A la fin de janvier, le mal empira encore; elle eut de longues heures de délire. Alors, surexcitée, tout le système nerveux irrité, elle retrouvait un peu de force. Elle sursautait, se tordait dans ses draps en poussant des cris d'épouvante, rauques, horribles. Puis, dans ses yeux démesurément ouverts, d'une fixité effrayante, s'allumait un brasier.

— Les loups, les loups, les loups! criait-elle. Jacques, qu'attends-tu? Vite, vite, prends ton fusil et tue-les toutes, ces bêtes hideuses!... Oh! comme ils rugissent! Entends-tu, Jacques, entends-tu? Ils arrivent de

tous les côtés. Quelle bande! Ah! le malheureux est perdu!... Ils se jettent sur lui, ses os broyés craquent sous les dents féroces; ils s'arrachent ses membres sanglants... Regarde, là, là. Vois-tu? C'est une tête, sa tête détachée, qui roule, roule, roule...

Longtemps elle se débattait pour échapper à l'horrible vision. La crise se calmait à la fin, suivie d'un long frémissement du corps, et se terminait par des plaintes et des sanglots.

C'était le commencement d'une douloureuse agonie.

— Il s'est fait en elle, lentement, un épouvantable ravage, dit le médecin; tous les organes ont été atteints successivement; un miracle seul peut la sauver.

Catherine était condamnée.

Mais, déjà, Jacques Vaillant avait compris qu'il ne devait plus se faire illusion. Le cœur brisé, il voyait la mort s'approcher, guettant sa proie. Et son affection ne pouvait rien, rien! Il fallait être séparé pour toujours de celle qu'il avait tant aimée, de la douce compagne de sa vieillesse. Il fallait rassembler toutes ses forces, se raidir pour supporter le coup terrible.

Un matin, il dit à Gertrude :

— Je pars, je reviendrai dans la nuit; ayez bien soin de ma pauvre Catherine en mon absence.

Il courut à Épinal et revint dans la nuit, comme il l'avait annoncé, amenant la petite Jeanne.

Catherine était au plus mal.

Cependant, quand la porte de sa chambre s'ouvrit, livrant passage à Jacques et à l'enfant, elle se souleva un peu et tourna sa tête vers eux. Ses traits rigides s'animèrent et il y eut dans ses yeux comme un rayonnement de joie.

— C'est Jeanne, c'est notre enfant, dit-elle d'une voix faible, je l'attendais... De loin je la voyais venir avec toi, Jacques.

La petite fille se jeta sur le lit en pleurant à chaudes larmes.

— Maman, maman!

La mourante l'entoura de ses bras et, avec ce qui lui restait de force, la serra contre son cœur.

Jacques Vaillant s'était approché, s'efforçant de retenir ses larmes.

— Merci, Jacques, dit-elle; tu as bien fait d'aller chercher la petite. Pourtant c'est un triste spectacle pour elle. Je vais m'en aller, ma fin est proche; mais tu ne resteras pas seul, Jeanne est là; elle me remplacera bientôt dans ta maison. Jacques, tu peux l'adopter maintenant, il faut que Jeanne soit vraiment ta fille, qu'elle porte ton nom. Feras-tu cela?

— Oui, Catherine, je te le promets.

Elle mit un baiser sur le front de l'enfant.

— Jacques, reprit-elle au bout d'un moment, est-ce que la lampe est éteinte? Je ne vois plus.

Soudain, elle poussa un soupir, leva ses bras, qui s'agitèrent un instant et retombèrent sur le lit, raides. Elle ne fit plus un mouvement, elle était morte !

Jeanne avait reçu son dernier souffle dans son dernier baiser.

— Oh ! fit Jacques Vaillant.

Et un sanglot s'échappa de sa poitrine.

Il se pencha sur le lit, colla pieusement ses lèvres sur le front de la morte et lui ferma les yeux.

Jeanne et Gertrude s'étaient agenouillées devant le lit. Toutes deux pleuraient et priaient.

Le vieux soldat restait debout, immobile, sombre, les yeux mornes, sentant naître en lui le dégoût de la vie. Mais son regard s'arrêta sur la tête courbée de l'orpheline. Aussitôt il tressaillit.

— Trois tombes creusées autour d'elle, pensa-t-il : si à mon tour je lui manquais, que deviendrait-elle ?

Il eut un nouveau tressaillement qui fit vibrer toutes les fibres de son cœur.

— Non, non, ajouta-t-il, je n'ai pas le droit de suivre Catherine dans la mort. Jeanne a besoin de moi ; pour elle, il faut que je vive !

IX

LES CHARBONNIERS

Jacques Vaillant avait découvert trop tard, malheureusement, quand il n'était plus temps de combattre le mal, la cause de la maladie de sa femme. Catherine avait eu l'esprit frappé. En rendant la liberté au sauvage, elle croyait l'avoir jeté au milieu d'effroyables dangers que son imagination exagérait encore. Cette pensée l'avait tuée.

Mais l'ancien dragon avait des sentiments généreux, l'âme grande. Il n'en voulait point au malheureux, innocent d'ailleurs, à qui il devait le deuil éternel de son cœur. Au contraire, il s'intéressait plus vivement à son sort.

L'hiver avait été long et dur avec deux mois de neige, et Jacques avait aussi des craintes. Triste, pensif, il se demandait souvent :

— Qu'est-il devenu ?

Les paroles incohérentes prononcées par la défunte dans ses heures de délire s'étaient gravées dans sa mémoire et, quoi qu'il fît, elles étaient toujours présentes à sa pensée. Il tremblait que le sauvage ne fût, en effet, mort de faim et de froid ou qu'il n'eût été dévoré par les loups affamés.

Les beaux jours revinrent, ramenant avec eux les chauds rayons, les nuits tièdes, la verdure, les fleurs parfumées, les bourdonnements d'insectes, les chants d'oiseaux.

Un jour d'avril, on aperçut le sauvage dans les environs de la Bosse-Grise.

En apprenant cela, Jacques Vaillant éprouva un immense soulagement. Toutefois, au bout de quelques jours, il se mit à douter. Était-ce bien le sauvage qu'on avait vu ? Si on s'était trompé ? Il retomba dans sa perplexité. Voulant à toute force acquérir une certitude, il sortit un matin de chez lui ; s'appuyant sur sa canne, il se dirigea vers la forêt. Il monta vers la Bosse-Grise en suivant le bord du ruisseau jusqu'à sa source.

Celui qu'il cherchait était là, assis sur une roche, les jambes pendantes, en contemplation devant deux écureuils qui faisaient des exercices de voltige en se poursuivant à travers les branches d'un hêtre. Caché derrière un rideau de feuillage, Jacques Vaillant ne pouvait le voir ; lui-même n'avait pu encore apercevoir le vieillard ; mais, déjà, le bruit des feuilles froissées dans le balancement des branches lui avait révélé la présence d'un homme dans sa solitude.

Il se laissa glisser sur le sol, prêt à fuir.

Jacques Vaillant, écartant quelques branches, sortait du fouillis de verdure qui l'avait caché jusqu'alors.

Deux regards rapides se croisèrent.

Le vieillard eut une exclamation de joie.

Le sauvage l'avait reconnu. Sa physionomie changea d'expression et le feu sombre de ses prunelles s'éteignit. Il sentait que c'était un ami et non un ennemi qui venait lui faire une visite. Au lieu de se sauver, il s'avança vers Jacques, qui s'était arrêté.

Le vieillard l'examinait avec surprise.



Tou ce monde en mouvement, hommes, femmes et enfants, le réjouissait... (p. 139).

— C'est singulier, pensait-il, il n'a pas changé : il est toujours plein de force et de santé; le froid et la faim ne l'ont donc pas fait souffrir?

En voyant la douleur peinte sur le visage de Jacques Vaillant, le coureur des bois s'attrista subitement. De grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Était-ce l'émotion du souvenir? Peut-être venait-il de deviner que la bonne Catherine n'était plus de ce monde. Peut-être le savait-il depuis longtemps. Qui sait s'il n'avait pas entendu les cloches de Mareille

tinter le glas des morts pour Catherine ; si, avec sa vue perçante, debout sur un rocher proéminent, il n'avait pas vu sortir le cercueil de la maison où il avait reçu une si affectueuse hospitalité?

Quoi qu'il en fût, le vieux soldat vit les larmes et se sentit profondément touché.

— S'il voulait me suivre, se dit-il, je l'emmènerais et le garderais près de moi ; je serais pour lui un protecteur, un ami ; je l'habillerais, je le nourrirais, je lui apprendrais à parler, si c'est possible, et je le ferais instruire. Oui, en souvenir de ma pauvre Catherine, je voudrais l'arracher à sa misérable existence. Je suis sûr qu'au bout de huit jours passés avec moi, il n'aurait plus le désir de me quitter pour revenir ici.

Sous l'action de cette pensée généreuse, il prit la main du sauvage et chercha à l'entraîner, tout en essayant de lui faire comprendre que ce qu'il avait de mieux à faire était de le suivre.

Mais le coureur des bois retira vivement sa main, fit trois pas en arrière et le regarda tristement en hochant la tête. Il semblait dire :

— Vous avez trahi ma confiance, c'est mal !...

Le vieillard sentit le reproche. Il fit une tentative pour rentrer en faveur. Mais le coureur des bois, effarouché, soupçonneux, était devenu craintif. Il tourna les talons, s'enfonça sous bois et disparut.

— C'est fini, murmura Jacques Vaillant, il n'y a rien à faire pour lui ; sa vie errante, misérable, lui plaît ; il faut l'abandonner à sa malheureuse destinée.

Il revint sur ses pas, toujours triste et désolé, en pensant à Catherine, mais complètement rassuré, cette fois, au sujet du sauvage.

— Ah ! se disait-il, si la mort ne m'avait pas enlevé si vite ma pauvre femme, elle aurait pu guérir !

. . . .

L'année suivante, voyant qu'on ne cherchait plus à troubler sa tranquillité, à s'emparer de lui, l'hôte de la forêt devint moins craintif, moins farouche. Il cessa de se cacher. Il ne prenait plus autant de précautions pour ne pas être vu lorsqu'il allait faire ses provisions. On le rencontrait journellement. Si, par un reste de défiance, il ne se laissait pas encore approcher de trop près, du moins il ne se sauvait plus. On voyait bien qu'il n'avait plus peur de l'homme. Il commençait à s'apprivoiser.

S'enhardissant de plus en plus, poussé par la curiosité, sans doute, et peut-être aussi par d'autres sentiments, il s'en vint rôder autour des huttes de charbonniers. Ceux-ci, loin de l'effrayer, de le repousser, cherchaient, au contraire, à l'attirer près d'eux. Il paraissait particulièrement sensible aux paroles affectueuses des femmes. Il aimait les enfants, qui

s'habituaient à le voir et n'avaient plus peur de lui; il s'approchait d'eux, les regardait tristement et quelquefois les prenait dans ses bras et les embrassait. Une mère coupait un morceau de pain de la miche, y joignait un morceau de lard, de bœuf ou de fromage, et un enfant portait cela joyeusement au sauvage. C'était l'aumône du pauvre au malheureux. Il appuyait une main sur son cœur, — c'était sa manière de remercier, — et il mangeait. Comme cela lui semblait bon! On voyait le plaisir qu'il éprouvait.

Assis sur un monticule, à une certaine distance, ou bien couché sur la branche d'un arbre, pendant des heures entières, il regardait travailler les charbonniers. Tout ce monde en mouvement, hommes, femmes et enfants, le réjouissait; il s'intéressait beaucoup à tout ce qu'il voyait faire. Il s'amusait à écouter le bruit des scies, à voir tomber du chevalet les morceaux de bois sciés de même longueur, à voir rouler les brouettes, porter les civières et empiler ensuite le bois destiné aux fourneaux.

Il fut plus vivement intéressé encore quand il vit, de distance en distance, sur des emplacements nettoyés, dont on avait battu le sol, s'élever une trentaine de pyramides construites avec les morceaux de bois sciés précédemment, dressés bout à bout et symétriquement alignés.

Il passait d'un étonnement à un autre. D'abord il avait pensé que ces meules de bois étaient des cabanes d'un nouveau genre que construisaient les charbonniers. En effet, n'était-ce pas pour s'abriter contre le froid, le vent, la pluie ou la neige qu'ils recouvraient les meules, de la base au sommet, d'une épaisse chemise d'argile? Mais il comprit bientôt qu'il s'était trompé.

Les meules établies et le travail de revêtement terminé, les charbonniers allumèrent dans les cheminées ménagées à l'intérieur de chaque meule un feu de petit bois. Alors une fumée noire et épaisse s'échappa au sommet des meules. Au bout de trois ou quatre heures, les charbonniers cessèrent d'entretenir le feu du foyer. La cheminée se trouvant entièrement remplie de menus charbons, le feu gagnait déjà les bûches voisines et allait successivement se communiquer aux autres.

Les cheminées furent bouchées et l'on pratiqua de nouvelles ouvertures nommées ouvreaux, lesquels fonctionnent comme cheminées et appellent vers eux la combustion.

La carbonisation se fait de haut en bas et du centre à la circonférence; à mesure qu'elle avance, le charbonnier ferme les premiers ouvreaux et en pratique d'autres un peu au-dessous. On voit la meule s'affaisser sur elle-même, par suite de la diminution considérable qu'éprouve le volume du bois. Enfin, quand la carbonisation a atteint la base de la meule, on

ferme toutes les ouvertures, ouvreaux et évents, et on laisse s'éteindre le feu. La carbonisation se fait plus ou moins vite, suivant la quantité de bois; cinq jours au plus pour les petites meules, quinze jours pour les plus grosses.

Pendant la durée des feux, le pauvre sauvage ne manqua pas un seul jour de venir voir le travail des charbonniers. On aurait dit que les petits nuages de fumée qui sortaient des meules, léchant la croûte de terre, qui montaient ensuite en spirales bleuâtres pour disparaître bientôt, emportés par le vent, étaient pour lui un spectacle merveilleux.

Nous l'avons dit, tout ce qu'il voyait faire l'intéressait. Il regardait, se rendait compte de tout et cherchait à comprendre. Pourquoi faisait-on ceci et ensuite cela? Il était curieux. Il voulait savoir. Aussi le voyait-on chaque jour, de grand matin, à son poste d'observation. Évidemment, il se faisait un grand travail dans sa pensée et il devait y avoir dans son cerveau une éclosion d'idées.

Une nouvelle surprise l'attendait à la démolition des meules. Il avait vu entasser le bois; maintenant le bois n'existait plus, c'était du charbon. Son étonnement se manifesta dans une admiration naïve. Il était émerveillé et heureux, surtout, de découvrir le secret du travail qu'il avait vu faire. Alors, pour la première fois, il osa s'approcher des charbonniers; il chercha à leur faire comprendre qu'il les avait vus travailler, qu'il s'était intéressé à leur travail et qu'il était content. Il toucha le charbon, il en leva des brassées, comme si c'eût été une joie pour lui de se noircir les mains et le visage.

Les voituriers vinrent avec leurs grandes bannes et enlevèrent le charbon. Il y avait là un homme qui recevait de l'argent; cet homme paraissait être le maître des charbonniers. Le sauvage l'avait vu plusieurs fois déjà, aux jours de paye, assis devant une table sur laquelle il comptait des piles de pièces d'or, d'argent et de cuivre. Les charbonniers, rangés autour de lui, attendaient silencieux. Il les appelait l'un après l'autre et remettait à chacun un certain nombre des pièces jaunes et blanches étalées sur la table.

Le sauvage comprit que ces pièces rondes, brillantes et sonnantes, qu'on remettait à l'homme, étaient le prix du charbon, et que les pièces semblables qu'il avait vu donner aux charbonniers étaient le prix de leur travail.

Il ne connaissait pas la valeur de l'argent, mais il devina que c'était avec ces petits morceaux de métal que les charbonniers se procuraient tout ce qui leur était nécessaire : du linge, des vêtements, du pain, la viande et le lard qu'ils faisaient cuire, les légumes, herbes ou racines

meilleures que celles qu'il trouvait dans le bois, des œufs plus gros que ceux pondus dans les nids des arbres.

Ce fut une révélation. Il avait compris la raison, la nécessité du travail.

Il devint songeur, soucieux. Quelque chose le tourmentait. Il était jeune et fort; mais que faisait-il de sa jeunesse? A quoi lui servait sa force? Il voyait travailler les charbonniers et il sentait en lui comme la honte de ne rien faire.

Un jour, il vit un chevalet inoccupé, la scie était à côté.

Il eut une sorte de tressaillement nerveux et ses yeux étincelèrent.

Il saisit la scie, mit une perche sur le chevalet, prit mesure, ainsi qu'il avait vu faire, pour couper de même longueur, et se mit à scier.

Autour de lui, on cria :

— Bravo! bravo! c'est très bien!

— C'est qu'il n'est point gauche du tout, dit une femme.

— On dirait qu'il n'a fait que ça toute sa vie...

— Il est fort et il est adroit.

Se voyant encouragé, il continua. Les enfants étaient en admiration devant lui. L'ouvrage fondait dans ses mains, pour nous servir de l'expression d'un vieux charbonnier. Sans prendre une minute de repos, sans lever le nez en l'air, ne regardant ni à droite ni à gauche, il sciait, sciait toujours avec acharnement, avec fureur, avec une sorte de passion. Le bois coupé de longueur s'entassait autour de lui.

A l'heure de la soupe on fut obligé de l'arrêter.

— Viens, lui dit-on.

On l'emmena. Il s'assit à la table des charbonniers et mangea avec eux. Le travail lui avait donné de l'appétit; il dévora tout ce qu'on mit devant lui. On ne trouva point qu'il mangeait trop : il avait bien gagné son dîner. Il travailla encore le soir. Il revint le lendemain, il revint les jours suivants.

Quand il ne sciait pas, il brouettait des charges énormes. Il aidait à empiler le bois, à construire les meules; on l'employait à tout. On n'eut jamais à lui dire : ceci est mal fait. Il alluma et entretint le feu des cheminées; il ouvrit et ferma les ouvreaux; il fit du charbon. En quelques mois, le sauvage était devenu charbonnier.

Il ne recevait aucun salaire.

Pourquoi lui aurait-on donné de l'argent? Il n'aurait su qu'en faire. Mais il n'avait plus à courir dans la forêt pour trouver sa nourriture; il y avait toujours quelque chose pour lui dans les huches, qu'il eût travaillé ou non. L'hiver, il n'avait plus à redouter le froid : toutes les huttes lui

étaient ouvertes ; il avait sa place au foyer, devant les bûches rouges ou les flammes du fagot.

Il s'était, on le comprend, facilement habitué à une meilleure nourriture, aux aliments cuits.

Toutefois, il préférait toujours l'eau au vin, qui lui semblait une boisson détestable.

S'il l'eût voulu, il aurait pu rester constamment avec les charbonniers ; mais, bien qu'il se fût peu à peu apprivoisé et familiarisé, il était toujours l'homme sauvage ; il aimait sa liberté. Il préférait sa litière de feuilles sèches dans sa grotte à un lit dans une hutte.

Les charbonniers étaient quelquefois quinze jours, trois semaines et même plus sans le voir. Quand il revenait, on lui faisait fête ; on lui donnait à manger ce qu'on avait de meilleur. Comme on connaissait ses goûts, vite on lui faisait cuire quelques pommes de terre sous la cendre. Les femmes le flattaient, les enfants lui faisaient mille caresses, sautaient sur ses genoux, jouaient avec lui.

On l'amadouait, on aurait voulu le garder, non pas seulement parce qu'il rendait des services et que c'était un cheval à l'ouvrage, mais aussi parce qu'il était bon. On l'avait pris en affection. On avait pitié de son triste sort.

Il savait bien qu'on l'aimait, que tous ces braves gens, hôtes comme lui de la forêt, étaient ses amis ; mais il restait insensible, en apparence, à toutes les avances : rien ne pouvait le séduire. Il était attaché à sa grotte, à la source limpide du rocher, comme les lierres aux flancs dentelés et anguleux de la Bosse-Grise. Évidemment il trouvait dans sa vie errante un charme infini ; il se replongeait avec bonheur dans sa solitude, savourant en quelque sorte son isolement. Alors, délicieusement bercé par le chuchotement des feuilles et le chant des oiseaux, regardant passer les nuages, il reprenait ses rêves mystérieux, interrompus par les distractions du travail.

Pendant ce temps, il revenait à sa nourriture d'autrefois ; il ne mangeait pas de bonnes choses comme chez ses amis les charbonniers, mais il ne s'en portait pas plus mal.

En entendant parler autour de lui, il avait appris la signification d'un certain nombre de mots et à les prononcer. Il disait « oui, non, bonjour, bonsoir, merci, monsieur, madame... » Il nommait également plusieurs objets : pain, viande, fruit, légume, scie, bois, charbon, etc. Cela indiquait qu'avec un peu de bonne volonté et de patience, on aurait pu, peut-être en peu de temps, lui apprendre à parler. Mais, trop occupés de leurs travaux, ne voyant en lui, d'ailleurs, qu'un pauvre diable, un innocent,

condamné à une existence misérable, les charbonniers ne pensèrent pas à lui rendre cet immense service.

Ses vêtements s'usaient vite, quand même ils ne s'en allaient pas en morceaux arrachés par les ronces et les épines. Cependant les charbonniers et les personnes qui le rencontraient dans la forêt remarquèrent qu'il était toujours convenablement vêtu, légèrement l'été, chaudement l'hiver.

Ceci pourrait étonner. Voici le mot de l'énigme.

Jacques Vaillant ne l'oubliait point. De loin, constamment, il veillait sur lui, hommage rendu à la mémoire de sa chère défunte. Au renouvellement de chaque saison, sans que personne pût savoir où il allait, il sortait de chez lui, ayant un paquet sous son bras. Il gagnait la forêt, suivait le ruisseau jusqu'à sa source et déposait son paquet dans une anfractuosité du rocher.

Le jour même ou le lendemain, venant boire à la source, le coureur des bois trouvait le paquet, qui contenait presque toujours un vêtement complet et une ou deux chemises de bonne toile de ménage.

Nous l'avons vu couvert de deux peaux de loups à peu près ajustées à sa taille. C'est après l'hiver 1868-1869, qui avait été extrêmement rigoureux dans les montagnes des Vosges, qu'on lui avait vu porter, pour la première fois, cette espèce de pardessus.

A la fin de l'automne, une bande de loups, probablement chassée d'une autre contrée, était venue chercher un refuge dans la forêt de Mareille. Comme on n'aime nulle part le voisinage de ces bêtes nuisibles et dangereuses, on leur fit la chasse. Dix ou douze furent tués et plusieurs autres blessés, dont deux mortellement. Ceux-ci moururent l'un près de l'autre dans un fourré et furent trouvés, quelques jours après, par le coureur des bois.

Un jour il avait vu un charbonnier dépouiller un renard qu'on avait pris dans un piège. Il fit ce qu'il avait vu faire. Il dépouilla les bêtes et emporta les deux fourrures.

Mais, comme nous le verrons tout à l'heure, ce n'était point parce qu'il s'était fabriqué un vêtement avec les deux peaux de loups qu'on lui avait donné le nom de Jean Loup.

X

LA LÉGENDE DE L'HOMME SAUVAGE.

Une femme de Mareille avait reconnu le sauvage. Elle affirmait l'avoir vu à Épinal, dans une baraque de saltimbanques, deux ans environ avant sa première apparition dans les bois de Mareille.

La chose était possible, pouvait être vraie. On devait admettre alors que, dans son enfance, il avait été volé quelque part par les saltimbanques; que, devenu grand et fort, dégoûté du rôle répugnant qu'on lui faisait jouer, las d'être maltraité par ces bohémiens coureurs de foires, qui ne voyaient en lui qu'une chose à exploiter, un appât à offrir au public, il avait un beau jour rompu sa chaîne d'esclave et s'était réfugié dans les bois, montrant ainsi qu'il préférait vivre seul au milieu des bêtes qu'avec des hommes.

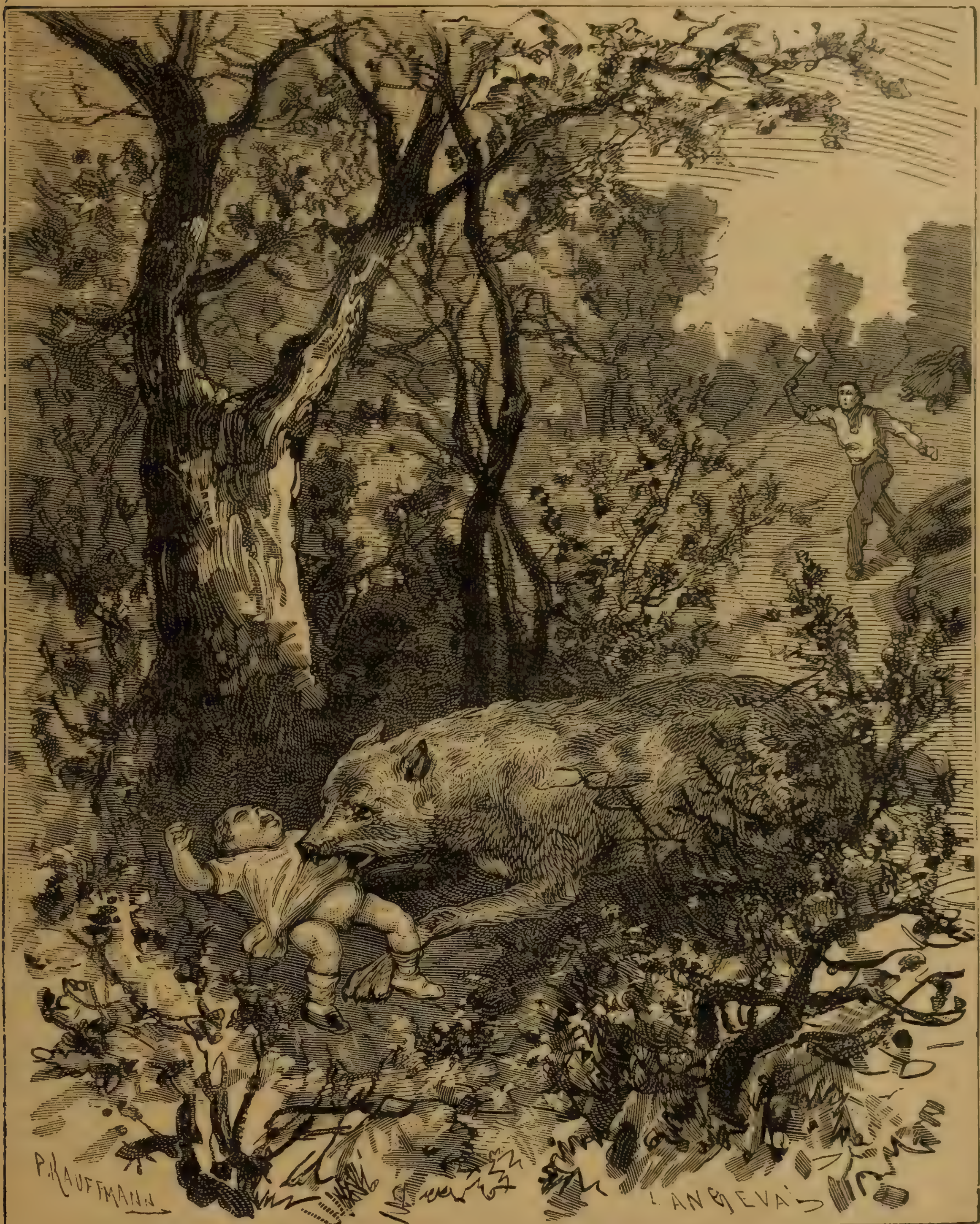
On aurait expliqué ainsi, d'une manière vraisemblable, sa présence dans la forêt. Mais cela était trop naturel, trop dans les choses possibles pour qu'on eût le bon sens de l'admettre. Aussi les affirmations de la femme de Mareille trouvèrent-elles beaucoup plus d'incrédules que de gens disposés à les accepter.

Donc, on repoussa cette hypothèse pour faire d'autres suppositions. Et comme ce qui pouvait être vrai ou tout au moins vraisemblable n'était pas du goût du plus grand nombre, on s'égara dans le domaine du merveilleux.

On fit du sauvage un être légendaire.

Il fallait cela, probablement, pour donner satisfaction à tout le monde.

Il y aura toujours des gens qui se passionneront pour le merveilleux. La réalité est ce qu'on a sous les yeux; on la touche, on la sent; c'est la vie ordinaire, commune à tous, avec ses joies et ses douleurs, ses déceptions et ses triomphes. Mais l'étrange, le fantastique, le surnaturel!... Ah! cela, c'est autre chose!... Et voilà pourquoi on bâtit tant de châteaux en Espagne, pourquoi, emporté sur les ailes du rêve, on fait de si fréquents voyages au pays des *Mille et une nuits* ou des chimères.



Il n'eut que le temps de voir la louve s'enfonçant dans l'épaisseur du taillis... (p. 148).

Le sauvage eut son histoire. On ne l'écrivit pas, on la raconta.

A l'exception de quelques-uns, ceux qui ne sont jamais contents de rien, gens d'humeur chagrine, esprits sournois ou moqueurs, tout le monde crut à cette histoire, qui ajoutait une page nouvelle aux fastes de la légende.

Or, voici l'histoire, telle qu'on la racontait, à l'époque, naïvement et avec un accent convaincu.

Jérôme Tabourin était un pauvre bûcheron, bien pauvre, en effet, puisqu'il ne possédait que sa cognée ; mais il avait la santé et des bras solides. C'était le plus fort bûcheron du village de Voulvent où il demeurait et le meilleur ouvrier de toute la contrée. Il ne se dérangeait jamais ; il trouvait que c'était assez d'avoir le repos du dimanche. Il arrivait le premier dans le bois et il en sortait le dernier. Intrépide à l'ouvrage, on aurait dit que son corps et ses bras ne pouvaient jamais se fatiguer. C'est à lui qu'on donnait les plus gros chênes à coucher sur le sol ; il aimait mieux cela que d'abattre des baliveaux. C'était bon pour les vieux. C'est aux jeunes à prendre plus de peine. Quand il attaquait un des géants de la forêt, on entendait de fort loin les grands coups de sa large et lourde hache faisant, dans le bois dur, de profondes entailles. On la reconnaissait, entre toutes, aux coups formidables qu'elle portait.

Jérôme était marié ; il avait pris pour compagne Louise Joli, une orpheline, pauvre comme lui, mais dont le doux regard, les sourires et les caresses lui mettaient du soleil au cœur. Un an après le mariage, Louise avait mis au monde un enfant, un beau et gros garçon tout joufflu et tout rose. C'était un sang pur, du vrai sang qui coulait dans ses veines. A le voir, à quinze mois, avec ses membres nerveux, sa poitrine bien développée, ses reins carrés et sa tête d'ange bouffi se tenant raide sur ses épaules larges, on lui aurait donné plus de deux ans. On pouvait dire déjà qu'il serait un jour grand et fort comme son père, et que, quand Jérôme serait devenu vieux, sa lourde cognée passerait en des mains qui ne la laisseraient pas se couvrir de rouille.

On avait donné au petit Tabourin le nom de Jean, et cela pour deux raisons : il était né le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, et son parrain, un autre bûcheron, ami de son père, s'appelait Jean.

Jérôme Tabourin adorait sa femme et son enfant : il ne trouvait pas que son cœur fût assez grand pour contenir ces deux affections qui étaient son bonheur, qui donnaient à son existence toutes les joies rêvées.

C'est pour sa femme et son enfant, pour les entourer de tout le bien-être qu'il était en son pouvoir de leur procurer, qu'il travaillait avec tant d'ardeur et de courage. Il trouvait qu'ayant à assurer le bonheur des deux êtres qui lui étaient si chers, il n'avait pas le droit d'aller, le dimanche, jouer et boire au cabaret avec les camarades. Il se reposait de son pénible travail de la semaine entre sa femme et l'enfant, faisant sauter le petit Jean sur ses genoux, pendant que Louise, en bonne ménagère, qui sait ce que vaut le temps, reprisait le linge de la maison et raccommodait les hardes.

Avoir une femme qu'on aime, un bébé qu'on adore, cela quintuple

la force de l'homme, en remplissant son cœur de toutes les joies, de toutes sortes d'ivresses. Voilà pourquoi Jérôme Tabourin ne connaissait pas la fatigue, malgré son rude labeur de chaque jour.

Le matin, Louise préparait le déjeuner de son mari ; à dix heures, elle prenait le chemin du bois ; elle avait souvent une lieue et plus à faire : mais elle avait de bonnes jambes, elle marchait vite. Quand elle arrivait près du bûcheron, la soupe était encore chaude dans le chaudron d'étain.

On s'asseyait sur le tronc du dernier chêne abattu, qui servait de table ; tous deux mangeaient gaiement et toujours de bon appétit. Après le fromage, en guise de dessert, on s'embrassait ; le petit Jean passait plusieurs fois de suite des bras de l'un dans ceux de l'autre. Tout cela prenait à peine une demi-heure. Ensuite Jérôme retroussait ses manches, s'armait de nouveau de sa cognée et se remettait à l'ouvrage.

Louise ramassait du bois mort, dont elle faisait un gros fagot que le bûcheron apportait le soir à la maison. Précédemment, elle liait un deuxième fagot qu'elle emportait ; mais elle ne pouvait plus faire cela, car, maintenant que le petit Jean commençait à courir comme un petit lièvre, elle ne le laissait plus seul à la maison, couché dans sa corbeille d'osier. Elle aurait pu le confier à une voisine, qui n'aurait certainement pas refusé de le garder, mais elle préférait l'emmener au bois avec elle ; d'ailleurs, cela faisait plaisir à Jérôme. Pourquoi aurait-elle privé son cher homme, qui travaillait avec tant de cœur, d'une de ses joies ?

Le bûcheron lui avait fabriqué une espèce de panier qu'elle portait comme une hotte avec des bretelles. Dans ce panier, elle asseyait le petit Jean sur un coussin de feuilles de fougères, et c'est ainsi qu'elle voyageait, l'enfant sur son dos, ayant les bras et les mains libres pour porter les chaudrons et le havresac.

Le petit, douillettement assis, les jambes pendantes, pouvant appuyer son dos, jouer des mains ou entourer de ses bras le cou de sa mère, était aussi bien, aussi à l'aise dans son corbillon que dans un berceau.

Avant de se mettre à ramasser le bois mort, Louise faisait au pied d'un arbre un lit d'herbe ou de feuilles sur lequel elle couchait le bambino en lui disant :

— Reste là, ne bouge pas, sois bien sage, dors.

Il était tranquille un instant, fermant les yeux, ayant l'air de dormir ; mais, dès qu'il sentait sa mère un peu loin, l'espiègle levait la tête, regardait autour de lui, riait, roulait hors de son nid, se dressait tout à coup et se mettait à sauter, à gambader, à courir, cueillant par-ci par-là une fleurette, ramassant de petits cailloux, des glands ou des pommes d'yeuse.

Louise, qui pouvait craindre qu'il ne se perdît dans le bois, courait après lui, le ramenait au pied de l'arbre et le couchait de nouveau en le grondant, ce qui n'empêchait point le lutin de recommencer son manège un instant après.

— Laisse-le donc, disait le bûcheron, quand il voyait Louise grondeuse, il faut bien qu'il s'amuse ; ça lui fait du bien de courir, ça lui dégourdit les jambes et il prend de la force.

Un jour, au commencement de mars, le petit Jean, qui avait alors un peu plus de dix-huit mois, parvint à échapper à la surveillance active de sa mère et à s'éloigner beaucoup trop, en courant après un papillon aux ailes couleur de feu.

— Mon Dieu, mais je ne le vois plus, où donc est-il ? s'écria Louise inquiète. Oh ! le méchant enfant, peut-il me tourmenter ainsi !

Elle plongea son regard dans toutes les directions. Plus d'enfant.

— Jean, Jean ? appela-t-elle.

Rien.

Elle était devenue pâle et toute tremblante. Affolée, elle se mit à courir de tous les côtés, cherchant le petit, l'appelant de toutes ses forces.

— Jean, Jean, mon petit Jean, viens, viens vite près de maman !

Cette fois, un cri d'enfant lui répondit ; mais c'était un cri d'épouvante, étranglé.

La pauvre mère sentit son sang se glacer dans ses veines. Éperdue, folle de terreur, elle s'élança vers l'endroit d'où venait le cri.

Horreur ! Une louve énorme venait de bondir hors d'un massif, s'était jetée sur l'enfant et le tenait dans sa gueule.

Un nuage de sang passa devant les yeux de Louise.

— Au loup ! au loup ! cria-t-elle d'une voix déchirante.

La bête ne lâcha pas sa proie.

La pauvre mère se précipita en avant, les yeux enflammés, terrible, pour défendre son enfant. Mais la louve ne l'attendit pas. En deux bonds elle rentra sous bois et disparut, emportant le petit Jean.

Le cœur de la mère cessa de battre, ses yeux se voilèrent et son sang battit violemment ses tempes. Elle poussa un cri rauque, épouvantable et tomba raide, sans connaissance.

Jérôme avait entendu, lui aussi, le cri de l'enfant ; il accourut brandissant sa hache, mais pas assez vite, hélas ! pour sauver le pauvre petit. Il n'eut que le temps de voir la louve s'enfonçant dans l'épaisseur du taillis.

Cependant, guidé par les cris désespérés que l'enfant faisait entendre encore et le bruit du bois sur le passage de la bête fuyant à toute vitesse,

il se mit à sa poursuite. Pendant un quart d'heure il put suivre sa trace. Après, n'entendant plus rien, ne sachant plus de quel côté se diriger, il comprit qu'il devait renoncer à tout espoir. Il revint vers sa femme rugissant de douleur, pleurant et sanglotant.

Louise était encore à l'endroit où elle était tombée. Il y avait plusieurs personnes autour d'elle. Ayant repris connaissance, la malheureuse se tordait dans d'horribles convulsions; elle s'arrachait les cheveux, s'égratignait le visage. Le bois retentissait de ses cris, de ses plaintes, de ses gémissements.

C'était l'explosion d'une effroyable douleur, et, pour ceux qui étaient là, un spectacle navrant.

Le bûcheron prit sa femme dans ses bras, la pressa contre sa large poitrine et l'embrassa tendrement.

La crise nerveuse se calma peu à peu, puis de nombreux sanglots soulagèrent la pauvre mère.

Jérôme n'eut pas la pensée de retourner à l'ouvrage; il ne se souvint pas même qu'il avait laissé debout un grand hêtre entaillé jusqu'au cœur. Le pauvre homme avait les bras cassés. Il avait perdu son petit Jean, il n'avait plus de force. Les grandes forêts des Vosges allaient avoir bientôt un bûcheron de moins.

Lui sombre, elle tout en larmes, en proie au plus violent désespoir, ils rentrèrent au village, suivis des quelques amis accourus les premiers pour prendre part à leur peine.

Les témoignages de sympathie ne leur manquèrent point quand on sut, à Voulvent, ce qui s'était passé; ce fut une consternation générale; c'était un deuil pour toute la commune, car tout le monde aimait Tabourin et sa femme.

En un instant, tous les fusils furent chargés et une petite troupe de chasseurs, sous la conduite de Jérôme, se rendit dans la forêt pour se mettre à la recherche de la louve.

Certes, on n'espérait pas sauver le petit Jean qui, sans nul doute, avait été dévoré déjà par la bête féroce. Mais il fallait venger l'innocente victime et prévenir un autre malheur semblable. A tout prix, le terrible animal devait être mis à mort.

Pendant plusieurs jours, on fouilla la forêt et successivement tous les bois des environs, dans un périmètre de deux à trois lieues. On ne trouva rien. La louve avait disparu.

Et le petit Jean?

Jérôme mit un large crêpe à son chapeau, Louise porta un vêtement de grand deuil.

A l'église de la paroisse, il y eut un service funèbre auquel toute la population de Voulvent et des communes voisines assista. Et l'acte de décès de l'enfant fut écrit sur le registre de la mairie.

En l'année 1845, au mois de mars, un enfant de dix-huit mois, appelé Jean, fils de Jérôme Tabourin et de Louise Joli, son épouse, demeurant au village de Voulvent, à trois lieues de Mareille, avait été effectivement enlevé par une louve. Ce douloureux et terrible événement avait eu un grand retentissement dans toute la contrée. Tous les journaux des départements de l'Est l'avaient raconté avec plus ou moins de détails; et ensuite, à Paris, on avait pu lire le fait dans toutes les gazettes, à la colonne des nouvelles diverses.

Quand l'homme sauvage fit son apparition dans la forêt de Mareille, les gens du pays se souvinrent du drame de Voulvent, que beaucoup d'entre eux n'avaient pas encore oublié.

Le sauvage, à qui l'on donnait de dix-huit à vingt ans, avait précisément l'âge qu'aurait eu, à peu près à la même époque, le fils de Jérôme Tabourin. Cette coïncidence était une bonne fortune pour les amateurs du merveilleux.

— Vous demandez qui est cet homme sauvage et d'où il vient, dirent-ils; eh bien, nous allons vous l'apprendre : c'est Jean Tabourin, le fils de Jérôme Tabourin de Voulvent, qui a été enlevé par une louve à l'âge de dix-huit mois.

On se récria d'abord très fort, puis on finit par écouter.

— Calculez : Quel âge aurait aujourd'hui Jean Tabourin? Dix-neuf ans et six mois, puisque c'est en 1845, à dix-huit mois, que la louve l'a pris et emporté dans les bois. Eh bien, après avoir vu le sauvage, tout le monde s'est accordé à dire qu'il n'avait pas vingt ans.

Sur ce point il était difficile de répliquer.

— D'ailleurs, ajoutait un des convaincus, ardent propagateur de l'opinion, j'ai parfaitement connu le bûcheron de Voulvent, je puis même me vanter de lui avoir plusieurs fois serré la main. Le sauvage est fort comme Jérôme le bûcheron et il lui ressemble comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau. Il n'y a pas à soulever la Bosse-Grise pour découvrir la vérité, ni à dire c'est ci, c'est ça et autre chose encore : l'homme sauvage est le fils de Jérôme Tabourin, le bûcheron de Voulvent.

On finissait par s'incliner devant des affirmations si éloquentes.

Ceux qui ne voulaient pas encore se laisser convaincre secouaient la tête.

— Mais cela ne peut pas être, objectaient-ils, puisque le petit Jean a été mangé par la louve.

— Qu'est-ce qui le prouve?

— Quand un loup pénètre dans la bergerie et emporte un agneau, on sait ce qu'il en veut faire.

— On a cru à Voulvent que l'enfant avait été mangé, c'est vrai; mais on n'a jamais été bien sûr de cela. On a cherché dans les bois, de tous les côtés, partout; a-t-on trouvé seulement un os de l'enfant?

— Ainsi, vous prétendez qu'il n'a pas été dévoré par la louve

— Parfaitement.

— Pourquoi la bête l'a-t-elle emporté, alors?

— Ah! nous vous attendions là. La louve n'était pas aussi féroce, aussi affamée qu'on a bien voulu le dire. Certainement elle ne s'est pas jetée sur le petit Jean et ne l'a pas emporté au fin fond de la forêt avec l'intention de le combler de caresses. Elle avait mis bas dans un fourré; elle emportait le pauvre petit dans son repaire pour le mettre en pièces et le donner en pâture à ses louveteaux.

Mais voilà: pendant qu'elle était à la recherche d'une proie, le hasard conduisit un garde du bois dans le fourré de la louve. Il trouva la nichée et emporta les louveteaux. Combien y en avait-il? Nous n'en savons rien; mais qu'importe? Autant de moins. En ne retrouvant plus ses petits, la louve désolée se mit à gémir. Elle avait mérité ce qui lui arrivait. Elle avait pris le petit Jean à sa mère, on lui avait enlevé ses louveteaux.

Dans sa douleur, n'ayant plus, d'ailleurs, à partager la proie qu'elle apportait, elle n'eut pas le courage de dévorer l'enfant auquel, heureusement, elle n'avait fait aucun mal, car elle l'avait porté, tenant seulement son vêtement entre ses dents. Elle le laissa tomber sur la couche des louveteaux disparus et se coucha près de lui, en poussant de sourds gémissements.

Sans doute, le petit Jean pleura beaucoup, appelant sa mère. Toutefois, il avait moins peur de la bête, qui, loin de chercher à lui faire du mal, le regardait au contraire tristement, avec douceur, presque avec tendresse.

Quand vint le soir, le pauvre petit eut froid. Pour se réchauffer il se serra contre la louve; celle-ci ouvrit ses quatre pattes et permit à l'enfant de se blottir dans sa fourrure. Puis ce fut la faim qui se fit sentir. Jean avait souvent teté une chèvre, il teta la louve. La bête le laissa faire. Il lui sembla qu'elle avait retrouvé un de ses petits et elle se mit à le lécher. Elle avait perdu sa férocité, s'était attendrie; l'enfant devenait l'objet de sa sollicitude, elle reportait sur lui son affection maternelle.

Elle ne le quitta plus. Quand elle se mettait en chasse pour saisir une proie, elle l'emmenait avec elle; Jean, habitué à elle, maintenant, la

suivait. Souvent elle le portait, suspendu à sa mâchoire, prenant les plus grandes précautions pour ne pas le blesser.

Des semaines, des mois s'écoulèrent. Jean ne pensait plus à son père et à sa mère. Les enfants ont la mémoire courte; il avait oublié ceux qui l'avaient si tendrement aimé. Il s'était attaché à la louve qui l'avait adopté, et c'était la louve qu'il aimait maintenant. La bête, de son côté, était pleine de tendresse pour son nourrisson : elle le chérissait; elle l'aimait autant qu'une louve bonne mère peut aimer son louveteau.

Bref, voilà comment ledit Jean Tabourin, fils de Jérôme Tabourin et de Louise Joli de Voulvent, fut élevé par la louve, qui l'avait pris pour le donner à manger à ses petits.

Nourri, protégé, défendu par elle, Jean grandit dans les bois, au milieu des bêtes, qui ne songèrent jamais à lui faire du mal.

A tout cela, on aurait pu opposer bien des mais...

Les incrédules, les sceptiques endurcis se contentèrent finalement de hausser les épaules et de rire, et l'histoire de Jean Tabourin et de la louve, souvent racontée, fut acceptée comme vraie par le plus grand nombre.

Dès lors on cessa d'appeler l'hôte de la forêt le *Coureur des bois*, on lui donna le nom de Jean Loup.

Sans doute, la légende de l'homme sauvage fut racontée à Voulvent et même plus loin.

Comment Jérôme Tabourin et sa femme n'accoururent-ils pas dans la forêt de Mareille afin de s'assurer que Jean Loup était bien leur fils?

Hélas! ils n'étaient plus de ce monde. Louise n'avait pu porter le poids de son immense douleur : elle était morte quelques mois après la catastrophe; deux ans après, Jérôme l'avait suivie dans la tombe!

XI

CHEZ LA BARONNE DE SIMAISE

C'est au château de Vaucourt, à une lieue de Mareille, que demeurait la baronne de Simaise.

Le domaine de Vaucourt était un des plus grands et des plus riches



Henriette de Simaise avait la beauté idéale que le peintre et le sculpteur rêvent sans cesse... (page 157).

du département. Il se composait du vieux manoir que la baronne avait fait restaurer quelques années auparavant, lorsqu'elle était venue s'y fixer avec sa fille, bien résolue à ne plus le quitter; d'un parc magnifique, coupé de larges avenues bordées d'arbres séculaires; de trois belles fermes d'un excellent rapport et de plus de deux mille hectares de bois sur le territoire des communes de Vaucourt et d'Haréville.

Le domaine de Vaucourt était l'héritage que le comte de Vaucourt

avait laissé en mourant à sa fille unique, indépendamment de près de deux millions représentés par un hôtel à Paris et des valeurs mobilières de premier ordre.

Cinq ans après la mort de son père, Mlle de Vaucourt avait épousé le baron de Simaise; heureusement, grâce à son notaire, un homme dévoué, qui veillait aux intérêts de sa cliente, elle s'était mariée sous le régime de la séparation de biens; de sorte que, plus tard, lorsqu'elle s'était séparée à l'amiable de son mari, elle avait pu administrer ses biens elle-même, sans que M. de Simaise pût y mettre empêchement.

Elle avait généreusement abandonné au baron son hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, qu'il avait vendu, et la somme d'argent comptant apportée par elle dans la communauté. C'était pour M. de Simaise une compensation.

Malgré cela, elle avait encore une belle fortune; car, bon an mal an, ses fermes et ses coupes de bois lui assuraient un revenu de cent mille francs.

Vivant très retirée, recevant rarement, ne voyageant jamais, n'ayant par conséquent nul besoin de ces toilettes coûteuses qu'il faut à la femme du monde, elle dépensait à peine, pour elle et sa fille, vingt-cinq mille francs par an.

Mais, très charitable, elle faisait beaucoup de bien dans le pays. Elle avait fondé des écoles où les enfants des deux sexes étaient instruits gratuitement; l'hiver, les pauvres gens se chauffaient à ses frais; elle soulageait autant qu'elle le pouvait toutes les misères; elle prenait sous sa protection les vieillards et les orphelins; elle faisait soigner les malades; elle envoyait constamment du linge, des vêtements pour les enfants, des provisions de toutes sortes. Quand l'année était mauvaise, après avoir écouté les doléances de ses fermiers, elle leur faisait remise d'une partie de leur loyer. Aussi, elle et sa fille étaient-elles aimées et vénérées.

Tout compté, après avoir fait autant de bien qu'elle en pouvait faire, il restait à Mme de Simaise, à la fin de chaque année, sur son revenu, une somme disponible de plus de cinquante mille francs.

Cet excédent augmentait sans cesse le capital mis en réserve.

La baronne de Simaise avait vu s'envoler une à une ses plus belles illusions; elle n'avait conservé du passé que des regrets et une blessure inguérissable faite à son cœur. En femme prévoyante, elle pensait à l'avenir, à son fils, que le baron avait voulu garder lors de leur séparation, et à sa fille, sa bien-aimée Henriette, qui était en même temps l'objet de ses plus chères espérances et de ses plus sérieuses inquiétudes.

C'est en songeant à l'avenir de ses enfants que, avec l'aide de son

notaire, elle amassait un capital. Sans doute, son mari possédait une immense fortune; mais elle connaissait son inconduite, ses folles dépenses, les sommes énormes qu'il perdait au jeu. D'un moment à l'autre, on pouvait lui apprendre qu'il était ruiné. Autant que cela était en son pouvoir, elle voulait, dans le cas où ce malheur arriverait, mettre ses enfants à l'abri de la catastrophe. Et puis ne serait-elle pas forcée alors, pour leur dignité et leur honneur à tous, de venir en aide à son mari, si indigne qu'il fût?

La baronne de Simaise avait quarante-deux ans. Elle était encore très belle, bien que les déceptions et les chagrins l'eussent vieillie de dix ans. En peu de temps ses cheveux avaient blanchi, des rides précoces se montraient sur son front assombri et sur son pâle et noble visage; le sourire avait pour toujours disparu de ses lèvres.

Pendant les premières années de son mariage, elle avait été fort remarquée dans les salons parisiens où elle brillait comme une reine de la mode et de l'élégance. Gracieuse, aimable, spirituelle, distinguée, toujours gaie, elle était très recherchée; partout elle était adulée, et partout elle faisait naître l'admiration.

Tout à coup, sans que rien l'eût fait pressentir, la baronne de Simaise avait quitté Paris, disant ainsi adieu pour toujours au monde, à ses fêtes, à ses plaisirs, et s'était retirée à Vaucourt.

Il y avait de cela quatorze ans. Et depuis quatorze ans elle n'était pas revenue une seule fois à Paris.

La soudaine disparition de la baronne de Simaise avait surpris tout le monde, sans donner lieu toutefois à de longs commentaires. On connaissait la conduite scandaleuse du baron, qui, marié, continuait son existence de viveur éhonté, entretenait ouvertement une ballerine de sixième ordre, laquelle étalait cyniquement son luxe effronté sous les yeux mêmes de la baronne et de ses enfants.

Évidemment Mme de Simaise devait se sentir cruellement blessée dans sa dignité d'épouse et de mère. On supposa que, lasse, à la fin, de supporter tant d'outrages, il y avait eu entre elle et son mari une scène terrible, à la suite de laquelle une rupture était devenue chose forcée.

Quelques-uns, ses amis, la regrettèrent; les autres la plaignirent seulement, puis on l'oublia. On passa à d'autres admirations, on se tourna vers une nouvelle étoile.

Sans doute la conduite déplorable de son mari était pour quelque chose dans la grave résolution que la baronne avait prise de se séparer de lui et de s'exiler dans sa terre de Vaucourt. Il y a des injures qu'une femme, quand elle est mère surtout, ne peut point pardonner. Le mari

qui a mérité le mépris de sa femme ne tarde pas à lui inspirer du dégoût.

Cependant, ce n'était pas seulement parce que le baron avait cruellement offensé et outragé sa femme qu'elle l'avait quitté. A côté de ce motif, suffisamment sérieux, il existait une autre cause infiniment plus grave. De cela le monde ne savait rien.

C'était un secret terrible entre le mari et la femme.

Ce secret, nous le connaîtrons plus tard.

Après les dures épreuves qu'elle avait traversées, la baronne se renferma pour ainsi dire en elle-même, afin de se consacrer plus entièrement à l'éducation de sa fille adorée. Elle lui donna dans son cœur toute la place occupée naguère par des affections brisées ou détruites. Certes, elle aimait aussi son fils; mais il était éloigné d'elle, il appartenait à son mari. Elle le lui avait laissé, malgré elle et les révoltes de son cœur. Elle avait été forcée à cet abandon. C'est à ce prix, à cette dure condition, qu'elle avait obtenu sa liberté complète.

— Prenez votre fille, lui dit le baron; moi, je garde mon fils.

Elle aurait pu se montrer plus exigeante; mais, pour cela, il eût fallu faire valoir ses droits, révéler le fameux secret, déchirer le voile sous lequel se cachaient la honte et le crime.

Gardienne de l'honneur de ses enfants et, pour eux, condamnée au silence, elle se résigna.

Mais elle souffrait, la pauvre mère : Raoul, devenu grand, n'était point comme elle l'aurait voulu; elle voyait qu'il n'avait pas pour elle la déférence et l'affection qu'il lui devait; elle devinait ses mauvais instincts. Dirigé par son père, ayant constamment de mauvais exemples sous les yeux, que deviendrait-il? Quelle serait sa destinée? Elle ne pouvait penser à son avenir sans être effrayée. De ce côté, elle voyait de nombreux points noirs à l'horizon.

Heureusement, elle avait sa fille, l'ange de la consolation; c'est ainsi qu'elle l'appelait. Ah! sa fille était bien à elle, à elle seule; nul ne pouvait lui ravir l'amour de son enfant. Elle l'avait élevée pour elle, faisant naître dans le cœur d'Henriette tous les nobles sentiments du sien.

Elles s'aimaient à l'adoration. C'était entre elles un continuel échange de baisers. Elles vivaient l'une pour l'autre. La jeune fille ne croyait jamais faire assez pour payer le dévouement, la tendre sollicitude de sa mère. Un doux regard, une caresse d'Henriette faisaient oublier à l'exilée ses douleurs d'autrefois, ses inquiétudes du moment.

Mme de Simaise se voyait revivre dans sa fille qui, d'ailleurs, lui ressemblait d'une manière frappante. Elle était ainsi quand elle avait l'âge d'Henriette. Elle aussi avait eu ses jours de joie, l'espérance, les

promesses de l'avenir, le front irradié, le rire argentin sur les lèvres, la jeunesse, enfin, une jeunesse pareille à celle de sa fille, ensoleillée d'illusions et de rêves aux ailes d'or et d'azur.

— Oh! oui, elle me ressemble, se disait-elle souvent, en enveloppant la jeune fille d'un long regard de tendresse; je me retrouve en elle tout entière!... Ah! puisse-t-elle conserver toujours ses joies d'enfant, et son bonheur, qui est mon ouvrage! Qu'elle ne sache jamais pourquoi j'ai tant souffert, pourquoi j'ai versé tant de larmes amères!... Mon Dieu, préservez mon enfant; faites que sa destinée ne soit pas semblable à la mienne!

Henriette de Simaise avait la beauté idéale que le peintre et le sculpteur rêvent sans cesse. Elle était blonde comme Cérès, la déesse des moissons. Ses joues fraîches, délicatement arrondies et légèrement teintées de rose pur, avaient le doux velouté de la pêche mûre. Tout, chez elle, était d'un modelé parfait; son visage aux traits fins et réguliers; son nez et ses oreilles, des merveilles; ses petites mains blanches, aux doigts effilés, ornées d'ongles roses, et ses pieds mignons; sa taille svelte, souple, gracieuse dans tous ses mouvements; sa gorge ravissante et ses épaules charmantes dont les contours commençaient à s'accuser nettement.

Elle avait le front haut, intelligent, les sourcils un peu clairs, comme chez la plupart des blondes, mais bien plantés et formant deux arcs admirablement dessinés. De longs cils voilaient ses grands yeux bleus, lumineux, souvent un peu rêveurs et toujours d'une douceur infinie.

Sa bouche était petite, délicieuse. Derrière ses lèvres roses, toujours souriantes, se cachaient timidement, comme si elles eussent craint de laisser voir leur beauté, deux rangées de petites dents richement émaillées, qu'on aurait prises volontiers pour des perles fines serties dans du corail.

Henriette n'était pas seulement intelligente, elle était instruite; sa mère lui avait appris tout ce qu'elle savait; pour cela, le temps ne lui avait pas manqué. Tout en mettant tous ses soins à former le cœur de sa fille, à élever son âme vers les grandes et belles choses, ne lui parlant de ce qui est le mal que pour la diriger mieux et plus sûrement vers ce qui est le bien, elle avait aussi cultivé son esprit.

Mlle de Simaise était, sous tous ces rapports, une jeune fille accomplie, aussi parfaite qu'il est possible, en ce monde, d'arriver à la perfection.

Elle n'était pas seulement jolie, instruite, spirituelle, distinguée; elle avait la grâce enchanteresse, la douceur angélique, la bonté adorable, la modestie, la candeur, la naïveté charmante. Elle avait la fraîcheur, la

suavité de la fleur odorante qui s'épanouit le matin, humide de rosée, sous les caresses amoureuses des rayons du soleil. Sans le vouloir, sans le savoir, comme si elle l'eût désiré, elle charmait tous ceux qui l'approchaient. Sa douce et franche gaieté, jamais contenue et jamais bruyante, répandait autour d'elle comme un parfum de bonheur. Il y avait dans son sourire, qu'on aimait à voir, quelque chose d'irrésistible, qui attirait comme une attraction, et dans l'expression de son regard radieux quelque chose de tendre, de caressant, de poétique, qui donnait à toutes les grâces de sa personne un charme indéfinissable.

Le jour où nous introduisons le lecteur chez Mme la baronne de Simaise, il y avait, — c'était par exception, — à l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'Henriette, qui entrait ce jour-là dans sa dix-septième année, une assez nombreuse réunion au château.

C'était d'abord Raoul de Simaise, qui était venu passer huit jours à Vaucourt, plutôt pour se distraire et prendre le vert, comme il le disait, que pour donner à sa mère et à sa sœur la joie de le voir et de l'embrasser; puis la comtesse de Maurienne, une amie de pension de la baronne. Ces dames ne s'étaient pas vues depuis plusieurs années. Avant de se rendre à Ems, où elle devait rejoindre son mari, la comtesse s'était détournée de son chemin pour passer une semaine à Vaucourt avec son ancienne amie. Elle était accompagnée de son fils, un jeune garçon de quatorze ans, et de ses deux filles, l'une de dix-neuf ans, l'autre de l'âge d'Henriette.

Les invités étaient M. Roubaud d'Épinal, notaire de Mme de Simaise; l'inspecteur des forêts, M. Monginot, et sa femme, qui demeuraient aussi à Épinal; puis M. de Violaine et sa fille Suzanne, son unique héritière. M. de Violaine était le voisin de la baronne; son domaine touchait à celui de Vaucourt. Mlle Suzanne avait dix-huit ans; elle n'était ni laide ni jolie, mais elle avait beaucoup de cœur; elle était ce qu'on appelle une bonne fille. Nature un peu fantasque, énergique, indomptable, il semblait que tout devait plier sous sa volonté; elle avait les allures cavalières d'une femme du pays des Amazones et était hardie et audacieuse comme un page de comédie. Rien ne l'arrêtait, rien ne l'effrayait; elle se lançait à travers les obstacles, elle jouait avec les dangers. C'était un vrai diable à quatre; ce qui faisait dire à son père, heureux, d'ailleurs, de la voir ainsi:

— Ma fille est un garçon manqué.

Après le dîner, la baronne et sa société descendirent dans les jardins pour faire un tour de promenade, dans une large allée ombragée de superbes platanes.

La soirée était magnifique, l'air tiède était imprégné du parfum des fleurs du parterre; la brise, dans le feuillage, avait de doux chuchote-

ments. Après la chaleur lourde, accablante de l'après-midi, on se sentait renaître.

Le soleil, encore chaud, descendait vers l'horizon, qu'il illuminait de ses rayons, prêt à se coucher dans un lit de pourpre frangé d'or.

— Toute la journée, il y a eu menace d'orage, dit M. de Violaine; mais le vent du sud-ouest l'a chassé plus loin; le ciel s'est éclairci, nous aurons demain encore une belle journée.

— Je le crois, répondit la baronne; mais dans un instant nous allons avoir un splendide coucher de soleil; si nous voulons jouir de ce spectacle, nous ferons bien d'aller nous asseoir sur la terrasse.

— Certainement, madame la baronne, répondit l'inspecteur des forêts, un beau coucher de soleil n'est pas un spectacle si commun qu'on ne soit toujours disposé à l'admirer.

— Allons sur la terrasse, dirent ensemble les jeunes filles.

Un instant après on s'asseyait sous le dôme d'un gigantesque marronnier qui ombrageait, à lui seul, les deux tiers de la terrasse du château.

On se mit à causer, les yeux tournés vers l'occident embrasé, sillonné de lueurs colorées pareilles à des feux de Bengale, ce qui donnait à cette partie du ciel l'aspect d'un immense incendie.

— Quelle est donc cette masse sombre, éclairée d'un côté par les feux du couchant et ayant la forme d'une pyramide, qui se dresse un peu à droite en face de nous? demanda la comtesse de Maurienne.

— C'est un mamelon de la montagne, répondit la baronne, un énorme rocher que les habitants du pays appellent la Bosse-Grise. Comme vous le voyez, ce pic est très élevé; il n'a point l'aspect grandiose et imposant du ballon des Vosges; mais, comme lui, il se voit de très loin. La Bosse-Grise est notre mont Blanc.

— C'est là, paraît-il, au fond d'une large crevasse du rocher, que demeure Jean Loup, l'homme sauvage, dit le notaire.

— Un sauvage! exclama la comtesse.

— Oui, madame, un vrai sauvage.

— Je comprends, un pauvre fou!

— Nullement. D'après ce qu'on dit de lui, ce malheureux a toute sa raison et est même doué d'une certaine intelligence.

— En vérité! Mais d'où vient-il?

— Nul ne le sait.

— Ah!

— Lui seul pourrait le dire. Malheureusement, il ne parle pas.

— Il est muet?

— Non. N'ayant jamais vécu avec ses semblables, il n'a pu apprendre à parler.

— Ah! tout cela est bien étrange.

— Étrange, en effet, madame la comtesse. Évidemment, il y a là un mystère.

— Qu'on parviendra peut-être à pénétrer un jour, dit Mme de Simaise.

— Pourquoi laisse-t-on ce malheureux vivre ainsi? reprit la comtesse.

— Parce qu'il préfère à tout son existence au milieu des bois.

— Soit; mais il me semble qu'on aurait dû tenter de le civiliser, essayer de l'instruire ou tout au moins de lui apprendre à parler.

— Il y a quelques années, reprit M. de Violaine, on s'est emparé de lui; on voulait faire, pour le pauvre sauvage, précisément ce que Mme la comtesse s'étonne qu'on n'ait pas fait. Mais il parvint à s'échapper et il est retourné dans la forêt où, dans la crainte d'être repris, il est resté caché, invisible, pendant plus d'un an. On n'a plus cherché depuis à troubler sa tranquillité; il aime les bois, sa liberté; on le laisse vivre comme il l'entend.

— Coupable indifférence!

— Peut-être.

— Mais ce malheureux est un homme, monsieur, et on ne fait pas pour lui ce qu'on ferait pour une bête!

— Sans doute, il y a des indifférents, des gens à qui il importe peu que le sauvage ait telle ou telle destinée, répliqua M. de Violaine; mais il y a aussi des personnes qui s'intéressent à lui. Demandez à votre amie...

— C'est vrai, dit la baronne, et moi-même je souhaite ardemment qu'il renonce à sa vie errante et malheureuse au milieu des bois.

— Cela arrivera certainement.

— Quel âge a-t-il? demanda la comtesse.

— On pense qu'il a maintenant vingt-deux ou vingt-quatre ans.

— Son âge le rend plus digne encore de pitié, et je comprends que ma chère Clémentine, dont le cœur ne reste jamais insensible au malheur des autres, s'intéresse si vivement au sort de ce pauvre jeune homme.

— Je vous assure, madame la comtesse, que Jean Loup a de nombreux amis; s'il le voulait, il trouverait facilement un asile; je ne crois pas qu'à Mareille, à Vaucourt et à Blignicourt une seule maison lui soit fermée. Mais ce que souhaite Mme la baronne se réalisera un jour ou l'autre; Jean Loup renoncera à sa misérable existence. Déjà il est moins farouche, moins sauvage; les charbonniers de la forêt sont parvenus à l'apprivoiser un peu; ils le font travailler avec eux et lui donnent à manger.

— J'ai vu le sauvage avec les charbonniers, dit l'inspecteur, et j'ai



Un peu après midi, M. de Violaine et sa fille arrivèrent à cheval... (page 168).

eu du plaisir à le voir travailler : il n'était pas le moins ardent, le moins courageux à l'ouvrage. Très adroit, fort comme un Hercule, solide comme un roc, il faisait vite et bien, à lui seul, le travail de deux hommes.

— Comment est-il de figure? demanda curieusement la comtesse.

— Autant que j'ai pu en juger, madame, j'ai trouvé que, sous tous les rapports, c'était un beau garçon.

— Vraiment?

— Il est grand et sa taille élancée ne manque pas d'élégance. Sa figure est un peu rude; mais les traits sont beaux et l'expression sympathique; il y a dans l'ensemble de la fierté, je dirai même quelque chose de distingué, de noble, qui surprend. Son regard est plutôt timide et craintif que farouche; ses grands yeux noirs, pleins de clarté, et son large front révèlent l'intelligence. J'ai aussi remarqué qu'il avait de fort belles dents.

— Monsieur, le portrait que vous venez de nous faire de ce malheureux augmente ma pitié, dit la comtesse.

— M. Monginot n'a rien exagéré, dit la fille de M. de Violaine; le sauvage est réellement un beau garçon.

— Est-ce que, vous aussi, vous l'avez vu, mademoiselle Suzanne? demanda Emma de Maurienne.

— Comme je vous vois en ce moment. Un jour, l'année dernière, faisant seule une promenade à cheval, je me suis trouvée face à face avec lui dans un chemin de la forêt...

— Oh! comme vous avez dû avoir peur! s'écria Blanche en frissonnant.

— Peur! moi? Rien ne m'épouvante, répondit crânement Suzanne. C'est Jean Loup, au contraire, qui a eu peur de moi ou de mon cheval; car, après s'être arrêté un instant pour me regarder, me donnant ainsi tout le temps nécessaire pour bien l'examiner, il s'est sauvé tout à coup à travers le bois comme s'il avait eu à ses trousses une douzaine de chiens enragés.

— C'est égal, dit Blanche, si j'avais été à votre place, mademoiselle Suzanne, j'aurais eu une peur affreuse.

— Pourquoi? fit Henriette; il n'est pas méchant; il est bon, au contraire. Depuis quelque temps, surtout, on parle beaucoup de lui, de l'enfant de Blignicourt, qui se noyait dans la rivière et qu'il a sauvé, du loup énorme qu'il a tué pour lui arracher des dents un agneau qu'il venait de prendre dans un troupeau de brebis de Mareille. Tout ce qu'on raconte de Jean Loup a excité ma curiosité; je voudrais bien le voir.

— Autrefois, dit M. de Violaine, il eût été difficile de donner satis-

faction à votre curiosité : pour voir Jean Loup, il fallait que le hasard vous le fît rencontrer; maintenant qu'il cesse de se cacher, qu'il ne craint plus autant de se montrer, il est rare qu'on traverse la forêt sans le voir; on le rencontre fréquemment, soit du côté des huttes des charbonniers, soit aux alentours de la Bosse-Grise.

— Demain, si vous le voulez, Henriette, proposa Suzanne, nous irons à la Bosse-Grise.

Mlle de Simaise regarda sa mère, l'interrogeant du regard.

— C'est un but de promenade, répondit la baronne.

— Nous irons! crièrent les jeunes filles.

— Et je vous promets une vue superbe, reprit Suzanne, car nous grimperons sur le rocher, pas jusqu'au-dessus, par exemple, c'est impossible; mais à peu près à la moitié de sa hauteur. Trois ou quatre fois déjà j'ai fait cette ascension; ce n'est pas du tout difficile; le rocher est garni de saillies formant des marches; cela ressemble à un escalier de labyrinthe. Et puis, Henriette, nous aurons peut-être, comme vous le désirez, la chance de voir Jean Loup. Tenez, quelque chose me dit que le sauvage se montrera pour vous être agréable.

— Eh bien, nous le verrons, dit bravement Blanche de Maurienne; tant pis pour moi si j'ai peur.

La façon dont la jeune fille prononça ces paroles fit rire tout le monde.

Après un moment de silence, la comtesse, qui s'intéressait de plus en plus au sauvage, reprit la parole.

— Tout à l'heure, dit-elle, Mlle de Simaise a parlé d'un enfant qui se noyait, tiré de la rivière, et d'un agneau sauvé de la dent d'un loup; le sauvage a-t-il réellement fait cela?

— Parfaitement, madame la comtesse, répondit M. de Violaine.

— Mais, monsieur, ce sont là des actes humains, d'un homme civilisé et non d'un sauvage?

— Assurément, madame la comtesse; aussi tout le monde dans le pays est-il convaincu qu'il y a dans le cœur de Jean Loup le germe de tous les bons sentiments. S'il est aujourd'hui un sujet d'étonnement, que sera-ce plus tard, quand on aura complètement vaincu sa sauvagerie, quand il ne refusera plus de vivre avec les hommes et qu'il parlera suffisamment pour se faire comprendre? Je ne crois pas me tromper en disant qu'il fera d'étranges révélations. Jusqu'à présent, on ne sait rien; autour de lui, tout est mystère; mais le jour viendra, et je crois qu'il est proche, où la lumière éclairera ces ténèbres.

— Il faut l'espérer, monsieur.

— J'ai appris, il y a quelque temps, qu'il commençait à prononcer quelques mots, c'est-à-dire à parler; cela promet, c'est de bon augure. Ce qui me fait croire qu'il cessera bientôt de vivre à l'état sauvage, c'est qu'il devient de jour en jour plus hardi et surtout moins défiant. Depuis quelque temps il sort de la forêt; il ne s'en éloigne pas beaucoup, il est vrai, mais enfin il en sort; on le voit se promener gravement sur les sentiers au milieu de la prairie et à travers les moissons, ayant l'air d'admirer toutes les choses que donne la terre cultivée, l'œuvre magnifique de la nature.

Il y a à Mareille un jeune homme, un garçon de ferme, appelé Jacques Grandin, que notre sauvage a pris en affection. Dès qu'il l'aperçoit dans les champs, il accourt près de lui, lui serre la main, puis s'en va après lui avoir fait toutes sortes de démonstrations d'amitié.

C'est précisément dans un troupeau de brebis appartenant au maître de Jacques Grandin que le loup, dont Mlle Henriette a parlé, était venu prendre sa proie. Ce jour-là, Jaques Grandin, en l'absence du berger, gardait le troupeau, qui parquait dans un champ de trèfle. Jean Loup n'était pas loin. Tout à coup il entendit les aboiements furieux du chien de son ami et celui-ci crier : « Au loup!... » D'un coup d'œil rapide il vit ce qui se passait. Prompt comme l'éclair, il cassa une branche d'arbre et, ainsi armé, se précipita à la rencontre de la bête, qui allait rentrer sous bois, emportant le pauvre agneau. Un combat terrible s'engagea entre l'homme et le loup. Mais le sauvage asséna un coup formidable sur la tête de l'animal et l'étendit raide à ses pieds.

— C'est superbe! exclama la comtesse.

— Et, acheva M. de Violaine, l'agneau délivré, qui avait seulement les dents du loup marquées sur son dos, courut rejoindre sa mère en bêlant.

— Et l'enfant, monsieur de Violaine, l'enfant également sauvé par Jean Loup? demanda avidement Mme de Maurienne.

— Voici, madame la comtesse. Au mois de juin dernier, sept ou huit petits garçons de Blignicourt, âgés de dix à quatorze ans, se baignaient dans un endroit peu profond de la rivière. L'un d'eux, un gamin de douze ans, faisant le vaillant, raillant les autres qu'il appelait peureux, s'éloigna malencontreusement de ses camarades et tomba dans une fosse, dans une sorte de puits de plusieurs mètres de profondeur. Pris aussitôt dans un tourbillon, comme il y en a tant dans le Frou, il allait infailliblement périr; car, aucun de ses camarades ne sachant nager, ils ne pouvaient lui porter secours.

Ayant vu l'imprudent s'enfoncer sous l'eau et ne le voyant plus repa-

raître, ils comprirent qu'il était perdu. Alors ils jetèrent des cris perçants, appelant au secours. Mais ils se trouvaient à une certaine distance du village et ils ne voyaient personne aux alentours qui pût arriver à temps pour sauver le malheureux.

Heureusement, Jean Loup était en promenade de ce côté : les cris désespérés des enfants frappèrent ses oreilles et il devina probablement qu'un être humain était en danger de mort.

Quoi qu'il en soit, il s'élança hors de la forêt et, en quelques bonds, il arriva au bord de la rivière.

Les enfants, criant toujours, lui montrèrent l'endroit où leur camarade avait disparu. Il comprit. Il se débarrassa lestement de ses peaux de loup, se jeta à l'eau et plongea, — car il faut bien vous dire, mesdames, que Jean Loup nage comme un poisson. — Il reparut tenant le noyé entre ses bras, gagna la rive et sortit de l'eau avec son précieux fardeau.

L'enfant était sauvé. Il rendit de l'eau par la bouche, le nez et les oreilles, et, au bout d'un instant, quand il ouvrit les yeux, il vit devant lui son sauveur et sa mère, accourue aux cris, qui pleuraient de joie tous les deux.

Voilà, mesdames et mesdemoiselles, la dernière prouesse connue de Jean Loup.

— Tout cela est très beau, monsieur de Violaine, s'écria la comtesse avec enthousiasme ; votre sauvage est tout simplement un héros !

— Oh ! pas encore, madame, répliqua-t-il en souriant ; mais il cherche à le devenir.

— Il a en vous un ami précieux, monsieur ; sans le connaître, sans l'avoir vu, seulement à vous entendre, on l'aime, ce sauvage.

— Mon Dieu, madame, comme on n'a aucune raison de le détester, on a le droit de l'aimer, dans une certaine mesure, cependant. Jean Loup a trouvé le moyen de conquérir, d'un seul coup, le cœur de toutes les mères. Les femmes de Blignicourt lui tresseraient volontiers des couronnes. Il y a bien encore à Vaucourt et à Mareille des enfants qui ont peur de lui et qui, de loin, lui jettent des pierres ; mais ceux de Blignicourt ont pour Jean Loup, maintenant, un grand respect.

— C'est bien : ils savent qu'il a sauvé la vie à l'un d'eux ; ils sont reconnaissants.

— Oui, madame.

Le soleil était couché, l'air se rafraîchissait. On quitta la terrasse et on entra dans le salon où l'on passa le reste de la soirée à feuilleter les albums et à faire de la musique.

XII

LA BOSSE-GRISE

Le lendemain matin, à onze heures, il ne restait plus au château de Vaucourt que la comtesse de Maurienne et ses enfants. Le notaire, l'inspecteur des forêts et sa femme avaient repris la route d'Épinal, immédiatement après le déjeuner, qu'on avait servi exceptionnellement, à cause de leur départ, à neuf heures et demie.

Raoul avait aussi quitté sa mère et sa sœur, malgré leurs instances et leurs caresses pour le garder quelques jours encore. Mais il était à Vaucourt depuis huit jours : c'était donner beaucoup à un devoir, qui lui pesait et lui semblait un sacrifice. A peine arrivé, il s'ennuyait et avait hâte de retourner à Paris pour se retrouver au milieu de ses amis de plaisirs.

Pourquoi venait-il, alors? Pourquoi? Ah! ce n'était pas son affection pour sa mère, sa tendresse pour sa sœur qui l'attiraient. Malgré sa jeunesse, il était profondément dépravé et avait déjà tous les vices de son père qui, s'occupant d'ailleurs fort peu de lui, ne mettait pas toujours à sa disposition tout l'argent qu'il aurait voulu pour satisfaire ses caprices et se livrer à toutes les folies d'une vie désordonnée.

Il venait voir sa sœur et sa mère, quand il était complètement décavé, afin de remplir sa bourse plate et de lester son portefeuille de quelques billets de mille. Dupe de son hypocrisie, croyant à ses mensonges, à ses semblants d'affection, faible, comme le sont en général toutes les mères, et trop bonne, Mme de Simaise finissait toujours par ouvrir ses tiroirs et elle donnait sans compter.

Raoul s'emparait aussi, sans le moindre scrupule, des petites sommes économisées par sa sœur, mises en réserve pour lui dans sa bourse de jeune fille.

On attendait M. de Violaine et Suzanne. Les jeunes filles étaient impatientes de les voir arriver. A chaque instant, on les voyait au bord de la terrasse, plongeant au loin leurs regards sur la route blanche.

N'avait-il pas été convenu, la veille, qu'on irait à la Bosse-Grise et qu'on grimperait sur le gigantesque rocher?

Ces demoiselles se faisaient une fête de cette promenade, qui serait certainement charmante, et promettait toutes sortes de ravissements. Et puis, qui sait? comme l'avait dit Mlle de Violaine, on aurait peut-être la chance de voir l'homme sauvage, dont ces jeunes têtes avaient rêvé toute la nuit, ce fameux Jean Loup, qu'elles voulaient absolument considérer comme un héros.

Le temps était superbe, le soleil brillait de tout son éclat dans un ciel sans tache. Pas de vent, seulement une brise embaumée, fraîche comme un souffle d'éventail, ce qu'il fallait pour qu'on ne fût pas incommodé par la chaleur. D'ailleurs, on était légèrement vêtu, comme il convient dans la saison d'été, et puis on aurait des ombrelles.

C'était décidé, on irait à pied; cela serait plus gai, plus amusant. La distance n'était pas si grande... Les chemins étaient bien un peu poudreux, mais qu'importe! A la campagne, on ne craint point la poussière sur ses bottines et les volants de sa robe.

Un peu après midi, M. de Violaine et sa fille arrivèrent à cheval. Ils avaient déjeuné avant de venir. En vue de la promenade projetée, Suzanne n'avait pas revêtu son élégant et gracieux costume d'amazone; elle s'était habillée pour la circonstance : une robe de taffetas rose à raies blanches, à jupe courte, serrant sa taille cambrée.

— C'est drôle, n'est-ce pas? dit-elle en sautant à terre, de monter à cheval mise comme je le suis, avec cette robe courte, qui laisse voir mes jambes presque jusqu'aux genoux; mais, vous savez, cela m'est parfaitement égal.

— Vous êtes charmante, toujours charmante, mademoiselle Suzanne, répondirent les jeunes filles.

Et l'une après l'autre lui sauta au cou.

— Oh! les flatteuses! dit-elle en riant.

Puis, faisant siffler sa cravache, elle reprit, leur montrant la Bosse-Grise :

— C'est là que nous allons; il y a au flanc de cet énorme bloc de pierre, dans des fentes où les vents de tempête, sans doute, ont jeté de la terre végétale, de magnifiques fleurs pourprées, très rares, car je crois bien qu'elles ne poussent qu'à cet endroit; nous les cueillerons et en apporterons un bouquet.

— Oui, un énorme bouquet, dit Henriette.

— Une gerbe, ajouta Blanche, en sautant comme une petite folle.

La baronne fit servir des rafraîchissements; puis, tout le monde



Jean Loup, solidement campé sur ses jambes, le dos appuyé au roc... (page 174).

étant prêt, on descendit la pente douce de la grande avenue du château.

M. de Violaine donnait le bras à la baronne; la comtesse avait pris celui de son fils; les quatre jeunes filles allaient en avant, selon leur caprice, à la débandade.

Bientôt de joyeux éclats de rire retentirent dans la vallée. De très loin, dans les champs, les paysans se dressaient et saluaient en ôtant leurs chapeaux de paille. Les folâtres jeunes filles bondissaient sur le chemin

comme de jeunes chevreaux, cueillant tantôt un bluet ou un coquelicot, ou courant toutes ensemble après un papillon qu'elles ne parvenaient jamais à attraper. Ah! comme elles se moquaient de la poussière dont elles soulevaient des flots autour d'elles!

Enfin on quitta la route pour prendre un sentier qui montait presque en ligne droite vers la Bosse-Grise. Au bout d'un instant on atteignit le plateau. Maintenant, de ce côté, plus de terres cultivées; un sol rocailleux, stérile, presque nu. De distance en distance un genévrier rabougri, ayant la moitié de ses aiguilles brûlées par le soleil, quelques touffes de bruyères et de ronces rampant sur le sol pierreux; mais partout des roches noires, les unes montrant leurs têtes à fleur de terre, les autres plus élevées.

On ne riait plus, on était silencieux, on se recueillait en se rapprochant de la Bosse-Grise. On fut bientôt assez près pour pouvoir, des yeux, mesurer sa hauteur. Mais une large ceinture de ronces et d'épines à sa base semblait dire : on n'approche pas.

— Par ici, par ici, dit Suzanne, qui marchait la première, tenant à s'acquitter consciencieusement de ses fonctions de guide.

On tourna un instant autour du rocher et l'on se trouva à l'entrée d'un passage étroit, ouvert entre les broussailles par des quartiers de roches, sur lesquels Suzanne s'élança résolument.

— S'il y avait des vipères! s'écria Blanche tout à coup.

— Rassurez-vous, répondit vivement Mlle de Violaine, il n'y a pas de serpents dans ces parages. Venez, venez, suivez-moi, ajouta-t-elle.

— Me voici, dit le jeune de Maurienne, sautant à son tour sur les roches.

Après un moment d'hésitation, ne voulant pas avoir l'air d'être moins braves que leur amie, les trois jeunes filles franchirent la faible distance qui les séparait du rocher.

— Regardez, dit Suzanne, voilà l'escalier dont je vous ai parlé; ne dirait-on pas que la main de l'homme a fait saillir ces marches en creusant le rocher?

— C'est vrai, répondit Henriette, et je vois maintenant qu'on peut monter facilement.

— Et sans se fatiguer beaucoup. Plus haut, mais de l'autre côté, il y a un grand creux, ou plutôt une large entaille, formant une terrasse, sur aquelle on peut se promener : on y pourrait même, avec un peu de bonne volonté, danser un quadrille. De là, déjà, on a une vue superbe. Voyons, êtes-vous bien décidées?

— Oui! oui! oui!

— Eh bien, en avant!

L'ascension commença.

— Prenez garde, mes enfants, pas d'imprudence! cria Mme de Simaise.

— Soyez tranquille, madame, répondit Suzanne, il n'y a pas l'ombre d'un danger.

— Au fait, dit la comtesse, pourquoi restons-nous ici au lieu de les accompagner?

— Quoi, vous aussi, chère amie, vous voulez...

— Jouir du magnifique coup d'œil tant vanté par Mlle de Violaine. Et puis, ajouta-t-elle en souriant, nous serons près de nos enfants.

— Allons, dit la baronne.

— Nous vous laissons, monsieur de Violaine.

— Mais non, mais non, mesdames, je vous suis. Avec votre permission je passerai le premier pour vous tendre les mains, si c'est nécessaire. Je suis un vieux montagnard, moi; les escalades me sont familières.

Les jeunes filles étaient déjà à plus de dix mètres de hauteur.

— Tenez, dit Suzanne, voici déjà quelques-unes des fleurs dont je vous ai parlé; mais celles-ci sont étiolées; montons, nous en trouverons tout à l'heure de plus belles.

— Ces fleurs sont, en effet, fort jolies, dit Henriette en en cueillant une, qu'elle mit à son corsage.

On avait commencé l'escalade au nord et on tournait vers l'ouest en suivant l'espèce d'escalier circulaire.

— Voici ma terrasse, s'écria tout à coup Suzanne, en bondissant sur la plate-forme. Voyez, continua-t-elle, quand ses compagnes furent près d'elle, soit qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, on serait parfaitement à l'abri au fond de cette cavité; c'est une véritable grotte, œuvre de la nature.

M. de Violaine et les deux dames arrivaient à leur tour sur la plate-forme.

La comtesse, émerveillée, en présence des magnifiques tableaux qui se déroulaient sous ses yeux, comme un panorama, laissa échapper un cri d'admiration.

Les jeunes filles et le jeune garçon battirent des mains.

— C'est beau, n'est-ce pas? dit M. de Violaine.

— Grandiose! immense! répondit Mme de Maurienne; c'est un enchantement!

— C'est l'admirable nature, œuvre puissante du Créateur, toujours grande, riche et belle, dit Mme de Simaise.

Sur leurs têtes le vaste firmament ; autour d'eux des horizons sans fin, les vallées se creusant profondes, ensoleillées dans les coupures des montagnes ; des villages sur les pentes, les égayant ; le Frou serpentant pareil à long ruban d'argent ; partout les hauteurs couronnées de verdure ; la ligne brisée de la chaîne des Vosges, bleuissant et disparaissant au loin, enfoncée, perdue dans l'azur du ciel.

Et sur tout cela le soleil rayonnant, allumant ses feux dans les gorges, faisant ruisseler partout sa lumière, qui tombait éblouissante comme une pluie d'étincelles.

— Mes enfants, dit la comtesse, il est inutile de monter plus haut : vous ne pouvez rien voir de plus que ce que nous pouvons admirer d'ici.

— Et mes fleurs à cueillir ? fit Suzanne. Qui vient avec moi ?

— Je ne vais pas plus loin, dit Emma : il me semble que déjà j'ai le vertige.

— Moi, j'ai les jambes lasses, dit Blanche.

— Et vous, Henriette ?

— Je ne veux pas être moins intrépide que vous, répondit la jeune fille, allons faire notre bouquet.

Mme de Simaise, ne voyant pas que sa fille et Suzanne pussent courir un danger, ne les retint pas.

Les jeunes filles s'éloignèrent et ne tardèrent pas à se trouver sur une nouvelle plate-forme. Là, les fleurs rouges étaient, en effet, plus belles et aussi plus nombreuses qu'en bas. Henriette et Suzanne se mirent gaiement à faire leur moisson.

Tout à coup un cri perçant, un cri d'épouvante retentit et glaça le sang dans toutes les veines.

— Ma fille, ma fille ! exclama Mme de Simaise, blême de terreur.

C'était Henriette, en effet, qui venait de pousser ce cri terrible.

Son ombrelle s'était échappée de sa main, accrochée à une ronce et restait suspendue au bord de la plate-forme. Elle s'avança pour la saisir ; sous ses pieds la pierre calcinée céda en s'émiettant. Heureusement, elle eut le temps de faire un mouvement en arrière, car elle pouvait être précipitée la tête en avant, et se fracasser le crâne sur une des aspérités dont la pente du rocher est hérissée. Elle tomba sur le dos et descendit de deux mètres environ, en glissant, jusqu'à une saillie, où elle s'arrêta. Alors on la vit se dresser sur ses jambes et se cramponner énergiquement à la pierre avec ses mains.

Si M. de Violaine ne l'eût retenue, en la saisissant à bras-le-corps, la baronne se serait élancée au secours de sa fille, au risque de se briser dans une chute effroyable.

Tous criaient, appelaient au secours, affolés, perdant la tête. Suzanne seule, quoique très effrayée, conservait toute sa présence d'esprit.

Henriette était dans une situation extrêmement périlleuse : un faux mouvement, un rien pouvait lui faire perdre l'équilibre, la lancer dans le vide ou la précipiter dans une large crevasse, un abîme, dont l'horrible gueule s'ouvrait béante presque à ses pieds. Cependant Suzanne s'était couchée à plat ventre et tendait ses mains à son amie pour l'aider à remonter.

Sans doute le sauvetage aurait pu s'opérer ainsi ; mais le bloc saillant sur lequel Henriette se tenait debout fit entendre un craquement sinistre, se détacha tout à coup de la masse et dégringola sur la pente avec un bruit semblable à celui du tonnerre.

La pauvre Henriette se soutint un instant avec ses mains crispées sur la pierre brûlante ; puis le poids de son corps lui fit lâcher prise, et en poussant un second cri, plus effrayant encore que le premier, elle roula de côté et tomba, comme dans un hamac, sur des branches de lierre entrelacées, suspendues à l'orifice de la crevasse, comme pour cacher la sombre profondeur de l'abîme, et attachées à la pierre de chaque côté.

Cette fois, Suzanne ne pouvait plus rien ; elle laissa échapper un cri d'angoisse suprême auquel répondirent d'autres cris de douleur et de désespoir.

Mme de Simaise tomba évanouie, comme morte, dans les bras de la comtesse.

Que faire ? Hélas ! on ne voyait pas le moyen de sauver la malheureuse enfant, menacée d'une mort horrible. L'air retentissait de cris déchirants, de plaintes, de gémissements.

Henriette étourdie, toute frémissante de terreur, leva les yeux et aperçut Suzanne, le corps penché au-dessus d'elle, qui se tordait convulsivement les mains. Elle ne pouvait voir les autres ; mais, à l'attitude désespérée de Suzanne, elle comprit qu'elle ne devait compter sur aucun secours, qu'il fallait renoncer à tout espoir. Elle était perdue, elle allait mourir !

Le poids de son corps arrachait le lierre, malgré ses innombrables petites racines incrustées dans le rocher ; constamment elle sentait qu'elle enfonçait ; chaque fois qu'un des flexibles rameaux se détachait, elle entendait comme le bruit d'une déchirure d'étoffe.

Étendue sur cette espèce de pont aérien, elle n'osait faire un mouvement ; elle ne pouvait crier, l'épouvante avait paralysé sa langue.

Au-dessous d'elle, entre les parois de la large fente, elle voyait se dresser, se croiser, pointues ou tranchantes, lames menaçantes, dents

monstrueuses, les pierres saillantes sur lesquelles, dans un instant, elle allait tomber et être déchirée ; puis, plus avant, un trou noir !

Elle sentait dans sa tête comme un brasier, le sang battait ses tempes, il se faisait dans ses oreilles un tintement lugubre, son cœur avait cessé de battre ; il lui sembla que tout tournait, se renversait autour d'elle. C'était le vertige.

— Maman ! maman ! appela-t-elle d'une voix étranglée, mourante.

Elle ferma les yeux.

Soudain un bruit sourd, étrange, une sorte de grognement rauque monta jusqu'à elle. Son cœur se remit à battre, elle rouvrit les yeux. Une tête émergeait du trou noir. Elle vit cette tête, couverte d'une longue crinière, et elle lui parut énorme. Était-ce un monstre inconnu qui sortait des entrailles de la terre et s'élançait vers elle pour la dévorer ? Saisie d'une nouvelle terreur, ses yeux se fermèrent de nouveau.

Cependant il y eut dans sa pensée flottante, prête à l'abandonner, une clarté soudaine. Si c'était Jean Loup ! Mais elle avait l'esprit troublé et se trouvait dans cet état d'engourdissement, de torpeur physique et morale qui précède la syncope ; elle crut n'avoir rien vu, rien entendu. Ce n'était qu'une vision, l'hallucination du vertige !

Non, non, elle ne s'était pas trompée. C'était bien Jean Loup, le seul être au monde, peut-être, ayant assez de courage, de force et d'adresse pour pouvoir la sauver. Les cris poussés d'en haut l'avaient fait sortir de sa grotte ; et avec la souplesse et l'agilité d'un chat-tigre ou d'un singe, se servant des pierres en saillie comme d'échelons, il montait, il grimpait dans la crevasse du rocher, au risque de se livrer lui-même à la mort à laquelle il voulait arracher la pauvre jeune fille.

— Jean Loup, mon ami, mon brave Jean Loup, lui cria Suzanne, sauve mon amie, sauve Henriette de Simaise. Sauve-la, sauve-la !

Jean Loup n'eut pas l'air d'avoir entendu. D'ailleurs il n'avait nullement besoin d'être encouragé.

Tout à coup, les dernières lianes qui soutenaient la jeune fille se rompirent.

Jean Loup, solidement campé sur ses jambes, le dos appuyé au roc, les bras tendus, attendait, guettant ce moment terrible. Il reçut Henriette dans ses bras.

Elle ne sentit point qu'il la serrait contre sa large poitrine ; elle avait perdu connaissance.

Suzanne et son père, qui était venu la rejoindre, poussèrent un cri de joie. Mais, aussitôt, ils se regardèrent avec une angoisse inexprimable.

Qu'allait faire Jean Loup ? Monter plus haut lui était impossible, et

il ne pouvait plus reprendre avec Henriette, n'ayant pas les bras libres, le chemin périlleux par lequel il était venu.

Suzanne était haletante, de grosses gouttes de sueur froides ruisselaient sur son front, coulaient sur ses joues; un frisson de fièvre courait dans tous ses membres.

— Les malheureux, les malheureux! gémit-elle, ils sont perdus tous les deux!

A peine avait-elle prononcé ces paroles que Jean Loup et Henriette disparurent.

Le père et la fille poussèrent un nouveau cri, un cri de surprise, cette fois.

Jean Loup venait de s'enfoncer dans un passage, une sorte de tunnel, ouvrage de la nature, dont il connaissait évidemment l'existence.

Cinq minutes s'écoulèrent, cinq minutes d'anxiété horrible, longues comme des heures, et Jean Loup, tenant toujours Henriette dans ses bras, reparut, sortant d'un trou, juste au-dessous de la première plate-forme. Il poussa un cri de triomphe pour avertir, sans doute, ceux qui étaient au-dessus, et on le vit descendre rapidement, en prenant, toutefois, les plus grandes précautions.

— Sauvée, elle est sauvée!

Ces mots d'allégresse frappèrent les oreilles de Mme de Simaise, qui revenait à elle.

— Sauvée, sauvée! répéta-t-elle.

— Oui, oui.

— Où donc est-elle?

— En bas, répondit la comtesse: venez, ma chère Clémentine, venez, nous allons la retrouver.

Mme de Simaise se dressa sur ses jambes et s'appuya sur le bras de M. de Violaine; on s'empressa de descendre.

Henriette était couchée sur un moelleux tapis de mousse.

Jean Loup, à genoux près d'elle, les mains jointes et les yeux irradiés, la contemplait comme en extase.

La jeune fille se ranima bientôt sous la chaleur des baisers de sa mère. Tout en rouvrant les yeux, son regard tomba sur le visage rayonnant de son sauveur, qui avait rejeté en arrière sa longue chevelure. Ce fut comme le choc de deux éclairs.

— Jean Loup! Jean Loup! exclama la jeune fille.

Le sauvage, qui avait senti pénétrer en lui quelque chose d'inconnu pareil à une flamme brûlante, se dressa brusquement comme mû par un ressort, troublé dans tout son être.

— Oui, ma chérie, disait Mme de Simaise, c'est Jean Loup, et c'est lui, le brave garçon, qui t'a sauvée !

— Oui, oui, je me souviens, je me souviens, fit Henriette, les yeux toujours fixés sur ceux de son sauveur.

Le rose était subitement revenu à ses joues.

Les autres jeunes filles examinaient le sauvage curieusement et avec un vif intérêt.

La comtesse lui adressait de chaleureuses félicitations, auxquelles il ne paraissait pas complètement insensible, bien que ne comprenant pas.

— Jean Loup, dit M. de Violaine, en lui prenant la main, il faut renoncer enfin à votre malheureuse existence dans les bois ; votre belle action d'aujourd'hui mérite une récompense digne de vous : elle sera ce qu'elle doit être. Tous, ici, nous nous intéressons à vous ; nous voulons votre bien, votre bonheur... Jean Loup, vous allez venir avec nous.

Aux inflexions de la voix de M. de Violaine, à l'expression éloquente de sa physionomie, Jean Loup devina le sens de ses paroles. Il s'éloigna de quelques pas, brusquement, secoua la tête, appuya ses deux mains sur son cœur, laissa échapper un long soupir, puis s'élança en bondissant à travers les roches et disparut.

— Oh ! maman, maman, dit Mlle de Simaise d'un ton douloureux, il ne veut même pas qu'on le remercie !

XIII

L'AMOUR D'UN SAUVAGE

La rencontre de Jean Loup avec Mlle de Simaise, à qui il avait eu le bonheur de sauver la vie, avait été un grand événement dans son existence, quelque chose comme une révolution.

En effet, il était bien changé, une transformation presque instantanée s'était opérée en lui ; il n'était plus le même, il le sentait. Il avait toutes sortes de sensations jusqu'alors inconnues et dont il lui était impossible de se rendre compte. Une grande tristesse, une noire mélancolie



Mais Henriette restait triste et était souvent songeuse... (p. 183.)

s'étaient emparées de lui et, quoi qu'il fît, il ne pouvait l'éloigner ou lui échapper. Évidemment il commençait à avoir conscience de la triste situation dans laquelle il se trouvait.

Chaque fois qu'il voyait son image réfléchie dans l'eau limpide, son miroir, il ne pouvait s'empêcher de tressaillir; il y avait dans l'émotion qu'il éprouvait quelque chose comme un sentiment de honte. Oui, le malheureux était honteux de lui-même. Il dédaignait sa force et ses autres

avantages physiques pour ne voir que son abaissement, sa dégradation, ses infirmités morales.

Ils s'absorbait dans ses sombres pensées. Plus que jamais il se berçait et s'endormait dans ses rêves, rêves qui n'étaient plus ceux d'autrefois ; ils avaient changé d'objet. Quand il était éveillé, ses rêves avaient des ailes noires, étaient tristes comme ses pensées ; mais quand il dormait, — il passait souvent, sans transition, de l'état de veille au sommeil, — les rêves revenaient voltiger autour de lui avec des ailes blanches, gracieux, souriants, enchanteurs

Une voix mélodieuse résonnait à ses oreilles comme une harmonie céleste ; c'était une douce voix de jeune fille, la voix d'Henriette de Simaise. Il entendait ces mots jetés dans une exclamation : Jean Loup ! Jean Loup !... C'était son nom, le nom qu'on lui avait donné ; Jean Loup, c'était lui.

La belle jeune fille le regardait avec ses grands yeux bleus pleins de lumière, et, comme au bas du rocher, il sentait pénétrer en lui la flamme de ce regard reconnaissant qui lui avait causé une si étrange impression.

Son rêve ne le trompait point, c'était bien Henriette et non une autre jeune fille qu'il lui montrait. Il ne l'avait vue qu'une fois ; mais il aurait pu la reconnaître entre mille, car son image était profondément gravée dans son cœur.

Oui, cette jeune fille, qui s'approchait de lui doucement, pour ne pas le réveiller, qui se penchait sur sa couche, dont la douce voix chantait à son oreille, dont les boucles blondes caressaient son visage, cette jeune fille était bien celle qu'il avait sauvée, qu'il avait tenue dans ses bras, serrée contre sa poitrine, dont le cœur avait battu à côté du sien.

Il croyait sentir encore sa jolie tête appuyée sur son épaule, ses cheveux sur son cou, ses lèvres touchant sa joue... Et, depuis ce jour, ne lui semblait-il pas qu'il respirait sans cesse le doux parfum de violettes dont les cheveux et le vêtement d'Henriette étaient imprégnés ?

Voilà pourquoi le pauvre Jean Loup était si changé qu'il ne se reconnaissait plus lui-même.

Le jour, la nuit, éveillé ou dormant, constamment il pensait à Mlle de Simaise. Quand il ne dormait pas, — nous l'avons dit, — toutes ses pensées étaient tristes, douloureuses même ; dans le sommeil, ne sentant plus son néant, cessant de se voir tel qu'il était, le rêve le caressait, lui rendait le calme, le consolait en faisant passer devant ses yeux le brillant mirage des illusions.

Si extraordinaire que cela puisse paraître, le pauvre Jean Loup était amoureux. Il avait suffi d'un regard pour faire naître l'amour dans son

cœur. Et le malheureux ne se doutait pas de la puissance de cette chose inconnue qui le tourmentait et éveillait en lui, en même temps, une infinité d'idées, encore confuses, tumultueuses, mais qui se disposaient à prendre leur essor pour s'échapper des ténèbres de son esprit.

Tout ce qu'il voyait lui paraissait maintenant changé comme lui-même. Le ciel, le soleil, les étoiles, la verdure et jusqu'aux roches tristes et silencieuses, avaient un autre aspect. Toutes les choses de la nature, les plus petites comme les plus grandes, étaient autant de livres ouverts, dans lesquels il épelait. Avant, il ne s'était jamais amusé à regarder les étoiles, ces mondes inconnus, semés par Dieu dans l'infini ; maintenant, il les contemplait, songeur, recueilli, troublé...

Il lui semblait que des voix intérieures lui parlaient. Le bruit du vent dans les feuilles, le gazouillement du ruisseau, le chant de l'oiseau, le bourdonnement de l'insecte étaient d'autres voix mystérieuses qui parlaient aussi à sa pensée et à son âme.

Il s'arrêtait devant certains objets, les examinait, les contemplait curieusement comme s'il les voyait pour la première fois. Un beau clair de lune, un effet de soleil, une étoile filante, l'embrasement de l'horizon ou l'éclair déchirant la nue, lui causaient des surprises d'enfant, comme si ce spectacle eût été nouveau pour lui.

Un rien l'impressionnait, lui faisait éprouver une commotion dans tout son être.

Il s'intéressait à une fourmi traînant la charpente qui allait lui servir à construire son habitation souterraine. Il s'oubliait des heures entières à regarder une araignée tissant sa toile. Il admirait la goutte de rosée sur le brin d'herbe. Arrêté devant une fleur, il la contemplait, immobile, rêveur. Cherchait-il à établir un contraste ou se livrait-il à un travail de comparaison ?

Souvent, accroupi, la tête enfoncée dans les mains, il pleurait à chaudes larmes.

Lui, qui n'avait jamais eu peur de rien, si ce n'est de l'homme, qui était habitué à toutes les rumeurs du bois, le moindre bruit insolite autour de lui le faisait tressaillir, le mettait en émoi. On aurait dit qu'il était redevenu défiant et craintif.

Il se replongeait dans sa solitude, trouvant dans son isolement une ivresse amère. Jamais il ne s'était tenu enfermé ainsi dans sa demeure obscure, même au temps où il fuyait les hommes, redoutant qu'ils ne lui tendissent quelque piège. Il en arrivait à rechercher les ténèbres, à ne plus aimer que la nuit. Il semblait que la lumière du jour lui faisait mal ou qu'il la prenait en horreur.

Hélas ! Jean Loup redevenait plus sauvage que jamais !

Il n'allait plus travailler, se distraire avec ses amis les charbonniers et moins encore s'asseoir à leur table.

Il mangeait à peine, seulement pour ne pas mourir de faim. Il maigrissait, ce qui lui donnait avec son air triste une apparence maladive.

Il ne sortait plus de la forêt ; il oubliait son ami Jacques Grandin qui, maintenant, l'attendait vainement dans le champ où il travaillait.

Cependant, à force de penser à la belle jeune fille blonde qu'il avait sauvée et dont le souvenir remplissait toute sa vie, un jour vint où il eut l'ardent désir de la revoir ; bientôt ce fut son idée fixe. La revoir ! la revoir !

Sans doute, elle continuait à lui apparaître dans son sommeil, au milieu du rêve, mais cela ne lui suffisait plus.

Une nuit, il s'élança hors de ses roches, et sous le ciel étincelant d'étoiles, par un magnifique clair de lune, il prit sa course dans la direction de Vaucourt. Nul ne lui avait dit qu'elle demeurait là. Comment le savait-il ? Il l'avait deviné. L'instinct du cœur, la double vue de l'amour !

Arrivé devant le château, que la douce lumière de la lune éclairait, il s'arrêta. Les battements de son cœur lui disaient qu'il n'avait pas à aller plus loin, à chercher ailleurs. C'est là qu'elle était, là qu'elle dormait en ce moment.

Tout était silencieux dans la superbe habitation. Pas un filet de lumière ne filtrait à travers les persiennes fermées des grandes fenêtres.

Il s'approcha de la grille, se haussa et regarda. Il ne vit rien que d'épais massifs d'arbustes faiblement éclairés, une corbeille de roses et une autre plus grande plantée de géraniums.

A gauche, une ligne sombre indiquait le commencement du parc ; les jardins étaient à droite, puis, au fond, encore la ligne sombre du parc. Il suivit de ce côté le mur d'enceinte. Escalader ce mur n'eût pas été difficile pour lui ; il ne le fit point, il n'y songea même pas.

Quand il jugea qu'il était allé assez loin il revint à la grille, devant laquelle il resta assez longtemps.

Il y avait tout près un petit bosquet, avec un bouquet de grands ormes au milieu. De là on voyait toute la façade du château. Il y entra et s'y blottit, s'y cacha comme un malfaiteur qui se prépare à faire un mauvais coup. Il resta à la même place jusqu'à l'aube ; ayant peur d'être vu, il regagna la forêt.

Trois nuits de suite, il revint pour s'en aller toujours aux premières lueurs de l'aurore.

Il resta tranquille pendant une semaine ; puis, obsédé de nouveau par

son désir, il quitta sa retraite pour revenir près du château. Comme avant il passa le reste de la nuit dans le bosquet ; mais, quand vint le jour, il ne s'éloigna point. Cette fois, il avait pris de la hardiesse. Il grimpa dans un des ormes, s'installa sur une branche et attendit, bien caché dans le feuillage.

Il vit le jardinier et ses aides prendre leurs outils et se mettre au travail, puis ouvrir les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée du château. Les serviteurs allaient et venaient affairés ; ils rangeaient, époussetaient, nettoyaient, secouaient les tapis.

Le soleil était levé depuis lontemps déjà quand une femme de chambre ouvrit deux fenêtres du premier étage, puis deux autres ensuite.

Au bout d'un instant une jeune fille, vêtue d'un peignoir de cachemire bleu clair, parut à l'une de ces fenêtres. C'était elle. Le cœur de Jean Loup se mit à bondir et il fut ébloui comme s'il eût été frappé en plein visage par les rayons du soleil.

Henriette s'était appuyée sur le balcon. Ses jolies boucles blondes jouaient sur ses épaules. Elle restait immobile, songeuse, le regard fixe, perdu dans le lointain. Elle pensait à Jean Loup et regardait, comme cela lui arrivait souvent depuis le terrible danger qu'elle avait couru, le sommet de la Bosse-Grise.

Au bout de quelques minutes, elle laissa échapper un soupir et quitta la fenêtre.

Jean Loup, lui aussi, poussa un soupir, non point parce qu'il avait entendu soupirer la jeune fille, il était à une trop grande distance, mais parce qu'il n'avait plus sous les yeux la suave apparition. Mais, comme il resta toute la journée perché dans l'arbre, il eut le bonheur de revoir Henriette plusieurs fois, dans sa chambre, sur la terrasse, dans les allées du jardin.

A partir de ce jour mémorable, il revint souvent, bien souvent à son observatoire. Il avait pris l'orme en affection. Il pouvait s'asseoir ou s'étendre sur les branches à sa volonté ; il ne se trouvait pas plus mal là que sur son lit de fougère et de feuilles sèches. D'ailleurs que pouvait être la fatigue de son corps à côté du ravissement de son âme ?

Il était satisfait. Ce qu'il avait tant désiré, il l'avait, il voyait son idole.

Mais l'automne arriva ; les premières gelées blanches firent tomber toutes les feuilles : il ne put plus monter se cacher dans l'arbre. Pendant quelques jours il fut vraiment désolé.

Alors, on aurait pu le voir, aussi bien le jour que la nuit, n'importe par quel temps, passer, glisser comme une ombre le long des murs du

parc. Il allait, les cheveux au vent, tantôt sous la pluie battante, tantôt les pieds nus dans la neige. Quand il trouvait un endroit pour se mettre à l'abri, non par crainte des rafales, mais parce qu'il pouvait dissimuler sa présence, il y faisait de longues stations.

Il ne parvenait pas toujours à voir la gracieuse enfant, objet de ses rêves, de son culte; mais, lorsqu'il réussissait à l'apercevoir seulement, quel transport, quel délire! Comme il se sentait récompensé de toutes ses peines!

Heureux, il retournait à sa sombre demeure, ayant emmagasiné pour plusieurs jours de la joie plein son cœur.

XIV

LES COUPS DE CRAVACHE

Henriette de Simaise, avons-nous besoin de le dire? s'intéressait vivement, peut-être un peu plus que de raison, à celui qui lui avait sauvé la vie.

Cela n'étonnait ni n'effrayait sa mère : la baronne était elle-même trop reconnaissante envers Jean Loup pour ne pas approuver le sentiment de profonde gratitude de sa fille.

Henriette pensait constamment à son sauveur et parlait de lui souvent, quelquefois avec beaucoup de tristesse.

Par les domestiques qu'elle ne craignait pas de questionner, et par M. de Violaine et Suzanne qu'elle ne manquait jamais d'interroger, lorsqu'ils venaient faire une visite au château, elle savait qu'on ne rencontrait plus Jean Loup nulle part, que les charbonniers eux-mêmes ne le voyaient plus.

Cela la rendait très inquiète. Pourquoi ne le voyait-on plus? Aurait-il été victime de quelque grave accident? Elle s'imaginait une infinité de choses qui la tourmentaient sans cesse. Elle se le representait malade ou blessé, appelant vainement à son secours, poussant des plaintes, des gémissements que nul ne pouvait entendre. Elle pensait aussi, non sans

frissonner, que peut-être il était mort dans un endroit sauvage, inconnu de la forêt.

M. de Violaine la rassurait en lui disant :

— Jean Loup est un être bizarre et excessivement capricieux ; il lui arrive souvent de disparaître ainsi pendant des semaines et même des mois ; puis, quand il se sent las de son isolement, il quitte sa retraite inconnue et reparaît tout à coup. Alors, il revient vers ses amis comme au retour d'un long voyage.

Mais Henriette restait triste, était souvent songeuse. Il lui arrivait parfois d'avoir le cœur oppressé. Pourquoi ? Elle n'aurait certainement pas su le dire. Sans doute elle ne pouvait oublier ce qu'elle devait à Jean Loup ; mais pourquoi donc sa pensée était-elle si constamment et si singulièrement occupée du pauvre sauvage ?

— Je voudrais le voir une fois, une fois seulement, disait-elle, afin de lui témoigner, comme je le sens, toute ma gratitude !

Il lui semblait qu'après cela elle n'aurait plus eu à désirer aucune autre satisfaction.

Il lui semblait aussi que si on lui eût dit : « On a vu Jean Loup tel jour, il a rendu visite aux charbonniers, il est venu serrer la main de son ami Jacques Grandin, » elle aurait été pour toujours délivrée de toutes ses inquiétudes.

Ah ! quand elle voyait la neige tomber à gros flocons, si elle avait su que Jean Loup était caché quelque part près du château, attendant qu'elle se montrât, céleste apparition, à une porte ou à une fenêtre !

Mais Jean Loup était prudent ; Jean Loup regardait et ne se laissait point voir. Les yeux fixés sur la façade du château, il guettait l'instant délicieux où la joie qu'il attendait tomberait d'une fenêtre dans son cœur.

L'hiver s'écoula. Les beaux jours revinrent. Les bourgeons poussèrent aux branches, puis les arbres se couvrirent de feuilles.

Pourtant Jean Loup ne monta plus dans l'orme. Il avait trouvé mieux que cela. Sans doute c'était un grand bonheur pour lui d'apercevoir la jeune fille de loin, mais la voir de plus près !... Pouvoir, joie ineffable, la contempler, l'admirer longuement ; entendre le timbre harmonieux de sa voix ; voir la brise lutiner dans ses cheveux, caresser son front pur ; voir sa poitrine se soulever doucement et s'échapper d'entre ses lèvres roses le souffle de son haleine !... Oh ! cela, ce n'était pas seulement de la joie, du bonheur, c'était le plus doux des enchantements, une ivresse sans pareille !

A l'entrée du parc du château, derrière un premier rideau de verdure, il y avait une grande charmille carrée, sorte de chambre verte, avec des

bancs et des chaises rustiques. De la charmille on passait de plain-pied sur un balcon construit en saillie du mur de clôture et faisant corps avec lui.

Henriette se plaisait dans cet endroit bien ombragé, d'où elle avait vue sur une belle prairie, qu'un ruisseau à l'eau murmurante arrosait, et sur toute la campagne environnante; elle aimait à s'asseoir dans la charmille, autour de laquelle chantaient le rouge-gorge et la fauvette.

Elle venait là presque tous les jours, dans l'après-midi, quelquefois accompagnée de sa mère, mais seule le plus souvent, et y restait des heures entières. Comme elle était rarement oisive, tantôt elle travaillait à une tapisserie, ou à une broderie, ou à un ouvrage au crochet; un autre jour, elle apportait son carton, ses fusains, ses crayons et dessinait un coin de paysage ou bien encore elle ouvrait un livre et lisait.

Un jour qu'elle était seule dans la charmille, le jardinier passa tout près; voyant sa jeune maîtresse, il s'arrêta pour la saluer; elle lui répondit par un mouvement de tête gracieux. L'homme ne s'éloigna point.

Après avoir hésité un instant, il entra dans la charmille, sa casquette à la main.

— Est-ce que vous avez quelque chose à me demander, François? dit la jeune fille un peu étonnée, mais nullement offensée de la hardiesse du serviteur.

— Je prie mademoiselle de m'excuser; mais depuis longtemps déjà...

— Eh bien?

— Je voulais dire à mademoiselle...

— Que vouliez-vous me dire, François?

— Mademoiselle a souvent demandé si l'on savait ce qu'était devenu l'homme sauvage de la forêt de Mareille.

— Jean Loup? fit la jeune fille en tressaillant.

— Oui, mademoiselle, Jean Loup.

— Est-ce que vous avez appris quelque chose? demanda-t-elle vivement et d'une voix singulièrement émue.

Le jardinier prit un air mystérieux, se rapprocha, et, baissant la voix :

— Je l'ai vu, dit-il.

— Vous l'avez vu! exclama Henriette.

— Plusieurs fois.

— Où cela?

— Dans le parc.

— Hein? dans le parc?



Henriette fit deux pas vers lui, gracieuse, souriante, les deux mains tendues... (page 189).

— Oui, mademoiselle; et je crois bien que depuis quelque temps il vient s'y promener toutes les nuits.

La jeune fille était en proie à une émotion extraordinaire. Elle regardait fixement le jardinier, se demandant si elle devait ajouter foi à ses paroles.

Celui-ci prit de nouveau son air mystérieux :

— Et je suis certain, ajouta-t-il, baissant encore sa voix d'un ton, qu'il y reste souvent caché dans le jour.

— François, dit Henriette de plus en plus troublée, vous vous êtes peut-être trompé.

Il secoua la tête en souriant.

— Ainsi vous êtes sûr ?

— Sûr, mademoiselle.

Il y eut un moment de silence.

— Si mademoiselle le désirait, reprit le jardinier, elle n'aurait qu'un mot à dire et je m'emparerais facilement du sauvage.

— Comment?

— Je sais à quel endroit il grimpe sur le mur et saute dans le parc; il n'y aurait qu'à placer sur son passage un piège à loup.

La jeune fille pâlit affreusement et un double éclair jaillit de ses yeux.

— Si vous faisiez cela, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, indignée, ce serait une noire méchanceté, une chose infâme ! et ma mère et moi nous vous chasserions d'ici comme un misérable... Ce malheureux, vous le savez bien, m'a sauvé la vie ; lui faire du mal serait m'en faire à moi-même; je ne pardonnerais jamais, vous entendez, François, je ne pardonnerais jamais à celui qui se permettrait seulement de le menacer.

— Oh ! ne vous fâchez pas, mademoiselle, fit le jardinier d'un ton piteux; si j'ai dit cela, ce n'est point par méchanceté... une idée qui me venait... non pour vous déplaire, mais pour vous être agréable, au contraire... J'ai plusieurs fois entendu dire à mademoiselle qu'elle voudrait voir Jean Loup au château. Je ne lui veux pas de mal, moi, à ce pauvre garçon, et la preuve, c'est que je ne crie jamais après lui quand je le vois dans le parc. D'ailleurs, il ne brise rien, il ne toucherait pas à une pâquerette; puis il a sauvé la vie à mademoiselle... Je sens qu'à cause de cela je n'ai pas le droit de l'empêcher d'escalader le mur et de venir se promener dans les allées du parc.

— Continuez à ne lui rien dire, François; quand vous le verrez d'un côté, allez d'un autre.

— C'est ce que je fais, mademoiselle.

— Je veux qu'il soit tranquille et libre dans le parc comme il l'est dans les bois de Mareille.

— Mademoiselle sera obéie.

— François, avez-vous parlé de cela à ma mère?

— Pas encore, mademoiselle.

— Eh bien, François, jusqu'à nouvel ordre, si vous voulez m'être agréable, vous ne direz rien à M[me] de Simaise, ni à mon frère que nous attendons et qui arrivera demain à Vaucourt.

— Mademoiselle peut être sûre de ma discrétion.

— Merci, vous n'avez pas autre chose à me dire?

— Si, mademoiselle.

— Dites, François, je vous écoute.

— Quand Jean Loup reste dans le parc, le jour, je connais l'endroit où il se cache..

— Ah! Et où se cache-t-il?

— Pas loin d'ici, mademoiselle.

— Dites-moi où.

— Là, dans cet if, près de la charmille.

Le front de la jeune fille se couvrit d'une rougeur subite et il y eut un tressaillement dans tout son être.

— Mais, c'est impossible, cela ne se peut pas! s'écria-t-elle, laissant voir son émotion et son trouble.

— Mademoiselle doit bien penser que je n'oserais point lui dire une chose qui n'est pas. Il y a trois jours, j'ai vu Jean Loup descendre de l'arbre vert.

— Et il était caché dans l'if pendant que j'étais ici?

— Oui, mademoiselle.

— Si près de moi! murmura-t-elle.

— C'est un instant après que vous avez eu quitté la charmille, que j'ai vu Jean Loup sortir de sa cachette.

— C'était probablement la première fois qu'il venait là.

— C'est possible, mademoiselle. Pourtant, en examinant l'arbre, j'ai fait certaines remarques qui m'ont fait supposer que Jean Loup avait dû venir souvent se cacher à cet endroit.

La jeune fille se leva, et, à travers les petites feuilles de la charmille, elle plongea avidement son regard dans l'arbre vert.

— Il n'y est pas aujourd'hui, dit le jardinier.

— Est-ce que vous pensez qu'il y reviendra, François?

— Je le parierais, mademoiselle.

— Il n'osera plus.

— Il n'oserait plus, peut-être, s'il savait que je l'ai vu, mais il ne s'en doute point.

— Selon vous, François, pourquoi vient-il se cacher dans cet arbre?

— Dame, mademoiselle, pour vous voir; il ne faut pas être bien malin pour deviner ça.

La jeune fille rougit de nouveau et baissa les yeux.

— François, reprit-elle, c'est convenu, rien de tout ceci ni à ma mère, ni à mon frère, ni à personne.

— J'ai dit à mademoiselle que je garderais le silence. J'ai instruit mademoiselle; maintenant, moi, je n'ai plus rien à dire.

Sur ces mots, le jardinier s'inclina respectueusement devant sa jeune maîtresse et se retira.

La jeune fille laissa échapper un long soupir, et deux belles larmes roulèrent dans ses yeux.

Pourquoi ce soupir? pourquoi ces larmes?

Elle aurait été embarrassée de le dire.

— Là, là, murmura-t-elle, il vient se cacher dans cet arbre, tout près de moi, pour me voir!...

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, un peu plus tôt que d'habitude, Henriette vint avec un livre s'asseoir dans la charmille. Elle avait ouvert son livre, mais ses yeux restaient fixés sur la page qu'elle ne tournait point. Le livre était sous ses yeux, sur ses genoux pour se donner une contenance. Elle ne songeait guère à lire; d'ailleurs, préoccupée comme elle l'était, elle aurait lu sans comprendre.

— S'il était là! pensait-elle.

Son cœur battait avec violence. Elle avait des mouvements nerveux, de l'irritation dans les membres.

Elle aurait bien voulu regarder. Elle hésitait. Elle n'osait pas. Mais elle ne pouvait rester toujours ainsi, dans l'incertitude. Elle se leva. Elle était décidée.

Elle s'approcha de la cloison de verdure, écarta doucement le feuillage et son regard impatient chercha dans l'if.

Aussitôt elle sentit comme un coup dans son cœur. Elle voyait Jean Loup. Le regard montant se croisait avec le regard descendant. Elle s'était si bien attendue à voir Jean Loup dans l'arbre qu'elle n'éprouva pas une émotion trop vive. Elle se remit promptement.

— Jean Loup, Jean Loup, dit-elle, de sa plus douce voix, il est inutile d'essayer de vous cacher; je sais que vous êtes là, je vous vois... Descendez, venez, venez près de moi!

Et de la tête et de la main elle l'appelait.

Jean Loup était découvert; il n'avait plus aucune raison de se cacher; il comprit qu'il ne pouvait plus rester dans l'arbre. Et puis le regard de la jeune fille le fascinait et sa douce voix l'attirait plus encore que les signes qu'elle lui faisait.

Il se laissa glisser entre les branches et tomba sur le sol, debout. Il bondit à l'entrée de la charmille. Là il s'arrêta, tremblant, embarrassé. Il était en présence de son idole; qu'allait-il faire?

Jean Loup n'avait pas la moindre idée des convenances, de ce qui est

trop familier, trivial ou grossier, choquant, malséant, respectueux ou irrespectueux.

Mais combien d'hommes qui se croient civilisés sont, sur ce point, aussi ignorants que notre sauvage. La gloire de la comtesse de Bassanville n'est pas encore complète.

Jean Loup était, avant tout, l'enfant de la nature. Que lui importaient nos conventions sociales?

Qu'allait-il faire?

Tout simplement obéir à l'impulsion de son cœur.

Henriette fit deux pas vers lui, gracieuse, souriante, les mains tendues.

Il se sentit transporté dans un de ces mondes inconnus qu'il avait tant de fois rêvés, et, pour le moment, tout ce qui restait en lui de sauvagerie l'abandonna. Il oublia qu'il n'était qu'un malheureux, un être infortuné, un pauvre atome; il ne vit point combien la jeune fille était au-dessus de lui par son éducation, son intelligence, sa position, combien entre elle et lui la distance était grande... Elle était femme, il était homme, il était son égal.

Henriette avait fait un pas en avant, il fit le reste du chemin, le regard illuminé, le front radieux. Il prit la jeune fille dans ses bras, la serra contre lui avec passion et couvrit son front, ses joues et ses yeux de baisers brûlants.

Tout étourdie, Henriette ne songea même pas à se dégager, à le repousser; chose singulière, elle ne se sentit ni effrayée ni offensée... Mais la surprise et peut-être une autre sensation lui firent pousser un cri.

Au même instant un jeune homme, en costume de cavalier, redingote courte, boutonnée, des éperons aux talons de ses bottes et une cravache à la main, s'élança de derrière un massif et fit irruption dans la charmille.

C'était Raoul de Simaise, pâle et tremblant de colère.

Il n'avait vu que la fin de la scène : Jean Loup pénétrer dans la charmille, prendre sa sœur dans ses bras et l'embrasser.

Il ne demanda aucune explication. La cravache siffla dans l'air et il cingla avec fureur les épaules, les reins et la figure du sauvage.

Celui-ci, qui s'était un peu écarté d'Henriette, reçut les coups sans faire un mouvement, les yeux fixés sur la jeune fille, qui, elle aussi, restait immobile, sans voix, comme pétrifiée.

Mais, subitement, Jean Loup changea d'attitude. Son corps frémit, il devint livide; ses traits se contractèrent affreusement et des lueurs sombres, des éclairs terribles sillonnèrent son regard. Il poussa un rugisse-

ment de fauve, bondit sur Raoul, le saisit à la gorge, le ploya comme un roseau, le renversa et, le serrant toujours à la gorge, lui mit un genou sur la poitrine.

Tout cela s'était passé si rapidement que la jeune fille n'avait pas eu le temps de se jeter entre eux. Revenue de sa stupéfaction, voyant le danger que courait son frère, elle jeta un cri d'épouvante et s'élança à son secours.

Il était temps : Raoul perdait la respiration, il râlait.

— Jean Loup! Jean Loup! s'écria-t-elle d'une voix suppliante, c'est mon frère, c'est mon frère!

Elle était tout en larmes. Elle tomba sur ses genoux et ses petites mains délicates essayèrent de desserrer les grosses mains de Jean Loup dans lesquelles le cou de Raoul était pris comme dans un étau.

Jean Loup lâcha prise, se dressa debout et recula lentement jusqu'au fond de la charmille.

Raoul avait presque perdu connaissance. Si sa sœur n'était pas vite intervenue, Jean Loup allait certainement l'étrangler ou lui broyer la poitrine sous son genou puissant.

Cependant le bruit de la lutte et le cri de la jeune fille avaient été entendus. Le jardinier, un de ses aides et deux domestiques accouraient.

La fureur de Jean Loup s'était calmée; des larmes jaillirent de ses yeux, et un sanglot s'échappa de sa poitrine. Il enveloppa la jeune fille d'un long regard, triste et doux, puis il s'élança sur le balcon et sauta hors du parc.

Quand les serviteurs du château se précipitèrent dans la charmille, Jean Loup avait disparu.

XV

UN VOYAGE FATAL

C'est deux mois avant la conduite faite à Jacques Grandin, qui partait comme jeune soldat, qu'avait eu lieu la scène de la charmille.

Nous savons, maintenant, pourquoi, debout sur une roche, lui mon-

trant les poings, Jean Loup avait menacé Raoul de Simaise, qui passait sur la route, à cheval, en compagnie d'un de ses amis de Paris.

L'agression brutale dont il avait été l'objet avait rendu Jean Loup plus prudent et surtout moins démonstratif. Il revenait bien de temps à autre rôder aux alentours du château, mais il n'osait plus s'introduire dans le parc.

Sans doute, il ne voyait pas Henriette aussi souvent qu'il l'aurait voulu; mais enfin il la voyait de près ou de loin. Pour cela il employait mille moyens qu'il s'ingéniait à trouver. Et il savait si bien se cacher, que, dans l'espace de deux mois, la jeune fille l'aperçut une fois seulement. Mais elle savait que, maintenant, Jean Loup était plus souvent dans les bois de Vaucourt que dans la forêt de Mareille.

Nous avons un peu abandonné Jacques Vaillant et Jeanne, sa fille adoptive, la belle fiancée de Jacques Grandin. Mais il nous fallait dire, au sujet de l'homme sauvage, le principal personnage de notre histoire, tout ce qu'il était indispensable de faire connaître à nos lecteurs.

Maintenant, nous reprenons la suite de notre récit.

Les jours s'écoulaient un peu monotones, mais tranquilles, dans la petite maison de Mareille.

Jeanne était bien un peu chagrine de l'éloignement de son ami; mais elle se savait aimée; son père les avait fiancés et, avec l'espérance au cœur, elle s'était armée de courage afin d'attendre, sans trop souffrir, jusqu'au retour du soldat.

D'ailleurs, Jacques écrivait souvent. Ses lettres, toujours impatiemment attendues, étaient lues une fois, deux fois, trois fois, puis encore. Jeanne les savait par cœur.

Grâce aux recommandations de son parrain, le jeune militaire avait été très bien accueilli au régiment. Du reste, il avait su mériter tout de suite l'estime et la sympathie de ses chefs. Au bout de six mois, il était nommé brigadier, et déjà on lui faisait espérer les galons d'argent de maréchal des logis.

Jacques Vaillant était content.

— Il est capable de revenir avec le grade de sous-lieutenant, disait-il à Jeanne.

— Et avec la croix d'honneur, ajoutait la jeune fille en riant.

— Oh! oh! ma mignonne, la croix, la croix de la Légion d'honneur! Comme tu y vas! On ne l'obtient pas si facilement que ça. Il faut la gagner, comme j'ai gagné la mienne, sur un champ de bataille.

— D'ailleurs, reprenait la jeune fille plus sérieuse, Jacques n'a pas plus besoin de gagner la croix que de revenir à Mareille avec l'épaulette

d'officier. N'est-il pas convenu que nous nous marierons aussitôt après son retour et qu'il prendra l'exploitation d'une ferme? Officier, mon père! Mais s'il le devenait, lancé dans une autre carrière, Jacques ne voudrait peut-être plus de moi!

— Là-dessus, ma chérie, sois tranquille : Jacques t'adore. Ah! ça, où diable voudrais-tu que Jacques trouvât une autre femme qui vaille seulement le quart, le demi-quart de ta mignonne petite personne? Nous disons des bêtises; Jacques reviendra paysan et brave garçon comme il est parti; je vous marierai et il prendra une ferme. Voilà; ma Jeanne sera fermière!

Catherine n'était pas oubliée; on pensait souvent, au contraire, à la chère défunte. Mais, avec le temps, la douleur de Jacques Vaillant s'était calmée; et puis Jeanne, sa Jeanne, qui était maintenant tout pour lui, avait été aussi pour beaucoup dans sa consolation.

S'il arrivait encore au vieux militaire d'avoir des regrets, ils étaient sans amertume; le souvenir de la bonne Catherine était seulement doux à son cœur.

Une fois par semaine, le dimanche matin, Jeanne cueillait les plus belles fleurs du jardin; elle en faisait deux couronnes, et le tantôt, donnant le bras à son père, ils s'en allaient au cimetière. Les deux couronnes du jour remplaçaient celles du dimanche précédent, dont les fleurs étaient fanées.

Ils ne manquaient jamais à ce pieux devoir, hommage rendu à la mémoire d'une femme qui avait été pour Jeanne la meilleure des mères, pour Jacques Vaillant la plus affectueuse, la plus dévouée des épouses.

Le vieux capitaine venait d'être nommé pour la seconde fois maire de Mareille. Sur les instances du préfet, il n'avait pas refusé ces fonctions; du reste, il avait encore la force de les remplir, et son dévouement à la commune ne lui faisait pas trouver cette charge trop lourde pour son âge.

Tout à coup, une mauvaise nouvelle circula dans l'est comme dans toute la France.

La guerre venait d'éclater. Le temps de porter les corps d'armée sur les frontières du côté de l'Allemagne, les Français et les Prussiens seraient aux prises. On entendrait la fusillade, tonner les canons.

D'abord les populations furent atterrées; puis, peu à peu, chacun se rassurait. On disait :

— Nous avons de nouveaux fusils, à longue portée, des mitrailleuses; nous avons des maréchaux de France, des généraux qui ont fait leurs



Une seconde fois, il regarda autour de lui, allongeant le cou, tendant l'oreille... (page 200).

preuves pour conduire au feu nos enfants, les enfants de la France, qui sont toujours les premiers soldats du monde !

On se rappelait les grandes guerres, les grandes batailles d'autrefois : Valmy, Marengo, Iéna ; les grands généraux de la République et Napoléon, l'homme à la capote grise, toujours vainqueurs !

Les Français d'aujourd'hui n'étaient pas dégénérés ; ils seraient dignes de leurs anciens. On n'avait rien à craindre.

On ne savait pas tout. Que dis-je? on ne savait rien. On ignorait les gaspillages, les désordres, les folies, l'incurie de l'administration impériale.

Jeanne était très tourmentée, très inquiète. La guerre! La guerre! Jacques allait marcher avec les autres. Jacques allait se battre, courir d'effroyables dangers!... Il le fallait, c'était le devoir! C'est le soldat qui doit se ranger autour du drapeau national et défendre son pays!

Mais Jeanne était forte et vaillante; elle renferma en elle ses inquiétudes et ne laissa rien voir de ses anxiétés.

Les hostilités commencèrent.

Un matin, on apprit que, la veille, un combat meurtrier avait eu lieu à Wissembourg; que le général de division Douay avait été tué, les Français repoussés par des forces dix fois supérieures et que les Prussiens étaient entrés en France.

On fut repris par la peur; mais on voulut encore espérer. Nos armées faisaient face à l'ennemi, depuis Metz, la citadelle imprenable, le rempart de la France, jusqu'au bord du Rhin; elles arrêteraient les Prussiens, les hordes allemandes ne passeraient pas!

Vinrent ensuite les journées de Reichshoffen et de Spickeren, Mac-Mahon écrasé à droite, Frossard refoulé à gauche.

Cette fois, il n'y avait plus à se faire aucune illusion, la France était envahie; les Allemands allaient se répandre comme une tache d'huile sur le territoire de la patrie. Tout était perdu! Excepté l'honneur, cependant, pour rappeler le mot de François Ier.

Il y eut des plaintes, des gémissements, des larmes du côté des femmes; des cris de colère, des vociférations, des grincements de dents du côté des hommes.

L'armée de Mac-Mahon battait en retraite sur Châlons, où elle allait se reformer tant bien que mal, pendant que les autres corps, poussés par la masse des Allemands, dont le nombre augmentait sans cesse, venaient se placer sous la protection des forts de Metz.

On s'attendait à chaque instant à voir les Prussiens au cœur de la Lorraine.

Dans les villes, les villages, les hameaux, partout on se préparait à se défendre contre les envahisseurs. Le paysan faisait sa provision de poudre, fondait des balles, chargeait son fusil.

On connaît l'humeur guerrière de nos populations de l'Est; si l'on eût fait appel, alors, à leur patriotisme, tous les hommes se seraient levés aussitôt pour courir sus à l'ennemi.

Ils se réunissaient en petites troupes armées, cinq d'un village, dix

d'un autre. Ce sont ces braves patriotes qui devinrent plus tard des mobilisés ou qui formèrent des compagnies de francs-tireurs.

Les francs-tireurs! La terrible guerre franco-allemande en a vu sur tous les points de la France; mais depuis des années il existait dans les Vosges une société de tireurs, désignée sous le nom de Francs-Tireurs des Vosges et dont le siège était à Épinal.

Les membres de cette société ne furent pas les derniers à songer à la défense de leurs foyers.

Un matin, Jacques Vaillant reçut une lettre pressante, l'invitant à assister à une assemblée générale extraordinaire de la société des Francs-Tireurs des Vosges, dont il était membre honoraire et un des présidents d'honneur.

— Demain, j'irai à Épinal, dit-il à Jeanne.

— A Épinal, cher père, pourquoi?

— Tiens, lis.

La jeune fille parcourut rapidement la lettre de convocation.

— Est-ce que votre présence à cette réunion est absolument nécessaire? demanda-t-elle.

— Non.

— Pourquoi alors faire ce voyage à un moment de trouble comme celui-ci?

— Parce que ce voyage aura un double but : j'assisterai à la réunion des francs-tireurs, ce qui sera leur donner une marque de déférence, et je verrai le préfet avec qui j'ai à traiter certaines questions relatives aux intérêts de la commune. Il y a plus d'un mois déjà que je voulais aller à Épinal exprès pour cela.

— En ce cas, cher père, je n'ai plus rien à objecter.

— Soit. Mais je vois à ton air triste que tu es contrariée que je fasse ce voyage.

— Contrariée, non.

— Alors pourquoi es-tu triste?

— Je ne sais pas. Il se passe en moi quelque chose que je ne puis définir; c'est comme un pressentiment de malheur.

— Enfant, grande enfant!

— Vous avez raison, cher père. Mais on a aujourd'hui tant de motifs d'avoir l'humeur chagrine : nos soldats tués sur les champs de bataille, les souffrances des autres, les désastres, les malheurs de notre chère patrie!

— C'est vrai, dit le vieux capitaine, en hochant tristement la tête.

Jeanne soupira et essuya furtivement deux larmes.

Elle pensait à son fiancé.

Le lendemain matin, après avoir embrassé Jeanne et lui avoir promis qu'il ne serait pas absent plus de quarante-huit heures, Jacques Vaillant partit pour Épinal.

Gertrude arriva à son heure habituelle. Jeanne, comme cela lui arrivait souvent, l'aida à faire le ménage et le grand nettoyage de toute la maison. Gertrude la grondait.

— Vous vous fatiguez, mademoiselle.

— Faire cela me plaît beaucoup; c'est une distraction. Je m'aperçois moins que mon père n'est pas là.

Le tantôt elle prit son ouvrage, du linge à repriser, et elle alla s'asseoir au fond du jardin, sous le berceau. C'était un jour à chercher l'ombre et la fraîcheur. La chaleur était étouffante, le temps lourd, à l'orage; il y avait au sud-ouest, à l'horizon, de gros nuages noirs; à chaque instant, le tonnerre grondait au loin. Cependant la journée se passa sans pluie; les nuages orageux tournèrent derrière les montagnes, allant du sud à l'ouest et au nord; mais le temps ne se rafraîchit point, l'atmosphère resta chargée d'électricité.

Gertrude s'en allait régulièrement à sept heures. Ce jour-là, elle n'était pas encore partie à huit heures.

— Gertrude, lui dit Jeanne, vous avez fait votre travail; pourquoi restez-vous si tard?

— Je vous tiens compagnie, mademoiselle.

— Ma bonne Gertrude, je vous remercie de cette intention, mais je sais que votre temps est précieux.

— Oh! une fois n'est pas coutume. Si vous le désirez, mademoiselle, je coucherai ici cette nuit.

— Vous pensez donc que je puis avoir peur, Gertrude? Rassurez-vous, ma chère, je ne suis pas si peureuse que ça. Il n'y a pas de méchantes gens dans le pays et je ne crois ni aux revenants ni aux fantômes... D'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, j'ai là mon brave Fidèle pour me garder. Non, ma chère Gertrude, je ne désire pas que vous passiez la nuit ici; vous avez votre mari et vos enfants qui vous attendent. Allez vite les retrouver, ma bonne, allez vite.

— En ce cas, mademoiselle, je vous quitte.

— Bonsoir, Gertrude!

— Bonne nuit, mademoiselle!

— Merci.

— Je viendrai demain de bonne heure.

— A sept heures, comme toujours.

La femme de ménage s'en alla.

La jeune fille ferma les portes, poussa les verrous et s'assura que les volets des fenêtres étaient bien accrochés; on faisait cela tous les soirs, aussi bien l'été que l'hiver, c'était une habitude.

Jeanne resta encore une heure dans la salle basse; puis elle monta dans sa chambre dont la fenêtre donnait sur le jardin. Fidèle la suivit.

Il faisait tellement chaud que la jeune fille put croire qu'elle entrait dans une étuve; cependant la fenêtre était grande ouverte. Elle s'en approcha et s'y appuya pour respirer à pleins poumons.

Des nuages montaient dans le ciel, se répandaient partout; de tous les côtés de larges éclairs se croisaient, se heurtaient, sillonnant les nues; l'horizon était en feu.

Jeanne regardait cela distraitement, faisant un mouvement en arrière chaque fois qu'une lueur trop vive l'éblouissait. Elle pensait à Jacques Grandin et à tous ceux qui, comme lui, étaient en face du danger, en face de la mort. Depuis la mobilisation de l'armée, on n'avait pas reçu de lettre du jeune soldat. Jeanne ne savait pas où il était; aussi sentait-elle augmenter chaque jour ses cruelles inquiétudes.

L'horloge de la paroisse sonna. Elle compta les coups de marteau sur la cloche.

— Seulement dix heures, murmura-t-elle; et pourtant je tombe de sommeil.

Depuis un instant, en effet, ses yeux se fermaient malgré elle. Elle sentait sa tête lourde et une grande lassitude dans tous ses membres.

— C'est la chaleur, l'électricité, pensa-t-elle.

Un grand silence régnait autour d'elle, troublé seulement par deux ou trois grillons qui chantaient dans l'herbe. Il n'y avait pas un souffle de vent dans les feuilles des arbres. Ce calme était le précurseur de l'orage, qui éclaterait certainement dans la nuit.

Elle fit descendre la jalousie de la fenêtre; mais elle ne ferma point les croisées. Presque toutes les nuits, à l'époque des grandes chaleurs, elle les laissait ouvertes ou seulement à demi fermées.

Elle se déshabilla, se mit au lit et souffla sa bougie. Fidèle sauta sur la couverture et se coucha à ses pieds.

Un quart d'heure après, Jeanne dormait d'un sommeil de plomb.

Caché dans la haie du jardin, en face de la fenêtre, un jeune homme avait suivi des yeux tous les mouvements de Jeanne, la guettant, comme le tigre guette sa proie, prêt à s'élancer sur elle. Quand il ne vit plus son ombre se mouvoir à travers les lames de la jalousie baissée et que la lumière de la chambre se fut éteinte, un affreux sourire crispa ses lèvres.

Pendant une demi-heure encore il resta caché dans l'ombre. Sans aucun doute, il attendait que la jeune fille fût bien endormie.

Ce rôdeur nocturne était Raoul de Simaise.

Quel projet sinistre méditait-il?

XVI

L'ATTENTAT

Depuis plus d'un an, alors qu'il n'avait encore vu Jeanne que deux ou trois fois, Raoul de Simaise, digne fils de son père, avait conçu l'odieux projet de séduire la belle fiancée de Jacques Grandin et d'en faire sa maîtresse. Il s'était dit :

— Je l'enlèverai et la conduirai à Paris où, tant que cela voudra durer, nous filerons ensemble le parfait amour.

Oh! comme sa vanité de jeune débauché serait alors satisfaite! Il jouissait d'avance de la surprise de ses amis qui, sans nul doute, seraient tous jaloux et envieux de sa bonne fortune, car il n'y aurait pas dans tout Paris, qu'on la cherchât dans les salons du vrai monde ou du demi-monde, au théâtre, — parmi la fine fleur des Circé et des Dalila à la mode, une femme comparable à la jolie fille de Mareille. A lui, à lui seul appartiendrait cette perle rare, unique, cette merveille digne d'un empereur.

Mais, bien qu'il ne manquât pas d'audace, Raoul vit se dresser devant lui d'insurmontables difficultés et il comprit que séduire Jeanne n'était pas une chose aussi facile qu'il l'avait cru d'abord.

La jeune fille ne sortait jamais seule que pour aller à la messe, le dimanche, et elle était bien gardée. Et puis son air modeste, réservé, sérieux, fier, sa dignité, son innocence, sa sagesse, proclamée par tout le monde, étaient autant de choses qui lui imposaient et le tenaient à distance.

Il dut se contenter de voir Jeanne et de la dévorer du regard à l'église et quand il réussissait à se trouver sur son passage. Il eut beau chercher maintes fois l'occasion de lui parler, elle lui échappa constamment.

Assurément, Jeanne n'avait pas été sans le voir plusieurs fois à Mareille; mais elle ne l'avait pas autrement remarqué.

On lui avait dit : « C'est le fils de la baronne de Simaise. » C'était tout ce qu'elle savait de lui; que lui importait d'ailleurs ce jeune homme qu'elle ne connaissait pas? Il ne lui vint jamais à l'idée que Raoul pût s'occuper d'elle. Elle ne se doutait donc pas le moins du monde des intentions du fils de la baronne.

Celui-ci sentait constamment augmenter sa passion et ses désirs sensuels, en raison même des difficultés qu'il rencontrait et de l'impossibilité de les satisfaire. Voyant qu'il devait renoncer à tout espoir de séduction, il se résigna; mais il se fit à lui-même le serment que, quand même, la jeune fille serait à lui. Dès lors, il songea à trouver le moyen de surprendre la malheureuse enfant, objet de ses honteuses et brutales convoitises.

Il devait être parfaitement renseigné lorsque, la nuit venue, il s'était approché avec précaution de la maison du capitaine Vaillant et caché dans la haie du jardin. Évidemment, il savait que Jacques Vaillant était absent pour deux jours au moins; que Jeanne était seule dans l'habitation et que, la chaleur étant suffocante, la jeune fille laisserait ouverte la fenêtre de sa chambre ainsi qu'elle en avait l'imprudente habitude.

Raoul de Simaise était prêt à mettre à exécution ce qu'il avait prémédité depuis longtemps déjà; il allait s'introduire dans la chambre de Jeanne comme un voleur, — un larron d'honneur n'est pas autre chose!

Il ne pensait même pas, le jeune misérable, que tenter seulement l'escalade était un crime, et qu'aller plus avant dans ces projets était une infamie.

Non, il ne pensait pas à cela, car tous les sentiments honnêtes étaient pour l'instant éteints dans son cœur.

Il ne voyait pas non plus ce qu'il avait à craindre. D'ailleurs la nuit était noire, Jeanne ne le reconnaîtrait pas, et le lendemain, à la première heure, il filerait vers Paris. Il avait aussi prévu le cas où il pourrait juger nécessaire de se faire connaître; c'est qu'alors la jeune fille serait disposée à accepter ses propositions.

Enfin pour moins risquer d'être reconnu, pour éloigner les soupçons de Jeanne et égarer ses doutes, il s'était déguisé. Il avait endossé un gilet de laine de palefrenier; attaché solidement sur sa tête une vieille perruque, trouvée dans un bahut du château, et mis ses pieds dans des chaussons de lisière.

Quand il jugea le moment venu, il se leva, jeta autour de lui un coup d'œil rapide et alla prendre une échelle que Jacques Vaillant avait laissée

à un prunier sur lequel il y avait encore des prunes. Avec sa charge, il marcha vers la maison et, sans bruit, il appuya l'échelle contre le mur, sous la fenêtre de Jeanne.

Une seconde fois il regarda autour de lui, allongeant le cou, tendant l'oreille. Il ne vit rien, n'entendit rien que le cri monotone des grillons. Certain, d'ailleurs, que tout le monde à Mareille était couché, qu'il était bien seul, que personne ne pouvait le voir, il n'hésita plus. Il monta.

Quand sa tête arriva à la hauteur de la fenêtre, il écarta doucement la jalousie, puis il continua à monter; au fur et à mesure, la jalousie glissait sur son dos.

Un grognement sourd se fit entendre. Fidèle venait de se réveiller.

Un molosse aurait peut-être fait reculer Raoul; un tout petit roquet ne pouvait pas faire beaucoup, malgré son dévouement à sa maîtresse et ses dents bien aiguisées. Cependant il s'était dressé sur ses quatre pattes: voyant ce corps dans l'encadrement de la fenêtre, il se mit à aboyer furieusement, sans doute pour réveiller Jeanne. Mais elle dormait trop profondément. Et puis, au même instant, le tonnerre se mit à gronder et couvrit la voix du vigilant animal.

Raoul profita du bruit pour enjamber la barre d'appui de la fenêtre et sauter dans la chambre.

Fidèle bondit sur lui et resta suspendu, les dents accrochées au gilet de laine qu'il avait seulement saisi. Ce faible ennemi n'était pas bien redoutable; mais Raoul ne tenait nullement à être mordu. Il fallait donc commencer par se débarrasser de l'animal. Lestement il lui prit le cou entre ses mains et serra de toutes ses forces. Le pauvre Fidèle n'eut que le temps de pousser une plainte, les sons ne purent plus sortir de sa gorge; il se mit à jouer des pattes, à se ployer, à se tortiller, faisant des efforts désespérés pour échapper à l'étranglement. Hélas! tout fut inutile, son ennemi le tenait bien et serrait toujours plus fort. Le pauvre Fidèle eut une dernière convulsion et ne bougea plus. Il était mort! son meurtrier le jeta de côté.

La jeune fille venait enfin de sortir de son lourd sommeil et d'ouvrir les yeux.

A la lueur livide d'un éclair, elle vit un homme dans sa chambre. Elle ne le reconnut pas; elle remarqua seulement qu'il avait une tête énorme, de longs cheveux qui tombaient autour de son cou et cachaient la moitié de son visage, et il lui parut avoir une taille de géant.

Elle poussa un cri rauque, étranglé. Folle d'épouvante, elle sauta à bas du lit et se précipita vers la porte en criant:

— Au voleur!... A l'assassin!... Au secours!...



Le lâche n'eut pas même le courage de se défendre contre son horrible adversaire qui d'un seul coup l'avait étendu à ses pieds... (page 203).

Raoul s'élança sur elle et la saisit à bras-le-corps.

Il y eut un moment de lutte horrible.

Jeanne se défendait contre le misérable avec l'énergie du désespoir En vain elle voulait crier, appeler encore, elle ne le pouvait plus. Son sang se glaçait dans ses veines, la respiration lui manquait. A la fin elle resta inerte entre les bras de son ennemi ; elle avait perdu connaissance

Le lâche laissa échapper une exclamation de triomphe. La malheureuse Jeanne, ne pouvant plus se défendre maintenant, était en son pouvoir ! Il la souleva et la porta sur le lit.

A ce moment, un grognement rauque, effrayant, qui n'était plus celui d'un chien, cette fois, retentit au dehors, se mêlant aux éclats de la foudre et les dominant. La jalousie fut violemment arrachée, et un nouveau personnage bondit au milieu de la chambre.

C'était Jean Loup !

Comment se trouvait-il là, à cet instant suprême, pour défendre, pour sauver la fiancée de son ami Jacques Grandin ?

Jean Loup, avec son instinct de sauvage, avait deviné les mauvaises intentions de Raoul de Simaise, et depuis, sans qu'elle pût s'en douter, il avait veillé sur Jeanne. Le soir, il avait vu Raoul sortir furtivement du parc de Vaucourt, déguisé ainsi que nous l'avons dit. Cela le surprit et l'amena à penser que le jeune homme avait en tête quelque mauvais dessein. Il voulut savoir. Il le suivit. Et pendant que Raoul se tenait caché dans la haie du jardin, il était caché lui-même au milieu d'un champ de sarrasin.

Voyant à la clarté des éclairs la jeune fille étendue sans mouvement sur son lit, il la crut morte. Il poussa un cri terrible et se rua sur Raoul qui, lâche et peureux comme le sont tous les misérables en face d'un danger réel, avait reculé pâle et tremblant jusqu'au fond de la chambre.

Le lâche n'eut pas même le courage de se défendre contre son terrible adversaire qui d'un seul coup l'avait étendu à ses pieds. Il se sentit perdu. Jean Loup n'avait pas oublié les coups de cravache, Jean Loup allait le tuer !

Oui, tenant enfin son ennemi, celui qui l'avait frappé dans la charmille, Jean Loup pensait à se venger ; il se disposait à écraser Raoul sous ses pieds comme un reptile, quand soudain la douce image d'Henriette passa devant ses yeux.

Cet ennemi, qui était à ses pieds, terrassé, dont il tenait la vie entre ses mains, était le frère de celle qu'il adorait. Une fois déjà Henriette, en larmes, l'avait imploré pour lui et elle lui apparaissait à cet instant pour lui crier encore :

— « Grâce, grâce, Jean Loup, c'est mon frère ! »

Alors il tressaillit et sa colère disparut.

Au lieu de frapper le misérable, il recula à son tour et croisa ses bras sur sa poitrine.

Raoul comprit que Jean Loup l'épargnait, lui faisait grâce ; mais il ne devina point à quel sentiment le sauvage venait d'obéir. Il se remit lentement sur ses jambes. A la clarté d'un brillant éclair, qui pendant une seconde éclaira toute la chambre, il vit Jean Loup, le bras tendu, lui montrant la fenêtre.

Il ne demandait pas mieux que de déguerpir, et c'est ce qu'il fit avec une précipitation qui indiquait combien il lui était agréable de ne plus sentir peser sur lui le poids du regard terrible du sauvage.

Dès que Raoul eut disparu, Jean Loup s'approcha de Jeanne ; il lui prit la main, elle était moite : il se pencha et appuya légèrement son oreille à l'endroit du cœur de la jeune fille ; un léger battement lui révéla que Jeanne n'était pas morte comme il l'avait d'abord supposé. Il respira. C'était un évanouissement. Il connaissait cela : il avait vu Henriette dans le même état le jour où il l'avait sauvée.

Complètement rassuré, il fut sur le point de s'en aller ; mais il pensa que Raoul pourrait revenir. Il resta.

Il vit sur la table de nuit une bougie et une boîte d'allumettes ; il pouvait éclairer la chambre ; il préféra attendre dans l'obscurité. Il trouva une chaise, s'assit, et, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, il resta immobile.

Deux longues heures s'écoulèrent.

L'orage s'en était allé au loin ; on n'entendait plus le tonnerre ; on ne voyait plus que de rares éclairs. Du côté du levant, l'horizon commençait à blanchir ; c'était la naissance de l'aurore, le jour allait bientôt dissiper les dernières ombres de la nuit.

Jeanne s'agita, ouvrit les yeux, poussa un long soupir, puis un cri, puis une plainte sourde. Elle se souvenait. Elle se souleva et, les yeux hagards, elle regarda autour d'elle. Elle ne vit rien que sa fenêtre ouverte et la jalousie brisée.

Sans doute pour ne pas l'effrayer par son apparition trop brusque, Jean Loup s'était dissimulé dans un large pli des rideaux du lit.

Elle poussa un nouveau cri, laissa échapper une nouvelle plainte. Elle se jeta en bas du lit et alluma la bougie. Alors elle put voir dans quel désordre était sa chambre : ses vêtements sur le parquet froissés, souillés de poussière, deux chaises renversées, une cuvette en porcelaine brisée en morceaux, la couverture et les draps du lit arrachés, tombant, sa che-

mise et sa camisole déchirées, laissant sa poitrine découverte, sur un de ses bras nus une longue ligne rouge tracée par un ongle; puis au fond de la chambre, sous un guéridon, Fidèle, sans mouvement, les pattes allongées, la langue pendante hors de la gueule, raide.

Elle prit la pauvre bête, l'embrassa, puis la laissa tomber en même temps que ses bras.

Des larmes jaillirent de ses yeux; elle sanglota.

— Mon Dieu, mon Dieu! mais que s'est-il donc passé? s'écria-t-elle tout à coup.

Elle pressa fiévreusement sa tête dans ses mains.

— L'homme! l'homme! prononça-t-elle d'une voix gutturale.

Une idée épouvantable, horrible, traversa son cerveau. Elle poussa un cri effrayant.

— Perdue! perdue! je suis perdue!... exclama-t-elle.

Elle chancela comme si elle allait tomber; il lui sembla qu'elle allait devenir folle. De fait, son regard luisant, aux pupilles dilatées, était celui d'une insensée.

Soudain, derrière elle, elle entendit un gémissement.

Elle sursauta et se retourna vivement.

Jean Loup était devant elle.

Elle bondit en arrière, en jetant un cri d'épouvante et d'horreur.

Jean Loup la regarda tristement, avec compassion.

— Monstre, monstre! exclama-t-elle d'une voix étranglée, avec une explosion de fureur, pourquoi es-tu encore ici? Est-ce pour voir ma douleur, mes larmes, pour te repaître des souffrances de ta victime?... Pourquoi, après ton crime infâme, n'as-tu pas regagné la forêt pour te cacher dans ta tanière? Dis, dis, misérable sauvage!... Arrière, infâme, arrière! Va-t'en, sauve-toi!... Ah! tu m'épouvantes, tu me fais horreur, tu me dégoûtes!

Jean Loup ne comprenait pas, mais il voyait bien que ce n'était pas des remerciements que lui adressait la jeune fille. C'était la colère qui étincelait dans les yeux de Jeanne, et chacune de ses paroles avait eu un retentissement douloureux dans son cœur.

Ah! s'il avait pu parler!

Il fit la seule chose qu'il pouvait faire : des larmes pleins les yeux, il s'agenouilla devant la jeune fille, joignit les mains, et son doux regard sembla la supplier.

Hélas! Jeanne ne sortit point de sa funeste erreur; elle interpréta tout autrement l'humble et douloureuse attitude de Jean Loup; elle crut qu'il se repentait et qu'il implorait son pardon.

Elle le repoussa du pied avec horreur, détourna la tête avec dégoût et se jeta de nouveau en arrière, comme si elle eût redouté une morsure venimeuse.

Le pauvre Jean Loup laissa échapper un soupir, se releva et alla essuyer ses larmes dans le coin le moins éclairé de la chambre

XVII

OU IL ARRIVE A JEAN LOUP UN SECOURS INATTENDU

Jeanne resta un instant immobile, absorbée dans les sinistres pensées d'un sombre désespoir.

Toutes ses espérances étaient détruites; en un moment, tout s'était effondré autour d'elle, tout avait été anéanti!... Elle n'avait plus d'avenir, elle était perdue! La malheureuse enfant ne raisonnait plus; il y avait dans sa tête brûlante, prête à éclater et trop pleine de pensées tumultueuses, un commencement de folie.

Elle se redressa brusquement. Elle était affreusement pâle; elle avait la figure décomposée. Ses yeux secs brillaient d'un éclat fiévreux. Il y avait dans l'expression de son regard quelque chose d'étrange qui indiquait une résolution désespérée. Tordant ses mains, elle leva ses yeux vers le ciel, invocation muette, qui répondait à une de ses pensées secrètes.

Elle ne s'occupait plus de Jean Loup; peut-être croyait-elle qu'il n'était plus là.

Elle s'habilla rapidement, avec des mouvements convulsifs; elle ramassa sa belle chevelure noire, l'enroula sur le haut de sa tête et l'emprisonna dans un bonnet de linge.

Cela fait, elle ouvrit une porte et entra dans la chambre de Jacques Vaillant. Elle s'assit devant le bureau ouvert, et sur une feuille de papier, elle écrivit :

« Je suis souillée, déshonorée. L'homme sauvage, le misérable Jean

Loup est le coupable. Je ne peux plus vivre, je vais mourir!... On retrouvera mon cadavre dans la rivière.

» Mon père, plaignez-moi!

» Consolez Jacques!

» Adieu, mon père, adieu!

» Jeanne Vaillant. »

Elle plia le papier et le mit dans une enveloppe, qu'elle cacheta et sur laquelle elle traça ces trois mots : « A mon père. »

Jean Loup l'épiait, très inquiet; il sentait vaguement qu'elle avait pris une résolution grave. L'agitation de Jeanne, son effarement, quelque chose de farouche dans son regard, tout cela lui faisait peur.

La jeune fille rentra dans sa chambre, s'arrêta devant les portraits de Jacques Vaillant et de Catherine, joignit les mains et resta un instant immobile, comme en prière. Puis elle promena tristement son regard sur les objets qu'elle allait quitter pour toujours et se dirigea vers la porte.

Jean Loup bondit et se trouva devant elle, lui barrant le passage.

Jeanne eut un frisson dans tout son corps, ses yeux s'enflammèrent de colère. Elle le repoussa avec violence. Il la saisit par le bras. Elle le frappa au visage et lui lança un regard terrible, foudroyant, qui le fit reculer. Elle ouvrit la porte et se précipita dans l'escalier.

Jean Loup resta un instant comme étourdi, hébété, les yeux humides fixés sur le parquet. Il vit quelque chose de brillant et, à côté, un autre objet qui brillait aussi. Il se baissa et ramassa un anneau dit chevalière, qu'il reconnut pour l'avoir vu au doigt de Raoul de Simaise, et un petit portefeuille sur lequel il y avait deux lettres gravées, R. S.

Il allait rejeter les deux objets, il se ravisa. Son pantalon usé, déchiré, troué, avait une poche en bon état, d'autant plus solide qu'il ne s'en servait jamais. Il y glissa le portefeuille et l'anneau, puis il s'élança sur les traces de la jeune fille. Quand il eut tourné l'angle de la maison, il aperçut Jeanne qui courait sur le sentier de la prairie, se dirigeant vers la rivière.

Bien qu'elle fût déjà à une assez grande distance, il aurait pu facilement la rattraper ; il n'osa pas le faire : il se borna à la suivre, mais d'assez près, toutefois, pour qu'elle n'échappât point à sa vue.

Bien qu'il ne fît pas encore jour, la campagne était déjà suffisamment éclairée; mais on ne voyait personne encore dans les champs. Les paysans se hâtaient pourtant d'achever les moissons : mais, cette année-là, les blés et les avoines se trouvaient de l'autre côté de Mareille.

Tout à coup, la jeune fille disparut au milieu des touffes d'osiers verts qui bordent la rivière.

Jean Loup sentit une sueur froide sur son front et comme un étouffement.

Était-ce possible? Jeanne allait-elle réellement se jeter dans le Frou?

En proie à une anxiété horrible, il prit sa course et en moins de deux minutes il arriva au bord de la rivière.

Il était déjà trop tard pour arrêter Jeanne. Il entendit le bruit de sa chute dans l'eau et il vit l'eau bouillonner à l'endroit où elle était tombée. Il le connaissait cet endroit, un des plus redoutables du Frou; c'est là qu'il avait sauvé le petit garçon de Blignicourt, qui se noyait.

Sans perdre une seconde il se précipita dans la rivière et plongea. Il revint à la surface les bras vides; il plongea une seconde fois; rien encore.

Il avait dû tomber la veille, plus haut, du côté de Blaincourt, de fortes averses, car le Frou montait et le courant devenait excessivement rapide. Jean Loup comprit que Jeanne avait déjà été entraînée. Il s'enfonça sous l'eau une troisième fois. Il reparut, tenant la jeune fille, et se mit à nager vigoureusement vers la rive.

On entendait sur la route qui longe la rivière le roulement d'une voiture et le galop pressé d'un cheval.

Un peu avant d'arriver en face du lieu où Jean Loup luttait contre le courant pour aborder, une montée rapide commençait. Le cheval dut aller au pas.

La voiture, à quatre roues, assez légère, tenait le milieu entre la calèche et le carrosse ou la vieille berline. Elle contenait un seul voyageur.

C'était un homme de belle taille, qui paraissait avoir entre cinquante et cinquante-cinq ans. Il était vêtu très simplement, mais sa chemise de fine toile d'Écosse et d'une blancheur de neige indiquait qu'il devait avoir une certaine fortune. Il portait toute sa barbe qui commençait à blanchir, quand, déjà, ses cheveux étaient blancs. Il avait une figure expressive et belle, quoique fatiguée, et, — on pouvait le supposer, — ravagée par les chagrins.

L'œil restait ardent et fier; mais, quand on l'examinait avec un peu d'attention, on découvrait dans son regard et le pli amer de ses lèvres quelque chose de triste, de découragé, qui révélait une pensée très tourmentée.

Évidemment, cet homme avait souffert, beaucoup souffert, et il devait avoir dans le cœur une blessure profonde, une grande douleur que le temps n'était pas parvenu à apaiser.



Il tenait Jeanne solidement par les épaules... (p. 210.)

Le mouvement singulier qui se faisait dans l'eau attira l'attention de l'homme qui conduisait la voiture, lequel était certainement un cocher, mais un cocher de grande maison, car sa mise le faisait deviner, quoiqu'il ne portât point, en ce moment, le costume de ses fonctions.

Il se tourna sur son siège, et se penchant vers la portière :

— Monsieur, dit-il, regardez, regardez, là, en face de nous dans la rivière.

Le voyageur avança la tête et regarda.

— Voyez-vous, monsieur?

— Je vois.

— Ce doit être une bête, un loup, qui traverse la rivière, ou bien un sanglier, car il paraît qu'il y en a beaucoup dans ce pays.

— Arrêtez, Landry, arrêtez, ordonna le voyageur : ce que nous voyons n'est ni un loup ni un sanglier; c'est un homme qui se débat désespérément contre le flot qui l'entraîne.

Le cheval s'arrêta. Le voyageur ouvrit vivement la portière et mit pied à terre, pendant que, de son côté, le cocher sautait à bas de son siège.

— Mais ils sont deux, monsieur, ils sont deux! s'écria Landry.

— Oui, ils sont deux, répondit le maître; c'est un homme qui en sauve un autre!

Ils franchirent vite la distance qui les séparait de la rivière.

Jean Loup, étant enfin parvenu à s'approcher de la rive, venait de saisir une branche de saule qui pendait dans l'eau. Toutefois, comme il n'avait pas pied et qu'il était obligé de maintenir la tête de Jeanne au-dessus du niveau de l'eau, il lui était difficile, nous pouvons même dire impossible, de sortir de la rivière. En effet, n'ayant de libre que sa main droite, qui tenait la branche, il ne pouvait agir. S'il lâchait la branche, le courant, qui devenait de plus en plus fort, l'entraînait de nouveau. Quant à abandonner la jeune fille, il n'y songea même pas; il aurait préféré cent fois mourir avec elle, en supposant qu'elle vécût encore.

— Courage, courage! lui cria-t-on soudain.

Il poussa un cri de joie en voyant arriver les deux hommes au bord de la rivière.

— C'est une femme, une jeune fille! exclama le voyageur. Vite, vite, Landry, sauvons ces malheureux! Vous voyez, il tient cette branche; tirez-la à vous lentement; prenez garde qu'elle ne se casse; faites bien attention... C'est cela, c'est bien cela; ils approchent... Encore un peu, Landry.

Et le voyageur, à genoux au bord de l'eau, tenait ses bras en avant prêts à saisir la jeune fille.

— Ils sont sauvés! s'écria-t-il; bravo! Landry, mon brave Landry!

Il tenait Jeanne par les épaules solidement; sans trop de peine il la tira de l'eau et la coucha sur un lit de roseaux secs.

Pendant ce temps, sans le secours de Landry qui lui tendait la main, Jean Loup sortit à son tour de la rivière, puis se secoua comme un caniche.

Le voyageur jeta un regard de surprise sur ce robuste gaillard, dont

les cheveux, extraordinairement longs chez un homme, les jambes et les bras velus étaient bien faits pour exciter la curiosité du plus indifférent.

Landry, lui, contemplait Jean Loup avec une stupéfaction peinte sur son visage.

Cependant l'inconnu s'empressait de donner des soins à la jeune fille.

Est-elle morte? Est-elle vivante? Il s'adressait anxieusement ces deux questions.

Au bout d'un instant il s'écria :

— Elle vit!

Jeanne venait de remuer, Jeanne respirait.

Jean Loup avait vu. Il tomba à genoux et se mit à pleurer de joie.

Il y avait dans les larmes de cet homme, si étrange d'aspect, quelque chose de superbe et de navrant tout à la fois.

L'étranger et son serviteur se sentirent profondément émus.

Mais c'était Jeanne, surtout, qui occupait le voyageur. Frappé, d'abord, par sa merveilleuse beauté, qui la rendait plus intéressante encore, il se mit à l'examiner avec une attention qui aurait pu, dans un autre moment, paraître choquante ou inconvenante. En effet, la fixité de son regard sur le visage de la jeune fille n'était pas chose naturelle.

Tout à coup, il tressaillit, et ses yeux s'ouvrirent démesurément. Une exclamation s'échappa de sa poitrine haletante.

Il continuait à regarder la jeune fille avec une attention dévorante, détaillant tous les traits du visage.

— Oh! quelle ressemblance! murmura-t-il. C'est elle, absolument elle!... Mais cette enfant n'a pas plus de dix-sept ou dix-huit ans! Oui, mais si j'ai été exactement renseigné à Londres, il y a environ dix-sept ans que Charles Chevry et Zélima ont disparu. Dix-sept ans, dix-sept ans... et Zélima était enceinte.

Mon Dieu, mon Dieu! si c'était... Pourquoi non? Cette ressemblance frappante... Allons, soyons calme, soyons fort... Ah! Providence, Providence! voudrais-tu enfin faire quelque chose pour moi!

Il se dressa debout d'un seul mouvement et, posant sa main sur l'épaule de Jean Loup :

— Mon garçon, lui dit-il, réponds-moi : Quelle est cette jeune fille? Où demeure-t-elle? Tu viens de la sauver; elle s'était jetée dans la rivière; Pourquoi? Parle, mon ami, parle.

Jean Loup arrêta ses yeux sur celui qui l'interrogeait, secoua tristement la tête et prononça ces mots :

— Monsieur, d'abord, et Jeanne, Jeanne, en montrant la jeune fille.

Le voyageur eut beau l'interroger encore, Jean Loup, qui ne comprenait pas, ne répondit plus qu'en secouant la tête et en poussant de gros soupirs.

— Il ne me comprend pas, il ne sait pas parler, dit le voyageur; je m'en doutais, c'est un pauvre idiot.

— Ce qui ne l'empêche pas d'avoir du courage, de la bravoure et du cœur autant que cent hommes qui ont beaucoup d'esprit, répliqua le domestique qui, décidément, avait un faible pour Jean Loup.

— Landry, reprit l'inconnu d'un ton bref, nous ne pouvons pas laisser cette jeune fille ici.

— C'est vrai, monsieur.

— Nous l'emmenons.

— Où cela, monsieur?

— Où nous allons.

Le domestique regarda son maître avec surprise.

— Ne serait-il pas plus simple, crut-il devoir faire observer, de la confier à de braves gens dans le premier village que nous rencontrerons?

— Non, je l'emmène; je la garde, vous dis-je.

— Dans cet état, mouillée comme elle est?

— Qu'importe!

— Monsieur ne craint pas qu'elle ait froid?

— Le soleil se lève; dans une heure il fera très chaud. D'ailleurs, je la soignerai : nous avons des couvertures, des liqueurs, du sucre, du vin de Bordeaux, tout ce qu'il nous faut.

— Monsieur sait mieux que moi ce qu'il doit faire, dit Landry, comprenant, enfin, que son maître avait ses raisons pour prendre une détermination aussi singulière.

— Partons, Landry, partons!... Ah! donne une pièce d'or à ce pauvre diable!

Jeanne venait d'ouvrir les yeux, ses lèvres commençaient à se colorer.

L'inconnu la prit dans ses bras et marcha rapidement vers la voiture.

Landry mit une pièce de vingt francs dans la main de Jean Loup.

Celui-ci regarda la pièce et la rendit au domestique en secouant la tête.

— Délicat et fier comme un grand seigneur! murmura Landry, tout en glissant le louis dans la poche du sauvage sans qu'il s'en aperçut.

Et il s'éloigna en courant pour reprendre vite sa place sur son siège.

Jean Loup vit enlever Jeanne sans faire un mouvement. Il était ébahi,

stupéfié. Il restait à la même place, debout, immobile, comme si ses pieds eussent été rivés au sol.

En face d'autres personnes, rendu furieux, il se serait jeté sur elles pour défendre la fiancée de son ami; mais le voyageur inconnu avec son grand air, la douce expression de son regard, lui imposait.

Ce qu'il éprouvait n'était pas de la crainte, pourtant; c'était comme un sentiment d'admiration et de profond respect.

Le cheval monta lentement la côte. Arrivé au plateau, il prit un galop rapide, et bientôt le bruit de la voiture s'éteignit.

Alors Jean Loup passa à plusieurs reprises ses deux mains sur son front, comme s'il eût voulu chasser une pensée absorbante; puis il s'élança comme un trait et s'enfonça dans la forêt, où il disparut.

XVIII

LA LETTRE DE JEANNE

A sept heures, quand Gertrude arriva, elle fut étonnée de trouver la porte de la cour ouverte. Avant d'entrer, elle regarda aux alentours, pensant que Jeanne était sortie pour causer avec quelque voisine, probablement des coups de tonnerre de la nuit.

Ne l'apercevant point, elle pénétra dans la cour, laissant la porte entr'ouverte, puis dans la maison où elle se mit immédiatement à nettoyer au rez-de-chaussée, tout en préparant le premier déjeuner, qui se composait invariablement d'une tasse de chocolat et d'une rôtie beurrée. Elle-même apportait le lait tous les matins.

Quand le chocolat fut fait, le pain grillé à point, elle appela Jeanne, persuadée que la jeune fille était remontée dans sa chambre. Ne recevant pas de réponse, elle se dit :

— Elle est au jardin.

Elle sortit de la maison et fit le tour du jardin, regardant partout et appelant :

— Mademoiselle Jeanne! mademoiselle Jeanne!

Toujours pas de réponse.

— C'est drôle, murmura-t-elle, en jetant les yeux sur la fenêtre de la chambre de la jeune fille.

Voyant la jalousie pendante, à moitié détachée, et l'échelle contre la muraille, elle sentit comme un coup violent dans la poitrine.

— Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? pensa-t-elle.

Elle sentait le malheur.

Fort troublée, elle rentra vite dans la maison et grimpa quatre à quatre l'escalier conduisant à l'étage. La porte de la chambre de Jeanne était grande ouverte, elle entra. Aussitôt elle poussa un grand cri.

Elle voyait le pauvre Fidèle étendu sur le parquet, mort, et la chambre, sauf les vêtements de Jeanne, qui n'étaient plus là, dans le désordre que l'on sait, ce qui indiquait suffisamment qu'une lutte terrible avait eu lieu entre la jeune fille et un ou plusieurs individus.

Éperdue, folle d'épouvante, Gertrude descendit l'escalier aussi rapidement qu'elle l'avait monté, s'élança hors de la maison et, pâle, échevelée, se mit à courir dans la rue, en criant :

— Au secours! Au voleur!

Quelques femmes, des enfants accoururent et formèrent un groupe.

Le village était presque désert; car, maintenant, on était dans les champs, occupé à faucher le blé, à lier les gerbes.

Gertrude courait toujours. Elle allait chez l'adjoint où elle entra comme une bombe. Celui-ci était là, buvant le petit verre de kirsch avec le garde champêtre et un autre individu.

— Monsieur l'adjoint, cria Gertrude, venez, venez vite! Mon Dieu, quel malheur, quelle chose épouvantable! Venez, venez vite!

— Calmez-vous, Gertrude; voyons, qu'est-ce qu'il y a? De quoi s'agit-il?

— Mais je ne sais pas bien encore. Ah! mon Dieu, mon Dieu! Que va dire le capitaine à son retour d'Épinal? Mademoiselle Jeanne...

— Eh bien? fit vivement l'adjoint.

— A disparu!

— Oh!

— La jalousie de sa fenêtre brisée, tout sens dessus dessous dans sa chambre; Fidèle, le pauvre petit Fidèle, raide, mort!... On est entré dans la chambre par la fenêtre, avec l'échelle du jardin, qu'on a mise contre le mur... Ah! mon Dieu, quel malheur! quel malheur!

L'adjoint était devenu affreusement pâle.

— Courons, messieurs, dit-il, courons!

On ne pensa pas à vider les verres.

Devant la maison de Jacques Vaillant il y avait une douzaine de femmes, autant d'enfants et trois hommes; mais personne n'avait osé entrer seulement dans le jardin. Ceux-ci ne savaient rien encore; ils s'interrogeaient.

— Gertrude est allée chez l'adjoint. Elle appelait au secours, elle criait au voleur!

— Les voici, les voici!

Gertrude et les trois hommes arrivaient.

La femme de ménage marchant devant, ils entrèrent dans la maison. Les autres voulurent suivre; mais le garde champêtre, sur le seuil de la porte, dit :

— On n'entre pas.

La défense était formelle, on la respecta. Toutefois, comme elle n'interdisait point de circuler dans le jardin, on y resta, tournant autour de la maison.

L'adjoint et ceux qui l'accompagnaient virent dans la chambre de Jeanne ce que Gertrude avait vu; il n'y avait pas à en douter, un ou plusieurs malfaiteurs s'étaient introduits dans la chambre. Jeanne s'était défendue contre eux. Pour l'empêcher de crier ou de mordre, Fidèle avait été assommé ou étranglé.

Mais l'adjoint, ayant ouvert les tiroirs de la commode de Jeanne, remarqua qu'ils n'avaient pas été fouillés. Tout y était rangé avec ordre.

Dans une petite boîte, bien en vue, il y avait une vingtaine de pièces d'or et d'argent. D'ailleurs, la montre et la chaîne d'or de la jeune fille étaient là, accrochées au clou où elle les plaçait d'habitude, le soir avant de se coucher.

Il n'était plus permis de supposer que Jeanne avait eu affaire à des voleurs.

— Mlle Jeanne a été enlevée, opina le garde champêtre.

— Rapt avec violence et préméditation, ajouta l'ajoint; cela ne paraît laisser aucun doute.

Fidèle mort, l'état dans lequel se trouvait la chambre prouvaient que Jeanne avait résisté à ses ravisseurs. Du reste, ne s'étaient-ils pas introduits par la fenêtre?

Quand l'adjoint parut à ladite fenêtre, et dit, en se penchant en dehors :

— Voilà la jalousie brisée, voilà l'échelle, ceux qui étaient en bas commencèrent à comprendre un peu.

Cependant, après avoir fait minutieusement l'inspection de la chambre

de Jeanne, l'adjoint pénétra dans celle de Jacques Vaillant. Là, tout était dans l'ordre accoutumé.

Il allait se retirer lorsque ses yeux tombèrent sur la lettre écrite par Jeanne et laissée sur la tablette du bureau ouvert. Il lut :

« A mon père. »

Il reconnut l'écriture de la jeune fille.

— Voilà qui est singulier, murmura-t-il.

Il prit la lettre et la tourna entre ses doigts, rêveur, cherchant à comprendre.

L'enveloppe était cachetée, il n'osa point la déchirer. Pourquoi Jeanne avait-elle écrit? On lui en avait donc laissé le temps? Mais que pouvait-elle dire à Jacques Vaillant?

L'adjoint se perdait dans toutes sortes de suppositions, il ne comprenait plus.

On avait pénétré dans la chambre de Jeanne par escalade, probablement pendant son sommeil; elle s'était énergiquement défendue, tout le prouvait; mais après, que s'était-il passé? L'adjoint s'arrêtait là, n'osant s'avancer dans l'obscurité. Il s'adressait cependant cette double question :

— A-t-elle été réellement enlevée avec violence ou bien, vaincue dans la lutte, a-t-elle consenti de bonne grâce à suivre son ravisseur?

Mais il ne pouvait se décider à accepter l'une ou l'autre de ces hypothèses.

Il conclut en mettant tout simplement la lettre dans sa poche.

Au retour de Jacques Vaillant le mystère serait éclairci.

Il n'avait plus rien à faire dans la maison; il se retira en en confiant la garde à Gertrude, qui aurait peut-être bien voulu que cette mission fût donnée à un autre.

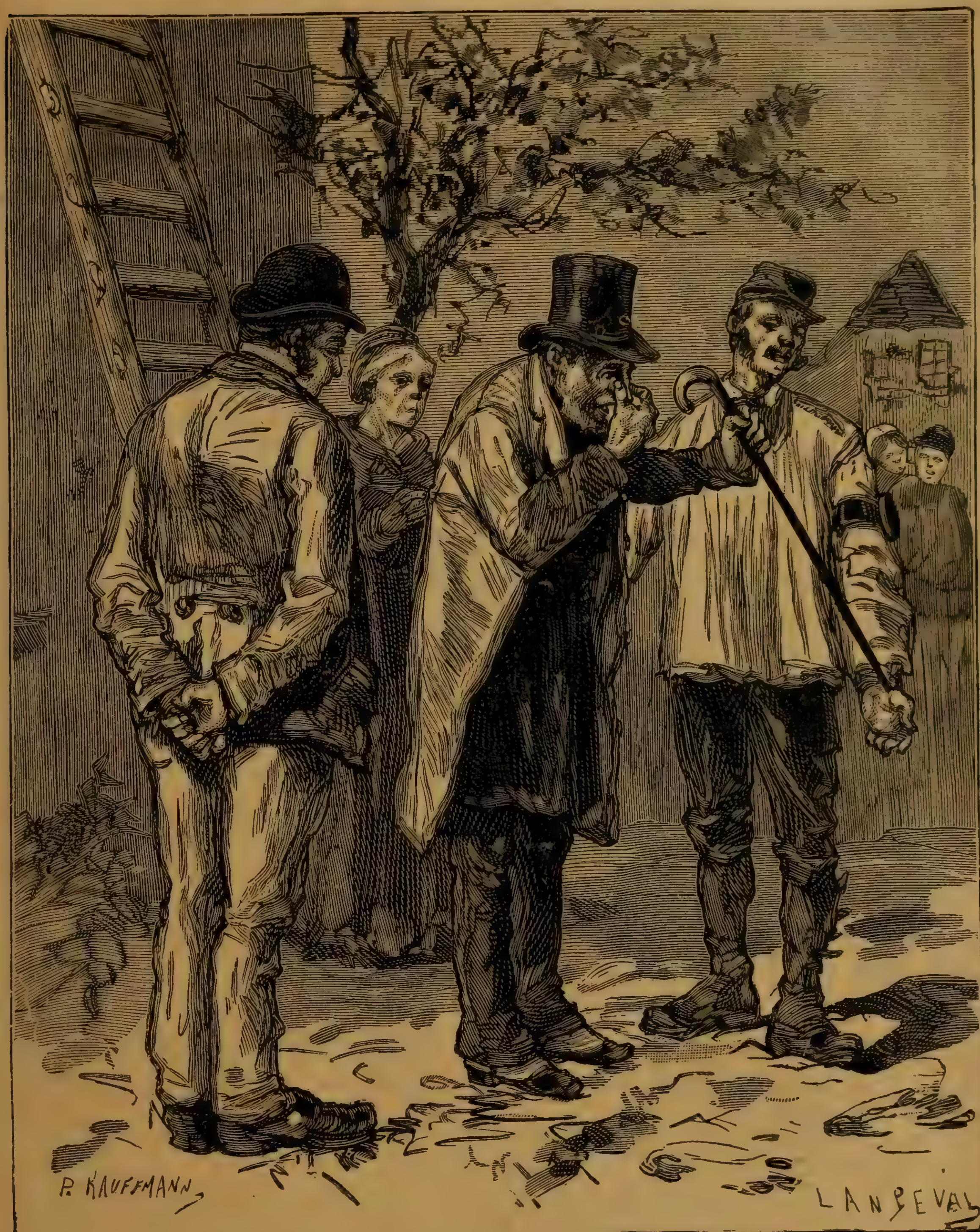
Avant de quitter les lieux, le garde champêtre crut devoir faire évacuer le jardin. Ensuite il rejoignit l'adjoint.

— Grave affaire, dit-il au second magistrat municipal.

— Tellement grave, père Mercier, que je crois indispensable d'en informer immédiatement la justice.

— Oui, il le faut. Si seulement nous avions des gendarmes au chef-lieu de canton; mais tous ceux de l'arrondissement viennent d'être appelés à l'armée.

— A mon avis, père Mercier, les gendarmes ne sont pas utiles dans cette affaire. Du reste, que pouvons-nous faire, nous? Rien. Il faut qu'un homme de loi, un homme du métier, s'occupe de cela. En l'absence du maire, que la chose intéresse doublement, il est de mon devoir d'avertir le juge de paix.



Et par une distraction habituelle chez lui, sans doute, il se pinça fortement le bout du nez... (p. 218.)

— C'est vrai.

— Vous allez donc partir immédiatement pour Haréville et, si vous le trouvez, vous reviendrez avec lui.

— Quand le capitaine sera-t-il de retour?

— Demain matin au plus tard.

— Je pars.

— Allez, et revenez le plus vite possible.

Le garde champêtre trouva le juge de paix chez M. de Violaine où il déjeunait.

M. de Violaine et Suzanne connaissaient Jacques Vaillant et sa fille; aussi ne furent-ils pas moins douloureusement émus que le juge de paix en apprenant le terrible événement.

On se leva de table avec précipitation.

— Je vais faire atteler, dit M. de Violaine, nous partirons tous ensemble; vous nous laisserez, ma fille et moi, à la grille du château de Mme de Simaise et la voiture vous mènera à Mareille. Vous la garderez et quand vous aurez vu à Mareille ce que vous devez voir et fait ce que vous devez faire, vous viendrez nous retrouver à Vaucourt, chez la baronne.

Suzanne fut prête en un rien de temps. On trouva place pour quatre dans le phaéton et on se mit en route.

Le juge de paix, assisté de l'adjoint et du garde champêtre, fit, dans la maison de Jacques Vaillant, les constatations déjà faites par ceux-ci.

L'adjoint lui remit la lettre trouvée par lui sur le bureau du maire.

— Diable, diable! fit le juge de paix devenu aussitôt plus soucieux et plus perplexe encore.

Il eut les mêmes scrupules que l'adjoint, il ne décacheta point la lettre.

Après avoir visité la maison, ces messieurs descendirent dans le jardin.

Le juge de paix examina le sol avec attention, malheureusement, ceux qu'on avait laissé entrer le matin dans le jardin avaient piétiné partout. Toutefois, on parvint à découvrir, à demi effacées, des empreintes de pieds nus; là, le talon s'était incrusté dans la terre amollie par la pluie; ici les cinq doigts étaient encore parfaitement marqués.

— Diable, diable! fit encore le juge de paix.

Et par une distraction habituelle chez lui, sans doute, il se pinça fortement le bout du nez, essayant de l'allonger, comme pour lui dire : Tu n'es pas encore assez long pour que je puisse bien voir clair dans ce qui s'est passé ici la nuit dernière.

Tout à coup, la voix de Gertrude cria :

— Voilà le capitaine!

Jacques Vaillant, qui avait annoncé une absence de quarante-huit heures, arrivait, en effet, beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait prévu.

Il avait assisté à la réunion des francs-tireurs; mais il n'avait pu voir le préfet, très occupé, très affairé. On était à un moment critique qui ne donnait guère de loisirs aux fonctionnaires de tout ordre dans la

région de l'Est. Peut-être M. le préfet était-il en train de faire ses malles pour battre en retraite à l'approche des Allemands. En faisant prier le maire de Mareille de l'excuser, s'il ne le recevait point, il remettait à plus tard, après les graves événements de l'instant, la conversation qu'ils devaient avoir ensemble au sujet des intérêts de la commune de Mareille.

Jacques Vaillant s'était donc empressé de quitter Épinal pour se retrouver plus tôt près de sa bien-aimée Jeanne.

Hélas ! il ne se doutait guère de ce qui l'attendait au retour.

Le pauvre brave homme fut frappé comme d'un coup de foudre. Ce fut une explosion de douleur épouvantable, impossible à décrire. Ce coup effroyable pouvait l'abattre comme l'épi sous la faux, le tuer. Il resta debout, les yeux secs, les membres tremblants, pâle à faire frémir, ayant en lui une rage sourde, insensée, qui grondait.

Pendant un assez long temps, on resta silencieux et respectueux devant cette immense douleur; puis, jugeant le moment venu, le juge de paix lui mit dans la main la lettre de sa fille.

Il brisa l'enveloppe rapidement, avec des mouvements fiévreux et il lut.

Aussitôt ses yeux s'agrandirent et ses prunelles se gonflèrent comme si elles allaient sortir des orbites; il jeta un cri rauque et s'affaissa sur un siège, écrasé.

La lettre était tombée à ses pieds. Le juge de paix la ramassa.

— Pouvons-nous lire? demanda-t-il.

Jacques Vaillant fit signe que oui.

Le juge de paix lut à haute voix.

Une exclamation de surprise, cri de douleur en même temps, s'échappa de toutes les poitrines.

Pour Jacques Vaillant, le juge de paix et les autres, tout était enfin expliqué.

— Le misérable, l'infâme! exclama Jacques, voilà sa reconnaissance pour les bienfaits!... Il a causé la mort de ma chère Catherine, et aujourd'hui c'est Jeanne, c'est ma fille!... Ma pauvre enfant!... Le jour où Catherine lui a rendu la liberté, je lui ai dit : « Pourvu que nous n'ayons pas à nous en repentir! » C'était le pressentiment de ce qui devait arriver. Oh! le monstre, le monstre!

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et sanglota.

Les autres, les yeux mouillés de larmes, le regardaient avec une profonde compassion.

Il y eut un long silence.

— Il faut absolument qu'on s'empare de cet homme, dit le juge de paix.

— Ce sera difficile, répliqua l'adjoint.

— Qui s'en chargera ? fit le garde champêtre; on nous a pris nos gendarmes.

— D'ailleurs, dit Jacques Vaillant, sortant de sa torpeur, il échappera au châtiment qu'il a mérité; on ne verra en lui que ce qu'il est, un misérable sauvage, une brute, et on le déclarera irresponsable.

— C'est à prévoir, répondit le juge de paix; cependant, monsieur le maire, on ne peut lui laisser plus longtemps sa liberté. Il faut absolument que nous délivrions la contrée d'un être aussi dangereux. Son crime de la nuit dernière nous impose le devoir de l'empêcher d'en commettre d'autres.

— Mais je ne m'oppose pas à ce qu'on le prenne; qu'on l'enchaîne comme un loup enragé et qu'on le traîne dans un cachot ! s'écria le maire avec fureur.

Il ajouta avec plus de calme :

— Je suis tout entier à ma douleur, monsieur le juge de paix, j'ai la fièvre au cerveau. A vous de voir ce qu'il est urgent et utile de faire. Agissez, je ne m'oppose à rien, j'approuve tout.

Hélas ! continua-t-il d'un ton navrant, maintenant je ne suis plus rien; oui, je suis un homme perdu; il me semble que, déjà, je ne suis plus qu'un cadavre.

— Jacques, mon ami, dit le juge de paix d'une voix émue, en saisissant la main du vieillard, pourquoi n'espéreriez-vous pas ? Jeanne n'a peut-être pas mis à exécution son fatal projet.

Jacques Vaillant secoua lentement la tête.

— Je la connais, répliqua-t-il, Jeanne est morte !

XIX

COMMENT JEAN LOUP, AVEC QUATRE MOTS, FAIT UN LONG RÉCIT

Ces lugubres paroles de Jacques Vaillant furent suivies d'un nouveau et morne silence.

— Mais, reprit le juge de paix, on a perdu beaucoup de temps ; on aurait dû, déjà, se mettre à la recherche de Mlle Jeanne. Vivante ou morte, il faut qu'on la trouve !

Ces paroles semblèrent ranimer le vieux capitaine.

— Oui, dit-il, en se tournant vers son adjoint, qu'on la cherche, qu'on la cherche partout dans la rivière !

Ce dernier mot le fit tressaillir.

— Oh ! la destinée, la destinée ! murmura-t-il. Le père, la fille...

On ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

Il ajouta, se parlant à lui-même :

— Jeanne est l'enfant du malheur !

— Bien que la journée soit déjà avancée, dit l'adjoint, nous allons commencer les recherches dès ce soir.

— Avec tous les hommes de bonne volonté que je vais pouvoir trouver, ajouta le garde champêtre.

L'adjoint et lui se retirèrent.

Alors, entre Jacques Vaillant et le juge de paix, il fut décidé que ce dernier instruirait le parquet de l'événement qui frappait si cruellement le maire de Mareille, et qu'on lui laisserait prendre l'initiative de telle ou telle mesure qu'il jugerait nécessaire.

Après cela, ayant serré les mains du malheureux vieillard avec une émotion visible, le juge de paix se sépara de lui et remonta dans le phaéton de M. de Violaine qui l'eut bientôt transporté au château de Vaucourt.

On l'attendait avec une impatience facile à concevoir.

La baronne avait une grande estime pour Jacques Vaillant, qui, à

ses yeux, était la plus haute personnification de la loyauté, de la droiture, de l'honnêteté sous toutes ses formes. Comme Suzanne, Henriette connaissait Jeanne, qui était même venue deux ou trois fois au château accompagnant son père.

Dès que le juge de paix parut, les regards ardents se fixèrent sur lui, l'interrogeant.

— C'est épouvantable! dit-il.

Et tout de suite, après ce préambule, il raconta ce que savent déjà nos lecteurs.

— C'est impossible! exclama la baronne.

— Je pense absolument comme madame la baronne, déclara M. de Violaine; il y a erreur, les apparences trompent souvent; Jean Loup n'a pas fait cela, n'a pu faire cela!

Suzanne, la main sur son front, avait l'air de réfléchir; il lui semblait qu'elle faisait un rêve affreux.

Henriette, la tête baissée, de grosses larmes dans les yeux, était secouée par un tremblement nerveux.

Par égard pour les jeunes filles et pour ne point blesser leurs oreilles, le juge de paix avait été très sobre de paroles touchant le crime supposé, n'ayant pas à mettre les points sur les i pour M. de Violaine et la baronne. Malgré cela, les deux jeunes filles avaient compris.

— Monsieur le juge de paix, reprit Mme de Simaise avec un accent convaincu, celui qui a sauvé ma fille, qui allait tomber au fond du précipice de la Bosse-Grise, celui qui a sauvé l'enfant qui se noyait dans le Frou, ne peut pas être un misérable, un infâme!

— Malheureusement, madame, le doute n'est pas possible. J'ai omis de vous parler des empreintes, des larges empreintes de pieds nus que j'ai découvertes sur le sol près de la maison, au bas de l'échelle. D'ailleurs, la lettre de la malheureuse jeune fille n'est bien que trop explicite. Mais cette lettre, je l'ai sur moi. La voici : tenez, madame la baronne, monsieur de Violaine, lisez, lisez!

La baronne lut la première, puis tendit silencieusement le papier à M. de Violaine.

Elle n'osait plus protester en faveur de Jean Loup.

M. de Violaine lut à son tour, puis rendit la lettre accusatrice au juge de paix.

— Je ne sais plus que dire, fit-il.

Suzanne se dressa sur ses jambes, la tête haute, les yeux étincelants.

— Eh bien, moi, s'écria-t-elle avec feu et l'emportement de sa nature ardente et généreuse, quand toute la terre accuserait Jean Loup, je ne

cesserais pas de protester ; contre tous je soutiendrais qu'il est innocent !

Et vous, Henriette, vous, à qui il a sauvé la vie, continua-t-elle, est-ce que vous ne le défendez pas comme moi ?

Interpellée ainsi, Mlle de Simaise releva la tête. Elle avait la pâleur de la cire ; des larmes, qu'elle ne put retenir, jaillirent de ses yeux.

— Non, Suzanne, répondit-elle d'une voix troublée, je ne puis le défendre. Quand M. le juge de paix, M. de Violaine et ma mère le condamnent, il ne m'est plus possible de croire qu'il n'est point coupable.

Sur ces mots, sentant ses sanglots prêts à éclater, elle sortit précipitamment du salon pour aller s'enfermer dans sa chambre et y pleurer sans témoins.

Un instant après, le juge de paix, M. de Violaine et sa fille prirent congé de la baronne.

Celle-ci s'empressa de rejoindre sa fille ; elle la trouva en larmes. C'était une douleur qui approchait du désespoir. Mme de Simaise, qui ignorait absolument les allées et venues de Jean Loup aux alentours du château et à qui on avait également caché l'affaire de la charmille, mit le chagrin de sa fille, tout en le trouvant un peu excessif, sur le compte de sa grande sensibilité nerveuse.

Mais Henriette savait-elle bien elle-même pourquoi elle pleurait ?

De quoi ses larmes étaient-elles la manifestation ?

Venait-elle de voir s'envoler, oiseau chassé du nid, sa première illusion de jeune fille ?

Sa mère parvint, sinon à la consoler entièrement, du moins à sécher ses larmes.

La nuit, Henriette ne dormit pas. Bien plus qu'autrefois elle pensa à Jean Loup ; mais ses pensées n'étaient plus les mêmes. Maintenant elle voyait celui qui l'avait sauvée dépouillé de son prestige, n'ayant plus l'auréole sur le front. Le héros était tombé de son piédestal, il gisait dans la boue.

Oh ! comme elle se rappelait tout ce qui s'était passé dans la charmille !... Il s'était jeté sur elle comme une bête fauve, l'avait entourée de ses bras... C'était une brutalité semblable, mais hélas ! bien plus grande encore, dont Jeanne, la pauvre Jeanne Vaillant, avait été victime.

Avant, elle donnait tort à son frère qui avait eu l'audace, la méchanceté de frapper à coups de cravache son sauveur, son ami ; maintenant Raoul avait eu raison, il n'avait fait que son devoir en protégeant sa sœur, en la délivrant d'un horrible embrassement.

Ah ! comme elle regrettait, comme elle se repentait de s'être tant

occupée, si vivement intéressée à ce misérable Jean Loup, à cette bête fauve, à ce monstre !

Elle aurait voulu pouvoir oublier qu'elle lui devait la vie.

Et même, par instant, il lui semblait, tant il y avait en elle de choses amères, qu'il eût mieux valu qu'elle tombât au fond du précipice que d'être sauvée par lui

Le surlendemain matin, on apprit au château qu'on avait vainement fouillé le lit de la rivière pour retrouver le corps de la malheureuse Jeanne.

De guerre lasse, on s'était résigné à cesser les recherches. Avant de les commencer, on était à peu près certain de leur inutilité.

Le Frou avait débordé et s'était transformé en torrent ; tous les bâtardeaux des écluses ayant été ouverts, on était convaincu que le cadavre avait été entraîné probablement jusque dans la Saône.

Le même jour, à deux heures de l'après-midi, Mme de Simaise sortit en voiture.

Henriette, indisposée, n'accompagnait pas sa mère. Après deux nuits d'insomnie, elle se sentait très fatiguée ; elle avait le corps brisé, un peu de migraine.

La baronne se rendait chez M. de Violaine, qui avait dû recevoir, dans la matinée, des renseignements précis sur la marche en avant des Prussiens ; on espérait encore qu'ils ne parviendraient pas à franchir les défilés des Vosges.

Il s'agissait de savoir si le département serait, oui ou non, envahi ; si Mme de Simaise et sa fille devaient quitter Vaucourt pendant que M. de Violaine et Suzanne s'éloigneraient également d'Haréville ; ceux-ci pour se rendre en Bretagne, la baronne pour répondre au désir de la famille de Maurienne. Depuis huit jours, Mme de Simaise et Henriette avaient reçu plusieurs lettres dans lesquelles le comte, la comtesse et les jeunes filles insistaient pour que la baronne et sa fille s'éloignassent du théâtre de la guerre et vinssent les rejoindre dans une de leurs propriétés au pied des Pyrénées.

Il allait être décidé, chez M. de Violaine, si l'on partirait ou si l'on resterait. Cela dépendait des renseignements donnés au châtelain d'Haréville.

Henriette était seule au château, dans le salon, affaissée sur un fauteuil, sa tête endolorie renversée sur le dossier. Les yeux à demi fermés, elle songeait.

Tout à coup, un bruit qu'elle entendit dans le large corridor attira son attention. Une porte venait d'être ouverte et refermée. Qui donc pouvait être là ?



Et longuement, elle regarda en elle-même, analysant l'une après l'autre toutes ses impressions (page 230).

Mme de Simaise avait emmené la femme de chambre; le valet de chambre était absent, en congé pour quelques jours; la cuisinière était allée faire une commission et ne pouvait être encore de retour; le jardinier n'entrait jamais dans le château sans y être appelé.

La jeune fille allait se lever pour voir qui était là, lorsque la porte du salon, s'ouvrant brusquement, elle vit Jean Loup se dresser devant elle.

Henriette bondit sur ses jambes en poussant un cri d'effroi qu'elle ne

put retenir. Elle voulut s'élancer vers une fenêtre pour appeler à son secours ; mais Jean Loup, devinant son intention, l'en empêcha en se jetant entre elle et la fenêtre.

Henriette recula terrifiée; vainememt elle essaya de crier, l'émotion, l'épouvante arrêtèrent les sons dans sa gorge.

Le sauvage était déjà triste en entrant; mais, en voyant l'effroi qu'il causait à la jeune fille, son visage prit une expression douloureuse.

Henriette s'attendait à le voir se jeter sur elle et se préparait à se défendre énergiquement, lorsque Jean Loup s'avança lentement, la tête baissée, et tomba sur ses genoux.

A demi rassurée, la jeune fille le regarda avec surprise.

Il sortit de sa poche le portefeuille et l'anneau trouvés dans la chambre de Jeanne.

Reconnaissant ces deux objets, la surprise de la jeune fille se changea en stupéfaction. Comment le sauvage pouvait-il avoir en sa possession ce portefeuille et cet anneau ?

Jean Loup redressa sa tête intelligente et lentement, avec un accent de tristesse profonde, il prononça ces quatre mots : « Frère, Jeanne, Jean Loup, eau. » Ses yeux fixés sur ceux d'Henriette, il attendit un moment. Voyant qu'elle ne comprenait pas, il se releva, et avec des gestes parlants, une expression de physionomie d'une éloquence extraordinaire, en y mêlant les quatre mots : « Frère, Jeanne, Jean Loup, eau, » il joua, sous les yeux de Mlle de Simaise, une scène de pantomime qui la fit assister, pour ainsi dire, à ce qui s'était passé dans la chambre de Jeanne.

D'abord, avec sa main, il traça un espace imaginaire dans le salon, puis donna à sa tête la pose d'une personne endormie. Ensuite il figura une échelle et, montrant la fenêtre en disant : « Frère, » il eut l'air de monter, puis de franchir un balcon en faisant un saut. Après cela il simula une lutte entre deux personnes à la suite de laquelle l'une des personnes, la plus faible, fut jetée sur quelque chose qu'il indiqua être un lit. Et il dit : « Jeanne. »

Aussitôt, il eut de nouveau l'air de monter à l'échelle et il fit le même saut que précédemment, en prononçant d'une voix vibrante : « Jean Loup. » Alors, il représenta une nouvelle lutte, et, indiquant qu'il avait terrassé son adversaire, il le montra étendu à ses pieds, en disant : « Frère, » et se désigna lui-même, en se frappant la poitrine, et en répétant deux fois : « Jean Loup ! Jean Loup ! »

Il rapprocha ses deux mains aux doigts crispés l'une de l'autre, et fit voir qu'il allait étrangler son ennemi ; mais soudain il se frappa le front, secoua la tête et recula avec une sorte de terreur en criant : « Frère,

frère ! » Puis il représenta son adversaire se relevant, franchissant le balcon de la fenêtre et se sauvant en descendant sur l'échelle.

Cela fait, il resta un instant immobile, les yeux baissés, puis il murmura : « Jeanne, Jeanne. »

Il montra la jeune fille reprenant connaissance, regardant autour d'elle avec effarement, poussant un cri rauque et se tordant les bras avec désespoir ; puis le repoussant, lui, Jean Loup, avec fureur, puis ouvrant une porte et s'élançant au dehors.

Henriette, haletante, les yeux écarquillés, ne perdait pas un geste, pas un mouvement du sauvage et lisait pour ainsi dire le drame terrible dans ce que sa physionomie mobile exprimait successivement.

Elle était si vivement intéressée, si étrangement captivée, qu'elle oubliait dans quelle situation elle se trouvait, seule avec Jean Loup.

Jusque-là elle n'avait pas encore bien compris ; mais la clarté allait se faire et chasser toutes les obscurités.

Jean Loup posa sur le tapis, à l'endroit où il avait montré son adversaire terrassé, l'anneau et le portefeuille. Puis il fit deux pas en arrière et resta un instant immobile, la tête inclinée sur sa poitrine, les bras ballants.

Soudain, il ouvrit démesurément les yeux, qui se fixèrent sur les deux objets ; il s'en rapprocha vivement, les ramassa et les tourna dans ses mains en criant : « Frère, frère ! » Ensuite il remit le portefeuille et l'anneau dans sa poche et indiqua qu'il s'était à son tour élancé hors de la chambre pour se mettre à la poursuite de Jeanne.

Il revint au milieu du salon et, simulant l'épouvante, il cria : « Eau ! eau ! »

Deux fois de suite il fit le simulacre de se précipiter, la première en disant : « Jeanne, » la seconde en disant : « Jean Loup ; » puis, un pied en avant, un autre en arrière, le corps penché, il représenta un homme qui nage, écartant et ramenant successivement les bras.

Enfin, il fit encore plusieurs gestes, voulant dire : Jeanne a été sauvée par moi avec l'aide de deux hommes ; et ces deux hommes, qui avaient une voiture, ont emmené Jeanne avec eux.

Ceci, Henriette ne le comprit pas ; elle crut, au contraire, que Jean Loup voulait lui apprendre qu'après avoir fait des efforts désespérés pour sauver la malheureuse Jeanne, il n'avait pu y réussir, le courant l'ayant rapidement entraînée.

Et ce qui lui fit croire qu'elle avait bien interprété la dernière pantomime, c'est que, ayant fini, Jean Loup poussa un long soupir et laissa tomber de ses yeux deux grosses larmes.

Henriette avait de la peine à contenir sa cruelle émotion, à empêcher ses sanglots d'éclater.

Jean Loup avait facilement reconquis son estime, son amitié et, plus encore, son admiration.

Celui-ci reprit dans sa poche le portefeuille et l'anneau et les mit dans la main de la jeune fille. Après cela, il se dirigea vers la porte, en reculant. Il s'en allait triste comme il était venu.

Henriette oublia toute réserve. Elle s'élança vers lui, les yeux mouillés de larmes et, lui saisissant les deux mains, elle s'écria :

— Ah! Jean Loup, Jean Loup, mon brave Jean Loup!

Le sauvage comprit la signification de ces paroles, qui remuèrent délicieusement toutes les fibres de son cœur. Ses yeux s'irradièrent, son front s'illumina.

Henriette le remerciait-elle de lui avoir rapporté les deux objets appartenant à son frère? Non. Elle lui demandait pardon de l'avoir cru coupable, de l'avoir accusé!

Cependant, comme honteuse d'avoir obéi trop facilement à l'impulsion de son cœur, la jeune fille fit quelques pas en arrière.

Mais elle avait donné à Jean Loup plus de bonheur qu'il n'en demandait, plus qu'il n'avait osé en espérer. Il gagna la porte. Sur le seuil, avant de s'éloigner, il se souvint de la façon dont Jeanne avait adressé ses derniers adieux à Jacques Grandin, sur la route, le jour de son départ. Il posa l'extrémité de ses doigts sur ses lèvres et envoya à Henriette plusieurs baisers.

La jeune fille éprouva une sensation étrange, qui lui fit fermer les yeux. Quand elle les rouvrit, la porte était close, Jean Loup n'était plus là. Elle courut à la fenêtre et regarda. Jean Loup avait disparu.

Elle revint lentement près du fauteuil où elle était assise quand Jean Loup avait ouvert la porte du salon, et sur lequel elle avait jeté l'anneau et le portefeuille. Ces deux objets, frappant de nouveau sa vue, elle tressaillit et sentit un frisson dans toutes les parties de son corps; sa main fiévreuse s'empara des deux objets accusateurs et vite, comme si elle eût craint d'être surprise, elle les cacha dans son corsage.

— Si maman savait..., murmura-t-elle. Oh! elle en mourrait!... Mais elle ne saura rien. Ce secret épouvantable restera caché là, dans mon cœur, tant que je ne serai pas forcée de le révéler!

XX

AFFREUSE DÉCOUVERTE

Henriette se laissa tomber dans le fauteuil, ses larmes jaillirent et elle pleura, la tête cachée dans ses mains.

Ainsi Jean Loup, que la lettre de Jeanne désignait comme le criminel, que tout le monde accusait, qu'elle-même avait cru coupable, Jean Loup était innocent! Le coupable, c'était son frère! Son frère était le misérable auteur de cette infamie! Il avait poussé Jeanne, son innocente victime, au suicide! Et elle ne pouvait pas l'accuser hautement, elle était condamnée à se taire... C'était son frère!...

Ah! le maudit! c'était donc pour cela que, quelques heures après le crime, il les avait quittées, sa mère et elle, avec tant de hâte, pour retourner à Paris? La peur lui avait fait prendre la fuite. Et il ignorait encore quelle avait été la conséquence de son crime.

Maintenant, elle s'expliquait pourquoi, quand il venait à Vaucourt, il allait si souvent se promener du côté de Mareille.

Au moment de partir, quand il était venu lui dire au revoir, il était pâle et avait de l'égarement dans le regard; elle s'expliquait maintenant pourquoi.

Elle avait remarqué une écorchure sur son visage; elle lui avait demandé d'où cela lui venait et elle se souvenait de sa réponse :

« Hier soir, dans le parc, en passant, une branche a éraflé ma joue. »

C'était faux. La pauvre Jeanne, en se défendant contre lui, croyant, dans l'obscurité, avoir affaire à Jean Loup, Jeanne l'avait égratigné.

Chose singulière, il y avait dans le cœur d'Henriette, à côté de sa grande douleur, un vif sentiment de joie. Elle s'en aperçut et, après n'avoir été d'abord qu'étonnée, elle commença à s'effrayer.

— Mais que se passe-t-il donc en moi? s'écria-t-elle avec angoisse.

Pourquoi donc était-elle ainsi? Pourquoi donc, quand elle devait être tout entière à sa douleur, plongée dans l'horreur causée par l'action de son frère, ressentait-elle cette joie, joie timide, il est vrai, qui n'osait

encore se manifester, mais ayant déjà tant de puissance, qu'elle semblait enlever à sa douleur toute son amertume?

Elle voulut se rendre compte exactement de ce qu'elle éprouvait, et, longuement, elle regarda en elle-même, analysant l'une après l'autre toutes ses impressions.

A chaque question qu'elle s'adressait, une voix mystérieuse, dans son cœur, répondait : « Jean Loup! »

La lumière se fit, jaillissant comme une flamme d'incendie au milieu d'une nuit sombre.

— Oh! oh! fit-elle.

Puis elle se dressa comme sous l'action d'une pile électrique, et s'écria:

— Je l'aime! je l'aime!

Elle resta un instant frémissante, la tête inclinée, un nuage devant les yeux.

— Mon Dieu, protégez-moi! dit-elle d'une voix presque éteinte, en s'agenouillant.

Mais quel démon s'est donc emparé de moi? reprit-elle avec violence, après un court silence. Est-ce que je suis folle? Est-ce que je ne sais plus ce que je dois à ma mère? Est-ce que je n'ai plus le respect de moi-même? Ah! malheureuse, malheureuse!

J'aime Jean Loup, moi, moi! C'est épouvantable! Je l'aime, pourquoi? Parce qu'il m'a sauvé la vie? Mais c'est insensé, c'est de la folie!

Oh! continua-t-elle avec une ironie amère, la fille de la baronne de Simaise aime Jean Loup, un sauvage, un être infime qui n'a jamais vécu qu'avec les bêtes, un malheureux, un misérable que la plus pauvre fille du village repousserait avec mépris, avec horreur, avec dégoût!

Henriette de Simaise, qu'as-tu fait de ta dignité? Qu'as-tu fait de ta fierté?

Je l'aime!

Destinée maudite! Fatalité implacable!

Je l'aime!

Où fuir, mon Dieu? où fuir?

Où puis-je aller cacher ma honte?

Je l'aime, je l'aime!

A ce moment elle entendit le bruit d'une voiture, sa mère revenait. Elle n'eut que le temps de se relever, de passer son mouchoir sur son visage et de calmer son agitation. La baronne entra dans le salon.

— Comme tu le vois, Henriette, dit-elle, je n'ai pas été bien longtemps; j'ai tenu ma promesse en ne restant qu'un instant chez M. de Violaine.

— C'est vrai, chère mère. Comment va Suzanne?

— Toujours la même. Oh! celle-là a une nature à part, rien ne l'émeut, rien ne la tourmente.

Henriette étouffa un soupir qui semblait dire : Que ne suis-je comme Suzanne!

— Pourtant, ma mère, répondit-elle, Suzanne a beaucoup de cœur.

— Sans doute; aussi ai-je voulu faire allusion seulement à la force de son caractère, à la puissance de sa volonté. Mais comme tu es pâle, Henriette; tes yeux sont battus, rouges; Henriette, tu as pleuré!

— Un peu, tout à l'heure, en pensant à la pauvre Jeanne Vaillant.

— Sans doute, ma fille, il y a lieu de s'apitoyer sur ce qu'a été la destinée de cette malheureuse enfant et aussi de plaindre l'honnête homme qui avait donné à Jeanne son nom et toute sa tendresse; cependant, il ne faut pas pousser cela à l'extrême et te rendre malade en pensant trop à ce malheur irréparable. Depuis deux jours je te trouve bien changée; allons, aie un peu la force de ton amie Suzanne et chasse de ta pensée ces choses douloureuses. Après tout, nous connaissions à peine cette jeune fille.

Henriette ébaucha un pâle sourire, sans doute pour essayer de rassurer sa mère.

— Parlons d'autre chose, reprit la baronne; ce soir nous allons préparer nos malles; nous quittons Vaucourt demain matin; c'est décidé.

— Oh! oui, chère mère, partons, partons vite.

Elle pensait :

— Oui, oui, l'éloignement est ce qu'il me faut; je ne penserai plus à lui!

La baronne la regardait avec un doux sourire.

— Je ne m'attendais pas à te voir si bien décidée, dit-elle; il y a quatre jours tu déclarais encore que, malgré tout, tu ne quitterais pas Vaucourt.

— Chère mère, j'ai réfléchi depuis.

— Mon Dieu, j'étais comme toi; je sentais qu'il me serait difficile, pénible de m'éloigner d'ici et je ne pouvais me résoudre à ce sacrifice. Les invitations pressantes de la famille de Maurienne d'un côté et de l'autre les observations de M. de Violaine ont vaincu ma résistance. Enfin, je te l'ai dit, nous partirons demain matin.

Après un moment d'hésitation, la jeune fille reprit, en rougissant un peu :

— A-t-on parlé de Jean Loup chez M. de Violaine?

— Peu. Quelques mots seulement.

— Est-ce qu'on va essayer de le prendre?

La baronne secoua la tête.

— Le misérable est tranquille pour longtemps encore, dit-elle.

— Comment cela, ma mère? interrogea Henriette, qui sentait son cœur se dilater.

— Qui le prendrait? fit la baronne.

— Le juge de paix n'a-t-il pas informé le parquet de ce qui s'est passé à Mareille?

— Sans doute; mais où est maintenant le parquet? Où sont le procureur impérial, le substitut, le juge d'instruction et tous les magistrats? Hier, les Allemands sont entrés en maîtres à Épinal, la ville leur appartient. Le préfet a quitté sa préfecture, les magistrats ont abandonné leur palais de justice. L'administration française n'existe plus dans les Vosges. Les Prussiens font partout des réquisitions, s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main; il faut qu'ils mangent et qu'ils boivent, ces affamés d'outre-Rhin, qui n'ont jamais connu que la misère dans leur pays.

La France est riche, ses terres sont grasses; les Prussiens s'emparent du sol; le sol doit les nourrir. Toute une année nos paysans ont sué pour rien sur les sillons; les Allemands leur prendront tout : le blé, l'avoine, le vin, les fourrages, les bestiaux; ce qu'on ne leur livre pas de bonne volonté, ils s'en emparent de force; si on résiste, ils frappent ou emmènent prisonniers les récalcitrants. Pour un oui, pour un non, ils incendient une ferme, brûlent des maisons.

Quand ils ne trouveront plus rien autour d'Épinal, parce qu'ils auront tout dévoré, ils viendront par ici; ils iront partout porter la désolation, la misère, la terreur!

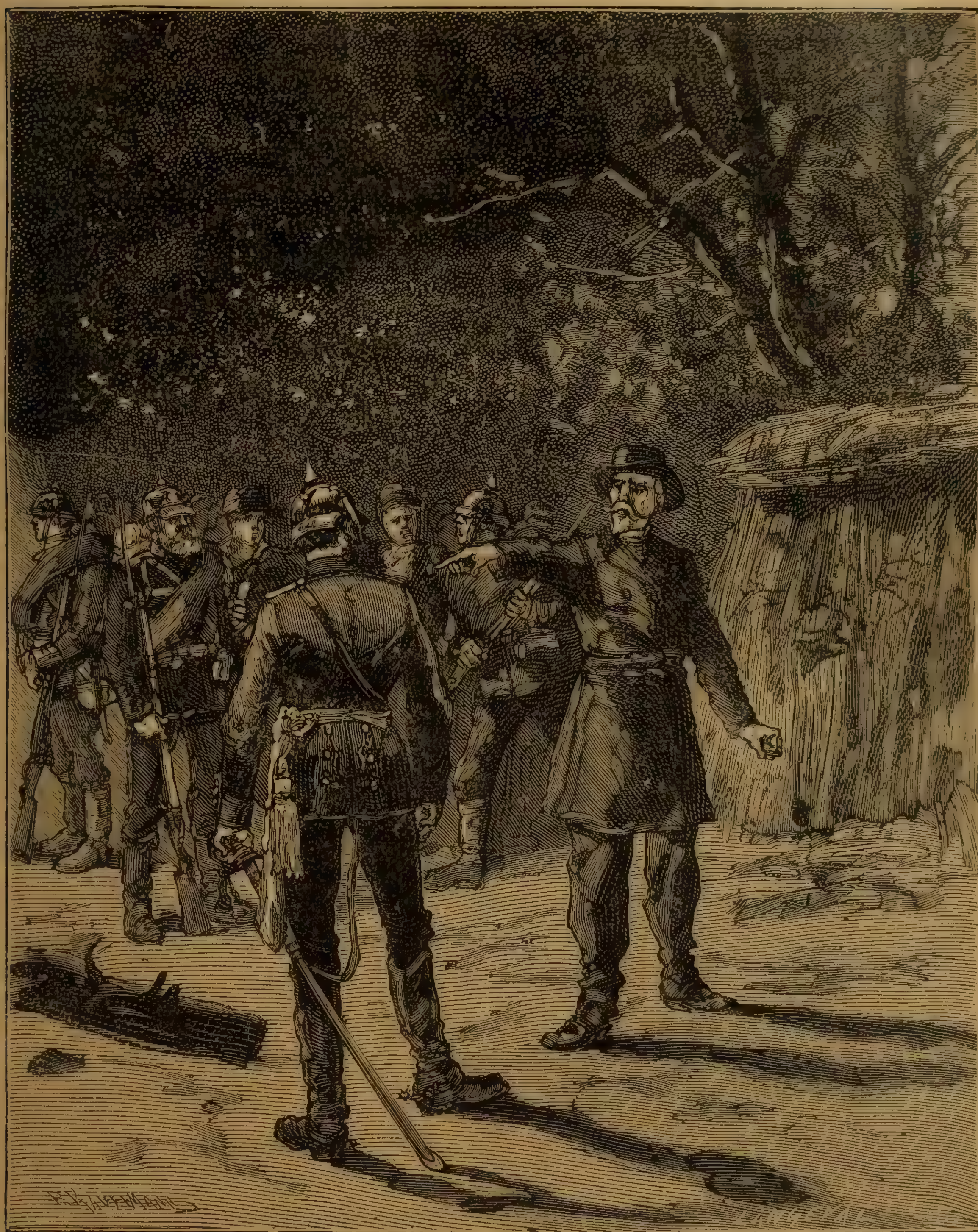
Et voilà la guerre, chose épouvantable, chose maudite, chose infâme!

Dieu a fait les peuples frères, et les rois et les empereurs, qui parlent de leur droit divin, c'est-à-dire émané de Dieu, les rois poussent les hommes les uns contre les autres et les forcent à s'égorger!... Voilà la guerre! voilà la guerre!...

Tout l'est de notre pauvre France, pays généreux par excellence, est sous le talon de l'Allemand!... Jusqu'où ira-t-il et combien de temps tout cela doit-il durer?... Dieu seul le sait!...

On prétend que nous ne sommes qu'au commencement de nos désastres... Hélas! que Dieu protège la France! Espérons, ma fille, oui espérons; on n'écrase pas si facilement une grande nation, la première de l'univers!

La France tient dans ses mains solides le flambeau qui éclaire le



Prussien, riposta Jacques Vaillant avec plus de violence encore, votre conduite n'est pas celle d'un homme (p. 238).

monde, le flambeau du progrès, de la civilisation, des grandes idées ; le ciel ne permettra pas aux barbares du Nord de l'éteindre !

Mme de Simaise s'arrêta un instant pour respirer, car elle était haletante.

Elle était une noble fille des Vosges, et comme eux tous, là-bas, à cette époque terrible, elle s'exaltait dans son ardent patriotisme !

— Quand l'orage formidable aura passé, reprit-elle ; quand les vain-

cus auront demandé la paix aux vainqueurs et accepté leurs conditions, les rouages arrêtés aujourd'hui seront remis en mouvement, chaque chose reprendra son cours, tout rentrera dans l'ordre.

Le rapport du juge de paix d'Haréville sera retrouvé dans le carton où il a sans doute été placé; alors seulement on s'occupera de Jean Loup; on fera ce qu'on aurait dû faire depuis longtemps; on s'emparera de lui, car il n'est plus possible de le laisser vivre à l'état sauvage. J'ignore ce qu'on fera de lui; c'est l'affaire de la justice. Mais, d'après ce que disait ici le juge de paix, — et M. de Violaine et moi avons été complètement de son avis, — il est impossible qu'on le fasse passer en cour d'assises et qu'il soit condamné.

— Ah! fit la jeune fille, débarrassée subitement d'une horrible oppression.

— Si coupable que soit Jean Loup, continua la baronne, la justice devant lui est désarmée; elle ne peut rien contre ce malheureux, ce sauvage qui, évidemment, n'a pas conscience de ses actes.

Maintenant, Henriette, si tu le veux bien, nous allons faire nos préparatifs de départ.

— Chère mère, dans une heure j'aurai préparé toutes les affaires que je dois emporter.

Elle s'approcha de Mme de Simaise, qui lui mit un baiser sur le front, et elle sortit du salon pour monter dans sa chambre.

Elle sentait son cœur plus léger, sa pensée moins tourmentée.

Jean Loup ne pouvait pas être condamné; il n'y avait pas possibilité de lui infliger le châtiment du crime dont il était innocent!

De quel poids énorme elle était déchargée!

Le lendemain, à neuf heures du matin, Mme de Simaise et sa fille montaient dans la voiture qui allait les conduire à Vesoul où les Prussiens n'étaient pas encore.

— Bientôt, je serai loin d'ici, se disait Henriette, jetant un dernier regard sur le flanc noir de la Bosse-Grise; là-bas, dans les Pyrénées, près de mes amies Emma et Blanche, je ne penserai plus à lui; oh! oui, il faut que je l'oublie, il le faut!

XXI

UN SOUFFLET, UN COUP DE POING

Les Prussiens faisaient dans le département d'importantes réquisitions; ils enlevaient les récoltes de gré ou de force, et vidaient successivement tous les greniers. Ah ! il ne faisait pas bon leur résister! Les coups de plat de sabre et de crosse de fusil allaient leur train. Si on les menaçait, on risquait sa liberté et même sa vie.

Intimider, effrayer, terrifier les populations, tels étaient leurs procédés ordinaires.

Ils forçaient les cultivateurs à conduire à Épinal, avec les bêtes de trait qu'ils ne leur prenaient pas, chevaux et bœufs, les chariots chargés de leurs réquisitions à main armée.

Ils avaient à Épinal un magasin général, véritable grenier d'abondance. Là on faisait chaque jour une distribution énorme de vivres, de grains et de fourrages. Si l'avoine manquait, comme elle ne leur coûtait pas plus cher que le blé, ils donnaient le blé à la cavalerie.

Outre la garnison importante qu'ils avaient à Épinal, il y passait aussi, journellement, de nombreuses troupes. Il fallait bien pourvoir aux besoins de ces cohortes, qui arrivaient de tous les pays d'Allemagne pour se ruer sur la France.

Un jour, un convoi de réquisitions fut attaqué, près de Mareille, par une cinquantaine de francs-tireurs. A la suite d'une défense qui dura moins d'un quart d'heure, les francs-tireurs s'emparèrent du convoi. Sur douze Prussiens qui escortaient le convoi, neuf restèrent sur le terrain, cinq morts et quatre blessés; les autres avaient pris la fuite.

Les habitants de Mareille, sur l'ordre de Jacques Vaillant, recueillirent les blessés et enterrèrent les morts.

La journée du lendemain se passa sans incident; mais le surlendemain, un peu avant la nuit, quatre cents hommes environ, amenant avec eux deux pièces de canon, arrivèrent à Mareille. Le commandant de cette troupe était un officier de Poméranie, grossier et brutal.

— Monsieur, dit-il au maire d'un ton hautain et insolent, nous vous rendons responsables, vous et tous les habitants de la commune, de ce qui s'est passé avant-hier.

— Et pourquoi? demanda Jacques Vaillant.

— D'abord parce que le convoi a été attaqué près d'ici et que votre devoir était de protéger nos soldats et au besoin de les défendre.

— Pardon, monsieur l'officier, mais il me semble que vous oubliez que nous sommes en guerre : ce qui s'est passé avant-hier sur la route n'est-il pas un fait de guerre ?

— Non, s'écria l'officier avec emportement; car nos soldats ont été surpris et assassinés par des bandits !

— Des Français qui combattent pour la défense de leur pays! répliqua le maire avec dignité.

— Des francs-tireurs, monsieur, des bandits, vous dis-je, des brigands!

— Un franc-tireur est un soldat, un brave soldat comme un autre.

— Nous n'admettons pas cela, nous; nous ne l'admettrons jamais, riposta le Poméranien en frappant du pied avec colère. Mais, continua-t-il, toute cette discussion est inutile. Voici ce que je veux : plusieurs habitants de Mareille, — on m'a dit douze, — ont pris les armes contre nous et font partie de la bande qui a attaqué le convoi; il me faut ces douze hommes.

Le maire haussa les épaules.

— Ah! çà, fit-il, est-ce que vous croyez que je les ai mis sous clef, pour n'avoir qu'à vous dire : Prenez-les! Si vous avez absolument besoin de ces hommes, monsieur l'officier prussien, allez les chercher.

Le Poméranien devint rouge comme une écrevisse cuite.

— Monsieur le maire, répliqua-t-il, si les francs-tireurs de Mareille ne sont pas dans la commune, ils y ont chacun leur famille; eh bien, je me contenterai, jusqu'à ce qu'ils viennent se livrer eux-mêmes à Épinal, de prendre en otage une personne de chaque famille. J'ai dit. Maintenant, monsieur le maire, vous allez me livrer mes otages.

Jacques Vaillant devint affreusement pâle et se mit à trembler d'indignation et de colère.

— Monsieur l'officier, s'écria-t-il d'une voix vibrante, je ne suis qu'un pauvre vieillard, mais c'est un cœur français qui bat dans ma poitrine! Je n'ai que ceci à vous répondre : Vous venez d'insulter un vieux soldat de la France!

Sur ces mots, Jacques Vaillant tourna brusquement le dos au Prussien et sortit de la salle de la mairie.

L'officier n'avait qu'un signe à faire pour que le vieillard fût saisi et

ramené devant lui. Il le laissa aller. Mais ses yeux étincelaient de fureur mal contenue, et il tordait sa longue moustache avec rage.

Au bout d'un instant, il s'adressa à un de ses subordonnés et lui dit :

— Prenez vingt hommes, choisissez la plus grosse ferme dans le village et mettez-y le feu immédiatement. Cela d'abord, nous verrons après. Allez !

L'officier subalterne porta la main à son front et sortit pour exécuter l'ordre de son chef.

Debout sur une des larges entailles de la Bosse-Grise, Jean Loup avait vu arriver les Prussiens, et il était resté à la même place, rêveur, les yeux fixés sur les maisons de Mareille, que la nuit n'avait pas tardé à envelopper de son ombre.

Jean Loup ignorait absolument ce qu'est cette chose horrible qu'on appelle la guerre ; mais il savait que les Prussiens étaient les ennemis des Français comme les animaux féroces sont les ennemis de l'homme.

L'avant-veille il avait été témoin de l'attaque du convoi. Déjà, quelques jours auparavant, il avait vu un paysan de Blignicourt frappé à coups de crosse de fusil par des soldats furieux, et laissé sur la place à demi assommé.

C'était plus qu'il n'en fallait pour que Jean Loup prît en haine les soldats allemands.

La nuit, comme nous venons de le dire, l'avait surpris sur une des plates-formes de la Bosse-Grise. Il se disposait à descendre pour rentrer dans sa grotte, lorsque d'immenses clameurs vibrèrent dans l'air, traversèrent l'espace et arrivèrent jusqu'à lui.

Presque aussitôt une grande flamme rouge, de laquelle se détachait comme une pluie d'étincelles, s'élança vers le ciel au milieu d'un immense tourbillon de fumée. La flamme était si vive que le village tout entier se trouva subitement éclairé et que la clarté vint frapper le rocher, comme en plein jour les rayons du soleil.

Jean Loup comprit qu'une maison était en feu. Une fois déjà, mais de loin, il avait eu sous les yeux le spectacle d'un incendie. L'occasion se présentait de voir de près, il ne voulut pas la laisser échapper.

Il descendit rapidement et d'autant plus facilement que la flamme l'éclairait, et partit comme une flèche. Il arriva sur le lieu du sinistre en passant à travers les jardins; craignant d'être aperçu, il se glissa dans une espèce de cabane, construite avec des fagots, dans laquelle on avait suspendu des touffes de haricots pour qu'elles achevassent de sécher à l'abri de la pluie.

De là, à trente pas seulement de la maison qui brûlait, il pouvait

admirablement voir l'incendie et ne rien perdre de la scène étrange qui se passait dans la rue.

Les soldats prussiens formaient un large cercle autour de la maison et tenaient à distance les habitants qui essayaient d'approcher. Aux larmes des uns, aux cris d'épouvante, de désespoir et aux exclamations furieuses des autres, les soldats répondaient par de bruyants éclats de rire.

Un homme et une femme, — c'étaient le fermier et la fermière, — suppliaient les soldats de leur permettre de sauver au moins leur bétail. Larmes, gémissements, prières, tout fut inutile. Ils furent repoussés loin de leur demeure, dont le toit allait bientôt s'effondrer.

On entendait dans les écuries un vacarme infernal. C'étaient les hennissements des chevaux, les beuglements des bêtes à cornes, les bêlements des brebis, le bruit sourd de pieds enragés battant le sol ou frappant des planches dans des ruades folles. Les pauvres bêtes affolées, à demi asphyxiées par la fumée, bondissaient, se tordaient, s'étranglaient, faisaient des efforts désespérés pour rompre leurs liens.

Mais le chef avait dit :

— Que tout brûle !

Et tout brûlait Les animaux étaient condamnés à être grillés au milieu de l'immense brasier.

Dans l'espace libre de la rue, trois officiers se promenaient tranquillement, en fumant leur cigare. L'un d'eux était le commandant.

Tout à coup, un homme franchit la haie formée par les soldats et marcha rapidement vers les trois officiers.

Jean Loup reconnut Jacques Vaillant.

Le vieillard s'adressa au commandant :

— Monsieur, lui dit-il d'une voix éclatante, et ne pouvant contenir sa colère, ce que vous avez fait est infâme !

— J'offre un feu de joie à mes soldats, répondit cyniquement l'officier.

— Prussien, riposta Jacques Vaillant avec plus de violence encore, votre conduite n'est pas celle d'un homme ; ce que vous avez fait, c'est l'action d'un lâche !

L'officier leva la main et frappa le vieillard au visage.

Oh ! oui, Jacques Vaillant ne s'était pas trompé ; c'était bien un lâche !

Tout étourdi, le vieillard fit quelques pas en arrière en chancelant ; puis il se redressa, prêt a s'élancer sur son brutal agresseur. Il n'en eut pas le temps.

Jean Loup avait vu. Il poussa une sorte de rugissement, bondit hors de la cabane, sauta par-dessus une palissade, culbuta un soldat qui se trouvait sur son passage, fondit sur l'officier et, d'un seul coup de poing, qu'il lui porta en pleine figure, il le coucha à terre tout de son long, sur le dos.

— Jean Loup! c'est Jean Loup! s'écrièrent cinquante voix dans la foule.

Un murmure de colère avait suivi le soufflet; un murmure de satisfaction et d'approbation suivit le coup de poing.

Les paysans n'avaient plus l'air de se souvenir que Jean Loup était accusé d'un crime odieux; ils ne voyaient que le fait du moment : le maire de Mareille, le vieillard vengé.

Jean Loup était arrivé comme un boulet de canon et avait frappé comme la foudre.

Avant que les deux officiers aient eu le temps de revenir de leur surprise, Jean Loup avait disparu à travers les jardins, après avoir fait une seconde fois une trouée dans le cercle des soldats.

Les deux officiers aidèrent leur chef à se relever; il était complètement étourdi, aveuglé, et couvert de sang. Il avait le nez écrasé et quatre dents cassées.

Une heure après, les Prussiens s'éloignaient de Mareille. Ils emmenaient un prisonnier : Jacques Vaillant.

Après son exploit, Jean Loup était rentré dans sa grotte, s'était jeté sur son lit de feuilles sèches et n'avait pas tardé à s'endormir. Son sommeil fut très agité ; toute la nuit il eut le cauchemar.

Il ne voyait que des maisons en feu et des casques pointus; il n'entendait que des hurlements, des éclats de rire de démons, les explosions de la poudre, un cliquetis d'armes dans le choc d'une bataille. Au milieu de la mêlée, il vit un homme, coiffé d'un casque doré, qui frappait à coups redoublés une femme, une jeune fille. Il reconnut l'homme : c'était le chef à qui il avait fait sentir la force de son bras; il reconnut la jeune fille : c'était Henriette de Simaise.

Il se réveilla en poussant un grand cri. Il était tout en nage. La sueur qui perlait sur son front était glacée. Son cœur battait à se rompre et il sentait sur sa poitrine comme un poids qui l'empêchait de respirer. Il lui fallut près d'une demi-heure pour se remettre.

Un filet de lumière tomba dans la grotte et lui annonça la naissance du jour.

Il se dressa debout, s'étira les bras, marcha dans les ténèbres vers un coin de sa demeure, et ses mains cherchèrent à tâtons. Après le rêve, il

avait fait ses réflexions et une idée lui était venue. Ses mains rencontrèrent le fusil et il eut son grognement habituel, lequel, chez lui, était aussi bien la manifestation de la colère que celle de la joie.

Il ne s'était jamais servi de son fusil pour faire la chasse aux oiseaux ou à tel ou tel autre gibier de la forêt. Pourtant, il savait tirer. Jacques Grandin lui avait appris le maniement de cette arme : à charger, à épauler, à mettre en joue, à faire feu.

Le fusil, depuis si longtemps au repos, allait enfin jouer un rôle. Jean Loup avait résolu de faire la chasse aux Prussiens.

XXII

LE PARTISAN

Bien qu'il eût alors plus de vingt ans, notre sauvage, sans famille, sans nom, sans état civil, n'avait pu être appelé au tirage au sort; mais il allait, de plein gré, satisfaire en quelque sorte à la loi du recrutement.

Jean Loup se faisait franc-tireur; il allait payer la dette que tout homme valide doit à la patrie.

Il passa une partie de la matinée à nettoyer, aussi bien qu'il le put, la batterie du fusil et à enlever les nombreuses taches de rouille qui commençaient à ronger le canon d'acier.

Quand il jugea l'arme dans un état satisfaisant, c'est-à-dire suffisamment propre, il rentra dans la grotte, enfonça sa main dans une fente et la retira tenant entre ses doigts la pièce d'or que le cocher Landry avait, à son insu, glissée dans sa poche.

Cela fait, il sortit, prit le fusil qu'il avait laissé sur une roche, le mit sur son épaule et s'éloigna rapidement.

Bientôt il se trouva sur le chemin qui traverse cette partie de la forêt et conduit directement à Blignicourt.

Après une bonne heure de marche, il arriva au village.

On savait déjà à Blignicourt que, la veille, il avait presque assommé



Quand les cavaliers furent à peu près en face de lui, il tira ses deux coups et les deux hommes tombèrent (page 246).

un officier prussien, lequel avait eu le triste courage de porter la main sur le maire de Mareille, un vieillard.

A Blignicourt, nous le savons, personne ne lui était hostile; aussi l'accusation portée contre lui y avait-elle trouvé de nombreux incrédules.

— Mais voyez donc Jean Loup, disait-on en le voyant passer, Jean Loup avec un fusil?... Qui donc lui a donné ce fusil? Où donc va-t-il comme cela? Regardez comme il se redresse, comme il a l'air crâne!

— S'il savait se servir de son fesil, dit un paysan, je plaindrais les bêtes de la forêt; quelle boucherie, mes amis, quelle boucherie!

— Ce n'est pas le tout d'avoir un fusil et de savoir s'en servir, répliqua un autre paysan, il faut encore avoir de la poudre, du plomb, des capsules. Or, où voulez-vous que Jean Loup trouve tout cela? Les munitions ne se donnent pas, elles s'achètent, et tout le monde sait que Jean Loup n'a jamais eu un sou dans sa poche.

— C'est vrai, ce pauvre Jean Loup! J'ai encore chez moi, dans un placard, cinq cents grammes de bonne poudre de chasse et plus d'un kilogramme de gros plomb; j'en ferais volontiers cadeau à Jean Loup pour peu que cela lui fît plaisir.

Dans la rue les gamins criaient :

— C'est Jean Loup! Bonjour, Jean Loup! Comment vas-tu, Jean Loup? Est-ce que tu vas à la chasse?

Jean Loup n'écoutait rien; mais il marchait lentement, jetant les yeux à droite et à gauche sur les maisons. Enfin, il s'arrêta devant la boutique de l'épicier. La porte était ouverte, il entra.

C'était la première fois qu'on le voyait mettre les pieds dans une maison. On trouva cela si étrange qu'il y eut bientôt un rassemblement devant la boutique.

L'épicière, seule en ce moment, avait eu d'abord grand'peur et s'était réfugiée derrière son comptoir. Mais elle se rassura en voyant que Jean Loup lui rendait visite avec des intentions tout à fait pacifiques.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-elle.

Jean Loup fit sonner le carreau de terre cuite sous la crosse de son fusil et par gestes, montrant sa pièce de vingt francs, il essaya de dire à l'épicière ce qu'il voulait.

Celle-ci ne parvenait pas à comprendre.

Derrière Jean Loup, quelques curieux étaient entrés dans la boutique. S'ils avaient été étonnés en le voyant franchir le seuil de la maison, ils le furent bien plus encore quand ils virent une pièce d'or reluire entre ses doigts.

Quoi, Jean Loup avait de l'or! Comment cela se faisait-il? Avait-il donc découvert un trésor?

Certes, il ne pouvait venir à l'idée de personne qu'il avait dérobé quelque part ce louis d'or.

— Comment, dit un homme à l'épicière, vous ne voyez pas ce que Jean Loup vous demande?

— Non, vraiment.

— Pourtant, c'est facile à deviner : il désire vous acheter ce qu'il faut pour charger son fusil.

— C'est vrai, c'est vrai, fit la femme en se frappant le front; comment n'ai-je pas compris tout de suite?

— Avez-vous de la poudre?

— Vous savez bien que nous ne sommes pas autorisés à en vendre.

— Soit, Jean Loup en trouvera ailleurs. Vous avez du plomb?

— Oh! ce n'est pas cela qui nous manque. Nous avions fait notre provision pour la chasse et... on ne chassera pas cette année; de sorte que tout cela nous restera.

— Pour l'année prochaine.

— Sans doute, mais c'est toujours de l'argent avancé pour rien.

— Montrez à Jean Loup vos divers numéros de plomb afin qu'il choisisse ce qui lui convient.

L'épicière s'empressa de placer sous les yeux de Jean Loup une boîte à huit compartiments, contenant chacun du plomb de différentes grosseurs.

Jean Loup regarda et secoua la tête, voulant dire que ce n'était pas cela qu'il voulait.

En même temps, ses yeux tombèrent sur une autre boîte pleine de billes de toutes les couleurs. Il en prit une et les montra à la marchande avec un regard expressif.

— Tiens, tiens, fit l'homme; pas bête, Jean Loup! Il n'a pas besoin de savoir parler pour se faire comprendre; ce qu'il veut, ce sont des balles; en avez-vous?

L'épicière présenta le récipient des balles; il lui en restait neuf. Jean Loup en essaya une à l'orifice du canon du fusil et fit signe qu'il en voulait encore d'autres.

— Bon, fit l'obligeante personne qui parlait pour Jean Loup, il trouve que neuf balles ne sont pas suffisantes; n'importe, comme elles sont de calibre, il les prend tout de même. Enveloppez-les en y joignant une boîte de capsules.

Le petit paquet fut vite fait. L'épicière prit la pièce de vingt francs

que Jean Loup avait posée sur le comptoir et rendit dix-neuf francs soixante centimes.

— Vous voyez, dit-elle, je ne compte pas les balles, je les lui donne.

— C'est très bien, je vous remercie pour lui.

Jean Loup, ouvrant de grands yeux, restait comme en extase devant les trois grosses pièces de cinq francs, les quatre de un franc et les soixante centimes de monnaie de cuivre que la marchande avait poussés devant lui. Évidemment, il était surpris de la transformation de sa pièce d'or, et il cherchait à s'expliquer comment, ayant donné un tout petit morceau de métal, on lui en rendait un certain nombre d'autres beaucoup plus gros, car il comprenait très bien que tout cet argent qui était sur le comptoir lui appartenait.

Son interprète lui fit signe de prendre son argent, puis il lui dit :

— Viens!

Jean Loup le suivit.

A l'extrémité du village, ils entrèrent dans une maison de chétive apparence, où ils trouvèrent une commère occupée à laver la figure d'un gamin de trois à quatre ans, tout barbouillé de confiture de mirabelle, et qui braillait comme si on l'eût écorché.

Cependant, à la vue de Jean Loup, la peur, sans doute, calma les cris du bambin, qui s'échappa des bras de sa mère et courut se fourrer sous un lit.

— Voici ce qui nous amène chez vous, dit le compagnon de Jean Loup à la grosse femme; Jean Loup, que vous connaissez, sinon pour l'avoir vu déjà, mais pour avoir souvent entendu parler de lui, a besoin d'un kilogramme de poudre et de trente ou quarante balles du calibre de son fusil; il a de l'argent pour payer.

— Certainement, certainement, mais...

— Ne me dites pas que vous n'avez ni poudre ni balles; je ne vous croirais pas. C'est chez vous que se trouve le dépôt où les francs-tireurs viennent s'approvisionner; donc vous avez ce que je vous demande.

— Eh bien, oui, monsieur Bertault; mais vous devez bien comprendre que je ne puis vendre à d'autres ce qui est pour les francs-tireurs; si je faisais cela, mon mari serait furieux contre moi.

— J'expliquerai la chose à votre mari, et il ne dira rien. D'ailleurs, écoutez : Vous savez ce qui s'est passé hier soir à Mareille.

— Oui. Ah! les brigands de Prussiens!

— Alors on vous a dit que Jean Loup, ici présent, a failli assommer un des chefs d'un coup de poing?

— Mon mari m'a raconté la chose.

— Eh bien, j'ai deviné ce que Jean Loup fera de la poudre et des balles que vous allez lui vendre : il tirera sur les Prussiens. Maintenant, vous n'avez plus à hésiter, vous ne violez pas la consigne, vous avez affaire à un franc-tireur.

La commère, ne trouvant pas de réplique à ces paroles, s'exécuta enfin de bonne grâce. Elle livra la poudre, les balles et en fit un paquet dans lequel elle enferma le précédent achat fait chez l'épicier.

Jean Loup paya, et lui et son compagnon sortirent de la maison, donnant à la grosse femme le loisir d'achever de débarbouiller son enfant, qui était toujours caché sous le lit.

Jean Loup, son paquet sous son bras et son fusil sur l'épaule, rentra dans la forêt, fier comme s'il venait de faire la conquête du monde.

Quand il se retrouva au milieu de ses roches, sa première pensée fut d'essayer en même temps son arme et son adresse. Il chargea son fusil, ainsi que Jacques Grandin lui avait montré à le faire, ne mettant ni trop, ni trop peu de poudre. Alors il ajusta le tronc d'un chêne, à environ cinquante pas de lui, et tira les deux coups.

Allons, l'arme fonctionnait. Restait à savoir ce qu'il devait penser de son adresse. Il courut examiner le tronc du chêne. A l'endroit où il avait visé, il y avait deux trous, à une distance l'un de l'autre de cinq ou six centimètres. Les balles avaient traversé l'écorce et pénétré dans l'arbre à une certaine profondeur.

Les yeux de Jean Loup rayonnèrent.

Il rechargea son fusil, toujours avec les mêmes précautions, les mêmes soins; mais il ne tira plus. Maintenant, il n'avait plus à mettre son adresse à l'épreuve. Et puis il ne tenait pas à user ses munitions à un jeu d'enfants.

A partir du lendemain, il commença à se mettre en embuscade, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il s'était donné la tâche de surveiller les deux routes qui conduisent à Mareille : celle de la montagne, qui ne passe pas à plus de deux cents mètres de la Bosse-Grise, et celle du bord de l'eau, entre le Frou et la lisière de la forêt.

Le quatrième jour il était en observation sur le plateau, embusqué derrière une roche; quarante ou cinquante pas seulement le séparaient de la route. De loin, il vit venir deux uhlans, marchant en éclaireurs, précédant une petite colonne qui allait où venait de faire des réquisitions.

Il prit son fusil, appuya le canon dans un cran de la roche et attendit.

Quand les cavaliers furent à peu près en face de lui, il tira ses deux coups. Les deux hommes tombèrent. Les chevaux effrayés bondirent en avant et descendirent le coteau ventre à terre.

Jean Loup se redressa, poussa un cri de triomphe et disparut bientôt derrière la Bosse-Grise.

Un quart d'heure après, les Prussiens relevaient leurs camarades. L'un était mort, l'autre dangereusement blessé.

Quelques jours plus tard, sur la route du bord de l'eau, un soldat allemand tombait encore frappé mortellement.

Il était rare qu'une troupe ennemie, plus ou moins nombreuse, passât sur l'une ou l'autre route, sans recevoir des balles parties d'une embuscade.

Les Prussiens ne s'aventuraient plus du côté de la forêt et du côté des roches sans prendre les plus grandes précautions.

Celui qui les attaquait, toujours à l'improviste, n'importe à quelle heure de la journée, devenait pour eux un ennemi des plus redoutables, et d'autant plus terrible qu'il était insaisissable.

Qui donc était ce tireur audacieux, ce partisan enragé, invisible, qui semblait être partout et qu'on ne voyait nulle part?

Les Allemands cherchaient à le savoir; ils interrogeaient les gens du pays, les menaçant de leur colère, de terribles représailles. Mais les paysans avaient l'air de ne pas comprendre ce qu'on voulait leur dire. Et pourtant, dans tout le canton, on savait à quoi s'en tenir. Seulement, les paysans avaient les Prussiens en exécration et ne rêvaient que la complète extermination de toutes les hordes allemandes, non pas seulement parce qu'ils étaient ruinés par leurs exactions, mais parce que non contents de leur tout prendre et d'incendier leurs granges, ces soldats farouches, sans cœur, impitoyables, fusillaient ceux d'entre eux qui, poussés à bout, avaient pris le fusil pour se mettre à l'affût du uhlan.

Ils avaient fusillé, à Haréville, Georges Simon et sa femme contre le mur de leur maison en feu; bien d'autres encore avaient été passés par les armes : un franc-tireur de Blignicourt et son vieux père, deux cultivateurs de Vaucourt. A Mareille, ils avaient brûlé la ferme du grand Pernet, arraché de sa maison et emmené prisonnier Jacques Vaillant, le maire. Quel avait été le sort du vieux capitaine? Qui sait si, lui aussi, n'avait pas été fusillé à l'angle d'un mur ou au coin d'un bois?

Voilà pour quelles raisons il n'y avait pas dans la contrée un Français patriote capable de trahir Jean Loup.

Malheureusement, aussi bien dans les Vosges qu'ailleurs, il y a de mauvais Français, des hommes, indignes, pour qui les mots « honneur national » ne signifient rien du tout, et qui ont dans le cœur l'égoïsme à la place du patriotisme.

Un jour, pour conserver un cheval que les soldats réquisitionnaires

voulaient lui prendre, un paysan, assez mal famé, d'ailleurs, dénonça Jean Loup, et indiqua la Bosse-Grise comme étant le lieu où le sauvage avait établi sa demeure.

Le délateur, le traître eut sa récompense : on lui laissa son cheval.

Deux jours après, la nuit, les Prussiens, au nombre de deux cent cinquante, se dirigèrent silencieusement vers la Bosse-Grise, et, quand le jour parut, le gigantesque rocher et les roches environnantes étaient cernés de tous les côtés.

Si, comme les Prussiens avaient le droit de l'espérer, le terrible partisan avait passé la nuit dans son refuge, il était impossible qu'il leur échappât.

Capturé, Jean Loup serait immédiatement fusillé.

Sur un ordre du chef, l'attaque commença. Pendant qu'une partie de la troupe prenait d'assaut la Bosse-Grise, les soldats, échelonnés dans le bois, se tenaient prêts à faire feu. Comme, de ce côté, on ne pouvait pas approcher des roches, à cause du rempart de broussailles qui les défendait, les soldats allumèrent des torches, qu'ils lancèrent au milieu des ronces, et bientôt la Bosse-Grise se trouva entourée de flammes et de fumée.

Le feu se propageant, gagnant le bois, la forêt tout entière pouvait être incendiée; mais cela importait fort peu aux Prussiens.

Heureusement, il tombait une pluie fine, serrée, et il n'y avait qu'un faible souffle de vent qui, venant du nord-ouest, chassait les flammes du côté du plateau rocheux.

Les ronces et les épines, un petit carré de taillis et quelques baliveaux brûlèrent seuls.

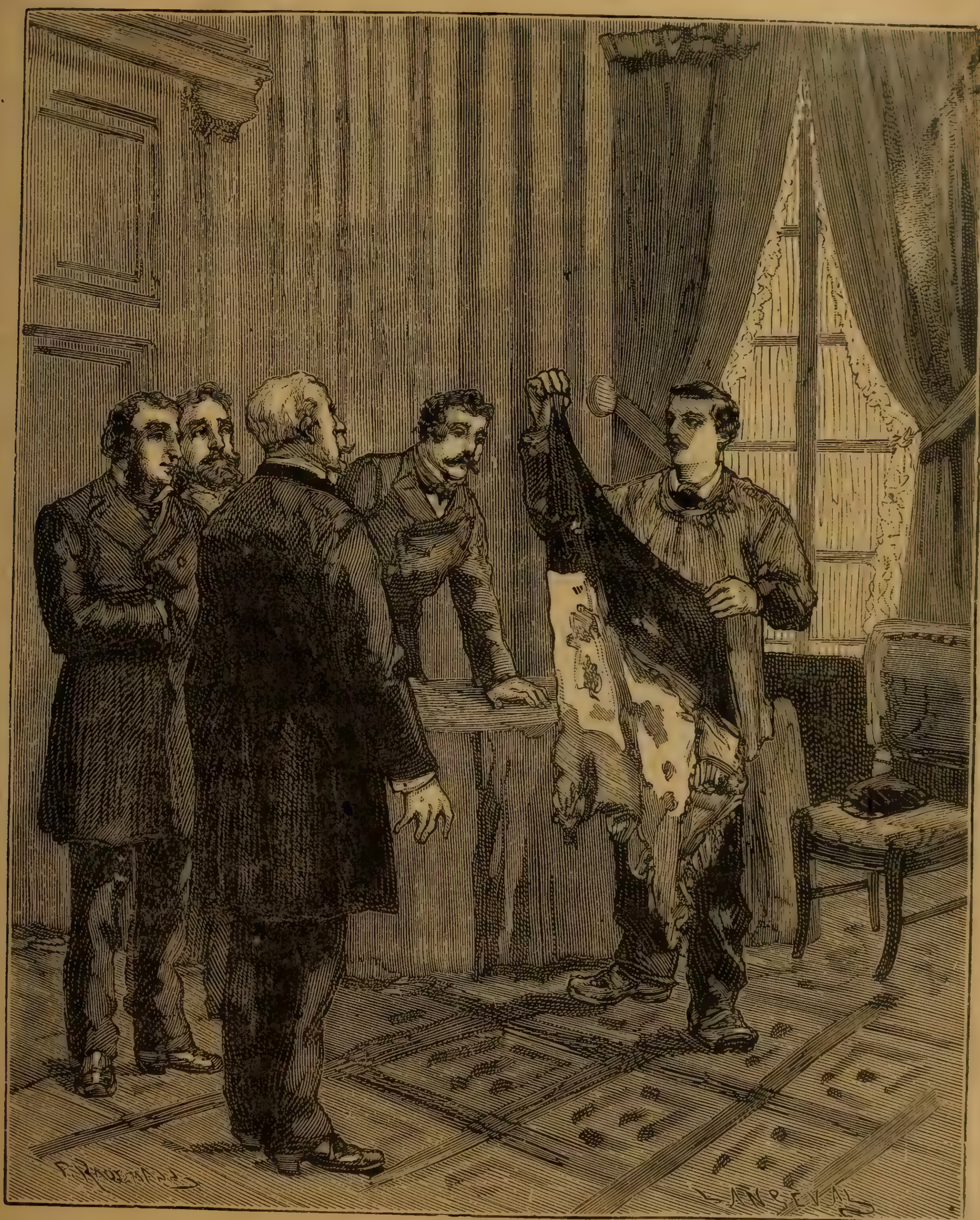
Enfin, du côté de la forêt, la Bosse-Grise était abordable.

L'entrée de la grotte fut découverte. Il n'y avait pas à en douter, le repaire du redoutable partisan, de l'homme sauvage qu'on appelait Jean Loup, était là. Le sol foulé sous les pieds; un panier grossièrement façonné, un tas de copeaux, une innombrable quantité de coquilles d'escargots, tout le disait.

Deux soldats allumèrent chacun une torche et six autres, marchant en avant, le sabre-baïonnette au bout du fusil, s'engagèrent dans le passage qui conduisait à la grotte.

Pour la première fois depuis qu'elle existait, la sombre demeure de Jean Loup se trouva complètement éclairée.

Les soldats virent la couche de feuilles sèches, encore chaude, ce qui indiquait que Jean Loup avait passé la nuit dans la grotte. Mais ils eurent beau chercher partout, éclairer tous les trous, toutes les cavités, Jean



— Au moins, dit-il, avec un noble sentiment d'orgueil, les Prussiens n'ont pas celui-ci! (page 254).

Loup n'était plus là, Jean Loup ne les avait pas attendus, Jean Loup avait disparu.

Où était-il?

Pas bien loin.

Jean Loup était couché au fond d'une excavation de la Bosse-Grise.

Et il était là bien caché, à l'abri des balles, n'ayant absolument rien à redouter de ses ennemis, auraient-ils été cent fois plus nombreux.

D'ailleurs, eussent-ils su où il se trouvait, comment les Prussiens auraient-ils pu s'emparer de lui?

Il y avait pour le défendre le précipice insondable au fond duquel Henriette de Simaise avait failli être précipitée, les saillies menaçantes, dents prêtes à déchirer, de l'effroyable fente!

Excepté Jean Loup, nul être au monde ne pouvait concevoir l'idée folle de pénétrer dans cette monstrueuse lézarde noire, qui s'enfonçait jusqu'au centre de l'énorme rocher.

Dans la grotte, les soldats avaient trouvé le fusil, la poudre et les balles. Mince butin, misérable trophée! Ce n'était point cela qu'ils voulaient. Les officiers poussaient des cris de rage.

Leur ennemi était parvenu à leur échapper!

Il fallait qu'ils s'en retournassent comme ils étaient venus!

Avant de s'éloigner, les soldats firent une décharge générale de leurs armes; les flancs du rocher furent criblés de balles, dont quelques-unes seulement purent entamer la pierre.

Démonstration furieuse, aussi inutile qu'insensée!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

A TRAVERS LE MYSTÈRE

I

LE DRAPEAU

La fatale journée du 1er septembre 1870, qui eut pour conséquence immédiate la capitulation de Sedan, avait frappé un coup terrible au cœur de la France atterrée.

Une armée française tout entière faite prisonnière, obligée d'abandonner à l'ennemi ses bagages, ses chevaux, son artillerie, ses armes, ses drapeaux; c'était une épouvantable catastrophe.

On vit, ce jour-là, des officiers et des soldats pleurer de douleur et de rage contenue.

Ah! si on leur eût laissé le choix, à ces braves, ils auraient mieux aimé se laisser massacrer tous plutôt que de se rendre. Mais on avait capitulé : il fallait se résigner et souffrir.

Il y en eut, cependant, qui ne voulurent point accepter les conditions imposées par l'ennemi. Ceux-là, à travers toutes sortes de dangers, passèrent au milieu des lignes prussiennes et parvinrent, les uns à rallier à Mézières le corps d'armée du général Vinoy, les autres à gagner la Belgique par les sentiers des bois et des forêts.

Mais dans quel triste état ils étaient, ces pauvres soldats! Amaigris par les souffrances, leurs chaussures usées, leurs vêtements en loques, pâles, les yeux mornes, ayant soif, ayant faim, brisés de fatigue, ne se soutenant plus que par un reste d'énergie et de volonté, on les voyait passer lentement, en se traînant!

On évalue à environ dix mille le nombre de ceux qui arrivèrent à Mézières et à plus de cinq mille ceux qui réussirent à gagner la Belgique.

Ils avaient risqué leur vie pour ne pas avoir à subir la honte de la captivité et pour pouvoir rentrer de nouveau dans les rangs des défenseurs de la patrie.

Un jour, en octobre, un jeune homme, chaussé de gros souliers ferrés et portant une blouse de paysan, entra dans les bureaux du ministère de la guerre, à Tours, tenant sa casquette à la main.

Dès l'abord, sa mâle et belle figure, pâle et maigre, attirait la sympathie. Il y avait dans son regard une expression de tristesse profonde et quelque chose d'amer et de douloureux dans le pli de ses lèvres.

— Que voulez-vous, monsieur? lui demanda l'employé devant lequel il s'arrêta.

— Monsieur, répondit-il, je suis soldat; j'étais à Sedan; j'arrive de Belgique.

— Bien, fit l'employé, qui ne parut nullement étonné.

Journellement des officiers et des soldats, échappés de Sedan, se présentaient à la délégation du gouvernement de la défense nationale.

— A quelle arme appartenez-vous? demanda l'employé.

— Cavalerie.

— Ce n'est pas ici qu'il faut vous adresser, dit l'employé en se levant; veuillez me suivre, je vais vous conduire.

Ils sortirent du bureau, montèrent à l'étage supérieur, suivirent un couloir étroit à l'extrémité duquel l'employé ouvrit une porte et annonça le visiteur par ces mots :

— Un échappé de Sedan, cavalerie.

Presque aussitôt une porte s'ouvrit devant le soldat et il fut introduit dans une salle où se trouvaient réunis, à ce moment, quatre hauts fonctionnaires, dont l'un, d'un certain âge, ayant une rosette à la boutonnière de sa redingote boutonnée militairement, devait être un général.

D'un coup d'œil rapide les quatre personnages toisèrent le jeune homme.

Celui qui portait la rosette de la Légion d'honneur, et qui était évidemment le supérieur des autres, prit la parole.

— Ainsi, mon ami, dit-il d'une voix bienveillante, presque affectueuse, vous étiez à Sedan?

— Oui, monsieur.

— Quel régiment?

— 10e dragons, brigade Michel.

— Quel est votre grade?

— Maréchal des logis.

— Ah!

Et les fonctionnaires échangèrent des regards de surprise. A l'attitude du jeune homme, à son air distingué, ils avaient cru voir devant eux un officier.

— Je me nomme Jacques Grandin, reprit le soldat, je suis né à Mareille (Vosges), arrondissement d'Épinal.

— Très bien. Maintenant, que demandez-vous ?

— Monsieur, répondit Jacques d'une voix vibrante d'émotion et avec des larmes dans les yeux, j'appartiens doublement à la France malheureuse, comme soldat d'abord, et ensuite comme patriote. Je demande qu'on me donne de nouvelles armes et qu'on m'envoie au milieu de mes frères en face de l'ennemi. Pourvu que je puisse me battre encore, il m'importe peu que je sois dans la cavalerie ou l'infanterie, dans un ancien régiment ou un régiment de marche.

— Soit. Mais vous devez tenir à votre grade?

— Certainement, monsieur ; mais si quelque chose s'oppose à ce que je le conserve, je rentrerai dans les rangs comme simple soldat.

— On ne peut pas vous enlever votre grade, pas plus que les droits à l'avancement que vous avez acquis. Ceci sera sérieusement examiné aujourd'hui même et il sera répondu à votre demande.

— Quel brave garçon! dit un des fonctionnaires à l'oreille de son voisin.

Puis il agita le cordon d'une sonnette.

Un employé parut.

— Voici, lui dit-il, le maréchal des logis Jacques Grandin, du 10e dragons. A l'aide des renseignements qu'il va vous donner lui-même, vous établirez ses états de service. A propos, maréchal des logis, ajouta-t-il, en se tournant vers Jacques, avez-vous de l'argent?

— Encore un peu, monsieur.

— C'est bien. Vous reviendrez ici demain matin.

Et il lui fit signe de suivre l'employé.

— Avant de me retirer, messieurs, dit Jacques, j'ai à vous remettre un objet cher au cœur de tous les Français, que j'ai précieusement et religieusement conservé.

Tous les regards se fixèrent sur lui.

Il releva sa blouse, déboutonna sa veste ronde d'uniforme, qu'il portait cachée sous sa blouse, et tira de dessous son vêtement un petit paquet plat et carré, soigneusement enveloppé dans du papier blanc, qu'il avait placé sur sa poitrine.

Lentement, il enleva le papier; puis, sous les yeux écarquillés des personnages, il déplia un drapeau troué de balles.

— Au moins, dit-il, avec un noble sentiment d'orgueil, les Prussiens n'ont pas celui-ci!

Il y eut un moment de silence solennel. On était ému, et à la surprise se mêlait l'admiration.

— Comment ce drapeau d'un régiment de ligne est-il entre vos mains? demanda le personnage qui avait parlé le premier.

Jacques Grandin répondit :

— On se battait avec fureur tout autour de Sedan, à Bazeilles, à Floigneux, à Floing, à Balan et surtout sur le calvaire d'Illy. Malgré notre courage et la bravoure de nos chefs qui, tous au milieu de nous, payaient de leur personne, combattant comme de simples soldats, nous ne pûmes, une fois encore, hélas! résister au nombre. Nous étions enfermés dans un cercle d'airain. Des centaines de pièces de canon, en batteries sur toutes les hauteurs, nous chassaient de partout et foudroyaient nos colonnes en déroute.

Lancés de tous les points de l'horizon, les projectiles sifflaient comme des fusées d'un bouquet d'artifice et éclataient au milieu de nous, devant, derrière, à droite, à gauche, de tous les côtés. Éperdus, affolés, complètement démoralisés, des officiers et des soldats de tous les corps, de toutes les armes, mêlés ensemble, s'enfuyaient en désordre vers Sedan, poursuivis par le feu terrible des batteries prussiennes, qui gagnaient constamment du terrain.

A un moment, il y eut une effroyable mêlée, au milieu de laquelle je me trouvai! Pendant que plusieurs escadrons allemands nous sabraient à droite, l'infanterie nous prenait à gauche en écharpe. Nous ne pouvions pas nous laisser égorger comme des moutons; nous nous défendions avec l'énergie que donne le désespoir. Ah! ceux qui sont morts là ont vendu chèrement leur vie!

J'avais eu mon cheval tué sous moi, je combattais dans les rangs décimés d'un bataillon d'infanterie; j'avais abandonné mon sabre, qui ne pouvait plus m'être d'une grande utilité, pour m'emparer du fusil et de la cartouchière d'un brave tombé à côté de moi. Le hasard voulut que je me trouvasse près du drapeau, et j'eus le bonheur d'être un de ses défenseurs. Il était déjà déchiré par les balles ennemies, tel que vous le voyez.

Tout à coup, l'officier qui le portait tomba pour ne plus se relever; un autre le prit, il fut tué à son tour. Le drapeau était le point de mire des balles prussiennes. Un sergent-major le saisit; nous nous serrâmes autour de lui. Mais nous n'étions plus qu'une centaine pour lutter contre quatre ou cinq cents Allemands. Ils nous entourèrent et le drapeau fut pris.

— Au drapeau! Au drapeau! En avant! m'écriai-je.

On répondit autour de moi :

— Au drapeau! En avant!

Et nous nous élançâmes sur l'ennemi. Ah! je vous assure qu'à cet instant nous ne voyions pas le danger et que nous n'avions pas peur de la mort!

Nous ne pensions qu'à une chose : reprendre le drapeau! Il fut repris. C'est moi qui l'avais arraché des mains du soldat prussien qui le tenait. Je l'élevai aussi haut que je pus, faisant flotter les trois couleurs au-dessus de nos têtes. Nous nous précipitâmes de nouveau sur les rangs ennemis, ouvrant devant nous une large trouée; et nous réussîmes à nous dégager.

Mais nous étions poursuivis de près par les Prussiens. Craignant que le drapeau ne retombât entre leurs mains, je me glissai derrière un buisson et là, après avoir détaché le drapeau de sa hampe, je l'enroulai et le cachai sur ma poitrine.

Le feu des batteries prussiennes redoublait de fureur; c'était une véritable grêle de fer qui tombait de tous côtés. Ceux qui nous poursuivaient s'arrêtèrent, redoutant probablement d'être atteints eux-mêmes par les bombes qui éclataient, crachant dans toutes les directions une pluie de mitraille.

J'avais reçu une blessure au côté qui, bien que légère, me faisait horriblement souffrir : il me fut impossible de suivre mes compagnons que le torrent des fuyards entraînait; je restai seul. Devant moi, à une assez grande distance, je voyais un bois; je songeai à m'y réfugier. C'est ce que je fis après avoir pris un moment de repos. La nuit vint et me surprit, marchant au hasard, ne sachant de quel côté me diriger. Je me disposais à m'étendre au pied d'un chêne pour y attendre le jour, lorsque j'aperçus une lumière à travers les arbres. Je rassemblai ce qui me restait de force et je marchai vers la lumière. Au bout de vingt minutes, je frappais à la porte de la maison d'un garde, qui me fut ouverte aussitôt.

Ce garde est un vieux soldat qui a fait les premières campagnes d'Afrique; lui et sa femme me reçurent affectueusement, comme un frère malheureux. Cet excellent homme voulut voir ma blessure; après l'avoir examinée, il lava la plaie avec de l'eau fraîche, puis il me fit un pansement qui me soulagea immédiatement.

Le lendemain matin, quand je me réveillai, la femme me dit :

— « Mon mari est parti à la pointe du jour. Il est allé du côté de Sedan, afin de savoir ce qui se passe. Il m'a bien recommandé de vous garder jusqu'à son retour, et même de ne pas vous laisser sortir. »

La soirée était déjà très avancée lorsque le vieux garde revint.

— « Tout est perdu ! dit-il d'une voix sombre ; ils ont capitulé : l'armée tout entière est prisonnière. »

Tous trois nous nous mîmes à pleurer.

— « Et votre blessure ? me demanda le garde au bout d'un instant.

— » Grâce à vous, je ne souffre presque plus, répondis-je.

— » Que pensez-vous faire ?

Vraiment, je ne le savais guère ; je cherchais une réponse.

— » S'il vous plaît d'être emmené en Allemagne, reprit-il, vous pouvez retourner à Sedan.

— » Jamais ! m'écriai-je.

— » Les Prussiens vont marcher sur Paris ; mais on y organise une formidable défense.

— » Ah ! c'est vous qui me dites ce que je dois faire ; je vais me rendre à Paris.

Il secoua la tête.

— » Vous seriez pris par l'ennemi avant d'y arriver.

— » Je vous en prie, donnez-moi un conseil.

— » Il faut d'abord que vous soyez complètement guéri. Je ne vous propose pas de rester ici, je ne vous y trouve pas suffisamment en sûreté ; il faut passer en Belgique, dont la frontière n'est pas éloignée.

» Là, vous attendrez les événements, et quand vous jugerez le moment propice, vous tâcherez de rejoindre un corps de l'armée française. Seulement, je ne vous conseille pas de rentrer en France avec votre uniforme de dragon. »

Le lendemain, je me mis en route, continua Jacques Grandin, et, à travers bois et forêts, je parvins à gagner la Belgique.

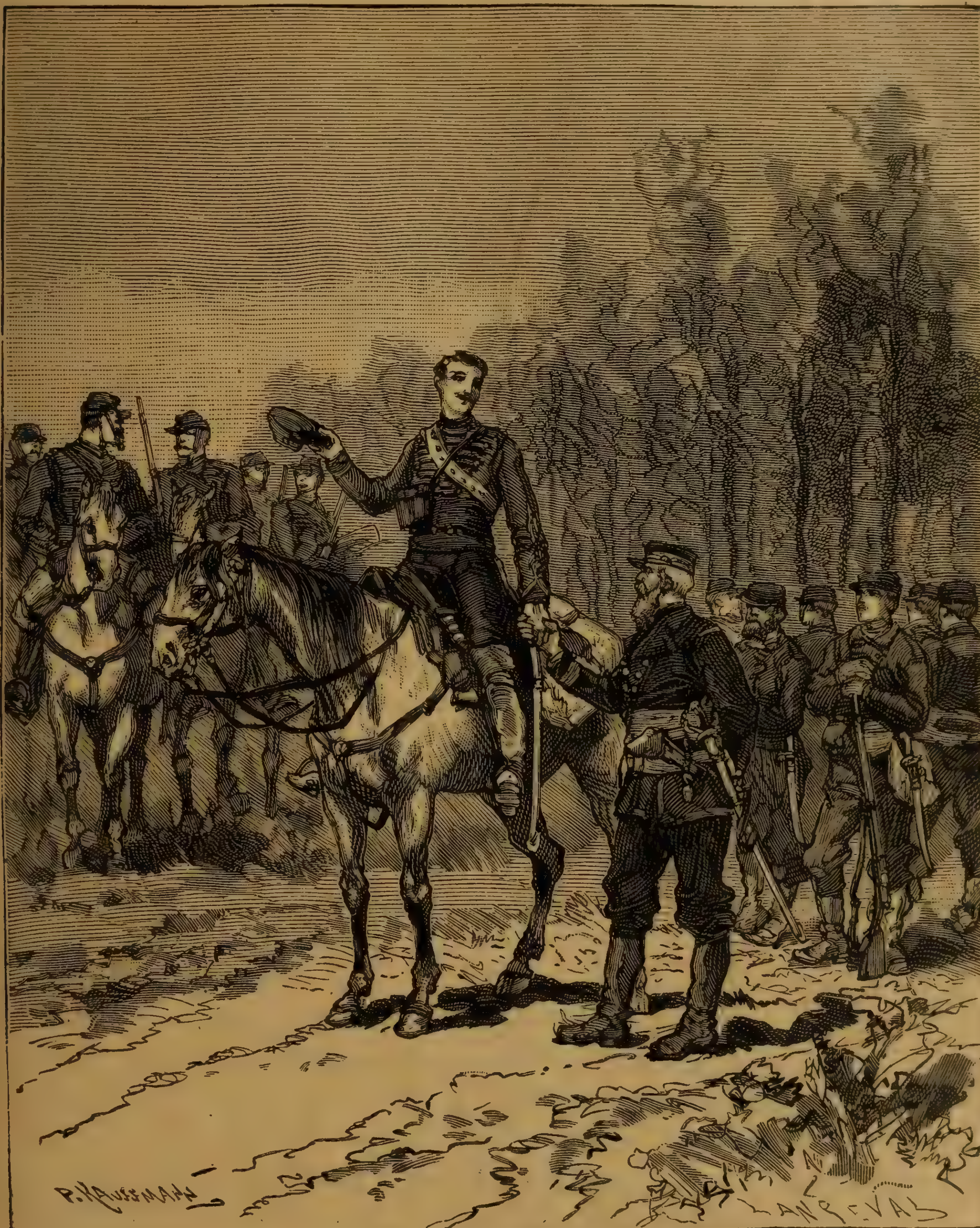
Un paysan m'accueillit dans sa maison où je reçus une généreuse hospitalité.

Épuisé par la fatigue, souffrant de nouveau beaucoup de ma blessure et dévoré par une fièvre ardente, je fus forcé, tout en arrivant, de me mettre au lit. Heureusement, les soins ne me manquèrent point.

Au bout de quinze jours, j'étais remis sur pied et, huit jours après, je me sentis assez fort pour rentrer en France.

Grâce à cette blouse, à ce pantalon et à cette casquette que j'ai achetés en Belgique, j'ai pu, marchant à pied à travers le pays occupé par l'ennemi, arriver jusqu'ici.

On l'avait écouté sans l'interrompre avec la plus grande attention et le plus vif intérêt.



— A revoir et bonne chance ! dit le capitaine (page 261).

Ses auditeurs s'étaient levés ; ils l'entourèrent et lui serrèrent les mains en lui adressant de chaleureuses félicitations.

— Mais... mais, je... je ne mérite pas..., balbutia-t-il tout confus.

Il n'avait plus rien à dire. Sans attendre qu'on le congédiât, il salua respectueusement et sortit avec l'employé.

Le soir même, Jacques Grandin était nommé sous-lieutenant au 1er régiment de marche de hussards.

II

HUSSARD ET FRANC-TIREUR

L'armée de la Loire, déjà forte, se préparait à prendre l'offensive. Il s'agissait d'attaquer l'ennemi dans ses positions en avant d'Orléans, de le repousser au delà de cette ville et, vainqueurs, de marcher sur Paris afin de tendre la main à l'armée parisienne qui allait tenter, dans une vigoureuse sortie, de traverser les lignes d'investissement.

Par ordre du général d'Aurelle de Paladines, on faisait chaque jour, sur le front de l'armée, de nombreuses reconnaissances, qu'on poussait quelquefois jusqu'aux avant-postes prussiens.

Le 7 novembre, au matin, deux jours avant la bataille de Coulmiers, gagnée par la jeune armée de la Loire, qui mit en pleine déroute l'armée ennemie, commandée par le Bavarois de Thann, le sous-lieutenant Jacques Grandin fut envoyé en reconnaissance, accompagné de vingt cavaliers. Il poussa une pointe dans la direction de Baccon sur un des chemins de Meung à Charsonville.

Rien ne lui avait encore annoncé la présence de l'ennemi lorsque, soudain, soixante ou quatre-vingts cuirassiers allemands s'élancèrent de derrière une ferme, où ils s'étaient tenus cachés, et enveloppèrent la petite troupe d'éclaireurs français.

— Amis, cria Jacques Grandin, se mettant à la tête de ses soldats, mourons tous plutôt que de nous rendre!

Aussitôt le combat commença par des coups de mousquet et de pistolet tirés des deux côtés, puis les sabres sortirent des fourreaux, et les vingt, résolus à mourir, se préparèrent à recevoir le choc de l'ennemi.

Certes, l'issue de la lutte n'était pas douteuse; Jacques ne pouvait se faire illusion; mais lui et ses hussards avaient fait le sacrifice de leur vie, sauf à se défendre jusqu'à ce que tous fussent couchés sur terre et mis hors de combat.

Autour d'eux, le cercle se resserrait et les cuirassiers, la pointe du sabre en avant, étaient prêts à charger.

— Rendez-vous! cria l'officier allemand.

— Jamais! répondit l'officier français.

Et il envoya aux cuirassiers la dernière balle de son revolver.

A cette détonation, cent autres répondirent immédiatement.

Accourue au bruit des premières décharges des armes à feu, une compagnie de francs-tireurs venait de sortir d'un bois voisin et se précipitait au pas gymnastique au secours des éclaireurs français.

La scène changea subitement.

Quinze cuirassiers plus ou moins grièvement blessés roulaient sous les pieds des chevaux. La brusque apparition des francs-tireurs faisait comprendre aux cavaliers ennemis que la lutte ne serait plus à leur avantage.

— Les francs-tireurs, les francs-tireurs! exclamèrent-ils épouvantés.

Déjà, la veille, dans une rencontre avec les francs-tireurs de Paris du commandant Lipouwski, douze cuirassiers avaient été tués.

Ils ne songèrent plus à sabrer les hussards, mais à fuir pour échapper aux terribles francs-tireurs.

Une nouvelle fusillade les mit en déroute et les dispersa comme une compagnie de perdreaux qui vient d'entendre siffler le plomb du chasseur.

Jacques Grandin se lança à leur poursuite et fit cinq prisonniers, dont l'un était le commandant du détachement.

Quand les hussards revinrent sur le lieu du combat, les francs-tireurs ne l'avaient pas encore quitté : ils avaient transporté les blessés à la ferme, laquelle n'était pas à plus de mille mètres de l'endroit.

— Sous-lieutenant, dit le capitaine des francs-tireurs à Jacques Grandin, en lui tendant la main, vous êtes brave parmi les braves; j'ai admiré tout à l'heure votre fière attitude et celle de vos hommes en face des cuirassiers allemands, prêts à vous tailler en pièces. Pour vous et vos braves compagnons, recevez mes sincères félicitations.

— Mon capitaine, répondit Jacques, j'accepte vos bonnes paroles pour mes hommes et pour moi, bien que, dans la situation où nous nous trouvions, nous n'ayons fait que notre devoir.

— Sous-lieutenant, répliqua le franc-tireur, un officier français de votre mérite a le droit d'être modeste.

— Pardon, mon capitaine, mais vous ne m'avez pas encore laissé le temps de vous remercier : grâce à votre intervention, sur laquelle nous ne comptions guère, et à la façon dont vous avez attaqué nos ennemis, vous nous avez délivrés. Sans vous, mon capitaine, nous étions perdus; mes hommes et moi, nous vous devons la vie!

Un doux sourire effleura les lèvres du franc-tireur.

— Je vous répondrai par vos paroles de tout à l'heure, dit-il : mes braves francs-tireurs et moi, nous n'avons fait que notre devoir.

Les deux officiers se serrèrent la main.

— Sous-lieutenant, comment vous nommez-vous? demanda le capitaine.

— Jacques Grandin. Et vous, mon capitaine, ne me direz-vous pas aussi votre nom?

La physionomie du franc-tireur changea d'expression, et deux plis se creusèrent sur son front.

— Je le voudrais, répondit-il, mais je ne puis... Mon nom? je le cache pour certaines raisons que je suis également forcé de cacher. Qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, le nom sous lequel je suis connu de mes francs-tireurs : ils m'appellent le capitaine Lagarde.

Plus tard, continua le mystérieux franc-tireur, si je n'ai pas trouvé la mort dans quelque combat, je reprendrai une tâche difficile, dont j'ai été détourné par la guerre; alors, monsieur Jacques Grandin, nous pourrons nous revoir, et ce sera moi qui irai à votre rencontre, car j'aurai peut-être besoin de vous : oui, pour atteindre le but que je poursuis, j'aurai besoin d'être aidé, secondé par des hommes de cœur et de dévouement comme vous.

— En toute circonstance, vous pouvez compter sur moi, mon capitaine.

— Je le sais. Il m'a suffi d'un regard pour vous juger : vous êtes un homme en qui on peut avoir une entière confiance; un homme dont on doit être fier d'être l'ami! A propos, je m'étonne de ne pas voir la croix sur votre poitrine.

— Je suis trop jeune pour avoir pu déjà la mériter, dit Jacques Grandin en souriant. La croix est la récompense des services rendus ou de quelque action d'éclat.

— Sans doute; mais il me semble que la façon dont vous vous êtes conduit aujourd'hui peut compter pour une action d'éclat.

— Mon capitaine, répliqua vivement Jacques, si dans cette affaire un homme a mérité d'être décoré, ce n'est pas moi, c'est vous!

— Oh! moi! fit le franc-tireur en hochant la tête, je suis vieux et je n'ai plus d'ambition. J'ignore, continua-t-il, si le hasard nous fera nous rencontrer encore pendant cette nouvelle campagne qui commence et qui, malheureusement, pourra être longue; hélas! nul ne sait la veille où il sera le lendemain... Mais souvenez-vous du capitaine de francs-tireurs Lagarde qui, de son côté, ne vous oubliera point. Quand tout sera fini,

c'est-à-dire quand les Prussiens auront été chassés de France, — il faut toujours l'espérer, — ou que nous aurons conquis une paix honorable, et que la tranquillité sera rétablie, je me rappellerai à votre souvenir. Si vous n'entendez plus parler de moi, c'est que je n'existerai plus.

Les deux hommes se serrèrent une seconde fois la main.

— A revoir et bonne chance! dit le capitaine.

— A bientôt! dit le sous-lieutenant.

Et ils se séparèrent.

Le capitaine Lagarde devait posséder une grande fortune; car, après avoir habillé et armé à ses frais les deux cent cinquante hommes qu'il commandait, il les nourrissait de ses deniers, veillant avec la plus grande sollicitude à ce qu'ils ne manquassent jamais de rien. Il demandait seulement au gouvernement les munitions qui lui étaient nécessaires et qu'il n'aurait pu trouver ailleurs.

Les francs-tireurs du capitaine Lagarde, qu'on appelait les francs-tireurs des bois, avaient été recrutés un peu partout; cette poignée de partisans, qui harcelait continuellement l'ennemi, et s'était déjà distinguée dans maintes occasions, se composait de beaucoup de pauvres diables, ouvriers sans ouvrage, paysans chassés de leur demeure, et d'un certain nombre de déclassés de toutes les catégories, lesquels faisaient la chasse aux Prussiens, parce que, pour le moment, ils ne pouvaient guère faire autre chose.

Avec ces éléments divers, le capitaine Lagarde avait formé une troupe solide, courageuse, pleine de bravoure, qui rivalisait, du côté de la Loire, avec les francs-tireurs de Paris.

Par sa bonté, sa justice, les soins qu'il prenait de ses hommes, le capitaine Lagarde avait su leur imposer les règles d'une discipline sévère. Il faut dire aussi qu'il avait fait passer en eux le sentiment patriotique qui l'animait.

Jamais un murmure, jamais une plainte dans les rangs!

Ils étaient bien équipés, bien nourris et ils recevaient régulièrement la solde qui leur avait été promise lors de leur engagement.

Le capitaine les apppelait ses amis, ses enfants; constamment préoccupé de leur bien-être, il était réellement pour eux comme un père. Aussi avaient-ils tous pour leur chef une affection dévouée et la soumission sans laquelle aucun commandement ne peut être exercé utilement.

. . . .

Les Français étaient entrés à Orléans, que l'ennemi avait abandonné le jour même de la bataille de Coulmiers :

Un matin, après sa visite d'inspection, le capitaine du sous-lieutenant Grandin le prit à part et lui dit :

— Avez-vous lu le *Moniteur* ce matin ?

— Non, mon capitaine.

— Il donne le récit de votre rencontre avec les cuirassiers allemands à la ferme des Ayrelles et fait du sous-lieutenant Jacques Grandin les plus grands éloges.

— Vraiment, mon capitaine ?

— Ce n'est pas tout : il y a également dans le *Moniteur* de ce matin quelque chose qui vous intéresse.

— Quoi donc ?

— Je vois que vous ne savez rien ; je suis donc heureux d'être le premier à vous apprendre que vous êtes nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Jacques ouvrit de grands yeux et, pendant un instant, il resta sans voix comme hébété ?

— Moi, moi ? fit-il revenu de sa surprise.

— Oui, vous. Est-ce que vous ne me croyez pas ?

— Oh ! pardon, mon capitaine ; mais je suis tellement étonné, et je m'attendais si peu...

Le capitaine tira un journal de sa poche et, le plaçant ouvert sous les yeux du jeune officier :

— Tenez, là, lisez, dit-il.

— C'est bien vrai, fit Jacques, rouge comme une pivoine.

Le décret, signé la veille, à Tours, contenait une assez longue liste de promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur ; le nom du sous-lieutenant Jacques Grandin figurait parmi ceux des nouveaux chevaliers.

— Je vous laisse le journal, dit le capitaine, en serrant la main de son sous-lieutenant.

Et il s'éloigna.

Le même jour, le colonel fit appeler Jacques Grandin.

— Je suis chargé de vous remettre ceci, lui dit-il d'un ton affectueux.

C'était la croix.

Le colonel la lui attacha sur la poitrine.

— Mon colonel, dit Jacques, visiblement ému, il faut que j'aie été particulièrement recommandé par quelque protecteur pour qu'une aussi haute distinction m'ait été accordée, à moi, qui n'ai pu rendre encore que de bien faibles services à mon pays. Non, le peu que j'ai fait n'a pu me faire gagner cette croix que vous venez de mettre sur ma poitrine ; mais je vous promets, mon colonel, que je saurai me rendre digne de la porter.

— Je n'en doute pas, mon brave Grandin : du reste, les occasions de vous distinguer ne vous manqueront point. Vous avez parlé d'un protecteur inconnu ; ce protecteur existe réellement et je puis vous le faire connaître : c'est le capitaine de francs-tireurs Lagarde.

— Ah ! fit Jacques.

— Cet homme, que je ne connais pas, continua le colonel, est un personnage d'une certaine importance : notre général en chef lui témoigne beaucoup d'amitié ; on fait de lui le plus grand cas et ses conseils sont toujours écoutés. On voulait le décorer, il n'a pas accepté ; mais la croix qu'on lui offrait, il l'a réclamée pour vous. On a hésité à vous la donner, non point parce que vous ne l'aviez pas méritée, mais seulement à cause de votre jeunesse. Le capitaine Lagarde a insisté, parlant du drapeau de Sedan rapporté à Tours et faisant ressortir votre belle conduite à la ferme des Ayrelles. Bref, on lui a accordé ce qu'il demandait.

Jacques prit congé du colonel.

— Ah ! se disait-il, si je savais où se trouve en ce moment le capitaine Lagarde, comme j'irais vite le remercier ! Mais où est-il ? De quel côté le chercher ? Je m'informerai, je le trouverai, je veux le revoir. Qui donc est-il, cet homme étrange, qui m'a si vite pris en amitié, qui se fait mon protecteur à mon insu, et qui m'a inspiré à moi-même une si vive sympathie ? Il cache son nom. Pourquoi ? Pour des raisons secrètes, m'a-t-il dit. Encore un mystère !

Jacques pensait au vieux mendiant de Blaincourt.

— C'est singulier, reprit-il, quelque chose me dit que le capitaine Lagarde, qui est certainement bien au-dessus de ce qu'il paraît être, aura une grande influence sur ma destinée ! Oui, oui, il faut que je le revoie ; dès demain matin, je me mettrai en quête de renseignements.

Jacques employa toute sa matinée du lendemain à aller aux informations ; mais on ne put lui dire nulle part de quel côté se trouvaient les francs-tireurs du capitaine Lagarde.

Il s'en revenait vers son campement, fort contrarié d'avoir fait d'inutiles démarches, lorsque, au détour d'une rue, il se trouva face à face avec un officier de francs-tireurs dont la figure ne lui parut pas inconnue.

— Pardon, lui dit-il en l'arrêtant, il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés.

— Ah ! fit l'autre en portant vivement la main à son képi, je vous reconnais ; c'est vous, mon officier, qui étiez à la ferme des Ayrelles.

— Ainsi, vous êtes de la compagnie du capitaine Lagarde ?

— J'ai cet honneur.

— Vous ne refuserez pas, je pense, de me donner un renseignement.

— Je suis à vos ordres.

— Où se trouve en ce moment votre capitaine?

— Est-ce que vous désirez le voir?

— Oui.

— C'est facile.

— Serait-il à Orléans?

— Depuis trois jours. Je viens de le quitter après avoir pris ses ordres.

— Où demeure-t-il?

— Dans cette rue. Venez, mon officier, je vais vous conduire à la porte de la maison.

Un instant après, Jacques Grandin montait au premier étage de la maison et frappait à la porte de la chambre qu'on lui avait indiquée.

— Entrez, dit une voix qu'il reconnut aussitôt.

Il tourna le bouton, la porte s'ouvrit et il entra.

Assis devant une table couverte de papiers, le capitaine Lagarde écrivait. Sans se déranger, il tourna la tête de côté pour jeter un regard sur le visiteur.

Mais, en reconnaissant Jacques Grandin, il laissa tomber sa plume et se leva précipitamment.

Ses yeux s'étaient illuminés et sa physionomie exprimait la plus vive satisfaction.

— Ah! mon capitaine, mon capitaine! s'écria Jacques, en s'avançant vers lui les deux mains tendues.

M. Lagarde saisit les mains du jeune homme et les serra dans les siennes avec effusion.

— Mon capitaine, reprit Jacques très ému, je sais ce que vous avez fait pour moi, je viens vous remercier.

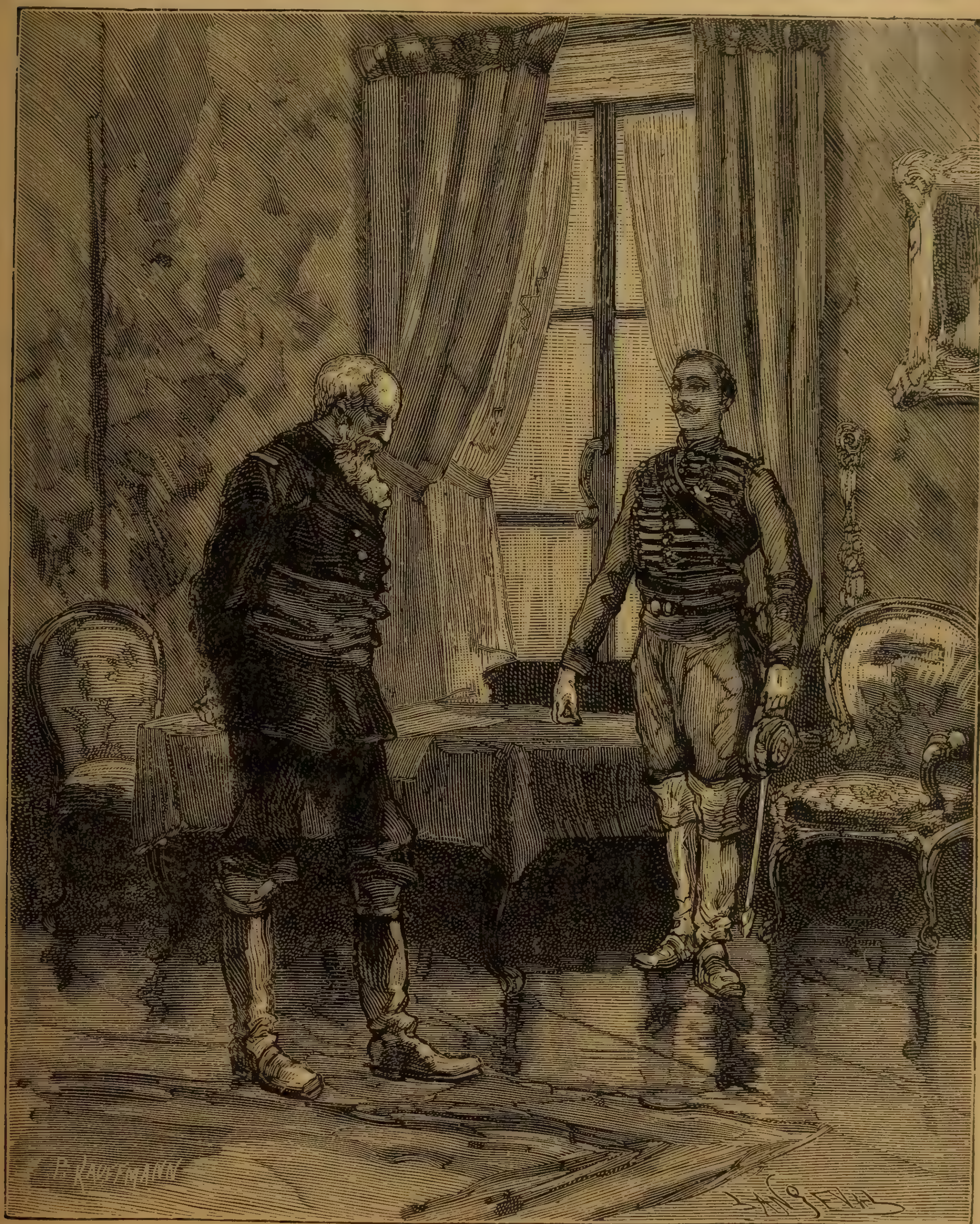
— Ce que j'ai fait pour vous? fit le franc-tireur, ayant l'air surpris.

— Oh! ne jouez pas l'étonnement, dit Jacques; je sais tout.

— Eh bien, voyons, que savez-vous?

— Hier soir, mon colonel m'a appris que j'avais un protecteur puissant et que ce protecteur était le capitaine des francs-tireurs Lagarde. Ce matin, j'ai couru partout pour savoir où vous étiez; on n'a pu me renseigner; mais, il y a un instant, un heureux hasard m'a fait rencontrer un de vos lieutenants; c'est lui qui m'a amené ici, et je vous apporte, mon capitaine, le témoignage de ma vive gratitude. Je vous le répète, je sais tout. Oh! ne niez pas, cette croix, c'est à vous que je la dois!

— Jacques, répondit gravement le capitaine, vous devez votre croix à votre courage, à votre dévouement à la patrie, à votre seul mérite. Ah!



Il se leva et fit deux fois le tour de la chambre, marchant lentement la tête inclinée sur sa poitrine (page 268).

vous savez tout! Eh bien, moi aussi, je sais une chose que vous vous étiez bien gardé de me dire. Ah! c'est à moi que vous devez la croix!... Et le drapeau de Sedan? Et la ferme des Ayrelles? Et votre belle conduite à Coulmiers?

Voyons, voyons, mon jeune ami, est-ce que vous croyez que cela compte pour rien?

— Mille autres ont fait autant et plus que moi, répondit Jacques;

d'ailleurs, le grade de sous-lieutenant avait été une belle récompense; donc, mon capitaine, c'est vous...

— Assez, ne parlons plus de cela, interrompit le franc-tireur, et laissez-moi vous dire, enfin, combien je suis heureux de votre bonne visite. Mais ne restons pas debout; venez vous asseoir près de moi sur ce canapé et nous causerons un instant.

Votre bonne et loyale figure m'a plu tout de suite l'autre jour, continua le capitaine, quand ils furent assis, et je me suis senti attiré vers vous par une de ces sympathies qui font naître immédiatement l'affection. Je suis prompt à donner mon amitié, et je sais mieux aimer que haïr. Pourtant, j'ai souffert longtemps et beaucoup, et il y a une plaie saignante dans mon cœur, qui ne se cicatrisera peut-être jamais. Oui, je suis prompt à aimer; je n'ai pas toujours eu à me louer de l'amitié des hommes; j'ai rencontré des ingrats, des hypocrites, des cœurs méchants, des âmes viles... Cela ne m'a ni rebuté ni rendu trop défiant; je donne mon amitié quand même; je suis incorrigible. Jacques, voulez-vous être mon ami?

— Oh! mon capitaine! fit le jeune homme ému jusqu'aux larmes.

— J'ai compris, merci. Votre seule amitié, Jacques, en remplacera beaucoup d'autres que j'ai perdues ou plutôt que j'ai cru posséder. Maintenant, parlons un peu de vous, qui avez l'avenir, les plus belles espérances. Je ne vous cache pas, mon ami, que ce que l'on m'a appris de vous me donne le plus vif désir d'en savoir davantage.

— Je n'ai rien de bien intéressant à vous dire.

— Quand il s'agit d'un ami, Jacques, tout intéresse. Avez-vous un peu de fortune?

— Aucune.

— Que font vos parents?

— Un an après ma naissance, mon père est mort. C'était un pauvre journalier; ma mère m'éleva aussi bien qu'elle put jusqu'à l'âge de douze ans.

— Alors?

— Elle mourut aussi.

— Orphelin! mon pauvre ami!

— Mon parrain, un vieux capitaine de dragons, a pris soin de moi et m'a fait donner l'instruction que je possède. Je lui dois beaucoup, je lui dois tout; il a été pour moi un véritable père. J'étais garçon de ferme quand le tirage au sort m'a fait soldat. Je suis parti, devançant l'appel, afin de pouvoir être incorporé au 10e régiment de dragons où mon parrain a été capitaine. Voila toute mon histoire.

— Qui est des plus intéressantes, mon ami. Il y a peut-être certaines petites choses que vous me cachez. Jacques, avec ceux que j'aime, pour eux, dans leur intérêt, je suis curieux, j'aime à tout savoir. C'est une faiblesse, je le sais ; mais vous ne m'en voudrez point, parce que je veux lire dans votre pensée, voir au fond de votre cœur. Voyons, n'avez-vous pas laissé une fiancée au pays?

Le front du jeune homme s'empourpra et il sourit.

— Ah! vous voyez, Jacques, je ne me trompais pas, la fiancée existe.

— C'est vrai.

— Elle est jeune, jolie et sage.

— Dix-sept ans, belle à ravir les anges; quant à sa sagesse, nul dans le pays n'oserait en douter : mon parrain, le vieux capitaine, est son père!

— A la bonne heure, voilà le véritable enthousiasme; je n'ai plus à vous demander si vous l'aimez.

— Plus que tout au monde, plus que ma vie! Oh! oui, je l'aime, ma Jeanne adorée!

Ce nom de Jeanne fit tressaillir le franc-tireur.

— Jacques, dit-il, vous ne m'avez pas encore nommé le lieu de votre naissance.

— Je suis né à Mareille.

— Dans les Vosges? exclama le franc-tireur, en pâlissant.

— Oui, mon capitaine, répondit le jeune homme, regardant son interlocuteur avec surprise.

Le front du franc-tireur s'était subitement assombri et son regard avait pris, malgré lui, une expression douloureuse.

— Est-ce que vous connaissez Mareille, mon capitaine? demanda Jacques.

— Non, j'y suis seulement passé... autrefois; mais je connais quelqu'un dans une des communes voisines, répondit M. Lagarde, faisant de grands efforts pour dissimuler sa tristesse et calmer son agitation intérieure.

Jacques vit bien qu'il était en proie à une émotion extraordinaire et que rien ne paraissait justifier; mais, respectueux et discret, il ne se permit point de l'interroger.

— Jacques, reprit le capitaine Lagarde, comme s'il eût deviné la pensée du jeune homme, je suis un peu agité, troublé; n'y faites pas attention...

Cela m'arrive quelquefois; c'est le souvenir d'une de mes an-

ciennes douleurs qui se réveille brusquement, au moment où je m'y attends le moins.

Il se leva et fit deux fois le tour de la chambre, marchant lentement, la tête inclinée sur sa poitrine.

III

OU LE HASARD JOUE SON ROLE

— Pauvre garçon! se disait le capitaine Lagarde, il ne sait rien encore. Comment se fait-il?... On ne lui a donc pas écrit? Je pourrais lui dire... Mais non, ce serait lui porter un coup terrible, le tuer, peut-être. Oui, oui, jusqu'à nouvel ordre, je dois me taire.

Il revint vers Jacques, qui s'était levé aussi et attendait pour se retirer.

Le capitaine était parvenu à se rendre maître de lui; sur son visage, toute trace d'émotion avait disparu.

— Asseyez-vous, mon ami, dit-il au jeune homme, d'un ton affectueux; je ne vous renvoie pas; nous avons encore à causer. Recevez-vous souvent des nouvelles de Mareille?

Jacques laissa échapper un soupir.

— Je n'en reçois plus, répondit-il tristement. Que se passe-t-il au pays? Je l'ignore complètement. Cela m'attriste profondément, et je suis inquiet, très inquiet.

— Tous nos départements de l'est sont, vous le savez, occupés par l'ennemi.

— Hélas! cela ne me rassure point, au contraire.

— Soit; mais cela vous explique pourquoi vous ne recevez pas de lettres.

Jacques secoua la tête.

— Je sais, répliqua-t-il, que beaucoup de lettres envoyées des pays occupés arrivent à destination. Il y a des instants où je m'imagine qu'il est arrivé malheur à Jeanne ou à son père; puis je parviens à me rassurer

en me raisonnant, en me disant que, s'il était arrivé quelque chose de grave, j'en aurais été instruit d'une manière ou d'une autre.

Le capitaine Lagarde se sentait remué jusqu'au fond du cœur.

— A quelle époque avez-vous reçu la dernière lettre? demanda-t-il.

— Trois jours avant le commencement des hostilités.

— C'était une lettre de Mlle Jeanne?

— Elle était du capitaine Vaillant; mais Jeanne y avait ajouté une page.

— Où étiez-vous alors?

— A la frontière.

— Et vous, avez-vous écrit?

— Oui, souvent, et toujours sans recevoir de réponse. J'ai écrit une lettre quand nous étions au camp de Châlons, deux pendant mon séjour en Belgique, une autre à mon arrivée à Tours, une autre encore huit jours plus tard, et hier soir j'ai écrit de nouveau.

— Eh bien, Jacques, voici ce que je suppose : vos lettres ne sont point parvenues à Mareille; elles ont été saisies par les Prussiens.

— Il faut bien qu'il en soit ainsi; c'est ce que je me dis tous les jours.

— Vos amis de là-bas, ignorant absolument où vous êtes, ne peuvent vous écrire.

— Oui, cela explique leur silence.

Ils restèrent un moment sans parler, tous deux ayant l'air de réfléchir.

— Jacques, reprit le capitaine Lagarde, votre parrain, le capitaine Vaillant, a-t-il plusieurs enfants?

— Jeanne est sa fille unique.

— Est-ce que la femme du capitaine Vaillant existe encore?

— Hélas! non, la bonne Catherine est morte depuis quelques années.

— Ah! elle se nommait Catherine?

— Oui.

— Et c'était une Française?

— Sans doute. Catherine Michel est née à Vaucourt, près de Mareille.

Il y eut un nouveau silence. Il y avait comme de l'anxiété sur le visage de M. Lagarde.

— Ce n'est point là ce que je pensais, se disait-il; et pourtant, pourtant...

Mon cher Jacques, reprit-il en plongeant son regard scrutateur dans les yeux du jeune officier, tout ce qui vous touche de près m'intéresse extrêmement; permettez-moi donc de vous adresser encore quelques

questions. Vous avez bien connu celle que vous appelez la bonne Catherine?

— Elle était ma marraine et la meilleure amie de ma pauvre mère.

— Jacques, votre fiancée, la belle Jeanne, ressemble-t-elle à sa mère?

Le jeune homme resta un moment interloqué et répondit :

— Ça, mon capitaine, je l'ignore.

— Comment, vous l'ignorez?

— Pardon, mon capitaine; mais je ne vous ai pas dit que Jeanne est seulement la fille adoptive du capitaine Vaillant.

Un éclair, qui s'éteignit aussitôt, sillonna le regard du franc-tireur.

— Oh! alors, c'est différent, fit-il, restant très calme.

— Je n'ai pas connu la mère de Jeanne, continua le sous-lieutenant; la malheureuse est morte immédiatement après avoir mis son enfant au monde.

— Et le père de Jeanne? interrogea M. Lagarde d'une voix qui tremblait légèrement.

— On venait de le trouver mort, noyé, au bord de la rivière.

— Oh! fit le franc-tireur, les lèvres crispées et avec un soubresaut nerveux.

Mais, se maîtrisant aussitôt, il reprit :

— Cela s'est passé à Mareille?

— Non, à six lieues de Mareille, à Blaincourt.

— Enfin, le brave capitaine Vaillant a recueilli la pauvre petite orpheline et l'a adoptée?

— Il lui a donné son nom et tout ce qu'il possède est à elle. Oh! Jeanne est bien sa fille, allez!

— Votre parrain, Jacques, est un homme que j'aime déjà avant de l'avoir vu; je serai heureux un jour de faire sa connaissance. Mais dites-moi, mon ami, quelle raison a-t-il eue de substituer son nom à celui du père de Jeanne.

— Une raison majeure, mon capitaine : les parents de Jeanne sont restés inconnus, malgré toutes les recherches qui ont été faites.

— Ah!

— Maintenant, vous comprenez : Jeanne n'avait pas de nom.

— Oui, oui, je comprends. A quoi a-t-on attribué la mort du père de Mlle Jeanne?

— A un crime, mon capitaine.

Celui-ci ne put s'empêcher de tressaillir

— On a pu se tromper, dit-il.

— Non, non, on ne s'est pas trompé; il a été parfaitement prouvé que le père de Jeanne avait été jeté dans la rivière par deux scélérats.

— Pourquoi?

— Évidemment parce qu'on avait intérêt à se débarrasser de lui.

— Soit. Mais le motif, Jacques, le motif?

— On l'a cherché, on ne l'a pas trouvé.

— Et les criminels?

— Il a été impossible de mettre la main sur eux.

— En vérité, tout cela est bien étrange! Quoi, aucun papier, rien pour faire connaître le père et la mère de l'enfant! Aucun indice pouvant mettre la justice sur la trace des misérables meurtriers!

— Dans cette affaire, mon capitaine, tout est mystérieux.

— Oui, tout, murmura le franc-tireur.

Et il ajouta, se parlant à lui-même :

— Mais, moi, je pénétrerai le mystère, je dissiperai les ténèbres et ferai jaillir, en pleine lumière, tout ce qui est enseveli dans l'ombre!

Après un court silence, il reprit :

— Jacques, mon ami, vous paraissez savoir très bien ce qui s'est passé à Blaincourt, ne voulez-vous pas me le raconter?

— Oh! très volontiers, mon capitaine. Je dois vous dire, d'abord, que Jeanne ignore tout. Elle sait seulement que sa mère est morte en lui donnant le jour. Vous devez comprendre à quel sentiment son père adoptif a obéi en ne lui faisant aucune révélation qui aurait pu troubler sa tranquillité et lui enlever peut-être pour toujours sa douce et franche gaieté. Du reste, Jacques Vaillant a su si bien cacher le secret de la naissance de Jeanne, que les habitants de Mareille ne se doutent point qu'elle est la fille des deux inconnus qui reposent l'un près de l'autre dans le cimetière de Blaincourt.

Malgré l'affection de mon parrain, et, je puis le dire, sa grande confiance en moi, moi-même je ne savais rien; c'est seulement la veille de mon départ de Mareille, après avoir mis la main de Jeanne dans la mienne et nous avoir fiancés, qu'il m'a tout appris.

Jacques Vaillant se trouvait à Blaincourt lors des événements, et nul ne peut savoir mieux que lui ce qui s'est passé et les suppositions qui ont été faites. Du reste, voici, autant que je vais pouvoir me souvenir, ce que le capitaine Vaillant m'a raconté.

Et Jacques Grandin fit à son auditeur attentif, ému, captivé, le récit du drame qui, dix-sept ans auparavant, avait si vivement impressionné la population de Blaincourt et des communes voisines.

Il dit comment Jacques Vaillant s'était subitement intéressé, d'une

façon extraordinaire, à la jeune femme inconnue, qui parlait une langue étrangère, en la voyant tomber foudroyée devant le cadavre de son mari, que des hommes rapportaient sur une civière.

D'une voix entrecoupée, pleine de larmes, il traça le tableau de la naissance de l'enfant, de la mort de la mère. Il parla ensuite de la démarche faite immédiatement par Jacques Vaillant pour que la petite orpheline lui fût confiée. Il termina en racontant comment l'enquête faite par les magistrats avait découvert que le noyé inconnu n'était point tombé accidentellement dans l'eau, mais qu'il y avait été précipité, au contraire, après avoir été attiré dans un guet-apens, par deux hommes venant probablement de loin, lesquels avaient disparu du pays aussitôt après le crime accompli.

— C'est horrible! horrible! prononça le franc-tireur d'une voix creuse, quand Jacques eut cessé de parler.

— Oui, horrible! répéta le jeune homme. Voilà, continua-t-il, l'épouvantable malheur qui a frappé ma Jeanne bien-aimée au moment de sa naissance. Depuis, grâce à la bonne Catherine et à Jacques Vaillant, elle n'a connu que des jours de joie... Le vieillard descendra à son tour dans la tombe; mais je resterai, moi, pour continuer après lui, jusqu'à mon dernier jour, l'œuvre chère du bonheur de Jeanne!

Le franc-tireur soupira. En dépit des efforts qu'il faisait pour se contenir, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Brave et noble garçon, pensait-il, comme il l'aime! Oh! non, je ne veux rien lui dire, je dois me taire.

— Vous êtes ému, vous pleurez! mon capitaine, dit Jacques.

— Ah! cela ne doit pas vous surprendre, répliqua M. Lagarde. Qui donc pourrait rester insensible en écoutant ce que vous venez de me raconter? Ah! Jacques, mon ami, c'est triste, c'est navrant!

— C'est vrai, fit le jeune homme.

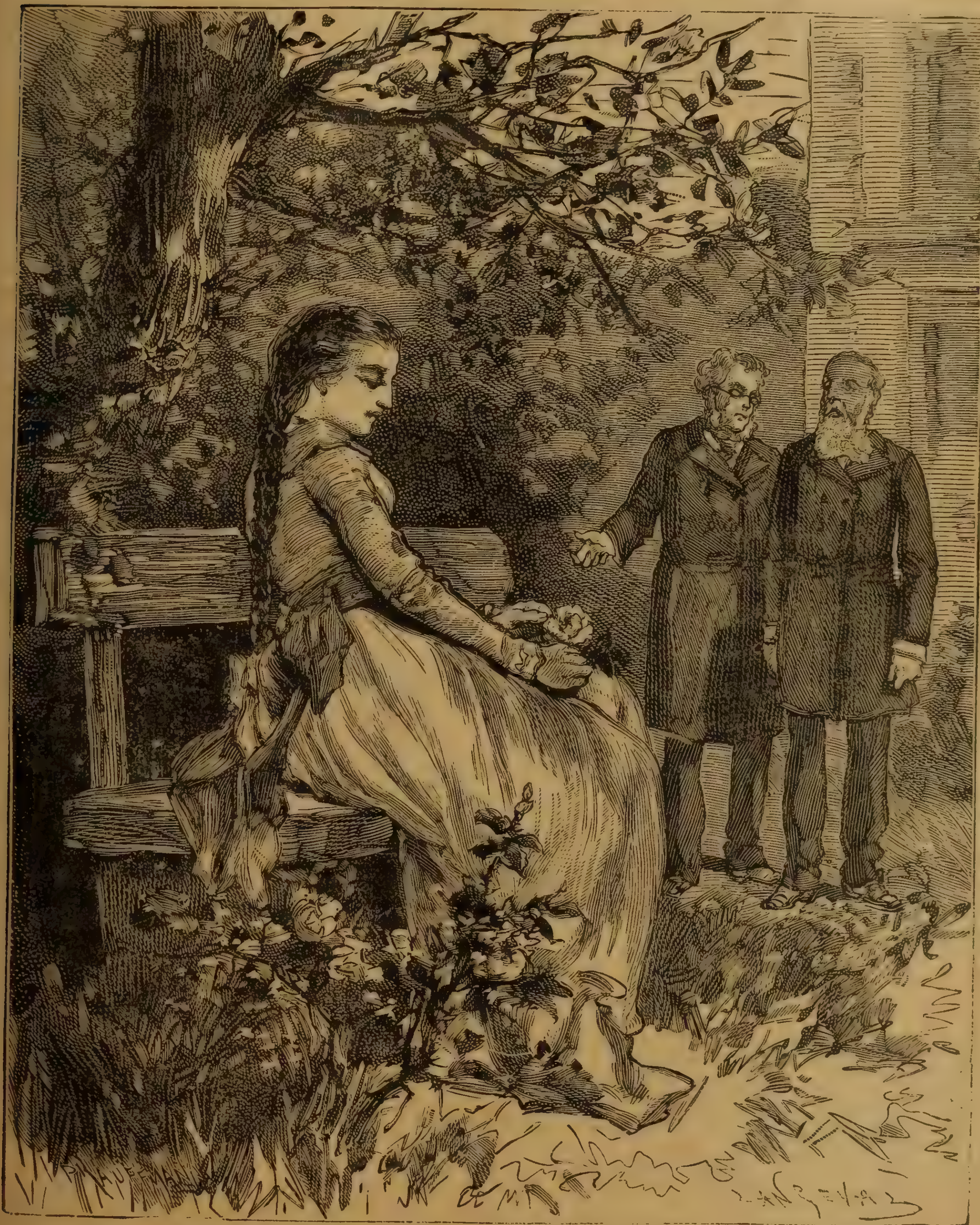
Le capitaine essuya ses yeux.

— Ainsi, reprit-il, toutes les recherches ont été inutiles! Que les assassins aient pu échapper à la justice, on le comprend encore; cela arrive malheureusement trop souvent; mais ce que je trouve inouï, c'est qu'on ne soit pas parvenu à découvrir le nom du père et de la mère de Mlle Jeanne.

— Je vous l'ai dit, pas de papiers, le linge lui-même non marqué. Cependant, j'ai un espoir.

— Quel espoir ?

— Celui de connaître un jour le nom des parents de Jeanne et de savoir d'où ils venaient.



La tête penchée sur son épaule avait une attitude pleine de mélancolie (page 283).

— Ah ! et comment cela ?

— Vous allez voir, mon capitaine; il y a quelque chose que je dois vous raconter aussi.

— Quoi ! il y a une chose que vous ne me disiez point? Je vous en prie, Jacques, ne me cachez rien, dites-moi tout ! dites-moi tout !

— Après que Jacques Vaillant m'eut confié le secret de la naissance de Jeanne, nous déjeunâmes tous les trois dans la jolie petite salle à

manger où je me transporte souvent par la pensée. Ensuite, je les quittai pour retourner chez mon maître et faire mes petits préparatifs de départ. Sur mon chemin, je rencontrai un vieux bonhomme de Blaincourt, un mendiant appelé Monot, à qui on a donné le sobriquet de La Bique.

Il faut vous dire que, le matin, couché derrière la haie du jardin du capitaine Vaillant, le père La Bique avait entendu une conversation que j'avais eue avec Jeanne.

— « A propos, garçon, me dit-il, on vient de m'apprendre tout à l'heure que vous partez pour sept ans; à vous voir ainsi léger et gai, comme un écureuil, on ne le dirait guère. C'est vraiment drôle et je n'y comprends plus rien. En vous entendant roucouler ce matin avec la belle demoiselle, je vous croyais à la veille du mariage. Et pas du tout, vous êtes soldat et vous partez demain. Je ne vous le cache pas, mon garçon, ça me contrarie un peu.

— » Et pourquoi? fis-je étonné.

— » Parce que j'avais quelque chose à vous dire au sujet de la demoiselle... »

— Vous comprenez, mon capitaine, que ma curiosité fut vivement excitée.

Par un mouvement brusque, le franc-tireur s'était rapproché du sous-lieutenant.

— Continuez, mon ami, dit-il d'une voix agitée, continuez.

— « Garçon, poursuivit le vieux mendiant, il s'agit d'un secret; mais je ne vous dirai la chose que quand vous serez le mari de la demoiselle. »

Vainement, je le priai, le suppliai de parler.

— « Ce n'est pas mon idée, » me répondait-il.

Il m'interrogea pour savoir si le capitaine Vaillant m'avait appris par suite de quelles douloureuses circonstances Jeanne était devenue sa fille.

Je lui répondis que mon parrain m'avait raconté dans tous ses détails le drame de Blaincourt.

Alors il me dit :

— « Le capitaine Jacques Vaillant et les gens de justice ne savent pas tout. Quand vous serez le mari de la belle Jeanne, l'enfant du malheur, comme on l'appelait à Blaincourt, le père La Bique vous dira ce qu'il sait, lui ; à l'aide de certaines indications que je vous donnerai, vous parviendrez peut-être à savoir le nom du père de Mlle Jeanne et à retrouver sa famille. »

— Cet homme vous a dit cela ! exclama le franc-tireur, dont les yeux étincelaient.

— Oui, mon capitaine, mais cela seulement. J'eus beau le prendre

de toutes les manières, le prier, le menacer, je ne pus lui arracher rien de plus.

— « Quand vous reviendrez, jeune homme, quand vous reviendrez, » me répondait-il.

Et il me quitta en me disant :

— « Courage, jeune soldat, bon voyage et bonne chance! »

— Voyez-vous, mon capitaine, continua Jacques, je me rappelle les paroles du vieux mendiant comme si ce qu'il m'a dit datait d'hier. Cela prouve qu'elles ont laissé en moi une impression profonde. Pourtant, j'ai pensé d'abord que le père La Bique avait voulu s'amuser un peu à mes dépens; mais, depuis, j'ai beaucoup réfléchi, et maintenant je suis convaincu que le vieux mendiant de Blaincourt sait réellement quelque chose de plus que ce qui a été découvert par les magistrats.

Le franc-tireur était calme en apparence, mais il y avait une tempête dans son cerveau.

— Oui, Jacques, oui, mon ami, dit-il d'une voix oppressée, cet homme sait quelque chose. Il n'y a pas à en douter, il possède un secret qui lui a été confié ou qu'il a surpris, et ce secret est d'une importance capitale... pour vous, Jacques, pour vous, s'empressa-t-il d'ajouter.

Il resta un moment silencieux et reprit :

— Je vous remercie, mon ami, de votre très intéressante confidence; merci aussi de m'avoir ouvert votre cœur... Un jour, quand le moment sera venu, je vous ouvrirai aussi le mien; alors, Jacques, vous saurez qui je suis et vous me connaîtrez comme moi je vous connais maintenant. Nous allons nous séparer, mon ami; Dieu seul sait quand nous nous reverrons.

— Est-ce que vous quittez Orléans?

— Demain matin, et j'ignore si j'y reviendrai. Mais soyez tranquille, de loin comme de près je penserai à vous; je vous ai donné mon affection avant même de vous bien connaître, je ne vous la retirerai point. D'ailleurs, Jacques, à partir de ce moment, vous marchez à côté de moi vers le but que je veux atteindre.

Tous deux s'étaient levés.

— Jacques, mon enfant! s'écria le franc-tireur avec une émotion singulière et en ouvrant ses bras, embrassons-nous!

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Un instant après, le jeune sous-lieutenant essuyait ses yeux en descendant lentement l'escalier.

Le capitaine des francs-tireurs des bois se promenait à grands pas dans sa chambre. Tout à coup, il s'arrêta le regard illuminé.

— Prodige du hasard, jeux capricieux de la destinée, merveilleux enchaînement des choses! s'écria-t-il. Dieu est là, Dieu est dans tout! C'est lui qui conduit les hommes, qui les guide!... Il y a quelques jours, je ne connaissais pas ce jeune homme; je le rencontre, je le regarde : sa belle figure sympathique, pleine de franchise, son regard loyal, son attitude calme et digne, sa modestie, tout en lui me plaît, et comme si j'eusse entendu une voix divine me crier : « Je suis la Providence, c'est moi qui mets Jacques Grandin sur ton chemin, » je m'intéresse à lui et je sens que cet inconnu peut m'être utile, qu'il doit m'aider!... O pressentiment! tu es donc en nous une mystérieuse révélation!

Jacques vient ici, je l'interroge et il me répond simplement... Et quand j'ai cherché vainement, aux quatre coins de la France, une trace, un atome de clarté, lui, sans se douter que je l'écoute halelant, frémissant, que je suis suspendu à ses lèvres, que chacune de ses paroles résonne au fond de mon cœur comme un bruit d'airain, il parle et m'ouvre une large route à travers l'inconnu, à travers le mystère!... Oh! le brave garçon! Oh! le brave enfant!

Il se remit à marcher; puis, au bout d'un instant, il s'arrêta de nouveau et reprit :

— Mais qu'allaient donc faire à Blaincourt, au fond des Vosges, Charles Chevry et sa femme? Je le saurai... Quant à toi, vieux mendiant de Blaincourt, je te forcerai à parler; il faudra bien que tu me livres ton secret.

IV

LA MAISON DE CHATOU

Nous franchissons un espace de sept mois. Que d'événements terribles se sont passés en France pendant ce laps de temps! Mais tout cela est du domaine de l'histoire et appartient à l'historien. Passons.

Transportons-nous à Chatou, à quelques lieues de Paris, dans une habitation blanche et coquette, gracieusement assise au bord de la Seine,

dans un endroit charmant. Son mur de clôture, en bordure du chemin de halage, a une belle grille à fleurons dorés, qui ne s'ouvre jamais, et à côté une petite porte de service.

La maison est petite, mais bien bâtie et d'un joli aspect. De grands tilleuls l'ombragent; toutefois, se glissant à travers les branches aux feuilles argentées, les rayons du gai soleil de mai jettent par endroits, sur sa façade, comme un crépi d'or pâle.

Le jardin, entouré de murs au long desquels courent des espaliers, est vaste, planté de massifs, jetés avec goût de tous les côtés, avec une belle pelouse au centre égayée par de magnifiques corbeilles de fleurs. Au milieu de la pelouse, un bassin avec un jet d'eau, qui fait tomber autour de lui comme une pluie de diamants.

Dans les massifs et sur les arbres les oiseaux chantent.

A droite, dans un érable au feuillage panaché, le pinson a construit son nid; de l'autre côté, la fauvette a mis le sien dans une touffe de saphorine; un peu plus loin, celui du merle est à peine caché dans un laricia; au fond du jardin le rouge-gorge fait entendre ses trilles amoureux; sa couvée doit être tout près, cachée dans des feuilles sèches sous une broussaille.

Les allées, bien entretenues, sont couvertes d'un sable fin sur lequel le râteau passe souvent.

Cet endroit est un véritable Éden; on se croirait là dans un petit coin du paradis.

Hélas! ce délicieux séjour, où il ne devrait y avoir que joie et gaieté, tendres regards, ravissants sourires, joyeux éclats de rire d'enfants ou doux murmure de deux voix amoureuses, est la demeure d'une folle, d'une pauvre jeune fille dont la raison semble s'être éteinte pour toujours.

Et pourtant les soins ne lui manquent point.

Elle a une femme de chambre d'une grande douceur, d'une admirable patience pour la servir, satisfaire tous ses caprices d'enfant malade et veiller sur elle sans cesse.

Près d'elle, pour elle seule et demeurant dans la maison, il y a un savant médecin aliéniste. C'est le docteur Legendre, un homme de cinquante ans, d'une grande expérience, dont le travail incessant a de bonne heure blanchi les cheveux.

Le docteur Legendre n'a jamais été directeur d'une maison de santé; il n'a occupé aucune fonction dans un des hospices de l'État ou de la ville de Paris; mais il est depuis longtemps célèbre par ses nombreux ouvrages sur les névroses et en général sur toutes les affections mentales.

On lui a offert de hautes positions : il ne les a pas acceptées, afin de garder sa liberté et de rester tout entier à ses travaux.

Le docteur Legendre a beaucoup écrit, trop même, si l'on considérait la fortune comme étant tout. Il a donné sa vie à la science et, en se dévouant à l'humanité, il ne s'est pas enrichi. Ses livres se vendent, mais les plus gros bénéfices sont pour ses éditeurs.

L'année précédente, un jour du mois d'août, un homme bien mis et de manières distinguées vint le trouver dans son modeste appartement de la rue du Vieux-Colombier.

— Monsieur le docteur, lui dit le visiteur, je me nomme Lagarde ; je suis envoyé près de vous par votre confrère et ami, le docteur B... dont voici une lettre, veuillez la lire.

— Mon ami, monsieur, dit le docteur après avoir lu, vous recommande d'une façon très chaleureuse ; que dois-je faire pour vous être agréable ?

— Donner vos soins à une pauvre jeune fille frappée récemment d'aliénation mentale.

— Le docteur B... a dû vous dire que je donne tout mon temps à la science ; j'écris et j'ai renoncé depuis longtemps à entreprendre aucun traitement.

— Oui, oui, je sais ; mais quelque chose me dit que ma chère malade ne peut être confiée qu'à vous, qu'en dehors de vous je ne puis rien espérer. La jeune fille est très intéressante, docteur ; que vous la voyiez seulement et vous voudrez la guérir. Oh ! vous la guérirez, j'en suis convaincu. Écoutez-moi, docteur, écoutez-moi : j'ai acheté une petite maison et un jardin à Chatou ; c'est là qu'est la pauvre mignonne depuis trois jours. Je vous raconterai à la suite de quel choc terrible la pauvre créature a perdu la raison ; mais voici ma proposition : Vous quitterez votre appartement et vous vous installerez dans la maison de Chatou, qui deviendra la vôtre, car je n'y demeure pas. Je ne vous enlève point à vos précieux travaux, docteur ; non, non. Vous emporterez vos livres, vos manuscrits ; et, au bord de la Seine, au milieu du silence qui plaît à la pensée féconde, dans le calme d'une solitude charmante, ayant votre malade près de vous, sous vos yeux, vous pourrez travailler autant que vous le voudrez. Vous aurez à vos ordres autant de domestiques qu'il vous en faudra ; vous les choisirez vous-même.

Je ne vous parle pas de vos honoraires, docteur, vous les fixerez. Dieu merci, je possède une fortune qui me permet de récompenser comme il convient les services qui me sont rendus.

En attendant, pour l'entretien de votre maison, docteur, je vous

remettrai une provision de vingt-cinq ou trente mille francs; d'ailleurs, je puis aussi vous ouvrir un crédit illimité à la Banque de France.

Le docteur resta encore assez longtemps hésitant.

A la fin, séduit, non par la brillante promesse de M. Lagarde, mais par sa franchise, son grand air de loyauté, le ton affectueux de sa voix, et surtout la sympathie qu'il lui inspirait, il accepta.

Et le soir même, emportant ses livres, dont il ne pouvait se séparer, il quittait la rue du Vieux-Colombier pour aller s'installer dans la maison de Chatou.

Il était autorisé à prendre plusieurs domestiques. Ayant conservé sa vieille gouvernante, à laquelle il était habitué et qui, au point de vue culinaire, connaissait tous ses goûts, d'ailleurs très simples, il n'avait besoin que d'une autre femme pour veiller constamment sur la malade. Cette femme lui fut envoyée par son ami, le docteur B..., qui l'avait choisie parmi les plus méritantes de sa maison de santé.

Le docteur Legendre travaillait dans son cabinet; pour l'instant, il était absorbé par la lecture d'une page d'un livre gros comme un missel d'église.

La porte du cabinet s'ouvrit doucement. Le docteur leva la tête.

— Ah! monsieur Lagarde, s'écria-t-il.

— Vous étiez en train de travailler, je vous dérange.

— Vous, me déranger! Jamais!

Il ferma son gros livre, se dressa debout et prit la main que M. Lagarde lui tendait.

— Je pars demain, dit celui-ci, et je ne saurais dire pour combien de temps; je n'ai pas voulu entreprendre ce nouveau voyage sans vous avoir serré la main et demandé si vous avez besoin d'argent.

— Mais vous savez bien que nous ne manquons de rien ici; quand vous êtes venu, il y a quinze jours, j'avais encore près de vingt mille francs; s'il y a quelques centaines de francs de moins aujourd'hui, c'est tout.

— Vous êtes bien économe, mon cher docteur!

— Mais je trouve, au contraire, que je dépense énormément.

— Oh!

— Ah! çà, fit M. Legendre d'un ton très drôle, faudrait-il donc, pour vous faire plaisir, que je m'amusasse à lancer des louis d'or dans la Seine en guise de petits cailloux?

M. Lagarde ébaucha un sourire.

— Allons, docteur, fit-il, ne vous fâchez pas.

— Mais c'est vrai, aussi, vous êtes toujours à me demander : « Doc-

teur, voulez-vous de l'argent? » Vous êtes un homme généreux, magnifique, c'est très bien; vous êtes un Crésus, un Nabab, plus que cela, peut-être, c'est très bien encore; mais sacrebleu! monsieur, ce n'est pas une raison pour que les gens qui vous servent se jettent sur vos trésors comme des chiens à la curée! Vous m'avez dit : « Ne regardez pas à la dépense. » Eh bien, je dépense autant que je peux; je vis ici comme un grand seigneur! Accordez-moi donc la grâce, monsieur, de ne plus me parler d'argent.

— Docteur, j'attendrai maintenant que vous m'en demandiez.

— A la bonne heure; j'aime mieux cela.

— C'est convenu. Docteur, comment va-t-elle aujourd'hui?

— Toujours la même, répondit M. Legendre, reprenant aussitôt sa gravité.

— L'autre jour, vous me parliez de symptômes, que vous observiez, et qui vous paraissaient favorables; est-ce qu'ils ont disparu?

— Non, je continue à les observer; mais ils sont moins fréquents.

— Ce qui veut dire, docteur, répliqua M. Lagarde en soupirant, que le mieux espéré ne se réalise point.

— Il y a certainement une amélioration dans l'état général de la malade, mais si peu sensible...

— Que vous ne pouvez pas me dire encore : j'espère.

— Si je n'espérais pas, je ne serais plus ici.

— Docteur, vous me dites peut-être cela pour me tranquilliser.

— La folie de votre protégée, monsieur Lagarde, n'a point le caractère de celles qui, jusqu'ici, ont été reconnues incurables; donc nous pouvons encore conserver l'espoir. Mais de cela à vous dire : elle guérira, il y a loin. Depuis cinquante ans, la science a fait d'immenses progrès; si, dans beaucoup de cas, elle est absolument sûre d'elle-même, bien souvent aussi elle marche en tâtonnant. Celui qui pourrait dire : Dans tant de temps, tel jour, à telle heure, voilà ce qui arrivera, celui-là, monsieur, serait plus qu'un grand médecin, plus que le plus illustre des savants, ce serait un dieu!

M. Lagarde laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

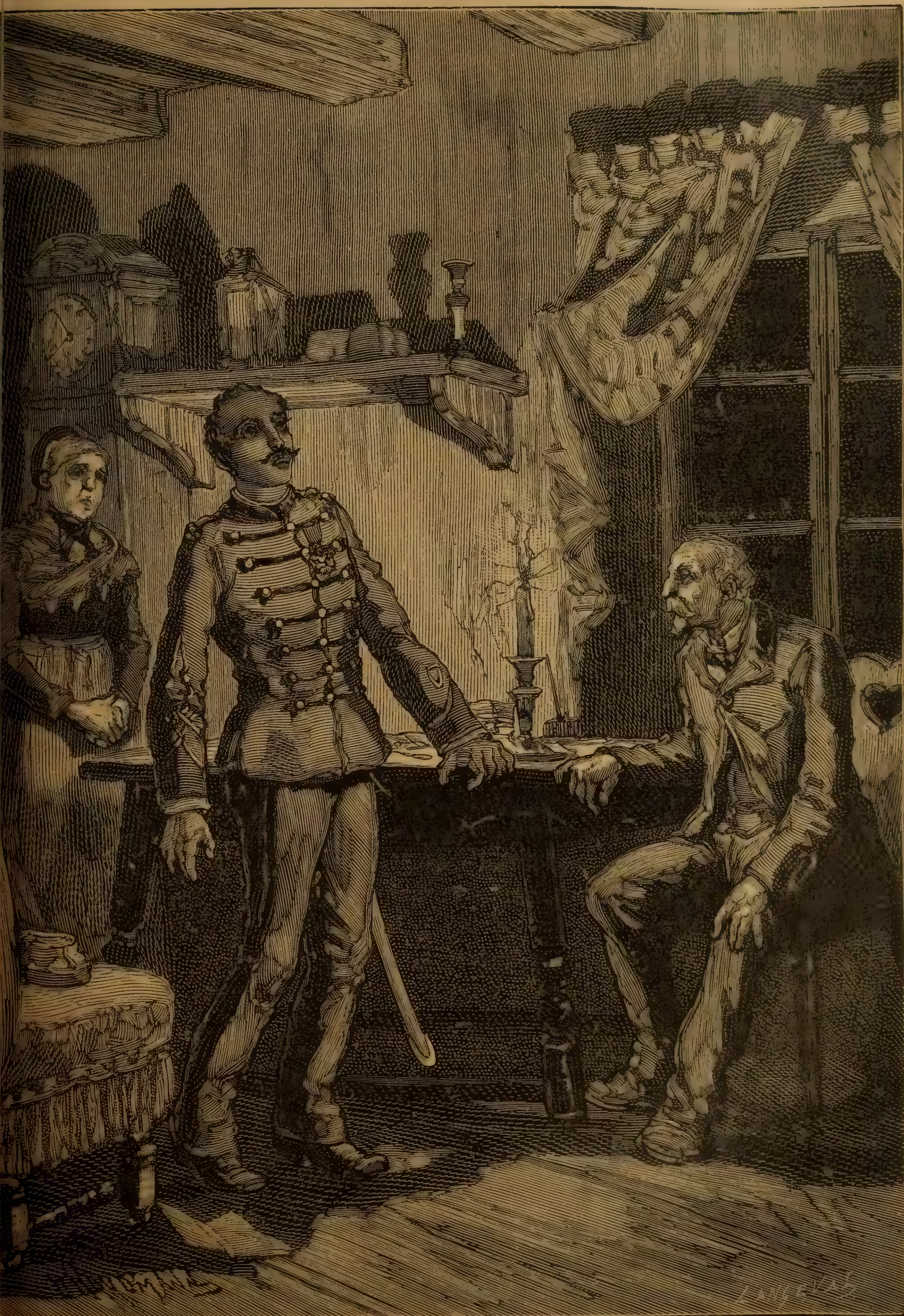
— Pauvre Jacques! pauvre Jeanne! murmura-t-il.

— Voulez-vous la voir? demanda le docteur au bout d'un instant.

— Oui, docteur, oui.

— Elle est dans le jardin, venez.

Jeanne était assise sur un banc rustique, à l'ombre d'un superbe acacia-boule. Elle était vêtue d'un délicieux peignoir de cachemire rose, serré à la taille par une ceinture de la même étoffe, et avait ses petits pieds



Il poussa un cri rauque et chancela comme un homme ivre... (page 288).

chaussés de bottines de satin également roses. Ses magnifiques cheveux noirs tombaient jusque sur ses hanches en deux grosses nattes arrêtées à leur extrémité par un nœud de rubans.

La tête penchée sur son épaule, elle avait une attitude pleine de mélancolie. Sa figure pâle était calme, mais sans expression. Ses grands yeux, d'une douceur exquise toujours, n'étaient animés par aucune lueur. Comme la raison, le regard, qui est le reflet de la pensée, s'était éteint.

Sa main gauche tenait une rose, et, pendant que les doigts de son autre main l'effeuillaient, d'une voix douce et dolente elle chantonnait :

Ils sont gais, ils sont beaux, les garçons du village;
A Suzon, plus de vingt voudraient faire la cour.
Mais Suzon ne veut pas qu'on parle mariage.
Elle rit et leur dit : « J'ai trop peur de l'amour. »

Les deux hommes s'approchèrent.

Elle se tut, redressa lentement sa tête et les regarda. Un sourire triste effleura ses lèvres.

— Bonjour, bonjour ! dit-elle.

— Me reconnaissez-vous, mon enfant? lui demanda M. Lagarde.

— Oui, je vous reconnais. Pourquoi ne venez-vous pas plus souvent? J'aime toujours voir ceux qui sont bons.

— Seriez-vous contente de voir Jacques?

— Jacques ! Jacques ! fit-elle tout bas.

— Elle cherche à se souvenir, dit M. Legendre.

— Oui, votre ami Jacques, le jeune soldat de Mareille.

— Jacques ! Jacques ! répéta-t-elle.

— Bientôt, Jacques viendra voir mademoiselle Jeanne.

Elle eut comme un tressaillement. Et, avec des larmes dans la voix :

— Jeanne dort là-bas, au fond de la rivière, dit-elle ; je l'ai connue, il y a longtemps de cela ; c'était une bonne jeune fille. Chut, ne faites pas de bruit, Jeanne dort au fond de la rivière... Ne la réveillez pas ; elle est si bien au fond de la rivière !

— Pauvre petite ! murmura M. Lagarde prêt à pleurer.

Soudain la jeune fille s'agita et un éclair traversa son regard.

— Avez-vous entendu? s'écria-t-elle, quel coup de tonnerre ! Oh ! l'épouvantable nuit ! Écoutez, écoutez, entendez-vous? On vient, c'est lui...

A mesure qu'elle parlait, ses yeux s'ouvraient plus grands et, l'épouvante, l'horreur se peignaient sur son visage.

— Le voilà, le voilà! exclama-t-elle en se dressant comme mue par un ressort. Ah! Jean Loup! Jean Loup!

Elle resta un instant effarée, toute tremblante, puis la lumière de son regard s'éteignit, sa figure reprit son calme habituel et elle s'affaissa sur le banc.

— Jeanne, lui dit alors M. Lagarde, ce Jean Loup, cet homme, qui vous cause une si grande frayeur, est celui qui vous a sauvée, celui qui a tiré la pauvre Jeanne du fond de la rivière.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu. Sa tête reprit la position qu'elle avait précédemment, penchée sur l'épaule, et, continuant à effeuiller la rose, elle se remit à chanter :

Ils sont gais, ils sont beaux, les garçons du village...

— Venez, monsieur, venez, dit le docteur, prenant la main de M. Lagarde et l'entraînant; c'est fini. Après la crise, le calme, l'insensibilité complète. Inutile de rester près d'elle plus longtemps; maintenant, elle ne ferait plus attention à nous.

— Hélas! soupira M. Lagarde.

V

LE RETOUR AU VILLAGE

La France, après tant de jours de douleurs, avait enfin repris possession d'elle-même. On commençait à respirer et on entrevoyait l'avenir ayant un aspect moins sombre.

Les Allemands occupaient encore une partie du pays; mais les fonctionnaires de l'État, dans l'ordre militaire, judiciaire et civil, avaient repris les services de l'administration. Les Allemands n'étaient plus que des hôtes, après avoir été des gouvernants.

Jacques Vaillant avait été emmené à Épinal, puis conduit à Coblentz comme prisonnier de guerre. On lui avait accordé, sans qu'il l'eût sollicitée, la faveur de ne pas être fusillé comme tant d'autres.

On l'oublia un peu dans sa prison. En effet, les soldats français étaient

presque tous rentrés en France, que le maire de Mareille était encore à Coblentz. Il se trouva parmi les derniers à qui on rendit la liberté.

A Mareille, on le croyait mort. Inutile de dire que ses concitoyens, à son retour, l'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie.

Jacques Vaillant rentra en pleurant dans sa maison, une nouvelle prison pour lui, condamné qu'il était à vivre seul. Il avait beaucoup vieilli, depuis le dernier malheur qui l'avait frappé ; lui qui naguère encore était si robuste et tenait sa belle taille si droite, il commençait à se voûter et à sentir chanceler ses jambes.

Gertrude vint avec empressement se mettre à sa disposition ; il l'embrassa et ils pleurèrent ensemble.

Gertrude lui remit un certain nombre de lettres. Elles étaient toutes de Jacques Grandin.

— Pauvre garçon ! murmura-t-il en soupirant.

Il décacheta les lettres, les rangea par ordre de dates et les lut. Il mit plus de deux heures à faire cette très intéressante lecture ; il est vrai qu'il s'était interrompu souvent pour essuyer ses yeux voilés de larmes.

— Lieutenant et décoré, dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots ; et tout cela, c'était pour elle... De son côté l'honneur, l'avenir brillant ; de celui-ci le déshonneur, le deuil, la ruine ! Voilà la destinée !... Il ne sait rien... Ah ! Jacques, Jacques, ne reviens jamais à Mareille ! Il est jeune, lui, il peut se consoler, oublier. Adieu, beaux rêves d'autrefois ! Pour moi, plus rien, je touche à la tombe ! Qu'il reste là-bas, où l'avenir lui sourit ; qu'il poursuive sa carrière, si brilllamment commencée !

— Est-ce que vous n'allez pas lui répondre, monsieur ? demanda Gertrude.

— Je lui répondrai certainement.

— Quand, monsieur ?

— Dans quelques jours.

Le lendemain, grâce à Gertrude, qui était fière d'annoncer la grande nouvelle, tout le monde, à Mareille, savait que Jacques Grandin, l'ancien garçon de ferme, était lieutenant de hussards et chevalier de la Légion d'honneur.

La nuit était venue. Jacques Grandin, l'épée au côté, la taille serrée dans son uniforme d'officier de hussards, suivait d'un pas rapide et léger la route qui traverse le plateau rocheux entre Blignicourt et Mareille. Il avait obtenu, assez facilement d'ailleurs, un congé de deux mois, et dans un instant il allait être à Mareille où, savourant d'avance la joie de surprendre Jacques Vaillant et Jeanne, il n'avait point annoncé son arrivée.

A un endroit de la route il s'arrêta. Ah ! il n'avait pas oublié : c'est à cette place que ses amis lui avaient serré la main, en lui souhaitant bonne chance ; à cette place qu'il avait mis un dernier baiser d'amour sur le front de sa Jeanne adorée !

— Chère Jeanne, chère Jeanne ! murmura-t-il.

Il jeta un regard sur la Bosse-Grise et eut un souvenir pour Jean Loup.

Il se remit en marche. Bientôt il se trouva en vue du village qui s'allongeait dans la vallée.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la maison du vieux capitaine, un peu en avant des autres, et qui apparaissait grisâtre dans l'ombre.

Son cœur battait violemment. Il allait arriver, et cependant, à mesure qu'il avançait, la joie du retour faisait place à l'inquiétude qui l'avait si souvent agité depuis huit mois. Un pli se creusait sur son front et, en dépit de tout, ses pensées devenaient tristes. Il s'adressait de nouveau cette question :

— Pourquoi mes lettres sont-elles restées sans réponse ?

Il s'arrêta devant la porte de la cour, voulant se remettre de son émotion avant de frapper.

Un silence profond régnait autour de lui ; il n'entendait aucun bruit dans la maison, mais il voyait la fenêtre éclairée de la salle à manger.

Gertrude restait maintenant près de son maître jusqu'à neuf heures pour lui tenir compagnie ; neuf heures n'étant pas sonnées, elle était encore là.

— Monsieur, disait-elle à Jacques Vaillant, il y a aujourd'hui huit jours que vous êtes revenu et vous n'avez pas encore répondu à votre filleul. Tous les jours, vous dites demain, et les jours passent sans que vous écriviez.

Le vieillard laissa échapper un soupir.

— C'est vrai, Gertrude, c'est vrai, fit-il.

— Je sais bien que ça doit vous coûter de lui apprendre le grand malheur ; mais que ce soit un plus tôt ou un peu plus tard, il faut toujours que le pauvre enfant sache la chose.

— Oui, Gertrude, il le faut ; mais, vois-tu, je ne peux pas. Chaque fois que je prends la plume, elle me tombe de la main.

— Monsieur, ce soir, vous pourriez peut-être. Voulez-vous essayer ?

— Soit.

En un instant Gertrude eut placé sur la table, devant le vieillard, papier, encre et plume.

Ayant mis d'abord la date en tête de la feuille de papier, le vieux capitaine écrivit :

« Mon cher Jacques, »

A ce moment, celui à qui le vieillard allait écrire se décida à frapper.

— Allons, fit Gertude, ne cherchant pas à cacher sa vive contrariété, il faut toujours qu'on soit dérangé ici; encore un contretemps; cette pauvre lettre ne sera jamais écrite.

— Qui donc peut venir me voir à cette heure? dit le vieillard.

— Est-ce qu'on sait? C'est drôle tout de même, il y a toujours des gens qui ne peuvent pas rester tranquillement chez eux.

— Va ouvrir, Gertrude.

— Oui, monsieur, j'y vais; mais il peut être sûr, celui-là, que je ne le recevrai pas en lui faisant ma révérence.

Sur ces mots elle sortit, en grommelant des paroles peu flatteuses à l'adresse des importuns. Au bout d'un instant, elle rentra dans la salle, effarée, comme une folle.

— Ah! monsieur, ah! monsieur, fit-elle, respirant à peine.

— Eh bien?

— Lui, lui! balbutia-t-elle.

Et elle laissa échapper les sanglots qui l'étouffaient.

Jacques Vaillant se dressa debout. Aussitôt le lieutenant entra dans la salle.

— Jacques! exclama le vieillard.

— Mon parrain, mon père! dit la voix vibrante du jeune homme, en se jetant dans les bras ouverts du vieux capitaine.

— Je venais de prendre la plume pour répondre enfin à tes lettres, dit le vieillard, se remettant peu à peu de son émotion; mais te voilà, je n'ai plus à t'écrire. Jacques, je te félicite, je suis content de toi; ah! je puis te dire tout ce qu'il y a pour toi, dans mon vieux cœur, de sentiments affectueux et d'admiration!... Dans tes lettres, mon ami, tu ne me racontes point ce que tu as fait, mais je devine; tu t'es noblement conduit, comme un brave enfant de la France! Tu m'en apportes la preuve, Jacques : lieutenant, et là, sur ta vaillante poitrine, la croix d'honneur qu'on ne donne qu'aux plus braves!

Le jeune officier était un peu surpris de ne pas voir Jeanne près de son père; mais il n'osait pas encore parler d'elle. Il regardait le vieillard et se disait tristement :

— Comme il est changé! comme il a vieilli!

Au moment où Jacques Vaillant toucha la croix attachée sur sa poitrine, les yeux du jeune homme tombèrent sur la boutonnière de la redin-

gote du vieillard, où il avait toujours vu le ruban rouge. Il fut tellement étonné en remarquant l'absence du bout de ruban, qu'il ne put s'empêcher de dire :

— Parrain, pourquoi donc n'avez-vous pas aujourd'hui votre décoration ?

Jacques Vaillant tressaillit. Puis, secouant tristement la tête :

— Je ne la porte plus, répondit-il.

— Vous ne la portez plus? s'écria le jeune homme ahuri; pourquoi?

— Il faut que tu le saches, Jacques ; tu le sauras dans un instant, répondit le vieux capitaine.

Il se tourna vers sa domestique.

— Gertrude, lui dit-il, monte dans ma chambre ; tu sais où j'ai placé la copie de la lettre, tu me l'apporteras.

Gertrude sortit aussitôt.

Le vieillard se laissa tomber lourdement sur son siège. Devant lui, le jeune homme resta debout, immobile, silencieux, haletant, sentant son cœur serré comme dans une main de fer. Il comprenait qu'une révélation épouvantable allait lui être faite, que la foudre grondait au-dessus de sa tête, prête à éclater.

Gertrude reparut, apportant la copie de la lettre de Jeanne, pliée en quatre et précieusement conservée dans une enveloppe.

— Donne à Jacques, dit le vieillard.

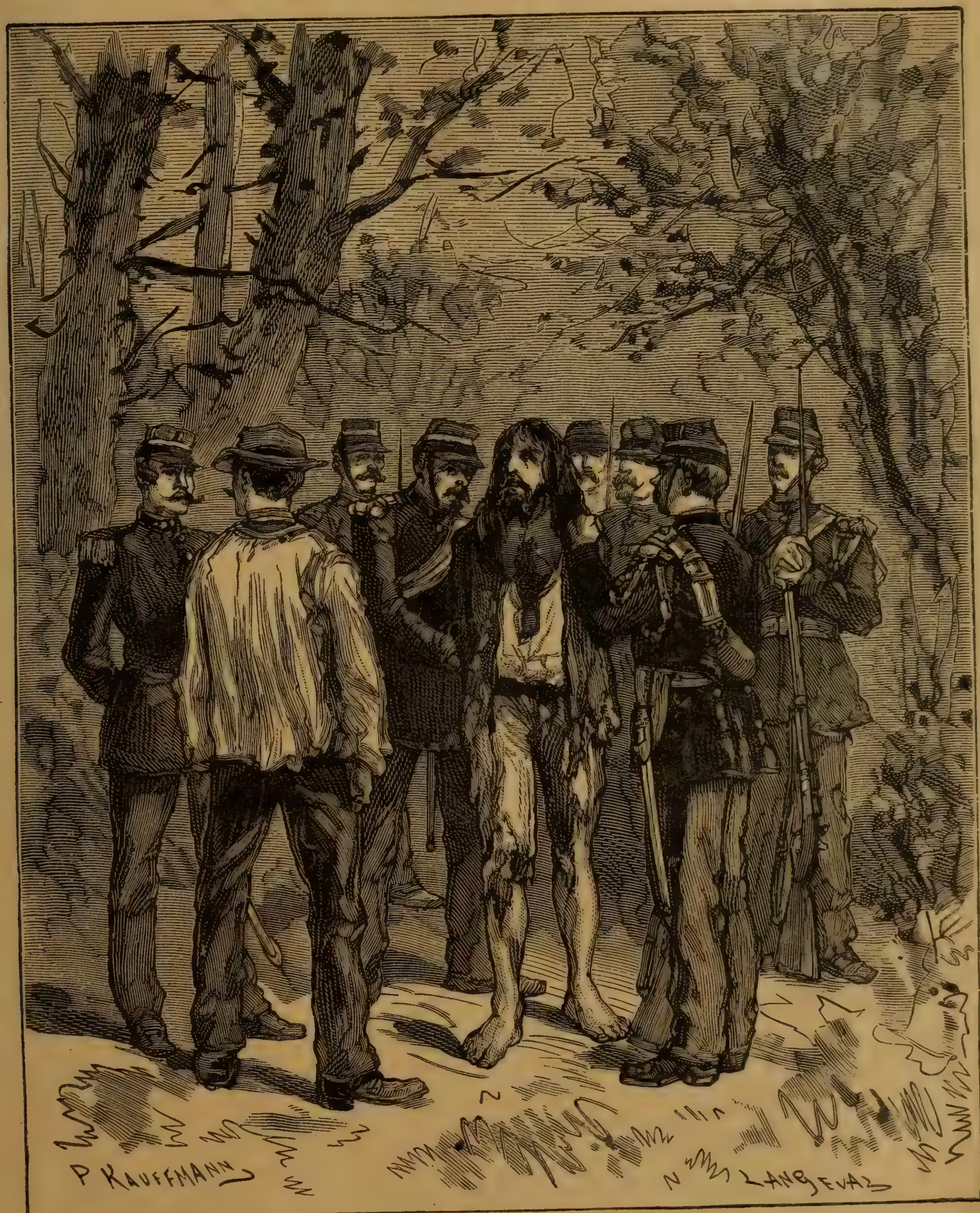
D'une main fiévreuse, le jeune homme tira le papier de l'enveloppe, le déplia et lut.

Il poussa un cri rauque et chancela comme un homme ivre. Heureusement, il rencontra la table, qui lui servit d'appui ; il ne tomba point. Tous ses membres tremblaient ; il était devenu blanc comme un suaire ; il avait les traits contractés, les cheveux hérissés, le regard fixe d'un fou.

Quand le vieillard s'aperçut que le jeune homme commençait à ressaisir sa pensée, à reprendre des forces, jugeant qu'il pouvait l'entendre, il lui dit :

— Jacques, ces lignes que tu viens de lire t'ont tout appris ; ce n'est que la copie de la lettre d'adieu que la pauvre Jeanne m'a laissée : la lettre véritable est entre les mains de la justice. Dans un autre moment, je te raconterai tout ce qui s'est passé.

Jacques, le malheur épouvantable qui nous a frappés tous les deux ne m'a pas tué tout à fait, moi qui suis un vieillard ; tu es jeune, toi, mon ami, et tu as d'autres espérances ; tu résisteras mieux ; il faut te raidir pour ne point te laisser écraser, il faut te résigner. Si les jours de joie sont rares, les jours de douleur sont nombreux. Hélas ! voilà la vie !



Mon lieutenant, disait l'officier de gendarmerie, je n'oublierai jamais l'immense service que vous venez de me rendre... (page 295).

— Morte! morte! je ne la verrai plus! dit le jeune officier d'une voix étranglée.

Il laissa échapper un sanglot, s'affaissa sur un siège et, voilant son visage de ses mains, il versa des larmes abondantes.

C'était un désespoir sombre, une douleur aiguë d'autant plus effrayante qu'il n'y avait pas d'explosion bruyante.

Jacques Vaillant le laissa pleurer.

Quand il se fut un peu calmé, il releva lentement la tête et regarda le vieillard avec une indicible expression de douleur.

— Jacques, reprit le vieux capitaine, comprends-tu, maintenant, pourquoi je ne porte plus ma décoration? Après la mort de ma pauvre Jeanne, monstrueusement déshonorée, j'ai enlevé pour toujours de ma boutonnière le ruban rouge, signe de l'honneur!

Le jeune homme tressaillit et se dressa debout, comme poussé par un ressort.

— Oh! oui! je comprends, dit-il d'une voix creuse.

Par un mouvement fébrile il arracha sa croix.

— C'est à Jeanne que je l'apportais, prononça-t-il sourdement, en souvenir de Jeanne je la conserverai; mais on ne la verra plus sur ma poitrine. Mon père, mon père, comme vous je veux porter éternellement le deuil de la mort de ma fiancée, le deuil de son honneur!

Gertrude, continua-t-il, s'adressant à la femme de ménage, j'ai laissé des effets à la ferme, dans une armoire; vous me les apporterez ici demain, n'est-ce pas? je veux reprendre mes habits de garçon de ferme; je ne veux pas qu'on me voie dans le village autrement habillé.

VI

JEAN LOUP EST PRIS

A minuit, assis en face l'un de l'autre, ayant les yeux rougis par les larmes, le vieux capitaine et le jeune lieutenant causaient encore.

— Ainsi, dit Jacques Grandin d'une voix brisée, il faut me rendre à l'évidence : c'est Jean Loup, c'est Jean Loup!

— Comme toi, Jacques, je doutai d'abord, répliqua le vieillard; je ne pouvais pas, je ne voulais pas croire que le sauvage fût capable d'une chose pareille; mais les lignes tracées d'une main tremblante par la malheureuse enfant étaient sous mes yeux; on me fit voir aussi, sur le sol les empreintes des pieds nus. Alors, je fus convaincu comme les autres. Si, après l'avoir pris dans la forêt, j'en eusse débarrassé la contrée en

l'envoyant à Épinal, comme c'était mon intention, cet immense malheur ne serait pas arrivé. Ah! Jacques, en lui rendant la liberté, vous avez été bien mal inspirés, ma pauvre Catherine et toi.

— C'est vrai!

— Quel être étrange que cet homme! Il y a en lui, à côté des plus nobles sentiments humains, la passion brutale, tous les instincts de la bête. Il retire de la rivière l'enfant de Blignicourt, qui se noyait; il sauve Mlle de Simaise d'un horrible danger; il s'apitoie sur le sort réservé à un agneau et tue un loup; peu de temps après son crime, ainsi que je te l'ai raconté, il voit un Prussien me frapper et il l'assomme à moitié pour me venger!

— Vous vous souvenez sans doute que, sur la route, le jour de mon départ, il a pris la main de Jeanne et la mienne et les a mises l'une dans l'autre.

— Oui, et la chose m'a même beaucoup surpris.

— Évidemment il avait deviné que j'aimais Jeanne et qu'elle était ma fiancée. Il savait cela, et rien, rien ne l'a arrêté.

La brute ne raisonne point; ses instincts seuls la dirigent.

— Et vous dites que, depuis quatre jours, on cherche vainement à s'emparer de lui?

— On traque la forêt dans tous les sens, et il y a je ne sais combien de brigades de gendarmes aux alentours de la Bosse-Grise.

— Il s'est peut-être réfugié d'un autre côté dans les montagnes.

— Ceux qui le cherchent sont certains, paraît-il, qu'il n'a pas quitté la forêt de Mareille. Comme ils l'ont aperçu, le premier jour, au milieu des rochers, ils pensent qu'il se tient caché dans quelque trou invisible de la Bosse-Grise.

Comme on veut absolument l'avoir vivant, on craint que, ayant peur d'être pris, il ne sorte plus de son trou et s'y laisse mourir de faim. Ce n'est pas qu'on veuille avoir la satisfaction de le juger et de le condamner; je sais que l'instruction a déjà conclu à une ordonnance de non-lieu. On veut le garder enfermé dans une prison, essayer de l'instruire et de développer son intelligence. On veut, enfin, que le sauvage soit un merveilleux sujet d'étude pour les savants.

— Le malheureux est capable, en effet, de se laisser mourir de faim, dit Jacques.

— Ah! cela m'importe peu! s'écria le vieillard.

— Non, répliqua le jeune homme, il faut qu'il vive pour connaître au moins le remords.

— Jacques, ne parlons plus de lui. D'ailleurs, continua-t-il en se

levant, une heure va bientôt sonner, le moment de nous séparer est venu.

Le jeune lieutenant entra dans la chambre que Gertrude lui avait préparée, au rez-de-chaussée, et le capitaine monta dans la sienne.

Le lendemain matin, Gertrude entra dans la chambre du jeune homme, lui apportant les effets d'habillement qu'il avait réclamés la veille.

— Bonjour, Gertrude, dit-il, je vous attendais.

— Ce que j'apporte est en bon état ; j'ai choisi.

— Merci !

— Avez-vous un peu dormi, monsieur Jacques ?

Le jeune homme secoua tristement la tête.

— Je ne dormirai pas de longtemps, fit-il d'un ton douloureux.

Gertrude poussa un soupir et se retira.

Jacques sauta à bas du lit, s'habilla très vite et rejoignit Jacques Vaillant, qui se promenait dans une allée du jardin.

Ils se serrèrent silencieusement la main, puis marchèrent l'un à côté de l'autre, sans se parler. Chacun s'entretenait avec ses douloureuses pensées.

Gertrude les appela. Le chocolat était versé dans les tasses.

Quand il eut déjeuné, Jacques se leva et dit :

— Je sors.

— Tu vas chez le fermier ?

— Non.

— Voir tes amis ?

— Non.

— Ah !

— Je vais du côté de la Bosse-Grise.

— Que veux-tu faire là ?

— Voir.

— Jacques, tu as un projet.

— Je ne sais pas encore.

Il s'en alla.

Quand il arriva au pied de la Bosse-Grise, il vit qu'elle était investie comme s'il se fût agi d'affamer les défenseurs d'une forteresse. Tout autour des gendarmes en sentinelle, le fusil sur l'épaule ; ils étaient vingt-cinq ou trente, commandés par un sous-lieutenant de gendarmerie.

Jacques Grandin s'approcha de l'officier, qui ne paraissait pas être de bonne humeur.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il, espérez-vous être plus heureux aujourd'hui ?

Le gendarme toisa avec une sorte de dédain ce paysan qui se permettait de l'interroger.

— D'abord, qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Je suis de Mareille, monsieur, et je me nomme Jacques Grandin. Comme vous, j'ai l'honneur d'être soldat.

Le sous-lieutenant devint écarlate.

— Quoi! fit-il, vous êtes M. Jacques Grandin, lieutenant de hussards?

— Oui, monsieur.

— Oh! mon lieutenant, excusez-moi!

— C'est fait.

Et Jacques lui tendit la main.

— Je suis très contrarié, mon lieutenant, reprit le gendarme; vraiment je ne sais plus que faire. C'est aujourd'hui le cinquième jour que nous sommes ici pour prendre ce terrible Jean Loup, et rien. Non, nous ne le prendrons pas.

— Peut-être.

— Il faudra pour cela faire sauter la Bosse.

— Un travail de géants, lequel n'aurait pas, d'ailleurs, le résultat que vous voulez, car il vous est recommandé, m'a-t-on dit, d'amener Jean Loup vivant à Épinal.

— C'est vrai.

— Si vous le permettez, j'essayerai de vous venir en aide.

— Oh! de grand cœur; mais comment?

— D'abord, croyez-vous qu'il est là?

— Il y est sûrement.

— Sur quoi appuyez-vous cette certitude?

— A la naissance du jour, deux gendarmes l'ont aperçu.

— A quel endroit?

— Là, répondit le sous-lieutenant, indiquant de la main une des saillies du rocher.

— En ce cas, il n'y a pas à en douter, il est là. On vous a dit peut-être que Jean Loup m'avait pris en grande amitié.

— Oui, mon lieutenant, ce qui ne l'a pas empêché...

— Oh! je vous en prie!... interrompit Jacques.

Il essuya furtivement deux larmes et reprit :

— Je vais faire une tentative sans avoir grand espoir, je l'avoue, de réussir; mais enfin... Vous allez, s'il vous plaît, donner à vos gendarmes l'ordre de se retirer; ils se tiendront à distance, cachés.

L'ordre fut aussitôt donné, transmis et rapidement exécuté.

Alors, par l'escalier naturel que nous connaissons, Jacques Grandin grimpa au flanc du rocher et ne tarda pas à apparaître debout au bord de la plate-forme.

Après avoir promené son regard autour de lui, on l'entendit crier tout à coup, d'une voix sonore :

— Jean Loup ! Jean Loup ! hé, Jean Loup !

Les échos des roches et de la forêt répétèrent Jean Loup, Jean Loup, et tout retomba dans le silence.

Jacques attendit deux ou trois minutes et cria de nouveau :

— Jean Loup ! Jean Loup ! viens donc, mais viens donc !

Cette fois, après le dernier écho, une voix forte, qui sortait des entrailles de la Bosse-Grise, répondit :

— Jacques ! Jacques !

— Il a reconnu ma voix, murmura le jeune homme.

Et il cria encore :

— Jean Loup ! Jean Loup ! viens ! viens !

Un instant après, Jean Loup apparut au-dessous de la plate-forme, sortant de l'espèce de tunnel qui conduit à la redoutable crevasse. On put le voir bondir sur les aspérités du rocher et arriver sur la plate-forme, prêt à jeter ses bras autour du cou de son ami. Mais Jacques avait fait, en arrière, un mouvement de répulsion, et, devant son regard sévère, Jean Loup s'arrêta étonné et tout interdit. L'éclair de joie qui illuminait son regard s'éteignit, et, dans ses yeux, Jacques crut voir rouler deux larmes.

— Jacques ! prononça tristement Jean Loup.

Le lieutenant avait entrepris une tâche dont le plus facile seulement, était fait ; il comprit que, s'il laissait Jean Loup s'éloigner de lui, il ne parviendrait plus à le rappeler. Coûte que coûte, il devait faire tout ce qu'il fallait pour livrer le malheureux aux gendarmes.

Alors, surmontant sa répugnance, faisant taire les cris révoltés de son cœur, il tendit sa main à Jean Loup.

Celui-ci ne put retenir un cri de joie ; il se précipita sur la main de son ami, du seul homme qu'il aimait, et la pressa contre ses lèvres. Il avait un sanglot noué dans la gorge.

— Viens, lui dit Jacques ; descendons.

Jean Loup se redressa et lança dans toutes les directions un coup d'œil rapide.

Ne voyant plus rien qui fût de nature à l'inquiéter, il suivit Jacques sans défiance.

Au bas de la dernière marche de l'escalier, le lieutenant prit la main

de Jean Loup et l'entraîna rapidement à une centaine de mètres plus loin. Ils étaient à une assez grande distance de la Bosse-Grise, pour que les gendarmes pussent facilement couper la retraite à Jean Loup.

— Jeanne, eau, dit tout à coup le sauvage.

Et, avec ses bras, il fit les mouvements d'une personne qui nage.

Jacques ne comprit pas ce que Jean Loup voulait lui exprimer. Il crut qu'il lui disait : « Jeanne s'est jetée à l'eau et s'est noyée. » Il sentit en lui comme une agitation de fureur et cria :

— Gendarmes, en avant!

Ceux-ci s'élancèrent aussitôt des endroits où ils s'étaient cachés et marchèrent au pas de course vers le sauvage.

Jean Loup tressaillit; il était entouré. Devant lui, derrière lui, à droite, à gauche, partout des gendarmes.

On s'attendait à une vigoureuse résistance. Point. Au grand étonnement de tous, Jean Loup se laissa saisir sans faire seulement une tentative pour s'échapper.

On aurait dit que, par un admirable sentiment d'affection pour Jacques, il devait, — celui-ci le livrant aux gendarmes, — se résigner à subir sa destinée.

Mais il regarda son ami avec un étonnement profond et une expression de reproche tellement douloureuse, que Jacques Grandin se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme.

— Mon lieutenant, disait l'officier de gendarmerie, je n'oublierai jamais l'immense service que vous venez de me rendre.

— Emmenez-le, emmenez-le! s'écria Jacques en proie à une vive agitation.

Et il s'éloigna rapidement.

Tout son être était bouleversé; il se sentait honteux comme s'il venait de faire une mauvaise action.

Quelques heures plus tard, on savait à Mareille et dans toutes les communes voisines que Jean Loup était pris. On disait :

— C'est grâce au lieutenant Jacques Grandin; il a trouvé le moyen de faire sortir Jean Loup de l'endroit où il se tenait caché et il l'a mis entre les mains des gendarmes.

— Une belle action de plus à ajouter aux brillants états de service de ce brave jeune homme, dit M. de Violaine à sa fille, comme ils montaient à cheval pour se rendre à Vaucourt chez la baronne de Simaise.

Une belle action!

Jacques Grandin pensait autrement que M. de Violaine.

VII

RÉVÉLATION INATTENDUE.

C'était le quatrième jour après l'arrestation de Jean Loup. Jacques Vaillant, appelé à la mairie, venait de sortir. Gertrude était occupée au grand nettoyage de sa batterie de cuisine. Jacques Grandin était seul dans sa chambre. Il écrivait.

Soudain, sa porte s'ouvrit et Gertrude entra, visiblement émue. Elle s'approcha du jeune homme avec un air de mystère et lui dit :

— C'est Mlle Henriette de Simaise qui désire vous parler.

— Mademoiselle de Simaise ! fit Jacques surpris, en se dressant sur ses jambes ; mais je ne puis la recevoir ici, dans ma chambre.

— Pourquoi donc, monsieur Grandin ? dit la jeune fille, se montrant sur le seuil de la porte.

— Oh ! mademoiselle ! balbutia Jacques.

— J'ai besoin de causer un instant avec vous, monsieur, dit Henriette ; pour cela, nous serons mieux dans votre chambre que dans aucune autre pièce de la maison.

— Puisque vous le voulez, mademoiselle...

Elle entra.

Gertrude sortit aussitôt et referma la porte.

Jacques s'empressa d'avancer l'unique fauteuil de sa chambre.

La jeune fille l'examinait avec un regard singulier.

— Vous êtes étonnée, mademoiselle, dit Jacques, de me voir dans ce costume ; vous vous attendiez à vous trouver en présence, non d'un paysan, mais d'un lieutenant de hussards.

— Le costume ne fait pas le mérite de l'homme, monsieur ; mais, je l'avoue, je suis surprise...

— Quand le cœur souffre, mademoiselle, et qu'on porte le deuil du bonheur à jamais perdu, il faut éloigner de ses yeux toutes choses qui peuvent exciter un sentiment d'orgueil ou de vanité.



Au revoir, monsieur Jacques, continua-t-elle, laissant tomber sa petite main tremblante dans celle du jeune homme.

— Ah ! je comprends, monsieur, je comprends ! s'écria la jeune fille en lui tendant la main.

Mlle de Simaise était pâle et tremblante ; son regard paraissait troublé et inquiet ; mais ce qu'on y lisait le mieux, comme sur sa physionomie, c'était une tristesse profonde.

La poussière, qu'on voyait sur ses bottines d'étoffe et sa robe mal secouée, indiquait qu'elle était venue à pied de Vaucourt à Marcille.

Sur une nouvelle invitation du jeune homme, elle s'assit. Il se plaça en face d'elle et attendit respectueusement.

La jeune fille reprit :

— M. Jacques Vaillant, m'a dit sa gouvernante, est à la mairie.

— Oui, mademoiselle, mais Gertrude peut aller le chercher immédiatement, répondit vivement le jeune homme.

— C'est à vous seul que je veux parler, monsieur Grandin, et je suis contente, au contraire, que M. Jacques Vaillant soit absent.

Après une pause :

— Oh! ne soyez pas étonné, continua-t-elle, et surtout ne vous hâtez pas de juger ma conduite quand vous saurez que je suis venue ici à l'insu de ma mère, en me cachant presque. Mme de Simaise est allée à Haréville; j'ai profité de son absence pour m'échapper du parc par une porte ouverte sur la campagne. Oh! c'est mal, je le sais, de tromper ainsi sa mère! Mais il y a des choses que je ne peux pas lui dire... Et puis, monsieur, le motif qui m'a amenée près de vous plaide en ma faveur, et ma conscience m'excuse.

— Mademoiselle, dit Jacques, je n'ai ni le droit de juger ni de mal interpréter aucune de vos actions.

— Monsieur Grandin, je suis venue ici pour vous parler de Jean Loup.

— De Jean Loup! exclama Jacques, en faisant un bond sur son siège.

— Les gendarmes l'ont pris et l'ont emmené; il est en ce moment enfermé dans une prison de la ville.

C'était prévu, il fallait cela. Mais il n'a rien à craindre; on ne peut rien contre lui; la justice, si sévère et si impitoyable qu'elle soit, ne peut pas le condamner, c'est impossible. D'ailleurs, s'écria-t-elle avec un mouvement d'exaltation superbe, je suis là, moi, pour le défendre!

Le jeune homme était stupéfié.

— Monsieur Grandin, continua Henriette avec une émotion croissante, vous savez ce que Jean Loup a fait pour moi : il m'a sauvé la vie! Vous savez ce qu'il a fait pour d'autres... Et on l'accuse, on l'accuse!... On l'accuse parce qu'il ne peut pas se défendre; parce qu'il ne peut pas crier : Je suis innocent! on le déclare coupable! Eh bien, je suis venue vous dire, à vous qu'il aime, à vous qui lui avez témoigné autrefois de l'amitié : Jean Loup est innocent!

— Vous seule prenez sa défense, mademoiselle.

— Parce que moi seule je puis la prendre ; mais, tout à l'heure, vous serez avec moi et vous rendrez à Jean Loup votre amitié.

Monsieur Grandin, une erreur, une fatale erreur a causé la mort de la malheureuse Jeanne. Jean Loup a voulu la sauver, comme il a sauvé le jeune garçon de Blignicourt, comme il m'a sauvée, moi, Henriette de Simaise ! Malheureusement, hélas ! la rivière était forte, prête à déborder, comme on a dû vous le dire : le courant rapide a entraîné la pauvre Jeanne, et Jean Loup n'a pas pu la sauver.

— Mais ce que vous me dites là, mademoiselle, nul autre que vous ne le sait !

— C'est possible ; il faisait à peine jour et personne ne se trouvait là. Mais qu'importe ? Ce que je tiens à vous prouver, monsieur Grandin, c'est que Jean Loup n'est point coupable et que Jeanne Vaillant, avant de mourir, n'a subi aucun outrage.

— Vous dites ? exclama Jacques, bondissant sur ses jambes, pâle, frémissant.

Puis, secouant tristement la tête :

— Il y a la lettre de Jeanne, dit-il, et, dans le jardin, au bas de l'échelle, on a vu les empreintes des pieds nus.

— Monsieur Grandin, répliqua la jeune fille d'un ton énergique, cela prouve que Jean Loup, dans cette nuit terrible, a joué un grand rôle ; cela prouve, en en montrant la cause, la déplorable erreur de Jeanne. La malheureuse était troublée, presque folle d'épouvante ; elle sortait d'un long évanouissement. Elle a vu le chien étendu sur le parquet ; elle a vu Jean Loup. Elle n'a pu se rendre compte de rien, elle avait perdu la tête. Oh ! j'aurais été comme elle ! Et Jean Loup ne pouvait pas parler... Vous savez ce qu'elle a supposé, ce qu'elle a cru... Elle ne vit que l'abîme profond creusé sous ses pieds. Saisie par un violent désespoir, elle écrivit la lettre d'adieu à son père et s'enfuit aussitôt de la maison, suivie de près par Jean Loup, qui avait deviné son funeste dessein.

Le jeune homme, les yeux démesurément ouverts, tremblant de tous ses membres, haletant, respirant à peine, écoutait avidement chaque parole qui tombait des lèvres de Mlle de Simaise.

— Eh bien, monsieur, interrogea-t-elle, comprenez-vous, maintenant, comprenez-vous ?

— Pas encore, mademoiselle.

— Quoi ! vous ne devinez pas ?

— Je cherche.

— Une horrible nuit d'orage, une chaleur étouffante ; les éclairs déchirent le ciel, le tonnerre gronde avec des éclats épouvantables. La fenêtre de la chambre de Jeanne est ouverte derrière la jalousie baissée. Elle a éteint sa lumière. Elle dort.

Un homme s'est glissé dans le jardin, il applique une échelle contre le mur, il grimpe, il entre dans la chambre. Le chien veut défendre sa maîtresse, l'homme le tue. Jeanne se réveille, elle pousse des cris perçants, appelle à son secours. Un troisième personnage se précipite dans la chambre; c'est Jean Loup, c'est le sauveur! Il n'était pas loin, il rôdait autour de la maison, il avait entendu les cris de la fiancée de son ami. L'autre, le... lâche, frappé d'épouvante à son tour, s'enfuit par où il est entré. Monsieur Grandin, voilà la scène, voilà le drame!

— Et cela est vrai? s'écria le jeune homme éperdu.

— Monsieur Grandin, répondit Henriette avec dignité, je ne serais pas venue ici pour vous raconter un mensonge.

— Oh! Jeanne, Jeanne, ma pauvre Jeanne! prononça Jacques d'une voix pleine de tendresse, les yeux levés vers le ciel.

Il y eut un assez long silence.

Jacques reprit la parole.

— Mademoiselle, me permettez-vous de vous adresser une question? demanda-t-il.

— Certainement, monsieur.

— Ces révélations que vous venez de me faire?

— Eh bien, monsieur?

— Comment ces choses ont-elles été portées à votre connaissance?

Après un moment d'hésitation, elle répondit :

— C'est Jean Loup lui-même qui m'a tout appris.

— Jean Loup, mademoiselle, Jean Loup qui ne parle pas?

— Avec des gestes, avec son regard expressif qui parlait, avec les mots Jeanne, Jean Loup souvent répétés, il m'a tout dit. Il m'a fait assister à l'horrible scène de la chambre, il m'a fait comprendre le désespoir de Jeanne, il m'a fait voir comment il avait lutté en vain contre le courant de la rivière pour sauver la malheureuse. J'ai tout compris, monsieur, j'ai tout vu, comme si ces effroyables choses se fussent passées sous mes yeux!

— Ainsi, mademoiselle, vous êtes convaincue de l'innocence de Jean Loup?

— Et vous, monsieur Grandin, est-ce que vous n'y croyez pas, maintenant?

— Vous avez fait passer en moi votre conviction, mademoiselle.

Le regard de la jeune fille eut un rayonnement de joie.

— Ah! s'écria-t-elle avec une exaltation qui surprit Jacques, je savais bien qu'après vous avoir parlé vous seriez avec moi!

— Sans doute, mademoiselle, puisque je crois, comme vous, que Jean

Loup a été faussement accusé; mais qu'allons-nous faire? Que dois-je faire, moi?

— Monsieur Grandin, il me suffit, pour le moment, que vous soyez convaincu et que vous rendiez votre amitié au pauvre sauvage.

— Vous vous intéressez bien vivement à ce malheureux, mademoiselle!

Une rougeur subite monta au front de la jeune fille et elle baissa les yeux.

— Qu'est-ce que cela veut dire? pensa le lieutenant.

Il reprit à haute voix :

— J'ai douté de Jean Loup, je l'ai cru coupable, je lui rends mon amitié, mademoiselle; mais c'est faire peu pour lui quand il est en prison, accusé d'un crime qu'il n'a point commis.

— C'est vrai, répondit Henriette tristement; mais nous devons attendre, oui, il faut attendre. M. de Violaine a des amis à Épinal et à Paris, des personnages haut placés; on adoucira le sort du malheureux autant qu'il sera possible.

Je suis contente, monsieur Grandin, oui, contente, heureuse qu'il ne soit plus dans la forêt. C'est grâce à vous que les gendarmes ont pu le prendre; oh! je ne vous en veux pas pour cela, vous avez bien agi... Voyons, est-ce qu'il pouvait vivre toujours ainsi, misérablement? On l'instruira, on fera de lui un être civilisé, un homme comme les autres... Je dis plus, monsieur, Jean Loup deviendra un homme supérieur! Il est bon, généreux, dévoué, intelligent, son cœur a tous les nobles sentiments; oui, Jean Loup possède toutes les qualités qui font les hommes grands!

Ah! s'écria-t-elle avec une sorte d'enthousiasme, je le connais, moi, je le connais!

Cette fois, Jacques ne pouvait plus douter. Obéissant aux impulsions de son cœur, Henriette venait de se trahir.

— Pardonnez-moi mes paroles, mademoiselle, dit le jeune homme; mais on croirait vraiment que vous avez pour Jean Loup un sentiment caché qui est plus que la reconnaissance que vous lui devez.

Henriette se dressa debout d'un seul mouvement, en proie à une agitation extraordinaire, et regarda autour d'elle avec effarement.

— Ne soyez pas offensée, mademoiselle, continua Jacques; j'ai cru devoir vous avertir qu'en parlant de Jean Loup comme vous le faites, vous pourriez faire supposer à d'autres...

— Que je l'aime, n'est-ce pas?

— Mademoiselle..., balbutia Jacques.

Elle s'approcha de lui

— Monsieur Grandin, dit-elle d'une voix lente et grave, vous êtes un officier français, c'est-à-dire un homme de cœur et d'honneur, en qui on peut avoir une entière confiance. A vous je veux confier mon secret, ce secret qui me ronge, qui me torture, que je cache à tous, à ma mère surtout, comme la chose la plus épouvantable. Ah! il me semble qu'après vous avoir dit cela, à vous, qui avez tant aimé Jeanne, je me sentirai soulagée... Eh bien, oui, monsieur Jacques, j'aime Jean Loup, j'aime le misérable sauvage!

Jacques, silencieux, la regardait tristement.

— Je l'aime, et lui aussi, le malheureux, il m'aime, continua-t-elle en portant ses mains devant sa figure. C'est honteux, c'est de la folie, c'est à souhaiter de ne plus exister! C'est incroyable, n'est-ce pas, monsieur? Et cela est, pourtant, cela est!... Ah! si je vous plains de la perte de votre bonheur, monsieur Grandin, vous pouvez me plaindre aussi, moi, car je suis bien malheureuse!

J'ai bien vu que je manquais de fierté, de dignité, que je n'avais plus le respect de moi-même; indignée, furieuse contre moi, j'ai voulu arracher de mon cœur cet amour fatal dont je rougissais, qui me faisait peur; je n'ai pas pu...

Dès le début de la guerre, nous sommes parties, ma mère et moi, nous sommes allées loin, près de l'Espagne. Je m'étais dit : L'éloignement, voilà ce qui m'est nécessaire; là-bas, je trouverai des distractions; ne le voyant plus, n'entendant plus parler de lui, je l'éloignerai de mes pensées, je l'oublierai... Eh bien, non. Je suis revenue à Vaucourt plus malade encore qu'auparavant! Toujours, toujours il occupe ma pensée!

Ma mère s'inquiète, elle m'interroge, et je n'ose pas lui répondre. On ne sait pas ce que je souffre de mettre sur mon visage le masque du mensonge, de dissimuler sans cesse, de paraître gaie et de sourire quand j'ai envie de pleurer! Ah! tenez, monsieur Grandin, c'est à croire que je suis l'objet d'une vengeance de Dieu!

Elle se tut. Ses joues étaient inondées de larmes.

Pour la première fois de sa vie peut-être, le jeune officier se trouvait réellement embarrassé. Certes, il aurait préféré entendre tout autre chose que cette étrange confidence de jeune fille, qu'il n'avait point sollicitée.

— Mon Dieu, mademoiselle, dit-il, je voudrais pouvoir vous rassurer, vous montrer votre situation moins triste, moins désespérée; mais je ne sais que vous dire. Je crois, cependant, que vous exagérez beaucoup. Il me semble que vous vous trompez sur la nature de vos sentiments; ce

que vous croyez être de l'amour me paraît être, à moi, le sentiment d'une reconnaissance excessive.

Elle secoua tristement la tête.

— Monsieur Jacques, dit-elle, je vous ai éclairé ; j'avais ce devoir à remplir; me voilà tranquille de ce côté. Maintenant, je vous quitte en vous disant non pas adieu, mais au revoir.

— Pardon, mademoiselle, mais j'ai encore une question à vous adresser.

— Laquelle, monsieur?

— Jean Loup est innocent, mais il y a un coupable?

La pâleur de la jeune fille augmenta encore.

— Oui, il y a un coupable, murmura-t-elle.

— Pouvez-vous me dire?...

— Rien, monsieur Jacques, interrompit-elle, visiblement troublée ; Jean Loup, seul, plus tard, quand il parlera, pourra peut-être désigner l'homme inconnu ; s'il le connaît, il le dira.

Au revoir, monsieur Jacques, continua-elle, laissant tomber sa petite main tremblante dans celle du jeune homme, au revoir; je tiens à être rentrée au château avant le retour de ma mère.

Elle essuya rapidement ses yeux et son visage, fit de la tête un signe d'adieu à Jacques et sortit de la chambre.

Le jeune homme se laissa tomber sur son siège.

— Oh! Jeanne, Jeanne! gémit-il.

Et, la tête dans ses mains, il se mit à pleurer.

VIII

DEUX LARMES

Comme onze heures sonnaient à l'horloge de la paroisse de Blaincourt, un homme, vêtu ainsi qu'un paysan lorrain en voyage : pantalon de drap à grands carreaux, brodequins ferrés, chapeau de feutre gris à larges bords, chemise de calicot écru, blouse de toile bleue luisante,

avec piqûres blanches aux poignets, aux épaules et autour du col, s'arrêtait sur la petite place de la commune, près de la fontaine, les yeux tournés vers l'auberge, toujours tenue par Claude Royer et Marie-Rose, son épouse.

L'homme dont nous parlons arrivait à pied de Verzéville où il avait été amené par la voiture des dépêches.

Après avoir eu l'air de se consulter un instant, il entra dans l'auberge, et à Marie-Rose, qui s'avança en lui demandant ce qu'il désirait, il répondit :

— J'ai faim; donnez-moi quelque chose à manger, n'importe quoi, ce que vous avez, je ne suis pas difficile.

La femme lui ayant montré une table près de laquelle il s'assit, elle s'empressa de le servir.

Or, pendant qu'il mangeait avec un appétit qui faisait grand plaisir à Marie-Rose, laquelle avait la prétention d'être un parfait cordon bleu, celle-ci regardait curieusement les mains de son client. Elle se disait :

— Ce monsieur a les mains bien petites et bien blanches pour un paysan des Vosges.

L'étranger surprit sa pensée dans son regard.

— Vous êtes la maîtresse? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Et vous vous nommez?

— Marie-Rose, femme de Claude Royer, pour vous servir, monsieur.

— Je devine pourquoi vous regardez ainsi mes mains, Marie-Rose; vous vous dites, n'est-il pas vrai, que je n'ai point tout à fait l'air d'un paysan?

Marie-Rose ne put cacher combien elle était confuse.

— Si vous étiez une femme discrète, poursuivit l'étranger, je vous dirais volontiers ce qui m'amène à Blaincourt.

— Est-ce que monsieur a entendu dire que Marie-Rose Royer est une bavarde, toujours prête à répéter à tout venant ce qu'elle entend chez elle?

— Non, on ne m'a point parlé ainsi de vous.

— J'ai aujourd'hui cinquante-deux ans, monsieur; je ne suis pas arrivée à mon âge sans avoir appris à tenir ma langue, sans savoir qu'il faut parler le moins possible et ne dire jamais que ce qu'il faut dire.

— Alors, fit l'étranger, en souriant, je ne risque rien de vous faire ma petite confidence. Écoutez donc : J'en conviens avec vous, je ne suis pas un paysan, j'ai pris ce vêtement, d'abord parce qu'il me plaît de voyager habillé ainsi, et ensuite pour ne pas être trop remarqué par les



Vous êtes M. Louis Monot? lui dit l'étranger s'arrêtant devant lui... (page 307).

gens curieux qui veulent toujours savoir le pourquoi de ceci, de cela et du reste.

— Je comprends, monsieur.

— J'habite à Paris, je suis un écrivain, ou, si vous aimez mieux, un homme qui écrit.

— Vous faites des romans?

— Non, je ne suis pas romancier; mais, par plus d'un côté, ce que

j'écris tient au roman. Je me suis donné la tâche de rechercher et de recueillir, dans tous les pays de France, les récits de crimes plus ou moins mystérieux, dont les auteurs sont restés inconnus.

— Ah! vraiment!

— J'ai appris qu'un crime, dans le genre de ceux que je cherche, a été commis ici, à Blaincourt, il y a dix-sept ou dix-huit ans.

— L'homme inconnu jeté dans le Frou, sa jeune femme morte le même jour, après avoir mis au monde une belle petite fille?

— C'est cela même.

— Par exemple, monsieur, vous ne trouverez rien de pareil dans aucun autre pays. C'est là qu'il y en a du mystère! C'est ici, monsieur, chez nous, que les pauvres gens étaient venus loger; c'est dans la chambre au-dessus de nos têtes, que la petite fille est née, que sa mère est morte. Voyez-vous, je me rappelle cela comme si c'était d'hier, et quand j'y pense, je sens encore le frisson qui me court dans le dos.

— Il y a à Blaincourt un vieil homme, un mendiant...

— Vous voulez parler de Louis Monot, autrement dit le père La Bique.

— Oui. Existe-t-il toujours?

— Je crois bien! Depuis que le père La Bique est le plus misérable des misérables, il se porte comme un charme.

— Le père La Bique, comme vous l'appelez, va loin avec son bâton à la main et sa besace à son côté; il pourra, m'a-t-on dit, me raconter des choses fort intéressantes au sujet du crime de Blaincourt.

— Le père La Bique ne vous racontera rien de plus que ce que je puis vous dire moi-même, répliqua Marie-Rose un peu piquée.

Et, s'asseyant sans façon en face de l'étranger, elle se mit à lui faire le récit des dramatiques événements.

— Son auditeur l'écouta gravement, sans témoigner la moindre impatience et sans avoir l'air d'être parfaitement au courant déjà de ce qui s'était passé.

— Comme vous le voyez, monsieur, ajouta Marie-Rose, après avoir parlé pendant une bonne demi-heure, vous n'avez pas besoin d'aller vous renseigner auprès du père La Bique.

— C'est vrai, madame Claude Royer; cependant je ferai tout de même une visite au vieux mendiant; sans doute il ne m'apprendra rien de plus; mais ce ne sera pas de trop pour moi, afin de le bien graver dans ma mémoire, d'entendre une seconde fois le récit terrible et touchant que vous venez de me faire avec une si bonne grâce.

— Monsieur sait mieux que moi ce qu'il doit faire.

L'étranger se leva et prit son chapeau.

— Ayez l'obligeance de me dire, madame, où je pourrai trouver Louis Monot.

— Dans sa cabane certainement, monsieur; car, quand il ne va pas mendier de village en village, il s'éloigne rarement de sa demeure; comme je l'ai vu ce matin, je sais qu'il n'est pas en tournée. Vous allez prendre la rue à droite, en face de la fontaine, et vous arriverez au Frou; vous suivrez le bord de la rivière jusqu'au moulin et même un peu plus haut; alors vous serez dans les champs et, à votre gauche, vous verrez la cabane du vieux, couverte avec des joncs de la rivière.

— Je vous remercie, madame Marie-Rose; ainsi renseigné, je trouverai facilement.

— Vous ne pouvez pas vous tromper.

— A ce soir, madame.

— Coucherez-vous à Blaincourt?

— Je ne sais pas encore; dans tous les cas, vous me préparerez une chambre.

— Je suis bien votre servante, monsieur.

Le voyageur enfonça son chapeau sur sa tête et sortit.

Le vieux mendiant se chauffait au soleil, couché contre le mur de sa cabane, sur un amas de roseaux secs, lorsqu'il vit l'étranger se diriger de son côté. Quand celui-ci ne fut plus qu'à quelques pas de lui, il se souleva, s'assit sur sa litière et examina le visiteur d'un œil soupçonneux et défiant.

— Vous êtes M. Louis Monot? lui dit l'étranger s'arrêtant devant lui.

— Oui. Après? répondit-il d'un ton brusque.

— Je viens vous voir et causer un instant avec vous.

Le mendiant jeta un regard oblique sur l'inconnu.

— Me voir? fit-il. Eh bien, vous me voyez. Quant à causer, c'est autre chose; il faut que ça me plaise.

— Il paraît, monsieur Louis Monot...

— Oh! c'est pas la peine de me donner du monsieur, interrompit-il en dévisageant l'étranger; vous pouvez m'appeler Monot, tout court, ou bien le père La Bique, puisque c'est ainsi qu'on me nomme à présent.

— Il paraît, père Monot, que je ne vous inspire pas beaucoup de confiance.

— Je ne dis pas ça, répliqua vivement le bonhomme, car vous avez une bonne et honnête figure.

— Alors vous ne refuserez pas de m'accorder un moment d'entretien?

— Ça dépend. D'abord qu'est-ce que vous avez à me dire?

— Pour commencer, père Monot, j'ai à vous dire que vous pouvez me rendre un immense service.

— Hein, le père La Bique peut vous rendre un service?

— Oui.

— C'est drôle!

— Oui, père Monot, vous pouvez, comme je viens de vous le dire, me rendre un immense service.

— Comment ça? Voyons?

— En me donnant des renseignements que je cherche et que j'espère trouver près de vous.

Le mendiant fit cligner ses yeux.

— Sur quelle affaire? sur quelle chose? demanda-t-il.

— Sur le crime mystérieux qui a été commis à Blaincourt il y a dix-huit ans.

— Tiens, vous avez donc besoin de savoir ça, vous? fit le mendiant, jetant sur l'étranger un regard scrutateur.

— Oui, père Monot, j'ai besoin de savoir, de tout savoir.

— Eh, je ne savais pas encore que les paysans de Lorraine fussent si curieux! Mais qu'importe; ça m'est égal. Pourtant, je peux bien vous dire que ce n'était pas la peine de venir jusqu'ici pour ça. Tout le monde à Blaincourt pourrait vous conter la chose aussi bien et même mieux que moi.

— Père Monot, ce qu'on pouvait me raconter au village, je le sais. Je vais vous parler franchement, sans détour : ce que je tiens à savoir, c'est ce que vous seul pouvez m'apprendre.

— Je ne sais rien de plus que ce que tout le monde sait.

— Père Monot, pourquoi n'êtes-vous pas franc avec moi? Vous savez, au sujet de l'affaire en question, des choses restées inconnues, que vous n'avez pas révélées, vous seul savez pourquoi; père Monot, vous possédez un secret!

— Qui vous a dit cela? s'écria le mendiant.

Et il se dressa debout.

— Un jeune homme de Mareille, appelé Jacques Grandin.

— Ah! le bavard! fit le père La Bique.

— Vous avez dit à ce jeune homme :

« Un jour je vous raconterai certaines choses au moyen desquelles vous parviendrez peut-être à retrouver la famille de Jeanne Vaillant, votre fiancée. »

— C'est vrai, je lui ai dit cela.

— Eh bien, père Monot, ces choses, ce secret, qui est enfermé dans

votre cœur, j'ai le plus grand intérêt à le connaître. Ah! je vous en prie, parlez, parlez!

— D'abord, monsieur, qui êtes-vous?

— Je me nomme Lagarde.

— Lagarde, Lagarde, ça ne me dit pas grand'chose.

— Jacques Grandin est mon ami.

— Où l'avez-vous connu?

— Devant l'ennemi.

— Il a bien marché, le garçon; j'ai appris hier qu'il est officier.

— Oui, lieutenant de hussards.

— Et qu'on lui a donné la croix.

— Tout cela est vrai.

— Vous étiez donc soldat aussi, vous?

— Oui.

— Ah! Maintenant, voyons un peu; si je vous disais ce que je sais, qu'est-ce que vous en feriez?

— Ce que j'en ferais? Ah! père Monot, si votre révélation contient seulement la dixième partie des choses que je suppose, vous aurez jeté la clarté dans la nuit profonde au milieu de laquelle je marche! Alors, grâce à vous, je retrouverai peut-être deux personnes que je cherche.

— Ces deux personnes sont donc de la famille de ceux qui sont morts?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous gagnerez à les retrouver?

— Mais je vous l'ai dit, les retrouver est pour moi une chose capitale, du plus haut intérêt, c'est le but de ma vie! Parlez, père Monot, je vous en supplie, parlez!

Le mendiant secoua la tête.

— Mon bon monsieur, fit-il, je ne vous connais pas; vous me parlez de vos intérêts, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, à moi?

— C'est vrai, je vous suis inconnu, mais vous connaissez le lieutenant Grandin, mon ami.

— Je ne vois pas en quoi tout cela peut intéresser le garçon.

— Pourtant, père Monot, c'est aussi dans son intérêt que je vous supplie de parler.

— Jacques n'a plus besoin de connaître la famille de la demoiselle.

— Parce que?

— Parce que le garçon n'a plus de fiancée; la demoiselle est morte!

— Rien ne le prouve.

— Hein?

— A-t-on retrouvé son cadavre dans la rivière, dites, l'a-t-on retrouvé?

— Non, mais...

— Donc, il n'est pas suffisamment démontré qu'elle se soit noyée.

Le vieux secoua la tête.

— La pauvre petite est bien morte, allez, répondit-il tristement; la rivière était haute, le courant furieux, les moulins avaient tous hissé leurs vannes; le corps a été entraîné loin, loin, jusque dans la Saône.

— C'est ce qu'on a dit.

— Malheureusement, c'est la vérité.

— Père Monot, vous parleriez donc si vous étiez convaincu que Jeanne existe?

— Oh! pas sûr!

— Mais rien ne peut donc vous émouvoir, avoir raison de votre opiniâtreté! s'écria M. Lagarde. Qu'avez-vous à craindre, dites? Voyons, je vais vous parler autrement · Vous mendiez; à votre âge, c'est dur.

— A tout âge, monsieur; oui, le métier n'est pas précisément amusant, mais je m'y suis habitué, on se fait à tout; je vais de ci, de là, ça me promène...

— On peut ne pas mendier et se promener tout de même, père Monot. Quel prix mettez-vous à votre secret? Vous aurez ce que vous demanderez, une petite fortune, qui mettra vos jours à l'abri du besoin.

— Dites donc, monsieur, pour un bon paysan de Lorraine, vous parlez bien facilement de donner la fortune.

— Hé! vous savez bien que je ne suis pas un paysan, répliqua M. Lagarde avec un léger mouvement d'impatience; si je vous offre l'aisance, c'est que je le peux.

Il plongea sa main dans une de ses poches et la retira pleine de pièces de vingt francs.

— Tenez, dit-il, voilà de l'or; c'est un acompte, prenez.

Le mendiant repoussa doucement la main.

— Gardez votre or, monsieur, dit-il; on n'a plus besoin de ça quand on arrive à ses derniers jours... Posséder de beaux louis jaunes comme ceux-là, c'est bon quand on est jeune et qu'on a des espérances.

— Oh! raillerie amère! s'écria M. Lagarde, vous parlez d'espérances, et vous m'enlevez celle que j'avais en venant vers vous!

Et deux larmes jaillirent de ses yeux.

Le mendiant les vit, ces deux larmes.

— Père Monot, reprit M. Lagarde d'une voix vibrante d'émotion, vous avez été marié, vous avez eu des enfants; au nom de votre femme qui n'est plus et que vous avez aimée, je le sais; au nom de sa mémoire qui vous est toujours chère, au nom de tout ce que vous avez chéri...

— Assez, monsieur, assez, interrompit le père La Bique en se redressant; au nom de ces deux larmes que je vois couler sur vos joues, je vais tout vous dire!

IX

CE QUE RACONTE LE PÈRE LA BIQUE

Le vieux mendiant entra dans sa cabane et reparut aussitôt avec deux escabeaux de bois probablement fabriqués par lui.

— Nous serons mieux ici que dans mon taudis pour causer, dit-il Asseyons-nous à l'ombre de mon pommier. Ce bout de champ, la cabane que j'ai construite le mieux que j'ai pu, et l'arbre, voilà mon domaine. Si je n'ai pas d'ennemis dans le pays, je n'y possède pas d'amis non plus; soyez tranquille, monsieur, nul ne viendra nous déranger.

Ils s'assirent tournant tous deux le dos au soleil.

— Jacques Grandin vous a-t-il raconté tout ce qu'il sait de l'affaire? demanda le vieillard.

— Oui. Et tout à l'heure, la femme de Claude Royer m'a fait le même récit, en y ajoutant quelques menus détails que j'ignorais.

— Marie-Rose a une excellente mémoire : elle vous a certainement mieux renseigné que je ne pourrais le faire, puisqu'elle a assisté la petite dame à ses derniers moments.

Vous savez donc que l'enquête des magistrats a découvert que deux hommes, lesquels sont restés inconnus, devaient être les auteurs du crime. Ça, c'est vrai; ils étaient deux, et même trois. Vous êtes passé devant le moulin en venant ici?

— Oui.

— Un peu plus loin, avez-vous remarqué une passerelle?

— Parfaitement.

— C'est toujours la même, sauf les planches qui pourrissent et qu'on remplace. Eh bien, monsieur, c'est du haut de cette passerelle que le voyageur inconnu a été précipité dans le Frou par un des hommes qui

l'attendait là. J'ai tout vu. Je n'étais pas loin de la passerelle, de ce côté-ci de la rivière. Il faisait cette nuit-là une tempête du diable; un coup de vent avait emporté mon chapeau et je le cherchais dans l'obscurité quand mon attention fut attirée par un bruit de pas d'hommes. C'était la victime amenée par un des complices. Voilà comment j'ai été, par hasard, témoin du crime. Comme vous le voyez, c'est avec raison qu'on a dit que le noyé avait passé sous une des roues du moulin.

Mais voici une chose qu'on ne sait pas : Au moment où la victime et celui qui la conduisait arrivaient près de la passerelle, la lumière d'une lanterne se montra tout à coup de l'autre côté de l'eau, dans la direction du parc du vieux château. Le crime accompli, les deux assassins détalèrent et la lumière s'éteignit.

— Père Monot, pourquoi n'avez-vous pas dit cela tout de suite à la justice? Peut-être votre déposition lui aurait-elle permis de pénétrer le mystère.

— Je n'ai rien dit aux magistrats parce que je n'ai pas voulu; ce n'était pas mon idée.

— Soit, continuez, je ne vous interromprai plus.

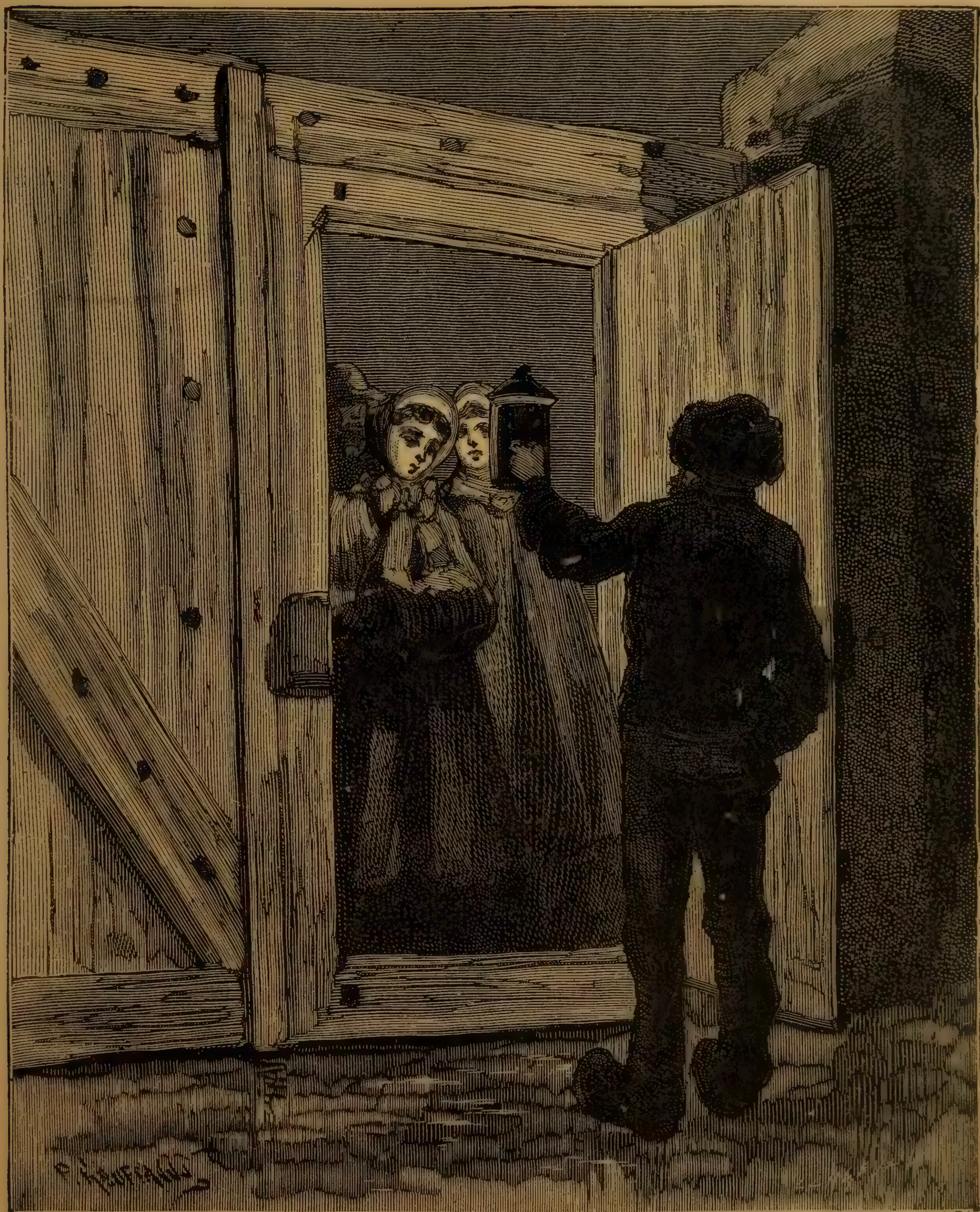
— Donc, je ne dis rien, je gardai pour moi ce que je savais. Mais il y avait cette sacrée lanterne qui me tarabustait. Inutile de vous dire que je cherchai à m'expliquer, dans ma tête, la présence de la satanée lumière au moment du crime. Bien sûr elle n'était pas là pour éclairer la passerelle; mais comme je ne pouvais pas supposer que ce fût une étoile descendue du firmament et suspendue par un fil, je conclus qu'il y avait un troisième complice, lequel avait pour mission d'attirer à lui la victime, en lui faisant traverser le Frou sur la passerelle.

La lettre écrite au voyageur, portant la signature fausse d'un brave homme de Blaincourt, parlait d'un rendez-vous mystérieux avec un individu qu'on ne nommaît point. Cela m'expliqua la présence de l'homme à la lanterne de l'autre côté de la rivière; il avait été l'appât tendu au malheureux.

Mais toutes les maisons du village sont sur la rive droite du Frou; il n'y a absolument sur la rive gauche que le vieux château. Je mis mon faible esprit à la torture afin de comprendre pourquoi on avait donné le rendez-vous là, où il n'y a la nuit âme qui vive, plutôt que partout ailleurs.

— « Parbleu, me disais-je, pour faire monter la victime sur la passerelle et la jeter dans l'eau par un bon coup d'épaule. »

— Mais cela ne me satisfaisait point; car, si peu qu'il connût la localité, le voyageur devait savoir qu'il y avait seulement le château de l'autre côté de l'eau.



— » A deux heures après minuit, par un affreux temps noir, fait exprès pour le diable, et un vent à décorner les bœufs, mes deux pensionnaires arrivèrent; c'étaient deux femmes (page 317).

Bref, j'en arrivai à me dire : — « Voyons, voyons, est-ce que le père Grappier, cet ours mal léché, qui est le gardien du vieux château, aurait joué dans cette affaire un rôle de scélérat? » — Je résolus de savoir à quoi m'en tenir. Je veux bien vous avouer, monsieur, que j'étais alors très curieux, et que je le suis encore un peu aujourd'hui.

Je cherchai à me faire bien venir du père Grappier, à l'amadouer, à attirer sa confiance, enfin à jouer près de lui le rôle d'un ami, en flattant

ses goûts, en paraissant convaincu que, sous tous les rapports, il était un homme bien supérieur à moi.

— « Un jour qu'il sera ivre de vin ou d'eau-de-vie, me disais-je, je le ferai babiller. » — Je parvins à capter sa confiance; mais je vous assure, monsieur, que ce fut long et difficile. Ce vieux coquin, qui sortait on ne sait d'où, du bagne probablement, — je puis parler de lui à mon aise aujourd'hui qu'il n'existe plus, — n'était guère plus facile à aborder qu'une bête féroce dans sa tanière... Quand on l'approchait, il roulait des yeux farouches, qui donnaient la chair de poule; quand on avait la hardiesse de lui parler et qu'il voulait répondre, c'était par des paroles rauques, incompréhensibles souvent, qu'on aurait pu prendre pour le grognement d'un ours en colère.

Tel était le gardien du château, un vrai cerbère, comme vous voyez, bien qu'il n'eût qu'une seule tête; mais une tête si laide, si repoussante, qu'elle pouvait bien compter pour trois.

Le château, qui appartient à M. Morandot, un richissime banquier, était abandonné aux hiboux et aux lézards depuis de longues années, lorsqu'il fut loué un jour par des gens inconnus, lesquels investirent le père Grappier des doubles fonctions de portier et de régisseur.

J'arrivai donc à être l'ami, l'unique ami du vieux cerbère. Il me recevait avec plaisir et ne dédaignait pas de me faire, de temps à autre, une petite visite. Il me parlait de ses prouesses de jeune homme, de Paris, de Londres, où il avait habité, de ses longs voyages; mais il ne prononçait jamais un mot touchant les choses que je tenais à savoir. Si je le questionnais au sujet de ceux qu'il servait, il restait muet comme ce morceau de bois piqué en terre. Je le vis souvent gris, je puis dire ivre, n'ayant plus sa raison : eh bien, même alors, il se renfermait dans son mutisme absolu. Mais plus je rencontrais de difficulté à satisfaire ma curiosité, plus je mettais d'acharnement à découvrir ce que le vieux me cachait.

Mais, voyez-vous, monsieur, j'en aurais été certainement pour mes frais, si, au moment où je m'y attendais le moins, et parce qu'il le voulut ainsi, le père Grappier ne m'eût appris une bonne partie des choses qu'il onnaissait.

Voici comment cela arriva :

Un soir, le vieux vint me rendre visite.

— « Je ne me sens pas à mon aise, me dit-il; mais je t'avais promis de venir, me voilà. »

J'avais dans une bouteille un restant de vieux marc; je lui en versai la moitié d'un verre. Il en avala une gorgée.

— « Ah ! ah ! fit-il, ça me réchauffe l'intérieur, ça me fait du bien.

A petits coups il vida son verre. Nous causâmes peu; il était triste, sombre; il me répondait à peine. A onze heures, quand il voulut s'en aller, il ne put mettre un pied devant l'autre.

— « Tonnerre ! fit-il, je crois bien que, cette fois, je vas passer l'arme à gauche. »

Je l'aidai à se déshabiller et le couchai dans mon lit. Moi, je restai debout toute la nuit, le soignant de mon mieux. Le lendemain matin, il était beaucoup plus mal.

— « Veux-tu que j'aille chercher le médecin ? lui demandai-je.

— » Va, si tu veux, » me répondit-il.

Le médecin vint et prescrivit je ne sais plus quel remède.

— « Je ne vois pas qu'il y ait grand'chose à faire, dit-il; votre ami a le corps brûlé par les alcools; il peut s'éteindre d'un moment à l'autre comme une lampe qui n'a plus d'huile. »

Le médecin n'avait pas parlé bien haut; mais Grappier, qui avait l'oreille extrêmement fine, entendit.

— « Qu'est-ce qu'il t'a dit, le croque-mort ? me demanda-t-il après le départ du docteur.

— » Que je devais te soigner et que tu irais mieux demain.

— » Je n'aime pas qu'on me blague, La Bique; va, je sais bien que je suis foutu. »

J'essayai de rire. Il m'interrompit brusquement.

— « Le médecin t'a dit : « Il est perdu. » J'ai entendu.

— » Soit, mais tu sais bien que les médecins sont des ânes.

— » Possible; mais, vois-tu, je me sens. La Bique, j'ai de l'amitié pour toi; un autre m'aurait jeté à la porte comme un chien galeux, toi, tu m'as mis dans ton lit, tu m'as soigné... La Bique, veux-tu faire le curé ?

— » Hein, le curé ?

— » Oui.

— » Je ne comprends pas.

— » Tu es donc bien bête, La Bique ?

— » Explique-toi.

— » Suppose que je veuille faire comme qui dirait ma confession.

— » Ah !

— » Eh bien ! tu t'assiéras là, près du lit, et je te raconterai quelque chose. Avant, donne-moi une goutte de ta bonne eau-de-vie. »

Je vidai le reste de la bouteille dans un verre, que je lui mis dans la main. Il but la liqueur d'un trait.

— « Maintenant, assieds-toi. Y es-tu ?

— » Oui.

— » Alors, écoute, curé La Bique. »

Maintenant, monsieur, voici, autant que je vais pouvoir me le rappeler, ce que me dit le père Grappier :

— « Je suis un misérable, un affreux gredin, je le sais; mais que veux-tu? on n'est pas toujours ce qu'on aurait voulu être; enfin, je me console en me disant qu'il en existe pas mal d'autres sur la terre qui sont encore plus canailles que moi.

» Si tu crois que je vais te raconter mon histoire du commencement à la fin, tu te trompes; il y a dans ma vie un tas de choses que je ne veux pas dire. Pourtant, pour toi, afin de te distraire et aussi parce que ça va m'amuser de te dire ça, je vais prendre dans le tas et te raconter une histoire vraie, bien qu'elle ressemble à un conte genre Barbe-Bleue.

» Il y a de cela une dizaine d'années, j'étais en train de crever de misère à Paris, dans un chenil d'hôtel de la rue du Grenier-Saint-Lazare. Un camarade vint me trouver. Il me dit :

— « Il paraît, l'ancien, que tu as une fière réputation parmi les gens huppés; le grand chef, le maître, celui dont on ne sait pas le nom, qu'on ne voit jamais, a entendu parler de toi; bref, je viens te trouver, envoyé par un chef, pour te demander s'il ne te plairait pas de devenir intendant d'un château. »

» Comme tu le penses bien, La Bique, je ne refusai pas l'aubaine.

» Pas plus tard que le lendemain, le camarade vint me prendre et nous voilà en route pour arriver bientôt au vieux château de Blaincourt. Le camarade me fit entrer dans la cambuse qui avait été autrefois la demeure du portier, et me dit :

« Voilà ton logement. Le lit est bon, tu as une armoire pour serrer tes frusques et deux chaises pour t'asseoir. »

» Ça n'était guère cossu pour un intendant; mais un fonctionnaire de mon espèce n'est jamais difficile.

— « Maintenant, reprit le camarade, voici la consigne actuelle jusqu'à ce qu'il t'en soit donné une autre : tu dois être muet comme si l'on t'avait coupé la langue. »

» La recommandation était assez cocasse, vu que j'aurais été bien embarrassé pour dire ce que je ne savais point.

» Le camarade, en me quittant pour retourner à Paris, me laissa deux cents francs.

» Naturellement, j'avais en mains toutes les clefs du château. Mon premier soin fut de visiter l'immeuble de mon intendance. De vastes pièces puant le moisi, avec des plafonds crevassés, troués, des boiseries pourries, le délabrement le plus complet, quoi. D'ailleurs, pas l'ombre

d'un meuble. Cependant, dans la partie la plus reculée de cette vieille ruine, je trouvai deux chambres contiguës assez convenablement meublées. Dans chaque chambre il y avait un lit avec des draps blancs, des chaises, un fauteuil, une armoire et une commode-toilette. Tout cela était propret, mais on voyait que c'était du retapé, acheté au rabais chez quelque bric-à-brac. N'importe, je compris que je n'allais pas vivre seul longtemps au siège de mon intendance. Les deux chambres et surtout les deux lits m'annonçaient au moins deux locataires.

» Dans la grande cuisine, on avait mis aussi quelques ustensiles : poêlons, casseroles, etc... On allait donc faire la popote. Je me léchai d'avance les babines. Je descendis dans les caves, des caves superbes, mais vides. Il n'y eut qu'un caveau où je ne pus pas entrer, n'en ayant point la clef; c'est là qu'était enfermée la provision de vin pour plus tard.

» Au bout de quelques jours le camarade revint. Il était nuit et j'allais me coucher, n'ayant rien de mieux à faire.

— « Attention ! me dit-il, on t'amène cette nuit deux pensionnaires ; celui qui les accompagne est un gaillard devant lequel il ne faut pas broncher ; donc, attention !

— » Est-ce le maître ? demandai-je.

— » Es-tu fou ? me répondit-il, tu sais bien qu'on ne voit jamais le maître.

— » Enfin, c'est un chef?

— » Probable.

— » Comment se nomme-t-il ?

— » On ne sait jamais les noms des chefs. A ce sujet, je te donne un avis : il est dangereux d'être trop curieux dans la compagnie à laquelle tu appartiens. Quand on ne te dit pas d'écouter et de regarder, tu ne dois ni entendre ni voir. Tu as compris ?

— » Oui.

— » A bon entendeur, salut !

— » A deux heures après minuit, par un affreux temps noir, fait exprès pour le diable, et un vent à décorner les bœufs, mes deux pensionnaires arrivèrent; c'étaient deux femmes. L'une, grande, forte, encore jolie, pouvait avoir trente-cinq ans : je devinai tout de suite qu'elle venait avec l'autre pour lui tenir compagnie et la servir. Celle-ci était beaucoup plus jeune que la première; elle n'avait certainement pas plus de vingt ans. Elle était aussi moins grande que l'autre, mais une taille, une taille... faite au tour, quoi. Quoique très pâle, ayant les yeux égarés et l'air maladif, c'était la plus ravissante créature qu'on pût voir. Une merveille, La Bique, une merveille ! »

A ce moment, M. Lagarde s'agita sur son siège avec un malaise visible.

— Est-ce que ça vous ennuie, monsieur? demanda le mendiant.

— Non, père Monot, non; je vous écoute, au contraire, avec la plus vive attention; continuez, continuez.

— « Je n'ai pas à te faire, mon vieux La Bique, le portrait de l'individu qui m'amenait les deux femmes. Je ne suis pas beau, n'est-ce pas? Eh bien, il était encore plus vilain que moi. Il me regarda avec ses petits yeux gris, froids et perçants comme une lame, et moi, un dur à cuire, j'eus si peur que je sentis mon sang se figer dans mes veines.

» Mais passons. Quand les dames furent installées dans les chambres, l'homme terrible vint me retrouver dans ma niche.

— » Je sais que tu es discret, me dit-il de sa voix rude; quand tu ne veux pas parler, un poignard piquant ta poitrine ou un fer rouge sur ton front ne te ferait pas remuer la langue; on te connaît depuis longtemps; on sait que tu as fait tes preuves; c'est pour cela qu'on t'a placé ici. Tu es le gardien de ce château; nul n'y doit entrer, aucun être humain ne doit s'en approcher. Il faut que tu sois un dogue à l'attache; si ce n'est pas assez que tu sois un chien toujours prêt à mordre, sois un loup, une panthère, un jaguar, ou n'importe quelle autre bête féroce.

» Tu as un défaut : tu bois et tu t'enivres; mais quand tu es ivre tu es plus cruel que jamais, et ta férocité n'a plus de bornes. Dans ces conditions, ton défaut est une qualité pour ceux que tu sers. Tu pourras donc te livrer à ta passion d'ivrogne, et boire autant que tu voudras, car l'argent ne te manquera point.

» Mais prends garde! avec nous, la faute la plus légère est une trahison, un crime. Si tu laisses échapper seulement un mot que tu aurais dû garder ou si tu manques de vigilance un seul instant, un poignard enfoncé dans ta gorge sera ta récompense. Si, au contraire, tu es dévoué et fidèle, tu recevras dix mille francs quand ta mission ici sera terminée. »

» Il me mit quelques pièces d'or dans la main; puis, suivi de mon camarade, il monta dans la voiture qui l'attendait, et, bientôt, tous deux disparurent. Je compris qu'ils ne tenaient pas à se faire voir dans le pays. Dès le lendemain, je compris également, et avec facilité, que la jeune dame était séquestrée, et que mes pompeuses fonctions d'intendant se réduisaient à être le gardien d'une prison.

« Bien que je ne visse presque jamais ma jeune pensionnaire, que sa compagne, également sa gardienne et sa geôlière, laissait rarement sortir de sa chambre, je ne tardai pas à savoir qu'elle était enceinte de plusieurs mois et que, chose effroyablement triste, elle était folle. »

M. Lagarde laissa échapper une exclamation rauque. Livide, la figure décomposée, il ressemblait à un malheureux à l'agonie.

— Monsieur! s'écria le père La Bique, vous vous trouvez mal!

Ces paroles ranimèrent subitement M. Lagarde.

— Non, ce n'est rien, dit-il en se redressant; mais, voyez-vous, père Monot, votre récit est terrifiant.

Cet homme était tellement maître de lui, quand il le voulait, qu'il n'y avait déjà plus aucune trace d'émotion sur son visage.

— Si vous le voulez, monsieur, reprit le vieux mendiant, je ne vous en dirai pas davantage.

Les yeux de M. Lagarde étincelèrent.

— Dussé-je mourir d'épouvante et d'horreur en entendant ce que vous allez me dire, s'écria-t-il, je vous écouterai jusqu'au bout!

X

UNE CLARTÉ DANS L'OMBRE

Le père La Bique continua :

— Inutile de vous dire, monsieur, que c'est toujours, étant étendu sur mon lit, le père Grappier qui parle.

— « La pauvre petite dame avait perdu la raison à la suite de je ne sais quelle catastrophe; je n'ai jamais su le fin mot de l'affaire.

» Un beau jour ou plutôt au milieu d'une belle nuit étoilée, ma folle mit au monde un gros poupon du sexe masculin. »

— Un fils! exclama M. Lagarde, incapable de se contenir.

— Oui, monsieur, c'était un garçon.

— Continuez, père Monot, continuez, mon ami.

— « Bien entendu, on n'avait pas appelé un médecin; c'est la gardienne, — ah! quelle gaillarde, — qui fit l'office d'une sage-femme. Il va sans dire aussi qu'on n'alla point conter à la mairie de Blaincourt qu'il venait de naître au château un enfant de père inconnu et de mère folle.

» Cela n'empêcha pas le moutard de vivre; il se portait, au contraire,

à merveille et il avait un appétit... Aussitôt après sa naissance on l'avait enlevé à sa mère, qui ne le revit plus. Je crois même, — que le diable ne m'en veuille pas de dire cela, — que la maman ne se douta même pas qu'elle avait donné le jour à un enfant. »

Cette phrase fut ponctuée par un soupir de M. Lagarde.

— « On m'avait fait acheter depuis quelque temps une belle chèvre blanche, qui vivait en liberté dans le parc; mais la bonne bête avait bien soin de venir, matin et soir, se faire débarrasser du lait qui la gênait. Tu comprends, père La Bique, que la chèvre blanche fut la nourrice du marmot. Ah! le petit gueux, quand il fut assez grand pour courir, on n'eut plus besoin de traire la bête; il savait la trouver dans le parc et il la tetait.

» Quand la bique, — ce n'est pas de toi que je parle, — ne voyait pas arriver assez tôt son nourrisson, elle le cherchait en l'appelant : bé, bé, bé... Ah! la mâtine... C'est égal, c'était une bonne bête!

» A voir ce qu'on faisait de la mère, je m'étonnai qu'on laissât vivre l'enfant. Vrai, je m'attendais à recevoir, d'un moment à l'autre, l'ordre de le fourrer dans un sac bien cousu et d'aller le jeter dans la rivière un jour qu'elle se transformerait en torrent. Je me trompais, on ne me donna point cet ordre que, peut-être, je n'aurais pas exécuté.

» Vois-tu, mon vieux La Bique, il arrive souvent que les plus scélérats eux-mêmes reculent devant un assassinat, surtout quand ils ne le jugent pas absolument nécessaire.

» Quelques années s'écoulèrent pendant lesquelles je ne vis qu'une seule fois l'homme au regard d'acier. Quant à mon camarade, plus de nouvelles.

» Un jour, au moment où je m'y attendais le moins, un personnage, vêtu en paysan, entra dans mon taudis; c'était l'homme.

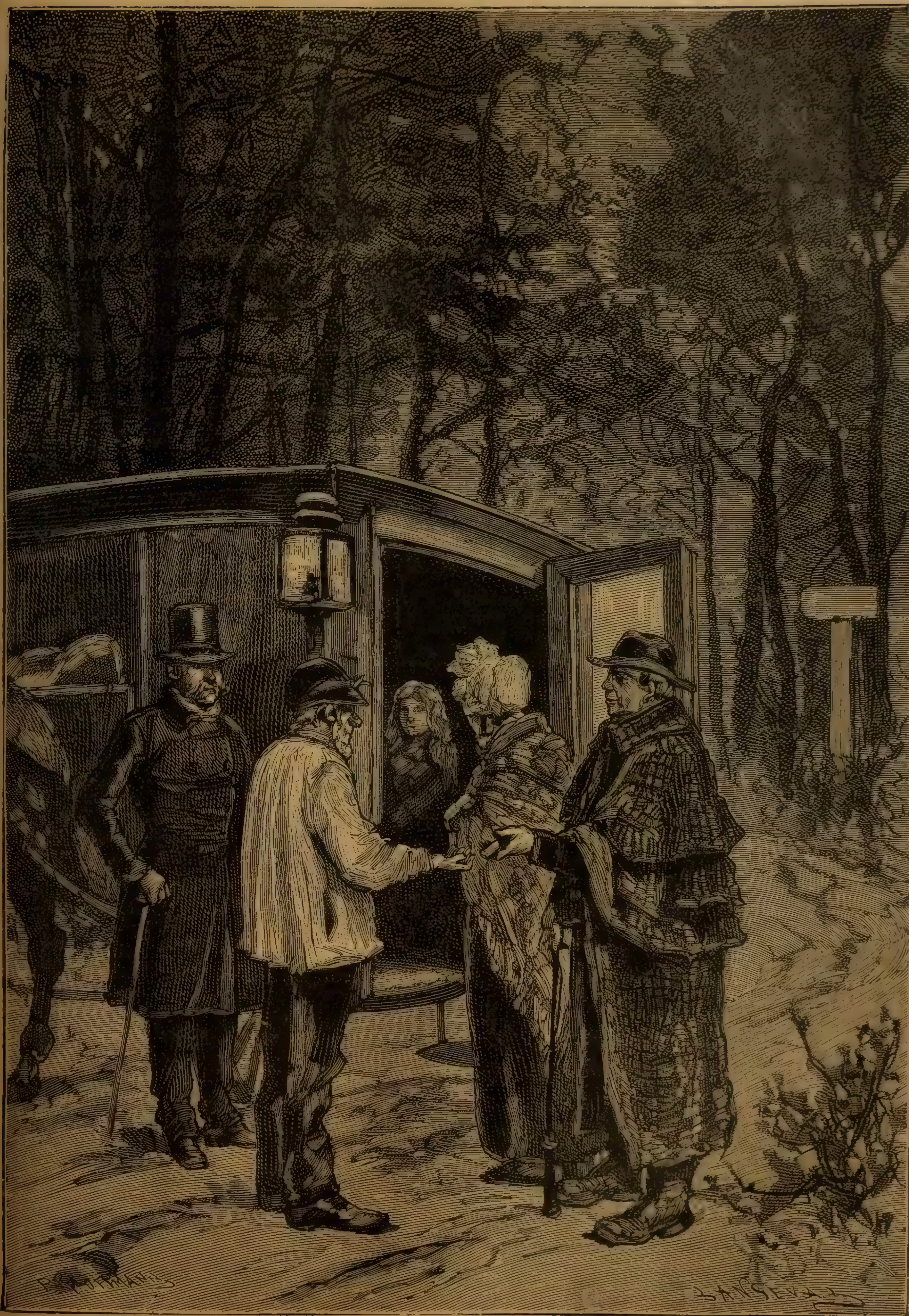
— « Ce soir, me dit-il, à onze heures et demie précises, tu te trouveras, avec ta lanterne allumée, près du mur du parc, à cent pas de la petite porte, du côté de la rivière. Tu resteras immobile et attendras.

» Dès que tu entendras pousser un cri, tu éteindras la lumière et tu rentreras chez toi. Surtout, sois exact. Je te recommande, dans ton intérêt, de ne pas te soûler ce soir. »

» Après m'avoir dit cela, il me quitta brusquement.

» A onze heures et demie, j'étais avec ma lanterne à l'endroit indiqué. J'entendis un cri, je soufflai le bout de chandelle et je regagnai mon gîte.

» Le lendemain, j'appris qu'on avait trouvé un homme noyé au bas du moulin. Avant même de rien savoir de l'enquête des magistrats, je me



« Et les mille francs tombèrent dans ma main » (page 325).

dis : C'est mon homme qui a fait le coup. Pourquoi lui et l'autre ont-ils noyé ce pauvre homme? Je n'en sais rien, mon vieux La Bique.

» Mais il faut bien croire qu'il était gênant pour quelqu'un.

» Peu de temps après, un soir, à la brune, une voiture s'arrêta devant ma porte. Un voyageur en descendit. C'était l'homme.

— » Grappier, me dit-il, je viens chercher tes pensionnaires.

— » Ah!

— » Et le môme, qu'en fais-tu?

— » Rien. Il est dans le parc avec la chèvre. Il vit comme il l'entend et fait ce qu'il veut; je ne m'en occupe guère. Toutefois, comme on me l'a ordonné, je le garde à vue. Il aime coucher à la belle étoile, je le laisse faire. Tous les jours je lui porte, dans un endroit du parc, un morceau de pain, qu'il vient prendre.

— » Prends garde qu'il ne s'échappe.

— » Sous ce rapport, rien à craindre.

— » Oui, il est encore trop jeune pour escalader un mur.

— » Et puis il a bien trop peur du monde.

— » Est-ce que tu lui parles quelquefois?

— » Jamais! On me l'a défendu. D'ailleurs, du plus loin qu'il m'aperçoit, il se sauve comme un lapin qui sent le chien courant; je suis son croquemitaine.

— » Bien, bien.

— » S'il cause, c'est avec sa chèvre.

— » Il est fort, vigoureux?

— » Un jeune chêne.

— » Ainsi, il n'a pas envie de mourir?

— » Quant à ça, non.

» L'homme resta un moment silencieux et murmura :

— » Laissons aller les choses; plus tard on verra.

» Il resta à peine une heure dans la maison. Il partit emmenant la folle et l'autre femme. Je n'ai jamais su où l'on avait conduit la pauvre insensée. Qu'est-elle devenue? Je l'ignore. »

M. Lagarde laissa échapper un nouveau soupir. Ce fut tout. Il conservait son impassibilité.

« Je n'avais plus ma prisonnière à garder : toutefois, il ne fut rien changé à ma consigne. Il y avait le petit qui grandissait comme un jeune pin! Je répondais de lui sur ma vie. A la fin, on craignit que, vivant dans le parc en liberté, ainsi qu'un véritable petit sauvage, il ne prît la fuite un beau matin. Ordre me fut donné de le tenir enfermé dans un endroit bien clos, afin de prévenir toute tentative d'évasion. J'obéis. Je retins

l'enfant, captif, dans une cour intérieure, assez vaste, que j'appropriai pour la circonstance.

» Il n'était pas difficile, le malheureux; je le nourrissais avec n'importe quoi : du pain, des pâtées de pommes de terre, des feuilles de chou, des carottes crues et autres légumes, qu'il croquait comme un lapin, des noix, des fèves, enfin des fruits de toutes sortes; de la viande, jamais; pour boisson de l'eau, qu'il buvait à même dans un baquet.

» Comme il avait de moi une peur bleue, je ne me montrais presque jamais à lui; je lui passais sa nourriture par un trou que j'avais pratiqué au bas d'une porte.

» Je ne sais pas si on l'avait condamné à ce régime dans l'espoir qu'il dépérirait et, finalement, tournerait de l'œil; mais alors on s'était joliment trompé : loin de perdre sa santé, il devenait de jour en jour plus robuste. »

— Oh! les monstres! les monstres! murmura M. Lagarde.

— C'est bien vrai, monsieur; il fallait que ces gens-là n'eussent pas un cœur d'homme pour traiter ainsi un pauvre petit enfant. Ce que je vous raconte vous impressionne d'une façon terrible, monsieur : vous êtes pâle comme un mort, et, à chaque instant, je vois votre visage changer d'expression.

— Ne faites pas attention à mon agitation, père Monot; vous devez voir aussi avec quel intérêt passionné je vous écoute; oh! oui, je vous écoute avec angoisse.

— Je continue.

« Trois ans et quelques mois s'étaient écoulés depuis la dernière visite que m'avait faite l'homme mystérieux et terrible, lorsqu'il fit au château une nouvelle et dernière apparition. Cette fois, il arriva encore dans la nuit, en voiture, et accompagné d'un individu que je ne connaissais point.

— » Je viens te débarrasser du gosse, me dit-il.

» Je ne pus cacher ma joie.

— » Il paraît que cela te fait plaisir, reprit-il?

— » Oui.

— » Pourquoi?

— » Parce que j'espère que ma mission est terminée.

— » Elle l'est, en effet; mais, pour certaines raisons qu'il est inutile de te faire connaître, il faut que tu restes ici quelques mois encore.

— » Je resterai.

— » Nous allons prendre ton élève et tu viendras avec nous.

— » Où?

— » Tu le verras.

» Une heure après, la voiture, attelée d'un excellent cheval, nous emportait sur la route. Pour venir à bout du petit, on avait été obligé de le garrotter et de le bâillonner afin de l'empêcher de crier. Au bout d'une heure, on lui enleva le bâillon, mais on ne délia point ses membres.

» Pendant près de cinq heures le cheval trotta comme un enragé. Le jour commençait à paraître. Nous nous trouvions au milieu d'une forêt. Sur un signe de l'homme, le cocher arrêta son cheval; l'homme sauta à terre, referma la portière et le cheval reprit son galop. Au bout d'un quart d'heure, notre voiture s'arrêta de nouveau à quelques pas d'une autre voiture, venant en sens inverse et qui s'arrêta également.

» En même temps que nous mettions pied à terre, un homme et une femme descendaient de l'autre voiture. Ils vinrent à nous.

— » Voilà la personne dont je vous ai parlé, leur dit mon compagnon, en me désignant.

— » Bien, fit l'homme. Et le sujet?

» Le petit était resté dans la voiture. Mon compagnon le leur montra. Ils l'examinèrent avec attention, le palpèrent, lui passèrent les mains dans les cheveux.

— » Bien, bien, bien, fit l'homme, évidemment satisfait.

— » Oui, très bien, appuya la femme.

» Ils causèrent un instant à voix basse; mais j'entendis que l'homme disait:

— » C'est une mine d'or.

» A quoi la femme répondit:

— » Il faudra doubler le nombre des places de la baraque.

» Ce fut suffisant; j'avais compris que nous étions en présence de deux saltimbanques, probablement le mari et la femme.

— » Eh bien, que concluez-vous? demanda mon compagnon.

» Le saltimbanque tira de sa poche un rouleau d'or et dit:

— » Voilà.

— » Donnez à monsieur, dit mon compagnon, c'est pour lui que j'ai fait le marché.

» Et les mille francs tombèrent dans ma main. »

— Oh! vendu à des saltimbanques! soupira M. Lagarde.

— « Ainsi que vous vous y êtes engagés, reprit mon compagnon, vous partez dès aujourd'hui pour aller exploiter dans le Midi.

— » C'est notre intérêt, répondit l'homme.

— » Et vous ne reparaîtrez dans l'Est que dans quelques années.

— » C'est convenu. »

« Alors l'enfant fut transporté de notre voiture dans celle des saltimbanques, laquelle, un instant après, s'éloignait rapidement.

» Le chef, que nous avions laissé plus loin, parce qu'il n'avait pas voulu se montrer aux saltimbanques, nous rejoignit.

— » Tu vas retourner à Blaincourt, me dit-il; tu viens de recevoir mille francs : c'est en attendant qu'on te donne le reste de la somme qui t'a été promise. Bon voyage. Dans trois ou quatre mois tu me reverras.

» Lui et son compagnon remontèrent dans la voiture, et ils partirent.

» Je m'acheminai pédestrement vers Blaincourt où j'arrivai dans la nuit, non sans avoir été obligé de demander plusieurs fois mon chemin.

» Que te dirai-je encore, mon vieux La Bique? Depuis, on a cessé de me payer les honoraires de mes fonctions d'intendant. J'ai attendu trois mois, quatre mois; l'homme n'a pas reparu; j'attends toujours mes neuf mille francs et ma liberté. Et, en attendant cela, j'ai tant et tant écorné les mille francs du saltimbanque que ce qu'il en reste n'est presque plus qu'un souvenir.

» Le maître et les autres m'ont oublié, ou bien ils sont morts. Baste, chacun à son tour il faut qu'on fiche le camp. Quant à moi, il est grand temps que je fasse la grande culbute. Tiens, fouille dans mes poches, tu y trouveras trois pièces de cinq francs; voilà ce qui reste de mon opulence, juste de quoi payer le fossoyeur qui creusera le trou où j'irai pourrir. »

Après un moment de silence, il se souleva sur le lit et reprit :

— « Es-tu satisfait d'avoir entendu ma confession, curé La Bique? Oui, n'est-ce pas? Je ne te demande point de me donner l'absolution; va, je n'ai pas besoin de cette machine-là pour m'en aller au diable. »

— Voilà, monsieur, acheva le vieux mendiant, ce que le père Grappier m'a raconté. Il est évident que l'homme inconnu jeté dans le Frou avait découvert que la jeune femme folle et son enfant étaient séquestrés dans le vieux château. Il pouvait agir, instruire la justice, réclamer la punition des coupables; devenu très dangereux pour eux, les brigands se sont débarrassés de lui. Enfin, monsieur, j'ai toujours pensé et je pense encore que, si la justice était instruite des choses qui se sont passées dans le vieux château, elle aurait dans les mains un fil conducteur qui lui ferait faire d'importantes découvertes.

Le père Grappier mourut dans mon lit; il s'éteignit tout d'un coup, ainsi que l'avait dit le médecin, comme la mèche desséchée d'une lampe.

XI

OU IL EST FAIT JUSTICE DE LA LÉGENDE DU SAUVAGE

Il y eut un assez long silence.

M. Lagarde repassait dans sa mémoire les choses aussi étranges que terribles qu'il venait d'entendre.

A force de volonté, il parvenait à se contenir, à ne point laisser deviner ce qui se passait en lui par des démonstrations extérieures.

— Père Monot, dit-il, j'ai encore quelques questions à vous adresser.

— Si je peux, monsieur, j'y répondrai.

— Quand vous partez en tournée, vous allez quelquefois très loin?

— A dix lieues d'ici et même plus.

— Avez-vous pu savoir si les saltimbanques, qui ont acheté l'enfant, ont reparu dans les Vosges?

— Oui, monsieur, ils sont revenus dans nos pays au bout de quelques années.

— Avec l'enfant?

— Avec l'enfant, monsieur, ou plutôt avec le jeune homme, car il avait vieilli et grandi. Je puis même vous dire qu'ils ont dû amasser une assez belle fortune, grâce à leur sauvage, qu'ils montraient au public les jours de fête et de foire.

— Est-ce que vous l'avez vu? demanda vivement M. Lagarde.

— Non, monsieur; mais à Remiremont, à Gérardmer, à Épinal et dans n'importe quelle autre ville de l'Est, vous trouverez facilement des gens à qui il a été offert en spectacle.

— Le malheureux enfant!

— Vous pouvez le dire, monsieur, malheureux sous tous les rapports.

— N'a-t-on point soupçonné, à Blaincourt, ce qui se passait au château?

— On n'a jamais rien su, grâce à la prudence et aux précautions prises par les misérables.

— Pouvez-vous me fournir quelques renseignements au sujet de la pauvre folle?

— Aucun, monsieur; comme je vous l'ai dit, le père Grappier lui-même n'a jamais su ce qu'elle était devenue.

— Revenons à... au jeune sauvage. Les saltimbanques sont-ils toujours dans l'Est?

— Longtemps avant la guerre, ils avaient tout à fait disparu du pays.

— Ah!... Mais n'importe, je les retrouverai.

— Ce n'est pas chose impossible; toutefois, je dois vous dire qu'ils n'exercent plus leur métier. Se trouvant assez riches, sans doute, ils ont vendu leur baraque.

— Je me mettrai sur la piste de leur successeur.

— Est-ce pour retrouver le sauvage, monsieur?

— Certainement.

— En ce cas, il est inutile que vous couriez après les saltimbanques.

— Que voulez-vous dire?

— Un beau jour, le sauvage a faussé compagnie à ceux qui l'avaient acheté. Las du rôle triste et misérable qu'on lui faisait jouer, il s'est échappé de sa cage et a pris la fuite.

— Et on ne sait plus ce qu'il est devenu? exclama M. Lagarde.

— Attendez, monsieur, attendez. Quand le sauvage s'est échappé, les saltimbanques visitaient nos villes des Vosges. Or, un jour, un sauvage fut aperçu dans la forêt de Mareille.

— De Mareille?

— Quoi! vous ne savez pas cela?

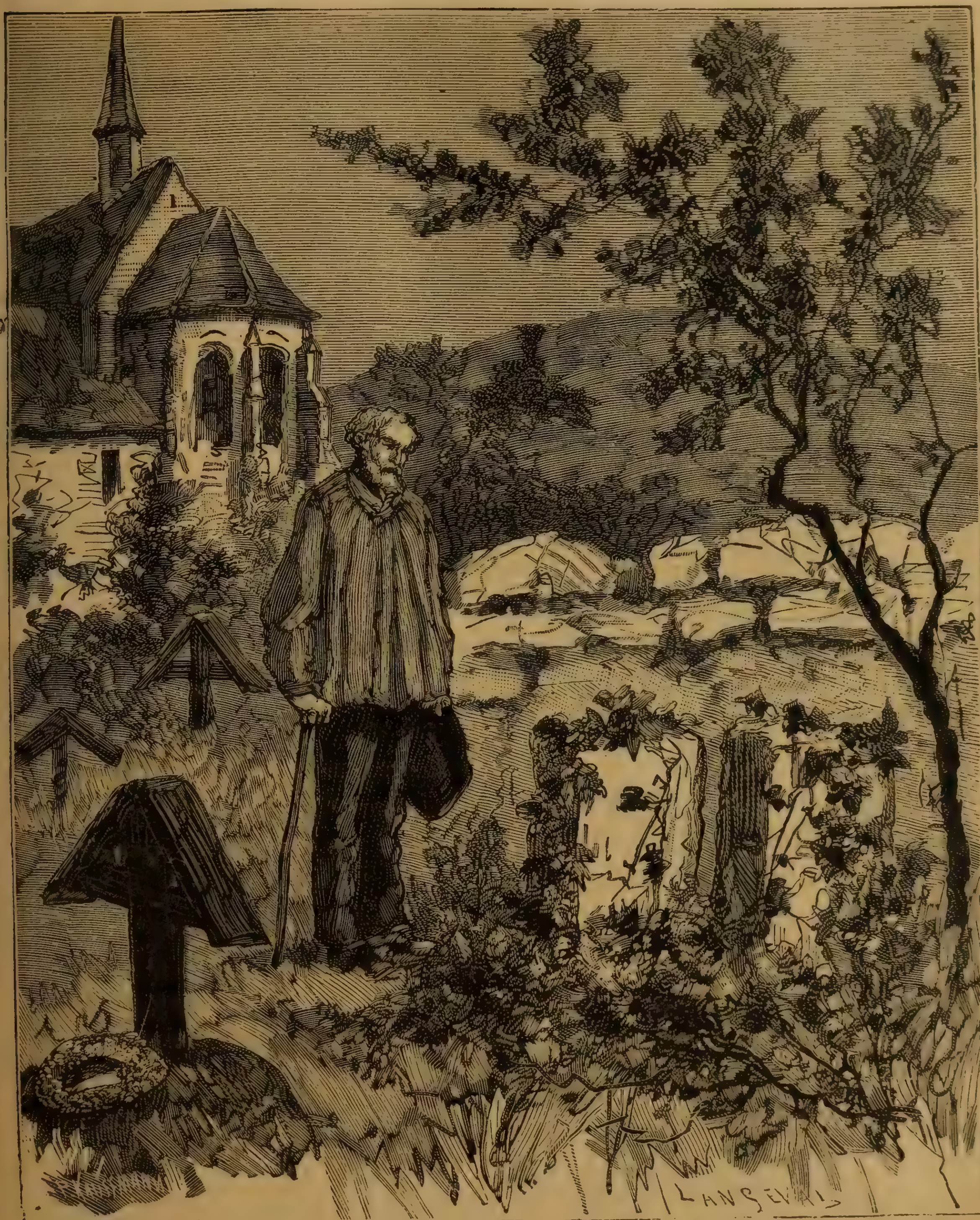
— Comment le saurai-je?

— Jacques Grandin aurait pu vous raconter beaucoup mieux que moi l'histoire du sauvage de la forêt de Mareille. Mais, puisque Jacques ne vous a point parlé de lui, je vais vous dire ce que je sais.

Et le vieux mendiant fit à M. Lagarde le récit d'une partie des faits que nous connaissons.

— On vous racontera dans la contrée des choses incroyables au sujet du sauvage de la Bosse-Grise, poursuivit-il : on vous dira qu'il est né à Voulvent et est le fils d'un bûcheron; qu'un jour, à l'âge de deux ans, il fut enlevé par une louve, qui voulait le donner en pâture à ses petits; que la louve, n'ayant plus trouvé dans son repaire ses louveteaux, lesquels avaient été pris en son absence par des chasseurs, s'était prise d'affection pour l'enfant et l'avait élevé. Mais ça, c'est tout simplement absurde, un conte à faire dormir debout.

Le sauvage de la forêt de Mareille est celui qui, enfant, vivait déjà



...M. Lagarde s'arrêta devant les deux pierres noircies par le temps et la pluie,... (page 331).

à l'état sauvage, en compagnie d'une chèvre, dans le parc du château de Blaincourt; le malheureux que, plus tard, des saltimbanques exhibaient aux yeux du public comme une bête curieuse ou un phénomène.

M. Lagarde appuya fortement sa main sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Maintenant, monsieur, ajouta le père La Bique, Jean Loup n'est plus dans les bois de Mareille.

— Il n'y est plus? fit M. Lagarde, où donc est-il?

— Les gendarmes l'ont pris; il est en prison!

— En prison! exclama M. Lagarde, en se dressant comme mû par un ressort.

Cette fois, malgré son empire sur lui-même, il lui était impossible de se maîtriser.

— En prison, répéta-t-il, en prison! Et pourquoi?

Le vieux mendiant répondit en disant quelle grave accusation pesait sur Jean Loup.

— Ce malheureux n'a pas fait cela! s'écria l'étranger; l'accuser est une infamie!

Le père La Bique le regarda avec une nouvelle surprise. Puis, secouant la tête :

— C'est la pauvre Jeanne Vaillant elle-même qui l'a accusé, répliqua-t-il, dans une lettre qu'elle a écrite au vieux capitaine Vaillant avant d'aller se jeter dans la rivière.

M. Lagarde prit sa tête dans ses mains et retomba lourdement sur son escabeau, comme un homme écrasé.

— Que de malheurs, mon Dieu! et que de monstruosités! murmura-t-il.

Il resta longtemps immobile, silencieux, absorbé, perdu dans le dédale de ses pensées.

— Singulier personnage! se disait le vieux mendiant; il est impossible de deviner ce qu'il pense. Quel intérêt peut-il avoir à connaître ce que je viens de lui dire? C'est drôle, c'est drôle... Je voudrais bien savoir qui il est. J'aurais bien la hardiesse de le lui demander; mais à quoi bon? il ne me répondrait point.

M. Lagarde releva la tête.

— Quelle heure peut-il être? demanda-t-il d'un ton presque calme.

— Bientôt quatre heures.

— Où se trouve le cimetière de Blaincourt?

— A l'entrée du village, à droite, sur la pente.

— Peut-on y entrer librement?

— Certainement, monsieur; il n'y a qu'une simple petite porte de fer, à claire-voie, qui tourne sur ses vieux gonds rouillés et qu'on ne ferme jamais à clef.

— Je vais aller au cimetière. Trouverai-je facilement l'endroit où ont été enterrées les deux victimes?

— Oui, monsieur, facilement. Notre cimetière est un petit carré de terre, entouré de quatre murs, et non un grand parc comme le cimetière

du Père-Lachaise. Au fond de l'enclos, contre le mur de l'ouest, vous verrez deux grosses pierres carrées, plantées l'une près de l'autre et qui ne sont pas encore entièrement cachées par le lierre qui grimpe autour; sur chaque pierre une même date est gravée; c'est tout. C'est là, monsieur, sous ces pierres, qu'on a mis les deux cercueils.

M. Lagarde se leva.

— Père Monot, dit-il en serrant la main du mendiant, je vous remercie de votre complaisance, de votre bon vouloir, de m'avoir appris tant de choses terribles, malgré votre répugnance à parler; vous pouvez compter sur mon éternelle reconnaissance. Votre existence tranquille ne sera pas troublée, je vous le promets; non, vous n'aurez pas à répéter vos paroles devant un juge d'instruction.

Père Monot, je vous dois beaucoup; mais je saurai m'acquitter envers vous. Et attendant, vous allez accepter ces quelques pièces d'or.

Le mendiant commença une phrase de refus.

— Vous me désobligeriez, interrompit l'étranger; prenez, prenez ceci. A votre âge, on a besoin de bien des choses, de certaines douceurs.

— Enfin, monsieur, puisque vous le voulez absolument...

— A la bonne heure. Maintenant, je vous quitte; au revoir!

L'étranger s'éloigna rapidement.

— C'est égal, grommela le père La Bique entre ses dents, je voudrais bien savoir qui il est, ce généreux monsieur.

Un quart d'heure après, M. Lagarde entrait dans le cimetière de Blaincourt.

Plusieurs personnes le virent ouvrir la porte de la nécropole et se glisser à travers les tombes; mais il n'attira pas autrement leur attention, et elles ne s'étonnèrent point qu'un personnage qui leur était inconnu rendît visite à leurs morts.

Sans avoir cherché longtemps, M. Lagarde s'arrêta devant les deux pierres noircies par le temps et la pluie, et grossièrement taillées dans des blocs de granit.

Il se découvrit et s'agenouilla.

— Pauvre Charles, pauvre Zélima! prononça-t-il d'une voix lente, pleine de larmes; vous aussi, frappés tous les deux, vous avez été victimes de votre affection et de votre dévouement!...

Je ne sais pas encore quel sera le châtiment des infâmes; mais vous serez vengés!

Votre chère orpheline est devenue mon enfant; ah! c'est le moins que je vous devais! Du haut des cieux, continuez de veiller sur la pauvre Jeanne...

Que vos deux âmes, unies à la mienne, demandent à Dieu de lui rendre la raison!

Il resta encore un instant la tête inclinée, comme en prière; puis il se releva, prononça le mot : « Adieu! » et sortit du cimetière.

XII

LES DEUX AMIS DE L'ARMÉE DE LA LOIRE

Le surlendemain, vers trois heures de l'après-midi, M. Lagarde arrivait à Mareille.

Il ne portait plus sa défroque de paysan; il l'avait remplacée par un vêtement de drap d'Elbeuf, qui lui donnait l'aspect d'un bon bourgeois de province.

— Veuillez, je vous prie, m'indiquer la demeure du vieux capitaine Jacques Vaillant, dit-il à la première personne qu'il rencontra dans le village.

— Monsieur, vous n'avez qu'à suivre la rue jusqu'au bout; la dernière maison à gauche, bien facile à reconnaître, est celle du capitaine.

— Je trouverai probablement le lieutenant Grandin chez M. Vaillant.

— Sûrement, monsieur. L'officier Grandin est le filleul du capitaine, et, naturellement, n'ayant plus aucun parent à Mareille, c'est chez son parrain qu'il est venu passer son congé.

L'étranger remercia et continua son chemin.

Il se trouva bientôt devant la maison. Il frappa. Voyant qu'on ne venait pas lui ouvrir, il tourna le bouton, poussa la porte et entra. Il n'avait pas eu le temps de traverser la petite cour, que Gertrude parut sur le seuil de l'habitation pour le recevoir.

— Vous êtes sans doute l'excellente Gertrude, la gouvernante de M. Jacques Vaillant? dit-il.

La brave femme n'essaya pas de cacher sa surprise.

— Monsieur sait mon nom! fit-elle; oui, monsieur, je suis Gertrude.

— Le lieutenant Grandin est-il ici, en ce moment?

— Oui, monsieur.

— J'en suis heureux; car, n'ayant pas l'honneur d'être connu de votre maître, c'est le lieutenant que je désire voir d'abord.

— Puis-je vous demander, monsieur?...

— Mon nom? Je me nomme Lagarde.

— Vous, monsieur? c'est vous! exclama Gertrude. Mon Dieu, vont-ils être contents! Mais dix fois, vingt fois par jour, monsieur, on parle de vous ici! Venez, venez vite, monsieur; tous deux sont dans le jardin; ah! vont-ils être contents!

Gertrude était dans tous ses états. Elle courut devant en criant :

— Monsieur Jacques, monsieur Vaillant, c'est M. Lagarde!

Au fond du jardin deux exclamations répondirent. Puis Jacques Grandin s'élança comme un trait et vint tomber, palpitant d'émotion, dans les bras de son ami le franc-tireur.

Le vieux capitaine arriva près d'eux.

— Monsieur Lagarde, dit Jacques, je suis heureux de vous présenter le capitaine Jacques Vaillant, mon parrain.

— Et votre second père, mon cher Jacques, ajouta M. Lagarde; c'est vous qui me l'avez dit.

— Oh! oui, mon second père, fit le jeune homme.

Jacques Vaillant et M. Lagarde se serrèrent la main.

— Moi, dit Gertrude, toujours à la hauteur des circonstances, je cours chercher des provisions.

— Monsieur Vaillant, reprit M. Lagarde, avec un accent d'émotion profonde, je sais quelles sont vos douleurs; des paroles de consolation seraient superflues. Allez, il existe d'autres malheurs, j'en connais, plus grands encore que les vôtres.

On entra dans la maison, et les trois hommes causèrent intimement dans la salle à manger jusqu'au retour de Gertrude.

— Je pense, monsieur Lagarde, dit Jacques Vaillant, que vous resterez quelques jours avec nous.

— Plusieurs jours, c'est impossible; mais je puis vous donner la journée de demain tout entière. Cependant, si je devais vous occasionner le moindre dérangement...

— En aucune façon, répliqua vivement l'ancien dragon; nous n'avons qu'une chambre à vous donner, et c'est celle de notre pauvre Jeanne.

— Je coucherai dans ce lieu plein de douloureux souvenirs.

Jacques Vaillant se leva en disant qu'il avait quelqu'un à voir dans le village. C'était un prétexte pour sortir. En réalité, il voulait ménager à ses hôtes une causerie en tête à tête.

— Jacques, mon cher Jacques, dit M. Lagarde au jeune officier, quand ils furent seuls, avant de venir à Mareille, je me suis informé et j'ai tout appris; ah! mon ami, je vous plains sincèrement; comme vous avez dû souffrir.

— Je souffre encore, et je souffrirai toujours. Ici, devant ce vieillard, qui vient de nous quitter et que ce coup terrible a écrasé, j'ai encore la force de contenir mon désespoir pour ne pas envenimer les plaies de son cœur; mais plus tard... Vous me disiez naguère : « Vous pouvez avoir de belles espérances, l'avenir vous promet beaucoup... » Sans doute, un chemin facile m'est ouvert et, par le travail, je pourrais arriver à une position enviable. Mais pourquoi? pour qui puis-je avoir de l'ambition maintenant? Ai-je besoin de la fortune, quand je n'ai plus le bonheur à espérer? Hélas! ce qui me donnait la force et le courage n'existe plus! Je suis anéanti; en moi, tous les ressorts se sont brisés, toute flamme est éteinte... Tenez, si un nouveau danger menaçait la France, je crois que je manquerais de patriotisme!

M. Lagarde resta un moment silencieux et répondit.

— Vous vous plaignez bien amèrement, Jacques; ah! je comprends votre douleur! Mais, permettez-moi de vous le dire, mon ami, votre malheur n'est rien, entendez-vous? rien, à côté des miens. Et pourtant je ne me laisse pas abattre, je reste debout; je conserve ma force, mon courage, et j'espère!

Le jeune homme tressaillit et se redressa :

— Je serais comme vous si je pouvais espérer! s'écria-t-il.

— Eh bien, espérez donc!

— Elle est morte! soupira Jacques.

M. Lagarde fut sur le point de lui crier :

— Jeanne existe!

Mais il se retint; car ce n'était pas une demi-joie, un espoir conditionnel qu'il voulait lui donner.

— Non, se dit-il, attendons encore.

Après un moment de silence, il reprit, touchant légèrement le bras de Jacques qui, la tête entre ses mains, paraissait absorbé dans ses tristes pensées :

— Avant d'aller se jeter dans la rivière, votre fiancée a écrit une lettre?

— Oui, une lettre.

— Où elle accuse un homme sauvage appelé Jean Loup.

— Oui.

— Vous aviez, m'a-t-on dit, de l'affection pour ce Jean Loup.

— C'est vrai.

— Et ce sauvage avait, lui aussi, une grande amitié pour vous?

— Je le crois.

— Jacques, croyez-vous ce malheureux coupable de la chose dont votre fiancée l'a accusé.

— Jeanne, dans son trouble, s'est méprise, monsieur : c'est à tort qu'elle a accusé Jean Loup.

La physionomie de M. Lagarde s'éclaira et ses yeux rayonnèrent.

— D'abord, j'ai cru, comme tout le monde, que Jean Loup avait commis ce crime; mais j'ai appris ensuite ce qui s'est passé dans cette horrible nuit. Loin d'être coupable, c'est Jean Loup qui est accouru au secours de la pauvre Jeanne et l'a sauvée de l'agression brutale d'un misérable, qui est resté inconnu; c'est lui encore qui a fait des efforts désespérés pour l'arracher au courant rapide qui, hélas! l'a entraînée!...

Pauvre Jeanne! Elle s'est crue déshonorée, et cette fatale erreur l'a poussée au suicide, à la mort!

— Jacques, comment avez-vous appris tout cela?

— Jean Loup ne parle pas, monsieur, et pourtant c'est lui qui a fait à une jeune fille qui, seule, pouvait le comprendre, le récit complet de l'épouvantable drame.

Cette jeune fille est venue me trouver ici même, il y a quelques jours, et c'est elle qui m'a instruit.

— Alors, Jacques, cette jeune fille a dû déjà faire savoir au parquet d'Épinal...

— Rien encore.

— Pourquoi?

— Elle attend.

— Elle attend! Mais que peut-elle donc attendre?

Quoi! on accuse ce malheureux : elle sait qu'il est innocent et elle ne proteste pas!

— Monsieur, répondit Jacques avec un embarras visible, cette jeune fille aime Jean Loup!

— Elle l'aime! exclama M. Lagarde; mais c'est une raison plus forte que toutes les autres pour proclamer son innocence!

Le jeune homme fut frappé de la logique de ces paroles.

— C'est juste, vous avez raison, dit-il.

— Jacques, si cette jeune fille se tait, c'est qu'il y a une cause.

L'officier ne put s'empêcher de tressaillir.

— Mais, poursuivit M. Lagarde, dans l'intérêt de la justice et de la vérité, surtout, nous l'obligerons à parler! Jacques, comment se nomme cette jeune fille?

— Pardon, monsieur, mais après vous avoir révélé son secret, si je vous dis son nom...

— Je suppose, Jacques, que vous ne me croyez pas capable d'abuser d'un secret de cette nature; cependant, si cette jeune fille vous a fait promettre de ne dire son nom à personne...

— Elle n'a exigé de moi aucune promesse.

— En ce cas, Jacques, ce n'est point la trahir que de me la nommer à moi...

— Elle se nomme Henriette de Simaise.

M. Lagarde bondit sur ses jambes.

— Henriette de Simaise! exclama-t-il le visage bouleversé, des flammes dans les yeux.

Le jeune homme le regardait stupéfié.

M. Lagarde se rassit. Déjà les lueurs de son regard s'étaient éteintes et son visage avait repris son expression habituelle.

— Je comprends maintenant, dit-il d'un ton tranquille, ce qui empêche Mlle de Simaise de faire une démarche qui la forcerait à révéler ce qu'elle veut tenir caché ou la mettrait, tout au moins, en face du danger de laisser deviner le secret de son cœur.

Jacques, je n'ai pas besoin de vous dire que je m'intéresse au sort du malheureux Jean Loup; vous l'avez compris. Vous devez trouver extraordinaire que je m'occupe de cet être misérable, dégradé... Évidemment, mon ami, il y a à cela une raison. Quelle est-elle? Vous la connaîtrez plus tard.

Un instant après, Jacques Vaillant rentra, ramené vers ses hôtes par l'heure du dîner.

Ce soir-là, on se coucha de bonne heure chez le vieux capitaine. M. Lagarde étant très fatigué, — il ne s'était pas étendu sur un lit depuis cinq jours, — on voulait lui donner tout le temps de se reposer.

Quand il se leva, à sept heures du matin, bien qu'il n'eût eu qu'un sommeil agité, fréquemment interrompu, il se sentit fort pour de nouvelles fatigues.

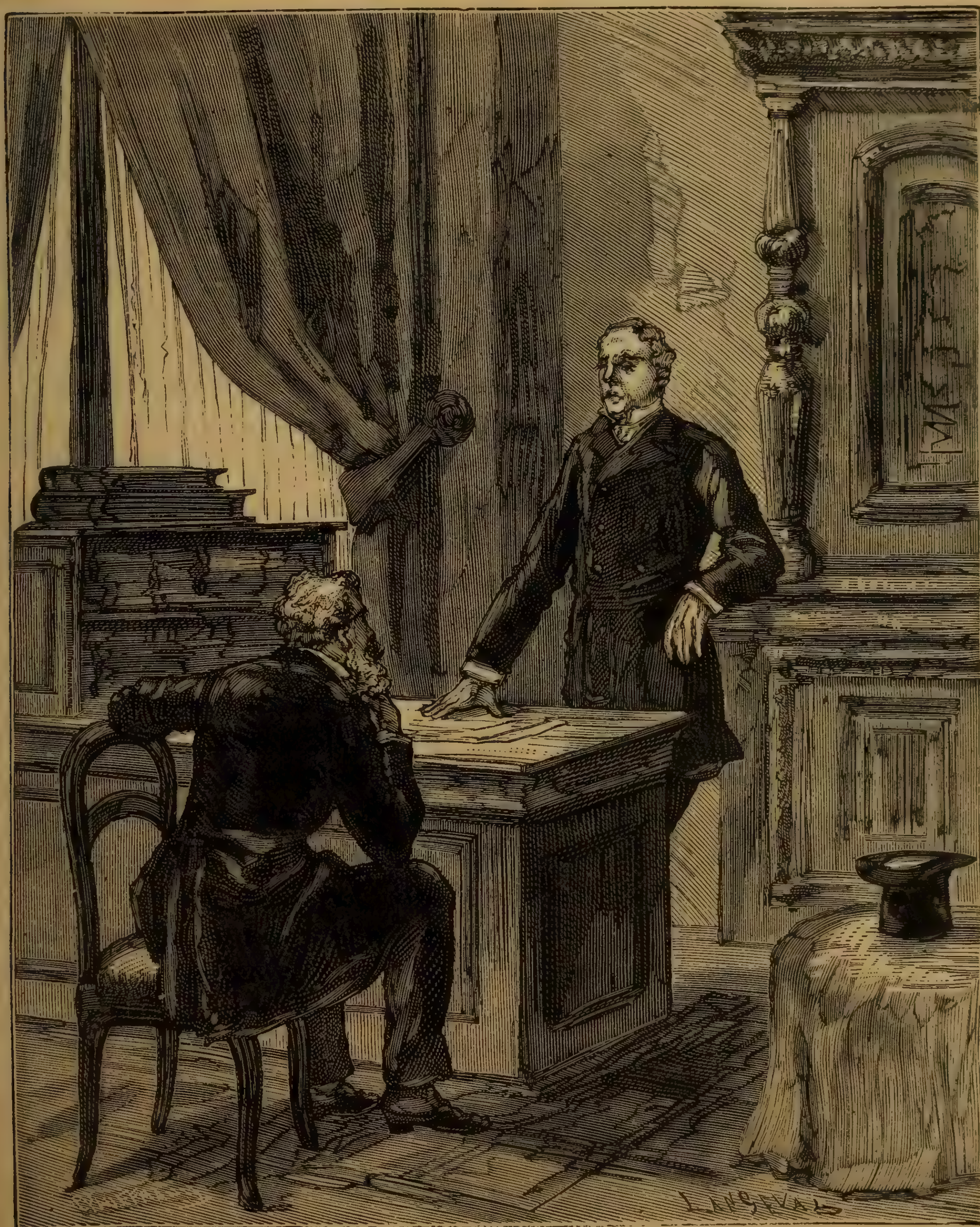
Il y avait une heure déjà que le lieutenant était debout. M. Lagarde le trouva se promenant dans les allées du jardin.

— Avez-vous bien dormi, monsieur? demanda Jacques.

— Suffisamment, mon ami, puisque je ne me sens plus fatigué. Je désire faire ce matin une promenade dans la campagne; voulez-vous m'accompagner?

— Avec plaisir.

— En ce cas, Jacques, mettez vos souliers.



— Il parlera, monsieur, il parlera, il le faut!... (page 344).

Jacques Vaillant, prévenu de l'intention de ses hôtes, s'empressa de descendre, et Gertrude avança le déjeuner.

A huit heures, les promeneurs étaient au milieu des champs. Ils gagnèrent le chemin du bord de l'eau, qu'ils suivirent, allant vers la montée de Blignicourt.

Tout à coup, Jacques s'arrêta, et montrant un endroit de la rivière :

— C'est là, dit-il d'une voix oppressée, ayant peine à retenir ses larmes, que ma pauvre Jeanne…

— Ah! c'est là? fit M. Lagarde.

Ils sautèrent la berge de la route et s'avancèrent jusqu'au bord du Frou, qui était ce jour-là à son étiage. Et pendant que Jacques, prêt à sangloter, regardait le tournoiement de l'eau, M. Lagarde, concentré en lui-même, retrouvait dans son souvenir la scène du sauvetage de la jeune fille.

La branche de saule à laquelle s'était accroché Jean Loup était toujours là; il voyait encore Jeanne, étendue sur l'herbe, revenant peu à peu à la vie, et Jean Loup ruisselant d'eau, debout, immobile, contemplant avec anxiété le visage livide de celle qu'il venait d'arracher à la mort. M. Lagarde passait successivement par les mêmes impressions, les mêmes émotions qu'il avait senties alors.

— Jacques, dit-il, après une station de quelques minutes, éloignons-nous de cette place qui vous rappelle de trop douloureux souvenirs.

— C'est là qu'elle s'est précipitée, là qu'elle a disparu pour toujours! prononça le jeune homme avec un accent désolé.

— Venez, mon ami, venez, dit M. Lagarde.

Et il entraîna le jeune officier.

Quand ils eurent fait une centaine de pas, M. Lagarde reprit la parole.

— A quelle distance sommes-nous de la Bosse-Grise? demanda-t-il.

— Trois quarts de lieue environ.

— C'est là que Jean Loup avait fixé sa demeure?

— Oui, dans une grotte naturelle au pied d'un rocher.

— Sauriez-vous la trouver, cette grotte?

— Parfaitement! J'y ai fait, il y a quatre jours, une sorte de pèlerinage.

— Ah!

— Après avoir cru à l'accusation portée contre lui, après l'avoir traîtreusement livré aux gendarmes, j'ai obéi, en allant visiter sa demeure, à un sentiment de regret et de reconnaissance.

— Oui, je comprends.

— La grotte était autrefois inabordable; son entrée, cachée par un large enchevêtrement de ronces et d'épines, était invisible à tous les yeux. Mais les Prussiens ont mis le feu dans ces broussailles.

— Les Prussiens?

— Ils ont essayé de prendre Jean Loup.

— Pourquoi, Jacques?

— Parce que, indigné de la façon odieuse dont l'ennemi se condui-

sait dans nos pays, Jean Loup, devenu partisan, leur faisait une guerre acharnée.

Le lieutenant continua en racontant à M. Lagarde comment, possédant un fusil qu'il avait trouvé dans le bois, Jean Loup s'était procuré de la poudre et des balles, grâce à une pièce d'or de vingt francs, qu'il avait probablement trouvée aussi sur quelque sentier.

Voyant que son compagnon l'écoutait avec une attention qui indiquait un intérêt extraordinaire, le jeune officier prit plaisir à lui faire le récit de toutes les belles actions du sauvage.

— Jacques, mais c'est superbe, ce que vous venez de m'apprendre! s'écria M. Lagarde avec uue sorte d'enthousiasme.

— Jean Loup est de la pâte dont on fait les héros.

Un éclair rapide traversa le regard de M. Lagarde.

— Dans tous les cas, Jacques, répliqua-t-il, c'est un homme d'un grand cœur que ce malheureux.

Bien que M. Lagarde n'eût pas encore dit de quel côté il voulait aller, les deux hommes avaient quitté la route et s'étaient engagés sur un sentier qui se dirigeait vers la Bosse-Grise, en longeant la lisière de la forêt.

— Jacques, où va nous mener cette route? demanda M. Lagarde.

— Au plateau des Roches.

— Où se trouve la Bosse-Grise?

— Oui, monsieur. J'ai compris que vous désiriez voir la grotte de Jean Loup et je vous y conduis.

— Merci, mon ami.

Après une demi-heure de marche pénible, car ils avaient à chaque instant à se débarrasser des ronces et des viornes qui s'entortillaient autour de leurs jambes, les deux promeneurs se trouvèrent au pied de l'énorme rocher, à l'entrée de la grotte.

— A cet endroit où nous sommes, dit Jacques, étaient les broussailles inextricables brûlées par les Prussiens.

— On voit encore, de tous les côtés, de nombreuses traces de l'incendie.

— Le jour où les gendarmes se sont emparés de Jean Loup, il y avait encore à l'entrée de la grotte et à l'intérieur des paniers de plusieurs dimensions, avec lesquels le pauvre garçon allait faire ses provisions dans le bois, et des petites claies, qui lui servaient à faire griller au soleil la viande des animaux dont il parvenait à s'emparer. Ces objets, fabriqués par lui, ont été enlevés depuis par des personnes qui veulent, probablement, les conserver comme des reliques.

Jean Loup aimait les colimaçons et il en mangeait des quantités,

ainsi que l'indiquent ces nombreuses coquilles qui jonchent le sol. Mais entrons dans la grotte. J'ai des allumettes sur moi; une poignée de feuilles sèches, que nous brûlerons, nous éclairera suffisamment pendant un instant, pour que nous puissions voir l'intérieur de la demeure.

Le jeune homme fit craquer une allumette et ils pénétrèrent sous la voûte. Arrivés dans la grotte, le lieutenant prit des fougères sur l'amas de feuilles qui avait été le lit de Jean Loup et y mit le feu. La fumée s'échappa par le trou de la voûte et la flamme jeta sa faible et blafarde clarté sur les blocs de rochers entassés.

M. Lagarde regarda avidement. Il vit d'abord la couche du sauvage, puis, sur le sol, dans tous les coins et dans les niches des murs, le reste des provisions d'hiver de Jean Loup : des châtaignes, des noisettes, des faines, des glands, des écorces, des racines, des herbages secs.

Pendant qu'il se livrait à son travail d'inspection, Jacques entretenait la flamme qui les éclairait.

Tout à coup, M. Lagarde laissa échapper un gémissement.

— Oh! le malheureux, le malheureux enfant! s'écria-t-il.

Et, n'étant plus maître de son émotion, ses larmes jaillirent, et il sanglota.

Jacques, les yeux fixés sur son protecteur, se disait :

— Ce n'est pas à un intérêt ordinaire pour Jean Loup que répond cet excès de sensibilité; son émotion a une autre cause!

— Jacques, dit M. Lagarde d'une voix entrecoupée, j'ai vu, j'ai vu... Venez, mon ami, partons.

Ils sortirent de la grotte, tournèrent silencieusement autour de la Bosse-Grise et rejoignirent la grande route, en passant à travers les roches du plateau.

M. Lagarde avait eu le temps de se calmer.

— Dites-moi, Jacques, fit-il, que pense-t-on à Mareille, à Vaucourt et dans les autres communes voisines de Mme la baronne de Simaise?

— Le plus grand bien, monsieur. Mme la baronne et sa fille font beaucoup de bien; elles sont les deux anges protecteurs de la contrée; aussi n'est-ce pas trop de vous dire qu'elles sont adorées.

— Mme de Simaise n'a-t-elle pas aussi un fils?

— Oui, monsieur; mais on le connaît à peine dans le pays; il vient rarement à Vaucourt, trois ou quatre fois chaque année, et seulement pour quelques jours.

— Et M. le baron?

— Oh! lui, il n'y vient jamais.

— Ce qui signifie qu'il y a rupture entre lui et sa femme?

— Évidemment, puisqu'ils vivent éloignés l'un de l'autre.

— Vous croyez donc, Jacques, que la baronne de Simaise n'a pas revu son mari depuis tant d'années qu'elle est venue se fixer à Vaucourt?

— Sur ce point, monsieur, je ne saurais vous répondre; mais ce que je peux vous dire, c'est que Mme la baronne ne quitte jamais son château, si ce n'est pour aller à Haréville, chez M. de Violaine, qui est son ami, et à Épinal une ou deux fois par an lorsque des affaires d'intérêt ou des achats à faire l'y appellent.

— Mme la baronne de Simaise, qui est encore jeune, et qui a été très jolie, m'a-t-on dit, reprit M. Lagarde, a une existence bien triste, bien monotone!

— C'est vrai, monsieur!

— Je plains sincèrement Mlle de Simaise, condamnée à partager la retraite et la solitude de sa mère.

— La jeune demoiselle ne m'a point caché qu'elle était très malheureuse.

— Est-elle jolie?

— Adorable, monsieur; et gracieuse, affable et bonne comme sa mère!

— Alors, on comprend que, pouvant être facilement aimée, elle ait inspiré de l'amour au pauvre Jean Loup.

M. Lagarde, cessant d'interroger le jeune officier, tomba dans une profonde rêverie.

XIII

LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE

Nous retrouvons M. Lagarde à Épinal, dans un appartement meublé de l'hôtel du Duc-de-Lorraine.

Assis devant une table-bureau couverte de papiers, il travaille. Il a déjà écrit trois ou quatre lettres qui sont là, prêtes à être jetées dans une boîte de l'administration des postes.

Maintenant il copie des notes et met, en même temps, de l'ordre dans les papiers étalés devant lui.

La demie après huit heures sonne à la pendule placée sur le marbre de la cheminée. Presque aussitôt on frappe légèrement à la porte de la chambre.

— Entrez, dit M. Lagarde.

Un domestique paraît, apportant les lettres sur une assiette de porcelaine. C'est le courrier du matin : quatre lettres.

Le domestique n'est pas un garçon de l'hôtel ; nous le connaissons ; il se nomme Landry.

M. Lagarde prend les lettres.

— Une de Londres, une de Liverpool, dit-il en les jetant sur la table, je sais ce qu'elles contiennent. Ah ! deux lettres de Paris, probablement celles que j'attends. Merci, mon brave Landry.

Le serviteur se retira.

M. Lagarde décacheta d'une main fiévreuse les deux lettres venant de Paris et les lut rapidement ; elles n'étaient pas longues, d'ailleurs.

— Bien, très bien, murmura-t-il.

Sa physionomie exprimait une vive satisfaction.

Il ramassa ses papiers et les enferma dans un meuble dont il mit la clef dans sa poche.

Cela fait, il revêtit un élégant costume de ville : pantalon, gilet et redingote noire, et glissa ses pieds dans de fines bottines de chevreau.

Quand il fut ainsi habillé, bien cravaté et bien ganté, il sonna Landry.

— Mon fidèle Landry, lui dit-il, je vais faire une visite ; je reviendrai le plus vite possible. A mon retour, je te donnerai probablement l'ordre de louer immédiatement la maison. Voilà des lettres que tu porteras au bureau des postes.

Sur ces mots, M. Lagarde mit son chapeau, jeta son pardessus sur son bras, prit sa canne et sortit.

Un quart d'heure après, il entrait dans une grande et belle maison et sonnait bientôt à la porte d'un appartement du premier étage.

— Je désire voir M. le procureur de la République, dit-il au domestique qui vint lui ouvrir.

— Qui dois-je annoncer ?

— M. Lagarde.

Le valet de chambre s'éloigna et revint au bout d'un instant, disant :

— M. le procureur de la République vous attend

Le magistrat s'avança jusqu'à la porte du cabinet pour recevoir le

visiteur; il le fit entrer avec empressement, le pria de prendre place dans un fauteuil et s'assit lui-même en face de M. Lagarde.

— Je vous attendais, monsieur, dit-il; j'ai reçu hier la lettre du ministre m'annonçant votre visite.

— N'avez-vous pas reçu, monsieur, une seconde lettre, moins officielle, mais d'un personnage également haut placé?

— Parfaitement.

— Alors, vous savez de quoi il s'agit.

— Et je vous prie de croire que je suis disposé à vous être agréable.

— Merci, monsieur, merci. Avant de vous dire ce que je désire obtenir du parquet, il n'est pas inutile que vous soyez complètement édifié au sujet du malheureux auquel je m'intéresse. Je commence donc par vous apprendre que Jean Loup est innocent.

Le magistrat fit un mouvement brusque.

— Oui, monsieur, l'accusation portée contre ce malheureux est fausse; elle est le résultat d'une déplorable erreur.

Un sourire effleura les lèvres du procureur.

— Nous avons la lettre de la jeune fille, dit-il.

— Oui, je sais que vous avez une lettre de Jeanne Vaillant, et j'en connais le contenu; mais cette lettre, écrite dans un moment d'égarement, de folie, ne peut faire foi à elle seule.

— Il y a eu d'autres constatations qui prouvent surabondamment que Jean Loup s'est introduit dans la chambre de la malheureuse jeune fille.

— Oui, monsieur, Jean Loup a grimpé à l'échelle, a escaladé la fenêtre; mais il n'a point joué dans ce drame nocturne le rôle qu'on lui attribue; son rôle dans la chambre, monsieur, a été celui de sauveur!

— Devant votre affirmation, monsieur, je ne veux rien opposer. Mais il y a eu un attentat...

— Non suivi d'exécution.

— Qui peut le dire?

— Jean Loup, quand il parlera, et ceux qui, comme moi, sont convaincus de l'innocence du prisonnier.

— Enfin, vous prétendez que Jean Loup n'est pas coupable?

— Oui, monsieur.

— Et vous reconnaissez qu'il y a eu, tout au moins, une tentative de crime?

— Je le reconnais.

— Qui donc alors est le coupable?

— Jusqu'à présent, monsieur, ce misérable est inconnu.

Le magistrat eut un nouveau sourire.

— Oui, il est inconnu, continua M. Lagarde; mais, soyez tranquille, un jour on saura son nom.

— Comment?

— J'ai des moyens pour cela, monsieur. Du reste, comme je vous l'ai déjà dit, Jean Loup parlera.

— C'est douteux.

— Il parlera, monsieur, il parlera, il le faut!... Mais laissons de côté, pour le moment, le coupable inconnu.

— Pourtant, monsieur, la justice a tout intérêt à être éclairée.

— Elle ne peut l'être, puisqu'on ne saurait lui dire : voilà le coupable. Mais n'est-ce pas l'éclairer que de venir lui déclarer : vous avez incarcéré un innocent?

— Malheureusement, monsieur, permettez-moi de vous le faire remarquer, vous ne me présentez aucune preuve de sa non-culpabilité; il y a votre conviction; c'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est pas assez.

Ce qu'il faut à la justice, ce sont des preuves irrécusables.

— Jean Loup vous les fournira lui-même.

— Je le souhaite, je le désire. En attendant, monsieur, pouvez-vous me dire sur quoi vous basez votre conviction?

— Le passé du pauvre sauvage de la forêt de Mareille, ce qu'il a fait, ses actions héroïques protestent éloquemment contre l'accusation. Vous n'ignorez pas, sans doute, quelle a été sa conduite dans plusieurs circonstances?

— Oui, je sais qu'il a accompli certains actes...

— Admirables, monsieur, surtout quand on considère que ces actes ont été l'œuvre d'un pauvre sauvage obéissant à ses seuls instincts! Et l'on voudrait qu'il fût coupable d'une chose monstrueuse, cet homme qui a sauvé un enfant qui se noyait, qui a tué un loup ravisseur d'un agneau, qui a arraché Mlle Henriette de Simaise à une mort horrible, certaine! Serait-ce lui, un coupable, qui, indigné de voir un Prussien frapper Jacques Vaillant, le père de Jeanne, un vieillard, aurait fait sentir immédiatement à l'insulteur que son action était odieuse et lâche?

Voilà des faits, monsieur, qui, pour le défendre, parlent haut! Celui qu'on voit toujours inspiré par les plus nobles sentiments du cœur ne peut pas être un monstre!

Je suis allé à Mareille où je me suis livré, de mon côté, à une enquête. Eh bien, monsieur, c'est ce que j'ai recueilli dans le pays qui m'a convaincu de l'innocence de Jean Loup. Mon affirmation n'est pas suffisante,



Lentement il s'avança vers Jean Loup, qui fixait sur lui ses yeux étincelants (page 351).

je le sais; oui, je le comprends, ce sont des preuves qu'il faut à la justice. Quand le moment sera venu de les fournir à la justice, ces preuves, je les aurai !... Laissons le temps accomplir son œuvre.

Ce que je veux est ce que vous désirez vous-même, monsieur : mettre le plus vite possible Jean Loup en état de répondre à l'accusation. Comment va-t-il ? Que fait-il ?

Le magistrat secoua la tête.

— Il n'est malheureusement point tel que nous le voudrions, répondit-il.

— Serait-il malade ?

— Non, mais le médecin, qui le visite souvent, a des craintes sérieuses pour sa santé.

— C'est l'air de la prison qui ne lui convient point, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je le crois, bien que le régime de la captivité ait été adouci pour lui d'une façon particulière. En réalité, il n'est pas en prison...

— Habitué à vivre dans les bois, à courir libre, au grand air, il est en prison du moment qu'il est enfermé et n'a pas toute sa liberté. Hélas !! si vaste que soit l'espace qu'on peut lui donner, pendant longtemps encore il le trouvera trop étroit. Vous dites donc, monsieur, que le médecin craint pour sa santé ?

— Oui, il est toujours dans un état de prostration qui inquiète le docteur.

— Mange-t-il ?

— Les deux premiers jours, il a absolument refusé toute espèce de nourriture ; mais la faim a eu raison de sa résistance ; le troisième jour, il a mangé un morceau de pain et bu un verre d'eau. Depuis, il mange un peu chaque jour ; mais toujours des pommes de terre, des haricots et autres légumes : on n'a pu encore vaincre la répugnance qu'il paraît avoir pour les viandes de boucherie.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on évite de le contrarier et qu'on le traite avec douceur ; malgré cela, il reste sombre, taciturne, concentré en lui-même. Très doux, d'ailleurs, il ne témoigne ni impatience ni colère ; mais il est tellement absorbé qu'il n'a pas l'air d'entendre quand on lui parle. Accroupi dans un coin de sa cellule, tenant sa tête dans ses mains, il reste des heures entières sans faire un seul mouvement.

Parfois, on l'entend pousser des plaintes, des gémissements et il pleure souvent. Comme je viens de vous le dire, il n'a jamais ni emportement ni colère. Seulement, il est impossible de lui faire prononcer un mot, et je crois bien qu'on n'a pas encore entendu le son de sa voix. Mais nous savons qu'il connaît la signification d'un certain nombre de mots qu'il prononce, et qu'il comprend assez facilement ce qu'on lui dit.

Nous avons mis en sa présence un maître de français ; cet homme a employé tous les moyens possibles pour faire sortir Jean Loup de son mutisme ; il n'a pas réussi. Est-ce mauvaise volonté ou tout autre motif ? Jean Loup paraît être insensible à tout et rien ne peut le tirer de sa torpeur, de son espèce d'engourdissement.

Nous avons dû renoncer, quant à présent, à commencer l'œuvre difficile de son instruction.

Le directeur de la prison a un jardin réservé : on y a conduit Jean Loup une fois ; mais on a remarqué qu'il était inquiet, tout prêt à s'effrayer, et qu'il se dirigeait constamment vers la porte pour sortir de l'endroit ; on n'a pas renouvelé cette tentative de distraction. Du reste, il faut la croix et la bannière pour faire sortir Jean Loup de sa cellule ; on pourrait en laisser la porte ouverte sans avoir à craindre qu'il cherche à s'échapper.

Il a l'air de ne se trouver bien, de ne se plaire que dans sa cellule, et les coins les plus sombres sont ceux qu'il préfère, comme si le grand jour lui fatiguait les yeux et lui faisait peur.

Il n'aime pas la société, c'est la solitude complète qu'il lui faut ; il s'est habitué au gardien chargé de le servir et de veiller sur lui ; mais, si un autre homme entre dans sa cellule, aussitôt il devient inquiet, s'agite, regarde autour de lui avec une sorte d'effroi, en ayant l'air de chercher un endroit pour se cacher.

Voilà, monsieur, tout ce que je peux vous dire du malheureux auquel vous vous intéressez.

— Eh bien, monsieur le procureur de la République, d'après ce que vous venez de me dire, j'ai la certitude que Jean Loup serait mort dans trois mois s'il restait dans sa prison.

— Ce n'est pas ce que nous voulons.

— Je le sais.

— A moins de le reconduire dans la forêt de Mareille, ce qui est impossible, que pouvons-nous faire ?

— Je vais vous le dire, car c'est là, précisément, l'objet de ma visite.

— Je vous écoute.

— Faire parler Jean Loup, l'instruire, lui donner une éducation aussi complète que possible, voilà le but à atteindre, n'est-ce pas ?

Le magistrat approuva par un mouvement de tête.

— Assurément, l'entreprise est difficile.

— Je la crois malheureusement impossible.

— Oui, dans les conditions actuelles, mais changez ces conditions et la réussite est assurée ; j'ai un moyen dont je réponds.

— Dites, monsieur.

— Il faut d'abord que Jean Loup sorte de prison.

— Mais...

— Écoutez-moi, monsieur, écoutez-moi : Je ne viens pas pour vous dire : Faites ouvrir toutes les portes devant lui et laissez-le aller où il lui plaira. Je vous demande seulement de me confier votre prisonnier. C'est,

sous ma responsabilité, une liberté apparente et conditionnelle que vous lui donnerez. Il ne quittera point la ville, et vous et les autres membres du parquet pourrez le voir aussi souvent qu'il vous plaira. Il sera placé dans une maison que j'ai visitée hier et que je suis prêt à louer aujourd'hui même.

Cette maison, suffisamment spacieuse, a un beau et grand jardin entouré de murs et planté d'arbres magnifiques. Bref, l'habitation est convenable sous tous les rapports, et elle répond à toutes les exigences du projet que je veux mettre à exécution.

La maison aura besoin de domestiques des deux sexes, je vous prierai de les désigner vous-même; si un médecin est nécessaire, je ne repousserai pas celui de la prison; je me réserve seulement le droit de choisir les maîtres que je donnerai à Jean Loup.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur le procureur, que l'administration des prisons n'aura à participer dans aucun frais; c'est moi qui payerai les maîtres, les domestiques; enfin je me charge de toutes les dépenses.

Le magistrat avait écouté avec un étonnement facile à comprendre.

Sans doute, ce M. Lagarde était immensément riche et pouvait s'offrir n'importe quelle fantaisie; mais ce millionnaire, recommandé en haut lieu, n'était certainement pas un personnage ordinaire. Ce qu'il voulait faire pour Jean Loup, un être misérable, semblait indiquer qu'il y avait entre lui et le sauvage un lien, une attache quelconque.

Le magistrat sentait très bien qu'il était en face d'un mystère; mais, homme du monde, il ne se permit point d'adresser une question, qui eût peut-être embarrassé l'étranger.

— Eh bien! monsieur, quelle réponse me faites-vous? demanda M. Lagarde.

— J'ai eu l'honneur de vous dire que j'étais disposé à vous être agréable.

— Alors?

— Je ne vois pas que votre proposition puisse être repoussée.

Le regard de M. Lagarde eut un éclair de joie.

— Seulement, continua le magistrat, il y a quelques formalités à remplir, il faut une décision du parquet.

— Je le comprends.

— Vous voudrez bien adresser votre demande écrite.

— J'ai pensé à cela, monsieur, répondit M. Lagarde, tirant un papier de sa poche; voici ma demande.

Le magistrat prit le papier, l'ouvrit, le parcourut rapidement des

yeux et lut la signature : Antonin Lagarde, ex-capitaine de francs-tireurs.

— C'est bien, dit-il, aujourd'hui même nous nous occuperons de l'affaire.

— Pour tout ce qu'on pourra exiger de moi, je me mets entièrement à la disposition de messieurs du parquet.

— C'est entendu.

— Je ne veux pas abuser plus longtemps de vos instants ; mais, avant de me retirer, j'ai une faveur à vous demander.

— Laquelle ?

— Je vous prie de m'accorder l'autorisation de faire aujourd'hui une visite au prisonnier.

— Seul ?

— Oui, monsieur, seul.

Le magistrat prit un feuillet de papier sur lequel il écrivit quelques lignes et le remit à M. Lagarde.

— Monsieur, je vous remercie infiniment, dit celui-ci en se levant.

Les deux hommes se saluèrent courtoisement et M. Lagarde sortit du cabinet.

XIV

LA CELLULE N° 2

En rentrant chez lui, M. Lagarde dit à Landry :

— Comme je l'espérais, j'ai réussi dans ma démarche ; nous pouvons louer la maison dès aujourd'hui. Tu verras le notaire, tu le prieras de préparer le bail de trois ans ; ce soir je passerai à l'étude pour le signer. Quand tu auras vu le notaire, tu iras trouver le tapissier et tu lui diras de se mettre à l'œuvre immédiatement : on travaillera jour et nuit ; s'il ne lui est pas possible de faire tout à lui seul, il se fera aider par ses confrères ; il faut que dans trois jours la maison soit meublée et toutes les tapisseries posées.

Tu lui remettras cette note, que j'ai préparée hier soir : elle lui dit quel mobilier il doit acheter, il n'aura qu'à suivre exactement ces indications pour meubler et arranger chaque pièce; qu'il apporte surtout tous ses soins à l'ameublement et à la décoration de l'appartement des deux dames.

Le déjeuner était prêt. M. Lagarde se mit à table.

Aussitôt après avoir pris son repas, il sortit et se rendit à la prison.

Les lourdes portes de fer s'ouvrirent devant lui ou plutôt devant le permis dont il était porteur. Le directeur de la prison se trouvant absent, on le fit entrer au greffe. Le greffier prit le permis, s'inclina respectueusement devant le visiteur et appela un gardien.

— Vous allez conduire monsieur à la cellule n° 2, lui dit-il.

M. Lagarde suivit le gardien.

On traversa une première cour, puis une seconde, après avoir passé sous une voûte; par un escalier étroit, faiblement éclairé, on monta au premier étage du corps de bâtiment.

Le gardien s'arrêta.

— Monsieur, demanda-t-il, désirez-vous voir le sauvage avant que rien ne l'ait averti de votre présence?

— Est-ce que c'est possible?

— Oui, monsieur.

— Alors, faites.

Le gardien s'approcha d'une porte, fit glisser doucement dans sa rainure un petit panneau d'un décimètre carré, qui mit à découvert un judas à peine grand comme le quart du panneau.

— Regardez, monsieur, dit le gardien à voix basse; vous allez le voir dans sa position habituelle; c'est ainsi qu'il est tous les jours; c'est à peine s'il change d'attitude deux ou trois fois dans la journée.

M. Lagarde se baissa à la hauteur du trou et regarda.

Le prisonnier était dans un coin de la cellule, accroupi, le corps courbé, tenant dans ses mains sa tête appuyée sur ses genoux.

M. Lagarde se redressa en poussant un soupir, et le gardien ouvrit la porte. Le prisonnier ne fit pas un mouvement.

— Il croit que je suis seul, dit le gardien, sans cela il serait déjà debout.

Il s'approcha de Jean Loup et lui posa la main sur l'épaule.

La tête du prisonnier se redressa lentement et il jeta autour de la cellule un regard rapide qui rencontra le visiteur. Aussitôt ses yeux brillèrent et il bondit sur ses jambes, montrant les signes d'une grande inquiétude.

M. Lagarde paraissait en proie à une émotion extraordinaire.

— Peut-être ne me reconnaît-il point, pensa-t-il.

Lentement il s'avança vers Jean Loup, qui fixait sur lui ses yeux étincelants.

Soudain, le visage du prisonnier changea d'expression et il fit deux pas en avant en criant :

— Jeanne, Jeanne !

— Ah ! il m'a reconnu, se dit M. Lagarde.

Et il répondit à l'exclamation de Jean Loup en disant :

— Henriette, Henriette !

Jean Loup tressaillit, et son regard ardent courut vers la porte, comme s'il se fût attendu à voir paraître celle dont le nom venait d'être prononcé. Mais, aussitôt, comme s'il eût compris que son espoir était insensé, il fit entendre un gémissement et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Alors, le prisonnier se trouvant devant la fenêtre, dans la nappe de lumière, M. Lagarde se mit à l'examiner avec une attention singulière. Il était facile de voir que le malheureux sauvage bouleversait tout son être. Il y avait dans son regard comme du ravissement et il semblait prêt à manifester son admiration.

— Laissez-nous, je vous prie, dit-il au gardien.

Celui-ci sortit de la cellule.

Jean Loup restait à la même place, immobile, comme galvanisé. Cependant un léger frémissement de son corps et les soulèvements de sa poitrine trahissaient son agitation intérieure.

Physiquement, Jean Loup n'était plus le même. Il n'avait plus l'aspect farouche et terrible du sauvage de la forêt de Mareille, qui avait été, dans un temps, la terreur de toute la contrée. Maintenant, plus rien ne le distinguait des autres hommes.

Les ciseaux avaient passé dans ses cheveux, qui étaient coupés ras, et le rasoir avait entièrement nettoyé son visage. Alors, sa barbe et ses cheveux flottants ne cachant plus ses traits, on pouvait remarquer la coupe correcte, le dessin très pur de sa belle et virile figure de jeune homme. La partie rasée, d'un blanc mat et bleuâtre, contrastait avec le reste d'un ton cuivré, mais n'enlevait rien au caractère de la physionomie. Tous les traits se détachaient, s'accusaient nettement. Le nez, plutôt long que court, était beau. La bouche était un peu grande, peut-être ; mais on ne s'en apercevait point, on ne voyait que ses lèvres roses, dont le pli indiquait la bonté, de même que l'expression du regard, dont l'éclat était singulièrement adouci.

Il paraissait avoir maigri ; mais, sa vigueur pouvant résister long-

temps à toutes sortes de chocs, on ne remarquait chez lui aucun signe d'affaiblissement.

On l'avait dépouillé de ses peaux de bêtes et des misérables loques qui complétaient son pittoresque costume d'homme des bois. Il avait une chemise de grosse toile et portait un vêtement de gros drap marron, pantalon, gilet et vareuse, le tout taillé dans la même pièce.

On n'avait pu encore l'obliger à garder une coiffure sur sa tête, une cravate autour de son cou, et à emprisonner ses pieds dans des chaussures quelconques. Le pantalon, long et large des jambes, tombait sur ses pieds nus.

— Jean Loup! prononça M. Lagarde d'une voix tremblante.

Le prisonnier releva brusquement la tête.

— Tu me reconnais, n'est-ce pas?

— Jeanne, Jeanne! fit Jean Loup.

— Jeanne, qui te doit la vie, Jeanne, que nous avons sauvée des eaux de la rivière... Tu la reverras, j'espère, Jean Loup, et elle te remerciera. Dis-moi, Jean Loup, mon ami, tu voudrais bien revoir aussi Henriette?

— Henriette! murmura le malheureux avec un accent de tendresse indicible.

— Jean Loup, tu reverras Henriette, je te le promets.

Le prisonnier regarda fixement M. Lagarde, comme s'il eût voulu lire dans ses yeux. On voyait à la contraction de ses traits qu'il faisait, hélas! de vains efforts pour comprendre.

— Malheureuse victime! dit M. Lagarde d'un ton douloureux.

Et il tendit ses mains à Jean Loup.

Le prisonnier les saisit avec humilité et les porta à ses lèvres.

— Ah! mon cœur se brise! murmura M. Lagarde.

Il jeta un regard sur la porte, puis, ouvrant ses bras:

— Viens, viens! dit-il.

Jean Loup comprit. Son regard eut un éclair de bonheur, et il se jeta dans les bras de M. Lagarde.

L'homme riche colla ses lèvres sur le front du pauvre déshérité.

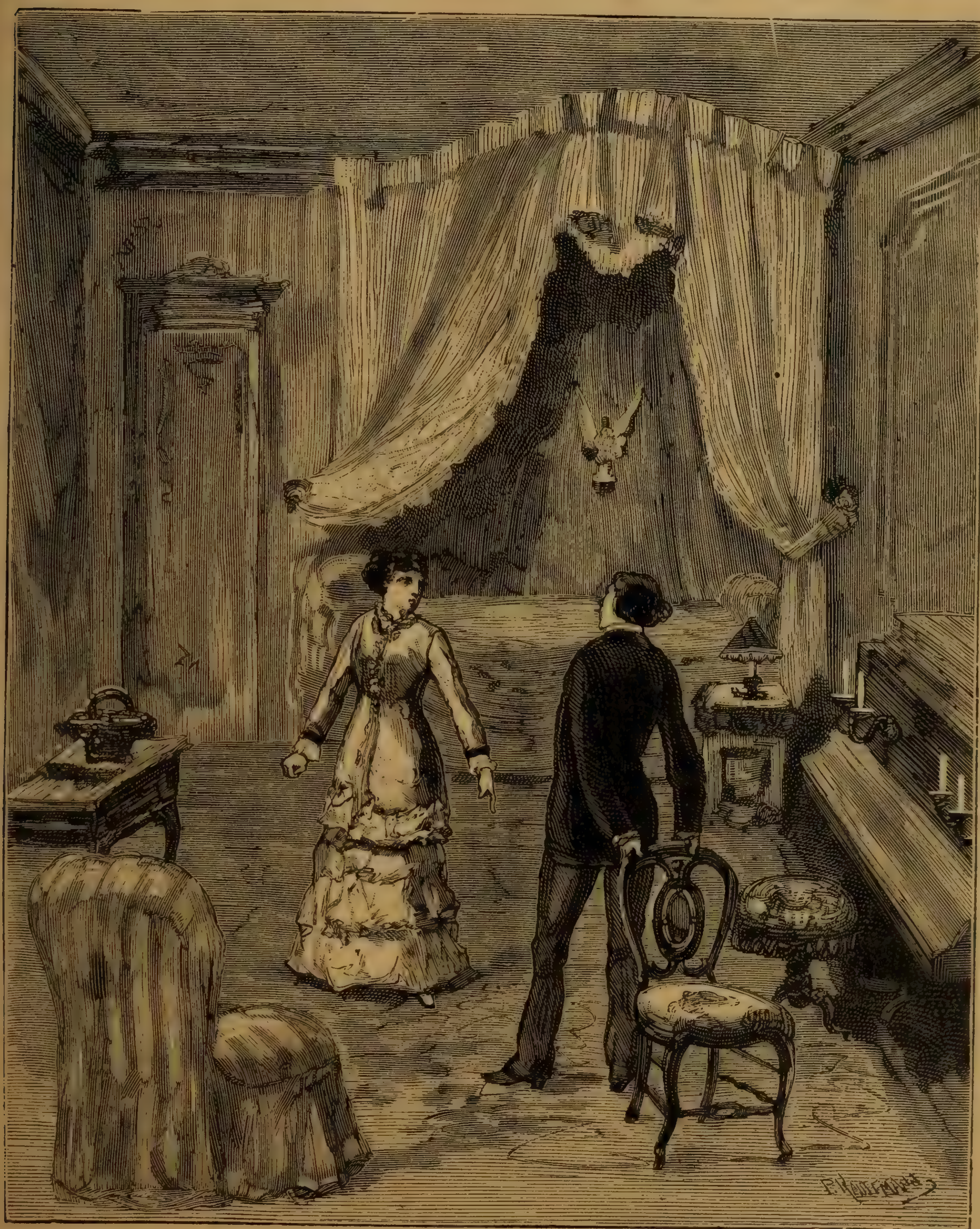
Jean Loup pleurait. M. Lagarde avait des sanglots noués dans sa gorge. Il eut peur de son émotion.

— A bientôt, mon ami, à bientôt! dit-il au prisonnier.

Et il sortit précipitamment.

Le gardien attendait dans le corridor; il ferma la porte de la cellule.

Quand il fut hors de la prison, M. Lagarde respira bruyamment, à pleins poumons. Toujours très agité, il ne parvenait pas à se calmer. Il



Misérable, misérable! s'écria-t-elle, ne pouvant plus contenir son indignation, voilà ce que vous avez fait!... (page 357).

gagna le faubourg et continua de marcher loin des maisons, sur des chemins déserts. Il avait besoin de solitude, de se trouver un instant seul avec lui-même, au grand air, afin de se reconnaître dans le désordre de ses pensées.

En rentrant dans la ville, deux heures plus tard, son visage avait repris son calme habituel.

Il se rendit chez le notaire. Le bail était prêt; il le signa. Il passa

ensuite chez le tapissier. Celui-ci avait reçu les ordres définitifs de M. Lagarde, transmis par Landry. Déjà, lui et ses ouvriers étaient à l'ouvrage. Il promit que dans trois jours, quatre jours au plus tard, la maison pourrait recevoir ceux qui devaient l'habiter. Il avait reçu de Landry, de la part de son maître, une avance de six mille francs.

M. Lagarde rentra chez lui.

Landry lui remit un pli cacheté de cire rouge, qu'un homme avait apporté un instant auparavant.

M. Lagarde ouvrit la dépêche et lut :

« J'ai l'honneur de vous informer que votre demande, adressée au parquet d'Épinal, a été favorablement accueillie. Dès que vous le désirerez, Jean Loup vous sera confié.

» Recevez, monsieur, etc... »

M. Lagarde eut en même temps un sourire et un soupir.

— Monsieur est satisfait? hasarda le domestique.

— Oui, mon brave Landry; enfin je commence à espérer que j'arriverai au but.

On n'entendait plus aucun bruit dans la ville, et l'hôtel du Duc-de-Lorraine, où l'on se couche tard, était lui-même silencieux. Toutes les lumières, à l'exception d'une seule, s'étaient éteintes les unes après les autres.

L'unique lumière qui persistait à briller à travers les vitres, malgré l'heure avancée de la nuit, éclairait la chambre de M. Lagarde.

Le protecteur mystérieux de Jean Loup écrivait des lettres.

XV

LA SŒUR ET LE FRÈRE

Un beau matin, Raoul de Simaise arriva à Vaucourt, pimpant et joyeux. Sans doute, après les graves événements des mois précédents, il se sentait heureux de revoir sa mère et sa sœur; toutefois, il ne venait

pas au château sans avoir l'espoir que, comme toujours, au moment de son départ, son excellente mère remplirait ses poches, toujours vides, hélas!

Mme de Simaise reçut son fils comme d'habitude avec beaucoup de tendresse.

L'accueil fait au frère par la sœur fut tout différent. Henriette témoigna à Raoul une froideur marquée et ne lui permit même pas de l'embrasser. Le jeune homme s'étonna; ce fut tout. Un autre aurait éprouvé une peine réelle; lui, point.

La baronne fut surprise également. Elle vit bien qu'Henriette avait quelque chose contre son frère. Quoi? Elle ne pouvait le deviner; mais elle se réserva d'interroger plus tard sa fille à ce sujet.

Mme de Simaise n'avait pas été inquiète sur le sort de son fils pendant la guerre. Elle avait appris par M. de Violaine, qui les avait rencontrés à Gênes, que le baron de Simaise et Raoul avaient tranquillement passé les six mois terribles en Italie, à l'abri des bombes et des balles prussiennes.

C'est aussi par M. de Violaine que Raoul avait su le triste dénouement du drame de Mareille. Après sa tentative criminelle, il s'était empressé de quitter Vaucourt; mais, effrayé par le cri de sa conscience, il était très inquiet, car il redoutait, avec raison, les conséquences terribles de son odieuse action; pendant plusieurs jours, il fut en proie aux plus noires appréhensions : il voyait le châtiment suspendu sur sa tête comme l'épée de Damoclès. Aussi, quand son père eut manifesté son intention de se réfugier en Italie, le pressa-t-il vivement de mettre son projet à exécution.

Or, quand il apprit que Jeanne s'était noyée et qu'avant de se jeter dans la rivière elle avait, par une lettre, accusé Jean Loup, toutes ses craintes s'évanouirent. Enfin il respirait. Jeanne ne l'avait pas reconnu, elle l'avait pris pour Jean Loup. En vérité, c'était une fière chance. Maintenant, il pouvait être tranquille, dormir sur ses deux oreilles; le secret de l'épouvantable nuit resterait enseveli dans l'ombre.

Certainement, Jean Loup serait arrêté; mais Jean Loup ne parlait pas...

Non, non, il n'avait plus rien à redouter. Le sauvage serait jugé, condamné probablement. Mais que lui importait, à lui, qu'un innocent portât la peine du coupable?

Nous n'avons plus à nous étonner, en voyant Raoul de Simaise reparaître dans le pays avec son air vainqueur d'autrefois, le front haut, l'œil brillant, le sourire aux lèvres.

Dans l'après-midi, profitant d'un moment où la baronne donnait audience à un de ses fermiers, Henriette dit à son frère :

— Si vous voulez me suivre dans ma chambre, Raoul, j'ai quelque chose à vous remettre.

— Tout de suite, petite sœur, je te suis.

Ils montèrent au premier. La jeune fille fit entrer son frère dans sa chambre dont elle ferma soigneusement la porte.

— Avoue, ma sœur, dit Raoul, que tu m'as fait ce matin une singulière réception.

— Ah! vous trouvez? répondit froidement Henriette.

— Tu ne m'as pas habitué à tant de froideur, à tant de sévérité; autrefois, tu me tutoyais; — c'est charmant entre frère et sœur; — aujourd'hui tu m'envoies des vous, en veux-tu? en voilà. Est-ce que tu m'en veux parce que je ne t'ai pas écrit pendant notre séjour en Italie? Mais tu sais bien que j'ignorais où vous étiez, ma mère et toi.

Henriette secoua la tête.

— Si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc? Tu as quelque chose contre moi, c'est certain. Voyons, que t'ai-je fait?

— Rien.

— Alors, tu es de mauvaise humeur, tu as tes nerfs; mais si tu es contrariée, pourquoi t'en prendre à moi?

— Je vous ai prié de monter dans ma chambre pour vous remettre quelque chose, dit Henriette, coupant court aux interrogations de son frère.

— C'est vrai!

Elle ouvrit un tiroir, plongea sa main jusqu'au fond et retira un petit paquet enveloppé dans un chiffon de soie. Elle enleva l'enveloppe, et, montrant à Raoul le portefeuille et l'anneau rapportés par Jean Loup :

— Connaissez-vous ces objets? demanda-t-elle.

— Assurément; c'est mon portefeuille et ma bague, que j'ai oubliés ici l'année dernière.

— Ah! vous croyez les avoir oubliés ici?

— Dans ma chambre.

— En êtes-vous bien sûr?

— Dame, non; je puis les avoir perdus dans le parc.

— Ou ailleurs.

— Ou ailleurs, répéta-t-il. Est-ce vous qui avez trouvé ces objets?

— Non.

— Qui donc?

— Jean Loup.

Raoul tressaillit et changea de couleur.

— Où donc les a-t-il trouvés? demanda-t-il en balbutiant.

— Vous le saurez, Raoul, en vous rappelant où vous les avez perdus.

Le misérable était décontenancé.

— Je ne vois pas à quel endroit..., bégaya-t-il.

— Ah! vous ne voyez pas l'endroit, dit Henriette avec ironie; eh bien, je vais vous le désigner, moi : vous avez perdu ce portefeuille et cette bague à Mareille, dans la chambre d'une jeune fille, sanctuaire sacré inviolable pour un homme d'honneur.

Raoul recula, blême de terreur.

— Eh bien, reprit Henriette, vous demanderez-vous encore pourquoi je ne vous ai pas accueilli comme autrefois, les bras ouverts?

Misérable, misérable! s'écria-t-elle, ne pouvant plus contenir son indignation, voilà ce que vous avez fait!... Et vous êtes mon frère! Et vous êtes le fils d'une femme qui a toutes les vertus! Elle ne sait rien, la pauvre mère; j'ai eu la force de lui cacher l'horrible vérité... Ah! mon Dieu, si elle avait seulement un doute, un soupçon, ce serait sa mort!

Raoul essaya de nier.

— Arrêtez! exclama la jeune fille en le foudroyant du regard; n'ajoutez pas à votre infamie le mensonge lâche!... Ce qui s'est passé dans la chambre de Jeanne Vaillant, je le sais... Jean Loup ne parle pas, c'est vrai; et pourtant c'est lui qui est venu m'apprendre que mon frère est un misérable! Il ne parle pas; mais il se fait comprendre, puisqu'il a su tout me dire... Et vous oseriez nier? Non, non, vous ne pouvez avoir cette audace!

Raoul était écrasé.

— Henriette, dit-il, croyant pouvoir se justifier ainsi, je vous le jure, je n'ai pas touché à Jeanne Vaillant.

— Oui, mais la malheureuse est morte! C'est vous qui l'avez poussée au suicide. Oui, vous avez tué Jeanne Vaillant, la fiancée aimée, adorée d'un brave jeune homme, qui est aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur et officier dans l'armée française! Voilà ce qui fait de vous un misérable, ce qui imprime sur votre front la marque ineffaçable des infâmes!

Éperdu, il se laissa tomber sur ses genoux, et, tendant vers sa sœur ses mains frémissantes :

— Henriette, grâce, grâce! s'écria-t-il.

— Ah! tenez, répliqua-t-elle avec une sorte de dégoût, vous me faites pitié!... Relevez-vous, continua-t-elle : ce n'est pas à moi qu'il faut demander grâce; je ne suis pas votre juge. Relevez-vous!

Il obéit. La jeune fille poursuivit :

— Jeanne Vaillant n'a pas reconnu son lâche agresseur, le savez-vous ?

— Oui.

— C'est Jean Loup, accouru à son secours : c'est Jean Loup innocent, qu'elle a désigné comme étant le coupable ; le savez-vous ?

— Oui.

— Eh bien, si vous l'ignorez encore, je vous apprends que Jean Loup, faussement accusé, a été pris par les gendarmes et traîné en prison.

— Je savais cela, Henriette ; je le savais.

— Ah ! vous le saviez !... Et ce matin vous êtes arrivé à Vaucourt joyeux, le cœur léger !... Raoul de Simaise n'a donc ni conscience, ni honneur, ni cœur !... Vous le saviez ! Et vous n'avez pas eu honte de vous montrer dans ce pays où vous entendrez dire à chaque pas que vous ferez : « Jean Loup est un misérable ! Jean Loup est un assassin ! » Car on a vite oublié le bien qu'il a fait pour ne plus voir en lui qu'une espèce de monstre capable de tous les crimes !

— Henriette, ma sœur, je regrette amèrement ma folie, je vous le jure !

— Ah ! vous appelez cela simplement une folie ! Mais qu'importe ! Vous regrettez... il y a loin du regret au repentir. Malheureusement, le mal que vous avez causé est irréparable... Enfin, Jean Loup est en prison ; qu'allez-vous faire ?

— Ce que je vais faire ?

— Oui.

— Mais... mais... balbutia-t-il.

— Répondez donc !

— Que puis-je faire ? que voulez-vous que je fasse ?

— Ah ! oui, c'est vrai, vous ne pouvez rien faire, fit amèrement la jeune fille.

Raoul reprit un peu d'assurance.

— Je ne peux pourtant pas, dit-il, m'en aller crier partout : « Jean Loup est innocent ; le coupable, c'est moi ! » et courir ensuite prendre sa place dans la prison d'Épinal.

— Et pourtant voilà ce que le devoir ordonnerait, répliqua la jeune fille ; car un homme qui a le cœur haut placé ne permet pas qu'on condamne à sa place un innocent Mais il y a la baronne de Simaise... Vous ne pouvez rien faire, rien. Si ma pauvre mère apprenait... Ah ! ce serait un coup épouvantable qui la tuerait.

— D'ailleurs, Henriette, M. de Violaine m'a affirmé que Jean Loup ne serait pas condamné.

— Et cela vous tranquillise et vous met en paix avec votre conscience, n'est-ce pas? Eh bien, je vous dis, moi, tremblez!... Jean Loup dans sa prison est menaçant pour vous.

— Il ne parlera pas.

— Ne vous bercez point dans cette illusion. Jean Loup apprendra à parler et à lire; sans doute, cela demandera du temps; mais la justice est patiente, les années ne sont rien pour elle, car elle est éternelle. Le jour où Jean Loup parlera, comprendra, il se révoltera contre l'accusation dont il est l'objet, et protestera de son innocence. Alors il dira ce qui s'est passé dans la chambre de Jeanne Vaillant, et il expliquera l'erreur de la malheureuse jeune fille.

Peut-être rencontrera-t-il des incrédules; mais il y a les deux objets qu'il m'a rapportés; on invoquera mon témoignage et je ne mentirai pas: courbée sous le poids de la honte, j'accuserai mon frère!

Allez, j'ai examiné la situation sous toutes ses faces. J'admets qu'on ne parvienne pas à apprendre à parler à Jean Loup. Qu'arrivera-t-il, alors? Il lui sera impossible de prouver son innocence. Mais, comme on ne peut pas le garder éternellement en prison préventive, il faudra, pour continuer à le détenir, un jugement, une condamnation. Et le malheureux, incapable de se défendre, sera traîné, comme un vil malfaiteur, devant une cour d'assises ou un tribunal correctionnel. Eh bien, croyez-vous, si je suis encore de ce monde alors, croyez-vous que moi, Henriette de Simaise, sachant ce que je sais, je serai assez misérable, assez lâche pour laisser flétrir un innocent?

Une autre hypothèse: Je suppose que, ayant appris à parler, Jean Loup, pour une cause ou pour une autre, ne veuille point éclairer la justice, c'est-à-dire faire connaître le coupable: il comparaît également devant les juges, condamné d'avance. Eh bien, croyez-vous que j'aurai le triste courage de laisser Jean Loup accomplir ce sacrifice? Croyez-vous que, dans ce cas comme dans l'autre, je laisserai condamner l'innocent?

Raoul de Simaise est mon frère; mais Jean Loup m'a sauvé la vie!

Et puis, il y a en moi ma conscience et le sentiment du devoir!

Maintenant, dites, dites, malheureux, voyez-vous l'abîme épouvantable que vous avez ouvert sous vos pieds, sous les miens?

Raoul ne répondit pas. Il était terrifié. Un tremblement convulsif secouait ses membres, et il restait le front courbé, n'osant plus lever les yeux sur sa sœur.

— Je n'ai plus rien à vous dire, reprit la jeune fille, et je ne puis,

malheureusement, vous donner aucun conseil. Cependant, vous ferez bien de changer de vie; je sais, depuis quelque temps, quelle est votre existence à Paris; elle est déplorable et j'en suis honteuse. Vous ne faites rien, vous êtes un oisif, un inutile; vous gaspillez sottement les jours de votre jeunesse.

Raoul, repentez-vous, corrigez-vous, il en est temps encore, et devenez meilleur si vous voulez que, plus tard, ceux qui auront à vous juger soient indulgents pour vous!

Il releva lentement la tête. Les adjurations de sa sœur l'avaient vivement impressionné; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Pardon, ma sœur, pardon, dit-il d'une voix brisée; oui, vous avez raison, je suis un indigne, un misérable! Jusqu'à présent, je le reconnais, j'ai suivi une mauvaise voie; mais, vous le savez, Henriette, abandonné à moi-même, il n'y avait personne pour me crier : « Prends garde! Arrête-toi!... » Henriette, je me repens... Pour notre bonne mère et pour vous, je changerai de conduite; je vous le promets, je vous le jure!

— Nous verrons, dit sèchement la jeune fille.

Et elle lui fit signe de se retirer.

Il sortit, la tête basse, en chancelant comme un homme ivre.

Henriette se laissa tomber sur un siège et se mit à pleurer à chaudes larmes

XVI

LA MÈRE ET LA FILLE

La sœur exerçait-elle réellement une influence salutaire sur le frère? Henriette avait lieu de le croire, car il s'était opéré chez Raoul un changement subit. Il ne quittait pas sa mère, près de laquelle il se montrait respectueux, attentif, prévenant, affectueux.

La baronne était ravie.

— C'est la guerre, pensait-elle, qui a agi ainsi sur le caractère léger de mon fils. Raoul a été touché au cœur par les malheurs immérités de la



Mme de Simaise se redressa frappée de stupeur (page 365.)

France. L'étourdi, le fou d'autrefois s'est amendé; il est maintenant sérieux, réfléchi, plus digne. Allons, l'espoir me revient : Raoul ne marchera pas sur les traces de son père.

Et l'excellente mère, à qui il fallait si peu pour beaucoup de joie, ajoutait :

— En vérité, je ne comprends pas Henriette; pourquoi, quand son frère nous revient complètement changé sous tous les rapports, se montre-t-elle avec lui si réservée, si froide? Ils sont contraints, gênés, quand ils sont en face l'un de l'autre. Évidemment, c'est la faute d'Henriette, qui a presque repoussé son frère quand il est arrivé. Qu'a-t-elle donc? Ah ! elle aussi est bien changée depuis quelques mois. Elle n'a plus cette gaieté charmante qui égayait le silence de notre solitude; elle est souvent triste, songeuse; son sourire est forcé ; on dirait qu'il y a en elle une souffrance secrète qu'elle s'étudie à me cacher.

Et la baronne, qui n'avait plus autre chose à désirer au monde que le bonheur de ses deux enfants, devenait pensive.

Raoul paraissait bien un peu triste; mais il n'avait point cet air ennuyé qu'il apportait au château à chacune de ses précédentes visites. Il était à Vaucourt depuis quatre jours, et il n'avait pas encore manifesté l'intention de faire une promenade au dehors.

Ce fut sa mère qui, après le déjeuner, lui conseilla de monter à cheval pour aller faire une visite à M. et Mlle de Violaine. Tous deux seraient certainement enchantés de le voir.

— M. de Violaine, chère mère, m'a toujours témoigné de l'amitié, répondit Raoul, j'irai chez lui avec plaisir. Du reste, je désire lui parler de moi.

— De toi?

— Oui, chère mère, et lui demander en même temps un service.

— Ah!

— M. de Violaine a de grandes relations.

— Plusieurs amis intimes parmi les députés les plus influents.

— Il faut que je fasse quelque chose, ma mère; je prierai M. de Violaine de m'aider à me trouver une position en rapport avec mes aptitudes.

— Bien, Raoul, bien, dit Mme de Simaise en embrassant le jeune homme avec émotion. Va, mon ami, continua-t-elle, va causer avec M. de Violaine de tes projets d'avenir.

Raoul partit. Mme de Simaise rejoignit sa fille, qui était restée seule dans le salon. Henriette était rêveuse. La baronne s'assit en face de sa fille et l'enveloppa de son regard plein de tendresse.

— Henriette, demanda au bout d'un instant Mme de Simaise, comment trouves-tu ton frère?

— Mieux pour vous, chère mère.

— N'est-il pas affectueux pour toi aussi, Henriette?

— Si, ma mère.

— Raoul n'est plus du tout le même : aussi je n'ai pas besoin de te dire toute la joie que j'en éprouve : je sens se dissiper toutes mes inquiétudes à son sujet et je commence à être rassurée sur son avenir. Il a pris une résolution dont je suis ravie : il a honte de son oisiveté; il veut travailler, se rendre utile. C'est bien, cela, c'est très bien. C'est le désœuvrement qui perd la plupart des jeunes gens. Raoul, occupé, n'aura plus de mauvaises fréquentations, ne fera plus de folies. Il n'est pas méchant, je le constate avec bonheur; il n'était que léger. Il a subi les entraînements de la jeunesse : ce sont les conseils sages et une bonne direction qui lui ont manqué. Aujourd'hui, il s'aperçoit qu'il marchait sur une route dangereuse, semée de périls, et il retourne en arrière. Enfin, Henriette, si je suis contente de Raoul, tu dois être, toi aussi, satisfaite de ton frère.

— Certainement, chère mère.

— Cependant, tu es pour lui d'une froideur... Tu lui parles à peine et je m'aperçois qu'il est gêné avec toi; il n'ose pas t'adresser la parole et il y a dans ton regard quelque chose qui semble paralyser les élans de tendrese de ton frère. On dirait que tu lui gardes rancune; voyons, dis; est-ce qu'il t'a fait quelque chose?

— Rien, ma mère.

— Alors, Henriette, permets-moi de te dire que je ne comprends rien à ta manière d'agir envers Raoul; lui-même, le pauvre garçon, ne sait que penser, et cela le rend inquiet, triste... Je veux bien qu'il soit devenu plus réfléchi, plus grave; mais l'on peut être sérieux sans perdre entièrement sa gaieté.

Des larmes, qu'elle ne put retenir, jaillirent des yeux de la jeune fille.

— Encore des larmes! s'écria Mme de Simaise. Henriette, ma fille, mon enfant chérie! Qu'as-tu? mais qu'as-tu donc?

Les larmes de la jeune fille coulèrent plus abondamment.

— Ah! j'en suis sûre maintenant, continua la mère d'un ton douloureux, tu me caches quelque chose, et cela depuis longtemps. Il y a en toi une douleur, une souffrance secrète...

Elle s'approcha vivement d'Henriette, l'entoura de ses bras et poursuivit d'une voix câline :

— Est-ce que tu n'aimes plus ta mère, dis? Si tu l'aimes toujours,

pourquoi n'as-tu plus de confiance en elle? Il n'y a pas encore bien longtemps de cela, tu me disais tous tes petits secrets; la fille n'avait rien de caché pour sa mère... Henriette, ma bien-aimée, dis-moi la cause de tes larmes, afin que je puisse les essuyer comme autrefois, tu sais, quand tu étais toute petite!... Tu souffres, je le vois, je le sens... Parle, mon enfant, parle; je t'en conjure, fais-moi connaître le motif de ton chagrin. A qui donc confieras-tu ta peine, si ce n'est à ta bonne mère? N'est-ce donc pas dans mon cœur seulement que tu peux verser tes douleurs?

La jeune fille se laissa glisser sur ses genoux, joignit les mains et, d'une voix faible, presque craintive:

— Ma mère chérie, dit-elle, je désire vous quitter.

Mme de Simaise se redressa frappée de stupeur.

— Me quitter! exclama-t-elle, tu veux me quitter!

— Il le faut.

— Henriette, où donc veux-tu aller?

— Au couvent.

La mère tressaillit et devint affreusement pâle.

— Au couvent! s'écria-t-elle éperdue, au couvent, toi, Henriette de Simaise!

— Oui, ma mère. J'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps et j'ai senti que je devais me faire religieuse. Je vous en prie, ma bonne mère, ma mère chérie, permettez-moi de partir; laissez-moi consacrer ma vie à Dieu!

La baronne resta un instant immobile, sans voix, les bras ballants. Elle était atterrée.

— Ma mère, ma bonne mère, je vous en prie! ajouta la jeune fille d'une voix défaillante.

— Henriette, Henriette! s'écria la baronne de Simaise, vous n'aimez plus votre mère!

— Oh! ma mère! ma mère! gémit la jeune fille.

Un sanglot lui coupa la voix.

— Mais quelle chose affreuse, épouvantable, s'est donc passée ici? reprit la baronne avec une sorte de fureur; quel horrible démon s'est donc introduit dans ma maison? Ma fille veut m'abandonner, ma fille n'aime plus sa mère!

Elle resta un instant silencieuse, haletante, les yeux hagards fixés sur sa fille, toujours agenouillée.

— Henriette, Henriette! reprit-elle avec véhémence, tu me dois une explication; il faut que ta mère connaisse la raison qui te fait prendre une pareille détermination.

— Au nom de Dieu, ma mère, ne m'interrogez pas ! s'écria la jeune fille.

Elle se cacha la figure dans ses mains.

Mme de Simaise, bouleversée, sentit un frisson courir dans tous ses membres.

— Malheureuse enfant ! exclama-t-elle ; mais tu ne vois donc pas qu'en refusant de répondre tu me permets de supposer les choses les plus épouvantables !

Henriette poussa un gémissement.

Par un mouvement brusque, fiévreux, sa mère lui écarta les mains et l'obligea à relever la tête.

— Allons, dit-elle, regarde-moi en face, bien en face, tes yeux dans les miens !

— Oh ! maman, maman, fit Henriette avec un accent douloureux, douterais-tu de ta fille !...

— Non, non, répondit vivement Mme de Simaise ; comme autrefois, je lis dans tes yeux, et ton regard reflète toujours la pureté de ton âme ! Mais pourquoi ne veux-tu pas répondre à ta mère ?

Henriette resta silencieuse.

— Et tu crois, reprit la baronne, que je vais consentir à me séparer de toi ?

— Maman, répliqua la jeune fille, pour ma tranquillité, pour mon bonheur, cette séparation, si cruelle qu'elle soit, est nécessaire.

— Pour sa tranquillité, pour son bonheur ! murmura Mme de Simaise.

— Oui, ma mère.

— Ah ! ingrate, ingrate !

— Mais vous savez bien que je vous aime !

— Tu parles de ton bonheur, et le mien, Henriette, le mien ? Ah ! ma fille, ma fille, vous avez une singulière manière d'aimer votre mère !... Mais non, mais non, c'est impossible ce que tu veux faire, c'est de l'exaltation, un accès de fanatisme d'enfant malade !

— Ma mère chérie, écoutez-moi : à vous qui m'avez tant aimée, je ne veux point mentir ; ce n'est pas par vocation que je veux entrer dans la vie religieuse ; mais j'ai besoin de prier, de m'exiler du monde. Croyez-moi, ma mère, je ne puis être heureuse, je ne puis vivre qu'en me consacrant à Dieu, en me donnant tout entière aux pratiques de la religion.

— Et c'est là seulement que tu vois ton devoir ? Après avoir été la plus malheureuse des épouses, tu veux que je sois la plus malheureuse des mères ! Pour toi, j'ai fait sans faiblesse tous les sacrifices, et voilà ma récompense !... Ma vie était brisée ; devant ton berceau j'ai puisé la force

de l'abnégation et du dévouement; n'ayant plus rien à espérer pour moi, j'espérai pour toi; j'avais à remplir une tâche nouvelle : travailler à l'œuvre de ton bonheur! Tu sais comment je t'ai élevée, tu sais si je t'ai donné toute la tendresse que peut contenir le cœur d'une mère... Et à côté de tant de plaies saignantes faites à mon cœur, c'est toi, ma fille, l'enfant de mon âme, ma dernière espérance, c'est toi qui ouvres, dans mon cœur déchiré, une nouvelle plaie plus terrible encore que toutes les autres!... Ton frère ne m'appartient pas, tu le sais bien; je n'ai que toi, que toi... Et tu veux m'abandonner!... Ah! autant vaudrait me dire : Je n'ai plus besoin de toi; va, pauvre femme, tu peux mourir!

— Oh! fit la jeune fille en se courbant jusqu'à terre.

— Ah! continua Mme de Simaise d'une voix oppressée, je croyais trouver plus de reconnaissance dans le cœur de mon enfant! C'est mal, ce que vous voulez faire, Henriette, oui, c'est bien mal!

Et la pauvre mère éclata en sanglots.

Henriette se traîna sur ses genoux jusqu'à la baronne, lui prit les mains et les couvrit de larmes et de baisers.

Après un moment de douloureux silence, Mme de Simaise reprit d'une voix lente et grave :

— Henriette, que te manque-t-il donc ici? Que peux-tu avoir à ésirer?

— Mais rien, ma mère chérie, rien!

— Henriette, presque toujours, quand une jeune fille de notre monde, belle comme toi, se retire dans un cloître, c'est qu'elle a l'âme désespérée.

La jeune fille tressaillit.

— Henriette, poursuivit la baronne, souvent aussi quand une jeune fille belle et tendrement aimée de sa mère comme tu l'es songe à s'enfermer entre les murs sombres d'un cloître, c'est qu'il y a dans son cœur une blessure inguérissable, un amour malheureux, sans espoir!...

— Ma mère! exclama la jeune fille.

— Si tu aimes, Henriette, pourquoi ne le dirais-tu pas à ta mère? Quand je pense à ton bonheur, à ton avenir, est-ce que tu crois que je ne te vois pas la jeune femme radieuse et aimée d'un bon et loyal jeune homme, à qui tu auras donné ton cœur? Est-ce que je ne te vois pas, mère à ton tour, penchée, les yeux irradiés, ravie, sur le berceau d'un enfant rose endormi?

Henriette, mon enfant, si tu aimes, dis-le-moi. Mais je suis prête à lui ouvrir mes bras, à celui que tu aimeras!... Il est pauvre, peut-être, d'une famille obscure... Hé, qu'importe! Ce n'est pas dans les salons dorés

qu'on rencontre les hommes les meilleurs; on peut en trouver de bons sous le toit d'une chaumière!... Henriette, je ne suis pas de ces femmes qui considèrent la pauvreté comme un vice; tu as le droit de choisir ton fiancé; la moitié de ce que je possède t'appartient.

— Je n'aime pas, ma mère, je n'aime pas! s'écria la jeune fille d'une voix désespérée.

— Ah! ton accent donne un démenti à tes paroles.

— Je ne veux pas aimer, ma mère, je ne veux pas aimer! Le cloître, le cloître!

La malheureuse enfant se tordait convulsivement les bras.

A ce moment, on frappa à la porte du salon.

Henriette se releva vivement.

La baronne passa rapidement son mouchoir sur sa figure et alla ouvrir elle-même la porte, donnant ainsi à sa fille le temps de se remettre.

— Madame la baronne, dit le domestique, c'est un monsieur, un étranger, qui demande à parler à Mme la baronne.

— Mais...

— Il s'agit, m'a-t-il dit, d'une affaire très importante.

— Ce monsieur a-t-il dit son nom?

— Il se nomme M. Lagarde.

— Ce nom m'est tout à fait inconnu.

— Chère mère, dit Henriette, je vous laisse recevoir cette personne; je monte dans ma chambre.

La mère jeta sur sa fille un regard brûlant de tendresse et lui dit :

— Va, mon enfant; ce soir ou demain matin nous causerons encore.

Henriette sortit.

— Faites entrer M. Lagarde, dit la baronne au domestique.

XVII

L'AMI DES MALHEUREUX

Derrière le visiteur qu'il venait d'introduire dans le salon, le domestique referma la porte.



— D'une importance capitale, madame la baronne, vous en serez convaincue quand je vous aurai dit de quoi il s'agit (page 370).

M. Lagarde était très élégamment vêtu et tenait son chapeau à la main. Il s'inclina respectueusement devant la baronne; puis ils restèrent un instant immobiles, silencieux en face l'un de l'autre, se regardant.

Il y avait dans le regard du visiteur un mélange de curiosité et de compassion; celui de Mme de Simaise était étonné et révélait une vague inquiétude

La belle figure sympathique de l'étranger et son grand air de dis-

tinction rassurèrent un peu la baronne, tout en augmentant encore son étonnement.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-elle, montrant un fauteuil au visiteur, et en s'asseyant elle-même.

M. Lagarde posa son chapeau sur un guéridon et prit place dans le fauteuil.

— Je vous écoute, monsieur, reprit la baronne ; vous venez me trouver au sujet d'une affaire très importante, m'a-t-on dit ?

— D'une importance capitale, madame la baronne, vous en serez convaincue quand je vous aurai dit de quoi il s'agit.

— Est-ce que cette affaire intéresse quelqu'un des miens ? demanda la baronne, dont la voix trembla légèrement.

— Vous et les vôtres, madame, plus ou moins directement.

— Parlez donc, monsieur, je suis prête à vous entendre.

— Je comprends votre impatience, madame la baronne ; cependant, avant de vous faire connaître le but de ma visite, avant de vous dire ce que je réclame de vous, j'ai besoin de certains renseignements que vous seule pouvez me donner. Si vous le voulez bien, madame la baronne, nous ferons ensemble une excursion dans votre vie privée.

Mme de Simaise fit un bond sur son siège, et le rouge monta à son front

— En vérité, monsieur, s'écria-t-elle avec calme et dignité, je me demande si j'ai bien entendu !

— Oui, madame la baronne, vous avez bien entendu ; mais, je vous en prie, ne soyez ni offensée ni effrayée ; j'aurai, tout à l'heure, quelques explications à vous donner ; avant, je désire savoir si vous pourrez me comprendre.

— Tout cela est fort bien, monsieur ; mais vous vous arrogez un droit que je ne puis vous reconnaître ; vous vous présentez chez moi un peu trop comme un juge d'instruction, me menaçant d'un interrogatoire. Enfin, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Il est vrai que Mme la baronne de Simaise me voit aujourd'hui pour la première fois ; le serviteur qui m'a annoncé a dû dire mon nom, je me nomme Lagarde.

— J'ai beau chercher dans mes plus anciens souvenirs, monsieur, votre nom m'est inconnu.

— Si j'avais besoin de références, madame la baronne, je pourrais invoquer le nom du vieux capitaine Vaillant, de Mareille, qui me connaît, et celui de son filleul, Jacques Grandin, lieutenant de hussards, qui est mon ami.

— Jacques Vaillant et Jacques Grandin sont estimés entre tous, monsieur, dit Mme de Simaise.

— Maintenant, fit M. Lagarde en souriant, Mme la baronne me permet-elle de jouer mon rôle de juge d'instruction?

— Quoi, monsieur, vous avez la prétention?....

— De connaître au moins un de vos secrets? Oui, madame la baronne.

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur, pour oser me parler ainsi?

M. Lagarde se dressa debout.

— Madame, répondit-il d'une voix lente et grave, je suis l'ennemi des méchants, des infâmes! Je suis l'ami des bons, le protecteur, le défenseur des malheureux, et le vengeur des victimes!

La baronne tressaillit et devint affreusement pâle.

— Interrogez-moi, monsieur, je répondrai, dit-elle d'une voix défaillante.

— Merci, dit M. Lagarde, en se rasseyant. Vous avez compris, madame la baronne, que, étant vous-même une femme malheureuse, je suis nécessairement votre ami. Oui, je suis votre ami, et il faut bien que cela soit, puisque vous me voyez ici, devant vous.

Ce n'est pas l'histoire de votre vie, le récit de vos souffrances imméritées, que je vais exiger de vous; cela, madame la baronne, je le connais. Je sais quelles blessures profondes ont été faites à votre dignité, à votre honneur, par un époux indigne.

La baronne baissa la tête. M. Lagarde continua:

— Le baron de Simaise n'a respecté en vous ni l'épouse ni la mère; il vous a abreuvée de toutes les amertumes; par lui vous avez connu tous les chagrins, toutes les douleurs. Vous êtes malheureuse parmi les plus malheureuses, madame, et, croyez-le, je vous plains sincèrement, de tout mon cœur. Je sais comment vous avez été noblement élevée, ici même, à Vaucourt, par des parents qui vous adoraient; je sais comment, devenue orpheline, vous avez épousé le baron de Simaise, un peu pressée, peut-être, par la volonté d'un tuteur peu clairvoyant, pour ne pas dire aveugle.

Votre jeunesse, votre beauté, votre esprit et toutes vos autres qualités n'ont été pour votre mari que ce que sont des jouets dans les mains d'un enfant capricieux et volontaire. Vite fatigué, à la sollicitude, aux petits soins, aux adulations, au semblant d'affection sincère des premiers jours ont succédé la froideur, l'indifférence, le dédain, et M. le baron est retourné à ses anciennes habitudes, et s'est livré plus que jamais à de honteux excès.

Bref, votre situation étant devenue intolérable, vous avez quitté votre mari, avec son consentement, sans doute, — et, toujours jeune et belle,

renonçant entièrement au monde, vous êtes venue vous réfugier à Vaucourt avec l'un de vos deux enfants, votre fille Henriette.

Depuis, — il y a de cela plus de dix-sept ans, — vous n'avez pas revu M. de Simaise; vous n'êtes pas allée une seule fois à Paris où, cependant, il vous reste encore quelques amis, qui ne vous ont pas oubliée.

Je sais également quelle est votre existence depuis que vous êtes revenue à Vaucourt; il suffit d'interroger le premier paysan qu'on rencontre pour savoir le bien que vous faites autour de vous. Venir en aide aux malheureux est de tradition dans votre famille. Votre charité est inépuisable comme votre bonté. Henriette de Simaise est la digne fille de sa mère : elle marche sur vos traces. Vous êtes les deux fées bienfaitrices de la contrée.

Comme vous le voyez, madame la baronne, je suis assez bien instruit.

— C'est vrai, monsieur; aussi n'ai-je plus rien à vous apprendre.

— Peut-être, madame la baronne : je me permettrai tout à l'heure de vous poser une question délicate; mais, auparavant, si vous le voulez bien, nous parlerons de M. Raoul de Simaise.

— De mon fils? Qu'avez-vous donc à me dire de lui, monsieur?

— Vous le voyez rarement et il n'a point pour vous le respect, l'affection et la tendresse qu'il vous doit...

— Mais, monsieur..., fit Mme de Simaise essayant de protester.

— Vous voulez le défendre, c'est le droit respectable d'une mère; mais, si indulgente que soit une mère pour les défauts de ses enfants, si ingénieuse qu'elle soit à se les cacher à elle-même, vous ne vous êtes pas fait illusion au sujet de Raoul de Simaise. De ce côté-là aussi vous souffrez. Il est impossible, d'ailleurs, que vous ignoriez complètement ce que votre fils fait à Paris.

— Je sais, en effet, monsieur, répondit la baronne avec des larmes dans les yeux, que la conduite de Raoul, dans ces dernières années, n'a pas été exempte de reproches. Sans doute, le sachant mal entouré, mal conseillé, je me suis inquiétée, alarmée, et j'ai souffert; mais, comme vous le dites, monsieur, une mère est indulgente, elle ne se hâte point de désespérer. Aussi ai-je toujours conservé l'espoir que Raoul changerait, qu'il reviendrait à des sentiments meilleurs.

Eh bien, monsieur, je ne m'étais pas trompée, j'ai eu raison d'espérer : aujourd'hui, Raoul n'est plus ce qu'il était il y a un an encore, un changement radical s'est opéré en lui.

— Ah!

— Il est ici depuis quatre jours, et c'est avec bonheur que j'ai remarqué qu'il n'est plus le même. Une mère ne se trompe pas, ne peut pas

se tromper, monsieur, quand son cœur affirme l'exactitude de son jugement. Ah! si mon fils n'a pas toujours été aussi respectueux et affectionné que je l'aurais voulu, la vive tendresse qu'il me témoigne maintenant m'a déjà fait oublier les inquiétudes qu'il m'a données, les larmes que j'ai versées pour lui.

Son existence passée lui fait horreur et il a honte de son oisiveté; il veut travailler, se rendre utile, devenir un homme, enfin. Tenez, en ce moment, il est à Haréville, chez un de nos vieux amis, M. de Violaine. Il lui fait part de ses projets, et, comme M. de Violaine a beaucoup d'amis, de nombreuses relations, il le prie de l'aider à se trouver une position convenable, surtout en vue de l'avenir.

— J'apprends cela avec plaisir, madame la baronne; j'en suis heureux pour vous et votre fils.

— Oui, je suis rassurée maintenant au sujet de Raoul; mais, hélas! le bonheur est pour moi le fruit défendu; il faut que je subisse successivement les plus cruelles épreuves; une nouvelle douleur m'est réservée!

— Que voulez-vous dire?

— Quand vous êtes entré ici, vous avez peut-être remarqué mon agitation et sur mon visage des traces de larmes mal essuyées. Je venais d'avoir avec ma fille une conversation pénible, et j'étais, et je suis encore sous le coup d'une émotion terrible.

— Causée par Mlle de Simaise?

— Oui, monsieur.

— Puis-je savoir?

— A vous, monsieur, qui connaissez si bien tout ce qui me concerne, je sens que je ne dois rien cacher; n'ai-je pas pris, d'ailleurs, l'engagement de répondre à vos questions? Et puis, ce que je refuserais de vous dire aujourd'hui, vous l'apprendriez dans quelques jours. Eh bien, monsieur, tout à l'heure, quand vous vous êtes fait annoncer, Henriette venait de me déclarer qu'elle avait l'intention de me quitter pour se retirer dans un cloître.

— Oh! oh! fit M. Lagarde.

— Oui, continua la baronne, laissant couler ses larmes, Henriette veut abandonner sa mère pour aller ensevelir sa jeunesse entre les sombres murailles d'une maison religieuse!

Elle poussa un gémissement et laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Pauvre femme! pauvre mère! murmura M. Lagarde.

Après un moment de silence, il reprit :

— Mlle de Simaise a-t-elle fait connaître à sa mère le motif de sa grave détermination?

— Non, monsieur, non ; elle n'a même point voulu répondre à mes questions ; mais, à certaines paroles qui lui sont échappées, j'ai deviné...

— Vous avez deviné ?

— Que ma fille aime, que son amour est sans espoir, qu'elle en est honteuse, peut-être même épouvantée !... Voilà pourquoi, j'en suis convaincue, la malheureuse enfant veut renoncer au monde, à l'avenir, à tout.

— Vous avez bien deviné, madame la baronne ; mais je me hâte de vous rassurer : Mlle Henriette de Simaise n'ira pas s'enfermer dans un cloître ; elle renoncera à son projet, c'est moi qui vous le promets. Soupçonnez-vous quel est le jeune homme qui a su se faire aimer de Mlle de Simaise ?

— Non, monsieur.

— En cherchant bien, vous trouveriez certainement ; mais je ne veux point vous donner cette peine. Celui qui est aimé de votre fille aime ardemment aussi Mlle Henriette de Simaise ; malheureusement, il ne se trouve pas, quant à présent, dans des conditions ordinaires.

Ce jeune homme, madame la baronne, vous le connaissez, vous l'avez vu.

— Je le connais ?

— Oui. Il se nomme Jean Loup.

— Jean Loup ! exclama Mme de Simaise, en faisant un soubresaut sur son siège. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je comprends enfin !... Ma pauvre fille, ma pauvre enfant ! Quel malheur épouvantable ! C'est horrible !...

— Calmez-vous, madame la baronne, et permettez-moi de vous dire que vous exagérez beaucoup le mal.

— Jean Loup, Jean Loup, répliqua Mme de Simaise en proie à une agitation fébrile ; Jean Loup, un sauvage, un misérable, un être dégradé... Mais, monsieur, le bonheur de ma fille est à jamais détruit ; c'est épouvantable, vous dis-je... Ah ! la malheureuse, la malheureuse enfant !

— Laissez-moi vous dire une fois encore, madame la baronne, que les choses ne m'apparaissent point sous des couleurs aussi sombres que vous les voyez. Attendez avant de juger. Sans doute, Jean Loup est un sauvage, un être déshérité, et, au premier abord, on se révolte contre cette idée qu'une jeune fille bien élevée, charmante et distinguée comme Mlle de Simaise, puisse aimer un pareil homme. Mais ce sauvage se civilisera, et ni vous ni moi, madame la baronne, ne pouvons dire aujourd'hui ce qu'il y a sous sa rude enveloppe. Donc, je vous le répète, avant de juger l'homme et les choses, attendez. Ce que vous considérez en ce moment

comme un effroyable malheur peut se transformer pour vous, bientôt peut-être, en une chose heureuse.

Mme de Simaise secoua tristement la tête.

— Tenez, poursuivit M. Lagarde, le moment est venu de vous faire connaître le but de ma visite. Il s'agit de Jean Loup.

La baronne eut un mouvement de surprise.

— Ne soyez pas étonnée, continua M. Lagarde; vous ne tarderez pas à savoir pourquoi je m'intéresse à ce malheureux. Vous savez, — je vous l'ai dit, — que je suis l'ami des malheureux. Je suis le protecteur et le défenseur de Jean Loup malheureux, et en même temps son vengeur, car il est une victime!

Jean Loup a été arrêté et emprisonné, bien qu'il soit innocent du crime dont on l'accuse.

Nouveau mouvement de la baronne.

— Oui, madame, innocent, reprit M. Lagarde, en appuyant sur les mots, et cela sera prouvé, le moment venu. Je poursuis : Protecteur, défenseur et vengeur de Jean Loup, j'ai résolu de le rendre à la société, non pas tel qu'il était, tel qu'il est encore aujourd'hui, mais transformé. Je veux que le sauvage disparaisse : je veux enfin, dans un espace de temps aussi court que possible, faire l'éducation complète de Jean Loup, afin qu'il puisse paraître dans le monde avec le nom que j'ai à lui donner, un nom qui lui appartient!

— C'est une œuvre méritoire que vous voulez accomplir, monsieur.

— Je le crois, madame la baronne; mais il y a des difficultés sérieuses à surmonter. La première, la plus grande, est de vaincre la sauvagerie de Jean Loup, d'avoir raison de sa volonté, afin de le rendre soumis et docile. J'ai cherché le moyen d'obtenir cela, madame la baronne, je l'ai cherché et je l'ai trouvé. Pour m'aider dans mon œuvre, pour que je réussisse sûrement, j'ai compté, je compte sur la collaboration de deux personnes; la première est Mme la baronne de Simaise.

— Moi, monsieur?

— Oui, madame, vous et mademoiselle votre fille.

— Je ne comprends pas bien, monsieur; que pouvons-nous faire, ma fille et moi, pour vous aider?

— Oh! rien de bien difficile, madame la baronne; vous et Mlle de Simaise quitterez le château de Vaucourt et irez habiter à Épinal dans une maison que j'ai louée et fait meubler et où, depuis hier, Jean Loup est déjà installé.

— Quoi, monsieur! s'écria la baronne stupéfiée, vous avez pu espérer un instant que ma fille et moi...

— Je vous arrête, madame, pour vous empêcher de prononcer des paroles que vous pourriez regretter. Non seulement j'ai espéré que Mme la baronne de Simaise ne me refuserait pas son précieux concours; mais, vous connaissant, madame, je suis sûr de votre consentement.

— Oh! fit la baronne, regardant son terrible interlocuteur avec effarement.

XVIII

LE SECRET DE LA BARONNE

Après un court silence, M. Lagarde reprit :

— Je vous en prie, madame, restez calme et surtout ne vous effrayez point. Ai-je donc besoin de vous répéter que je suis votre ami? Assurément, ce que je viens vous demander, exiger de vous, vous paraît étrange, inouï; c'est audacieux, j'en conviens; mais je n'ai pas le choix des moyens. Du reste, après le mal qu'on a fait à Jean Loup, on lui doit bien quelque chose en réparation.

— Monsieur, répliqua vivement la baronne, vos paroles semblent m'accuser.

— Non, madame, non. Eh! mon Dieu, de quoi pourriez-vous être coupable?... La présence de Mlle Henriette près de Jean Loup est absolument nécessaire; vous devez le comprendre facilement, sachant que Jean Loup l'aime. Privé du concours de Mlle Henriette, des années s'écouleraient avant que j'arrive au but, et encore y arriverais-je?... Grâce à elle, toutes les difficultés seront aplanies, et nous obtiendrons des résultats rapides; ce qui aurait demandé une année de peine sera obtenu en un mois, en quelques jours seulement, peut-être.

Mlle de Simaise dominera Jean Loup, lui imposera sa volonté et il lui obéira comme un enfant docile obéit à sa mère. C'est tout ce qui résiste en lui qu'il faut dompter; c'est sa nature, enfin, qu'il faut changer avant de commencer son éducation, avant d'entreprendre de l'instruire. Oh! la tâche sera rude, je le reconnais; mais l'amour a déjà accompli bien des miracles; je veux lui demander un nouveau prodige!



Poussée par une curiosité invincible, je m'approchai de la porte et j'écoutai... (page 383.)

Mme de Simaise était complètement ahurie.

— Votre proposition est insensée, monsieur! s'écria-t-elle, jamais ma fille et moi...

— Je vous interromps encore, riposta M. Lagarde, pour la même raison que je vous ai donnée tout à l'heure... Remarquez que je ne vous ai pas adressé cette question : « Acceptez-vous ? » Cette question, mais je ne vous la ferai point, madame la baronne, car tout à l'heure, de votre

propre mouvement, vous me direz : « Ma fille et moi, nous sommes à votre disposition; je suis prête à faire tout ce que vous voudrez. »

— En vérité, monsieur, je ne sais que penser! balbutia Mme de Simaise.

— Je vous en prie, madame, soyez patiente et écoutez-moi : La maison que j'ai louée à Épinal, ayant derrière un assez vaste jardin, est très confortable; vous y serez bien et vous vous y plairez, je vous assure. Les appartements qui vous sont destinés ont été décorés et meublés à votre intention et comme il convient. Ils sont d'ailleurs complètement indépendants du logement de Jean Loup; Jean Loup occupe une aile du bâtiment qui n'a aucune communication avec le corps principal de l'habitation.

Vous aurez, cela va sans dire, des domestiques pour vous servir : une cuisinière, un valet de chambre, une femme de chambre, — celle que vous avez ici, s'il vous est agréable de l'emmener avec vous, — et enfin un cocher, car il y a deux chevaux dans l'écurie et deux voitures sous la remise.

Vous pourrez, si cela vous convient, garder l'incognito pendant le temps que votre séjour dans la ville sera reconnu nécessaire. Cela vous sera d'autant plus facile que deux ou trois personnes seulement à Épinal seront dans le secret. Ainsi, en prenant un nom bourgeois, n'importe lequel, celui que vous choisirez, vous et Mlle Henriette serez parfaitement à l'abri de certaines curiosités malveillantes.

Vous serez la maîtresse absolue dans la maison; le personnel n'obéira qu'à vos ordres et à ceux de Mlle Henriette. Vous aurez la haute main, aussi bien sur le précepteur de Jean Loup et les autres professeurs appelés à lui donner des leçons, que sur les domestiques. Nous examinerons dans quelques jours, quand vous serez installées à Épinal, quels devront être vos rapports et ceux de Mlle de Simaise avec Jean Loup. Forcément, ils seront fréquents, puisque les heureux résultats que nous obtiendrons sûrement seront dus à l'influence de Mlle Henriette.

— Réellement, pensait Mme de Simaise, on croirait entendre parler un aliéné.

Vous voyez, monsieur, dit-elle tout haut, que je vous écoute patiemment et aussi avec beaucoup de complaisance.

— C'est vrai, madame la baronne, et je vous en remercie.

— Assurément, monsieur, votre plan est très bien imaginé, seulement...

— Je sais ce que vous allez dire, madame, interrompit vivement M. Lagarde; je vous coupe une fois de plus la parole, parce que je ne dois pas vous laisser formuler une seule objection.

— Pourtant, monsieur, j'ai bien le droit...

— Vous avez tous les droits, madame la baronne, excepté celui de refuser ce que je vous demande.

— Oh!

— Vous trouvez mon plan bien imaginé; j'en suis heureux; il me reste, maintenant, à vous le faire approuver complètement.

Mme de Simaise eut un imperceptible sourire.

— Madame la baronne, continua M. Lagarde, quand vous vous êtes séparée de votre mari, la surprise de tous vos amis a été très grande, car rien ne leur avait fait prévoir votre brusque résolution. Outragée ouvertement par M. de Simaise, qui ne craignait pas de faire parade de sa conduite honteuse, vous étiez très malheureuse; mais la situation était la même depuis au moins trois ans, et, dans l'intérêt de vos enfants, vous vous étiez résignée. Il y a donc lieu de supposer que ce n'est pas seulement la conduite scandaleuse de M. de Simaise qui a motivé votre retraite. Quant à moi, madame, je suis convaincu que vous avez fait quelque découverte terrible, dont la conséquence a été la séparation immédiate.

Mme de Simaise devint de nouveau très pâle et regarda l'étranger avec terreur.

— Eh bien, madame la baronne, voulez-vous me dire quelle chose épouvantable vous avez découverte?

— Monsieur... monsieur... balbutia-t-elle.

— Oh! je sais quel combat doit se livrer en vous en ce moment et quelle répugnance vous devez avoir à me répondre; mais il est important, il est de toute nécessité que je sois instruit des choses que vous savez.

Mais, tenez, je veux bien vous aider, et, pour vous mettre un peu plus à votre aise, je commence par vous dire que je connais tous les crimes du baron de Simaise.

La pauvre femme se dressa éperdue, folle de terreur.

— Mais encore une fois, monsieur, qui êtes-vous donc? s'écria-t-elle.

— Je vous l'ai dit, madame; je suis votre ami, parce que vous êtes malheureuse; je suis le vengeur des victimes! Ah! croyez-le, madame, croyez-le bien, si vous et votre fille n'aviez pas trouvé grâce devant moi, il y a plus d'un an que l'infâme baron de Simaise serait au bagne!

La pauvre femme poussa un gémissement et retomba lourdement sur son siège.

— Allez, madame, vous pouvez parler, reprit M. Lagarde, je suis sûr que vous ne savez pas tout; mais ce que vous ignorez encore, je vous l'apprendrai, moi. Avez-vous entendu parler d'un crime, qui a été com-

mis à Blaincourt dans des circonstances très mystérieuses, à l'époque même où vous êtes venue vous réfugier à Vaucourt?

— Oui, monsieur, oui, répondit la baronne.

Et, cachant sa figure dans ses mains, elle se mit à sangloter.

Après un silence, M. Lagarde reprit :

— Les auteurs de ce crime sont restés inconnus, de même que la victime ; n'avez-vous pas soupçonné qui pouvait avoir armé les mains des scélérats qui ont échappé aux recherches de la justice?

— C'est horrible, horrible! gémit la baronne.

— La victime se nommait Charles Chevry.

— Oui, monsieur, Charles Chevry ; ah! je n'a pas oublié son nom. Le malheureux!... Sans le vouloir, c'est moi, hélas! qui l'ai livré à ses assassins!

— Ah! Et comment cela?

— Il faut donc que je parle, monsieur?

— Il le faut absolument.

La baronne passa plusieurs fois sa main sur son front et dit :

— Un jour, un homme bien mis et jeune encore se présenta à l'hôtel de Simaise, demandant à parler à mon mari. Sur la réponse qui lui fut faite que M. de Simaise était absent, il témoigna le désir de me voir. Je le reçus. Il m'apprit qu'il se nommait Charles Chevry, qu'il arrivait des Indes avec sa femme et qu'il était à Paris depuis quelques jours seulement.

— « Ma femme et moi, me dit-il, nous devons notre bonheur, notre position, tout ce que nous possédons à M. le marquis et à Mme la marquise de Chamarande. »

Je crus d'abord qu'il s'agissait de la mère de mon mari, laquelle avait épousé en premières noces le marquis de Chamarande. Mais le visiteur ne me laissa pas longtemps dans mon erreur. Je fus donc étrangement étonnée en apprenant que le marquis de Chamarande, frère aîné de mon mari, mort en mer quelques années auparavant, s'était marié à Batavia.

Comme M. de Simaise, en me parlant de son frère, ne m'avait jamais dit qu'il fût marié, je témoignai un doute à cet égard. Aussitôt M. Charles Chevry plaça sous mes yeux un contrat et un acte de mariage. Je restai confondue.

Alors M. Charles Chevry m'apprit que, l'année même de sa mort, après avoir réalisé une partie de sa fortune, soit près de quatre millions, le marquis de Chamarande avait conduit sa jeune femme en France, où il avait résolu de se fixer définitivement.

— « Depuis la mort de M. le marquis, continua Charles Chevry, nous avons écrit, ma femme et moi, plusieurs lettres à Mme la marquise. Elles sont toutes restées sans réponse. Nous avons écrit aussi à M. le baron de Simaise; il n'a pas répondu.

» Nous avons passé plusieurs années très inquiets au sujet de Mme la marquise et de son enfant; car, dans la dernière lettre qu'elle nous a écrite, pendant que M. le marquis faisait la traversée dans laquelle il a péri, elle nous annonçait que, bientôt, elle serait mère. Enfin, nous trouvant assez riches avec quatre cent mille francs, nous avons cédé notre maison de commerce et nous nous sommes embarqués sur un bâtiment de la compagnie des Indes pour venir en France, afin de savoir ce qu'est devenue Mme la marquise de Chamarande.

» Avant de me présenter chez M. le baron de Simaise, j'ai cru devoir faire prendre quelques renseignements.

» Ces renseignements ne m'ont pas appris grand'chose. On n'a jamais entendu parler de la marquise de Chamarande, amenée en France par son mari et confiée par lui à son frère. Mais il paraît que la situation de fortune de M. le baron a subitement changé, et cela immédiatement après la mort de M. le marquis.

» Que conclure de cela? Je ne vous cache pas, madame, que je soupçonne le baron de Simaise d'avoir fait disparaître sa belle-sœur afin de s'emparer de sa fortune. Dans tous les cas, il y a là un mystère, une chose ténébreuse que je veux éclaircir. Peut-être aurais-je déjà dû m'adresser aux tribunaux; je serai probablement forcé de le faire; mais, en souvenir de M. le marquis de Chamarande, mon bienfaiteur, je crois devoir, avant de saisir la justice, demander des explications à M. le baron de Simaise. »

Autant que je puis me rappeler, monsieur, c'est ainsi que me parla le malheureux Charles Chevry. Je l'avais écouté avec une émotion, un saisissement faciles à comprendre. Pendant assez longtemps, je fus incapable de lui répondre : la voix me manquait, j'étouffais... J'étais terrifiée, écrasée!

Hélas! je ne pouvais me faire aucune illusion; il m'était prouvé d'une façon éclatante que le baron de Simaise était un misérable!

Je remerciai Charles Chevry de la confiance qu'il m'avait témoignée, et, après lui avoir vivement recommandé d'éviter un scandale public en s'adressant à la justice, je l'engageai à continuer secrètement ses recherches et je lui promis que, de mon côté, je mettrais tout en œuvre pour l'aider à savoir ce qu'était devenue la marquise de Chamarande.

Il se retira en me laissant son adresse et en me donnant l'assurance

qu'il ne ferait aucune démarche pouvant nuire au baron de Simaise sans m'avoir d'abord consultée.

Hélas! je ne devais plus le revoir!

Quand mon mari rentra, je l'interpellai avec violence, lui montrant toute mon indignation; je lui dis de quel crime monstrueux Charles Chevry l'accusait et je le sommai de me dire ce qu'il avait fait de sa belle-sœur.

Sous mon regard, je le vis pâlir, perdre contenance, chanceler; il était haletant, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

Si, alors, j'eusse encore conservé un doute, son attitude seule m'aurait confirmée qu'il était coupable.

Mais il se remit promptement et il me répondit d'un ton léger, presque ironique, et avec une audace qui me révolta et remplit mon cœur de dégoût :

— « En effet, me dit-il, mon frère a amené en France une créole qu'il avait ramassée je ne sais où; mais cette créature était sa maîtresse et non sa femme. »

Un sombre éclair sillonna le regard de M. Lagarde.

— L'infâme! murmura-t-il.

— « Cette créole, monsieur, répliquai-je avec emportement, dont vous parlez avec tant de dédain, et que vous semblez vouloir assimiler à une fille perdue, était marquise de Chamarande; j'ai tenu dans mes mains l'extrait de son acte de mariage! »

Il resta un instant interloqué; puis il répondit :

— « Vous m'apprenez, madame, qu'une noire machination est dirigée contre moi par des misérables; je vois ce que me veulent ces gens-là, c'est une affaire de chantage; mais ils se trompent s'ils me prennent pour un imbécile capable de tomber dans leurs filets. Ce fameux acte de mariage qu'on vous a fait voir est faux; c'est une pièce fabriquée par des coquins, qui espèrent me soutirer quelques billets de mille francs, en me menaçant d'un scandale.

» Certes, ce n'est pas la première fois que des fripons se servent de ce moyen pour remplir leurs poches. »

Je compris que tout ce que je pourrais dire encore serait inutile.

— « Enfin, m'écriai-je, votre frère a amené en France une femme, marquise de Chamarande ou non, qu'est-elle devenue? Je veux le savoir!

— » Est-ce que je le sais? me répondit-il en haussant les épaules. Votre question est étrange : croyez-vous que je me suis donné la peine de me renseigner sur les faits et gestes de cette femme? Immédiatement

après la mort de mon frère, elle a quitté l'endroit où elle demeurait, et depuis, je n'en ai plus entendu parler. »

Sur ces mots, il me quitta, ayant la certitude qu'il n'avait pas réussi à me convaincre.

Je ne vous dirai pas dans quel état je me trouvais; j'étais comme folle. Je voyais le nom de Simaise et celui de Vaucourt traînés dans la boue, mon mari jugé, condamné, flétri... C'était, pour mes enfants, le déshonneur, leur tranquillité, leur avenir à jamais perdus !

J'avais fait une promesse à Charles Chevry; mais comment l'aider dans ses recherches? Quel moyen employer pour savoir ce qu'était devenue la malheureuse marquise de Chamarande? Je le cherchais vainement.

Tout à coup il se fit une clarté dans mon cerveau.

Je me souvins d'un homme qui était venu voir mon mari plusieurs fois. Cet homme, dont je n'ai jamais su le nom, petit et fort laid, au regard sournois, au teint bilieux, avait la ruse et l'hypocrisie peintes sur le visage. Le baron et lui s'enfermaient mystérieusement et causaient longuement.

Un jour qu'ils étaient ensemble, j'entrai par hasard dans une petite pièce contiguë au cabinet de M. de Simaise, où je ne mettais jamais les pieds. Quelques paroles arrivèrent à mon oreille. Poussée par une curiosité invincible, je m'approchai de la porte et j'écoutai. Malheureusement, cette porte bien fermée était encore masquée à l'intérieur par une épaisse tapisserie, qui arrêtait le son de la voix. Je ne pus entendre que quelques mots de la conversation.

Ce sont ces mots, auxquels je n'avais attaché alors aucune importance, qui venaient de me frapper d'une clarté subite, en surgissant de ma mémoire.

Voici ces mots :

« L'enfant vivra, toujours folle, folie incurable, vieux château, pays perdu dans les Vosges, Blaincourt. »

C'était peu, et pourtant cela me disait tout.

La marquise de Chamarande était mère; mais elle avait perdu la raison ; elle et son enfant étaient enfermés, séquestrés dans le vieux château de Blaincourt.

C'était un précieux renseignement à donner à Charles Chevry.

Je m'empressai de lui écrire et je remis ma lettre à un domestique, sur la fidélité duquel je croyais pouvoir compter, avec ordre de la porter immédiatement à son adresé.

Hélas ! j'ignorais que, déjà, le baron de Simaise avait pris ses pré-

cautions pour surprendre la correspondance qui pourrait s'établir entre Charles Chevry et moi.

Le misérable valet porta ma lettre; mais après que son maître l'eut ouverte et en eut pris connaissance.

M. de Simaise a nié le fait effrontément.

Mais, s'il n'avait pas décacheté et lu ma lettre, comment deux bandits seraient-ils allés attendre le malheureux Chevry sur la route de Blaincourt?

Six jours après, je lus dans un journal de Paris, qui l'empruntait à une gazette du département des Vosges, le récit épouvantable du crime de Blaincourt.

La mesure était comble. Mais j'étais mère. Ah! si je n'avais pas eu mes enfants!... Il ne m'était pas possible de dénoncer mon mari, de le livrer à la justice; je ne pouvais que le fuir avec horreur.

La scène qui eut lieu entre nous fut terrible. Que lui ai-je dit? Je ne me le rappelle plus. Mais j'ai dû lui reprocher son ignominie avec une extrême violence; car, à un moment, il leva sa main sur moi; cependant il n'osa point me frapper.

Après lui avoir jeté à la face le mépris, l'horreur et le dégoût qu'il m'inspirait, je lui déclarai que tout était fini entre nous; que je ne le connaissais plus, que j'allais immédiatement me retirer à Vaucourt avec mes enfants.

— « Soit, me dit-il en contenant sa fureur, mais en grinçant des dents; j'accepte cette séparation, je vous rends votre liberté entière; seulement, je ne vous abandonne pas nos deux enfants; prenez votre fille, je le veux bien; moi, je garde mon fils. »

Je m'emportai de nouveau. Je ne voulais pas laisser Raoul à un père indigne.

Il m'interrompit brutalement.

— « Je garde mon fils, et c'est à cette condition seulement que je vous laisse libre! »

Je le menaçai.

Il eut un éclat de rire strident, qui glaça mon sang dans mes veines.

— « Eh bien, me dit-il avec un calme féroce, dénoncez-moi si vous l'osez! Au fait, ajouta-t-il avec une ironie qui me perçait le cœur comme la pointe d'un poignard, c'est le seul moyen que vous ayez d'être la maîtresse du sort de vos enfants. »

Je savais le baron de Simaise capable de tout; j'eus peur; j'étais désarmée, vaincue. Je me résignai.

Oh! ce fut un douloureux sacrifice!



Leur nouveau pensionnaire fut, paraît-il, enfermé dans une cage de fer et présenté au public... (page 391).

Dans la nuit, je remplis plusieurs malles des objets qui m'appartenaient, et le lendemain matin, à la première heure, sans avoir prévenu personne, sans avoir dit adieu à la comtesse de Maurienne, ma meilleure amie, je quittai Paris, serrant ma fille dans mes bras et la couvrant de baisers et de larmes.

Il y a de cela bien des années, monsieur; mais la plaie de mon cœur n'est pas fermée, elle est toujours saignante.

XIX

LE DERNIER MARQUIS DE CHAMARANDE

Mme de Simaise avait achevé son récit.

M. Lagarde paraissait absorbé dans ses pensées.

La baronne pleurait silencieusement. Les souvenirs faisaient revivre en elle toutes ses douleurs. Elle regardait l'étranger, cet homme mystérieux, à qui rien ne semblait caché, avec une sorte de respect craintif.

— Oui, dit M. Lagarde en relevant la tête, vous avez horriblement souffert. Vous aussi, madame, vous êtes une victime. Vous savez sans doute comment est morte, dans l'unique auberge de Blaincourt, la femme de Charles Chevry?

— Hélas! oui, monsieur. Je suis allée voir plusieurs fois la pauvre petite orpheline chez sa nourrice, sans me faire connaître. On avait donné à l'enfant le nom de Rose. Elle était bien chétive, la chère mignonne; du reste, je constatai avec joie que les meilleurs soins ne lui manquaient point.

Voulant réparer le mal autant que cela m'était possible, j'avais l'intention de me charger de l'orpheline, de la faire instruire et enfin de lui faire une donation afin d'assurer son avenir. Je fis à ce sujet plusieurs démarches qui furent malheureusement inutiles.

D'abord, on m'avait dit à Blaincourt que je ne pouvais obtenir ce que je demandais. Déjà on s'était occupé de l'avenir de la petite Rose, et ce qui serait fait pour elle était décidé.

Je fis prendre des informations à Épinal; ce qui m'avait été dit à Blaincourt me fut confirmé. Je compris alors que c'était l'administration elle-même qui se chargeait de l'avenir de l'orpheline. Elle fut reprise à sa nourrice, et depuis, malgré les recherches que j'ai faites, je n'ai pu savoir où elle a été placée.

— Le secret a été bien gardé.

— Trop bien, monsieur; j'aurais été si heureuse de pouvoir faire quelque chose pour cette malheureuse enfant!

— Avez-vous cherché à savoir si la marquise de Chamarande avait été réellement emprisonnée au château de Blaincourt ?

— Oui, monsieur, et j'ai pu me convaincre qu'on ne savait rien à Blaincourt. Ah ! ils avaient bien pris leurs précautions, allez, les misérables dont le baron de Simaise s'est servi pour commettre cette infamie ! Il eût fallu pénétrer de force dans le vieux château, y faire une perquisition ; un magistrat seul avait ce droit, au nom de la loi. Malheureusement, j'étais forcée d'agir avec prudence et une extrême réserve ; je ne pouvais point m'adresser à la justice.

— Oui, je comprends. De sorte, madame la baronne, que vous ignorez absolument ce que sont devenus la marquise et son enfant ?

— Hélas !

— Eh bien, madame la baronne, je vais à mon tour vous dire ce que je sais des choses que vous ignorez.

Le jour où le cadavre de Charles Chevry fut trouvé au bord de la rivière, le jour où sa femme mourait après avoir mis au monde l'enfant que vous avez vu chez sa nourrice, cette petite fille qu'on appelait Rose et aussi l'enfant du malheur, un brave homme que vous connaissez, madame, se trouvait de passage à Blaincourt.

— Un homme que je connais ?

— Oui. Cet homme, touché du malheur de l'orpheline, demanda qu'elle lui fût confiée, déclarant que, sa femme et lui étant sans enfant, ils l'adopteraient aussitôt que le délai exigé par la loi serait expiré.

— Alors, monsieur ?

— L'orpheline fut confiée à cet honnête et excellent homme, qui l'a adoptée et lui a donné son nom.

— Et vous dites que je le connais, monsieur ?

— Parfaitement. Devenue grande, jolie, gracieuse, instruite, charmante sous tous les rapports, vous avez eu plus d'une fois l'occasion de voir la fille de Charles Chevry et de Zélima, ainsi se nommait la femme de l'homme lâchement assassiné à Blaincourt.

— Oh ! mon Dieu, est-ce possible ?

— Le père adoptif de l'orpheline se nomme Jacques Vaillant.

— Jacques Vaillant ! exclama la baronne. Ainsi, monsieur, Jeanne ?...

— S'appelait Rose chez sa nourrice.

La baronne poussa un sourd gémissement et baissa la tête.

— Et elle est morte, morte !... murmura-t-elle.

— Non, madame, non, Jeanne n'est pas morte, dit M. Lagarde.

Mme de Simaise eut un haut-le-corps.

— Que dites-vous, monsieur ?... s'écria-t-elle.

— Jeanne n'est pas morte, madame.

La baronne leva les yeux vers le ciel, en joignant les mains.

— Oui, continua M. Lagarde, Jeanne existe; mais la malheureuse enfant a perdu la raison.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu!

— C'est pour cela que je n'ai point dit encore à Jacques Vaillant et à Jacques Grandin que Jeanne a été sauvée au moment où le courant rapide de la rivière l'entraînait. J'espère toujours qu'on la guérira; alors seulement je rendrai à Jacques Vaillant sa fille et à Jacques Grandin sa fiancée. J'ai confié Jeanne à un savant médecin aliéniste; si la raison ne lui est pas rendue, c'est que Dieu ne le voudra point.

Je n'ai dit qu'à vous, madame la baronne, que Jeanne existe, et je vous prie de vouloir bien garder ce secret. Vous comprenez, n'est-ce pas, à quel sentiment j'obéis en laissant pendant quelque temps encore le père et le fiancé dans leur erreur?

Jeanne a été sauvée, non pas miraculeusement, mais par une cause toute providentielle. Voici, d'ailleurs, ce qui s'est passé : Je me trouvais dans le pays, j'y étais venu pour vous, madame la baronne.

— Pour moi?

— Oui. Je voulais savoir comment vous et votre fille viviez à Vaucourt, quelle réputation vous aviez dans la contrée, de quelle façon vous étiez considérée par les paysans. Après avoir pris mes renseignements, c'est-à-dire quand on m'eut parlé partout de votre bonté, de votre bienfaisance, de vos rares vertus, je résolus de rentrer vite à Paris, car je pressentais les malheurs et les désastres de la France. Avant le lever du soleil, j'étais entre Mareille et Blignicourt, sur la route qui longe le Frou. Je n'avais avec moi qu'un seul domestique, un homme dévoué en qui j'ai une entière confiance. Il conduisait la voiture et nous marchions rapidement. Arrivés à la côte de Blignicourt, le cheval dut forcément ralentir le pas. A ce moment, mon domestique me fit remarquer un mouvement singulier qui se faisait dans la rivière. Je mis la tête à la portière et je reconnus bientôt qu'il y avait là un homme, lequel, luttant contre le courant, faisait des efforts surhumains pour s'approcher de la rive et saisir une branche ou une racine.

M. Lagarde raconta à la baronne comment lui et Landry avaient porté secours à Jean Loup et sauvé Jeanne.

— Oh! oui, dit Mme de Simaise, c'est bien la divine Providence qui veillait sur la pauvre enfant! Mais folle, folle!... Ah! Dieu qui a voulu qu'elle fût sauvée, Dieu ramènera son regard vers elle!

— J'attends et j'espère, madame.

— Elle guérira, monsieur, elle guérira !

— Vous prierez pour elle, madame la baronne, et votre prière sera bien accueillie au ciel.

Je vais vous parler maintenant de la marquise de Chamarande et de son fils, car c'est un enfant du sexe masculin qu'elle a mis au monde au château de Blaincourt, où elle a été réellement séquestrée pendant six ans environ.

Ici encore, madame la baronne, il s'agit d'une pauvre folle.

— Ainsi, monsieur, la marquise était folle !

— Je dois le croire, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir.

— Que de malheurs, mon Dieu !

— J'ignore quelle a été l'existence de la marquise pendant les quelques mois qui ont précédé son arrivée à Blaincourt, et par conséquent ce qu'elle a souffert et comment elle a été traitée par le baron de Simaise à qui le marquis, obligé de retourner en Océanie, l'avait confiée. Toutes les recherches que j'ai faites à ce sujet ont été sans résultat J'ignore également comment la marquise a perdu la raison. Je veux croire encore, jusqu'à preuve du contraire, que sa raison s'est éteinte subitement par suite du choc terrible qu'elle a reçu en apprenant la mort du marquis.

C'est alors, sans doute, que le baron de Simaise songea à s'emparer de la fortune de son frère, fortune qui appartenait à sa veuve et à l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Pour commettre ce crime, un autre crime plus monstrueux encore était nécessaire. Rien n'arrêta le baron. La malheureuse marquise, qui ne parlait pas le français, qui ne connaissait personne en France, que nul ne pouvait défendre et protéger, fut enfermée au château de Blaincourt, sous la surveillance d'une femme et d'un misérable appelé Grappier, lequel avait pour mission principale de défendre l'entrée du vieux château, comme un de ces effroyables dragons dont parle la Fable. Ce sinistre coquin n'existe plus aujourd'hui ; c'est grâce à une sorte de confession qu'il a faite avant de mourir, que j'ai pu obtenir des renseignements dont vous connaîtrez tout à l'heure toute l'importance.

Lorsque Charles Chevry fut attiré dans un guet-apens, comme vous le savez, et précipité dans la rivière, la malheureuse marquise était encore au château de Blaincourt. Elle y avait été amenée par un inconnu qui. selon toutes les apparences, était l'instrument du baron de Simaise. Peut-être cet homme, dont ses complices eux-mêmes ne connaissaient pas le nom, était-il le même personnage que vous avez vu rendant au baron de mystérieuses visites.

Quelques jours après le meurtre de Charles Chevry, cet individu,

que j'espère retrouver un jour, malgré tout le soin qu'il met à se cacher, arriva nuitamment au château de Blaincourt. Il venait chercher la marquise pour la conduire dans un autre endroit. Mes renseignements au sujet de la malheureuse femme s'arrêtent là.

Du moment qu'on ne s'était pas débarrassé d'elle par le poison, le poignard ou par tout autre moyen, je ne puis admettre qu'on l'ait enlevée du château de Blaincourt pour l'assassiner. Je suppose donc que le baron de Simaise et ses complices, craignant que la justice, dans ses recherches au sujet du meurtre de Charles Chevry, ne songeât à voir ce qui se passait au château de Blaincourt, ont cru devoir, par mesure de précaution, transférer la marquise dans une autre prison.

Depuis cela, bien des années se sont écoulées. La malheureuse marquise séquestrée, manquant de soins, d'air et d'espace, a-t-elle pu vivre jusqu'à ce jour? Et si elle n'est pas morte, où est-elle?

Ces deux points d'interrogation se dressent devant moi. Je suis en face de l'inconnu. Mais je veux savoir, je saurai.

L'enfant, le fils du marquis et de la marquise de Chamarande, était resté au château sous la garde de Grappier. On avait sans doute trouvé le moyen de le bien cacher, si l'on était menacé d'une descente de justice.

Le pauvre petit vécut, grâce à sa constitution robuste. Mais comment fut-il élevé? Presque tout de suite après sa naissance, il fut séparé de sa mère. Il eut pour nourrice une chèvre : cet animal eut toute son affection d'enfant; car son gardien, une véritable bête fauve, lui inspirait une terreur profonde. Obéissant aux ordres qui lui étaient donnés, Grappier ne parlait jamais à l'enfant; il lui jetait sa nourriture comme à un chien. Quand il fut assez fort pour suivre la chèvre, qui vivait dans le parc en toute liberté, il ne la quitta presque plus. Ils dormaient la nuit l'un près de l'autre, au pied d'un arbre, sur un lit de mousse ou de gazon.

La chèvre donnait son lait à son nourrisson, et quand cette nourriture était insuffisante, l'enfant calmait sa faim en mangeant les fruits qu'il trouvait sous les arbres. Des semaines, des mois, souvent, se passaient sans que son gardien l'aperçût. Naturellement, et peu à peu, l'enfant devenait sauvage.

C'est ainsi qu'il grandit. Grâce à la liberté entière qu'on lui laissait, pouvant obéir à ses instincts, se livrer à tous les exercices du corps, ses forces physiques se développèrent d'une façon merveilleuse.

Il arriva à l'âge de huit ou neuf ans. Alors, comme il devenait difficile à garder, comme il était dangereux de le laisser courir dans le parc,

attendu qu'il pouvait à un moment donné franchir les murs et prendre la fuite, on résolut de se débarrasser de lui.

Le personnage inconnu reparut au château de Blaincourt. L'enfant fut saisi, garrotté, bâillonné et jeté dans une voiture, qui roula une partie de la nuit. Enfin, on s'arrêta au milieu d'une forêt, et là, le pauvre enfant fut livré, vendu pour la somme de mille francs à des saltimbanques.

— Oh! oh! fit Mme de Simaise.

— Oui, madame, continua M. Lagarde, voilà ce qui fut fait. Les saltimbanques se hâtèrent de quitter le pays, — cette condition leur avait été imposée, — pour aller exercer leur profession dans les départements du midi de la France. Leur nouveau pensionnaire fut, paraît-il, enfermé dans une cage de fer et présenté au public, sur les champs de foire, comme un jeune sauvage pris chez les cannibales d'une île de l'archipel polynésien.

Les saltimbanques parcoururent ainsi toute la France, exhibant partout leur sauvage, et ne cessant de se féliciter de l'excellente acquisition qu'ils avaient faite, car leur pensionnaire attirait la foule et leur faisait gagner beaucoup d'argent. Ils reparurent dans les départements de l'Est au bout de quelques années. L'enfant était devenu un homme; en dépit de tout, il avait grandi et conservé sa santé. On le vit à Metz, à Nancy, à Épinal, à Remiremont, à Vesoul, à Gray, à Langres, à Dijon, à Strasbourg, à Mulhouse, enfin dans toutes les principales villes de la région.

Un jour, cependant, le sauvage parvint à s'échapper. Il faut croire qu'il ne lui plaisait plus d'être donné en spectacle. Craignant de retomber entre les mains de ses maîtres, pour lesquels il n'avait probablement pas une bien grande affection, il se réfugia dans les bois.

— Alors, monsieur, alors?... interrogea Mme de Simaise palpitante d'émotion.

— Alors, madame, ayant reconquis sa liberté, il vécut complètement à l'état sauvage, fuyant les hommes dont il avait peur, cherchant pour s'y cacher les plus épais fourrés, mangeant des limaçons, des racines, des œufs trouvés dans des nids d'oiseaux, des noisettes, des faînes, des cornouilles, des mûres, des sorbes et jusqu'à des glands.

Après avoir, pendant dix-huit mois ou deux ans, mené une existence nomade, il fixa définitivement sa demeure au milieu des roches de la forêt de Mareille.

— Grand Dieu! exclama la baronne, en se dressant d'un seul mouvement, pâle comme une morte et les yeux démesurément ouverts.

— Les gens du pays lui donnèrent le nom de Jean Loup.

Mme de Simaise tomba à genoux, les mains jointes.

— Jean Loup ! Jean Loup ! murmura-t-elle.

— Jean Loup, madame, est le dernier marquis de Chamarande !

Mme de Simaise laissa échapper un gémissement et se releva.

— Monsieur, dit-elle d'une voix ferme, quel jour ma fille et moi devons-nous être à Épinal ?

XX

LE CONSENTEMENT

M. Lagarde arrêta sur la courageuse femme son regard doux et affectueux.

— Madame la baronne, dit-il, j'attendais votre réponse, et avec d'autant plus de tranquillité, que je la connaissais d'avance. N'ai-je pas eu raison tout à l'heure de vous interrompre ? Vous le voyez, je n'ai pas même eu besoin de vous dire : « Acceptez-vous ? »

— Ce que vous me demandez, monsieur, je dois le faire.

— Sans doute, c'est un sacrifice...

— Monsieur, interrompit vivement la baronne, il n'y a pas de sacrifice dans l'accomplissement d'un devoir.

— Bien, madame, bien.

— Je suis à votre disposition, monsieur, et prête à vous obéir. Au jour et à l'heure que vous indiquerez, ma fille et moi nous serons à Épinal.

— Merci. Je veux vous laisser le temps de prévenir vos amis, de donner vos ordres, de régler enfin vos affaires d'intérieur.

— La journée de demain me suffira.

— Prenez deux jours, madame la baronne. C'est aujourd'hui mercredi ; samedi à deux heures de l'après-midi, je vous attendrai à Épinal.

— J'y serai.

— Ne craignez-vous pas de trouver Mlle de Simaise peu disposée à vous accompagner ?

— Non, monsieur. Comme moi, ma fille fera son devoir.



Il faut que vous fassiez oublier ce qui s'est passé l'année dernière dans la maison du vieux Jacques Vaillant... (page 399).

Le regard scrutateur de M. Lagarde interrogea l'expression de la physionomie de son interlocutrice.

— Madame la baronne, dit-il, pour décider Mlle de Simaise à vous accompagner, vous avez pris une bien grave résolution.

— Vous lisez dans ma pensée, monsieur?

— Oui.

— N'est-ce donc pas ce que je dois faire?

— Non, madame. Ah ! c'est là qu'il y aurait un véritable et douloureux sacrifice ! Certainement, il ne serait pas au-dessus de vos forces décuplées par le sentiment de justice et de réparation ; mais je ne l'exige point de vous, au contraire. Gardez, madame, gardez ce terrible secret de famille. Le révéler à Mlle de Simaise pourrait avoir de funestes conséquences. Les illusions, filles de l'espérance, chères à tout âge, sont les gardiennes de la sérénité de la jeunesse ; gardons-nous de toucher à celles de Mlle de Simaise.

La baronne baissa tristement la tête.

Elle sentait la justesse des paroles de M. Lagarde et comprenait qu'elle était allée trop loin dans son héroïsme.

— Eh bien, madame, reprit M. Lagarde, trouvez-vous un autre moyen?

— Je cherche, monsieur... Mais que lui dire ?...

— La chose est, en effet, très délicate.

— Oui, et très difficile pour moi, qui sais qu'elle l'aime.

— Je crois pouvoir vous tirer d'embarras.

— Comment ?

— En obtenant moi-même, si vous le voulez, le consentement de Mlle Henriette.

— Faites donc, monsieur, faites.

— Alors, madame, veuillez faire dire à Mlle de Simaise de venir ici.

— Est-il nécessaire que j'assiste à votre conversation ?

— Nullement; il est même préférable que Mlle Henriette et moi nous soyons seuls.

La baronne sonna. Un domestique parut.

— Ma fille doit être dans sa chambre, dit Mme de Simaise ; veuillez aller lui dire que je la prie de descendre immédiatement au salon.

Un instant après, la porte du salon s'ouvrit et la jeune fille entra, pâle, les traits fatigués, les yeux rougis par les larmes.

Elle parut surprise de ne pas trouver sa mère seule ; mais elle s'avança lentement et salua l'étranger par un gracieux mouvement de tête.

— Elle est charmante, se disait M. Lagarde, et son doux regard reflète la pureté de son âme.

— Henriette, dit Mme de Simaise, je te présente M. Lagarde, un vieil ami de ma famille.

La jeune fille s'inclina de nouveau.

— M. Lagarde, continua la baronne, désire causer un instant avec toi ; il a quelque chose à te demander.

Henriette se tourna vers l'étranger, laissant voir son étonnement.

— C'est vrai, mademoiselle, dit M. Lagarde, j'espère obtenir de vous une très grande faveur.

— M. Lagarde, ajouta Mme de Simaise, m'a déjà fait, à moi, la même demande.

— Et Mme la baronne, obéissant comme toujours aux bonnes inspirations de son cœur, a bien voulu l'accueillir.

— Henriette, reprit Mme de Simaise, je te laisse causer avec M. Lagarde.

La mère mit un baiser sur le front de sa fille et sortit du salon.

Henriette était toute tremblante; l'inquiétude se peignait sur son visage.

— Je vous en prie, mademoiselle, lui dit M. Lagarde, rassurez-vous; vous êtes inquiète, vous tremblez, pourquoi? Votre mère vous l'a dit, je suis son ami et je suis aussi le vôtre. Allons, soyez sans crainte, remettez-vous.

Ils s'assirent.

— Maintenant, reprit M. Lagarde, nous allons causer comme de bons amis. Êtes-vous disposée à m'écouter?

— Oui, monsieur.

— Votre mère vient de m'apprendre une chose qui, je vous l'avoue franchement, m'a causé une surprise extrême; Mme de Simaise m'a dit que vous vouliez la quitter, renoncer au monde et vous retirer dans un cloître.

— C'est mon intention, monsieur.

— Permettez-moi de croire que vous n'avez pas suffisamment réfléchi. Ce n'est pas quand elle est riche et belle, quand elle a une mère qui l'adore, quand l'avenir radieux s'ouvre devant elle et qu'elle a toutes les espérances de la jeunesse, qu'une jeune fille se ferme les horizons lumineux, en se précipitant dans la nuit du tombeau. Certes, vous n'êtes pas une illuminée, et, heureusement, nous ne sommes plus au temps où le fanatisme religieux poussait à l'ascétisme. Sans doute, il y a toujours des fanatiques, et il le faut bien, puisque nous voyons encore des hommes et des femmes qui se vouent à la vie ascétique. Vous n'êtes pas de celles-là, vous. Allez, ce n'est point pour qu'ils soient prosternés devant lui dans une adoration perpétuelle, que Dieu a créé l'homme et la femme! Dieu n'exige pas de nous des sacrifices contraires aux lois de la nature qu'il a faites lui-même; il ne nous demande pas de remplir une autre mission que celle qu'il nous a donnée dans la famille. Qu'on reconnaisse sa toute-puissance et qu'on obéisse à ses commandements, cela suffit; il ne demande pas davantage à la nature humaine.

Vous, mademoiselle, vous, enfermée dans un cloître! Est-ce que c'est possible? Je ne cherche pas à savoir ce qui a pu vous faire prendre cette singulière résolution; cela ne me regarde point. S'il y a un secret dans votre cœur, je veux le respecter. Je vous dirai seulement : A votre âge, les chagrins et les peines passent et les mauvais souvenirs s'effacent; à votre âge, enfin, mademoiselle, on n'a pas le droit de désespérer, et ce n'est pas être agréable à Dieu que de douter de son inépuisable bonté.

A vous, mademoiselle, qui avez été élevée chrétiennement, je dirai encore : Rien n'arrive en ce monde sans la permission de Dieu, et ses desseins sont impénétrables.

Si j'ai été surpris en apprenant que vous voulez entrer dans un couvent, je vais vous étonner à mon tour en vous disant que j'ai promis à Mme la baronne de Simaise de vous faire renoncer à votre projet.

Henriette fit, en effet, un mouvement de vive surprise, puis elle secoua tristement la tête.

— En promettant cela à votre mère, continua M. Lagarde, j'ai pensé que je pouvais faire hardiment et en toute confiance appel à votre cœur reconnaissant.

La jeune fille regarda fixement M. Lagarde, cherchant à deviner sa pensée.

— Écoutez-moi, mademoiselle, j'ai entrepris une œuvre à laquelle sont attachés des intérêts moraux d'un ordre très élevé; cette œuvre est difficile et j'ai acquis la certitude que je ne pouvais l'accomplir sans votre concours. Or, si vous vous enfermez dans un cloître, il ne vous est plus possible de m'aider; mon œuvre reste à l'état de projet, j'échoue misérablement. C'est assez vous dire, n'est-ce pas, qu'il faut absolument que je vous fasse changer d'idée?

— Vous ne réussirez pas, monsieur, dit Henriette.

— Attendez, mademoiselle, attendez, vous ne savez pas encore de quoi il s'agit. Un jour, il y a de cela trois ans, je crois, un homme, un malheureux qu'on appelle Jean Loup, vous a sauvé la vie.

Une nouvelle tombée de neige se fit sur la figure de la jeune fille, qui s'agita avec malaise.

— Eh bien! mademoiselle, poursuivit M. Lagarde, c'est au nom de celui qui vous a sauvée, c'est au nom du pauvre Jean Loup que je viens implorer votre pitié.

— Mais que puis-je donc faire, monsieur?

— Me prouver, d'abord, que vous n'êtes pas ingrate, en ne refusant point de vous associer à l'œuvre que j'ai entreprise.

— Cette œuvre, monsieur?

— Consiste à tirer le pauvre Jean Loup de l'état déplorable dans lequel il est tombé, à rendre à ce déshérité le rang auquel il a droit dans la société; enfin à réparer, envers ce malheureux, les injustices de la fortune.

— Ah! monsieur, s'écria Henriette avec animation, personne ne désire cela plus ardemment que moi! Mais comment puis-je vous aider, dites, comment?

— Je vais vous le dire. Grâce à des amis puissants, j'ai fait sortir Jean Loup de sa prison et j'ai obtenu qu'il me fût confié. Il est à Épinal dans une maison où seront appelés successivement, pour l'instruire, d'excellents professeurs. Malheureusement, enlevé trop brusquement à sa vie libre, il regrette les grands arbres de la forêt et les roches sombres au milieu desquelles il vivait.

Une personne, une jeune fille, qu'il semble avoir prise en grande affection, occupe constamment sa pensée.

La pâleur d'Henriette disparut sous une teinte de pourpre.

— Cette jeune fille, mademoiselle, c'est vous. Vous exercez sur le malheureux une influence extraordinaire. Quelle en est la cause mystérieuse? Je l'ignore. Mais le fait existe. Privé de sa liberté, éloigné de vous, qu'il n'espère plus revoir, le pauvre Jean Loup n'a plus ni force, ni courage, ni volonté. Dans ses longues heures de rêverie, écrasé, anéanti, absorbé en lui-même, c'est vers vous que s'élance sa pensée, et tout bas il vous appelle.

Le seul nom d'Henriette suffit pour le tirer de sa noire mélancolie. Aussitôt que ce nom frappe son oreille, il se redresse, sa physionomie s'anime, son front s'éclaire, ses yeux brillent; il regarde autour de lui, ayant l'air de chercher; puis, au bout d'un instant, ne vous voyant pas apparaître, de grosses larmes roulent dans ses yeux, il pousse un gémissement et retombe dans son effrayante insensibilité.

La jeune fille ne put s'empêcher de soupirer, et deux larmes tombèrent sur ses joues.

— Eh bien, mademoiselle Henriette, continua M. Lagarde, n'aurez-vous pas pitié de ce malheureux? Ne voulez-vous donc rien faire pour celui qui vous a sauvé la vie? Ah! si vous ne vous associez pas à mon œuvre, si vous me refusez votre concours, que je réclame, le pauvre Jean Loup est perdu!

Henriette se mit à sangloter.

— Qu'exigez-vous donc de moi? s'écria-t-elle éperdue.

— Que vous éloigniez de vous d'abord la pensée d'entrer au couvent.

— Je vous le promets, monsieur.

— Bien. Maintenant, il faut que vous consentiez à faire pour Jean Loup ce que je vais vous demander.

— Dites, dites.

— Vous irez, votre mère et vous, demeurer à Épinal, près de Jean Loup.

— Près de lui!

— Sans doute, puisque sans cela vous ne pourriez exercer l'heureuse influence que vous avez sur lui. Mme la baronne de Simaise, qui a accepté ma proposition, sous la réserve de votre consentement, bien entendu, vous dira dans quelles conditions aura lieu votre installation.

— Ma mère a accepté cela, monsieur?

— Oui, mademoiselle. Je n'ai plus que votre consentement à obtenir.

La jeune fille regarda autour d'elle avec effarement.

— Oh! oh! fit-elle, en voilant son visage de ses mains.

— Eh bien, mademoiselle? interrogea M. Lagarde.

— Ah! monsieur!

— Vous seule pouvez le sauver!

— Je ferai ce que ma mère voudra, répondit-elle d'une voix oppressée.

Et ses larmes, trop longtemps contenues, coulèrent en abondance.

— M. Lagarde l'enveloppa de son regard plein de tendresse.

— Pauvre enfant! murmura-t-il.

Il lui prit la main, la serra doucement et d'une voix douce et caressante :

— Vous êtes un ange, lui dit-il; je sais ce que vous coûtera ce que vous allez faire; mais vous en serez récompensée, je vous le promets!

Elle le regarda avec une sorte de terreur.

— Je suis votre ami, ajouta-t-il; le croyez-vous?

— Oui.

— Eh bien, ayez confiance; votre tranquillité ne sera point troublée, je veille sur votre bonheur et celui de votre mère. Vous possédez un secret terrible; qu'il reste à jamais enseveli au fond de votre pensée. Jean Loup, qui vous l'a révélé, reconnaissant de ce que vous aurez fait pour lui, Jean Loup le gardera.

— Quoi! monsieur, vous savez?...

— Qu'importe! puisque c'est comme si je ne savais rien. Je vous l'ai dit et je vous le répète : rien n'arrive en ce monde sans la permission de Dieu. Si Dieu vous a mise un jour en danger de mort, c'est qu'il a voulu que vous fussiez sauvée par Jean Loup. Déjà, croyez-le, vous étiez désignée pour la mission que vous allez remplir. Encore une fois, mademoi-

selle, ayez confiance, et attendez avec calme, le cœur plein d'espoir, ce que l'avenir inconnu vous réserve.

A ce moment, on entendit le bruit des pas d'un cheval, trottant dans l'avenue du château.

M. Lagarde se leva.

— Au revoir, mademoiselle, et à bientôt! dit-il.

Il salua respectueusement la jeune fille et sortit du salon.

Il arriva sur la terrasse, où attendait la baronne, comme Raoul mettait pied à terre. Le jeune homme, ayant confié le cheval à un domestique, s'avança vers sa mère avec empressement. Ils échangèrent quelques paroles. Pour ne point les gêner, M. Lagarde voulut s'éloigner; mais la baronne l'aperçut et l'arrêta pas ces mots :

— Mon fils, monsieur, que j'ai l'honneur de vous présenter.

M. Lagarde s'approcha en rendant à Raoul son salut.

— Eh bien, monsieur? lui demanda tout bas Mme de Simaise.

— Elle consent, répondit-il. Allez, madame la baronne, allez lui témoigner votre satisfaction. Pendant ce temps, je me permettrai de donner quelques conseils à votre fils. Vous me retrouverez ici.

Mme de Simaise rentra.

M. Lagarde revint près du jeune homme et lui dit :

— Monsieur Raoul, bien que vous ayez été élevé loin de votre mère et qu'elle vous ait vu très rarement, elle a pour vous une vive tendresse. Tout à l'heure elle me parlait de vous avec une émotion qui me montrait tout ce qu'il y a de noble, de fier et de grand dans son amour maternel; elle me disait combien elle était heureuse du changement qui s'est opéré en vous.

Vous avez pris, m'a-t-elle dit, la sage et courageuse résolution de rompre complètement avec le passé. Tous ceux qui vous connaissent, qui vous portent intérêt ou qui vous aiment, vous féliciteront. Courage donc!

Il faut que vous fassiez oublier ce qui s'est passé l'année dernière, au mois d'août, dans la maison du vieux capitaine Jacques Vaillant.

Le jeune homme tressaillit et devint affreusement pâle.

M. Lagarde continua :

— Ceux qui seraient sans pitié pour Raoul de Simaise, viveur et débauché, se trouveront désarmés devant Raoul de Simaise, ayant reconnu ses erreurs, ses fautes et faisant tout pour se les faire pardonner. N'importe à quel prix, monsieur, il vous faut racheter le passé... Encore une fois, courage; votre mère et votre sœur vous protègent.

Vous venez d'Haréville, vous avez vu M. de Violaine, vous l'avez

consulté; ce vieil ami de votre mère a une grande expérience; êtes-vous satisfait des conseils qu'il vous a donnés?

— J'ai fait part à M. de Violaine d'un projet dont je n'avais pas cru devoir parler à ma mère, et il l'a approuvé.

— Ah! quel est ce projet?

— Je sens, monsieur, qu'il faut que je m'éloigne de Paris.

— Oui, c'est nécessaire.

— Et même que je quitte la France.

— Eh bien?

— Eh bien, monsieur, j'ai pris la résolution de m'engager dans un régiment d'Algérie, soit dans les spahis, soit dans les chasseurs d'Afrique.

— C'est bien! Quand mettrez-vous votre projet à exécution?

— Demain je dirai adieu à ma mère et à ma sœur, et après-demain je serai soldat.

— Vous êtes instruit et vous travaillerez encore; vous ferez certainement un chemin rapide dans la carrière des armes. Avant deux ans, si vous le voulez, vous serez officier. M. de Violaine a des amis haut placés, j'en ai aussi quelques-uns. Vous serez recommandé et on aura les yeux sur vous. Marchez, monsieur Raoul, marchez hardiment dans cette voie nouvelle. Faites votre devoir et on pensera à vous.

. . . .

Trois jours après, la baronne de Simaise, sous le nom de Mme Sandras, s'installait avec sa fille dans la maison louée par M. Lagarde à Épinal.

Le même jour, un train rapide emportait Raoul de Simaise, qui se rendait à Marseille où il allait s'embarquer pour l'Algérie.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE



Elle leva ses grands beaux yeux, qui se fixèrent sur le visage de son père adoptif... (page 408.)

TROISIÈME PARTIE

LES DEUX FRÈRES

I

CHAMARANDE

La maison de Chamarande compte parmi les plus nobles et les plus anciennes de France. Le sire de Joinville, historien de saint Louis, roi de France, parle dans ses *Chroniques* d'un chevalier de Chamarande, qui se rendit illustre en Palestine et en Égypte, au temps des dernières croisades, par maints hauts faits d'armes et grandes prouesses.

« Je l'ai vu, dit le sénéchal de Champagne, je l'ai vu, avec forte vaillance, se jeter vingt fois dans la meslée, repousser les Sarrasins et en faire grand carnage. »

Ce chevalier de Chamarande est-il un ancêtre des marquis de Chamarande dont nous allons raconter brièvement l'histoire? Nous ne pouvons l'affirmer. Quoi qu'il en soit, nous voyons un marquis de Chamarande très en faveur à la cour du roi Henri IV et, plus tard, sous Louis XIII, gouverneur de Franche-Comté.

Originaire de la haute Bourgogne, la famille de Chamarande a été, sous nos rois, entièrement dévouée à la royauté. Sa fortune, qui était considérable, avait été la récompense de nombreux services rendus à la France.

En 1789, le marquis Pierre de Chamarande occupait une charge importante à la cour. Il était marié et père d'un fils unique auquel on avait donné le prénom de Louis.

Tout à coup, la Révolution éclata comme un coup de tonnerre, menaçant la royauté chancelante. Bientôt, donnant une première preuve de sa force, le peuple fit tomber les murs de la Bastille. On ne savait pas

encore jusqu'à quels excès se porterait la colère populaire; mais déjà on pressentait les malheurs qui allaient fondre sur la France, frapper le roi et ceux qui lui étaient dévoués. En effet, la Révolution ne tarda pas à prendre un aspect terrible. Les nobles, effrayés, songèrent à se mettre à l'abri du danger.

L'émigration commença.

Peut-être plus dévoué encore à la royauté, depuis le triomphe des idées nouvelles, le marquis de Chamarande ne voulut point, comme tant d'autres, abandonner le roi; il resta à son poste. Mais si son devoir lui ordonnait de ne point quitter Versailles, il sentit qu'il ne devait pas faire partager à sa femme et à son fils les dangers qu'il courait. Il obligea la marquise à se réfugier en Allemagne avec le jeune comte Louis de Chamarande.

Après l'arrestation de la famille royale à Varennes et son emprisonnement dans la tour du Temple, le marquis se retira dans son château de Chamarande. Alors il pouvait quitter la France et rejoindre la marquise qui s'était fixée dans une petite ville de Saxe. C'était, du reste, le conseil que lui donnaient beaucoup de gens. Mais, toujours fidèle à son roi, il ne voulait point partir tant que l'espoir de sauver la royauté existerait.

Les Vendéens et les Bretons commençaient à s'agiter.

Les princes, disait-on, allaient rentrer en France à la tête d'une puissante armée étrangère; ils s'empareraient de Paris, et Louis XVI, délivré, ressaisirait le sceptre royal et remonterait sur son trône, vainqueur des hommes et des choses.

La vérité était que l'Europe entière, effrayée de ce qui se passait en France, déclarait la guerre à la Révolution.

Le marquis de Chamarande, prêt à mettre son épée et sa fortune au service de ses maîtres, crut devoir attendre les événements.

L'espoir un instant caressé par les fidèles amis du roi et de la reine ne devait point se réaliser. La coalition fut repoussée par les soldats de la République, et le malheureux Louis XVI paya de sa tête les erreurs et les fautes des rois capétiens.

Le marquis de Chamarande fut dénoncé à la Convention comme ayant des relations avec les ennemis du gouvernement. Il fut arrêté, conduit à Paris et enfermé à la Conciergerie, dont on ne sortait guère que pour aller à l'échafaud.

En ce temps-là, les tribunaux faisaient vite leur besogne. Trois jours seulement après son arrestation, le marquis comparaissait devant ses juges, était condamné à mort, et sa tête tombait sous le couteau de la guillotine.

Tous ses biens furent confisqués et vendus au profit de l'État, et la marquise et son fils furent portés sur la liste des émigrés.

En apprenant la mort de son mari, la douleur de Mme de Chamarande fut immense; d'abord son âme fut en proie à un sombre découragement, et elle sentit en elle comme le dégoût de la vie. Mais son fils était là, lui défendant de mourir, pendant que le devoir lui ordonnait impérieusement de vivre. Elle se raidit contre sa faiblesse et se rendit forte contre sa douleur pour ne pas se laisser briser par elle.

Elle fit elle-même l'éducation du jeune Louis de Chamarande, et, grâce à l'argent qu'elle avait emporté et à ses diamants qu'elle vendit sans aucun regret, elle put ne rien négliger pour que son fils reçût une instruction solide. Toutefois, l'avenir étant très incertain, elle vécut avec beaucoup d'ordre et d'économie, afin de ménager ses modestes ressources jusqu'au jour où le jeune marquis, devenu homme, pourrait se procurer des moyens d'existence par son travail.

Douze années s'écoulèrent. De graves événements s'étaient accomplis en France. Le général Bonaparte s'était emparé du pouvoir. Le calme succédait à l'affolement. Il n'y avait plus de proscription; les émigrés, las de vivre sur la terre d'exil, rentraient en France.

La marquise de Chamarande avait déjà fixé le jour de son départ, lorsqu'elle tomba malade subitement. Le mal s'aggrava rapidement, et, neuf jours après s'être alitée, elle mourut.

Le marquis pleura sa mère, qui l'avait tant aimé; puis, tristement, il se demanda :

— Que vais-je faire?

Il examina sa situation et la trouva peu enviable. Il avait un beau nom; mais qu'est-ce qu'un nom quand on n'a pas la fortune qui aide à le porter?

Il avait trouvé une dizaine de mille francs dans la bourse maternelle.

Dix mille francs! C'était tout ce qui lui restait de l'immense fortune de ses ancêtres.

Cependant il fallait prendre une résolution. Après avoir longuement réfléchi, il se dit :

— Avant tout, je suis Français; maintenant que j'ai perdu ma pauvre mère, que je suis seul au monde, il importe peu que je fasse ceci ou cela. Les marquis de Chamarande ont toujours fidèlement servi la France, et plusieurs d'entre eux ont versé leur sang pour la patrie; mon père, lui-même, avait dans l'armée le grade de capitaine. Je serai soldat comme mes ancêtres.

Oui, ajouta-t-il, s'affermissant dans sa résolution, voilà ce que je dois faire.

Huit jours après, il était à Paris. Il n'y resta que le temps nécessaire pour s'engager. Il fut incorporé dans un régiment de ligne dont le dépôt était alors à Grenoble.

Nous ne le suivrons pas sur les champs de bataille de l'Europe. Son père avait été un fidèle serviteur de la royauté; il fut, lui, un fidèle serviteur de l'empire.

Nous le retrouvons, au retour des Bourbons, lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur. Pendant les Cent jours, il fut nommé colonel.

Sa conduite à Waterloo fut celle d'un héros; on le releva sur le champ de bataille grièvement blessé.

Cependant il guérit vite : en moins de deux mois, il fut sur pied.

On sait comment le gouvernement de Louis XVIII traitait alors les officiers supérieurs qui s'étaient attachés à la fortune de Napoléon... Le colonel de l'empire put craindre un instant d'être mis en suspicion et rayé des cadres de l'armée. Il n'en fut rien. On n'avait probablement pas oublié que son père était mort sur l'échafaud révolutionnaire. Non seulement il fut maintenu dans son grade, mais, quelques mois plus tard, il était promu au grade de maréchal de camp.

Alors, s'il l'eût voulu, le marquis de Chamarande aurait pu prendre part à la curée sur laquelle se précipitaient les anciens émigrés, et refaire facilement sa fortune. Mais, trop fier pour solliciter quoi que ce soit, il se tint à l'écart et ne demanda rien. Il était soldat, il n'était pas courtisan.

L'idée de se marier ne lui était jamais venue; du reste, il avouait volontiers qu'aucun regard de femme n'avait eu le pouvoir de faire battre son cœur. Mais, pour qu'on n'eût pas de lui une trop mauvaise opinion et qu'on ne crût point à une insensibilité de parti pris, il s'empressait d'ajouter en riant :

— Nous étions toujours en guerre sous l'empire, et, vraiment, on n'avait pas le temps d'aimer.

A cela on répliquait :

— Soit. Mais maintenant, monsieur le marquis?

— Maintenant, répondait-il d'un ton grave, maintenant je ne suis plus jeune; le temps de l'amour est passé.

Il disait cela, le général; mais souvent il s'attristait et un pli se creusait sur son large front, quand il pensait qu'après lui son nom serait éteint, qu'il y aurait en France une grande et illustre famille de moins.

Cependant le cœur du général de Chamarande n'était pas resté fermé

à toute affection; le marquis aimait paternellement une enfant, une pupille, qu'il considérait comme sa fille. Elle se nommait Cécile Baubant. Cécile avait perdu sa mère deux ans après sa naissance. Son père, officier sans fortune, mortellement blessé à Wagram, était mort dans les bras du marquis de Chamarande, son ami, en lui disant :

— Ma petite Cécile va être seule au monde; Louis, en souvenir de notre sincère amitié, n'abandonne pas la pauvre orpheline, sois son protecteur, son père.

— Je te le promets, répondit Chamarande.

Et le capitaine Baubant avait rendu le dernier soupir en prononçant ce mot : Merci!

C'est ainsi que la petite Cécile, alors âgée de dix ans, était devenue la pupille du marquis. Celui-ci plaça l'orpheline dans un pensionnat de son choix, où il allait la voir souvent, et veilla sur ses besoins, son éducation et son instruction avec la sollicitude d'un père.

Cécile grandit, devint instruite, gracieuse, charmante sous tous les rapports. Elle avait une grande affection pour son protecteur qu'elle appelait son père. Ce nom de père, que Cécile lui donnait pour bien exprimer sa gratitude, causait au vieux soldat un indicible ravissement.

Quand la jeune fille eut atteint sa seizième année, elle quitta le pensionnat sans regret et vint égayer la demeure du marquis. Subitement, la vie de M. de Chamarande fut changée; autour de lui, le bruit, les joyeux éclats de rire succédaient au monotone silence; la jeunesse souriante de Cécile était un rayon de soleil dans l'existence du général.

— Bientôt, pensait-il, il va falloir songer à la marier.

Mais le mariage de Cécile serait leur séparation, et le marquis s'était déjà si bien habitué à avoir la jeune fille près de lui, qu'il envisageait comme un malheur la nécessité de confier à un autre le soin de la rendre heureuse. Cette idée, qu'elle le quitterait un jour, que de nouveau il se trouverait seul, lui faisait éprouver une émotion singulière; il lui semblait que quelque chose se déchirait en lui; son cœur se serrait, des larmes lui venaient aux yeux et une tristesse indéfinissable s'emparait de lui.

— Ah! si j'étais plus jeune, si j'étais plus jeune! se disait-il amèrement.

Que de choses étaient contenues dans ces paroles!

Le marquis de Chamarande demeurait à Toulouse, une ville des plus aristocratiques de France. Vieux garçon, il recevait rarement; mais, très recherché par la haute société toulousaine, il ne se donnait pas une soirée, pas une fête à laquelle il ne fût invité. Il se faisait un plaisir de conduire Cécile dans le monde où elle était admirée, où elle faisait une

ample moisson de compliments flatteurs, où elle recueillait les hommages dus à sa grâce et à sa beauté.

Quand ils restaient à la maison, ils passaient la soirée dans le petit salon, assis en face l'un de l'autre, aux deux coins de la cheminée.

Un soir de décembre, à sa place habituelle, pelotonnée dans un fauteuil, Cécile travaillait à une broderie. Le marquis tenait un journal qu'il ne lisait point. Perdu dans un rêve, il contemplait la jeune fille avec une admiration passionnée et comme en extase. Machinalement, il plia le journal et le jeta sur un guéridon. Puis, évoquant les souvenirs du passé, il s'enfonça peu à peu dans une sombre rêverie.

— Hélas! se disait-il, une étrange fatalité s'attache à certaines destinées. Je suis né dans l'opulence et je devais vivre heureux. Raillerie du sort!... Ma fortune m'a été enlevée; je me suis courageusement résigné; mais le bonheur que j'aurais voulu, le bonheur s'est toujours éloigné de moi. J'arrive à la fin de ma carrière, triste, désolé, voyant mes jours sans espoir. Après moi, plus rien, le néant!...

Il laissa échapper un soupir.

La jeune fille entendit. Elle leva ses grands beaux yeux qui se fixèrent sur le visage de son père adoptif. Il avait le front assombri, des larmes roulaient dans ses yeux.

— Père, dit Cécile d'une voix inquiète, depuis quelque temps je vous vois triste souvent; qu'avez-vous donc?

— Rien, rien, je t'assure, répondit-il visiblement troublé.

— Je ne vous crois pas, répliqua-t-elle en secouant la tête et avec une petite moue charmante; si j'ai fait quelque chose qui vous ait contrarié, ayez le courage de me gronder; voyons, dites, avez-vous à vous plaindre de votre petite Cécile?

— Pourquoi aurais-je à me plaindre de toi?

— Je ne sais pas, moi.

— Chère petite, ne sais-tu pas depuis longtemps que tu es à toi seule toutes mes joies? Tu es toute ma vie, Cécile, le doux rayon du ciel qui me réchauffe et qui m'éclaire.

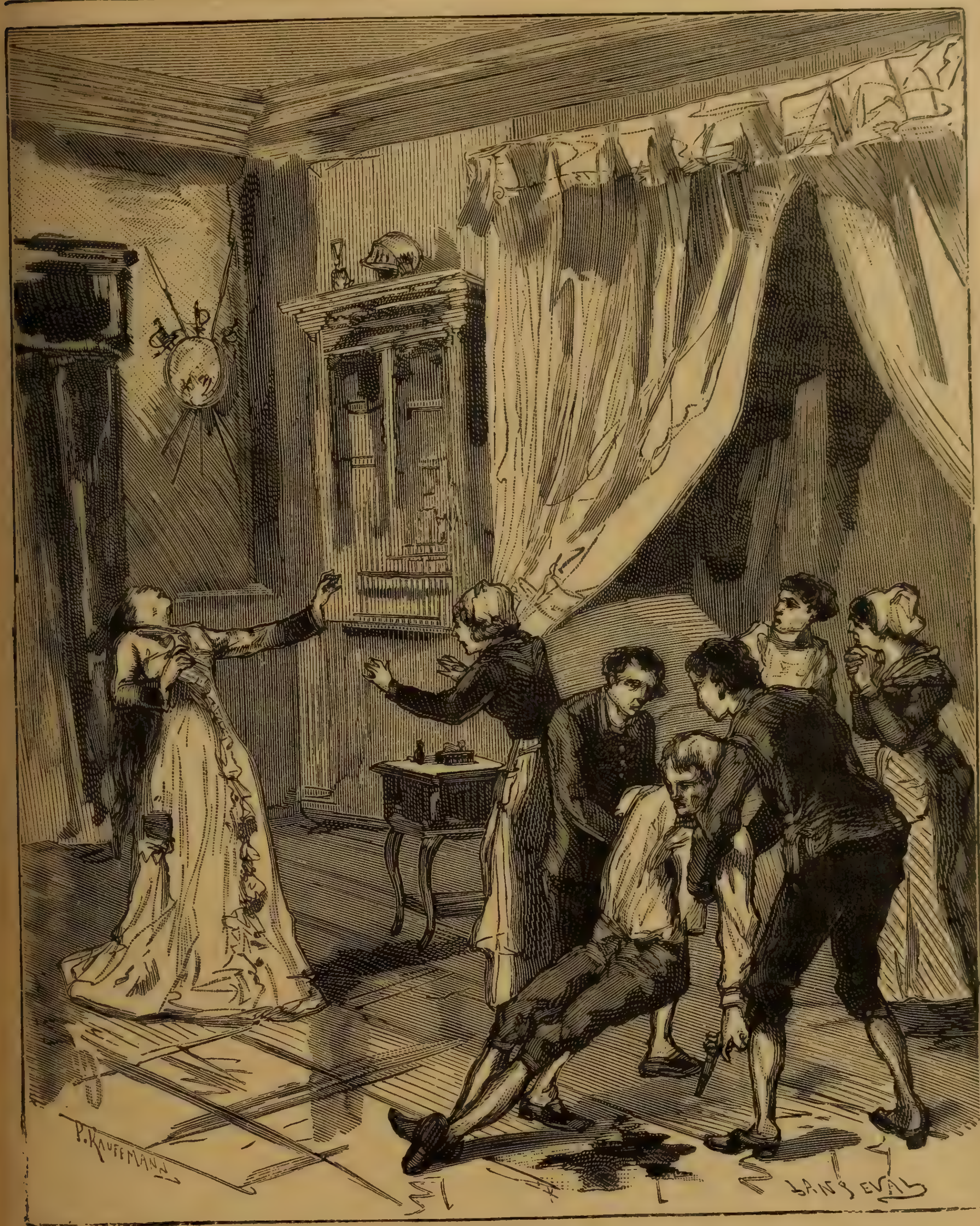
— Alors, pourquoi êtes-vous triste?

Le marquis resta silencieux.

Mais la jeune fille, inquiète de le voir soucieux, tenait à connaître la cause de sa tristesse. Elle se leva, s'approcha toute gracieuse du marquis et lui mit un baiser sur le front.

Le vieux soldat sentit tressaillir son cœur.

— Père, reprit Cécile d'une voix caressante, tout à l'heure, quand vous avez poussé un soupir, à quoi pensiez-vous?



La marquise poussa un cri rauque, étranglé, et tomba sans connaissance (page 415).

— A quoi je pensais? fit-il embarrassé.

— Oui, à quoi?

— Je pensais à toi.

— A moi?

— Oui, Cécile, à toi, à ton avenir. Je me disais que j'étais bien heureux de t'avoir près de moi.

— A la bonne heure!

— Mais qu'un jour tu me quitterais.

— Jamais!

— Tu te marieras.

— C'est vrai, fit-elle, toutes les jeunes fills se marient.

Le marquis éprouva une sensation douloureuse.

— Et c'est pour cela que vous êtes triste? demanda Cécile.

— Oui, parce que, mariée, tu suivras ton mari; je resterai seul, moi; je ne t'aurai plus, je serai privé de tes doux regards, de tes sourires. Mais, va, je ne suis pas égoïste dans mon affection pour toi, je sais ce qu'il faut à ta jeunesse; ton bonheur, Cécile, est au-dessus de mes petites satisfactions personnelles. Je pense donc à toi souvent, et j'examine comment je pourrai t'assurer un heureux avenir. Ah! si j'étais riche, pouvant te donner une belle dot, je serais moins embarrassé; mais je suis pauvre...

Avec beaucoup de peine, j'ai économisé environ soixante mille livres; cet argent est pour toi, mais qu'est-ce que cela? presque rien. Car je vois que la dot devient de plus en plus la chose importante du mariage. Sans doute, ta jeunesse, ta beauté et tes autres qualités personnelles doivent compter pour quelque chose; mais celui à qui tu donneras ton cœur saura-t-il reconnaître ce que tu vaux? Je me demande cela, Cécile; voilà ce qui m'inquiète, voilà pourquoi, parfois, tu me vois triste.

La jeune fille était devenue rêveuse.

— Cécile, continua le marquis, tu rencontres fréquemment dans le monde de beaux jeunes gens; n'en as-tu pas remarqué un, déjà, qu'il te serait agréable d'avoir pour mari?

La jeune fille releva lentement la tête.

— Non, fit-elle.

— Alors, tu ne penses pas encore à te marier?

— Pas du tout.

— Ton cœur est libre?

— Il n'y a dans mon cœur qu'une seule grande affection, celle que j'ai pour vous.

— Ah! fit M. de Chamarande.

Et il se mit à tisonner le feu.

Après un moment de silence, Cécile reprit:

— Je n'ai jamais pensé à l'avenir; heureuse près de vous, autant qu'on peut l'être, je n'ai rien à envier, rien à désirer, puisque j'ai tout. Rester près de vous toujours, voilà ce que je veux. Je ne songe nullement à me marier; me marier pour me séparer de vous! Non, non. Mais vous, monsieur le marquis, pourquoi ne vous mariez-vous pas?

— Monsieur le marquis! Pourquoi m'appelles-tu maintenant monsieur le marquis, Cécile?

— Mais... je... je ne sais pas, balbutia la jeune fille, dont le front devint pourpre.

— Je ne me marie pas, Cécile, pour deux raisons : d'abord parce que je ne connais pas la femme qui voudrait unir sa destinée à la mienne, et ensuite parce que je trouve que ce serait folie de me marier maintenant, à quarante-trois ans.

— Quarante-trois ans, répéta lentement Cécile.

— Ah! si j'avais dix ans de moins, murmura le général, en laissant échapper un soupir.

— Si vous aviez dix ans de moins?

— Eh bien, Cécile, je te dirais...

— Que me diriez-vous?

— Je te dirais : Cécile, pour que nous ne soyons pas séparés, pour qu'un autre ne t'enlève point à mon affection, veux-tu être ma femme?

La jeune fille resta un moment silencieuse ; puis, avec émotion :

— Dites-moi cela tout de même, monsieur le marquis.

M. de Chamarande laissa tomber les pincettes.

— Quoi! s'écria-t-il éperdu, tu consentirais?...

— Oui, répondit simplement Cécile.

Et elle mit sa main tremblante dans celle de son protecteur.

Le marquis porta la main à ses lèvres et la couvrit de baisers.

Trois semaines après, Cécile était marquise de Chamarande.

II

LA MARQUISE CÉCILE

Onze mois après le mariage, la marquise mit au monde un fils auquel on donna le nom de Paul.

Le marquis faillit devenir fou de joie. Cette fois, son bonheur était complet, son souhait le plus cher étant exaucé; le nom de Chamarande

ne s'éteindrait pas. Que d'espérance, déjà, sur la tête de l'enfant! Il serait le digne héritier des mâles vertus de ses ancêtres ; comme eux, il aurait la bravoure, la vaillance, la noblesse du cœur, et sa devise, à lui, serait aussi : *Tout pour l'honneur!* Il était appelé à donner un nouvel éclat au blason de l'illustre famille.

Le marquis ne pouvait plus avoir d'ambition pour lui; sa mission était terminée, il le sentait. S'il avait encore l'esprit et le cœur vaillants, son corps manquait de souplesse et de vigueur. Il vieillissait vite. Les rudes années de guerre l'avaient usé. Maintenant il souffrait horriblement de ses anciennes blessures; les rhumatismes s'emparaient de toutes les parties de son corps et les accès de goutte devenaient de plus en plus fréquents.

Sur sa demande, il fut mis à la retraite.

Toujours souffrant, il ne sortait presque plus. Il y avait des instants où il éprouvait comme le regret ou le remords d'avoir rivé la jeunesse de Cécile à son existence d'infirme.

Mais pouvait-il condamner la jeune marquise, alors dans l'épanouissement complet de sa radieuse beauté, à une monotone et ennuyeuse solitude? Pouvait-il lui défendre de se livrer aux plaisirs de son âge? Non, certes.

Aussi lui-même obligeait-il Cécile à voir ses amies, à aller dans le monde. Et, pendant que sa femme s'amusait, se faisait admirer comme toujours, et écoutait peut-être avec trop de complaisance les compliments flatteurs chuchotés à ses oreilles, lui, impotent, perclus, restait cloué sur son fauteuil, ou bien étendu sur sa couche, il hurlait de douleur comme un damné.

Cécile avait épousé son tuteur sans réflexion, par reconnaissance de ce qu'il avait fait pour elle, sans songer qu'elle enchaînait sa vie et qu'elle pourrait avoir un jour à le regretter. Du reste, ne connaissant de l'amour que le nom, elle n'avait point pensé que, pour être heureuse, il faudrait à son cœur quelque chose de plus que l'amitié dévouée et reconnaissante qu'elle avait pour le marquis. Et puis, avec cette subtilité de pénétration que possèdent la plupart des femmes, elle avait deviné la nature du sentiment qui s'était substitué, dans le cœur de son tuteur, à la tendresse paternelle dont il l'avait entourée dans son enfance.

Elle le voyait triste, soucieux, redoutant comme un malheur terrible de la voir un jour s'éloigner de lui. En consentant à devenir sa femme, elle avait évidemment obéi à un sentiment généreux. Elle n'avait trouvé que ce moyen de le rassurer et de lui prouver en même temps son affection et sa reconnaissance.

Cécile avait un excellent cœur et des qualités réelles; mais elle était femme.

Il arriva ce qui devait arriver. C'était fatal.

M. de Simaise, beau jeune homme de vingt-huit ans, devint amoureux d'elle et employa tous les moyens pour se faire aimer. Aucune autre conquête ne pouvait mieux flatter son amour-propre et sa vanité. Il fit à la marquise une cour assidue, et la jeune femme, sans soupçonner le danger qu'elle courait, se plut à écouter un langage tout nouveau pour elle.

Peu à peu elle subit le charme, et les paroles du jeune homme, brûlantes, passionnées, l'enivrèrent.

Quand elle s'aperçut qu'elle glissait sur une pente dangereuse, quand elle voulut résister à la séduction et se défendre contre ses sensations intérieures, il était trop tard. L'amour avait pris son cœur d'assaut. Elle aimait!

Toutefois, la victoire de M. de Simaise ne fut point complète. Que voulait-il? Avoir la belle marquise pour maîtresse. Mais Cécile était avant tout une honnête femme. Elle n'avait pu garantir son cœur, mais elle entendait faire respecter et respecter elle-même le nom qu'elle portait; elle connaissait ses devoirs envers son mari, envers son enfant, et elle ne voulait pas qu'il y eût une tache à un honneur intact depuis des siècles. Elle eut la force de résister aux supplications, aux prières, aux larmes, aux menaces même du séducteur qui, dans le délire de sa passion, lui disait qu'il se brûlerait la cervelle ou se poignarderait sous ses yeux.

Elle résista. Mais ce qu'elle souffrit, Dieu seul le sait. Il y a dans l'amour, presque toujours, plus de larmes que de joies.

Cécile était malheureuse. Cécile pleurait, la nuit surtout pendant de longues heures d'insomnie. Elle ne se sentait un peu tranquille, un peu rassurée que quand elle tenait le petit Paul dans ses bras. Alors elle serrait fiévreusement l'enfant contre son cœur, l'embrassait avec frénésie et lui demandait tout bas de la protéger contre elle-même. Son enfant seul, elle le sentait, était son égide. Il lui donnait la force de supporter son malheur; il la défendait contre toute défaillance.

Beaucoup de femmes, en ce temps-là, — il y en a encore aujourd'hui, — avaient l'habitude de prendre le papier pour confident de leurs plus secrètes pensées. Le carnet de madame ou de mademoiselle, memento des mystères du cœur, de certaines aventures qu'on n'aurait pas oubliées, mais qu'on éprouvait le besoin de confier au papier, confident plus ou moins discret, le carnet contenait presque toujours des choses fort curieuses.

Cécile avait son carnet sur lequel, tous les soirs, avant de se coucher,

elle écrivait ses pensées intimes. Son carnet était l'unique confident de son secret, elle ne lui cachait rien; à lui, elle osait tout dire : son amour, ses angoisses, ses douleurs, ses luttes, les déchirements de son âme.

Un jour que la jeune femme était sortie pour faire des visites, le général eut besoin de consulter un papier qu'il savait être dans la chambre de la marquise. Il se rendit dans cette chambre clopin-clopant et chercha inutilement le papier, qui n'était point à l'endroit où il pensait le trouver.

Il allait se retirer, lorsque sa main, s'appuyant sur la tablette de la cheminée, toucha une petite clef, qui ouvrait les tiroirs d'un meuble dans lequel Cécile serrait ses menus objets de toilette.

— Le papier est peut-être là, se dit le marquis.

Il prit la clef et ouvrit le premier tiroir. Ses yeux tombèrent sur le carnet.

— Tiens, tiens, fit-il en souriant.

Ce qui semblait dire : ma femme aussi a son carnet.

Toujours souriant, il ouvrit le recueil des pensées secrètes. A peine eut-il lu quelques lignes qu'il tressaillit et devint affreusement pâle.

— Oh! oh! fit-il.

Haletant, frémissant, le front couvert d'une sueur froide, il poursuivit sa lecture, dévorant les pages qu'il tournait successivement d'une main fiévreuse.

Il ne lut pas tout, il n'en eut pas le courage.

Il ferma le carnet, le remit à sa place, poussa le tiroir, tourna la clef et replaça celle-ci où il l'avait prise sur la tablette de la cheminée. Il sortit de la chambre en chancelant, en se traînant.

Une heure après, quand la marquise rentra, il l'accueillit comme toujours avec un regard de tendresse et un doux sourire. Le soir, avant de se retirer dans sa chambre, il se fit apporter son fils; très ému, mais ne le faisant point voir, il embrassa l'enfant à plusieurs reprises; ensuite, comme d'habitude, il mit un baiser sur le front de Cécile et la quitta en lui disant :

— A demain!

La marquise s'était couchée un peu avant minuit; mais elle n'avait pu encore fermer les yeux quand les premières lueurs du jour pénétrèrent dans sa chambre. Cependant elle finit par s'endormir. A huit heures, elle dormait d'un profond et lourd sommeil.

Tout à coup, une forte détonation la réveilla en sursaut.

Elle entendit un bruit de pas précipités, les portes s'ouvrir, puis des exclamations, des cris terribles frappèrent son oreille. Épouvantée, elle

sauta à bas du lit, passa rapidement un peignoir et s'élança, affolée, vers la chambre du marquis d'où partaient les cris.

Les domestiques relevaient leur maître qu'ils venaient de trouver, couvert de sang, étendu sur le parquet.

La marquise poussa un cri rauque, étranglé, et tomba sans connaissance.

Le marquis était mort. Une balle lui avait traversé le cœur. Il tenait encore le pistolet dans sa main droite crispée.

L'événement fit grand bruit dans la ville. On se demandait :

— Pourquoi donc le général s'est-il tué ?

Les avis étaient partagés. Les uns disaient :

« Depuis longtemps ses douleurs étaient vraiment intolérables ; pour mettre un terme à ses souffrances, il s'est suicidé. »

Les autres, ceux qui connaissaient mieux le marquis, son courage et son stoïcisme, attribuaient sa mort à un accident.

La marquise ne se douta de rien et nul ne sut jamais la vérité.

Cécile pleura son mari qui, toujours bon et affectueux, avait été son ami et son père en même temps que son époux ; peut-être même eut-elle des regrets sincères.

L'année suivante, le baron de Simaise perdit sa mère et se trouva, par ce fait, maître d'une assez jolie fortune, environ trente mille francs de rente.

La passion du baron pour la marquise ne s'était pas apaisée. Quand il pensa que le moment était venu de se présenter devant Cécile, il vint la trouver et lui dit :

— Vous êtes libre et je vous aime toujours ; vous êtes presque pauvre et je suis riche ; je vous offre mon nom et ma fortune.

La marquise ne pouvait pas refuser ce que lui offrait l'homme à qui son cœur appartenait.

Quinze mois après la mort du marquis de Chamarande, Cécile épousait le baron de Simaise.

Ils quittèrent Toulouse, où le mariage de la jolie veuve n'avait pas été approuvé par tout le monde, et allèrent s'installer à Paris.

Le petit Paul avait alors quatre ans et demi.

Bientôt Cécile fit une découverte qui atteignit cruellement son cœur. Ce fut une première blessure. Le baron de Simaise n'aimait pas son fils, il semblait même l'avoir pris en aversion. Pourquoi ce sentiment, que rien n'expliquait ni ne justifiait ? L'enfant était doux, caressant, soumis, et avait le don de se faire aimer de tous ceux qui le connaissaient. Le baron seul s'obstinait à ne pas voir sa gentillesse Ce n'était qu'en se contrai-

gnant qu'il supportait la présence du petit Paul, et il lui arriva plus d'une fois, sous les yeux de la mère, de repousser le cher innocent avec rudesse.

— Mon mari est-il donc un homme sans cœur? se disait douloureusement Cécile.

Elle commençait à avoir de vagues appréhensions, et l'avenir ne lui apparaissait plus sous d'aussi riantes couleurs que naguère.

Elle se rappelait les conseils que quelques véritables amis lui avaient donnés et auxquels elle avait fermé les oreilles.

On lui avait dit :

— Prenez garde, réfléchissez. M. de Simaise a passé plusieurs années à Paris, et on prétend que sa conduite n'y a pas été très exemplaire : il a dissipé rapidement la partie de l'héritage de son père qui fut mise à sa disposition à sa majorité; peut-être ne vous rendra-t-il pas heureuse.

Cécile en était déjà à regretter de ne pas avoir fait assez de cas de ces avertissements.

Elle devint mère une seconde fois. Le baron parut enchanté d'avoir un fils. Paul manifesta de toutes les manières sa joie d'avoir un petit frère, et tout de suite il se mit à l'aimer de toute la force de son jeune cœur. Cela aurait dû lui mériter l'affection du baron. Il n'en fut rien. L'étrange aversion dont il était l'objet augmenta encore, et le baron finit par exiger que le jeune marquis fût éloigné de la maison.

Cécile pleura et se résigna, comprenant que se séparer de son fils était un sacrifice qu'elle devait faire pour le soustraire à de mauvais traitements.

Paul fut mis en pension.

Cependant le baron ne tarda pas à se montrer tel qu'il était. Son grand amour n'existait plus ; sa froideur, ses dédains, ses dures paroles, firent trop bien comprendre à la baronne qu'elle n'était plus aimée. Froissée dans son amour maternel, blessée dans sa dignité, elle ne voulut pas même essayer de ramener son mari à elle. Elle eut aussi la fierté de ne pas se plaindre. Elle s'était trompée et elle avait été trompée par l'homme à qui elle avait confié le soin de la rendre heureuse, à qui elle avait trop aveuglément, hélas ! donné sa confiance.

Elle se contenta de gémir et de pleurer secrètement.

Heureusement, elle avait ses enfants sur lesquels elle pouvait reporter toute sa tendresse, tout son amour.

M. de Simaise avait retrouvé à Paris d'anciennes connaissances, dont il redevint le joyeux compagnon de plaisir. On le rencontrait dans tous les lieux où l'on s'amuse. Il était l'hôte assidu de ces salons du monde



Nous avons causé pendant plus de deux heures (page 422).

interlope, où se coudoient les déclassés de tous les mondes, les décavés de la finance et de la Bourse, les coureurs de femmes galantes ; où se rencontrent les filous, les escrocs, les aventuriers, gredins de toutes les catégories et de toutes les nations.

Le baron aimait le jeu. Il jouait. Il aimait les femmes faciles, de mœurs légères, lesquelles avaient d'autant plus d'attraits pour lui qu'elles étaient plus éhontées. Il eut des maîtresses. Il passait de la brune à la

blonde, d'une vicomtesse plus ou moins authentique à une marquise d'occasion.

Relativement à sa fortune, il dépensait des sommes énormes. Son revenu ne pouvant suffire, la première brèche faite au capital allait toujours s'élargissant.

Cécile voyait avec terreur le gouffre que son mari creusait sous ses pieds; mais depuis longtemps elle n'osait plus faire aucune observation à l'irritable baron. La malheureuse continuait de gémir en pensant à l'avenir, plus que jamais incertain, de ses enfants. C'était au sujet de Paul, surtout, qu'elle était inquiète et tourmentée.

Il allait avoir quinze ans; bientôt il sortirait de pension; elle n'espérait pas que la maison du baron, où déjà la gêne était entrée, lui serait ouverte; mais pourrait-elle lui faire continuer ses études? Ne fallait-il pas qu'il lui fût possible, plus tard, de se choisir une carrière et de se créer une position honorable? Sans doute, grâce à son nom, il trouverait des protecteurs; mais encore faudrait-il que ceux-ci pussent s'appuyer sur son intelligence et ses capacités.

Autrefois, un gentilhomme était tout par droit de naissance; mais la grande Révolution avait fait justice des privilèges. Maintenant, pour parvenir, ce n'était plus assez des services rendus par ses aïeux, il fallait le mérite personnel.

Cécile pensait à toutes ces choses. Quelle serait donc la destinée de son fils? Que de craintes, que d'angoisses maternelles dans cette question que la jeune femme s'adressait souvent! Elle comptait les difficultés, les obstacles que le marquis de Chamarande allait rencontrer au début de sa vie, et elle voyait avec une sombre tristesse les incertitudes de son avenir.

— Tant que je vivrai, se disait-elle, ma tendresse le protégera! Mais si je mourais, mon Dieu! que deviendrait-il?

Cécile souffrait, Cécile était malheureuse; mais, sentant combien elle était encore nécessaire à ses enfants, elle tenait à la vie. La pensée qu'elle pouvait mourir la faisait frissonner. Elle avait peur de la mort.

III

UN PARENT D'OUTRE-MER

Cécile pleurait. Ce jour-là, elle était plus que jamais en proie à de sombres pensées.

Le matin, après s'être armée de courage, elle avait parlé de Paul à M. de Simaise et lui avait demandé ce qu'il convenait de faire pour son fils aîné, le moment étant venu de le retirer de l'institution où il ne pouvait faire de sérieuses études.

— Cela ne me regarde en rien, avait répondu brutalement le baron; s'il a travaillé depuis sept ans qu'il est en pension, il en sait assez ; faites-lui apprendre un état.

Et M. le baron avait tourné le dos à sa femme.

Cécile avait senti son cœur se briser.

Faire apprendre un état à son fils, au marquis de Chamarande! Quelle dérision! Voyez-vous le petit-fils des anciens preux cordonnier ou tailleur, vendant de la mélasse et de la bougie, ou armé d'une aune derrière le comptoir d'un mercier!

Cécile pleurait.

Un domestique ouvrit doucement la porte de la pièce où elle se trouvait.

— Un monsieur, un étranger, demande à parler à Mme la baronne, dit le domestique.

— Qui est ce monsieur?

— Il n'a pas dit son nom; c'est un homme âgé, qui a l'air fort bien.

— C'est bien, faites entrer, dit Cécile en essuyant rapidement ses yeux.

Un homme bien vêtu, ne manquant pas de distinction, ayant la figure ouverte, sympathique, l'air bon, et qui paraissait avoir cinquante ans, parut devant la baronne, qu'il salua très respectueusement.

Mme de Simaise lui montra un siège; mais, avant de s'asseoir, il dit :

— Madame la baronne, vous ne me connaissez pas, puisque vous me voyez pour la première fois; mais le nom que je porte est peut-être resté dans un coin de votre mémoire; je me nomme Philippe de Villiers.

— La mère de M. le marquis de Chamarande, mon premier mari, répondit Cécile avec émotion, était une demoiselle de Villiers.

— Parfaitement, madame la baronne. Berthe de Villiers, marquise de Chamarande, avait un frère dont je suis le fils.

— Alors, monsieur, vous êtes...

— Je suis, madame la baronne, si vous le voulez bien, toutefois, votre cousin.

— Oh! monsieur, s'écria Cécile, se rapprochant de Philippe de Villiers, et lui tendant la main.

M. de Villiers, s'inclinant, mit un baiser sur la main de la baronne.

— Mon cousin, dit Cécile, ne voulez-vous pas vous asseoir?

— Mais si, mais si, d'autant mieux que nous allons causer longuement, car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Ils s'assirent.

— La famille de Villiers, reprit Philippe, est de petite noblesse et bien au-dessous de celle de Chamarande, féconde en hommes illustres. Pourtant, cela n'empêcha point un marquis de Chamarande d'épouser Berthe de Villiers, qui n'était point de grande maison et qui, de plus, n'avait aucune fortune.

— Le fils de Berthe de Villiers m'a prise moi-même...

— Je sais, je sais... Les marquis de Chamarande ont souvent agi ainsi. Mon aïeul s'était ruiné, je ne sais trop comment, et mon père, le frère de Berthe, avait été forcé d'aller chercher fortune à l'étranger, en Hollande, où il se maria et où je suis né.

Je ne vous raconterai pas l'histoire de mon père. Deux fois, il fit fortune et deux fois il perdit ce qu'il avait gagné; il mourut pauvre. J'avais alors vingt ans. J'étais en Malaisie, dans l'île de Java, commis aux écritures d'une importante maison de commerce, dont le siège était et est encore à Amsterdam. Mon père avait été marchand; ma destinée était d'être marchand comme mon père. Je ne m'en plains pas. Depuis le grand bouleversement qui s'est fait en France, tout est bien changé dans les cinq parties du monde.

La découverte de la force et de la puissance de la vapeur est une chose merveilleuse; avant qu'il soit longtemps, les continents seront sillonnés de chemins de fer; sur les mers, les navires, malgré bourrasques et tempêtes, passeront sans s'écarter de la ligne tracée pour eux et qu'ils doivent suivre. L'hélice, une autre merveille, aura remplacé les voiles.

Toutes les distances seront rapprochées. Tous les mondes échangeront les produits de leur sol et de leur industrie. Aujourd'hui, ma cousine, l'avenir appartient au commerce et à l'industrie.

L'époque théocratique est loin de nous; nous sortons de l'époque philosophique : voici venir l'époque scientifique. La science est la source intarissable des découvertes et des inventions; elle est le phare vers lequel tous les yeux sont tournés; on ne peut même pas juger, par ce qu'elle a fait déjà, de ce qu'elle fera encore; elle nous conduit, elle nous pousse vers la réalisation de tous les progrès.

Excusez-moi, ma cousine, je me suis éloigné de mon sujet; j'y reviens. Je me suis marié à Batavia, à l'âge de trente-cinq ans, avec la fille unique d'un négociant dont je devins l'associé. J'ai eu deux enfants. Je les ai perdus; ma femme est morte aussi. Je suis toujours dans les affaires. Cela me plaît. Je pourrais me retirer maintenant avec deux millions, peut-être davantage; ce n'est pas une grande fortune, mais c'est quelque chose. Je ne me retire pas; je veux travailler encore; que voulez-vous? on a ses habitudes.

Les intérêts de ma maison m'ont appelé en Europe. J'aurais pu facilement, continua-t-il en souriant, me dispenser de traverser les mers; mais j'étais désireux, depuis longtemps, de revoir la Hollande et de visiter la France pour la première fois. Je suis un étranger en ce pays, ma cousine; mais, bien que je sois né en Hollande, je sens que la France est ma vraie patrie.

Je n'ai pas voulu retourner en Océanie sans savoir si j'avais encore des parents en France et, dans ce cas, sans les avoir vus.

Je me suis informé, et, sans trop de peine, j'ai appris ce que je désirais savoir.

Il resta un moment silencieux et poursuivit :

— Ma cousine, vous êtes une noble femme et une bonne mère; vous devriez être heureuse, et vous ne l'êtes point.

Cécile retint un soupir, rougit et baissa les yeux.

Philippe de Villiers continua :

— Pardonnez-moi de vous parler ainsi, avec une franchise un peu brutale peut-être; je n'ai jamais appris l'art de dissimuler, de ne pas dire, comme je le sens, ce que je pense. Je sais ce qu'est et ce que vaut M. le baron de Simaise. Je me suis présenté chez vous avec la certitude de ne pas rencontrer votre mari; car je ne tiens nullement à faire sa connaissance.

Ceci dit, parlons de vous, ma cousine. Vous avez deux enfants, deux fils; l'un est encore un enfant, l'autre est déjà grand et sera bientôt

un homme; c'est à celui-ci, au petit-fils de Berthe de Villiers, que je m'intéresse. Il est charmant, le jeune marquis de Chamarande.

— Oh! oui, dit vivement Cécile, et quand vous le verrez...

— Je l'ai vu, ma cousine.

— Vous avez vu Paul?

— Oui.

— Où donc?

— A sa pension. Ne le trouvez pas mauvais, ma cousine, c'est à Paul de Chamarande que j'ai cru devoir faire ma première visite. Il ignore que je suis son parent; je lui ai dit seulement que j'étais un ami de sa mère.

Nous avons causé pendant plus de deux heures et, sans s'en douter, le cher enfant m'a donné certains renseignements qui me manquaient. Voulez-vous savoir quelle impression votre fils a faite sur moi, ma cousine?

Eh bien, il m'a mis dans le ravissement. Paul est très sérieux pour son âge; il a le jugement sain, l'esprit pénétrant, la pensée profonde; il pense, réfléchit et raisonne déjà comme un homme fait. Apprenez, ma cousine, qu'en moins d'une demi-heure Paul a fait ma conquête; en vérité, c'est un charmeur! Ce n'est pas une affection ordinaire qu'il a pour vous, non, c'est de l'adoration; il aime aussi beaucoup son petit frère; quant à M. de Simaise...

— Oh! monsieur, monsieur! interrompit Cécile d'une voix suppliante.

— Je comprends; mais vous ne pouvez faire qu'il en soit autrement. Paul sait que vous souffrez, et il a deviné les causes de vos souffrances.

Vous ne pouvez exiger de votre fils qu'il ait de l'affection pour l'homme qui rend sa mère malheureuse et qui ne lui a jamais témoigné, à lui, autre chose que de la haine.

La baronne ne put retenir ses larmes et elle cacha sa figure dans ses mains.

— Ma cousine, ma chère cousine, pourquoi pleurez-vous?

— Avez-vous besoin de me le demander, puisque vous savez tout?

— Peut-être avez-vous encore quelque chose à m'apprendre. Mais le moment est venu de vous dire pourquoi je suis venu vous trouver. Vous êtes, vous et votre fils, mes seuls parents, toute ma famille; si vous avez besoin d'un ami véritable, ma cousine, il est devant vous; je me mets à votre disposition, si votre fierté ou toute autre raison ne vous conseille pas de repousser la main que je vous tends.

Cécile laissa voir son pâle et beau visage inondé de larmes.

— Oh! mon cousin, mon cousin! dit-elle avec un accent intraduisible.

— Bien, fit M. de Villiers. Maintenant, dites-moi ce que je puis faire pour vous et pour Paul de Chamarande.

— Ah! vous êtes l'envoyé de Dieu! exclama la baronne avec une sorte d'exaltation.

— Je n'ai point cette prétention, répliqua M. de Villiers avec un doux sourire.

— Et pourtant, au moment où j'étais désespérée, vous arrivez pour dissiper les ténèbres qui m'environnaient, pour me rassurer et me rendre la confiance et l'espoir.

Vous ne pouvez rien faire pour moi, mon cousin, car rien, maintenant, ne peut changer ma destinée; mais Paul, dont vous êtes l'unique parent, Paul a besoin de vous!

— Ne venez-vous pas de me dire que vous étiez désespérée?

— Oui; car moi, dans la situation où je me trouve, je ne peux rien, rien pour mon fils. Tenez, je sens que je ne dois rien vous cacher, il faut que vous sachiez tout.

Et Cécile fit à M. de Villiers le récit de sa douloureuse existence depuis qu'elle avait épousé M. de Simaise. Elle lui dit quelles étaient ses appréhensions, ses doutes, ses craintes, ses angoisses perpétuelles au sujet de l'avenir du jeune marquis, et elle termina en rapportant les paroles échangées le matin même entre elle et son mari.

— Mais c'est monstrueux, cela! s'écria M. de Villiers indigné.

— Vous savez maintenant, mon cousin, pourquoi j'étais désespérée.

Il y eut un long silence. Philippe de Villiers réfléchissait.

— Voyons, reprit-il, êtes-vous forte? Aurez-vous du courage pour un sacrifice qui vous coûtera beaucoup?

— Ah! que ne ferais-je pas pour mon fils.

— Alors vous ne reculeriez devant aucun sacrifice?

— Pour son avenir?

— Oui, pour son avenir.

— Quel sacrifice puis-je donc faire?

— Vous séparer de Paul.

— Oh! fit-elle.

Et elle devint plus pâle encore.

— Cela vous effraye, je le comprends, reprit M. de Villiers; mais il y a dans la vie des nécessités qu'il faut accepter D'après ce que vous

m'avez dit, vous n'avez rien à attendre, rien à espérer de M. de Simaise.

Ma cousine, confiez-moi votre fils, donnez-le-moi. Sans doute, cette séparation sera pour votre cœur une nouvelle douleur, mais vous serez enfin rassurée sur l'avenir de ce cher enfant. Paul sera mon fils, et il fera fortune, je vous le promets. Dans quelques années, il reviendra près de vous heureux, riche, ayant l'expérience de la vie, et il pourra prendre alors, dans la société qui se transforme, la place et le rang qui appartiennent à tout homme intelligent qui veut être utile à son pays.

La baronne était très irrésolue. Laisser emmener son fils si loin! Déjà elle sentait naître en elle d'autres appréhensions, d'autres inquiétudes.

M. de Villiers ajouta encore quelques paroles, qui eurent raison des dernières hésitations de la mère.

— Oui, oui, dit-elle, vous avez raison, je dois l'éloigner; c'est une nécessité cruelle à laquelle il faut me soumettre; je pleurerai son absence, mais du moins je serai tranquille... Je vous donne mon fils; oui, c'est dit, vous l'emmènerez.

J'aurai du courage... Oh! pour son bonheur!...

— Nous partirons dans trois jours.

— Si vite que cela!

— Je suis impatiemment attendu à Batavia.

— Vous l'aimerez bien, n'est-ce pas?

— Comme mon fils.

— Et Paul vous respectera et vous aimera comme son père

Les trois jours passèrent vite.

Cécile, tenant son jeune fils par la main, accompagna M. de Villiers et son cher Paul jusqu'au bureau de la diligence.

Les adieux furent touchants, on pleura beaucoup. Paul se jeta plusieurs fois dans les bras de sa mère, qui le serrait fortement contre son cœur.

Il embrassa aussi son frère.

Celui-ci seul avait les yeux secs.

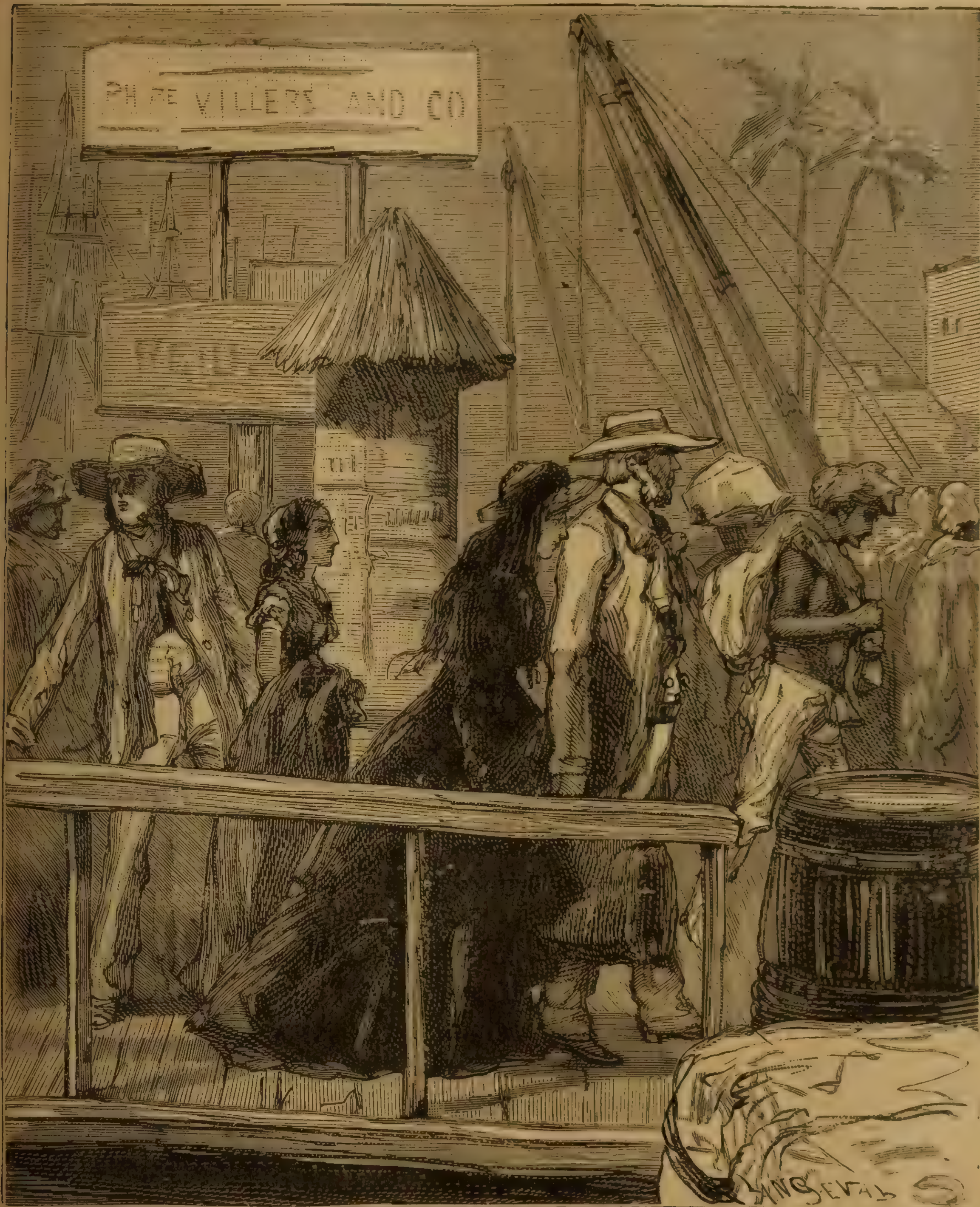
Il regardait, en écarquillant les yeux, le lourd véhicule, attelé de quatre chevaux, sur lequel on chargeait les malles des voyageurs.

Une voix cria :

— Mesdames et messieurs, en voiture!

On s'embrassa une dernière fois. Le postillon était sur son siège. Les voyageurs prirent leurs places.

— Adieu! Adieu! Adieu!



Il revint à Batavia, amenant Lucy Glandas et une jeune fille hindoue âgée de quatorze ans (page 428).

La diligence roulait déjà avec un grand bruit sur le pavé de la rue.

Le soir, Cécile dit à son mari, qui ne savait rien encore :

— Paul est parti.

— Où cela ? demanda le baron avec indifférence.

— En Océanie.

— Ah ! Que va-t-il faire par là ?

— Apprendre un état.

IV

A BATAVIA

Franchissons un espace de douze années.

Cécile est veuve une seconde fois. Le baron de Simaise est mort d'une paralysie du cerveau; les excès l'ont tué. Les dettes payées, il reste à la veuve et à son fils environ huit mille francs de rente. C'est peu. En entamant successivement son capital, le défunt avait donc dévoré les trois quarts de sa fortune. Cinq cent mille francs employés à ruiner sa santé, à user son corps pour mourir à la fleur de l'âge!... Ah! ils coûtent cher à Paris les plaisirs qui tuent!

S'il eût vécu trois ou quatre ans de plus, le baron de Simaise aurait laissé sa femme et son fils dans la misère. Qui sait? peut-être eût-ce été un bien pour le jeune homme. Forcé de travailler pour pourvoir aux besoins de son existence, Léon de Simaise n'aurait pu prendre des habitudes de paresse et de plaisir; il se serait soustrait plus facilement à certains entraînements dangereux et aux fréquentations malsaines des désœuvrés.

Léon était né avec une mauvaise nature : il ressemblait à son père. Cécile essaya bien de faire naître dans son cœur de bons sentiments; ce fut en vain, il n'y avait point là d'engrais pour la bonne semence.

Jusqu'à présent, par son autorité, par le respect qu'il avait encore pour elle, la mère était parvenue à maintenir son fils, à l'empêcher de se lancer en avant comme un cheval fougueux, au risque de se casser le cou à la première culbute. Mais elle sentait diminuer son autorité; Léon commençait à ne plus tenir compte de ses conseils, à oublier le respect qu'il lui devait; elle voyait, la pauvre mère, venir le jour où son fils lui échapperait. Alors, que deviendrait-il? Hélas! il tomberait fatalement dans le gouffre!

— Il a tout de son père et rien de moi! se disait-elle amèrement.

Entre Léon et Paul, quelle différence! Comme les deux frères se ressemblaient peu! La nature avait donné à l'aîné tout ce qu'elle avait refusé

à l'autre. L'un causait à la mère des larmes continuelles, l'autre était sa consolation. Avec quelle impatience elle attendait une lettre! Avec quels transports de joie elle la recevait!

Quand Léon lui avait causé un chagrin, une douleur, cela arrivait souvent, pour échapper à une sombre tristesse, elle se transportait par la pensée à Batavia, près de son cher Paul. Il lui semblait alors qu'une rosée du ciel descendait dans son cœur, et elle sentait son âme rassérénée.

On travaillait beaucoup à Batavia. Depuis que cette grande ville des îles de la Sonde avait été reconstruite et assainie, le commerce y avait pris une extension considérable. On y voyait arriver de toutes les parties du monde, d'Europe principalement, de nombreux navires appartenant à de grands armateurs. De nouveaux comptoirs, de nouvelles factoreries s'installaient et prospéraient, pendant que la richesse des anciens établissements augmentait dans des proportions extraordinaires.

Pour alimenter son exportation, Batavia n'a pas seulement les riches produits de l'île de Java et des autres îles de la Sonde, mais aussi ceux des îles de Bornéo et de Célèbes.

Les Bouguis, qui passent pour le peuple le plus éclairé, le plus actif et le plus entreprenant de Célèbes, pourraient, à eux seuls, approvisionner les comptoirs européens de Batavia. Sur de frêles embarcations mal équipées, ils croisent dans toutes les directions de l'immense archipel océanien, depuis Malacca jusqu'à la Nouvelle-Guinée, visitent la terre des Papous et les côtes de l'Australie. Ils s'occupent surtout du commerce de la poudre d'or, de l'écaille, des nids d'oiseaux et des bitches de mer; ils recueillent ces riches produits le long des côtes, dans des réduits secrets, dont ils ont seuls connaissance. Ils sont en possession de l'approvisionnement exclusif de l'île de Bornéo; ils apportent aux peuplades de cette île toutes sortes de marchandises provenant des manufactures d'Europe, de l'Inde et de la Chine, qu'ils échangent contre des diamants bruts, des oiseaux au plumage merveilleux, de la poudre d'or, du camphre, du benjoin et autres produits précieux. Leur chargement fait, ils se dirigent vers Batavia et Singapore où ils arrivent avec des cargaisons qui ont souvent une valeur de cent mille piastres.

Depuis cinq ans déjà, Paul de Chamarande était le quatrième associé de la maison de son cousin, dont la raison sociale était Philippe de Villiers et Cie.

Très connu des Bouguis et en relation directe avec eux depuis longtemps, M. de Villiers réalisait chaque année des bénéfices énormes par l'échange des produits de l'ancien monde contre ceux des îles océaniennes. Il recevait ses approvisionnements de Hollande, de France et d'Angle-

terre; mais souvent il était forcé de s'adresser à une maison anglaise du Bengale, vaste entrepôt de toutes sortes de marchandises, dont le principal associé, William Glandas, était son ami.

Un jour, un bâtiment de la maison Glandas arriva à Batavia. Le capitaine était porteur d'une lettre pour Philippe de Villiers. En la lisant, le négociant pâlit.

— Eh bien? demanda-t-il au capitaine.

— M. William Glandas n'est plus. Sentant sa fin prochaine, il a eu encore la force d'écrire cette lettre, qui m'a été remise par sa fille. Mlle Lucy est dans la désolation.

— Devez-vous rester plusieurs jours à Batavia?

— J'espère pouvoir lever l'ancre demain soir.

— Vous rendez-vous directement à Calcutta?

— Oui, directement.

— En ce cas, je prendrai passage à bord de votre navire.

La lettre de William Glandas disait:

« Je suis condamné par les médecins, je vais mourir. Quand vous recevrez ces lignes, que je trace d'une main déjà glacée, votre vieil ami Glandas aura cessé de vivre. Si Dieu m'avait accordé deux ans de plus d'existence, j'aurais eu le temps de marier ma bien-aimée Lucy, qui va se trouver seule au monde. Que va-t-elle devenir, ma fille adorée? Cette pensée me fait cruellement souffrir. Ah! je voudrais ne pas mourir!

» Je cherche autour de moi à qui je peux confier mon enfant et je ne vois que vous, mon cher Philippe, car en vous seul j'ai une entière confiance. Écoutez la voix qui, au bord du tombeau, près de s'éteindre, vous crie: Venez, venez!

» Mais je vous connais, Philippe: vous ne resterez pas sourd à ma prière, vous veillerez sur le sort de Lucy. Je la confie à l'honnête homme, à l'ami. Vous serez son tuteur, son protecteur, son père!

» Venez, venez vite, mon cher Philippe; dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être, je ne serai plus, et ma fille a besoin de vous. »

M. de Villiers partit le lendemain. Son absence dura un mois. Il revint à Batavia, amenant Lucy Glandas et une jeune fille hindoue âgée de quatorze ans, qui appelait Lucy sa petite mère.

Zélima, ainsi se nommait la jeune Hindoue, était la fille d'un misérable paria. Son père et sa mère étaient morts, à quinze jours de distance, plus encore de misère que de maladie. M. Glandas l'avait trouvée, mou-

rant de faim, dans la hutte de terre de ses parents, l'avait apportée à Calcutta et donnée à sa fille pour l'amuser.

L'amitié rapprocha vite la distance qui existait entre la jeune créole et sa petite compagne. Zélima adorait sa maîtresse, et celle-ci ne pouvait plus se passer de Zélima.

Elles s'aimèrent davantage encore en grandissant; elles étaient inséparables et comme les deux sœurs.

Aussi M. de Villiers avait-il été obligé d'amener également Zélima à Batavia.

— Lucy, disait-elle, est ma maîtresse, mon amie, ma sœur, ma petite mère; si on m'avait séparée de ma chère Lucy, n'ayant plus rien à aimer au monde, je serais allée chercher la mort dans les eaux du Gange.

Lucy avait trois ans de plus que Zélima. Plutôt grande que petite, elle avait la taille souple, svelte, élégante. Elle était bonne, gracieuse, pleine d'amabilité et délicieusement jolie. Bien qu'elle eût le regard doux et langoureux de la créole, il y avait dans ses mouvements de la vivacité et quelque chose d'imprévu qui donnait à sa personne un charme incomparable. Sa voix douce, harmonieuse, était caressante comme son regard. Elle était douée d'une sensibilité exquise. Tout en elle était charmant. Les vêtements de deuil qu'elle portait, loin de lui nuire, semblaient la rendre plus ravissante encore, en faisant mieux ressortir les traits caractéristiques de sa beauté idéale.

Dès le premier jour, elle fit sur le cœur de Paul de Chamarande une impression profonde. Elle s'en aperçut sans doute car; elle rougit, baissa les yeux et resta pendant un instant visiblement troublée.

Paul, arrivé à l'âge de vingt-sept ans, n'avait pas encore aimé. Il aima Lucy avec toute l'ardeur de sa jeunesse; il l'aima comme l'homme ne peut aimer qu'une fois dans sa vie. La fortune, le retour en France, sa place dans la société reconquise, l'éclat rendu à son nom, tout ce qu'il avait rêvé jusqu'alors, tout cela n'était plus que chimère. Lucy seule était la réalité. Le vol de son ambition s était subitement arrêté; maintenant son ambition se bornait à la conquête d'une femme; il est vrai que cette femme était peut-être la plus adorable créature qui fût née en Hindoustan. Il sentait que sans Lucy le bonheur n'était plus possible pour lui. La jeune fille était son idole, sa religion; il adorait avec l'enthousiasme d'un fanatique cette nouvelle divinité d'un culte nouveau.

Cependant il eut la force de cacher son amour pendant un an. Il avait voulu laisser à Lucy tout le temps de pleurer son père.

La jeune fille savait-elle qu'elle était aimée? Nous pouvons admettre qu'elle avait depuis longtemps surpris le secret de Paul.

M. de Villiers, lui aussi, s'était certainement aperçu de quelque chose, car il ne parut nullement étonné lorsque le jeune homme lui dit un jour :

— J'aime Lucy; elle est votre pupille, je vous demande sa main, en vous jurant que je la rendrai heureuse.

Le négociant serra la main de Paul et répondit :

— Le jour même où j'ai appris la mort de William Glandas, en pensant à Lucy, j'ai pensé à toi. Ils se conviennent, me suis-je dit : s'ils peuvent s'aimer, ils seront l'un à l'autre. Ta demande, mon cher Paul, me comble de joie.

As-tu parlé de ton amour à Lucy?

— Par respect pour elle et pour vous, mon cousin, j'ai gardé le silence.

— Alors tu ignores si tu es aimé?

— Hélas! oui.

— En ce cas, mon ami, je dois consulter Lucy avant de te rien promettre. Retire-toi, tu reviendras dans un instant.

Paul s'étant éloigné, le vieillard fit appeler Lucy.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je suis vieux, et, d'un moment à l'autre, la mort peut me frapper comme elle a frappé votre père, qui était beaucoup plus jeune que moi; en vous confiant à moi, son meilleur ami, William Glandas m'a imposé le devoir d'assurer votre bonheur, votre avenir. Je puis faire cela en vous mariant, c'est-à-dire en remettant entre les mains d'un honnête homme le soin de vous rendre heureuse.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir. Elle devint toute tremblante.

— Aujourd'hui même, continua M. de Villiers, un de mes associés m'a demandé votre main.

— Lequel, monsieur? demanda Lucy.

— Le plus jeune, celui qui partage avec vous toute mon affection.

— Paul!

— Oui, Paul de Chamarande.

— Vous êtes mon tuteur, vous êtes devenu mon père; je dois vous obéir comme une fille respectueuse.

— Nullement, Lucy, nullement, mon enfant; vous êtes entièrement libre; vous devez avant tout consulter votre cœur; si vous n'aimez pas mon jeune cousin, si rien ne vous attire vers lui, il ne faut pas l'épouser; nous attendrons qu'il se présente un autre mari.

Les yeux de la jeune fille rayonnèrent, et elle eut un délicieux sourire.

Elle se rapprocha de M. de Villiers et lui dit d'une voix vibrante d'émotion :

— J'aime Paul !

Le vieillard l'attira contre son cœur et lui mit un baiser sur le front.

Le jeune homme fut rappelé.

Paul lut son bonheur dans les yeux limpides de Lucy.

— Vous êtes les enfants chéris de mon cœur, dit le vieillard en unissant leurs mains ; vous vous aimez, aimez-vous toujours !... Ce jour est un des plus beaux de ma vie, car je fais deux heureux.

Quatre mois après eut lieu le mariage du marquis Paul de Chamarande et de miss Lucy Glandas.

Il avait fallu tout ce temps pour faire venir de France et de Calcutta les papiers nécessaires.

A cette occasion, Paul avait écrit plusieurs lettres à sa mère et à son frère. Léon lui répondit très affectueusement, comme toujours, et avec une habileté qui aurait rendu des points au célèbre Machiavel lui-même. Le jeune homme savait que Paul reviendrait en France avec une grande fortune, et déjà, connaissant le caractère, la nature confiante et l'excellent cœur du marquis, il prenait ses dispositions pour pouvoir abuser de sa générosité.

Paul, croyant à l'affection sincère de l'hypocrite, s'attendrissait en lisant ses lettres où s'exaltait la fausse tendresse du fourbe. Certes, s'il eût su comment Léon se conduisait, il aurait été frappé de stupeur et son cœur se serait soulevé de dégoût.

La baronne seule aurait pu lui apprendre la vérité ; mais la pauvre mère n'avait garde de se plaindre : elle cachait, au contraire, les chagrins que son indigne fils lui causait.

Un matin, il y eut entre M. de Villiers et Paul une longue conversation.

— Mon cher Paul, dit le vieillard, le jour où j'ai demandé à la baronne de Simaise de me confier son fils aîné, je lui ai promis que tu reviendrais près d'elle heureux et riche. Aujourd'hui, ta fortune est faite et tu as trouvé le bonheur en épousant Lucy. Le moment de nous séparer est venu ; je te rends ta liberté. Tu vas retourner en France, où ton excellente mère t'attend depuis des années. Dans un an, si je vis encore, j'irai probablement te rejoindre ; il me serait doux de finir mes jours entre toi et Lucy, mes deux enfants. Nous verrons. Avant tout, il faut procéder à une liquidation et cela demandera du temps.

J'ai tout préparé pour ton départ ; sachant combien tu aimes peu les discussions d'intérêt, je t'ai évité cet ennui en réglant tes comptes

moi-même avec nos associés. Dans ce portefeuille, que je te remets, il y a quatre millions en lettres de change, moitié sur Paris, moitié sur la maison Van Ossen, d'Amsterdam.

— Quatre millions! exclama le jeune homme!

— Oui, répondit le vieillard en souriant.

— Mais ma part dans les bénéfices n'a pu atteindre ce chiffre.

— Depuis ton entrée dans la société; mais, à partir du jour où tu as quitté ta mère pour me suivre, je t'ai considéré comme mon associé.

— Dites plutôt, mon généreux cousin, répliqua Paul très ému, que c'est un don que vous me faites.

— Qu'importe! Ce qui est dans ce portefeuille, mon ami, est à toi, bien à toi. D'ailleurs, n'es-tu pas mon héritier? Aujourd'hui, nous partageons, car j'espère bien avoir encore quatre millions le jour où je laisserai la maison à mes associés.

J'aurai aussi à rendre mes comptes à Lucy avant votre départ; je lui mettrai l'héritage de son père, tout près de cinq cent mille francs.

Paul se jeta dans les bras du vieillard et ils s'embrassèrent avec effusion.

Le jour même, tout le monde sut dans la maison et le quartier commerçant de la ville que Paul et Lucy allaient bientôt partir.

Parmi les employés de la maison Philippe de Villiers et Cie, il s'en trouvait un que Paul affectionnait particulièrement. C'était un Français; il se nommait Charles Chevry. Celui-ci avait pour le marquis une amitié profonde et lui était entièrement dévoué.

Quand il apprit, comme les autres, que Paul était à la veille de quitter Batavia, il l'alla trouver et lui dit :

— Grâce à vous, monsieur Paul, j'ai ici une position très belle; mais je me vois forcé d'y renoncer.

— En avez-vous donc trouvé une meilleure?

— Non, mais vous partez.

— Eh bien?

— Je veux retourner aussi en France.

— Vous n'y avez plus aucun parent.

— C'est vrai.

— Alors, pourquoi ne pas rester à Batavia où, d'ici à quelques années, vous aurez gagné une petite fortune?

— Parce que, vous parti, je le sens, je ne pourrais plus vivre ici; j'y serais malheureux.

Paul le regarda fixement, en souriant.

— Et si nous n'emmenions pas Zélima? fit-il.



Ils visitent les sites pittoresques (page 443).

Charles Chevry eut un mouvement de surprise.

— Ah! balbutia-t-il, vous avez deviné...

— Oui, mon brave Chevry, j'ai deviné ton secret : tu aimes Zélima.

— Oh! oui, je l'aime! Mais elle ne restera pas, elle voudra suivre sa maîtresse.

— Bien que Zélima ait une grande amitié pour Lucy, Zélima restera à Batavia, parce qu'elle aime Charles Chevry.

— Elle m'aime, dites-vous, elle m'aime!

— Oui.

— Est-ce possible?

— Zélima n'a rien de caché pour Lucy. Maintenant, mon cher Chevry, écoutez-moi : M. de Villiers a pour vous beaucoup d'estime, car il a pu apprécier comme moi votre grande loyauté; il sait qu'on peut compter sur votre dévouement. En récompense des services que vous avez déjà rendus à la maison et de ceux que vous êtes appelé à lui rendre encore, vous allez être intéressé dans les affaires. M. de Villiers vous mariera, comme il nous a mariés, Lucy et moi, et dans quelques années, quand vous aussi vous aurez fait votre fortune, vous viendrez nous retrouver en France. Alors nous serons de nouveau et pour toujours réunis.

Quelques jours après, Paul et Lucy s'embarquèrent sur un navire français qui faisait voile vers la France.

Zélima pleura. Mais Charles Chevry était là pour la consoler.

V

RETOUR EN FRANCE

La traversée fut longue, difficile, périlleuse même. Il y avait quatre mois que le navire était en mer lorsque la vigie signala enfin les côtes de France.

Paul et Lucy avaient quitté Batavia le 8 février; ils arrivèrent au Havre le 12 juin.

En ce temps-là, on ne faisait pas encore le tour du monde en quatre-vingts jours. Notre marine se transformait lentement. L'isthme de Suez, percé et canalisé, n'avait pas encore ouvert entre l'Europe, l'Inde et la Chine, une voie nouvelle à la navigation, et nous n'avions pas le service régulier des paquebots, qui existe aujourd'hui, principalement au Havre.

Un jeune homme attendait sur le port. Il vit jeter l'ancre, tourner le

cabestan, amarrer le navire, puis placer la passerelle du débarquement. Mais, déjà, il avait remarqué sur le pont un grand et beau jeune homme de haute mine, de manières distinguées, très empressé auprès d'une jeune femme d'une beauté merveilleuse.

Le jeune homme qui attendait cherchait vainement à retrouver dans sa mémoire une image effacée. Il ne reconnaissait pas le passager; mais qu'importe, il ne doutait pas que ce ne fût le marquis de Chamarande.

Quand Paul et Lucy furent à terre, le jeune homme s'avança vers eux, tenant respectueusement son chapeau à la main.

— Mes yeux ne vous reconnaissent point, dit-il, s'adressant au marquis, mais je sens aux battements de mon cœur que vous êtes mon bien-aimé frère, Paul de Chamarande.

— Léon! mon cher frère! s'écria Paul, ouvrant ses bras.

Ils s'embrassèrent dans une chaleureuse étreinte.

— Lucy, reprit Paul, parlant en anglais à la jeune femme, c'est mon frère Léon de Simaise, dont je t'ai souvent parlé.

La belle créole sourit gracieusement et tendit ses joues sur lesquelles Léon mit deux gros baisers.

— Lucy ne connaît pas encore la langue française, dit le marquis, elle ne parle bien que l'anglais et l'hindou.

— Je ne connais pas la langue hindoue, mon frère, répondit Léon, mais j'ai appris l'anglais, et, si vous le voulez bien, nous parlerons dans cette langue.

Paul serra la main de Léon pour le remercier.

— Comment va notre bonne mère? demanda-t-il.

Léon baissa tristement la tête et laissa échapper un soupir, qui semblait venir du fond de son cœur.

— Ah! s'écria le marquis, ton silence m'annonce un malheur! Notre mère, Léon, notre excellente mère...

— Morte!

Le marquis pâlit, chancela et des larmes jaillirent de ses yeux.

Lucy soupira.

— Paul, mon Paul, dit-elle de sa douce voix, moi aussi j'ai perdu ma mère et mon père : tu m'as consolée; à mon tour, je te consolerai.

Elle prit une des mains de son mari pendant que Léon s'emparait de l'autre.

— Frère, dit le baron avec des larmes dans la voix, nous la pleurerons ensemble.

Le fourbe se garda bien de dire a son frère que la baronne de Simaise était morte de chagrin.

— Oui, répondit Paul, nous la pleurerons; elle mérite d'être pleurée, car elle nous a bien aimés.

Il se redressa et passa à plusieurs reprises sa main sur son front.

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— A l'hôtel Frascati, où je vous ai retenu un appartement. J'ai aussi commandé à dîner; nous pourrons nous mettre à table en arrivant.

— Nous avons nos bagages.

— Ne vous en préoccupez point, mon frère : je me suis chargé du soin de les faire transporter à l'hôtel.

— Merci, Léon, merci. Comment te trouves-tu si heureusement ici à notre arrivée?

— Depuis trois semaines je suis au Havre, vous attendant.

— Oh! cher frère!

— Jugez de mon bonheur quand, ce matin, le bâtiment venant de Batavia a été reconnu en mer. Aussitôt, j'ai pris vite mes dispositions pour vous recevoir.

— Bien, très bien.

— Dans la dernière lettre que vous lui avez écrite, vous chargiez notre mère de trouver pour Mme la marquise...

— Dis, ma sœur, Léon; Lucy veut que tu lui donnes ce nom.

— Oui, appelez-moi votre sœur, dit Lucy.

— ... De trouver pour ma sœur une femme de chambre anglaise, connaissant parfaitement le français, et ayant déjà servi à Paris.

— En effet.

— La mort n'a pas permis à notre mère de répondre à votre désir; j'ai dû me charger moi-même de ce soin. J'espère que ma sœur sera contente de sa femme de chambre anglaise. Et puis, continua-t-il, sachant quelles étaient vos intentions, je me suis occupé de votre première installation. Mais je vous dirai dans un autre moment ce que j'ai fait.

On arrivait à l'hôtel.

Paul et Lucy prirent possession de leur appartement, pendant que le jeune baron, déployant une activité merveilleuse, hâtait le transport des bagages.

Les voyageurs eurent leurs malles assez à temps pour pouvoir changer de costume avant de se mettre à table.

— Madame la marquise est servie, vint dire en anglais un garçon de l'hôtel, qu'il était facile de reconnaître pour un fils d'Albion.

C'était une nouvelle attention de Léon.

Le marquis sourit d'un air satisfait. La marquise gratifia son beau-frère d'un doux regard de gratitude.

— Comme elle est belle! pensait le baron, que la radieuse beauté de la créole éblouissait.

On passa dans la salle à manger. Le repas fut silencieux. Paul était triste; il pensait à sa mère. Quand on eut servi le café, voulant faire diversion à ses douloureuses pensées, le marquis dit à son frère :

— Tu t'es occupé de notre installation, m'as-tu dit; te plaît-il de nous apprendre comment tu as arrangé notre existence?

— Mon frère, je n'ai fait quelque chose que si j'ai votre approbation.

— Tout ce que tu as fait, Léon, je l'approuve d'avance. Je reviens en France tout à fait dépaysé, dans l'ignorance absolue des habitudes et des usages du monde. Toi, Léon, vrai Parisien, appartenant à la haute société, tu sais certainement mieux que moi ce qu'il faut, ce qui est nécessaire, ce qui est bien. Je possède une fortune qui me permet de faire beaucoup; néanmoins, je ne tiens pas à me faire remarquer par mon luxe, à faire grand bruit par mon train de maison. Je tiens, au contraire, au moins pendant quelque temps, à ne pas attirer l'attention sur nous. Il faut d'abord nous reconnaître, prendre pied. Il faut que ma Lucy apprenne la langue française, et se familiarise peu à peu avec les usages d'un monde qu'elle ne connaît point. Toutefois, je sais ce que je dois à la mémoire de mes aïeux, à mon nom, que je veux porter dignement.

— Ceci me rassure, mon frère, et je suis heureux d'avoir compris ce que vous désirez. Avant tout, cher frère, je dois vous apprendre que nous sommes, en France, en pleine révolution. Comme Charles X, Louis-Philippe a été détrôné.

— En vérité!

— Paris révolté a chassé des Tuileries la famille royale, qui s'est réfugiée un peu partout. Le roi, la reine et les princesses ont trouvé un asile en Angleterre. Pour la seconde fois, la France est en République. Mais nous n'avons pas pour cela la tranquillité. De même qu'autrefois, les républicains qui nous gouvernent sont toujours prêts à se dévorer entre eux. Le commerce est mort, les grands travaux de l'industrie se sont subitement arrêtés; Paris est en état de révolte continuelle. Que veut-on? On ne le sait pas.

Partout la misère est grande. Le peuple réclame du travail; les mères demandent du pain pour leurs enfants. Enfin, personne n'est satisfait, tout le monde se plaint. Paris est devenu inhabitable; les gens riches l'ont déserté; on a peur. Il y a dans l'air des menaces d'orage, des grondements de tonnerre. On s'attend d'un moment à l'autre à voir les horreurs d'une guerre civile.

— Nous arrivons mal, dit le marquis en hochant la tête.

— Vu la situation, mon frère, vous devez comprendre que je n'aie pas songé à vous préparer une demeure à Paris.

En cherchant, j'ai découvert à Port-Marly, dans un endroit ravissant, au bord de la Seine, une charmante villa, presque un petit château. La propriété était à vendre ou à louer; je l'ai louée pour un an, au nom du marquis de Chamarande. Sans être vaste, la propriété est suffisamment grande. Il y a des massifs épais où nichent les merles, des ormes séculaires, une magnifique futaie, de belles pelouses à travers lesquelles serpente une jolie petite rivière anglaise alimentée par des eaux vives. Les fleurs ne manquent pas. Ma sœur Lucy aura là, à volonté, du soleil et de l'ombre. Elle respirera les parfums des roses pendant que, accompagnés par le doux murmure de la source, les oiseaux chanteront pour charmer ses oreilles.

— Mais voilà un séjour délicieux, dit Lucy.

— Un nouveau paradis terrestre, ajouta Paul en souriant.

— C'est un nid de verdure et de fleurs où il vous sera facile de vous isoler, continua Léon; Port-Marly n'est qu'à quinze kilomètres de Paris, vous serez donc là en même temps à la campagne et à la ville. Pas de bruit autour de vous, mais le calme, la tranquillité, le silence. J'ai pensé, mon frère, qu'il vous conviendrait de vivre dans la solitude pendant quelque temps.

— Mon cher Léon, tu es allé au-devant de tous mes désirs.

— Nés de la même mère, j'ai pensé que vos goûts ressemblaient aux miens, répondit hypocritement le baron.

Le marquis lui tendit la main.

— La propriété est entourée de murs, poursuivit Léon, de sorte qu'on peut se promener partout, dans les larges allées, sans être importuné par des regards curieux. L'habitation avait besoin de certaines réparations peu importantes; je les ai fait faire; j'ai fait également décorer l'intérieur de l'appartement destiné à ma sœur, en m'inspirant, le mieux que j'ai pu, du goût oriental.

La jeune femme témoigna sa satisfaction par un gracieux mouvement de tête.

— Enfin je me suis adressé à un tapissier en renom de Paris, qui a meublé et arrangé les appartements d'une façon convenable, sans grand luxe, mais avec tout le confortable qui convient.

La femme de chambre anglaise est là depuis un mois, attendant sa maîtresse, en compagnie d'un maître d'hôtel et d'une autre femme, une cuisinière. J'ai également arrêté un cocher. J'ai acheté une calèche et un

coupé, dont je n'ai pas encore pris livraison : de même pour les chevaux, qui seront conduits à Port-Marly aussitôt que vous le voudrez, mon frère.

— Enfin, mon cher Léon, je vois que tu n'as rien oublié; tu as pensé à tout.

— J'ai tâché de faire de mon mieux pour vous être agréable, répondit modestement le baron.

— Et moi je te dis : Merci, Léon, merci, mon bon frère!

Tu as le compte de ce que tu as dépensé?

— Sans doute, mon frère.

— Je te réglerai cela, Léon, dès que j'aurai de l'argent de France. Je sais que tu n'es pas riche.

— C'est vrai. Mon père n'a pas ménagé sa fortune; mais il n'appartient pas à son fils de le juger. Je veux fermer les yeux sur les fautes qu'il a pu commettre et n'oublier jamais le respect que je dois à sa mémoire.

— C'est bien, cela, Léon.

— D'ailleurs, grâce à notre excellente mère, qui veillait, tout n'a pas été englouti; j'ai pu recueillir les épaves du naufrage. J'ai juste assez pour ne pas mourir de faim; mais, Dieu merci, je suis jeune, j'ai du courage, de la volonté, je travaillerai!

— Oh!

— Quant à nos comptes, mon frère, ils ne seront pas, je crois, difficiles à régler. Vous ne me devez rien, puisque c'est moi, au contraire, qui vous dois.

— Comment cela?

— Quand la marquise de Chamarande a épousé le baron de Simaise, elle possédait cent mille francs, votre héritage, mon frère; je vous dois cette somme.

— Généreux, désintéressé, pensa le marquis.

Tu es un bon et brave garçon, répliqua-t-il avec une émotion profonde. Ah! tu ne sais pas, non, tu ne sais pas combien je suis heureux de t'entendre parler ainsi. Mon frère est tel que le voulait mon cœur! Tu crois être mon débiteur, soit; mais je te donne quittance de ce que tu me dois. Je ne parle plus de te rembourser ce que tu as dépensé pour moi; c'est autrement que j'entends m'acquitter envers mon frère. Je reviens en France avec quatre millions et demi.

— Quatre millions! exclama le baron, qui voyait miroiter ce Pactole à travers un éblouissement.

— Ce que je voulais faire pour notre mère et pour toi, continua le

marquis, je le ferai pour toi seul; tu es presque pauvre, je te donnerai une fortune.

— Oh! mon frère!

— Est-ce que le marquis de Chamarande pourrait vivre dans l'opulence et sentir le baron de Simaise dans la gêne? Non, non. Ce serait l'amertume dans notre bonheur, n'est-ce pas, Lucy?

— Oui, mon Paul.

— Quand tu te marieras, Léon, tu sauras ce que j'ai l'intention de faire pour toi. En attendant, tu resteras près de nous, nous vivrons en famille et ma bourse sera la tienne. Écoute, j'aurai souvent besoin de tes conseils et aussi de tes services dans une infinité de circonstances. Je serais fort embarrassé, je t'assure, si je ne t'avais pas près de moi pour procéder au placement de mon capital. Tu dois connaître les choses de la finance ?

— Un peu, mon frère.

— Ce qui veut dire, — ta modestie étant connue, — que tu t'y entends très bien. Moi, je n'ai guère appris autre chose qu'à échanger les produits coloniaux de l'archipel Indien contre les marchandises diverses de l'ancien continent. Je suis un commerçant. Tu m'aideras, Léon; tu seras mon guide.

— Tout ce que je pourrai faire pour vous, mon frère, je le ferai.

— J'en suis convaincu. J'ai certains projets, nous les examinerons ensemble. On commence à exécuter en France de grands travaux : dans ces dernières années, l'industrie nationale a pris un nouvel essor extraordinaire. Les journaux français qu'on reçoit à Batavia m'ont appris cela. Le mouvement en avant s'est arrêté, viens-tu de me dire; mais ce n'est qu'un moment de crise ; dans quelques mois, sans doute, nous verrons la reprise des affaires. Les travaux commencés s'achèveront et on mettra la main à ceux qui sont à l'étude. Eh bien, Léon, je ne resterai pas inactif : à défaut de connaissances spéciales, je pourrai, grâce à mon capital, être utile à notre pays; j'apporterai, dans la mesure de mes moyens, mon concours aux grandes conceptions ayant pour but la prospérité et la grandeur de la France.



La jeune femme tressaillit et éprouva un malaise indéfinissable, comme si quelque chose se déchirait en elle (page 448).

VI

L'OISEAU NOIR

Le marquis et la marquise sont installés à Port-Marly.

Léon n'a rien exagéré. La propriété est ravissante. Ce petit coin de terre où l'air est embaumé, où une source murmure doucement, où les oiseaux chantent, où des fleurs magnifiques s'épanouissent sous les rayons caressants du soleil, semble avoir été créé exprès pour deux jeunes époux qui s'adorent.

Lucy est enchantée, et elle dit souvent, pour exprimer sa satisfaction :

— Je crois me retrouver au Bengale.

L'habitation est charmante, c'est un petit palais. Un goût parfait a présidé à sa décoration intérieure et à son ameublement. Tout est délicieux. La chambre et le boudoir de la jeune femme sont deux merveilles.

Habitué à l'élégance et aux raffinements de la vie parisienne, Léon a bien fait les choses. C'est avec un accent plein de gratitude que Lucy l'a remercié et complimenté.

Deux voitures sont sous la remise, et il y a trois beaux chevaux dans l'écurie.

Presque chaque jour, quand la grande chaleur est passée, on attelle, et les deux frères et Lucy font de ravissantes promenades dans les environs; ils visitent les sites pittoresques ; partout ils admirent les magnifiques points de vue, les paysages splendides.

— C'est beau, c'est beau! ne se lasse point de répéter Lucy. Ah! c'est avec raison qu'on entend dire dans tous les pays du monde : La belle France!

Des promenades aux environs de Versailles, de Saint-Germain, de Saint-Cloud, sont les seules sorties du marquis et de la marquise. Ne connaissant personne, ils vivent dans la solitude. Ils s'y plaisent. Ils se trouvent si bien dans leur nid d'amoureux! Ils n'ont pas un instant d'ennui. Est-ce qu'on peut jamais s'ennuyer quand on s'aime?

Pour le moment, ils ne voient et ne reçoivent personne. Dans quelques mois, on ne pensera plus à Paris aux mauvaises journées de juin, la tranquillité sera complètement rétablie. Ceux que la crainte a éloignés de Paris y reviendront. Alors on verra. Léon a des relations, il présentera le marquis et la marquise dans quelques maisons ; mais on a le temps, on ne se pressera pas de faire des connaissances ; car le monde est exigeant : quand il s'empare de vous, vous ne vous appartenez plus.

Près de son frère et de sa belle-sœur, le baron de Simaise continue à jouer son rôle en parfait comédien. Certes, ce n'est pas lui qui poussera le marquis à voir du monde ; il le tiendra, au contraire, éloigné de Paris le plus longtemps qu'il pourra.

Il a réussi à gagner l'affection de son frère, à capter sa confiance, c'est bien ; mais, pour que cela dure, il y a des choses que le marquis ne doit pas savoir. Si on lui ouvrait les yeux, s'il découvrait qu'il est la dupe d'un abominable hypocrite, toutes les combinaisons de Léon seraient déjouées, il aurait pris une peine inutile ; l'échafaudage de sa fortune s'écroulerait d'un seul coup, comme un château de cartes.

Tromper son frère, l'enlacer dans les réseaux invisibles de son machiavélisme, voilà ce qu'il fallait ; et ce résultat était d'autant plus facile à obtenir, que la confiance du marquis était plus grande, plus entière.

Paul jugeait les autres, son frère particulièrement, d'après lui-même ; il croyait Léon bon, dévoué, sincère en tout. Comment aurait-il pu soupçonner seulement sa précoce perversité ? C'est toujours parce qu'ils sont confiants et qu'ils ne peuvent croire au mal, que les hommes d'une nature loyale et généreuse sont victimes des méchants.

Léon était trop adroit, trop rusé pour se laisser deviner. Il avait changé son caractère, l'expression de sa physionomie, celle de son regard, il avait changé jusqu'au timbre de sa voix. Sa volonté avait mis un masque à son visage, il le gardait.

Il calculait ce que son jeu devait lui rapporter. L'amitié et la reconnaissance de son frère lui vaudraient tant ; il aurait tant pour son dévouement et les services qu'il rendait au marquis ; il comptait bien se faire payer aussi la contrainte qu'il s'imposait, le mal qu'il se donnait pour ne pas se montrer tel qu'il était. Dame, toute peine mérite salaire, et quand on calcule, il faut surtout, pour obtenir un calcul juste, ne rien oublier.

Le marquis possédant plus de quatre millions, sans compter la fortune de M. Philippe de Villiers, qui lui viendrait un jour, il ne pouvait pas donner à son frère chéri moins d'un joli petit million. Mais qui sait,

en s'y prenant bien, s'il était tout à fait adroit, Paul irait peut-être à deux millions. Mon Dieu, oui, deux millions! Cela n'aurait rien d'extraordinaire.

Et déjà le baron se sentait lesté de deux millions; il se lançait dans le tourbillon de la vie parisienne; il éclipsait ses amis, il brillait, il éblouissait, il était superbe; il avait pour maîtresses les plus belles femmes de Paris; il était l'homme du jour, on ne parlait que de lui dans tout Paris.

Tel était le rêve du baron. En attendant que tout cela devînt une réalité, l'activité de Léon était admirable. Il se multipliait. Pour être agréable aux deux époux, il aurait fait tout au monde. Aucune peine ne paraissait lui coûter. Il se montrait aimable, gracieux, empressé, actif, respectueux.

— C'est un cœur d'or! disait Paul à Lucy.

Devenu commerçant par circonstance, le marquis était resté un véritable gentilhomme; comme tel, il avait le dédain des affaires d'argent: il n'aimait pas compter. Aussi s'était-il empressé, courant ainsi au-devant des secrets désirs du baron, de lui confier le soin de ses intérêts. De ce côté, Léon suppléait son frère en tout.

Tout entier à son amour pour Lucy, Paul se trouvait heureux de n'avoir à s'occuper que d'elle, à ne penser qu'à elle.

Les lettres de change avaient été converties en espèces. Deux millions étaient en dépôt à la Banque de France, en attendant qu'on eût décidé qu'il serait fait de ce capital tel ou tel emploi. Les affaires étaient toujours languissantes; mais leur reprise ne pouvait tarder longtemps. Léon attendait le moment propice pour prendre part à une grande entreprise.

Profitant de la baisse des fonds publics et de toutes les valeurs mobilières, le baron avait successivement acheté, et toujours dans d'excellentes conditions, des titres de rente sur l'État, des actions et des obligations au porteur. Les deux autres millions avaient ainsi trouvé leur placement.

Certaines opérations, celles principalement de la conversion des lettres de change en espèces, avaient exigé que le baron eût en main une procuration; le marquis la lui avait donnée aussi étendue que possible. Mais, ayant le maniement des fonds sans contrôle, la liberté entière d'opérer comme il l'entendait, Léon, par suite d'un autre calcul, sans aucun doute, se servait le moins possible de sa procuration et agissait en son propre nom. De cette façon, le marquis n'était plus le maître de sa fortune et se trouvait sous la dépendance de son frère.

— Je tiens l'argent, pensait le mandataire, attendons et laissons venir.

Un événement imprévu, qui devait être suivi bientôt d'un épouvan-

table malheur, allait changer la face des choses et forcer le baron à se livrer à de nouvelles combinaisons.

Un jour, le marquis reçut, venant de Batavia, un paquet cacheté de cire noire. Il y avait sous l'enveloppe, que Paul déchira d'une main tremblante, plusieurs lettres. La première qu'il ouvrit et lut était de Charles Chevry.

Le marquis était très pâle, de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Mon pauvre cousin, mon cher bienfaiteur! murmura-t-il.

La lettre de Charles Chevry lui annonçait la mort de M. de Villiers.

Le vieillard avait été foudroyé par une attaque d'apoplexie, dans sa chambre, au moment où il allait se mettre au lit. Il n'avait pas eu le temps d'appeler à son secours; c'est le lendemain matin seulement, qu'on l'avait trouvé étendu sans vie, raide, sur le parquet.

La lettre disait encore :

« M. de Villiers a fait son testament en votre faveur; à l'exception de quelques legs, qui ne s'élèvent pas, réunis, à plus de cinq cent mille francs, vous êtes son unique héritier. On ne sait pas encore exactement quel est le chiffre de sa fortune, mais on parle de cinq à six millions.

» Pour régler les affaires de succession et celles de la liquidation, qui est commencée, votre présence à Batavia est indispensable. Il faut absolument que vous veniez.

» L'officier ministériel entre les mains duquel a été déposé le testament vous écrit; il vous dit qu'il vous attend. Les lettres des deux associés de la maison Philippe de Villiers et Cie vous prient également de venir sans retard à Batavia.

» J'aime toujours Zélima; je l'aime comme vous aimez votre chère Lucy. Aimer et être aimé, voilà le suprême bonheur! Je ne puis douter de l'amour de ma Zélima adorée, car c'est un grand, un bien grand sacrifice qu'elle a fait en restant à Batavia. Elle a été la consolatrice de M. de Villiers, qui a été longtemps bien triste et comme une âme en peine après votre départ.

» En attendant l'heureux jour où nous serons unis, Zélima m'apprend la langue hindoue; quand je connaîtrai suffisamment l'hindou, j'entreprendrai, à mon tour, d'apprendre le français à Zélima. Mais quand? Je suis furieux contre moi, en voyant comme je fais peu de progrès; il paraît que quand le cœur est tendre la tête est dure. Je suis toujours distrait près de Zélima; je ne pense qu'à l'admirer, je suis en extase.

Jugez comme je suis disposé à apprendre la langue passablement mystique des brahmanes et des rajahs.

» M. de Villiers devait nous marier ; quelques jours avant sa mort, il avait fixé l'époque du mariage. Notre bonheur est retardé ; nous nous résignons ; nous ne pouvons penser à la joie sur le bord de la tombe à peine fermée de notre bienfaiteur. Heureusement, un sourire et un doux regard de ma Zélima suffisent pour me faire prendre patience. »

Les autres lettres n'étaient que de quelques lignes, mais toutes se terminaient par ces mots :

« Votre présence ici est absolument nécessaire ; venez vite, nous vous attendons. »

Ainsi, il fallait partir.

— Paul, mon Paul, s'écria Lucy en pleurant, je veux t'accompagner.

Le marquis secoua tristement la tête.

— C'est impossible, dit-il.

Lucy était enceinte.

Mais la jeune femme ne voulait rien entendre. La séparation l'effrayait.

On aurait dit qu'elle avait le pressentiment des malheurs qui allaient fondre sur elle.

Il fallut toute l'autorité du marquis pour qu'elle se rendît à ses bonnes raisons. Elle finit par comprendre que, dans la position où elle se trouvait, il serait imprudent et même dangereux de faire ce long voyage en mer. Cette séparation forcée de cinq ou six mois était un sacrifice qu'il fallait faire. Déjà Lucy se devait au cher petit être qu'elle portait dans son sein.

La jeune femme ne cessa pas de pleurer ; elle avait toujours le cœur gros, mais elle était résignée. Plus encore que les raisonnements du marquis, le sentiment maternel, qui commençait à parler en elle, lui faisait comprendre qu'elle ne pouvait pas accompagner son mari.

Un bâtiment de la marine hollandaise, chargé de marchandises pour les îles de la Sonde, était en partance dans le port de Marseille.

C'est à Marseille que le marquis s'était embarqué la première fois. Il résolut, pour ne pas perdre de temps, de prendre passage à bord du navire étranger.

— Allons, ma Lucy, dit-il à la jeune femme en l'embrassant tendre-

ment au moment de partir, sèche tes larmes et pense que bientôt tu seras mère; je hâterai mon retour près de toi, je te le promets.

— Oh! oui, mon Paul bien-aimé, reviens vite; je compterai les longues heures de ton absence.

Et, manquant de force, la pauvre Lucy se mit à sangloter.

— Léon, mon frère, reprit le marquis, Lucy est ce que j'ai de plus précieux au monde; je te confie mon cher trésor.

Le baron, ayant la mine attendrie commandée par la circonstance, forçait des larmes rebelles à mouiller ses yeux.

— Mon frère, répondit-il d'un ton pénétré, vous pouvez partir tranquille : je veillerai sur ma sœur comme une tendre mère veille sur son enfant, et je lui obéirai ainsi qu'un serviteur fidèle et dévoué obéit à son maître.

L'heure de partir était venue. Les pieds des chevaux impatients, attelés au coupé, frappaient le sol. Le marquis s'arracha des bras de Lucy et se jeta dans la voiture, qui partit aussitôt comme un trait.

A ce moment, une corneille vint se percher sur la cime d'un orme et [illegible]tendre son cri sinistre.

La jeune femme tressaillit et éprouva un malaise indéfinissable, [illegible]mme si quelque chose se déchirait en elle.

Lucy était superstitieuse, comme le sont généralement les créoles.

Pourquoi cet oiseau de mauvais augure était-il venu se percher là, au-dessus de sa tête? Il lui sembla que le croassement de l'oiseau noir lui annonçait un malheur.

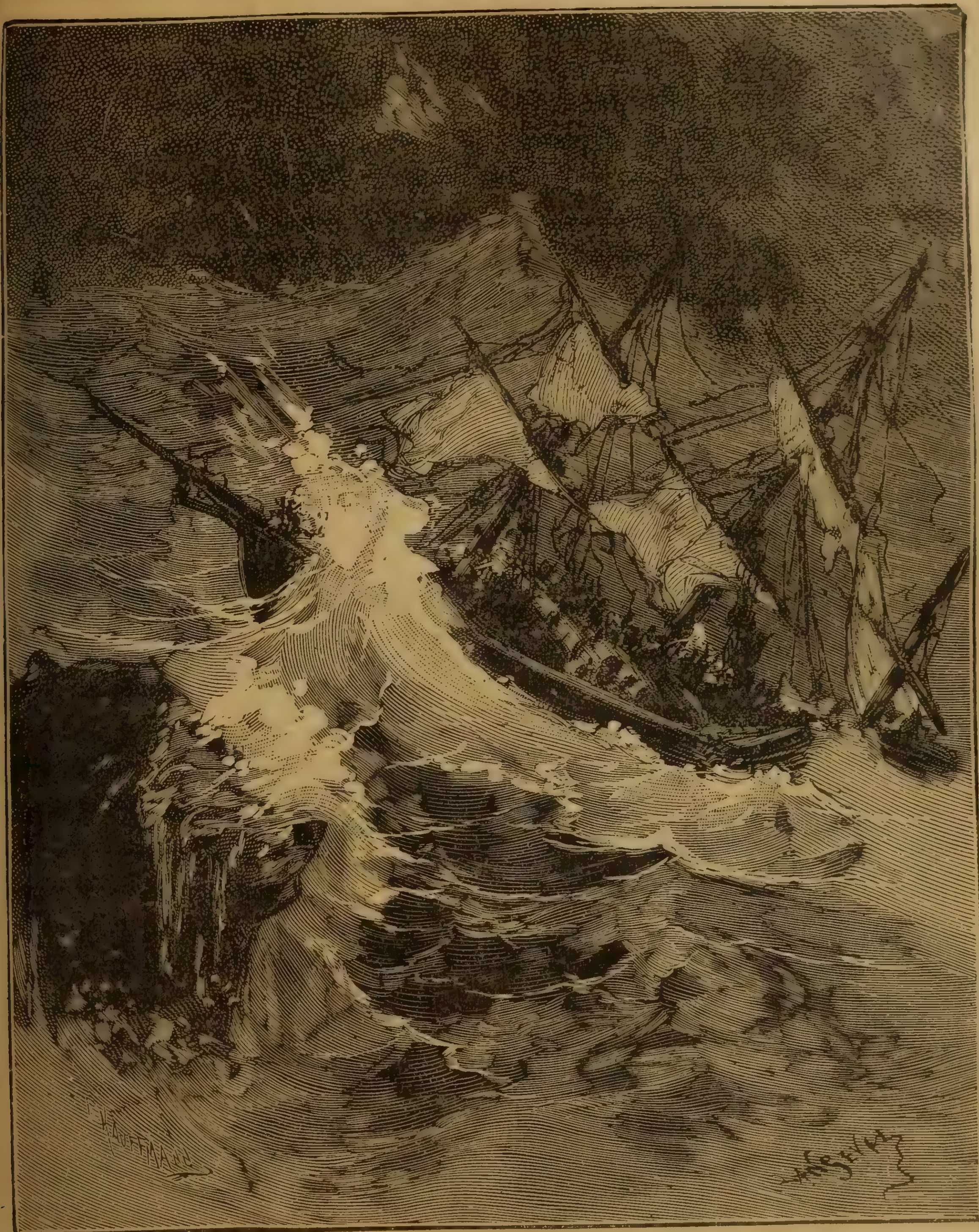
La voiture avait disparu et on n'entendait plus son roulement sur le pavé de la chaussée.

Lucy poussa un long soupir, rentra précipitamment dans la maison et courut s'enfermer, pour pleurer à son aise, dans son boudoir parfumé, encore tout plein du bruit des baisers de tout à l'heure.

. . . .

Elle pleura souvent, la pauvre Lucy; il lui semblait qu'autour d'elle tout se faisait ombre. L'inquiétude était dans ses yeux et son cœur avait des soupirs qui faisaient s'envoler le sourire de ses lèvres. Étendue, languissante, sur son ottomane moelleusement capitonnée, elle regardait tristement, à travers les vitres, tomber les feuilles d'automne. Ainsi qu'elle l'avait dit, elle comptait les heures. Ah! comme les jours et les nuits étaient longs!

Et puis, malgré elle, en dépit de tous ses raisonnements, elle pensait constamment à l'oiseau noir qui s'était perché sur la plus haute branche



Le Téméraire, soulevé aussitôt par une lame énorme, retomba de nouveau sur la chaîne de rochers (page 456).

de l'orme. Sans cesse elle croyait entendre le cri guttural qui l'avait si étrangement impressionnée.

Vainement elle se raillait de sa faiblesse et avait beau se dire : c'est absurde, je suis ridicule ! rien ne pouvait lui ôter de l'idée qu'un malheur inconnu la menaçait.

Lucy était frappée. Et voilà pourquoi, quoi qu'elle fît, elle pensait toujours à l'oiseau noir.

Le baron était parfait. Il s'absentait rarement. Certes, cela lui coûtait beaucoup de partager la solitude de sa belle-sœur; mais il tenait à jouer sa comédie jusqu'au bout.

Après tout, s'il se privait maintenant de quelques plaisirs, il saurait se dédommager, le moment venu.

Plein d'attentions charmantes, toujours aux petits soins auprès de Lucy, lui tenant compagnie, cherchant à la distraire, à l'égayer, il avait pour elle une sollicitude d'amant respectueux.

Quand la jeune femme, à bout de forces, laissait voir son chagrin, il la consolait avec de douces paroles; quand elle lui disait ses craintes, il la grondait doucement et s'efforçait de la rassurer.

Malgré tout, Lucy restait triste et inquiète.

Ce n'est qu'au bout de quatre longs mois, en recevant une lettre de son mari, qu'elle se sentit moins tourmentée.

Après une heureuse traversée, le marquis était arrivé à Batavia.

« En moins de quinze jours, disait-il, j'espère que les affaires pour lesquelles ma présence est nécessaire seront terminées; alors je reprendrai la mer. »

Or, la lettre avait mis deux mois pour venir en France.

Si le marquis avait pu quitter Batavia au bout de quinze jours, comme il l'espérait, il était en mer depuis six semaines, il arriverait bientôt; sans doute, on ne tarderait pas à recevoir une nouvelle lettre du marquis, annonçant son départ de Batavia.

— Allons, tout va bien, dit le baron à la jeune femme, maintenant vous allez redevenir gaie.

Un sourire effleura les lèvres de la marquise.

— Pas encore, répondit-elle.

Lucy n'était pas complètement rassurée.

Lucy pensait toujours à l'oiseau noir.

VII

LE NAUFRAGE

En quinze jours, quand on ne veut pas perdre de temps, et quand on se sait attendu par une personne aimée, en quinze jours on fait bien des choses.

Le marquis de Chamarande avait donné les signatures nécessaires et répondu à toutes les exigences du notaire d'abord, et ensuite des associés de la maison Philippe de Villiers et Cie.

Mis en possession de l'héritage, on lui avait délivré, à la banque de Batavia, deux lettres de change, représentant la somme de deux millions, somme déposée à cette banque par M. de Villiers.

D'après l'inventaire qui avait été fait immédiatement après le décès du vieux négociant, les deux associés reconnaissaient devoir trois millions à l'héritier de Philippe de Villiers.

Pour n'entraver en rien la marche toujours ascendante des affaires de la maison, et ne pas procéder hâtivement à une liquidation, qui pourrait être désastreuse pour eux, les associés demandèrent à ne payer cette somme de trois millions, augmentée des intérêts capitalisés à dix pour cent, qu'au bout de quatre années.

Cela leur fut gracieusement accordé.

Pour le représenter à Batavia, il était nécessaire que le marquis eût un mandataire. Il choisit Charles Chevry, auquel il fit accepter, non sans peine, toutefois, la moitié des intérêts de la somme laissée entre les mains des associés, soit cinq pour cent par an.

Toujours généreux, le marquis avait trouvé ce moyen facile d'enrichir son fondé de pouvoir sans froisser sa susceptibilité.

En onze jours seulement, tout avait été arrangé, terminé. Comme on le voit, le marquis avait bien employé son temps.

Presque chaque jour, un et même plusieurs navires européens, ayant pris leur cargaison, quittaient le port de Batavia. Le marquis aurait pu reprendre immédiatement le chemin de la France ; mais, avant de partir,

il voulait assister au mariage de Charles Chevry et de Zélima. D'ailleurs son départ ne serait retardé que de cinq jours.

Tout en s'occupant fiévreusement de ses affaires, le marquis avait pensé aux deux jeunes gens qui s'adoraient, et il s'était dit :

— Je ne quitterai pas Batavia sans avoir fait deux heureux. Mon cousin de Villiers devait les marier ; eh bien, c'est moi qui ferai ce que mon cousin n'a pu faire.

La veille du mariage, il écrivit deux lettres, une à la marquise, l'autre au baron de Simaise.

Ces deux lettres arrivèrent à Port-Marly dix-sept jours après la première.

La lettre adressée au baron renfermait les deux lettres de change de la banque de Batavia. Acquittées par le marquis, et d'un million chacune, elles étaient payables, après présentation, à la maison de banque Rothschild, de Paris, à un mois de distance.

— Deux nouveaux millions ! se disait le baron, et ce n'est pas tout puisqu'on a parlé de plus de cinq millions ; mon frère s'est donc embarqué avec au moins trois millions encore. Quelle merveilleuse fortune ! Si j'en avais seulement la moitié ! Nous verrons, nous verrons !

Et ses yeux gris étincelaient. Et il sentait sur tout son corps un frémissement étrange.

Paul écrivait à Lucy :

« Je pense, mon cher trésor, que tu as reçu ma première lettre; je l'ai écrite le jour même de mon arrivée à Batavia, ne voulant pas remettre au lendemain pour t'apprendre que j'avais fait une heureuse traversée et pour te dire que je n'ai pas cessé un instant de penser à ma bien-aimée Lucy.

» Les grosses affaires qui m'ont amené ici sont maintenant terminées, et enfin je respire. Grâce à la bonne volonté de tous autour de moi, j'ai mené tout cela rondement. Il est vrai que le bon Charles Chevry, qui s'entend mieux que moi à ces sortes d'affaires, m'a beaucoup aidé.

» Demain, il épouse Zélima ; oui, ma chérie, demain Zélima sera la femme de Charles Chevry. C'est moi qui ai hâté le mariage. J'ai voulu, avant de partir pour revenir vers toi, être témoin de leur bonheur.

» Charles et Zélima s'aiment comme nous nous aimons et ils seront heureux comme nous le sommes.

» Un navire de la grande Compagnie hollandaise va quitter le port dans une heure ; il emportera cette lettre et une autre que j'écris à mon frère.

» Je m'embarquerai dans trois jours; j'ai déjà assuré mon passage à bord du bâtiment français *le Téméraire*, du port du Havre.

» Quand tu recevras ma première lettre, ma bien-aimée Lucy, je serai loin déjà de Batavia, et quand celle-ci te parviendra, je serai bien près de la France. Il n'y aura plus entre nous, j'espère, que quatre ou cinq jours de distance. Ah! retourner près de toi, te tenir dans mes bras, contre mon cœur, quelle joie, quelle ivresse!

» Soigne-toi bien, ma Lucy, ménage-toi et prends les plus grandes précautions; il faut que tu conserves ta chère santé. Tu ne dois pas oublier que, bientôt, tu seras mère. Notre enfant sera notre joie; ah! comme nous allons l'aimer!

» A bientôt, ma chérie! je voudrais déjà être près de toi pour mettre un long baiser d'amour sur tes lèvres roses et m'enivrer de la douceur de ton regard.

» Ton mari, qui t'adore.

» PAUL DE CHAMARANDE. »

Avec un attendrissement facile à comprendre, la marquise relut plusieurs fois cette lettre qu'elle mouilla de ses larmes.

Quelques jours encore à attendre, et elle le reverrait, et il serait près d'elle, pour ne plus la quitter, cette fois!

Il lui sembla qu'elle était enfin délivrée de ses noires appréhensions; elle sentait que son cœur s'ouvrait aux douces émotions de la joie.

Pour la première fois depuis des mois, elle accueillit son beau-frère avec un air souriant. Léon parut enchanté de l'heureux changement qui venait de s'opérer en elle. Ils parlèrent longuement du prochain retour de Paul. La marquise s'animait; peu à peu ses yeux, fatigués par les larmes, reprenaient leur éclat; le nuage qui naguère obscurcissait son front avait disparu.

Ce ne fut qu'un rapide éclair de gaieté, une éclaircie momentanée dans un ciel orageux.

Cinq jours s'écoulèrent, puis cinq autres, puis une semaine encore.

Lucy avait senti renaître ses craintes et était retombée dans ses sombres pensées. D'abord elle avait versé de nouvelles larmes; puis, brisée par d'horribles angoisses, anéantie, elle n'avait même plus eu la force de pleurer. Elle allait et venait machinalement, n'ayant conscience de rien, comme si la pensée eût été absente; ou bien, affaissée sur un siège, dans un état de prostration complet, elle restait des journées entières pâle, sans voix, les yeux fixes, immobile comme un corps paralysé. Cette douleur muette, concentrée, avait quelque chose de lugubre. C'était navrant.

Vainement son beau-frère essayait encore de la rassurer; il ne parvenait même pas à la tirer de sa torpeur.

— Vous ne devez pas vous désespérer ainsi, lui disait-il; Paul n'a pu nous dire exactement le jour de son arrivée; le bâtiment a très certainement fait escale quelque part, dans un port de la mer des Indes ou de l'océan Atlantique.

Et il lui expliquait de son mieux les différentes causes qui pouvaient retarder la marche d'un navire. Mais il lui disait tout cela sans conviction; car lui-même commençait à croire que *le Téméraire* avait fait naufrage.

Il y avait eu quatre ou cinq jours de violentes tempêtes, et déjà on parlait de nombreux sinistres en mer. Mais on ne savait rien encore de précis : on attendait des nouvelles.

Le baron se gardait bien d'entretenir sa belle-sœur de tous les bruits qui couraient. Du reste, la jeune femme restait insensible à tout ce qu'il pouvait lui dire; elle ne l'écoutait pas. Le corps de Lucy seul était à Port-Marly, son âme et sa pensée s'en allaient bien loin, à travers les flots de l'Océan, à la recherche du bien-aimé; et quand ses yeux mornes semblaient errants dans le vague de l'infini, peut-être essayaient-ils de sonder la profondeur des eaux mugissantes où se cachent les effroyables abîmes sous-marins.

Tous les matins, Léon lisait avidement les journaux qui venaient à Port-Marly, s'attendant toujours à y trouver le récit du naufrage du *Téméraire*. Dans l'après-midi, il faisait atteler et se rendait à Paris pour se mettre en quête de renseignements.

On enregistrait successivement les sinistres, on en comptait déjà plus de vingt. Toutes les nations avaient été plus ou moins éprouvées. Tel bâtiment avait péri corps et biens; d'un autre, l'équipage avait été sauvé. Mais on était loin encore de connaître toutes les pertes; chaque jour on signalait de nouveaux sinistres. On était sans aucune nouvelle de plusieurs navires; au nombre de ces derniers se trouvait *le Téméraire*, bâtiment appartenant à M. Desprez, un des plus riches armateurs du Havre.

— Attendons, attendons, se disait le baron de Simaise.

Le Téméraire s'était-il perdu? Le marquis avait-il trouvé la mort au milieu des flots de la mer furieuse? Le baron osait à peine penser à cela, non parce que la mort de son frère lui causerait un grand chagrin, mais parce que cela lui donnait des idées singulières, lui faisait entrevoir un avenir trop éblouissant, la réalisation d'un rêve ténébreux.

Déjà il songeait à trouver le moyen d'être le maître absolu de l'im-

mense fortune du marquis de Chamarande. Était-ce possible? Pourquoi non? Il se sentait capable de tout, assez fort, assez audacieux pour ne reculer devant rien. Un autre que Léon aurait été épouvanté d'avoir une pareille pensée; mais lui ne s'effrayait pas pour si peu; s'il ne s'abandonnait pas à cette pensée, si même il l'éloignait de lui, c'est qu'il ne savait pas encore si son frère ne reviendrait plus. Il craignait une déconvenue.

— Attendons, attendons, répétait-il.

Quelques jours s'écoulèrent encore.

Un matin, à la troisième page du premier journal qu'il ouvrit, ces mots : « Naufrage du *Téméraire,* » lui sautèrent aux yeux. Il laissa échapper une exclamation et éprouva un tel saisissement, que ses yeux se voilèrent et que la feuille trembla entre ses doigts. Mais il se remit promptement.

— Enfin! murmura-t-il.

Et les yeux brillants, haletant d'émotion, il lut avidement.

Deux matelots du *Téméraire* avaient été recueillis en mer par un bâtiment de la Compagnie des Indes, lequel avait lui-même beaucoup souffert de la tempête, ainsi que l'attestait le piteux état de ses agrès.

Après avoir été conduits à Plymouth, d'abord, les deux matelots, seuls survivants de l'équipage du *Téméraire,* s'étaient embarqués sur un navire marchand qui les avait ramenés au Havre où ils venaient d'arriver. Ce sont eux qui avaient raconté le naufrage du *Téméraire.*

Le navire voguait à pleines voiles dans les eaux du golfe de Guinée et n'allait pas tarder à passer la ligne de l'Équateur, lorsqu'on vit tout à coup de gros nuages noirs se former à l'horizon, puis monter, s'étendre et couvrir le ciel tout entier. Le vent se mit à souffler avec une extrême violence. De larges éclairs, fendant la nuée, jetaient à travers l'immensité de grandes lueurs d'incendie; le tonnerre grondait, mêlant les bruits terribles de ses roulements lointains aux mugissements des vagues monstrueuses, qui sautaient en croupe les unes sur les autres. Ce n'était pas encore l'ouragan.

Il ne tarda pas à se déchaîner avec une telle fureur et si épouvantable qu'on n'en voit pas un semblable en vingt ans dans ces parages.

En un instant, le navire eut ses vergues, ses haubans, sa dunette, ses voiles carguées, tous ses cordages emportés, son gouvernail brisé, ses mâts tordus, rompus. Enveloppé soudain par une trombe, il tournoyait, bondissait sur les crêtes des plus hautes vagues, dans une course vertigineuse.

A bord, c'était une scène de désolation indescriptible; on sentait qu'on était perdu. On s'appelait sans s'entendre, on hurlait. Aux lamen-

tations, aux cris de terreur et de désespoir des uns, se mêlaient les imprécations, les exclamations, les cris de fureur des autres. On s'était précipité par les écoutilles pour ne pas être balayé sur le pont. C'était un effarement, un affolement général. La voix des chefs recommandant le calme se perdait dans les sifflements de la tempête. La mer, battant les flancs du vaisseau, faisait craquer sa carène jusqu'à la cale. Aucun ordre ne pouvait être donné, puisqu'il était impossible de l'exécuter. Le malheureux navire s'abandonnait à la fureur du vent et des flots, sans pouvoir même essayer de lutter contre eux. C'était l'épouvantable dans ce qu'il y a de plus horrible.

Tout à coup, un effroyable craquement se fit entendre de l'avant à l'arrière. *Le Téméraire* venait d'être jeté sur des récifs. Soulevé aussitôt par une lame énorme, il retomba de nouveau sur la chaîne de rochers. Cette fois, au milieu du craquement de la carène dans toutes ses jointures, il se fit à l'intérieur du bâtiment comme une explosion formidable. C'était fini. *Le Téméraire* venait de s'ouvrir dans toute sa longueur. Une seconde lame, plus forte que la première, le souleva encore; mais il s'en alla de travers, couché sur bâbord, comme un albatros qui vient d'avoir l'aile gauche cassée.

Des voix étranglées crièrent : « Nous coulons !... »

En un clin d'œil l'eau avait rempli la carène. On s'était élancé vers les chaloupes de sauvetage : mais on n'eut pas même le temps de les détacher des flancs du navire. *Le Téméraire* s'enfonça et disparut sous les vagues écumantes.

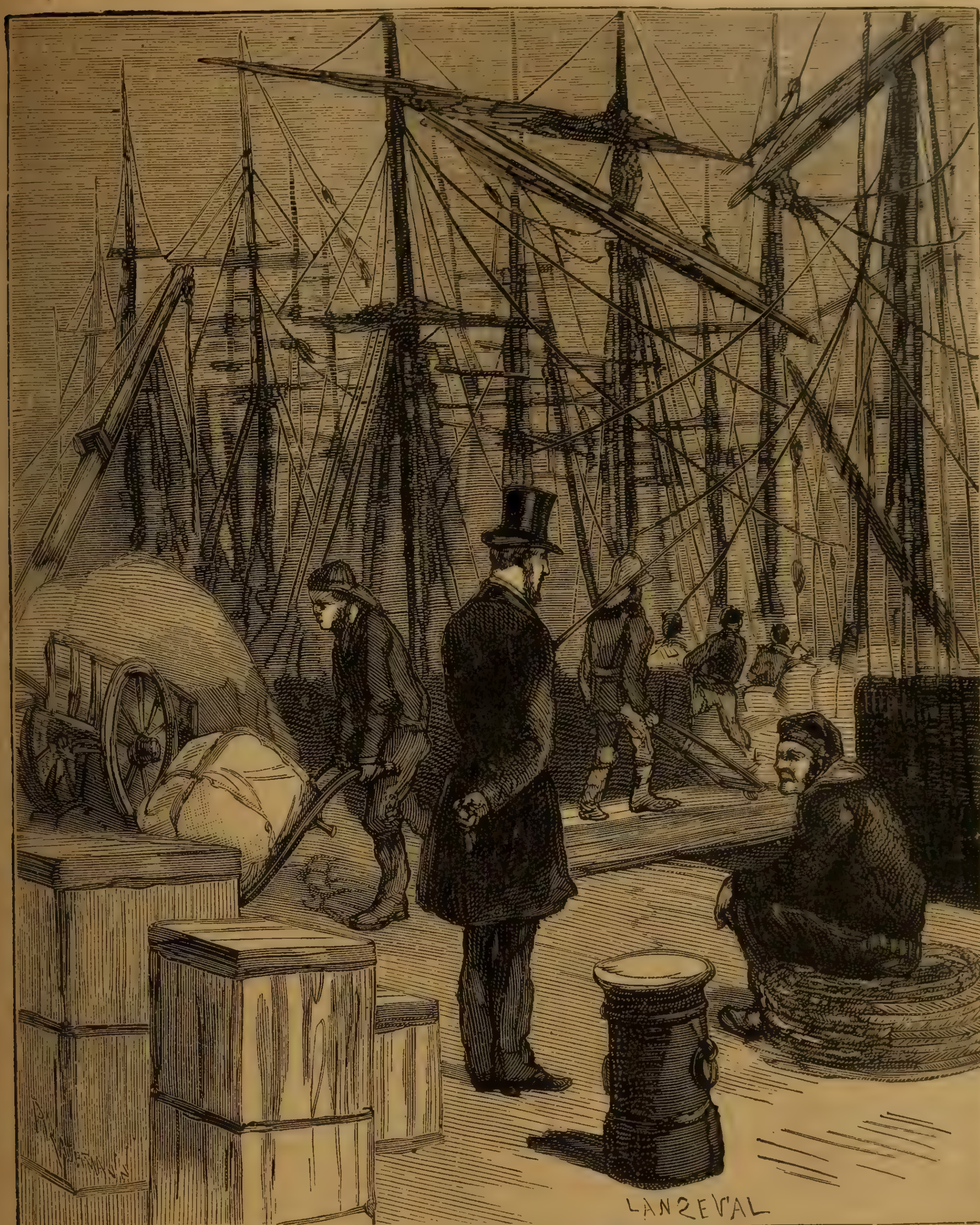
Pendant un instant, on avait vu des têtes se dresser, des bras s'agiter, puis plus rien. L'Océan roulait des cadavres dans ses sombres profondeurs.

En nageant, en se débattant au milieu des flots, les deux matelots sauvés avaient eu le bonheur inespéré de rencontrer la bouée de sauvetage; ils s'y étaient accrochés avec l'énergie du désespoir et ils lui avaient dû leur salut.

Ce n'est qu'au bout de cinquante-quatre heures que les pauvres naufragés avaient été recueillis par l'équipage du navire anglais. Il était temps. Épuisés, à bout de forces, mourant de faim et de soif, les deux malheureux n'avaient probablement plus que quelques heures à vivre.

— Le doute n'est plus possible, murmura le baron, quand il eut lu jusqu'à la fin le récit du naufrage, mon frère est mort! Son corps gît au fond de l'Océan, à moins qu'il n'ait trouvé un cercueil dans le ventre d'un requin ou d'une baleine.

Un sourire atroce crispa ses lèvres.



Au bout d'un instant, il avisa un vieux matelot... (page 464).

Il se dressa, les yeux pleins de lueurs fauves, et se mit à marcher à grands pas. Le sang lui montait à la tête : il se sentait comme pris de vertige, il avait besoin de mouvement.

— A moi les millions, à moi les millions ! disait-il.

Et il riait, le misérable, il riait comme un démon qui grince des dents.

Mais, dans le tumulte de ses abominables pensées, il lui en vint une

qui calma subitement son ignoble joie. Il pâlit, son front s'assombrit, la flamme de son regard s'éteignit.

Si le marquis n'était pas mort! N'avait-il pas pu être sauvé, lui aussi, par miracle, comme les deux matelots? Et puis, qui sait? il s'était peut-être embarqué sur un autre navire que *le Téméraire*. D'un moment à l'autre il pouvait arriver. Il fallait ne pas aller trop vite, il devait se contenir encore. Après avoir tant fait, si bien joué son rôle, ce serait trop bête, vraiment, de se perdre par une imprudence. Il ne fallait rien risquer. Il était patient, il l'avait prouvé. Eh bien, il patienterait. Après tout, il pouvait attendre, mettre pour un temps encore un frein à toutes ses convoitises; plus tard, il n'en savourerait que mieux toutes les jouissances. Oui, oui, pour mettre bas le masque, il attendrait que le moment fût venu, qu'il n'eût plus rien à redouter.

En pensant à tous les plaisirs qu'il se promettait, aux nuits joyeuses, aux débauches fiévreuses, aux folles ivresses, le baron sentait un frémissement dans tout son être; il éprouvait toutes sortes de sensations voluptueuses.

Il s'arrêta au milieu de la chambre, brusquement, et resta immobile pendant un instant, la main appuyée sur son front brûlant. Il réfléchissait.

— Vivre ainsi longtemps encore serait intolérable, prononça-t-il d'une voix sourde, en rejetant sa tête en arrière; il faut faire cesser toute incertitude, il faut que je sache à quoi m'en tenir.

Aussitôt sa physionomie changea d'expression. Il se regarda dans une glace et parut satisfait.

Ses traits, tout à l'heure tourmentés, ne révélaient plus, maintenant, l'agitation de son âme; ses prunelles luisantes ne reflétaient plus ses hideuses pensées; en lui, pourtant, les passions enchaînées par sa volonté étaient en pleine révolte.

Tenant à ce que la marquise ne fût pas instruite encore du naufrage du *Téméraire*, non certes point par pitié pour la malheureuse, mais par calcul, il fit rapidement disparaître les journaux. Il jeta un nouveau regard sur la glace et, prenant un air contrit, il se rendit près de sa belle-sœur.

VIII

LE MATELOT DU *TÉMÉRAIRE*

Lucy, très pâle, était assise sur son ottomane, dans son attitude habituelle, languissante, immobile, les mains jointes sur ses genoux, le regard fixe, égaré dans le noir, la pensée envolée, errante.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle tressaillit, comme arrachée à un rêve, et, lentement, se retourna.

— Bonjour, ma sœur, dit le baron de sa voix mielleuse.

Elle répondit par un léger mouvement de tête. Puis ses yeux, qu'une lueur subite éclaira, se fixèrent, anxieusement interrogateurs, sur ceux de son beau-frère.

Le baron secoua tristement la tête.

Lucy laissa échapper une plainte sourde

— Toujours pas de nouvelles ! dit Léon.

— Rien, rien, toujours rien ! gémit la jeune femme.

Et son visage, peut-être encore plus beau avec sa pâleur, prit une expression de douleur intraduisible.

— Ma sœur, reprit le baron, cherchant à paraître très attristé, je n'ose plus essayer de vous rassurer, après vous avoir dit tant de fois : Il ne lui est rien arrivé, prenez patience, attendons... Hélas ! les jours se succèdent, et rien. A mon tour, je ne peux plus rester calme, des pensées tristes m'assiègent, et, en dépit de mes efforts pour la repousser, l'inquiétude commence à pénétrer en moi.

Lucy fit entendre une nouvelle plainte.

— Pourtant, ma sœur, croyez-le, je ne cesse pas d'espérer.

— Je n'espère plus, moi ! murmura la pauvre désolée.

— Ah ! je vous en prie, répliqua vivement Léon, espérez encore ; jusqu'à la dernière minute, nous devons conserver l'espoir : dans notre cruelle attente, l'espoir est notre unique refuge.

Lucy secoua la tête avec découragement.

Il y eut un assez long silence.

— Ma sœur, reprit le baron, je viens prendre congé de vous; je vais m'absenter pour trois ou quatre jours.

Le regard de la jeune femme redevint interrogateur.

— Chaque jour, vous le savez, continua le baron, je me rends à Paris, comptant toujours apprendre quelque chose; mais c'est en vain que je passe mon temps dans les bureaux des compagnies d'assurances maritimes, en vain que je lis tous les journaux de la première à la dernière ligne; je reviens ici le soir sans être mieux instruit que le matin, et chaque jour de plus en plus perplexe. Les journaux ne me renseignent point. Les gens que j'interroge restent muets : ou ils ne savent rien, ou ils ne veulent rien me dire.

Eh bien, ma sœur, malgré ce qu'il m'en coûte de m'éloigner de vous, j'ai pris la résolution de me rendre au Havre; là, sûrement, je saurai quelque chose. *Le Téméraire*, sur lequel s'est embarqué mon frère, est un navire marchand, qui appartient à un armateur du Havre. Or, j'ai pensé que le meilleur et le plus sûr moyen d'être vite renseigné était de m'adresser directement à l'armateur propriétaire du *Téméraire*. J'aurais pu lui écrire, car je sais qu'il se nomme Desprez; mais je préfère me rendre au Havre et le voir moi-même. Nul mieux que lui ne peut me renseigner; car il sait certainement où se trouve en ce moment son navire et pour quelle cause il n'est pas encore rentré dans le port du Havre. Approuvez-vous mon idée d'aller au Havre, ma sœur?

La jeune femme se dressa sur ses jambes, une lueur dans le regard.

— Oui, oui, répondit-elle avec une certaine force dans la voix, allez au Havre, mon frère, et sachez la vérité ! Ah ! depuis quinze jours je ne vis plus, je me sens mourir ! Chaque heure qui s'écoule me paraît longue comme un siècle ! Je veux savoir, je veux savoir... Allez, allez, mon frère, courez au Havre et revenez vite. Quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise, apportez-moi la nouvelle... Si je dois encore espérer, je rouvrirai mon cœur à l'espérance, en remerciant le ciel !... Si tout est fini pour moi, si je ne dois plus revoir mon Paul bien-aimé, ne me le cachez point, non, ne me le cachez point. Le coup sera terrible, foudroyant, il me tuera.... Qu'importe ! N'en ayez ni effroi ni chagrin, mon frère... La mort me sera douce. La mort est le repos pour toujours. S'il n'existe plus, lui, mon Paul, il faut bien que je meure pour que mon âme puisse aller retrouver la sienne !

Déjà épuisée par l'effort qu'elle avait fait pour parler, Lucy retomba lourdement sur l'ottomane.

— Courage, ma sœur, courage ! s'écria le baron, je vous apporterai une bonne nouvelle.

Elle tourna vers lui ses yeux alanguis et ébaucha un pâle sourire.

— Ma sœur, reprit le fourbe, vous croyez à ma sincère affection, n'est-ce pas?

— Oui.

— A mon dévouement?

— Oui.

— Ayez donc confiance en moi; à mon retour, vous saurez la vérité, quelle qu'elle soit. Si la mort nous a pris, à vous votre mari, à moi mon frère, nous le pleurerons ensemble... Mais non, mais non, le marquis de Chamarande n'est pas mort, espérez encore; il y a en moi quelque chos qui me dit que je reviendrai avec une nouvelle rassurante, que je vous annoncerai la prochaine arrivée de mon frère.

Les yeux de la jeune femme reprirent un peu de l'éclat qu'ils avaient perdu.

— Vous ne serez absent que quatre jours? dit-elle.

— Oui, quatre jours au plus, je vous le promets.

— Eh bien, pour échapper à mes douloureuses pensées, pendant quatre jours je veux espérer encore. Vous voyez, mon frère, combien est grande ma confiance en vous, ajouta-t-elle en tendant à Léon sa petite main blanche.

Le baron prit la main et la porta à ses lèvres, en s'inclinant.

— Vous partez aujourd'hui? demanda Lucy.

— Dans une heure. Je vous dis à revoir.

— A bientôt, mon frère!

— A bientôt!

— N'oubliez pas, là-bas, que Lucy attend votre retour avec impatience, afin de savoir si elle doit vivre ou mourir.

— Je ne perdrai pas une minute.

La jeune femme fit de la main et de la tête un signe d'adieu.

Le baron sortit du boudoir.

Il donna l'ordre au cocher d'atteler immédiatement un cheval au coupé afin de le conduire à Paris. Ensuite il se fit servir à déjeuner. Il mangea rapidement, en homme très pressé, puis il passa dans sa chambre pour se vêtir à la hâte d'un costume de voyage. Il mit du linge dans une petite valise de cuir de Russie, facile à porter à la main. Cela fait, il s'assura que sa porte était bien fermée, que nul ne pouvait le voir, ni l'entendre, et il ouvrit un vieux meuble de Boule, en faisant jouer des ressorts secrets, invisibles. Ses yeux étincelèrent et son front s'irradia.

Sur une des tablettes du meuble des liasses de billets de Banque étaient entassées; billets de mille francs, de cinq cents, de deux cents,

de cent francs. Le deuxième rayon ployait sous un amoncellement de rouleaux d'or. Sur les autres étaient placés empilés, serrés, mais en ordre parfait, de nombreux titres de rente sur l'État, des actions de la Banque de France, de la compagnie du Gaz, toutes sortes d'autres valeurs mobilières de premier ordre. Tous ces titres divers étaient au porteur et représentaient plus de deux millions. L'or et les billets de Banque formaient ensemble une somme d'au moins un million; il y avait là, dans ce meuble, plus de trois millions.

L'autre partie de la fortune du marquis de Chamarande, près de trois millions encore en excellentes valeurs au porteur, était toujours en dépôt à la Banque de France.

C'est cette fortune merveilleuse du marquis de Chamarande que convoitait le baron de Simaise; c'est de ce trésor confié à sa loyauté, à son honneur, qui, son frère mort, appartenait à la marquise, c'est de cette richesse qu'il songeait maintenant à devenir le possesseur, le maître absolu.

Il méditait froidement l'acte de spoliation, cherchant, dans sa tête ouverte à toutes les pensées mauvaises, le moyen d'accomplir le crime. Dénué de sens moral, le misérable avait su si bien assouplir sa conscience qu'aucune voix intérieure ne lui criait : voleur !

Six millions ! six millions ! Avec une pareille fortune, ce n'était pas seulement Paris, c'est le monde entier qui serait à lui ! On comprend qu'il avait hâte de s'assurer, d'être convaincu que son frère avait trouvé la mort au milieu des vagues furieuses de l'Océan.

Il restait debout devant le meuble, immobile, frémissant, ne se lassant point de contempler les rouleaux d'or, les billets de Banque, les valeurs, les caressant d'un regard où éclatait la tendresse folle d'un avare.

— Heureusement, pensait-il, nul ne sait que j'ai ici cette fortune; je n'ai pas à redouter les voleurs; d'ailleurs, la propriété est bien gardée. Quant aux domestiques, bien que je ne sois sûr d'aucun d'eux, en supposant qu'ils soupçonnent ce que contient ce meuble, il leur serait impossible de l'ouvrir. Le bois est muet; ce n'est pas lui qui dira jamais comment il faut appuyer là les cinq doigts de la main pour mettre en mouvement le mécanisme qui ouvre cette porte bardée de fer. Non, je n'ai rien, absolument rien à craindre; je peux partir tranquille. Il n'y a que le feu...

Il ne put s'empêcher de frissonner.

— Ah ! oui, grommela-t-il avec un rictus grimaçant, ce serait une belle proie pour un incendie. Des flammes jaunes, rouges, bleues, de toutes les couleurs, un magnifique feu de Bengale... Des millions en l'air, en cendres, en fumée !

Ah! çà, voyons, est-ce que je suis fou pour avoir une idée pareille? Suis-je bête! Le feu! pourquoi prendrait-il ici? C'est ridicule, c'est insensé. Je vois constamment des dangers où il n'en existe aucun.

Et il se remit à rire comme pour se moquer de lui-même.

Depuis un instant, on entendait le cheval piaffer au bas du perron de la maison.

— Le cheval s'impatiente, se dit-il. Allons, dépêchons-nous et ne perdons pas de temps, car je ne veux pas, à Paris, manquer l'heure du départ.

Il glissa un rouleau d'or dans sa poche, mit une liasse de billets de Banque dans son portefeuille, jeta un dernier et long regard sur les rayons du meuble de sûreté transformé en coffre-fort et poussa la porte, qui tourna sans bruit sur ses pivots d'acier poli et s'enfonça d'elle-même dans son encadrement.

Aussitôt une sorte de craquement se fit entendre.

— Fermée, murmura le baron.

Il mit son chapeau sur sa tête, son pardessus sur son bras et prit sa canne de gandin. Il n'oublia pas, en sortant, de fermer la porte de sa chambre à double tour et de mettre la clef dans sa poche.

M. le baron de Simaise ne croyait à l'honnêteté de personne et il savait que les domestiques sont généralement curieux et indiscrets. Et puis il était de ceux qui pensent qu'on ne prend jamais trop de précautions.

Le cocher, ayant peine à tenir en place le pur sang anglais, attendait son maître, installé sur son siège. Le valet de pied se tenait debout, immobile, comme en faction, à côté de la grille ouverte, prêt à la refermer.

— Me voici, partons, dit le baron, paraissant sur le perron, suivi du valet de chambre portant sa valise.

Le cheval, fatigué par le mors, manifesta sa joie par un petit hennissement.

Le baron se jeta dans le coupé, et un instant après l'attelage disparaissait sur la route dans un nuage de poussière.

Le baron ne s'arrêta à Paris que le temps nécessaire pour faire une visite à un de ses amis, le marquis de Presle, nouvellement marié. Léon avait résolu, voulant faire peau neuve, de ne plus fréquenter, ni même revoir aucun de ses anciens amis; mais il faisait exception pour le marquis de Presle; il tenait, au contraire, à entretenir avec lui des relations d'amitié plus intimes encore.

C'était un calcul; car, chez le baron de Simaise, tout était calcul. Le

marquis avait une grande fortune qui venait d'être triplée par la magnifique dot de sa femme. Homme du monde, spirituel, distingué, très répandu, très recherché, toutes les maisons, tous les salons lui étaient ouverts. Or, le baron comptait, le moment venu, sur l'amitié du marquis pour lui ouvrir les portes des salons à la mode, l'introduire dans le grand monde où il était inconnu et qui devait être, — il l'avait décidé, — le théâtre de ses exploits.

Il arriva au Havre à une heure avancée de la nuit. Au lieu de se rendre à l'hôtel Frascati où il était connu, il préféra aller se loger à l'hôtel des Voyageurs, se disant le fils d'un négociant de Paris venant au Havre pour traiter d'importants achats de produits des deux Amériques.

Bien qu'il fût très agité, il dormit jusqu'à huit heures du matin. Ce fut le bruit des lourds camions chargés, passant dans la rue et faisant résonner les vitres, qui le réveilla. Il y avait du soleil plein la chambre.

— Diable, diable! se dit-il en regardant sa montre et en constatant qu'il était huit heures et quelques minutes, j'ai dormi longtemps; il est vrai que je suis arrivé ici harassé.

Il se tourna, se retourna sur les matelas un peu durs, peu épais, s'étira les bras, bâilla, se frotta les yeux et, finalement, sauta à bas du lit.

Il s'habilla, sonna le garçon, se fit apporter un bol de café au lait, déjeuna debout devant la croisée, regardant dans la rue; puis il prit sa canne et sortit.

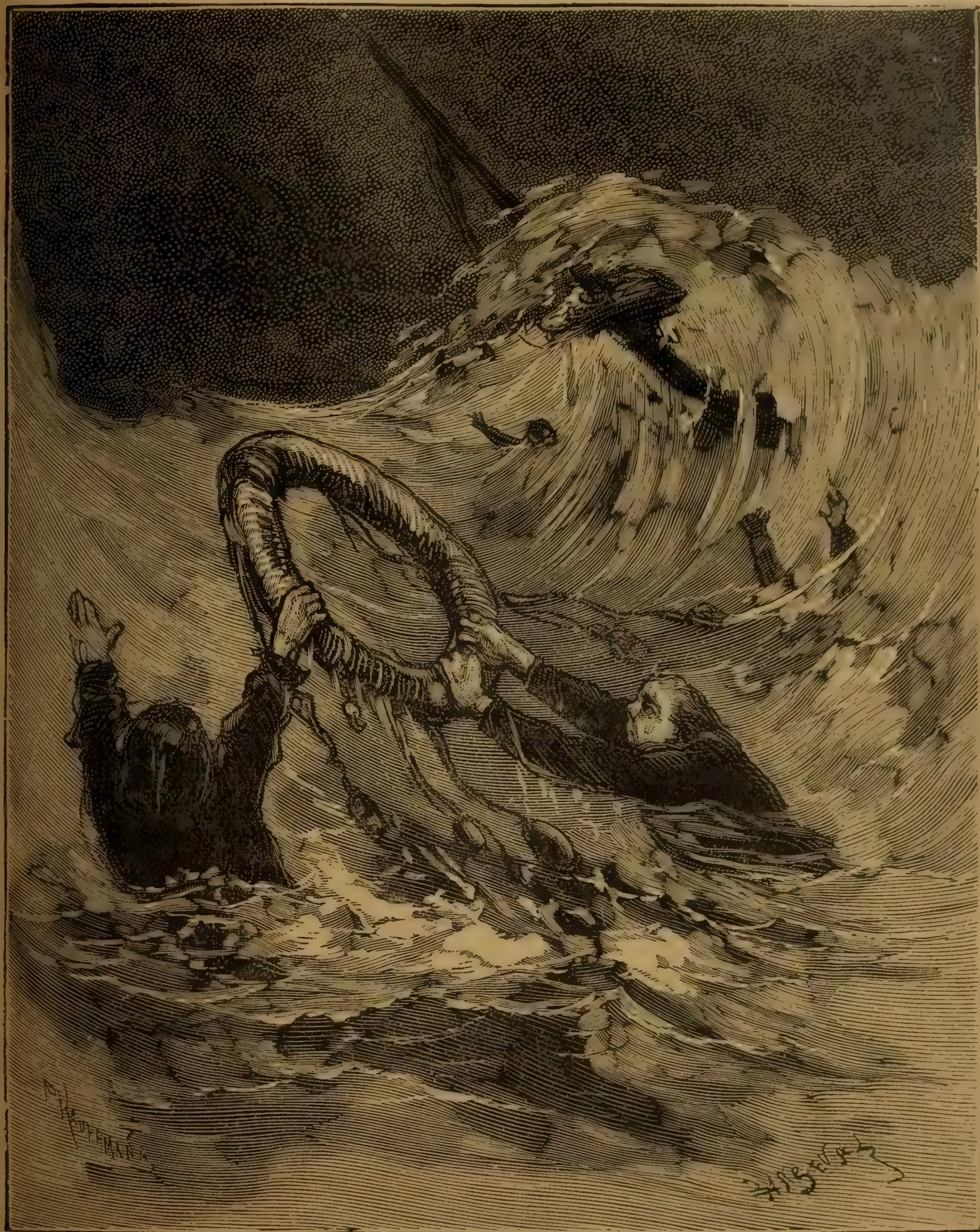
Il se rendit aussitôt sur le quai du port où tout était en mouvement, de même que sur les navires alignés les uns contre les autres.

On déchargeait des caisses énormes, de nombreuses balles de coton, de la canne à sucre, des bois des îles, de l'étain et du cuivre en lingots, etc. Les voitures emportant tout cela roulaient sur le pavé sec, faisant grand bruit.

Au milieu de cette animation, de cette foule d'hommes à l'ouvrage, de ce brouhaha, de ce va-et-vient continuel, qui montraient l'activité et révélaient la richesse et la vie puissante de la ville maritime, le baron cherchait un homme, de préférence un marin, avec lequel il pût entamer une conversation.

Au bout d'un instant il avisa un vieux matelot, qui mâchait mélancoliquement sa chique, assis sur des câbles enroulés, tout en ayant l'air de surveiller le travail de nettoyage à grande eau, qui se faisait à bord d'un trois-mâts.

— Joli, élégant, très coquet ce navire, n'est-ce pas, monsieur? dit le baron, interpellant le matelot.



— Seuls, Baudry et moi, nous fûmes vainqueurs des flots, grâce à la bouée de sauvetage (page 470).

Celui-ci regarda l'inconnu qui lui adressait la parole et sourit.

— Oui, pas mal, répondit-il en faisant rouler sa chique de gauche à droite; c'est léger, ça file bien par bon vent; mais que vienne une bourrasque, va-t'en voir! ça saute, ça danse, ça tourne, ça ne tient plus Cabotage, oui; long cours, non.

— A qui appartient-il, ce navire?

— A M. Desprez.

— Ah ! M. Desprez, l'armateur du *Téméraire?*

— Oui, *le Téméraire* était à lui. Vous êtes du Havre, monsieur?

— Non, je suis de Paris.

— On parle donc à Paris du *Téméraire?*

— Dans toute la France, mon brave, dans le monde entier.

— Ah !

— Le récit du naufrage du *Téméraire,* tel qu'il a été fait par les deux braves marins de l'équipage qui ont échappé à la mort, a été lu déjà dans tous les journaux.

— Vraiment ! fit le marin dont les yeux parurent s'enflammer. Alors c'est en lisant les gazettes que vous avez appris la perte du pauvre *Téméraire?*

— Oui.

— Moi, monsieur, je ne sais pas lire, reprit le matelot en hochant la tête ; malgré cela, je sais mieux que personne ce qui s'est passé à bord du *Téméraire* avant la catastrophe finale.

— Je comprends, on vous a raconté les péripéties du naufrage.

— On ne m'a rien raconté, répliqua le marin en secouant tristement la tête, j'ai vu, j'étais là.

— Quoi ! s'écria le baron en tressaillant, vous seriez...

— Je suis Gendron, l'un des deux marins recueillis en mer par les Anglais.

— Ah ! mon brave, que je vous serre la main !

— Vous me faites trop d'honneur, monsieur.

— L'honneur ! mais c'est moi, mon brave, c'est moi qui suis honoré de serrer votre main dans la mienne.

Le matelot se leva.

— Vous voyez tous ces bâtiments, dit-il, eh bien ! il n'y en pas un seul parmi eux qui aurait pu rivaliser avec *le Téméraire.* C'était le meilleur, le plus fin voilier du port du Havre. Quand nous revenions après des mois d'absence, et que nous entrions dans le port avec nos mâts pavoisés comme aux jours de grandes fêtes, la ville entière accourait pour nous saluer et nous souhaiter la bienvenue. On criait : C'est *le Téméraire!* Les mouchoirs s'agitaient en l'air, on battait des mains. Bravo ! bravo ! Vive *le Téméraire!* vive l'équipage ! Ah ! on l'aimait, *le Téméraire!* C'est que, voyez-vous, c'était un fier navire. Aujourd'hui, il n'existe plus ; éventré, ouvert, broyé, brisé, il est en train de pourrir au fond de l'Océan. Là où, naguère encore, les joyeux matelots chantaient, les crabes noirs se promènent comme chez eux ; là, les troupes de harengs se réfugient pour échapper aux dents des requins voraces. Pauvre *Témé-*

raire! Le capitaine, son second, le comptable, morts! Et les camarades, morts aussi, tous, tous! Nous étions trente hommes d'équipage, nous sommes revenus deux, rien que deux, mon camarade Baudry et moi, Prosper Gendron. Voilà ce qui reste du *Téméraire* et de son équipage. Un souvenir, puis rien, rien!

Le brave homme était vivement ému. Il essuya deux grosses larmes avec la manche de sa vareuse.

— C'est triste, bien triste! murmura le baron.

— Oh! oui, allez, monsieur, c'est triste, épouvantable! Mais ce n'est rien de dire, il faut avoir passé par là.

— Je suis heureux de vous avoir rencontré; en cela, le hasard m'a servi à souhait. Je suis venu au Havre pour affaires; mais je ne serais point parti sans vous avoir vu, vous ou votre camarade Baudry.

— Ah! Et pourquoi?

— Un renseignement à vous demander et que peut-être vous pourrez me donner.

— Ça ne se refuse jamais, un renseignement; je suis à vos ordres.

— Est-ce que vous êtes forcé de rester ici?

— Nullement. Bien que je sois toujours au service de M. Desprez, je suis libre de mon temps jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à la formation de l'équipage de *la Vaillante*, une goélette qui est encore sur les chantiers de construction. Baudry et moi, nous en avons vu de dures, et je ne suis pas encore bien solide sur mes jambes. A la maison, je m'ennuie, voyez-vous; je viens ici pour passer le temps, voir les camarades qui s'en vont et ceux qui reviennent; je cause avec l'un, avec l'autre, cela me distrait. Nous autres, monsieur, il faut toujours que nous sentions l'eau de la mer et l'odeur du goudron.

— Du moment que rien ne vous retient à cette place, nous entrerons, si vous le voulez, dans ce restaurant, et nous viderons ensemble, en trinquant à votre santé et à celle de votre camarade Baudry, une bouteille de vieux bordeaux.

— Comme il vous plaira, monsieur.

Le marin cracha sa chique et suivit le baron dans une salle du restaurant où ils s'assirent à une table de marbre en face l'un de l'autre.

Le garçon apporta la bouteille.

— C'est du vieux et du bon, je le connais, fit le matelot en faisant claquer sa langue.

— Buvons-le, répondit le baron en riant.

IX

CERTITUDE

— Mon brave Gendron, dit le baron, entre le premier et le second verre, je ne suis pas personnellement intéressé à vous demander le renseignement en question; je vous interroge pour répondre au désir d'une personne que je connais, une vieille dame amie de ma famille.

— Ça ne fait rien, monsieur, ça ne fait rien.

— Quand le vaisseau *le Téméraire* a été assailli par cette effroyable tempête qui l'a jeté sur les récifs, vous veniez de l'Océanie, des îles de la Sonde?

— Oui, monsieur, de Batavia, île de Java, en Malaisie.

— Directement?

— Directement. Nous avions pris à Batavia notre chargement complet.

— Vous ne vous êtes arrêtés nulle part dans la mer des Indes?

— Nulle part. Nous étions en mer depuis huit mois et nous avions hâte de revenir au Havre. D'ailleurs nous avions de l'eau et des vivres autant et plus qu'il ne nous en fallait.

— N'y avait-il pas avec vous, sur *le Téméraire*, des passagers?

— Un seul, monsieur.

— D'où venait-il?

— De Batavia, je suppose, puisque c'est là qu'il s'est embarqué.

— Son nom, le savez-vous?

— Non, monsieur; je sais seulement que c'était un Français. Notre commandant avait pour lui les plus grands égards. Ah! tenez, je me souviens maintenant que le capitaine l'appelait M. le marquis. Il avait bien, en effet, l'air d'un grand seigneur. Seulement il n'était pas fier du tout : il causait avec les matelots et leur serrait la main comme un bon camarade. Cela nous flattait, nous autres. Ça fait toujours plaisir, voyez-vous, monsieur, quand on voit un homme distingué, instruit, riche, faire des amitiés à de pauvres diables.

Comme nous tous, il avait hâte de revoir la France. Souvent il était

triste, songeur. Debout sur le pont, appuyé au bastingage et tourné vers l'Occident, il restait des heures entières immobile comme un mât, le regard perdu dans les nuages. Alors, sans doute, il pensait à ceux qui l'attendaient, à sa femme s'il était marié, à ses enfants. Ils l'attendent et il ne reviendra plus !

— Ainsi, ce passager, que votre commandant appelait M. le marquis, a péri, lui aussi, au milieu des flots? demanda le baron d'une voix vibrante d'émotion.

— Mort comme les autres, monsieur ; tous engloutis sous les vagues.

— Qui dit que ce passager n'a pas été, comme vous, Prosper Gendron, miraculeusement sauvé?

— Il est mort, répliqua le marin en secouant la tête.

— Vous en êtes donc bien sûr, pour l'affirmer ainsi?

— Oui.

— Écoutez, mon brave, c'est précisément au sujet de ce passager que je vous interroge ; ce sont des paroles sérieuses, un renseignement certain que je dois rapporter à la personne qui m'a chargé de prendre des informations. Si vous n'étiez pas sûr, absolument sûr...

— Le passager est mort comme sont morts les marins du *Téméraire*, répondit le vieux matelot avec assurance et d'une voix ferme.

— Hélas ! je vous crois, mon ami, je vous crois.

— Si la vieille dame est la mère, vous pourrez lui dire, de la part de Prosper Gendron, qu'elle peut porter le deuil de son fils.

— Pourtant elle espère toujours.

— Qu'elle cesse d'espérer !

— Oh ! la pauvre femme !

— Est-ce la mère ?

— Oui.

— Elle pleurera. Ici aussi, il y a des mères qui pleurent leurs fils, des veuves qui pleurent un mari, des orphelins qui pleurent un père. Quand je vais les voir, je pleure avec eux.

On est ce qu'on est, dur à cuire tant qu'on voudra ; mais, tonnerre de Brest ! on a tout de même le cœur sensible, et quand ça vous prend là, la larme vient vite à l'œil.

Tenez, si ça peut la consoler un peu, la vieille dame, la mère, vous lui direz que son fils ne l'a pas oubliée au moment de sa mort. A l'instant où *le Téméraire* a coulé, nous étions tous sur le pont ; je me trouvais près du passager :

— « Adieu ! adieu ! cria-t-il tombant à genoux ; adieu, toi que j'aime ! Adieu, toi pour qui j'aurais voulu vivre ! »

L'eau montait, montait, faisant un bruit d'enfer dans l'intérieur du navire; nous la sentions gronder sous nos pieds, comme bouillante, pendant que les lames déferlaient autour de nous, sur le pont. Nous étions tous silencieux; on ne jurait plus, on priait.

Quelques-uns pleuraient, d'autres se frappaient à grands coups la poitrine; mais pas un ne tremblait : le vrai marin n'a pas peur de la mort!

Le passager se releva; je le vis à plusieurs reprises appuyer ses doigts sur ses lèvres et envoyer des baisers aussitôt emportés par le vent.

Le Téméraire disparut; nous étions au milieu des flots. Une dizaine d'entre nous ne furent pas immédiatement engloutis; le passager était de ce nombre; nous nagions, luttant contre la fureur des vagues. Un, deux, trois, quatre furent roulés, tordus dans le brisement des lames, puis ce fut le tour des autres; je les vis disparaître tous. Seuls, Baudry et moi, nous fûmes vainqueurs des flots, grâce à la bouée de sauvetage que nous eûmes le bonheur de saisir au passage.

Le baron remplit de nouveau les verres.

— Mon brave, dit-il, une fois encore à votre bonne santé et à celle de votre ami Baudry, les deux heureux survivants de l'épouvantable naufrage du *Téméraire*.

— Je le veux bien, monsieur; moi, je bois à la mémoire de ceux qui sont morts.

Ces paroles étaient un reproche indirect, innocemment, mais vertement adressé au frère du marquis. Léon pâlit légèrement et se mordit les lèvres.

La bouteille était vide.

Le baron appela le garçon.

— Combien la bouteille?

— Trois francs.

— En voilà cinq, le reste est pour vous.

Il tira deux louis de sa poche et les mit dans la main du matelot.

Celui-ci ne voulait pas accepter.

— Si, prenez, prenez; c'est pour boire en compagnie de votre ami Baudry et de vos autres camarades à la mémoire de ceux qui ne sont plus.

Il remercia le vieux marin, lui souhaita bonne chance et ils se séparèrent.

Léon rentra à l'hôtel, se fit servir dans sa chambre un excellent

déjeuner et mangea avec un appétit superbe. Quand il eut pris son café et bu, à petits coups, un petit verre de vieux cognac, il alluma un cigare blond de La Havane et s'étendit sur le canapé afin de digérer tranquillement dans un doux farniente.

Mais le corps au repos donnait une activité plus grande à la pensée. Celle-ci n'était pas oisive; elle se livrait à un travail laborieux dans son cerveau en ébullition.

Couché sur le dos, les yeux au plafond, que léchait la fumée du cigare, montant en spirales bleuâtres, il examinait ce qu'il y avait de bon et d'imparfait dans la trame de ses précédentes combinaisons.

— Maintenant, se disait-il, je n'ai plus un seul doute, mais la certitude la plus entière, la plus complète : mon frère est mort, bien mort. Allons, j'ai bien fait de venir au Havre. Je sais ce que je voulais savoir. Rien à redouter, plus de craintes chimériques; je puis agir. Des gens s'étonneront, sans doute. Mais à ceux qui seront assez hardis pour me questionner, je saurai quoi répondre. J'avais un frère, le marquis de Chamarande; mon frère est mort après avoir fait fortune en Malaisie; j'hérite de lui, rien de plus naturel.

D'ailleurs, n'ai-je pas sa procuration, ses pouvoirs? En admettant qu'on veuille me chicaner sur la prise de possession immédiate de la fortune de mon frère, j'en suis de droit l'administrateur pendant cinq ans d'abord.

Mais, baste, nul ne se permettra de regarder de trop près dans mes affaires.

Je serai riche; avec de l'or on bouche les oreilles de ceux qui écoutent, on ferme la bouche de ceux qui parlent, on met un bandeau sur les yeux de ceux qui veulent voir; avec de l'or, on rend aveugle la justice elle-même.

Aujourd'hui, avec de l'or, beaucoup d'or, on est un dieu... Il n'y a que l'or, l'or est tout; il est le conquérant, le grand dominateur du monde!

Ainsi raisonnait le baron de Simaise.

Dans tout cela, cependant, il existait un point noir, à peine visible d'abord, mais qui s'agrandissait peu à peu. En face de son audacieux et criminel projet, Léon voyait se dresser un obstacle, un seul, mais sérieux, la marquise.

Dans son aveugle confiance, le marquis avait livré sa fortune à son frère : le baron tenait les millions entre ses mains ; oui, mais la marquise était là, avec ses droits, prête à les faire valoir. La déposséder! Était-ce possible?

Cette interrogation tombait comme une douche d'eau glacée sur le crane brûlant du baron et calmait pour un instant son effervescence, ses ardeurs.

Il pouvait laisser à Lucy la moitié de la fortune du marquis ; sa part, à lui, serait encore fort belle. Plus d'une fois déjà cette pensée lui était venue ; mais il l'avait repoussée avec une sorte de fureur. Il en était arrivé à ce point de ne pouvoir plus admettre le partage ; il voulait tout. Il s'était habitué à manier les millions, et cela l'avait grisé comme un vin capiteux.

Il en voulait à son frère de l'avoir mis dans un pareil embarras. Qu'avait-il besoin de se marier, d'épouser cette Anglaise qui, dans deux mois, allait mettre un enfant au monde ? Un enfant ! Un autre héritier, le vrai, celui-là ; nouvel embarras !

Décidément, plus Léon songeait à tout cela, plus il trouvait la situation difficile.

Ses idées s'embrouillaient, le fil de ses machinations lui échappait et toutes ses savantes combinaisons, longuement méditées, roulaient enchevêtrées dans un chaos inextricable.

Oh ! cette Lucy, cette Lucy !

Et pourtant, chose étrange, il n'éprouvait aucune haine pour sa belle-sœur ; il sentait, au contraire, qu'il s'était glissé dans son cœur, peu à peu, une sorte d'affection pour la jeune femme. Et maintenant, en pensant à elle, il voyait son image gracieuse lui apparaître au milieu d'un nuage de fumée, son suave et doux visage éclairé par un rayon de soleil, qui lui mettait sur le front comme une lumineuse auréole.

Était-ce un rêve ? Oui, sans doute, ou une hallucination. Lucy était devant lui ; elle le regardait, avec ses grands beaux yeux caressants, pleins de langueur, et lui souriait tristement.

Il voyait remuer ses lèvres et il lui semblait entendre le timbre mélodieux de sa voix fraîche et suave et doucement vibrante, comme le son d'une lyre aérienne.

Il avait fermé les yeux.

Soudain, il sursauta, comme sortant brusquement d'un lourd sommeil, jeta son cigare, qui s'était éteint entre ses doigts, et bondit sur ses jambes.

Sa figure s'était largement épanouie et ses yeux rayonnaient.

Une idée venait de jaillir de son cerveau.

Cette idée faisait disparaître l'obstacle dressé devant lui, tranchait d'un seul coup toutes les difficultés. Comment ne lui était-elle pas venue déjà ?



— Misérable! misérable! (page 480).

Il s'en étonnait naïvement, ne comprenant pas que, si audacieuses que fussent ses pensées, elles avaient été maintenues jusqu'alors par le respect que lui inspirait et lui imposait la femme de son frère.

Enfin, il avait trouvé, il était hors d'embarras, la marquise ne le gênait plus.

Il n'avait plus rien à faire au Havre.

Il partit le soir, arriva à Paris un peu avant minuit et alla cou-

cher chez lui, ne voulant pas faire la nuit le trajet de Paris à Port-Marly.

D'ailleurs, avant de se présenter devant sa belle-sœur, il avait besoin de réfléchir encore, afin de bien arrêter ce qu'il devait lui dire. C'est une dernière scène de haute comédie qu'il allait jouer; de son habileté, de son adresse dépendait le succès; il fallait qu'il fût éloquent, persuasif.

Le lendemain, dans la matinée, il alla voir son agent de change et lui donna quelques ordres.

Il déjeuna au café Anglais.

A midi un quart, après avoir acheté les journaux du matin, il prit une voiture de remise, et, à deux heures, il arrivait à Port-Marly.

En entendant le bruit d'une voiture, la marquise s'était levée et approchée de la fenêtre. Elle vit le baron mettre pied à terre et entrer par la porte de service.

Elle remarqua qu'il n'avait point la mine affligée d'un homme qui apporte une mauvaise nouvelle. Elle poussa un soupir de soulagement en levant ses yeux vers le ciel.

Elle se sentait moins oppressée; son cœur se dilatait. Mais elle n'osait pas encore trop espérer.

Elle resta debout, l'oreille tendue, attendant. Son cœur battait violemment; elle était haletante.

Des pas légers retentirent dans l'antichambre.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... murmura-t-elle.

Dans son impatience, elle ouvrit la porte du boudoir.

C'était sa femme de chambre.

— M. le baron vient d'arriver, dit la domestique.

— Je le sais, je l'ai vu entrer. Pourquoi n'est-il pas venu ici immédiatement?

— Je ne sais pas. Il m'a donné l'ordre de prévenir madame.

— Où est-il?

— Dans sa chambre.

— C'est bien, je l'attends!

La femme de chambre se retira.

M. le baron avait cru devoir changer de vêtement. Il avait aussi pris le temps de jeter un coup d'œil sur les rayons du fameux meuble de Boule. Vingt minutes s'étaient écoulées lorsqu'il parut. La marquise était toujours debout, immobile comme une statue.

Léon entra dans le boudoir, la tête baissée, les yeux mornes, comme brisé, anéanti; son visage reflétait une douleur profonde. Quel change-

ment! Mais Lucy ne se souvenait déjà plus de la remarque qu'elle avait faite un instant auparavant. Elle comprit qu'elle devait renoncer à tout espoir.

Son pâle visage prit subitement une teinte terreuse et la lumière de son regard s'éteignit; elle appuya fiévreusement ses deux mains sur son cœur, poussa un cri rauque et chancela.

Le baron n'eut que le temps de se précipiter. Il reçut la malheureuse dans ses bras et la porta jusque sur l'ottomane. La marquise n'avait pas perdu connaissance. C'était un coup terrible qu'elle venait de recevoir; mais, en même temps que son cœur avait cessé de battre, elle avait senti tressaillir l'enfant qu'elle portait dans son sein, et la mère s'était aussitôt raidie contre la faiblesse de l'épouse. Des sanglots noués dans sa gorge s'échappèrent, sa poitrine se souleva avec violence; maintenant elle respirait. Elle aurait voulu pleurer, elle ne pouvait pas. Ses yeux, brûlants comme du feu, restaient secs, comme si elle n'eût plus eu de larmes.

A genoux devant elle, Léon tenait ses mains glacées et les couvrait de baisers. Il pleurait, lui; il le fallait; c'était dans son rôle.

X

ELLE EST FOLLE

Au bout d'un instant, la marquise se sentit soulagée et presque forte. Le sang, après avoir un moment cessé de circuler, bouillonnait maintenant dans les artères; il se précipitait vers la tête, battant les tempes, sonnant dans les oreilles.

Lucy s'aperçut enfin que son beau-frère était à ses pieds, qu'il tenait ses mains, les embrassait.

Elle éprouva une sensation étrange, comme un sentiment de répulsion.

— Que faites-vous donc? lui dit-elle d'un ton sec, en retirant ses mains vivement.

Le baron se releva.

— Pourquoi gardez-vous le silence? reprit-elle d'une voix saccadée? est-ce que vous n'avez rien à m'apprendre?

— Je vous ai promis de ne rien vous cacher, de vous dire la vérité.

— Dites, dites donc.

— Je crains...

— Qu'est-ce que vous craignez? Ne voyez-vous pas que je suis forte, que je puis tout entendre? Ah! j'ai déjà lu dans vos yeux ce que vous avez à me dire.

— Hélas! je n'ai pas pu vous cacher ma douleur.

— Vous deviez ne me rien cacher.

— C'est vrai.

— Eh bien, parlez, parlez!

Sa parole était brève; sa voix secouée, nerveuse, avait des intonations sourdes. Ses yeux grands ouverts s'injectaient de sang, avaient des lueurs rapides, farouches, et luisaient avec un pétillement de feu; les paupières restaient immobiles, comme collées sous l'os frontal; les prunelles semblaient se dilater.

Le baron laissa enfin tomber de ses lèvres ces mots terribles :

— Mon pauvre frère est mort!

— Mort! mort! répéta-t-elle comme un écho, d'une voix étranglée.

— Ainsi qu'il nous l'a écrit, continua Léon, il s'est embarqué sur le navire *le Téméraire.*

Le bâtiment avait fait déjà plus des deux tiers de sa traversée, lorsqu'il fut surpris par une épouvantable tempête et jeté sur des récifs où il s'est perdu corps et biens. Deux hommes seulement, deux matelots de l'équipage, ont été sauvés par miracle. Recueillis en pleine mer, deux jours après le sinistre, par des marins anglais, ils sont maintenant revenus au Havre. J'ai vu l'un d'eux, et cet homme, qui se nomme Prosper Gendron, m'a fait le récit navrant, horrible de ce qui s'est passé à bord du *Téméraire,* au moment où il a sombré. Ce marin se trouvait près de mon frère, sur le pont du navire, et il l'a entendu s'écrier : — « Léon, Léon, je te recommande Lucy, ma chère Lucy, et mon enfant, qui n'ont plus que toi seul au monde pour les protéger et les aimer! » Hélas! ce furent ses dernières paroles. Le marin le vit un instant se débattre au milieu des flots de l'Océan furieux, puis disparaître, englouti, au fond de l'abîme.

Sauf les deux matelots sauvés par les Anglais, comme je viens de vous le dire, tout l'équipage du *Téméraire* a péri.

Il tira des journaux de sa poche.

— Tenez, ma sœur, dit-il, ces journaux contiennent le récit du nau-

frage du *Téméraire;* vous le ferez traduire en anglais et vous pourrez le lire.

La jeune femme prit les journaux machinalement, les froissa entre ses mains crispées et les laissa tomber sur le tapis.

A chaque instant, des spasmes nerveux secouaient tout son corps.

— Ma sœur, ma sœur chérie! murmura le baron.

Elle eut une nouvelle commotion plus violente encore que les autres, et ses yeux écarquillés, toujours luisants, toujours pleins de lueurs farouches, se fixèrent sur ceux du baron avec une expression étrange.

Il y eut un assez long silence.

Léon avait pris un siège et s'était assis en face de Lucy. La malheureuse était comme pétrifiée; on aurait dit qu'il n'y avait plus rien de vivant en elle que son regard d'une effrayante fixité.

— Ma sœur, reprit le baron, simulant une émotion profonde, vous avez confiance en moi, je le sais, et vous croyez à mon affection sincère, à mon dévouement. Ah! vous ne savez pas encore combien je vous aime et jusqu'où peut aller mon dévouement pour vous! Un grand, un irréparable malheur nous a frappés tous les deux; à quoi servirait de nous révolter? Nous devons nous résigner et pleurer ensemble celui qui n'est plus.

A son dernier moment, c'est à vous, à l'enfant qui va naître bientôt et à moi qu'il a pensé. Pauvre Paul! il n'avait que sa femme, son enfant et son frère à aimer en ce monde!

C'est une sorte de consolation pour moi que ses dernières paroles aient été recueillies; n'est-ce pas, dites, Lucy, n'est-ce pas une volonté divine qui a voulu qu'elles fussent entendues par l'un des deux hommes qui allaient échapper à la mort, afin de m'être rapportées?

C'est à moi que mon frère s'adressait, comme si j'eusse pu l'entendre; mais n'était-il pas par la pensée, à cet instant suprême, près de moi, près de nous? Il vous a recommandée à moi, Lucy; il m'a chargé de veiller sur vous, de vous protéger; il m'a ordonné de vous aimer!... Oh! oui, je vous aimerai! Vous verrez Lucy, chère Lucy, les trésors de tendresse amassés pour vous dans mon cœur!

Veiller sur vous, vous aider, vous soutenir, vous éviter les soucis, les ennuis, toute peine; écarter de votre chemin les épines, les ronces, les cailloux aigus; embellir pour vous la route de la vie, y semer continuellement des fleurs sous vos pas, voilà ce que je dois faire, ce qui m'est ordonné; voilà la volonté de mon frère. Eh bien, je ferai cela, oui, cela, et plus encore!...

C'est le soin de votre bonheur qui m'est confié; oh! vous rendre

heureuse, quelle douce mission à remplir! Et comme je la trouverai facile!

Sans doute, vous ne l'oublierez pas, lui; mais je parviendrai, j'espère, à adoucir vos regrets; vous verrez, vous verrez. Et puis, il y aura près de vous votre enfant, il m'aidera à vous consoler. Vous retrouverez toute la tendresse, tout l'amour de celui qui n'est plus, dans le cœur de son frère, qui ne vivra que pour vous.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas, Lucy, vous m'écoutez?

La jeune femme le regardait toujours fixement sans faire un mouvement.

Il continua :

— Nous porterons le deuil de mon pauvre frère pendant un an, deux ans si vous le voulez. Alors le temps ayant un peu calmé notre douleur, pour que j'aie entièrement le droit de vous protéger, de vous rendre heureuse, je vous donnerai mon nom; une seconde marquise de Chamarande deviendra baronne de Simaise. Oh! s'appartenir, être l'un à l'autre! Vous serez ma femme bien-aimée, la douce et chère compagne de ma vie. L'enfant de mon frère ne sera pas orphelin, il aura retrouvé un père!

Rassurée sur votre sort, sur votre avenir, satisfaite, heureuse, l'âme de celui que nous pleurons aujourd'hui nous enverra du haut du ciel ses plus doux sourires.

Pourquoi douter? Pourquoi ne pas croire au bonheur, aux félicités terrestres? S'il y a des jours sombres dans la vie, il y a aussi des jours de lumière. La foudre a grondé, l'orage passe, le calme succède. Non, non, ne doutons pas, car douter c'est blasphémer Dieu; croyons, au contraire, aux joies qui viennent après les larmes, et tournons nos yeux vers l'espérance!... Nous sommes jeunes tous les deux; un avenir rayonnant, superbe, s'ouvre devant nous avec ses vastes horizons ensoleillés!

Certes, en un pareil moment, M. le baron de Simaise parlait à sa belle-sœur d'une singulière façon. S'il avait une certaine habileté, de la finesse, l'esprit astucieux, en revanche il ne possédait aucune des délicatesses du cœur; il ne sentait pas ce qu'il y avait d'inconvenant, de répugnant même dans son langage. Encouragé par le silence de Lucy, qui avait l'air de l'écouter avec attention, il avait débité son boniment, tranquillement, jusqu'au bout, comme la chose la plus naturelle du monde.

Lucy l'avait écouté comme on écoute un bruit éloigné, indistinct, qu'on cherche à s'expliquer; le son de la voix seul frappait aux parois de ses oreilles bourdonnantes. Dans le trouble de son cerveau, d'où la pensée s'enfuyait, elle n'avait certainement pu saisir le sens des paroles de Léon.

Lui ne voyait pas la contraction des traits de la jeune femme, la crispation de ses lèvres, le mouvement singulier de ses yeux, l'égarement de son regard ; il ne voyait rien, il ne se doutait de rien. Elle restait silencieuse, le regardant toujours; elle l'avait laissé parler, ne lui avait pas d'un mot fermé la bouche, elle l'approuvait donc ? Elle consentait ? Mais, qui sait, elle l'aimait peut-être ! Pourquoi non ? Il était beau, élégant, distingué comme son frère et, plus jeune que le marquis, il lui ressemblait beaucoup par les traits du visage. Il se souvenait que Lucy avait eu pour lui, depuis le départ de son mari, de tendres regards, de doux sourires.

C'était assez, plus qu'il ne fallait pour enflammer le baron qui, ayant eu des succès auprès de certaines femmes faciles, se croyait irrésistible.

Il était lancé. Pourquoi s'arrêter ? L'attitude de Lucy ne semblait-elle pas lui dire qu'il avait le droit de tout oser ? Oubliant toute retenue, devenant plus audacieux encore, il glissa de son siège et se trouva à genoux devant la jeune femme.

— Chère Lucy, chère Lucy ! prononça-t-il, avec un tremblement dans la voix qui devait, pensait-il, produire un effet merveilleux.

La jeune femme laissa échapper un soupir.

C'était une réponse, cela. Que de choses dans ce soupir !

Il passa ses bras autour de la taille de Lucy en se serrant contre elle.

La tête de la marquise, congestionnée, lourde, s'inclina vers lui.

Il se méprit encore. Décidément, il était aveuglé, le malheureux.

La tête de la jeune femme s'inclina davantage. Il leva la sienne, se haussa, allongeant le cou. Les frisons soyeux de la chevelure brune caressèrent son front : il sentait courir sur son visage un souffle tiède. Ses yeux étincelèrent, son regard devint flamboyant et un sourire satanique glissa sur ses lèvres. Il laissait tomber son masque.

Les yeux de la marquise, dardant leur flamme sur ceux du baron, semblèrent s'agrandir encore.

— Lucy, je vous aime, je t'aime, je t'aime ! s'écria-t-il avec une sorte d'exaltation passionnée.

Et, la serrant avec force, il lui mit un baiser sur les lèvres.

Elle se jeta en arrière, en poussant un cri aigu, comme si elle venait de sentir une brûlure ou une morsure; puis, se dégageant par un mouvement brusque, elle se dressa d'un bond, frémissante, livide, des éclairs dans le regard, effrayante, terrible.

Debout devant elle, étonné, inquiet, le baron la regardait, se demandant ce que cela signifiait. Il ne comprenait pas encore; mais, sous ce regard de feu, qui ne le quittait pas, qui pesait lourdement sur lui et

était comme rivé sur ses yeux, il se sentait troublé, gêné. Il commençait à trembler, à avoir peur. Pressentant une scène violente, il se redressa plein d'audace, prêt à tenir tête à l'orage.

D'ailleurs, sérieusement, qu'avait-il à redouter? Cette malheureuse, qui n'avait en France personne pour la protéger, la défendre, qui ne connaissait même pas la langue française, n'était-elle pas complètement en sa puissance? Faible, isolée, n'étant connue de personne, que pouvait-elle? Rien. Ah! maintenant qu'il n'avait plus son frère à tromper, il n'était plus forcé de se contraindre; en présence de sa belle-sœur, écrasée par le malheur, il pouvait lever haut la tête, lui faire comprendre qu'elle devait subir la domination d'un maître.

Et de fait, en ce moment, il se montrait bien tel qu'il était; il avait décidément mis bas le masque et jeté loin de lui ses oripeaux de comédien.

Après être restée un instant immobile, la marquise fit un pas en avant, puis un second, puis un troisième, s'approchant lentement du baron. Arrivée près de lui, le touchant presque, elle reprit son immobilité; mais de sombres éclairs sillonnaient son regard; ils passaient rapides, multipliés, avec des reflets étranges. Soudain, elle leva ses mains à la hauteur des épaules du baron et violemment, avec une énergie sauvage, elle le repoussa de toute sa force, en lui jetant à la face, d'une voix stridente, ce mot deux fois répété :

— Misérable! misérable!

Au milieu de l'épouvantable effondrement de ses facultés mentales, comme si, avant de s'éteindre, la dernière lueur de sa raison avait donné à son esprit cette faculté puissante, surnaturelle, la seconde vue, qui est une des merveilles du magnétisme, elle avait lu dans les yeux du baron ses plus secrètes pensées.

Léon s'attendait à une avalanche de reproches, à des paroles d'indignation, à des menaces, à un flagellement quelconque. Il n'en fut rien. L'explosion avait eu lieu. Lucy l'avait appelé misérable! C'était tout.

Elle s'éloigna calme, laissant, toujours gracieuse, aller son corps et sa tête dans un doux balancement.

Son regard s'était subitement radouci; plus rien de farouche; la flamme éteinte, l'intraduisible expression de langueur et de tristesse était revenue.

Elle regardait autour d'elle tout étonnée, comme curieuse; il semblait qu'elle ne reconnaissait plus, dans ce petit salon, où tant de doux baisers s'étaient échangés naguère, les objets qui lui étaient familiers.

Elle ne faisait plus attention à Léon qui, stupéfié, retiré dans un



— Allons-nous voir arriver le règne de la sagesse universelle? (page 486).

angle de la pièce, l'examinait avec une inquiétude mal définie; peut-être même ne le voyait-elle pas. Hélas! elle ne se souvenait déjà plus de ce qui venait de se passer.

Elle appuya fortement ses deux mains sur son front.

— Oh! fit-elle.

D'un pas inégal, fiévreux, elle fit plusieurs fois le tour du salon, jetant à chaque instant, en variant les intonations, l'exclamation : Oh! On aurait dit qu'elle essayait les notes basses de la gamme.

Elle s'arrêta devant la fenêtre et l'ouvrit brusquement. Un vent de bise, aigre, glacial, s'engouffra dans la pièce avec un sifflement lugubre; elle avança la tête au dehors, appuyant ses mains délicates sur la barre d'appui.

Le vent faisait voltiger les boucles de ses cheveux fins, détruisant l'harmonie de sa coiffure.

Tout à coup, les yeux fixés sur les hautes branches du plus grand orme, elle s'écria :

— Ah! ah! le voilà, l'oiseau noir, le voilà, le voilà!

Le baron ne put s'empêcher de tressaillir. Il marcha vers la fenêtre d'un pas léger et vint se placer derrière la jeune femme. Il voulait voir. Il suivit la direction des yeux de Lucy, mais il ne vit rien.

— Oh! le vilain oiseau noir! reprit-elle.

Et, imitant le croassement du corbeau et de la corneille, elle se mit à crier d'un ton guttural :

— Coâque, coâque, coâque!

Elle frissonna, saisie par le froid.

— Brrr... Oh! il fait bien froid, bien froid, je ne pourrai pas, aujourd'hui, mettre ma robe blanche pour aller cueillir des fleurs. Je les aime, les fleurs, surtout les roses, les belles roses odorantes, qui causent la nuit avec les étoiles et le matin avec les papillons bleus. Je voudrais pourtant bien en faire un gros bouquet; je l'ai promis à mon père pour sa fête. Ah! comment s'appelle-t-il donc, mon père?

Elle chercha un instant dans sa mémoire.

— Je ne sais plus, je ne sais plus! fit-elle tristement.

Il reste toujours là, continua-t-elle en s'animant; pourquoi me regarde-t-il ainsi? Oh! comme il a les yeux méchants, l'oiseau noir! Va-t'en, va-t'en! Coâque, coâque!

Le baron, terrifié, se rejeta en arrière. Il comprenait enfin.

— Folle! murmura-t-il d'une voix étranglée; elle est folle!

La malheureuse était toute grelottante, ses dents claquaient.

Un coup de vent, un esorte de rafale avec grésil la força de quitter la

fenêtre. Elle recula jusqu'à l'ottomane sur laquelle elle s'affaissa et se pelotonna frileusement.

Le baron s'empressa de refermer la fenêtre; puis, s'approchant de la jeune femme :

— Lucy, Lucy ! l'appela-t-il doucement.

Elle le regarda, peureuse.

— Silence, silence, fit-elle, ne parlez pas; l'oiseau noir me cherche... Il est méchant, l'oiseau noir, il me fait peur, je me cache !...

Et, prise soudain d'un rire nerveux, effrayant, battant des mains :

— Je suis cachée, bien cachée, il ne me trouvera pas, dit-elle.

Se faisant petite, elle se blottit, couvrant sa tête avec les coussins.

Léon, les cheveux hérissés, blême, éperdu, frappé d'épouvante, s'élança hors du salon.

La femme de chambre se trouva sur son passage et ne put retenir un cri d'effroi.

— Courez vite près de votre maîtresse, lui dit-il; elle a besoin de vos soins; je ne sais ce qui se passe, mais je crois bien qu'elle a tout à coup perdu la raison.

Et pendant que l'Anglaise affolée se précipitait vers le boudoir, M. de Simaise courait s'enfermer dans sa chambre pour rendre, d'abord, le calme à son esprit troublé et réfléchir ensuite à ce qu'il devait faire, maintenant, en présence de cette complication nouvelle et inattendue. Mais il eut beau chercher, entasser les idées, il voyait la situation de plus en plus difficile et embarrassante, sans trouver aucun moyen pratique d'en sortir. Il finit par reconnaître son impuissance.

Alors, il se souvint qu'un jour le marquis de Presle lui avait parlé d'un homme appelé Blaireau, personnage étrange, unique dans son genre, donnant des conseils, agissant même pour le compte des autres, pourvu qu'on le payât bien, faisant tout, pouvant tout, adroit, audacieux, sans scrupule, une puissance mystérieuse, enfin, terrible, qui ne connaissait aucune difficulté, ne s'arrêtait devant aucun obstacle, pour qui le mot impossible était inconnu.

— Je verrai cet individu, se dit le baron. Je ne sais pas où il demeure, mais le marquis qui s'est, m'a-t-il dit, servi de lui, ne refusera pas de me donner son adresse et même de le prévenir de ma visite. Si ce Blaireau est bien tel que le marquis me l'a dépeint, c'est l'homme dont j'ai besoin, l'homme qu'il me faut. Il m'aidera à sortir d'embarras. Ce que je n'oserais faire, moi, il le fera.

Le misérable avait, en ce moment, une pensée sinistre, que révélait le sombre éclair de son regard.

— Sans scrupule, audacieux, capable de tout, continua-t-il, Blaireau se charge de n'importe quelle besogne..., pourvu qu'on le paye bien. Soit, on le payera bien. Oui, il faut que je le voie, le plus tôt possible. Capable de tout! ajouta-t-il lentement, d'une voix sourde.

Et un hideux sourire crispa ses lèvres.

Après un court silence :

— Ah! mais, je m'ennuie ici, j'étouffe. Décidément, j'en ai assez, j'en ai trop de cette existence de solitaire.

Il jeta les yeux sur la pendule.

— Bon, fit-il, dans dix minutes l'omnibus de Saint-Germain va passer.

Il sortit de sa chambre, son chapeau sur sa tête, sa canne à la main. Il trouva les domestiques réunis dans l'antichambre; tous avaient l'air consterné. La femme de chambre venait de leur apprendre que la marquise avait perdu la raison.

— Ah! monsieur le baron, quel malheur! s'écrièrent-ils tous ensemble.

— Oui, mes amis, c'est affreux! répondit hypocritement Léon. Aussi, à peine arrivé, je me vois forcé de retourner à Paris.

— Faut-il atteler? demanda le cocher.

— Non, car je ne rentrerai probablement pas ce soir. Je vais prendre la voiture, qui passera dans un instant.

— Monsieur le baron ramènera un médecin? hasarda la femme de chambre.

— Je ne sais pas encore ce qu'il convient de faire dans une situation aussi douloureuse. Je consulterai nos plus savants médecins aliénistes; ce qu'ils me diront de faire, je le ferai. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous recommander à tous votre maîtresse? Vous, Jenny, ne la quittez pas d'une minute.

Sur ces mots, le baron s'éloigna.

— Ouf! fit-il, quand il eut fermé derrière lui la porte de l'enclos.

Et il respira à pleins poumons.

XI

CHEZ BLAIREAU

Enveloppé dans sa longue robe de chambre crasseuse, déteinte, couverte de taches d'encre, usée, rapiécée, montrant toujours des trous et des déchirures, Blaireau était seul dans son cabinet, assis devant son bureau chargé de paperasses. Il tenait ses jambes courtes allongées devant un feu vif, clair, flambant, et parcourait des yeux, rapidement, de nombreuses lettres éparpillées devant lui, et portant des dates déjà anciennes.

Quand il eut fini, ses épais sourcils se hérissèrent et il ne put réprimer un mouvement de dépit, presque de colère. Évidemment il n'avait point trouvé ce qu'il cherchait dans sa volumineuse correspondance.

— Rien, rien, grommela-t-il entre ses dents. Ah! çà, est-ce que le monde est changé? Toutes les passions humaines seraient-elles endormies? N'y a-t-il plus sur la terre d'êtres corrompus? Allons-nous voir arriver le règne de la sagesse universelle? Si le génie du bien triomphe, le diable n'a plus qu'à se faire ermite.

Un petit rire sec, aigu, éclata entre ses lèvres lippues.

— Non, non, reprit-il, cela ne peut pas marcher ainsi : calme plat, les affaires ne vont plus... Et j'ai autour de moi des gaillards qu'on ne paye pas en monnaie de singe, chiens hurlants toujours prêts à devenir enragés, s'ils n'ont pas un os à ronger. Ils sont bien muselés, c'est vrai; mais quelle exigence! Il faut les gaver... Cela coûte. Et rien, rien à faire! Il faudra changer de métier, trouver le moyen de faire autre chose. En attendant, c'est leur pâtée qu'il faut à mes loups. Quelques billets de mille vont encore y passer. Tonnerre! ça ne peut pas aller comme cela... Dans trois mois je serais à sec, ruiné!... Où sont-ils, les millions que j'ai rêvés? Et pourtant, ajouta-t-il en se frappant le front, j'ai quelque chose là!

Il prit les lettres à pleines mains, les froissa avec une sorte de rage et les jeta sur les tisons.

— Voilà ce que ça vaut, grogna-t-il : une flamme, un peu de fumée, des cendres!

Et il asséna sur le bureau un formidable coup de poing.

Blaireau était furieux. Il en voulait aux hommes qui ne lui donnaient rien à faire, il en voulait à l'humanité entière. Mais qu'il fût calme ou colère, qu'il eût le sourire sur les lèvres ou l'éclair fauve dans le regard, Blaireau était toujours un homme terrible.

On frappa d'une certaine façon à la porte du cabinet.

Blaireau se redressa.

— Entrez, cria-t-il.

La porte s'ouvrit, livrant passage à une vieille femme vêtue comme une pauvresse. C'était la gouvernante de l'homme d'affaires. Elle tenait une lettre à la main.

— Encore un qui hurle, je parie, pensa Blaireau.

Il arracha la lettre des mains de la vieille, qui se retira en murmurant :

— Ça va mal, c'est toujours de pire en pire.

— Tiens, tiens, fit Blaireau, reconnaissant l'écriture sur l'enveloppe, c'est du marquis de Presle; est-ce qu'il aurait encore besoin de mes services? C'est peu probable, car il est, paraît-il, très amoureux de sa jeune femme. Voyons ce qu'il me veut.

Il déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre et lut.

L'expression de sa physionomie changea comme par enchantement. Son front se dérida, ses petits yeux félins étincelèrent et un joyeux sourire s'épanouit sur ses lèvres, pendant que ses narines, largement ouvertes, frémissaient comme le mufle d'un carnassier à l'odeur du sang.

Le marquis le prévenait que le jour même, entre dix et onze heures, un de ses amis, le baron de Simaise, lui ferait une visite, ayant à réclamer ses bons offices au sujet d'une affaire qui devait être d'une certaine importance.

Blaireau regarda l'heure à sa montre. Il était neuf heures et demie.

— Dans une heure je saurai de quoi il s'agit, se dit-il; attendons ce nouveau client.

Il glissa la lettre du marquis dans un tiroir et s'occupa, pour tuer le temps, à ranger, à mettre en ordre les dossiers et autres paperasses jetés pêle-mêle sur le bureau.

A dix heures un quart la vieille domestique annonça M. le baron de Simaise.

— Bien, fit Blaireau, grave comme un véritable homme d'affaires, faites entrer M. le baron et qu'on ne nous dérange pas.

— S'il vient quelqu'un?

— Je n'y suis pour personne.

— Monsieur le baron peut entrer, cria la vieille d'une voix grêle, sur le seuil de la porte.

La tête enfoncée dans les épaules, Blaireau s'était incliné sur un dossier ouvert devant lui, en se donnant l'air d'un homme absorbé, écrasé de travail.

Le baron entré, la vieille avait refermé la porte.

Blaireau attendit que le jeune homme fût arrivé près de lui pour lever la tête. Les regards se croisèrent. Déjà Blaireau avait jugé son homme. Léon sentait comme un frisson courir dans ses membres. Quelque chose lui disait qu'il se trouvait en présence d'un dominateur.

— Voilà un fauteuil, monsieur, asseyez-vous, dit Blaireau. Vous êtes monsieur le baron de... de... pardon, on vient de vous annoncer, mais votre nom m'échappe; le travail m'absorbe tellement...

— Je suis le baron de Simaise.

— De Simaise... votre nom ne m'est pas inconnu, monsieur le baron. A quoi dois-je l'honneur de votre visite? Est-ce un château que vous désirez acheter ou une propriété que vous voulez vendre? Peut-être avez-vous besoin d'un régisseur pour l'administration de vos domaines; justement j'ai en ce moment, sous la main, un homme sûr.

Le baron secoua la tête.

— C'est pour une affaire toute différente que je viens vous trouver, monsieur Blaireau, répondit-il d'une voix mal assurée; la chose est d'une nature délicate, exceptionnelle. Enfin, j'ai besoin de vos conseils, de votre intervention, de votre aide.

— Je ne refuse jamais mes conseils, répliqua Blaireau en souriant; quant à mon intervention, c'est-à-dire mon concours, c'est différent; nous verrons.

— N'avez-vous pas reçu une lettre du marquis de Presle vous annonçant ma visite?

— Mais oui, j'ai reçu un billet de M. de Presle; quand donc? Hier soir ou ce matin. Je l'ai lu avec distraction, je suis tellement occupé... Je me souviens. M. de Presle m'annonce, en effet, votre visite. Ainsi, vous connaissez le marquis de Presle?

— Je suis un de ses amis; c'est lui qui m'a parlé de vous.

— J'ai pu rendre quelques services au marquis; il ne vous a pas dit de mal de moi, hein?

— Au contraire, monsieur Blaireau; j'ai su par lui que vous êtes un homme en qui on peut avoir une entière confiance.



— Comme vous, je crois que votre frère est mort, bien mort... (page 496).

— C'est vrai.

— Vous l'avez tiré, m'a-t-il dit, d'un sérieux embarras.

— Hé, hé, tirer les autres d'embarras, c'est un peu ma spécialité.

— Sans doute, puisque vous vous occupez d'affaires.

— C'est mon métier.

— De... toutes sortes d'affaires.

— Oui, monsieur le baron, de toutes sortes d'affaires; seulement, je

ne les prends pas toutes; je choisis dans le nombre celles qui me conviennent. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons parler de la vôtre.

— Il est bien entendu, monsieur Blaireau, que si, pour une cause ou pour une autre, vous ne m'accordiez pas votre concours, ce que je vais vous dire ne sera jamais répété.

— Ne savez-vous pas qu'on peut avoir en moi une entière confiance? Vous êtes ici comme dans un confessionnal, monsieur.

— Oh! ne trouvez pas mauvais...

— Que vous preniez certaines précautions? Nullement. Prudence est mère de sûreté. Mais vous pouvez parler sans crainte, nous sommes seuls et nul autre que moi ne peut vous entendre.

— En vérité, balbutia Léon, je ne sais comment vous dire...

— Oh! oh! pensa Blaireau, donc l'affaire est bonne.

Et regardant fixement le baron, les yeux dans les yeux :

— Moi, dit-il, je suis rond en affaires, tout d'une pièce, et j'aime la franchise chez les autres. Vous voilà prévenu. Pourquoi êtes-vous ici? Parce que vous avez besoin de moi. Pourtant, si vous craignez quelque chose, si vous manquez de confiance, vous ne m'avez rien dit encore, vous pouvez vous retirer.

— Mais je ne crains rien et j'ai pleine confiance! s'écria le baron, dont le regard s'éclaira d'une lueur fauve.

— Parlez donc, alors. Mais pas de demi-tour à droite ni à gauche, pas de faux-fuyants, pas de réticences; au fait, au fait, brutalement. Maintenant, monsieur le baron, allez, je vous écoute.

— Il faut que vous sachiez d'abord que ma mère, mariée en secondes noces au baron de Simaise, mon père, avait un fils de son premier mari. Ce fils, mon frère, fut emmené, jeune encore, en Malaisie, à Batavia, où il fit fortune. Il est revenu en France, au mois de juin, pour s'y fixer. Un événement imprévu, la mort d'un parent avec lequel il s'était associé, l'obligea à retourner en Malaisie. Ayant terminé ses affaires, il prit passage à bord d'un navire marchand du Havre pour revenir en France. Ce bâtiment fit naufrage et mon frère a péri.

— Ah! fit Blaireau.

— Avant de partir, il m'a laissé ses pleins pouvoirs pour gérer sa fortune, qui est tout entière en argent et en valeurs mobilières au porteur, achetées par moi.

— Quel est le chiffre de cette fortune?

— Un peu plus de deux millions, répondit Léon, se gardant bien de dire la vérité.

— C'est assez joli, monsieur le baron; ces deux millions, ajoutés à votre fortune personnelle, vous font une situation superbe.

— Je n'ai pas de fortune personnelle, monsieur Blaireau. Mon père, avant de mourir, était à peu près ruiné; le reste de sa fortune, je l'ai dissipé; vous savez, quand on est jeune...

— On s'amuse. A Paris les femmes sont si jolies! Ah! elles coûtent cher, les femmes, n'est-ce pas, monsieur le baron? Mais, n'importe, vous n'êtes pas bien à plaindre. Deux millions, un peu plus même, c'est cent bonnes mille livres de rente. Avec cela, on peut tenir son rang dans le monde et mener joyeusement la vie, à grandes guides même.

— Mais cette fortune, que je tiens entre mes mains, cette fortune n'est pas à moi! s'écria le baron.

— Hein, comment cela? N'êtes-vous pas l'héritier de votre frère?

— Mon frère était marié.

— Oh! alors, je comprends. La fortune est entre vos mains, en dépôt; vous voudriez la garder; mais la femme de votre frère, votre belle-sœur est là, avec ses droits, contre lesquels vous ne pouvez rien.

— Eh bien, oui, vous avez deviné, répliqua le baron, les yeux étincelants; j'ai peur de la misère, entendez-vous? Et quand je puis être riche, quand je tiens une fortune...

— Vous ne voulez pas la lâcher, c'est dit. Voyons, pourquoi, avec l'argent et les valeurs dans une valise solide, bien fermée, ne filez-vous pas en Amérique ou ailleurs?

— Pour plusieurs raisons. D'abord...

— Vous voulez prendre et ne pas être pris à votre tour; et puis, en admettant qu'on ne coure pas après vous, ce serait toujours l'exil, une sorte de déportation. Enfin, véritable Parisien, vous aimez Paris, ses boulevards, ses joyeuses nuits d'amour, et le reste, tout ce qu'on ne trouve que dans une seule ville, à Paris. Mais croyez-vous sérieusement, monsieur le baron, qu'il vous soit possible de dépouiller la femme de votre frère?

— Oui, je le crois.

— Le moyen?

— Je suis venu chez vous pour que nous le trouvions ensemble

— Oh! oh!

— Rien ne vous est impossible.

— Vous croyez cela?

— Oui, et mon ami de Presle le croit aussi.

— Vous me faites, l'un et l'autre, beaucoup d'honneur.

— Monsieur Blaireau, voulez-vous m'aider?

— Je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui; hé, hé, je suis comme le

Normand : avant de m'engager, il faut voir. Vous prétendez que la chose est possible; je puis, moi, penser le contraire. Comme dans tout, il y a le pour et le contre. Examinons d'abord.

— Soit, examinons.

— Vous me permettez de vous adresser quelques questions?

— Certainement.

Blaireau appuya son coude sur la table et son menton dans sa main :

— Quel est le nom de votre frère? demanda-t-il, en regardant sournoisement le baron.

— Marquis de Chamarande.

— Un vieux et beau nom.

— Complètement oublié en France.

— Votre frère devait y avoir des amis, quoique s'étant expatrié fort jeune?

— Aucun ami.

— Et vous êtes son unique parent?

— Oui.

— Vous êtes sûr qu'il est mort en mer?

— Absolument sûr.

— Quelle preuve en avez-vous?

— Le témoignage de deux marins sauvés du naufrage.

— On peut, pour le moment, se contenter de cela. Où est maintenant votre belle-sœur?

— A Port-Marly.

— Elle est Française?

— Non, c'est une créole anglaise; elle est née au Bengale et ne connaît pas dix mots de notre langue.

— Cela veut dire que, seule, elle serait embarrassée pour revendiquer ses droits. Mais elle a une famille?

— Elle n'a plus aucun parent.

— Ah!... Elle est jeune?

— Pas encore vingt ans.

— Jolie?

— Une beauté incomparable, idéale.

— Hé, hé, fit Blaireau souriant et avec une légère pointe d'ironie, il me vient une idée : votre belle-sœur étant veuve, monsieur le baron, pourquoi ne l'épousez-vous pas? Cela simplifierait beaucoup les choses.

— J'ai eu cette pensee.

— Ah! vraiment, malgré la difficulté de vous procurer l'acte de décès du défunt?

— Oui, malgré cela.

— Enfin, l'idée était bonne, puisqu'elle m'est venue, à moi aussi. Et vous y avez renoncé?

— Oui.

— Pourquoi?

— On n'épouse pas une folle.

— Une folle?

— Il y a trois jours, en apprenant la mort de son mari, elle a subitement perdu la raison.

— Hum, hum! fit Blaireau, dont le regard eut un jeu de lumière étrange.

Mais, toujours prudent, froidement réservé, ne laissant jamais rien voir de ce qu'il pensait et méditait avant d'avoir complètement sondé la pensée des autres, il reprit après un court silence :

— En ce cas, monsieur le baron, vous n'avez qu'à faire enfermer votre belle-sœur dans une maison d'aliénées.

— Non, répliqua de Simaise, il faudrait dire d'où elle vient, qui elle est.

— Forcément.

— C'est ce que je ne veux pas. Et puis on peut la guérir.

— Dame, cela arrive quelquefois. Et vous ne voulez pas cela non plus. Je comprends : folle, votre belle-sœur est moins à craindre que si elle se trouvait en pleine possession de toutes ses facultés. Un fou ne compte plus dans la société, il est mis en tutelle; on peut encore lui reconnaître certains droits, mais on ne lui permet pas de les revendiquer. Ma foi, monsieur le baron, je ne vous vois point dans une situation trop difficile. Mandataire de votre frère, maître de sa fortune puisqu'elle est en vos mains, n'ayant pas à redouter un séquestre, vous pouvez faire largement ce qu'il vous plaira et jouir bien à votre aise des deux millions.

— Malheureusement, monsieur Blaireau, il y a autre chose.

— Quoi donc?

— Dans deux mois, au plus tard, ma belle-sœur mettra un enfant au monde.

— Diable, diable, je ne m'attendais pas à cela, l'affaire se complique d'une singulière façon.

XII

UN HOMME TERRIBLE

Il y eut un assez long silence.

Toujours dans la même position, ses petits yeux vifs, clignotants, fixés sur ceux du baron, scrutant sa pensée, Blaireau avait l'air de réfléchir profondément.

— Enfin, monsieur le baron, dit-il brusquement, arrivons au fait. Votre belle-sœur vous gêne, vous voudriez vous en débarrasser, la faire disparaître n'importe comment, et c'est pour cela, n'est-ce pas, que vous êtes venu me trouver?

— C'est pour cela, répondit de Simaise sans hésiter.

— Chose grave, monsieur le baron, chose excessivement grave; on ne fait pas disparaître ainsi une femme, un enfant comme un glaçon qu'on fait fondre au soleil ou un fétu de paille qu'on jette au feu. Dans certains pays où il n'y a ni gendarmes, ni agents de police, ni magistrats, ni cours de justice, ce serait un jeu d'enfant, une bagatelle; mais ici, en France, où nous avons tout cela, ce n'est pas du tout la même chose.

L'enfant, quant à présent, n'est pas bien gênant, continua Blaireau avec son froid sourire, mais il le deviendra. Cependant, ne nous occupons que de la mère en ce moment. On la fait disparaître; cela se peut, en agissant prudemment, en prenant certaines précautions. Mais si l'on vous demande ce qu'elle est devenue, si on vous la réclame, que répondrez-vous?

— Personne ne me demandera ce qu'elle est devenue, attendu que, n'ayant été présentée nulle part, elle ne connaît personne. On ignore absolument à Paris qu'il existe une marquise de Chamarande.

— Votre ami, le marquis de Presle, ne sait donc pas?...

— Il sait seulement que j'ai perdu mon frère.

— Ainsi, vous n'avez dit à personne que le marquis, votre frère, était marié?

— A personne.

— C'est de l'adresse, cela. Hé, hé, vous êtes un malin, monsieur le baron.

A Paris, vous voilà tranquille. Et à Port-Marly?

— C'est à peu près la même chose. On a pu voir ma belle-sœur, la rencontrer se promenant à pied ou en voiture; mais on ne la connaît pas autrement; très indifférents, d'ailleurs, les gens du pays ne s'occupent guère d'elle. Ne connaissant pas la langue française, comme je vous l'ai dit, la marquise n'a pu parler à personne et a toujours vécu très isolée.

— Il y a les domestiques.

— Oui, il y a les domestiques; mais on peut acheter leur silence.

— Mauvais moyen, monsieur le baron : payer le silence de quelqu'un, c'est se mettre à sa discrétion et lui donner la démangeaison de parler; si vos domestiques devenaient ainsi vos complices, vous seriez, tôt ou tard, trahi par eux. Nous trouverons autre chose. Pendant son court séjour en France, votre frère a dû voir quelques personnes?

— Non : il est constamment resté à Port-Marly. Paris était alors inhabitable, en pleine insurrection, on se battait dans les rues.

— Ce mandat dont vous m'avez parlé, et que votre frère vous a laissé en partant, est un acte notarié?

— Parfaitement.

— Y est-il parlé de la marquise?

— En aucune façon.

— Bien. Que pouvez-vous avoir à redouter du côté de Batavia?

— Mais je... je ne vois pas, balbutia le baron, c'est si loin!...

— En effet, c'est loin.

— Mon frère n'avait là qu'un seul parent et il n'existe plus. Ma belle-sœur y est aussi inconnue qu'à Paris et à Port-Marly. Cependant elle y a une amie.

— Un danger, monsieur le baron.

— Je ne crois pas.

— Qu'est-ce que c'est que cette amie?

— Oh! une pauvre Indoue, fille d'un paria, recueillie autrefois par le père de ma belle-sœur et mariée aujourd'hui à un simple employé d'une factorerie.

— Ce ne sont pas là, en effet, des gens bien redoutables. C'est égal, monsieur le baron, il n'y a si petite voix qui ne puisse se faire entendre; il sera bon de regarder de temps à autre du côté de Batavia. Maintenant, résumons : Il y a à Port-Marly une pauvre folle à qui personne ne s'intéresse, la veuve d'un homme qui a presque constamment vécu en Océa-

nie et dont le nom est oublié en France, une marquise, enfin, dont on ne soupçonne même pas l'existence.

Je comprends, monsieur le baron, que vous vouliez exploiter à votre profit une pareille situation. Complètement ruiné, à bout de tout, comme on dit, prêt à crever de misère ou obligé de vivre d'expédients, vous deviez avoir la pensée hardie de vous approprier la fortune de votre frère qui, en somme, serait bien à vous, s'il n'avait pas fait la sottise de se marier. Vous avez faim, vous tenez le gâteau, et ce serait triste, vraiment, d'en sentir seulement l'odeur alléchante.

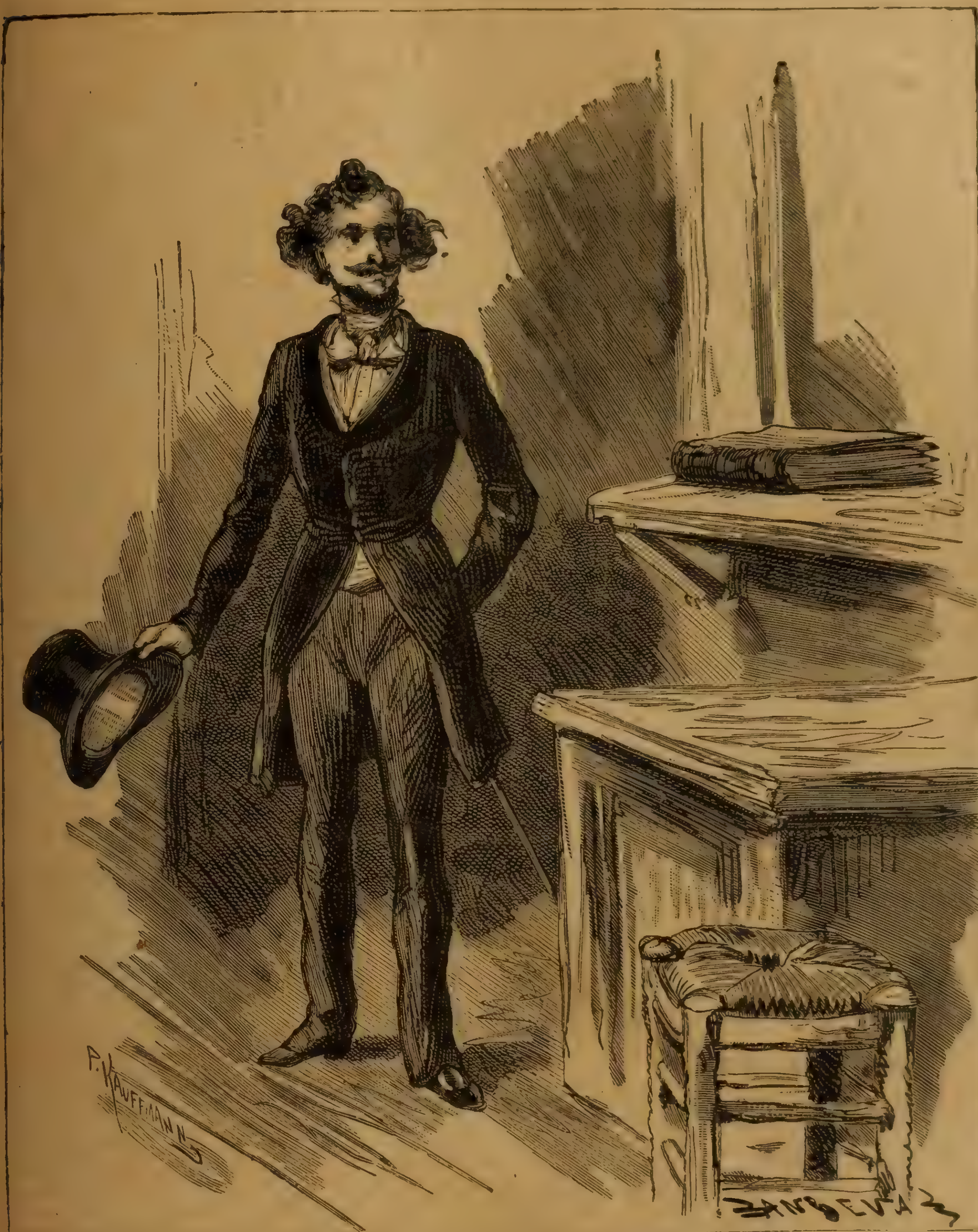
Oui, en prenant certaines précautions, on peut faire disparaître votre belle-sœur. Elle est folle, elle ne peut rester à Port-Marly, et comme personne ne viendra vous demander compte de vos actes, vous pouvez la conduire où il vous plaira, la placer ou la cacher, si vous préférez ce dernier mot, dans un endroit perdu, sauvage, inconnu; car vous ne pouvez pas, monsieur le baron, quant à présent, du moins, vous débarrasser complètement de votre belle-sœur. Non, vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas. D'ailleurs, ce serait difficile et il y aurait de trop grands risques à courir. Quand on joue une partie comme celle que vous avez en mains, il faut se garder à toutes cartes; il faut prévoir même les choses qui paraissent inadmissibles ou invraisemblables.

Votre belle-sœur n'a plus aucun parent, vous le croyez, vous en êtes sûr; mais il en peut surgir un tout à coup, venant on ne sait d'où pour vous crier, menaçant : « Où est votre belle-sœur! Qu'avez-vous fait de la marquise de Chamarande? » Eh bien! il faut qu'à celui-là ou à un autre vous puissiez répondre immédiatement, et, au besoin, si on l'exige, montrer la marquise.

Une autre supposition. Les journaux ont raconté la perte du navire sur lequel votre frère s'était embarqué; deux marins sauvés du naufrage vous ont donné l'assurance que votre frère avait péri; mais vous n'avez pas vu de vos yeux, ni touché de vos mains son cadavre. Rien ne vous prouve d'une façon absolue qu'il ait été englouti au fond de l'Océan. Vous avez le témoignage des deux marins; cela n'est pas suffisant. Ils ont bien été sauvés, eux, pourquoi votre frère n'aurait-il pas eu le même bonheur? Le voyez-vous dans six mois, dans un an, disons même au bout de plusieurs années, au moment où vous vous y attendrez le moins, reparaître devant vous comme un spectre sorti de sa tombe!

Le baron était devenu livide; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Ce n'est qu'une supposition, monsieur le baron; comme vous, je crois que votre frère est mort, bien mort; mais je tiens à vous faire bien



— Quand il reparut au bout d'un quart d'heure, il était métamorphosé (page 504).

saisir qu'il y a nécessité pour vous de tout prévoir ; vous devez être constamment prêt à parer tous les coups qui pourraient vous être portés. Donc, à mon avis, monsieur le baron, vous ne devez vous considérer, pendant quelques années, disons cinq ans, que comme le dépositaire de la fortune de votre frère; vous pouvez l'administrer en vertu du mandat que vous possédez et en jouir avec modération, c'est-à-dire sans attaquer le capital.

Si, dans l'espace de cinq années aucune réclamation ne s'est produite,

si votre frère n'a pas donné signe de vie, si votre belle-sœur est toujours dans le même état, n'ayant plus rien alors à redouter ni d'un côté ni d'un autre, vous pourrez faire ce que vous voudrez, agir au gré de votre fantaisie. Par un moyen quelconque, que vous trouverez facilement, vous vous débarrasserez de la folle, et tout sera dit.

— Et l'enfant? vous ne parlez pas de l'enfant!

— C'est vrai; mais il est plus gênant pour vous, aujourd'hui qu'il n'a pas encore vu le jour, qu'il ne le sera plus tard. D'abord, dans la situation où se trouve la mère, il peut ne pas naître viable. Si, malgré tout, il vient au monde bien portant, rien de plus facile de le déclarer, à l'état civil, né de père et mère inconnus.

— C'est possible?

— Très possible, monsieur le baron. Ah! dame, nos lois sont loin d'être parfaites, et il en existe une qui permet cela. On s'en sert, et souvent même. Aussi y en a-t-il sur la terre de ces misérables déshérités! D'ailleurs, on peut encore ne pas déclarer du tout la naissance de l'enfant, si on y est forcé par une mesure de prudence; c'est toujours possible à la suite d'un accouchement clandestin. Dans ce cas, on garde l'enfant pendant un temps, puis un beau jour, quand on veut finalement s'en débarrasser, on l'abandonne dans un endroit quelconque, au coin d'une borne, au bord d'une route, sous le porche d'une église où il est recueilli par la charité publique. D'où vient-il? Qui est-il? Cherche. C'est un enfant perdu! Et ceux qui ont eu intérêt à s'en débarrasser n'en entendront plus jamais parler. Vous en rencontrez comme cela des milliers.

Mais revenons à la chose capitale, monsieur le baron; je vous ai parlé comme j'ai cru devoir le faire, vous disant, dans votre intérêt, ce qu'il était utile de vous dire.

— Aussi vous ai-je parfaitement compris, monsieur Blaireau. Mais, jusqu'ici, vous ne m'avez donné que des conseils.

— N'est-ce pas déjà quelque chose?

— Oh! certainement.

— Vous trouvez que ce n'est pas assez?

— Je trouve et vois clairement que j'ai eu mille fois raison de venir à vous. Votre aide m'est nécessaire, puis-je compter sur vous?

— Êtes-vous disposé à payer largement?

— Oui.

— En ce cas, vous avez mon concours. Cela coûtera cher, je vous en préviens; avec les gaillards dont je me sers, les billets de mille ne font que paraître et disparaître. Et puis, c'est une femme, une folle et un enfant, probablement, à garder pendant des années : il y aura à payer le

logement, une femme que je placerai près de la marquise, un ou plusieurs autres gardiens, si c'est nécessaire, leur nourriture, leur entretien, et plus tard une gratification à donner, proportionnée aux services rendus par chacun. Cela montera haut. Je vous ferai ma petite note. Quelle somme avez-vous sur vous, en portefeuille?

— Une vingtaine de mille francs.

— Heu, c'est peu. N'importe, donnez toujours. Mes hommes, voyez-vous, ne travaillent que l'argent en poche. Toujours des avances. Vos vingt mille francs couvriront les premiers frais.

Le baron tira son portefeuille et étala devant Blaireau, dont les yeux de chat étincelaient, vingt billets de banque de mille francs.

L'homme d'affaires les prit, les palpa, les compta et les glissa dans un des tiroirs du bureau.

M. de Simaise attendait un reçu. Blaireau le comprit.

— Monsieur le baron, dit-il en souriant, tout se fait ici de confiance. Je travaille, on me paye. Le service que je rends est le reçu de l'argent qu'on me donne. Les paroles s'envolent, les écrits restent. J'écris le plus rarement possible et je ne livre jamais ma signature. Rien qui puisse compromettre moi ou mes clients ne sort de mon cabinet.

— C'est bien, je comprends, monsieur Blaireau : vous n'aviez pas à me donner cette explication.

— Nous entrons en relations, il est bon que vous sachiez dès aujourd'hui comment je procède.

— Ainsi, vous allez agir?

— Sans tarder. Le temps de prévenir les hommes dont j'ai besoin, de leur donner mes instructions. Quand je me charge d'une affaire, si difficile qu'elle soit, je n'aime pas à la voir traîner. Il faut, avec moi, que la besogne marche vite et bien. Tout en causant avec vous, je bâtissais mon plan; il est déjà là.

Et il tapota son large front carré du bout de ses doigts.

M. de Simaise le regarda avec une sorte d'admiration.

— Ainsi, demanda-t-il, vous savez déjà où vous allez conduire ma belle-sœur?

— Oui. Mais en cela il n'y a pas grand mérite. J'ai l'endroit sous la main, et merveilleusement choisi, comme exprès. Il est vrai qu'il avait été destiné à un usage à peu près semblable. C'est un vieux château en ruine, abandonné depuis longtemps, perdu dans un coin de la France, au milieu de montagnes sauvages, que j'ai fait louer il y a quelques mois. Trois ans de bail, on le renouvellera, si c'est nécessaire. Qui a loué? Un inconnu. Moi, monsieur le baron, je me montre le moins possible.

Quand je donne de ma personne, c'est qu'il le faut absolument. Mais, alors, je ne suis plus l'agent d'affaires Blaireau; je change de peau, je me transforme, je deviens l'homme que je veux être. Je me rajeunis ou me vieillis à volonté.

Dans trois ou quatre jours vous me verrez à Port-Marly; je serai médecin aliéniste.

J'ai une police à mes ordres, des esclaves dont je suis le maître. Et c'est ainsi qu'ils m'appellent « Maître », quand je parais parmi eux; deux ou trois seulement connaissent Blaireau; ce sont mes chefs de file; ceux-là me sont dévoués comme le chien l'est à celui qui l'a élevé et le nourrit; même sous le couteau de la guillotine, ils ne me trahiraient point.

— Oh! vous êtes un homme terrible, monsieur Blaireau; vous me faites frissonner. Je sens votre force et je comprends pourquoi tout vous est possible. Il faut s'incliner devant votre puissance.

— Ma puissance, c'est mon génie! répliqua Blaireau d'un ton superbe, l'œil flamboyant d'orgueil.

XIII

L'UN VAUT L'AUTRE

— Quel homme, quel homme! pensait le baron.

Et, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, ahuri, il le contemplait en extase, ébloui comme devant une lumière trop éclatante.

Il lui semblait que ce petit homme trapu, chauve, laid, au regard de vautour, emmitouflé dans une robe de chambre crasseuse, avait la taille d'un géant.

Ce que lui inspirait Blaireau était une sorte de respect mêlé à une impression de terreur.

Blaireau examinait son nouveau client d'un air goguenard; il se donna, pendant un instant, le plaisir de jouir de l'effet qu'il venait de produire.

— Quelle drôle de figure vous faites, monsieur le baron! dit-il, dissimulant mal son ironie; pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Je vous admire, monsieur Blaireau : énergique, fort dans votre volonté, vous êtes superbe!

— Chez l'homme, répliqua Blaireau gravement, la volonté est tout; sans elle, plus de force; il n'y a que faiblesse.

— C'est vrai.

— Mais revenons à notre affaire, monsieur le baron.

— Déjà, m'avez-vous dit, vous avez tout combiné, tout arrêté?

— Oui, sauf ce que l'imprévu pourrait m'obliger à changer dans mon plan.

— Ce plan, pouvez-vous me le faire connaître?

— C'est inutile : vous en verrez l'exécution, puisque cela se passera sous vos yeux... Une fois votre belle-sœur en lieu sûr, vous n'aurez plus à vous occuper d'elle; elle appartiendra à ceux à qui je l'aurai confiée. Oh! je fais bien les choses, moi. Avec moi, monsieur le baron, on en a toujours pour son argent : mieux on paye, mieux on est servi. Je vous dirai comment j'aurai arrangé l'existence de la folle; elle ne manquera de rien, sera bien soignée et surtout bien gardée. Je vous verrai de temps à autre et vous tiendrai au courant de la situation; d'ailleurs, rien ne sera fait plus tard sans votre assentiment ou votre approbation.

— Pour le moment, que vais-je avoir à faire?

— Peu de chose. Dans un instant nous allons nous quitter; vous retournerez aussitôt à Port-Marly où je vous consigne, vous entendez? Vous ne devez plus vous éloigner de votre belle-sœur. Vous-même, vous veillerez sur elle. Personne ne doit la voir. Combien y a-t-il de domestiques?

— Quatre.

— Leur avez-vous donné leur compte?

— Pas encore; mais ils s'attendent à être congédiés.

— C'est ce que vous ferez dès aujourd'hui, en leur donnant à chacun une gratification convenable, à titre d'indemnité.

— Devront-ils partir immédiatement?

Blaireau resta silencieux, il réfléchissait.

— Monsieur le baron, dit-il au bout d'un instant, je pense à une chose; les domestiques de votre belle-sœur n'ont pas assisté à son mariage?

— Cela leur eût été difficile, répondit de Simaise, étonné de la question.

— L'un ou l'autre pourrait-il affirmer, ayant vu, par exemple, l'acte

de mariage, que votre belle-sœur... Comment s'appelait-elle quand votre frère l'a connue?

— Lucy Glandas.

— Pourrait-il affirmer que Lucy Glandas, légitimement mariée, est marquise de Chamarande?

— Non, certes. Mon frère a négligé d'apporter en France son acte de mariage; moi-même je n'ai du mariage que des preuves morales.

— Parfait. Eh bien! monsieur le baron, pourquoi ne diriez-vous pas aux domestiques, — et cela de manière à les en convaincre, — que celle qu'ils ont servie et qu'ils appelaient Mme la marquise, n'est pas marquise du tout, mais était simplement la maîtresse de votre frère? Follement éprise du marquis, elle a tout abandonné là-bas pour le suivre à Paris.

— Sans doute, je peux dire cela, mais dans quel but?

— Vous allez voir. Vous ajouteriez que Lucy Glandas a des parents en Angleterre, un oncle à qui vous avez écrit, l'informant de la triste situation dans laquelle se trouve sa nièce. Naturellement, n'étant pas marquise de Chamarande, et par conséquent votre belle-sœur, Lucy Glandas appartient à ses proches; n'ayant aucun droit sur elle, vous ne pouvez prendre aucune décision la concernant.

Vous avez écrit à l'oncle d'Angleterre aussitôt après avoir appris la mort de votre frère et vous lui avez écrit une seconde lettre pour lui annoncer que sa nièce venait d'être subitement frappée d'aliénation mentale. Vous attendez sa réponse, qui ne saurait tarder à arriver.

— Mais qui ne viendra pas.

— Erreur, monsieur le baron, vous aurez cette réponse, pas demain, mais après-demain dans la matinée. Et il se passera sous les yeux des domestiques une petite scène fort intéressante, qui ne leur laissera aucun doute sur ce que vous leur aurez dit.

Voilà donc comment vous devez parler à vos serviteurs en réglant leur compte. Vous les prierez, toutefois, de vouloir bien rester près de vous pendant quelques jours encore. Vous m'avez compris, n'est-ce pas?

— Parfaitement.

— Alors la chose est entendue.

— Mais le but, monsieur Blaireau, le but?

— Voici : les domestiques sont tous les mêmes, cancaniers, bavards, médisants : à peine leur aurez-vous fait votre petit discours, qu'ils iront répéter vos paroles aux gens du pays qu'ils connaissent, principalement aux fournisseurs; ceux-ci s'empresseront d'instruire leurs voisins, leurs amis; les commères seront aux anges : c'est si agréable d'avoir à s'égayer aux dépens d'autrui, c'est si doux de pouvoir faire aller sa langue, d'avoir

un petit scandale à exploiter ! Bref, en moins de vingt-quatre heures tout le monde saura, à Port-Marly, que celle qu'on croyait marquise n'était qu'une fille entretenue, comme il y en a tant. Dès lors, nul ne s'intéressera plus à votre belle-sœur, et, après son enlèvement de Port-Marly et sa disparition, nul ne gardera le souvenir de son court séjour dans la localité.

D'un autre côté, les domestiques diront, partout où ils se replaceront, s'ils parlent de leur ancienne maîtresse, qu'elle n'était pas mariée.

On peut chercher à savoir ce qu'est devenue une épouse légitime, surtout quand elle a le titre de marquise, mais d'une fille entretenue, même par un marquis, le monde dans lequel vous vivez s'en soucie comme d'une guigne.

Enfin, monsieur le baron, grâce à ce petit truc — en réalité, ce n'est que cela — que de questions plus ou moins indiscrètes, plus ou moins malveillantes, mais toutes embarrassantes, vous vous évitez dans l'avenir; car, ne vous y trompez pas, il arrivera tôt ou tard aux oreilles de quelques-unes des personnes qui vous connaissent, qu'une femme, portant le nom de votre frère, a habité à Port-Marly pendant quelques mois. Mais vous ne serez pas pris à l'improviste. A ceux qui vous interrogeront vous répondrez sans hésiter, sans trouble ni embarras, négligemment : — « En effet, mon frère avait amené en France une jeune fille fort jolie, qui a quitté les Indes, sa famille, pour le suivre. Ne voulant pas qu'on sût qu'il avait une maîtresse, le marquis l'avait installée à Port-Marly dans une charmante propriété, un vrai nid d'amoureux... Les gens du pays l'appelaient madame la marquise. Elle vécut là pendant quelque temps, puis, tout à coup, elle devint folle. Mon frère n'était plus. La malheureuse jeune femme fut réclamée par sa famille; on vint la chercher, pour l'emmener en Angleterre, et depuis je n'en ai plus entendu parler, j'ignore ce qu'elle est devenue. » — Eh bien, monsieur le baron, comprenez-vous, maintenant ?

— Oui, oui, je comprends. Ah ! décidément vous êtes un homme merveilleux ! Vous voyez tout, vous pensez à tout.

— Il faut cela. Je ne m'embarque jamais dans une aventure sans prendre les plus minutieuses précautions.

Les deux coquins, si bien faits pour s'entendre, causèrent encore pendant quelques minutes, Blaireau complétant ses instructions afin que le rôle qu'allait jouer le baron à Pont-Marly ne laissât rien à désirer.

Tout ayant été dit, M. de Simaise se leva. Blaireau le reconduisit jusqu'à sa porte, dérogeant ainsi à ses habitudes, et ils se séparèrent sur ce mot de l'homme terrible :

— A bientôt !

Blaireau rentra dans son cabinet, le rictus grimaçant, ayant dans le regard comme un jaillissement d'étincelles.

— Enfin, murmura-t-il, la fortune me sourit de nouveau. Allons, j'avais tort de me plaindre, de désespérer. Le diable, mon patron, est toujours là pour me protéger. Mille tonnerres ! on ne jette pas ainsi le manche après la cognée ! Non, non, le monde n'est pas changé, les hommes sont et resteront toujours les mêmes ! Oh ! les passions humaines ! Quelle mine riche, inépuisable à exploiter !... Il me plaît, ce petit baron; il a la marque de l'audace sur le front, dans le regard quelque chose de prédestiné !

Hé ! hé ! fit-il en ricanant, il ira loin, très loin, s'il ne se casse pas les reins au beau milieu du chemin. Il a hâte de mordre au gâteau... Deux millions, et probablement deux autres dont il n'a point parlé ! Morceau friand, dont nous aurons une croûte, moi et mes loups ; mais à moi la part du lion, aux loups ce qu'ils pourront m'arracher avec les dents ! M. le baron est généreux, cela se comprend : il a des écus qui ne lui coûtent guère, comme dit la vieille chanson : il payera bien, sans marchander, rubis sur l'ongle. Excellente affaire, affaire superbe !... Vous serez servi comme un empereur, mon gentil baron, et pendant des années je vous tiendrai entre mes serres !

Et il se mit à rire, d'un rire strident, convulsif, le buste en arrière, les poings serrés, regardant insolemment le ciel, comme si, ne reconnaissant aucune puissance supérieure à la sienne, sûr de sa destinée, il eût jeté un défi à Dieu.

— Maintenant, à l'œuvre, à l'œuvre ! exclama-t-il.

Lestement il se débarrassa de sa robe de chambre, qu'il jeta sur un fauteuil, et entra dans son cabinet de toilette.

Quand il reparut, au bout d'un quart d'heure, il était métamorphosé. Après la chrysalide, le papillon. L'œil le plus exercé aurait eu de la peine à le reconnaître. Une perruque sur son crâne chauve, une barbe postiche changeaient complètement sa physionomie, en le rajeunissant. Vêtu à la dernière mode : pantalon noir, tombant sur des bottines vernies, gilet ouvert sur une chemise à plis fins, redingote boutonnée, tenant son chapeau d'une main, sa canne de l'autre, il avait tout à fait l'extérieur d'un héros de salon qui se dispose à aller faire des visites mondaines.

Il se plaça devant une glace, se trouva bien, sourit, puis sortit d'un pas léger, se dressant, se carrant, se dandinant, la tête haute, l'œil fier, hautain, toisant les passants avec dédain, ayant l'air vainqueur d'un céladon qui court à un rendez-vous d'amour longtemps attendu.

Mais Blaireau n'allait point pirouetter dans le salon d'une femme à la mode ou roucouler des mots langoureux dans le boudoir réservé de



Elle marchait lentement, courbée, comme si elle cherchait sur le tapis quelque chose qu'elle eût perdu (page 511).

madame ; il n'en était plus à ce jeu qui consiste à se pâmer aux genoux d'une Dalila quelconque, et il avait un profond mépris pour les mièvreries des galantins.

De l'or, de l'or ! Un monceau..., un piédestal d'or massif, le seul digne de lui, pour se dresser superbe, majestueux ! Sa fortune commencée, il voulait l'achever. Il lui fallait des millions !

Blaireau entrait en campagne ; il se rendait près de ses loups, ainsi

qu'il les appelait, afin de leur donner ses instructions, de dicter à chacun son rôle ; et ceux-ci allaient aiguiser leurs dents, pour être prêts à bondir sur les proies nouvelles qu'on leur donnerait à dévorer.

XIV

MONSIEUR LE DOCTEUR

En sortant de la maison où demeurait Blaireau, rue du Roi-de-Sicile, le baron de Simaise était très pâle, et il sentait sous le poids de son corps ses jambes peu solides. Malgré son audace, sa perversité précoce, en un mot sa gredinerie, il était fort troublé. Il ne songeait pas sans effroi à ce qu'il allait faire, ayant pour complice cet homme qu'il venait de voir, ce génie du mal incarné, capable de tout. Et, frissonnant, il se demandait si l'acte monstrueux qu'il allait commettre n'aurait pas pour lui, plus tard, des conséquences terribles.

Mais cette immense fortune dont il voulait s'emparer, pouvait-il y renoncer?

Non, mille fois non ! Il était sur la pente raide ; impossible de remonter : il fallait descendre, dût-il rouler au fond d'un abîme !

En arpentant rapidement le trottoir, son agitation se calma peu à peu et il parvint à se rassurer, en se disant :

— Elle est folle, personne ne la connaît : on ignore qu'il existe une marquise de Chamarande ; d'ailleurs, je peux compter sur Blaireau. Quel homme ! Il fera bien les choses ; il est prudent et, il me l'a dit, il ne s'embarque jamais dans une aventure sans avoir pris les plus minutieuses précautions. Allons, allons, avec mes craintes puériles, je suis ridicule. Si Blaireau savait que je tremblais tout à l'heure en le quittant, il se moquerait de moi, et il aurait raison. Tout sera prévu, rien à craindre... Lucy Glandas doit disparaître, il le faut ; les millions sont à moi. A moi les millions, à moi, à moi !

Il arrivait sur la place de l'Hôtel-de-Ville où l'attendait sa voiture.

— Nous retournons directement à Port-Marly, dit-il au cocher, qui

se morfondait depuis plus d'une heure, battant la semelle sur le pavé pour réchauffer ses pieds.

Le baron n'avait oublié aucune des recommandations de Blaireau. Aussitôt arrivé à Port-Marly, ayant le front soucieux et l'air affligé, ainsi que la circonstance l'exigeait, il fit venir les domestiques dans sa chambre.

— Comment va votre maîtresse? demanda-t-il à la femme de chambre anglaise.

— Hélas ! monsieur, répondit-elle, c'est toujours la même chose. Plus de mémoire, tout le passé est perdu dans les ténèbres. Elle ne sait pas où elle est, ne se rappelle même plus son nom. Je lui parle, elle m'écoute, mais ne m'entend point : c'est à croire que l'anglais est pour elle, maintenant, une langue étrangère; et pourtant, elle se fait à elle-même de longs discours que j'écoute et également sans comprendre, car tout ce qu'elle dit est incohérent et si bizarre... On dirait qu'elle appartient à un autre monde que le nôtre.

— Triste, triste ! soupira le baron.

Conformément aux instructions de Blaireau, il dit alors aux domestiques que, dans la situation difficile et pénible où il se trouvait, il était forcé de les remercier. Il ajouta :

— A partir de ce moment, vous êtes libres; toutefois, je vous prie de vouloir bien rester ici, avec moi, pendant quelques jours encore, jusqu'à ce qu'une décision ait été prise au sujet de notre pauvre malade. Tous vous avez été de bons, de fidèles serviteurs, et je dois, au nom de mon malheureux frère, m'inspirant de ses sentiments, faire aujourd'hui pour vous ce qu'il ferait s'il était là : vous témoigner ma reconnaissance de votre bon service. Le mois courant vous sera naturellement payé, — c'est de droit; — de plus, ne voulant faire aucune différence entre vous, vous recevrez chacun, à titre d'indemnité, une gratification de mille francs.

Les domestiques ne furent nullement étonnés de leur renvoi; ils s'attendaient à être congédiés, ayant parfaitement compris que leur service dans la maison allait devenir inutile. Mais les dernières paroles de l'astucieux baron produisirent l'effet qu'il attendait.

Les domestiques s'inclinèrent humblement devant lui, ne dissimulant point leur satisfaction, leur vénération pour l'homme généreux qui savait si bien récompenser.

— Ah ! monsieur le baron, M. le baron est bien bon ! Tous les maîtres devraient ressembler à M. le baron! C'est en pleurant que nous quitterons M. le baron!

Exclamations sur tous les tons, protestations de dévouement, toutes les platitudes ordinaires des valets.

Le baron comprit qu'il ne pouvait choisir un meilleur moment pour lancer sa bombe. Après s'être recueilli un instant, il parla ainsi qu'il avait été convenu entre lui et Blaireau. Possédant à un haut degré l'art de tromper, ses paroles, dites avec un grand accent de vérité, furent pénétrantes. Il fallait convaincre. Succès complet.

Admirablement disposés en faveur du baron, ses auditeurs ne doutèrent point que la révélation inattendue qui leur était faite ne fût vraie.

Cette fois, l'étonnement et la stupéfaction se peignirent sur tous les visages. L'Anglaise était devenue rouge comme du feu.

— *Aôoh ! shocking !... Improper !...* exclama-t-elle, faisant des gestes et prenant des poses d'un haut comique.

La jeune fille d'Albion se trouvait offensée, blessée dans sa dignité de miss pudique.

— Par exemple, reprit-elle indignée, si j'eusse appris cela plus tôt, je ne serais certainement pas restée au service de cette... demoiselle.

— Alors, miss Jenny, répliqua le baron, vous m'en voulez de vous avoir caché la vérité aussi longtemps?

— Non, monsieur le baron, je ne vous en veux pas; je sais bien que les Français sont moins rigides que nous le sommes en Angleterre; mais c'est égal, si j'avais su...

Le baron ouvrit un tiroir dans lequel il y avait de l'or et des billets de banque. L'Anglaise se calma aussitôt et un sourire glissa sur ses lèvres. Elle n'avait plus sa mine effarouchée.

Le baron paya les gages du mois, mit dans les mains de chaque domestique un billet de mille francs, et ils se retirèrent en se confondant en remerciements.

— Décidément, se dit le baron, tout marche à merveille. La petite histoire imaginée par Blaireau a passé comme une lettre à la poste; l'Anglaise, elle-même, dont j'avais peur, je l'avoue, a avalé cela comme un verre de sirop. Ah ! ah ! la gratification a fait son effet. Oh ! l'argent ! Allons, la chose prend une excellente tournure, tout ira bien jusqu'au bout. Maintenant je n'ai plus qu'à attendre, non pas tranquillement, mais patiemment, les surprises que Blaireau me ménage.

— Le surlendemain, à dix heures du matin, un coupé, qui paraissait une voiture de maître, s'arrêta devant la grille de la villa. Le cocher, ayant un chapeau galonné avec cocarde et aigrette, portait, sur sa tunique de drap vert-pomme, un manteau garni de fourrures. Le cheval était un fier normand de belle encolure, aux jarrets solides.

Un homme, qui paraissait avoir soixante-cinq ou soixante-dix ans, descendit du coupé et sonna à la petite porte de la villa. Ce vieillard était

de petite taille, obèse; il semblait marcher difficilement, quoique s'appuyant sur un jonc à pomme d'or. Ses cheveux blancs tombaient, bouclés, sur le col de velours de son pardessus de gros drap marron, qui descendait, serré sur le ventre rond, jusqu'au bas des mollets; ses longs et épais favoris, également d'une blancheur de neige, encadraient son visage calme, austère, de sexagénaire. Son chapeau était de forme déjà ancienne : un cône tronqué, à larges bords. Il était parfaitement ganté et portait une cravate blanche, montrant, sous le menton, son nœud irréprochable.

M. le baron de Simaise est-il visible? demanda-t-il au domestique qui vint lui ouvrir.

— M. le baron de Simaise est ici, et je pense qu'il pourra recevoir monsieur.

— Vous lui remettrez ma carte, que voilà.

Le domestique prit le carré de bristol, sur lequel il jeta les yeux et lut :

DOCTEUR CHARRONNEAU

MÉDECIN ALIÉNISTE

Il précéda le visiteur dans la maison, remit la carte à Jenny, lui disant de la porter à M. le baron, et, revenant à la porte, il attendit le docteur pour l'introduire dans le salon.

Le baron parut presque aussitôt, étonné, inquiet.

La porte du salon étant restée ouverte, on pouvait voir l'Anglaise et le valet de pied dans l'antichambre, tendant l'oreille. Le baron allait fermer la porte.

— Ne vous donnez point cette peine, monsieur le baron, dit le médecin, on peut entendre ce que je vais avoir l'honneur de vous dire. D'abord, veuillez ne pas vous étonner de ma présence ici, n'y ayant pas été appelé. Ma carte, qu'on vous a remise, vous a fait connaître mon nom et ma qualité. Médecin aliéniste, vieux praticien, connu dans toute l'Europe, surtout en Angleterre, j'ai à Auteuil une maison de santé.

Vous avez écrit à M. Eddison, de la maison Collins, Eddison, Capper et Cie, de Liverpool, au sujet d'une jeune femme, la nièce de M. Eddison, qui a subitement perdu la raison?

Ces paroles ouvrirent enfin les yeux du baron : il reconnut Blaireau, qui n'avait plus la même figure ni la même voix.

— C'est vrai, monsieur, répondit-il.

— Vous avez écrit deux lettres à M. Eddison?...

— Oui, deux lettres.

— M. Eddison se disposait à répondre à votre première lettre lorsque la seconde lui est parvenue. Votre première lettre, monsieur le baron, informait M. Eddison de la mort inattendue de M. le marquis, votre frère, lui faisant connaître aussi dans quelle situation cruelle se trouvait Mlle Lucy Glandas, sa nièce, l'unique enfant d'une sœur qu'il a beaucoup aimée. M. Eddison, que je n'ai pas l'honneur de connaître, est, paraît-il, un excellent homme.

D'après cette lettre, continua Blaireau, tirant, en effet, une lettre de sa poche, M. Eddison, oubliant le passé, le chagrin que lui avait causé sa nièce, était prêt à lui pardonner sa faute et à l'appeler près de lui. Malheureusement, l'affreuse maladie dont sa nièce est atteinte l'oblige à prendre une autre décision. Il ne peut plus lui ouvrir sa maison; mais il a pardonné et il désire l'avoir près de lui, néanmoins, afin de pouvoir surveiller les soins qui lui seront donnés et que réclame le triste état dans lequel elle se trouve. Il veut donc, espérant qu'on parviendra à la guérir, la placer dans une maison de santé près de Liverpool. Cette maison est dirigée par le célèbre docteur Husson, mon confrère et mon ami.

Au reçu de votre seconde lettre, monsieur le baron, M. Eddison s'est rendu chez le docteur Husson, et ces messieurs ont décidé que Lucy Glandas serait amenée le plus vite possible en Angleterre. Du reste, monsieur le baron, voyez ce que m'écrit à ce sujet le docteur Husson; cette lettre est de lui, veuillez lire.

Le baron ouvrit le papier et le parcourut rapidement des yeux.

— Je n'ai aucune objection à faire, monsieur, dit-il.

— En ce cas, monsieur le baron, je pourrai remplir exactement, sans empêchement de votre part, la mission que me confie mon confrère, le docteur Husson?

— Mon Dieu, monsieur, je n'ai, moi, aucun droit; je ne peux que me soumettre à la volonté de l'oncle de Lucy Glandas, son unique parent, je crois.

— En ce cas, monsieur le baron, je ferai ainsi que me le demande le docteur Husson.

M. de Simaise s'inclina.

— Ce soir, reprit le faux docteur, j'enverrai ici une femme de ma maison, choisie parmi celles qui savent le mieux soigner mes malades. Demain ou après demain, je reviendrai et j'emmènerai chez moi, à Auteuil, la pauvre jeune femme; car c'est chez moi que le docteur Husson viendra la prendre pour la conduire lui-même à sa maison de santé, près de Liverpool. Comme vous l'avez lu, monsieur le baron, le docteur ne me fixe pas le jour où il arrivera en France; il peut se faire que j'aie à garder notre

malade pendant quinze jours, trois semaines ou un mois. Inutile de vous dire qu'elle sera, dans mon établissement, l'objet des plus grands soins. La femme que je vous enverrai dans la soirée sera spécialement attachée à sa personne pendant tout le temps qu'elle restera à Auteuil.

— Je suis persuadé, monsieur le docteur, répondit de Simaise, que Lucy Glandas sera traitée chez vous avec douceur, avec tous les égards dus à son malheur.

— Maintenant, monsieur le baron, puis-je voir la malade?

— Sans doute. Veuillez me suivre, monsieur le docteur.

Jenny et le valet de pied n'avaient pas perdu un mot de la conversaton. A peine le baron et le faux docteur étaient-ils sortis du salon que Jenny était déjà près de la cuisinière et le valet de pied près du cocher pour répéter ce qu'ils venaient d'entendre.

Lucy, assise sur l'ottomane, jouait avec ses doigts, comme un enfant. L'entrée des deux hommes dans le boudoir l'arracha à son occupation. Elle se leva, regarda autour d'elle, craintivement, et, s'approchant de Blaireau, avec un air de mystère :

— Avez-vous vu l'oiseau noir? lui demanda-t-elle.

— Elle vous demande si vous avez vu l'oiseau noir, dit le baron, traduisant les mots anglais. L'oiseau noir! Elle parle constamment de l'oiseau noir... J'ai eu beau chercher, je ne suis pas parvenu à comprendre.

— Ne lui dites pas que je suis ici, reprit Lucy; il me cherche, mais il ne me trouvera pas. Ah! ah! ah! il ne me trouvera pas! répéta-t-elle en chantant.

Et elle se remit à jouer avec ses doigts.

— C'est dommage, vraiment, fit Blaireau, oui, dommage... Une si ravissante créature!

— Jamais plus de bruit que cela, dit le baron; s'amusant d'un rien, comme en ce moment avec ses doigts. Folie douce, comme vous voyez.

Blaireau hocha la tête.

— La folie calme est souvent plus terrible que la folie furieuse, répondit Blaireau. Nous pouvons aller de l'avant, monsieur le baron, sans aucune crainte, elle ne retrouvera jamais la raison.

La marquise leur avait tourné le dos; elle marchait lentement, courbée, comme si elle cherchait sur le tapis quelque chose qu'elle eût perdu. Elle ramassa une mouche engourdie par le froid, mourante, n'ayant plus que le mouvement des pattes et un frémissement des ailes. Elle plaça l'insecte dans le creux de sa main et chercha à le réchauffer, à lui rendre l'usage de ses ailes, la vie sous le souffle tiède de son haleine.

— Que fait-elle donc? demanda Blaireau à voix basse.

— Elle a trouvé sur le tapis une mouche expirante et elle cherche à la ranimer, espérant, sans doute, que dans un instant elle reprendra son vol. C'est un de ses amusements. En voilà pour une heure au moins, peut-être pour plus longtemps, jusqu'à ce qu'une autre futilité quelconque vienne captiver son attention.

— D'après ce que vous me dites et ce que je vois, monsieur le baron, elle ne sera pas difficile à garder.

Les deux misérables se retirèrent, laissant la pauvre folle continuer son œuvre de résurrection.

XV

COLOMBE ET VAUTOURS

Le baron conduisit Blaireau dans sa chambre; il ferma soigneusement la porte sur laquelle, par surcroît de précautions, il tira une lourde tapisserie.

Blaireau se laissa tomber sur un canapé, se renversa en arrière, allongea ses jambes et se mit à rire.

— Eh bien, monsieur le baron, ai-je joué convenablement mon rôle de vieux médecin aliéniste?

— Dans la perfection. Savez-vous que j'ai eu un moment d'inquiétude! Je ne vous reconnaissais point.

— Vrai?

— Parole d'honneur! Écoutez donc, j'ignorais que vous eussiez le talent de vous grimer comme Prevost ou M. Samson de la Comédie-Française; et puis ces cheveux et ces favoris blancs, cet abdomen arrondi, ce costume, cet air grave, jusqu'à votre voix changée... Je crois, monsieur le docteur, que d'autres que moi s'y seraient laissé prendre.

— Avez-vous fait ce qui était convenu?

— Exactement.

— Comment ont-ils avalé la couleuvre?

— On ne peut mieux.



— Ah! c'en était une effrontée, celle-là!... (page 519).

— Bien.

— J'ai même été étonné de voir avec quelle facilité ils se sont laissé convaincre.

Blaireau retrouva son sourire diabolique.

— Mon cher monsieur, répondit-il, voilà les hommes, voilà le monde : on croit au mal plus facilement qu'au bien; et quand il s'agit d'autrui, on apprend avec plus de plaisir ce qui est l'un que ce qui est l'autre. Tous

les mêmes, les hommes : envieux, jaloux, égoïstes, méchants, aimant à se dénigrer; allez, je les connais, je les ai étudiés, je les vois à l'œuvre; le meilleur ne vaut pas grand'chose. Le mal! monsieur le baron, il domine partout.

Vos domestiques sont devenus vos auxiliaires; de ce côté, nous pouvons être tranquilles; si, après ce que vous leur avez dit, il leur restait un doute, ils ne l'ont plus. Pendant que nous causions dans le salon, deux nous écoutaient; les deux autres savent déjà tout ce que nous avons dit. Tel était le but de ma visite. J'en profiterai cependant, monsieur le baron, pour placer sous vos yeux la note dont je vous ai parlé.

Et Blaireau, tirant une pancarte de la poche de sa redingote, la tendit au baron.

Celui-ci ne put s'empêcher de faire une grimace quand ses yeux tombèrent sur les chiffres de l'addition.

Deux cent mille francs! Sur la feuille un détail fantaisiste de dépenses forcées. La dernière ligne, gratifications : soixante mille francs. Oh! ce chapitre des gratifications, Blaireau ne l'oubliait jamais.

Le coquin, toujours souriant, regardait son client, lisant sur son visage, l'une après l'autre, toutes ses impressions.

— Eh bien, monsieur le baron? fit-il.

— Je regarde, monsieur Blaireau.

— Vous trouvez peut-être la somme un peu forte?

— En effet, je ne croyais pas...

— Hé, hé, monsieur le baron, tout se paye, et en proportion toujours du service rendu. Il ne s'agit pas ici d'une marchandise à prix fixe qu'on achète ni d'une valeur cotée à la Bourse. Plus une affaire est difficile, plus elle demande de soins, plus elle présente de risques, mieux doivent être rétribués ceux qu'on emploie pour la faire réussir. Mais nous ne discutons point les chiffres, n'est-ce pas? Discuter en matière d'argent, fi donc! Avec moi, cela ne se fait jamais. Je dis : Voilà! Et c'est à prendre ou à laisser. Donc, monsieur le baron, il en est temps encore, prenez ou laissez.

— Je prends, monsieur Blaireau.

— Et vous devez vous trouver satisfait : j'ai été modéré, très modéré.

Le baron eut un sourire que Blaireau surprit, mais dont il n'eut garde de se montrer offensé.

— Vous avez dû remarquer, monsieur le baron, que je ne parle point sur ce papier de la somme que vous aurez à payer chaque année pendant tout le temps que votre belle-sœur sera sous notre protection. Pour ce, vous porterez vingt-cinq mille francs à votre budget; ce n'est pas trop,

mais on s'arrangera pour que cela soit suffisant. Il y aura près de la folle, ne la quittant pas d'un instant, une femme, celle qui sera ici ce soir. C'est du dévouement, cela, monsieur le baron. Naturellement, un pareil dévouement doit être récompensé. J'aurai là un homme sûr, un gardien fidèle, un autre Cerbère grognant, montrant les dents, toujours prêt à mordre. Celui-ci a dû partir hier soir ou ce matin pour prendre possession de sa niche. Comme vous le voyez, je n'ai pas perdu une minute. Dans quelques jours, on aura tout préparé là-bas pour recevoir la pensionnaire.

Après-demain, le docteur Charronneau viendra la prendre ici; il ne la conduira pas à Auteuil, mais chez un de ses fidèles, qui demeure dans un petit village, à vingt-cinq lieues d'ici, sur la route de Paris à Strasbourg. On la gardera un jour ou deux, le temps de lui faire prendre un repos nécessaire, puis on fera une deuxième étape, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle arrive à destination. J'opère ainsi, monsieur le baron, par mesure de prudence. Vous devez comprendre que, dans la circonstance. nous ne pouvons nous servir des voitures publiques. Il faut que votre belle-sœur arrive à sa demeure secrètement, et que sa présence dans le pays ne soit pas même soupçonnée. Je me défie des gens curieux.

L'enfant viendra au monde. S'il meurt, nous le mettrons dans un trou profond, et tout sera dit. S'il vit, nous verrons; vous déciderez de son sort, monsieur le baron.

Voyons, ai-je autre chose à vous dire? Oui. Arrangez-vous pour que les domestiques restent ici jusqu'à l'heure du départ de leur maîtresse. Après cela, vous n'aurez plus à vous occuper de rien; vous pourrez fermer les portes de la villa, si cela vous convient, et rentrer à Paris où, j'en suis certain, vous êtes impatient de vous retrouver au milieu de vos amis et des agréables plaisirs de votre âge, dont vous êtes sevré depuis de longs mois.

Le baron rougit et se mordit les lèvres.

Blaireau l'avait deviné; profond observateur, il lisait jusqu'au fond de sa pensée; rien ne lui échappait. Sous tous les rapports, cet homme était son maître.

— Il y a votre note, monsieur Blaireau, reprit-il.

— Gardez-la. Inutile de vous recommander de ne pas la laisser traîner. Je vous conseille même, puisque vous savez ce qu'elle contient, de la détruire.

— Vous avez raison.

Et le baron jeta le papier dans les flammes du foyer.

— Cela vaut mieux, fit Blaireau.

— Quand dois-je vous remettre la somme?

— Oh ! je ne suis pas si pressé que ça ; nous nous reverrons. J'ai déjà reçu vingt mille francs : avec cela, on fait un bout de chemin.

— Pour les vingt-cinq mille francs, à payer chaque année, j'aurai à vous faire une reconnaissance.

— Nullement, monsieur le baron, pas d'écrit, jamais d'écrit, vous savez... Confiance réciproque, entière, illimitée. Je puis mourir, monsieur le baron ; il ne faut pas qu'on trouve chez moi rien de compromettant pour personne. Prudence ! prudence ! D'ailleurs, monsieur le baron, ajouta-t-il, avec son inimitable sourire, en auriez-vous l'intention, vous ne pourriez vous soustraire à votre engagement.

De Simaise sentit le coup de boutoir. Brutalement, Blaireau venait de lui dire : Je vous tiens, vous êtes en ma puissance !

Le faux docteur se leva, et, reprenant aussitôt son air austère :

— Monsieur le baron, dit-il, vous allez, s'il vous plaît, me reconduire jusqu'à ma voiture, avec la politesse et les égards que vous devez à mon caractère, à mon âge, à l'homme de science, à un membre illustre de la Faculté.

Le ventre en avant, s'appuyant sur sa canne, il passa gravement devant les domestiques, qui s'inclinèrent respectueusement devant le vénérable docteur.

Vers trois heures de l'après-midi, la femme annoncée par Blaireau arriva. Elle paraissait avoir trente-cinq ans ; elle était mise simplement, avait l'air réservé, modeste, honnête d'une personne réellement attachée à une maison de santé, où, pour soigner les pauvres malades, il faut tant de douceur, de patience et de bonté.

Hommes ou femmes, Blaireau savait choisir ses agents ; il ne confiait à aucun une mission avant de l'avoir mis sérieusement et longuement à l'épreuve.

Il n'attachait à sa fortune que des personnages tout à fait dignes de lui.

Aussitôt après avoir vu M. de Simaise, Mme Birette — c'est sous ce nom que la femme s'était fait annoncer, — Mme Birette prit près de la marquise la place de la femme de chambre.

— Vous êtes maintenant absolument libre, dit le baron à cette dernière ; mais, comme il est convenu avec vos camarades qu'ils ne partiront pas avant que le docteur soit venu chercher votre maîtresse, vous me ferez plaisir si vous voulez bien rester encore.

— Je n'ai rien à refuser à M. le baron, répondit l'Anglaise, souriant aussi gracieusement qu'elle le pouvait.

Dans la soirée, sur l'ordre du baron et sous ses yeux, on enferma

dans des malles le linge, les effets et les autres choses à l'usage de la marquise.

Le lendemain, il donna *campos* aux domestiques pour toute la journée. Ceux-ci, profitant de la permission qui leur était donnée de courir la pretantaine, s'en allèrent tous ensemble en partie de plaisir à Saint-Germain. Il ne leur vint pas à l'idée que M. le baron avait tout simplement voulu se débarrasser de leur présence.

N'avait-il pas, lui aussi, à préparer son déménagement? Et certes, ce n'était pas une petite affaire. On ne transporte pas des millions comme un colis ordinaire. Il passa la journée à peu près entière à clouer solidement des caisses, dans lesquelles il avait entassé l'or, les billets de Banque, les valeurs mobilières, et, sans honte ni scrupule, les bijoux donnés par son frère à sa femme.

Il est vrai, hélas! que la pauvre Lucy n'avait plus besoin de ces parures de perles, de diamants, de rubis, d'émeraudes. Ces objets de luxe, que tant de femmes désirent, envient, étaient devenus pour elle sans attraits comme sans valeur.

Enfin, le moment impatiemment attendu par le baron arriva.

Comme l'avant-veille, une voiture s'arrêta devant la grille de la villa. Ce n'était plus le coupé du docteur, mais une berline de voyage large, solide et légère en même temps. Le cocher était le même; seulement, au lieu d'un cheval, il en conduisait deux, deux magnifiques percherons, évidemment excellents trotteurs.

Les domestiques coururent au-devant du bon docteur Charronneau et l'escortèrent jusqu'au seuil de la maison, où l'attendait M. de Simaise.

— Monsieur le docteur, dit le baron, vous n'aurez pas à attendre; tout est prêt. Votre pensionnaire a mangé, il y a une heure, avec appétit, et elle a été chaudement habillée.

— Bon, bon, très bien, monsieur le baron.

Celui-ci donna un ordre.

Aussitôt les domestiques enlevèrent les malles, qui furent portées sur la berline, sous une bâche.

Un instant après, la marquise parut donnant le bras à la femme qui allait remplir près d'elle les fonctions de servante, de geôlière et bientôt celles d'accoucheuse. On la vit s'avancer calme, la douceur dans le regard, ayant l'air imposant et majestueux d'une jeune reine nouvellement couronnée.

Docile à la voix pateline de la dame Birette, elle se laissait conduire comme un enfant à qui l'on a promis un joujou depuis longtemps demandé.

En passant devant le baron, le faux docteur et ceux qui avaient été ses serviteurs, elle s'arrêta, les regarda sans les reconnaître, salua d'un mouvement de tête machinal et sourit. Mais il y avait dans ce sourire quelque chose de si triste, de si douloureux; sa physionomie eut, à ce moment, une expression d'angoisse si profonde, que le baron, les domestiques et Blaireau lui-même se sentirent vivement impressionnés.

On aurait dit que la malheureuse, devinant le sort qui l'attendait, demandait grâce à ses bourreaux. Hélas! sa destinée devait s'accomplir. La colombe était entre les serres des vautours.

Elle passa. Les autres la suivirent silencieusement. Quand elle sentit l'air vif sur son visage, au grand jour, dans le reflet pâle du soleil couchant, elle se rejeta en arrière avec une sorte d'effroi. On put croire un instant à une résistance. Il n'en fut rien. Jenny ayant pris son autre bras, elle marcha jusqu'à la voiture. Machinalement encore, et sans qu'on eût besoin de l'aider beaucoup, elle prit place dans la berline. La Birette s'assit à côté d'elle, et Blaireau sur le siège de devant, leur faisant face. La portière fermée, Blaireau baissa les stores des deux côtés.

Le cocher piqua légèrement les flancs des chevaux, et l'attelage partit à fond de train.

Au delà de Rueil, le jour commença à baisser. La route était solitaire. Lestement, le cocher de la berline se débarrassa de son chapeau galonné et de son manteau fourré, qu'il jeta dans le coffre de son siège; il remplaça le chapeau par une casquette de peau de loutre et le manteau par une humble limousine de roulier.

Deux heures après l'enlèvement de la marquise de Chamarande, la villa était déserte. Les portes et toutes les fenêtres, croisées et persiennes, étaient fermées.

Le valet de pied, la cuisinière et l'Anglaise étaient partis les premiers. Le baron et le cocher les suivirent de près. Ce dernier avait attelé les deux chevaux à la calèche. M. de Simaise emportait les millions. Et aucune voix, pas même celle de sa conscience, ne cria : Au voleur!

A Port-Marly, le lendemain, les commères disaient :

— Vous savez, la villa est fermée, plus personne.

— Un grand médecin de Paris est venu chercher la folle; mais ce n'est pas à la Salpêtrière ni dans une maison de santé de Paris qu'on va l'enfermer; elle a, paraît-il, un oncle en Angleterre qui la réclame.

— Le baron s'est très bien conduit; il a été pour cette fille d'une bonté... L'aimait-il, son frère, celui-là! Les domestiques l'ont vu pleurer, sangloter. Quel brave, quel excellent jeune homme!

— Comme on est trompé tout de même; je la croyais mariée, j'en

aurais mis ma main au feu... Et pas du tout. Ne nous fions jamais aux apparences.

— Ah! c'en était une effrontée, celle-là; ces femmes-là ne doutent de rien, se moquent de tout; elles ont une audace... Se faire appeler Mme la marquise, quel toupet!...

— Voilà où nous en sommes aujourd'hui : la cocotte tient le haut du pavé, elle a équipage, hôtel à Paris, château à la campagne; elle s'appelle baronne, comtesse, marquise, duchesse parfois, et monte même jusqu'au titre de princesse. Bah! quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. Le maire de son village lui rend hommage... Il est vrai que la cocotte, baronne, comtesse ou marquise, a fait don à la commune d'un tuyau de cheminée pour la mairie, d'une carte géographique pour l'école des garçons, et pour l'école des filles d'un volume intitulé : *Comment on comprend la morale et la dignité dans notre pays*, et d'un autre volume portant ce titre : *Traité de vertu.* Eh bien, voilà quelles sont nos mœurs.

— Elles sont propres, nos mœurs!

— Des fils de famille, des hommes mariés même se ruinent pour ces créatures-là.

— Sont-ils bêtes, les hommes!

— Ah! oui, ils le sont!

— Puisque c'est comme cela, il faut s'y faire. Hier, c'était une marquise pour rire qui nous éblouissait par son luxe insolent; demain, ce sera une baronne ou une comtesse du même tonneau. Ce sont ces filles impures qui nous éclaboussent en passant, nous autres honnêtes femmes.

Voilà quels étaient les propos tenus, les réflexions faites au sujet de la pauvre Lucy. Comme on le voit, les paroles du baron, répétées par les domestiques, avaient déjà porté leurs fruits.

La marquise fut, pendant quelques jours, l'objet de toutes les conversations. Des paroles indignées, du dédain, du mépris... Pas un mot de pitié. Le courant n'y était pas. Elle était folle. Qu'importe? On fut impitoyable.

Mais tout passe, tout s'oublie : on ne pensait déjà plus, au bout de deux semaines, à la pauvre Lucy, marquise de Chamarande.

XVI

COMMENT CLÉMENTINE DE VAUCOURT DEVINT BARONNE DE SIMAISE

Le baron de Simaise avait acheté un hôtel avenue des Champs-Élysées et meublé somptueusement ses appartements. Toutefois, il ne se pressait point de monter sa maison. Il n'avait encore que trois domestiques et se contentait, pour le moment, des deux chevaux et des voitures achetés par le marquis.

Il recevait peu, quelques amis seulement, des amis choisis. Il se montrait réservé, sa parole était celle d'un sage. Il portait ostensiblement le deuil de son frère, affectait une grande tristesse, une douleur vraie; il édifiait le monde. Rien à dire sur sa conduite; il semblait avoir renoncé pour toujours à toutes les folies qui le faisaient acclamer autrefois par les viveurs de Paris.

Il suivait les conseils de Blaireau. Celui-ci avait dit:

— Pour commencer, monsieur le baron, pas de bruit, pas d'éclat; veillez sur vous, prenez garde!

Si grande hâte qu'il eût de jouir complètement de sa fortune, iniquement acquise, il se modérait, mettait un frein à ses ardeurs. C'est le monde, maintenant, qu'il fallait tromper. Il y réussit. Il s'arrangea de façon à ne pas attirer trop l'attention sur lui, et il n'eut qu'à se féliciter des conseils de Blaireau, car on s'étonna à peine du changement survenu dans sa fortune.

En effet, ceci passa à peu près inaperçu, comme tant de choses dans la grande ville.

Le baron n'en continuait pas moins à être prudent; il ne faisait un pas en avant qu'après s'être bien assuré qu'il posait le pied sur un terrain solide; constamment il se tenait sur la défensive.

Malgré tout, sa conscience n'était pas tranquille; il lui semblait entendre autour de lui comme une rumeur menaçante, et il sentait qu'il



Clémentine n'avait plus que ses enfants à aimer en ce monde (page 526).

faudrait peu de chose pour qu'il fût englouti dans un effroyable effondrement.

Voilà pourquoi sa conduite, en apparence du moins, était exemplaire, pourquoi il se montrait modeste, réservé, parlant peu, s'observant, évitant avec soin qu'on fît du bruit autour de son nom.

Trompés, eux aussi, ses anciens amis, les viveurs, le dédaignèrent, l'abandonnèrent; ils ne le trouvaient plus digne d'occuper une place parmi eux. C'est ce que voulait le baron. En revanche, du côté des honnêtes gens, il s'acquit de nombreuses sympathies; c'est ce qu'il voulait aussi.

Ami du marquis de Presles, présenté par lui dans les salons du meilleur monde et les mieux fréquentés, il fut très bien accueilli partout.

Beau garçon, élégant, distingué, esprit subtil, parlant peu, mais bien et juste; l'air un peu timide, un peu embarrassé, empressé auprès des dames, des vieilles surtout, il devint vite leur favori et elles eurent pour lui d'aimables minauderies, d'adorables prévenances.

Le baron continuait de jouer délicieusement la comédie.

On se disait et on se répétait à l'oreille :

— C'est le baron de Simaise; il est fort bien, ce jeune homme; vous avez peut-être connu son père, qui a fait beaucoup parler de lui dans un temps; c'était un joueur, un débauché : il a dévoré sa fortune. Son fils serait obligé, aujourd'hui, de travailler pour vivre, s'il n'avait pas eu un frère aîné, lequel était allé faire sa fortune en pays étranger; il est mort il y a quelques mois, laissant tout ce qu'il possédait au jeune baron, quelque chose comme deux ou trois millions, dit-on.

— C'est joli.

— Jeune, bien posé, beau garçon, bon enfant, excellente conduite, riche, un beau nom, le baron n'est pas à dédaigner, surtout en ce temps-ci, où nos jeunes filles trouvent si difficilement à se marier. Eh bien, nous marierons le baron; du reste, il ne demande pas mieux. C'est toujours amusant de marier les autres.

Un jour, la duchesse douairière de Corgirnon dit au baron :

— Monsieur de Simaise, voulez-vous vous marier? Ne riez pas, monsieur, c'est sérieux, très sérieux.

— En ce cas, soyons graves, madame la duchesse; mon Dieu, je me marierais volontiers; mais il faudrait pour cela qu'une jeune fille me plût d'abord, et qu'elle voulût de moi ensuite.

— Croyez-vous cela impossible, baron?

— Non, sans doute; mais jusqu'à présent...

— Vous connaissez Mlle de Vaucourt?

— J'ai eu l'honneur de danser deux ou trois fois avec elle, chez vous, madame la duchesse.

— Est-ce qu'elle ne vous plaît pas ?

— Je serais bien difficile : M[lle] de Vaucourt est charmante sous tous les rapports.

— Eh bien, voulez-vous l'épouser ?

— Pardon, madame la duchesse, mais...

— Quoi ?

— Est-ce que vous croyez que M[lle] de Vaucourt...

— Vous acceptera ? Oui, je le crois. Écoutez : Clémentine de Vaucourt est orpheline, sans famille, comme vous, et sa fortune est à peu près égale à la vôtre. C'est une bonne et excellente enfant, douce, aimante, nature exquise ; je ne lui connais pas un défaut, et je vois en elle les qualités les plus rares et les meilleures. Inutile de vous parler de ses avantages physiques, vous l'avez vue, vous la connaissez. Elle a été élevée dans un pensionnat de premier ordre ; elle est fort instruite.

Son tuteur, un vieillard, qui n'est même pas son parent, désire vivement la marier, car il craint de s'en aller d'un moment à l'autre. Actuellement, l'avenir de sa pupille l'inquiète. D'autre part, Clémentine ne se plaît pas beaucoup dans ce milieu froid, sévère, triste, où elle est forcée de vivre ; elle s'ennuie.

Qu'un mari se présente, et elle le prendra aussitôt, pourvu, cependant, qu'il lui plaise et qu'il soit digne d'elle.

Baron, vous êtes le mari qui convient à Clémentine de Vaucourt.

— Vous pensez cela, madame la duchesse, répliqua de Simaise en souriant ; mais M[lle] de Vaucourt ne partage peut-être point votre bonne opinion sur ma personne ?

— C'est ce que nous verrons. Voulez-vous, oui ou non, que je m'occupe de votre mariage ?

— En vérité, madame la duchesse, je ne saurais être trop sensible à l'intérêt que vous me portez.

— Vous le méritez, baron. Ainsi, c'est dit ?

— Oui, madame la duchesse.

— Dès demain je verrai Clémentine et son vieux tuteur.

Les choses marchèrent vite. Il n'est telle qu'une vieille femme pour mener rondement une affaire matrimoniale, arrêter les « mais » et briser les empêchements qui pourraient se présenter.

Sachant que son tuteur tenait à la marier, désireuse de sortir de l'atmosphère lourde, soporifique, dans laquelle elle vivait, séduite d'ailleurs par l'extérieur agréable du baron, dont on ne cessait de lui dire le

plus grand bien, Mlle de Vaucourt l'accepta en fermant un peu trop les yeux.

Six semaines plus tard ils étaient mariés.

La lune de miel fut délicieuse. Le baron, se contraignant encore, était le modèle des époux, et Clémentine, pensant que cela durerait toujours, envisageait l'avenir sous ses plus riantes couleurs. Le mariage de convenance était devenu pour elle, désormais, un mariage d'amour. Elle aimait son mari, ne se doutant guère, la pauvre jeune femme, que le baron, être dépravé, manquant de sens moral et profondément égoïste, n'avait jamais aimé que sa personne et le plaisir.

Tout alla assez bien jusqu'à la naissance du premier-né, que la baronne mit au monde neuf mois et quelques jours après son mariage.

Alors, tout à coup, chez le baron, le changement fut complet, radical. Loin de lui imposer de nouveaux devoirs, la naissance de son fils sembla, au contraire, l'affranchir de tous les autres. Il ne connut plus d'entraves. Trop longtemps il avait refoulé en lui tous ses désirs, toutes ses pétulantes ardeurs ; trop longtemps il s'était dompté ; il ne pouvait plus se contenir. C'était un torrent de passions, prêt à déborder, sautant par-dessus toutes les digues. Le volcan grondait sourdement, annonçant une éruption violente, terrible.

— Vous n'avez plus rien à craindre, maintenant, lui avait dit Blaireau ; vous vous êtes créé des relations puissantes, nul ne songera désormais à vous chicaner sur n'importe quoi. Tout vous est permis. La fortune de votre femme empêchera qu'on regarde de trop près dans la vôtre. Clémentine de Vaucourt vous couvre de son égide. Vous êtes riche, vivez en homme riche. Recevez, donnez des fêtes : vous avez le droit d'avoir le train de maison qui vous plaira et de jouir de la vie en jouissant de la fortune.

Le baron n'avait plus la bride au cou ; il se lança à corps perdu dans le tourbillon, sans mesure, sans retenue, faisant danser les louis d'or, les billets de mille. Ce fut un vertige, un ouragan d'extravagances.

Dix domestiques obéissaient à ses ordres. Il avait quinze chevaux dans son écurie et des voitures de tous les modèles. On parlait partout de ses merveilleux attelages. Au bois, il faisait sensation. Il laissait loin derrière lui les équipages du vieux faubourg. Les gros financiers n'essayaient pas de lutter de luxe avec lui. Il éclipsait les hauts personnages le plus en vue.

Membre du Jockey-Club, il faisait courir ; on citait ses paris. Il était l'homme du jour, un lion de Paris, lion à tous crins.

Il ne se contenta pas d'une maîtresse, il en eut plusieurs. Où allait-il

les chercher? Partout où l'on trouve ces Circés parisiennes : à l'Opéra, au foyer de la danse, dans les antres du monde interlope, dans certaines salles publiques tapageuses, dans les coulisses des théâtres, jusque sur l'asphalte des boulevards.

D'abord, par un reste de pudeur, il ne se montra pas en public avec ces femmes qu'il couvrait de soie, de bijoux, gorgeait d'or, payant cher leurs caresses excitantes ; mais cela manquait à sa sotte vanité et il finit par se moquer du qu'en dira-t-on, par jeter au vent de la honte le dernier lambeau de sa dignité d'homme du monde.

Dès lors, on le vit s'afficher publiquement, au bois, aux courses, au théâtre, partout, tantôt avec une courtisane, tantôt avec une autre, mais disant toutes ce qu'elles étaient et ce qu'elles valaient par leur tenue, leurs regards effrontés, leurs toilettes tapageuses, la forme provocante de leurs chapeaux, leurs poses lascives.

Il s'amusait de cela, le misérable, ne voyant pas avec quel dégoût se détournaient de lui certaines personnes qui, naguère encore, lui tendaient la main.

A grand fracas il descendait les Champs-Élysées, insultant ainsi sa femme, en passant sous ses fenêtres.

Abandonnée, méprisée, grossièrement offensée, lâchement insultée, la baronne gémissait, et, en secret, fuyant les regards de ses serviteurs, qui la plaignaient, elle dévorait ses larmes.

Après Raoul, Henriette était née. Clémentine n'avait plus que ses enfants à aimer au monde; descendue du faîte où ses rêves, aux premiers jours de son mariage, l'avaient placée, n'ayant plus et ne pouvant plus avoir du côté de son mari aucune illusion, toute sa vitalité se concentra dans l'amour maternel : les deux chers petits êtres étaient sa consolation; ils calmaient ses révoltes intérieures; pour eux, à cause d'eux, elle restait sous le toit conjugal, souffrait sans se plaindre, ne jetait pas à la tête de l'indigne son mépris et son dégoût. Près de ses enfants, elle puisait la résignation et la force.

XVII

CHARLES CHEVRY ET ZÉLIMA

On avait appris le naufrage du *Téméraire* à Batavia, un mois environ après l'épouvantable catastrophe.

« Le bâtiment s'est échoué, disait-on, et, sauf deux matelots qu'on a eu le bonheur de recueillir en mer, l'équipage tout entier a péri. »

En proie à une douleur facile à comprendre, car il avait pour le marquis de Chamarande, son protecteur, son ami, une affection sincère, un dévouement absolu, Charles Chevry écrivit aussitôt au baron de Simaise, lui demandant si l'affreuse nouvelle arrivée jusqu'à lui était exacte; si, enfin, M. le marquis de Chamarande, passager à bord du *Téméraire*, avait trouvé la mort dans les flots de l'Océan. Zélima, de son côté, et en même temps, avait adressé à Lucy une lettre émue, pleine de tendresse.

Charles Chevry reçut, dans le délai voulu, datée de Paris, la réponse du baron. Celui-ci lui confirmait la perte du *Téméraire* et lui annonçait que, en effet, et malheureusement, son pauvre frère était du nombre des morts.

Charles Chevry le savait déjà par les journaux de France qu'on recevait à Batavia. Mais ce qui l'étonna singulièrement, c'est que M. de Simaise ne disait rien dans sa lettre concernant la marquise.

Cependant, après réflexion, il se dit :

— Il n'a pas cru devoir me donner des nouvelles de sa belle-sœur, Mme la marquise ayant à répondre à la lettre de Zélima.

Charles et Zélima attendirent anxieusement la lettre de la marquise, qui ne vint pas.

Après deux mois écoulés, très inquiet, las d'attendre, Charles Chevry écrivit de nouveau au baron de Simaise.

Cette fois, pas de réponse.

Il écrivit une seconde lettre, puis une troisième.

Toujours pas de réponse.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandait Chevry; je ne comprends pas.

— Il est arrivé malheur à ma chère, à ma bonne Lucy... Ah! peut-être est-elle morte aussi! disait Zélima en pleurant.

— Si cela était, répondait Charles, s'efforçant de rassurer sa femme, nous le saurions, M. le baron de Simaise aurait été plus empressé à nous écrire, à répondre à nos lettres.

En réalité, Charles Chevry ne savait que penser, ni quoi imaginer.

— Voilà, se disait-il, nous sommes de petites gens, nous. On nous dédaigne, on ne veut plus même se donner la peine de nous écrire. Et pourtant, ici, mandataire de M. le marquis, j'ai à m'occuper des intérêts de Mme la marquise.

Le baron ne savait pas cela; il ignorait absolument que sa belle-sœur avait encore des millions à Batavia, participant aux fructueuses opérations d'une importante maison de commerce. Son frère, avant de s'embarquer sur *le Téméraire*, avait négligé de l'instruire exactement de ses affaires, et Charles Chevry, dans ses lettres, n'avait pas cru devoir mêler les choses d'argent avec celles du cœur.

— Pourtant, se disait encore le brave Chevry, Mme la marquise aimait beaucoup Zélima; pourquoi l'aurait-elle si vite et si complètement oubliée? Eh bien, non, je ne comprends pas!... Il y a là quelque chose que je ne puis deviner; oui, il y a quelque chose.

Il aurait pu écrire, en France, à un des correspondants de la maison pour le prier de prendre des informations et de les lui transmettre. Le moyen était facile à employer. Il ne voulut pas s'en servir. Cela lui répugnait. On agit ainsi quand on a un doute sur quelqu'un, quand on veut s'assurer, par exemple, qu'il est solvable; c'est une sorte d'enquête peu flatteuse pour celui qui en est l'objet.

— Plus tard, plus tard, nous verrons, se dit Chevry.

Au commencement de l'année 1850, les associés de l'ancienne maison Philippe de Villiers et Cie, dont les affaires étaient de plus en plus brillantes et prospères, créèrent une succursale au Bengale, à Calcutta, voulant étendre encore leurs opérations, et offrirent à Charles Chevry la gérance du nouveau comptoir.

Le jeune homme accepta avec plaisir. Outre les avantages qu'il allait trouver dans sa nouvelle position, sa part dans les bénéfices devenant plus forte, il y avait la joie, le bonheur de Zélima, retournant dans sa belle patrie où naissent, sous un ciel pur et les chaudes caresses du soleil, les plus belles fleurs du monde.

Pendant trois ans et demi, Charles Chevry dirigea la maison de



La villa est plus loin, monsieur, toujours en suivant le bord de l'eau (page 536).

Calcutta avec une prudence, une activité, une aptitude, une entente des affaires, qui lui donnèrent vite un renom et une prospérité qui rivalisait avec celle de la maison mère. Les associés n'eurent qu'à s'applaudir de leur création et surtout d'avoir choisi Charles Chevry pour les représenter, Charles Chevry à qui ils devaient certainement d'avoir réussi dans leur entreprise.

Aussi furent-ils surpris et même peinés, lorsque le gérant leur

annonça son intention de se retirer, en les priant de lui donner un successeur.

Après avoir été trop longtemps oublié dans les bureaux, Charles Chevry était enfin sorti de l'impasse, grâce à la main que le marquis de Chamarande lui avait tendue. Depuis, il avait travaillé plus encore qu'auparavant; mais le succès était venu le récompenser; il avait récolté les fruits de son travail et de son intelligence.

Il possédait cinq cent mille francs.

— Avec cela, dit-il à Zélima, on peut vivre très à son aise dans n'importe quelle contrée du monde, même à Paris, la ville où l'on dépense le plus. D'ailleurs, plus tard, si cela me convient, comme je suis jeune encore et que j'ai besoin d'activité, je ferai quelque chose. J'ai suffisamment prouvé que je m'entends aux affaires commerciales pour trouver facilement en France une association. Car, ma douce Zélima, nous allons quitter ton pays; c'est en France, dans ma patrie, à moi, que je vais te conduire. Ah! j'ai hâte de la revoir, ma belle France, de la revoir et de te la faire connaître, ma Zélima. Tu es contente, n'est-ce pas?

— Oui, Charles, oui; partout où tu vas, je vais; partout où tu voudras aller, j'irai. Je veux te suivre partout, ne te quitter jamais, jamais!

La France, la France, continua-t-elle, laissant échapper un soupir, j'y suis souvent par la pensée.

— Moi aussi, Zélima; tous deux nous pensons à ta bienfaitrice, à l'enfant qu'elle a mis au monde. Allons, bientôt tu reverras ta chère Lucy.

Le successeur était arrivé, avait pris possession du comptoir. Charles et Zélima étaient prêts à quitter Calcutta : ils attendaient, pour s'embarquer, le premier navire en partance.

Mandataire du marquis de Chamarande, Chevry avait réglé les comptes de son mandant avec les associés et successeurs de Philippe de Villiers. Ceux-ci, le terme échu, avaient versé quatre millions et demi entre les mains de Chevry, contre quittance. Cette somme énorme avait été versée immédiatement par le mandataire dans la caisse de la banque de Batavia, succursale importante de la grande et célèbre maison de banque Van Ossen et fils d'Amsterdam.

Charles Chevry et sa femme prirent passage à bord d'un bâtiment de la compagnie des Indes, qui devait faire escale dans un port de Hollande. Le jeune homme avait choisi ce navire de préférence à un autre, parce qu'il désirait se rendre tout d'abord à Amsterdam, afin d'avoir un entretien avec M. Van Ossen au sujet du capital versé par lui à la banque de Batavia.

On arriva en Hollande sans avoir eu trop à souffrir de la mer Bien

qu'elle fût enceinte de plusieurs mois, Zélima supporta très bien la fatigue de la longue traversée.

Le vieux banquier Van Ossen, qui avait connu le marquis de Chamarande, ayant été l'ami intime de Philippe de Villiers, reçut cordialement le visiteur, lui disant que le capital encaissé à Batavia serait à sa disposition aussitôt qu'il le voudrait.

— Ainsi, demanda Chevry, cette somme ne vous a pas encore été réclamée par Mme la marquise de Chamarande?

— La marquise? fit le banquier très surpris.

Il ignorait que le marquis se fût marié.

Charles Chevry lui apprit comment Paul de Chamarande avait épousé, à Batavia, Lucy Glandas, créole anglaise et pupille de Philippe de Villiers; il apprit également au banquier le départ du marquis et de la marquise pour la France; le retour du marquis à Batavia, après la mort de M. de Villiers; les arrangements pris avec les associés, ceux-ci l'acceptant, lui, Chevry, pour mandataire du marquis.

— Où est maintenant la marquise? demanda le banquier.

— Je l'ignore absolument; elle habite à Paris, je suppose.

Le banquier secoua la tête.

— Cela m'étonnerait, répondit-il; je vais souvent à Paris, j'y reste des mois, je connais à peu près toutes les personnes qui ont un nom, un titre, une fortune, et je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût à Paris une marquise de Chamarande. Mais comment se fait-il que, ayant en mains, à Batavia, les intérêts de la veuve, vous n'ayez pas été en correspondance avec elle?

— Ma femme, dont Mme la marquise a été pendant des années la protectrice, ma femme et moi avons écrit plusieurs lettres. Ma femme n'a reçu qu'une seule réponse, antérieure à la mort de M. le marquis. Mme la marquise lui annonçait qu'elle serait bientôt mère, lui parlait de son bonheur et lui faisait la description de l'habitation qu'elle occupait près de Paris, à Port-Marly. J'ai reçu également une seule réponse, me disant, ce que je savais déjà, que M. le marquis avait péri en mer. Depuis, plus rien. Voyant cela, ma femme et moi nous avons cessé d'écrire.

— C'est bien singulier.

— Oui, monsieur, c'est étrange; et depuis longtemps je suis assailli par toutes sortes de craintes. Et pourtant, si Mme la marquise était morte, son beau-frère, qui a répondu à ma première lettre, aurait pris la peine, je pense, de m'instruire de ce nouveau malheur.

— Ah! Paul de Chamarande avait un frère?

— De mère seulement. La mère de M. le marquis s'était remariée.

— Comment appelez-vous ce frère?

— Le baron de Simaise.

— Le baron de Simaise ! exclama le banquier.

— Vous le connaissez?

— Oh ! pas intimement. Je crois l'avoir vu une ou deux fois. Il est connu, très connu, le baron de Simaise; il se fait à Paris un grand bruit autour de son nom : tout le monde parle de lui, de son train de maison, de ses chevaux, de ses équipages, de ses maîtresses...

— Ce baron de Simaise ne peut pas être le frère de M. le marquis de Chamarande, monsieur.

— Pourtant, répliqua le banquier en souriant, je ne crois pas qu'il puisse y avoir à Paris deux barons portant le même nom.

— Le père du baron de Simaise, frère de M. le marquis, avait mangé toute sa fortune ou à peu près; son fils était pauvre.

— Vous êtes sûr de cela?

— Absolument sûr, monsieur.

— Ah ! fit le banquier, fronçant ses épais sourcils gris.

— Je vous en prie, monsieur, ne me cachez pas votre pensée, dit Charles Chevry, visiblement ému.

— Mon Dieu, je ne sais que vous dire... Le baron de Simaise a épousé une femme charmante et riche, qu'il ne rend pas heureuse. Heureuse, elle ne saurait l'être, vu la conduite dissipée, pour ne pas dire plus, de son mari. Mais, avant son mariage, c'est-à-dire quelques mois après la mort du marquis de Chamarande, il était déjà puissamment riche. Il avait acheté cinq ou six cent mille francs et fait meubler splendidement son hôtel, — de l'avenue des Champs-Élysées.

— Oh ! fit Charles Chevry, se frappant le front sous lequel venait de jaillir une idée subite.

Il était devenu très pâle et tremblait nerveusement.

— Eh bien, monsieur Charles Chevry? interrogea le banquier.

— Vos paroles viennent de m'éclairer, monsieur. Je comprends enfin pourquoi mes lettres et celles de ma femme sont restées sans réponse. Mme la marquise de Chamarande a été victime de quelque noire infamie.

— Monsieur Chevry, je pense comme vous : si le baron de Simaise était réellement sans fortune lors de la mort de son frère, il s'est emparé par fraude ou par violence des deniers de la veuve et de l'orphelin. Mais nous n'avons pas le droit de porter un jugement téméraire. Avant tout, il faut savoir.

— Je saurai, monsieur, je saurai, je vous le jure !

L'entretien se prolongea encore un instant, et il fut convenu, entre

Charles Chevry et le banquier, que le capital resterait dans les caisses de la banque, participant à toutes les opérations financières, jusqu'à ce qu'il soit réclamé directement par la marquise de Chamarande.

— Autrement, monsieur Chevry, ajouta M. Van Ossen, je ne remettrai la somme, augmentée des bénéfices de participation capitalisés, qu'en vos mains propres; car en définitive, monsieur Chevry, dans cette affaire, je ne connais que vous.

Dès aujourd'hui, je vais ouvrir au grand livre de la banque le compte Chamarande-Chevry. J'écrirai de ma main, sur le livre cerclé d'or, ce qui vient d'être arrêté entre nous, monsieur, et nous le signerons, mon fils et moi. Ce livre, dont je vous parle, monsieur Chevry, et que voilà, seul, dans son casier, est le mémorial de notre maison; ce sont les archives d'honneur des Van Ossen, qui sont écrites sur ces pages. Ici, les engagements pris se transmettent comme l'honneur, de père en fils, depuis bientôt deux siècles.

Je puis mourir bientôt, car je touche à ma quatre-vingt-huitième année; mon fils, mon successeur désigné, a soixante-quatre ans, c'est presque un vieillard; mais le jour où il prendra ma place, son fils aîné aura la sienne. Il en est toujours ainsi : le fils succède au père et continue la tradition, et les engagements pris par ceux qui ont disparu sont remplis scrupuleusement par ceux qui restent. C'est assez vous dire, n'est-ce pas? que, serait-ce dans dix ans, dans vingt ans, nos conventions seront exécutées dans leurs termes précis.

Vous rendez-vous directement en France, monsieur Charles Chevry?

— Non, monsieur, pas directement; je vais d'abord passer à Londres, mais je compte bien être à Paris dans huit ou dix jours.

— Vous ne tarderez pas à me donner des nouvelles?

— Aussitôt que j'aurai appris quelque chose de certain au sujet de Mme la marquise de Chamarande, je m'empresserai de vous écrire.

— Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être prudent, monsieur Chevry; vous vous chargez d'une tâche difficile et extrêmement délicate; prenez bien vos précautions; cherchez à savoir, mais n'allez pas trop vite, ne brusquez rien; évitez surtout de vous heurter à une force qui pourrait vous briser. Il me paraît clair comme le jour, qu'afin de pouvoir s'emparer de la fortune du marquis, le baron de Simaise a fait disparaître la marquise. Par quel moyen? comment a-t-il pu réussir? Je ne puis le deviner. Mais vous découvrirez la vérité, je l'espère.

— Qui sait si cet homme n'a pas tué sa belle-sœur?

— Tout est possible, monsieur. Toutefois, je ne puis admettre l'hypothèse d'un pareil crime. On ne tue pas si facilement que cela en France.

Non, le baron de Simaise a pris un autre moyen pour se débarrasser de sa belle-sœur. Il la tient cachée, enfermée quelque part, peut-être dans une maison d'aliénées. On a vu cela plus d'une fois, monsieur Chevry.

— Mais l'enfant, monsieur?

— Si l'enfant existe, vous aurez à le chercher comme la mère; je vous le répète, vous allez entreprendre une tâche difficile et je ne saurais trop vous recommander la prudence. Ne vous occupez pas trop de l'enfant, d'abord; commencez par chercher la mère. Quand vous saurez ce qu'elle est devenue, où elle se trouve, vous pourrez demander hardiment au baron : Où est l'enfant?

A Port-Marly, où la jeune femme a demeuré, on vous donnera peut-être des renseignements; dans tous les cas, on vous apprendra quelque chose de ce qui s'y est passé.

— Ne me conseillez-vous pas de m'adresser immédiatement au préfet de police?

— Non. Ce serait dénoncer le baron de Simaise, l'accuser d'un crime monstrueux.

— Eh! qu'importe?

— Assurément, il ne mérite aucune pitié; mais il y a près de lui une noble jeune femme, deux enfants, trois innocents!... Commencez par chercher, monsieur Chevry, discrètement, adroitement, avec patience. Si, après avoir tout fait, vous ne trouvez pas, si le terrain vous manque, alors, alors seulement, y étant forcé, vous réclamerez la marquise aux magistrats du parquet de Paris.

— Vous avez raison, monsieur, il y a la mère et ses enfants, trois innocents!... Je suivrai vos conseils.

Les deux hommes n'avaient plus rien à se dire.

M. Van Ossen reconduisit Charles Chevry jusqu'à la grille de son hôtel.

— Allons, bon courage et bonne chance! dit le vieillard; j'attendrai impatiemment votre première lettre.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Trois jours après, Charles Chevry et Zélima étaient à Londres. Ils y restèrent deux jours seulement, le temps de visiter sommairement la ville, et de placer leur petite fortune chez un banquier de la compagnie des Indes, que Charles Chevry avait connu à Calcutta et avec lequel il était en relations d'amitié.

Ils prirent le paquebot à *London-Bridge*, firent rapidement la traversée de la Manche et arrivèrent enfin à Paris, où ils descendirent à l'hôtel du Havre.

XVIII

VISITE A LA VILLA DE PORT-MARLY

Charles Chevry s'était juré à lui-même de ne pas prendre un jour, un instant de repos, avant d'avoir découvert ce qu'était devenue la femme de son bienfaiteur. Ainsi fit-il.

Le lendemain de son arrivée à Paris, il se leva au premier bruit qu'il entendit dans l'hôtel, c'est-à-dire vers sept heures du matin. Tout en s'habillant, il sonna le garçon et le pria de lui trouver immédiatement une voiture de remise attelée d'un bon cheval.

Vingt minutes après, le garçon vint prévenir le voyageur que la voiture l'attendait à la porte de l'hôtel.

Zélima, fatiguée, courbaturée, était restée couchée.

Charles l'embrassa, en lui disant :

— Je serai, je pense, de retour avant midi ; repose-toi bien en m'attendant. Si tu te sens assez forte dans l'après-midi, quand nous aurons bien déjeuné, nous ferons une première promenade en voiture dans la ville.

Il sortit.

— Où allons-nous, bourgeois? lui demanda le cocher.

— A Port-Marly. Vous connaissez le chemin?

— Bien sûr, que je le connais. L'avenue des Champs-Élysées, l'avenue de Neuilly et toujours tout droit par Courbevoie, Nanterre, Rueil et Bougival.

Le cheval, jeune encore, était bon coureur. Il fit le trajet en moins de deux heures.

Charles Chevry descendit de voiture au bord de la Seine, devant la boutique d'un pêcheur marchand de vin. Une femme s'avança sur le seuil de la porte.

— Madame, lui dit-il, je vous serais obligé de vouloir bien m'indiquer la villa des Ormes?

La débitante sortit de la maison.

— La villa est plus loin, monsieur, toujours en suivant le bord de l'eau. Vous voyez devant vous ces grands arbres?

— Parfaitement.

— Eh bien, ce sont les ormes de la villa.

— Est-elle habitée en ce moment?

— Non, monsieur. Les personnes qui demeurent aux Ormes l'été retournent à Paris à la fin de septembre. Cependant, si ce n'est pas M. et Mme Legrand que vous voulez voir, vous trouverez à la villa le jardinier et sa femme qui, peut-être, pourront vous répondre.

Chevry remercia l'obligeante cabaretière et se rendit pédestrement à la villa.

Il avait encore dans la mémoire la description de l'habitation faite par Lucy dans l'unique lettre qu'elle avait écrite à Zélima. Il reconnut facilement la maison; il vit les grandes pelouses, les bosquets, la serre, la source jaillissante, la petite rivière anglaise. Il sonna à la porte de service.

Ce fut le jardinier qui vint lui ouvrir.

— Mon brave homme, dit Chevry, je m'adresse à vous dans l'espoir que vous pourrez me donner certains renseignements.

— Si je le peux, monsieur, je suis tout à votre service.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes le jardinier de cette belle propriété?

— Je suis ici depuis deux ans.

— Ah! depuis deux ans seulement. Les renseignements que je désire concernent des personnes qui ont habité ici, en 1848, pendant une partie de l'année.

— Je vois, je vois... il s'agit d'une certaine marquise.

— Précisément.

— J'ai entendu parler de ça, monsieur, mais si vaguement... Je ne pourrais certainement pas répondre à vos questions... Voyez-vous, pour être bien renseigné, il faudrait vous adresser à l'ancien jardinier, celui qui était ici du temps de la fameuse marquise.

Ce mot « fameuse, » prononcé avec un accent dédaigneux, perça l'oreille de Chevry comme un coup de poinçon. Pourtant, se rappelant les recommandations de M. Van Ossen, il se contint.

— Où le trouver, ce jardinier? demanda-t-il.

— Il est toujours à Port-Marly. Bien qu'il ne soit plus en maison, il n'a pas quitté le métier : il fait des jardins pour les uns, pour les autres. Dame, vous savez, monsieur, quand on n'a pas de rentes, il faut qu'on travaille.



C'était à Blaincourt, dans un vieux manoir en ruines (page 541).

— C'est juste. Maintenant, mon brave homme, je vous prie de m'indiquer la demeure de l'ancien jardinier.

— Le père Vincent reste assez loin d'ici, en montant vers Marly-le-Roi. Une petite maison au milieu des champs; c'est difficile à trouver, quand on ne connaît pas. Mais, au fait, si vous le voulez, je l'enverrai chercher.

— Ce serait fort gracieux de votre part.

Le jardinier appela un gamin d'une dizaine d'années qui jouait dans l'allée, sur le sable, avec un gros chien de Terre-Neuve. L'enfant laissa l'animal et accourut près de son père.

— Tu sais où reste le père Vincent, le vieux jardinier?

— Oui, papa.

— Tu le trouveras probablement chez lui, car en ce moment il n'est guère occupé. Tu lui diras qu'un monsieur le demande et tu reviendras ici avec lui. Surtout ne t'amuse pas à gaminer sur ton chemin.

— Non, papa.

Le gamin partit en courant. Il revint, au bout de vingt minutes, amenant le vieux jardinier.

Quand Charles Chevry lui eut dit ce qu'il attendait de lui, le père Vincent prit la parole.

Il parla de ses anciens maîtres en homme qui les avait bien connus. Le marquis était très froid, il n'adressait presque jamais la parole à un domestique; c'est dans le jardin, avec lui, le père Vincent, qu'il causait un peu.

D'ailleurs, il ne s'occupait de rien dans la maison, pas plus que la dame, qui ne parlait pas le français. C'est M. le baron de Simaise qui commandait, ordonnait; il était tout. On ne connaissait que lui, on n'obéissait qu'à lui, il était le maître. Mais quel bon, quel excellent maître!

Le père Vincent fit longuement l'éloge du baron, sans remarquer le front assombri et les mouvements d'impatience de son auditeur. Enfin, il raconta comment, tout à coup, on avait appris à la villa, après la mort du marquis, que la dame était devenue folle, — il évitait de dire la marquise. — Il parla ensuite du grand médecin, envoyé par l'oncle de la dame, qui est Anglais et demeure à Liverpool; de la stupéfaction, de la surprise des autres domestiques en apprenant que la dame n'était pas mariée. Il dit comment la folle, qui n'était pas plus marquise que lui, le père Vincent, n'était marquis, avait été emmenée par le célèbre médecin pour être conduite en Angleterre. Il était là, présent, bien qu'il eût été congédié plusieurs jours auparavant; il avait vu partir la folle.

On comprend combien durent être douloureuses les impressions de Charles Chevry en écoutant cet homme, racontant simplement, naïvement, avec conviction, ces choses monstrueuses qu'il croyait vraies, et quels efforts il dut faire sur lui-même pour ne pas laisser éclater son indignation, la colère qui grondait sourdement en lui. Pâle, frémissant, les dents serrées, il eut la force et le courage d'écouter jusqu'au bout, sans interrompre. D'ailleurs, ce récit l'instruisait. Il avait voulu savoir, il savait. Le doute n'était plus possible. Le baron de Simaise était un

voleur, et, pour voler, il n'avait pas reculé devant un autre crime, un crime horrible! La trame ourdie contre la malheureuse marquise, pour la faire disparaître, était dévoilée.

Au bout d'un instant, faisant appel à sa volonté, se raidissant, il parvint à calmer son agitation.

— N'était-elle pas enceinte? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, et tout près d'accoucher.

— Et elle était folle?

— Oui, monsieur, folle!

— Êtes-vous bien sûr de cela?

— Dame, monsieur, il faut bien le croire, puisque le médecin des fous a déclaré qu'elle devait être enfermée.

— Et vous croyez qu'on l'a emmenée en Angleterre?

— Oui, monsieur, près de son oncle; je savais le nom de cet oncle; mais, depuis le temps, je l'ai oublié.

— Et le nom du médecin?

— Je l'ai oublié aussi; mais je crois me rappeler qu'il a une maison de santé à Auteuil; c'est là, d'abord, que la dame a été enfermée avant de partir pour l'Angleterre.

— Savez-vous encore autre chose?

— Je vous ai dit, monsieur, tout ce que je sais.

Charles Chevry comprit qu'il n'en apprendrait pas davantage à Port-Marly, et qu'il perdrait un temps précieux à interroger d'autres personnes.

Il remercia les deux jardiniers, leur mettant un louis dans la main, appela le petit garçon, à qui il donna une pièce de cinq francs, rejoignit sa voiture et reprit aussitôt la route de Paris.

— Ah! le misérable, l'infâme! se disait-il; est-il possible qu'il y ait sur la terre de pareils scélérats et que Dieu les laisse vivre!... Mais je le tiens, il ne m'échappera pas! De gré ou de force, il faudra bien qu'il me dise où est la marquise de Chamarande, où est son enfant! M. Van Ossen m'a recommandé d'être prudent, patient, de ne rien brusquer; soit, j'agirai ainsi qu'il me l'a conseillé... En France, la justice est sévère; c'est au bagne que je puis envoyer le baron de Simaise; pour cela, je n'ai que quelques paroles à dire. Mais il y a une femme, des enfants. Dois-je frapper ces têtes innocentes en même temps que celle du criminel? Oh! non, non, ce serait cruel; ce serait un acte odieux, une affreuse cruauté. Ah! baron de Simaise, vous êtes bien heureux aujourd'hui d'avoir une femme, des enfants pour vous protéger contre moi!

Pendant huit jours, il fit des recherches à Auteuil d'abord, ensuite dans Paris et dans toute la banlieue. Partout, prudemment, adroitement,

il prenait des informations. Il était persuadé que la marquise, si elle existait encore, avait été enfermée, séquestrée à Paris même ou dans les environs. Mais il finit par comprendre qu'il perdait absolument son temps. Autant chercher une épingle dans l'herbe haute et drue d'une prairie. Seul, il ne pouvait rien. Continuer ses recherches dans les mêmes conditions était illusoire. Il pouvait chercher ainsi inutilement pendant des années.

Il savait la conduite que menait le baron de Simaise. Toutes les personnes qu'il interrogeait au sujet de la baronne lui en disaient le plus grand bien. Les paroles abondaient, ne tarissaient point quand on faisait son éloge. C'était une noble et digne jeune femme, ayant le cœur haut placé, douce, bonne, dévouée, adorant ses enfants. Son mari avait tous les vices, elle toutes les vertus. Elle souffrait, elle était malheureuse ; on la plaignait.

Avant de frapper le coup terrible qu'il réservait au baron, Charles Chevry résolut de voir la baronne. Sans doute elle ne savait rien, mais il l'instruirait ; et, si elle était bien telle qu'on la lui avait dépeinte, elle deviendrait aussitôt son alliée. Cédant à la menace, voulant échapper au châtiment, le baron dirait où il tenait la marquise cachée. S'il le fallait, on lui laisserait les millions volés. Certes, dans de telles conditions, il n'hésiterait pas à faire amende honorable. Il éviterait le scandale, la prison, la cour d'assises, le bagne ; son nom ne serait pas déshonoré, son infamie ne retomberait point sur les innocents en larges éclaboussures.

Tout cela était bien pensé.

Zélima, consultée, approuva la démarche que voulait faire son mari. Celui-ci se rendit chez la baronne.

Nous savons quel fut le résultat de l'entrevue : scène violente, terrible, entre Clémentine et le baron, où celui-ci nia tout effrontément, avec une audace révoltante. Mais la baronne ne pouvait être trompée : elle avait vu et tenu dans ses mains l'acte de mariage du marquis de Chamarande et de Lucy Glandas. Les dénégations du baron lui firent même voir encore à quelle espèce de misérable elle avait eu le malheur d'unir sa destinée.

Elle se souvint de certaines visites mystérieuses faites de temps à autre à son mari par un inconnu. Nous savons également comment, interrogeant sa mémoire, elle se rappela des paroles, alors incompréhensibles pour elle, entendues un jour, par hasard : Blaincourt, vieux château, la folle, l'enfant...

C'était une vive clarté jetée dans la nuit.

Ainsi, c'était à quelques lieues seulement de Vaucourt, où elle allait

chaque année passer la belle saison, c'était à Blaincourt, dans un vieux manoir en ruine, que la marquise et son enfant, malheureuses victimes de la cupidité de son mari, étaient enfermés, séquestrés.

Elle avait promis à Charles Chevry d'être son alliée, de l'aider par tous les moyens possibles à retrouver la marquise de Chamarande. Pouvait-elle faire moins? Non. Elle devait, en présence d'une telle iniquité, réparer, dans les limites du possible, le mal qui avait été fait. A tout prix il fallait conjurer l'épouvantable malheur qui menaçait ses enfants et elle-même. Pour elle, pour ses chers enfants, Chevry avait promis de se taire, de ne rien révéler encore à la justice; elle pouvait donc éviter l'opprobre, la honte, le déshonneur!

Alors elle écrivit cette lettre fatale qui allait livrer au sinistre Blaireau deux nouvelles victimes.

Confiée à un domestique, la lettre, au lieu d'être portée immédiatement à Charles Chevry, fut remise au baron de Simaise par le valet infidèle.

Déjà, sentant qu'il avait tout à redouter de sa femme, le baron avait eu le temps de l'entourer d'espions.

Sans la moindre hésitation, le misérable décacheta la lettre et lut.

Quoi! ce que Blaireau et lui croyaient si bien caché, la baronne le savait!

Un instant il se crut perdu. Il sentait ses cheveux se hérisser sur sa tête, une sueur abondante et froide inondait son front et ses tempes. Il se vit dans une glace : il lui sembla qu'en quelques minutes il avait vieilli de dix ans. Il était livide, avait les traits affreusement contractés. Il poussa une sorte de rugissement, en pressant fiévreusement son front dans ses mains. Il voyait le gouffre sous ses pieds, il allait tomber. Quel écroulement! Quelle chute horrible!

Que faire? Que faire? Il ne pouvait rien, lui, rien, rien... Et ce Charles Chevry et sa femme devenaient de plus en plus menaçants! Blaireau seul pouvait le sauver, si le sauvetage était possible. Celui-ci lui coûterait cher, mais qu'importe! Oh! la prison, la cour d'assises, les juges!... Ses dents claquaient, il tremblait, grelottait comme s'il eût eu la fièvre.

Il n'avait plus d'espoir qu'en Blaireau; il courut rue du Roi-de-Sicile. Blaireau était chez lui. L'homme du mal devina, d'un coup d'œil, la gravité de la situation.

— Lisez, lisez vite, lui dit le baron, en lui tendant la lettre.

En lisant, la figure de Blaireau changea trois ou quatre fois d'expression.

— Hum, hum, fit-il, les sourcils froncés, le front plissé.

Et il se gratta le menton, ce qui était chez lui l'indice d'une violente émotion.

— Eh bien? interrogea le baron avec l'anxiété d'un homme placé entre la vie et la mort.

— C'est grave, c'est excessivement grave, répondit Blaireau d'une voix creuse.

— Aussi n'ai-je pas perdu un instant pour venir vous trouver.

— Vous avez bien fait. Ah! monsieur le baron, je vous ai toujours dit :

Ne cessez pas de regarder du côté de Batavia. Comme j'avais raison! Oui, quelque chose me disait que, si nous étions un jour inquiétés, le danger viendrait de là. Et il est venu, et il est près de nous, menaçant, terrible.

— N'y a-t-il donc rien à faire? demanda le baron accablé.

— Il y a toujours à faire, monsieur le baron. Donc, cet homme a vu Mme de Simaise?

— Oui.

— Que s'est-il passé entre eux?

— Il a montré à ma femme l'acte de mariage, et la baronne, comme vous le voyez par cette lettre, a pris l'engagement de l'aider dans ses recherches.

— Et quand Mme de Simaise vous a parlé de votre belle-sœur, qu'avez-vous répondu?

— Que l'acte de mariage était faux, que Lucy Glandas n'était que la maîtresse de mon frère; qu'elle avait, après la mort du marquis, quitté Port-Marly, et que j'ignorais absolument ce qu'elle était devenue.

— Bien. Mais comment votre femme a-t-elle pu savoir ce qu'elle révèle dans cette lettre?

— Je ne saurais le dire. Pourtant, je crois pouvoir supposer qu'elle a un jour surpris notre conversation.

— Oui, oui, c'est cela, monsieur le baron : je me souviens d'avoir entendu un jour, au commencement de cette année, un bruit de pas et le froissement d'une robe de soie derrière l'une des portes de votre chambre.

Cette lettre, monsieur le baron, m'effraye et me rassure en même temps : elle m'effraye, parce que nous avons tout à redouter; elle me rassure, parce que le péril n'est pas imminent. Nous avons le temps d'aviser. Pour le moment et jusqu'à nouvel ordre, votre femme et vos enfants sont notre sauvegarde. Certes, il est heureux pour nous que Charles Chevry ait eu l'idée de voir Mme de Simaise avant de s'adresser à la justice. C'est

pour vous sauver que Mme de Simaise devient l'alliée de votre ennemi; comprenez-vous cela?

— Oui, je comprends.

— Monsieur le baron, vous avez bien fait de vous marier et mieux fait encore d'avoir des enfants.

Blaireau resta un instant silencieux, la tête dans ses mains. Quand il se redressa, un fauve éclair sillonna son regard.

— Monsieur le baron, prononça-t-il lentement et d'une voix sourde, quand un danger me menace, je l'arrête : il faut que ce Charles Chevry meure !

La physionomie de Blaireau avait pris une expression si terrible, que le baron se sentait frissonner jusque dans la moelle des os.

— Mais la baronne sait..., balbutia-t-il.

Blaireau eut un petit rire sec, aigre.

Puis, hochant la tête :

— Oui, répliqua-t-il, Mme de Simaise sait; mais elle se taira... Elle se taira, monsieur le baron, non point par amour pour vous, — ceci soit dit sans vous offenser, — mais à cause de ses enfants. Une mère ne peut rien, rien, contre le père de ses enfants.

— Enfin, qu'allez-vous faire?

— Je vous l'ai dit : nous débarrasser de notre ennemi.

— Comment ?

— Cet homme nous menace, il peut nous envoyer au bagne; je l'ai condamné, il mourra.

— Prenez garde, Blaireau.

— Oh ! vous n'avez pas besoin de me recommander la prudence. D'abord, cette lettre.

Blaireau la glissa dans une enveloppe blanche, sur laquelle il écrivit l'adresse de Charles Chevry, imitant avec une merveilleuse habileté de faussaire l'écriture de la baronne. Cela fait, il détacha adroitement le cachet de cire de la première enveloppe, et à l'aide d'une composition de cire liquide, prenant sur le papier comme de la colle, il l'adapta sur le revers de l'autre enveloppe.

Le baron le regardait faire, ébahi.

— Voyez, lui dit Blaireau, en lui mettant la lettre dans la main.

— Oui, c'est bien l'écriture de la baronne, et il est impossible de reconnaître que cette enveloppe a été substituée à une autre.

— Aussitôt rentré chez vous, vous rendrez cette lettre au domestique qui vous l'a remise et il la portera immédiatement à son adresse.

— Comment, vous voulez...

— Je veux que Charles Chevry se mette en route pour Blaincourt; seulement, je prendrai certaines dispositions pour l'empêcher d'arriver au but de son voyage.

XIX

QU'EST-ELLE DEVENUE?

Une heure plus tard, un homme, envoyé par Blaireau, était en observation devant l'hôtel du Havre. C'était Princet.

A peu près certain que Charles Chevry n'attendrait pas au lendemain pour prendre la route des Vosges, Blaireau était prêt à partir.

Princet devait reconnaître facilement l'étranger lorsqu'il sortirait de l'hôtel pour se rendre à la gare de l'Est. Il le suivrait. Blaireau serait à la gare, attendant, vingt minutes avant le départ du train-poste. C'était évidemment ce train, et non un autre, que prendrait Charles Chevry, s'il se mettait en route le jour même.

Blaireau ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

Un quart d'heure avant le départ du train, Princet le rejoignit à la gare.

— Où est-il? demanda Blaireau.

— Le voilà ; c'est ce grand brun qui est en ce moment devant le guichet. Il prend deux billets.

— Deux billets? Pourquoi?

— Il emmène sa femme.

— Diable, diable! fit Blaireau, la femme va nous gêner.

— Elle ne parle pas le français.

— Comment le sais-tu?

J'ai pu causer avec un garçon de l'hôtel.

— C'est égal, c'est bigrement embêtant. Cela détruit mes premières combinaisons ; il faudra chercher et trouver autre chose.

Charles Chevry, ayant pris ses billets, revint près de Zélima et ils entrèrent dans la salle d'attente.



C'était fait : la marquise de Chamarande était abandonnée (page 550).

Blaireau se précipita au guichet et se fit donner deux billets.

Nous avons dit que Charles Chevry et sa femme, celle-ci s'étant trouvée fatiguée, un peu malade, avaient été forcés de s'arrêter en route.

Cela permit à Blaireau et à Princet de les devancer à Varnejols, après avoir endossé, à Remiremont, le costume des paysans des Vosges.

Ayant dû abandonner son premier projet, que la présence de Zélima rendait difficile, sinon impossible à exécuter, Blaireau avait vite conçu et

tracé un nouveau plan dans lequel, avec ses trois places d'intérieur, la voiture du courrier de Verzéville devait jouer son rôle. En effet, il fallait d'abord faire connaissance avec Charles Chevry et l'amener à lier conversation : or, pour cela, il n'est rien de tel qu'une voiture publique. La conversation entamée, il fallait ensuite amadouer le voyageur naïf et manœuvrer de façon à gagner sa confiance.

Nous avons vu avec quelle facilité, quelle aisance et quelle bonhomie l'audacieux Blaireau joua son rôle de paysan des Vosges.

Certes, un autre, plus expérimenté que Charles Chevry, s'y serait laissé prendre.

Comment se douter que ce brave homme si complaisant, si obligeant, tendait un piège?

Ce fut avec intention que Blaireau défigura la vérité, en racontant sa fable d'une jeune fille de grande maison enfermée par sa famille dans le vieux château de Blaincourt. Il fallait impressionner le trop confiant jeune homme, l'exciter, l'encourager à poursuivre son œuvre, l'attirer enfin dans le guet-apens où il devait perdre la vie.

. . . .

En ourdissant sa trame, en dressant ses batteries, Blaireau n'avait pas mis hors de cause la femme de Charles Chevry. Il y aurait nécessité à se débarrasser d'elle, ou tout au moins de la mettre dans l'impossibilité de nuire, c'est-à-dire de faire certaines révélations pouvant mettre sur la piste des assassins de son mari, en remontant à la cause : le baron de Simaise.

Mais il n'y avait pas urgence. Un long temps se passerait avant que Zélima eût pu apprendre suffisamment le français pour dire ou faire seulement comprendre dans quel but elle et son mari s'étaient rendus à Blaincourt.

Blaireau pouvait donc attendre et choisir, sans se presser, le moyen qui conviendrait le mieux, le plus sûr moyen de frapper la jeune femme à son tour.

La mort inattendue, imprévue de Zélima vint le délivrer des préoccupations, des inquiétudes qu'il pouvait avoir de ce côté.

Le misérable se frotta les mains de satisfaction.

Décidément, tout lui réussissait au delà même de ses désirs. Le mal était toujours et partout triomphant !

Toutefois, la mort de Zélima n'éloignait pas tout danger. Charles Chevry avait laissé à l'hôtel des papiers importants, entre autres l'acte de mariage du marquis et de la marquise de Chamarande et la lettre de la

baronne de Simaise. Au bout d'un certain temps, le maître de l'hôtel pouvait remettre le tout entre les mains d'un commissaire de police. Alors le danger reparaissait : une fois qu'ils auraient mis le nez dans l'affaire, les magistrats voudraient tout savoir; ils ne s'arrêteraient point, ils iraient jusqu'au fond des choses. Il fallait donc s'emparer, à tout prix, de ces papiers compromettants, terribles.

C'est ce que fit Blaireau avec cette habileté et cette audace qui le rendaient si redoutable.

Pendant que les gendarmes des cantons de l'arrondissement de Remiremont battaient la campagne, cherchaient inutilement partout les assassins du malheureux Charles Chevry, Blaireau, tranquillement assis dans son cabinet, devant un bon feu flambant, examinait avec un soin minutieux les papiers de la victime.

Il ne les lisait pas tous, parce que plusieurs étaient écrits en hollandais, d'autres en anglais, et que Blaireau ne connaissait qu'une seule langue : la sienne.

Toutefois, prenant les pièces l'une après l'autre, il les tournait longtemps entre ses doigts avant de se décider à les jeter dans la flamme du foyer.

Au feu l'acte de mariage du marquis et de la marquise. Au feu l'acte de mariage de Charles Chevry et de Zélima. Au feu les lettres de Paul de Chamarande adressées à Charles Chevry. Au feu la lettre de Lucy à Zélima. Au feu le passeport de Charles Chevry, voyageant avec sa femme, délivré par le chancelier de l'ambassade de France à Londres. Au feu tous les papiers en langues étrangères.

Non, pas tous : deux restaient sur le bureau, mis de côté par l'impitoyable brûleur.

Il les reprit, et, l'un dans sa main droite, l'autre dans sa main gauche, tous deux sous ses yeux, il les regarda longuement, pensif, avec des crispations nerveuses, les enveloppant de lueurs fauves.

Il faisait, évidemment, de violents et inutiles efforts pour deviner les mots, lire les syllabes.

En vérité, on aurait dit qu'il espérait, à force de les regarder, que les deux papiers lui livreraient leur secret.

Ils avaient, l'un et l'autre, la forme ordinaire d'un reçu ; d'ailleurs, le mot « banque, » le seul que Blaireau pût lire et traduire, ne lui laissait aucun doute à ce sujet.

C'étaient deux reçus, en effet : l'un, des millions versés à la banque de Batavia, rédigé en hollandais ; l'autre, de la somme confiée au banquier de la compagnie des Indes, écrit en anglais.

Blaireau sentait, devinait, avec son flair habituel, qu'il tenait entre ses doigts deux documents précieux, extrêmement intéressants.

Ah! s'il avait pu lire!

— Tonnerre! grogna-t-il, impossible de déchiffrer ce grimoire; maudites pattes de mouches!... Je pourrais les faire traduire, alors je saurais... Oui, mais.. je n'ai personne de sûr sous la main. Je peux, sorti d'un danger, me fourrer dans un autre. Pas si sot! Prudence est mère de sûreté!... Pourtant, j'en suis sûr, il y aurait quelque chose à faire avec cela. Au diable les gens qui écrivent dans leur bête de langue! Est-ce qu'on ne devrait pas partout écrire et parler le français?

Pendant un instant encore, tout songeur, ses yeux restèrent fixés sur les deux reçus; puis, pris d'une sorte de rage subite, grinçant des dents, il déchira les papiers, les roula entre ses mains, et, finalement lança la boulette dans les flammes.

— Comme cela, murmura-t-il, je n'aurai pas de dangereuses tentations; je n'y penserai plus.

Maintenant tout était en cendres; l'autodafé était complet.

— Quant à cela, grommela Blaireau, jetant les yeux sur les bijoux de Zélima, et sur les deux caisses bondées de linge et de belles et riches étoffes de l'Inde, j'en ferai un de ces jours la distribution. On vend toujours facilement et très bien les pierres précieuses.

. . . .

Blaireau était exactement renseigné sur ce qui se passait à Blaincourt par la femme chargée de veiller sur la marquise. Tout ce qu'on disait dans le pays lui était rapporté; il n'ignorait rien. Il savait que l'enquête faite par les magistrats n'avait amené aucune découverte; que Charles Chevry et sa femme étaient restés inconnus, et que, las de se livrer à des recherches inutiles, on avait dû renoncer à mettre la main sur les auteurs du crime de Blaincourt.

La Birette trouvait que le maître la laissait bien longtemps en compagnie d'une folle dans ce vieux château, dont il lui était défendu de sortir sous aucun prétexte. Ce n'était pas gai du tout, elle s'ennuyait à mourir. Certainement, si elle avait su, elle n'aurait pas accepté une pareille mission. Vraiment, c'était trop exiger de ses forces; elle était à bout de courage, elle n'en pouvait plus; elle voulait revenir à Paris. A grands cris elle réclamait sa délivrance. Si on ne la délivrait pas bien vite, elle sentait qu'elle deviendrait folle aussi.

D'ailleurs, après ce qui venait de se passer, n'était-il pas dangereux de garder la folle plus longtemps dans le vieux château. Il y avait néces-

sité de la transporter ailleurs. Pourquoi, puisqu'on voulait la laisser vivre, ne pas la mettre dans une maison de fous? On n'avait rien à craindre : elle ne se souvenait absolument de rien du passé, et jamais, jamais, elle ne guérirait; elle resterait folle toute sa vie.

Blaireau se rendit à ces raisons. En effet, laisser la marquise plus longtemps au château de Blaincourt présentait des dangers.

Il vit le baron de Simaise et il fut décidé entre eux qu'on se débarrasserait complètement de la malheureuse jeune femme.

Chez elle rien de changé : sa situation était la même depuis cinq ans, ni meilleure, ni pire. Elle était devenue mère sans en avoir conscience; pendant quelques jours elle s'était amusée avec son enfant, comme avec un autre objet quelconque; on le lui avait enlevé sans qu'elle manifestât la moindre émotion : c'était un jouet qu'on lui retirait, voilà tout. Insensibilité complète. Comme le cerveau, le cœur paralysé. Oubli absolu des choses et des événements passés. Anéantissement de toutes les facultés morales. L'être devenu machine.

Donc, le baron n'avait rien à redouter. On pouvait maintenant, sans danger, livrer la marquise aux hasards de la vie. Qu'importe quel serait son sort !

Quant à l'enfant, pendant quelque temps encore, on pouvait le garder. Il n'était guère gênant. Plus tard, quand le moment serait venu, on s'en débarrasserait, comme de la mère. Ce serait facile : on n'aurait qu'à le conduire dans un pays éloigné, et à l'abandonner là, sur un chemin solitaire.

A Blaincourt et dans les environs, l'émotion causée par la mort des deux inconnus s'était calmée.

Blaireau pouvait s'aventurer de nouveau dans le pays. D'ailleurs, il arriverait au vieux château au milieu de la nuit.

Nous savons par le récit de Grappier, son gardien, comment la marquise fut enlevée du château où elle était emprisonnée depuis cinq ans.

La Birette l'avait revêtue d'un costume complet de paysanne presque neuf. Souliers ferrés aux pieds, chemise de grosse toile, sans marque, robe épaisse, laine et coton, bas de laine bleue, bonnet de linge rond, tuyauté, et sur les épaules, enveloppant la tête, le dos et la poitrine, un grand capuchon d'une espèce de drap marron.

La voiture alla bon train jusqu'au lever du soleil. On était depuis longtemps hors du département des Vosges et déjà on avait traversé une partie de celui de la Haute-Saône. La route suivie était celle indiquée par Blaireau.

On arriva à un petit village et on s'y arrêta dans une auberge.

D'abord il fallait laisser reposer les chevaux ; et puis, pour plus de sûreté, Blaireau ne voulait voyager que la nuit.

Le soir, une heure avant le coucher du soleil, on se remit en route. On marcha toute la nuit. On fit deux haltes seulement, de vingt minutes chacune, temps nécessaire pour faire manger l'avoine aux chevaux. Comme la veille, on s'arrêta dans une auberge de village, où on passa la journée.

La troisième nuit, à deux heures du matin, on avait dépassé Tonnerre ; on s'était, à dessein, éloigné de la grande route de Bourgogne, et on se dirigeait vers Joigny par un chemin de communication départementale.

Un peu avant six heures, le jour commençant à poindre, Blaireau donna l'ordre au cocher d'arrêter. La voiture traversait un bois.

— Inutile d'aller plus loin, murmura Blaireau ; la route est déserte, une forêt, l'endroit est bien choisi.

Il mit pied à terre le premier, la Birette le suivit, puis elle prit le bras de la marquise et l'aida à descendre. La pauvre folle, douce et docile, obéissait passivement.

Sur un signe de Blaireau, la Birette conduisit la marquise au bord du fossé du chemin et la força de s'asseoir sur le talus.

Vite, Blaireau et la femme reprirent place dans la voiture, et les chevaux, piqués par la mèche du fouet, s'emportèrent dans un galop rapide.

C'était fait : la marquise de Chamarande était abandonnée.

Depuis, Blaireau et le baron de Simaise n'avaient point cherché à savoir à quelle destinée ils l'avaient condamnée.

Et des années s'étaient écoulées.

Pauvre Lucy !

Qu'était-elle devenue ?

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

LE PROTECTEUR



I

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Quelle vie ! quelle existence !

On s'était souvent servi de cette double exclamation depuis plus de vingt ans, lorsqu'on parlait de M. le baron de Simaise. C'était, chez les honnêtes gens, une expression de blâme, quelquefois même de dégoût ; chez les viveurs, de l'admiration, une manière de dire qu'ils enviaient le luxe et les succès mondains du merveilleux baron ; car si M. de Simaise était pour les premiers un fou, un extravagant, un vil débauché qu'on devait fuir comme la peste, les autres voyaient toujours en lui l'homme à la mode, le modèle de la suprême élégance.

A Paris, c'est ainsi : ce que blâment les uns, les autres l'approuvent ; d'ailleurs, on ne voit guère que ce qui est apparent ; rarement on se donne la peine de fouiller au fond des choses.

Le baron de Simaise avait mené une vie infernale, féconde en folies de toutes sortes, lesquelles dépassaient de beaucoup tout ce qu'on avait raconté jusqu'alors de maints viveurs émérites.

Il jouait avec les millions comme un nabab. C'était à croire qu'il puisait l'or comme de l'eau dans un puits, dans un coffre inépuisable ou dans une mine de Californie.

Certes, il avait vécu et il pouvait dire encore :

— Je vis !

C'était un tempérament, cet homme !

Tous les hommes naissent pour le travail ; il était né, lui, pour le plaisir. Les plaisirs ! il les connaissait tous ; il en avait usé, abusé...

Il s'était saturé de toutes les jouissances, de toutes les ivresses, se traînant, se roulant dans toutes les fanges, sans en avoir à satiété, sans être parvenu à assouvir sa soif de débauches; il semblait, au contraire, que le feu de ses terribles passions fût devenu plus ardent.

De tels excès tuent presque toujours ceux qui s'y livrent; lui, ne prenait aucun repos et restait fort; la fatigue n'avait pas prise sur lui.

A peine était-il vieilli; pas un cheveu blanc, pas une ride; toujours frais, le corps souple, l'œil brillant, le jarret solide.

Des plaisirs du jour il passait aux orgies de la nuit sans crier : merci ! Indomptable comme ses passions, il se reposait d'une jouissance par une autre.

Mais tout a une fin; on arrive au bout de tout.

Les plaisirs coûtent cher, très cher. Le baron avait gaspillé une grande fortune volée et l'avenir commençait à lui apparaître sous de sombres couleurs. Il était en train de croquer son dernier million, et, de la façon dont il y allait, il n'y en avait pas pour longtemps.

Déjà six ou sept millions engloutis! Il suffisait d'un coup de vent pour emporter le reste.

Le nuage noir était à l'horizon, l'orage allait venir, le coup de vent s'annonçait.

Le baron avait déjà contracté des emprunts à de dures conditions. Son hôtel des Champs-Élysées, son château de Ville-d'Avray et une grande et riche ferme qu'il avait achetée en Normandie étaient hypothéqués.

Quand ses créanciers le rencontraient, ils lui décochaient des regards inquiétants.

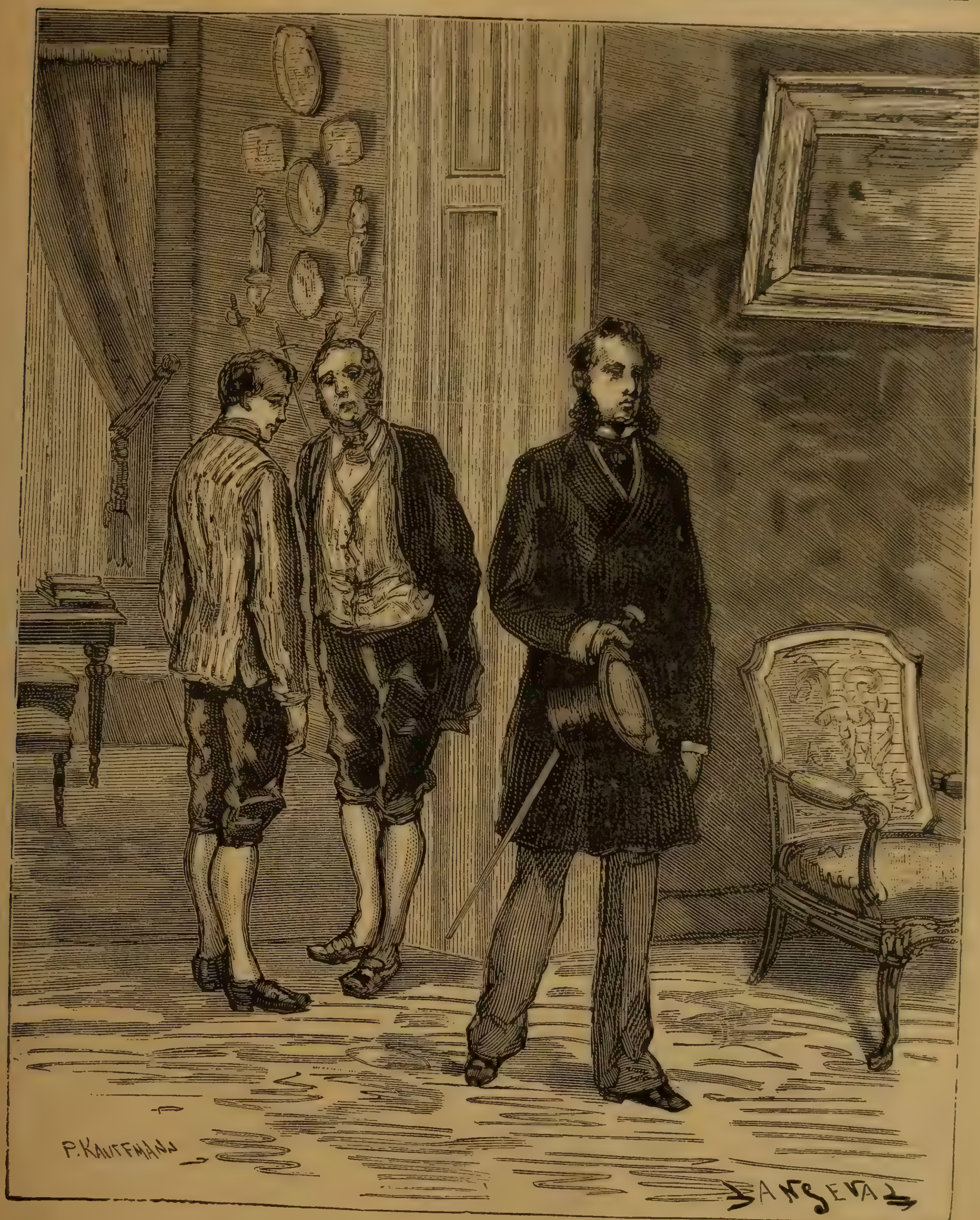
Il n'en était pas encore aux expédients ; mais cela arriverait, c'était fatal.

Quoi ! lui, le brillant baron de Simaise, descendre après être monté si haut ! Il ne pouvait penser à sa dégringolade sans grincer des dents et rugir de rage. Inutile révolte contre l'ordre des choses. On n'arrête pas un torrent.

Le baron ne pouvait échapper à la ruine. Il avait creusé lui-même, de ses mains, le gouffre ouvert sous ses pieds.

Maintenant, forcé de calculer, il commença par modérer ses dépenses; il réduisit à quatre le nombre de ses domestiques et ne garda que trois chevaux dans son écurie. La peur lui faisait faire des économies. Malheureusement pour lui, ce qu'il ne dépensait pas d'un côté s'en allait d'un autre.

Georgette, surnommée Pomme-d'Api, sa maîtresse, une belle fille,



Il passa la tête haute devant les domestiques (page 558).

rieuse et folle, fraîche et rose comme la pomme dont on lui avait donné le nom, que tous ses amis lui enviaient et auraient voulu lui prendre. Georgette était exigeante, avait des caprices, et il ne savait rien lui refuser.

Un jour, Georgette vendait ses chevaux qui ne lui plaisaient plus, gardait l'argent, et les faisait remplacer par le baron; puis c'était le tour du huit-ressorts, d'une parure de diamants, d'une toilette de mille

écus. Chaque jour, enfin, Georgette avait une nouvelle fantaisie ruineuse.

La fine mouche flairait la prochaine déconfiture du baron, et elle s'empressait de recueillir le plus qu'elle pouvait des épaves de sa fortune. Il se ruinait, elle s'enrichissait.

Quand le baron, la trouvant trop exigeante, se montrait récalcitrant :

— Mon bon, lui disait-elle, si tu ne me donnes pas ce que je te demande, un autre sera enchanté de me l'offrir. Je t'aime, je ne tiens pas à te quitter ; mais, tu sais, il faut ce qu'il faut.

Et le baron s'exécutait.

Il s'était affolé de cette fille, une passion de seconde jeunesse, et Pomme-d'Api avait fait de lui son esclave.

Au nombre de ses amis de plaisir, il y avait un Brésilien avec lequel il s'était lié intimement.

Après avoir promené son désœuvrement et son ennui dans presque toutes les capitales de l'Europe, Pedro Castora, — ainsi se nommait le Brésilien, — était enfin arrivé à Paris pour jouer son rôle sur la grande scène parisienne.

Archimillionnaire, assez bien de figure, et n'ayant guère plus de trente ans, Pedro devait se faire aisément remarquer.

Le baron et lui se rencontrèrent la première fois dans un de ces salons du demi-monde où l'on attire les fils de famille et surtout les riches étrangers.

C'est là, dans ce monde de nuances diverses, qu'on découvre à l'œil nu les satellites qui gravitent autour de tout astre nouveau.

Un courant sympathique s'établit aussitôt entre ces deux hommes de nature et de caractères différents. Pourquoi? Ils n'auraient certainement pas su le dire. Ils se firent des avances réciproques auxquelles ils répondirent avec empressement.

Le baron fit de Castora son élève ; celui-ci prit son maître pour modèle, réclama ses conseils, en profita le mieux qu'il put ; bref, il se laissa diriger, piloter par de Simaise, qui le lança comme un ouragan dans le vaste domaine de la vie aventureuse.

Pedro Castora était un homme froid, dont le calme contrastait avec l'agitation permanente du baron ; il se livrait au plaisir sans emportement ; caractère bizarre, fantasque, renfermant sa pensée, impénétrable, ne donnant de sa personne que ce qu'il voulait, ceux qui le connaissaient disaient de lui :

— C'est un original !

Mais un agréable original, ne comptant jamais avec ses amis, généreux et grand comme un hidalgo de race. Pedro s'amusait pour employer son temps, faire quelque chose, ne pas trop s'ennuyer et dépenser son argent ; mais froidement, sans chaleur, sans passion.

Il jouait, non point parce que le jeu l'enfiévrait : gagner ou perdre lui était égal ; il jouait pour ne pas bâiller en regardant les joueurs. Il buvait pour boire avec les autres et riait quand on riait autour de lui afin de ne point paraître un compagnon maussade.

Il avait une maîtrese, parce que le baron lui avait dit qu'à Paris un homme riche doit avoir une maîtresse.

Bien que Charlotte, fauvette envolée depuis peu d'un atelier de couture, fût jolie et eût la fraîcheur de ses vingt printemps, il ne l'aimait point et la voyait le moins possible.

Sans doute, il avait ses idées sur les femmes. Toutefois, la nouvelle Danaé n'avait pas à se plaindre de son Jupiter ; elle resplendissait sous une pluie d'or.

Sortie d'un grenier, elle avait son petit hôtel, domestiques, chevaux, voitures, et des toilettes et des bijoux pouvant rivaliser avec ceux d'une princesse.

Il semblait que plus Pedro dépensait, plus il était content ; il était si puissamment riche que, vraiment, il ne savait que faire de son argent. Il n'avait pas devant lui la crainte de se ruiner.

— Quel est donc le chiffre de votre fortune ? lui demanda un jour de Simaise.

— Mais je ne sais pas, répondit-il avec le ton de l'indifférence, vingt, vingt-cinq, trente millions, peut-être davantage.

Le baron resta stupéfié au milieu d'un éblouissement fantastique.

Aussi quand, un peu plus tard, la gêne vint sérieusement le talonner, n'hésita-t-il point à avoir recours à son richissime ami.

— Pedro, j'aurais besoin de cent mille francs ; ne pourriez-vous pas me prêter cette somme ?

— Avec plaisir.

Quel charmant prêteur !

Ne valait-il pas mieux s'adresser à lui qu'à des usuriers ? Il se contentait d'un simple reçu, tandis que les autres auraient exigé des garanties..., des garanties que le baron ne pouvait plus offrir, puisque son hôtel, son château, sa ferme normande ne lui appartenaient déjà plus.

Ce fut Pedro Castora qui acheta les chevaux du baron et recueillit ses domestiques congédiés un jour l'un, un jour l'autre.

Quelque temps après, Pedro dit à de Simaise :

— Pour que ma maison soit montée comme je le désire, il me faudrait encore deux domestiques bien dressés, comme le sont les vôtres, mon cher baron : si j'osais...

— Eh bien !

— Je vous demanderais votre valet de chambre et votre cocher.

Justement, trois jours auparavant, un domestique cherchant une place s'était présenté chez le baron, muni d'excellents certificats, le recommandant en même temps comme valet de chambre et comme cocher.

En prenant cet homme, pouvant remplir un double service, le baron économisait encore les gages et la nourriture d'un domestique.

— Mon cher Pedro, répondit-il au Brésilien, je n'ai rien à vous refuser; prenez mon valet de chambre et mon cocher.

Ainsi fut fait.

Et le lendemain, sous le nom de Frédéric, le valet de chambre-cocher entrait en fonctions, enchanté d'avoir enfin trouvé une bonne place chez M. le baron de Simaise.

Le baron retardait autant qu'il le pouvait la grande débâcle ; mais il voyait s'approcher avec terreur le jour où il serait aux abois. Ses créanciers montreraient les dents et les huissiers porteurs de papiers timbrés feraient leur apparition.

Grâce à la caisse de Pedro, généreusement et largement ouverte, il pouvait encore jeter un peu de poudre aux yeux et remplir ses engagements envers les usuriers; mais ce n'était qu'un temps d'arrêt au bord du fossé avant la culbute.

Pedro était bon enfant, sans doute, mais à la fin il se lasserait. Et puis, il pouvait quitter Paris; déjà il avait manifesté l'intention d'aller passer une année à Madrid.

De Simaise ne savait pas au juste ce qu'il devait à Castora ; mais les différentes sommes empruntées dépassaient certainement, au total, le chiffre de quatre cent mille francs.

Pour Pedro, c'était peu; pour le baron, c'était énorme.

— Et pourtant, se dit un matin de Simaise en se levant, il faut qu'il me prête encore aujourd'hui cent mille francs.

Il avait à payer le lendemain soixante mille francs à ses créanciers.

Il s'habilla et courut chez Pedro.

Le Brésilien était absent.

— Où est-il allé ? demanda-t-il.

— Faire un voyage...

— Un voyage? Mais où?

— Il ne l'a pas dit.

— Quand reviendra-t-il?

— Dans une quinzaine de jours.

Le baron se retira fort désappointé, grognant, mordant ses lèvres.

— Parti pour quinze jours! se disait-il en arpentant fiévreusement le trottoir, parti sans être venu me voir, sans me prévenir; c'est abominable, monstrueux!

Et cet argent qu'il me faut, où le trouver?

Pedro sera de retour dans quinze jours; mais je connais les bêtes féroces à qui j'ai affaire; les coquins ne voudront pas attendre.

Comment faire?

Il pressait dans ses mains son front brûlant, couvert de sueur.

— Comment faire? comment faire? répéta-t-il.

Soudain, l'éclosion d'une idée se fit dans son cerveau en feu.

Il revint rapidement sur ses pas et rentra chez Pedro Castora.

— J'ai deux ou trois lettres à expédier, dit-il au valet de chambre dont il avait été le maître; je vais les écrire dans le cabinet de Castora.

— C'est bien, monsieur le baron.

Toutes les portes s'ouvrirent devant lui.

Dès qu'il fut seul dans le cabinet, il marcha vers le coffre-fort, le regard sillonné de sombres éclairs, secoué par une sorte de tremblement nerveux.

— Il y a là deux ou trois millions, murmura-t-il; Pedro m'aurait certainement prêté les cent mille francs dont j'ai besoin; je pourrais donc les prendre et les remplacer par un reçu.

Oui; mais le coffre est fermé, bien fermé, et la porte et les serrures sont solides; sans les clefs, impossible de l'ouvrir.

Les tiroirs du bureau n'étaient pas fermés comme la porte du coffre-fort. Il put les ouvrir tous, cherchant, furetant partout.

Rien.

Naturellement, Pedro Castora ne laissait pas traîner les clefs de sa caisse.

Le baron allait pousser le dernier tiroir avec fureur, lorsque ses yeux tombèrent sur un carnet de chèques du Comptoir d'escompte. Il le saisit avidement, l'ouvrit et le tint un instant serré entre ses doigts fiévreux.

Un combat se livrait en lui.

L'esprit du mal triompha.

— Eh bien, pourquoi pas ? murmura-t-il sourdement.

Il s'assit devant la table du bureau.

Le premier chèque à détacher était daté de l'avant-veille. De plus, après les mots imprimés : « payez à, » Pedro avait encore écrit de sa main : « mon ordre. » Il restait à écrire le chiffre de la somme et à signer.

Sans doute, avant de partir, Pedro Castora avait eu l'intention de toucher une somme quelconque au Comptoir.

Le baron avait dans sa poche une lettre du Brésilien ; il l'ouvrit devant lui et pendant un quart d'heure il s'exerça, sur une feuille de papier blanc, à imiter l'écriture et principalement la signature : Pedro Castora.

Satisfait de son travail de patience, il trempa une dernière fois la plume dans l'encre, et hardiment, d'une main sûre, sans trembler, il écrivit en toutes lettres : « cent mille francs, » et signa : « Pedro Castora. »

Cela fait, le faussaire remit le carnet à sa place, dans le tiroir, glissa le chèque dans son portefeuille, fourra dans sa poche la feuille couverte de signatures plus ou moins grossièrement imitées, et sortit du cabinet.

Il passa, la tête haute, devant les domestiques ; mais ceux-ci remarquèrent qu'il était très pâle.

Le lendemain de son retour à Paris, Pedro, ayant besoin de quarante mille francs, pensa à les demander au Comptoir d'escompte. Il prit son carnet pour remplir le chèque à présenter.

— Tiens ! fit-il avec surprise.

Le chèque ne portait pas la date qu'il se souvenait avoir mise ; de plus, il n'y avait rien d'écrit sur le talon précédent, ce qui était contraire à ses habitudes d'ordre.

— Par exemple, voilà qui est singulier !

Il prit un calepin, sur lequel il inscrivait toutes les sommes qu'il retirait des maisons de banque où il avait de l'argent déposé, et put constater facilement qu'un chèque, qu'il n'avait pas employé, manquait à son carnet du Comptoir d'escompte.

Qu'était-il devenu ?

Un autre, à la place de Pedro Castora, se serait dit aussitôt : « Il y a un voleur dans ma maison. » Lui point. Il réfléchit un instant et sonna son valet de chambre.

— Quels sont ceux de mes amis qui sont venus pour me voir en mon absence ? demanda-t-il.

— D'abord, M. le baron de Simaise, dès le lendemain de votre départ.

— Mon meilleur ami! Il me devait une visite.

— Il a été très contrarié de ne pas trouver monsieur.

— J'avais oublié de le prévenir que j'allais m'absenter pour quelques jours.

Le domestique nomma encore plusieurs personnes.

— Et tous s'en sont allés contrariés comme mon ami de Simaise?

— Oui, monsieur.

— Ce n'est pas, je suppose, dans l'antichambre qu'on a reçu ces messieurs, mais dans le salon?

— Parfaitement, monsieur, ainsi que vous l'avez toujours ordonné.

— Leur avez-vous offert un rafraîchissement, de mes excellents cigares du Brésil?

— Je ne me suis point permis de faire cela.

— Vous savez, monsieur Lucas, que mes amis doivent toujours trouver chez moi une cordiale et large hospitalité. Ainsi, aucun de mes bons amis, que vous venez de nommer, n'est entré dans mon cabinet pour fumer un cigare ou se reposer un instant.

— M. le baron seul est entré dans votre cabinet pour écrire deux ou trois lettres pressées.

— Ah! fit Pedro.

Et il sourit.

— Mon ami de Simaise, reprit-il, a chez moi toute liberté; j'aurais été contrarié si vous ne lui aviez pas permis d'écrire ses lettres pressées dans mon cabinet. Vous pouvez vous retirer, monsieur Lucas, je vous remercie.

Resté seul, Pedro Castora eut un nouveau sourire.

— Je m'en doutais, dit-il sans la moindre émotion.

Puis, hochant la tête, il ajouta :

— Le baron de Simaise finira mal.

Il prépara le chèque de quarante mille francs et le mit dans son portefeuille.

Dans l'après-midi, il se rendit au Comptoir et remit son chèque à un garçon de bureau, qui le passa à un employé.

Un instant après, un guichet s'ouvrit, et Pedro s'entendit appeler par son nom.

Il s'approcha.

— Vous êtes M. Pedro Castora? lui demanda-t-on.

— Oui, monsieur.

— Nous ne pouvons pas vous donner la somme que vous nous demandez.

— Ah ! et pourquoi ?

— Parce que vous n'avez plus que vingt mille francs au crédit de votre compte.

— Ah ! vraiment, je... je ne savais pas, balbutia le jeune homme, jouant la surprise.

— Voici votre chèque, monsieur ; veuillez nous en présenter un autre de vingt mille francs.

— Pas aujourd'hui ; je viendrai dans quelques jours, non pour toucher, mais pour faire un nouveau versement.

Pardon, monsieur, continua-t-il, ne laissant pas à l'employé le temps de refermer le guichet, je voudrais vous demander un renseignement.

— A vos ordres, monsieur.

— Le dernier chèque qui vous a été présenté est bien de cent mille francs, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, je vais voir.

L'employé s'éloigna et revint au bout d'un instant.

— Oui, monsieur, dit-il, c'est bien cent mille francs que vous avez retirés le 25 mai dernier.

Pedro sourit gracieusement à l'employé.

— Encore un mot, monsieur, dit-il ; les chèques qui vous sont présentés sont-ils conservés ?

— Certainement, monsieur, et soigneusement.

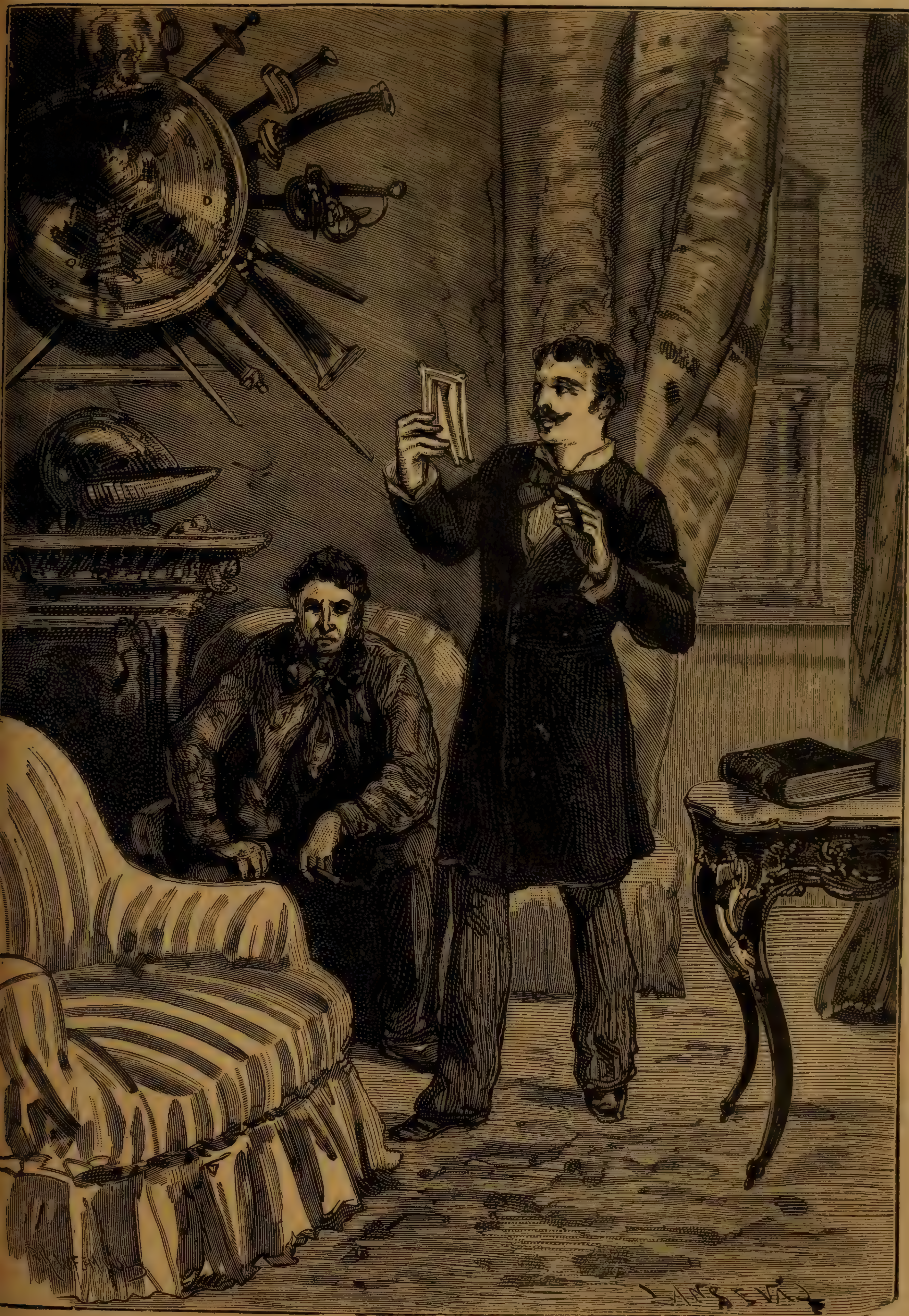
— Merci.

Le guichet se ferma.

— Décidément, se dit Pedro, en remontant dans sa voiture, ce cher baron est un peu trop sans gêne avec moi. Il me faudra maintenant, avec lui, tenir mes mains sur mes poches.

Et son pâle et froid sourire reparut sur ses lèvres.

— Champs-Élysées, chez M. le baron de Simaise ! dit-il au cocher.



« Oh! la délicieuse et suave figure! » dit Pedro, ne se lassant pas de contempler et d'admirer l'image (page 566).

II

PEDRO CASTORA

Le baron était chez lui.

En voyant paraître le Brésilien, il pâlit.

Mais Pedro, toujours le même, l'aborda le sourire sur les lèvres, lui tendant sa main largement ouverte.

— Il ne sait rien, pensa le baron, serrant avec effusion la main de Pedro; il ne s'apercevra pas de la disparition du chèque; il est si riche!

Et, complètement rassuré, il fit fête à son cher Castora.

— Quand êtes-vous revenu, Pedro?

— Hier soir. Vous avez ma première visite.

— C'est tout à fait gentil.

— Je me suis empressé de vous rendre celle que vous m'avez faite en mon absence.

Le baron ne put s'empêcher de tressaillir. Il jeta sur Pedro un rapide regard; mais rien dans la physionomie et l'attitude du jeune homme n'indiquait une intention cachée.

— Mon cher, répliqua-t-il, j'étais ce jour-là furieux contre vous.

— Bah! pourquoi cela?

— Parce que vous êtes parti sans me prévenir. Ah! çà, voyons, quelle mouche vous a piqué?

— Une idée qui m'est venue.

— Soit. Mais on ne s'envole pas ainsi à propos de rien. Où êtes-vous allé?

— Curieux! J'ai voulu faire une promenade à travers la France.

— Pour voir quoi?

— Des champs verts, des prairies couvertes de fleurs, des villes tranquilles, des villages dans les arbres, des montagnes, des vallées, des rivières.

— Une fantaisie!

— Mon Dieu, oui. J'étais fatigué du bruit de Paris; j'ai voulu jouir pendant quelques jours du calme des champs.

— Et c'est tout ce que vous avez vu?

— J'ai trouvé que c'était suffisant et je suis revenu.

— Vous êtes étonnant!

— Je sais, je sais... je suis un original. Que voulez-vous, baron? chacun a ses goûts, ses petites fantaisies; je m'offre, parfois, des débauches qui me plaisent.

— Parbleu, mon cher Pedro, c'est votre droit; mais vous ne m'avez pas dit la cause réelle de votre escapade.

Le Brésilien se mit à rire.

— Si je ne craignais pas..., fit-il.

— Quoi?

— Que vous vous moquiez de moi.

— Jamais!

— Non, vous me trouveriez ridicule.

— Vous, mon ami, mon meilleur ami! Comme vous me jugez mal, mon cher Pedro!

— Eh bien, qu'importe? Je vais vous dire...

— Je vous écoute, Pedro.

— J'ai entendu parler d'une belle jeune fille.

— Nous y voilà; j'en étais sûr. Et cette belle jeune fille demeure en province.

— Oui.

— Et vous êtes allé la voir.

— J'ai fait le voyage, baron; mais une déception m'attendait : je ne l'ai pas vue.

— Pourquoi cela?

— Absente, partie; elle voyage. Où? On ne me l'a pas dit. Mais, pendant quelques jours, j'ai eu le bonheur de respirer le même air embaumé qu'elle a respiré. Je me suis promené le long des sentiers qu'elle a souvent parcourus, où tout me parlait d'elle : le frémissement des feuilles, les fleurs épanouies, le gazouillement du ruisseau, le papillon aux ailes diaprées, l'oiseau du buisson, le merle chantant sous la futaie.

Il me semblait la voir passer à travers les arbres, gracieuse, souriante, légère comme une sylphide, laissant accrochée à une branche verte son écharpe blanche.

Que vous dirai-je encore, baron? Ce que m'ont dit de la jeune fille ceux qui la connaissent, ceux qui, plus heureux que moi, l'ont vue, lui ont parlé, a mis le comble à mon enthousiasme.

— Pedro, vous êtes amoureux.

— Moi ? pas le moins du monde. Comment voulez-vous que je sois amoureux d'une jeune fille que je n'ai jamais vue, dont j'ai seulement entendu parler ?

— Pourtant, cet enthousiasme...

— Une fantaisie, baron, une fantaisie. Vous connaissez mon humeur fantasque : une chose me frappe, vite je m'envole et me perds dans un rêve ; au réveil, tout est oublié. Je m'embrase tout d'un coup ; mais, heureusement, la combustion s'arrête, le feu s'est éteint.

Je suis parti il y a dix jours et me voilà revenu ; c'est fini, je ne pense déjà plus à cette jeune fille.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Sur ce point, baron, je veux garder le silence.

De Simaise secoua la tête en souriant.

— Avouez, Pedro, que vous avez l'intention de vous marier.

— J'avoue volontiers que je me marierais si je trouvais la femme que je rêve et que je cherche depuis longtemps sans la trouver.

— A la bonne heure, ceci explique pourquoi, entendant parler d'une jeune fille, vous n'hésitez pas à faire cent ou deux cents lieues pour la voir : vous cherchez !

— Je cherche, baron.

— Mais vous avez beau dire que déjà vous ne pensez plus à cette jeune fille de province, elle vous tient au cœur, mon cher Pedro.

— Pas plus qu'une autre, je vous jure !

— Certes, répliqua le baron, je parie qu'avant peu vous ferez une seconde tentative pour la voir.

— Je ne parie pas, vous perdriez. Je ne suis pas de ceux qui s'acharnent contre les obstacles ; je m'en éloigne au lieu de les briser. Lorsque je désire une chose, il me la faut tout de suite ou je n'en veux plus. Un rêve terminé, j'en reprends un autre. Demain, si ce n'est pas aujourd'hui, une idée plus ou moins biscornue me passera par la tête et j'enfourcherai un nouveau dada. Je suis ainsi : capricieux, extravagant, fou !

Le baron se mit à rire.

— Voulez-vous un cigare ? dit le jeune homme.

— Volontiers.

— Voilà du feu.

— Merci.

Pedro se leva, fit le tour de la chambre, puis s'arrêta devant la cheminée, où il resta immobile, comme en extase.

— Que regardez-vous donc si attentivement ? lui demanda le baron.

— Ce portrait.

Il le prit.

C'était une photographie de grandeur ordinaire, dans un petit cadre d'argent doré; elle représentait une charmante enfant de dix-sept à dix-huit ans, assise, la tête penchée sur l'épaule, et regardant, rêveuse, une rose qu'elle tenait à la main.

— Oh ! la délicieuse et suave figure ! dit Pedro, ne se lassant point de contempler et d'admirer l'image. Quelle grâce ! Quelle candeur ! Bouche exquise ! Enivrant doit être son sourire. Son regard... oh ! son regard ! Il est adorable, doux comme une caresse du ciel !... Il doit avoir toujours cette expression rêveuse qui fait si bien comprendre ce que la belle enfant dit à la rose dans un langage muet et mystérieux...

— En vérité, Pedro, dit M. de Simaise, qui paraissait éprouver une certaine fatigue, vous êtes un grand enfant.

— N'est pas jeune qui veut, à mon âge, baron. Est-ce que vous êtes mécontent de me voir admirer le portrait de cette délicieuse créature ?

— Pas du tout, mon cher Pedro.

— Cheveux superbes ! Elle est blonde, on le voit, blonde comme l'épi au jour de la moisson; il me semble que je vois ses beaux yeux grands ouverts, deux saphirs autrement précieux que les pierres bleues d'Orient... Ensemble parfait. C'est une incomparable merveille, un des plus rares et des plus riches chefs-d'œuvre de la nature.

Le baron, impatienté, eut un léger haussement d'épaules.

— Comme il faut peu de chose pour vous amuser, Pedro ! dit-il.

— Oh ! peu de chose ; je ne suis point de votre avis, baron.

— Allons, laissez cette photographie et venez vous asseoir.

— Je ne me lasse point d'admirer cette ravissante jeune fille.

— Vingt fois déjà vous avez vu ce portrait sans y faire la moindre attention.

— Erreur, baron ; aujourd'hui, pour la première fois, cette délicieuse figure a frappé mes yeux.

— Cette photographie a toujours été là, à la même place.

— Est-ce possible ? En ce cas, baron, il faut croire que j'étais aveugle.

De Simaise essaya un rire forcé.

— Baron, pourquoi riez-vous ? demanda le Brésilien, prenant son air le plus sérieux.

— Parce que je vous trouve de plus en plus fantasque.

— C'est ma nature. La bizarrerie est mon élément, je m'y plonge, j'y nage... Que vous disais-je, baron? Je vous disais que, aussitôt un rêve terminé, j'en reprenais un autre. C'est fait. Le rêve d'hier est achevé; celui d'aujourd'hui commence. Me voici à cheval sur mon nouveau dada.

— Vous êtes fou!

— Je le sais bien; mais qu'importe, puisque c'est ainsi, avec mes idées extravagantes, que je trouve le moyen d'embellir ma vie, c'est-à-dire d'éloigner l'ennui de mon existence.

Quand je suis au milieu de vos amis, tous joyeux compagnons, est-ce que vous croyez que je m'amuse? Non, non. J'approche mes lèvres de toutes les coupes qu'on me présente sans avoir soif; je ris sans en avoir envie; ces femmes, que vous trouvez charmantes, sont jolies, sans doute; mais je reste près d'elles à l'état de glaçon.

Trop de piment amène le dégoût.

Allez, l'ivresse qu'on demande au champagne, aux liqueurs capiteuses, à des regards voluptueux, à des caresses qui brûlent comme un fer rouge, ne vaut pas l'ivresse qu'on trouve dans un rêve, en cherchant l'idéal.

Oh! l'idéal! Où est-il? Dans le rêve.

Et voilà pourquoi je rêve, baron, pourquoi je rêve toujours. Le rêve m'emporte sur ses ailes et je vais, je vais... doucement bercé, à travers des mondes inconnus, ne m'arrêtant en route que pour recueillir quelques-uns de mes plus chers souvenirs, cherchant toujours, hélas! ce que je ne trouve jamais, jusqu'à ce que, lui ayant fatigué les ailes, le rêve me laisse retomber dans la réalité.

— J'ignorais que vous fussiez poète, Pedro.

— Que voulez-vous, baron, j'ai tous les défauts.

Puis, changeant de ton subitement :

— Baron, reprit-il, cette jeune fille?

— Eh bien?

— Vous m'avez dit souvent que vous n'aviez rien à me refuser, que, quoi que je puisse vous demander, vous me le donneriez?

— C'est vrai.

— Baron, donnez-moi cette femme.

— Une photographie plus ou moins bien réussie?

— Non, non, ce n'est pas ce portrait que je vous demande, c'est la personne dont il reproduit les traits adorables.

De Simaise sursauta et devint pâle.

Le Brésilien l'enveloppa d'un regard enflammé.

— C'est une de vos maîtresses, n'est-ce pas ? fit-il.

— Oh ! Pedro, Pedro !

— Cédez-la-moi.

— Mais cette enfant n'est pas une maîtresse ! exclama de Simaison éperdu.

— Qu'est-elle donc ?

— C'est ma fille !

— Votre fille ? Ah !...

Le jeune homme resta un instant songeur, remit silencieusement le portrait-carte où il l'avait pris et vint s'asseoir dans un fauteuil en face du baron.

— Ainsi, dit-il, vous avez une fille ?

— Oui.

— Je déplore mon erreur ; mais c'est votre faute : pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez une fille ?

— On ne dit pas tout, même à ses amis.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vingt ans.

— Elle se nomme ?

— Henriette.

— Un joli nom. Où est-elle ?

— Loin. Elle demeure avec sa mère.

— Vous la voyez souvent ?

— Jamais !

— Est-ce possible ?

— Je ne l'ai pas vue depuis dix-huit ans que la baronne et moi nous sommes séparés.

— Quelle a été la cause de la séparation ?

— Incompatibilité d'humeur.

— Il faudra vous rapprocher.

— J'y ai déjà pensé, j'y pense souvent ; mais c'est difficile.

— Il le faudra.

— Oui, il le faudra, bégaya le baron.

— La baronne est riche ?

— Très riche ; mais elle garde sa fortune pour ses enfants.

— Elle a raison, c'est une bonne mère. Où est votre fils ?

— En Afrique, soldat.

Il s'est engagé peu de temps après la guerre, — un coup de tête ; — il a bien fait, je crois. A Paris, il ne serait arrivé à rien. Le métier des



Je suis lié par l'ordre de mon aïeul (page 576).

armes lui plaît ; il fera son chemin. Il est aujourd'hui sous-lieutenant de spahis.

Pedro Castora se leva.

— Vous me quittez ?

— Oui.

— Aurai-je le plaisir de vous voir ce soir ?

— Non.

— Vous allez rêver ?... dit le baron en riant.

— Je ne sais pas.

— Alors, à bientôt !

— Oui, à bientôt !

Pedro s'en alla.

Le baron s'approcha de la cheminée et regarda le portrait de sa fille.

— Oui, murmura-t-il, elle est jolie et doit être une bonne fille.

Il revint près du canapé sur lequel il s'affaissa.

Il était devenu soucieux, sombre.

— J'en suis là, grommela-t-il entre ses dents, aux expédients. Je me suis amusé, j'ai joui de la vie, on m'a vu passer éblouissant comme un météore.

Après, plus rien. La nuit ! c'est fini !

Je me suis conduit comme un sot.

Ah ! les passions !

J'étais fort, j'aurais dû les dompter. Non, elles sont toujours en moi plus vivantes, plus terribles !...

A quelle branche m'accrocher ? Elles sont toutes pourries. Je suis au bord du gouffre béant.

La baronne seule pourrait me sauver ; elle n'aurait pour cela qu'à me tendre la main ; elle ne le fera pas. Pourtant, je serais prêt à faire amende honorable, je renoncerais à tout ; oui, pour échapper à cet enfer, qui me brûle jusqu'au fond des entrailles, je changerais ma vie...

Mais le passé est là, là ; rien n'a pu l'effacer.

Inflexible, la baronne ne pardonnera jamais.

Pour qu'elle vienne à mon secours, il faudrait lui rendre les morts, il faudrait...

Spectres effrayants, toujours menaçants, je me tords devant eux dans la rage de mon impuissance.

Un rapprochement ! Est-il encore possible ? Je le tenterai ; il le faut... Mais sa fille, qu'elle adore, sa fille est aussi la mienne ! Je sais quels sont mes droits ! Si elle me repousse, si elle ne veut rien entendre, eh bien, je lui prendrai sa fille ! Alors, nous verrons ; c'est elle qui sera à mes pieds.

Qu'ai-je à craindre après tout ? Rien. Elle seule sait, et elle est condamnée à garder le silence.

A ce moment, après s'être annoncé par deux petits coups frappés à la porte, Frédéric, le valet de chambre, entra dans le cabinet de son maître...

— Qu'y a-t-il? demanda le baron, ne cherchant pas à cacher sa mauvaise humeur.

— Un monsieur qui demande à voir monsieur le baron.

— Qui est-ce?

— Voici sa carte.

— Donnez.

Le baron lut le nom.

Oh! fit-il en se dressant comme poussé par un ressort.

— Dois-je faire entrer?

— Oui, oui, je suis prêt à recevoir M. Van Ossen.

III

VINGT MILLIONS!!!

Un homme de quarante-cinq ans, grave, distingué, mis avec recherche, à la physionomie ouverte, au regard limpide et doux, franchit la porte du cabinet et s'inclina devant le baron, qui lui rendit courtoisement son salut.

— Ma carte, monsieur le baron, dit l'étranger, vous a appris mon nom; mais vous ne me reconnaissez probablement pas.

— En effet, monsieur, je cherche vainement à me rappeler vos traits.

— Nous nous sommes vus cependant, une seule fois, il est vrai, à Amsterdam; c'était, si j'ai bonne mémoire, en 1849.

Ah! on change avec les années; malgré cela, monsieur le baron, je vous reconnais parfaitement. Cela se comprend : vous êtes resté jeune, tandis que moi j'ai vieilli. Le souci des affaires, les responsabilités... Un homme s'use à certains frottements.

D'ailleurs, monsieur le baron, il n'est pas étonnant que vous ne me reconnaissiez point.

Lorsque j'ai eu l'avantage de vous voir à Amsterdam, je n'étais qu'un simple commis de la maison Van Ossen et fils. Mon père lui-même était

sous les ordres de son père, mon aïeul vénéré, que vous avez connu.

Le vieux Van Ossen est mort il y a quinze ans ; mon très honoré père a été enlevé à sa famille trois ans après. Je suis ainsi devenu, à mon tour, le chef d'une importante maison de banque. Fardeau lourd à porter, monsieur le baron, tâche rude et souvent difficile à remplir.

Mais je vous parle en ce moment de choses qui ne vous intéressent guère.

— Ne le croyez point, monsieur ; il est toujours agréable d'entendre parler des personnes que l'on a connues.

— D'ailleurs, monsieur le baron, avant de vous faire connaître l'objet de ma visite, j'ai cru devoir vous éclairer sur ma position actuelle.

Le baron s'inclina

— Ne restez pas debout, je vous prie, monsieur Van Ossen, dit-il ; voici un siège, veuillez vous asseoir.

— Merci ! Voici ce qui m'amène chez vous, monsieur le baron : nous avons à notre banque un vieux compte que je désire régler : il s'agit d'une somme versée dans notre caisse, il y a de cela des années, et qui est devenue considérable par l'accumulation des bénéfices ajoutés au capital chaque année, après la balance des comptes de l'exercice.

— Ah ! fit le baron en ouvrant de grands yeux.

— Ce n'est point à des centaines de mille francs que s'élève ce capital, mais à des millions.

Le baron éprouva un saisissement qui lui coupa la respiration.

— Nous sommes habitués, dans notre maison, continua le banquier, à manier des centaines de millions : dix, quinze, vingt ou trente millions de plus, ce n'est pas bien gênant ; toutefois, monsieur le baron, le compte dont il s'agit et qui grossit toujours ne peut pas s'éterniser sur nos livres, et, je vous le répète, je désire le solder.

— Et pour cela, monsieur Van Ossen, dit le baron d'une voix étranglée par l'émotion, vous avez besoin de moi ?

— Absolument besoin de vous, monsieur le baron.

Les pupilles du baron se dilatèrent.

— Mon Dieu, fit négligemment le banquier, c'est probablement entre vos mains que je verserai les millions.

Cette fois, de Simaise eut l'éblouissement du vertige.

— J'avais eu l'intention, poursuivit M. Van Ossen, de vous prier de venir à Amsterdam, afin de causer et de m'entendre avec vous au sujet de cette affaire, très sérieuse, comme vous le voyez ; mais j'ai pensé qu'il était plus convenable que je vinsse moi-même vous trouver.

— Comment, monsieur, vous avez fait exprès ce voyage ?

— Pas précisément ; quelques autres affaires m'appelaient à Paris.

— Je me serais rendu avec empressement à votre appel.

— Je n'en doute pas, monsieur le baron.

— Enfin, monsieur Van Ossen, cette somme de...

— De plusieurs millions.

— D'où vient-elle ?

— De Batavia.

Le baron fit un bond sur son siège.

— Ces millions, monsieur de Simaise, font partie de l'héritage du défunt marquis de Chamarande, votre frère.

— En vérité, monsieur !

— Je sais que vous ignorez certaines choses ; je vais vous instruire :

Après la mort de Philippe de Villiers, dont, entre parenthèses, votre frère a été l'unique héritier, il y eut un inventaire à la suite duquel les écritures commerciales furent arrêtées et tous les comptes apurés.

Les associés de la maison devaient à votre frère une somme supérieure à trois millions.

Trois millions enlevés brusquement à une maison de commerce peuvent amener une gêne préjudiciable, en empêchant de nombreuses opérations.

Sans doute les associés auraient pu facilement se procurer cette somme ; ils préférèrent demander du temps pour s'acquitter envers l'héritier de M. de Villiers, ce à quoi acquiesça votre frère.

Quatre ans furent consentis.

Naturellement, le capital, laissé à la disposition des associés, devait rapporter des intérêts.

M. le marquis avait besoin d'être représenté à Batavia ; il prit pour mandataire un employé de la maison Philippe de Villiers, en qui il avait une entière confiance, et qui se nommait Charles Chevry.

Les quatre ans écoulés, le mandataire toucha les sommes dues à votre frère ou plutôt à ses héritiers, puisque, malheureusement, M. le marquis n'existait plus, et en fit le dépôt dans la caisse de notre banque de Batavia

Qu'est devenu depuis le mandataire de votre frère ? Je l'ignore. J'ai pris des informations à son sujet, sans pouvoir rien apprendre.

Sans doute, cet homme est mort depuis longtemps ; peut-être a-t-il péri en mer, lui aussi, comme M. le marquis de Chamarande.

Enfin, monsieur le baron, en exécution des conditions dans lesquelles le dépôt de l'argent fut fait à Batavia, nous avons, depuis l'année 1853, admis le capital déposé à participer à toutes nos opérations financières.

De Simaise était agité comme s'il eût eu du vif argent dans les veines.

— Et aujourd'hui, monsieur Van Ossen, demanda-t-il d'une voix hésitante, quel est le chiffre du capital?

— Vingt millions! monsieur le baron.

— Vingt millions! exclama de Simaise, passant du rouge au violet, étourdi comme s'il eût reçu un coup de massue sur la tête.

— Je vous assure, monsieur le baron, que je ne tiens nullement à augmenter encore ce chiffre respectable de millions; aussi ai-je hâte de pouvoir solder le compte Chamarande.

— Je comprends cela, monsieur Van Ossen; mais cela vous sera facile.

— Je l'espère!

— Le marquis de Chamarande, vous le savez certainement, n'avait qu'un frère, moi.

— C'est vrai.

— Je suis donc son seul et unique héritier.

Le banquier répondit par un mouvement de tête.

— Vingt millions! vingt millions! répéta de Simaise affolé; ils sont à moi, monsieur Van Ossen, à moi!

— Je le crois, monsieur le baron.

— Ah! monsieur Van Ossen, monsieur Van Ossen! s'écria le baron, en proie à une sorte d'accès de fièvre, comment vous exprimer ce que j'éprouve, mon admiration pour vous? Non, c'est impossible... Ah! tenez, vous êtes le plus brave, le plus honnête homme qu'il y ait au monde!

Il s'était levé, avait pris les mains du banquier et les serrait dans les siennes à les briser : il l'aurait embrassé s'il l'eût osé. Il se calma un peu.

— Quand vous le voudrez, monsieur Van Ossen, reprit-il, je me rendrai à Amsterdam.

— Le plus tôt possible, monsieur le baron.

— Rien ne me retient à Paris; je puis partir demain, ce soir même.

— Avez-vous en main tous les papiers nécessaires?

— Certainement : les pouvoirs que mon frère m'a laissés; l'acte de mariage de ma mère, Cécile Baubant, marquise de Chamarande, et du baron de Simaise, mon père; l'acte de décès de la baronne de Simaise; mon acte de naissance.

— C'est tout?

De Simaise interloqué regarda anxieusement le banquier.

— Est-ce que ce n'est pas suffisant? balbutia-t-il.

— Il vous faut encore, je crois, monsieur le baron, un acte de décès.

— Je comprends : l'acte de décès de mon frère... Mais il est mort, vous-même n'en doutez pas ; j'attends les trente ans d'absence pour obtenir un jugement de déclaration d'absence. D'ailleurs, monsieur Van Ossen, l'acte notarié par lequel mon frère m'a investi de ses pleins pouvoirs me tient lieu de son acte de décès.

Le banquier secoua la tête.

— Ce n'est point de cet acte de décès dont je vous parle, dit-il.

— Ah !... Mais je ne vois pas...

— Votre frère, monsieur le baron, ne s'était-il pas marié à Batavia ?

Un coup de foudre éclatant au milieu de la chambre n'aurait pas produit un effet plus terrible que ces paroles du banquier.

De Simaise sursauta et changea de couleur. Mais se remettant promptement et appelant son audace à son secours :

— Je ne crois pas, répondit-il.

— Votre frère n'avait-il pas amené en France une jeune femme ? demanda encore M. Van Ossen.

— Oui, monsieur, une jeune femme, une Anglaise, sa maîtresse, répondit effrontément le misérable.

— Sa maîtresse, monsieur le baron ! En vérité, vous m'étonnez grandement.

— Pourquoi ?

— Parce que vous semblez ignorer que votre frère était marié.

— Mais il ne l'était pas !

— Erreur, monsieur le baron. Ce n'est pas sa maîtresse, mais bien sa femme légitime que le marquis de Chamarande a amenée en France.

— Maintenant, monsieur Van Ossen, c'est vous qui m'étonnez.

— Ainsi, monsieur le baron, vous n'aviez pas eu connaissance du mariage de votre frère ?

— J'en entends parler pour la première fois, monsieur ; et, malgré votre affirmation, je reste fort incrédule.

— Après tout, répliqua le banquier avec bonhomie, il peut se faire que vous n'ayez pas su cela ; il y a dans la vie des choses si extraordinaires !... Mais enfin, monsieur le baron, le fait existe ; je vous en garantis l'exactitude et je pourrai, si vous le désirez, vous en fournir la preuve, en mettant sous vos yeux un extrait de l'acte de mariage qui a eu lieu au consulat de France.

Le baron sentit que le terrain lui manquait. Terrifié, il restait muet, pâle et comme pétrifié devant une nouvelle tête de Méduse.

— Le marquis de Chamarande et Lucy Glandas, poursuivit M. Van Ossen, se sont mariés sous le régime de la communauté ; la marquise est

donc naturellement et forcément, bénéficiant de la loi française, héritière de son mari; or, vous devez comprendre, monsieur le baron, que, pour me dessaisir des millions qui sont entre mes mains, il faut qu'ils me soient réclamés en même temps par vous et par la marquise de Chamarande, à moins que l'acte de décès de la marquise ne soit produit.

Vous voyez dans quelle situation je me trouve et combien j'avais besoin de conférer avec vous au sujet de cette affaire.

D'après les renseignements que j'ai pu obtenir, non sans peine, je vous assure, il paraîtrait que la marquise était enceinte et même près d'accoucher, lors du naufrage du *Téméraire*, de douloureuse mémoire; mais je n'ai de ceci aucune preuve; nous ne parlerons donc pas d'un enfant, qui n'a probablement jamais existé, afin de ne pas augmenter les difficultés de la situation, déjà assez grandes.

Le temps écoulé, des millions abandonnés, le résultat négatif des recherches que j'ai fait faire, tout me porte à croire que la marquise de Chamarande est morte; mais encore faut-il que cela me soit prouvé.

Malgré mon vif désir de solder le compte en question et de vous mettre en possession des millions dont, j'en suis convaincu et je le déclare, vous êtes aujourd'hui l'unique et légitime héritier, je me vois contraint d'en rester le dépositaire pour longtemps encore peut-être.

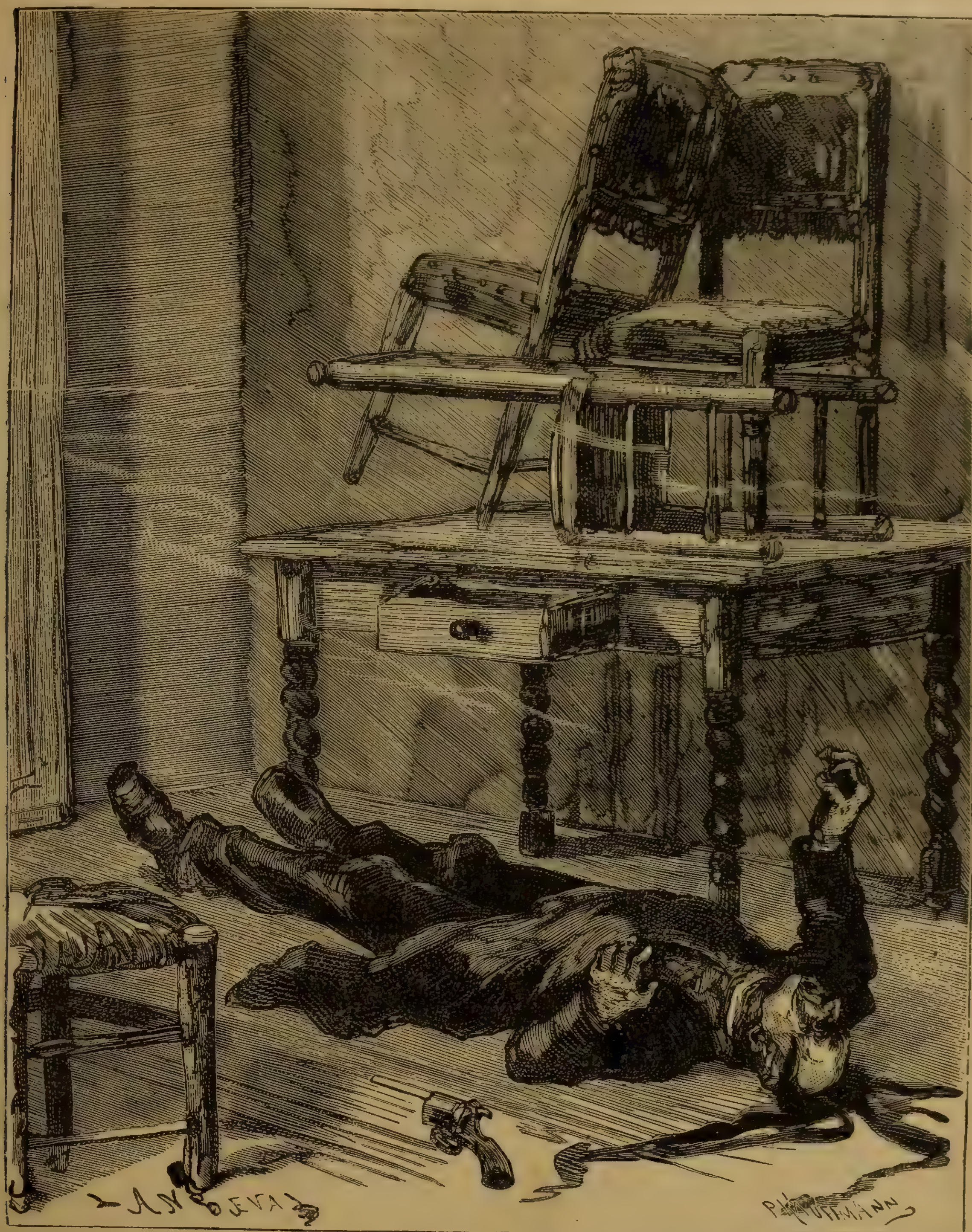
Il existe dans notre maison, monsieur le baron, depuis sa fondation, un livre précieux, qui est le livre d'or des Van Ossen, et que tous les chefs qui se sont succédé ont toujours consulté avec respect. Ce livre contient les instructions secrètes, les ordres particuliers transmis par les pères à leurs fils.

Or, dans ce livre, monsieur le baron, il est écrit, de la main même de mon aïeul, que le dépôt du marquis de Chamarande, augmenté des bénéfices de participation dans les affaires de notre maison, ne devra être remis qu'à la marquise de Chamarande ou au dépositaire lui-même, Charles Chevry, mandataire du marquis, ou enfin, après dix-huit années écoulées, aux héritiers légitimes, dûment reconnus, du marquis et de la marquise.

Les dix-huit ans sont maintenant révolus, et voilà pourquoi, monsieur de Simaise, je suis en ce moment devant vous; voilà pourquoi aussi vous n'avez pas été informé plus tôt du dépôt fait par Charles Chevry au nom de la marquise de Chamarande.

Je suis lié par l'ordre de mon aïeul, ordre sacré que m'a transmis mon père, et j'y dois obéir comme on obéit à Dieu.

Je suis, néanmoins, disposé à ne pas me montrer exigeant sur certaines petites questions de détail; par déférence pour vous, monsieur de



Le célèbre bandit s'était fait justice lui-même en se logeant deux balles dans la tête (page 580).

(page 580)

Simaise, je me contenterais de l'acte de décès de la marquise; malheureusement vous ne l'avez pas.

— Je ne l'ai pas, dit le baron d'une voix étranglée.

Il était dans un état pitoyable, quelque chose le tenait à la gorge, il étouffait; la sueur coulait sur son visage livide en gouttes serrées.

— D'abord, monsieur le baron, croyez-vous que la femme de votre frère n'existe plus?

— Je le crois.

— Et vous ne pouvez pas vous procurer l'extrait de l'acte que je vous demande?

— Mais si je le pouvais, monsieur, je vous l'aurais déjà dit.

Le regard perçant de M. Van Ossen s'enfonça comme une flèche dans les yeux du baron.

— Permettez-moi de vous le dire, monsieur de Simaise, reprit-il, il est étrange que vous ignoriez complètement ce qu'est devenue votre belle-sœur. Vous ne pouvez l'avoir ainsi perdue de vue immédiatement après la mort de votre frère.

— Pourtant, cela est, monsieur. J'ignorais, je vous l'ai dit, que mon frère fût marié, et j'ai eu le tort, je le reconnais maintenant, de ne pas m'intéresser à une personne que je croyais une étrangère pour moi.

Un imperceptible sourire courut sur les lèvres de M. Van Ossen.

— Vous l'avez vue, cependant.

— Une fois ou deux seulement. Mon frère avait un caractère bizarre; tout en me témoignant de l'amitié et une certaine confiance, il me tenait éloigné de lui et me cachait les choses de sa vie intime.

— Pour vous avoir caché son mariage, il fallait, en effet, que votre frère eût des idées bien singulières.

— Oui, pourquoi ne m'a-t-il pas dit cela? Je me le demande.

— Vous ne le saurez jamais; c'était son secret, et il l'a emporté dans la tombe. Mais revenons à la marquise; vous croyez qu'elle est morte, mais pas plus que moi vous n'en avez la preuve.

— C'est vrai!

— Nous ne faisons donc, vous et moi, qu'une supposition.

— En effet.

— Nous pouvons donc supposer également qu'elle existe toujours?

— Nous le pouvons.

— Alors, monsieur le baron, il faut absolument savoir ce qu'elle est devenue; avoir la preuve qu'elle n'est plus ou, si elle existe encore, la chercher et la retrouver.

— Où la chercher? murmura M. de Simaise comme se parlant à lui-même.

— Si les renseignements qu'on m'a fournis sont exacts, monsieur le baron, la marquise aurait perdu la raison peu de temps après la mort de son mari.

— J'ai aussi entendu dire cela, monsieur.

On a dit égaiement qu'elle avait été réclamée par sa famille et qu'un médecin était venu la chercher.

Est-ce vrai ?

— Je l'ignore absolument.

— Ainsi, monsieur le baron, vous ne savez rien?

— Rien.

— C'est fâcheux ! Maintenant, concluons :

J'ai entre les mains vingt millions que je voudrais ne plus garder : apportez-moi la preuve que la marquise de Chamarande est morte ou qu'elle est enfermée dans une maison d'aliénés, et je vous remets les millions.

Je vous les remets, monsieur le baron, car la marquise folle est déchue de ses droits et ne peut plus hériter.

Le baron eut un soupir étouffé et laissa tomber sa tête sur sa poitrine, signe d'un profond découragement.

— Il ne m'a pas menti, pensa M. Van Ossen ; il ne sait pas ce que la pauvre femme est devenue.

Il se leva et reprit à haute voix :

— Je ne retournerai pas en Hollande avant quinze jours, monsieur le baron ; vous avez, sur ma carte, mon adresse à Paris ; j'attendrai l'honneur de votre visite.

A bientôt, j'espère, monsieur le baron !

De Simaise sortit de son anéantissement ; il parvint à se dresser sur ses jambes et, hébété, chancelant comme un homme ivre, il reconduisit le banquier jusqu'à la porte.

Resté seul, il respira à pleins poumons et épongea sa figure ruisselante.

Le misérable venait de subir une épouvantable torture, pendant laquelle il avait déployé une force surhumaine ; mais il n'en pouvait plus, il était temps que le banquier s'en allât.

— Vingt millions ! vingt millions ! murmura-t-il en tombant sur son siège comme une masse. Un rêve fantastique ! Et cette fortune merveilleuse m'échappe... Elle m'échappe...

Malheur, malheur!

Avoir, là, des millions dans une caisse et ne pouvoir les prendre !

Et je suis à bout, acculé comme le cerf aux abois, et autour de moi, prêts à me dévorer, les chiens grognent.

Il se tordait les mains avec rage.

— Où est-elle ? Où la chercher ?

Blaireau l'a jetée quelque part comme une guenille.

Où ? Il ne me l'a pas dit.

Et moi, imbécile que j'étais, je ne le lui ai pas demandé.

Mais vit-elle encore? Depuis tant d'années elle a eu le temps de mourir.

Le tas d'or est là; Van Ossen est prêt à m'en faire une litière, et je ne sais rien, je ne sais rien!...

Que faire? que faire?

Il resta un moment silencieux, calmant son esprit, cherchant une idée. Tout à coup un éclair illumina ses prunelles sombres.

— Pourquoi ne me procurerais-je pas un acte de décès? reprit-il.

En le payant bien, je trouverais un homme qui me ferait cela.

Il s'interrompit et secoua la tête.

— Non, continua-t-il, ce serait m'embarquer dans une aventure dont je ne pourrais sortir : ce banquier hollandais n'est pas un naïf; il a beau dire qu'il ne serait pas exigeant, il ne lâchera les millions qu'à bon escient; il s'informerait, il voudrait voir lui-même l'acte sur le registre de l'état civil.

Non, non, mauvais moyen... Un autre, un autre!...

Je ne trouve pas, plus rien dans le cerveau! Vide!...

Je suis idiot, ma tête éclate, je crois que je deviens fou.

Il tenait sa tête dans ses mains, la serrait avec fureur; ses doigts crispés labouraient la peau du crâne et des gouttelettes de sang sortaient sous ses ongles.

— Ah! si j'avais encore Blaireau! s'écria-t-il, le regard sillonné de lueurs farouches.

S'il avait eu encore Blaireau, il aurait vite couru chez lui.

Mais Blaireau était en train de pourrir dans le trou du cimetière où on l'avait jeté comme une charogne.

Découvert enfin par la police, cerné dans son antre, prêt à être pris, le célèbre bandit s'était fait justice lui-même en se logeant deux balles dans la tête.

Il avait échappé ainsi au châtiment de ses crimes, à la justice des hommes, mais la justice de Dieu l'attendait.

— Vingt millions! vingt millions! répétait le baron de Simaise en se tortillant comme un convulsionnaire.

Vingt millions! vingt millions!

Et, pareil à un damné, les yeux injectés de sang et l'écume aux lèvres, il rugissait.

IV

OU L'ON RETROUVE M. LAGARDE

En quittant le baron de Simaise, M. Van Ossen se fit conduire boulevard de Strasbourg.

Là, au premier étage d'une grande et belle maison, un homme attendait impatiemment le banquier hollandais.

Cet homme est ce personnage mystérieux, ce philantrope, qui se dit l'ami des malheureux et qui se fait appeler M. Lagarde.

L'appartement qu'il occupe est vaste ; il se compose de neuf grandes pièces : grand et petit salon, cabinet de travail, salle à manger, cuisine avec office, quatre chambres à coucher.

C'est grand, trop grand peut-être, car M. Lagarde vit seul et n'a que deux domestiques.

Mais il faut croire que l'appartement a été loué avec intention et que les chambres à coucher ne seront pas toujours désertes.

Le tout est meublé et décoré sans grand luxe, mais avec un goût exquis, qui révèle la distinction et le caractère de celui qui habite l'appartement.

M. Lagarde est dans son cabinet, pièce contiguë à sa chambre à coucher, et où il se tient constamment.

Le coude sur son bureau, appuyant sa tête dans sa main, il est plongé dans une méditation profonde.

Un bruit de pas le fit tressaillir, et il se redressa.

La porte du cabinet s'ouvrit.

M. Van Ossen entra.

M. Lagarde se leva précipitamment et s'avança à la rencontre du banquier, les deux mains tendues. Mais, aussitôt, la flamme de son regard s'éteignit et sa physionomie reprit son expression habituelle de tristesse.

— Je lis dans vos yeux, mon ami, dit-il au Hollandais ; encore une déception !

— Hélas ! oui.

— Quelle a été son attitude?

— Déplorable. Oh! il ment avec audace.

— Ainsi, il n'a pas voulu parler?

— Il ne sait rien, il ignore ce qu'elle est devenue.

— Vous croyez cela?

— J'en suis convaincu. Je le tenais haletant sous mon regard; aucune de ses plus secrètes pensées ne m'a échappé.

M. Lagarde poussa un long soupir.

— Je suis tout à fait découragé, dit-il en s'asseyant, et en montrant un fauteuil à M. Van Ossen.

— Non, non, répliqua le banquier, il ne faut pas vous laisser abattre; vous devez conserver l'espoir qui vous donne la force.

— Mais que puis-je? Je suis vaincu!

— N'avez-vous pas déjà en partie réussi? Attendez, ne renoncez pas à l'espoir... Les ténèbres finiront par se dissiper.

— De quelque côté que je me tourne, je ne vois apparaître aucune clarté.

Ah! je finis par croire qu'elle est morte, la malheureuse. Qui sait s'ils ne l'ont pas assassinée?

— De grâce, n'ayez pas cette horrible pensée. Les misérables qui n'ont pas tué l'enfant ont laissé vivre la mère.

— Où est-elle, alors, où est-elle?

— Ne vous lassez point, cherchez encore, cherchez toujours.

— Oh! me lasser! Je le suis, et, nouveau juif errant, je marche toujours.

— La Providence vous a prouvé déjà qu'elle ne vous abandonnait point.

— C'est vrai, M. Van Ossen, par un miracle de cette Providence divine, que je ne nie pas, que je bénis, au contraire, j'ai retrouvé l'enfant; mais, morte ou vivante, tant que je n'aurai pas découvert ce qu'elle est devenue, je croirai n'avoir rien fait.

— Remettez-vous-en donc à la Providence, et espérez un nouveau miracle.

— Aide-toi, le ciel t'aidera! J'ai mis en pratique ce proverbe, et je suis arrivé, maintenant, à ne plus compter que sur l'aide du ciel. J'ai été partout, j'ai fouillé les endroits les plus lugubres.

Elle était folle : il n'existe pas en France une maison de santé, un hospice d'aliénées que je n'aie visités; depuis celles des chambrées jusqu'à celles des cabanons, j'ai vu toutes les folles, toutes, entendez-vous, toutes, les unes après les autres...

On a prétendu que, réclamée par sa famille, une famille imaginaire, elle avait été transportée en Angleterre.

C'était un mensonge. Je le savais. N'importe, je suis allé en Angleterre et, comme en France, j'y ai vu toutes les folles.

Même spectacle navrant, épouvantable.

Mais, pour moi, rien, toujours rien.

— Heureusement, vous avez autour de vous des malheureux à consoler, du bonheur à donner, des joies à faire revivre.

— Oui, heureusement; cela me soutient. Réparer autant que je le peux le mal fait par les autres, voilà ma mission. Une douce chose dont je m'occupe me fait un peu oublier celle qui, sans cesse, tourmente ma pensée.

Ah! si je n'avais pas cela! Il me faut l'espoir de donner le bonheur aux autres pour ne pas tomber dans l'affaissement, pour me faire vivre!

— Courage, donc, monsieur; les bénédictions des hommes appellent les bénédictions de Dieu; courage, vous sortirez triomphant de toutes vos épreuves.

M. Lagarde hocha tristement la tête.

— Il me manquera toujours quelque chose! murmura-t-il.

Un double éclair jaillit de ses yeux, et, frappant du poing sur le bureau :

— Oh! ce baron de Simaise! prononça-t-il d'une voix sourde. Il y a des instants où je bondis de fureur prêt à aller lui demander compte de ses crimes. Dites, monsieur Van Ossen, dites, est-ce qu'il existe un châtiment assez terrible pour un pareil monstre? Et il vit, et la punition s'éloigne de lui.

— Le châtiment l'atteindra.

— Le ciel n'a plus de foudres vengeresses!

— Sa ruine est un fait accompli; l'expiation commence.

— Oh! le misérable! le misérable! et je ne puis le frapper! J'ai les bras et les mains enchaînés. Il est le mari d'une noble et sainte femme; il est le père d'une fille adorable, qui a toutes les grâces, toutes les qualités, toutes les vertus de sa mère!... Deux anges le gardent et le protègent... C'est en vain que ses victimes crient contre lui, elles ne peuvent pas être vengées!...

Ah! il y a longtemps que la porte du bagne se serait ouverte pour lui, s'il n'y avait pas là les innocents! Pourquoi les écraserais-je? En ai-je le droit?

Et j'enchaîne ma fureur, et je résiste à des excitations féroces.

Mais ne croyez pas, mon ami, que j'aie une horrible soif de ven-

geance. Non. Je n'ai connu que quelques jours de bonheur : le souvenir qui m'en est resté au cœur m'a préservé de certaines défaillances morales, et, dans bien des circonstances, m'a empêché de maudire. J'ai beaucoup souffert, je souffre encore; la douleur ne m'a pas aigri. L'amertume qui est en moi ne peut pas se changer en venin. Né bon, je suis resté le même, malgré tout. Oui, j'étais né seulement pour aimer et me dévouer.

Il essuya deux grosses larmes qui tremblaient au bord de ses paupières.

— Oh ! mon ami, mon ami ! dit M. Van Ossen, lui prenant affectueusement la main.

— Et voilà, reprit M. Lagarde, comment, en ce monde, les bons sont récompensés.

Le baron de Simaise est un grand coupable; c'est un misérable, un infâme, un monstre à face humaine ! On doit être pour lui sans pitié ! Toutes les tortures, il les a méritées...

Eh bien ! je suis capable, non pas de pardonner, mais d'oublier; oui, je le sens, j'aurais le courage, la force de ne plus penser à ses crimes, de l'abandonner à ses remords, qui viendront un jour, s'il rendait la mère à son enfant.

— Peut-être le fera-t-il.

— Comment, puisqu'il ignore ce qu'elle est devenue?

— Il le saura par ses complices.

— Ses complices ! Où sont-ils? Je les ai cherchés, eux aussi, mais en vain. Si j'en tenais un seulement !...

Les scélérats ne font que passer; la justice qui veille les attend et les happe au collet.

Les complices du baron de Simaise ont eu leur tête livrée au bourreau ou sont depuis longtemps à la Nouvelle-Calédonie.

Jour par jour, heure par heure, je sais ce que fait le baron. Près de lui, sous son toit, Landry, mon brave Landry, écoute et regarde. Il ne voit et n'entend rien qui puisse me mettre sur une piste.

Si l'homme qui faisait autrefois des visites au baron de Simaise, et qui a été le terrible instrument de ses crimes, le voyait encore, je le saurais.

Ah ! cet homme, ce bandit, je donnerais la moitié des jours qui me restent à vivre pour l'avoir devant moi, un instant seulement ! Il parlerait, dussé-je lui arracher les paroles de la gorge.

Un jour, j'ai cru avoir découvert un des complices du baron...

— Ah !

— Dans un étranger, un Brésilien, qui se nomme Pedro Castora.



Dans les trois dernières nuits, plusieurs rafles ont été faites dans les hôtels garnis (page 589).

— Oh ! monsieur !

— Est-ce que vous le connaissez ?

— Peu ; mais assez pour pouvoir répondre de lui. Il jouit d'une magnifique fortune honorablement gagnée par son père, qui a été l'ami du mien. Pedro Castora pense et voit à sa manière ; il ne fait rien comme les autres. Caractère excentrique, il a des idées singulières. C'est un enthousiaste, capable de faire mille folies pour réaliser un de ses rêves.

Léger en apparence, il est au fond très sérieux. Il s'amuse, sa fortune le lui permet. Mais il a le cœur bien placé ; très honnête, plein de droiture et de nobles sentiments, ses nombreuses qualités font oublier aisément ses défauts.

— Ce que vous me dites de ce jeune homme se rapporte aux renseignements qui m'ont été donnés sur lui. Je m'étais trompé, j'ai vite reconnu mon erreur.

Hélas ! un rien, maintenant, me met en défiance et je suis prompt à soupçonner.

J'en demande pardon à M. Pedro Castora ; mais son intimité avec le baron de Simaise me permettait de concevoir des doutes. Je cherche, et, dans chaque homme qui approche le baron d'un peu près, je crois voir un complice.

Enfin, mon cher Van Ossen, vous avez fait aujourd'hui, à ma prière, une démarche inutile.

— Qui sait ?

M. Lagarde secoua tristement la tête.

— Oh ! je n'espérais guère, reprit-il ; mais je voulais savoir ; il faut tout tenter...

Que d'illusions envolées ! Une déception succède à une autre. C'est douloureux !

Je vais être très occupé pendant une quinzaine de jours ; ensuite je me rendrai à Épinal. C'est là seulement que je me sens vivre.

J'aurai le plaisir de vous voir à mon retour à Paris.

— Et si, d'ici là, je reçois la visite du baron ?

— N'y comptez pas.

— Cependant...

— Dans tous les cas, vous savez ce qui a été convenu entre nous. Cher et excellent ami, je vous remercie encore de tout ce que vous faites pour moi.

— C'est peu, trop peu ; je voudrais faire plus.

— Quoi qu'il arrive, votre amitié me sera toujours précieuse, et je n'oublierai jamais votre dévouement.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Le soir, à la nuit, M. Lagarde reçut le rapport que son fidèle Landry, devenu, sous le nom de Frédéric, le valet de chambre du baron de Simaise, lui faisait parvenir chaque jour régulièrement.

Voici ce que contenait le billet :

« Le baron est resté chez lui toute la journée et ne sortira pas cette nuit.

» Pedro Castora est venu le voir; ils sont toujours au mieux ensemble; mais le Brésilien devient de plus en plus hardi et commence à faire sentir à son ami qu'il est son débiteur.

» Vous pourrez peut-être un jour vous servir de cet homme.

» La visite de M. Van Ossen a produit un effet foudroyant. Depuis, le baron reste enfermé dans son cabinet, se démenant comme un diable dans un bénitier. Il est comme fou. Il crie, il gesticule, s'arrache les cheveux, se tord, se roule sur ses meubles. Vingt fois il a répété en hurlant : Vingt millions ! vingt millions !

» Mais il ne peut pas produire l'acte de décès qu'on lui demande; mais il ne peut pas dire où se trouve Mme la marquise.

» Au milieu des paroles incohérentes qu'il a prononcées, voici celles que j'ai précieusement recueillies :

— « Où est-elle ?

» Où la chercher ?

» Blaireau l'a jetée quelque part comme une guenille.

» Où ? Il ne me l'a pas dit, et, moi, je ne le lui ai pas demandé. »

» Et celles-ci encore :

— « Ah ! si j'avais encore Blaireau ! »

» Voilà les paroles; elles sont significatives; je vous les livre sans faire aucune réflexion, ainsi que vous me l'avez ordonné. »

— Blaireau ! Blaireau ! exclama M. Lagarde. Il n'y a pas à en douter, Blaireau est le nom de son complice, de l'exécuteur de ses œuvres, le nom de l'assassin ! C'est cet homme que la baronne a vu plusieurs fois, qu'elle a entendu parlant d'une femme folle, d'un enfant qui ne voulait pas mourir !

Enfin, il l'a livré, le nom de son complice ; je le connais ce nom, que j'ai tant et si longtemps cherché !

Malheureusement, il n'existe plus, ce misérable : les paroles échappées au baron le disent assez !

Nouvelle déception !

Toujours les mêmes ténèbres !

Assez d'ombre, mon Dieu, de la lumière, de la lumière !

Je le disais à Van Ossen, les scélérats passent vite. Comment est-il mort, ce Blaireau ? Peut-être tranquillement dans son lit. Oh ! non, c'est impossible, Dieu ne l'aurait pas permis. Il a reçu le châtiment de ses crimes !

Je saurai quelle a été son existence, je veux savoir comment il a vécu, comment il est mort !

MONSIEUR CLAUDE

Le lendemain matin, vers neuf heures, M. Lagarde se rendit à la préfecture de police.

Grâce à ses relations avec plusieurs ministres et autres hauts personnages politiques, il était connu un peu partout, aussi bien à la préfecture qu'aux ministères de l'Intérieur, des Affaires étrangères et de la Justice.

Ce jour-là, c'est le chef de la sûreté qu'il voulait voir.

Plusieurs fois déjà il avait rendu visite à ce fonctionnaire, lequel, pour l'aider dans ses recherches, et sur une recommandation spéciale du ministre de l'Intérieur, contresignée par le préfet, avait mis souvent quelques-uns de ses agents à sa disposition.

— Puis-je voir M. le chef de la sûreté? demanda M. Lagarde au garçon de bureau qui, le reconnaissant, était venu à lui avec empressement.

— Il vient d'arriver, répondit le garçon, et il doit être seul dans son cabinet. Je vais lui annoncer votre visite.

Le garçon disparut derrière une porte.

M. Lagarde attendit à peine deux minutes.

— M. Claude peut vous recevoir, dit le garçon sur le seuil de la porte.

M. Lagarde entra dans le cabinet du célèbre policier.

Les deux hommes se saluèrent et se tendirent la main. Puis, avec courtoisie et une certaine déférence, un sourire aimable sur les lèvres, M. Claude montra au visiteur le siège qui l'attendait.

— Au moins, je ne vous dérange pas? dit M. Lagarde.

— Nullement. Je n'ai à m'occuper ce matin que des affaires courantes. Les coquins paraissent s'être mis en grève. Depuis quelques jours, nous sommes assez tranquilles.

— Il serait à souhaiter que votre repos durât longtemps.

— Oui, sans doute ; mais je ne me berce pas dans cette douce illusion.

— Malheureusement, répliqua le visiteur, répondant à ses pensées, les sept péchés capitaux existent toujours, et la terre ne cessera point de produire des scélérats. Vous avez acquis une grande expérience, monsieur, et rendu d'immenses services ; bien dirigés, vos agents ont partout les yeux et les oreilles ; mais combien n'y a-t-il pas, parmi les plus grands, de scélérats inconnus qui échappent à l'action de la justice ?

— Ils sont nombreux ceux-là ; et qui le sait mieux que moi. Les passions produisent le mal, et comme nous ne pouvons supprimer les passions humaines et ses vices, la source du mal ne tarira jamais.

— Pas de remède ?

— Peut-être ; mais dans un avenir lointain : cela dépendra des institutions qui seront créées en vue d'élever notre niveau moral. On s'occupe beaucoup trop de politique en France et pas assez des grandes questions sociales, qui devraient être constamment à l'ordre du jour: Sans doute, nos législateurs sont animés d'excellentes intentions ; mais, ou ils ne font pas assez, ou ils ne font rien.

Notre pays veut marcher vers le progrès et il réclame de nombreuses réformes nécessaires, certaines lois nouvelles plus efficacement protectrices de la société que celles qui existent. On ne fait rien. On piétine sur place, et il est bien heureux encore qu'on ne marche pas comme l'écrevisse, en reculant.

Si vieille que soit la machine gouvernementale, on ne peut se décider à la remplacer par une autre ; on trouve que c'est assez de mettre en mouvement ses rouages usés.

Seulement dans l'ordre judiciaire, — c'est mon objectif, à moi, — que de lois à modifier, que d'autres insuffisantes à compléter, que d'autres encore à ajouter à notre code !

Il y en a une répressive et éminemmeut protectrice que j'appelle de tous mes vœux. Ah ! cette loi, monsieur, serait peut-être un des meilleurs remèdes à opposer au mal qui va toujours grandissant.

Tenez, dans les trois dernières nuits, plusieurs râfles ont été faites dans des hôtels garnis, et cent vingt-huit individus ont été arrêtés et conduits au dépôt de la préfecture. Je ne parle que des hommes ; on a mis la main, en même temps, sur un assez grand nombre de filles de mauvaise vie.

Vous êtes étonné par le chiffre cent vingt-huit ?

— C'est vrai.

— Cent vingt-huit misérables qu'on appelle des souteneurs ; ce nom

vous dit leur genre de vie et de quoi ils vivent. Les gredins de cette catégorie sont nombreux, monsieur. Et ce n'est pas seulement Paris, mais encore toutes nos grandes villes qui sont infectées de cette pourriture.

— Voilà une horrible plaie sociale à guérir.

Le désœuvrement, la paresse, l'inconduite, les mauvais exemples, l'abandon des parents nous jettent ces misérables; ils se recrutent dès l'âge de quatorze à quinze ans, ils pullulent comme la vermine, ils deviennent légion.

C'est de là que sortent, en général, les escrocs et les voleurs qui encombrent nos chambres correctionnelles, les héros abjects de nos cours d'assises.

Eh bien! ce que je voudrais, c'est une bonne loi qui, sévèrement appliquée, purgerait Paris et nos grands centres de ces ignobles coquins. Depuis longtemps on nous la promet; je l'attends toujours.

Mais je cause, monsieur, et je ne vous ai pas demandé encore à quoi je dois l'honneur de votre visite. Depuis notre dernière entrevue, avez-vous été plus heureux dans vos recherches?

— Hélas! non, soupira M. Lagarde.

— Toujours pas le moindre indice qui puisse vous mettre sur la trace de la personne que vous désirez retrouver?

— Vous savez ce que j'ai fait.

— Et tout cela inutilement. C'est désespérant.

— Oui, désespérant, répéta M. Lagarde comme un écho.

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler, monsieur, que, comme par le passé, je suis toujours prêt à vous servir.

— Je vous en remercie sincèrement; mais je ne veux plus abuser de votre bon vouloir : je continuerai seul mes recherches, avec l'aide de Dieu.

— Alors, monsieur, votre visite a une autre cause?

— Oui, monsieur Claude; une fois encore je m'adresse à votre extrême obligeance.

— De quoi s'agit-il?

— Je viens vous prier de vouloir bien me donner, si cela vous est possible, des renseignements sur la vie et les actions d'un personnage qui, tout me le fait supposer, n'existe plus aujourd'hui.

— Alors vous pensez qu'il existe à la préfecture un dossier concernant le personnage en question?

— Je le pense, sans en être certain, toutefois.

— Nous serons vite édifiés à ce sujet. Quel est le nom de l'individu?

— Blaireau.

— Oh! Blaireau! exclama M. Claude, un bandit célèbre! un Cartouche moderne! Blaireau était un homme de génie. L'esprit du mal était incarné en lui. Si cet homme eût marché sur une autre voie, il aurait fait de grandes et belles choses. Poussé par la cupidité, sa soif de richesse, il n'a été qu'un grand scélérat.

— Ainsi il n'existe plus?

— Depuis longtemps. C'est moi-même, après sa mort, son suicide, car il s'est fait justice lui-même, qui ai enlevé tous les papiers trouvés dans son appartement, rue du Roi-de-Sicile.

J'ai été chargé également de l'enquête qui a fait découvrir les crimes commis par cet audacieux et sinistre personnage.

M. Lagarde ébaucha un pâle sourire.

— Croyez-vous avoir tout découvert? demanda-t-il.

— Non, certes. Blaireau était extrêmement prudent. Ainsi, on n'a rien trouvé dans ses papiers qui fût de nature à l'accuser, à révéler ses crimes ou à compromettre ceux à qui il faisait payer ses services. Il est certain qu'il ne conservait chez lui aucun document de ce genre. Chaque fois qu'une lettre, une pièce écrite, un papier quelconque lui paraissait dangereux pour sa sécurité, celle de ses agents et des personnes qui l'employait, il les détruisait.

Ce n'est qu'avec le temps et aidé par le hasard, qui livre tant de secrets, que nous sommes parvenus à savoir un peu quelle avait été l'existence de Blaireau et à composer son dossier, qui n'est pas de ceux qu'on conserve le moins précieusement dans les archives de la préfecture.

— Enfin, ce dossier existe?

— Parfaitement. Je vais le faire apporter et nous l'examinerons ensemble.

M. Claude sonna son secrétaire, qui parut aussitôt.

— Veuillez, je vous prie, lui dit-il, m'apporter ici le dossier Blaireau.

Le secrétaire se retira.

— Très fin, très rusé, reprit M. Claude, comme tous les coquins de génie, Blaireau était d'une adresse merveilleuse. Comme agent d'affaires, ce titre le couvrait, il était assez bien vu à la préfecture de police, car, de temps à autre, par ses relations, il nous faisait faire de bonnes prises: des gens qui le gênaient, sans doute, et dont il tenait à se débarrasser.

Cette façon d'agir le protégeait. Comment avoir des soupçons sur

un homme qui rendait des services à la police? On ne songeait certes pas à ouvrir les yeux sur lui, et il dépistait ainsi les recherches des agents.

Grâce à ses savantes manœuvres, Blaireau put se livrer tranquillement, pendant des années, à ses ténébreuses machinations.

Il était agent d'affaires; il en faisait, en effet, mais quelles affaires!...

Malheureusement, nous ne savons pas tout; mais ce que nous avons pu découvrir nous permet de juger l'homme. Je frissonne en pensant à toutes les monstruosités, à tous les crimes qu'il a pu commettre impunément et qui sont restés inconnus.

Blaireau a certainement emporté dans la tombe de noirs et horribles secrets.

Pendant toute sa vie, il a été le chef inconnu, invisible, mystérieux d'une bande de malfaiteurs admirablement organisée. Au début, c'était le vol sous toutes ses formes : magasins et appartements pillés, les étalages enlevés, les attaques nocturnes, pillage des maisons et villas isolées de la banlieue de Paris. La bande avait ses recéleurs, et aussi ses boutiques à elles, tenues par certains de ses membres qui s'approvisionnaient de marchandises au magasin général de l'association.

Des hommes de cette bande, qui avait ses statuts, ni plus ni moins qu'une société civile autorisée, et qui était extrêmement redoutable, en raison de son organisation et de la volonté qui la dirigeait, des hommes de cette bande, dis-je, tombèrent souvent entre nos mains; mais la plupart restaient muets aux interrogatoires et se laissaient condamner sans rien révéler qui pût compromettre les autres membres de la terrible association.

C'est le chef que nous aurions voulu capturer; mais où le prendre?

Les hommes de la bande qu'on parvenait à faire parler ne le connaissaient point, ce chef occulte, à la volonté duquel ils obéissaient cependant.

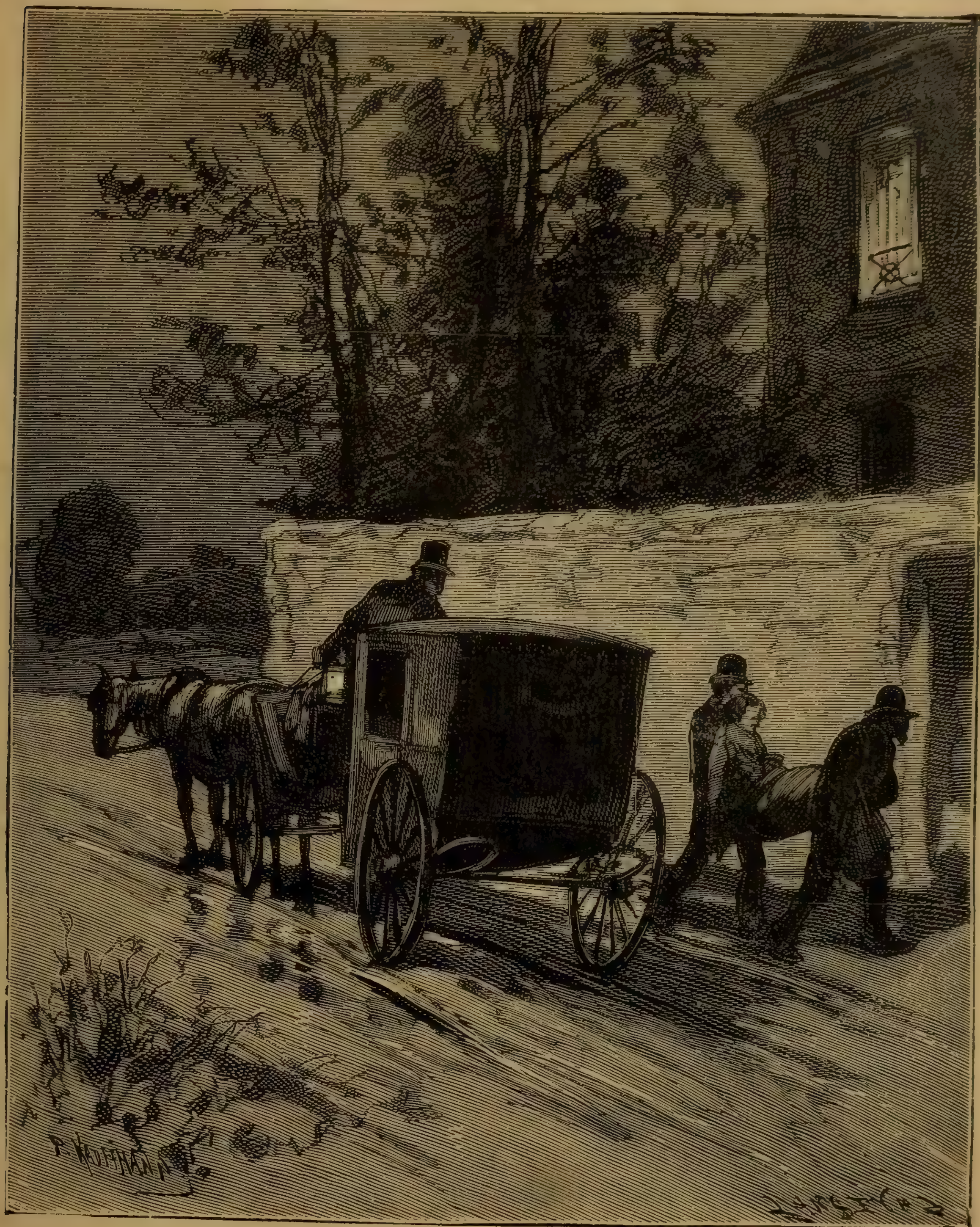
Ils ne l'avaient jamais vu; ils ignoraient jusqu'à son nom.

Bref, ce chef mystérieux, c'est-à-dire Blaireau, était insaisissable.

Cependant ce formidable ennemi de la société trouva que le vol, ainsi qu'il le faisait pratiquer, ne lui rapportait pas assez.

A tout prix, n'importe par quels moyens, il voulait être riche, il voulait posséder des millions.

Parmi les principaux sujets de la bande, il choisit les plus intelligents, les plus actifs, les plus sûrs, — il avait su les faire passer par



Deux hommes avaient tiré une femme de la voiture (page 600).

diverses épreuves, — et il se les attacha d'une façon toute spéciale.

Dès qu'il eut sous la main des collaborateurs dignes de lui, dociles comme des esclaves, pouvant être les exécuteurs de sa volonté, il commença à se livrer à des opérations d'une autre nature, et surtout plus productives.

En effet, dès l'année 1846, nous le voyons....

M. Claude s'interrompit.

VI

LE DOSSIER DE BLAIREAU

Le secrétaire venait d'entrer, apportant le volumineux dossier demandé, qu'il posa devant son chef.

— Je vous remercie, monsieur, dit M. Claude.

Le secrétaire se retira aussitôt. Le chef de la sûreté ouvrit le dossier et tourna rapidement quelques feuillets.

— Ce dossier, reprit-il, est loin d'être complet; il y aurait certainement beaucoup à y ajouter, si nous connaissions tout. Toutefois, si incomplet qu'il soit, il résume l'histoire de la vie du célèbre bandit, telle qu'il a été possible de l'établir avec les papiers trouvés rue du Roi-de-Sicile, certains documents venus d'autre part, les révélations arrachées à ses complices et les choses que le hasard a fait découvrir postérieurement à sa mort.

Ah!... 1846!... Voici un des premiers exploits connus de Blaireau.

Un jeune marquis, — je puis le nommer, il est mort fou, il y a deux ans, dans une maison de santé... Donc le marquis Gontran de Presle rencontra un jour, sur son chemin, une belle jeune fille, appelée Léontine Landais, dont il devint éperdûment épris.

Léontine était orpheline et pauvre, mais elle avait été bien élevée et avait reçu une assez belle instruction, puisqu'elle était institutrice, donnant des leçons à deux ou trois francs le cachet.

Le marquis parvint à se faire aimer en se faisant passer pour un simple employé de commerce et en promettant le mariage. Il espérait pouvoir séduire la jeune institutrice et arriver à sa possession. Mais il avait compté sans la vertu de l'honnête jeune fille. D'ailleurs, Léontine ne tarda pas à découvrir que son Gontran l'avait trompée sur sa position sociale.

Elle pleura sur ses premières illusions perdues, comprenant qu'elle ne pouvait songer à être la femme d'un marquis. Mais Gontran voulait, à tout prix, posséder Léontine.

Alors intervient Blaireau, se faisant passer près de la naïve jeune fille pour le notaire de la famille de Presle.

— « M. le marquis veut vous épouser, dit-il à Léontine; il le veut absolument, puisqu'il ne recule point devant les sommations légales qu'il va être forcé de faire à Mme la marquise, sa mère. Il n'attend pour agir que votre consentement, que je viens vous demander de sa part. »

La pauvre jeune fille eut la faiblesse de consentir à épouser le marquis dans de pareilles conditions. Elle aimait!

Blaireau ajouta :

— « Vous n'avez plus à vous occuper de rien qu'à préparer vos toilettes de mariée. Demain je me ferai délivrer l'extrait de votre acte de naissance, les extraits des actes de décès de vos père et mère, et, dans quelques jours, votre prochain mariage sera affiché, ainsi que l'exige la loi.

» A cause de Mme la marquise et aussi à cause du monde, le mariage se fera sans bruit, presque secrètement, en présence du maire et de quatre témoins seulement.

» Vous ne serez pas mariés à Paris, mais dans l'Orléanais, au château de Presle, dont M. le marquis a hérité de son père. Vous n'êtes pas sans savoir, mademoiselle, que, dans les grandes familles, le maire vient marier les fiancés dans leur château, au lieu d'exiger qu'ils se rendent à la mairie.

» Après le mariage, Mme la marquise s'adoucira certainement; du reste, son fils se chargera de la ramener à de meilleurs sentiments. Alors, et aussitôt que Mme la marquise sera disposée à vous recevoir dans ses bras, le mariage religieux sera célébré à Paris, cette fois, et en grande pompe. »

Léontine ne fit que de faibles objections dont le faux notaire eut facilement raison, et elle finit par consentir à tout ce que voulait Gontran.

Enfin, à quelque temps de là, par les soins de Blaireau, le mariage se fit au château de Presle, ainsi qu'il avait été dit.

Voici l'acte de mariage authentique, rien n'y manque : signature du maire, signature des époux, signature des témoins.

Et cet acte est faux! Et ce faux constitue le crime le plus audacieux qui ait peut-être été commis en France!

Cinq misérables, à la solde de Blaireau, l'un, ceint de l'écharpe municipale, les autres présents comme témoins, ont joué cette monstrueuse comédie pour jeter, toute palpitante des émotions de la jeune épouse, une jeune fille honnête et sage, en pâture aux appétits sensuels d'un vil débauché.

— Oh ! c'est horrible ! fit M. Lagarde.

— Oui, c'est épouvantable !

— Et cette malheureuse enfant, sait-on ce qu'elle est devenue ?

— En apprenant, longtemps après, alors qu'elle était devenue enceinte, qu'elle avait été lâchement trompée, qu'elle n'était nullement la femme du marquis, elle a subitement perdu la raison.

— Folle ! folle ! prononça M. Lagarde d'une voix creuse.

L'existence de la malheureuse Léontine Landais et celle de son fils, car c'est un enfant du sexe masculin qu'elle eut du marquis, est tout un roman (1), mais ce serait long à vous raconter.

Continuons l'examen du dossier.

Ici nous avons encore un marquis. Blaireau avait surtout sa clientèle dans le grand monde.

Ce marquis, le marquis de Coulange, avait épousé une jeune fille charmante, douée des plus rares qualités, mais qui ne lui avait apporté en dot que sa beauté.

Riche à plusieurs millions, le marquis avait pris chez lui sa belle-mère et son beau-frère, un assez triste sujet, comme vous allez voir, dont il avait fait le régisseur général de ses biens, meubles et immeubles.

Or, il arriva que le marquis fut atteint d'anémie et condamné par tous les médecins.

Grand émoi du frère et de la mère de la marquise : en effet, si le marquis mourait, ses cousins s'emparaient de son héritage et ils retombaient, eux, dans la misère, car le marquis, ne voulant point croire à sa fin prochaine, refusait de tester en faveur de sa femme.

Comment faire ? quoi imaginer ?

Voici ce qu'ils trouvèrent :

Introduire un enfant, un héritier direct dans la maison du marquis.

Imposant donc leur volonté à la jeune marquise, complètement dominée par sa mère, ils annoncèrent un beau jour au marquis que sa femme était enceinte.

On trouva le moyen d'envoyer M. de Coulange aux îles d'Hyères pour rétablir sa santé, et pendant qu'on gardait la jeune femme à vue dans son hôtel, on répandait partout le bruit qu'elle serait bientôt mère.

La prétendue grossesse va bien ; mais il faut un enfant nouveau-né à l'heure voulue, afin de faire croire à un accouchement.

Cet enfant, Blaireau se charge de le trouver ; il l'aura dans quatre

(1) Voir *l'Enfant du faubourg*, roman en 2 vol., de M. Émile Richebourg. (Dentu et Roy

mois, à quelques jours près, puisque la marquise est soi-disant enceinte de cinq mois.

Il met des agents en campagne et ne tarde pas à découvrir une pauvre jeune fille séduite, puis abandonnée par son séducteur, laquelle sera mère dans quatre mois.

Gabrielle croit aux paroles d'amitié d'une femme, créature de Blaireau, qui a reçu les instructions du maître coquin, et accepte sans difficulté d'aller vivre avec sa nouvelle amie, à Asnières, dans une maison isolée, louée quelques jours auparavant par Blaireau.

Gabrielle ne sort jamais ; elle a assez du jardin pour se promener ; mais elle est choyée, dorlotée, on la comble de petits présents, on l'accable de caresses hypocrites. Dame ! on ne veut pas qu'elle se fatigue, qu'elle ait de l'ennui ou des chagrins pouvant nuire à sa chère santé : ne faut-il pas qu'elle mette au monde un enfant bien constitué et bien portant ?

On a pensé d'abord que la jeune mère, heureuse d'en être débarrassée, livrerait son enfant sans résistance ; mais Gabrielle, qui sent tressaillir son sein, déclare nettement qu'elle veut garder son enfant et l'élever elle-même, de son lait.

— « Puisqu'elle ne veut pas le donner, dit Blaireau, on le lui prendra. »

Ainsi fut fait.

L'enfant vint au monde dans la nuit ; quelques heures après, profitant du sommeil de la jeune mère, sa fausse amie abandonna la maison, emportant le nouveau-né, précieusement enveloppé dans ses langes.

Une voiture, attelée de deux forts chevaux, bons coureurs, attendait la femme pour la transporter rapidement au château de Coulange, à quelques lieues de la ville de Meaux.

La femme et l'enfant furent introduits secrètement au château dont, par mesure de précaution, tous les domestiques avaient été momentanément éloignés.

Dans la journée, on annonça joyeusement l'heureuse délivrance de la marquise, qui venait de donner le jour à un fils. Et l'enfant de Gabrielle fut déclaré, à l'état civil de la commune, comme étant le fils du marquis et de la marquise de Coulange.

La présence de la femme au château s'expliqua facilement : c'était une sage-femme renommée qu'on avait fait venir de Paris.

Le tour était joué. Grâce à l'adresse de Blaireau, à son génie infernal, le marquis de Coulange pouvait mourir : il avait un héritier.

— Tout cela est inouï, monsieur Claude.

— De ces choses inouïes, de ces secrets terribles, monsieur, il y en a plus qu'on ne pense dans les familles.

— Ainsi, la marquise laissa faire?

— Elle protesta, au contraire, de toutes ses forces. Mais que pouvait-elle, placée ainsi qu'elle l'était, entre deux dominateurs, sa mère et son frère, qui avaient brisé sa volonté?

D'ailleurs, le marquis revint à peu près guéri. En voyant l'enfant qu'il croyait son fils, il eut de tels transports de joie, il se prit d'une si grande affection pour son héritier, que la pauvre marquise n'eut plus le courage de lui révéler le terrible secret.

— Et la malheureuse a pu vivre ainsi, avec ce secret qui devait l'écraser?

— Oui. Elle seule sait ce qu'elle a souffert. Plus tard, bien des années après, elle trouva enfin en elle la force nécessaire pour tout dire au marquis.

— Alors?

— Alors, monsieur, le marquis pardonna et garda son fils qui, d'ailleurs, était un jeune homme accompli et digne du grand nom qu'il portait.

— Et Gabrielle, monsieur Claude, la pauvre Gabrielle (1)?

— Son réveil fut épouvantable, son désespoir fut si grand qu'elle perdit la raison.

M. Lagarde ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oh! encore une folle! s'écria-t-il; mais partout où il passait, ce Blaireau, il laissait donc la folie?

— La folie et souvent la mort!

— Quel monstre!

— Comme vous devez le penser, monsieur Lagarde, ce n'est que longtemps, bien longtemps après les événements, que les faits dont je vous parle ont été connus de la police.

L'enlèvement de l'enfant, à Asnières, fit grand bruit, et un policier d'un rare mérite, comme nous en avons trop peu, malheureusement, l'agent Morlot, s'imposa la tâche de retrouver l'enfant de Gabrielle.

Pendant des années, sans se lasser, sans se décourager, sans se rebuter jamais, il chercha.

— A-t-il trouvé?

— L'enfant déjà grand, oui; mais pas les auteurs du rapt. Je vous le répète, Blaireau était insaisissable. Il ne laissait jamais nulle part la trace de son passage.

(1) Voir *Deux Mères*, roman en 2 vol., de M. Émile Richebourg. (Dentu et Roy, éditeurs.)

Pour en revenir à Morlot, soit qu'il eût été effrayé par la haute situation du marquis ou qu'il eût obéi à tout autre sentiment, il n'instruisit point ses chefs de ce qu'il avait découvert; il préféra donner sa démission; mais auparavant, il avait livré à la police la moitié au moins de la fameuse bande de Blaireau.

— Et c'est ainsi que la police a tout découvert?

— Grâce à cette très importante prise, la police tenait enfin les auteurs, jusqu'alors inconnus, d'une infinité de crimes. Il y eut des châtiments sévères : des condamnations aux travaux forcés à perpétuité, des condamnés à mort. Et pendant ce temps, lisant probablement les comptes rendus de la cour d'assises, Blaireau était tranquillement chez lui, jouissant en paix du produit de ses crimes.

— Comment avez-vous eu, enfin, connaissance des agissements de ce grand misérable?

— A la suite de son dernier exploit.

— Ah! voyons ce dernier exploit.

— Blaireau ayant à redouter je ne sais trop quoi d'une jeune fille, lingère dans une maison de santé...

— Toujours des fous ou des folles, interrompit M. Lagarde.

— Oui, toujours, fit le chef de la sûreté, en souriant. Donc, la jeune fille en question pouvant troubler sa tranquillité, Blaireau songea à la mettre dans l'impossibilité de lui nuire. Pour cela, il n'y avait qu'à la faire disparaître.

Or, une nuit, profitant de l'absence du chef de l'établissement et de sa famille, après avoir endormi le concierge à l'aide d'un narcotique, et avec l'aide d'un domestique de la maison, un homme à lui, il enleva la lingère.

Il la conduisit à Saint-Mandé, dans une petite maison habitée par une femme qui lui était entièrement dévouée. La jeune lingère fut enfermée dans une sorte de cachot, séquestrée comme l'avait été la pauvre Gabrielle, et confiée à la garde de la dame du logis. Blaireau usait, abusait de la séquestration; il faut croire que ce moyen lui avait toujours réussi.

M. Lagarde eut un haut-le-corps.

— Oh! la séquestration! murmura-t-il.

Le chef de la sûreté continua :

— Il va sans dire que le rapt de la jeune fille fut aussitôt dénoncé au parquet. Nos plus fins limiers se mirent en campagne. Mais cette fois encore la police aurait longtemps cherché en vain, sans deux ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine.

Ceux-ci s'étaient trouvés attardés à Saint-Mandé, la nuit de l'enlève-

ment; ils avaient vu une voiture s'arrêter dans une ruelle, devant la porte d'un jardin. Deux hommes avaient tiré de la voiture une femme, laquelle avait fait entendre des gémissements pendant que l'un des hommes, l'ayant chargée sur ses épaules, la transportait dans la maison.

Aussitôt instruit de ce fait, poursuivit M. Claude, je pris mes mesures en conséquence. Le soir même, la maison fut cernée par mes agents et ouverte de force. Blaireau s'y trouvait avec sa complice.

— Ah ! enfin !

— Attendez. Le bandit parvint à s'échapper; mais la femme fut arrêtée. Devant le commissaire de police elle jura ses grands dieux qu'elle ne connaissait ni le nom, ni la demeure de l'homme qui lui avait amené la lingère. Heureusement, sur les indications de la jeune fille, le domestique qui avait pris part à son enlèvement fut capturé par les agents, et c'est lui qui livra le nom de Blaireau et donna son adresse rue du Roi-de-Sicile.

Comme bien vous pensez, on ne remit pas au lendemain l'arrestation du misérable.

Une escouade d'agents, conduite par un commissaire de police, fit irruption dans le domicile de Blaireau. Il s'était enfermé dans son cabinet dont les portes étaient en plus fortement barricadées. Voyant qu'il restait sourd à toutes les sommations, le commissaire donna l'ordre de briser les portes à coup de hache. Ce ne fut pas long.

Mais avant que le premier agent ait franchi le seuil du cabinet, une double détonation se fit entendre. Blaireau venait de se faire sauter la cervelle.

On le trouva étendu sur le dos au milieu de son cabinet. Son sang coulait à flots de deux trous que les balles avaient faits aux tempes.

On ne savait pas encore, alors, que la société venait d'être délivrée de son plus implacable et plus terrible ennemi.

Comme je vous l'ai dit, monsieur, c'est moi qui ai saisi les papiers appartenant à Blaireau; la plupart n'ont pas été conservés; il n'existe plus, à son dossier, que les documents qui paraissaient avoir une certaine importance. Comme, par exemple, ce reçu, daté d'Asnières, 2 mai, 1853.

Il donne à une dame Félicie Trélat, quittance de quinze cents francs, prix de six mois de location d'une maison sise à Asnières, rue Vieille-d'Argenteuil. Or, cette maison est celle où Gabrielle a été séquestrée, où son enfant lui a été volé dans la nuit du 19 au 20 août.

C'était une révélation.

On pensa que la femme arrêtée à Saint-Mandé sous le nom de Solange



Un jour de décembre, par un temps affreux de neige... (page 609.)

pouvait être cette Félicie Trélat, qui avait habité rue Vieille-d'Argenteuil.

Interrogée sur le fait du vol de l'enfant, la Solange parut très étonnée et nia effrontément.

Mais elle fut mise en présence de la sage-femme qui avait donné ses soins à Gabrielle et de plusieurs autres personnes d'Asnières qui, toutes, n'hésitèrent pas un instant à la reconnaître. Elle ne pouvait plus nier.

Alors, poussée dans ses derniers retranchements, sachant, d'ailleurs, que Blaireau n'était plus, elle entra dans la voie des aveux.

Bref, monsieur, l'existence de ce dossier est due aux étranges révélations de cette femme.

— Pardonnez-moi, monsieur Claude, si je vous fais cette question : m'avez-vous donné connaissance de tout ce que contient ce dossier?

— Oui, sauf quelques faits de minime importance.

— Merci.

— Espériez-vous donc y trouver des renseignements concernant la personne que vous cherchez?

— Je me suis rendu près de vous, ce matin, désireux de savoir ce qu'avait été ce personnage sinistre appelé Blaireau, et comment il avait fini; mais point avec la pensée que je pourrais être éclairé, en même temps, sur le sort de la personne qui est l'objet de mes incessantes recherches. J'avoue, cependant, qu'une douce lueur d'espoir m'était venue quand vous avez parlé des révélations faites par cette femme que vous appelez la Solange.

— Alors, monsieur, vous supposez que la disparition de la personne à laquelle vous vous intéressez si vivement est l'œuvre de Blaireau?

— Ah ! monsieur Claude, comme vous le disiez tout à l'heure, il s'en faut de beaucoup que les crimes de ce hideux scélérat soient tous connus. Je ne fais pas que supposer, monsieur, je suis sûr que la malheureuse femme, dont je tiens tant à connaître la destinée, est une des victimes de Blaireau.

Le chef de la sûreté regarda fixement M. Lagarde.

— Est-ce qu'il avait intérêt à s'en débarrasser? demanda-t-il.

— Blaireau, dans cette affaire, comme dans celles que vous connaissez, n'a été qu'un instrument, répondit M. Lagarde.

— Un instrument est une chose dont on se sert, répliqua M. Claude.

— Assurément.

— Monsieur Lagarde, puisque vous savez que, dans l'affaire en question, Blaireau n'a été que l'instrument, il faut que vous sachiez également pourquoi et au nom de qui il a agi.

— Je le sais, monsieur. Ah! il y a un coupable qu'il serait facile d'atteindre.

— Eh bien, monsieur, eh bien?

— Je dois taire son nom, je ne peux pas vous le livrer.

M. Claude resta un moment silencieux.

— Je comprends, dit-il, en hochant la tête : des considérations de famille, un grand scandale à éviter, la honte refoulée dans l'ombre, sauver un grand nom de la flétrissure : donc l'absolue nécessité du secret.

— Oui, monsieur Claude, oui.

— Et voilà pourquoi, monsieur, trop souvent, de grands criminels échappent à l'action de la justice.

— Oui, trop souvent, murmura M. Lagarde.

— Que de fois, dans ma longue carrière de fonctionnaire, je me suis vu arrêté, les mains liées, en face de coupables auxquels je ne pouvais pas toucher; j'étais obligé de fermer mes oreilles, de me boucher les yeux.

— Vous avez fidèlement servi l'Empire.

— Oui, monsieur, fidèlement, et pourtant sans l'aimer. Aujourd'hui, je sers la République, comme je servirais demain une royauté. Je n'ai rien à voir aux choses de la politique; je n'ai pas à m'occuper de telle ou telle forme de gouvernement.

Qu'est-ce que je suis? Un policier, voilà tout. Fonctionnaire d'un gouvernement, c'est mon pays que je sers. Comme le soldat, j'ai des chefs à qui je dois obéir.

Mais revenons à ce qui vous intéresse. Vous vous êtes donné la mission de chercher et de retrouver une femme disparue depuis de nombreuses années; cette femme a été victime d'une affreuse machination.

Vous connaissez le coupable... Oh! je ne vous demande pas son nom; gardez, monsieur, gardez votre secret; mais enfin, puisque vous connaissez l'ennemi de la malheureuse femme, pourquoi ne pas vous adresser directement à lui?

— Je l'ai fait.

— Eh bien?

— Il ne sait rien.

— Est-ce possible?

— Oui, il ignore lui-même ce que la malheureuse est devenue.

— Cela indique qu'après l'avoir livrée à Blaireau, il ne s'est plus occupé d'elle.

— Oui, monsieur Claude, et l'infâme Blaireau n'est plus.

— Je vous le disais tout à l'heure, monsieur, Blaireau était possesseur de bien des secrets, qui sont enfouis avec lui dans la tombe.

Il y eut un moment de silence.

— Monsieur Claude, reprit M. Lagarde, Blaireau devait se faire payer cher, très cher ses services.

— Assurément.

— Il a dû laisser une très grande fortune.

— Des millions. Mais vous allez voir : en comptant tout, mobilier et argent, je n'ai pas trouvé chez lui plus de vingt-cinq à trente mille francs. C'était étrange, inexplicable. Nous ne tardâmes pas à avoir le mot de l'énigme.

La veille, ou peut-être le jour même du suicide de Blaireau, en son absence, un de ses anciens complices s'introduisit chez lui, força le coffre-fort et fit main-basse sur tout ce qu'il renfermait : pierres précieuses, or, billets de banque, valeurs mobilières.

— Un voleur volé !

— Oui, et ce vol, qui enlevait à Blaireau, d'un seul coup, le produit de vingt années de crimes, n'a certainement pas été pour rien dans la résolution qu'il a prise de se donner la mort. En effet, avant que les agents se présentassent chez lui pour l'arrêter, il avait eu plus de temps qu'il ne lui en fallait pour fuir à l'étranger.

Quant à la fortune de Blaireau, celui qui l'avait volée, — un criminel converti, le cas est rare, — le voleur, dis-je, devenu honnête homme, la remit tout entière entre les mains du préfet de la Seine.

— En vérité !

— Oui, monsieur. Enfin, la fortune de Blaireau est aujourd'hui le patrimoine des pauvres : l'assistance publique, les sociétés de bienfaisance, les hôpitaux, les hospices civils de la ville ont eu chacun leur part du gâteau.

— Ah ! fit M. Lagarde, cela me donne un certain soulagement. Voilà donc une réparation ! Après l'œuvre du mal, l'œuvre du bien !

Il s'était levé.

Je ne veux pas abuser plus longtemps de vos précieux instants, dit-il, je vous laisse à vos travaux. Encore une fois merci de votre extrême obligeance et des renseignements que vous avez bien voulu me donner.

— Ce sera toujours un plaisir pour moi de vous être agréable.

— J'aurai peut-être encore à faire appel à votre bon vouloir, monsieur Claude, mais je n'abuserai pas.

Le chef de la sûreté sourit.

Les deux hommes se serrèrent la main et M. Lagarde se retira.

VII

UN CURIEUX SUJET D'ÉTUDE

Un jour, deux mois avant la réapparition de M. Lagarde dans notre récit, le docteur Legendre reçut, à Chatou, la visite d'un de ses amis de province, le docteur Reverchon, médecin de talent très estimé, très aimé dans la petite ville haut-marnaise où il habitait.

Les anciens amis de l'école ne s'étaient pas vus depuis une dizaine d'années; aussi, enchantés de se revoir, se donnèrent-ils l'accolade fraternelle.

— Mon cher ami, dit M. Reverchon, j'ignorais que tu eusses quitté Paris et j'ai eu du mal à te trouver; c'est à force de m'informer, de questionner à ton sujet ceux de nos anciens camarades que j'ai pu voir, que j'ai fini par apprendre qui tu t'étais installé à Chatou.

Maison charmante, situation délicieuse, grand confortable, tu as tout ici. Ainsi, tu as acheté cette propriété et tu es venu fonder, à Chatou, une maison de santé. Ma foi, tes malades n'ont pas à se plaindre : site riant, de la verdure, des ombrages, la Seine, l'air pur, vivifiant.

— Assez, assez, fit M. Legendre en souriant, si je te laissais aller, tu n'en finirais point. D'abord, mon ami, tu n'es pas ici dans une maison de santé; cependant, j'y ai une malade, une intéressante jeune fille qui m'a été confiée, dont j'ai entrepris la guérison, et à laquelle je me suis si bien attaché que j'ai aujourd'hui pour elle une affection quasi paternelle.

Cette maison n'est point la mienne, bien que j'aie l'air d'en être le propriétaire; mon installation à Chatou n'est donc que momentanée. Si Jeanne, c'est le nom de ma chère malade, retrouvait la raison demain, après-demain je rentrerais dans mon petit appartement de la rue du Vieux-Colombier.

Par exemple, je ne dis pas que je serais enchanté de mon sort, non. Je n'ai jamais beaucoup aimé Paris et je ne désire nullement, je t'assure, y finir mes jours. Toujours vivre à la campagne, maintenant que j'y ai pris goût, ce serait mon rêve.

Je me plais à Chatou ; je m'y trouve si bien, loin de cette vie fiévreuse de Paris, n'ayant plus les continuels soucis de l'existence. Oui, je me plais ici ; dans la solitude, le calme, au milieu du silence, il me semble que le travail m'est plus facile. Et puis, comme tu dis, Reverchon, la verdure, l'ombre de ces grands arbres, la Seine sous mes yeux, l'air pur, vivifiant...

— Tu travailles toujours énormément?

— Le plus que je peux. Je revois mes anciens ouvrages, je les complète ; j'en écris d'autres. Le travail, c'est ma vie. Je n'ai qu'une passion : l'amour de la science. Ah ! la science, mon ami, comme il est vaste, son domaine ; il faudrait à un homme plusieurs siècles d'existence pour le parcourir tout entier.

Alors, ayant devant lui un auditeur attentif, heureux de l'écouter, le docteur Legendre parla longuement de ses laborieuses études, des notes qu'il avait péniblement amassées dans le recueillement et la méditation à la suite de ses savantes observations, matériaux précieux pour son grand ouvrage sur les affections nerveuses cérébrales.

— Parbleu, dit tout à coup le docteur Reverchon, il faut que je te parle d'une femme qui serait pour toi un intéressant et curieux sujet d'études.

— Quel est le cas de cette femme?

— Perte complète de la mémoire.

— Tiens, tiens, fit M. Lagarde.

— Et ce qu'il y a de singulier, c'est que, ne se souvenant absolument de rien du passé jusqu'à une époque de sa vie, elle se rappelle parfaitement tout ce qui est postérienr à ladite époque.

— Le cas est, en effet, très intéressant. Parle-moi donc de cette femme, je t'écoute. Où est-elle ?

— En Bourgogne, servante dans une ferme.

— Tu l'as vue ?

— Oui.

— Il y a longtemps?

— Huit jours. Il faut te dire que la ferme où cette femme est servante appartient à Mme Reverchon.

— Ah !

— Comme tu le sais, je me suis marié par amour. Nous avons vécu pendant des années, ma femme et moi, très modestement ; mais, si nous n'avions pas la fortune, nous avions le bonheur.

Nous nous aimions.

Il y a deux ans, un héritage, sur lequel nous ne comptions pas le

moins du monde, est venu à Mme Reverchon : une trentaine de mille francs.

— Hé! c'est assez coquet. Reçois mes félicitations, mon ami. De sorte que, aujourd'hui, vous avez et le bonheur et la fortune.

— Celle-ci n'empêche pas l'autre.

M. Legendre eut un fin sourire.

— Oui, mon ami, dit-il, mais à cette condition que vous vous aimerez toujours.

— Tu ne doutes pas de moi, je pense.

— Non, mon ami. Va, je suis certain que chez vous la fortune et le bonheur sont unis à jamais.

Mais reviens, je t'en prie, à ta servante de ferme.

— En venant à Paris, je suis passé par la Bourgogne pour visiter la ferme, qui est une partie de l'héritage en question, et faire connaissance avec le fermier. C'est comme cela que j'ai vu Marie.

— Ah! la servante s'appelle Marie.

— C'est le nom qu'on lui a donné à la ferme, puisqu'elle ne se rappelle pas le sien.

— Quel âge a-t-elle?

— On ne sait pas au juste; mais elle doit avoir une quarantaine d'années.

— C'est une jeune femme.

— Gracieuse, douce, aimable et fort jolie encore.

— Voit-on qu'elle a souffert?

— Non. Cependant, malgré qu'elle aille journellement aux champs, sa figure reste pâle, mais sans traces de souffrances passées. Elle n'a pas encore une seule ride; elle conserve toutes ses dents qui sont fort belles, et je n'ai pas aperçu un seul cheveu blanc dans sa magnifique chevelure noire.

— Mon cher Reverchon, c'est la perte de sa mémoire qui a préservé cette femme de la souffrance, car, ne t'y trompe pas, il faut un coup terrible pour tuer la faculté de se souvenir. Il n'y a pas à en douter, cette malheureuse a été folle pendant un certain nombre d'années.

— Je le crois comme toi.

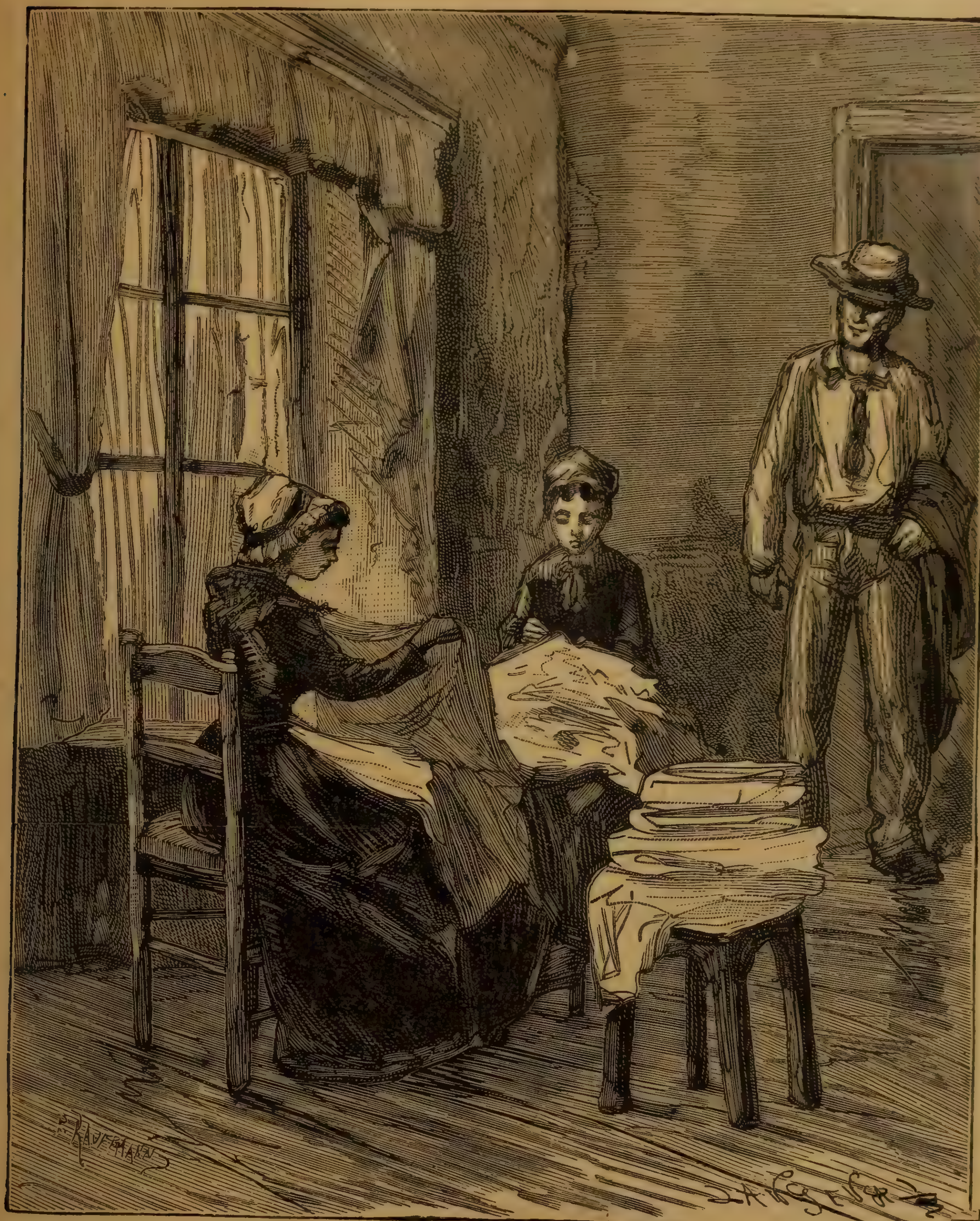
— Sait-on à la ferme quelque chose de son passé?

— On ne sait absolument rien.

— Ce n'est pas assez.

— Si tu le désires, je vais te raconter ce que m'a dit la fermière.

— Raconte, mon ami, et sois certain que je vais t'écouter avec la plus grande attention.



Et quand le fermier vint et qu'il vit les deux femmes à l'ouvrage, il sourit (page 612).

— Voici donc ce que j'ai appris à la ferme de la Commanderie :

Un jour de décembre — il y a de cela dix-sept ou dix-huit ans — par un affreux temps de neige, laquelle, par un aigre vent de bise, tombait fine et serrée, une toute jeune femme se présenta à la ferme, en se traînant presque, pleurant à chaudes larmes, car elle était toute grelottante.

Sous les morsures du terrible vent du nord, par une température de

vingt degrés au-dessous de zéro, les mains et le visage de la malheureuse étaient bleuis.

Bien qu'elle n'eût pas prononcé une parole, et par conséquent rien demandé, on s'empressa de l'accueillir.

On voyait qu'elle était transie de froid et on devinait qu'elle avait faim.

Peut-être n'avait-elle pas mangé depuis vingt-quatre heures.

On la fit asseoir devant la grande cheminée, et vite sur les tisons enflammés on jeta un énorme fagot.

L'inconnue portait un costume de paysanne, bien doublé et assez convenable. Toutefois, on s'aperçut bientôt que la neige fondue sur elle avait traversé l'étoffe et qu'elle était mouillée dans toutes les parties de son corps jusqu'à la peau.

La chaleur ayant rendu à ses membres un peu de leur élasticité, on lui enleva son vêtement, d'où se dégageait une forte buée, et on la revêtit d'un costume de la fermière tiré de l'armoire.

Elle paraissait toute confuse et heureuse en même temps des soins qu'on lui prodiguait.

Toujours silencieuse, elle remerciait par signes; elle saisissait les mains de la fermière et les baisait.

Toutes traces de malaise disparaissaient peu à peu et sa figure reprenait sa teinte habituelle.

Alors on put remarquer qu'elle était délicieusement jolie.

On comprit qu'elle n'avait pas toujours porté l'habillement de paysanne et qu'elle devait appartenir à la classe bourgeoise. Ses mains fines, délicates, à la peau douce, disaient assez qu'elles n'avaient jamais été employées à un rude labeur. Et puis la gracieuseté de ses mouvements, ses manières, sa distinction native prouvaient qu'elle avait reçu une certaine éducation.

On lui donna à manger. Elle avait faim et soif, car elle dévora les aliments qu'on mit devant elle et but avec une satisfaction évidente deux ou trois grands verres de vin chaud sucré.

Enfin, réconfortée et bien réchauffée, elle ne donna plus aucune inquiétude à ses hôtes, qui avaient craint, un instant, de la voir trépasser.

Elle avait pour chacun d'eux des regards doux, affectueux, qui exprimaient sa vive reconnaissance.

Mais elle ne parlait toujours point; elle essayait de le faire, elle ne le pouvait pas.

On supposa qu'elle était muette.

La journée se passa. L'inconnue ne manifesta en aucune manière le

désir de s'en aller. Naturellement, ses hôtes ne songèrent pas à la renvoyer.

La fermière lui prépara, au contraire, un lit dans une chambre, où, l'heure du repos étant arrivée, elle la conduisit.

Quand l'inconnue comprit que l'hospitalité lui était donnée aussi complète, aussi grande que possible, elle eut un soupir de bonheur, de grosses larmes coulèrent sur ses joues et, se jetant au cou de la fermière, elle l'embrassa avec force, comme une sœur.

— « Après cela, monsieur, — c'est la fermière qui parle, — la pauvre petite était bien tout à fait de la maison ; je n'aurais plus eu le cœur de lui dire : allez-vous-en.

» Elle se déshabilla sans mon aide, m'embrassa encore une fois et se mit au lit.

» Moi, je descendis pour rejoindre mon mari. Quand je fus près de lui, je ne pus plus me retenir, je me mis à sangloter.

— » Simone, me dit-il, que t'es donc bête de pleurer comme ça.

— » C'est vrai, mais que veux-tu, c'est plus fort que moi. Si tu savais comme elle est reconnaissante de ce que nous avons fait pour elle, et tout à l'heure comme elle m'a embrassée !

— » Soit, mais c'est pas une raison pour te mettre dans un état pareil.

— » Dis donc, elle ne voudra peut-être plus nous quitter.

— » Tu crois ?

— » Oh ! je n'aurai pas le courage de la renvoyer.

— » Eh bien ! tu la garderas.

— » Tu voudras bien ?

— » Simone, du moment qu'il y a pour six, tu t'arrangeras pour qu'il y ait pour sept. »

— Ah ! mon cher Reverchon, s'écria M. Lagarde, voilà de bien braves gens, et il serait à souhaiter qu'il y en eût beaucoup comme cela en France !

— Tu n'ignores pas que la Bourgogne est le pays hospitalier par excellence.

— Oui, je sais ; mais continue, mon ami.

— Le lendemain et les jours suivants, l'inconnue ne montra point qu'elle avait l'intention de s'en aller, et ainsi que le fermier et la fermière l'avaient décidé entre eux, ils gardèrent la jeune femme.

Persuadés qu'elle était muette, ils jugèrent inutile de la questionner. Comme il fallait qu'ils l'appelassent par un nom, ils lui donnèrent celui de Marie.

L'inconnue répondait à ce nom, s'ingéniait à comprendre ce qu'on lui disait, obéissait rapidement et montrait en tout une complaisance extrême.

Elle aidait la maîtresse dans les soins du ménage, prenait plaisir à donner à manger aux bêtes de la basse-cour, préparait la nourriture des porcs, s'occupait à la laiterie, et ne dédaignait pas certains travaux de l'écurie, faciles à faire et peu fatigants.

Un jour que la fermière passait la grande revue du linge de la ferme, Marie prit aussi une aiguille et se mit à l'ouvrage. La maîtresse fut émerveillée. Non seulement Marie était beaucoup plus habile qu'elle à manier l'aiguille, mais elle ne devait pas avoir sa pareille pour faire proprement et finement une reprise.

Et quand le fermier vint et qu'il vit les deux femmes à l'ouvrage, il sourit.

Cela voulait dire :

« Cette femme qui s'est donnée à la ferme, n'est pas une charge pour nous, elle remplace avantageusement une grosse servante niaise, paresseuse et gourmande, volontaire et insolente, que nous louerions très cher. »

Un peu plus tard, la fermière découvrit avec une vive surprise et une grande joie que Marie n'était pas muette.

Elle parlait ; mais elle ne prononçait encore que certains mots, en hésitant, n'étant pas encore bien sûre de les avoir appris, en les entendant.

De jour en jour, cependant, Marie, qui y mettait de la persévérance, enrichissait son vocabulaire : après les mots, de petites phrases, puis des phrases plus grandes, plus complètes. Bref, au bout de six mois, Marie commençait à bien comprendre tout ce qu'on lui disait et à parler d'une façon suffisamment correcte.

Alors Simone interrogea Marie. Certes, elle en avait long à lui demander.

« De quel pays êtes-vous ?

« Quel est votre âge ?

« Comment vous appelez-vous ?

« Que faisaient vos parents ?

« Étaient-ils riches ou pauvres ?

« Sont-ils encore de ce monde ?

« Quel grand malheur vous a frappée ?

« Comment se fait-il que vous ne saviez plus parler ?

« Pourquoi avez-vous quitté votre pays ?

« Comment êtes-vous venue à la Commanderie ?

A ce déluge de questions, Marie répondait :

— « Je ne peux pas vous dire. Je ne sais rien,

— » Quoi, vous ne vous souvenez de rien.

— » De rien.

— » Plus de mémoire?

— » Tout ce que j'ai fait, tout ce qui m'est advenu avant mon arrivée ici, je ne me le rappelle pas. C'est dans la nuit noire... Ah! croyez-le, Simone, moi aussi, je voudrais bien savoir qui je suis, d'où je suis sortie.

» J'ai un nom, je dois avoir ma famille... Comme vous autrefois, Simone, comme vos petites filles aujourd'hui, j'ai eu une enfance heureuse, peut-être...

» Hélas! je ne puis dire quelle fatalité s'est attachée à moi, de quel épouvantable malheur j'ai été frappée. Sans doute, je suis une victime; mais, qu'ai-je eu à souffrir? Je l'ignore. Je ne le saurai probablement jamais, car je cherche en vain dans les ténèbres épaisses de mon cerveau. Là, tout est détruit, tout ce qui concerne le passé, mon passé, à moi, quel qu'il ait été.

» Ah! le commencement de mon existence nouvelle date seulement de la veille du jour où je suis entrée chez vous, dans cette maison où je me trouve si heureuse qu'il me semble que j'y suis née ou que j'y ai toujours vécu.

» Après un sommeil dont je ne pourrais dire la durée, je me suis réveillée tout à coup; j'étais ensevelie sous la neige, je me soulevai et me dressai debout, sortant ainsi de mon blanc linceul.

» Je me trouvais au milieu d'un bois, dans une solitude immense, comme au fond d'un désert.

» Le mugissement de la tempête et le bruit des branches sans feuilles s'entrechoquant, troublaient seuls le silence autour de moi. Je ne fus pas effrayée cependant.

» Comment étais-je venue là? Après avoir fait, sans doute, un très long voyage. Mais je ne pus me rendre compte de rien.

» Enfin, voulant m'éloigner de ce lieu lugubre, je me mis à marcher droit devant moi, ignorant où mes pas me conduisaient. La nuit vint. Je me réfugiai dans une cabane abandonnée, mais je ne dormis pas : c'est sans doute la souffrance causée par le froid qui éloignait le sommeil.

» Au jour, je me remis en route et, allant toujours droit devant moi, à l'aventure, je marchai, me soutenant par un reste d'énergie, jusqu'au moment où ma bonne étoile m'a conduite ici.

» Voilà toute mon histoire, Simone.

» Je suis comme une morte ressuscitée. »

— Telle est, mon cher Legendre, acheva le docteur Reverchon, autant que j'ai pu me le rappeler, et aussi complet que possible, le récit que m'a fait Simone, la fermière.

Inutile d'ajouter que Marie est aimée et choyée à la Commanderie; elle n'est pas une étrangère, dans la maison ; elle y est considérée comme si elle était la sœur de Simone.

VIII

LA NOUVELLE PENSIONNAIRE DU DOCTEUR LEGENDRE

Le docteur Reverchon avait cessé de parler depuis un instant, et le docteur Legendre restait plongé dans une méditation profonde.

Tout à coup, il releva brusquement la tête.

— Sais-tu bien, mon ami, dit-il, que ce que tu viens de me raconter est d'une singularité stupéfiante.

— Comment l'entends-tu?

— Stupéfiante pour moi qui me crois un savant.

— Dame ! j'avoue qu'il y a là un étrange phénomène.

— O sience, science, source profonde, chose infinie comme Dieu, qu'on est bien loin encore de t'avoir arraché la moitié de tes secrets!...

Il resta encore un moment silencieux et reprit :

— Comme cette malheureuse l'a dit elle-même, mon cher Reverchon, c'était une morte qui est ressuscitée.

Elle était folle ; sur ce point, pas de doute possible.

Et c'est pendant son sommeil, ensevelie sous la neige, que la raison lui a été rendue. Et la cause? Et la cause? Cherchez, savants ! Manifestation évidente, merveilleuse; sublime de la puissance divine! Écrasement de notre orgueil ! Étonnante contradiction des lois qui régissent la matière !...

Parbleu ! je ne dis pas qu'il y a là un miracle, mais nous sommes en présence d'un étrange phénomène.

La science, mon ami, est la force qui déchire tous les voiles, et, pourtant, que de mystères elle ne nous a pas encore révélés !

Il s'arrêta un instant, ayant l'air de réfléchir et poursuivit :

— Ah! nous sommes fiers de notre progrès!... Assurément nous en avons le droit : elles sont grandes et belles les découvertes de la science en ce siècle ; mais les plus brillantes et les plus glorieuses seront les conquêtes des siècles qui suivront.

Nous faisons les premiers pas sur la route... Oh! ce sont des pas de géants, je le reconnais, mais la route est si longue que l'homme n'arrivera jamais où elle finit!

Reverchon! interpella-t-il soudain le docteur propriétaire.

— Mon ami?

— Cette femme...

— Eh bien?

— Il me la faut!

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire, Reverchon, que cette femme est un trésor rare et précieux et que je veux l'avoir.

— Mais...

— Tu es mon ami?

— Certes!

— Alors pas de mais.

— Voyons, Legendre, quelle est ton idée?

— Comment! tu ne comprends pas?

— Si, peut-être, mais je ne veux pas me tromper.

— Tu viens de me parler d'un sujet d'études, c'est bien, mais ce n'est pas assez : il faut que le sujet me soit confié. Reverchon, je veux cette femme, oh! pas seulement pour étudier son cas extraordinaire; je la veux aussi pour la guérir.

— Mais elle se porte à merveille.

— Non, non, elle est malade... Et sa maladie est là, ajouta M. Legendre en se frappant le front.

— Tu voudrais entreprendre de faire revivre sa mémoire?

— Pourquoi pas?

— Ce serait une cure merveilleuse.

— Raison de plus pour me tenter.

M. Reverchon secoua la tête.

— Je crois bien, dit-il, que tu te donnerais une peine inutile.

— Qui sait?

— Mais songe donc qu'il y a bientôt dix-huit ans...

— Hé! qu'importe? N'a-t-elle pas retrouvé la raison après on ne sait combien d'années d'aliénation mentale? Reverchon, que je puisse

seulement, avec l'aide de Dieu, soulever un coin du voile du passé; alors, dissipant les ténèbres, je l'éclairerai, ce passé, d'une brillante lumière.

— On se passionne en t'écoutant; tu arrives à me convaincre.

— A la bonne heure!

— Ainsi, c'est sérieux?

— Quoi?

— Tu veux que Marie te soit confiée?

— Mais oui, mais oui! Et pour cela, mon ami, je compte sur toi.

— Que dois-je faire?

— Décider ton fermier et sa femme, surtout, à se séparer de leur servante pendant un certain temps.

— Cette séparation sera certainement un chagrin pour eux; mais, en connaissant la cause, ils n'opposeront aucune résistance. Reste à savoir si Marie...

— Mon ami, j'ai pleine confiance en ton éloquence doublée du désir de m'être agréable.

— Elevé au rang d'ambassadeur, je tâcherai de me montrer excellent diplomate.

— Dès demain, tu partiras.

— Dès ce soir même.

— Soit. Tu te rendras en Bourgogne.

— A la Commanderie.

— Tu rempliras ta mission.

— Le mieux que je pourrai.

— Et vite tu reviendras à Chatou.

— Amenant Marie.

— Bien entendu.

Le docteur Reverchon quitta le docteur Legendre à quatre heures; il rentra à Paris et, le soir, à sept heures quarante minutes, il prenait le train express de Paris à Lyon, arrivant à Laroche et s'y arrêtant à dix heures quarante.

Là, il le savait, il trouverait une voiture de louage pour le conduire à la Commanderie, à neuf lieues de distance. Il lui faudrait trois bonnes heures pour franchir ces trente-six kilomètres; il arriverait vers deux heures du matin à la ferme. Mais qu'importe? Du reste, à cette heure matinale, il trouverait déjà les garçons levés, étrillant les chevaux, emplissant les rateliers de foin mélangé de paille.

M. Legendre attendit avec une certaine impatience le retour de son obligeant ami.

Le surlendemain, à dix heures, le docteur Reverchon revenait à la villa



Au jardin, quand elles se promenaient, Jeanne avait son bras accroché à celui de Marie... (page 622.)

de Chatou en compagnie de l'intéressante servante de la Commanderie.

M. Legendre serra les mains de M. Reverchon de façon à lui faire comprendre combien il lui était reconnaissant de ce qu'il venait de faire pour lui.

Le savant ne se possédait pas de joie; mais il montra seulement qu'il était satisfait, se renfermant dans sa gravité pour dissimuler ses autres impressions.

Il accueillit Marie avec bonté et lui parla avec beaucoup de douceur.

— Ma chère enfant, lui dit-il, prenant le ton paternel, mon ami, le docteur Reverchon vous a dit pourquoi je désirais vous avoir ici, près de moi; je vous remercie d'avoir bien voulu consentir à le suivre; je vous en remercie doublement, car ce sont des amis que vous avez quittés pour venir vers un inconnu. Mais rassurez-vous, Marie, cet inconnu, vous le connaîtrez bientôt. Vous trouverez ici toute la sympathie que vous méritez, une affection sincère; enfin je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous empêcher de trop regretter votre bonne amie, l'excellente Simone.

Vous êtes venue à moi avec un espoir, espoir qui est le mien; oui, mon enfant, espérons, quelque chose me dit que je pourrai faire beaucoup pour vous... Non, non, vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir abandonné vos amis de là-bas pour vous confier à moi.

J'ai ici, mon ami Reverchon vous l'a probablement dit, une malade. Jeanne est toute jeune, toute charmante, et d'une douceur angélique; j'ai pour elle l'affection, la tendresse d'un père; cette affection, cette tendresse, Marie, vous la partagerez avec Jeanne, vous serez aussi ma fille. Mes deux pensionnaires seront mes deux enfants.

— Oh! monsieur, fit Marie, émue jusqu'aux larmes.

— Vous verrez Jeanne, ma chère enfant, continua M. Legendre; vous serez même avec elle souvent. Dès que vous l'aurez vue, vous l'aimerez, j'en suis sûr d'avance, et vous deviendrez tout de suite l'amie de la pauvre Jeanne, à qui il manque peut-être une compagne à aimer.

— Monsieur le docteur, répondit Marie d'une voix vibrante d'émotion, à la ferme j'ai été un peu la mère des enfants des braves gens qui m'ont recueillie chez eux et m'ont fait une place dans la famille; je serai ici ce que j'étais à la Commanderie, j'aimerai votre chère Jeanne et je lui donnerai les soins affectueux d'une mère.

Je suis venue vers vous avec un espoir, monsieur le docteur; mais c'est surtout ce que m'a dit de vous M. le docteur Reverchon, qui m'a décidée à le suivre. C'est donc avec une entière confiance que je remets ma destinée entre vos mains.

— Bien, Marie, bien, mon enfant.

Pour l'instant tout était dit.

M. Legendre conduisit sa nouvelle pensionnaire dans la chambre qu'il avait fait préparer pour elle dès la veille.

Cette chambre, séparée de celle de Jeanne par une simple cloison, mais sans porte de communication, était la plus belle de la villa, ayant

une vue magnifique sur les deux bras de la Seine, la Malmaison et les riants coteaux de Bougival.

— Oh! monsieur le docteur! s'écria la jeune femme, mais c'est trop beau, beaucoup trop beau pour moi!

— Non, Marie, répondit M. Legendre; je vous ai donné cette chambre plutôt qu'une autre, parce qu'il m'a semblé que je devinais vos goûts : à la Commanderie, continua-t-il avec son doux sourire, vous étiez de la famille, sans doute, mais un peu aussi servante; votre position n'est plus la même.

— Monsieur le docteur, ne suis-je pas ici pour vous servir?

— Pour me servir! s'exclama M. Legendre, avez-vous pu supposer cela un seul instant? Vous êtes ici chez vous, mon enfant; vous êtes ici maîtresse... Me servir!... C'est vous qu'on servira, Marie. Florentine, ma gouvernante fidèle et dévouée sera docile à vos ordres, comme elle l'est aux miens. Oh! soyez tranquille, vous n'avez pas à craindre l'ennui; vous ne serez pas inactive. D'abord, vous aurez Jeanne à aimer, à caresser; et puis, souvent, nous causerons, nous travaillerons ensemble.

Maintenant je vous laisse vous installer, prendre possession de votre chambre : vous avez une heure devant vous pour ranger vos petites affaires avant qu'on ne vous appelle pour déjeuner.

Sur ces mots M. Legendre quitta la jeune femme et rejoignit le docteur Reverchon.

— Eh bien! mon cher Legendre, demanda M. Reverchon, que penses-tu de ton sujet?

— J'en suis enchanté, enthousiasmé.

— Tu vois que je n'ai rien exagéré en te faisant l'éloge de Marie.

— Tu étais resté, au contraire, bien au-dessous de la vérité.

— Alors, il te semble, comme à moi, qu'elle n'est pas une fille de prolétaire?

— Mon cher, sa distinction seule le prouve; il y a en elle beaucoup, pour ne pas dire tout de la patricienne. Elle a évidemment reçu une éducation soignée, et je ne crois pas m'avancer en disant qu'elle était instruite autrefois. Enfin, mon cher Reverchon, il y a tout lieu de supposer que cette malheureuse jeune femme appartient à une classe élevée de la société.

Oh! lui rendre la mémoire, c'est-à-dire lui faire retrouver tout ce qu'elle a perdu, comme ce serait une grande et belle chose!

Déjà M. Legendre pensait à la tâche difficile, pénible qu'il allait entreprendre, certain d'avance qu'il se heurterait à chaque pas à des obstacles peut-être insurmontables.

IX

LUEURS FUGITIVES

Le docteur Reverchon resta jusqu'au soir à la villa.

Ce jour-là, Marie et Jeanne ne furent pas mises en présence.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, elles se trouvèrent tout à coup en face l'une de l'autre dans la salle à manger.

Jeanne se contenta de regarder Marie et de la saluer par un mouvement de tête.

A la vue de cette charmante et gracieuse enfant, dont la raison était éteinte, Marie éprouva une émotion extraordinaire qui n'échappa point à l'œil observateur du médecin; mais il ne lui vint pas à la pensée qu'il avait à en chercher la cause.

La veille il avait longuement parlé de Jeanne à Marie : il ne pouvait donc s'étonner d'avoir surexcité la sensibilité de la jeune femme.

Celle-ci restait immobile en contemplation devant Jeanne; on aurait dit qu'elle était comme fascinée et qu'elle ne pouvait plus détacher son regard de ce pâle visage, d'une beauté si correcte, et surtout de ces grands yeux noirs qui semblaient noyés dans le vague d'un rêve sans fin.

— Jeanne, dit le docteur, c'est une amie que je vous présente; elle se nomme Marie.

— Ah! bien, fit la jeune fille.

— Marie sera bonne pour vous, Jeanne, et elle vous aimera beaucoup.

— Ah! bien.

Cela vous fait plaisir, n'est-ce pas d'avoir une amie?

Jeanne hocha mélancoliquement la tête.

Le docteur la frappa doucement à l'épaule.

— Jeanne, reprit-il, est-ce que vous n'aimez pas votre nouvelle amie?

— Oh! si, oh! si, répondit la pauvrette.

— Oh! la chère mignonne, s'écria Marie.

Et, entourant Jeanne de ses bras, elle lui mit sur le front un long baiser.

Jeanne se laissa embrasser, mais sans paraître ni contente ni contrariée.

— Allons, mes enfants, dit le docteur, mettons-nous à table et déjeunons.

Jeanne s'assit à sa place habitnelle, Marie se plaça à côté de la jeune fille et le docteur en face de ses deux pensionnaires afin de pouvoir mieux observer.

— Marie, reprit M. Legendre, je vous ai cédé ma place près de Jeanne; à table vous me remplacerez près d'elle, comme vous remplacerez souvent aussi Mlle Guérin, sa gouvernante. Servez Jeanne, Marie, mais un peu seulement de chaque plat : elle mange comme un oiseau. Un doigt de vin seulement dans son verre et de l'eau. Oui, comme cela, c'est très bien.

Jeanne mangeait ou plutôt grignotait. A chaque instant elle s'arrêtait, et, la tête penchée sur son assiette, comme pensive, elle ne bougeait plus.

Le docteur, qui voulait la laisser le moins possible dans cet état de torpeur, disait à Marie :

— Poussez-la doucement et parlez-lui.

Jeanne, sentant la secousse légère, semblait se réveiller en sursaut.

Alors Marie lui causait affectueusement, lui disant toutes sortes de paroles de tendresse. Jeanne écoutait, prononçait rarement un mot, mais, de temps à autre, un pâle sourire effleurait ses lèvres.

Après le déjeuner, la journée étant très belle, on descendit au jardin. Quand on en avait fait le tour, qu'on avait admiré les plates-bandes et les corbeilles fleuries, regardé les poissons rouges jouer dans le bassin, à la surface de l'eau, on s'asseyait sur un banc, puis, quand on s'était reposé, on recommençait la même promenade.

Il n'était plus possible à Jeanne, toujours en éveil, de retomber dans sa somnolence.

— Deux malheureuses! pensait le docteur, qui laissait aller seules ses pensionnaires, mais sans beaucoup les quitter des yeux; oui, deux malheureuses, et la plus à plaindre n'est pas la pauvre folle!

On resta au jardin jusqu'à l'heure du dîner.

Ainsi se passa cette première journée.

Beaucoup d'autres suivirent qui se ressemblèrent.

Jeanne n'avait pas tardé à prendre Marie en grande affection; elle ne pouvait plus la quitter, elle voulait l'avoir toujours près d'elle.

Au jardin, quand elles se promenaient, Jeanne avait son bras accroché à celui de Marie, ou bien, se tenant l'une et l'autre par la taille, se serrant, elles allaient ainsi par les allées comme deux amies dans un pensionnat, qui s'isolent de leurs jeunes camarades pour pouvoir se confier mutuellement leurs premiers petits secrets.

Il arrivait souvent, toutes deux étant assises en face l'une de l'autre, que Marie s'oubliait à contempler Jeanne, longuement, dans une sorte d'extase.

On aurait dit que, à ce moment, la jeune femme cherchait à percer la nuit de son mystérieux passé ou que, frappée tout à coup d'un souvenir vague, sa mémoire essayait de sortir des ténèbres épaisses qui l'enveloppaient.

Le docteur, qui ne cessait pas d'observer, voyait cela comme il voyait beaucoup d'autres choses, et il devenait rêveur.

Le cas de Marie l'intéressait au suprême degré, et il étudiait son sujet avec cette ardeur passionnée qui ne s'empare du savant que pour le conduire à de précieuses découvertes.

Rendre la mémoire à Marie, voilà ce qu'il voulait; mais le moyen? Il cherchait. Et il était forcé de reconnaître, hélas ! que c'était difficile à trouver.

Il s'était mis à l'ouvrage, cependant; mais il se trouvait devant une barrière si bien défendue qu'il s'arrêtait découragé.

Aucun jalon, aucun point d'appui dans cette nuit profonde où il s'aventurait à tâtons, en trébuchant.

Ah! répétait-il souvent, si je parvenais à soulever un coin seulement du voile qui couvre ce passé, comme j'en aurais vite sondé les profondeurs.

Mais le passé restait sous son voile, enseveli dans l'ombre, et paraissait vouloir, narguant les efforts de M. Legendre, garder son secret.

Si, de ce côté, le docteur n'avait pas lieu de se féliciter, il n'en était pas de même au sujet de Jeanne. De ce côté, il était pleinement satisfait. Une compensation.

Il avait constaté, avec une joie facile à comprendre, que, depuis l'entrée de Marie à la villa, la situation de Jeanne était dans une nouvelle période de sérieuse amélioration. Chaque jour annonçait un progrès nouveau.

Il n'y avait pas à s'y tromper, le mal allait en décroissant. Et cela était dû, à n'en pas douter, à l'heureuse influence de Marie.

Il semblait, en effet, qu'il y eût entre la jeune femme et la jeune fille une sorte d'affinité mystérieuse qui agissait puissamment sur Jeanne,

particulièrement quand, souriante, ravie, heureuse, elle s'abandonnait aux tendres caresses de son amie.

Et le docteur se frottait les mains et prenait des notes.

Marie ne sortait jamais, elle n'y tenait point, d'ailleurs ; qu'aurait-elle pu voir de plus en dehors de la maison que ce qu'elle avait sous les yeux quand, sa fenêtre ouverte, elle s'appuyait au balcon ?

Être près de Jeanne, lui parler, la caresser, la bercer parfois dans ses bras comme un enfant, se promener avec elle dans le jardin, lui cueillir des fleurs qu'elle mettait dans ses cheveux, un bouquet qu'elle attachait à son corsage, cela lui suffisait ; elle ne désirait rien de plus.

Au fait, qu'aurait-elle pu désirer ? Ignorante du passé, ne connaissant aucun des malheurs qui avaient certainement grondé sur elle, n'était-elle pas tranquille, heureuse, dans cette maison, autant et plus peut-être qu'elle ne l'avait été à la Commanderie ?

Certes, M. Legendre était loin de se plaindre de l'humeur casanière de sa pensionnaire ; il était enchanté, au contraire, de ses goûts solitaires.

Il ne tenait nullement qu'on sût dans le voisinage que Marie demeurait à la villa. Il ne voulait pas qu'elle pût causer avec d'autres qu'avec lui et Jeanne : il désirait même, autant que possible, que personne ne la vît.

M. Legendre avait sa manière de voir, ses manies, disons le mot ; un savant n'en est pas exempt. Marie était pour lui comme un de ces objets précieux et fragiles sur lesquels on met cette étiquette : Ne touchez pas dans la crainte de briser ; la jeune femme était son *sujet ;* elle n'appartenait qu'à lui.

Quand il était à Paris, M. Lagarde passait rarement une semaine sans venir voir le docteur et Jeanne. M. Legendre ne lui parla point de sa deuxième pensionnaire. Pourquoi ? Craignait-il que M. Lagarde ne fût mécontent qu'il eût fait venir à la villa, sans son autorisation, cette étrangère, une inconnue ? Peut-être.

Quoi qu'il en soit, le secret étant bien gardé, M. Lagarde ne soupçonna point la présence de Marie à la villa.

Quand il arrivait, sur un signe du docteur, la jeune femme disparaissait, et elle restait enfermée dans sa chambre pendant tout le temps de la visite. Elle ne sortait de sa prison volontaire que quand M. Lagarde était parti et que le docteur n'avait plus à craindre qu'il revînt, pour une cause ou pour une autre, avant de reprendre le train.

C'est le matin, pendant que Jeanne dormait encore, que M. Legendre, seul avec Marie, multipliait ses tentatives pour faire jaillir une clarté quelconque du cerveau de l'intéressante jeune femme.

Le docteur était persuadé qu'elle avait reçu une certaine instruction; sans doute elle avait oublié ce qu'elle avait appris comme le reste; mais il devait être possible, en s'en donnant la peine, en y mettant la patience voulue, de lui faire retrouver peu à peu le souvenir des choses apprises.

Si ce premier résultat était obtenu, que ne pourrait-on pas espérer?

D'abord, et pour commencer, Marie savait-elle lire?

Il fallait s'en assurer.

M. Legendre mit sous ses yeux, successivement, plusieurs livres ouverts tirés de sa bibliothèque : les *Fables* de La Fontaine, un volume de Voltaire, un autre de l'*Histoire des Girondins,* le *Génie du Christianisme,* Molière, *le Marquis de Villemer,* de Georges Sand.

Marie regardait, souriait tristement, secouait la tête et c'était tout.

Le docteur lisait une phrase, tenant le doigt de la jeune femme et lui faisant suivre ainsi les mots qu'il prononçait. Elle répétait bien la phrase après lui, mais par cœur, elle ne lisait pas.

Ainsi Marie, qui parlait le français, sinon correctement, du moins d'une façon convenable, ne le lisait point.

— Qui sait, pensa le docteur, peut-être n'est-elle pas française?

Sa bibliothèque était riche en livres dans toutes les langues.

Il continua l'épreuve avec un volume allemand. Pas de résultat. Il en fut de même de l'italien et de l'espagnol.

— Voyons l'anglais, se dit-il.

Il ouvrit devant la jeune femme le *Paradis perdu* de Milton.

Cette fois le docteur vit dans les yeux de Marie une sorte de rayonnement. Elle était agitée, ses lèvres remuaient. Il y avait en elle de l'hésitation, mais il était facile de voir qu'elle essayait de lire.

Le docteur connaissait parfaitement la langue anglaise; il lut un passage du poème et, après lui, tout en étant encore hésitante, la jeune femme lut le même passage et un autre presque couramment.

Le regard de M. Legendre s'illumina d'un éclair de triomphe.

— Plus de doute, se dit-il, elle est anglaise.

Toutefois, il voulut avoir une preuve de plus.

Il apporta devant la jeune femme du papier blanc, lui mit une plume entre les doigts et lui dit :

— Écrivez :

Il dicta une phrase courte, facile à retenir.

Marie tressaillit. Comme pour la lecture elle resta assez longtemps hésitante; mais, encouragée par les douces et affectueuses paroles de M. Legendre, elle finit par écrire lisiblement, quoique d'une main inhabile, la phrase dictée.



Pomme-d'Api avait vingt-six ans (page 628).

— Marie, s'écria le docteur, laissant éclater sa joie, vous êtes anglaise !

La jeune femme tressaillit de nouveau, leva ses grands yeux sur M. Legendre, et, toute tremblante d'émotion, elle répondit :

— Oui, monsieur, je crois que je suis anglaise.

— Voyons, voyons, il faut que nous tâchions de découvrir le lieu où vous êtes née. Faites des efforts pour réveiller votre mémoire ; il faut,

ma chère enfant, que nous fassions revivre successivement tous vos souvenirs.

Écoutez, soyez attentive, tâchez de vous rappeler; je vais nommer les comtés d'Angleterre, et, dans chaque comté, les principales villes; vous répéterez chaque nom après moi.

London, Rochester, Liverpool, Portsmouth, Leicester, Surrey, Birmingham, Durham, Lincoln, Hertford, Barlings, Bristol, etc...

Ce fut une sorte de revue générale de la géographie de l'Angleterre qui demanda plusieurs longues séances.

La jeune femme répétait chaque nom de ville, dont M. Legendre lui faisait, autant que possible, la description, lui parlant de ses monuments, de son commerce, de son industrie, lui disant enfin ce qui la rendait importante. Mais tout cela ne réveillait aucun souvenir.

Et pourtant, parlant maintenant constamment en anglais avec M. Legendre, et faisant chaque jour une lecture, la jeune femme parvenait à se rappeler parfaitement la langue anglaise.

Il y avait donc un résultat réel, un commencement de résurrection de la mémoire.

M. Legendre se fit envoyer de Paris les cartes géographiques des cinq parties du monde et celles plus complètes des États-Unis, des Iles Britanniques. Mais, bientôt, M. Legendre dut se convaincre qu'il cherchait vainement en Angleterre le lieu de la naissance de Marie.

On passa à l'étude de la carte de l'Hindoustan anglais.

Un matin, ils entrèrent, sur la carte, dans la province du Bengale.

— Calcutta, dit le docteur, capitale du Bengale et de toutes les possessions anglaises dans l'Inde.

— Calcutta, répéta Marie, comme se parlant à elle-même.

La ville de Calcutta, continua le docteur, est bâtie sur la rive gauche du Hougly, bras occidental du Gange.

Le Hougly, le Gange, répéta Marie d'une voix qui trahissait une émotion singulière.

M. Legendre l'enveloppa de son regard.

Tout à coup, les yeux étincelants, frémissante, elle se dressa debout.

— Calcutta, Calcutta ! exclama-t-elle ; ah ! monsieur, monsieur !

— Eh bien, Marie, eh bien ? l'interrogea anxieusement M. Legendre.

— Monsieur le docteur, une clarté se fait en moi...

— Ah !

— Je suis née à Calcutta.

— Après, Marie, après. . dit vivement le docteur, ne vous arrêtez pas, redoublez d'efforts pour vous souvenir.

La jeune femme était haletante, son cœur avait des battements précipités.

En voyant ses traits contractés, les mouvements nerveux de ses sourcils, de ses narines, de ses lèvres, le docteur devinait les efforts inouïs qu'elle faisait pour se rappeler, pour briser enfin les liens qui enchaînaient sa mémoire.

— Ne vous découragez pas, Marie, dit doucement M. Legendre, nous arriverons sûrement à éclairer ces ténèbres; comme vous le voyez par les résultats obtenus, si faibles qu'ils soient, ce n'est qu'une question de temps... Ah! si vous pouviez me dire seulement le nom de votre père, ce qu'il faisait!...

Elle secoua tristement la tête.

— Voyons, Marie, cherchez, cherchez encore...: Une lumière vous guide, suivez-la dans la nuit.

Elle poussa un profond soupir, ses bras tombèrent à ses côtés, et elle s'écria d'une voix déchirante :

— Je ne peux pas, je ne peux pas me rappeler!

Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

C'était fini; la lueur fugitive qui l'avait un instant guidée s'était éteinte.

Le docteur le comprit; lui aussi laissa échapper un soupir et, tristement, il hocha la tête.

— Pauvre Marie! Pauvre femme! se disait-il : à peine essayons-nous de pénétrer dans ce passé obscur, oublié, que la porte, si difficilement entr'ouverte, se referme brusquement devant nous!

Ah! si j'avais le nom de sa famille, je connaîtrais bientôt les faits principaux qui ont marqué chaque année de son existence; alors, en lui racontant sa douloureuse histoire, en la faisant revivre dans le passé, je réveillerais successivement tous ses souvenirs et la mémoire lui serait rendue.

Mais où le chercher, ce nom? Comment le découvrir? Est-ce elle qui me le livrera? Puis-je compter sur le hasard?... Oh! le hasard!... Eh bien qu'importe! je ne me découragerai point... Je sais ce qu'on peut obtenir à force de persévérance. Il ne faut pas se laisser battre, il faut vaincre!

GEORGETTE, DITE POMME-D'API

Le lendemain du jour où il avait eu la visite de M. Van Ossen, le célèbre banquier d'Amsterdam, et étant parvenu à calmer son irritation nerveuse, le baron de Simaise compta que cinq jours s'étaient écoulés sans qu'il eût songé à aller contempler le minois fripon de Mlle Georgette, surnommée Pomme-d'Api.

— Que doit-elle penser? se demanda-t-il; elle est probablement inquiète!

Le baron avait encore des heures d'illusion.

Mlle Georgette cotait ses caresses à un prix élevé.

Malgré cela, le vieux beau avait la prétention d'être aimé pour lui-même.

— Tantôt j'irai au cercle, se dit-il, j'y dînerai, puis j'irai passer la soirée tout entière près de Georgette. Cela fera diversion à mes pensées, m'empêchera de songer à tous mes ennuis; j'ai besoin d'un peu de gaieté autour de moi.

Mlle Georgette, dite Pomme-d'Api, habitait rue de Bruxelles, entre la place de Vintimille et la place Blanche, un charmant petit hôtel qui lui appartenait. Cet immeuble n'était pas un cadeau du baron, Georgette l'avait acheté avec ses économies. Toutefois, comme Georgette n'avait pu faire des économies que grâce à la générosité de son protecteur, celui-ci avait tout de même payé les pierres de taille de l'hôtel et le carré de terre sur lequel il était construit.

Pomme-d'Api avait vingt-six ans, des yeux superbes, des cheveux à en céder à tant d'autres qui n'en ont plus, de jolies dents blanches, une bouche ravissante, un petit nez retroussé tout à fait gentil, de la beauté, enfin, autant et plus qu'il ne lui en fallait pour faire son chemin dans le monde de la galanterie; elle avait en plus suffisamment d'esprit, de la finesse, du savoir-faire, de la gaieté, du chic.

Elle avait débuté, entre seize et dix-sept ans, sur les planches d'un

petit théâtre où elle se fit beaucoup moins remarquer par son talent que par sa gentillesse et sa jolie figure rose d'ingénue.

Elle s'était faite comédienne parce que, étant pauvre et ayant horreur de l'aiguille, il fallait bien qu'elle fît quelque chose; mais elle sentait elle-même qu'elle n'avait pas la vocation.

Elle voulait être indépendante, libre; déjà, sans doute, des idées malsaines lui trottaient dans la tête; aussi, faisant bon marché de sa sagesse et de sa vertu, était-elle prête à lancer, au milieu d'un éclat de rire, son bonnet par-dessus les moulins.

Elle eut des aventures avec son directeur, le bailleur de fonds de l'entreprise, et cinq ou six comédiens plus ou moins inconnus, jusqu'au jour où elle fit tourner la tête à un jeune Russe, venant de débarquer à Paris, chargé de roubles. Elle planta là son directeur, après lui avoir jeté à la figure le rôle qu'elle apprenait, pour se donner tout entière au boyard et à ses roubles.

Cela dura deux belles années, c'est-à-dire jusqu'au dernier rouble.

Alors le jeune Russe fut rappelé à Pétersbourg par le prince, son père. Il partit laissant Georgette un peu surprise de ce brusque départ, mais non inconsolable. Maintenant qu'elle avait trouvé sa voie, elle n'était plus embarrassée : elle se précipita dans les bras que le baron de Simaise lui ouvrait.

C'est le baron qui avait sérieusement lancé Pomme-d'Api. Tout ce qu'elle voulut, il le lui donna; mais, en fille prudente et avisée, Georgette ne faisait pas de dépenses folles; elle savait que jeunesse et beauté passent, que, un peu plus tôt pour les unes, un peu plus tard pour les autres, les mauvais jours viennent; elle ne voulait pas de dégringolades comme certaines qu'elle avait connues au premier étage et qui, maintenant, grelottaient de misère dans un taudis, sous le toit.

Elle ne s'entourait point d'un luxe ruineux; elle n'avait que trois domestiques : une cuisinière, sa femme de chambre et son cocher. Mais elle avait des inscriptions de rente au grand livre du Trésor; elle laissait mûrir sa poire pour la soif.

Georgette ne sortait pas beaucoup et recevait peu : trois ou quatre amies seulement et quelques hommes entre les deux âges, ses admirateurs, dont plus d'un aurait bien voulu la prendre au baron. Mais Georgette était réservée et se tenait toujours sur la défensive, car le baron était ombrageux à l'excès et plus d'une fois, jadis, elle avait eu à souffrir de son humeur jalouse.

Lui était-elle fidèle? Sur ce point, on ne savait trop que dire.

Mais, étant donné le peu de poids de la vertu d'une courtisane, bien

des gens, même parmi les amoureux de Pomme-d'Api, qui attendaient l'heure du berger, bien des gens n'hésitaient pas à dire :

« Le baron est trompé comme les autres. »

En tout cas, si Georgette avait quelque part une réserve de plaisir, elle était bien cachée : Pomme-d'Api savait sauver les apparences.

Le jour ou plutôt le soir où nous pénétrons dans l'intérieur du petit hôtel de la rue de Bruxelles, Georgette était en compagnie d'une de ses amies, qui était venue lui demander à dîner.

— Oh ! sans façon, avait-elle dit, tout simplement pour passer quelques heures agréables avec toi.

Ces dames étaient sorties de table et, assises dans le petit salon, elles causaient confidentiellement, en fumant la cigarette de maryland.

— Oui, ma chère, dit Georgette, répondant à son amie, après avoir entr'ouvert ses lèvres roses pour lancer vers les dorures du plafond un léger nuage de fumée bleue, c'est aujourd'hui le cinquième jour que je passe sans avoir vu le baron.

— Et tu n'es pas un peu inquiète ?

— Oh ! inquiète, fit Georgette, laissant fleurir sur ses lèvres un sourire qui disait bien des choses.

— D'ailleurs, cela te donne un peu plus de liberté.

— Crois-tu que j'en aie jamais manqué, de liberté ? Je me suis toujours arrangée pour être libre autant que cela m'était nécessaire. Va, nous donnons assez à l'homme pour ne pas nous laisser prendre ce que nous voulons garder.

— C'est bien vrai, ça.

— Les hommes sont tous d'affreux égoïstes : tout pour eux. Ils ne savent aucun gré des sacrifices que nous faisons pour eux. Vraiment, nous serions trop bêtes d'être leurs humbles esclaves.

— Tu as raison, Georgette ; du moment qu'ils nous traitent comme une marchandise, nous ne devons leur servir que ce qu'ils payent.

— Au comptant et avant livraison, ajouta Pomme-d'Api.

Et elle se mit à rire.

— Enfin, reprit l'amie, tu ne te doutes point pourquoi M. de Simaise te prive de ses visites ?

— Mon Dieu ! non, et je t'assure que cela ne me préoccupe pas au point de m'enlever ma gaieté.

— Oh ! toi, Georgette, tu as toujours été sans souci ; quelle heureuse nature que la tienne ! Quoi qu'il t'arrive, tu ris quand même, tu riras éternellement.

— Qui sait ?

— Tu n'as rien à craindre, toi.

— Tu crois cela? Eh bien! si, j'ai peur d'une chose.

— Quelle est cette chose?

— La vieillesse.

— Allons donc, tu ne vieilliras pas, toi; tu resteras toujours jeune.

— Comme M[lle] Ninon, n'est-ce pas, qui a découvert la fontaine d'eau de Jouvence? Malheureusement, ma chère, la fontaine est à sec, sa source est tarie.

— Après tout, tu es riche; qu'est-ce que cela peut te faire de vieillir?

Georgette secoua la tête.

— Quand on a des cheveux blancs, répondit-elle, la peau tannée comme un vieux parchemin, quand les jambes sont raidies, les bras décharnés, que la gorge est fondue, qu'il ne reste plus dans la bouche que quelques dents déchaussées, il est triste de se souvenir qu'on a eu la jeunesse et la beauté.

— Bah! on ne peut pas être et avoir été.

— Soit; mais cela n'empêche pas qu'on voudrait toujours être ce qu'on a été.

— En vérité, ma chère Georgette, je ne sais pas pourquoi tu te mets à songer à la vieillesse quand tu tiens ta jeunesse toute fleurie?

— Cela m'arrive parfois, malgré moi, les jours de pluie.

— Ce soir, il fait un temps superbe.

— Tu as raison, je suis ridicule : on ne doit pas avoir de ces idées bêtes.

— Il faut les laisser à d'autres, Georgette, à celles qui auront tout perdu en perdant leur jeunesse. Il y en a assez de celles-là, va, et tu ne dois pas tenir à leur faire concurrence.

Toutes deux partirent d'un joyeux éclat de rire.

— J'en reviens à ton baron, reprit l'amie; c'est singulier, tout de même : cinq jours...

— Cinq jours, répéta Georgette.

— Et sans t'écrire?

— Pas un mot.

Il y a quelque chose là-dessous.

— Je ne sais pas.

— Tu ne dois pas ignorer ce qu'on dit.

— Que dit-on?

— Qu'il est ruiné.

— Tu dois bien penser, ma chère, qu'on n'a pas été sans m'avertir.

— Crois-tu cela?

— Je crois qu'il n'y a jamais de fumée sans feu.

— Alors, ce serait vrai?

— M. de Simaise a eu et a peut-être encore des embarras d'argent.

— Cela expliquerait son éclipse : il est occupé, très occupé.

— Je ne sais pas. Dans tous les cas, je ne crois pas que le baron soit aussi mal dans ses affaires qu'on veut bien le dire. Il n'y a pas plus de quinze jours, ayant besoin d'une somme assez ronde, il ne me l'a pas refusée.

— Après tout, si M. de Simaise est ruiné et s'il te quitte, tu ne seras pas embarrassée.

— Peut-être.

— Alors ce sera l'embarras du choix. Hé, hé! je connais certain gros banquier, un autre baron, qui est tout prêt à prendre la suite des affaires : ancienne maison Simaise, baron X..., successeur.

— Oh! la folle! fit Georgette, laissant courir sur ses lèvres un sourire singulier.

A ce moment un coup de sonnette retentit.

— C'est lui, dit Georgette.

— Le banquier?

— Non.

— De Simaise?

— Oui.

— Il paraît qu'il sait s'annoncer lui-même, puisque tu le reconnais à la façon dont il sonne.

La femme de chambre entr'ouvrit la porte et montra son minois chiffonné.

— Madame, dit-elle, c'est M. le baron.

— C'est bien; dites à M. de Simaise que je l'attends.

Un instant après le baron fit son entrée dans le boudoir.

— Bonsoir, dit-il, tendant la main à Georgette, et saluant l'amie en même temps.

Celle-ci s'était levée.

— J'étais venue pour passer la soirée avec ma chère Georgette, dit-elle; mais je me retire.

— Alors, c'est moi qui vous fais fuir, dit le baron.

— Non certes, monsieur le baron.

— Tu peux bien rester encore un instant, dit Georgette.

— Mais non, mais non, je te quitte, je reviendrai un de ces soirs.

— Eh bien, je ne te retiens pas, à bientôt!

— Tu sais bien, Georgette, que je ne suis jamais indiscrète.



Bonjour, petite, dit-il (page 637).

Et, s'inclinant devant M. de Simaise :

— Votre servante, monsieur le baron, dit-elle.

De Simaise rendit le salut froidement, sans prononcer un mot, et se laissa tomber dans un fauteuil.

Georgette accompagna son amie jusque dans l'antichambre.

— Dis donc, chuchotta l'amie à l'oreille de Georgette, il a un drôle d'air, ce soir, ton baron.

— J'ai vu cela. Il a certainement quelque chose.

— Un hanneton qui trotte dans sa cervelle.

— Nous verrons bien.

— Tu comprends que je ne pouvais pas rester; il doit avoir un tas de choses intéressantes à te dire.

— C'est pour cela que je n'ai pas insisté pour te retenir.

— Je reviendrai demain dans l'après-midi... pour savoir.

— Oui, si tu veux.

Les deux amies se serrèrent la main et Georgette rentra dans le salon.

XI

LA MOUCHE DU COCHE

— Comme vous devenez rare, monsieur le baron, dit Georgette; c'est une surprise que vous me faites ce soir, car je ne vous attendais plus.

— M'avez-vous réellement attendu?

— Tous les jours, monsieur, à toutes les heures, vous le savez bien. Peut-on vous demander ce que vous avez fait toute cette semaine?

— J'ai été très occupé.

— Des ennuis?

— Oui, des ennuis; qui n'en a pas?

— C'est vrai; chacun a les siens.

— Les vôtres, Georgette, sont assez doux.

— Vous croyez cela, monsieur; eh bien! vous vous trompez.

— En ce cas, ma chère, dites-moi un peu quels sont vos horribles ennuis.

— N'est-ce donc rien de penser à vous, de ne pas vous voir et d'ignorer absolument ce que vous devenez? Rien, pas un mot. Il vous était pourtant facile de m'envoyer un domestique. A quoi servent-ils, vos domestiques? Ont-ils donc tant à faire?

— Ma foi, je n'y ai pas songé.

— Comme tout à l'heure, en arrivant, à me donner un baiser.

— Ma chère, vous n'étiez pas seule.

— J'accepte votre excuse.

— Ainsi vous m'avez attendu?

— Est-ce que vous en doutez, par hasard?

— Non, non, mais pas à toutes les heures, comme vous le prétendez; vous ne me ferez pas croire, ma chère, que, pour m'attendre, vous êtes restée enfermée dans votre boudoir.

— Ah! je vous vois venir : vous êtes contrarié et vous tentez de me chercher querelle, de me faire une scène de jalousie afin de passer sur moi votre mauvaise humeur.

— Suis-je donc de mauvaise humeur?

— Oui, et cela se voit assez.

— Décidément, Georgette, répliqua le baron en souriant, ce n'est pas moi, mais vous qui cherchez querelle.

— Eh bien! oui, oui.

— Pourquoi?

— Parce que je ne suis pas contente du tout.

— Allons, Georgette, faisons la paix.

Il lui prit la main, l'attira contre lui et lui mit un baiser sur les lèvres.

— Ah! gros loulou, va, fit-elle, en lui donnant une petite tape sur la joue.

Et elle fit éclater les notes joyeuses d'un rire argentin.

— Donc, reprit le baron, Mlle Georgette n'est pas sortie de chez elle depuis cinq jours.

— Si, si, je suis sortie.

— Je comprends mieux. Tous les jours?

— Dans l'après-midi. J'ai profité de la liberté que vous me laissiez, monsieur. J'ai fait des visites que je devais. On a des amies, il faut bien les aller voir de temps à autre.

— Il n'y a pas de mal à cela, au contraire.

— J'ai vu Mathilde, miss Rigolette, la grande Caro...

— Caroline la sèche.

— Elle l'est, en effet; une asperge montée. J'ai passé aussi toute une après-midi avec Charlotte.

— Ah, oui, la petite Charlotte.

— L'Égérie de votre ami Pedro Castora. Quel drôle de corps, mon Dieu, quel drôle de corps que cet homme de l'Amérique du Sud!

— Hein! Georgette. Il me semble que vous n'êtes guère respectueuse envers mon ami Pedro.

— Laissez-moi donc, c'est à se pâmer de rire... Ah! ah! ah! ah! Ah! ah! ah! ah!

Et elle riait à se tenir les côtes.

— Voyons, Georgette, qu'est-ce qui vous fait rire ainsi?

— Ce que m'a raconté Charlotte.

— Que vous a-t-elle raconté?

— Des cocasseries.

— Voilà un mot qui me paraît un peu risqué.

— Ma foi, tant pis, je n'en ai pas un autre.

— Il ne me dit point ce que vous a raconté Charlotte

— Des choses incroyables, mon cher, inouïes, fantastiques, funambulesques... Ah! ah! ah! Ah! ah! ah! quel drôle de corps, quel drôle de corps!

— Vous riez, mais, avec tous vos éclats de rire, vous ne m'apprenez rien.

— Est-ce que M. Perdreau, pardon! Pedro de la Castora n'a pas fait ses petites confidences à son tendre ami le baron de Simaise?

— Pedro est un garçon froid, réservé, très discret, qui ne dit jamais de ses affaires que ce qu'il veut dire.

— En voilà, un bon type!

— Oui, il est un peu original.

— Un peu beaucoup. Et s'il n'était que cela... Quel type, Léon, quel type! Si jamais il donne des pépins mûrs, je demande qu'on les sème en pépinière; ou bien si cet oiseau rare venait à trépasser, je demande encore qu'il soit empaillé et conservé dans un musée.

— Ah çà! Georgette, que vous a donc fait ce pauvre Pedro?

— Rien, baron, rien, pas plus à moi qu'à Charlotte.

— Alors, qu'avez-vous contre lui?

— Mais rien, rien, rien.

— Il faut pourtant s'expliquer.

— Ainsi vous ignorez?...

— Je vous l'ai dit, Pedro ne parle jamais de ses affaires intimes.

— Vous savez cependant ce qu'il a fait pour Charlotte?

— Oui, un peu.

— Il lui a acheté un hôtel, chevaux, voitures; elle a quatre domestiques, un de plus que moi; ses robes sortent de chez nos meilleures couturières; elle change de chapeaux comme une autre de chemises; elle a des bijoux d'une richesse et d'une beauté incomparables; ses tiroirs regorgent de dentelles, comme ses armoires de linge; ses services sont en porcelaine de Sèvres, or, vermeil et argent.

Le baron soupira.

— Pedro Castora est si immensément riche, dit-il, qu'il peut faire tout ce qu'il veut.

— Enfin, je ne crois pas qu'il y ait à Paris une autre femme ayant un luxe pareil à celui de Charlotte.

— Cette petite grisette a bien réussi, grommela de Simaise entre ses dents.

— Eh bien! malgré tout ce que Pedro a donné et donne encore à Charlotte, croiriez-vous, mon cher... Oh! là! là! Oh! là! là!

— Eh bien?

— Croiriez-vous, baron, reprit Georgette en faisant claquer son ongle entre ses dents, qu'il n'y a pas ça entre eux?

— Bah!

— C'est comme je vous le dis. Oh! là! là! Oh! là! là!

— Incroyable!

— Pyramidal! N'est-il pas, après sa mort, à conserver comme une momie pendant des siècles? Oh! là! là! Oh! là! là!

— Je ne croyais pas, je l'avoue, que l'originalité de Pedro pût aller jusque-là.

— Vrai, c'est à mourir de rire. Une ou deux fois par semaine, rarement deux fois, il vient voir Charlotte.

— « Bonjour, petite, dit-il. »

Il lui serre le bout des doigts. De loin en loin, pas même une fois dans un mois, quand il est de joyeuse humeur, comme hier, par exemple, il lui met respectueusement un baiser fraternel sur le front. Il s'assied, allume un cigare, cause peu ou point, se lève au bout d'une heure, son cigare étant fumé, prend son chapeau, sa canne, dit : « à revoir, petite, » et s'en va.

Et cela dure depuis bientôt deux ans.

— Charlotte n'a pas à se plaindre : Pedro n'est pas exigeant.

— Tenez, vous ne connaissez pas encore la femme, monsieur; qui vous dit que Charlotte n'est pas furieuse, au contraire, parce qu'il ne lui demande rien?

— Il est probable qu'elle donne ailleurs ce qu'il ne réclame point.

Georgette haussa les épaules.

— Tous les mêmes, les hommes, fit-elle d'un air pincé. Eh bien! non, vous avez beau dire, baron, c'est trop drôle... Quel type! Oh! là! là!

A propos, continua-t-elle, il a fait un petit voyage, il a été absent près de quinze jours. Où est-il allé? Il n'a eu garde de le dire à Charlotte. J'ai pensé, ne vous voyant pas, que vous étiez allé le rejoindre.

— Je n'ai pas quitté Paris.

— Où vous êtes si occupé.

— Oui, Georgette, et plus que vous ne le pensez.

Elle resta un moment silencieuse, la tête inclinée, le regardant en dessous.

— Et ces embarras d'argent, baron, reprit-elle, en êtes-vous sorti?

— A peu près. Mais une chose autrement intéressante et sérieuse me préoccupe en ce moment.

— Ah! et cette chose?

— Un héritage sur lequel je ne comptais point.

— Un héritage?

— Mon Dieu! oui.

— Et il est important? interrogea Georgette, appuyant sur les mots.

— Oui, important.

— Quelques centaines de mille francs?

— Mieux que cela, ma chère, des millions.

— Des millions, exclama-t-elle, plusieurs millions?

— Plusieurs.

— Combien donc?

— Vingt millions.

Georgette bondit sur ses jambes, et, dansant, battant des mains, elle criait :

— Vingt millions! vingt millions!

Devenue plus calme, elle sauta sur les genoux du baron et lui fit un collier de ses bras. Il y eut une avalanche de baisers.

— Ah! mais, sont-ils bêtes les gens, s'écria-t-elle, sont-ils bêtes! Comment pouvaient-ils dire une pareille chose?

— Qu'est-ce qu'ils disaient, les gens?

— Ils disaient que le baron de Simaise était en pleine dégringolade; oui, ils disaient que mon Léon était ruiné... Oh! les imbéciles!... Vois-tu, mon gros loulou, ils sont jaloux de toi, oui jaloux, parce que tous, tant qu'ils sont, ces parvenus, ces goujats, ils ne te vont pas à la cheville; ils seraient dignes, tout au plus, de lécher les semelles de tes bottes... Ruiné, mon Léon? Allons donc! est-ce que le baron de Simaise, un vrai baron, lui, peut jamais être ruiné?...Vingt millions! Oh! les imbéciles; en vont-ils faire un nez!

Il me semble que je vois déjà la tête du gros banquier; tu sais, ce baron pour de rire, dont on ne peut prononcer le nom qu'en éternuant, et qui m'envoie des bouquets gros comme la tour Saint-Jacques. Oh! là, là, là, là!...

— Ma chère Georgette, je sais depuis longtemps que, si j'étais ruiné, cela ferait plaisir à bien des gens.

— Des jaloux, que je te dis! Maintenant, parlons de nous deux, de tes affaires, mon gros chéri, tu sais si elles m'intéressent, tes affaires... Voyons, quand le touches-tu, ton héritage?

Le baron hocha la tête.

— Quoi donc? fit Georgette.

— Il y a quelque chose qui s'oppose à ce que j'entre immédiatement en possession.

— Ah! un cheveu!... c'est toujours comme cela dans les héritages.

— Cette fois la difficulté est réelle et sérieuse.

— Qu'est-ce que cela pour toi, gros chéri? si grande qu'elle soit, la difficulté, tu en auras raison.

— Je ne sais pas.

— Comme tu dis cela! D'abord où sont-ils, ces fameux millions?

— A Amsterdam, dans la caisse du célèbre banquier Van Ossen.

— Ce n'est pas trop loin de Paris. De sorte que, s'il n'y avait pas la difficulté sérieuse, tu n'aurais qu'à tendre la main pour recevoir?

— Oui.

— Eh bien! mon Léon, voyons la difficulté; parle-moi de cela... Tu sais que plus d'une fois je t'ai donné de bons conseils.

— Dans cette affaire tu ne peux m'en donner aucun.

— Peut-être, Léon, peut-être.

— Ma pauvre Georgette, ce n'est pas toi qui peux me tirer de l'embarras où je me trouve.

— Rappelle-toi la mouche du coche.

— Ma situation est un peu celle du coche : je suis embourbé.

— Eh bien! moi, gros chéri, je suis la mouche.

Et les dents serrées, la langue au palais, elle se mit à imiter le bourdonnement de l'abeille.

— Tu veux savoir, Georgette?

— Mais tu le vois bien.

— Alors, écoute.

— Je ne souffle plus mot.

— Quand mon frère est mort, il y a de cela vingt-cinq ans, j'ai hérité de lui.

— Naturellement.

— Mais je n'ai pas eu son héritage complet.

— Ah!

— Il avait encore à Batavia, — c'est là qu'il a fait fortune, — quatre

ou cinq millions laissés dans une maison de commerce. Non seulement j'ignorais ce détail, mais je ne connaissais pas non plus l'existence de cette portion importante de la fortune de mon frère. Le marquis avait, paraît-il, un mandataire à Batavia. Ce mandataire, qui a depuis disparu, a versé les millions à la Banque de Batavia, succursale de la banque Van Ossen d'Amsterdam. Bref, le banquier a fait valoir le capital.

— Et les millions ont fait des petits.

— Oui, puisqu'ils étaient quatre ou cinq et qu'ils sont vingt aujourd'hui. Le banquier trouve qu'il a gardé ce dépôt assez longtemps.

— Aimable banquier !

— Et il veut le remettre à qui de droit.

— A qui de droit, c'est-à-dire à M. le baron de Simaise, à toi, mon bon chéri. Il me semble que tu n'as qu'à aller lui dire : Banquier de mon cœur, je suis le baron de Simaise, ouvre ta caisse.

— Attends, Georgette, attends. Une autre chose que j'ignorais : mon frère avait une maîtresse.

— Voyez-vous ça !

— Or, d'après la volonté exprimée du marquis, cette maîtresse devait hériter des millions de Batavia.

— Pourquoi n'a-t-elle pas hérité ?

— Parce que, comme le mandataire de mon frère, et peu de temps après la mort du marquis, elle a disparu.

— Bon ! je vois apparaître la difficulté.

— Donc nul ne sait ce que cette femme est devenue, si elle est morte ou si elle existe encore.

— Elle est morte, dit Georgette avec assurance.

— Il n'y a pas à en douter, et le banquier hollandais en est lui-même convaincu.

— Eh bien, alors ?

— Seulement, et voilà ce qui me met dans l'embarras, le banquier veut avoir la preuve qu'elle n'existe plus.

— Encore un bon type, ce banquier. Une femme a disparu depuis longtemps, ce qui signifie qu'elle est morte, il en est d'ailleurs convaincu, et cela ne lui suffit pas ?... Ah çà ! quelle meilleure preuve veut-il donc ?

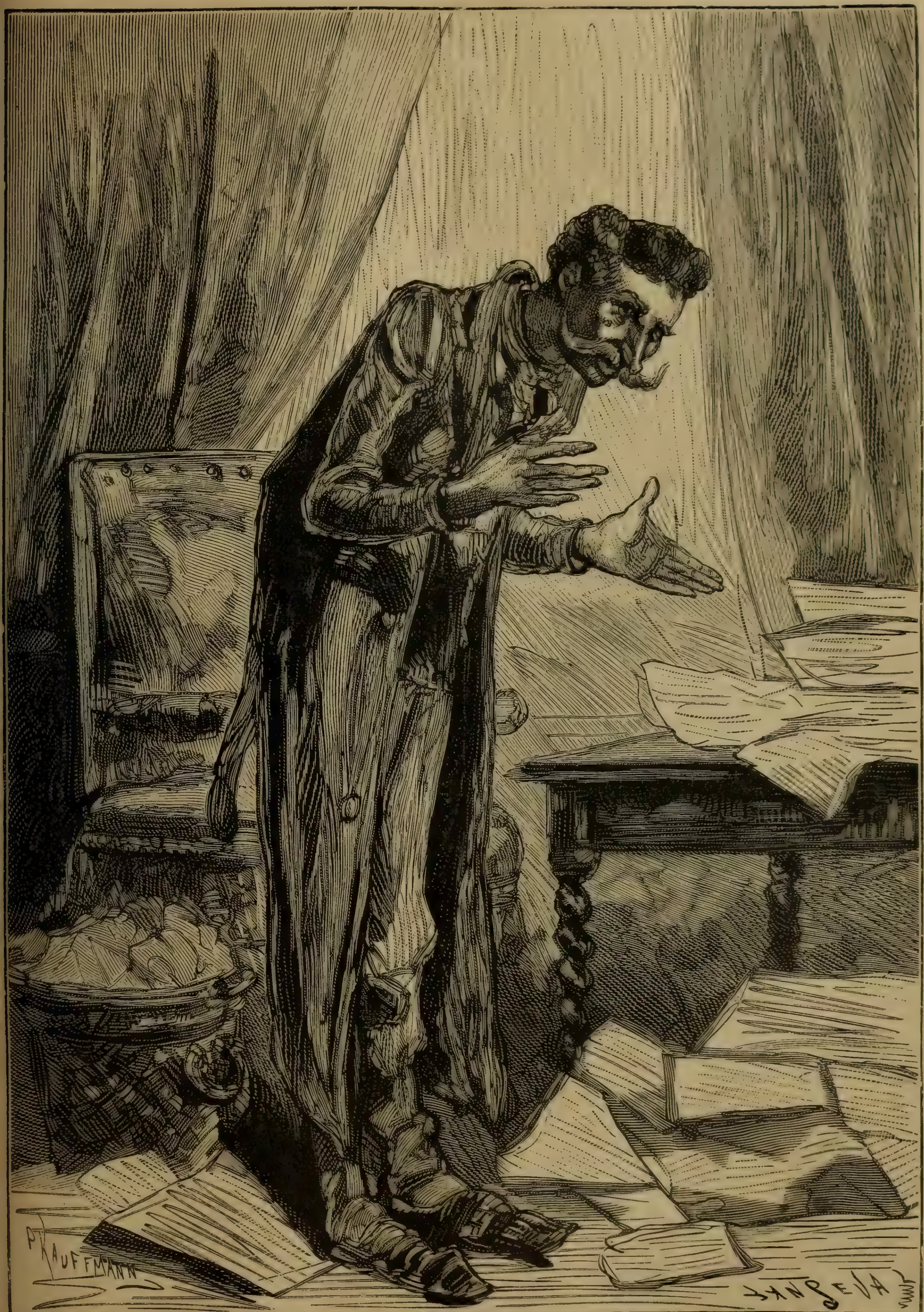
— Il exige un acte de décès.

— Ah ! un acte de décès ! fit Georgette.

— Voilà, ma chère, la difficulté en présence de laquelle je me trouve.

— Oui, je la vois.

— Et les millions sont là, et jusqu'à nouvel ordre je ne peux pas y toucher.



Le maître du lieu était bien tel que Georgette l'avait dépeint (page 647).

— Mais il faut bien vite lui fournir son acte de décès, à ce Hollandais.

— Où le prendre?

Georgette resta silencieuse, et, pensive, se gratta l'oreille.

XII

IL SIGNOR CARINI

— Léon, reprit Pomme-d'Api au bout d'un instant, c'est donc bien difficile de se procurer un acte de décès?

— Non, quand il existe et qu'on sait où le trouver.

— Mais, voilà! tu ne sais pas.

— Malheureusement.

— Et il te faut cela absolument.

— Oui.

— Sans quoi?...

— Les millions resteront encore pendant des années dans les mains du banquier.

— Ah! par exemple, cela ne peut pas être. Léon, tu ne sais pas?... Puisque tu ne sais où trouver l'acte qu'on te demande, il faut en faire fabriquer un.

Le baron sursauta, car les paroles de la courtisane étaient l'écho de sa pensée secrète.

— J'y ai pensé, répondit-il; mais il faudrait, pour cela, savoir à qui s'adresser : il faudrait trouver un homme intelligent, adroit, en qui je pourrais avoir une entière confiance, et qui saurait comment procéder dans cette affaire.

— Eh bien, Léon, j'ai cet homme.

— Que dis-tu?

— Je dis que je connais un individu qui se chargera de te tirer d'embarras

— Je n'ai pas confiance.

— Tu as tort.

— Comment as-tu connu ce personnage?

— D'abord j'ai entendu parler de lui plusieurs fois et je sais assez ce qu'il peut faire; et puis je l'ai vu.

— Où cela?

— Chez lui. Oh! une seule fois, et il m'a fait ses offres de service.

— Il t'a offert ses services, à toi?

— Pourquoi pas? « Ma charmante, m'a-t-il dit, si vous vous trouviez un jour dans une situation difficile quelconque, venez me trouver. »

— Comment se fait-il que tu sois allée chez cet homme?

— Voici : il a fait la connaissance, il y a quelques mois, de la grande Caro, dont il est aujourd'hui, c'est elle qui le dit, amoureux fou. Un jour, Caro m'a priée de l'accompagner chez son vieux, et j'y suis allée, pour voir.

— Ah! c'est un vieux?

— Entre cinquante et soixante ans. Encore un drôle de corps, mon cher, un type, quoi. Ce n'est pas un Français, c'est un Italien.

— Comment s'appelle-t-il?

— Signor Carini, et comte, rien que cela, par-dessus le marché.

— Comte de fantaisie.

— Du tout, il paraît que c'est vrai; il est comte du Saint-Empire. Seulement, nul ne sait ce qu'il a été, et bien fin serait celui qui devinerait ce qu'il est réellement. Moi, j'ai l'idée que c'est un espion et qu'il est affilié à quelque société secrète dans laquelle il y a des prêtres, car j'en ai vu sortir deux de chez lui le jour où j'y suis allée.

C'est un grand sec, décharné; il est à l'unisson de sa Caro, et je t'assure que les deux font joliment la paire. Il a le teint presque jaune, de grands yeux noirs, qui ont toujours l'air effaré, et une moustache qui n'en finit pas; il pourrait la nouer sous son menton. Il n'est pas beau, le signor Carini.

C'est assez cossu chez lui, bien que tout y soit sombre comme sa personne. Bien sûr, il doit être riche; mais il est avare comme tous les Harpagons ensemble.

— Et tu crois que cet homme se chargerait...

— Oui, je le crois; il est toujours à l'affût d'une bonne affaire. Il se mettra en quatre pour toi, surtout si tu lui promets de le bien payer. Signor Carini aime l'argent, et Dieu sait ce qu'il a fait et fera encore pour en amasser.

— Alors, tu me conseilles de le voir?

— Oui, et pas plus tard que demain.

— Je t'avoue, Georgette, que je n'ai pas grande confiance.

— Tu verras.

— Après tout je ne risque qu'une démarche inutile.

— Moi, Léon, j'ai confiance.

— Où demeure-t-il, ce signor?

— Rue du Cherche-Midi, n° 75.

— J'écris l'adresse sur mon carnet pour ne pas l'oublier.

— Tu iras demain?

— J'irai.

— Parle-lui hardiment, sans avoir peur de l'effaroucher; c'est un de ces hommes qui ne s'étonnent de rien. Sois bien persuadé que Carini a à son service de très grands moyens d'action. Cet Italieu est une puissance. Il a dans sa manche de grands personnages, ce qui permet de supposer que dans la politique ou autrement il a rendu d'importants services. Tu comprends qu'un pareil homme peut beaucoup.

Tu connais Victor Jolivet?

— Le coulissier?

— Il n'y a pas deux Jolivet; il n'y a que le superbe Jolivet, l'homme au trois, au quatre, au cinq pour cent, aux dix mille Suez, aux vingt mille ottomanes, Jolivet le merveilleux, Jolivet le héros de la coulisse et de la petite bourse du soir. Eh bien! en 1869 et en 1870, Victor Jolivet roulait sur des millions; on ne parlait que de lui, de sa chance incroyable jusqu'aux antipodes.

La guerre arriva, puis la Commune... Crac, voilà mon Jolivet démonté, jeté par terre, les quatre pattes en l'air. Il est exécuté à la Bourse; son hôtel, ses chevaux, tout est vendu, on ne lui laisse que le vêtement qu'il a sur lui. Plus rien. Jolivet est gueux comme trente-six mendiants, râpé sur toutes les coutures.

Il va trouver Carini et, après lui avoir parlé de sa déveine, il se met entre ses mains, se livre à lui. Il reparaît à la coulisse, la chance lui revient, il reprend ses millions dans les poches des autres. Bref, aujourd'hui il a racheté un hôtel plus beau que le premier et Jolivet est redevenu plus que jamais le superbe Jolivet.

— C'est vrai; il y a dans l'existence de Jolivet, depuis trois ans, deux coups de baguette de fées, l'une contre, l'autre pour.

— La méchante et la bonne fée. Carini est l'ami de la dernière. Mais je sais autre chose.

— Voyons, voyons!

— Cela remonte à quelques années. A l'époque, Carini avait pour ami un prince russe à qui il avait probablement rendu certains services.

Le prince s'était épris d'une jeune et jolie modiste, rencontrée un soir à Valentino, et l'avait bel et bien épousée.

Peu de temps après le mariage, le prince et sa femme partirent pour l'Italie, en compagnie de la sœur de la princesse, très jolie aussi, et du signor Carini qui, en sa qualité d'Italien, devait être partout leur cicérone.

On était depuis deux mois à peine en Italie lorsque la princesse tomba malade subitement, juste au moment où le prince était rappelé en Russie pour je ne sais quelle chose importante. Il fut donc forcé de partir, laissant la princesse aux soins de sa sœur, et les plaçant toutes deux sous la protection de Carini.

Un mois se passe. Une affreuse nouvelle arrive de Russie : le prince a fait une chute de cheval et il est mort après avoir souffert horriblement pendant vingt-quatre heures. Mais il a pensé à sa femme et il a eu le temps de faire un testament en sa faveur.

Soit. Mais à quoi bon? La princesse va mourir, elle n'a plus que quelques jours à vivre.

Carini songe à tirer parti de la situation, à l'exploiter à son profit, bien entendu, dans une certaine mesure, et il prend ses dispositions en conséquence.

La sœur de la princesse, qui est en même temps sa femme de chambre, devient facilement la complice de l'Italien.

La princesse meurt et c'est le décès de sa sœur qu'on déclare; en Italie, on n'y regarde pas de si près. Par ce joli petit tour à la Carini, l'une des deux sœurs est substituée à l'autre; la vivante s'empare du nom, du titre, de tout ce qui appartient à la morte.

— Oh ! mais, c'est très fort, cela, fit le baron.

— N'est-ce pas ?

— Sait-on ce qu'est devenue la fausse princesse ?

— Elle s'est rendue en Russie où elle a été mise en possession de la part d'héritage lui revenant. Depuis, elle s'est mariée, et elle est véritablement princesse russe. C'est une grande dame de la Moscovie.

— Décidément, ma chère, je commence à croire que ton signor Carini est un homme d'un grand mérite.

— Je te l'ai dit, c'est un homme qui peut beaucoup.

— Tu viens de me donner une idée de son savoir-faire. Mais, dis-moi, comment as-tu appris cette singulière histoire de princesses?

— Comment? C'est bien simple : J'ai connu le prince et les deux sœurs étaient mes amies. La princesse d'aujourd'hui est revenue à Paris il y a deux ans pour y passer quelques mois; je l'ai rencontrée au bois, par hasard, et je l'ai reconnue. Juge de ma surprise. C'est elle que je

croyais morte. Pressée par mes questions, elle finit par m'avouer la vérité; et c'est ainsi que j'ai pu apprécier la haute valeur du signor Carini.

— Eh bien ! ma chère Georgette, je saurai demain ce que cet illustre italien pourra faire pour moi.

Il était près d'une heure du matin quand M. de Simaise quitta Pomme-d'Api ; il rentra à son hôtel et, sa fièvre étant calmée, caressant l'espoir d'avoir sous la main l'homme qu'il lui fallait, voyant déjà les millions voyager entre Amsterdam et Paris, il passa une assez bonne nuit.

A neuf heures il était debout. Il s'habilla et sortit à pied. Mais, à l'entrée de l'avenue, il prit une voiture de place et donna l'ordre au cocher de le conduire rue du Cherche-Midi.

Comme il l'avait pensé, Carini, à cette heure matinale, était chez lui. Il remit sa carte à un domestique tout de noir habillé et il fut reçu immédiatement.

Le baron se trouva en présence de l'Italien, dans une grande pièce carrée à deux fenêtres, ayant dans son arrangement, ses meubles, ses tapisseries, une ressemblance frappante avec le cabinet de Blaireau. Sur le bureau de vieux chêne sculpté, placé au milieu de la pièce, devant les fenêtres et tout près de la cheminée, c'était le même désordre de paperasses poussiéreuses, entassées pêle-mêle les unes sur les autres. Aussi, de Simaise ne put-il s'empêcher de penser à son ancien complice.

Le maître du lieu était bien tel que Georgette l'avait dépeint.

Il était vêtu d'une longue houppelande noire, vieille, usée, crasseuse. Sa figure était celle d'un ascète, et il y avait dans ses mouvements, ses gestes, dans l'expression de son regard quelque chose de monacal.

On devait se demander, en l'abordant, si l'on n'était pas en présence d'un religieux d'un ordre quelconque, et s'étonner qu'il ne portât point la robe du moine ou la soutane du prêtre.

Après avoir salué obséquieusement le baron, il l'invita à s'asseoir, en lui indiquant un fauteuil.

— Je n'avais pas l'honneur de connaître personnellement M. le baron de Simaise, dit-il avec un léger accent, qui trahissait sa nationalité ; mais souvent, bien souvent, j'ai entendu parler de vous, monsieur le baron, très avantageusement. Ah ! monsieur le baron, c'est un grand honneur que vous me faites aujourd'hui. Mais votre visite me dit assez que vous avez quelque chose à me demander. Serais-je donc assez heureux pour pouvoir vous être agréable ou utile en quelque chose ?

— Monsieur Carini, c'est dans cet espoir que je suis venu vous trouver.

— Oh ! Je suis entièrement à votre service.

— Je ne vous connaissais pas, monsieur Carini, c'est hier pour la première fois qu'on m'a parlé de vous.

— La charmante Georgette, sans doute, monsieur le baron.

— En effet, c'est Georgette qui m'a dit que vous étiez un homme de confiance et que, peut-être, vous pourriez m'aider à sortir d'une situation difficile dans laquelle je me trouve en ce moment.

— La charmante Georgette a probablement beaucoup exagéré en vous parlant de moi ; mais, si je le peux, monsieur le baron, je vous aiderai avec plaisir. Veuillez donc me dire de quoi il s'agit.

— Vous ignorez sans doute que j'avais un frère aîné.

— Je n'ignore pas cela, monsieur le baron; ce frère, né d'un premier lit, était le marquis de Chamarande; il a péri dans un naufrage en faisant la traversée de Batavia au Havre.

— Oui, monsieur. Mon frère était pauvre, le général de Chamarande, son père, ne lui ayant rien laissé; il était parti jeune pour Batavia où il a fait une grande fortune.

— Vous avez été son héritier ?

— Oui. Mais mon frère n'était pas revenu en France avec toute sa fortune. Il avait laissé, et cela, je l'ignorais, trois ou quatre millions à Batavia.

— Ah ! vraiment.

— Ces millions, après la mort de mon frère, ont été déposés entre les mains d'un banquier, lequel a admis ce capital à participer dans les bénéfices de sa maison. Des années se sont écoulées et, le premier capital grossissant sans cesse, par l'accumulation des bénéfices de chaque année, représente aujourd'hui la somme énorme de vingt millions.

— C'est tout simplement merveilleux, monsieur le baron. Et comment appelez-vous le banquier incomparable qui a fait cette chose admirable ?

— Van Ossen.

— Van Ossen d'Amsterdam ! Oh ! alors, cela ne m'étonne plus.

— Est-ce que vous connaissez M. Van Ossen.

— Non ; mais la réputation de cette grande maison d'Amsterdam n'est-elle pas universelle ?

— C'est vrai.

— Continuez, monsieur le baron.

— M. Van Ossen est venu me trouver et m'a appris lui-même l'existence de cette immense fortune. Il trouve qu'il a suffisamment conservé le dépôt qui lui a été confié et il désire s'en débarrasser.



Cette jeune femme folle, que Blaireau avait enfermée dans les ruines du vieux château de Blaincourt... (page 653).

— C'est parfait.

— Malheureusement, ici se dresse une difficulté.

— Mais je ne vois pas...

— Une autre chose que j'ignorais, monsieur Carini, mon frère s'était marié.

— Diable ! diable !

— Je savais bien qu'il avait amené en France, à Paris, ou plutôt à

Port-Marly, où il l'avait installée dans une villa, une toute jeune femme, très jolie, appelée Lucy Glandas; c'était une créole anglaise, née aux Grandes-Indes, paraît-il. Je ne l'ai vue qu'une seule fois, et, mon frère m'ayant caché son mariage, je croyais sincèrement que Lucy Glandas n'était que sa maîtresse.

Or, depuis vingt-cinq ans bientôt que mon frère est mort, Lucy Glandas a disparu.

— Ah!

— Et, malgré toutes les recherches qui ont été faites, on n'a pu savoir ce qu'elle est devenue.

— Elle est morte.

— Sans aucun doute. M. Van Ossen en est convaincu comme moi. Il faudrait avoir son acte de décès. M. Van Ossen me reconnaît parfaitement, Lucy Glandas n'existant plus, pour l'unique et légitime héritier de mon frère. Mais, avant de remettre entre mes mains le capital énorme dont il est dépositaire, il réclame l'acte de décès de Lucy Glandas.

— Cela, monsieur le baron, c'est forcé!

— Je le sais, monsieur Carini, mais où puis-je le trouver, cet acte? Vous connaissez maintenant la situation, vous voyez en présence de quelle difficulté je me trouve.

— Elle est grande, en effet.

— Que faire?

— Je ne vois pas...

— Examinez, monsieur Carini, et dites-moi si vous pouvez m'aider. Je n'ai pas besoin d'ajouter que vos services seront récompensés de façon à vous satisfaire pleinement.

— Oh! je pense bien, fit l'Italien, ébauchant un sourire.

Il resta un moment silencieux et reprit :

— La dame, dites-vous, demeurait à Port-Marly.

— Oui.

— Et c'est peu de temps après la mort de votre frère qu'elle a disparu?

— Un mois ou deux après. Alors, selon ce qui m'a été dit, elle était folle.

— Ah! elle a perdu la raison.

— Ne sachant pas qu'elle était la femme de mon frère, je ne me suis pas beaucoup occupé d'elle.

— Je comprends cela. Cependant, monsieur le baron, vous ne devez pas ignorer comment elle a quitté sa demeure de Port-Marly. Je veux bien essayer de vous tirer de l'embarras où vous êtes, mais il faut que je voie

ce qu'on peut faire. Veuillez donc me dire tout ce que vous savez. Il est important que nous puissions suivre la trace de Lucy Glandas aussi loin que nous le pourrons, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle nous échappe.

— Comme je viens de vous le dire, elle était folle.

— On a dû la placer dans une maison de santé ou dans un hospice.

— Non. Quelqu'un qui s'intéressait à elle, — j'ai supposé que c'était le mandataire d'un membre de sa famille, — vint un jour la prendre à la villa de Port-Marly.

— Où fut-elle conduite ?

— Dans les Vosges.

— Comment, si loin que cela ?

— On tenait à la placer dans une maison particulière. Là, elle eut, pour lui donner des soins, un vieux médecin spécialement attaché à sa personne.

— Voilà déjà un précieux renseignement, monsieur le baron. Nous suivons Lucy Glandas dans les Vosges. Dans quelle ville, monsieur le baron ?

— Ce n'est pas dans une ville, mais dans un village qu'elle a été conduite.

— Le nom du village ?

— Blaincourt.

Le signor Carini eut un tressaillement que de Simaise ne remarqua point, et une lueur étrange traversa son regard.

— Bien, monsieur le baron, fit-il, nous voilà à Blaincourt, dans cette maison particulière où la folle reçoit les soins que son état réclame. Lui rend-on la raison ?

— Non.

— Combien de temps est-elle restée à Blaincourt ?

— Plusieurs années, je ne sais pas au juste.

— Naturellement... vous vous occupiez si peu d'elle... Enfin, elle reste là, entourée de soins, quatre, cinq ou six ans. Ensuite, monsieur le baron ?

— Une nuit elle mit en défaut la vigilance de la femme chargée de veiller sur elle sans cesse, et elle parvint à s'échapper de la maison. Dès lors, monsieur, on n'a plus entendu parler de la malheureuse.

— Malheureuse, en effet, murmura l'Italien.

Et tout bas il se dit :

— Est-ce qu'ils l'auraient assassinée ?

— Je sais, reprit le baron, qu'on a fait alors de nombreuses recher-

ches pour la retrouver, mais sans aucun résultat. Nulle part elle n'avait laissé une trace de son passage.

— Qu'a-t-on supposé, monsieur le baron?

— Qu'elle avait péri misérablement d'une façon quelconque. En effet, si elle n'est pas morte de faim dans quelque lieu désert, elle a dû se noyer ou tomber au fond d'un précipice, ou bien encore, perdue dans les bois, elle a été dévorée par des carnassiers affamés.

— On peut accepter l'une ou l'autre de ces suppositions. Mais, sortant du domaine de l'hypothèse, il y a une chose qui ne laisse pas un doute, c'est que Lucy Glandas, disparue depuis vingt ans, dans les conditions que vous venez de me faire connaître, n'existe plus.

Malheureusement nous ne savons pas où elle est morte, monsieur le baron, et ce serait risquer beaucoup que de vous mettre entre les mains son acte de décès, si, comme il faut prudemment l'admettre, le banquier hollandais se montre un tant soit peu méticuleux.

Assurément on peut se procurer l'acte de décès d'une femme morte inconnue dans un hospice d'aliénés ou ailleurs; mais cet acte ne serait pas une preuve suffisante pour le banquier, puisqu'il ne porterait pas le nom de Lucy Glandas.

En fabriquer un où rien ne manquerait serait commettre une grave imprudence, car, si le banquier concevait le moindre doute, il aurait vite découvert la fausseté du document produit. Alors, ses auteurs et vous-même, monsieur le baron, vous auriez maille à partir avec la justice, qui ne plaisante jamais quand elle tient en sa main une affaire criminelle.

Non, non, il ne faut pas même songer à cela.

Dans certains cas on peut employer la fraude, mais non dans celui-ci. Ce serait se lancer follement dans une aventure pleine de périls et dont les suites sont faciles à prévoir.

— Ainsi, monsieur Carini, vous ne pouvez rien faire?

— Je ne peux que vous donner un conseil, monsieur le baron.

— Voyons, monsieur.

L'Italien regarda fixement le baron.

— Il faut, dit-il, vous adresser au tribunal civil; vous obtiendrez facilement une déclaration d'absence, de disparition, et la difficulté sera tranchée ainsi.

Le baron devint subitement très pâle.

— Je ne peux pas faire cela, balbutia-t-il.

Un feu sombre s'alluma dans les yeux noirs du signor Carini.

— Maintenant je suis suffisamment instruit, pensa-t-il.

Il resta un moment silencieux, ayant l'air de réfléchir.

— Il est fâcheux, monsieur le baron, reprit-il, que vous ayez de la répugnance à faire valoir vos droits devant les tribunaux. Mais ne parlons plus de cela. Voyons, ne pourrait-on pas tenter un arrangement?

— Un arrangement?

— Oui, avec le Hollandais; on lui ferait certaines propositions.

— Quelles propositions?

— Je ne sais pas encore, monsieur le baron; il faut voir le banquier. Il est à Paris en ce moment, je suppose?

— Oui, pour quelques jours encore.

— Où demeure-t-il?

— Rue de Richelieu, au coin du boulevard.

— Je reprends. Il faudrait le voir, causer avec lui, se rendre exactement compte de ses exigences, sonder le terrain, connaître par quel côté il est abordable, savoir, enfin, quel est chez lui l'endroit faible qu'on peut attaquer. Alors, connaissant l'homme, on agirait.

— Est-ce que vous vous chargeriez de le voir?

— Pourquoi non? Ne suis-je pas un peu un homme d'affaires?

— Eh bien, oui, monsieur Carini, voyez M. Van Ossen.

— En qualité d'homme d'affaires, envoyé par vous?

— Envoyé par moi.

— Ayant vos pleins pouvoirs?

— Oui.

— De sorte que, si je traitais avec le banquier, vous ratifieriez ce que j'aurais fait?

— Ce que vous ferez, monsieur Carini, je l'approuve d'avance.

— C'est bien, monsieur le baron, le banquier hollandais aura ma visite.

Les deux hommes causèrent un moment encore, puis M. de Simaise se retira.

— Je viens d'apprendre des choses fort intéressantes, se disait le signor Carini, en rentrant dans son cabinet, après avoir reconduit le baron; ainsi, cette jeune femme folle, que Blaireau avait enfermée dans les ruines du vieux château de Blaincourt, c'était la belle-sœur de M. le baron de Simaise, la marquise de Chamarande. Une marquise!... S'ils ne l'ont pas étranglée et jetée ensuite dans un trou insondable, ils l'ont abandonnée quelque part et elle est morte depuis longtemps.

Ah! monsieur le baron, vous ne vous êtes guère douté, en me faisant votre petit récit, que celui qui vous écoutait a travaillé autrefois sous les ordres de Blaireau...

Ce que vous m'avez caché, monsieur le baron, je n'ai pas eu beau-

coup de peine à le deviner. C'est vous qui avez livré votre belle-sœur à Blaireau pour vous emparer de la fortune de votre frère.

Carini resta un moment pensif, la main appuyée sur son front.

— Pourquoi donc ne m'a-t-il point parlé de son neveu, de l'enfant que la folle a mis au monde? se demanda-t-il tout à coup. Est-ce qu'on ne lui a pas appris la naissance de ce rejeton d'une illustre famille?... C'est possible. Avec Blaireau on ne savait jamais tout; à ceux même pour qui il travaillait, le maître cachait bien des choses.

Si le baron a appris la naissance de l'enfant, on a pu lui dire en même temps qu'il n'avait pas vécu.

Alors il ne sait rien; il pense que, comme la mère, l'enfant n'existe plus; il ignore qu'il a été livré à des saltimbanques qui avaient besoin d'un jeune sauvage pour faire aller leur métier.

Du reste, quel autre que moi sait cela maintenant?

Grappier est mort; Blaireau s'est tué, et la tête de Princet est tombée dans le sac de son.

Reste à savoir si le petit vit toujours. Le petit!... Il doit avoir six pieds aujourd'hui... Non, non, il n'est pas mort : bien jeune encore, le gaillard était déjà solide, et d'une force... J'en sais quelque chose, puisqu'il m'a fallu le ligoter dans la voiture.

S'il ne remplit plus, dans la troupe de maître Grillardon, le rôle de sauvage, il doit tenir maintenant, à la satisfaction du public, l'emploi de lutteur; il soulève des charges énormes et jongle avec des poids de cinquante kilos.

Et c'est un marquis, un vrai marquis, et il y a, à Amsterdam, dans la caisse d'un banquier, vingt millions qui lui appartiennent!

Tonnerre! quelle drôle de chose que la vie!

Allons, il faudra le retrouver, ce jeune marquis; pour cela, je n'ai qu'à me mettre à la recherche de maître Grillardon et de sa troupe ambulante. Alors, alors... quel joli coup de fortune pour toi, mon cher Carini!

Et toi, illustrissime Blaireau, que penses-tu de cela?

Quant à vous, M. le baron de Simaise, vous avez eu votre part de millions, qu'osez-vous réclamer encore? Vous n'aurez plus rien, plus rien... Et fort heureux vous serez, monsieur le baron, si, un de ces jours, on ne vous voit pas devant les robes rouges entre deux gendarmes.

XIII

MONSIEUR VAN OSSEN

Comme la plupart des grandes maisons de banque étrangères, la maison Van Ossen d'Amsterdam avait une succursale à Paris, ayant son conseil d'administration et son directeur.

Tous les matins, pendant le séjour à Paris de M. Van Ossen, le directeur de la maison de Paris venait travailler une heure ou deux avec le célèbre banquier.

Un matin, M. Van Ossen et son employé supérieur étaient encore ensemble lorsqu'un domestique annonça le signor Carini.

Ce nom italien n'était pas connu du banquier; mais ayant l'habitude de toujours recevoir quiconque se présentait chez lui, il n'avait aucune raison pour fermer sa porte à cet inconnu qui sollicitait une audience.

Le travail de la matinée était terminé. M. Van Ossen congédia son subordonné et le signor Carini fut introduit dans le cabinet du banquier hollandais.

L'attitude obséquieuse de l'Italien, ses manières cauteleuses et son air sournois et cafard déplurent à M. Van Ossen; mais, homme du monde avant tout et conservant toujours son aménité, il ne laissa rien deviner de ses impressions. Froidement, mais avec une grande politesse, il montra un siège à Carini et le pria de vouloir bien faire connaître le but de sa visite.

— Monsieur, répondit l'Italien, ayant un sourire agaçant stéréotypé sur les lèvres, je viens vous trouver de la part de M. le baron de Simaise.

— Ah ! fit M. Van Ossen, dont les traits s'animèrent.

— M. de Simaise veut bien m'honorer de son amitié et de sa confiance, continua Carini, et comme je me suis beaucoup occupé d'affaires autrefois, M. le baron me demande souvent des conseils que je suis heureux de lui donner.

— Je n'en doute pas, monsieur. Enfin, M. de Simaise vous a envoyé vers moi.

— Oui, monsieur.

— Quelle communication avez-vous à me faire de sa part?

— M. le baron m'a instruit de la visite que vous lui avez faite et de la situation dans laquelle vous vous trouvez vis-à-vis de lui.

— Je vous assure, monsieur, que cette situation n'est nullement embarrassante pour moi.

— Sans doute, sans doute... Enfin, monsieur Van Ossen, c'est à ce sujet, avec l'autorisation de M. de Simaise et comme son mandataire, que je viens causer avec vous.

— Eh bien, monsieur, je vous écoute.

— Vous avez, dans la caisse de votre maison de banque, une somme de vingt millions qui appartiennent aux ayants droit ou héritiers directs du défunt marquis de Chamarande.

— Oui, monsieur, et je suis prêt à me dessaisir de cette somme, qui est un dépôt confié autrefois à la loyauté de mon aïeul. Comme j'ai eu l'honneur de l'expliquer à M. de Simaise, c'est à la veuve du marquis de Chamarande que le dépôt devait être remis. A défaut de réclamation, nous devions le conserver pendant dix-huit ans, au bout desquels il nous était imposé le devoir de rechercher la veuve du marquis, afin de la mettre en possession de son héritage.

Exécuteur de la volonté de mon aïeul et de celle de mon père, monsieur, j'ai fait faire vainement de nombreuses recherches pour retrouver la marquise. Finalement, j'ai dû me convaincre qu'elle n'existe plus.

— C'est aussi ma conviction, monsieur.

— Comme vous le savez, je me suis décidé à voir M. de Simaise, à l'instruire de choses qu'il ignorait, ayant la presque certitude qu'il est aujourd'hui l'unique héritier de son frère.

L'Italien eut un sourire plein de réticences.

M. Van Ossen poursuivit :

— Ayant la confiance de M. de Simaise, qui s'inspire souvent de vos conseils, vous devez connaître parfaitement notre situation respective.

— Oui, monsieur, parfaitement. Vous voulez bien reconnaître dans M. de Simaise l'héritier de son frère, mais avant de le mettre en possession, vous exigez qu'il vous fournisse la preuve de ses droits.

— J'y suis bien forcé, c'est légal.

— Oui, monsieur.

— En dehors des opérations de banque qui me sont familières, je crois connaître un peu aussi la jurisprudence de mon pays et celle de la



Carini sortit piteusement et l'oreille basse (page 663).

France. Il ne m'est pas permis de me dessaisir des millions en faveur de M. de Simaise, si je n'ai pas au moins un acte qui soit ma garantie, qui mette complètement à couvert ma responsabilité.

— Mais c'est trop juste, monsieur, c'est trop juste.

— D'ailleurs, je ne demande pas beaucoup : seulement un extrait de l'acte de décès de la marquise; mais je tiens essentiellement, vous le comprenez, monsieur, que cet acte, revêtu des signatures et des timbres

exigés par la loi française, ne puisse laisser aucun doute sur le décès de la veuve de Chamarande.

— Malheureusement, monsieur, le baron de Simaise est dans l'impossibilité de vous fournir cette pièce.

— J'en suis désolé.

— Et pourtant la marquise de Chamarande est morte.

— J'en suis convaincu, je vous l'ai dit; mais j'ai le droit de douter, tant que je n'aurai pas la preuve de sa mort.

— Mais tout prouve qu'elle est morte, monsieur Van Ossen.

— Tout et rien, monsieur.

— Comme vous le savez, la marquise avait perdu la raison. Ne connaissant personne, inconnue elle-même, ne parlant pas le français, abandonnée, elle se trouvait dans une situation épouvantable. Au dire des uns, elle aurait été réclamée par un parent et emmenée en Angleterre; d'autres prétendent que c'est l'administration des hospices qui a disposé de son sort; d'après une troisième version, la pauvre folle se serait enfuie de la maison où elle demeurait à Port-Marly.

M. Van Ossen eut un fin sourire.

— Qu'est devenue la malheureuse jeune femme? continua Carini; nul ne saurait le dire. Dès lors on peut supposer avec raison qu'elle a été trouvée errante sur un chemin quelconque, près ou loin de Paris, et enfermée dans une maison d'aliénées où elle est toujours restée inconnue. Et c'est là qu'elle serait morte. Les vaines recherches que vous avez faites le disent assez. Assurément, il y a eu un acte de décès; mais que constate-t-il, cet acte? Seulement ceci : qu'une femme inconnue, entrée à l'hospice tel jour, est décédée tel jour sans qu'on ait pu établir son identité.

Ce ne sont là que des suppositions; mais convenez, monsieur, qu'elles touchent de près à la réalité.

Quoi qu'il en soit, il est avéré que, par une déplorable fatalité, la marquise de Chamarande s'est trouvée, inconnue et ne pouvant se faire connaître, livrée à des étrangers.

Le baron de Simaise seul pouvait veiller sur la pauvre femme, la protéger; mais il ignorait qu'il existât entre elle et lui un lien de parenté.

— Oui, fit le banquier d'un ton très naturel, mais qui n'était pas exempt d'ironie; M. le baron ne savait pas, malheureusement, que son frère avait épousé Lucy Glandas à Batavia.

— Et c'est un malheur, monsieur Van Ossen, un grand malheur que le marquis de Chamarande ait cru devoir, on ne sait pour quelle cause, cacher son mariage à son frère. Si M. de Simaise eût su que Lucy Glan-

das était sa belle-sœur, il aurait fait pour elle ce qu'un bon parent doit faire, il ne l'aurait point perdue de vue, et vous et lui n'auriez pas à vous débattre au milieu des difficultés actuelles.

— C'est bien vrai, monsieur. Comment en sortir?

— Je ne vois pas le moyen.

— Vous tenez absolument à cet acte de décès?

— Oh! absolument. Je vous le répète, tant que cette preuve de la mort de la marquise ne me sera pas fournie, je dois croire qu'elle existe et je suis obligé de lui conserver son héritage.

— Cela peut durer de longues années encore.

— J'attendrai, monsieur.

— Si M. de Simaise ne s'est pas mépris sur le sens de vos paroles, il paraîtrait, pourtant, que vous avez hâte de terminer cette affaire?

— C'est vrai, monsieur; oui, je voudrais que ce compte Chamarande, depuis si longtemps sur nos livres, fut enfin et définitivement réglé.

— Alors, monsieur Van Ossen, comment concilier ces deux choses : votre exigence à laquelle il est impossible de donner satisfaction, et votre vif désir de vous débarrasser des vingt millions?

Le banquier sourit doucement.

— Mon cher monsieur, répliqua-t-il lentement, éxécuteur d'une volonté, je voudrais, comme cette volonté me l'ordonne, remettre l'héritage du marquis de Chamarande à qui de droit; mais je vous prie de croire que les millions, prêts à sortir de ma caisse, ne m'embarrasseront nullement s'ils y restent. Dans notre maison, où le roulement de caisse se chiffre chaque année par des milliards, qu'est-ce que vingt, trente, cinquante millions de plus ou de moins? Presque rien.

La marquise de Chamarande est-elle morte, est-elle vivante? Je crois qu'elle n'existe plus, mais cela ne peut me suffire : il faut que j'aie entre les mains l'acte qui me le prouve. Je ne sors pas de là.

— Même si le dépôt qui fut autrefois confié à votre aïeul devait rester éternellement entre vos mains?

— Oui, monsieur, même dans ce cas.

— Cependant il vous serait agréable de pouvoir liquider cette affaire?

— Je vous l'ai fait assez comprendre, je crois.

— Eh bien! monsieur Van Ossen, on peut trouver le moyen de trancher la difficulté.

— Mais je ne demande pas mieux, monsieur; voyons, voyons!

— Avant tout, il faut qu'il soit bien entendu que, pour vous et moi, la marquise de Chamarande n'existe plus.

— Soit.

Carini resta un moment silencieux, ayant l'air de réfléchir profondément.

— Monsieur Van Ossen, reprit-il, le regard plongé dans les yeux du banquier, quand la marquise de Chamarande est devenue folle, elle était enceinte.

M. Van Ossen eut un tressaillement qui n'échappa point à l'œil observateur de l'Italien.

— Oui, on a dit cela, répondit-il.

— C'était vrai. Comme vous, monsieur, j'ai fait des recherches qui n'ont pas été sans résultat.

— Vous avez découvert ?

— Ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire : que la marquise était enceinte et qu'elle a mis au monde un enfant.

— Oh ! fit le banquier, encore un on-dit.

— Non monsieur ; je vais plus loin : je sais que cet enfant est né viable, bien constitué, bien portant ; qu'il a vécu ; je sais enfin qu'il est du sexe masculin.

— Mais c'est très curieux, extrêmement intéressant ce que vous m'apprenez là, cher monsieur ; comment M. de Simaise ne m'a-t-il point parlé de cet enfant ?

— Un homme aujourd'hui, monsieur.

— Sans doute, s'il n'est pas mort.

— Il existe, monsieur, il existe !

A son tour le banquier attacha son regard perçant sur le visage de Carini.

— Mais je réponds à votre question, continua l'Italien : M. de Simaise ne vous a point parlé du fils de son frère parce qu'il ignore son existence.

— Ah ! Et vous qui savez, vous ne l'avez pas instruit ?

— Je ne lui ai rien dit.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne voulais parler du résultat de mes recherches qu'à vous seulement.

— Je ne vois pas la raison, mais qu'importe.

Enfin, vous prétendez que la marquise a donné le jour à un enfant, que cet enfant a vécu, qu'il existe !

— Oui, monsieur.

— Où est-il né ?

— Je l'ignore, répondit Carini avec aplomb, mais soyez tranquille, je le saurai.

— Je ne veux opposer aucun doute à vos affirmations, monsieur. Certes, il faut que vous soyez bien certain de ce que vous avancez pour parler avec tant d'assurance : il faut aussi que vous sachiez au moins où se trouve le fils du marquis et de la marquise de Chamarande.

— Je ne puis vous dire où il est en ce moment; mais je ne vous demande pas plus d'un mois pour le trouver.

M. Van Ossen sentit sa poitrine se dilater, et il respira plus à l'aise.

— Et après, signor Carini ? demanda-t-il.

— Après ? fit l'Italien interloqué.

— Oui, après, qu'arrivera-t-il ?

— Vous sortirez de l'impasse où vous êtes.

Le banquier secoua la tête.

— Non, répliqua-t-il, cela ne changerait en rien la situation.

— Comment, en rien ?

— D'abord, monsieur, ce jeune homme se présenterait-il muni de son acte de naissance, afin d'établir qu'il est bien le fils de la marquise de Chamarande? Je ne le crois pas, puisque la marquise étant restée inconnue, on n'a pu inscrire sur les registres de l'état civil que la naissance d'un enfant sans nom de famille, né d'une mère inconnue.

— Je ne sais pas si ce jeune homme pourra produire son acte de naissance; mais je vous promets qu'il sera en mesure de vous fournir des preuves irrécusables qu'il est le fils de la marquise de Chamarande.

— Je veux bien vous croire, monsieur; néanmoins, malgré ces preuves irrécusables, constatant son identité, je n'en exigerais pas moins l'acte de décès de la marquise.

Un éclair fauve sillonna le regard de l'Italien.

— Ce serait un déni de justice ! s'écria-t-il, oubliant toute retenue; autant dire tout de suite que vous ne voulez pas rendre le dépôt qui vous a été confié, que vous voulez garder l'héritage de l'orphelin.

M. Van Ossen fut pris d'un tremblement nerveux et pâlit; cependant il eut la force de rester calme.

Depuis un instant déjà il savait à quelle espèce d'individu il avait affaire.

— Vous jugez à votre point de vue, monsieur, et moi à ma manière, répliqua-t-il sèchement.

— Ce qui rend votre mauvais vouloir évident, répondit Carini sur le même ton.

— Il vous semble monsieur; oh ! il importe peu que ma conduite, en cette circonstance, soit appréciée d'une manière ou d'une autre. D'accord avec ma conscience, je me renferme dans ce qui est mon droit absolu, et

en même temps mon devoir; je vous déclare donc que rien au monde ne pourra mettre obstacle à ce que je veux.

L'Italien se mordit les lèvres avec une sorte de fureur.

M. Van Ossen poursuivit :

— Tant que je pourrai croire que la marquise existe, je suis obligé de la considérer comme l'unique héritière de son mari. Il y a dans mon cabinet, à Amsterdam, des instructions écrites de la main de mon aïeul qui sont ma loi. Dans cet écrit, il n'est point parlé d'un enfant qui serait né du mariage du marquis de Chamarande. Or, ce n'est ni à M. le baron de Simaise, ni à ce jeune homme, dont vous venez de me révéler l'existence, que je dois rendre mes comptes, mais à la marquise elle-même; à moins — je vous le répète une dernière fois — que son acte de décès produit vienne me prouver qu'elle n'existe plus. Dans ce cas seulement, le jeune homme dont vous venez de me parler pourrait être appelé à faire valoir ses droits. Voilà, monsieur, tout ce que j'ai à vous dire.

— Et pourtant, monsieur, vous le déclarez vous-même, vous êtes convaincu que la marquise est morte.

— Vous qui vous entendez aux affaires, monsieur, et qui êtes naturellement un légiste, vous devez savoir que ma conviction serait chose sans valeur devant un tribunal. Mais à quoi bon discuter plus longtemps, je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit.

— Je vous ferai remarquer, monsieur, qu'il y a là matière à procès.

— Ah! vous croyez ?... Cela, je vous assure, est en dehors de toutes mes préoccupations. Un procès! quel serait ce procès, je vous prie?

— Une demande en restitution.

Le banquier haussa les épaules.

— Et sur quoi vous appuierez-vous, monsieur? Oui, sur quoi? Quelle pièce authentique sérieuse avez-vous entre les mains? Il a été donné un reçu du capital déposé dans notre caisse; j'en ai la copie; il y est dit que la somme versée prendra part aux bénéfices des opérations de la maison de banque.

Mais où est-il ce reçu? D'ailleurs, cette pièce produite en justice me donnerait encore raison contre mes adversaires.

Carini comprit qu'il n'avait plus rien à espérer; cette magnifique affaire lui échappait; c'était un coup manqué. Il était humilié de voir avec quelle aisance le banquier répondait victorieusement à tous ses arguments. La supériorité de M. Van Ossen l'écrasait.

Celui-ci reprit :

— Ah! ah! un procès! Je voudrais bien voir cela. Ce serait une satisfaction pour moi; mais elle ne me sera point donnée. Voyons, conti-

nua-t-il, ne cachant plus cette fois son ironie, est-ce M. le baron de Simaise qui voudrait m'attaquer ? Je l'attends. Mais non, il n'oserait pas... Je sais qu'il a d'excellentes raisons pour ne pas réclamer l'appui des tribunaux. Est-ce l'autre? Ce jeune homme qui est, dites-vous, le fils du marquis et de la marquise de Chamarande? Eh bien, je n'ai pas plus à redouter de celui-ci que du premier.

Un capital a été confié à notre maison ; ce capital est aujourd'hui de plus de vingt millions, et il augmente tous les jours. Qu'on m'apporte la pièce authentique que je réclame et nous verrons après !

Sur ces paroles, M. Van Ossen se leva, faisant comprendre au visiteur qu'il n'avait plus rien à lui dire et qu'il devait se retirer.

— Ainsi, c'est votre dernier mot? dit l'Italien en prenant son chapeau.

— Mon dernier mot, monsieur.

— C'est bien, fit Carini, lançant à son vainqueur un regard de défi.

M. Van Ossen toucha le bouton d'une sonnette.

Un domestique parut aussitôt.

— Reconduisez monsieur, dit le banquier.

Carini sortit piteusement, l'oreille basse, mais ayant en lui le grondement d'une rage insensée, et ruminant déjà le projet d'une vengeance à l'italienne.

XIV

IL Y A LOIN DE LA COUPE AUX LÈVRES

Il se jeta dans la voiture de place qui l'attendait sur le boulevard, en donnant au cocher le numéro de l'hôtel de Simaise, avenue des Champs-Élysées.

Carini venait d'éprouver une cruelle déception; il avait fait ce qu'on appelle un pas de clerc. Four complet ! Il était forcé de reconnaître qu'il avait eu affaire à plus fort que lui.

Quoi, lui, Carini, un malin, un élève de Blaireau, il s'était laissé

rouler par un banquier hollandais! Misère!... C'était à se ronger les poings de rage.

Fallait-il donc qu'il renonçât à l'espoir si tendrement, si audacieusement carressé, d'enrichir celui qu'il avait vendu autrefois à des saltimbanques, à condition, bien entendu, que son protégé ne mettrait pas de bornes à sa reconnaissance?

Renoncer! c'est-à-dire se reconnaître battu et rendre les armes, jamais, jamais! Non, il ne pouvait se désintéresser d'une affaire aussi splendide.

Pour le moment, M. Van Ossen avait le dessus, mais Carini prendrait bientôt sa revanche. Il allait se mettre immédiatement, avec ardeur, sans perdre un temps précieux, à la recherche du jeune saltimbanque; certainement, il ne lui serait pas difficile de le trouver.

Celui-ci deviendrait, dans ses mains, un instrument terrible, et il frapperait durement, en assommeur. Tant pis pour ceux qui recevraient les coups.

Le baron de Simaise serait perdu, mais cela lui était bien égal; était-ce sa faute, à lui, si M. le baron avait placé sa tête entre l'enclume et le marteau?

Carini était vaindicatif, haineux; il avait eu le bonheur d'échapper à la justice des hommes, mais il était resté l'ennemi implacable de la société; il voulait se venger, peu lui importait sur qui tomberait sa vengeance.

Ah! M. Van Ossen voulait garder les millions! On verrait bien. Grâce au signor Carini, le jeune saltimbanque saurait prouver qu'il est le fils du marquis et de la marquise de Chamarande, qu'il est né au vieux château de Blaincourt où sa mère, folle, avait été enfermée, qu'il est enfin l'unique héritier de son père.

Oui, puisqu'il le fallait, il y aurait un procès; on plaiderait. Ah! d'étranges choses seraient révélées devant le tribunal!... Car, Blaireau étant mort, Carini était délié de tous ses serments; il n'avait plus aucun secret à garder.

L'affaire serait bien conduite et vigoureusement défendue, et, cela n'était pas douteux, le jugement rendu en faveur du saltimbanque serait le triomphe de Carini.

Alors, malgré lui, en dépit de ses résistances, le banquier hollandais serait forcé de rendre ses comptes, d'ouvrir sa caisse... Voilà les millions! Bravo! Nous sommes Chamarande! A nous les millions!

La voiture s'arrêta et coupa court au rêve plein de bruits métalliques du signor Carini.



ne veux pas qu'on dérange M. de Simaise, a-t-il dit, j'attendrai qu'il soit libre, en fumant un cigare (page 671).

Il mit pied à terre et entra à l'hôtel de Simaise.

Il fit annoncer sa visite par un domestique, et, sans le faire attendre, le baron le reçut dans sa chambre.

— Je vous attendais, dit de Simaise, puisqu'il était convenu que vous verriez le banquier ce matin. Eh bien, qu'avez-vous fait? demanda-t-il anxieusement.

— Hélas! rien, monsieur le baron.

Le Hollandais s'obstine à réclamer l'acte de décès, il n'en veut pas démordre.

— Ridicule exigence, quand il sait aussi bien que moi que cette pièce n'existe pas, n'a jamais existé!

— Croyez bien, monsieur le baron, que si le banquier se montre à ce point exigeant, c'est qu'il a ses raisons pour cela.

— Quelles raisons?

— Il ne me les a pas fait connaître.

— Oh! je les devine, ses raisons : il veut garder les millions!... mais nous verrons, nous verrons.

L'Italien sourit en regardant sournoisement le baron.

Celui-ci reprit :

— Nous avions décidé que je lui abandonnerais le quart, la moitié, s'il le fallait, et que je lui donnerais quittance de la somme entière. Ne lui avez-vous pas proposé cette transaction, monsieur Carini?

— Eh! je m'en suis bien gardé; il ne m'a fallu qu'un instant pour juger notre homme : si je lui eusse fait cette offre, monsieur le baron, immédiatement il m'aurait fait jeter à la porte par ses valets. J'ai raisonné avec lui, défendant pied à pied vos intérêts, et j'ai vainement combattu pour détruire ses arguments. M. Van Ossen s'est renfermé dans une idée fixe; il n'en sort pas, il ne veut rien entendre, rien comprendre. Je suis allé jusqu'à le menacer d'un procès.

Le baron changea de couleur.

— Eh bien? fit-il.

— Il m'a répondu d'un ton sec, avec hauteur, qu'il était prêt à répondre, devant n'importe quel tribunal, à la demande que vous voudriez lui faire.

— Un procès! Je ne veux pas de procès; je vous l'ai dit déjà, monsieur Carini. J'ai horreur des hommes de loi; défendre mes intérêts en justice me répugne; non, je n'intenterai pas un procès par respect pour la mémoire de mon pauvre frère.

— Et surtout pour ne pas réveiller le chat qui dort, pensa Carini.

Il reprit à haute voix :

— Bref, monsieur le baron, j'ai quitté le Hollandais, en ne sachant trop que penser; à ne vous rien cacher, je vous avoue que je me suis demandé et que je me demande encore si ces fameux millions existent réellement.

— Quoi! s'écria de Simaise, vous avez un doute?

— Mon, Dieu, oui, monsieur le baron.

— Détrompez-vous, monsieur Carini, les millions existent : il y a

sur les livres de la banque Van Ossen, d'Amsterdam, un compte Chamarande.

La façon dont m'a parlé le banquier, ce qu'il m'a dit, ne permet pas de douter. J'avais toujours cru que mon frère, lorsqu'il a péri en mer, revenant de Batavia, était porteur de la fortune qu'il était allé recueillir en sa qualité d'héritier de son parent Philippe de Villiers. Ce n'est donc pas sans surprise que j'ai appris de M. Van Ossen que plus de quatre millions, crus perdus, étaient restés à Batavia entre les mains des associés de la maison Philippe de Villiers.

Ces millions, augmentés de leur part de bénéfices pendant quatre ans environ, ont bien été versés en dépôt dans la caisse de la banque Van Ossen, avec des conditions spéciales de participation dans toutes les opérations financières de la banque, par suite desquelles le capital déposé a pu s'élever, au bout de dix-huit ans, au chiffre énorme de plus de vingt millions.

En vérité, cher monsieur Carini, votre doute est inexplicable.

— Avec ce Hollandais, monsieur le baron, une énigme vivante, on a le droit d'être défiant, de se tenir sur ses gardes.

— Et d'ailleurs, monsieur Carini, pourquoi M. Van Ossen serait-il venu me parler de ces millions, auxquels je ne pensais guère, s'ils n'existaient point.

— Ceci me paraît sans réplique, monsieur le baron : je ne puis plus douter de l'existence des millions, mais voulez-vous que je vous fasse connaître le fond de ma pensée?

— Je vous en prie, monsieur Carini.

— Eh bien! monsieur le baron, j'ai dans l'idée que M. Van Ossen a essayé de vous tendre un piège.

— Un piège?

— Oui.

— A moi?

— A vous, monsieur le baron.

— Et pourquoi, monsieur Carini? Dans quel but?

— Je puis me tromper, monsieur le baron, qui ne se trompe pas? Tout le monde est sujet à erreur. Cependant j'ai cette conviction que le banquier hollandais n'a jamais eu l'intention de vous mettre en possession des millions dont il est le dépositaire.

— Pourtant, monsieur Carini...

— Ah! oui, si vous aviez pu vous procurer l'extrait de l'acte de décès?... Eh bien! monsieur le baron, même dans ce cas, le banquier aurait trouvé une autre raison pour vous fermer sa caisse et garder les

millions. En venant vous parler de cette merveilleuse fortune, il s'en servait comme d'un appât.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur Carini.

— Le banquier espérait simplement obtenir de vous une révélation.

— Une révélation?

— Pensant que vous n'aviez jamais perdu de vue Lucy Glandas, il croyait pouvoir, grâce à vous, acquérir la certitude de sa mort. Croyez-bien, monsieur le baron, qu'on a fait de nombreuses et infructueuses recherches pour retrouver la marquise de Chamarande; le banquier ne s'est adressé à vous qu'en désespoir de cause. Oui, on a cherché et on cherche encore activement la marquise.

— Qui la cherche? le banquier?

— Il vous l'a dit lui-même; mais je ne crois pas qu'il agisse pour son propre compte.

— Pour le compte de qui agirait-il?

— De ceux qui ont intérêt à savoir ce qu'est devenue la marquise

— Je ne vois pas... balbutia le baron.

— Enfin, monsieur le baron, voici, selon moi, ce qu'on veut : savoir si la marquise est morte ou si elle existe encore.

— Mais encore une fois, pourquoi?

— Parce qu'on est las de la chercher inutilement partout et qu'on voudrait être, enfin, fixé sur son sort. Je vous le répète, monsieur le baron, on comptait sur vous pour acquérir une certitude. Si vous aviez pu fournir la preuve du décès, on aurait aussitôt cessé les recherches; mais vous ne savez rien, vous ne pouvez rien prouver; dès lors on reste dans le doute et on a le droit de supposer, d'espérer que la folle n'a pas cessé de vivre, et les recherches continuent.

— Mais, monsieur Carini, qui donc, si ce n'est le banquier seul, dépositaire de la fortune de mon frère, à intérêt à savoir si Lucy Glandas est morte ou si elle existe encore?

— Je ne sais pas, monsieur le baron.

— J'ai beau examiner, chercher, je ne vois que M. Van Ossen.

— L'Italien secoua la tête.

— Comme je vous l'ai dit, monsieur le baron, répliqua-t-il, je puis me tromper, faire fausse route dans mes suppositions, néanmoins je garde ma conviction. Oui, je crois, jusqu'à preuve du contraire, que dans cette affaire, le banquier hollandais n'est qu'un mandataire ayant accepté une mission qui lui a été confiée.

— Par qui, monsieur Carini, par qui?

— Je l'ignore comme vous, monsieur le baron. Mais je maintiens

mon idée que le banquier n'agit pas de lui-même. Vous ne voyez que M. Van Ossen; moi je devine derrière lui une personne cachée, une volonté qui le dirige.

De Simaise ne répondit pas. Il prit sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir.

Sans être affirmatives, les paroles de l'Italien avaient fait impression sur lui. Quelle pouvait donc être cette personne qui, se tenant mystérieusement cachée dans l'ombre, faisait agir le banquier?

Sa pensée se porta sur sa femme, qui, seule, maintenant, connaissait les choses terribles jetées dans le trou noir de l'oubli. Il ne voyait que la baronne; elle seule pouvait se mêler d'une façon plus ou moins intéressée de cette affaire d'héritage. Condamnée depuis si longtemps au silence, forcée de garder le secret des crimes de son mari, la baronne ne pouvait lui nuire, il n'avait rien à redouter de ce côté.

Mais pourquoi toutes ces inutiles recherches pour retrouver la marquise? De Simaise connaissait sa femme, ses sentiments d'honneur et de probité; assurément elle ne voulait pas qu'il fût mis en possession de l'héritage tant qu'elle pourrait croire la marquise vivante; mais Lucy Glandas était morte, tout le démontrait; un jour ou l'autre le banquier et la baronne finiraient par n'en plus douter; alors il faudrait bien lui remettre les millions. Seulement aurait-il longtemps à attendre?

A côté de tout cela une chose étonnait singulièrement le baron . il y avait un enfant. la baronne le savait; pourquoi ne parlait-on point de lui?

M. Van Ossen en avait touché un mot, mais laissant voir qu'il ne croyait même pas qu'il eût été mis au monde. En admettant qu'il existât encore, cet enfant abandonné, perdu, sans état civil, était maintenant introuvable. Sur ce point, le baron était parfaitement tranquille.

Cependant, si l'intervention de la baronne se faisait réellement sentir dans cette affaire, pourquoi, puisqu'on cherchait si activement la mère, ne faisait-on pas également des recherches pour retrouver l'enfant?

Le baron ne comprenait plus. Il se dit :

— Ou ils ont compris que de ce côté ils n'avaient rien à espérer, ou ils ont acquis la certitude que le fils de la marquise n'existe plus.

Après tout, continua-t-il, suivant le cours de ses réflexions, rien n'indique sérieusement l'intervention de la baronne et, au contraire, tout prouve que M. Van Ossen agit de lui-même.

Carini n'est pas sûr; il n'affirme rien, il ne fait que supposer. D'ailleurs, il déclare lui-même qu'il se trompe peut-être.

Le baron releva brusquement la tête et surprit le regard perçant de

l'Italien attaché sur lui ; mais il ne remarqua point le sourire singulier qui s'effaça subitement sur les lèvres de l'élève de Blaireau.

— Cher monsieur Carini, dit de Simaise, ce que vous pensez peut être vrai ; mais ce n'est qu'une supposition et je ne puis être encore de votre avis. Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'hier.

— Je suis forcé de le reconnaître, monsieur le baron.

— Nous ne pouvons prendre aucune décision en ce moment ; il nous faut encore et sérieusement examiner la situation, vous de votre côté, moi du mien ; nous réfléchirons sur nos moyens d'action et nous nous entendrons sur ce qu'il y aura lieu de faire.

— Monsieur le baron, je suis toujours à vos ordres, désireux de vous servir et de vous être agréable.

— J'en suis convaincu, monsieur Carini.

— Quand aurai-je l'avantage de vous revoir, monsieur le baron? demanda l'Italien en se levant.

— Dans deux ou trois jours j'irai vous voir.

— N'oubliez pas, monsieur le baron, que chaque fois que vous aurez besoin de moi, pour n'importe quelle affaire, vous me trouverez à votre disposition.

— Merci, monsieur Carini, je me souviendrai.

Le signor Carini ploya sa longue échine et, restant courbé, marcha vers la porte en reculant.

XV

LA DEMANDE EN MARIAGE

Carini n'était pas encore sorti de l'hôtel lorsque Frédéric ouvrit la porte de la chambre de son maître.

— Monsieur le baron, dit-il, M. Pedro Castora est dans le salon depuis un quart d'heure.

— Pourquoi l'avoir fait attendre?

— Il n'a pas voulu qu'on l'annonçât, sachant que vous étiez avec quelqu'un. Je ne veux pas qu'on dérange M. de Simaise, a-t-il dit; j'attendrai qu'il soit libre, en fumant un cigare.

Le baron se précipita vers la porte et cria :

— Venez donc, mon cher Pedro, venez donc!

Le jeune homme sortit aussitôt du salon et vint mettre sa main dans celle que le baron lui tendait.

Pedro avait un air sérieux, grave, réfléchi, qui fit tressaillir le baron, toujours inquiet et gêné en présence du Brésilien depuis le chèque du Comptoir d'escompte.

— Mon cher Pedro, dit de Simaise, interrogeant la physionomie du jeune homme et après avoir refermé la porte de sa chambre, que devenez-vous donc? La semaine entière s'est passée sans que j'aie le plaisir de vous voir. Je n'ai pu vous rencontrer ni au bois, ni au théâtre, ni au cercle. Je serais allé chez vous si j'eusse été sûr de vous y trouver. Vous êtes un peu pâle; auriez-vous été souffrant?

— Non.

— Est-ce que vous avez fait un second voyage pour admirer les prairies en fleur, les collines verdoyantes et autres beautés champêtres?

— Je ne suis pas sorti de chez moi.

— Est-ce possible? Qu'avez-vous pu faire pendant ces six longs jours de retraite et de solitude?

— J'ai beaucoup réfléchi, baron, ou, si vous le préférez, j'ai rêvé.

— Ah! oui, c'est vrai : chez vous, Pedro, le rêve tient lieu de la réalité.

— Pas précisément, de Simaise, mais c'est en rêvant que je la cherche.

— Eh bien! l'avez-vous trouvée?

— Oui.

— Alors?

— Alors, baron, je cesse de rêver et ne veux plus songer, maintenant, qu'à saisir la réalité vers laquelle le rêve m'a conduit.

— Homme singulier, fit de Simaise; pour ceux qui vous connaissent le mieux, pour moi, votre meilleur ami, vous serez toujours un être incompréhensible!

Et il se mit à rire.

Le jeune homme s'approcha de la cheminée et s'oublia un instant à contempler la figure adorable de Mlle Henriette de Simaise. Puis, revenant près du baron :

— Mon cher baron, dit-il, j'ai pris une grande résolution.

— Ah!

— Je veux me marier.

— Allons donc!

— Ne soyez pas incrédule, dit gravement Pedro; oui, je veux me marier. Voyez-vous, je suis las de cette vie dissipée, énervante, sans raison, sans base, de cette existence pleine de plaisirs et malgré cela vide de tout qu'on mène à Paris. Depuis plusieurs années déjà je suis seul au monde; pendant quelque temps ma grande fortune m'a tenu lieu de bien des choses; mais, qu'est-ce que la fortune quand on n'a que cela? Je m'aperçois maintenant que la richesse est à peine un accessoire dans la vie heureuse telle que je la comprends.

Je suis riche, la belle affaire!... Ma fortune ne m'empêche plus de sentir le poids et la tristesse de mon isolement! N'ayant plus aucun parent, de Simaise, je veux me créer une famille. Pour tout homme il faut que la vie ait un but. Eh bien! voilà, je veux me donner une compagne et avoir ensuite, je l'espère, des enfants à aimer. Il y a en moi un immense besoin d'affection à recevoir et à rendre que j'ai hâte de satisfaire.

Le baron souriait.

— Mon cher Pedro, répliqua-t-il d'un ton léger et doucement railleur, je suis depuis longtemps habitué aux fantaisies de votre esprit capricieux; votre humeur suit les mouvements du baromètre : vous voyez tout en rose les jours de soleil, tout en noir les jours de pluie. En ce moment le vent est au mariage, il tournera d'un autre côté; le rêve de demain amènera une nouvelle idée qui prendra la place de celle du rêve d'hier.

Le jeune homme secoua la tête.

— De Simaise, dit-il, vous ne m'avez pas compris.

— Mais si, mais si.

— J'ai clos la série de mes rêves; je vous l'ai dit tout à l'heure, j'ai cessé de rêver.

— Ainsi, c'est sérieux?

— On ne peut plus sérieux.

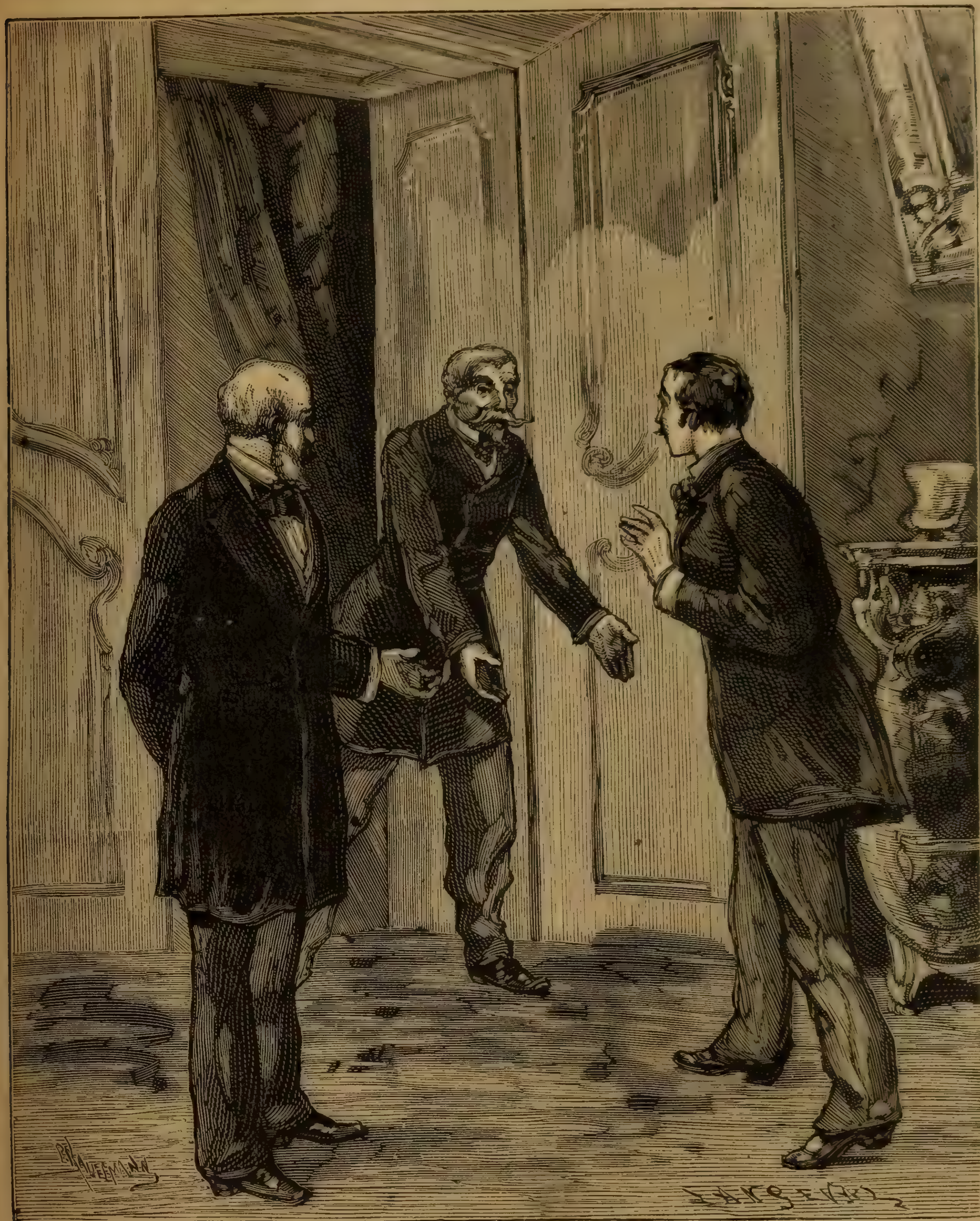
— En ce cas, Pedro, me mettant à votre diapason, je deviens grave ainsi que l'exige la circonstance. Donc, vous voulez vous marier?

— Oui. Et croyez, de Simaise, que ce n'est pas sans avoir beaucoup réfléchi que j'ai pris cette très grave résolution.

— On sait, Pedro, que vous n'êtes pas un étourdi. Eh bien! qu'est-ce que je vous disais l'autre jour?

— Vous me disiez?

— Je vous disais : Pedro, vous êtes amoureux de cette jeune fille



L'officier se retourna vivement et poussa une exclamation de joie (page 679).

après laquelle vous avez couru je ne sais où et vous avez en tête le projet de vous marier.

— Oui, je crois me rappeler que vous m'avez dit quelque chose comme cela.

— Alors, Pedro, cette jeune fille...

— N'est plus en cause, interrompit vivement le Brésilien, c'est d'une autre qu'il s'agit.

— D'une autre?

— Oui.

— Où donc l'avez-vous si vite découverte?

— Ici, répondit Pedro, et voilà son portrait, ajouta-t-il en désignant de la main la photographie.

— Ma fille? exclama le baron.

— Oui, de Simaise, votre fille.

— C'est Henriette que vous voulez épouser?

— Verriez-vous un empêchement?

— Aucun, Pedro, aucun.

La figure du jeune homme s'épanouit.

— A la bonne heure! fit-il.

— Et vous aimez Henriette, Pedro?

— Je l'aime.

— Mais vous ne connaissez d'elle que cette photographie.

— Qu'importe, si cela m'a suffi pour l'aimer?

— Vous l'aimez, vous l'aimez?...

— Il faut bien que cela soit, puisque je désire la prendre pour femme, associer sa vie à la mienne. Enfin, vous ne me repoussez pas?

— Oh! mon cher Pedro!

— Et vous ne voyez aucun obstacle?

— Aucun, je vous l'ai dit; pourtant, Pedro...

— Dites.

— Je ne suis pas seul; il y a la baronne.

— Oui, il y a Mme la baronne de Simaise.

— Elle peut ne pas vouloir.

— Si vous êtes résolument avec moi, de Simaise, Mme la baronne me fera un accueil favorable.

— Si je suis avec vous, Pedro? Oh! vous n'en doutez pas!

— Non; aussi ai-je pleine confiance.

— Ce n'est pas tout, Pedro; il y a aussi Henriette.

— Eh bien?

— Elle ne vous connaît pas et n'a probablement jamais entendu parler de vous.

— Mlle de Simaise me connaîtra.

— Sans doute; mais vous savez ce que sont les jeunes filles : elles ont leurs caprices, leurs idées, peut-être aussi, comme vous, Pedro, leur idéal rêvé; il faudrait qu'Henriette vous aimât.

— Je me ferai aimer.

— Vous avez réponse à tout, vous ne doutez de rien.

— Vous me trouvez présomptueux?

— Non, certes.

— Je vous le répète, de Simaise, je suis plein de confiance, d'abord parce que vous êtes avec moi et que vous défendrez ma cause, et ensuite parce que j'ai des moyens excellents à employer pour réussir.

Je suis fataliste, et je vois mon mariage avec Mlle de Simaise écrit en lettres d'or sur une page du grand livre des destinées humaines.

Sans doute, c'est pour ma satisfaction, pour la réalisation de mon rêve le plus doux et le plus beau que je désire cette union; mais j'ai d'autres raisons : je veux en même temps accomplir une grande chose. Je suis allé loin dans mon rêve et je veux le réaliser dans toute son étendue.

Je vous disais tout à l'heure : je suis las de l'existence que je mène depuis des années, existence vide, sans utilité; je souffre de mon isolement, il me faut une famille. Eh bien! de Simaise, en épousant Mlle Henriette, j'ai immédiatement ce que je demande, une famille entière : un père, vous; une mère, Mme la baronne de Simaise; un frère, votre fils Raoul. Voilà la dot que ma femme m'apportera, l'unique dot que je veuille recevoir.

Oui, j'aurai ainsi une famille, car c'est en famille, tous ensemble, que nous vivrons. Si mon hôtel n'est pas assez vaste, j'en achèterai un autre. Depuis longtemps, trop longtemps, de Simaise, vous et votre femme vivez séparés; Mme la baronne a-t-elle eu tort ou raison de s'éloigner de vous? Je n'ai pas à me prononcer. Le mariage de Mlle de Simaise sera l'occasion d'un rapprochement. D'un commun accord nous détruirons la barrière élevée entre vous, et le rapprochement se fera, il le faut. Vous témoignerez le regret, le repentir des choses passées, et Mme la baronne pardonnera. Sur tout nous jetterons un voile et appellerons l'oubli.

Rentrant ainsi dans la famille, de Simaise, vous commencerez une existence nouvelle et vous verrez que celle-ci vaudra mieux que l'autre.

Au point où nous en sommes, je puis vous parler avec une entière franchise : vous êtes assez mal dans vos affaires; vos créanciers sentent votre gêne et deviennent exigeants, arrogants, avant de se montrer insolents, et vous talonnent sans cesse. Je ne connais ni vos ressources, ni exactement votre situation financière, mais je ne crois pas me tromper en disant que si vous allez encore un an, deux ans au plus, ce sera tout. Donc, je vous sauve de la ruine et je refais votre fortune. On ne compte pas avec les siens.

Encore plein de force et de jeunesse, habitué que vous êtes à une existence mouvementée, le calme de la vie sédentaire, le désœuvrement

pourraient vous être funestes ; il vous faudra dépenser une certaine somme d'activité afin de ne pas vous laisser dévorer par l'ennui. J'ai déjà songé à ce qu'il y aurait lieu de faire pour répondre à cette nécessité de mouvement et d'activité. Il me sera facile de vous faire nommer membre du conseil d'administration d'une importante maison de banque, de deux ou trois compagnies de chemins de fer ou directeur d'une mine ou d'une autre grande exploitation industrielle.

Voyez-vous, de Simaise, le grand tort de beaucoup de gens riches, c'est de ne pas savoir se servir de leur fortune, de ne pas savoir, veux-je dire, l'employer utilement pour eux et pour les autres.

Il ne suffit pas de dire : je suis cinq fois, dix fois, vingt fois millionnaire ; il faut pouvoir dire encore et surtout : grâce à ma fortune, voilà les services que j'ai rendus, le bien que j'ai fait, que je fais, et celui que j'espère faire encore.

Est-elle bien placée la fortune entassée dans les sacs d'un avare ?

Eh bien ! quiconque a la richesse et n'en fait pas profiter les autres doit être abaissé au niveau de l'avare ; l'un vaut l'autre : avarice, égoïsme, deux choses hideuses ! Celui qui jouit de tout égoïstement n'est pas digne de la fortune qu'il doit quelquefois à son travail, à son intelligence, mais le plus souvent au hasard de sa naissance.

Pour conclure, je dis : si la fortune est un élément nécessaire pour rendre la vie facile, il ne faut pas qu'elle soit considérée comme un lit voluptueux sur lequel s'endort l'homme qui croit n'avoir rien à faire, parce qu'il n'a pas besoin de travailler pour gagner son pain de chaque jour. L'or est un levier puissant, il faut s'en servir pour soulever quelque chose.

Enfin, de Simaise, je viens de vous faire part de quelques-uns de mes projets. Ai-je votre approbation ?

— Si je vous approuve ! exclama le baron. Ah ! Pedro, mon cher Pedro !

Il saisit les mains du jeune homme et les serra avec une émotion vraie ou feinte.

— Vous êtes l'homme généreux par excellence, Pedro, vous avez droit à toutes les admirations !

— Oh ! oh ! prenez garde, de Simaise, répliqua le Brésilien en souriant, on ne doit pas se montrer aussi enthousiaste vis-à-vis d'un futur gendre !

Il continua :

— Votre fils n'est pas oublié dans mes arrangements de famille ; il trouvera en moi l'amitié et le dévouement d'un frère. Je n'ai pas besoin

de vous dire, n'est-ce pas, que la fortune entière de Mme la baronne de Simaise sera pour lui. L'éclat du nom de Simaise ne pâlira point : après vous, baron, Raoul sera là pour lui conserver son lustre. Maintenant que je vous ai tout dit, avez-vous quelques objections à m'opposer?

— Aucune, Pedro, aucune.

Le jeune homme se leva.

— Monsieur le baron de Simaise, dit-il, prenant un ton solennel, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Henriette de Simaise, votre fille!

A son tour le baron se leva et, d'un ton également solennel, il répondit :

— Monsieur Pedro Castora, ma fille et moi nous sommes très honorés de votre demande; je suis heureux de vous accorder la main de Mlle Henriette de Simaise.

XVI

LES CHIENS DU JARDIN D'ACCLIMATION

Ce jour-là, M. Lagarde était sorti aussitôt levé; il rentra un peu avant onze heures. En traversant la salle à manger, il jeta les yeux sur la table, sur laquelle le valet de chambre avait déjà mis trois couverts.

La cuisinière était à ses fourneaux, très affairée. Son maître lui avait dit de se distinguer, et elle tenait à mettre en pratique toute sa science culinaire.

— Qui donc attend-on? se demandait-t-elle? Deux princes, probablement.

M. Lagarde s'était assis dans son cabinet, à sa place habituelle, devant son bureau. Bien qu'il fût toujours songeur, son front était moins sombre, sa figure moins triste; ses traits avaient une certaine animation, ses yeux brillaient. Évidemment il y avait en lui quelque chose d'heureux, une douce pensée qui, momentanément, lui faisait moins sentir sa souffrance.

A chaque instant il regardait la pendule, il attendait sans impatience, mais comptant les minutes, les secondes. Dans l'antichambre, le domestique attendait aussi.

Un coup de sonnette retentit.

— Voilà le premier, murmura M. Lagarde en se levant; c'est le vieillard.

La porte du cabinet s'ouvrit et le valet annonça :

— Monsieur Jacques Vaillant.

L'ancien dragon n'était plus l'homme vigoureux, au caractère énergique que nous avons connu autrefois; la douleur était restée peinte sur son visage, sa barbe et ses cheveux étaient devenus blancs.

Il parut dans son costume de voyage, poudreux, un peu fripé, portant sa valise. Il tendit à M. Lagarde sa main libre.

— Non, non, dit vivement celui-ci, ce n'est pas ainsi que je reçois mes bons amis.

Il prit le vieillard dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

Jacques Vaillant eut de la peine à retenir ses larmes; il ne s'attendait certainement pas à un semblable accueil.

— Je suis tout honteux, dit-il, de me présenter ainsi; mais je vous ai obéi, monsieur, je suis venu directement de la gare ici.

— Vous allez pouvoir vous occuper de votre toilette, nous ne nous mettrons à table que dans vingt minutes. Mon valet de chambre va vous conduire dans votre chambre.

Firmin, ajouta-t-il, en se tournant vers le domestique qui attendait les ordres de son maître, prenez la valise de M. Vaillant et veillez à ce que rien ne lui manque.

Le vieillard suivit le valet de chambre.

Un quart d'heure s'écoula. Un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

— Exactitude militaire, dit M. Lagarde.

— Firmin annonça :

— Monsieur Jacques Grandin.

Le jeune lieutenant de hussards, en costume bourgeois, le ruban rouge à la boutonnière de sa redingote, entra dans le cabinet.

— Mon ami ! dit M. Lagarde.

Et il lui ouvrit ses bras.

— Vous m'avez appelé, me disant : tel jour à telle heure, soyez chez moi, prononça Jacques d'une voix vibrante d'émotion; me voici. Vous avez besoin de moi : ordonnez, mon ami, mon père, je suis prêt. Vais-je donc pouvoir enfin faire quelque chose pour vous ?

M. Lagarde eut un doux sourire.

— Mon cher Jacques, répondit-il, je n'ai rien encore à vous demander aujourd'hui : mais patience, cela pourra venir. Je vous ai appelé parce que j'éprouvais le besoin de vous voir. Pour me donner cette satisfaction, c'est vingt lieues que je vous ai fait faire.

— En chemin de fer, quand, pour vous, j'irais à pied au bout du monde.

— Je le sais. Et puis, Jacques, j'ai aussi une surprise à vous faire.

— Une surprise ?

— Regardez.

La porte venait de s'ouvrir.

L'officier se retourna vivement et poussa une exclamation de joie à laquelle répondit une autre exclamation, non moins joyeuse.

Et le parrain et le filleul tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Deux malheureux à consoler, le bonheur à leur rendre, se disait M. Lagarde.

La voix de Firmin se fit entendre.

— Le déjeuner est servi.

— Mes amis, à table, dit M. Lagarde.

En se rendant à la salle à manger, le vieillard et le jeune homme échangèrent rapidement à voix basse les paroles suivantes :

— Sais-tu pourquoi nous sommes ici tous les deux ?

— Je ne sais rien.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Je cherche vainement à comprendre.

— Ma surprise n'est pas moins grande que la vôtre.

— M. Lagarde a certainement quelque chose à nous dire.

— Cela n'est pas douteux.

— Mais quoi ?

— Attendons.

— C'est étrange!

On parla peu pendant le déjeuner. Les convives de M. Lagarde avaient grand appétit; lui-même mangea mieux que d'ordinaire. Tous les mets furent trouvés exquis. La cuisinière s'était réellement distinguée. On but des vins délicieux.

A chaque instant les deux convives se regardaient et semblaient se dire :

Il ne nous a rien dit.

Dès que M. Lagarde prononçait un mot, ils étaient tout oreilles, espérant que la communication attendue allait venir. Mais l'amphitryon qui, d'ailleurs, parlait peu, ne disait rien qui pût permettre de deviner pour-

quoi il avait fait venir Jacques Vaillant de Mareille, et Jacques Grandin, de sa ville de garnison.

— Il nous dira cela au dessert, pensaient-ils de plus en plus étonnés.

Au dessert, M. Lagarde ne fut pas plus communicatif.

— Ce sera en prenant le café.

Le domestique servit le café, qu'on savoura dans des tasses de Sèvres. On goûta aux liqueurs. Et toujours rien. Même silence de M. Lagarde. Il offrit des cigares. Le jeune homme en prit un. Jacques Vaillant ne fumait pas.

— Maintenant, c'est le moment où jamais, pensa le vieillard.

Le lieutenant, lui, ne savait plus que penser. Il interrogeait M. Lagarde du regard et semblait lui dire :

Vous avez une révélation quelconque à nous faire, nous le savons; pourquoi ne parlez-vous pas, qu'attendez-vous?

Ceci n'échappa point à M. Lagarde, pas plus que tout à l'heure la mine étonnée de ses convives, les regards échangés; mais il avait l'air de ne s'apercevoir de rien. Sans doute, il ne jugeait pas que le moment fût venu de donner une explication.

Ayant fumé son cigare, il se leva.

— Aujourd'hui, dit-il, et jusqu'à ce soir, vous m'appartenez tous les deux. Demain, je vous rendrai votre liberté et vous pourrez causer, car vous devez avoir mille choses à vous dire. Mais il s'agit d'employer notre après-midi; voyons, que pourrions-nous faire?

— Tout ce qui vous sera agréable, répondit le lieutenant.

M. Lagarde réfléchit un instant.

— Monsieur Vaillant, connaissez-vous le Jardin d'acclimatation?

— Non monsieur.

— Eh bien, mes amis, voici ce que je vous propose : une visite au Jardin d'acclimatation et après une promenade autour des lacs et dans les magnifiques avenues du bois de Boulogne.

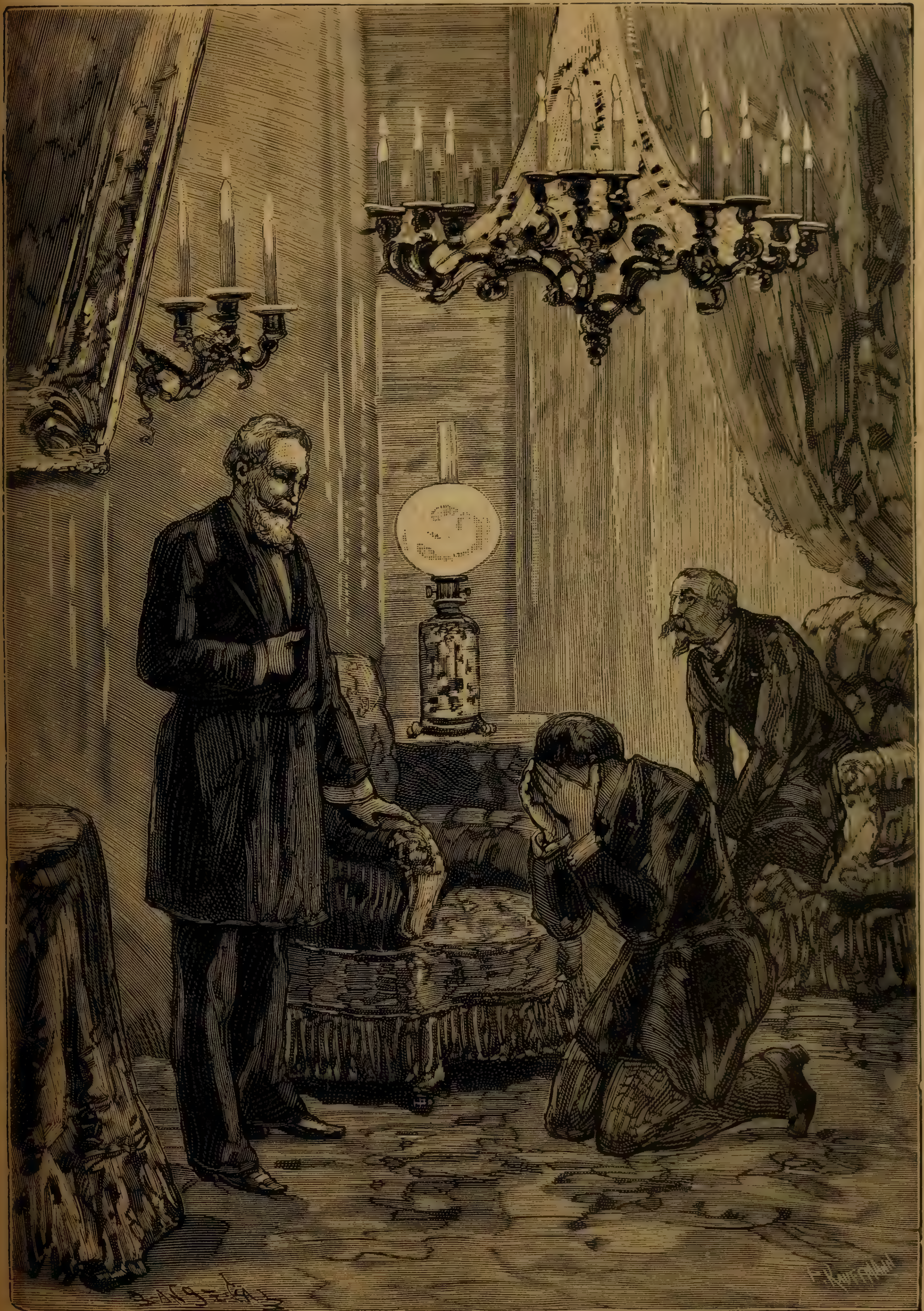
Les deux hommes s'inclinèrent silencieusement.

— Je ne me suis pas encore donné le souci d'une écurie, reprit M. Lagarde, ce qui me dispense d'avoir un cocher. J'ai tout simplement un modeste attelage que je loue au mois. La voiture nous attend, messieurs, nous pouvons partir.

— Eh bien? fit Jacques Vaillant, à l'oreille de son filleul, pendant qu'ils descendaient l'escalier derrière leur hôte.

— De plus en plus singulier.

— Ce n'est pourtant pas uniquement pour le plaisir de nous avoir chez lui qu'il nous a fait venir, moi surtout, de si loin.



Jacques Grandin tomba sur ses genoux et prit sa tête dans ses mains (page 687).

— Certainement, et je me perds dans les suppositions.

— Il finira bien par s'expliquer.

— Je l'espère.

On prit place dans la voiture de remise, une calèche légère, bien suspendue, attelée de deux chevaux qui, bientôt, filèrent au grand trot.

A l'entrée du jardin, M. Lagarde montra une carte, et la voiture pénétra dans le parc et alla s'arrêter tout près de la construction et des petits enclos réservés aux animaux de la race canine.

Les promeneurs mirent pied à terre.

— J'aime beaucoup les chiens, dit M. Lagarde; le chien est le meilleur ami de l'homme, a dit Buffon; l'illustre naturaliste ne vous connaissait pas, mon cher Jacques, ajouta-t-il, souriant gracieusement. Il y a ici des chiens superbes, braques et épagneuls de toutes robes, de toutes les tailles, de toutes les familles, depuis le Bichon ou chien de Malte et l'Alco, chien d'Amérique, les plus petits animaux de la race canine, jusqu'aux Terre-Neuve et aux chiens de montagne les plus grands et les plus forts. Venez, nous allons faire le tour de ces treillis.

Tenez, voilà le chien des Esquimaux, et le Dingo de la Nouvelle-Hollande; celui-là est le chien de Sibérie.

Voici le chien du mont Saint-Bernard, le chien des Pyrénées, le chien de Brie.

Magnifiques, ces lévriers. Voilà le grand lévrier, le lévrier d'Écosse, celui d'Irlande, celui de Russie.

Regardez ce molosse, l'admirable bête. C'est un Danois.

Passons, ce sont les chiens de berger de France et d'Écosse.

Ah ! voici les chiens-loups, les barbets ou chiens canards, les griffons. Ici, nous voyons les terriers et les bassets : celui-là est le Renardier des Anglais, celui-ci le Terrier-griffon; voilà aussi le braque du Bengale; le basset de Burgos, le basset de Saint-Domingue; voyez, les bassets ont les uns les jambes droites, les autres les jambes torses.

Vous connaissez les mâtins, ces gardiens fidèles de nos maisons et de nos fermes; en voilà une jolie collection : le chien Marron, le chien du Cap, le Wali de l'Himalaya, le Dhole des Indes-Orientales, le Quao des montagnes de Ramghur, le chien de Sumatra, le Poull de la Nouvelle-Irlande, le petit et le grand Koupara de la Guyane.

Maintenant, voici les petits chiens, diverses variétés d'épagneuls, qui composent la catégorie des chiens d'appartement. Celui-ci, qui attend que je lui jette un morceau de pain, est le petit épagneul diminutif de l'épagneul français; voilà le Pyrame marqué de feu, le Bichon avec ses longs poils hérissés, le Gredin au pelage d'ébène, le King-Charles, le Chien-lion.

— Oh ! fit tout à coup Jacques Grandin.

— Qu'avez-vous ? demanda M. Lagarde avec un commencement d'inquiétude.

— Rien. Une surprise.

Et, s'adressant à Jacques Vaillant :

— Parrain, voyez-vous ?

— Oui, je vois de très jolis petits chiens.

— Mais celui-là, tenez, celui-là qui s'approche du treillis ?

— Ah ! comme il ressemble au pauvre Fidèle !

— N'est-ce pas ? Comme deux gouttes d'eau se ressemblent.

— Même taille, même tête, même regard, même allure, mêmes marques de feu aux pattes, aux yeux et au museau.

— C'est un chien pyrame, dit M. Lagarde. Et vous trouvez qu'il ressemble à Fidèle ?

— Si bien, que si je n'avais pas tenu mon pauvre Fidèle mort dans mes mains, je croirais que c'est lui, répondit le vieillard, ne cherchant pas à cacher son émotion.

— Eh bien, monsieur Vaillant, je vais acheter ce chien et vous l'offrir.

— Quelle idée. !

— Le désir de vous être agréable. Vous lui donnerez le nom de Fidèle. Vous accepterez bien ce petit présent de ma part ?

— Je n'ose refuser.

— Ce sera bientôt fait, vous allez voir, reprit M. Lagarde.

Et il appela le gardien.

— Quel est le prix de ce chien ? lui demanda-t-il ?

— Cinquante francs.

— Avec cinq francs pour vous, cinquante-cinq francs. Vous allez le prendre et vous l'apporterez au bureau de l'administration où vous nous trouverez.

Un quart d'heure après, les promeneurs faisaient en voiture le tour du jardin, Jacques Vaillant caressant le nouveau Fidèle qui croquait un biscuit sur ses genoux.

— Voyez, disait en souriant M. Lagarde, le voilà déjà familier avec vous ; il comprend, il sent que vous êtes son maître.

La promenade dans le jardin terminée, la voiture descendit la belle route qui mène à la cascade, devant laquelle on s'arrêta un instant. M. Lagarde montra le champ de courses à Jacques Vaillant, puis on gagna le bord de la Seine. On revint au bois par la magnifique allée des polonias et, ainsi qu'il avait été dit, on fit le tour des lacs avant de rentrer à Paris.

Fidèle paraissait très satisfait de sa nouvelle position et ne s'étonnait point qu'on le comblât de caresses et de friandises.

La demie de six heures sonnait comme on descendait de voiture devant la maison où demeurait M. Lagarde.

La cuisinière attendait le retour de son maître pour mettre la dernière main à ses sauces et donner le dernier tour de feu à son rôti.

Ces messieurs n'eurent que le temps de causer un instant dans le salon. Le domestique vint annoncer que monsieur était servi. On passa dans la salle à manger. Le potage à la bisque d'écrevisses était fumant sur la table.

Fidèle, en liberté, témoignait sa joie par des bonds et une infinité de cabrioles fort amusantes, ne s'arrêtant que pour lécher une main ou se dresser et mettre ses pattes sur le genou de l'un ou l'autre de ses nouveaux amis, quémandant, le gourmand, une sucrerie ou un des gâteaux qu'il voyait sur les assiettes.

Après le dîner, on prit le café comme le matin, puis on alluma le cigare et on revint dans le salon, éclairé comme s'il y avait eu grande réception.

Pendant un instant, le silence fut profond. M. Lagarde avait l'air de réfléchir. Le vieillard et le jeune homme attendaient l'explication qu'il ne pouvait plus tarder à leur donner.

Quant à Fidèle, gorgé de petits-fours et de sucreries, il s'était crânement installé sur la soie d'un fauteuil, et sommeillait, ouvrant de temps à autre, tantôt l'œil droit, tantôt l'œil gauche.

XVII

UN BOUQUET FAIT PARLER

Enfin, M. Lagarde rompit le silence.

Son visage avait repris son austérité habituelle; mais il y avait dans son regard quelque chose de rayonnant, comme la douce lumière dont la bonté céleste nimbe le front de l'ange consolateur.

— Mes chers amis, dit-il, j'ai dû vous paraître un être bizarre, incompréhensible. Tantôt j'ai surpris vos regards étonnés, inquiets même, et j'ai entendu vos chuchotements. Certes, vous avez vite compris qu'un motif sérieux, d'une nature exceptionnelle, m'avait décidé à vous appeler près de moi, à vous faire venir de si loin, monsieur Vaillant, à votre âge. Et vous vous êtes demandé pourquoi je tardais tant à vous faire connaître l'objet, la cause de cette réunion.

Mon Dieu, il y a des choses qu'on hésite à dire ou qu'on doit dire sûrement, avec certitude. Vous voyez, sur la cheminée, ce bouquet? Il n'était pas là quand nous sommes partis, il a été apporté en notre absence, et c'est lui qui me dit que je peux parler, maintenant, avec assurance.

C'est un bouquet de myosotis. Délicate et douce fleur, le myosotis est l'emblème du souvenir. Oh! le souvenir!

Vous n'avez pas oublié votre chère Jeanne, n'est-ce pas monsieur Vaillant?

— Je la pleure toujours, je la pleurerai jusqu'au moment de mon dernier soupir.

Et le vieillard porta vivement son mouchoir sur ses yeux.

— Et vous Jacques, pensez-vous toujours à votre fiancée?

Le jeune homme laissa échapper un long soupir.

— J'ai fait du souvenir de Jeanne un culte, répondit-il; elle n'existe plus, mais mon amour pour elle ne s'éteindra jamais; je porterai éternellement son deuil dans mon cœur. Jamais un autre amour ne profanera le sanctuaire où vit le souvenir de ma bien-aimée!... Je ne désire pas une nouvelle guerre, oh! non; mais s'il fallait encore courir à la frontière, ah! je vous le dis, je serais heureux de me faire tuer, afin de pouvoir rejoindre ma Jeanne dans la tombe!

— Je comprends un pareil amour, Jacques; c'est ainsi qu'un homme comme vous doit aimer! Ah! on peut dire qu'elle a été, qu'elle est chérie, celle-là qu'on aime jusque dans la mort!

Mes chers amis, préparez-vous tous les deux à apprendre quelque chose d'extraordinaire, d'invraisemblable; oui, préparez-vous à une surprise qui est en dehors de tout ce que vous avez pu supposer ou imaginer.

Vous avez été forts contre une immense douleur, vous le serez également contre une émotion moins terrible.

Quatre prunelles se dilatèrent et se fixèrent sur M. Lagarde.

— Ce n'est pas une nouvelle douleur qui va vous atteindre, reprit-il, c'est une joie que vous allez éprouver. Restez calmes, et soyez forts comme vous devez l'être après les dures épreuves que vous avez subies.

Jacques Vaillant, votre fille, Jacques Grandin, votre fiancée, Jeanne dont vous gardez le pieux souvenir, Jeanne que vous regrettez, que vous aimez toujours...

Il s'interrompit comme effrayé de ce qu'il allait dire.

Anxieux, frémissants, les deux hommes étaient comme suspendus à ses lèvres.

— Eh bien, acheva-t-il d'une voix qui trembla malgré lui, Jeanne n'est pas morte !

Les deux hommes poussèrent en même temps un cri, et le lieutenant bondit sur ses jambes, les yeux hagards.

Le vieillard voulut aussi se dresser debout ; mais il retomba lourdement sur son siège, sans voix, pâle comme un spectre.

— Que dites-vous? exclama le jeune homme d'une voix éperdue.

— Mes amis, mes chers amis, que la joie ne vous brise pas comme vous a brisés la douleur ! Jeanne, votre Jeanne n'est pas morte ; oui, elle existe, et vous la reverrez bientôt.

Un sanglot s'échappa de la poitrine de Jacques Vaillant. Jacques Grandin tomba sur ses genoux et prit sa tête dans ses mains, et ses larmes jaillirent.

Au bout d'un instant, le jeune officier releva les yeux et son regard se fixa de nouveau sur l'ancien franc-tireur, avec une ardente expression de respect et d'admiration.

— Mais, qui êtes-vous donc, monsieur? s'écria-t-il.

— Votre ami, Jacques.

— Oui, mon ami ; mais vous êtes grand, vous êtes bon, vous êtes puissant comme Dieu.

— Laissez à Dieu ce qui n'appartient qu'à lui seul, Jacques, et ne le donnez pas à une de ses créatures. D'ailleurs, en ceci, j'ai fait beaucoup moins qu'un autre.

— Vivante, vivante ! ma Jeanne n'est pas morte ! disait le vieux capitaine d'une voix entrecoupée de sanglots et dans une sorte de délire.

C'est vous qui venez de dire cela, monsieur, poursuivit-il ; c'est bien vrai, n'est-ce pas? Oh ! vous n'oseriez pas me tromper, vous n'auriez pas la cruauté de vous moquer d'un vieillard en abusant de sa crédulité... Une fausse joie me tuerait. Mais non, Jeanne, ma Jeanne n'est pas morte. Je la reverrai ! Où est-elle? Qu'elle vienne vite dans les bras tremblants de son vieux père ! Elle sait que je l'ai pleurée, n'est-ce pas, monsieur? Elle m'aime toujours, n'est-ce pas? Ma vieillesse consolée, de la joie pour mes vieux jours ! Je veux rajeunir, je ne veux pas mourir !

M. Lagarde attendit que tous deux se fussent un peu calmés, et

quand le vieillard eut cessé de sangloter et que le jeune homme eut essuyé ses yeux, il reprit la parole.

— Jeanne a été sauvée, dit-il, deux fois sauvée : d'abord de la souillure dont elle était menacée, ensuite de la mort dans laquelle elle voulait se réfugier. Et qui l'a sauvée? Celui que vous avez injustement accusé, Jacques Vaillant; celui qui vous aimait et qui vous aime toujours comme un frère, et dont vous avez douté, Jacques Grandin : le sauveur, c'est Jean Loup!...

— Jean Loup! répéta le vieillard comme un écho.

— Je sais maintenant ce qui s'est passé : Jean Loup a parlé. Écoutez :

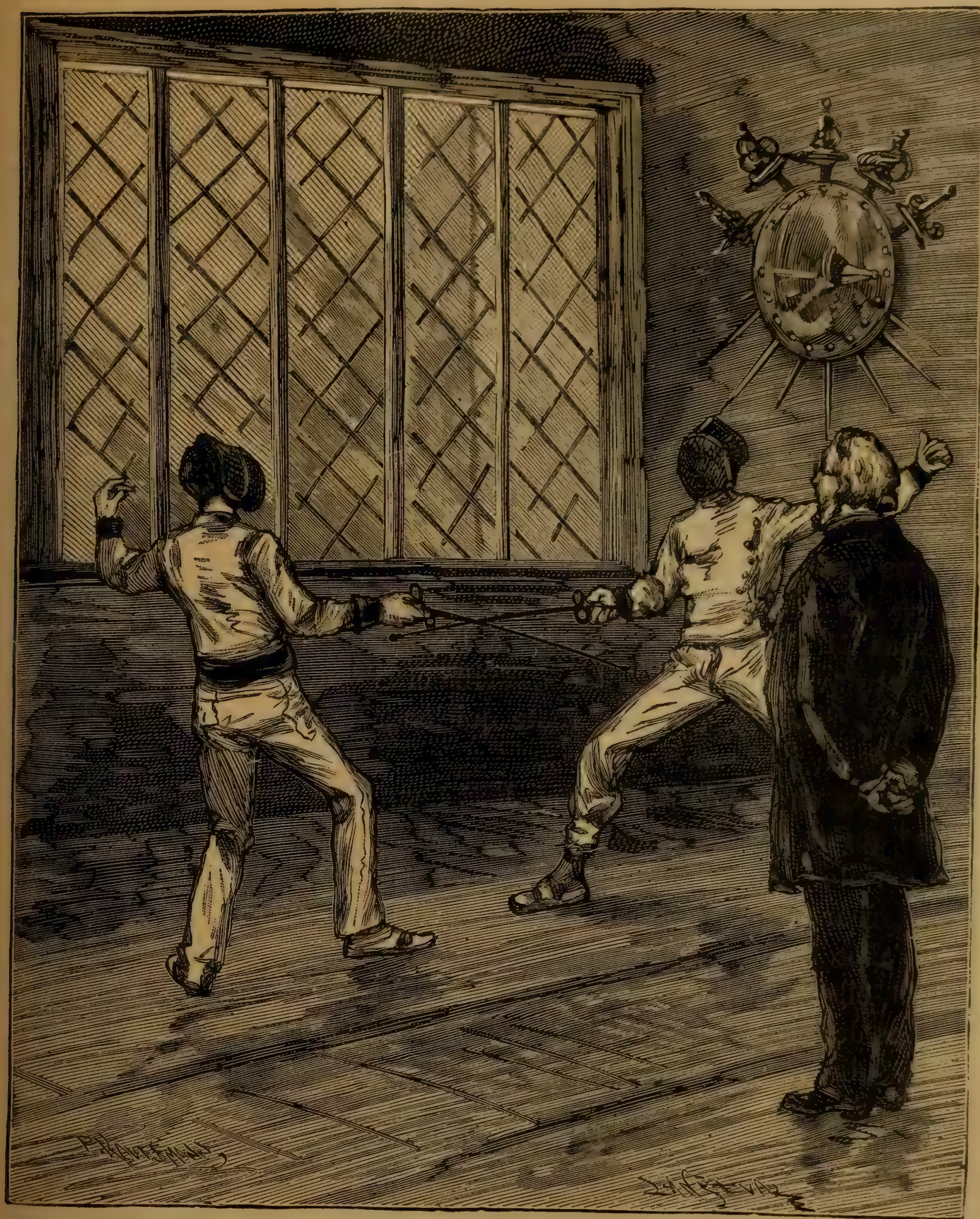
Jeanne dormait profondément, malgré les éclats de la foudre et les éclairs qui incendiaient le ciel. Un homme, dont le nom doit rester inconnu, s'introduisit par escalade, au moyen d'une échelle, dans la chambre de la dormeuse. Fidèle se réveilla le premier et sauta à la gorge de l'inconnu pour défendre sa maîtresse. Mais Fidèle était plus courageux que fort; il paya de sa vie son dévouement : l'homme l'étrangla.

Jeanne sortit enfin de son sommeil et aussitôt, entre elle et son ennemi, une lutte terrible s'engagea. Déjà à moitié paralysée par la peur, les forces de la pauvre enfant s'épuisèrent vite; elle poussa un dernier cri et tomba évanouie sur son lit. A ce moment, Jean Loup, qui n'était pas loin et qui veillait, Jean Loup parut. Vous connaissez sa force de géant; il pouvait broyer le misérable sous ses pieds comme un ver de terre; un instant il eut l'intention de l'étrangler; mais, heureusement, la bonté de sa nature dompta sa fureur. Il se contenta de montrer la fenêtre au misérable, et celui-ci s'empressa de prendre la fuite.

Jean Loup resta dans la chambre, prêt à défendre la jeune fille contre une nouvelle attaque, veillant sur elle comme un frère sur sa sœur ou un père sur sa fille.

Au jour naissant, Jeanne reprit l'usage de ses sens et se souvint. Le chien étendu sous ses yeux, mort, ne lui rappelait que trop la lutte qu'elle avait eu à soutenir contre un individu qu'elle n'avait pu reconnaître. Jean Loup, qui s'était tenu à l'écart, s'avança. Jeanne le prit pour l'autre. Déplorable erreur que le malheureux ne pouvait faire cesser, ne sachant point parler.

Jeanne poussa des cris de terreur et de douleur, maudit celui qui l'avait sauvée et le repoussa avec fureur, avec dégoût. Ayant l'esprit troublé, ne pouvant se rendre compte de rien, la pauvre enfant eut une horrible pensée : elle s'imagina qu'elle avait été victime d'un monstrueux attentat commis par Jean Loup, et elle ne vit plus qu'une chose après un pareil malheur : la mort.



C'est un plaisir de voir son habileté à tous les jeux de l'escrime (page 695).

Alors, monsieur Vaillant, Jeanne vous écrivit cette lettre, trouvée plus tard dans votre chambre, où elle vous disait pourquoi elle voulait mourir.

Elle s'enfuit de la maison en proie à un égarement qui fit deviner à Jean Loup sa funeste résolution. Il s'élança sur ses pas. Jeanne se précipita dans le Frou. Jean Loup l'y suivit. Il plongea une fois, deux fois sans résultat; mais la troisième fois il parvint à trouver et à saisir la

malheureuse enfant, que le courant rapide entraînait; car la rivière devenait torrent. Grandies par la pluie de l'orage de la nuit, les eaux du Frou montaient à vue d'œil.

Jean Loup nagea vigoureusement vers la rive et, grâce à sa force musculaire, l'atteignit. Alors il saisit une branche qui flottait sur l'eau; mais, tenant la jeune fille de son autre bras, ils restaient tous deux suspendus à la branche, battus par le flot. Il était impossible à Jean Loup de sortir de la rivière, à moins de lâcher Jeanne, ce dont il n'eut même pas la pensée.

La situation était horrible. Si un secours ne leur arrivait pas bientôt, ils allaient périr tous les deux, car les forces de Jean Loup s'épuisaient et le flot, de plus en plus furieux, finirait par les emporter.

Jacques Vaillant et le jeune officier écoutaient, haletants, passant sans transition d'une émotion à une autre, buvant les paroles à mesure qu'elles tombaient des lèvres du conteur.

— Le secours que Jean Loup n'espérait point lui arriva cependant, continua M. Lagarde. Je faisais, à l'époque, une excursion dans les Vosges; j'avais passé la nuit à Haréville et m'étais remis en route de bon matin. Ma voiture suivait la route qui longe le Frou, entre Mareille et Blignycourt.

Arrivé en face de l'endroit où Jean Loup luttait contre le courant, je vis ce qui se passait. Je mis vivement pied à terre, et, aidé de Landry, mon serviteur et mon ami en même temps, je parvins à tirer Jeanne et son sauveur du péril extrême où ils se trouvaient.

D'abord je crus que la jeune fille n'existait plus; mais, au bout d'un instant, elle fit quelques mouvements. Elle vivait!

Les deux auditeurs respirèrent bruyamment, la poitrine dilatée.

— Elle vivait, poursuivit M. Lagarde, mais sa situation réclamait impérieusement des soins immédiats. J'interrogeai Jean Loup qui, naturellement, ne put me répondre. Que devais-je faire? Je n'hésitai pas. Je laissai Jean Loup au bord de la rivière, et je portai Jeanne dans ma voiture. Je lui donnai tous mes soins, pendant que le cheval nous emportait au grand trot sur la route. Nous fîmes dix lieues sans nous arrêter, car il était très important pour moi d'arriver à la petite ville de Darnay avant onze heures.

Jeanne avait repris l'usage de ses sens, le rose était revenu à ses joues et à ses lèvres; la respiration s'était rétablie, un peu courte, — il y avait encore de l'oppression, — mais les poumons reprenaient leur fonctionnement régulier. Cependant, après avoir prononcé quelques paroles incohérentes, auxquelles je ne compris rien, où le nom de Jean Loup

était mêlé, elle tomba subitement dans un état de torpeur qui me causa une nouvelle et sérieuse inquiétude.

Sitôt en arrivant à Darnay je la fis mettre dans un lit bien bassiné et j'appelai un médecin. Le troisième jour elle se ranima, elle retrouva la voix. Mais, hélas! l'ébranlement cérébral que j'avais redouté existait: nous eûmes bientôt la certitude que la malheureuse enfant avait perdu la raison.

Jacques Vaillant poussa un cri rauque.

— Mon Dieu, mon Dieu! gémit Jacques Grandin.

— Ne vous effrayez pas, dit vivement M. Lagarde, je n'ai pas fini, attendez. Jeanne avait recouvré ses forces : maintenant on pouvait la faire voyager sans crainte. Je la conduisis à Paris, chez moi, où elle resta quinze jours. Pendant ce temps, je me mis en quête d'un médecin aliéniste, que j'eus le bonheur de trouver tel que je le désirais, c'est-à-dire ayant la science, toute sa liberté et l'ardeur du dévouement. Je lui confiai ma malade, lui demandant de la guérir.

« Tout ce qui dépendra de moi, je le ferai, » me répondit-il.

Le savant docteur a toujours espéré, il n'a jamais douté ni de lui, ni de sa science; mais je l'ai vu souvent découragé. Il savait avec quelle impatience j'attendais la guérison, afin de pouvoir vous dire à tous les deux : Jeanne n'est pas morte, je vous la rends! Et il trouvait comme moi que c'était bien long.

Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi, vis-à-vis de vous, j'ai, jusqu'à ce jour, gardé le silence?

Je ne pouvais pas vous dire que votre Jeanne avait été sauvée par Jean Loup, mais que vous l'aviez perdue d'une autre manière. C'eût été vous faire sortir d'une douleur pour vous plonger dans une autre peut-être plus affreuse encore. Voulant vous rendre le bonheur complet, attendant que je puisse le faire, j'eus la force de me taire devant vos larmes.

— Ainsi, monsieur, balbutia Jacques Grandin d'une voix à peine distincte, aujourd'hui Jeanne est guérie?

Le vieillard joignit ses mains tremblantes.

— Non, pas encore, répondit M. Lagarde.

Il y eut deux soupirs étouffés.

— Mais le médecin m'a donné l'assurance que la guérison était en bonne voie, et ce bouquet de myosotis, qu'il m'a envoyé tantôt, est la confirmation de ses paroles. Le moment est venu pour lui de soumettre sa malade à une dernière et décisive épreuve. Maintenant, il fait plus que d'espérer; il a presque la certitude que la raison sera rendue à Jeanne. La science a donné ce qu'elle pouvait. Dieu fera le reste.

Le médecin sera ici demain matin. vous le verrez; ce qu'il veut faire, il vous le dira, et il vous donnera ses instructions, car il compte beaucoup sur vous pour la grande épreuve.

— Quand verrons-nous ma pauvre Jeanne, monsieur? demanda le vieux capitaine.

— Dans huit jours, quinze jours au plus tard, je pense.

— Elle est loin de Paris? interrogea Jacques Grandin.

— Tout près de Paris, au contraire; elle est à Chatou.

— Oh! nous la verrons demain!

— Non. Défense absolue du médecin que vous la voyiez avant le jour et l'instant fixé par lui.

Le lieutenant baissa la tête.

— Le docteur redoute le moindre accident; il veut éviter surtout toute émotion violente qui, venant à contretemps, pourrait compromettre la guérison.

— Quinze jours! murmura Jacques Vaillant; quinze jours qui seront pour moi des siècles!

— Fidèle! appela M. Lagarde.

Le chien, qui se souvenait du nom qu'on lui avait donné toute la journée, leva la tête, puis se dressa sur ses quatre pattes, faisant frétiller sa queue.

M. Lagarde reprit, s'adressant à ses amis :

— Vous avez déjà deviné, sans doute, pourquoi je vous ai conduits au jardin d'acclimatation; j'espérais, sans en être certain, toutefois, que nous trouverions là un chien ressemblant à celui que Jeanne aimait tant. Celui-ci, paraît-il, lui ressemble beaucoup.

— Absolument, dit le vieillard.

— Nous avons donc été servis à souhait. Inutile de vous dire que le nouveau Fidèle jouera un rôle d'une certaine importance dans la scène que prépare le docteur.

Le chien s'élança de son fauteuil et bondit sur les genoux du vieux capitaine.

M. Lagarde sourit.

— On dirait qu'il a compris mes paroles, fit-il, et qu'il vous dit: Maître, tu peux compter sur moi!

Voilà, mes chers amis, ce que j'avais à vous dire aujourd'hui, acheva M. Lagarde. Demain, le médecin de Jeanne causera avec vous et vous fera part de ses espérances.

Le vieillard se leva, saisit une main de M. Lagarde, et, la serrant avec effusion:

— Ah! monsieur, s'écria-t-il avec des larmes dans la voix, je dis comme Jacques : vous êtes bon comme le bon Dieu!

Mais Jean Loup, continua-t-il, Jean Loup, que j'ai cru coupable, qui a été arrêté, emprisonné, que j'ai tant de fois maudit!... Pas plus tard que demain j'écrirai au procureur de la République.

— Vous n'avez rien à apprendre aux magistrats du parquet d'Épinal, répliqua M. Lagarde; dès que Jean Loup a pu parler, il a fait lui-même connaître son innocence. Immédiatement il a été l'objet d'une ordonnance de non-lieu; depuis un an, Jean Loup est libre.

— Et le coupable?

— Le coupable doit rester inconnu. D'ailleurs, il fait ce qu'il doit pour racheter noblement les fautes du passé.

— Où est Jean Loup? Qu'est-il devenu? demanda Jacques Grandin.

— Je ne puis répondre encore à vos questions, Jacques; mais vous pouvez vous rassurer sur le sort de celui que vous avez connu sauvage et misérable. Bientôt, vous le reverrez, lui aussi, et il vous redemandera votre amitié.

— Ah! je n'aurai pas à la lui rendre, je ne la lui ai jamais retirée!

— Le pauvre Jean Loup a beaucoup souffert depuis sa naissance; il aura besoin d'amis sûrs et fidèles le jour où il réclamera sa place en pleine lumière, le jour où il entrera dans le monde, dont un crime infâme l'avait banni!

Ne m'interrogez pas, Jacques; je ne veux rien vous dire encore. Plus tard, plus tard... quand Jean Loup portera le nom qui lui appartient.

XVIII

MENACE D'ORAGE

Jacques Vaillant et Jacques Grandin ont vu le médecin de Jeanne, qui leur a donné ses instructions et leur a confié ses espérances en leur faisant connaître le projet qu'il voulait mettre à exécution. Tous deux sont retournés, le vieillard à Mareille, emmenant Fidèle, le lieutenant à

sa garnison, où il va demander de nouveau, non plus une permission de trois jours, mais un congé de trois mois.

M. Lagarde a quitté Paris, lui aussi. Nous le suivrons à Épinal, dans cette maison qu'il a louée et fait meubler, où demeure Jean Loup dans un pavillon, et Mme de Simaise et sa fille dans le corps principal de l'habitation.

Mme et Mlle de Simaise vivent là très retirées, ne sortant presque jamais, ne songeant qu'à remplir la mission délicate qui leur a été confiée.

La baronne se fait appeler Mme Sandras. A l'exception de quelques amis d'une discrétion absolue, tels que M. de Violaine et M. Roubaud, le notaire, nul ne sait que la baronne de Simaise et sa fille habitent à Épinal sous un nom d'emprunt.

Ces dames ont quitté Vaucourt depuis dix-huit mois et n'y font que de rares apparitions. On croit qu'elles voyagent. Rien ne souffre sur le vaste domaine : les jardins et le parc du château sont tenus comme s'ils étaient sous l'œil de la maîtresse ; les coupes et les ventes de bois se font régulièrement ; les fermes sont florissantes et les pauvres ne sont pas oubliés.

M. Lagarde était à peine entré dans la maison qu'un homme de cinquante ans, au regard doux, front large, intelligent, barbe et cheveux grisonnants, extérieur honnête, vint le saluer avec empressement. C'était le précepteur de Jean Loup.

— Comment allez-vous, monsieur Popinot? lui demanda M. Lagarde en lui tendant amicalement la main.

— Bien, monsieur, très bien, comme vous voyez. Vous, monsieur, toujours en voyage et infatigable. Votre santé a-t-elle été bonne pendant ces deux derniers mois?

— Oui, assez bonne, monsieur Popinot. Ainsi, vous êtes toujours satisfait de votre position?

— Pour ne pas l'être, il faudrait que je fusse bien difficile, ou bien exigeant, monsieur. Mais je suis ici comme un prince! Le jour viendra, — il est proche, peut-être, — où mes services deviendront inutiles ; alors, monsieur, je devrai quitter avec regret cette position que je vous dois.

— Nous n'en sommes pas encore là, cher monsieur, répliqua M. Lagarde en souriant ; du reste, soyez tranquille, on ne sera pas ingrat envers vous. Comment va votre élève?

— Bien, toujours bien.

— Vous êtes content de lui?

— On ne peut plus content. Doué d'une intelligence extrordinaire, il fait des progrès rapides, surprenants ; moi-même je suis émerveillé. Il

y a des choses qu'il sait avant de les avoir apprises : il devine. Chez lui, l'intuition est naturelle et il a une incroyable facilité de compréhension et d'assimilation.

Le regard de M. Lagarde eut un rayonnement.

— Si monsieur désire qu'il fasse de hautes études, reprit le précepteur, nous pourrions, dès maintenant...

— Ne nous pressons pas, cher monsieur Popinot, interrompit M. Lagarde; qu'il apprenne d'abord et bien ce qu'il est indispensable à un homme de savoir.

— Vous l'interrogerez et vous n'aurez que des éloges à lui adresser.

— Ainsi qu'à ses maîtres, monsieur Popinot.

— Il est le premier à nous récompenser de nos soins par la satisfaction qu'il nous donne.

— Commence-t-il déjà à parler l'anglais?

— Assez pour pouvoir causer avec vous dans cette langue.

— Bien.

— Ne désirez-vous pas le voir, maintenant?

— Non, un peu plus tard; je dois d'abord présenter mes respects à Mme et à Mlle Sandras.

Que fait-il en ce moment?

— Il est à la salle d'escrime avec son professeur. Progrès rapides comme pour les autres choses; toujours calme, il tire avec une souplesse de la main et du corps, une élégance... C'est un plaisir de voir son habileté à tous les jeux de l'escrime.

— Et l'équitation?

— Sa tenue à cheval ne laisse plus rien à désirer.

— Il a toujours le même goût au travail?

— Il y met de la passion, monsieur; plus il apprend, plus il veut apprendre.

— Il est toujours docile?

— Soumis et respectueux avec ses maîtres, il ne cesse de nous témoigner sa reconnaissance de ce qu'on fait pour lui. Nous n'avons plus, comme autrefois, à le menacer de Mlle Henriette. Il redoute certainement d'entendre encore ces mots : « Nous le dirons à Mlle Henriette! » Il reste constamment sous l'influence salutaire de Mlle Sandras, et, pour que nous obtenions de lui tout ce que nous voulons, elle n'a plus à agiter sa baguette de fée.

A ce moment, une femme de chambre vint dire à M. Lagarde que Mme Sandras l'attendait dans sa chambre.

Il remercia le précepteur et suivit la domestique, qui l'introduisit près de sa maîtresse.

La baronne était seule. Prévenue de l'arrivée de M. Lagarde, elle avait éloigné Henriette, voulant causer secrètement avec le protecteur de Jean Loup.

Elle était pâle, paraissait agitée et avait le regard troublé, inquiet. Elle se leva et tendit la main à M. Lagarde.

— Vous avez l'air contrarié, madame, dit-il, qu'avez-vous?

— Je suis, en effet, très tourmentée, monsieur, répondit-elle. Je vous attendais avec une anxieuse impatience, et si vous ne m'aviez pas annoncé votre arrivée, je vous aurais écrit de venir au plus vite. Un nouveau malheur est prêt à me frapper!

— Vous?

— Oui, monsieur, moi et ma fille.

— Quel est ce nouveau malheur?

— Hélas! je ne le connais pas encore; mais je sens sa menace.

— Je vous en prie, madame, ne vous effrayez pas si promptement.

Elle secoua la tête.

— Vous allez comprendre, monsieur : mon mari est à Vaucourt depuis deux jours.

— Je le sais.

— Vous le savez?

— Oui. Vous n'ignorez pas que le baron de Simaise ne peut rien faire sans que j'en sois instruit.

— On lui a dit que j'étais absente, que je voyageais avec ma fille et qu'on ne savait pas quand je reviendrais.

— « Soit, a-t-il répondu, j'attendrai le retour de Mme de Simaise. »

Et il s'est installé au château, où il commande et ordonne en maître. Que veut-il, mon Dieu, que veut-il?

— Je l'ignore; mais vous ne tarderez pas à le savoir, sans doute. Je ne vous ai pas laissé ignorer dans quelle situation se trouve le baron de Simaise; il est ruiné et probablement à bout d'expédients. Ses propriétés ne lui appartiennent plus qu'en apparence, en apparence parce que, indépendamment d'un demi-million qu'il doit à un de ses amis, il doit à des prêteurs d'argent plus que la valeur de son hôtel, de son château et de sa ferme en Normandie. S'il se tient encore debout, c'est par un prodige d'équilibre.

N'ayant plus de crédit, repoussé de partout, vient-il, abandonnant tout à ses créanciers, renonçant enfin à sa déplorable existence de viveur éhonté, vient-il chercher un refuge près de vous? Je ne sais. Vient-il



Certes, le Jean Loup d'aujourd'hui était élégant et distingué (page 702).

vous dire, au contraire, — son impudence et son audace le rendent capable de tout :

— « Je n'ai plus d'argent et je ne veux rien changer à ma vie, et je tiens à conserver mon hôtel et mon château ; vous, vous êtes riche et vous avez fait d'importantes économies depuis que vous vivez dans la retraite ; donnez-moi tout l'or que vous avez. La femme doit se soumettre à son mari sans résister. J'ai gaspillé, en menant une conduite répu-

gnante, une fortune volée; je n'ai plus d'or pour continuer mon existence scandaleuse, donnez-moi le vôtre... Dans un an, dans six mois, plus tôt peut-être, si je suis poursuivi par mes créanciers, vous payerez mes dettes en contractant un emprunt sur votre domaine de Vaucourt qui vaut plusieurs millions? »

— Oh! monsieur! prononça la baronne toute tremblante et d'une voix brisée.

— Votre mari vous dira lui-même pourquoi il est venu à Vaucourt, madame; mais soyez convaincue qu'un motif puissant a pu seul le déterminer à se rapprocher de vous.

— Je ne le comprends que trop, et c'est pour cela que je suis épouvantée.

— Vous ne devez pas vous effrayer; soyez calme et forte, au contraire, pour tenir tête à l'orage. N'oubliez pas qu'il y a entre nous un pacte d'amitié, et que je veille sur vous et votre fille; le jour où vous aurez besoin de moi, je serai là pour vous défendre.

— Mais que faire? Je vous en prie, conseillez-moi!

— Votre mission ici est terminée, madame la baronne; demain vous retournerez à Vaucourt. Vous vous trouverez en présence de votre mari; il vous parlera, vous l'écouterez et lui répondrez comme vous le devez, avec fermeté. Défiez-vous : quoi qu'il vous demande, refusez; ne faites aucune promesse, ne signez surtout aucun papier, vous êtes mère, vous n'avez pas le droit d'être généreuse; gardez votre fortune!

— Mais elle ne m'appartient plus, elle n'est plus à moi cette fortune que je conservais à mes enfants! s'écria-t-elle.

— Que voulez-vous dire, madame la baronne?

— Je veux dire, monsieur, que tout ce que je possède appartient au marquis de Chamarande; le devoir de mes enfants et le mien, — notre honneur l'exige, — est de rendre au fils de la malheureuse Lucy ce que le baron de Simaise lui a volé!

— C'est juste, madame la baronne, et je ne puis qu'approuver le sentiment qui vous inspire. Mais, continua-t-il en souriant, après ce que vous avez bien voulu faire pour le pauvre Jean Loup, le marquis Jean de Chamarande ne pourra se montrer bien exigeant. D'ailleurs, qui sait s'il n'existe pas quelque part une fortune qui lui ait été conservée?

Dans tous les cas, par son mariage avec votre fille, le jeune marquis aura un jour la moitié de votre fortune, l'autre moitié revenant de droit à votre fils Raoul. Mais ne sera-ce pas déjà un trésor inestimable pour Jean que d'avoir pour compagne de sa vie cette adorable jeune fille à qui sa mère a donné toutes ses vertus?

Ces dernières paroles firent rougir Mme de Simaise. Certes, elle méritait le compliment, mais elle en était confuse.

— Hélas! soupira-t-elle, un crime sépare ma fille de son cousin; cette union est impossible!

— Oui, répliqua vivement M. Lagarde, un crime les séparait, mais l'amour les a rapprochés; les enfants ne sont pas responsables et ne peuvent être maudits parce que le père est frappé de malédiction. Jean aime sa cousine et Henriette aime celui qui, grâce à l'amour qu'elle lui a inspiré, est devenu un homme civilisé.

Un jour, Dieu fit paraître son arc-en-ciel et dit : Ceci est le signe de ma réconciliation avec les hommes. L'amour de Jean et d'Henriette est aussi un signe de réconciliation. Non seulement le mariage de la victime avec la fille du coupable est possible, madame la baronne, mais il est nécessaire. Il est nécessaire, d'abord parce qu'ils s'aiment et que les séparer serait une chose odieuse; il l'est parce qu'il sera en même temps une réparation pour la victime et la réhabilitation du coupable. Ayant l'avenir ouvert devant lui, Jean de Chamarande ne songera pas à chercher dans le passé. Il ne doit rien savoir, il ne saura rien. Laissons la honte où elle croupit et veillons à en préserver les innocents!

Le jour n'est pas éloigné où Jean Loup portera le nom de son père; alors, madame la baronne, je vous demanderai officiellement pour Jean de Chamarande la main de Mlle de Simaise.

— Vous voulez absolument ce mariage, monsieur?

— Oh! moi, je ne veux rien que le bonheur de ceux dont je me fais le protecteur. Si Jean de Chamarande et votre fille ne s'aimaient point, je ne vous parlerais pas ainsi.

— Comme toujours, monsieur, je m'incline avec respect devant votre volonté.

— Parce que vous êtes mère et que vous sentez que là est le bonheur de votre fille.

La baronne soupira.

M. Lagarde reprit :

— Jusqu'au jour où Jean Loup, ayant fait valoir ses droits, sera reconnu pour être le fils du défunt marquis de Chamarande, laissons-le dans l'ombre; gardez, madame, le secret que je vous ai confié; Mlle de Simaise ne doit pas savoir encore qu'il existe un lien de parenté entre elle et celui qu'elle aime.

— Je me conformerai à vos intentions. Ainsi, monsieur, ma fille et moi nous pouvons partir demain?

— Je vous rends la liberté.

— Vous m'avez offert une protection que j'accepte; si j'avais besoin de vous, où devrais-je vous écrire?

— A Paris, car dans trois jours Jean et moi nous ne serons plus à Épinal. A propos, votre mari est arrivé à Vaucourt, accompagné de son valet de chambre, qui se nomme Frédéric. Ne vous défiez point de cet homme; voyez en lui, au contraire, un ami. Frédéric est un homme à moi, en qui j'ai la plus entière confiance, et que j'ai placé près du baron de Simaise, vous devinez pourquoi.

— Je suis renseignée, répondit la baronne souriant tristement. Mais vous ne m'avez point parlé de vos dernières recherches concernant la malheureuse Lucy; je devine la cause de votre silence : toujours rien.

Le front de M. Lagarde s'obscurcit et sa physionomie changea d'expression.

— Toujours rien! dit-il tristement.

— Hélas! soupira la baronne.

— Et, cependant, j'espère toujours!

— Oh! oui, monsieur, espérons!

— Dieu m'a fait retrouver l'enfant, il m'aidera à retrouver la mère.

— Et la fille des deux autres victimes, la pauvre Jeanne?

— Il y a de ce côté une douce lueur d'espérance. Mais je ne puis rien dire encore. Prochainement, il y aura à Mareille un événement dont vous entendrez parler; alors vous serez instruite, alors vous saurez si la fille de Charles Chevry et de Zélima a été rendue à ceux qui l'aiment ou si elle est définitivement condamnée.

Madame la baronne a-t-elle encore quelque chose à me dire?

— Je ne vois pas...

— A me demander?

— Non, monsieur.

— Alors, madame, permettez-moi de prendre congé de vous.

— Ne vous reverrai-je point dans la soirée?

— Je ne sais; vous allez être occupée, des caisses à préparer... Dans tous les cas, je vous verrai avant votre départ.

M. Lagarde mit un baiser sur la main de la baronne et sortit de la chambre.

Mme de Simaise ouvrit une porte et appela sa fille.

Henriette parut dans sa rayonnante beauté, un peu pâle, cependant, et toujours avec cette même nuance de tristesse répandue sur ses traits.

— Mon enfant, dit la mère, je viens de causer avec M. Lagarde; il a enfin jugé que notre présence ici n'est plus nécessaire; la liberté nous est rendue; nous quitterons Épinal demain matin pour rentrer à Vaucourt.

La jeune fille tressaillit, sa pâleur s'accentua, sa poitrine se gonfla comme si elle allait sangloter, et elle baissa la tête pour ne point laisser trop voir, sans doute, les larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Comme elle l'aime! se dit la baronne.

Elle reprit à haute voix :

— Comme je te l'ai dit, Henriette, M. de Simaise est à Vaucourt, où il nous attend. Tu vas revoir ton père. Puisqu'il revient à nous, c'est qu'il a le regret d'avoir si longtemps oublié sa fille. Tu lui témoigneras l'affection qu'une fille tendre et respectueuse doit à son père. Quels qu'aient été ses torts envers moi, tu n'as pas à prendre fait et cause pour ta mère. Tu sais que j'ai souffert et beaucoup pleuré, voilà tout. Ignorant la cause qui m'a éloignée de M. de Simaise, tu n'as pas à juger ses actions. Donc, mon enfant, tu ne dois voir en lui qu'un père qui a droit à ta tendresse, à ta soumission, à ton respect.

— Quoiqu'il soit constamment resté loin de nous, répondit Henriette, j'ai toujours aimé mon père.

Ne pouvant plus les retenir, ses larmes jaillirent, et elle se jeta éperdue au cou de sa mère.

XIX

SOUVENIRS

Jean Loup était encore avec son maître d'armes lorsque son précepteur vint lui annoncer l'arrivée de son bienfaiteur.

Aussitôt il jeta son fleuret et, les yeux rayonnants de joie, il s'écria :

— Où est-il?

— Il cause en ce moment avec Mme Sandras; vous avez donc tout le temps de vous préparer à le recevoir.

Jean Loup s'élança hors de la salle d'escrime et monta dans sa chambre, où il se vêtit d'un habillement complet de drap noir, après avoir soigneusement passé le peigne dans sa barbe noire, courte, frisée, qu'il

portait entière, et dans ses cheveux bien taillés, se séparant par une raie droite sur le côté gauche de la tête.

Certes, le Jean Loup d'aujourd'hui, élégant, distingué, vêtu à la dernière mode, ayant déjà les manières de l'homme du monde, ne ressemblait guère au Jean Loup d'autrefois, à ce malheureux qu'on voyait passer à travers les taillis couvert de deux peaux de loups, les jambes et les bras nus, la barbe poussant inculte, les cheveux au vent comme une crinière de lion.

La transformation était complète; c'était une vraie métamorphose.

Il aurait pu, certainement, traverser les rues de Mareille et de Blignycourt sans entendre dire derrière lui : « C'est Jean Loup! » Ceux qui l'avaient vu le plus souvent, les charbonniers et ses deux amis Jacques Vaillant et Jacques Grandin, auraient longtemps hésité à le reconnaître. Et quelques mois seulement avaient suffi pour opérer ce changement.

Sa taille s'était amincie peu à peu sous le vêtement et avait pris d'élégantes proportions; maintenant, il portait l'habillement sans gêne, avec aisance. Sa voix rude s'était singulièrement adoucie; plus rien de brusque dans ses mouvements; plus rien de farouche dans son regard, de la douceur, de la bonté. Ce qu'il avait conservé pendant un temps de son enveloppe sauvage avait fini par disparaître. La peau de ses mains et de ses pieds était encore dure, mais n'avait plus de callosités.

Ses mains, dont il prenait grand soin, jadis d'un brun foncé, blanchissaient par l'emploi du savon et de la pierre ponce; son visage était encore légèrement bronzé, mais n'avait plus la teinte rouge de terre de Sienne d'autrefois. Le carmin de ses lèvres ressortait maintenant, ainsi que le rose tendre qui estompait ses joues. Sa force, sa souplesse, son agilité qu'il n'avait pas perdues, ne se faisaient plus remarquer que par la facilité, l'élégance, la grâce de tous ses mouvements.

Il était prêt depuis un quart d'heure et attendait, les yeux fixés en face de lui sur une fenêtre où la ravissante figure d'Henriette avait dû se montrer souvent.

Enfin, un domestique vint lui dire que M. Lagarde pouvait le recevoir.

— Où le trouverai-je? demanda-t-il.

— M. Lagarde est dans son appartement.

Jean Loup se glissa hors de la chambre par une petite porte de côté, traversa une pièce, qui était en même temps un petit salon et une salle d'étude, ouvrit une seconde porte et se trouva en face de son protecteur, qui l'attendait debout, les bras croisés.

— Oh! monsieur, monsieur! dit-il très ému.

Et, respectueux, une main sur son cœur, le bonheur dans les yeux, il s'avança.

M. Lagarde était, lui aussi, visiblement ému ; il y avait des larmes sous ses paupières et il enveloppait Jean Loup d'un regard où éclatait une tendresse indicible.

— Mon ami, prononça-t-il d'une voie troublée.

Il prit dans ses mains la tête de son protégé et la baisa au front. A son tour, Jean Loup l'embrassa sur les deux joues.

Ils s'assirent sur un canapé, M. Lagarde tenant la main du jeune homme.

— Jean, dit le protecteur après un assez long silence, je suis content de vous ; vous avez répondu comme je le désirais à ce que j'espérais de vous et, je suis heureux de le reconnaître, je vous ai toujours trouvé digne de l'intérêt que vous m'avez inspiré quand, abandonné, déshérité de tout, misérable, vous viviez dans les bois à l'état sauvage.

— Pouvais-je faire moins, monsieur, pour prouver ma reconnaissance à celui qui m'a tiré de mon abjection ? Ah ! c'est plus, bien plus encore que j'aurais voulu faire !

— On ne peut pas demander à l'homme des choses au-dessus des forces humaines. Vous avez travaillé, étudié, vous donnant toute la peine qu'il fallait, et vous avez appris. Sans doute il manque encore quelque chose à votre éducation et beaucoup à votre instruction ; mais vous acquerrez cela peu à peu, successivement. Devant vous l'horizon s'est agrandi ; vous avez l'avenir !

Jean, vous vous êtes dépouillé de votre enveloppe sauvage, poursuivit M. Lagarde, le caressant du regard ; de Jean Loup, il ne reste rien que les bons et nobles sentiments qui ont toujours existé en lui ; enfin, mon ami, vous êtes devenu ce que je voulais que vous fussiez : un homme !... Ah ! croyez-le et ne l'oubliez jamais, voilà la première et la meilleure récompense de ce que j'ai eu le bonheur de faire pour vous.

Jean s'inclina et colla ses lèvres sur la main de son bienfaiteur.

— Vous m'aimez bien, n'est-ce pas, mon ami ? dit M. Lagarde.

Jean se redressa, les yeux illuminés, le front irradié.

— Oh ! oui, je vous aime, répondit-il, je vous aime comme Mlle Henriette aime sa mère !

M. Lagarde eut un sourire d'ineffable bonté.

Après un moment de silence, il reprit :

— Jean, dans trois jours, vous allez quitter Épinal.

Le jeune homme fit un mouvement de surprise.

— Je vous emmène à Paris.

— A Paris ! exclama Jean.

— Oui. Pour des raisons qu'il ne vous est pas utile de connaître, il faut que vous veniez demeurer à Paris, près de moi. Je sais que vous avez de l'affection pour M. Popinot, votre précepteur, il vous suivra. Pendant quelque temps encore, votre existence restera à peu près la même ; vous continuerez à travailler, à vous instruire ; comme ici vous aurez des maîtres qui compléteront autant que possible, et avec le même dévouement, la tâche des premiers.

Le visage du jeune homme s'était subitement attristé et il regardait M. Lagarde d'un air inquiet.

— Jean, je devine votre pensée : vous vous demandez si M[lle] Henriette et sa mère vont aussi aller à Paris. Non, mon ami, cela n'est pas possible. Forcément, vous devez être séparé d'Henriette.

Le pauvre Jean laissa échapper un soupir et baissa la tête.

— Vous le savez, mon ami, poursuivit M. Largarde, c'est à ma prière, par dévouement et par reconnaissance, que M[lle] Henriette et sa mère sont venues s'installer ici près de vous, afin d'encourager vos premiers efforts et de vous rendre le travail et l'étude moins pénibles.

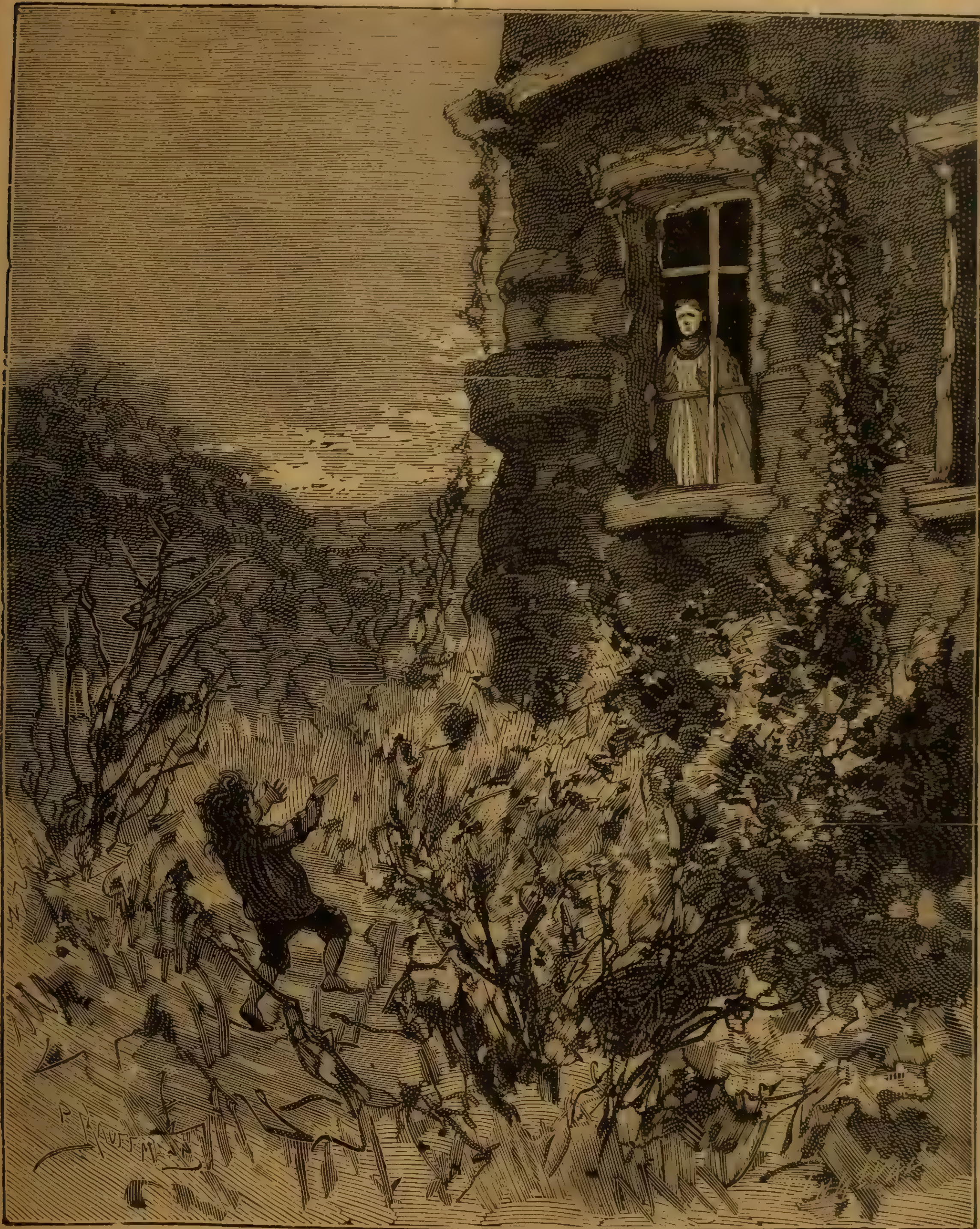
M[lle] Henriette vous doit la vie ; vous lui devez beaucoup aussi ; c'est grâce à son influence de fée bienfaisante qu'un changement si rapide s'est opéré en vous ; votre transformation est son œuvre ; sans que vous vous en doutiez, elle a fait plus pour vous que vos professeurs. Ceux-ci ont développé votre intelligence, cultivé votre esprit ; Henriette a vaincu votre sauvagerie, assoupli votre volonté, ouvert votre cœur et votre âme. Ce que je lui avais demandé de faire pour vous, elle l'a fait. Sa tâche est terminée.

Allons, ne baissez pas ainsi la tête, regardez-moi. Bien ! Il y a des larmes dans vos yeux. Pourquoi pleurer ? Ah ! cela vous coûte beaucoup de vous éloigner de M[lle] Henriette !... Voyons, est-ce que je ne serai pas près de vous, moi, que vous aimez comme Henriette aime sa mère ?

Enfant ! grand enfant ! Tâchez donc de comprendre qu'il y dans la vie des choses nécessaires. Vous l'aimez, vous vous êtes habitué à la voir chaque jour, et il vous semble que vous éloigner d'elle, c'est la perdre pour toujours. Non, mon ami, non. Rassurez-vous donc : quand le moment sera venu, vous la reverrez.

En changeant votre existence et le cours de votre destinée, j'ai juré que vous auriez tout le bonheur qu'il est en mon pouvoir de vous donner. Je sais que sans Henriette vous ne pouvez être heureux ; eh bien, Henriette sera la compagne de votre vie, votre femme !

Voulez-vous une joie, un premier bonheur ? Écoutez ce que je vais



... Je sortis de mon abri et je me mis à sauter dans l'herbe, en me rapprochant de la fenêtre (page 710).

vous dire... Mais déjà, peut-être, vous l'avez senti, deviné : Henriette vous aime! Maintenant, dites, cette séparation nécessaire est-elle si cruelle? N'aurez-vous pas, avec l'espoir au cœur, la patience d'attendre?

— Oh! mon bienfaiteur, mon ami, mon père! s'écria le jeune homme avec un accent intraduisible.

Et, comme un enfant qui, après avoir été grondé, demande une caresse, il laissa tomber doucement sa tête sur l'épaule de M. Lagarde.

Celui-ci l'entoura de ses bras et le serra fortement contre sa poitrine. Il pouvait à peine contenir son émotion.

Pendant un instant ils restèrent silencieux, puis M. Lagarde reprit :

— Jean, jusqu'à ce jour, je ne vous ai adressé aucune question sur votre jeune âge, je ne vous ai point demandé quels souvenirs vous avez pu garder de votre enfance ; aujourd'hui, vous me feriez grand plaisir en me disant tout ce qui est resté dans votre mémoire. Je sais déjà bien des choses de votre existence passée ; mais je serai heureux de vous entendre parler de vos plus anciens souvenirs surtout.

— Tout cela est bien vague, bien confus dans ma mémoire.

— N'importe, dites toujours.

Le jeune homme resta un instant recueilli, réfléchissant, et commença ainsi :

— Du plus loin que je me souvienne, je suis déjà dans un bois. A peine vêtu, les pieds nus et rien sur la tête, je cours dans les taillis. J'ai pour compagne, pour unique amie une chèvre blanche ; cette bête est ma nourrice et a été tant qu'elle a vécu ma seule, mon unique affection. Quand j'ai faim et soif et que je ne trouve rien à manger, rien à boire, je me mets à genoux sous la chèvre et je la tette. Ah ! nous nous aimions bien tous les deux ! Je la suivais partout.

Quand elle s'éloignait de moi, en broutant l'herbe, et que, tout à coup, je ne la voyais plus, je poussais un cri. Aussitôt un bêlement me répondait. Je me mettais à courir du côté où se trouvait ma chèvre et bientôt je la voyais reparaître, accourant vers moi. Alors elle me caressait ; je lui passais mes bras autour du cou et je l'embrassais.

La nuit, l'été, nous dormions tous les deux sur la mousse, au pied d'un arbre, ou au milieu de grandes herbes contre un buisson. Je la tenais par le cou, elle me tenait entre ses pattes, et nous reposions ainsi serrés l'un contre l'autre.

Nous avions une cabane dans le bois, une sorte de grotte dans laquelle on avait jeté une litière de paille ; c'est là que nous nous réfugiions l'été quand il pleuvait ou que les nuits étaient fraîches, et l'hiver pour nous garantir du froid, du vent et de la neige.

Un matin, en me réveillant, je vis ma chèvre étendue sur le flanc, les pattes allongées, sans mouvement. Elle ne dressa point sa tête comme d'habitude pour me regarder et me caresser. Je me levai, elle ne bougea pas. Je poussai le cri qu'elle connaissait si bien et entendait de si loin ; mais j'attendis vainement qu'un bêlement me répondît. Je la pris dans mes bras et je me mis à l'embrasser en me roulant sur son corps.

Toujours sans mouvement, raide et froide. Alors je jetai des cris

perçants, je pleurai, je sanglotai. Je ne savais pas encore ce que c'était que la mort.

A la fin, je me recouchai près de la chèvre, et, pleurant, gémissant, la secouant, l'embrassant, je restai près d'elle toute la journée et toute la nuit. J'avais grand'faim. J'avais bien essayé de téter, mais la chèvre morte n'avait plus de lait. Le jour venu, je me décidai à quitter la chèvre pour aller chercher ma nourriture à un endroit où je trouvais toujours un morceau de pain, une ou deux pommes de terre cuites sous la cendre, et quelquefois, rarement, un os avec un peu de viande autour.

L'endroit où l'on mettait ce qu'on me donnait à manger n'était pas éloigné d'une grande maison noire et silencieuse, dont je n'approchais qu'avec crainte, car il y avait là un homme qui me faisait une peur affreuse. Et pourtant il ne cherchait pas à me faire du mal. D'ailleurs, il ne m'adressait jamais la parole. Je ne me rappelle pas avoir entendu sortir de sa bouche autre chose qu'une espèce de grognement semblable à ceux qui, depuis, ont souvent frappé mes oreilles dans la forêt de Mareille.

Je venais de m'emparer d'un morceau de pain dur et d'un os à ronger, lorsque je vis l'homme sortir de la maison. La peur me saisit et je me sauvai de toute la vitesse de mes jambes.

L'homme me suivit. Quand je le vis s'approcher du buisson derrière lequel je m'étais réfugié, près de la chèvre, je m'enfuis de nouveau, plus effrayé encore, et j'allai me cacher au plus épais du taillis, sans perdre de vue, toutefois, mon croquemitaine.

Ce n'était pas à moi qu'il en voulait, c'est la chèvre qu'il cherchait. Il la chargea sur ses épaules et l'emporta. De loin, je le vis creuser un trou dans la terre ; il y jeta ma pauvre chèvre et la recouvrit avec la terre enlevée. Sa besogne finie, il s'éloigna et rentra dans la maison. Aussitôt je sortis de ma cachette et je vins m'asseoir en pleurant sur le trou comblé. J'avais compris : c'était fini, je ne reverrais plus ma chèvre blanche.

Je me trouvai bien seul et je fus longtemps à m'habituer à mon isolement. La chèvre me manquait.

Depuis longtemps déjà je cherchais moi-même ma nourriture dans le bois ; je devins peu à peu habile à la trouver. D'instinct, je distinguais les fruits bons à manger de ceux auxquels il ne fallait pas toucher. J'étais friand de fraises, de mûres, de framboises. En mordant à toutes les herbes, j'en découvris une dont je me faisais souvent un régal ; je l'ai retrouvée depuis dans la prairie de Mareille : c'est le salsifis des prés.

J'appris à grimper sur les arbres, afin de pouvoir manger la cerise rouge ou noire et les pommes et les poires vertes.

Tant que je trouvais ainsi ma nourriture, je dédaignais celle qu'on me donnait; aussi étais-je souvent des semaines entières sans aller à l'endroit où était déposé le morceau de pain.

Un jour, l'eau étant basse, je tombai dans une pièce d'eau en buvant. J'allai jusqu'au fond, la tête en avant.

Revenu à la surface, je me débattis, en agitant mes jambes et mes bras, et je m'aperçus qu'au lieu d'enfoncer encore, je me soutenais sur l'eau; je continuai à m'agiter et je parvins à gagner le bord et à sortir de l'eau.

Je savais nager sans avoir appris.

Il en est ainsi de tous les animaux qui n'ont que l'instinct de la conservation. La peur, le raisonnement, l'idée qu'on va périr, paralysent. Sans doute, si j'eusse eu conscience du danger que je courais, je me serais noyé.

L'espace dans lequel je vivais, entouré de murs élevés au delà desquels je ne voyais rien que le ciel s'abaissant pour prendre la forme d'un dôme immense, était pour moi la terre entière. Je ne pensais point que d'autres choses pouvaient exister derrière ces murs dont souvent, cependant, mes yeux d'enfant mesuraient la hauteur. J'aurais pu sans trop de peine les escalader; mais je ne le faisais pas. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Une crainte sans doute me retenait. D'ailleurs, j'avais tout l'espace que je pouvais désirer, et je me plaisais sous les hautes futaies et dans les massifs sombres des taillis.

Les choses que j'avais sous les yeux, les animaux qui couraient sur terre, ceux que je voyais dans les arbres, les insectes, les fleurs, les oiseaux dont j'écoutais les chants, tout cela, avec moi et l'homme dont j'apercevais de temps à autre la vilaine figure, était le monde, l'univers.

La nuit succédait au jour, le soleil disparaissait, la lune se montrait, les étoiles scintillaient, tout se taisait autour de moi; que m'importait? La pluie, la neige ou la grêle tombait : j'acceptais tout, sans songer seulement qu'il y avait à cela une cause.

Le jour, je courais, m'amusant de tout, mangeant n'importe quoi; la nuit, je dormais. Je vivais absolument comme les bêtes, ne me doutant pas qu'il y avait entre elles et moi une autre différence que celle de la force physique.

Un large terrain non boisé, couvert partout de hautes herbes, séparait le bois, mon domaine, du grand bâtiment noir, duquel je ne m'approchais qu'avec crainte et toujours avec circonspection, en me cachant le mieux que je pouvais.

Pourquoi cet énorme amas de pierres?

Assurément je ne remarquais point le travail de construction et moins encore les détails d'architecture. Une maison! Je ne comprenais pas que ce fût une chose nécessaire. Sans doute, je m'en serais approché plus souvent, ne fût-ce que par curiosité, si j'avais eu moins peur de l'homme, et peut-être même y serais-je entré par un des trous noirs qui s'étaient faits, probablement, par des écroulements.

Un jour, c'était peu de temps après la mort de la chèvre, je fus surpris dans le terrain par une pluie battante; je me fourrai sous des ronces où je me blottis. N'ayant rien de mieux à faire, je me mis à regarder le bâtiment, principalement du côté où il y avait trois grandes fenêtres avec des vitres; les autres fenêtres n'étaient plus que des trous carrés, sans croisées, ouverts à tous les vents. Je n'avais jamais vu la maison aussi bien; j'examinais, cela m'intéressait.

Soudain, à une des fenêtres, derrière une vitre, je vis apparaître une figure.

M. Lagarde eut un haut-le-corps et laissa échapper une exclamation qui coupa la parole au conteur.

— Ce n'est rien, Jean, dit M. Lagarde d'une voix vibrante; continuez, mon ami, ce que vous me racontez m'intéresse d'une façon extraordinaire.

XX

SUITE DU RÉCIT DE JEAN LOUP

Après un court silence, le jeune homme reprit :

— C'était une figure longue et maigre, qui me parut blanche comme cette fleur sphérique qu'on appelle boule-de-neige. La tête était couverte de longs cheveux dénoués, qui tombaient sur les épaules.

Je ne me rappelle plus quelle fut alors mon impression, quelles sensations j'éprouvai; mais je me souviens que mon cœur battait violemment, que je tremblais comme si j'avais eu froid et que, loin d'être effrayé, j'aurais voulu pouvoir m'élancer d'un bond vers l'apparition.

Qu'était-ce que cette figure? Rien ne me l'expliquait.

Au bout d'un instant, cependant, je finis par comprendre que j'avais, en face de moi, un être de même nature que la mienne. J'ai su plus tard, après en avoir vu d'autres, que c'était une femme.

Elle restait à la fenêtre, immobile, tantôt regardant en haut, le ciel; tantôt regardant en bas, la terre. Je ne la quittais plus des yeux. Oh! non, je n'étais pas effrayé; j'aurais voulu être près d'elle, au contraire, je sentais renaître en moi une affection semblable à celle que j'avais eue pour ma chèvre; il me semblait que j'aurais eu du bonheur à la presser dans mes bras et à l'embrasser comme j'embrassais la chèvre blanche.

M. Lagarde soupira et essuya furtivement deux larmes.

— La pluie cessa de tomber, continua Jean; je sortis de mon abri et je mis à sauter dans l'herbe, en me rapprochant de la fenêtre sur laquelle j'avais toujours les yeux. Loin de me cacher, je voulais être vu.

— Eh bien? interrogea avidement M. Lagarde.

— Elle me vit.

— Ah!

— Je le compris en voyant ses bras s'agiter, à ses mouvements de tête. Évidemment, elle me faisait des signes, avait l'air de m'appeler. Tout à coup je la vis se debattre comme dans une lutte; alors je crus apercevoir une autre figure, puis je ne vis plus rien Aussitôt mon cœur se serra, et, sans savoir pourquoi, je me mis à pleurer.

Je restai encore longtemps à la place où je me trouvais; mais la figure blanche ne reparut pas à la fenêtre. Je rentrai dans le bois, tristement.

— Et depuis, l'avez-vous revue?

— Le lendemain et encore le jour suivant.

— Et après, plus?

— Plus. On avait bouché la fenêtre et une autre avec des planches.

— C'est odieux! Ah! mon pauvre Jean!

— Il me sembla que j'avais perdu une seconde fois mon amie la chèvre.

— Jean, la pâle figure de cette femme est-elle restée dans votre mémoire?

— Oui, car je l'ai revue bien souvent dans mes rêves.

— Après tant d'années écoulées, si elle vous apparaissait de nouveau, la reconnaîtriez-vous?

— Je ne sais pas, mais je crois bien que oui.

— Continuez, mon ami, continuez.

— Je vous raconte ce dont je me souviens, les choses qui ont pro-

duit sur moi une impression, qui m'ont frappé, mais sans ordre, ne pouvant dire si ceci s'est passé avant ou après cela.

— Ce sont vos souvenirs, Jean; qu'importe dans quel ordre vous les présentez!

— Pendant un certain temps encore, mon existence resta la même; mais la liberté me fut brusquement ravie. On avait jugé, sans doute, qu'il y avait du danger à me laisser vivre dans le bois en sauvage.

Une nuit, pendant mon sommeil, l'homme vint me prendre. Je m réveillai en sursaut entre ses bras; il m'emportait. Vainement j'essayai de me défendre. Je fus jeté dans un endroit sombre, fermé de tous les côtés, lequel devait être une cave dont la voûte s'était effondrée.

Quel âge avais-je alors? Je ne saurais le dire. Combien de temps suis-je resté enfermé dans cette prison? Je l'ignore également.

Ici, il y a une lacune dans mes souvenirs. Plus rien ne me frappe, ne m'impressionne, ne m'émeut. Pendant tout le temps de mon emprisonnement, j'ai plus que jamais vécu comme une bête.

Enfin, on me sortit de mon espèce de tombeau; on me fit monter dans une voiture en compagnie de l'homme que je connaissais et de deux autres qui m'étaient inconnus. Nous voyageâmes toute la nuit. Au jour, nous nous arrêtâmes et les hommes causèrent un instant avec un autre homme et une femme, qui se trouvaient là.

Nous étions sur une route, au milieu d'un bois. Je me souviens de cela comme si c'était d'hier, tant fut grande la joie que j'éprouvai de revoir des arbres, de la verdure, d'entendre chanter les oiseaux.

Enfin, la conversation terminée, je fus transporté de la voiture qui m'avait amené dans une autre.

J'ai compris depuis qu'on m'avait livré, vendu pour une somme d'argent.

L'homme et la femme m'emmenèrent, paraissant très satisfaits de m'avoir; ils m'examinaient curieusement, comme un phénomène, me palpaient, passaient leurs mains dans mes cheveux : je crois même qu'ils me firent, ce jour-là, quelques caresses.

Arrivé chez eux, c'est-à-dire à leur maison roulante, une grande boîte très longue, fixée sur quatre roues, je fus enfermé dans une espèce de cabine à peine éclairée où il m'était impossible de me tenir debout. Mais ce n'était qu'une prison provisoire, car au bout de quelques jours on me mit dans une cage de fer, éclairée par un peu de jour venant d'en haut, à travers un petit grillage carré, large comme la main. J'avais avec moi un paquet de paille sur lequel je pouvais me coucher et dormir. On ne m'adressait jamais la parole. J'obéissais passivement, craintivement

à des signes, à des regards de mon maître, qui avait toujours un fouet à la main, prêt à me frapper.

Je n'entre pas ici dans des détails inutiles, puisque vous savez que j'appartenais à des saltimbanques, qui me faisaient voir dans leur baraque comme un jeune sauvage venant de je ne sais quelle contrée inconnue.

On me passait ma nourriture à travers les barreaux de la cage; sous ce rapport je n'ai pas eu à me plaindre : on me donnait toujours plus que je ne pouvais manger. On ne me faisait sortir de ma cage que lorsque je devais paraître devant le public. Alors on me revêtait d'un costume bizarre fait d'un assemblage de plumes de toutes les couleurs. Parfois, pour changer, on me couvrait la tête d'une espèce de toque, coupée dans une peau de bête et également ornée de plumes rouges, bleues, jaunes, vertes.

Je ne vous dirai pas quels furent mes étonnements quand, au commencement, je vis devant moi une foule remuante, bruyante, qui me dévorait des yeux; je ne vous dirai pas non plus mes essais de résistance, chaque fois répétés, pour ne pas remplir mon rôle, mes révoltes intérieures, mes colères sourdes, mes sanglots retenus, mes larmes refoulées, mon écœurement, mon dégoût.

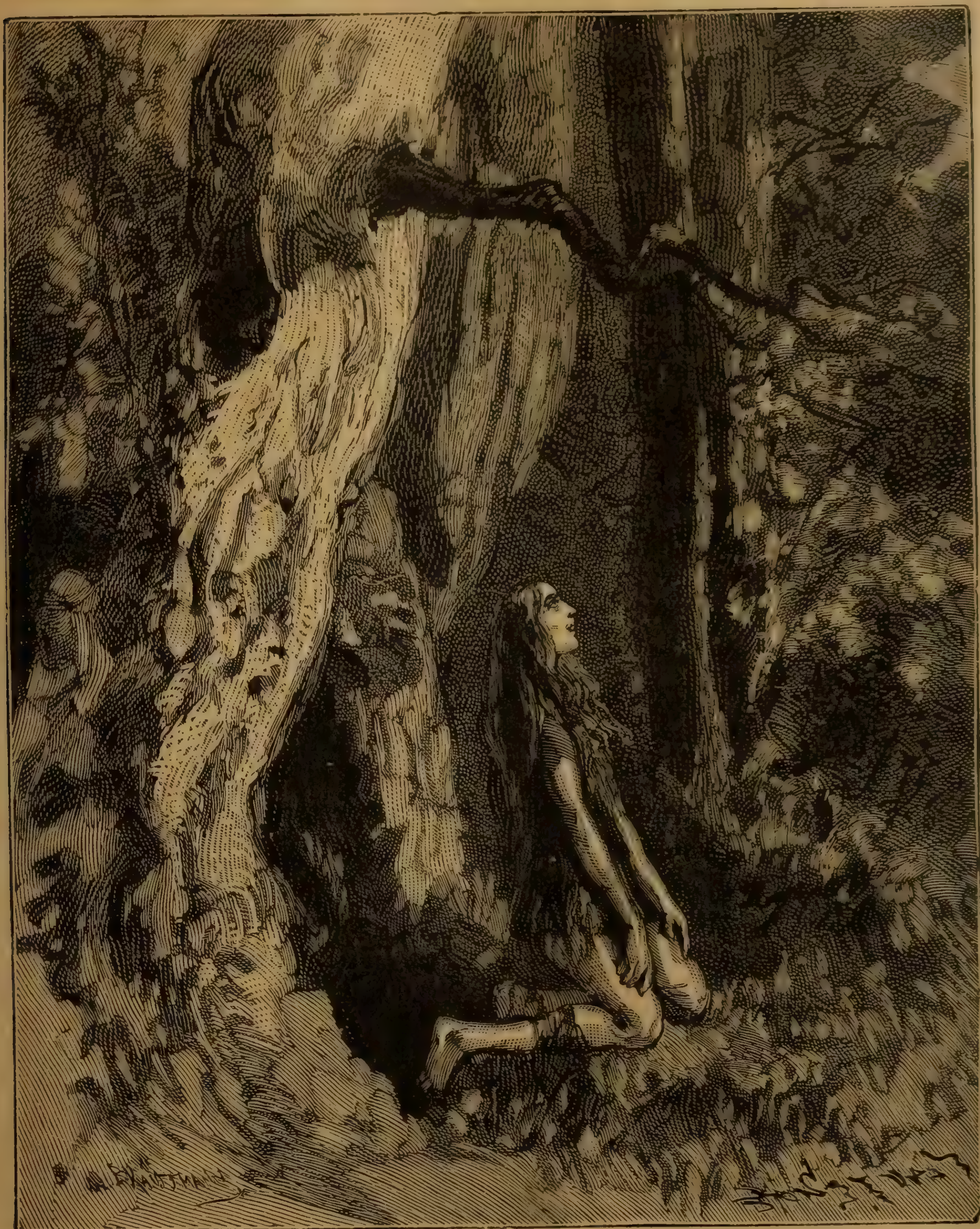
Mais mon maître, qui ne se gênait pas pour me rouer de coups, avait sur moi la puissance du dompteur sur ses animaux : je tremblais sous son regard et, esclave dont on avait broyé la volonté, j'obéissais. Quel martyre! Souffrances sans nom! Car, hélas! j'avais conscience de mon humiliation, de ma dégradation, de ma honte!

Devant ce public qui battait des mains, qui riait à se tordre, il me fallait manger de la viande saignante, et, chose plus horrible encore, de jeunes lapins et des oiseaux vivants que j'écorchais et plumais avec mes dents. Quand, pris de dégoût, je ne voulais pas faire ce qu'on m'ordonnait, mon maître m'enfonçait dans la chair une aiguille fixée à l'extrémité d'une baguette qu'il avait à la main. Alors je poussais un cri de véritable sauvage, et la douleur me faisait faire des grimaces devant lesquelles les éclats de rire des spectateurs redoublaient.

Mais c'est assez vous parler de ces choses douloureuses, dont maintenant encore le souvenir me fait frissonner.

J'étais devenu, en dépit de tout, grand et fort et, depuis longtemps déjà, je n'avais plus qu'une seule pensée, m'échapper des mains de mes tyrans, reprendre ma liberté. La chose était difficile, car, lorsque je n'étais pas enfermé dans ma cage, on avait constamment l'œil sur moi.

Une nuit, après une représentation pendant laquelle la terrible aiguille m'avait piqué quatre ou cinq fois, je m'aperçus, ô bonheur! que,



Je me mis à genoux et regardai le ciel avec un vif sentiment de reconnaissance (page 714).

par oubli ou maladresse, on n'avait pas fermé à clef la porte de ma prison; je n'eus qu'à la pousser pour l'ouvrir. J'étais seul dans la voiture. La troupe, il est vrai, n'était pas loin. Réunis sous la tente, les saltimbanques faisaient bombance. Sans doute, les recettes de la journée avaient été excellentes. J'entendais des bruits de vaisselle, des éclats de voix, des chants, des rires. Et j'étais seul, hors de ma prison! Oh! comme mon cœur battait! Le moment de prendre la fuite était enfin venu.

Certes, l'occasion était trop belle pour que je la laissasse échapper. Je traversai les deux compartiments de la voiture faisant suite à celui que la cage occupait dans le fond, et je vis le beau ciel constellé d'étoiles. La lune éclairait les alentours. Je jetai de tous les côtés des regards rapides. Pas un homme, pas même le gros chien, un de mes gardiens, qui aurait pu donner l'alerte et faire accourir mes tyrans. L'animal était sans doute auprès de ses maîtres, en train de dévorer, sous la table, les reliefs du festin.

Les cris joyeux, les chants continuaient. Je compris cependant que je ne devais pas perdre une minute. Je sautai en bas de la voiture et je filai à toute vitesse.

Bientôt une route se trouva devant moi, je la suivis. Où allais-je? Je l'ignorais. Mais qu'importe? J'étais libre, libre!...

Ah! comme je respirais avec ivresse! Comme cela me faisait du bien de boire en courant, en bondissant, l'air frais et embaumé de la plus belle de mes nuits! Je courus ainsi sans m'arrêter, sans éprouver la moindre fatigue jusqu'au moment où parurent les premières lueurs du jour.

Je fis halte. La ligne blanche de la route était devant moi; à droite, des champs, des prairies; à gauche, je vis un bois. Aussitôt, tous les instincts de mon enfance se réveillèrent en moi et je poussai un cri de joie, un cri de délivrance! En moins de dix minutes je fus dans la forêt, et je m'y enfonçai, cherchant de préférence les plus épais fourrés. Je retrouvai ces lianes dentelées, les ronces qui m'étaient si chères autrefois. Je rencontrai un ruisseau dans lequel je me jetai pour me désaltérer. Un peu plus loin, je m'arrêtai dans un endroit sombre, sauvage; je me roulai sur l'herbe et la mousse en pleurant de joie, puis je m'endormis.

Quand je me réveillai, le soleil avait déjà fait les deux tiers de sa course. Je ne savais pas prier, je n'avais aucune idée de la divinité, et cependant je me mis à genoux et regardai le ciel avec un vif sentiment de reconnaissance. Je sentis que j'avais faim. Mais trouver ma nourriture dans le bois n'était pas d'une extrême difficulté : je me souvins de mes jeunes années, et vous savez comment j'ai trouvé les moyens de vivre dans la forêt de Mareille.

Je restai dans mon bois pendant je ne sais combien de jours, ne m'éloignant guère des fourrés, tremblant au moindre bruit, tellement je redoutais de retomber entre les mains des saltimbanques. Homme sauvage, ne sachant rien, ne connaissant rien, j'avais peur de tous les hommes; l'homme était pour moi le pire des ennemis. Quand je voyais les chevreuils, les sangliers, les loups eux-mêmes s'enfuir à mon approche,

je pensais à cet autre animal, pareil à moi, qui, seul, m'avait fait du mal.

Enfin, je devins moins craintif et je me mis à explorer le bois. Sans doute je ne le trouvai pas assez grand, car je le quittai pour me réfugier dans un autre, dont je m'éloignai bientôt également et probablement pour la même cause. Je fus ainsi errant, ne me fixant sérieusement nulle part, pendant tout le reste de l'été et l'hiver suivant. Je me souviens que c'est au commencement de la belle saison que j'arrivai ainsi, de bois en bois, dans ceux de Mareille.

Vous savez, monsieur, comment je fus pris un jour par les chasseurs, et comment la bonne Catherine et Jacques Grandin, devenu depuis l'ami de Jean Loup, m'ont rendu la liberté.

Rentré dans le bois, ma première pensée fut de fuir pour toujours un endroit où j'avais tout à redouter. Mais il y avait à Mareille trois personnes qui, loin de me maltraiter, m'avaient au contraire témoigné de l'affection; je me rappelais le regard doux, affectueux du vieillard, sa bonté; le jeune garçon m'avait pris la main, et le son de sa voix avait pénétré jusqu'à mon cœur; j'avais vu pleurer la femme qui me rappelait la figure blanche aperçue à la fenêtre.

Tous les hommes n'étaient donc pas méchants? Il y en avait donc de bons?

A cause de la bonne Catherine, de Jacques Grandin et de Jacques Vaillant, je restai dans la forêt, sentant bien que j'avais en eux des amis qui, au besoin, me protégeraient et me défendraient. D'ailleurs nul ne cherchant plus à m'inquiéter, je ne tardai pas à comprendre que je n'avais plus à avoir aucune crainte.

Savoir que les hommes n'étaient pas tous méchants, qu'il y en avait de bons, avait été pour moi une découverte dont je devais subir peu à peu l'heureuse influence. En effet, je devins moins farouche et perdis beaucoup de ma sauvagerie.

Cela m'amena à faire successivement d'autres découvertes qui m'impressionnèrent vivement et m'émurent souvent jusqu'à me faire venir des larmes.

Il en était ainsi chaque fois que je voyais une mère embrasser son enfant. Je ne m'expliquais pas bien quelles attaches puissantes il y avait entre ces deux êtres; mais je comprenais que l'enfant appartenait à sa mère, était son bien, sa joie, et je devinais le sentiment de la maternité; d'ailleurs, n'avais-je pas vu, souvent, des petits dans des nids, auxquels d'autres oiseaux apportaient à manger? Cela me faisait comprendre vaguement les mystères de la génération.

D'autres fois, je voyais passer dans les sentiers de la forêt un jeune

couple, les mains unies, ou bien l'un contre l'autre, les bras autour du corps, se serrant; mais toujours se parlant doucement, se regardant, se souriant, s'embrassant. Cela encore, je le comparais aux caresses que les oiseaux se donnaient sous mes yeux. Alors il se faisait en moi comme une clarté, et, sans que je puisse rien définir, bien des choses m'étaient confusément révélées.

Je sentais que dans la nature tout s'aimait; je comprenais l'affection entre eux des êtres semblables; j'avais la compréhension vague de l'amour, et, avant de le connaître, j'en devinais les ivresses.

C'est ainsi que mon cœur s'est vite ouvert à l'amitié et que l'amour naquit si facilement en moi lorsque, sur la Bosse-Grise, je tins M[lle] Henriette sur ma poitrine, serrée dans mes bras.

Mais, avant cela, que de soupirs poussés, que de larmes versées sans savoir pourquoi! Que de rêves commencés, repris chaque jour et jamais achevés!

Quand j'avais vu des mères embrasser leurs enfants ou rencontré par hasard deux amoureux, je me sentais remué dans tout mon être, et des sanglots me montaient à la gorge. Je m'enfuyais et allais me cacher dans mes pierres, sur mon lit de feuilles sèches. Et là, seul, dans le silence et l'obscurité, je me mettais à rêver.

C'est alors, monsieur, que j'évoquais les souvenirs de mon enfance, faisant des efforts pour me rappeler tout; c'est alors que je revoyais la pâle figure de femme qui m'était apparue à la fenêtre. Oh! ce souvenir! Toujours, toujours, il faisait battre mon cœur; il versait en moi je ne sais quoi de doux qui me faisait oublier mon abaissement, qui me sortait de mon néant. Pendant des années, ce souvenir a égayé, je puis même dire a embelli, a été le charme de ma triste et sombre solitude.

Je gardais aussi le souvenir de la bonne Catherine, mais jamais le souvenir récent ne me causa les émotions, les tressaillements que l'ancien souvenir me faisait éprouver.

Pourquoi étais-je ainsi? Pourquoi cette figure, à peine entrevue, était-elle constamment devant mes yeux? Pourquoi, quand j'ai oublié tant d'autres choses, ce souvenir est-il resté si vivant dans ma mémoire? Existait-il donc entre la femme au visage pâle et moi quelque lien mystérieux?

Ah! je peux vous dire cela, monsieur; quand j'eus compris que chaque enfant avait une mère, il se fit en moi une révélation subite, et, dans ma pensée, je m'écriai : C'était ma mère!

— Oh! fit M. Lagarde.

Et avec une émotion, un transport que rien ne semblait justifier, il

prit le jeune homme dans ses bras et le tint un instant serré contre son cœur, dont on aurait pu compter les battements.

Mais, redevenu bientôt maître de lui, il reprit avec calme :

— En vérité, mon ami, vous avez supposé que cette femme était votre mère ?

— Oui, monsieur ; et j'ai gardé cette idée, et je l'ai toujours là, dans ma pensée, plus persistante que jamais. Je suis venu au monde, j'ai été enfant... comme tous les enfants j'ai eu une mère... Eh bien, oui, monsieur, il y a en moi quelque chose qui me crie :

« Jean Loup, cette femme que tu n'as vue que trois fois, c'était ta mère ! »

Et si je ne me trompe pas, monsieur, tout petit on m'a séparé de ma mère ; pendant des années peut-être j'ai vécu près d'elle sans le savoir ; on m'a privé de sa tendresse, de ses baisers, et on a fait de moi ce que vous savez.

Oh ! c'est affreux, affreux !

— Monstrueux ! murmura monsieur Lagarde, s'efforçant de retenir ses larmes.

Jean Loup, lui, laissait couler les siennes.

Après un long silence, il reprit :

— Vous avez déjà fait beaucoup pour moi, monsieur, et pourtant je voudrais vous demander encore.

— Quoi ?

— Me rendrez-vous ma mère?

M. Lagarde sursauta et devint affreusement pâle.

— Oui, répondit-il avec un accent étrange, oui, si elle existe encore, je vous rendrai votre mère.

— C'était elle, n'est-ce pas ?

— Oui, Jean, c'était elle !

Le jeune homme bondit sur ses jambes, joignit les mains, et, les yeux levés vers le ciel, il s'écria :

— Oh ! ma mère, ma mère !

Puis se retournant vers M. Lagarde :

— Monsieur, dit-il d'une voix hésitante, et mon père?

M. Lagarde resta silencieux et baissa la tête.

Jean Loup eut un long soupir.

— Je comprends, dit-il tristement, baissant aussi la tête, mon père est mort !

M. Lagarde se redressa brusquement, saisit les mains de Jean Loup et, les serrant fiévreusement :

— Va, s'écria-t-il dans une sorte d'égarement, je ne sais pas si je te rendrai tout ce qu'on t'a pris ; mais je te donnerai assez pour te faire oublier tout ce que tu as souffert !

XXI

ESCARMOUCHE

Mme la baronne de Simaise et sa fille étaient au moment de leur départ.

M. Lagarde et son protégé, que nous continuerons pendant quelque temps encore à appeler Jean Loup, ou simplement Jean, attendaient dans le salon de lecture qui, nous le savons, séparait la chambre de l'un de celle de l'autre.

Debout devant une fenêtre ayant vue sur la cour, ils virent les domestiques descendre les malles, qu'ils chargeaient ensuite sur une voiture de louage, attelée de deux chevaux.

Malgré la promesse que son protecteur lui avait faite la veille, Jean Loup était triste. Sans doute, cette séparation était forcée, Jean le comprenait; mais il l'acceptait comme un cruel sacrifice. Il avait le cœur gros, le pauvre garçon, et, sans la présence de M. Lagarde, il aurait certainement laissé éclater sa douleur.

Un domestique vint les prévenir que Mme Sandras et sa fille étaient prêtes à monter en voiture.

— Bien, répondit M. Lagarde; dites à ces dames que nous descendons.

Puis, s'adressant à Jean Loup :

— Venez, mon ami, dit-il, venez. N'oubliez pas mes recommandations; soyez calme, pas de faiblesse.

En même temps qu'eux, sortant de l'autre corps de bâtiment, la baronne et Henriette parurent dans la cour. C'est là qu'on allait se dire adieu.

La mère et la fille étaient vêtues de noir, très simplement, et avaient

chacune un voile long et épais relevé sur le chapeau. La baronne tenait à la main un petit sac de voyage.

Les deux hommes, tête nue, s'avancèrent vers les dames, qui s'étaient arrêtées à quelques pas des marches de pierre du perron.

Mme de Simaise avait la figure fatiguée, les yeux gonflés, mais elle paraissait calme, résignée à souffrir encore. Henriette était pâle et toute tremblante; on pouvait voir sur ses joues des traces de larmes mal essuyées.

La baronne mit sa main gantée dans celle que lui tendit M. Lagarde.

— Au revoir, madame, dit celui-ci, au revoir et à bientôt, j'espère!

— Je ne cesserai pas de penser à vous, répondit Mme de Simaise.

Ils ne se dirent que cela; mais ils restèrent un instant en face l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, langage muet plus éloquent que la parole.

M. Lagarde se tourna ensuite vers Henriette, et lui dit simplement ces paroles, qu'elle seule pouvait comprendre :

— J'ai tenu et je tiendrai toutes mes promesses.

La jeune fille lui répondit par un regard plein d'une vive reconnaissance, puis fit un pas en avant, tendant son front.

Très ému, M. Lagarde l'embrassa.

Alors Jean Loup, qui s'était tenu un peu en arrière, s'approcha de la baronne.

— Madame, dit-il d'une voix vibrante d'émotion, j'ai le bonheur de savoir maintenant tout ce que vous et Mlle Henriette avez fait pour moi. Ah! je suis fier, je suis heureux d'avoir été l'objet d'un pareil dévouement. Quand je pense à ce que j'étais, quand j'établirai une comparaison entre l'homme sauvage et l'homme que je suis aujourd'hui, je me dirai toujours : Voilà leur ouvrage. Avec mes vifs remerciements, madame, recevez l'expression de ma profonde et ardente reconnaissance.

— Ce que nous avons fait pour vous, Jean, nous le devions, répondit la baronne : vous avez sauvé la vie à ma fille, mon ami, ni elle ni moi ne pouvons l'oublier. Jean, ajouta-t-elle, avec une sorte de surexcitation, embrassez-moi!

Le jeune homme eut un tressaillement de joie; cependant, il hésita un instant, retenu par un sentiment de respect. Mais la baronne avait ouvert ses bras; il s'y précipita en laissant échapper un sanglot.

Quand il s'approcha d'Henriette, il ne put que prononcer un mot : « Merci! » et les autres paroles restèrent dans sa gorge, étranglées. Alors, la poitrine oppressée, le cœur serré, mais les yeux rayonnants, il s'agenouilla et saisit une des mains de la jeune fille sur laquelle il colla ses lèvres frémissantes.

Henriette, muette aussi, ne put plus retenir ses larmes, elles jaillirent. Pour les cacher et pour cacher sans doute aussi la vive rougeur qui avait succédé à sa pâleur, elle baissa vivement son voile.

Jean Loup se releva et jeta un regard rapide sur son protecteur; M. Lagarde avait son doux sourire sur les lèvres.

— Les chevaux s'impatientent et le conducteur attend; partons, dit Mme de Simaise, échangeant un dernier regard avec M. Lagarde.

Elle et sa fille traversèrent la cour, franchirent le seuil de la porte et se jetèrent dans la voiture, dont, presque aussitôt, on entendit le roulement sur le pavé de la rue.

Jean Loup était resté à la même place, immobile comme une statue. M. Lagarde lui mit affectueusement la main sur l'épaule. Jean sursauta comme s'il venait d'être réveillé brusquement.

— Après-demain, lui dit M. Lagarde, nous partirons aussi.

Le jeune homme soupira.

— Il faut être fort, mon ami; ce sont là les petites épreuves de la vie.

Jean Loup sourit tristement et, regardant son protecteur :

— Êtes-vous content de moi? demanda-t-il.

— Oui. Vous avez su vaincre votre émotion, autant qu'il le fallait; vous êtes resté plus calme, plus maître de vous que je ne l'espérais; c'est bien, Jean, c'est bien! Vous n'avez rien dit et rien fait qui puisse faire soupçonner à Henriette mes projets qu'elle doit ignorer pendant quelque temps encore.

Vous commencez une existence nouvelle, mon ami; vous aurez d'autres luttes à soutenir; dans ces combats de la vie, ce n'est plus par la force physique que vous triompherez, mais par la force morale. Oui, Jean, je suis content de vous, car aujourd'hui vous avez été fort.

Il avait été fort, le pauvre Jean Loup; mais, quand son bienfaiteur l'eut quitté, il courut se cacher dans sa chambre pour pleurer comme un enfant.

. . . .

Le lendemain du retour de la baronne de Simaise à Vaucourt, son mari, qu'elle avait seulement salué la veille, sans lui adresser la parole, lui fit demander par un domestique de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien.

La baronne s'attendait à cette entrevue inévitable; elle fit répondre au baron qu'elle était prête à le recevoir dans sa chambre. Elle n'eut que le temps de calmer son agitation et de s'affermir encore dans sa résolution de tout refuser, quel que soit l'objet de la demande.



Baronne ! s'écria-t-il, n'entreprenez pas une nouvelle lutte avec moi, elle serait terrible (page 727).

Le baron parut, souriant, pimpant, dégagé, vêtu comme toujours très élégamment et à la dernière mode. Il s'inclina cérémonieusement devant sa femme qui, dédaignant de lui rendre son salut, lui fit seulement signe de s'asseoir.

— Ah! ah! fit-il, vous avez été bien étonnée, hier, en arrivant, de me trouver installé chez vous!

— En effet, monsieur, répondit-elle froidement.

— Vous ne vous attendiez guère à cette surprise; je n'ai pas la prétention de croire qu'elle vous a été agréable; mais n'importe, c'était une surprise. Vous avez fait ici des merveilles, madame la baronne, tout est superbe. Vaucourt, grâce à votre bon goût, est devenu un paradis. Recevez mes sincères félicitations.

Vos gens n'avaient pu ou n'avaient pas voulu me dire quand vous reviendriez; je ne vous demande point où vous êtes allée, cela ne me regarde pas. — Ayant absolument besoin de vous voir, de causer avec vous, je me suis installé ici de mon mieux, bien résolu à attendre votre retour, pendant tout l'été, s'il l'eût fallu. Vous m'avez fait la gracieuseté de revenir très vite, je vous en remercie.

A propos, Henriette a été charmante avec moi, un peu timide, un peu embarrassée, peut-être, mais affectueuse autant que je pouvais le désirer. Vous ne lui avez pas appris à détester son père, c'est bien. Les secrets des père et mère n'appartiennent pas à leurs enfants : j'étais certain de trouver Henriette, sur ce point, absolument ignorante.

Avez-vous eu depuis peu des nouvelles de Raoul? Il va bien; il a été élevé au grade d'officier. Il fera son chemin; cela doit vous faire plaisir, vous adorez vos enfants... Un homme, ça va tout seul, il sait toujours se tirer d'affaire. Hum, ce n'est pas comme une jeune fille; on a pour elle des inquiétudes continuelles; il faut la surveiller, la guider, s'occuper de son avenir...

Vous m'écoutez complaisamment, baronne, bien que vous soyez impatiente de connaître la cause de ma présence à Vaucourt. Eh bien, pour ne pas vous faire languir plus longtemps, je vous dis tout de suite que je suis ici au sujet d'Henriette.

La baronne tressaillit et se redressa brusquement.

— De ma fille! exclama-t-elle.

— De notre fille, si vous le voulez bien, répliqua le baron en appuyant sur les mots.

— Eh bien, monsieur, eh bien?

— Oh! c'est très simple : j'ai pensé que notre fille était en âge d'être mariée, et je lui ai trouvé un mari.

La baronne sentit comme un coup violent dans son cœur, et le rouge monta à son front. Mais elle voulait rester calme, elle se contint.

— En vérité, monsieur, vous m'étonnez, répondit-elle; toutefois, je m'empresse de vous dire que vous vous êtes donné une peine inutile. Je ne suis point disposée encore à marier ma fille; quand le moment sera venu, c'est sa mère, vous entendez bien, monsieur, c'est sa mère qui se chargera du soin de lui trouver un époux digne d'elle.

M. de Simaise fronça les sourcils.

— Baronne, répliqua-t-il, vous paraissez oublier complètement que les droits du père sont au moins égaux à ceux de la mère. Henriette ne peut pas se marier sans le consentement de son père.

— Oh! son père, vous l'êtes si peu!

— C'est votre faute; vous ne deviez pas quitter votre mari.

Les yeux de la baronne s'enflammèrent.

— Ne me rappelez pas les horribles choses du passé, monsieur, s'écria-t-elle avec force; non, ne me les rappelez pas!

— Soit, fit-il, laissons-les dormir. D'ailleurs, vous avez raison, tout ce que nous pourrions dire maintenant ne changerait pas un iota dans la situation que nous nous sommes faite. Je reviens à mon sujet : Il se présente pour Henriette un parti magnifique.

— Mais, monsieur, interrompit-elle, à quoi bon me parler de cela?

— Permettez, baronne, je tiens à vous édifier complètement.

Elle fit un mouvement d'impatience.

— Parti superbe! continua de Simaise : or, je veux ce mariage et vous semblez vouloir vous y opposer.

— D'une façon absolue, de toutes mes forces.

— Ce n'est pas votre dernier mot. Le mari que je veux donner à Henriette se nomme Pedro Castora.

— Je ne connais pas ce monsieur; Henriette et moi n'avons jamais entendu parler de lui.

— C'est possible. M. Pedro Castora est Brésilien : sa famille, illustre comme celles des Medina-Cœli, des Guatémala, des d'Arcos, des d'Albe, est originaire d'Espagne; Pedro est lui-même un gentilhomme des plus distingués, et, ce qui ne nuit en rien à toutes ses qualités, il est archimillionnaire.

— Qu'est-ce que tout cela me fait, à moi? Je marierai ma fille selon son cœur, jamais pour de l'argent.

— L'argent, madame, dont vous paraissez si dédaigneuse, ne saurait gêner en rien les choses du cœur. J'ajoute que je connais M. Pedro Castora depuis longtemps déjà et qu'il est mon ami.

— Ah!... mauvaise recommandation!

— A la bonne heure, fit de Simaise en saluant; vous ne déguisez pas votre pensée, madame la baronne. J'ajoute encore que Pedro Castora est épris d'Henriette.

La baronne laissa échapper une exclamation et répliqua avec ironie :

— En vérité, c'est très drôle! Cet homme est épris de ma fille qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vue, dont probablement il n'a jamais entendu parler que par vous!

— Vous vous trompez, baronne; Pedro Castora connaît Henriette, dont il a vu chez moi le portrait très ressemblant.

Nouvelle exclamation de Mme de Simaise.

— Ainsi, fit-elle sur le même ton ironique, c'est en regardant une photographie plus ou moins bien réussie, que votre M. Pedro Castora a senti naître en lui une si violente passion pour ma fille?

— Parfaitement.

— En vérité, cela devient grotesque, et je rirais, oui, je rirais de bon cœur si je pouvais encore m'égayer. Mais brisons là, monsieur. Si vous n'aviez que cela à me dire, vous auriez fait aussi bien de ne pas vous déranger.

— Ne perdez pas de vue, madame, que je veux ce mariage.

— Et moi je le repousse, car il est impossible!

— Pourquoi impossible?

— Je vous ai déjà dit mes raisons : je désire garder ma fille près de moi le plus longtemps possible; quand je me déciderai à la marier, c'est que j'aurai trouvé l'homme à qui je pourrai confier sans crainte le soin de la rendre heureuse; et cet homme, Henriette l'aimera, car je n'admets pas le mariage sans l'affection réciproque, sans l'amour, sans l'amour vrai. J'ai été indignement trompée, moi; ma fille ne le sera pas, je vous le jure! Je veille sur elle et je saurai la défendre contre vous qui voudriez la livrer à un de vos amis comme condition, — une voix me le crie, — de quelque marché honteux.

M. de Simaise blémit et se mordit les lèvres. Mais, prêt à s'emporter, il eut la force d'être maître de lui.

— Je ne tenterai pas de changer l'opinion peu flatteuse que vous avez de moi, répondit-il, car je sais que je ne réussirais point; mais je vous prie de croire que je veux autant que vous le bonheur d'Henriette. Je désire, moi aussi, qu'elle se marie selon son cœur; quand elle connaîtra M. Pedro Castora, elle l'aimera.

Un sourire singulier glissa sur les lèvres de la baronne.

— Je ne crois pas cela, répliqua-t-elle ; d'ailleurs, Henriette ne verra jamais ce monsieur.

— Vous vous trompez, baronne : dès hier, aussitôt après votre arrivée, j'ai écrit à M. Pedro Castora ; il recevra ma lettre aujourd'hui, et demain, avant la nuit, sûrement il sera ici.

— Quoi ! s'écria la baronne indignée, vous avez fait cela sans me prévenir, sans mon autorisation ?

— Je l'ai fait. Il m'a semblé que j'avais le droit, sans votre permission, d'inviter un de mes amis à venir passer quelques jours avec moi, chez ma femme.

— Ah ! vous êtes bien toujours le même homme ! riposta-t-elle en l'écrasant sous un regard de mépris.

— Je n'ai pas eu encore le temps de changer, fit-il, narquois. Mon Dieu, madame, vous connaissez le proverbe : Qui veut la fin veut les moyens.

— Ce monsieur ne sera pas reçu ici !

Le baron secoua la tête en souriant.

— Je n'ai pas cette crainte, dit-il ; vous êtes trop bien élevée et vous êtes restée trop femme du monde pour faire une impolitesse, une grossièreté à un jeune homme du meilleur monde, distingué sous tous les rapports, et qui a déjà pour vous, avant de vous connaître, de l'admiration et le respect qui vous est dû. Vous le recevrez, et vous serez même gracieuse avec lui, parce que ce jeune homme ne doit pas soupçonner la véritable cause de notre longue séparation.

— Mais enfin, monsieur, qu'espérez-vous ?

— Ce mariage.

— Non, non !

— Vous changerez d'avis !

— Jamais !

— Baronne, ne soyez pas si absolue ; Pedro Castora n'est pas le premier venu, je vous assure : ses qualités font de lui un homme remarquable ; il vous plaira comme il plaira à Henriette. Il n'est pas seulement immensément riche, il est honnête et bon et a le cœur haut placé. Ce n'est point moi qui ai eu le premier la pensée de ce mariage, je vous l'assure ; je n'avais jamais parlé à Castora ni de vous ni d'Henriette, lorsqu'il s'est enflammé en admirant le portrait. C'est grotesque, avez-vous dit ? Qu'importe comment l'amour est venu, puisqu'il existe ! Oui, Pedro Castora aime Henriette, et il m'a demandé sa main.

— Si extraordinaire que cela me paraisse, je veux bien l'admettre ; mais vous auriez dû répondre nettement à ce jeune homme que, dans

cette affaire, vous ne pouviez rien. Vous vous êtes lancé, monsieur, dans une déplorable aventure qui tournera à votre confusion et à celle de ce jeune exalté. Je le regretterai pour M. Pedro Castora, s'il a réellement, comme vous vous plaisez à le dire, toutes sortes d'excellentes qualités. Il sera ici demain, soit, je le recevrai; mais pour lui dire moi-même, et Henriette aussi le lui fera comprendre, qu'il n'a rien à espérer.

— Baronne, il faut que ce mariage se fasse.

— Je vous répète qu'il est impossible.

— Vous seule pouvez y mettre empêchement.

— Vous oubliez Henriette?

— Elle fera ce que vous lui direz de faire.

— En ce cas, monsieur, vous pouvez, dès à présent, renoncer à votre projet.

Le front du baron se plissa, et un double éclair jaillit de ses yeux.

— Baronne, baronne! s'écria-t-il, n'entreprenez pas une nouvelle lutte avec moi, elle serait terrible.

— Vous me menacez, je crois?

— Oui.

Elle haussa les épaules avec dédain.

— Écoutez, madame, écoutez!

— C'est ce que je fais depuis une heure.

— Je suis ruiné.

— Cela ne m'étonne nullement.

— Ce dont je suis encore le propriétaire, en apparence, ne suffirait pas à couvrir ce que je dois.

— Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse? Ainsi devait s'en aller une fortune acquise par le crime.

— Ah! c'est vous, maintenant, qui rappelez le passé! exclama le baron, contenant à peine sa fureur.

— Vous m'y forcez; pourquoi êtes-vous venu troubler la paix de ma solitude?

— Madame, il faut qu'Henriette épouse Pedro Castora, à qui je dois une somme énorme!

— Ah! je m'attendais à cette révélation... Qui sait s'il n'y a pas encore autre chose entre vous et cet homme? Quelque pacte infernal! Ainsi, continua-t-elle avec indignation, vous voudriez payer vos dettes avec votre fille; et vous osez me dire cela, à moi, sa mère!

— Vous dénaturez toutes mes paroles, vous ne voulez rien comprendre.

— Hélas! monsieur, je ne vous comprends que trop bien.

— Ah çà, répliqua-t-il avec emportement, croyez-vous que je sois un homme à me laisser prendre jusqu'à ma dernière chemise par des créanciers, sombres oiseaux de proie, pour aller ensuite crever de misère dans quelque trou infect?

Je suis dans une impasse, il faut que j'en sorte à tout prix. Ah! vous haussez les épaules quand je vous dis qu'une lutte entre nous serait terrible! Prenez garde, madame, prenez garde! Je suis à bout, je n'ai plus rien à ménager! Depuis que vous êtes ici, vous avez fait de belles économies, je le sais, et votre domaine a triplé de valeur... Voyons, dites, êtes-vous prête à me donner vos économies pour me tirer de l'abîme? Êtes-vous disposée à offrir plus tard vos fermes, vos bois, votre château en garantie de nouveaux emprunts que je serai forcé de faire? Je suis le baron de Simaise et vous êtes ma femme, malgré tout; nous ne sommes même pas séparés judiciairement. Eh bien, répondez, que voulez-vous faire pour moi?

— Rien, monsieur, rien, répondit la baronne d'un ton glacial; j'ai fait, il est vrai, quelques économies, et le domaine de Vaucourt a augmenté de valeur; mais l'argent, les fermes, les bois, le château ne m'appartiennent pas.

— Ah! oui, vos enfants! fit de Simaise en ricanant.

— Mes enfants, monsieur, n'ont rien à Vaucourt. Raoul et Henriette sont pauvres comme leur mère.

Le baron eut un faux sourire.

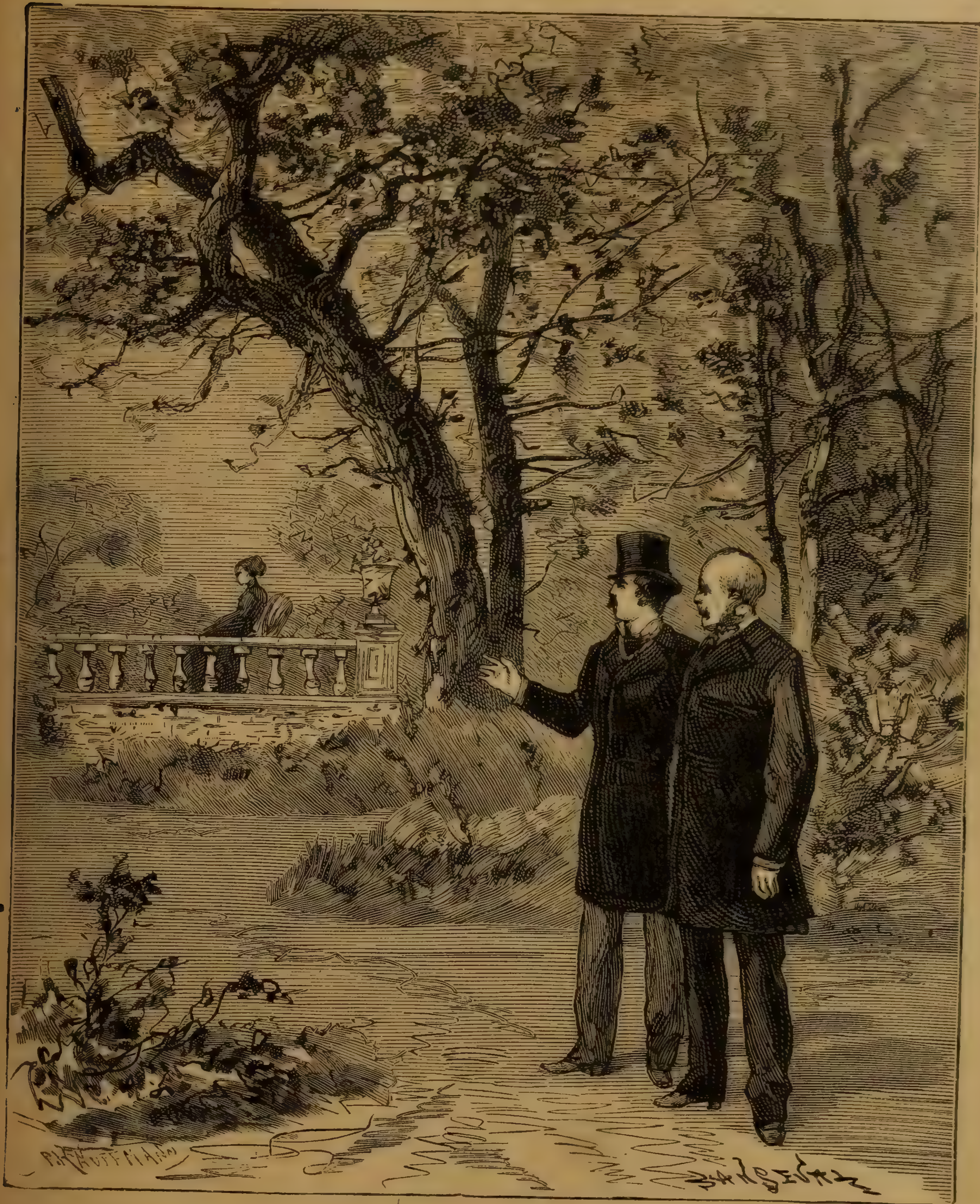
— Ceci demande une explication, dit-il; voulez-vous avoir l'obligeance de me la donner?

— Volontiers. Monsieur le baron de Simaise, vous avez dilapidé une fortune volée; le domaine de Vaucourt est destiné à une juste et légitime réparation.

Si je ne donne pas une fortune à nos enfants, je veux au moins, autant que je le peux, leur garder l'honneur! Vaucourt n'est pas à nous, il appartient à la marquise de Chamarande et à son fils... Je ne suis ici qu'une gérante : nous sortirons, ma fille et moi, de cette demeure de mes ancêtres, le jour où la marquise ou son fils viendra réclamer son héritage.

Le baron se leva fort troublé; c'était un coup violent que sa femme venait de lui porter. La baronne put s'en convaincre en le voyant secoué par un tremblement convulsif.

— Madame la baronne, dit-il d'une voix mal assurée, nous ne continuerons pas la discussion aujourd'hui; je vous vois mal disposée et je craindrais de vous fatiguer.



Tenez, ajouta-t-il en montrant la jeune fille assise sur la terrasse... (page 733).

Attendons M. Pedro Castora. Alors, j'en ai l'espoir, vous comprendrez mieux que le mariage d'Henriette avec ce jeune homme est désirable à tous les points de vue.

Sur ces paroles, après avoir salué sa femme cérémonieusement, comme quand il était entré dans la chambre, il se retira.

— Le misérable ! murmura la baronne, laissant tomber sa tête dans ses mains.

XXII

LES GRANDS MOYENS

Ainsi que l'avait annoncé M. de Simaise, Pedro Castora arriva au château le lendemain, dans l'après-midi. Il fut reçu sans enthousiasme, on le comprend, sans gêne, cependant, mais avec une politesse étudiée et une froide réserve.

La baronne s'aperçut vite que Pedro n'était pas, en effet, un homme ordinaire, et en dépit de toutes ses préventions, malgré elle, le Brésilien, avec sa figure ouverte, son regard honnête, plein de loyauté et de franchise, lui inspira une véritable sympathie.

Comment ce jeune homme, qui paraissait avoir, comme on dit, le cœur sur la main, qui devait avoir toutes les délicatesses et être d'une extrême sévérité pour les choses indignes, comment était-il l'ami de son mari? Sans doute M. de Simaise l'avait trompé comme il avait su la tromper elle-même. Toutefois, ce qu'elle éprouvait pour Pedro ne lui fit pas oublier un seul instant que sa fille aimait Jean Loup et qu'elle-même devait rester l'esclave de la volonté de M. Lagarde afin de continuer l'œuvre de réparation.

Pendant trois jours il ne fut question de rien. La baronne respirait.

— Il comprendra qu'il n'a rien à espérer, se disait-elle, parlant du Brésilien.

D'ailleurs la nature droite du jeune homme l'avait un peu rassurée. Si l'on revenait sur le projet de mariage, elle n'aurait qu'à dire à Pedro : « Ma fille ne vous aime pas, ne peut pas vous aimer, » et il se retirerait aussitôt, ainsi que doit le faire un homme de cœur et d'honneur.

Pendant que la baronne cherchait ainsi à se tranquilliser, le baron faisait visiter à son ami le domaine tout entier : le parc, les fermes, les bois.

Le jeune homme était dans une admiration continuelle. Il était auprès d'Henriette d'une galanterie exquise, et celle-ci, qui ne se doutait point du motif qui avait amené Pedro à Vaucourt, se montrait pour lui

ce qu'elle était toujours : tout à fait charmante. Pouvait-elle moins faire pour ce jeune homme distingué, aimable, respectueux, un ami de son père?

Cependant, ces trois jours n'avaient été pour Mme de Simaise qu'un moment de répit. Le baron revint à la charge avec plus d'audace et d'énergie encore, et se retrouva en face d'une nouvelle résistance non moins énergique. Comme la première fois, il dut se retirer avec un « non » formel et sans avoir pu obtenir la moindre explication sur ce refus opiniâtre que, selon lui, rien ne justifiait.

— Eh bien? lui demanda Pedro, qu'il rejoignit en quittant la baronne, et qui l'attendait avec une impatience anxieuse.

— Je n'ai rien obtenu, répondit-il; elle s'est butée; impossible de lui faire entendre raison.

— Ah! fit Pedro, les traits convulsés.

Il resta un moment silencieux et reprit :

— Mon cher baron, vous avez mollement plaidé ma cause.

— Je vous jure, Pedro, que j'ai employé tous les moyens.

— Oh! tous les moyens! fit le jeune homme avec un accent singulier.

— J'ai été jusqu'à la menacer.

— De quoi?

— D'un procès.

Le Brésilien haussa les épaules.

— D'un procès que vous ne pouvez pas faire, répliqua-t-il, et que d'ailleurs vous perdriez sûrement. Enfin, Mme la baronne est absolument contre nous?

— Absolument.

— Alors, mon cher baron, il faut attaquer d'un autre côté.

— Comment?

— Mlle Henriette a de l'affection pour vous; eh bien, il faut obtenir de votre fille ce que vous refuse votre femme.

— Henriette vous aimerait-elle, Pedro, qu'elle ne voudrait pas entendre parler de ce mariage dont sa mère ne veut point.

— Peut-être vous trompez-vous.

— Je l'ai interrogée depuis quatre jours; je connais ses sentiments, sa manière de voir.

— Soit! Mais notre succès dépend de ce que vous lui direz.

— Que voulez-vous que je lui dise?

— Dame, un père sait mieux que moi ce qu'il peut dire à sa fille.

— Vous tenez absolument à me faire faire cette tentative que je crois inutile?

— Inutile, qui sait? Je vous le répète, baron, tout dépend de ce que vous direz à votre fille. Si vous êtes persuasif, si vous savez émouvoir, vous réussirez.

— Enfin, vous y tenez?

— Oui.

— Eh bien, je parlerai à Henriette. Mon cher Pedro, je ne peux rien vous refuser.

— Vous m'avez dit cela bien des fois déjà, répondit le Brésilien en souriant, vous l'avez même écrit, il y a peu de temps, sur un chèque de cent mille francs du Comptoir d'escompte.

Le baron se sentit frappé comme d'un coup de massue. Il devint pâle et chancela prêt à tomber.

— Quoi, vous... vous savez? bégaya-t-il, les yeux démesurément ouverts, sortant des orbites.

— Je sais, baron, que je n'aurais qu'un mot à dire pour vous faire ouvrir la porte d'une prison.

— Ah! pensa de Simaise, dont la pâleur augmenta encore, je me suis livré à lui, il me tient, je suis son esclave.

— Mais, rassurez-vous, continua Pedro, je ne le dirai point, ce mot; je préfère vous demander, comme en ce moment, certains petits services. D'ailleurs, pourquoi causerais-je une nouvelle douleur à votre femme, qui n'a déjà que trop souffert? Pourquoi déshonorerais-je vos enfants, des innocents?... Baron, pour arriver à mon but, j'emploie ici des moyens que ma conscience n'approuve pas complètement; mais mon amour pour Mlle de Simaise sera ma justification.

J'aime votre fille, baron, et il faut que je l'aime ardemment pour vouloir l'épouser malgré l'opposition de sa mère et surtout quand son père... Mais sur ceci je ferme les yeux. Les rares et nobles vertus de votre fille rachètent vos fautes et les font oublier. Ce n'est pas seulement parce que je l'aime que je veux l'épouser, mais aussi parce que je suis convaincu qu'elle sera heureuse avec moi. Certes, je n'ai pas la prétention de croire que je suis aimé; mais j'ai celle de pouvoir me faire aimer.

Mme de Simaise me repousse. Pourquoi? Peut-être seulement parce que je suis présenté par vous. Mais si Mlle Henriette consent à accepter mon nom, ma fortune, que je mets à ses pieds, sa mère ne s'opposera plus à une union qui, je le répète, assure l'avenir et le bonheur de sa fille.

Donc, baron, ayez le consentement de Mlle Henriette : vous l'enlè-

verez d'assaut, si vous êtes éloquent... Moi aussi, depuis trois jours, j'ai étudié Mlle de Simaise.

Douce et bonne créature, elle sait aimer et elle est prête pour le dévouement. Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas?

— Oui, je comprends, répondit de Simaise.

— Agissez donc. Tenez, ajouta-t-il, montrant la jeune fille assise sous le marronnier de la terrasse, Mlle Henriette est seule en ce moment. Pendant votre intéressante conversation, je vais fumer un cigare, vous me retrouverez là, dans cette allée du parc.

Pedro s'éloigna et le baron alla s'asseoir près de sa fille.

— Henriette, lui dit-il, votre mère vous a-t-elle dit pourquoi je suis venu à Vaucourt, y précédant de quelques jours M. Pedro Castora, mon ami?

— Non, mon père.

— Il faut donc que je vous le dise, moi. Eh bien, Henriette, M. Castora qui est, je vous l'ai dit, immensément riche, dont vous avez pu déjà apprécier le caractère et les excellentes qualités du cœur, M. Pedro Castora vous aime et vous demande en mariage...

— Moi! exclama la jeune fille devenant rouge comme le feu.

— Oui, Henriette.

— Et vous dites, mon père, que M. Castora m'aime?

— Éperdument.

— Mais il me connaît à peine!

— Il vous aimait avant de vous avoir vue, par ce que je lui ai dit de vous; et puis, ce portrait, que vous m'avez envoyé, il l'a souvent regardé, vous contemplant avec admiration. Ne vous étonnez point, ma fille; Pedro est une nature à part, exceptionnelle, rêveuse, poétique, enthousiaste.

— Mais, mon père, répondit-elle d'une voix tremblante, je ne veux pas me marier!

Et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

— Vous n'aimez pas Pedro, Henriette; certainement, vous ne pouvez l'aimer encore, mais vous l'aimerez.

La jeune fille secoua tristement la tête. Puis, regardant son père avec anxiété :

— Vous avez parlé de cela à ma mère? dit-elle. Qu'a-t-elle répondu?

— Je dois vous dire la vérité, ma fille; pour des raisons, n'ayant aucune valeur sans doute, qu'elle n'a pas voulu me faire connaître, nous ne nous sommes point trouvés d'accord au sujet de ce mariage

La jeune fille laissa échapper un soupir de soulagement.

— En ce cas, mon père, dit-elle d'une voix mieux affermie, je n'ai plus rien à vous répondre.

— Vous vous trompez, Henriette, puisque c'est parce que la baronne et moi n'avons pu nous entendre, que je m'adresse directement à vous.

— Je vous l'ai dit, mon père, je ne veux pas me marier. Dans tous les cas, je ne prendrais jamais une résolution aussi grave sans le consentement de ma mère.

— Mais vous l'aurez, ce consentement, si vous accueillez, vous, la demande de M. Pedro Castora.

— Je ne veux pas me marier, répéta Henriette pour la troisième fois.

— Pourtant, ma fille, il faut que ce mariage se fasse; il est nécessaire, forcé.

La jeune fille tressaillit et regarda le baron avec surprise.

— Forcé! dit-elle.

— Oui, forcé. Écoutez, Henriette, écoutez : Vous aimez votre mère, vous aimez votre frère, peut-être avez-vous aussi un peu d'affection pour moi; eh bien, pour nous tous, il faut que vous épousiez M. Pedro Castora.

— Mon Dieu, mais je ne comprends pas, balbutia Henriette éperdue.

— Ma fille, reprit le baron, je suis dans une situation affreuse, horrible, dans un péril extrême... ma vie, et, plus que ma vie, mon honneur, le vôtre, Henriette, l'honneur de votre mère, de votre frère sont en danger. Ah! vous n'exigerez pas que le père fasse à sa fille la confession de ses fautes!... Henriette, vous le pouvez, sauvez-moi, sauvez-nous!... Un seul homme au monde peut éloigner, faire disparaître l'effroyable danger qui nous menace tous, c'est M. Pedro Castora. Si vous le repoussez, n'ayant plus d'intérêt à me tendre sa main protectrice, il m'abandonne et je suis perdu! Mais si vous consentez à l'épouser, nous sommes tous sauvés!

— Oh! oh! haleta Henriette, pantelante d'émotion et le cœur serré comme dans un étau.

— Quand vous tenez entre vos mains l'honneur du nom de Simaise, continua le baron, pouvez-vous ne pas empêcher la catastrophe! dites, ma fille, le pouvez-vous? Oh! ce n'est pas pour moi que je vous supplie! moi, je trouverais un refuge dans la mort : j'ai le suicide; une balle dans la tête et tout est dit.

Henriette frissonna des pieds à la tête.

— C'est pour vous, ma fille, qui n'auriez plus d'avenir, poursuivit le baron; pour votre mère, que vous verriez mourir de douleur et de déses-

poir ; pour votre frère, dont la carrière, si bien commencée, serait à jamais brisée!... Déshonorés! déshonorés! continua-t-il d'une voix creuse, avec un accent désespéré. Mais non, mais non, Henriette de Simaise ne le voudra pas : elle défendra notre honneur, elle nous sauvera tous!...

Toujours aussi bon comédien, le baron avait des larmes plein les yeux ; oui, il pleurait, le misérable !

Henriette, atterrée, épouvantée, était dans un état impossible à décrire.

— Ma fille, reprit le baron d'une voix douce, mielleuse, enveloppant sa victime d'un regard ardent, j'attends votre arrêt. Dois-je vivre ou faut-il que je meure?

— Mon père, s'écria Henriette affolée, au paroxysme de l'épouvante, j'épouserai M. Castora.

— Ah! nous sommes sauvés, tous sauvés ! exclama-t-il.

Et prenant la malheureuse enfant dans ses bras, il la serra contre sa poitrine.

— Comme tu es bonne! disait-il; tu es noble et grande comme ta mère... Ah ! je suis fier de toi!

Henriette sanglotait.

— Ma fille, ma chère Henriette, reprit-il, vous connaissez votre mère, vous savez combien elle est impressionnable, un rien la tourmente, la brise, il faudra lui cacher la vérité.

— Ma mère ne saura rien, répondit la jeune fille ; oh ! oui, je lui cacherai la vérité.

Enfin, le baron triomphait. Il quitta sa fille et s'empressa de courir à la recherche de Pedro, qu'il trouva à l'entrée du parc, achevant de fumer son cigare. Le Brésilien ne parut ni étonné, ni trop ému, en apprenant le succès du baron.

— Quand je vous ai vu décidé à employer les grands moyens, dit-il, j'étais certain d'avance que vous réussiriez. Maintenant le plus difficile est fait, je crois. Mais il me reste à me faire aimer; certes, il faudrait que je fusse bien maladroit si je n'y arrivais pas bientôt. Contrairement à ce que font généralement les amoureux trop pressés, qui s'empressent de faire vivement la cour à leur fiancée, je vais m'éloigner pendant quelques jours. Que pensez-vous de mon idée?

— Je l'approuve.

— Parfait! Pendant mon absence Mlle Henriette aura le temps de réfléchir et de se familiariser peu à peu avec cette pensée du mariage, toujours très sérieuse chez une jeune fille. Et puis je crois que, pour me faire aimer, je ferai plus par mon absence que par ma présence.

— A condition que l'absence ne soit pas de trop longue durée.

— Soyez tranquille, baron, cinq ou six jours seulement.

— A la bonne heure!

Pedro prévoyait, sans doute, qu'il y aurait entre la femme et le mari des scènes violentes auxquelles il ne tenait nullement à assister. D'un autre côté, il se trouvait, au moins momentanément, vis-à-vis de la baronne et d'Henriette, dans une situation délicate et difficile, aux embarras de laquelle il échappait en s'éloignant.

Le soir, vers la fin du dîner, il annonça qu'il partait le lendemain matin. Aussitôt, ne doutant pas que ce départ ne fût la conséquence de son refus, la baronne adressa au jeune homme un regard approbateur et plein de reconnaissance. Mais quand Pedro ajouta : « Je reviendrai dans quelques jours, » elle eut un haut-le-corps de surprise, et ses yeux troublés, inquiets, allèrent de son mari au jeune homme, et de celui-ci à sa fille, quêtant n'importe quoi qui puisse l'éclairer.

Le baron fit assez bonne contenance, Pedro n'eut point l'air de voir l'inquiétude de la baronne : quant à Henriette, songeuse, absorbée, elle restait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle.

La baronne ne comprenait pas, mais, avec son instinct de mère, elle sentait, elle devinait qu'il y avait entre le baron et le Brésilien quelque chose de ténébreux.

En sortant de table, elle prit le bras de Pedro et l'entraîna jusqu'à l'une des extrémités de la tarrasse.

— Ainsi, monsieur, lui dit-elle, vous partez demain matin?

— Oui, madame.

— Pourquoi reviendrez-vous? demanda-t-elle brusquement; quelles sont donc vos intentions?

— Madame la baronne sait quel est mon espoir?

— Quoi! s'écria-t-elle, est-ce que vous l'avez encore, cet espoir?

— Toujours.

— M. de Simaise ne vous a-t-il pas dit ce que je lui ai répondu?

— M. de Simaise ne m'a point caché que vous étiez hostile à nos projets.

— Eh bien, monsieur?

— Laissez-moi croire, madame la baronne, que, quand vous me connaîtrez mieux, vous reviendrez de vos préventions.

— Mais je n'ai aucune prévention contre vous, monsieur, aucune; je suis convaincue, au contraire, que vous êtes un fort galant homme. Il paraît que vous aimez ma fille...

— Sincèrement, madame, ardemment!



Ma mère, prononça-t-elle d'une voix douce, lentement, j'épouserai M. Castora (page 740).

— Je vous crois. Mais je le regrette, monsieur, et j'en suis désolée, car c'est un malheur. Assurément, je ne puis vous en vouloir de la demande que vous avez faite de la main de Mlle de Simaise; mais, pour des raisons d'une gravité exceptionnelle, qu'il ne m'est pas permis de vous expliquer — vous les connaîtrez plus tard, — cette union que vous désirez n'est plus possible.

— Une seule raison, madame la baronne, pourrait me faire renoncer

au bonheur que je suis sûr de trouver près de Mlle de Simaise avec la certitude que, de mon côté, je la rendrai heureuse.

— Et cette raison, monsieur?

— Il faudrait, madame, que je fusse repoussé par Mlle de Simaise.

— Ma fille n'accueillera point votre demande!

— Je suis obligé de vous dire que vous vous trompez, madame la baronne : Mlle de Simaise veut bien me faire l'honneur de m'accepter pour époux.

— C'est impossible! exclama la pauvre mère stupéfaite.

— Pourtant, madame la baronne, c'est la vérité.

— Oh! fit-elle, en passant ses mains sur son front brûlant comme du feu.

Puis ses bras tombèrent lourdement à ses côtés. Elle était anéantie, écrasée.

— Madame la baronne a-t-elle encore quelque chose à me dire?

— Non, monsieur, répondit-elle d'une voix à peine distincte et prête à suffoquer, non, je n'ai plus rien à vous dire.

Pedro la salua respectueusement et s'éloigna.

La baronne, sentant qu'elle allait tomber, s'appuya contre un arbre. Sa tête s'inclina sur sa poitrine haletante :

— Le misérable, le misérable! prononça-t-elle sourdement. Mais qu'a-t-il donc pu dire à ma fille? Ah! il y a là une nouvelle infamie!

XXIII

LA MÈRE

Quand la baronne se sentit un peu remise de sa douloureuse émotion, elle rentra au château.

Le soleil était couché, mais il faisait encore jour. Le baron et Pedro se promenaient dans le parc en causant.

— Savez-vous où est ma fille? demanda Mme de Simaise au premier domestique qu'elle rencontra.

— Mademoiselle doit être dans sa chambre.

La baronne monta rapidement l'escalier de l'étage et frappa à une porte en disant :

— Henriette, c'est moi!

La jeune fille ouvrit aussitôt. A l'agitation de sa mère, elle devina ce qui l'amenait.

— Henriette, dit la baronne d'une voix oppressée, que viens-je d'apprendre? Pour ne point troubler ta tranquillité, j'avais cru devoir te cacher la demande faite par M. Castora; ton père a été moins discret, lui : il t'a instruite. Mais ce n'est pas tout. As-tu vraiment accueilli la demande de ce jeune homme, que nous connaissons à peine?

— Oui, chère mère.

— Ah! exclama la baronne, il me fallait entendre cela de ta bouche pour le croire! Ainsi, sans m'avoir consultée, sans savoir si je ne m'opposerais pas à ce mariage, tu as consenti à épouser M. Castora.

La jeune fille resta silencieuse.

— Ah! çà, mais tu ne m'aimes donc plus? s'écria la baronne d'une voix déchirante.

— Oh! maman, maman! prononça Henriette d'un ton douloureux en se jetant au cou de sa mère.

La baronne l'embrassa fièvreusement.

— Oui, ma fille, mon Henriette, murmura-t-elle, oui tu m'aimes encore, tu m'aimeras toujours! Mais, voyons, regarde-moi bien en face... Oui, comme cela. C'est par surprise, n'est-ce pas, qu'on t'a arraché une promesse? Par cela même tu n'es pas engagée... D'ailleurs, moi, je ne consens pas, je ne consentirai jamais. Nous renverrons ce M. Castora d'où il vient.

— Chère mère, répondit doucement Henriette, j'épouserai M. Castora.

— Ah! malheureuse enfant! mais tu ne l'aimes pas, cet homme!

— Pas encore, ma mère; mais je l'aimerai.

— Non, non, c'est impossible, tu ne peux pas aimer M. Castora, puisque tu en aimes un autre.

La jeune fille tressaillit dans tout son être.

— Un autre! fit-elle.

— Oui, repliqua la baronne avec force, tu aimes Jean Loup, celui qui t'a sauvé la vie, qui t'a rendue à ta mère, c'est Jean Loup que tu aimes!

Henriette était atteinte au cœur, elle eut pourtant la force de répondre, mais d'une voix défaillante :

— Il y a en moi, pour Jean Loup, une vive reconnaissance que je garderai toujours, ma mère; mais je ne l'aime pas.

Henriette prononça ces derniers mots d'une voix si faible que sa mère les entendit à peine.

— Tu dis que tu n'aimes pas Jean Loup, Henriette; est-ce bien cela que tu viens de dire?

La jeune fille répondit par un mouvement de tête.

— Tu mens! tu mens! exclama la baronne.

Sous le regard enflammé de sa mère, Henriette courba la tête et, à bout de force, laissa couler ses larmes.

— Ah! reprit Mme de Simaise, tu ne peux plus te défendre. Te voilà vaincue!

La jeune fille se redressa.

— Ma mère, prononça-t-elle d'une voix douce, lentement, j'épouserai M. Castora.

— Non, non!

— Avec votre consentement, que vous donnerez, chère mère!

— Jamais! Entends-tu, Henriette, jamais je ne consentirai à ce mariage! Mais comment donc a-t-on pu changer ainsi ma fille? Malheureuse, malheureuse enfant? Va, tu ne sais pas comme tu me fais souffrir?

— Ma mère! ma mère!

— Ah! qu'importe, je saurai te défendre contre ton père et contre toi-même!

Elle lui saisit le bras, et le secouant avec une sorte de violence :

— Henriette, reprit-elle, quel moyen a employé ton père pour obtenir si vite et si facilement ton consentement? Allons, réponds-moi, je t'écoute.

Henriette frissonna et garda le silence.

— Il a agi sur ton imagination, il t'a effrayée, n'est-ce pas?

La baronne attendit anxieusement une réponse.

— Mais parle donc, parle donc! s'écria-t-elle avec une impatience fébrile.

— Ma mère, je n'ai rien à dire.

— Rien?

— Rien, ma mère.

— Ah! elle ne parlera pas, je ne saurai rien! exclama la baronne en se tordant les mains. La malédiction est sur nous!

Un sanglot lui coupa la voix.

— Je comprends, reprit-elle après un silence, ton père t'a défendu de parler... Et tu lui obéis, à lui; moi, ta mère, je ne suis déjà plus rien!

— Mais je vous aime, chère mère, je vous aime!

— Et tu me fais souffrir, tu me fais pleurer!...

— Ah! je voudrais être morte! s'écria Henriette d'une voix convulsive, laissant enfin éclater sa douleur.

La pauvre mère poussa un cri et prit sa fille dans ses bras.

— Tu vois, dit-elle, tu souffres, tu es malheureuse, puisque tu voudrais mourir!

Henriette se mit à pleurer à chaudes larmes. La baronne continua d'une voix câline :

— Si je ne sais pas ce qui s'est passé entre toi et ton père, comment veux-tu que je te défende? Si tu me disais...

— Je ne puis vous dire qu'une chose, ma mère; il faut que j'épouse M. Castora.

— Il faut? Mais je ne vois pas cela du tout, moi. Si tu essayais seulement de me donner une raison!

Henriette secoua tristement la tête et se laissa tomber sur un siège.

La baronne la contempla un instant, à travers ses larmes, avec une expression de tendresse indicible.

— Voilà l'œuvre du maudit, pensa-t-elle; le démon a fait passer son souffle venimeux dans le cœur et l'âme de mon enfant! Ah! il m'a annoncé que la lutte entre nous serait terrible... Eh bien, soit, je lutterai! Il veut me prendre ma fille, je la défendrai!

Puis, comprenant qu'elle ne parviendrait pas à tirer un mot de plus d'Henriette, elle se retira et rentra aussitôt dans sa chambre. Elle sentit un frisson dans ses membres : c'était un peu de fièvre. Sa tête lourde, congestionnée, avait des élancements douloureux, une menace de névralgie.

— Oh! murmura-t-elle, je ne veux pas tomber malade; j'ai besoin de conserver ma force, toutes mes forces.

Elle s'était enfermée, elle n'appela point sa femme de chambre. Elle se déshabilla, fit sa toilette de nuit et se mit au lit. Elle ne tarda pas à se trouver mieux.

— Ce ne sera rien, se dit-elle.

Mais il lui fut impossible de s'endormir. Elle entendit rentrer le baron et Pedro, puis fermer les portes et les persiennes. Le silence se fit partout. Jusqu'à l'aube, elle compta toutes les heures. Mais elle n'était plus aussi agitée, le calme était rétabli dans son esprit. Alors, vaincue par la fatigue, le corps brisé par les émotions de la journée, ses yeux se fermèrent.

Comme sa mère, Henriette avait eu une nuit d'insomnie et avait

pleuré longuement, roulant sa tête endolorie, brûlante, sur l'oreiller. Hélas! elle ne pouvait que gémir. Les terribles paroles de son père ne sortaient pas de sa pensée. Pouvait-elle soupçonner que le baron l'eût trompée, qu'il l'avait effrayée, comme le disait sa mère, pour lui arracher son consentement? Non. Cette idée ne lui vint même pas. Son père lui avait dit : « Si vous ne nous sauvez pas, nous sommes tous perdus! » Elle le croyait. Elle devait épouser Pedro Castora. Il fallait qu'elle se sacrifiât. Elle se sacrifiait, et sa mère ne devait pas le savoir!

Elle sauvait son père du suicide, son frère du déshonneur, éloignait de sa mère une douleur mortelle; elle les sauvait tous les trois; elle seule était perdue, car elle voyait l'abîme dans lequel elle allait se précipiter. Il le fallait. Elle était résignée. Hélas! elle voyait s'envoler toutes ses illusions, tous ses rêves de bonheur et leur criait : Adieu! en les suivant au fond de l'ombre où ils disparaissaient.

Il était plus de dix heures lorsque la baronne se leva. A part la lourdeur de tête qui persistait, le malaise de la veille n'existait plus. Elle sonna sa femme de chambre.

— Ma fille est-elle déjà descendue? demanda-t-elle.

— Mademoiselle est encore dans sa chambre : elle vient seulement de se lever.

— Henriette, comme moi, ce matin, est peu matinale.

Avec l'aide de sa femme de chambre elle s'habilla, puis descendit au salon où elle trouva M. de Simaise. Ils échangèrent un salut glacial. Le baron plia le journal qu'il lisait, puis regardant sournoisement sa femme :

— M. Pedro Castora devait partir à huit heures, dit-il; il a attendu jusqu'à neuf heures et demie, espérant toujours que vous alliez descendre; enfin, ne voulant pas absolument qu'on troublât votre repos, il est parti, me priant de vous présenter ses hommages respectueux, de vous transmettre l'expression de sa gratitude...

— Merci! répondit sèchement la baronne.

— Nous le verrons revenir mercredi prochain, c'est-à-dire dans six jours.

— Vous serez seul ici pour le recevoir, monsieur.

De Simaise resta un instant interloqué.

— Ah! fit-il. Et comment cela?

— Ma fille et moi nous ne serons plus à Vaucourt.

— Bah! à peine revenue d'un long voyage, allez-vous si vite en entreprendre un autre?

— Oui.

— Quand comptez vous partir?

— Le plus tôt possible : dans trois ou quatre jours.

Le baron ébaucha un faux sourire.

— C'est bien, pensa-t-il, nous mettrons ordre à cela.

Il reprit à haute voix :

— Un départ si précipité ressemble à une fuite.

— Eh bien, oui, riposta la baronne, ne pouvant plus se contenir, nous fuyons, ma fille et moi, et c'est vous, entendez-vous? qui nous chassez de cette demeure d'où votre présence a fait disparaître la tranquillité, le bonheur!

— En vérité! fit-il railleur.

— Je veux soustraire ma fille à votre funeste influence. Je veux la mettre à l'abri de vos odieux complots. Hier, je ne sais par quels moyens honteux, infâmes, vous lui avez arraché son consentement à ce mariage auquel vous tenez, je ne sais pourquoi, et dont je ne veux point, moi. Vous l'avez terrifiée, la malheureuse enfant! Je l'ai vainement interrogée, elle ne m'a répondu que par ses larmes et ses sanglots... Vous l'avez enserrée dans vos machinations; quelle chose odieuse avez-vous inventée? Quelle nouvelle trame monstrueuse avez-vous ourdie? Ah! je n'ai pas besoin de la connaître, quand je vous sais capable de tout!

— De grâce, baronne, arrêtez le galop de votre imagination. Hier, en effet, j'ai eu un entretien avec Henriette; nous avons causé sérieusement, gentiment, comme deux amis. Je lui ai fait l'éloge de Pedro. Je lui ai montré tous les avantages de ce mariage que vous vous obstinez à repousser. Je lui ai fait voir son avenir, son bonheur assurés, et je suis parvenu assez facilement, je vous assure, à lui faire entendre raison. Voilà la trame monstrueuse que j'ai ourdie. En consentant à épouser Pedro Castora, Henriette fait acte de volonté indépendante et donne la preuve de son bon sens.

La baronne haussa les épaules.

— Oh! je connais votre aplomb, s'écria-t-elle, et je sais avec quelle audace vous mentez! Mais ne vous réjouissez pas, monsieur; ne croyez pas à votre triomphe. Ma fille m'appartient à moi seule, elle est mon bien, ma vie, mon âme, tout pour moi!... Si je n'avais pas eu ma fille, il y a longtemps que je n'existerais plus. Et vous voulez me la prendre! Allons donc, est-ce que c'est possible? Je vous l'arracherai, je l'enlèverai à vos misérables et ténébreuses combinaisons! Ah! vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une mère qui défend son enfant : eh bien, je vous l'apprendrai!

— Eh, madame, qui parle ici de vous prendre votre fille? Le mariage, qui unit la femme à l'homme, ne sépare point la fille de la mère.

D'ailleurs, je connais les sentiments de Pedro à votre égard; il tient absolument à ce que vous ne quittiez point Henriette. Il compte encore, le brave garçon, que son mariage avec notre fille nous rapprochera, vous et moi; son vœu le plus cher est que nous vivions tous ensemble en famille.

— Un rapprochement entre nous! exclama la baronne; vous n'y songez pas, je suppose?

— J'y pense beaucoup, au contraire.

— Ah! ça, mais vous avez donc oublié le passé, qui devrait être constamment dressé devant vous, terrible, menaçant?

Le baron changea de couleur.

— Soit, dit-il, ne parlons pas d'un rapprochement que vous voulez voir impossible. Dans tous les cas, ce mariage...

— Ne m'en parlez plus, ne m'en parlez plus, je vous le défends! s'écria-t-elle avec une sorte de fureur.

— C'est bien, madame la baronne, répliqua de Simaise prenant le ton ironique, nous vous ferons les sommations respectueuses.

La baronne le couvrit d'un regard de profond mépris, et répondit d'une voix acérée :

— Ne vous approchez pas trop de la justice, monsieur, je vous le conseille.

Le baron se mordit les lèvres.

— Oh! la justice, fit-il en riant jaune, je ne la crains pas. Vous seule pourriez me faire avoir des démêlés avec elle.

— Peut-être, monsieur, peut-être!

— Mais vous êtes une bonne mère, vous adorez vos enfants, vous continuerez de garder le silence.

— Le malheureux! pensa la baronne, il ne se doute pas qu'une autre voix que la mienne, plus éclatante, plus terrible, peut se faire entendre.

— Êtes-vous toujours décidée à partir, madame la baronne? reprit de Simaise.

— Plus que jamais.

— Où irez-vous?

— Je l'ignore; mais le saurais-je, je ne vous le dirais point.

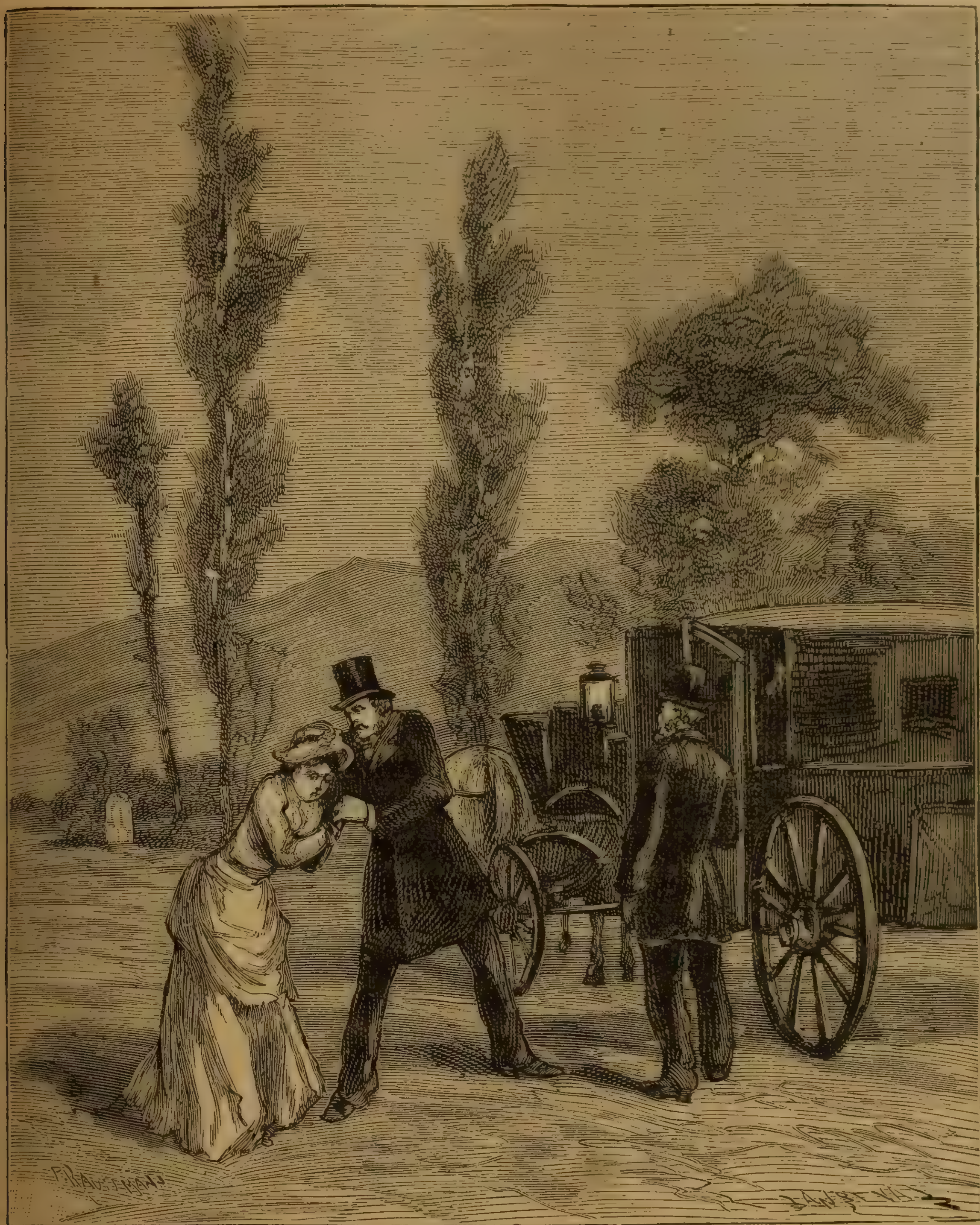
— A quoi cela vous servira-t-il de vous éloigner?

— Je défends ma fille!

— Ainsi, vous voulez absolument la lutte?

— Je l'attends telle que vous la présenterez.

— C'est bien, je n'ai plus rien à dire; faites comme vous l'entendrez.



Elle voulait dégager sa main, mais le baron la tenait serrée comme dans un étau (page 749).

Il se leva et reprit :

— Je vais aujourd'hui vous débarrasser de ma présence; je ferai une excursion dans les environs et je ne reparaîtrai que ce soir. En mon absence, madame la baronne, ajouta-t-il avec ironie, vous pourrez préparer vos malles.

Il s'en alla.

La baronne resta un instant pensive.

— Il se prépare à machiner quelque chose encore, murmura-t-elle. Mais qu'importe, il ne m'empêchera pas de partir.

La journée se passa sans incident. Redoutant pour sa fille et pour elle-même les émotions violentes, la baronne évita de revenir sur le sujet de la conversation qu'elle avait eue la veille avec Henriette. Elles ne parlèrent ni du baron ni de Pedro Castora. Toutes deux étaient tristes. Elles se regardèrent souvent à la dérobée ; mais elles se concentraient en elles-mêmes, gardant chacune ses pensées ; plus d'expansion, plus d'épanchements de deux cœurs battant à l'unisson. Il semblait que leur douce intimité, leur confiance réciproque avaient pour toujours disparu.

Le lendemain, le baron ne parut pas à l'heure du déjeuner. Il était rentré tard dans la nuit ; néanmoins, il s'était levé de bonne heure, était parti pour continuer d'un autre côté ses excursions dans le pays, qu'il ne connaissait pas encore et qu'il trouvait ravissant.

C'est ce qu'il avait dit à la femme de chambre de la baronne, laquelle n'avait pas manqué de rapporter ses paroles à sa maîtresse.

Ces absences de son mari ne lui paraissant point naturelles, Mme de Simaise était soucieuse et inquiète. A chaque instant elle se demandait :

— Que médite-t-il ?

Cependant, et sans avoir encore parlé de son projet à Henriette, elle prenait ses dispositions afin de pouvoir quitter Vaucourt le plus tôt possible. Ne pouvant savoir si son absence serait plus ou moins longue, elle tenait à donner des instructions et des ordres en conséquence. Aussi avait-elle fait prévenir dès la veille ses fermiers et son garde général qu'elle les attendrait le lendemain, entre trois et quatre heures de l'après-midi.

Le garde général arriva le premier. Henriette était près de sa mère quand on l'annonça. La jeune fille se leva aussitôt pour se retirer.

— Il fait très chaud et il y a beaucoup de soleil, lui dit la baronne ; je ne te conseille pas de descendre au jardin ; monte plutôt dans ta chambre, où je te rejoindrai dans une heure : j'aurai quelque chose à te dire.

Henriette monta chez elle, en effet ; mais, au bout de quelques minutes, il lui sembla qu'elle manquait d'air. Sa mère allait être occupée pendant une heure, elle avait bien le temps de faire une promenade dans le parc et de revenir avant que la baronne eût congédié les visiteurs. Elle mit sur sa tête un chapeau de paille et descendit. Dans l'antichambre, deux fermiers, venant d'arriver, attendaient. Henriette sortit du château et se dirigea vers le parc.

Elle entra dans la grande charmille où Jean Loup lui était apparu la

deuxième fois. Bien qu'elle ne fût plus guère fréquentée, la chambre verte était toujours bien entretenue, taillée avec soin; pas un brin d'herbe ne se montrait sur le sol à travers le sable fin nouvellement ratissé.

Henriette la retrouva pleine de souvenirs qui firent palpiter son cœur. Elle se sentait douloureusement oppressée et prête à pleurer. Elle poussa un long soupir, sortit brusquement de la charmille et s'enfonça dans une allée ombreuse.

Tout à coup le baron se trouva devant elle. Évidemment, caché quelque part, il la guettait depuis le matin.

XXIV

ENLEVÉE

A la vue de son père, Henriette laissa échapper un petit cri de surprise.

Le baron s'approcha en souriant; mais, avec un peu d'attention, la jeune fille aurait pu remarquer qu'il était agité et avait le regard troublé.

— Je ne pensais pas vous rencontrer ici, mon père, dit-elle; je vous croyais loin de Vaucourt.

— Je reviens aujourd'hui à une heure plus raisonnable qu'hier; mais aussi je suis parti de bon matin.

— C'est vrai.

— C'est un heureux hasard qui m'a fait prendre, pour rentrer au château, ce chemin plutôt qu'un autre, puisque nous nous sommes rencontrés.

Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui; puis, passant sous le sien le bras de la jeune fille :

— Viens, lui dit-il; me trouver seul avec ma chère Henriette est un rare bonheur dont je veux profiter; viens, ma chérie, nous allons causer.

— Je ne puis pas rester longtemps avec vous, répondit Henriette

avec un doux et triste sourire ; il faut que dans une demi-heure je sois près de ma mère qui a, paraît-il, une communication intéressante à me faire.

— Oh ! dans une demi-heure ! fit le baron avec un accent singulier.

Et il s'empressa d'ajouter :

— Nous avons, en ce cas, tout le temps de causer.

Et tout en parlant à Henriette de Pedro Castora, en lui faisant le tableau de toutes les félicités qui l'attendaient, il l'entraîna jusqu'à une petite porte du parc, ouvrant sur un chemin vicinal. Cette porte, était-ce une négligence du jardinier, n'était pas fermée à clef, il n'y avait qu'à la tirer pour l'ouvrir.

— Est-ce que vous voulez sortir du parc, mon père ? demanda Henriette un peu surprise.

— Oui, pour jeter un coup d'œil sur la campagne.

En parlant, il avait ouvert la porte. Ils en franchirent le seuil.

A une distance de vingt-cinq à trente pas, sur le chemin, une voiture fermée, sorte de coupé, stationnait. Le véhicule, dont la portière se trouvait ouverte, était attelé de deux forts chevaux. Le cocher, qui était assis sur une borne, le dos contre le mur du parc, se leva vivement et alla se placer près de sa voiture.

— Tiens, fit Henriette, quelle est donc cette voiture ?

— Allons jusque-là, répondit le baron.

Les voyant venir à lui, le cocher se découvrit. Arrivés près du coupé, le baron dit à sa fille, de sa voix mielleuse :

— Ma chère amie, si tu veux prendre place dans cette voiture...

La jeune fille eut un haut-le-corps, dégagea son bras et regarda son père avec étonnement en faisant deux pas en arrière.

— Eh bien, tu ne montes pas ? fit le baron en souriant.

— A qui donc est cette voiture ?

— A moi, à nous.

Henriette promena autour d'elle ses yeux effarés.

— Mais je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

— C'est pourtant bien simple, Henriette, je vous emmène.

— Vous m'emmenez, où cela ?

— Chez moi, à Paris.

— A Paris ! exclama-t-elle. Non, non !

— Et elle se rejeta encore en arrière, prête à fuir.

Le baron lui saisit la main.

Henriette tremblait comme un roseau secoué par le vent.

— Henriette, ma fille, écoutez et soyez raisonnable comme vous l'avez été avant-hier, comme vous devez l'être toujours. Je vous emmène à Paris, il le faut.

— Non, non, je ne veux pas quitter ma mère !

— Il le faut, vous dis-je. Pour des raisons qu'elle ne veut pas faire connaître, mais qui n'ont certainement rien de sérieux, qui sont absurdes, ridicules, sans doute, votre mère s'oppose à nos projets ; il s'agit de vaincre son obstination. Pour cela, ma chère Henriette, je ne vois qu'un moyen, celui que j'emploie.

— Mon père, répliqua la jeune fille d'un ton résolu, je ne vous suivrai pas ; je ne quitterai pas ma mère.

Le baron frappa du pied avec impatience ; ses sourcils se froncèrent et une lueur livide traversa son regard.

— Votre mère, toujours votre mère ! dit-il avec aigreur. Ah ! ça, est-ce que je ne suis pas votre père, moi ? Est-ce que mes droits sur vous ne sont pas au moins égaux à ceux de votre mère ?

— C'est elle qui m'a élevée, qui m'a toujours protégée, aimée.

— Parce qu'elle vous a enlevée à mon affection ; elle a eu sa part, aujourd'hui je réclame la mienne !

— Mon père, le temps s'écoule ; ma mère, en ce moment, m'appelle déjà, peut-être ; laissez-moi retourner au château.

— Non. Vous ne reverrez votre mère que quand elle viendra vous retrouver à Paris.

— De grâce, mon père, ne faites pas cela, je vous en supplie ! Ah ! ce serait mal, ce serait odieux !

— C'est possible, Henriette, mais je vous le répète, il le faut.

— C'est une cruauté inutile.

— Nous verrons bien. Vous savez ce que je vous ai dit, ma fille, je n'ai pas à le répéter ; j'ai accepté votre dévouement, rendez-le complet. D'ailleurs, c'est votre bonheur que je veux, moi. Que veut-elle faire pour vous, votre mère ? Elle ne le sait même pas. Rien. Elle vous aime, sans doute, elle vous aime même trop, puisque dans son affection égoïste, elle veut vous garder toujours près d'elle. Eh bien, non, je reprends mes droits, c'est à moi maintenant de m'occuper de l'avenir de ma fille. Viens, Henriette, viens !

Elle secoua la tête.

— Viens ! te dis-je.

— Je ne quitte pas ma mère ! s'écria-t-elle.

Elle voulut dégager sa main ; mais le baron la tenait serrée comme dans un étau.

Elle laissa échapper un cri de douleur.

Le baron la ramena de force près de la voiture.

— Je ne veux pas, je ne veux pas ! criait-elle.

— Oui, mais moi je veux, grommela le baron d'une voix dure.

Les larmes de la jeune fille jaillirent et elle tomba à genoux.

— Grâce, mon père, dit-elle éplorée, grâce ! grâce !

— Henriette, veux-tu me suivre ?

— Non.

— Ce qu'on ne fait pas de bonne volonté, prononça-t-il les dents serrées, je l'obtiens de force.

Il releva sa fille presque brutalement et la saisit à bras-le-corps. Elle se débattit en appelant :

— Maman, maman !

Aucune voix ne répondit à ses cris désespérés.

Le baron la souleva et la jeta dans le coupé où, aussitôt, il s'assit près d'elle.

Le cocher ferma la portière, sauta lestement sur son siège et cingla de la mèche de son fouet les flancs des chevaux, qui partirent dans un galop rapide.

Henriette se tordait convulsivement sur le coussin et continuait à crier :

— Maman, maman !

— Maintenant, madame la baronne, je vous tiens, se disait de Simaise ; quand vous voudrez revoir votre fille, vous nous apporterez votre consentement.

Un homme s'était dressé tout à coup sur le mur du parc. Témoin invisible et muet, il avait assisté à la scène. Il suivit des yeux la voiture qui filait vers la route départementale, emportée dans le galop furieux des chevaux. Quand elle eut disparu derrière des massifs de verdure, il hocha la tête et murmura :

— Ça se complique.

Puis il sauta dans le parc, et, d'un pas rapide, il marcha vers le château.

Après avoir causé assez longuement avec le garde général, la baronne avait reçu ses fermiers et donné à chacun ses instructions. Ceux-ci congédiés, la baronne s'empressa de monter chez sa fille à qui elle voulait annoncer leur prochain départ de Vaucourt.

Ne trouvant pas Henriette dans sa chambre, elle redescendit et demanda aux domestiques s'ils savaient où était sa fille. L'un d'eux répondit :

— J'ai vu mademoiselle entrer dans le parc ; elle est probablement dans la charmille.

— C'est juste, fit Mme de Simaise ; j'aurais dû le penser tout de suite.

— Faut-il aller prévenir mademoiselle que madame la baronne la demande.

— Non, merci, je vais aller jusque-là.

La baronne s'achemina vers le parc en se disant que Henriette serait bien étonnée en apprenant la résolution prise par sa mère.

Elle pénétra dans la charmille qu'elle trouva déserte. Toutefois, les empreintes de deux pieds mignons sur le sable attestaient que la jeune fille était, en effet, entrée dans la charmille.

Il y avait là un rond-point auquel aboutissaient quatre larges allées dans lesquelles on pouvait se promener sous des voûtes de verdure. La baronne plongea son regard dans chacune des allées, aussi loin que sa vue put porter. Elle ne vit personne. Mais d'autres allées croisaient les premières ; Henriette pouvait se trouver dans une de ces allées transversales.

La baronne fit une trentaine de pas et appela :

— Henriette, Henriette !

Sa voix passa, vibrante, à travers la feuillée, se répandant au loin ; mais, seul, l'écho du bois répondit. Elle attendit un instant et appela de nouveau :

— Henriette, Henriette !

Comme la première fois, le son de sa voix lui revint renvoyé par l'écho, et ce fut tout.

— Pourtant, murmura-t-elle, Henriette n'a pas dû s'éloigner beaucoup.

Un sourire effleura ses lèvres.

— Elle n'est plus dans le parc, reprit-elle ; pendant que je la cherche et l'appelle ici, elle est revenue au château.

La pauvre mère était à cent lieues de soupçonner la vérité. D'un pas léger elle reprit le chemin du château. Interrogés de nouveau, les domestiques répondirent que Mlle Henriette n'était pas rentrée.

— C'est singulier ! fit la baronne, commençant à s'inquiéter. Il y a plus d'une heure qu'elle est sortie... Où est-elle, mon Dieu ? Où donc estelle allée ? Vite, vite, qu'on la cherche partout !

Les domestiques se disposaient à courir dans toutes les directions, lorsque le valet de chambre du baron parut. Il avait entendu l'ordre de la baronne.

Il est inutile de chercher Mlle Henriette, dit-il d'une voix lente et grave, on ne la trouvera pas.

— Hein! fit la baronne, devenant affreusement pâle; que voulez-vous dire?

— Mlle de Simaise est partie avec son père.

— Partie, ma fille est partie... avec son père?

— Oui, madame la baronne.

— Où sont-ils allés, dites, où sont-ils allés? Le savez-vous? demanda-t-elle haletante, éperdue.

— M. le baron emmène Mlle Henriette à Paris.

L'effet produit par ces paroles fut foudroyant.

— Ah! le misérable! s'écria la baronne d'une voix rauque, étranglée, il m'a pris ma fille, il m'a volé mon enfant!

Elle voulut parler encore; mais aucun son ne put sortir de sa gorge; on vit seulement remuer ses lèvres bleuies. Ses traits se contractèrent, ses narines frémirent, ses pupilles se dilatèrent, puis elle chancela, s'abattit comme une masse, en faisant entendre une sorte de râle d'agonie, et resta étendue sans mouvement, comme morte.

On la releva aussitôt et on la transporta dans le petit salon, où les deux femmes de chambre s'empressèrent de lui donner des soins.

Au bout d'un quart d'heure elle revint à la vie. Alors la malheureuse femme éclata en sanglots déchirants; d'affreux spasmes brisaient sa poitrine, tordaient ses membres. La crise fut longue, douloureuse, navrante. Quand elle se sentit un peu mieux, elle fit appeler Frédéric. Celui-ci attendait dans l'antichambre avec les autres domestiques consternés. Il entra aussitôt, l'œil inquiet. La baronne fit un signe à ses femmes qui se retirèrent.

— Vous ne vous appelez pas Frédéric, dit-elle à l'homme de confiance de M. Lagarde, vous vous nommez Landry, et je sais pourquoi votre véritable maître vous a placé près du baron de Simaise.

Landry s'inclina.

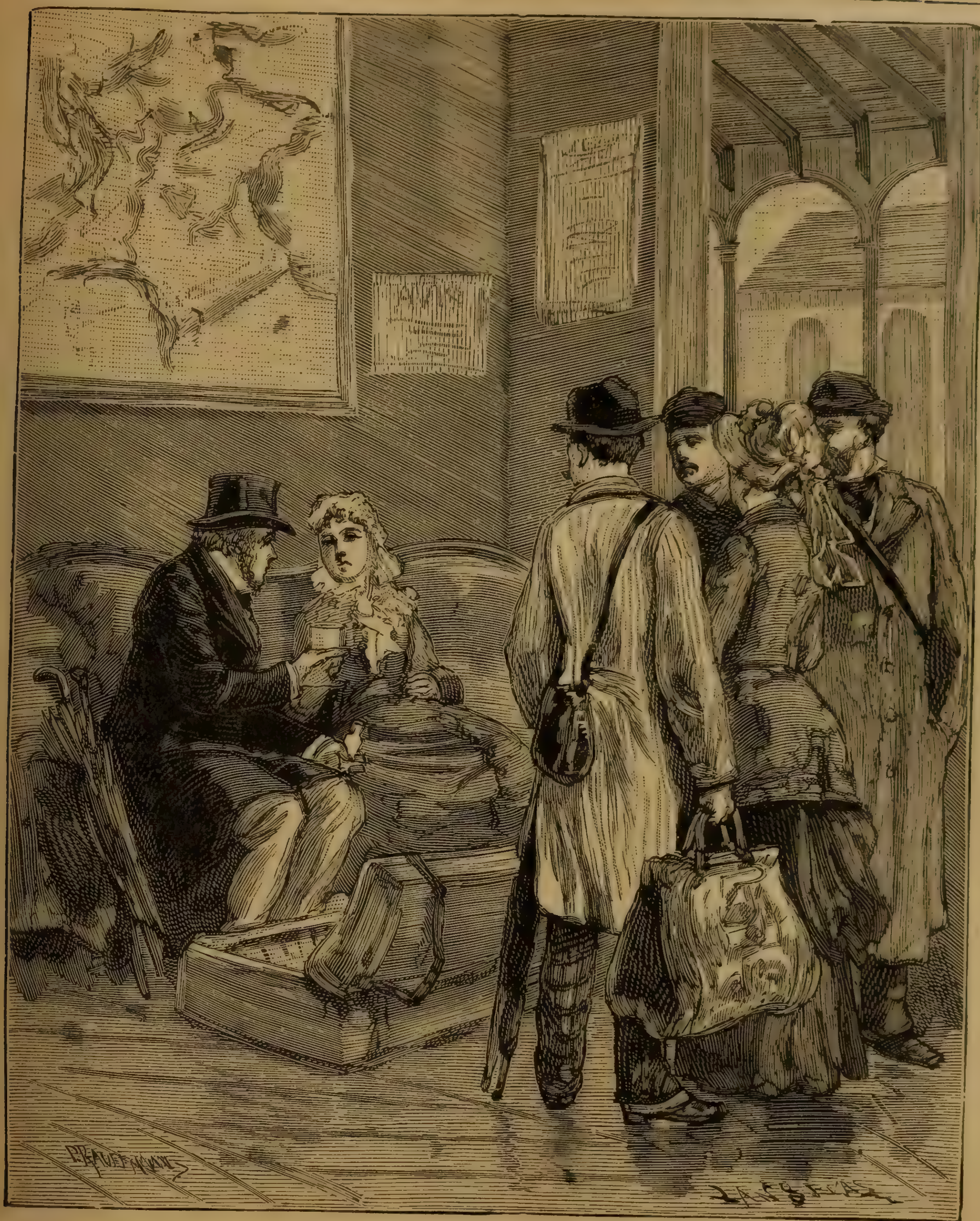
— Vous ne devez pas ignorer quels liens m'attachent à M. Lagarde, reprit la baronne; je suis son alliée, et ses espérances sont aussi les miennes.

— Je sais cela, madame la baronne.

— Vous connaissez les intentions, les projets de M. Lagarde?

— Pas tous, madame la baronne, quoique mon maître veuille bien m'honorer de sa confiance.

— Vous saviez sans doute ce que tramait ici M. de Simaise, pourquoi ne m'avez-vous pas avertie hier ou ce matin?



Voilà, ma mignonne, dit-il en présentant la timbale (page 759).

— D'abord, madame la baronne, hier, ce matin et même dix minutes avant l'enlèvement de Mlle Henriette, je ne savais rien. J'avais deviné qu'il complotait quelque chose, mais quoi? Par excès de prudence, car je ne crois pas qu'il se défie de moi, M. le baron a cru devoir agir seul. Donc, je vous le répète, madame la baronne, je ne savais rien. Mais si j'avais su quelque chose, soit que j'eusse deviné ou que M. le baron m'eût pris pour confident, je ne vous aurais pas avertie.

— Pourquoi, monsieur?

— Parce que je dois me renfermer strictement dans la mission qui m'est confiée. Je dois, autant que possible, tout voir et tout entendre; mais laisser faire, ne rien empêcher. M. Lagarde tient absolument à ce que je reste près de M. le baron; aussi dois-je veiller à ne rien dire, à ne rien faire qui puisse me faire congédier.

— Oui, je comprends, murmura la baronne

— Me conformant aux ordres que j'ai reçus, continua Landry, je surveille M. de Simaise. Hier, je ne l'ai pas suivi, mais je sais qu'il est allé à Épinal. Ce qu'il y a fait, je l'ai appris tantôt, en voyant la voiture attelée de deux chevaux dans laquelle il a emmené Mlle Henriette.

Ce matin, il s'est levé au petit jour, quand tout le monde dormait encore au château. En même temps que lui je fus sur pied. A son allure et à son air seulement, je compris qu'il ne s'éloignerait pas de Vaucourt. En effet, il n'est allé que jusqu'à Haréville où il a déjeuné dans un cabaret. Ensuite il revint et s'est promené sur le chemin qui longe le mur de clôture ou s'est tenu caché dans les massifs du parc, attendant le moment de mettre son projet à exécution.

Mlle Henriette lui a rendu la chose facile, en venant malheureusement se promener dans le parc. Sous le prétexte d'une causerie intime et d'une promenade à deux, M. le baron offrit son bras à mademoiselle et il la conduisit à une porte du parc qu'il avait précédemment ouverte. La voiture était à quelques pas. Depuis combien de temps attendait-elle? Je ne saurais le dire. Pendant que M. le baron entraînait sa fille vers la voiture, je me glissai contre le mur, et c'est ainsi que j'assistai à la scène de l'enlèvement.

— Vous avez entendu, vous avez vu?

— J'ai surtout entendu, madame la baronne; le mur étant assez élevé, il n'était pas facile de voir.

— Est-ce que Mlle de Simaise a suivi volontairement son père? demanda la baronne d'une voix hésitante.

— Non, madame, M. le baron a enlevé sa fille avec violence.

— Ah! soupira-t-elle, comme si elle eût éprouvé un allègement. Et il a osé, le malheureux, il a osé!...

— La lutte fut assez longue. Non, répondait toujours Mlle Henriette, non, je ne veux pas quitter ma mère.

La baronne se redressa les yeux pleins de lumière.

— Ah! s'écria-t-elle, il ne me prendra pas le cœur de ma fille!

Mlle Henriette a prié, supplié, pleuré; elle est même tombée à ses genoux lui criant : Grâce, grâce!

— Le misérable!

— Ni les supplications ni les larmes ne l'ont touché.

— Ma pauvre fille, ma pauvre fille!

— Il l'a prise dans ses bras et l'a jetée dans la voiture.

— C'est monstrueux, c'est infâme!

— Alors Mlle Henriette a crié : Maman, maman!

— Elle m'appelait! Ah! malheureuse, je n'étais pas là pour défendre mon enfant!

— Le cocher fouetta ses chevaux et en un instant la voiture eut disparu... acheva Landry.

La baronne laissa tomber sa tête dans ses mains et se reprit à sangloter.

Soudain, elle se redressa brusquement.

— Ah! le maudit, le monstre!... s'écria-t-elle avec fureur, le regard sillonné d'éclairs, je lui reprendrai ma fille! Et s'il la fait souffrir, malheur, malheur à lui!

Puis, plus calme, s'adressant à Landry :

— Merci, mon ami, dit-elle, merci! Vous allez écrire à M. Lagarde.

— Oui, madame, et ma lettre partira ce soir.

— Instruisez-le bien de tout ce qui s'est passé ici; moi je n'en aurais pas la force. Dites-lui aussi dans quel état vous m'avez vue; oui, dites-lui qu'après avoir été la plus malheureuse des femmes, la baronne de Simaise est aujourd'hui la plus malheureuse des mères!

Landry s'inclina, prêt à se retirer.

— Encore un mot, mon ami, reprit la baronne; votre maître, le baron, vous a-t-il donné l'ordre de le rejoindre à Paris?

— M. le baron ne m'a rien dit, madame; mais je recevrai certainement une lettre de lui demain, me donnant ses instructions.

— Landry, vous veillerez sur ma fille, n'est-ce pas?

— Je veillerai, madame la baronne; mais soyez tranquille, M. Lagarde, lui aussi, veillera.

Et Landry quitta Mme de Simaise pour aller écrire son rapport.

Restée seule, la baronne s'agenouilla et joignit ses mains.

— Mon Dieu, dit-elle, ayez pitié de mes enfants, ayez pitié de moi! Vous trouvez que je n'ai pas assez souffert! Préservez ma fille, mon Dieu, préservez-la, et que toujours toutes les douleurs soient pour moi seule!

XXV

EN VOYAGE

Sept heures du matin sonnaient à Chatou. Une voiture de maître à laquelle était attelé un cheval de race, excellent coureur, s'arrêta au bord de la Seine, devant la maison ombragée de tilleuls où, depuis près de trois ans, le docteur Legendre donne ses soins à la pauvre Jeanne Vaillant.

Cette voiture était attendue, car son arrivée fut aussitôt annoncée par Florentine, la gouvernante du docteur, en observation à une des fenêtres de la villa ayant vue sur la rivière.

M. Legendre, ses deux pensionnaires et la femme de chambre de Jeanne étaient dans le salon. Le docteur n'avait point, comme d'habitude, à cette heure matinale, sa longue robe de chambre; il portait un élégant costume de voyage. La façon dont Jeanne était habillée indiquait également qu'elle allait voyager. Ses pieds étaient chaussés de bottines de chevreau et elle était coiffée d'un délicieux chapeau de jeune fille qui lui allait à ravir.

En dépit de la maladie, Jeanne n'avait rien perdu de sa beauté; malgré sa pâleur et l'expression mélancolique de sa physionomie, elle était tout à fait charmante dans sa fraîche toilette de printemps.

Le docteur lui avait dit :

— Nous allons nous promener tous les deux.

Et elle paraissait enchantée.

La voiture qui venait prendre les voyageurs étant là, c'était le moment où les deux pensionnaires du docteur allaient se séparer, moment cruel pour Marie, qui sentait son cœur se briser. Un long temps se passerait sans doute avant qu'elle revît Jeanne, cette enfant malade pour laquelle elle avait une sorte de tendresse maternelle; hélas! elle ne la reverrait peut-être jamais.

Sur un signe du docteur, Florentine avait pris la valise de voyage.

Marie, visiblement émue, s'efforçant de retenir ses larmes, prit Jeanne dans ses bras et la serra fortement contre son cœur, en lui mettant sur le front un long baiser.

— Ne nous faisons pas attendre, dit le docteur.

— Oh! monsieur, dit Marie, vous la guérirez, n'est-ce pas?

— Si je ne l'espérais point, je ne songerais pas aujourd'hui à la soumettre à une épreuve décisive.

Oh! oui, guérissez-la et je serai heureuse, oui, bien heureuse, malgré la peine que j'éprouverai en ne la voyant pas revenir avec vous.

Elle poussa un long soupir et ajouta :

— Ma chère Jeanne s'éloigne de moi pour longtemps, peut-être pour toujours.

— Qui sait? fit M. Legendre.

— Serez-vous longtemps absent? demanda la jeune femme.

— Trois jours, quatre jours au plus, car, avec ma Jeanne ou sans elle, j'aurai hâte de revenir auprès de vous. Malgré les difficultés que nous rencontrons, mon enfant, je ne suis pas découragé; nous continuerons nos rechcrches, nous travaillerons avec une nouvelle ardeur et il faudra bien, à la fin, que la clarté se fasse dans votre mémoire.

La jeune femme secoua tristement la tête.

Le docteur se tourna vers la femme de chambre de Jeanne et lui dit :

— N'oubliez aucune de mes recommandations : Mme Marie devient votre seule maîtresse; vous aurez pour elle les plus grands égards et lui obéirez comme à moi-même. Pendant les quelques jours de mon absence, défense absolue de sortir; les portes de la maison doivent rester fermées pour tout le monde.

La femme renouvela la promesse déjà faite de suivre à la lettre les instructions de son maître.

Celui-ci prit le bras de Jeanne et ils sortirent de l'enclos, suivis de Florentine, portant la valise.

Pendant que le cocher plaçait la valise sur son siège, le docteur fit monter Jeanne dans la voiture, puis se plaça à côté d'elle. Avant de fermer la portière, M. Legendre envoya un dernier signe d'adieu à Marie debout devant une fenêtre ouverte.

Un instant après, la voiture filait comme une flèche dans la direction de Paris.

A huit heures cinquante minutes, elle entrait dans la cour de la gare de l'Est. Faisant demi-tour, elle se rangea contre les marches de l'immense perron et les deux voyageurs descendirent. Au facteur qui s'avança

pour prendre la valise, le docteur montra un ticket de location d'un coupé complet réservé pour transporter deux voyageurs de Paris à Nancy, et de Nancy à Épinal.

— Venez, monsieur, madame, dit l'agent, je vais immédiatement vous conduire au train ; vous serez mieux dans votre coupé que dans la salle d'attente. Le train part à neuf heures quinze, vous n'avez que vingt minutes à attendre.

Le docteur salua le cocher d'un mouvement de tête, prit le bras de Jeanne, étonnée du bruit qui se faisait autour d'elle, et ils suivirent le complaisant employé.

Le trajet de Paris à Nancy se fit sans incident. M. Legendre et Jeanne, chacun dans son coin, échangèrent à peine quelques paroles. Le docteur avait ouvert un compartiment de la valise contenant du pain, du vin, de l'eau, un poulet rôti découpé, des tablettes de chocolat, des confitures, des gâteaux et autres sucreries ; c'était indiquer à Jeanne qu'elle pouvait manger quand elle aurait faim, boire quand elle aurait soif.

La jeune fille avait souvent la tête à la portière, regardant les paysages qui passaient rapidement sous ses yeux et se succédaient sans cesse. Parfois elle laissait échapper une exclamation. Elle voyait des arbres, des buissons, des maisons qui semblaient courir; des sillons labourés, qui semblaient tourner, et elle s'amusait de cela comme un enfant.

A Nancy, il fallut attendre une demi-heure avant de monter dans le train d'Épinal. Nos voyageurs entrèrent dans la salle d'attente où il y avait beaucoup de monde.

La beauté de Jeanne attirait tous les regards ; on l'examinait curieusement et aussi avec intérêt ; sa pâleur mate, ses yeux mornes, sa tristesse, son air langoureux et maladif faisaient naître un sentiment de profonde pitié. On se disait tout bas :

— C'est une pauvre malade qu'on promène.

— Elle doit être poitrinaire. Si jeune, si jolie et mourir... Quel dommage !

— Peut-être n'est-elle qu'anémique

— C'est égal, elle n'ira pas loin, la pauvre petite ; elle s'en ira en automne à la chute des feuilles.

Nul ne se doutait que la maladie de Jeanne était la folie.

On reprenait :

— Ce monsieur décoré doit être son père.

— C'est sûrement son père, cela se voit assez. Voyez avec quelle sollicitude il veille sur elle ; il la couve des yeux. A la bonne heure, voilà de l'affection, de la tendresse.

— Il me fait de la peine, ce malheurex père; il sent que bientôt il n'aura plus sa fille à aimer.

A ce moment, Jeanne se tourna vers M. Legendre, et dit de sa voix dolente :

— J'ai bien soif.

— Tout de suite, ma mignonne, je vais vous donner à boire, répondit le docteur.

Sans se préoccuper des regards attachés sur lui, il ouvrit la valise, qui était à ses pieds, prit une timbale de vermeil dans laquelle il versa d'abord un peu de vieux vin de Bordeaux, puis de l'eau; ensuite il déboucha une petite fiole contenant un liquide jaunâtre, qui se mélangea avec l'eau et le vin en tombant dans le gobelet goutte à goutte.

— Voilà, ma mignonne, dit-il, en présentant la timbale presque pleine à la jeune fille.

Jeanne avait soif, en effet, car elle but avidement et vida la timbale.

On avait souri en voyant faire le docteur, et on avait beaucoup regardé la petite fiole.

— Quelle peut être cette liqueur jaune qu'il a fait boire à sa fille ? dit une jeune femme à l'oreille de son mari.

— Dame, répondit celui-ci, en souriant, pour le savoir il faudrait le lui demander. C'est probablement quelque drogue ordonnée par le médecin, afin de prévenir une crise.

Les portes des salles d'attente s'ouvrirent et des employés crièrent :

— Les voyageurs pour la ligne d'Épinal, en voiture.

Devant M. Legendre et sa compagne on ouvrit un coupé réservé dans lequel ils s'installèrent.

Le train se mit en marche.

Au bout de vingt minutes, Jeanne fut prise de bâillements successifs; elle se tourna, s'agita, allongea ses jambes, s'étira les bras, puis sa tête, allant de tous les côtés, roula sur ses épaules.

M. Legendre ne la quittait pas des yeux; mais il n'était pas inquiet il souriait, au contraire. Au bout de quelques minutes, Jeanne cessa de bâiller, sa tête tomba contre un des appuis capitonnés, et ses yeux se fermèrent. Elle dormait d'un profond sommeil.

Alors le docteur tira de la valise un manteau de soie fourré qu'il mit sur les épaules de la jeune fille, puis il la coucha sur le coussin et lui couvrit les pieds, les jambes et une partie du corps avec une chaude couverture de voyage.

On arriva ainsi à Épinal. Il était sept heures du soir. Le chef de gare, qui avait été prévenu, ouvrit lui-même la portière du coupé. Le docteur

lui passa d'abord la valise, qu'il remit aussitôt à un de ses agents, afin d'aider le voyageur à sortir la dormeuse du compartiment. Cela fut vite fait. On se dirigea aussitôt vers la sortie, M. Legendre portant Jeanne dans ses bras, le chef de gare marchant près de lui, et l'homme d'équipe derrière avec la valise et la couverture de voyage.

— Suis-je attendu, monsieur le chef de gare ? demanda M. Legendre.

— Oui, monsieur le docteur, il y a deux voitures dans la cour de la gare.

— Ah ! Alors le vieux capitaine et le jeune lieutenant sont ici ?

— Oui monsieur ; ils sont tous deux dans mon bureau ; ils craignent de se montrer.

— Comme vous le voyez, nous n'avons rien à redouter : elle dort.

— Si elle se réveillait ?

— Non. Elle dormira ainsi jusqu'à demain matin huit heures.

Cachés derrière les rideaux d'une fenêtre, Jacques Vaillant et Jacques Grandin guettaient. Ils virent apparaître sur le quai, marchant vers la sortie, le docteur tenant dans ses bras Jeanne endormie. Aussitôt, le vieillard laissa échapper un sanglot et sa main tremblante chercha celle du jeune homme, qui pleurait silencieusement.

Oh ! comme ils auraient voulu s'élancer vers la bien-aimée ! Mais le docteur avait ordonné la plus grande prudence. Il fallait se contenir. Pâles tous deux, immobiles, pantelants, respirant à peine, et serrés l'un contre l'autre, ils virent le docteur et le chef de gare placer la jeune fille avec le plus grand soin sur le coussin de l'une des voitures.

Quand Jeanne fut bien enveloppée dans son manteau et la couverture, et couchée comme dans un lit, la tête sur un oreiller, le chef de gare revint vite à son bureau et dit aux deux patients :

— Vous pouvez vous montrer.

Ils bondirent jusqu'à la voiture, dont les cochers, sur l'ordre du docteur, forçaient les curieux à s'éloigner.

Enfin, Jacques Vaillant et Jacques Grandin purent voir la figure de Jeanne. Le vieillard joignit les mains et murmura avec un accent de tendresse indicible :

— Ma fille, ma fille !

Tous deux, palpitants, la bouche ouverte, les pupilles dilatées, le corps en avant et le cou allongé, contemplaient la dormeuse avec ivresse. Ils seraient restés longtemps ainsi, en extase, si le docteur ne les avait brusquement arrachés à leur contemplation en disant :

— Partons, messieurs, partons.

On se serra silencieusement les mains, puis le docteur prit place



Jeanne, ma fille, es-tu levée? cria Jacques Vaillant à travers la porte (page 167).

dans la voiture de sa malade, pendant que le vieillard et le jeune homme montaient dans l'autre voiture.

— Bonne chance, monsieur Jacques Vaillant! dit le chef de gare; j'espère recevoir, sinon demain, mais après-demain, une bonne nouvelle.

Un instant après, les deux voitures sortaient de la ville et prenaient la route de Mareille, où l'on arriva un peu avant onze heures.

La maison du vieux capitaine était éclairée au rez-de-chaussée et à l'étage. Gertrude attendait.

Jeanne fut immédiatement transportée de la voiture dans sa chambre de jeune fille et couchée dans son lit. C'est là, dans cette chambre gaie, où rien n'était changé, que Jeanne allait se réveiller le lendemain et voir, aussitôt ses yeux ouverts, les objets qui lui étaient autrefois familiers. Mais quelle serait la suite de ce réveil!

Chasserait-il les ténèbres dans lesquels l'esprit de la jeune fille était enveloppé depuis si longtemps? Dieu seul le savait.

M. Legendre espérait; mais il espérait seulement. A toutes les questions que lui adressaient le vieillard, le jeune homme et même Gertrude, il répondait invariablement :

— Attendons. Demain, demain!

Demain! Que de choses dans ce seul mot! Demain, c'était l'inconnu : le sourire ou les larmes, le jour radieux ou la nuit sombre, la joie ou la douleur, les cris joyeux ou les cris de désespoir, la vie ou la mort!

Oh! comme elle allait être longue, cette nuit de perplexité et d'angoisses!

Dors, pauvre Jeanne, dors sous le toit d'où le malheur t'a chassée... Dors, ton père et ton fiancé veillent. Ils ne dormiront pas, eux.

Ils attendent demain!

XXVI

LE RÈVEIL DE JEANNE

Le docteur Legendre connaissait parfaitement la puissance et les effets du narcotique qu'il avait fait prendre à sa malade.

Il était très important que Jeanne arrivât à Mareille endormie, afin de se trouver dans sa chambre, à son réveil, sans qu'elle pût se douter qu'on l'y avait amenée. En agissant ainsi, rien n'étant négligé, d'ailleurs, pour que l'illusion de la jeune fille fût complète, il y avait lieu d'espérer qu'en sortant de son sommeil Jeanne croirait avoir eu un horrible cauchemar, dont le terrible souvenir serait lui-même prêt à s'effacer.

C'est pendant le trajet de Nancy à Épinal que le docteur avait résolu de faire prendre le narcotique à la jeune fille; mais Jeanne lui ayant demandé à boire avant de monter dans le train, il n'avait pas hésité à lui faire avaler le contenu de la petite fiole deux heures plus tôt.

Suivant le calcul de M. Legendre, qui avait lui-même préparé la liqueur jaune, et malgré le mélange d'eau et de vin, le sommeil devait durer environ seize heures. Le narcotique ayant été absorbé à quatre heures quinze minutes, le soir, c'était donc vers huit heures, le lendemain matin, comme l'avait annoncé le docteur, que Jeanne devait se réveiller.

Dès six heures, chacun était à son poste. Le docteur et Jacques Vaillant dans la chambre de celui-ci, l'oreille tendue, prête à entendre le moindre bruit.

Le ruban avait reparu à la boutonnière de la redingote du vieillard.

Gertrude, dans sa cuisine, préparait le déjeuner. Le lait était déjà sur un feu doux et le pain coupé, prêt à être mis sur le gril.

Jacques Grandin attendait dans le jardin sous la fenêtre de Jeanne. Il ne portait ni son uniforme de lieutenant de hussards, ni le costume bourgeois; il avait endossé, pour la circonstance, son ancien uniforme de dragon, petite tenue, avec les galons de maréchal des logis.

Fidèle, lui aussi, était à son poste; mais il ne remplissait plus très bien son rôle. Au lieu d'être couché tranquillement sur le lit de Jeanne, à la place où il dormait toutes les nuits, il gambadait dans la chambre, grattait aux deux portes, espérant qu'on lui ouvrirait, et de temps à autre, l'impatient donnait de la voix :

— Ouah ! ouah !

D'abord, cela avait beaucoup inquiété Jacques Vaillant. Mais le docteur le rassura en lui disant :

— Laissez-le faire. Ce qu'il importe, c'est que le chien soit une des choses qui frapperont les yeux de Jeanne à son réveil.

Huit heures sonnèrent. Jacques Vaillant était blanc comme un suaire et tremblait de tous ses membres. Tout à coup ses jambes fléchirent et il s'affaissa sur un siège.

— Du courage et de la force, monsieur ! lui dit à voix basse le doc-

teur; dans un instant vous aurez à parler, et il ne faut pas que votre voix tremble.

Ces paroles produisirent l'effet d'un coup de fouet.

Le vieillard se redressa aussitôt.

— C'est passé, répondit-il; maintenant je serai fort.

Ils attendirent encore dix minutes, le docteur ayant l'oreille collée contre la porte. Il entendit un long soupir, qui fut suivi d'un bâillement.
— L'instant approche, dit-il.

Jeanne se retourna, agita ses bras. Fidèle, assis au milieu de la chambre, la regardait. Dix minutes s'écoulèrent encore. Enfin, Jeanne ouvrit les yeux et se souleva lentement sur le lit en s'appuyant sur un de ses bras.

— Ouah! ouah!

Et, comme s'il eût attendu ce moment pour faire fête à sa compagne de lit, Fidèle bondit sur les couvertures et vint, la queue frétillante, s'étendre près de Jeanne, pour lui lécher le visage et fourrer sa tête sous son bras, comme autrefois le chien qu'il remplaçait.

Brave Fidèle! Et tout à l'heure son maître avait un instant douté de son intelligence.

— Oh! fit Jeanne.

Elle passa sa main sur son front, puis sur le dos du chien, et elle répéta :

— Oh! oh!

Fidèle se mit alors à faire sur le lit des cabrioles inseusées.

— Fidèle! prononça la jeuue fille d'une voix hésitante.

Dans l'autre chambre, le docteur entendit et son regard eut un rayonnement.

— Ouah! ouah! répondit le chien à l'appel de son nom.

Et les caresses recommencèrent de plus belle.

— Fidèle, Fidèle, dit encore Jeanne, comme se parlant à elle-même.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa plusieurs fois sur le front. Voilà ce que Fidèle avait attendu, sans doute, car aussitôt il sauta dans la chambre en aboyant de plaisir, et alla gratter à la porte de Jacques Vaillant. Ainsi faisait l'autre chaque matin.

Jeanne s'était assise sur le lit; elle promenait à travers la chambre ses yeux étonnés, qui ne s'arrêtaient encore sur rien, tout lui apparaissant vague, confus. De nouveau elle passa ses deux mains sur son front à plusieurs reprises et se frotta les yeux comme une personne qui ne se sent pas bien éveillée.

Peu à peu, cependant, sa vue devint moins flottante, plus sûre ; c'était comme un brouillard qui se dissipait.

La jalousie de la fenêtre était baissée, mais la chambre, dans laquelle pénétrait un gai rayon de soleil, était suffisamment éclairée.

Jeanne reconnut enfin le lieu où elle se trouvait. C'était sa chambre. Sans doute la pensée était encore absente ; lentement, péniblement, se faisait le réveil de la raison. Allait-elle rompre ses liens et s'échapper triomphante des ombres de la nuit ?

L'épreuve commençait. Pour Jeanne, dans un sens ou dans l'autre, elle devait être décisive.

Maintenant, ses yeux se fixaient longuement sur chaque objet : sur le fauteuil couvert d'une tapisserie, ouvrage de ses mains ; sur les chaises, le guéridon, la commode, la table de nuit, les rideaux blancs à grandes fleurs de la fenêtre ; sur les portraits de Jacques Vaillant et de Catherine ; sur la montre, accrochée à son clou et dont la chaîne d'or pendait ; sur le chapeau de paille, toujours frais, malgré le temps écoulé, pendu à une patère ; sur le vêtement complet : robe, jupons, corset, camisole, tablier, manchettes, placé sur une chaise comme elle avait l'habitude de le faire chaque soir en se couchant ; sur les souliers de cuir de chevreau, les bas, les jarretières roses jetés sur la descente de lit ; et encore sur Fidèle, qui trottait par la chambre, allant continuellement du lit à la porte et de la porte au lit.

Elle paraissait songeuse ; mais sa physionomie s'animait, son regard s'éclairait. A chaque instant elle hochait la tête, et ses lèvres remuaient ; mais les paroles nouées dans sa gorge ne sortaient pas.

Soudain elle repoussa les couvertures, sortit ses jambes hors du lit, se laissa glisser et se trouva debout, les pieds sur le tapis. Elle était devant la glace, qui réfléchissait son image. Un imperceptible sourire effleura ses lèvres. Ses effets étaient à portée de sa main ; elle mit son corset, le même qu'elle avait laissé dans la chambre avant d'aller se jeter dans la rivière, passa ensuite un jupon qu'elle serra sur ses hanches, puis mit la camisole.

Elle reprenait instinctivement ses anciennes habitudes.

Fidèle faisait autour d'elle des bonds prodigieux.

— Ouah ! ouah ! ouah !

Il se frottait contre ses jambes nues ; il prenait entre ses dents, sans serrer, ses doigts de pieds, ses talons, ses mollets. Doucement, elle le repoussait de la main, disant :

— Finis, finis donc ! Oh ! le méchant !

Assise au bord du lit, elle mit ses bas, boucla ses jarretières sous les

genoux, puis elle prit le chausse-pieds dans un des tiroirs du chiffonnier et mit ses souliers.

Elle jeta les yeux sur la glace et sourit de nouveau.

Elle marcha vers sa montre et examina la position des aiguilles. La montre avait été remontée et mise à l'heure; elle marquait huit heures quarante minutes.

— Il est tard, dit-elle.

Elle fit quelques pas et s'arrêta devant la commode-toilette. Elle leva le couvercle : l'eau était dans le pot, prête à être versée dans la cuvette. Machinalement elle ouvrit le premier tiroir. Tout y était dans l'ordre où elle l'avait laissé : dans une boîte des pièces d'or, dans une autre des bijoux.

Elle prit une bague, le dernier cadeau que lui avait fait le vieux capitaine, la passa à son doigt et fit étinceler le solitaire dans la coulée du rayon de soleil.

Elle parlait à voix basse, si basse que cela ressemblait à un chuchotement de feuilles dans un arbre.

Dans l'autre chambre, on l'entendait aller et venir, piétiner, remuer les meubles. Vingt fois Jacques Vaillant avait eu la tentation d'entr'ouvrir la porte pour voir. Mais M. Legendre était là pour l'empêcher de commettre une imprudence. L'œil au trou de la serrure, le médecin observait de son mieux tous les mouvements de la jeune fille. Il la vit se débarbouiller, s'essuyer, peigner ses longs cheveux, les natter et les attacher sur sa tête avec des épingles.

Alors il se redressa, fit un signe à Jacques Vaillant et alla se cacher au fond de la chambre.

— Jeanne, ma fille, es-tu levée? cria Jacques Vaillant à travers la porte.

La commotion fut violente. La jeune fille tressaillit dans tout son être; elle marcha vers la porte à petits pas, puis recula, en passant encore ses mains sur son front.

— Oh! oh! fit-elle.

Le chien continuait à faire autour d'elle toutes sortes de bonds et de cabrioles.

— Jeanne, m'entends-tu? reprit la voix du vieillard.

Elle eut un nouveau tressaillement et répondit :

— Oui, mon père.

Les yeux des deux hommes s'irradièrent. Jacques Vaillant reprit :

— Habille-toi vite, ma chérie. Gertrude nous attend pour servir le déjeuner. Et puis ce n'est pas tout, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre :

Jacques, ton fiancé, a obtenu un congé de deux mois ; il est arrivé ce matin, il est ici, tu vas le voir.

Au même instant, dans le jardin, une belle voix de baryton, légèrement vibrante, chanta :

Dans nos jardins les feuilles sont jaunies,
Dans les grands fûts le vin est transvasé.
Sous les engrais les terres sont brunies,
Pendant longtemps le soc s'est reposé.
Courage, enfants, c'est la saison dernière;
Aux champs il faut terminer les travaux.
Partons avant que le soleil éclaire
De ses rayons les vals et les coteaux.
Laboureurs, à la charrue!
Sortez tous de vos maisons;
De semer l'heure est venue,
Qu'on retourne les sillons!

Dès les premières notes, Jeanne était restée immobile, comme galvanisée, mais l'oreille tendue, écoutant.

Comme s'il eût compris qu'il ne devait plus faire de bruit, Fidèle, lui aussi, planté sur ses quatre pattes, écoutait le chanteur.

Cette chanson, — le *Semeur de blé* (1), — Jacques Grandin l'avait achetée à Épinal, un jour de foire, trois mois environ avant de partir. Comme il ne connaissait pas la musique, c'est Jeanne qui lui avait appris la chanson en chantant avec lui.

Le jeune homme cessa de chanter.

Pendant un instant, Jeanne eut l'air d'écouter encore ; puis, prenant sa tête dans ses mains et la serrant fortement :

— Mon Dieu, murmura-t-elle, je me souviens !

La voix de Jacques reprit :

De mes deux bras j'ai bien soigné ma terre,
Et, maintenant, je pourrai confier
Au sein fécond de cette bonne mère,
Le meilleur grain gardé dans mon grenier.
Quand renaîtront les fleurs et la verdure,
Après l'hiver, au soleil du printemps,
Mes blés touffus, orgueil de la nature,
Pour être en fleur n'attendront pas longtemps.

(1) Les paroles de ce chant rustique sont d'Émile Richebourg, et la musique d'Alfred d'Hack — Gérard, éditeur, boulevard des Capucines, Paris.



Bonjour, Jeanne, dit le jeune homme en ôtant son képi... (page 770).

Laboureurs, à la charrue !
Sortez tous de vos maisons ;
De semer l'heure est venue,
Qu'on retourne les sillons !

Jeanne écouta encore, mais les yeux étincelants, cette fois, et secouée par une sorte de tremblement convulsif.

La voix reprit de nouveau :

Quand juin viendra, nous verrons l'épi naître ;
Puis, chaque jour, nous le verrons grandir,
Et je dirai : C'est moi qui suis le maître
De ces grands blés que le ciel fait jaunir.
Après avoir contemplé mon ouvrage,
Le cœur content, je dormirai le soir,
Comptant, Seigneur, que les vents et l'orage
Ne viendront pas m'enlever mon espoir.
Laboureurs, à la charrue !
Sortez tous de vos maisons ;
De semer l'heure est venue,
Qu'on retourne les sillons !

Pour la moisson, mes granges seront prêtes
A recueillir le fruit de mes sueurs.
Sur les coteaux, alors, jusques aux crêtes,
Nous entendrons chanter les moissonneurs.
Ils couperont les gros épis superbes
Que le bon Dieu prodigue à ses enfants ;
Et, grâce à lui, j'entasserai les gerbes
Qui donneront du pain aux indigents.
Laboureurs, à la charrue !
Sortez tous de vos maisons ;
De semer l'heure est venue,
Qu'on retourne les sillons !

Quand les dernières vibrations de la voix s'éteignirent, la jeune fille se redressa de toute sa hauteur, les yeux rayonnants, le front irradié, les mains frémissantes.

— C'est Jacques ! c'est Jacques ! exclama-t-elle.

Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit et releva la jalousie. Alors sa tête charmante apparut au lieutenant dans le cadre de la fenêtre.

— Bonjour, Jeanne, dit le jeune homme, ôtant son képi, vous voilà réveillée, avez-vous bien dormi ? J'ai un congé de deux mois ; deux mois que je vais passer près de vous et de mon parrain ; jugez comme je suis heureux, Jeanne !

Les mains sur la barre d'appui, la jeune fille penchait son corps en dehors et avançait la tête comme pour mieux voir son fiancé. Celui-ci continua :

— Il y a deux heures que je suis arrivé, Jeanne ; allez, si je n'avais pas craint de vous réveiller trop tôt, il y a longtemps que j'aurais chanté

sous votre fenêtre mon *Semeur de blé;* c'est cette chanson rustique que j'aime tant, surtout parce que c'est vous qui me l'avez apprise.

— Oui, répondit-elle, c'est moi qui vous l'ai apprise, je me le rappelle ; nous la chantions ensemble.

— Jeanne, nous la chanterons encore.

Elle se redressa et, les mains tendues vers le jeune homme, elle s'écria :

— Jacques, Jacques !

— Oh ! ma Jeanne bien-aimée ! exclama le lieutenant.

Et il lui envoya plusieurs baisers.

Jeanne, entendant marcher dans la chambre, se retourna vivement.

— Ah ! mon père, mon père ! s'écria-t-elle.

Elle se jeta dans les bras de Jacques Vaillant, et, sa tête appuyée contre la poitrine du vieillard, elle se mit à pleurer.

— Calme-toi, ma chérie, ou plutôt calmons-nous tous deux, car, tu vois, je pleure aussi, disait le vieux capitaine. Dame, l'arrivée de Jacques, de ton fiancé, que nous n'attendions pas, qui vient nous surprendre, cela cause une émotion, une joie...

Mais, continua-t-il, tu n'es pas encore complètement habillée; veux-tu que j'appelle Gertrude pour t'aider à achever ta toilette ?

— Non, cher père, c'est inutile.

— Si je t'aidais, moi ?

— Vous ne sauriez pas, fit-elle en souriant.

Très vite, elle mit son col, sa robe, ses manchettes et noua autour de son cou une cravate de foulard.

Jacques Vaillant ouvrit la porte et cria :

— Gertrude, servez le déjeuner.

— Oui, monsieur, répondit Gertrude d'en bas.

Jeanne était prête.

Le vieillard lui offrit son bras et ils descendirent dans la salle à manger. Le chocolat au lait fumait dans les tasses de porcelaine blanche.

— Bonjour, mademoiselle, dit simplement Gertrude.

Mais la jeune fille s'approcha de la femme de ménage, lui prit la main, puis l'embrassa.

A ce moment la porte s'ouvrit et Jacques Grandin entra.

— Ah ! le voilà, notre jeune soldat ! s'écria gaiement le vieillard. Allons, mes enfants, car vous êtes tous deux mes enfants, embrassez-vous !

Jeanne, rougissante, tendit ses joues sur lesquelles Jacques mit deux gros baisers sonores.

— Maintenant, déjeunons, reprit le vieux capitaine. Tout de même cela fait du bien de se revoir, de se retrouver ensemble tous les trois, n'est-ce pas, Jeanne?

— Oui, cher père.

— Je me sens rajeuni ; je crois bien que je n'ai jamais eu tant de gaieté au cœur. Vrai, je chanterais volontiers, comme toi, tout à l'heure, dragon :

Laboureurs, à la charrue !
Sortez tous de vos maisons;
De semer l'heure est venue,
Qu'on retourne les sillons !

Il chantait, le vieux Vaillant, et il y avait des larmes plein ses yeux !

— Jeanne, continua-t-il, tu m'entends chanter aujourd'hui ; tu me verras danser le jour de tes noces.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir. Elle arrêta un instant ses yeux sur son père, puis sur Jacques, et baissa la tête.

A partir de ce moment, elle devint rêveuse ; elle semblait ne plus être là. Le vieillard et le jeune homme lui adressèrent plusieurs fois la parole sans qu'elle répondît.

Deux regards l'enveloppaient pleins d'inquiétude.

XXVII

UN JOUR DE BONHEUR

On se leva de table.

— Je pense bien, Jacques, dit le vieillard d'une voix moins assurée que tout à l'heure, que ceci n'a point complètement apaisé ta faim ; mais

Gertrude avancera l'heure du dîner; nous nous remettrons à table à onze heures.

— J'attendrai facilement jusque là.

— Offre ton bras à Jeanne, nous allons faire un tour de promenade dans le jardin.

Ils sortirent tous les trois.

Ayant jugé qu'il ne devait pas se montrer encore, le docteur Legendre était resté dans la chambre de Jacques Vaillant. Caché derrière les rideaux de la fenêtre, ayant vue sur toute l'étendue du jardin, il continua à observer Jeanne.

Jacques la conduisit sous le berceau, au fond du jardin.

— Chère Jeanne, lui dit-il, c'est ici que j'ai eu le courage, la veille de mon départ, de vous dire : Je vous aime!

— Oui, Jacques, je me souviens, répondit-elle.

Et ce fut tout. Elle retomba aussitôt dans sa rêverie.

L'inquiétude des deux hommes augmentait. Jacques Vaillant était devenu très pâle et n'osait plus parler. Le lieutenant se trouvait également dans un embarras pénible. Au bout d'un instant, n'y pouvant tenir plus longtemps, le vieillard les quitta brusquement et courut trouver le docteur. Il revint bientôt, souriant; son visage n'avait plus aucune trace d'inquiétude.

On fit plusieurs fois le tour du jardin, s'asseyant sur chaque banc. Jeanne reconnaissait tout. Elle s'arrêta devant une forte quenouille, un pommier calvil.

— Là, dit-elle, sur cet arbre, il y avait un nid.

— Mais il y est encore ! s'écria Jacques. Regardez, Jeanne, le voilà !

— Oui, fit-elle lentement, comme se parlant à elle-même, les pinsons sont revenus; le nid de l'autre année n'était pas à cette place; c'est sur cette branche-ci que les pinsons l'avaient construit.

— Tout se retrouve dans sa mémoire, pensait le vieux capitaine.

Elle avait quitté le bras de Jacques et marchait seule, en avant, se rapprochant de la maison. Soudain, elle s'arrêta brusquement au milieu de l'allée, et les yeux fixés sur la fenêtre de sa chambre, elle regarda longuement. Enfin, elle reprit le bras de son fiancé en disant :

— Venez, venez tous deux.

Elle les ramena sous le berceau. Quittant de nouveau le bras de Jacques, elle s'assit au milieu du banc, puis leur fit signe de s'asseoir, le vieillard à sa droite, le jeune homme à sa gauche. Ils s'empressèrent d'obéir.

Il y eut quelques minutes de silence. Jeanne semblait réfléchir profondément : son visage avait pris une étrange expression de gravité, et des lueurs fugitives, mais qui se succédaient rapidement, illuminaient son regard. Tout à coup, regardant son père, d'abord, puis son fiancé :

— J'ai été folle, n'est-ce pas ? dit-elle.

La question avait été prévue par le médecin ; toutefois les deux hommes éprouvèrent un saisissement douloureux.

— Ma fille ! ma chérie ! balbutia le vieillard.

— Oh ! Jeanne ! fit Jacques Grandin.

— Vous n'osez pas me répondre, reprit-elle ébauchant un sourire ; pourtant j'ai plusieurs questions à vous faire.

— Eh bien ! oui, Jeanne, c'est vrai, tu avais perdu la raison.

— Pendant combien de temps ai-je été folle ?...

Le vieux capitaine hésitait à répondre.

— Pendant combien de temps ? répéta-t-elle.

— Près de trois ans.

— Ah ! fit-elle en hochant la tête.

Après un moment de réflexion elle reprit :

— Je me suis jetée dans la rivière : qui donc m'a retirée de l'eau ?

— Celui que, d'abord, nous avons tous injustement accusé, l'ami de ton fiancé, le brave Jean Loup.

Jeanne eut une sorte de frisson.

— Écoute, ma fille, écoute, s'empressa de continuer Jacques Vaillant ; un homme qui est resté inconnu s'était introduit dans ta chambre pour voler.

— Pour voler ! murmura-t-elle.

Puis regardant fixement le vieillard :

— Je ne me souviens pas, dit-elle. Que s'est-il donc passé dans ma chambre ?

— Entre toi et l'homme, le voleur, il y a eu une lutte.

— Alors ? interrogea-t-elle haletante.

— Alors, Jeanne, Jean Loup, qui veillait sur la fiancée de son ami Jacques, le bon Jean Loup accourut pour te défendre. Tu ne le vis pas arriver, car tu venais de perdre connaissance. Le malfaiteur a vite pris la fuite, et Jean Loup est resté près de toi pour te protéger.

— Et... c'est tout... c'est tout ce qui s'est passé ? prononça-t-elle d'une voix hésitante.

Le vieillard devina sa pensée.

— Oui, Jeanne, c'est tout, répondit-il vivement. Tu n'as pas été vic-

time d'un crime. je te le jure! Jean Loup t'a sauvée dans ta chambre comme il t'a sauvée plus tard dans la rivière.

— Elle se retourna brusquement vers le jeune homme.

— Jacques, c'est bien vrai cela? dit-elle.

— Chère Jeanne, répondit-il, la regardant avec une tendresse indicible, tout ce que vient de vous dire votre père est la vérité.

Elle poussa un long soupir et laissa tomber sa tête sur l'épaule du vieillard; puis sa poitrine gonflée eut des soulèvements convulsifs et elle pleura à chaudes larmes.

Jacques Vaillant la serrait contre lui et, à chaque instant, appuyait ses lèvres sur son front.

— Oublions les douleurs du passé, ma chérie, disait-il, ne nous souvenons plus que tu as été malade longtemps, puisque, maintenant, tu es guérie; oh! oui, ma Jeanne, bien guérie! Après t'avoir tant pleurée, nous te retrouvons, tu nous es enfin rendue, à moi et à ton ami d'enfance, ton fiancé, ton mari bientôt. Ah! Jeanne, ma Jeanne, comme nous allons t'aimer! Comme les beaux jours qui viennent vont nous faire oublier vite les mauvais jours déjà loin derrière nous!

— Jeanne, ma bien-aimée Jeanne, dit à son tour le jeune officier, je n'ai pas cessé un instant de penser à vous, et, votre père vous le dira, désespéré de vous avoir perdue, je voulais mourir... Et c'est lui qui restait seul au monde, écrasé sous son immense douleur, c'est lui qui trouva encore assez de force pour me commander la résignation. Ah! Jeanne, ma Jeanne adorée, vous saurez un jour quels trésors de tendresse il y a pour vous dans mon cœur! Je ne peux pas vous aimer plus que je vous aime, ma Jeanne, puisque je vous aime plus que tout au monde.

— Mon père, Jacques, dit la jeune fille, mettant sa main dans celle de son fiancé, je ne sais quel doux bien-être j'éprouve en ce moment, près de vous; c'est comme une dilatation qui se fait en moi : l'âme me revient, ma pensée s'éclaire, l'esprit renaît, mon cœur s'ouvre.

— C'est ta résurrection, ma chérie, répondit le vieillard; tu es guérie, sauvée!... Tu nous es rendue pour toujours!

— Et Jean Loup, où est-il? demanda-t-elle.

— Jean Loup n'est plus dans la forêt de Marcille, répondit Jacques Vaillant; parmi les nombreuses personnes qui s'intéressaient à lui, il s'est trouvé un homme d'un grand cœur qui s'est fait son protecteur; il lui a donné des maîtres qui l'ont instruit et ont fait son éducation. Aujourd'hui, Jean Loup, que tu as connu sauvage, est un homme comme les autres.

— Et il est toujours et plus que jamais mon ami, ajouta Jacques

Grandin ; un jour, bientôt, je l'espère, vous le reverrez, Jeanne. Alors, vous et moi, nous pourrons le remercier de vous avoir protégée, défendue, de vous avoir sauvé la vie !

— Oui, répondit-elle.

Il y eut un moment de silence. Elle reprit :

— Vous avez encore bien des choses à m'apprendre.

— Oui, ma chérie, bien des choses ; mais nous ne te dirons pas cela aujourd'hui pour ne point te fatiguer ; dans quelques jours, Jacques et moi nous te raconterons tout.

— Oui, tout.

— A ce moment, Fidèle arriva en courant. Il précédait Gertrude avec laquelle il était resté dans la salle à manger. Il sauta sur les genoux de Jacques Vaillant d'abord, puis sur ceux de Jeanne, quêtant des caresses tout en prodiguant les siennes.

Gertrude avançait lentement, avec précaution, se glissant derrière les massifs.

Envoyée par M. Legendre, elle venait voir ce qui se passait sous le berceau.

— Approchez, Gertrude, ne craignez rien, lui dit le vieillard, Jeanne nous est rendue, ma fille est guérie !

— Oh ! notre enfant, notre enfant ! s'écria la brave femme, prête à sangloter.

— Ma bonne Gertrude ! fit Jeanne d'un ton pénétré.

— Allons, reprit la paysanne le bras levé vers le ciel, il y a toujours là-haut un bon Dieu ! Ah ! m'amzelle, pour le coup, me voilà complètement heureuse.

La jeune fille lui tendit affectueusement la main.

— Ce n'est pas tout, reprit Gertrude, s'adressant à son maître, ils sont plus de trente devant la maison ; avant midi, si ça continue, nous aurons là tout le monde de la commune. Qu'est-ce qu'il faut leur dire ?

— Il faut les renvoyer, Gertrude, en leur disant que Jeanne est guérie ; vous les préviendrez aussi que dimanche nous ferons, Jeanne et moi, des visites dans le village.

— Bien, monsieur ; ce sera leur dire qu'ils verront la demoiselle dimanche, et ils s'en iront tous contents. Comme je suis heureuse, mon Dieu, ajouta-t-elle. Ah ! oui, je suis bien heureuse !

Et elle s'éloigna en courant, légère comme si elle avait retrouvé ses vingt ans.

— Vois, ma fille, vois, dit Jacques Vaillant, que de joie et de bonheur autour de toi !



Alors il raconta à Jeanne comment Jean Loup l'avait sauvée avec l'aide de M. Lagarde (page 784).

Gertrude n'eut que quelques mots à dire aux personnes qui étaient dans la rue et elles s'éloignèrent satisfaites, heureuses.

Elle rentra aussitôt dans la maison et cria :

— Monsieur le docteur, Jeanne est guérie, bien guérie; elle se souvient, elle cause... Elle m'a appelée sa bonne Gertrude, comme autrefois. Ah! monsieur le docteur, quel bonheur !

M. Legendre s'empressa de descendre.

— En ce cas, dit-il, je puis me montrer maintenant.

Jeanne le vit s'avançant lentement vers le berceau.

— M. le docteur Legendre, dit Jacques Vaillant, le savant médecin qui t'a soignée et qui t'a rendu la raison.

— Je le reconnais, dit-elle.

Elle se leva et fit quelques pas à la rencontre du docteur.

— Ah! monsieur, lui dit-elle avec une grâce charmante et l'accent de la plus vive reconnaissance, je sais enfin, aujourd'hui, tout ce que je vous dois.

— Celui de nous deux qui doit le plus à l'autre, mademoiselle Jeanne, c'est moi : je vous dois le bonheur que j'éprouve de vous avoir rendue à ceux qui vous aiment.

— Monsieur le docteur, dit Jacques Vaillant, j'espère que vous voudrez bien rester près de nous au moins une semaine.

— Cela me serait infiniment agréable, monsieur ; mais je ne le puis. Ma présence ici n'est plus nécessaire ; je pourrais partir dès ce soir : cependant, je vous donnerai encore ma journée de demain tout entière.

— Quoi, vous voulez nous quitter si vite?

— Il le faut : mes travaux me réclament, et j'ai hâte de me retrouver à Chatou, où j'espère rester pendant quelques mois encore.

— Pourtant, monsieur le docteur, il me semble que quelques jours de repos...

— Je n'ai pas encore le droit de me reposer, répondit M. Legendre en souriant.

XXVIII

BELLE MATINÉE

Le docteur Legendre avait quitté Mareille, laissant la joie, le bonheur, dans la maison de l'ancien capitaine de dragons.

Comme l'avait prévu l'excellent docteur, l'épreuve à laquelle Jeanne venait d'être soumise avait été décisive. Maintenant, — M. Legendre

l'avait déclaré, — le père de la jeune fille, son fiancé, ses amis, tous ceux qui s'intéressaient à elle et l'aimaient, n'avaient plus rien à redouter.

Jeanne ignorait ce qui s'était passé à Mareille pendant les longs mois de sa maladie, de même que les graves événements accomplis en France; mais on lui avait promis un récit qui devait avoir pour elle le plus grand intérêt.

Oh! comme elle était impatiente de savoir!

Huit heures du matin venaient de sonner. Jeanne achevait de s'habiller; elle allait descendre. Son père et son fiancé l'attendaient dans la salle à manger. Gertrude était prête à verser le chocolat fumant dans les vases de porcelaine d'une blancheur éclatante.

Le vieux capitaine et le jeune officier ménageaient une surprise à leur chère Jeanne.

Jacques Grandin avait remplacé l'uniforme de dragon, qu'il avait constamment porté les jours précédents, par son brillant uniforme de lieutenant de hussards. La croix des braves, cette croix qu'il avait si bien gagnée sur les champs de bataille, brillait sur sa poitrine.

Enfin Jeanne parut. Elle fit quelques pas en avant vers le vieillard pour lui présenter son front, puis s'arrêta brusquement, interdite, ses grands yeux étonnés fixés sur le hussard.

— Eh bien! chère mignonne, dit en souriant le vieux capitaine, est-ce que tu ne le reconnais pas?

— Mais... mais..., balbutia la jeune fille.

— Chère Jeanne, dit le jeune officier d'une voix émue, aujourd'hui, sous l'habit de hussard, comme hier sous celui de dragon, comme autrefois sous la blouse de paysan, je reste le même; mon cœur n'a point changé; il vous appartient pour toujours, ma bien-aimée Jeanne, et il ne bat que pour vous.

— Oh! Jacques, Jacques! fit-elle toute frémissante.

— C'est moi, Jeanne, reprit le vieillard, c'est moi qui ai voulu que Jacques reprît aujourd'hui son uniforme de hussard; n'est-ce pas pour toi une surprise?

— Une grande surprise, mon père.

— Et agréable, n'est-ce pas? Ah! Jacques a fait son devoir; il s'est bien conduit... Te rappelles-tu, Jeanne, ce que nous disions autrefois en parlant de Jacques, chaque fois que nous recevions une lettre de lui? Jacques fera son chemin, te disais-je; il est capable de revenir à Mareille avec le grade d'officier. Et toi, Jeanne, tu ajoutais en riant, un peu moqueuse · Et avec la croix d'honneur!

— Oui, mon père, je me souviens.

— Alors, Jeanne, nous ne pensions point que nous aurions la guerre. Elle est venue ; les malheurs se sont accumulés sur la France. Jacques a été du nombre des braves qui ont combattu jusqu'à la fin pour la défense du territoire et l'honneur de la patrie. Sachant qu'il n'avait fait que son devoir de soldat, il ne demandait aucune récompense ; mais sa bravoure appela l'attention sur lui. On le nomma sous-lieutenant de hussards, puis lieutenant, et sur sa noble poitrine on attacha cette croix sur laquelle est écrit : Honneur et Patrie ; cette croix des braves qui dit à tous : Jacques Grandin s'est bien conduit devant l'ennemi.

— Cette croix, Jeanne, dit Jacques Grandin, c'est à vous que je l'apportais quand, la guerre finie, je suis revenu à Mareille. Ah ! Jeanne, ma chère Jeanne, si j'ai mérité cette récompense, c'est grâce à vous, à votre doux souvenir, qui m'a toujours accompagné sur tous les champs de bataille.

C'est en pensant à vous, au milieu du danger, que s'exaltait mon patriotisme. Il me semblait entendre votre voix chérie me crier sans cesse : « O Jacques, fais ton devoir, sois fort, défends ton pays ! » C'est ainsi, Jeanne, que vous me mettiez le courage au cœur. Je me sentais fort, invincible, incapable de trembler. Les rangs s'éclaircissaient, mes camarades tombaient autour de moi, je restais debout !... Vous étiez avec moi, Jeanne, vous me protégiez !

Les yeux de la jeune fille rayonnaient.

— Oh ! mon ami, mon ami, prononça-t-elle avec une touchante expression de tendresse et d'admiration.

Et elle tendit sa main au jeune homme.

Gertrude entra dans la salle, apportant le déjeuner.

— Et mon baiser, cher père ? dit Jeanne en tendant son front à Jacques Vaillant.

Le vieillard prit dans ses mains la tête de sa fille et lui mit plusieurs baisers sur le front.

On se mit à table.

On aurait dit que Jeanne ne pouvait plus détacher ses yeux de son fiancé. Que de tendres choses, que d'amour dans son long regard caressant. Son front s'irradiait d'un noble orgueil ; elle était fière de son amour, fière de l'homme qui le lui avait inspiré.

A quelque classe qu'elle appartienne, la femme se sent heureuse de la supériorité de celui qu'elle aime sur les autres hommes ; elle est enthousiaste de l'héroïsme.

Jacques Vaillant souriait.

Dans l'expression de la physionomie de la jeune fille, il devinait ses pensées.

— Il fait un temps superbe, dit-il en se levant, et nous aurions tort de ne pas jouir de cette belle matinée d'été. Jacques, continua-t-il, offre ton bras à Jeanne, et allons faire ensemble le tour du jardin.

Pendant tout le temps qu'on avait cru Jeanne morte, Jacques Vaillant avait à peu près abandonné l'enclos. La cisaille ne touchait plus aux haies; les arbustes, n'étant plus soumis à la taille, croissaient en désordre, jetant de tous côtés, à tort ou à travers, leurs pousses vigoureuses. Ce carré de terre, si charmant autrefois, prenait peu à peu l'aspect sauvage d'une broussaille.

Les fleurs vivaces, les rosiers étaient morts, étouffés sous les ronces et les hautes herbes; le liseron, l'ortie, le faux fraisier, la pâquerette des prés, la primevère des bois ou coucou, le mouron rouge et le mouron blanc avaient pris, dans les corbeilles, la place où s'épanouissaient les géraniums, les bégonias, les héliotropes, les verveines, etc.; une infinité de plantes herbacées, semées par le vent, envahissaient les allées.

Mais, à son retour de Paris, ayant appris que Jeanne vivait, et que, bientôt, elle lui serait rendue, Jacques Vaillant livra le jardin aux terrassiers d'abord et ensuite à un jardinier qu'il fit venir d'Épinal. En moins de quinze jours tout fut remis en état. Les charmilles, les arbustes, les quenouilles, les fuseaux, les arbres étaient taillés; les plates-bandes se trouvèrent couvertes de fleurs comme par enchantement; les plantes de serre remplissaient les corbeilles; un sable fin égayait les allées; enfin, le jardin tout entier avait repris son joli aspect des jours heureux.

Après s'être enfuis de l'enclos désert, les papillons étaient revenus avec les fleurs et le joyeux bourdonnement des abeilles.

Pour Jeanne, rien de changé. Elle retrouvait toutes ses fleurs préférées, ses chères corbeilles avec leurs bordures de lobélias bleus et ses roses, ses belles roses : la Gloire de Dijon, le Souvenir de la Malmaison, Louise Odier, la baronne Prevost, Céline Forestier, Blanche Laffitte, la Reine des Massifs, la Belle du Printemps, Charles Margotin, la France, Général Jaqueminot, Henriette d'Angleterre, Paul Neyron, la Ville de Saint-Denis, le Triomphe de Caen, la Reine de Bourbon, la Coquette des Blanches, etc. Elle revoyait, allant capricieusement d'une fleur à une autre, ses papillons aux couleurs merveilleuses, ses scarabées émeraude, topaze et rubis; les mêmes bruits d'ailes, les mêmes bourdonnements d'insectes arrivaient à ses oreilles; c'étaient, dans les massifs touffus, les mêmes chants d'oiseaux.

S'appuyant sur le bras de son cher Jacques, heureuse, ravie, elle regardait tout avec une sorte d'ivresse.

— Jacques, dit tout à coup la jeune fille, vous souvenez-vous? C'était par une belle matinée comme celle-ci, la veille de votre départ de Mareille, que vous êtes venu me trouver sous le berceau où j'étais assise.

— En l'absence de mon parrain, qui était allé, accompagné de Fidèle, faire sa promenade matinale au bord de la rivière. Ah! oui, Jeanne, je me souviens. Je ne l'oublierai jamais cette belle matinée de juin. J'étais triste, désolé; j'allais partir, m'éloigner de vous... J'avais le cœur serré, la poitrine gonflée, pleine de soupirs que j'étouffais; que de choses aussi dans ma pensée! J'avais sur les lèvres des paroles que je n'osais pas prononcer. Mais vous aviez deviné mon secret, Jeanne; vous saviez que, pour changer ma tristesse en joie, pour me consoler, il ne me fallait qu'une chose avant de partir : l'espérance. Et votre parole l'a mise en moi. Votre douce voix, accompagnée d'un adorable sourire, m'a subitement ouvert le ciel.

Oh! apprendre que l'on est aimé, quand on n'ose croire à son bonheur, c'est un ravissement indicible auquel aucun autre n'est comparable. Ah! Jeanne, ma bien-aimée Jeanne, il est de ces instants suprêmes dans la vie dont le souvenir ne peut s'effacer jamais!

— Jacques, on était, comme aujourd'hui, en pleine fenaison.

— Oui, Jeanne, et, comme en ce moment, les femmes et les jeunes filles répandaient les andains derrière les faucheurs; nous entendions également le grincement des pierres sur le tranchant des faux, et les larges lames polies étincelaient au soleil de tous côtés; les senteurs pénétrantes de l'herbe coupée et à moitié fanée arrivaient comme maintenant jusqu'à nous.

La jeune fille resta un instant la tête inclinée, comme songeuse.

Puis, se redressant brusquement, ses yeux se portèrent sur le long et large rideau de verdure sombre de la forêt et sur la Bosse-Grise, sillonnée à son sommet de reflets lumineux.

— Oui, prononça-t-elle tout bas, et comme se parlant à elle-même, rien n'est changé...; et pourtant, depuis, que de choses se sont passées!...

Elle resta encore un instant silencieuse, puis elle reprit, s'adressant en même temps à son père et à son fiancé :

— N'est-ce pas aujourd'hui que vous devez me raconter toutes ces choses que je suis impatiente de connaître? demanda-t-elle.

Les deux hommes s'interrogèrent du regard.

— Jeanne peut écouter aujourd'hui sans fatigue, dit le lieutenant;

nous n'avons plus aucune raison de refuser de satisfaire sa légitime curiosité.

— Soit, répondit Jacques Vaillant.

Ils se trouvaient en face du berceau. Ils y entrèrent, et tous trois s'assirent sur le banc.

Voyant Jeanne disposée à entendre, ce fut le vieillard qui prit le premier la parole.

Il raconta d'abord ce qui s'était passé dans la chambre de Jeanne au milieu de la terrible nuit d'orage, passant à dessein sur certains détails, mais appuyant sur ce point que le malfaiteur inconnu s'était introduit dans la maison pour commettre un vol.

Sorti, non sans peine, de cette série de scènes terribles difficiles à raconter, le vieillard poursuivit allègrement son récit, traçant le tableau des faits et des événements successifs jusqu'au jour où il avait été emmené prisonnier par les Prussiens.

Jeanne l'avait écouté avec la plus grande attention, retenant souvent sa respiration, comme si elle avait eu peur de perdre une seule de ses paroles. Deux fois seulement elle l'avait interrompu, et chaque fois par ces mots :

— Pauvre Jean Loup !

— Maintenant, mon cher Jacques, dit le vieillard, je n'ai plus rien à raconter ; je te cède la parole, et avec votre permission, mes enfants, je vais aller faire un petit tour de promenade ; car, à la façon dont Fidèle me regarde, je comprends qu'il me dit :

« — Est-ce que nous ne sortirons pas, ce matin ?

Allons donc courir un peu dans la prairie. »

Voyant le vieillard se lever, Fidèle, la queue frétillante, manifesta sa satisfaction par de joyeux ouah ! ouah ! ouah ! des cabrioles et des bonds à l'infini.

— Eh bien ! oui, lui dit son maître, nous allons faire notre promenade du matin.

— Ouah ! ouah ! ouah !

Jacques Vaillant adressa un signe d'adieu aux fiancés et s'éloigna, précédé de Fidèle, se livrant à toutes sortes de gambades au milieu de l'allée.

— Oh ! Jacques, mon cher Jacques, dit Jeanne en se serrant contre le jeune homme qui lui avait pris la main, comment de pareilles choses peuvent-elles arriver ?

— La vie est faite ainsi, chère Jeanne ! Le bonheur est une chose qu'il faut payer bien cher, souvent.

— Ainsi, Jacques, vous, mon père, tout le monde enfin me croyait morte ?

— Tout le monde. Votre lettre ne laissait aucun doute. Jean Loup seul aurait pu dire que vous ne vous étiez pas noyée, mais Jean Loup ne parlait pas. Pendant près d'un an j'ignorai tout. Si votre mort m'eût été annoncée, oh ! ma Jeanne adorée, je vous le dis, je me serais fait tuer !

Elle enveloppa le jeune officier d'un regard plein d'une ineffable tendresse.

— C'est seulement à mon retour à Mareille, continua Jacques, que j'ai appris ce qui s'est passé de la bouche de votre père, qui m'a fait, en pleurant, le récit qu'il vient de vous faire presque gaiement.

— Pauvre père ! Comme il a dû souffrir ! Maintenant, Jacques, c'est votre récit que je désire entendre. Ah ! je suis impatiente de savoir... Mais, dites, mon ami, dites ; je vais vous écouter avec toute mon attention.

— Vous avez remarqué, Jeanne, que votre père a évité d'anticiper sur les événements ; il s'est borné à vous raconter ce qui s'est passé à Mareille, et seulement des choses connues de lui, avant ses mois de captivité.

Pour que vous compreniez bien, Jeanne, je vais être forcé de vous parler un peu de moi.

— Beaucoup, Jacques, parlez-moi de vous beaucoup, longuement. Ah ! vous savez bien que j'apprendrai avec une douce joie comment vous êtes devenu officier ; par suite de quelle action d'éclat cette croix vous a été donnée. Jacques, Jacques, je veux vous le dire, mon ami, je suis fière de vous !

Sa tête s'appuya doucement sur l'épaule du jeune homme.

Celui-ci commença son récit.

Il passa rapidement sur les faits qui lui étaient personnels et arriva vite à sa rencontre avec M. Lagarde.

Alors il raconta à Jeanne comment Jean Loup l'avait sauvée avec l'aide de M. Lagarde ; comment celui-ci l'avait emmenée à Paris, puis conduite à Chatou et enfin confiée aux soins du docteur Legendre.

Jacques poursuivit en racontant son retour à Mareille, son désespoir, son dégoût de la vie ; comment il avait livré Jean Loup aux gendarmes, qui faisaient le siège de la Bosse-Grise. Il parla ensuite de la visite que lui avait faite Mlle Henriette de Simaise, de sa surprise, de son émotion en apprenant que le pauvre Jean Loup, accusé par Jeanne, était innocent.



Plus loin, dans la prairie, de sa voix fraîche, une jeune paysanne chantait (page 787).

Il raconta l'arrivée à Mareille de M. Lagarde, leur visite à la grotte de Jean Loup ; il parla de l'intérêt extraordinaire que le pauvre sauvage avait subitement inspiré à M. Lagarde, et dit comment le protecteur de Jeanne et le sien avait voulu être aussi celui de Jean Loup.

Grâce à ses relations avec les hommes au pouvoir, M. Lagarde avait obtenu l'élargissement du prisonnier, puis lui avait donné des maîtres qui menaient à bien l'œuvre de son instruction.

Seulement on ne savait point où M. Lagarde avait conduit Jean Loup à sa sortie de prison.

Le jeune homme s'interrompit un instant, puis continua :

— Comme vous le voyez, Jeanne, cet homme généreux et bon, à qui nous devons notre bonheur, joue vraiment ici-bas le rôle de Providence. M. Lagarde est l'homme bienfaisant par excellence ; que de bien il doit faire partout où il passe ! Il est immensément riche ; mais quel noble emploi il fait de sa fortune !

Il m'avait vu à Orléans très inquiet, parce que, depuis de longs mois, je n'avais reçu aucune nouvelle de Mareille ; il fut ici le témoin de la douleur de votre père et de la mienne ; cependant il garda le silence. Il ne nous dit point que celle que nous pleurions n'était pas morte. Ce n'était pas une demi-consolation, mais le bonheur complet qu'il voulait nous donner. Il attendait que le moment de parler fût venu.

Jugez de notre surprise, de notre joie indicible, chère Jeanne, quand, nous ayant appelés à Paris, votre père et moi, il nous apprit en même temps que vous viviez et que le savant médecin à qui il vous avait confiée, ayant enfin l'espoir de vous guérir, vous alliez bientôt nous être rendue.

Et cela s'est réalisé : vous nous êtes rendue, ma Jeanne adorée ! La douleur a fait place à la joie la plus pure, au bonheur le plus parfait qui puisse être donné à l'homme. Ah ! Jeanne, Jeanne, quand on est si heureux on ne se souvient plus que l'on a souffert. Derrière votre père et moi, il y a trois années de larmes, mais je ne veux pas les compter dans ma vie, ces trois années ; elles sont comme les heures d'un rêve affreux dont l'impression disparaît aussitôt après le réveil.

Maintenant, chère Jeanne, je n'ai plus à penser qu'à une seule chose : vous aimer !

La jeune fille pleurait silencieusement. Jacques sentit les larmes sur son cou.

— Jeanne, s'écria-t-il, vous pleurez ! Pourquoi ?

La tête charmante de la jeune fille se redressa ; et, le front radieux, le regard illuminé, elle répondit d'un voix vibrante d'émotion :

— Je ne sais pas, Jacques ; mais ce sont des larmes de bonheur qui s'échappent de mes yeux malgré moi. Ah ! je suis bien heureuse, Jacques, oui, bien heureuse de me sentir aimée comme vous m'aimez !

Le jeune homme l'entoura de ses bras et la serra contre son cœur avec transport.

Jeanne souriait et son amour brillait dans son regard à travers ses larmes.

— Oh ! comme je t'aime, comme je t'aime! prononça Jacques d'une voix passionnée.

Et sur les lèvres de Jeanne, qui appelaient un baiser, Jacques colla ses lèvres.

Plus loin, dans la prairie, de sa voix fraîche, au timbre mélodieux, une jeune paysanne chantait :

L'amour est le bien suprême,
Aimez, aimez qui vous aime;
Qu'un regard de vos beaux yeux
A qui vous aime ouvre les cieux.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

HENRIETTE DE SIMAISE

I

LE RENDEZ-VOUS

Henriette de Simaise était prisonnière dans la maison de son père.

Le baron ne la conduisait nulle part. Chaque jour, une courte promenade en voiture aurait été pour la jeune fille une distraction; elle en était privée.

Excepté Pedro Castora, qui, en sa qualité de fiancé, lui faisait de fréquentes visites, Henriette ne voyait personne. Elle recevait le Brésilien sans grand enthousiasme, mais avec une politesse étudiée. Toujours avec une sorte d'intérêt, sinon avec plaisir, elle écoutait le jeune homme complaisamment, et quelquefois même lui souriait.

Elle savait que Pedro Castora était un homme à ménager.

D'ailleurs ne devait-il pas être bientôt son mari, puisque, pour sauver l'honneur des siens, il fallait absolument qu'elle l'épousât?

Elle avait témoigné le désir de faire une visite à ses amies, Suzanne de Violaine, Emma et Blanche de Maurienne, lesquelles étaient à Paris, elle le savait; mais cette satisfaction lui avait été refusée.

— Vous savez, ma chère Henriette, lui disait le baron, dans quel but je vous ai séparée de votre mère; certes, je n'en serais pas venu à cette extrémité sans son inconcevable opiniâtreté; mais elle finira par céder; elle voudra comme moi votre bonheur. Attendez patiemment ce moment. Bientôt vous verrez arriver ici la baronne vous apportant son consentement à votre mariage. Alors, ma fille, mais alors seulement, vous serez libre d'aller où il vous plaira, en compagnie de votre mère, bien entendu. La baronne vous conduira partout où elle voudra sans que

j'y mette empêchement. Je serai enchanté, au contraire, que votre mère vous montre un peu Paris, que vous ne connaissez pas, et vous présente chez ceux de ses anciens amis qui lui sont restés fidèles, comme M. de Violaine, le comte et la comtesse de Maurienne.

Henriette n'avait rien à répondre à cela. Résignée, elle subissait la retraite qui lui était imposée.

Du reste, à part la liberté, rien ne lui manquait. Empressé auprès d'elle, le baron l'entourait de soins et d'attentions charmantes ; il jouait avec succès le rôle d'un excellent et tendre père qui n'a d'autre souci que celui de l'avenir et du bonheur de sa fille bien-aimée. Et de fait, il semblait que, tout à coup, l'affection paternelle eût pris naissance dans son cœur.

Les domestiques du baron étaient envers la jeune fille respectueux, obéissants, faisant tout pour lui plaire, et toujours prêts à donner satisfaction à ses moindres désirs. Frédéric, le valet de chambre, se faisait particulièrement remarquer par son empressement, sa sollicitude, son dévouement.

Si Henriette avait voulu s'échapper de la maison paternelle pour retourner à Vaucourt, elle n'aurait eu qu'à en témoigner le désir à Frédéric et toutes les portes se seraient ouvertes devant elle. Mais, cela, elle ne le voulait pas. Fuir! Elle y avait songé. Mais les conséquences!.. Pouvait-elle aggraver ainsi la situation? Rendre plus terrible encore le conflit qui existait entre son père et sa mère? Non, elle devait se résigner et attendre. Sans doute, sa mère, qui l'adorait et ne pouvait vivre sans elle, ne tarderait pas à venir la retrouver.

M. de Simaise pensait absolument comme sa fille et il se disait :

— Je lui ai pris sa fille ; c'est ce que j'avais de mieux à faire ; maintenant, bon gré, mal gré, il faut qu'elle se soumette.

M. le baron ne savait pas encore que la baronne était à Paris, chez M. de Violaine, où elle était arrivée quatre jours après l'enlèvement d'Henriette.

Un matin, Pedro Castora reçut une lettre qui, lui dit-on, venait d'être apportée par un domestique en livrée.

Pedro brisa l'enveloppe de la missive et lut :

« Monsieur,

» Je désire avoir avec vous un entretien que vous ne voudrez pas me refuser. Je vous attendrai, ce matin, à dix heures, chez mon ami, M. de Violaine, 22, rue Oudinot.

» Vous comprendrez à quel sentiment j'obéis en vous priant de venir

me trouver, au lieu de vous demander de me recevoir chez vous.

» Si vous étiez empêché ce matin, je vous serais reconnaissante de vouloir bien me dire à quelle heure j'aurai l'honneur de votre visite.

» Baronne DE SIMAISE. »

— Le domestique qui a apporté cette lettre est-il encore là? demanda Pedro.

— Non, monsieur, il l'a remise chez le portier et s'en est allé aussitôt.

— C'est bien. On tiendra une voiture prête à neuf heures et demie.

Pedro alluma un cigare et descendit dans son jardin, où il se promena pendant une heure, faisant plusieurs fois le tour des massifs des plates-bandes et des corbeilles de géraniums.

A dix heures précises, la femme de chambre de Mme de Simaise annonça à sa maîtresse M. Pedro Castora, qui entra aussitôt dans le petit salon où la baronne l'attendait.

— Vous m'avez appelé, madame la baronne, dit le jeune homme en saluant respectueusement, et je me suis empressé d'obéir à votre ordre.

— A ma prière, monsieur, rectifia Mme de Simaise.

— Venant de vous, madame, une prière est un ordre.

Elle lui montra un fauteuil, en s'asseyant elle-même dans un autre.

— Je vous remercie mille fois d'être venu, monsieur, car, je ne vous le cache pas, j'espère beaucoup de la conversation que nous allons avoir ensemble. D'abord, permettez-moi de vous adresser une question : Approuvez-vous ce qu'a fait mon mari?

— Non, certes.

— M'enlever ma fille, l'amener à Paris où elle est pour ainsi dire emprisonnée, c'est monstrueux!

— Il est regrettable que M. de Simaise ait agi avec violence; mais le mal est fait. Cependant, madame, le père de Mlle Henriette est excusable.

— Excusable! exclama la baronne.

— A mes yeux, du moins, madame la baronne, puisque c'est pour moi, dans mon intérêt, qu'il s'est attiré votre malédiction. Cessez de me repousser, madame, et Mlle de Simaise vous sera aussitôt rendue.

La baronne secoua tristement la tête.

— Ce n'est pas vous, ce n'est pas l'homme que je repousse, répondit-elle, mais ce mariage, qui est, je vous l'ai déclaré, impossible.

— Pourquoi, madame la baronne, pour quelle raison? Dites, dites.

— Hélas! je ne puis parler, je suis condamnée à garder le silence. Ah! monsieur Castora, si vous saviez une partie seulement des choses

que je suis forcée de cacher, vous retireriez aussitôt la demande que vous avez faite de la main de ma fille.

— Je ne le crois pas, madame. Sans doute, il y a des choses que j'ignore, mais il en est d'autres que je connais.

— Que savez-vous donc, monsieur? interrogea la baronne avec effarement.

— Je sais que votre mari vous a outragée, vous a forcée à quitter Paris pour aller vivre dans une retraite absolue à Vaucourt; je sais que, par sa conduite déplorable, indigne, M. de Simaise a mérité le mépris de tous les honnêtes gens.

La baronne laissa échapper un soupir de soulagement.

— Il ne sait rien, pensa-t-elle.

Elle reprit à haute voix :

— Cela seulement, monsieur, devrait être une barrière entre vous et ma fille.

— Oui, si Mlle de Simaise eût vécu près de son père; mais elle a été élevée loin de lui, par sa mère, une sainte, qui lui a donné toutes ses qualités du cœur, toutes ses vertus. Mlle Henriette est un trésor inestimable : elle et sa noble mère ne permettent pas qu'on se souvienne du passé de M. de Simaise. Croyez donc à mon entier dévouement, madame la baronne, et, je vous en prie, consentez...

— Jamais! interrompit-elle brusquement, je vous le répète encore, monsieur, ma fille ne peut pas être votre femme!

— C'est au bonheur de Mlle de Simaise, au mien, que vous mettez empêchement, madame la baronne.

— Non, monsieur, non, c'est au contraire le malheur, la douleur sans fin que je veux éloigner de mon enfant. Il y a entre vous et M. de Simaise je ne sais quoi de ténébreux, de terrible... Quelle espèce de pacte avez-vous donc conclu ensemble? Je sais que mon mari vous doit une somme importante, un demi-million, peut-être plus; mais je suis prête, moi, à vous rembourser.

— Oh! madame la baronne!

— Mais non, il y a autre chose. Quoi? Le baron est en votre puissance, vous le dominez, vous lui avez passé une corde au cou et vous le tenez. Comment s'est-il livré ainsi à vous, le malheureux? Vous n'avez qu'à dire : « Je désire cela; » c'est un ordre, et il obéit comme un esclave. Ah! monsieur Castora, ne vous laissez pas entraîner, car votre réputation est celle d'un homme d'honneur; on vante votre générosité; prenez garde de mettre une tache à votre honneur, de cesser d'être généreux. Il en est temps encore, ouvrez les yeux et vous verrez que ma fille est une vic-

time qu'on conduit au sacrifice. C'est par surprise, en employant je ne sais quel moyen honteux, en la menaçant de je ne sais quel horrible fantôme, que son père lui a arraché la promesse de vous épouser. La malheureuse enfant est tombée dans un piège. Oui, son père l'a effrayée pour obtenir son consentement, car je vous le dis, monsieur, elle ne vous aime pas.

— Laissez-moi croire, madame la baronne, que Mlle de Simaise m'aimera.

— Non, monsieur, Henriette ne vous aimera jamais, elle ne peut pas vous aimer! Je connais le cœur de mon enfant, c'est moi qui l'ai formé... Je vous le dis encore, Henriette est une victime; elle se laisserait immoler, la pauvre enfant, si sa mère n'était pas là pour la protéger et la défendre! Monsieur Castora, je fais appel à votre fierté, à votre dignité, à votre honneur, à tous vos nobles sentiments; renoncez à ma fille!

— Autant me dire, madame, de renoncer à l'avenir, à toutes les espérances, au bonheur, à la vie!

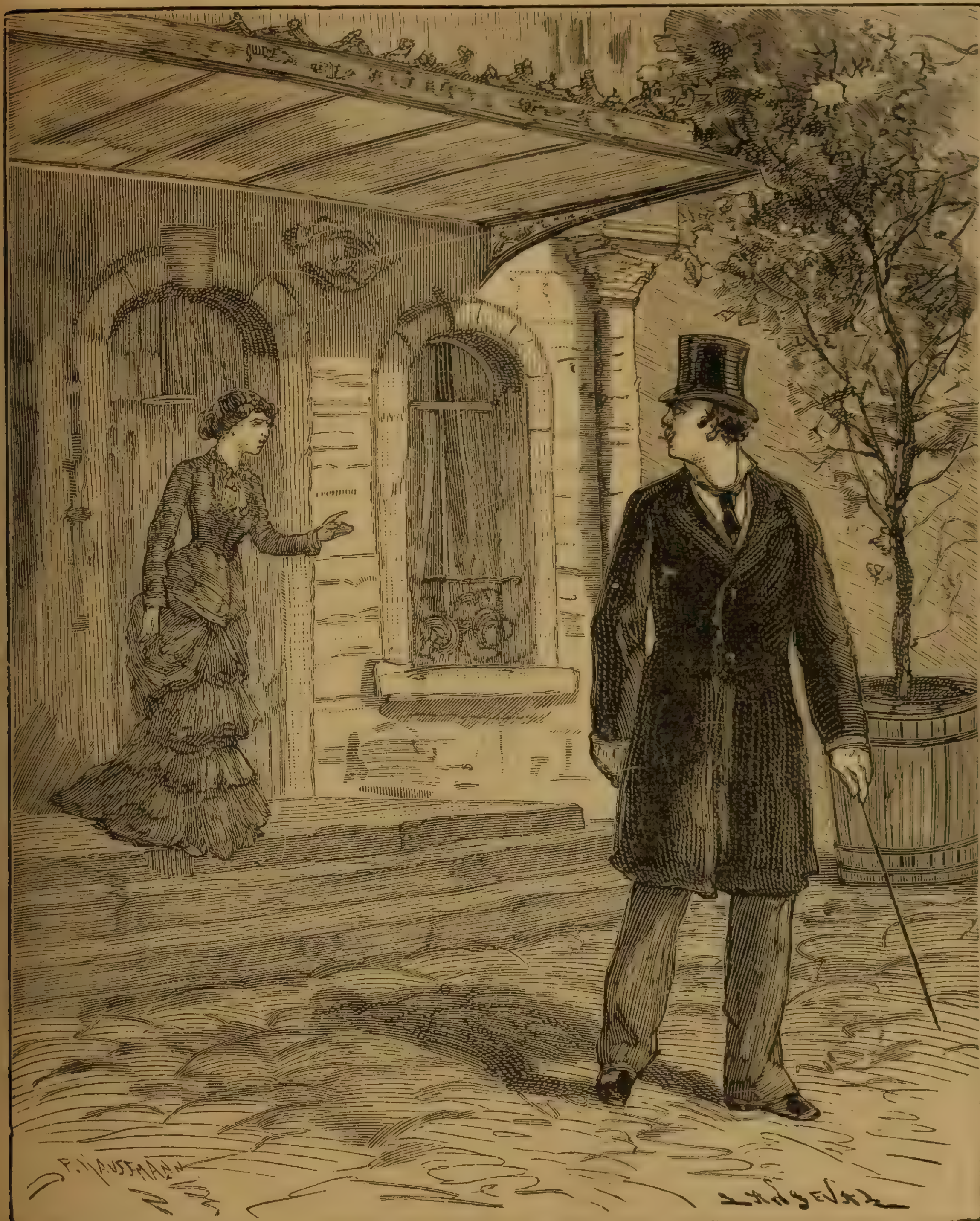
— Des mots, monsieur, des mots! riposta la baronne avec véhémence; avouez donc plutôt que le baron de Simaise a fait avec vous un marché dont ma fille est le prix!

Le jeune homme devint très pâle.

— Oh! fit-il.

— Ce n'est pas vous que j'accuse, monsieur, car vous êtes peut-être, vous aussi, une victime... Ah! vous ne connaissez pas encore le baron de Simaise; il est capable de tout, le misérable!... Si je me laisse emporter, monsieur, ma douleur m'excuse. Hélas! vous devez comprendre les angoisses, les tortures d'une mère qui cherche à éloigner le malheur qui menace son enfant. M. Castora, ne brisez pas la vie de ma fille, renoncez à elle... Ah! si vous saviez, si vous saviez... vous n'hésiteriez pas! Je voudrais parler, et tout m'ordonne de me taire.

Voyons, dites, si mes enfants et moi, et avec nous mon mari, nous étions au bord d'un effroyable abîme, sur le point d'être engloutis, est-ce que vous ne feriez rien pour nous sauver? Eh bien, monsieur, il existe, cet abîme dont je vous parle, et vous ne voulez rien faire pour empêcher la catastrophe. Ah! vous ne me croyez pas! Je parle à votre cœur, et votre cœur ne veut pas me comprendre! Quoi, vous ne voyez pas que je me débats de toutes mes forces, cherchant à sortir d'une situation horrible!... Après tout, ce que je vous demande est peu de chose; ce n'est même pas un sacrifice. Si je vous prie de renoncer à ma fille, ce n'est point parce que je crains qu'elle ne devienne votre femme : j'ai le moyen sûr d'empêcher ce mariage; je vous adresse cette prière, monsieur, pour



Suzanne l'appela : Monsieur! monsieur (page 798).

qu'il n'y ait pas entre M. de Simaise et moi une lutte dont les conséquences seraient épouvantables.

Vous voulez vous marier, monsieur Castora; mais vous trouverez facilement une autre jeune fille, qui sera heureuse de mettre sa main dans la vôtre et qui vous aimera. Vous êtes reçu dans le meilleur monde, cherchez autour de vous. Une autre, ayant, elle aussi, toutes les qualités que vous voulez trouver dans une femme, vous fera oublier aisément

Mlle de Simaise. Henriette n'a pu vous inspirer une passion bien profonde : vous la connaissez à peine ; quand vous êtes venu à Vaucourt, vous ne l'aviez jamais vue : monsieur Castora, vous n'aimez pas ma fille.

— Si je n'aimais pas Mlle de Simaise, madame la baronne, pourquoi voudrais-je l'épouser ?

— Hé, le sais-je, moi !

— Madame la baronne, répliqua le Brésilien doucement et avec tristesse, vous avez contre moi une mauvaise pensée que je veux essayer de détruire. Vous croyez à quelque chose de ténébreux et vous soupçonnez ma loyauté ; vous êtes injuste envers moi, madame la baronne. Veuillez m'écouter.

Je ne vous dirai pas comment M. le baron de Simaise me fit l'honneur de m'admettre dans son intimité. Arrivant à Paris, où je ne connaissais personne, je ne vous cache pas que je m'estimai heureux d'avoir su me faire un premier ami. M. de Simaise me fit connaître bien des choses et me mit en garde contre certains pièges qui m'étaient tendus. Grâce à lui, je passai à travers les embûches sans être trop exploité. Il me donna de nombreux conseils ; je fis mon profit des uns et j'oubliai les autres, parce qu'ils ne s'accordaient point ou avec mon caractère, ou avec mes idées. Bref, quels qu'aient été ses motifs, M. le baron a été pour moi d'une bienveillance extrême, et je lui dois d'être aujourd'hui un Parisien à peu près présentable.

Chaque fois que je lui rendais visite et que je pouvais me trouver un instant seul dans sa chambre, je contemplais avec admiration, avec ravissement une photographie représentant une charmante et gracieuse jeune fille ; mais, discret avec mes amis, je n'adressai à M. de Simaise aucune question au sujet de cette photographie. C'est un de ses domestiques, son ancien valet de chambre, le mien maintenant, qui m'apprit un jour que le portrait devant lequel il me voyait en extase était celui de la fille de son maître, Mlle Henriette de Simaise.

Je fus singulièrement surpris ; je savais que M. de Simaise avait un fils, mais j'ignorais qu'il fût aussi le père d'une fille charmante et je le croyais veuf.

Bien que ma curiosité fût vivement excitée, éprouvant de la répugnance à interroger un domestique, je n'en appris pas davantage ce jour-là. Mais, quelque temps après, le ministre du Brésil, mon ami, me présenta chez M. le comte de Maurienne où, depuis, j'ai toujours été très bien reçu.

— Je sais cela, monsieur.

— Mme la comtesse de Maurienne ne pouvait oublier de vous dire

que je suis un des hôtes assidus de son salon. Un jour, Mme la comtesse s'étonna que je fusse l'ami de M. de Simaise. Je répondis en parlant des services que M. le baron m'avait rendus, et je priai Mme de Maurienne de vouloir bien me faire connaître la cause de l'étonnement qu'elle avait manifesté. Alors, madame la baronne, j'appris comment M. de Simaise, oublieux de tous ses devoirs, s'était conduit envers vous, et j'eus le bonheur d'entendre faire votre éloge et celui de Mlle Henriette avec un enthousiasme réel.

Mme la comtesse me parlait encore de vous lorsque Mlles de Maurienne entrèrent dans le salon.

Nouveau concert de louanges.

Mme la baronne de Simaise était la seule femme parfaite, la meilleure de mères. Mlle Henriette n'était pas seulement la plus jolie, la plus ravissante personne qu'on pût rencontrer, mais encore la plus instruite, la plus distinguée, la mieux douée des qualités du cœur et de l'esprit.

Que vous dirai-je, madame la baronne? l'enthousiasme de la comtesse, d'Emma et de Blanche me gagna. Je ne dis rien à M. de Simaise; mais déjà l'idée m'était venue d'épouser Mlle Henriette.

Je me disais : le baron est ruiné, il ne peut plus rien faire pour son fils et sa fille; moi, je suis immensément riche, mes millions seront pour nous tous. Le baron reconnaîtra ses torts, s'humiliera et implorera son pardon que la baronne lui accordera. Après une si longue séparation, je les réunirai. Je ferai de Mlle de Simaise la plus heureuse des femmes et sa noble mère, rappelée de son exil volontaire, vivant près de sa fille bien-aimée, la voyant heureuse, oubliera ses souffrances, ses douleurs d'autrefois et, entourée d'affection, retrouvera des jours de bonheur. Je me disais cela, madame la baronne.

— Ah! vous êtes un noble cœur! s'écria-t-elle les yeux noyés de larmes.

Et elle tendit sa main au jeune homme.

Pedro la prit en s'inclinant et la porta à ses lèvres.

Après un moment de silence, il continua :

— Comme je vous l'ai dit, madame la baronne, je cachais mes pensées à M. de Simaise; c'est à vous, à vous d'abord, que je voulais faire part de mes projets. Un jour, sans prévenir le baron, je quittai Paris et me rendis à Vaucourt. Jugez de ma déception, de mon chagrin : on m'apprit que vous et Mlle Henriette étiez en voyage et qu'on ignorait l'époque de votre retour.

— J'ai été informée, en effet, qu'un étranger, n'ayant pas donné son nom, s'était présenté au château.

— C'était moi, madame la baronne; M. de Simaise ignore encore que j'ai fait cette visite à Vaucourt. Je restai quatre jours dans le pays, espérant vous voir arriver, me promenant aux alentours du château, et m'imaginant à chaque instant que j'allais tout à coup rencontrer Mlle Henriette.

Je revins à Paris, et c'est au bout de quelques jours que je me décidai, enfin, à faire connaître mes idées au baron, en lui demandant la main de Mlle de Simaise. Voilà, madame la baronne, la vérité.

— Vous avez bien fait de m'éclairer, monsieur, et je vous remercie, répondit la baronne. Certes, après les explications franches et loyales que vous venez de me donner, si l'union que vous désirez était possible, je vous donnerais immédiatement mon consentement. Oui, si elle vous eût connu plus tôt, ma fille aurait pu vous aimer et vous l'auriez rendue heureuse, j'en ai la conviction; malheureusement, monsieur Castora, je vous le dis encore, il existe entre vous et Henriette un obstacle que rien au monde ne peut briser. Ah! maintenant, je me sens plus à l'aise pour vous dire : « Ne pensez plus à ma fille, oubliez-la. »

Le jeune homme secoua la tête.

— Vous me demandez l'impossible, répondit-il. Mais songez-y donc, madame la baronne, c'est le bonheur longtemps cherché, longtemps rêvé, que j'ai trouvé, et vous voudriez m'empêcher de le saisir!

— Quand un mari ne possède pas le cœur de sa femme, monsieur, le bonheur n'existe ni pour lui, ni pour elle.

— Si Mlle de Simaise consent à m'épouser, c'est qu'elle est sûre de m'aimer.

— Ne croyez pas cela, monsieur, ne le croyez pas! Henriette, je vous le répète, est tombée dans un piège que lui a tendu son père. Je vous supplie, monsieur, retirez votre demande, rendez au baron la parole qu'il vous a donnée; ne me mettez pas dans la nécessité de soutenir une lutte avec mon mari, à la suite de laquelle nous serions engloutis, mes enfants et moi, au milieu d'un effroyable effondrement. Alors vous auriez des regrets, des remords; mais il serait trop tard; vous ne pourriez plus éloigner le malheur; vous nous verriez perdus tous sans qu'il vous soit possible de nous sauver!

— Je ne vois point la situation aussi terrible que vous la faites, madame la baronne; aussi ne suis-je nullement effrayé.

— Ainsi, monsieur, malgré tout, vous persistez?

— Je persiste, madame la baronne, à vouloir le bonheur de Mlle Henriette et le vôtre.

— C'est la foudre que vous attirez sur nous!

— Je me ferai paratonnerre! répliqua Pedro en souriant.

Puis, d'un ton grave :

— Madame la baronne, continua-t-il, je vous promets d'avoir aujourd'hui ou demain un entretien sérieux avec Mlle Henriette au sujet de notre mariage. Si elle me dit qu'elle accomplit un acte de dévouement et qu'elle consent à m'épouser en violentant son cœur, je verrai alors ce que je devrai faire.

— Ma fille ne vous avouera jamais cela, monsieur; je la connais : elle restera ferme, inébranlable dans sa résolution.

Son père l'a trompée par un moyen quelconque; il l'a effrayée et lui a arraché une promesse. Cette promesse, monsieur, elle vous la confirmera, croyant accomplir un acte de dévouement. Henriette se sacrifie, n'en doutez pas; victime résignée, elle ira jusqu'au bout.

Pedro resta un moment silencieux, la tête baissée.

— Madame la baronne, reprit-il en se levant, si j'ai bien compris vos paroles, il y a un secret entre vous et M. de Simaise?

— Oui, monsieur, un secret terrible.

— Cela me suffit. Ce secret, madame, je ne demande pas à le connaître. Je réfléchirai.

— Est-ce une promesse, monsieur?

— Non, madame la baronne, je ne vous promets rien.

— Et vous me quittez sur ce mot?

— Le sujet de notre conversation est épuisé.

La baronne s'était levée. Le Brésilien s'inclina respectueusement devant elle et se retira.

Mme de Simaise retomba lourdement sur le fauteuil.

— Oh! ma fille, ma pauvre fille! s'écria-t-elle les yeux noyés de larmes.

Mais, aussitôt, elle bondit sur ses jambes et s'élança hors du salon comme si elle eût eu l'intention de rappeler Pedro Castora.

II

MADEMOISELLE DE VIOLAINE

La baronne se trouva, dans l'antichambre, en face de M. de Violaine, qui venait d'y entrer.

— Eh bien? l'interrogea-t-il.

— Rien, répondit-elle avec un accent douloureux, je n'ai rien obtenu. Ah! je suis désespérée!

M[lle] de Violaine passait devant la porte entr'ouverte de la salle. Elle entendit. Une inspiration lui vint; seul un cœur comme le sien pouvait la faire naître. Elle se précipita hors de l'hôtel. Pedro Castora avait déjà traversé la cour et allait franchir le seuil de la porte ouvrant sur la rue. Suzanne l'appela.

— Monsieur, monsieur!

Pedro se retourna vivement. La jeune fille s'avançait vers lui. Galamment, il fit une partie du chemin.

— Monsieur, lui dit Suzanne, rouge d'émotion, je désire causer un instant avec vous, j'ai quelque chose à vous dire.

Pedro la regarda avec surprise et répondit :

— Mademoiselle, je suis à vos ordres.

— Alors, monsieur, venez.

Il la suivit. Elle le fit entrer dans une petite pièce au rez-de-chaussée, un délicieux boudoir appartenant à elle seule, où elle faisait de la musique, de la peinture aquarelle et où d'habitude elle recevait ses amies.

La baronne était entrée dans le salon avec M. de Violaine. Ils causaient.

Suzanne pria le jeune homme de s'asseoir et lui dit :

— Vous ne me connaissez pas, monsieur; je m'appelle Suzanne, je suis la fille de M. de Violaine.

— J'ai l'honneur de vous voir aujourd'hui pour la première fois, mademoiselle, répondit Pedro de plus en plus étonné, mais j'ai souvent

entendu parler de Mlle Suzanne de Violaine, et j'ose dire que je vous connais un peu.

— Je comprends; vous allez chez M. et Mme de Maurienne. Emma et Blanche sont deux de mes bonnes amies, ce sont elles qui vous ont parlé de moi, n'est-ce pas?

— Et aussi une autre jeune fille de vos amies.

— Henriette? Oh! cette amie-là, monsieur, passe avant toutes les autres; elle a la première place dans mon cœur; Henriette serait ma sœur que je ne l'aimerais pas davantage. Songez donc, monsieur, que nous avons été pour ainsi dire élevées ensemble. Mes amies ne vous ont pas dit du mal de moi, j'en suis sûre.

— Au contraire, mademoiselle.

— Je suis un peu étourdie, un peu folle, un peu... comment dirais-je? inconséquente, mais cela ne m'empêche pas d'être une bonne fille tout de même, aimant mes amies, Henriette surtout, autant et plus peut-être que moi-même. Ne me jugez pas sur les apparences, monsieur; j'ai été hardie, audacieuse même tout à l'heure en me permettant de vous appeler pour vous amener ici. Je sais bien qu'une jeune fille ne doit pas agir ainsi; c'est en dehors des choses convenues, des usages du monde; cela manque de... forme. Mais croyez bien que je ne suis pas aussi évaporée que j'en ai l'air.

J'obéis toujours à mes sentiments et je me laisse facilement emporter par ma nature, un peu excessive en tout. Voilà pourquoi mon père dit souvent à ses amis en parlant de moi : « C'est un garçon manqué. » Il faut me prendre telle que je suis et s'habituer à mon caractère. Je suis ardente, tout d'une pièce; j'ai la tête un peu volcanique, ce qui n'empêche pas que mon cœur est toujours plein de tendresse et de dévouement pour ceux que j'aime. Toute folle que je sois, je suis sérieuse, oui, monsieur, très sérieuse.

Bon, fit-elle avec un délicieux sourire, je crois vraiment que je me mets à vous faire mon éloge.

Le jeune homme était au comble de la surprise; mais il subissait le charme irrésistible de cette jeune fille si différente des autres, et, tout en l'écoutant, il s'oubliait à l'admirer.

— Mais, reprit Suzanne, changeant subitement de ton, ce n'est pas pour vous parler de moi que je vous ai fait venir ici. Vous avez eu avec Mme la baronne de Simaise une longue conversation, monsieur; mais vous l'avez quittée sans qu'elle ait obtenu de vous ce qu'elle attendait, et elle est en ce moment dans les larmes, désespérée.

Mon père et moi, monsieur, nous avons souvent entendu parler de

vous; on dit et l'on répète partout que vous êtes un gentilhomme accompli, grand, généreux, enthousiaste, n'ayant que des sentiments élevés, incapable de transiger avec votre conscience, sacrifiant tout à l'honneur, mettant au-dessus de tout votre dignité et les choses du cœur.

Voilà ce qu'on dit, monsieur, et cela vous explique pourquoi je n'ai pas craint ce tête-a-tête. Un autre pourrait me mal juger; vous, non. D'ailleurs il s'agit de mon amie Henriette. Pour elle, monsieur, je ferais bien plus encore. Une petite affaire de convenances ne pouvait donc m'arrêter.

Vous désirez épouser Henriette, je comprends cela; mais ce que je ne comprends pas, monsieur, c'est que vous, un homme de cœur, vous ne renonciez pas à votre projet, quand Mme la baronne s'oppose d'une façon absolue à ce mariage.

— Mais, mademoiselle... balbutia Pedro.

— Oh! poursuivit-elle en s'animant, je sais bien que vous ne manquez pas d'éléments pour défendre votre cause; mais votre cause est mauvaise, monsieur. Je vous le dis nettement, monsieur. Vous voyez, je suis franche.

Entre vous et Henriette il existe un obstacle infranchissable. Quel est-il? Je l'ignore. Il y a là un secret bien caché, puisque mon père lui-même, le meilleur ami de Mme de Simaise, ne le connaît point. Mais, monsieur, cet obstacle n'est pas le seul, il y en a un autre, et cet autre je le connais.

Pedro fit un mouvement brusque et, les yeux toujours fixés sur ceux de Suzanne, redoubla d'attention.

— Cet obstacle, monsieur, devant lequel vous reculerez, j'en suis certaine, c'est que le cœur d'Henriette ne vous appartiendra jamais.

Le jeune homme tressaillit.

— Et pour une raison bien simple, continua Suzanne, parce qu'il appartient à un autre.

— Mme de Simaise ne m'a pas dit cela, répliqua Pedro.

— Sans doute parce qu'elle ne le sait pas.

— Et c'est vous, mademoiselle, c'est vous qui savez que le cœur de Mlle de Simaise n'est plus libre?

— Oui, monsieur. Comme vous le voyez, je ne crains pas non plus de trahir mon amie en révélant son secret, qu'elle tient soigneusement enfermé au fond de son cœur. J'agis dans une bonne intention et ma chère Henriette me pardonnera mon indiscrétion.

Le jeune homme paraissait très agité.



Monsieur Pedro Castora, répondit-elle, le jour où Henriette de Simaise sera rendue à sa mère, je vous aimerai (page 805).

— Monsieur Pedro Castora, reprit Suzanne, quand vous étiez à Vaucourt, avez-vous entendu parler de Jean Loup?

— Non, mademoiselle. Jean Loup! Un singulier nom! Qu'est-ce que c'est que Jean Loup, mademoiselle?

— Il y a moins de trois ans, monsieur, Jean Loup était un pauvre jeune homme qui vivait à l'état sauvage dans la forêt de Mareille, près de Vaucourt. Aujourd'hui, le sauvage d'autrefois est devenu un homme civilisé. Jean Loup a eu le bonheur de trouver un riche protecteur; on lui a appris à parler, on a fait son éducation, on l'a instruit.

Du reste, monsieur, je vais vous dire ce qu'on sait de son histoire.

Pendant un quart d'heure, la jeune fille parla de Jean Loup avec chaleur, parfois avec enthousiasme, souvent avec admiration et avec une émotion profonde quand elle raconta comment il avait sauvé Henriette, qui allait disparaître au fond du gouffre de la Bosse-Grise.

— Comme vous avez pu en juger, monsieur, poursuivit Suzanne, Jean Loup, quoique sauvage, avait un cœur; il devint amoureux d'Henriette qu'il avait sauvée, et bientôt la reconnaissance de mon amie se changea en un autre sentiment. A son tour elle aima Jean Loup. Ah! Dieu seul sait ce qu'elle a souffert, les larmes qu'elle a versées quand elle eut découvert qu'elle aimait ce malheureux qui avait été pendant des années, dans le pays, un objet de répulsion et de terreur. Jugez donc, monsieur, un misérable vêtu de peaux de loups, ne sachant pas même parler, un être infime, moins que le dernier des mendiants!

Elle fit tout ce qu'elle put, la pauvre Henriette, pour arracher de son cœur cet horrible amour. Impossible! Plus elle cherchait à éloigner sa pensée de Jean Loup, plus elle pensait à lui et plus elle l'aimait! Allez, on ne peut pas lutter contre sa destinée : Henriette aimera toujours Jean Loup. Moi, je n'ai jamais aimé, mais je comprends cela. Je serai comme Henriette : le jour où j'aimerai, ce sera pour la vie!

Enfin, monsieur, croyant échapper ainsi à ses tortures morales, ma pauvre amie eut l'intention de se réfugier dans un couvent. Heureusement elle céda aux prières, aux larmes de sa mère et ne mit point son projet à exécution.

C'est alors que, ignorant le mal dont souffrait Henriette, et voulant la distraire de ses sombres pensées, Mme de Simaise prit la résolution de voyager. Elles partirent, et, à part quelques courtes apparitions qu'elles firent à Vaucourt, elles voyagèrent pendant environ dix-huit mois.

Henriette n'est pas revenue guérie de son amour. Je vous le répète, monsieur, elle aimera toujours Jean Loup.

Je n'ai pas deviné le secret de mon amie; elle me l'a confié un jour que je l'ai surprise dans sa chambre, pleurant à chaudes larmes. Je n'essayai pas de la consoler, je pleurai avec elle. Ah! comme nous nous sommes embrassées, ce jour-là!

Henriette m'a fait lui promettre de ne révéler son secret à personne. Je n'ai pas été fidèle à ma promesse; quelque chose en moi m'a dit que je devais parler. Ai-je eu tort, monsieur?

— Non, mademoiselle, non; je vous remercie, au contraire, de m'avoir éclairé.

— Ah! vous retirerez votre demande! s'écria Suzanne, les yeux rayonnants.

— Je ne sais pas bien encore ce que je vais faire, mademoiselle; mais vous venez de m'enlever ma plus chère illusion.

— Je comprends : vous aviez l'espoir qu'Henriette pourrait vous aimer. Ce que vous voulez, c'est un cœur qui réponde aux battements du vôtre; c'est une affection sincère, c'est l'amour que vous cherchez. Ne désespérez point de le trouver, monsieur : si Henriette ne peut pas vous aimer, une autre vous aimera!

Ces paroles firent éprouver au jeune homme une émotion singulière. Il resta un moment silencieux, tenant ses yeux ardemment fixés sur la jeune fille; puis il répondit :

— Vous avez admirablement plaidé pour votre amie, mademoiselle; mais si, convaincu par vos raisons, je prends la résolution de retirer la demande que j'ai faite de la main de Mlle de Simaise, j'aurai, je ne vous le cache point, de grands efforts à faire. Me permettez-vous de venir chercher auprès de vous des encouragements?

— Vous êtes reçu chez M. et Mme de Maurienne, qui vous ont en grande estime, monsieur; la maison de mon père ne saurait vous être fermée.

— Je puis donc, mademoiselle, y étant autorisé par vous, solliciter la faveur et l'honneur d'être reçu chez M. de Violaine?

La jeune fille acquiesça par un mouvement de tête.

— Maintenant, nous sommes amis, n'est-ce pas? dit Pedro.

— Oui, certes.

Et Suzanne lui tendit la main.

— Et pour toujours, ajouta-t-elle, si, tenant compte de la révélation que je vous ai faite, vous agissez en homme de cœur.

Le Brésilien l'enveloppa d'un regard de feu.

— Mademoiselle, répliqua-t-il, vous avez été avec moi d'une franchise adorable; aussi ne veux-je point vous quitter sans me montrer

franc à mon tour. Il faut me prendre telle que je suis, m'avez-vous dit tout à l'heure; eh bien, mademoiselle, il faut, moi aussi, me prendre tel que je suis... Vous ne vous êtes pas trompée en disant : « C'est une affection sincère, c'est l'amour que vous cherchez. » Oui, c'est l'amour que je cherche.

Il s'arrêta un instant et reprit d'une voix qu'il ne put empêcher de trembler :

— Mademoiselle, vous m'avez dit aussi : « Si Henriette ne peut pas vous aimer, une autre vous aimera. » Mademoiselle de Violaine, sentez-vous que vous pourriez être cette autre?

— Oh! monsieur! prononça Suzanne, devenant rouge comme une cerise mûre.

— Il faut me prendre tel que je suis, fit Pedro.

La jeune fille eut un délicieux sourire et, dans un élan spontané.

— Monsieur Pedro Castora, répondit-elle, le jour où Henriette de Simaise sera rendue à sa mère, je vous aimerai!

La figure du jeune homme s'illumina.

— Voilà le plus précieux des encouragements, dit-il.

Ils se séparèrent sur ces mots.

Restée seule, Suzanne se mit à rêver.

III

UN AMI

Le même jour, dans l'après-midi, Pedro Castora se rendit à l'hôtel de Simaise.

— M. le baron est absent, lui dit Frédéric.

— Je le sais, répondit Pedro; mais je verrai Mlle de Simaise, si, comme je l'espère, elle veut bien me recevoir.

Frédéric alla prévenir sa maîtresse et revint aussitôt pour introduire le Brésilien dans le petit salon où se tenait habituellement la jeune fille.

Henriette se leva pour recevoir le visiteur et ne refusa point de

nettre sa main dans celle qu'il lui tendait. Les yeux d'Henriette étaient fatigués comme si elle eût beaucoup pleuré, et elle avait un air ennuyé, souffrant, qui causa au jeune homme une impression douloureuse.

Silencieusement, Henriette fit signe à Pedro de s'asseoir et retomba sur un siège.

— Mademoiselle, dit Castora, enveloppant la jeune fille de son regard, je savais ne pas trouver M. de Simaise, c'est pour vous seule que je suis venu aujourd'hui, désirant avoir avec vous un entretien sérieux.

Henriette le regarda avec un commencement d'inquiétude.

— Oh! ne vous effrayez pas, fit-il en souriant, nous allons, si vous le voulez bien, causer comme deux bons et vieux amis. Vous ne doutez point, n'est-ce pas, de l'affection sincère que vous m'avez inspirée?

Elle répondit par un mouvement de tête.

— D'abord, mademoiselle, j'ai à vous donner des nouvelles de Mme la baronne de Simaise.

— De ma mère?

— Mme la baronne se porte bien.

— Ma mère vous a écrit, monsieur?

— Ce matin même j'ai reçu une lettre de Mme la baronne, qui m'appelait près d'elle. Naturellement, je me suis empressé de me rendre à ses ordres.

— Mais elle est donc à Paris?

— Oui, mademoiselle, depuis deux ou trois jours.

— Et elle ne vient pas me voir! dit tristement la jeune fille.

— Vous savez ce qui l'en empêche. Certes, si Mme la baronne n'eût consulté que son cœur, dès son arrivée à Paris, elle serait accourue ici.

— Où est-elle, monsieur?

— Chez son ami, M. le comte de Violaine.

— Et mon père ne me l'a pas dit!

— J'ai lieu de croire, mademoiselle, que votre père ignore encore, en ce moment, la présence de Mme la baronne à Paris. Comme je viens de vous le dire, Mme votre mère se porte bien; toutefois, elle souffre de ne plus vous avoir près d'elle.

— Chère mère!

— Et j'ai pu me convaincre que l'acte de violence de M. de Simaise ne produira point l'effet qu'il espérait. Mme la baronne accepte, non sans révolte, la situation qui lui est faite; mais je l'ai trouvée plus que jamais résolue à s'opposer à notre mariage par tous les moyens de droit qu'elle pourra invoquer.

La jeune fille poussa un soupir et baissa la tête.

— Mme la baronne m'a appelé près d'elle pour me supplier de renoncer à une union qui, m'a-t-elle dit, la précipiterait, elle et les siens, au fond d'un effroyable abîme.

— Alors, monsieur? fit Henriette, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— J'ai répondu à votre mère que je ne croyais pas au péril extrême dont elle se voyait menacée; que, cependant, j'aurais l'honneur de vous voir afin d'avoir avec vous une explication sérieuse, définitive; que vous seule, enfin, par votre franche parole, pouviez me faire renoncer ou non à des projets depuis longtemps formés.

— J'ai dit à mon père et à vous, monsieur, que je serais votre femme, répliqua Henriette d'une voix mal assurée.

— Oui, mademoiselle; et c'est parce que vous voulez bien accepter mon nom que je n'ai pu promettre à votre mère de retirer la demande que j'ai faite de votre main. Cependant, je vous le déclare, je ne vous trouve nullement engagée par votre parole, si elle n'est pas l'expression des sentiments de votre cœur.

Un rouge vif monta au front de la jeune fille.

— C'est une compagne que je veux me donner, continua Pedro, mais c'est avant tout un cœur que je veux posséder.

— Mais, monsieur... balbutia Henriette.

— L'opposition de Mme la baronne de Simaise me force à réfléchir, mademoiselle; elle prétend que votre père exerce sur vous, en ce moment, une influence fatale, qu'il a pesé sur votre volonté, vous a affrayée pour vous arracher la promesse de m'épouser.

— Ma mère se trompe, monsieur; j'ai donné librement mon consentement.

— Soit. Mais vous ne me dites point, mademoiselle, si en consentant à m'épouser vous ne faites pas violence à votre cœur.

Henriette resta silencieuse et Pedro vit dans ses yeux de grosses larmes prêtes à jaillir.

Le jeune homme reprit:

— J'ai donc quitté Mme la baronne de Simaise sans lui avoir rien promis et en la laissant très perplexe. Je traversais la cour de l'hôtel lorsque, tout à coup, j'entendis une voix qui m'appelait.

Je me retournai et je vis une grande et belle jeune fille qui me faisait signe de revenir. Je m'empressai d'obéir. La jeune fille, — vous avez deviné que je parle de votre amie, Mlle Suzanne de Violaine, — me prit affectueusement la main et me fit entrer dans un petit salon où nous nous trouvâmes seuls, dans un tête-à-tête charmant; mais, je vous l'avoue,

assez embarrassant pour moi, d'abord. Je me demandais, un peu inquiet : « Que peut donc me vouloir Mlle de Violaine? »

Eh bien, elle m'avait rappelé pour me parler uniquement de vous.

— De moi?

— Vous avez en Mlle de Simaise une amie sincère et dévouée.

— Suzanne et moi, nous nous aimons comme deux sœurs.

— Votre amie me l'a prouvé. Elle savait déjà que mon entrevue avec Mme de Simaise n'avait pas eu le résultat qu'on en attendait; aussi, sans me donner le temps de réfléchir sur la singularité de notre tête-à-tête, elle aborda brusquement la question.

« — A mon tour, me dit-elle, je vous prie de renoncer à épouser mon amie; votre honneur vous en fait un devoir et, en cette grave circonstance, je fais appel à votre loyauté, à votre cœur, à tous vos sentiments généreux. Entre vous et Henriette de Simaise, il existe un obstacle que rien ne peut renverser, l'opposition de Mme la baronne de Simaise n'a pas d'autre cause que cet obstacle lui-même. Quel est-il? Je l'ignore. Mais à côté de celui-là il y en a un autre que je connais.

» Si mon amie vous épousait, elle accomplirait un sacrifice peut-être au-dessus de ses forces. Henriette ne vous aime pas et ne peut pas vous aimer, parce que depuis longtemps son cœur appartient à un autre. »

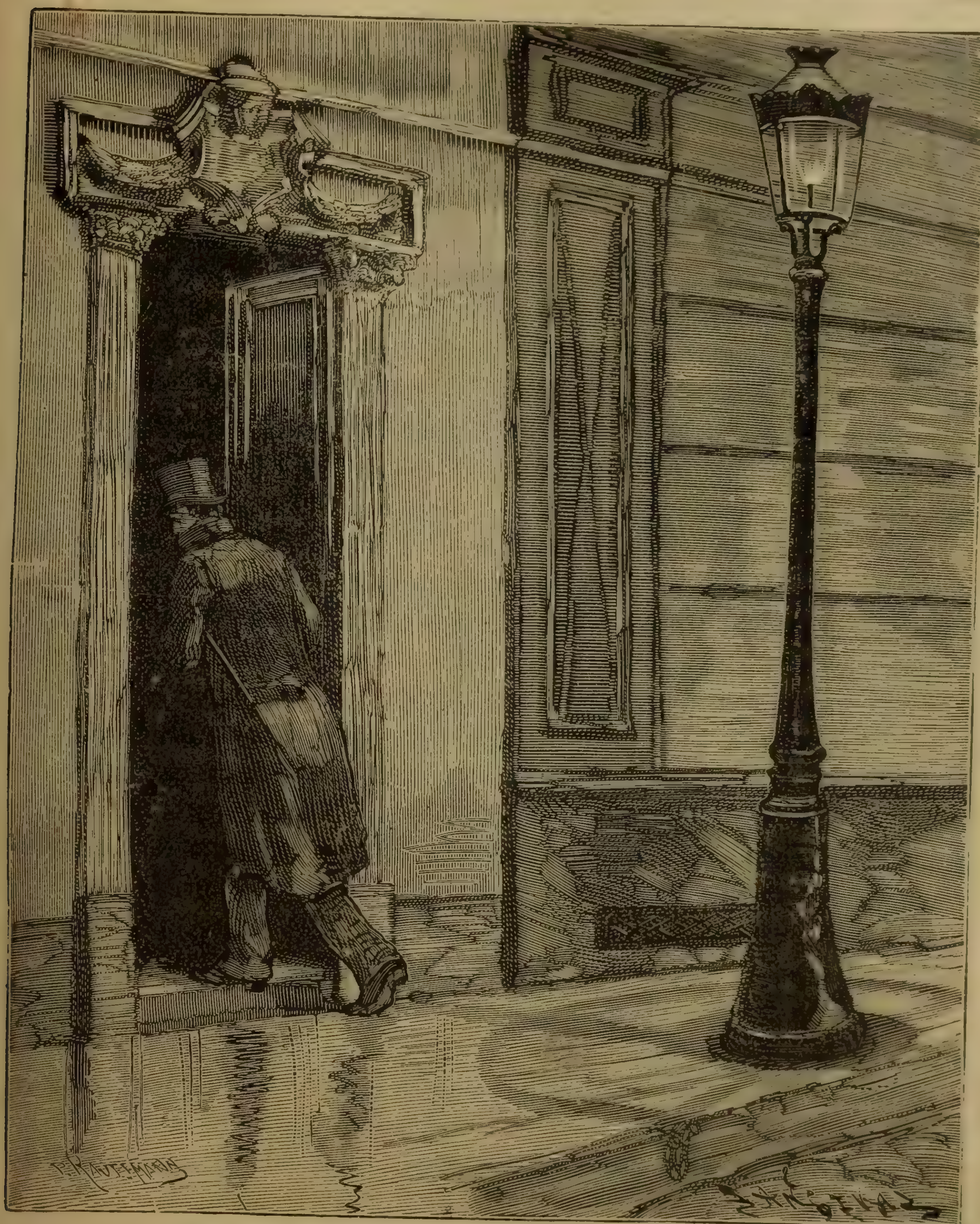
Sur le front et les joues de Mlle de Simaise le rouge disparut et fit place à la pâleur; elle laissa échapper un soupir et sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine.

— Alors, continua Pedro, Mlle de Violaine me raconta une idylle amoureuse des plus touchantes; je dois vous le dire, mademoiselle, j'écoutai avec le plus vif intérêt cette poignante histoire d'amour.

Enfin, quand je pris congé de Mlle de Violaine, je n'étais plus irrésolu. On ne pouvait avoir fait en vain appel à mes sentiments généreux. Je me disais : Si Mlle de Simaise accomplit réellement un sacrifice en m'épousant, je n'hésiterai pas un instant à retirer la demande que j'ai faite de sa main. Son amour donné à un autre, voilà le véritable obstacle élevé entre nous, le seul devant lequel je puisse m'arrêter; car, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, mademoiselle Henriette, c'est surtout un cœur que je veux posséder.

Vous le voyez, il était nécessaire, urgent que nous eussions cette entrevue, qui va décider de votre sort et du mien.

Si pénible qu'il me soit de renoncer au bonheur que j'espérais trouver près de vous, pour votre repos, pour votre bonheur, à vous, je me retirerai et rendrai à M. de Simaise sa parole donnée; certes, ce sera un sacrifice, mais je dois le faire pour vous empêcher d'en accomplir un autre.



Celui qui entre chez vous le soir, furtivement, par la petite porte du boulevard.... (page 816).

Maintenant, vous êtes convaincue, n'est-ce pas, que je suis votre ami, votre ami sincère et dévoué? Eh bien, à cet ami qui vous interroge, répondez hardiment, sans crainte.

Henriette était en proie à un trouble extraordinaire et des sanglots lui montaient à la gorge.

Pedro reprit :

— Ce que m'a dit Mlle de Violaine est bien la vérité; vous aimez ce

jeune homme qui vivait autrefois à l'état sauvage et qui vous a sauvé la vie?

— Oh! monsieur, monsieur! fit Henriette d'une voix plaintive, en cachant sa figure dans ses mains.

Et, ne pouvant plus contenir son émotion, elle se mit à sangloter.

Pedro lui prit la main.

— Chère enfant, dit-il, ému lui-même jusqu'aux larmes, que de choses j'ai à me reprocher envers vous! Je suis la cause que vous avez été séparée de votre mère; la désolation de Mme de Simaise est mon ouvrage; j'ai troublé votre douce tranquillité, j'ai fait couler vos larmes, j'ai brisé votre cœur. Pedro Castora qu'on dit bon, qu'on dit généreux, Pedro Castora a été méchant pour vous, pour vous, qui méritez toutes les adorations!

Mais vous êtes bonne, Henriette, meilleure que moi; vous me pardonnerez, et, puisque je ne puis avoir votre amour, vous me donnerez votre amitié. Dites, dites, Henriette, pardonnerez-vous le coupable, lui donnerez-vous votre amitié?

La jeune fille releva sa belle tête éplorée.

— Ah! monsieur, répondit-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots, pourquoi vous dire méchant, quand vous vous montrez si bienveillant et si bon pour moi? Oh! oui, vous êtes mon ami!... La pauvre Henriette de Simaise serait bien ingrate si elle vous refusait cette amitié que vous voulez bien lui demander.

— Merci! dit Pedro.

Puis il ajouta en se levant :

— Ce soir même j'écrirai à M. le baron de Simaise pour reprendre ma parole et lui rendre la sienne.

Henriette se dressa en face de lui et le regarda fixement, ayant dans les yeux une expression d'angoisse inexprimable.

— Eh bien, fit le jeune homme avec surprise, n'est-ce pas ce que je dois faire?

— Et mon père, monsieur, mon père? s'écria Henriette.

— Votre père? Je ne comprends pas...

— Que lui arrivera-t-il?

— Que voulez-vous qu'il lui arrive?

— Mon Dieu! mais je ne sais pas, moi... Il a parlé d'une chose terrible, d'un malheur épouvantable dont il est menacé, qui menace aussi ma mère et mon frère et que vous seul, monsieur, vous seul pouvez conjurer.

« Je suis au bord d'un abîme, m'a-t-il dit; si vous n'épousez pas

M. Pedro Castora, qui seul peut me sauver, je suis perdu, et votre mère, Raoul et vous, êtes également perdus! Votre refus serait ma mort, car je n'hésiterais pas un instant à me brûler la cervelle pour échapper au déshonneur, à la honte! »

Pedro avait légèrement pâli. Sa conscience blâmait ses agissements à Vaucourt lorsqu'il avait forcé le baron à effrayer sa fille pour obtenir son consentement, et il se reprochait amèrement, maintenant, ses paroles impérieuses. Sans doute, il poursuivait alors un but honorable; mais était-ce suffisant pour qu'il se trouvât excusable d'avoir employé, afin d'arriver à ce but, des moyens détestables, pour ne pas dire odieux? Jugé par sa conscience, Pedro sentait que, s'il en appelait au jugement sévère des honnêtes gens, il serait également condamné par eux.

Il prit la main de la jeune fille et, la serrant doucement, il lui dit d'une voix émue :

— Rassurez-vous, mademoiselle, aucun danger sérieux ne menace M. de Simaise; il a eu tort de vous effrayer; je le regrette sincèrement et je suis le premier à vous en demander pardon, puisque ces paroles de votre père, qui vous ont bouleversée, ont été prononcées dans un plaidoyer en ma faveur. Oui, oui, rassurez-vous; vous n'avez rien à redouter.

— Est-ce bien vrai, monsieur?

— Voyons, chère enfant, après ce qui vient de se passer entre nous, voudrais-je vous tromper?

— Oh! je ne le crois pas!

— Eh bien, que la parole d'un ami vous tranquillise.

— Oui, oui. Oh! je le sens, ne pas avoir en vous une entière confiance serait vous faire injure.

— A la bonne heure. D'ailleurs, que prétend votre père? Qu'un malheur épouvantable est prêt à le frapper et que Pedro Castora seul peut empêcher le mal d'arriver.

Eh bien, mademoiselle, continua le jeune homme presque gaiement, si j'ai réellement le pouvoir de conjurer le malheur, je vous promets qu'il ne s'approchera jamais de vous.

Puis, gravement, il ajouta :

— Je ne serai pas votre mari, soit; mais je suis votre ami; ce titre m'impose le devoir de vous protéger et de vous défendre, au besoin, contre tout danger.

Henriette eut son plus doux sourire.

— Merci, monsieur, dit-elle; je suis maintenant complètement rassurée.

Ils se serrèrent la main et Pedro se retira.

IV

CHARLOTTE

En rentrant chez lui, Pedro Castora fut arrêté par son valet de chambre, qui guettait son retour.

— Monsieur, dit le domestique, prenant un petit air mystérieux, une dame vous attend au salon.

— Une dame? fit Pedro avec surprise.

— Oui, monsieur, une jeune dame très jolie. Elle paraît très impatiente de vous voir, car trois fois déjà elle m'a demandé si vous n'alliez pas bientôt arriver.

— C'est bien, répondit le jeune homme, je vais donner audience à cette dame.

Il entra dans le salon. Une jeune femme, délicieusement habillée, qui semblait faire l'inventaire des meubles, des tableaux et des bronzes, se retourna brusquement. Pedro resta stupéfait en reconnaissant Mlle Charlotte, ex-couturière en robes, qu'il entretenait magnifiquement, comme nous le savons, sans lui demander autre chose que de dépenser comme elle l'entendait l'argent qu'il lui donnait, que de porter la soie, les dentelles, les bijoux qu'il lui offrait.

Pourquoi ces prodigalités pour une femme qui ne lui était rien, qu'il n'aimait pas, qu'il allait voir très rarement? Une fantaisie de millionnaire!

On ne pouvait pas dire qu'il avait placé Charlotte au milieu d'un luxe à rendre une princesse jalouse, parce que l'ex-couturière, par sa beauté et ses merveilleuses toilettes, flattait son amour-propre, sa vanité: il ne sortait jamais avec elle, jamais on ne les avait vus ensemble, pas même dans une loge de théâtre.

Qui sait! imitant le grand calife de Bagdad, peut-être avait-il voulu faire une étude de femme en faisant passer Charlotte, sans transition, de la pauvreté à la richesse, d'une triste mansarde dans un appartement ensoleillé aux tentures de soie, aux meubles capitonnés.

Assurément, Charlotte lui avait inspiré de l'intérêt. Sachant jusqu'où, de chute en chute, la femme peut tomber, peut-être aussi avait-il voulu arracher une proie facile à saisir à ce gouffre de Paris qu'on appelle la prostitution.

Charlotte s'était avancée vers Pedro.

— Enfin, vous voilà ! dit-elle.

Et elle présenta sa main admirablement gantée.

— Vous, vous ici ! prononça le jeune homme d'un ton sévère, sans prendre la main qu'on lui tendait.

Charlotte poussa un gros soupir.

— Puisque vous ne venez plus chez moi, il faut bien, pour vous voir, que je vienne chez vous.

— Je vous avais défendu d'une façon absolue...

— Je vous en prie, monsieur, ne vous mettez pas en colère ; je n'ai pas oublié que vous m'avez défendu de venir ici ; allez, si je n'ai pas craint de braver votre colère, c'est que je tenais absolument à vous voir. Pedro, est-ce que vous auriez le courage de me chasser ?

— Non, je ne vous chasserai point ; cette façon d'agir envers une femme n'est pas la mienne. Mais dites-moi vite ce qui vous amène.

— Une chose sérieuse, Pedro.

— Auriez-vous besoin d'argent ?

Elle secoua négativement la tête.

— Quelle est donc cette chose sérieuse ?

— Pedro, est-ce vrai ce qu'on m'a appris hier ?

— Quand je saurai ce qu'on vous a appris hier, je vous répondrai.

— Eh bien, Pedro, on m'a dit que vous aviez l'intention de vous marier.

— On ne vous a pas trompée.

— Ainsi, Pedro, c'est vrai ?

— Absolument exact.

— Voyons, là, sérieusement, vous voulez vous marier ?

— Oui, Charlotte, oui, je veux me marier.

Elle poussa un nouveau soupir.

— Et c'est Mlle Henriette de Simaise que vous épousez ? dit-elle.

— La personne qui vous a renseignée n'est pas bien instruite ; à votre tour, Charlotte, vous pourrez lui dire que je n'épouserai pas Mlle Henriette de Simaise.

— Alors, la personne s'est trompée, c'est une autre.

— Naturellement.

— Pedro, vous pouvez bien me dire son nom.

— Il faudrait pour cela que je le connusse moi-même.

— Ah! répliqua Charlotte vivement; voilà une réponse qui prouve bien que vous n'avez pas en moi la moindre confiance.

— Ma chère, je ne peux pas vous répondre autrement; je désire me marier, voilà le fait; mais j'en suis encore à chercher ma future femme.

— Est-ce bien vrai, cela?

— On ne peut plus vrai.

La figure attristée de Charlotte changea subitement d'expression.

— Pedro, reprit-elle d'une voix câline, pourquoi donc songer à vous marier? Est-ce que vous n'êtes pas heureux comme vous êtes?

— Apparemment, puisque je veux changer ma situation.

— Ah!... Enfin, c'est dit, vous voulez absolument vous marier?

— Oui.

— Pedro, puisque vous croyez si fermement trouver le bonheur dans le mariage, pourquoi vous mettez-vous en peine de chercher une femme quand vous en avez une toute trouvée?

— Que voulez-vous dire, Charlotte? Je ne vous comprends pas bien.

— Mon Pedro, mon bon Pedro, puisque vous tenez absolument à avoir une femme, prenez votre petite Charlotte, épousez-moi!

Le jeune homme partit d'un franc éclat de rire.

— Pedro, est-ce que vous vous moquez de moi?

— Non, non, répondit le jeune homme riant toujours; mais votre proposition est si... comment dirais-je?... singulière...

— Pedro, regardez-moi.

— Je vous regarde.

— Comment me trouvez-vous?

— Fort bien mise.

— Vous ne voyez que cela?

— Je vois aussi que vous avez la physionomie animée, le regard brillant, les joues roses, les dents blanches, en un mot que vous êtes charmante.

Elle eut un mouvement de dépit.

— Ainsi, monsieur, répliqua-t-elle avec un accent de reproche, vous ne voyez pas des larmes dans mes yeux!...

Pedro, continua-t-elle d'une voix larmoyante, je suis prête à pleurer.

— Non, non, Charlotte, non, faites-moi grâce d'un accès de sensibilité; pas de larmes, n'est-ce pas? et surtout pas de crise nerveuse.

— Méchant, méchant!... Pourtant, Pedro, vous savez que je vous aime!

— Oh! cela manque de preuve, répondit le jeune homme en souriant.

— Vous ne croyez à rien! Allez, vous ressemblez bien aux autres hommes! Voyons, Pedro, mon petit Pedro, je suis jeune.

— Certainement. Vingt ans à peine.

— Jolie!

— Oui.

— Enjouée, rieuse, gaie!

— Comme un pinson.

— Tout à fait bonne enfant!

— Je ne dis pas le contraire.

— Eh bien, Pedro, que vous faut-il de plus?

— Pour faire quoi?

— Pour m'épouser.

— Ma chère, il faudrait, en plus de toutes vos perfections, que vous m'eussiez inspiré l'affection ou, si vous le préférez, l'amour sans lequel, selon moi, aucune union ne peut être heureuse.

— Ainsi, monsieur, vous l'avouez, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée?

— Mon Dieu, oui, Charlotte, j'avoue cela.

— C'est affreux! Ah! pauvres femmes, comme nous sommes trompées!

— Permettez, Charlotte, il me semble que je ne vous ai trompée en rien.

— En rien? Oh!

— Qu'ai-je donc fait qui ait pu vous faire croire que je vous aimais?

— Tout, monsieur, tout!

— En vérité!

— Voyons, Pedro, et cet hôtel tout meublé que vous m'avez donné? Et mes chevaux, ma voiture, mes domestiques? Et tout l'or que j'ai dépensé? Et les nombreux cadeaux que vous m'avez faits?

— Cela prouve simplement que j'ai été généreux avec vous. Trouvant une certaine satisfaction à faire quelque chose pour vous, je l'ai fait. Je vous ai rencontrée dans un milieu détestable et je vous en ai sortie. Je vous ai tirée de la misère, de pire encore, peut-être, cela m'a plu. Que voulez-vous, Charlotte, je suis ainsi fait. Chacun prend son plaisir comme il l'entend. Enfin, ma chère, je ne vous ai jamais demandé qu'un peu de reconnaissance.

— Est-ce ma faute, à moi, si vous ne m'avez pas demandé autre chose?

Pedro ne put s'empêcher de sourire.

— J'ai toujours été disposée à vous tout accorder.

— Qui ne désire rien n'a rien à demander.

— Comme c'est flatteur pour moi! Enfin, Pedro, continuerez-vous à venir me voir comme par le passé?

— Non. Pour la cause que vous connaissez, vous devez comprendre que toutes relations doivent cesser entre nous.

— Ainsi, je suis abandonnée?

— Oh! vous ne restez pas seule au monde.

— Si, monsieur; vous savez que je suis sans famille?

— Oui, mais vous avez des amis.

— Aux yeux desquels je passe pour être votre maîtresse.

— Le mal n'est pas grand.

— Vous trouvez? Eh bien, je vous dis, moi, que je suis horriblement compromise!

— Bah!

— Que vais-je devenir, mon Dieu, que vais-je devenir?

— Ceci est votre affaire.

— Mais rien ne peut donc vous émouvoir, rien, rien?... Ah! tenez, Pedro, vous ne valez pas mieux que les autres, vous êtes un monstre!

Le jeune homme se mit à rire.

— Et vous riez, vous riez! C'est honteux, monsieur; votre conduite envers moi est odieuse! Vous êtes un sans cœur!... Ah! je ne pensais pas vous trouver si dur, je croyais que vous auriez pitié de ma jeunesse, de mon innocence.

— Chut! fit Pedro, ne parlons pas d'une absente.

— Monsieur, c'est infâme, ce que vous venez de dire; mais vous ne croyez à rien; de vous rien ne doit plus m'étonner.

Et des larmes, qui avaient toute l'apparence d'être vraies, jaillirent des yeux de Charlotte.

Le jeune homme gardait le sourire sur ses lèvres.

— Charlotte, reprit-il, voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Un conseil? Et quel conseil pouvez-vous me donner?

— Un bon conseil, je crois.

— Alors, j'écoute.

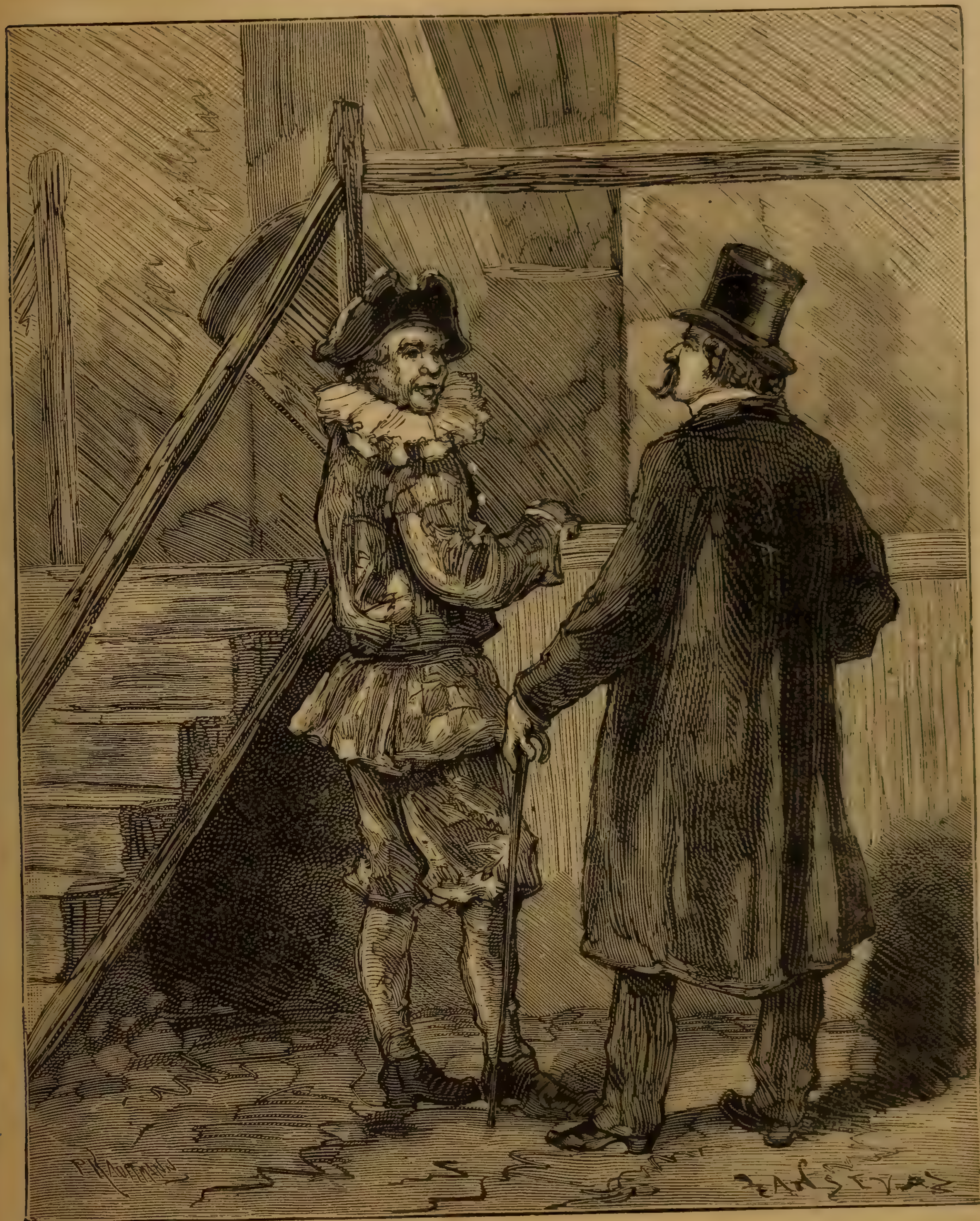
— Tout à l'heure, vous vous êtes écriée : Que vais-je devenir?

— Oui, et je le répète : Que vais-je devenir?

— Voici mon conseil : Faites ce que je vais faire, mariez-vous!

— Me marier, moi! Avec qui? Est-ce qu'une fille entretenue peut se marier? Quand vous me repoussez, vous, quel est donc l'homme qui voudrait de moi?

— Celui qui entre chez vous le soir, à onze heures, furtivement, par



Pourriez-vous me dire, lui demanda-t-il, ce qu'est devenu le saltimbanque Grillardon (page 822).

la petite porte du boulevard, et qui en sort de même le lendemain matin, entre sept et huit heures.

Mlle Charlotte était devenue plus rouge qu'une pivoine.

— C'est faux, c'est une infamie! exclama-t-elle.

— Ne niez pas, c'est inutile. D'ailleurs, je ne vous fais pas un reproche, je ne m'en reconnais pas le droit. Vous êtes parfaitement libre de recevoir chez vous qui bon vous semble et aux heures que vous voulez

Le monsieur en question — c'est un jeune homme de vingt-huit ans — est employé dans un magasin de nouveautés. Vous le connaissez depuis quatre ans et il était votre amant depuis six mois lorsque je vous ai rencontrée la première fois dans ce fameux bal du Château-Rouge. Vous n'avez pas cessé de le voir, ce qui prouve d'abord que vous l'aimez et ensuite votre fidélité. Ce jeune homme vous aime aussi, lui; il est intelligent et ne manque pas d'une certaine délicatesse, car, bien que vous fussiez riche et lui pauvre, il n'a jamais rien accepté de vous, pas même un petit cadeau.

Eh bien, Charlotte, si vous voulez que ce que j'ai fait pour vous ne soit pas perdu, devienne la source du bien, si vous voulez avoir une existence tranquille, heureuse, devenez la femme de cet honnête garçon, qui vous aime. Ce que je vous ai donné sera votre dot.

La jeune fille pleurait silencieusement, la tête baissée. Cette fois, c'étaient de vraies larmes qui coulaient sur ses joues.

— Eh bien, Charlotte, reprit Pedro, me pardonnez-vous d'avoir découvert votre secret?

Charlotte répondit par un sanglot.

— Allons, allons, dit Pedro d'un ton affectueux, ne restez pas ainsi la tête baissée comme une criminelle.

— Je n'ose plus vous regarder.

— Dites-moi au moins que vous ne m'en voulez pas.

— Et pourquoi vous en voudrais-je, mon Dieu, pourquoi? Ah! Pedro, Pedro, elle aura le droit d'être fière celle à qui est réservé le bonheur d'être votre femme!

Elle essuya rapidement ses yeux et son visage, jeta un regard dans une glace, fit de la main un signe d'adieu au jeune homme et sortit précipitamment du salon.

— Allons, murmura Pedro, celle-là est sauvée : elle se mariera.

Et il entra dans son cabinet.

V

CARINI EN CAMPAGNE

Le lendemain matin, vers neuf heures, le baron de Simaise reçut la lettre suivante :

« MONSIEUR LE BARON,

» J'ai eu l'honneur de voir hier matin Mme la baronne de Simaise, chez M. le comte de Violaine.

» J'ai trouvé Mme de Simaise plus que jamais opposée à mes projets, et toute prête à empêcher le mariage par tous les moyens possibles.

» Je ne puis ni ne veux provoquer une lutte déplorable, et qui serait certainement funeste, entre vous et Mme la baronne. Il est donc de mon devoir de ne plus prétendre à l'honneur de votre alliance.

» Veuillez considérer la demande que je vous ai faite de la main de Mlle de Simaise comme nulle, et je vous rends la parole que vous m'avez donnée.

» Croyez, monsieur le baron, à tous mes regrets, et agréez l'expression de mes sentiments distingués.

» PÉDRO CASTORA. »

De Simaise fut atterré.

C'était la ruine de ses dernières espérances : son expédient suprême s'en allait en fumée ; c'était la dislocation, l'écroulement, l'anéantissement complet d'un échafaudage de combinaisons au moyen desquelles il avait compté sortir d'une position terrible.

Tenant la lettre entre ses doigts, pâle, frémissant, un nuage devant les yeux, il restait immobile, comme hébété.

Cependant, au bout d'un instant, il sortit de cet état de prostration. Alors ce fut une explosion de fureur et de rage. En proie à une sorte de *delirium tremens*, il arpentait sa chambre d'un pas inégal, fiévreux,

comme un insensé ; il poussait des rugissements rauques, renversait les meubles, piétinait sur le parquet comme un possédé, jurait, lançait toutes sortes d'imprécations.

— Ah ! c'est ainsi, s'écriait-il, l'écume aux lèvres, elle veut la guerre ; eh bien, soit, guerre, guerre à outrance ! Je ne lui rendrai pas sa fille ; je l'emmènerai hors de France et je saurai si bien la cacher, qu'elle ne la reverra jamais !

A la fin il se calma. Il passa dans une autre pièce, s'assit devant un bureau et écrivit :

« MADAME LA BARONNE,

» Nous jouons un jeu terrible. Vous triomphez en ce moment ; mais je garde mes armes.

» Vous savez que je suis ruiné, je ne vous l'ai pas caché ; vous, madame, vous êtes riche. Partageons. Il me faut dans quinze jours deux millions. En échange de cette somme, je vous rendrai votre fille.

» Si d'ici quinze jours je n'ai pas eu de vos nouvelles, vous apprendrez, trop tard, la décision que j'aurai prise. »

Cette lettre écrite et mise dans une enveloppe portant l'adresse de la baronne, chez M. de Violaine, le baron alla la jeter lui-même dans une boîte de l'administration des postes. Comme cela, il était sûr que sa femme recevrait dans l'après-midi son ultimatum.

Était-ce une menace sérieuse qu'il faisait à la baronne ? Ou bien voulait-il seulement effrayer la mère afin d'obtenir la somme énorme qu'il demandait comme rançon de sa fille ?

Nous connaissons le baron de Simaise et nous savons qu'il était homme à se livrer aux choses les plus excessives. Or il était bien décidé à faire disparaître Henriette, à la séparer pour toujours de sa mère si celle-ci refusait de se soumettre à ses exigences.

Il lui importait peu que sa fille devînt sa victime, pourvu qu'il pût se donner l'horrible satisfaction de faire souffrir sa femme.

Il restait à savoir en quel lieu sûr, défiant toutes les recherches, il pourrait cacher Henriette, dans le cas où la baronne répondrait à sa lettre par un refus catégorique.

Il se souvint des offres de service que lui avait faites l'Italien Carini.

— Parbleu, se dit-il, si je suis forcé d'en venir là, j'aurai besoin du signor Carini ; il ne refusera certainement pas de m'aider. Avec une poignée d'or et quelques belles promesses, on obtient tout ce qu'on veut de ces sortes de gens. En attendant, il faut que je le voie, que je m'entende

avec lui. J'ai donné quinze jours à la baronne; si d'ici là elle n'a pas accepté, je serai prêt, moi; Carini agira.

Le baron faisait ces réflexions en marchant sur le trottoir du faubourg Saint-Honoré.

Il arrêta un fiacre vide qui passait et se fit conduire à la demeure de Carini. Il ne perdait pas de temps. Ah! M. le baron était un homme d'action; quand il avait décidé de faire une chose, c'était tout de suite.

Il fut reçu par le domestique de l'Italien, qui lui dit:

— M. Carini est absent de Paris depuis huit jours.

Le baron laissa voir sa vive contrariété.

— Est-ce qu'il s'agit d'une affaire pressée? demanda le domestique.

— Oui, très pressée.

— En ce cas, monsieur, vous pourrez revenir ce soir vers six heures. M. Carini m'a annoncé son retour pour aujourd'hui, à cinq heures, et je pense qu'il pourra vous recevoir.

— C'est bien, je reviendrai ce soir à six heures. Ce n'est pas la première fois que vous me voyez; me reconnaissez-vous?

— Monsieur le baron de Simaise, si je ne me trompe?

— Vous ne vous trompez pas. Vous direz à votre maître que je tiens absolument à le voir aujourd'hui même.

— Je ne manquerai pas d'annoncer votre visite à M. Carini.

Le baron rejoignit le fiacre qui l'attendait dans la rue et se fit ramener chez lui.

. . . .

Il signor Carini avait quitté Paris pour se mettre à la recherche des saltimbanques à qui il avait vendu autrefois le petit sauvage du parc de Blaincourt.

Il s'était mis en campagne plein d'espoir, car il ne doutait point du succès de ses recherches. Le jeune homme retrouvé, il l'emmenait à Paris, le faisait reconnaître comme étant le fils légitime du marquis de Chamarande, et faisait valoir en même temps les droits du jeune homme à l'héritage de son père. Alors il faudrait bien, de gré ou de force, que le banquier hollandais ouvrît sa caisse et comptât les millions.

Il fallait savoir, d'abord, où se trouvait pour le moment la troupe du saltimbanque.

— Par ordre de Blaireau, se dit Carini, Grillardon s'est transporté dans le Midi où il a dû exercer son métier pendant plusieurs années; mais il aimait les provinces de l'Est qu'il n'avait jamais quittées, où il était très connu, et il y est certainement revenu. C'est dans l'Est sûrement que je le trouverai.

Il y avait justement des fêtes à Dijon à l'occasion d'un grand concours régional. Sans aucun doute, tous les saltimbanques de la contrée devaient se trouver dans la ville bourguignonne.

Carini se rendit à Dijon.

Il ne s'était pas trompé; il y avait là, sur les places publiques, une fourmilière de saltimbanques de toutes les catégories; mais vainement il passa, repassa devant les baraques, y entra même pour assister aux exercices des acrobates, des lutteurs, des dompteurs, des jongleurs, des équilibristes, des disloqués, des hercules, il ne vit point l'homme qu'il cherchait.

Finalement il s'adressa à un vieux pitre qu'il crut reconnaître pour l'avoir vu autrefois faisant la parade devant la baraque de maître Grillardon.

— Pourriez-vous me dire, lui demanda-t-il, ce qu'est devenu le saltimbanque Grillardon?

Parfaitement, monsieur. Dans le temps j'ai fait partie de sa troupe.

— Oh! alors, vous allez pouvoir me renseigner. Savez-vous où se trouve en ce moment votre ancien patron?

— Je pense qu'il est toujours à Boignes.

— Boignes? Où se trouve cette ville?

— Boignes n'est pas une ville, monsieur, mais un village près de Mirecourt, Vosges. Le patron s'est retiré des affaires il y a quelques années avec une jolie fortune, près de dix mille francs de rentes. Il a vendu sa baraque, ses voitures et ses chevaux un bon prix.

— Et sa troupe?

— Elle est restée avec son successeur. Moi, je n'en faisais plus partie; j'avais quitté Grillardon à Nîmes lorsqu'il parcourait le midi de la France. Donc il s'est retiré; il a acheté une maison à Boignes, et c'est là qu'il vit tranquillement de ses rentes comme un gros bourgeois. D'ordinaire on ne s'enrichit pas dans notre chien de métier; les temps sont durs, le public est rétif en diable, tous les vieux trucs sont usés; il faudrait toujours du nouveau. Grillardon est une exception; il a eu de la chance, lui : tout lui réussissait.

— Connaissez-vous son successeur?

— Nous nous connaissons tous, monsieur.

— Où pourrais-je le trouver?

— Si vous voulez le voir, vous n'aurez pas loin à aller : il est ici, à Dijon.

— Ah!

— Vous voyez cette grande baraque qui ferme la place?

— Oui.

— C'est la sienne.

— Alors je l'ai vu : tantôt je suis entré sous sa tente et j'ai assisté avec intérêt au travail de sa troupe.

— Une troupe excellente, monsieur; il n'y a pas de jalousie de métier qui tienne, il faut être juste et reconnaître ce qui est.

— Vous avez raison. Mais, dites-moi, mon ami, Grillardon avait un jeune sauvage que je n'ai pas vu dans la troupe de son successeur.

— Ah! ah! le petit sauvage, le prince Carambo, comme nous l'appelions; c'est bien grâce à lui que Grillardon a fait fortune. En a-t-il gagné de l'argent avec son sauvage! Partout où nous nous arrêtions, la baraque était toujours pleine. Nous avions beau ne faire que des séances de dix minutes, un quart d'heure au plus, la foule était toujours là, compacte, serrée; on se bousculait, on s'écrasait pour entrer. Que voulez-vous, on voulait voir le beau prince Carambo... La caisse s'emplissait vite; une pluie de monnaie blanche et de gros sous! Le patron était content; après la journée, il donnait des gratifications. C'était le bon temps. Mais tout a une fin : Grillardon a perdu sa poule aux œufs d'or.

Carini éprouva une commotion violente et pâlit.

— Mort! le sauvage est mort! s'écria-t-il.

— Non, le prince Carambo n'est pas mort.

Carini respira.

— Un jour, continua le vieux saltimbanque, il trouva sans doute qu'il avait fait gagner assez d'argent à son maître; peut-être aussi était-il las du métier qui ne lui rapportait rien, si ce n'est des coups de bâton; quoi qu'il en soit, un jour donc il s'échappa de la cage où on le tenait enfermé et disparut.

— Alors? interrogea l'Italien haletant.

— Alors, voilà : plus de sauvage, plus de recettes. Heureusement, le patron avait sa pelote faite. Dégoûté du métier, devenu mauvais, il se débarrassa de tout, comme je vous l'ai dit, et s'en alla tranquillement au village de Boignes planter ses choux.

— Et le sauvage, le prince Carambo, comme vous l'appelez, qu'est-il devenu?

— Quant à ça, monsieur, je n'en sais rien. Cependant, j'ai entendu raconter qu'il s'était réfugié dans les bois où il est devenu un véritable homme sauvage. Je puis vous dire encore qu'on a parlé beaucoup, ces dernières années, d'un certain Jean Loup, qui vivait à l'état sauvage, ni plus ni moins qu'une bête, dans la forêt de Mareille, à sept ou huit lieues d'Épinal. Ce sauvage existe-t-il? A-t-il existé? Je ne saurais l'affirmer,

car je n'y suis pas allé voir. Quoi qu'il en soit, Jean Loup est un personnage célèbre dans le pays vosgien. On raconte de lui des choses surprenantes.

Si ce sauvage a existé, existe, il y a lieu de croire que Jean Loup n'est autre que notre ancien prince Carambo. En effet, Grillardon et sa troupe se trouvaient à Épinal lorsque Carambo leur a brûlé la politesse; d'un autre côté, c'est à peu près vers le même temps que Jean Loup fut aperçu la première fois dans les bois de Mareille.

— Voilà, monsieur, les seuls renseignements que je puisse vous donner au sujet de mon ancien patron et de son jeune sauvage; je n'en sais pas davantage.

— Je ne vous en remercie pas moins de m'avoir appris cela, mon brave homme, répondit le signor Carini.

Et, mettant une pièce de dix francs dans la main du saltimbanque :

— Tenez, ajouta-t-il, voilà pour boire à la santé du prince Carambo et de Jean Loup, en compagnie de quelques-uns de vos camarades.

Une heure après, l'Italien prenait le train express afin de se rendre dans les Vosges, en passant par Auxonne, Gray, Chalindrey et Port-sur-Saône.

Il arriva à Blignycourt un dimanche matin, un peu avant midi, et s'y arrêta pour déjeuner; il savait d'ailleurs qu'il n'était plus qu'à six kilomètres de Mareille.

Sur une plaque de tôle carrée, accrochée à une potence, il lut : *Au Soleil d'or — Rendez-vous des voyageurs*. Au milieu de la plaque, les rayons de l'astre représenté reluisaient sous l'ardente lumière des rayons vrais du véritable soleil.

Carini entra au *Soleil d'or* et demanda à une grosse femme, à l'air avenant et toute réjouie, qui vint à sa rencontre, si elle voulait bien lui servir quelque chose à manger.

— Mais comment donc, monsieur, tout de suite, tout de suite.

— En un instant la dame du *Soleil d'or* eut mis le couvert du voyageur et apporté sur la table, devant lui, une bouteille de vin et un morceau de daube entouré de carottes, le tout fort appétissant.

Carini, qui n'avait rien pris depuis la veille, se mit en devoir d'apaiser sa faim et sa soif.

La dame, qui n'avait pour l'instant que ce seul voyageur à soigner, restait près de Carini, prête à lui servir ce qu'il demanderait encore.

Curieuse comme le sont en général toutes les femmes d'auberge, elle ne manqua point d'adresser quelques questions au voyageur.

— Monsieur n'est pas de ces pays-ci; je n'ai pas encore vu monsieur



Il n'eut qu'à se faire reconnaître par un Père jésuite d'Epinal... (page 827).

à Blignycourt; monsieur vient de loin, de Paris, peut-être; monsieur est sans doute arrivé à Blignycourt dans la voiture du messager Bergelot?

Après avoir répondu complaisamment aux questions de la dame, Carini, voyant qu'elle ne demandait pas mieux que de bavarder, l'interrogea à son tour au sujet du sauvage de la forêt de Mareille.

— Tiens, fit-elle, sans paraître cependant très étonnée, vous vous intéressez donc à notre pauvre Jean Loup?

— Oh! pas plus que cela. J'ai entendu parler de ce pauvre diable, et ce qu'on m'a dit de lui a suffisamment excité ma curiosité pour que j'aie le désir d'en savoir davantage. C'est pour cela que, me rendant à Épinal, où j'ai quelques affaires à traiter, je me suis arrêté ici chez vous, pour déjeuner, avant de pousser jusqu'à Mareille.

— Mon Dieu, monsieur, il n'est pas bien utile que vous alliez jusqu'à Mareille : ce qu'on vous dirait à Mareille, on vous le dira tout aussi bien à Blignycourt.

— Vous-même, chère madame, pourriez peut-être me raconter cette étonnante histoire?

— Certainement, monsieur.

— En ce cas, chère madame, faites-moi ce plaisir, je vous prie.

— Bien volontiers, monsieur.

La grosse femme s'assit en face du voyageur et, avec une satisfaction qu'elle ne prit point la peine de cacher, elle raconta l'histoire de Jean Loup, en y comprenant, bien entendu, la fameuse légende de l'enfant du bûcheron emporté par une louve.

Est-il besoin de dire que Carini avait écouté avec la plus grande attention?

— Ainsi, madame, dit-il, Jean Loup a été pris par les gendarmes et conduit à la prison d'Épinal?

— Oui, monsieur, et la chose s'est passée exactement comme je viens de vous le raconter. Maintenant, on dit bien des choses : les uns prétendent qu'un personnage très riche a pris Jean Loup sous sa protection et l'a fait sortir de prison.

— Ah! Et comment se nomme ce personnage?

— On ne sait pas son nom, monsieur. Mais Jean Loup est-il réellement sorti de prison? Il y en a qui le disent, soit; mais d'autres affirment que Jean Loup est toujours en prison et qu'il n'en sortira jamais.

Il signor Carini acheva de déjeuner tout en se livrant à de sérieuses réflexions.

Un instant il eut l'intention d'aller à Mareille et de se présenter chez le maire, qui était peut-être mieux renseigné que tout autre; mais il pensa qu'il serait pris acte de sa démarche et qu'il pouvait ainsi commettre une grave imprudence. Or, Carini, élève de Blaireau, savait mettre en pratique les leçons de son maître; il n'agissait jamais qu'après avoir bien étudié le terrain sur lequel il allait mettre le pied.

Extrêmement prudent, monsieur Carini!

Il renonça à son projet, et, au lieu d'aller à Mareille, il se rendit en toute hâte à Épinal.

En parlant de l'Italien au baron de Simaise, Pomme-d'Api avait dit :

— Le signor Carini a des relations très étendues ; c'est un homme puissant, il peut beaucoup.

C'était vrai. Carini était un affilié de la Société de Jésus et le général des jésuites l'avait investi d'un pouvoir occulte qui le rendait redoutable. Grâce à un mot d'ordre connu seulement des principaux membres de la Compagnie de Jésus et en invoquant les intérêts sacrés du Saint-Siège, il n'eut qu'à se faire reconnaître par un Père jésuite d'Épinal pour que, immédiatement, le clergé de la ville fût empressé à le servir.

Sans avoir même la peine de sortir de l'hôtel où il était descendu, on lui fit savoir que Jean Loup, en effet, avait été mis en liberté après quelques jours de détention seulement et qu'une ordonnance de non-lieu avait été rendue en sa faveur. On lui apprenait également qu'une sorte de philanthrope du nom de Lagarde, personnage évidemment très riche et très influent, s'était fait son protecteur.

C'était tout. Bien qu'on eût questionné adroitement et longuement les principaux membres du parquet, le président du tribunal, les juges, on n'avait rien pu apprendre de plus.

Ce n'était pas assez pour Carini, qui se trouvait en présence d'une difficulté qu'il n'avait certainement pas prévue.

Où chercher Jean Loup, maintenant? De quel côté se diriger? Si seulement il avait une trace à suivre, un indice quelconque. Mais rien, rien. Et ce M. Lagarde, pourquoi s'était-il intéressé à Jean Loup, un misérable? Qui était-il, cet homme? D'où venait-il, ce philanthrope? Était-ce un Français ou un étranger? Où le chercher, où le trouver, lui aussi?

Carini ne se dissimulait point que la tâche qu'il avait entreprise devenait fort difficile.

— Tout cela n'est pas clair, pensait-il ; ce sauvage à qui un inconnu s'intéresse, qu'on fait sortir de prison, qu'on emmène, qui disparaît, il doit y avoir dans cela un dessous de cartes à surprise. Je commence à croire sérieusement que la baronne de Simaise n'est pas étrangère à cette ténébreuse affaire.

Et il ajouta, en se frappant le front :

— Faudra voir!

En attendant, le signor Carini n'était nullement satisfait du résultat de son entreprise.

Toutefois, il se rassurait convaincu que nul ne pouvait découvrir

que Jean Loup était le fils du marquis et de la marquise de Chamarande.

N'ayant plus rien à attendre à Épinal, il reprit la route de Paris, après avoir prévenu son domestique de son retour.

VI

UN HOMME DE RESSOURCES

A six heures précises, le baron de Simaise sonnait à la porte de l'Italien. On vint lui ouvrir et il fut aussitôt introduit dans le cabinet du signor Carini, qu'il trouva enveloppé de sa robe de chambre, occupé à lire les lettres reçues pendant les huit jours qu'il avait été absent de Paris.

— Monsieur le baron, dit-il, prenant son air obséquieux et souriant, on m'a prévenu de votre visite et je vous attendais. Je regrette que vous ayez été forcé de revenir. J'ai été éloigné de Paris pendant huit jours : une affaire d'une certaine importance à terminer pour un de mes clients.

Eh bien, monsieur le baron, où en êtes-vous avec votre magnifique héritage? Espérez-vous tenir bientôt ces beaux millions? Sans doute, vous avez revu le terrible banquier; se montre-t-il moins absolu, moins exigeant? Il faut pourtant qu'il en finisse.

— Mon cher monsieur Carini, répondit le baron, je n'ai pas revu M. Van Ossen, qui est retourné en Hollande quelques jours après la visite que vous lui avez faite. L'affaire de l'héritage n'a pas avancé, la situation reste la même. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment; la visite que je vous fais a une autre cause.

— Ah! c'est différent, monsieur le baron. Voyons donc de quoi il s'agit, je vous écoute.

— Je n'ai pas oublié que vous m'avez offert vos services, monsieur Carini. Vous m'avez dit : « Si jamais vous avez besoin de moi, dans n'importe quelle circonstance et pour quelque chose que ce soit, je serai tout à vous. »

— C'est vrai, monsieur le baron, je vous ai dit cela et je vous confirme mes paroles; vous avez donc le droit de compter sur votre serviteur.

— En ce cas, monsieur Carini, je vais vous mettre au courant de la situation.

— J'écoute, monsieur le baron, j'écoute.

M. de Simaise apprit à l'Italien l'espèce de lutte qui existait entre lui et sa femme, par suite de l'opposition systématique, absolue et sans raison qu'elle avait faite au mariage de sa fille avec le riche Brésilien Pedro Castora, lequel, blessé de cette opposition, avait finalement retiré la demande qu'il avait faite de la main de Mlle Henriette de Simaise.

Il continua en faisant connaître à Carini le contenu de la lettre qu'il avait écrite le matin même à la baronne.

L'Italien comprit tout de suite quel parti il pouvait tirer de la situation si, comme il le supposait, la baronne, reconnaissante envers Jean Loup, était devenue sa protectrice.

Selon Carini, l'individu appelé Lagarde ne pouvait être qu'un agent secret de Mme de Simaise.

— Monsieur le baron, dit-il, après avoir réfléchi un instant, vous vous êtes un peu trop hâté, peut-être, d'écrire à Mme la baronne cette lettre dont vous venez de me parler.

— Pourquoi, monsieur Carini?

— D'abord, croyez-vous que Mme de Simaise sera disposée à vous donner les deux millions que vous lui demandez?

— Je vous avoue que je crois plutôt à un refus.

— Alors, monsieur le baron, votre menace reste sans effet.

— Non, car ce que j'ai dit sera fait.

— Si vous le pouvez. Mais ne croyez-vous pas que Mme la baronne, effrayée à juste titre, ne prenne des mesures contre vous et ne se fasse rendre sa fille de gré ou de force?

— Par quel moyen?

— En plaçant tout simplement Mlle Henriette de Simaise sous la protection des lois.

Le baron secoua la tête en souriant.

— Sans doute, vous êtes le père de votre fille et vos droits sur elle sont indéniables; mais je vous ferai remarquer, monsieur le baron, que Mme de Simaise a votre lettre entre les mains et que cette lettre est une arme contre vous. Produite en justice...

— Ma femme ne demandera rien à la justice, interrompit le baron.

— En êtes-vous bien sûr?

— Oui.

— Pourtant, monsieur le baron.

— La baronne de Simaise sait que la justice n'a rien à voir dans nos affaires.

— Alors, c'est différent. Mais il y a d'autres moyens que Mme de Simaise peut employer pour vous reprendre sa fille.

— Je n'en vois aucun, monsieur Carini.

— Cependant, il y a celui dont vous vous êtes servi vous-même à Vaucourt.

— Un enlèvement? Je n'ai pas cela à redouter. J'ai pris mes précautions contre toute tentative de ce genre.

— Mlle de Simaise peut s'échapper et rejoindre sa mère.

— Je ne crains pas cela non plus; je vous le répète, j'ai pris mes précautions : Henriette est enfermée chez moi et bien gardée.

— Êtes-vous sûr de vos domestiques?

— Je suis bon pour eux et je les paye bien.

— On peut les soudoyer, les amener à vous trahir.

— Ils sont incorruptibles; je les ai depuis longtemps mis à l'épreuve.

— S'il en est ainsi, monsieur le baron, je n'ai plus rien à dire.

— D'ailleurs, si dans quinze jours la baronne ne m'a pas répondu d'une façon tout à fait satisfaisante, le lendemain Henriette ne sera plus à Paris. Je mettrai ma menace à exécution. C'est pour cela, monsieur Carini, que j'ai besoin de vous.

— Que puis-je faire, monsieur le baron?

— Je veux que la mère et la fille soient séparées et qu'elles ne puissent se revoir jamais. Il me faut donc trouver un asile sûr, impénétrable, où Henriette sera à l'abri de toutes les recherches que fera certainement la baronne.

— Je comprends, monsieur le baron.

— Eh bien, monsieur Carini, c'est pour cela que j'ai pensé à vous.

L'Italien grimaça un sourire.

— Croyez-vous pouvoir trouver facilement?

— Facilement, je ne sais pas; mais nous trouverons.

— Enfin, je puis compter sur vous?

— Je vous l'ai dit, monsieur le baron, je suis entièrement à votre service.

— Il faudrait vous mettre à l'œuvre sans retard.

— Dès demain, monsieur le baron.

— Vous trouverez probablement en Italie.

— Oui, monsieur le baron, en Italie.

— Dans votre pays, monsieur Carini, il y a des cloîtres qui sont comme des prisons.

— Quelquefois pires, monsieur le baron, car une fois qu'on y est entré on n'en sort plus, pas même mort. On peut comparer ces sortes de couvents à des tombeaux.

— Et ma fille serait reçue dans une de ces maisons religieuses?

— Nous ferons le nécessaire pour cela, monsieur le baron.

— Et la baronne, quoi qu'elle fasse, ne pourra découvrir la retraite de sa fille?

— Monsieur le baron, les tombeaux gardent leurs secrets.

— Encore une question, monsieur Carini.

— Dites, monsieur le baron.

— Si, plus tard, pour une raison quelconque, j'étais obligé de réclamer Henriette, me serait-elle rendue?

Le sourire reparut sur les lèvres de l'Italien.

— Il y aurait des difficultés, répondit-il.

— Ah!

— Et même de grandes difficultés.

— Les règles de ces maisons sont donc bien sévères?

— Extrêmement sévères. Toutefois, monsieur le baron, si, à un moment donné et pour une cause sérieuse, vous étiez forcé de reprendre votre fille, il pourrait être fait infraction à la règle; mais il faudrait, pour cela, s'adresser à une puissance ecclésiastique d'un ordre supérieur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans cette nouvelle circonstance, je serais encore entièrement à votre disposition.

— Voilà qui me rassure, monsieur Carini; car, enfin, il faut penser à tout, même aux éventualités qu'on ne saurait prévoir.

— Sans contredit, monsieur le baron, et j'approuve la justesse de votre raisonnement.

— Quand devrai-je revenir vous voir? demanda de Simaise en se levant.

— Inutile de vous donner cette peine; avec votre permission, monsieur le baron, dès que j'aurai un résultat certain, je m'empresserai d'aller moi-même vous en informer.

— Soit, monsieur Carini, j'attendrai donc votre visite.

— Vous me verrez dans trois ou quatre jours.

— En ce cas, à bientôt.

Et le baron prit congé de l'Italien.

— Allons, allons, se disait le signor Carini, cela commence à prendre une bonne tournure; cet excellent baron entre tout à fait dans mon jeu. Mais quelle audace! déclarer ainsi la guerre à sa femme! Décidément, il faut qu'il soit tout à fait à bout d'expédients... Ah! monsieur le baron,

vous vous enferrez comme un sot; mais, cela, c'est votre affaire. Allez, allez, Carini est là pour recueillir les bénéfices de vos sottises.

Ah! il ne faut pas que j'oublie l'adresse de la baronne. Il m'a dit: chez M. le comte de Violaine, 22, rue Oudinot. Je ne dois pas me tromper, oui, c'est bien le n° 22.

Il ouvrit un carnet et, sur une page blanche, il écrivit l'adresse.

— Bien, reprit-il. Dès demain, je ferai surveiller Mme de Simaise; elle ne pourra rien faire sans que j'en sois instruit. Partout où elle ira, je le saurai.

A nous deux, maintenant, madame la baronne!

Ces paroles du signor Carini étaient grosses de menaces.

M. de Simaise rentra chez lui enchanté du résultat de son entrevue avec Carini.

Cet Italien était décidément un homme très précieux. Il s'applaudissait d'avoir eu confiance en Georgette, à qui il devait d'avoir fait la connaissance de Carini.

Il fit appeler ses domestiques et, en leur promettant à chacun une gratification dont ils auraient lieu d'être satisfaits, il leur donna des ordres sévères au sujet d'Henriette.

Pour la jeune fille, l'hôtel de Simaise devenait sérieusement une prison.

Landry se disait, en hochant la tête:

— Il va bien, M. le baron; à peine a-t-il fait une sottise qu'il se précipite vers une autre. Allons, je commence à croire que je ne serai plus longtemps à son service; bientôt, d'un seul coup, nous en finirons avec lui.

VII

LES QUESTIONS DU DOCTEUR

— Hé, c'est monsieur le docteur Legendre!

C'est M. Lagarde qui venait de jeter cette exclamation, en voyant entrer le docteur dans son cabinet, sans s'être fait annoncer.



Voyons, tâchez de vous rappeler son nom. (page 839).

— Mon cher docteur, bonjour, reprit-il, tendant ses deux mains à M. Legendre. Je suis charmé de vous voir, vous venez si rarement... Docteur, ce fauteuil vous ouvre les bras.

M. Legendre, s'étant assis, ouvrit sa tabatière, se passa sous les narines, gravement, une pincée de tabac et dit :

— Monsieur Lagarde, j'ai eu, il y a trois jours, la visite d'un notaire.

— Le mien, docteur.

— Il m'a donné communication d'un acte...

— Par lequel vous êtes devenu propriétaire de la maison que vous habitez à Chatou.

— Y compris le jardin, monsieur.

— Naturellement.

— Ce n'est pas tout : votre notaire m'a mis entre les mains un titre de dix mille francs de rentes.

— D'après mes calculs, docteur, c'est à peu près ce qu'il vous faut pour vivre convenablement dans votre propriété de Chatou.

— Monsieur Lagarde, permettez-moi de vous dire...

— Sur ce sujet, monsieur le docteur, vous n'avez absolument rien à me dire. Un jour, vous m'avez avoué que vous quitteriez Chatou avec peine; eh bien, pour que vous ne quittiez pas Chatou, je vous ai donné la maison où vous demeurez depuis bientôt trois ans, plus dix mille francs de rentes, votre existence et votre tranquillité assurées. N'ayant plus le souci du lendemain, vous poursuivrez vos savantes études, vous achèverez vos travaux commencés, vous en ferez d'autres, vous continuerez enfin, apôtre du progrès, bienfaiteur de l'humanité, à enrichir la science et l'art de guérir de nouvelles et précieuses découvertes.

Ah! mon ami, je ne pouvais pas moins faire pour vous! Est-ce que je vous ai interné pendant trois ans dans cette maison de Chatou pour ne pas vous récompenser? Grâce à vous, à vos soins, Jeanne a recouvré la raison... Quand vous donnez le bonheur aux autres, ne devais-je pas aussi penser au vôtre? Le but de ma vie, vous le savez, est de faire autour de moi le plus de bien possible. Je ne vous ai pas demandé votre note, j'ai cru mieux faire en fixant moi-même vos honoraires. Allez-vous donc m'en vouloir pour cela?

— Oh! monsieur, monsieur! prononça le docteur en proie à une vive émotion.

— Ne dites plus monsieur, mais mon ami!

— Oui, oui, mon ami, mon bienfaiteur!

M. Lagarde prit la main du docteur, qu'il serra dans les siennes.

— Je n'essayerai pas d'entamer une discussion avec vous, car ce serait inutile, reprit M. Legendre; j'accepte donc la fortune que vous me donnez.

— A la bonne heure; vous voilà enfin raisonnable et, pour la première fois peut-être, juste envers vous.

— Ah! il faut que vous soyez bien riche, pour pouvoir faire de pareilles générosités!

— Oui, mon ami, je suis riche, si riche que le poids de ma fortune

est un fardeau pour mes épaules. C'est pour cela, ajouta M. Lagarde en souriant, que je cherche à l'alléger de quelques millions.

— Allons, dit M. Legendre en manière de conclusion, la fortune n'est pas toujours aveugle; elle tombe parfois en de bonnes mains.

Il resta un moment silencieux, tournant sa tabatière entre ses doigts, puis il reprit:

— C'est beau, c'est magnifique de répandre partout ses bienfaits, de faire des heureux. Mais vous, monsieur Lagarde, vous, qui méritez toutes les bénédictions du ciel, avez-vous toutes les satisfactions que vous pouvez désirer? Êtes-vous heureux?

Le visage de M. Lagarde changea aussitôt d'expression et la lumière de son regard s'éteignit.

— Non, répondit-il, je ne suis pas heureux.

— J'ai depuis longtemps deviné qu'il existe en vous une souffrance secrète. Ainsi, ce bonheur que vous donnez à d'autres, Dieu vous le refuse. Et les prêtres nous parlent constamment de la justice divine!

— Mon cher docteur, je n'ai pas le droit de me plaindre; Dieu a déjà fait beaucoup pour moi, et je ne suis pas abandonné de lui, puisque je garde l'espérance en mon cœur.

— Un jour, monsieur Lagarde, vous m'avez dit que vous aviez un but à atteindre et que votre vie entière y était consacrée.

— Oui, j'ai pu vous dire cela.

— Alors vous ne m'aviez pas encore fait l'honneur de m'appeler votre ami; quoique médecin, — dans plus d'une circonstance un médecin est un confesseur, — ma discrétion et mon respect me faisaient un devoir de ne pas vous interroger; mais aujourd'hui, monsieur, m'appuyant sur l'amitié que vous voulez bien me témoigner, ne m'est-il pas permis de demander à mon bienfaiteur ce qu'il lui manque pour être heureux comme il mérite de l'être?

Un doux sourire effleura les lèvres de M. Lagarde.

— Mon cher docteur, répondit-il d'un ton affectueux, si quelqu'un a droit à toute ma confiance, c'est bien vous.

— Alors, cessez de garder votre secret pour vous seul; on trouve souvent un soulagement en confiant sa peine à un ami dévoué.

— C'est vrai.

— Ouvrez-moi donc complètement votre cœur.

— A quoi bon vous affliger, mon ami?

— Je ne peux donc rien faire pour vous?

— Ah! si vous aviez pu faire quelque chose pour moi, il y a longtemps que je vous aurais crié: « Docteur, venez vite à mon aide! »

— Le but que vous poursuivez est donc bien difficile à atteindre?

— Les difficultés sont nombreuses et sans cesse renaissantes. Vous voulez savoir, docteur; eh bien, écoutez. Je ne vous dirai pas tout, je ne le puis; il y a des choses que je dois, que je veux cacher encore; mais ce que vous allez apprendre vous suffira pour juger. Je suis arrivé en France en 1868.

— Pardon, monsieur, est-ce que vous n'êtes pas Français?

— Je suis Français; mais j'ai quitté la France très jeune et j'ai toujours vécu au delà des mers. Je suis donc revenu en France en 1868. Ja pensais y trouver deux personnes, une mère et son fils; tous deux avaient disparu et j'eus bientôt acquis la certitude que l'un et l'autre avaient été victimes d'une monstrueuse machination, ourdie par un parent qui s'était audacieusement emparé de leur fortune.

Ayant des raisons exceptionnelles pour m'intéresser à ces malheureux, je mis tout en œuvre afin de découvrir ce qu'ils étaient devenus.

— Et vos recherches sont restées sans résultat?

— Pas complètement. Grâce à la Providence qui voulut bien m'aider, j'appris un jour que les deux victimes avaient été enfermées, séquestrées pendant plusieurs années. La mère, paraît-il, avait perdu la raison, ce qui avait rendu le crime de séquestration facile; de plus, elle était étrangère, ne connaissait pas la langue française et n'avait personne en France qui pût la protéger.

Le docteur se dressa sur son siège, prêt à pousser une exclamation; mais il eut la force de se contenir.

— Que vous dirais-je encore? continua M. Lagarde; un jour, ou plutôt une nuit, la malheureuse femme fut enlevée de sa prison par ses ennemis et conduite probablement dans un autre endroit. Où? J'ai vainement multiplié mes recherches. Et rien. Rien qui puisse seulement me donner la certitude qu'elle existe encore.

— Est-ce que cette séquestration date de loin? demanda M. Legendre d'une voix qui trahissait son émotion.

— Le crime a été commis à la fin de l'année 1848.

— Quel âge pouvait-elle avoir, alors, la pauvre femme objet de votre intérêt et de tant de vaines recherches?

Pas encore vingt ans .

— De sorte qu'elle aurait maintenant environ quarante-cinq ans.

— Oui.

— On comprend que la malheureuse jeune femme ait perdu la raison.

— Hélas! soupira M. Lagarde.

— Avez-vous pu savoir en quelle année on lui a fait quitter sa première prison?

— Oui, ceci s'est passé à la fin de l'année 1853, ou au commencement de l'année 1854. Mais, dites-moi, mon ami, pourquoi me faites-vous toutes ces questions?

Le bon docteur n'était pas habile à mentir; il resta un instant assez embarrassé.

— Mon Dieu, répondit-il, il s'agit d'une pauvre folle à laquelle je m'intéresse doublement : d'abord par affection pour vous, et ensuite comme médecin aliéniste. Je connais tous les médecins aliénistes de France et je suis constamment en relations avec la plupart d'entre eux. Eh bien, je désire vous aider dans vos recherches; ne le voulez-vous pas?

— Si, si, mon excellent ami; malheureusement, toutes vos démarches seront inutiles.

— Qui sait?

— J'ai été partout; il n'existe pas en France, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, une maison de santé et un hospice d'aliénés que je n'aie visités.

— Nimporte, monsieur, je chercherai. Et c'est afin de pouvoir me guider plus sûrement que je vous prie de vouloir bien répondre aux questions que je vais me permettre de vous adresser.

— Eh bien, docteur, questionnez-moi.

— La jeune femme est étrangère, m'avez-vous dit; mais il est important, je crois, que je puisse faire connaître sa nationalité; oui, il est bon qu'on sache où elle est née, ce que faisaient ses parents, pourquoi elle a quitté son pays; qu'on connaisse son nom; toutes choses, enfin, pouvant servir, aider à établir son identité.

— Je réponds à ces diverses questions, docteur. Elle est d'origine anglaise; mais elle est créole, étant née dans la capitale des possessions anglaises dans l'Inde, à Calcutta.

M. Legendre tressaillit et un rapide éclair sillonna son regard.

— Son père était directeur d'un entrepôt de toutes sortes de marchandises et se nommait William Glandas, continua M. Lagarde; il n'y a pas à parler de sa mère, une créole aussi, morte deux ans après l'avoir mise au monde. Son prénom est Lucy. Elle n'avait pas encore dix-sept ans lorsqu'elle perdit son père. Un riche négociant, appelé Philippe de Villiers, ami de William Glandas, devint son tuteur, son protecteur, son second père. M. de Villiers était établi à Batavia. Lucy Glandas vint demeurer dans la maison de son tuteur où elle se maria.

— C'est juste, elle était mariée, puisque vous avez parlé d'un enfant.

— Est-il nécessaire de vous dire que, pendant quelques mois, Lucy fut la plus heureuse des femmes, comme son mari était le plus fortuné des époux.

— Comment est-elle venue en France?

— C'est son mari qui l'y a amenée. Possédant une fortune de plusieurs millions, les deux époux voulaient se fixer définitivement à Paris. Malheureusement, M. Philippe de Villiers mourut et l'époux de Lucy fut forcé de retourner à Batavia. Il avait confié, trop aveuglément, sa jeune femme à ce misérable parent, qui devait si monstrueusement trahir sa confiance.

— Est-ce qu'il n'est pas revenu en France?

— Le bâtiment sur lequel il faisait la traversée du retour s'est perdu corps et biens.

— Affreuse fatalité! je comprends maintenant comment la pauvre Lucy put être victime de son odieux parent. Mais vous ne m'avez pas dit le nom du mari, monsieur Lagarde; comment s'appelait-il?

Après un moment d'hésitation, le protecteur de Jean Loup répondit:

— Qu'importe ce nom, depuis longtemps oublié? Je ne puis ni ne veux encore le faire connaître. Croyez, mon cher docteur, que des raisons sérieuses m'obligent à garder le silence sur ce point.

M. Legendre ne crut pas devoir insister. Du reste, n'était-il pas déjà suffisamment renseigné? Grâce à ce qu'il venait d'apprendre, il saurait bientôt, et sans que cela pût lui laisser un doute, si son intéressante pensionnaire était la malheureuse Lucy Glandas.

Il causa encore un instant avec M. Lagarde, puis il se retira. Il avait hâte de se retrouver à Chatou. Aussi ne perdit-il pas une minute; il arriva à la gare Saint-Lazare en courant, tout essoufflé, juste au moment où l'on allait fermer les portes des salles d'attente de la ligne de Saint-Germain.

A onze heures, il était chez lui.

Marie se promenait dans le jardin. Il l'appela et la fit entrer dans son cabinet.

— Ma chère Marie, lui dit-il en lui montrant un fauteuil et en s'asseyant lui-même, j'ai fait ce matin, je crois, une précieuse découverte; d'ailleurs nous allons en juger. Prêtez-moi donc toute votre attention. Après vous être donné beaucoup de peine, vous êtes parvenue à vous rappeler que vous êtes née à Calcutta, chef-lieu de la province du Bengale et capitale des possessions anglaises en Asie. Vous êtes une créole anglaise, c'est acquis. Il s'agit maintenant de retrouver d'autres sou-

venirs et je vais, j'espère, vous y aider. Ecoutez, Marie, écoutez :

Au temps où vous demeuriez à Calcutta, il existait dans cette ville un honorable commerçant anglais appelé William Glandas.

La jeune femme se dressa d'un bond, comme par un ressort.

— Mon père, mon père! exclama-t-elle.

Les yeux du docteur rayonnèrent.

— Alors, mon enfant, reprit-il, si M. William Glandas était votre père, vous vous appelez Lucy.

— Oui, monsieur, Lucy... Ah! je me souviens, je me souviens!... Oui, je me nomme Lucy Glandas.

— Bien, bien, continuons : vous n'aviez pas dix-sept ans lorsque vous avez eu la douleur de perdre votre excellent père.

— Je me souviens, dit Lucy dont les yeux se mouillèrent de larmes.

— Vous étiez tout à fait orpheline, car, alors que vous étiez encore en bas âge, vous aviez eu déjà le malheur de perdre votre mère. Mais votre père avait un ami aux îles de la Sonde, à Batavia.

— Batavia! murmura la jeune femme.

— Cet ami de votre père vous reçut dans sa maison.

— C'est vrai, monsieur, j'ai quitté Calcutta pour aller habiter à Batavia.

— Votre tuteur vous traita avec bonté, vous aima comme sa fille; en un mot, il fut pour vous un second père.

— Oui, monsieur, un second père.

— Voyons, tâchez de vous rappeler son nom.

— Je cherche.

— Elle faisait, en effet, des efforts surhumains pour dissiper les ténèbres au milieu desquelles sa mémoire se réveillait.

— Voulez-vous que je vous aide un peu? reprit M. Legendre; votre tuteur se nommait M. Philippe...

— Philippe de Villiers! s'écria la jeune femme dont la physionomie prit une expression de joie indicible.

— Ah! chère enfant, chère enfant! s'écria à son tour le docteur. Oui, vous êtes bien Lucy Glandas, la fille de M. William Glandas; je n'en demande pas une autre preuve. Mon Dieu, ajouta-t-il d'une voix vibrante, quel bonheur inespéré pour vous, pour lui, pour moi! Lucy, chère enfant, brisons tous les liens qui enchaînent votre mémoire : vous vous êtes mariée à Batavia.

— Oui, monsieur, oui, je me suis mariée! répondit-elle, prise d'une sorte de tremblement nerveux.

Puis, joignant les mains, elle murmura, prête à sangloter :

— Mon Dieu, mon Dieu!

M. Legendre reprit :

— Votre mari était français; vous l'aimiez et il vous aimait.

— Oh! oui, nous nous aimions!

— Lucy, comment se nommait votre mari?

Elle resta un instant silencieuse, absorbée.

— Je ne trouve pas, je ne trouve pas! prononça-t-elle avec un accent désolé.

— Passons, dit M. Legendre. Peu de temps après votre mariage, votre époux vous amena en France; mais, par suite de la mort de M. Philippe de Villiers, il dut retourner à Batavia. Il vous confia à un de ses proches parents, qui devait veiller sur vous, vous protéger, vous respecter.

— Son frère, monsieur, son frère!

— Ah! c'était son frère! Vous vous rappelez... Eh bien, Lucy, ce frère était un misérable!

— Oh! oui, un misérable! répéta-t-elle.

Elle eut comme un frémissement de terreur.

— Vous ne connaissiez personne en France, vous ne parliez pas la langue française; vous étiez malheureusement sous la dépendance et à la discrétion de cet homme, qui cherchait le moyen de mettre la main sur votre fortune, qui était considérable. Le misérable ne craignait pas le retour de votre mari, de son frère; le navire qui vous ramenait votre époux...

Lucy poussa un cri de douleur, et aussitôt elle éclata en sanglots.

— Eh bien, Lucy? l'interrogea doucement le docteur.

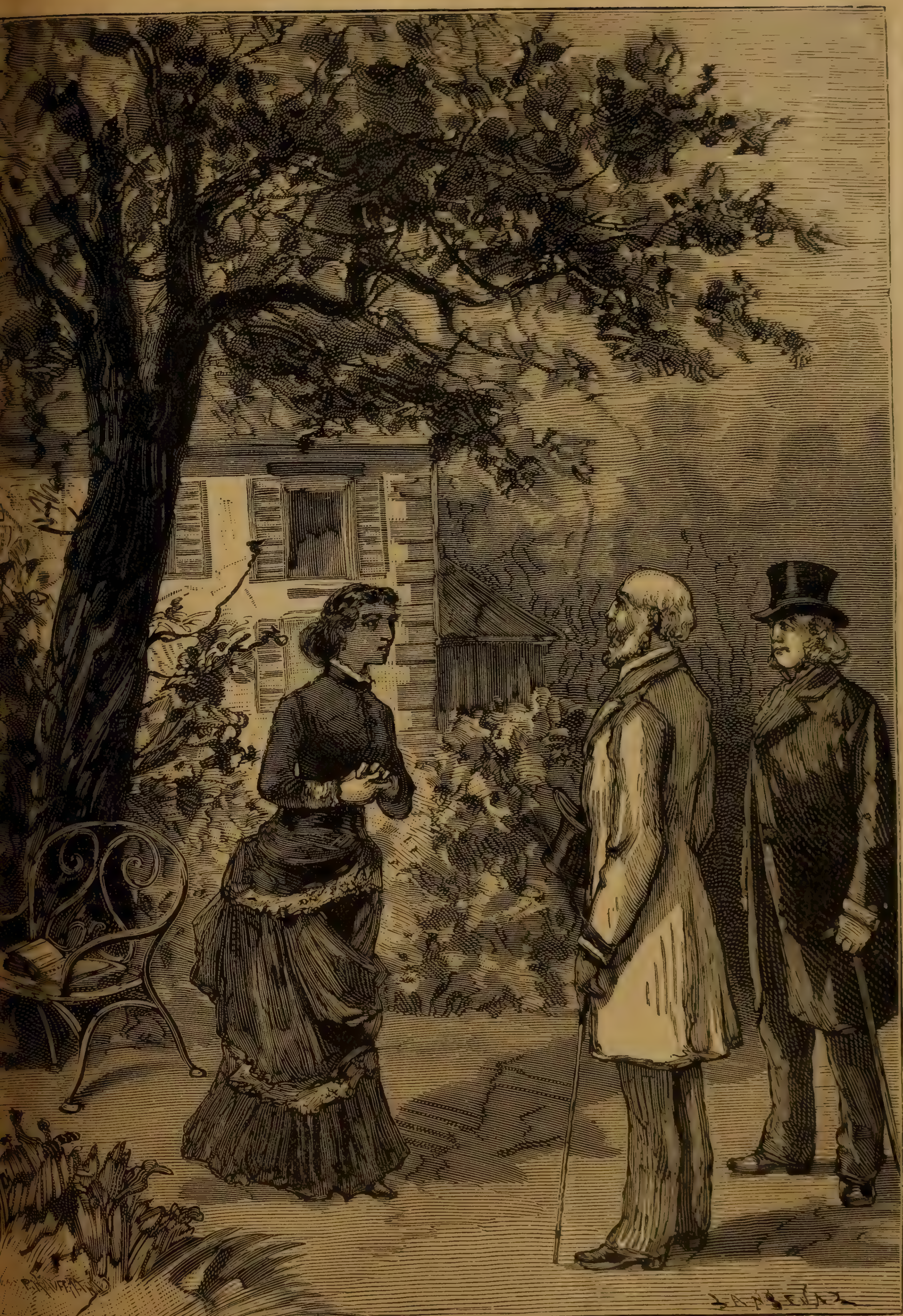
— Une nouvelle clarté se fait dans ma mémoire, répondit-elle d'une voix entrecoupée, le navire a fait naufrage et mon mari a péri.

— Ainsi, pauvre enfant, vous avez appris la triste fin de votre mari. Ce fut pour vous un coup terrible, et c'est alors, sans doute, que vous avez perdu la raison. Vous étiez, dès lors, livrée sans défense à votre ennemi, qui ne réussit que trop bien à commettre les crimes qu'il méditait.

Mais nous avons assez tourmenté votre mémoire aujourd'hui. Vous êtes Lucy Glandas; voilà ce dont je voulais être certain, voilà la seule chose que j'avais besoin de savoir.

Maintenant, Lucy, je dois vous apprendre qu'il y a à Paris un homme qui vous cherche depuis plusieurs années.

La jeune femme laissa voir son étonnement.



Elle tressaillit de nouveau et fit un pas en avant (page 849).

— Quoi, fit-elle, un autre que vous s'intéresse à moi?

— Oui, Lucy, et je peux vous dire que, pour cet autre, vous retrouver est une chose capitale. Vous m'avez plus d'une fois entendu parler de M. Lagarde, le protecteur de votre amie Jeanne et mon bienfaiteur. Eh bien, Lucy, je vais augmenter votre étonnement en vous disant que c'est M. Lagarde qui s'est imposé la tâche de vous retrouver, que c'est M. Lagarde qui veut être aussi votre protecteur et votre bienfaiteur.

D'où vient cet intérêt extraordinaire que vous lui avez inspiré, je ne saurais le dire. Comment a-t-il eu connaissance de vos malheurs, je l'ignore. M. Lagarde a constamment vécu à l'étranger; il n'est revenu en France que depuis cinq ou six ans. Nous pouvons supposer qu'il vous a connue à Calcutta ou à Batavia. Peut-être était-il un ami de votre père.

— Ce nom de Lagarde ne me rappelle rien, dit Lucy. Si M. Lagarde eût été un ami de mon père ou de M. Philippe de Villiers, il me semble que je me souviendrais.

— C'est bien, mon enfant, ne fatiguez pas votre cerveau inutilement. Demain vous verrez M. Lagarde, et il vous dira lui-même où il vous a connue et pourquoi il s'intéresse à vous.

VIII

RETROUVÉE

Le lendemain, à dix heures un quart, M. Legendre faisait son entrée dans le cabinet de M. Lagarde. Bien qu'il fût très ému, il avait le visage souriant.

Le protecteur de Jean Loup l'accueillit par une exclamation de surprise.

— Mon cher docteur, dit-il, je n'ai plus le droit de me plaindre de vos trop rares visites.

— Croyez, monsieur, que je ne me serais pas permis de venir vous déranger...

— Oh! fit M. Lagarde l'interrompant, me déranger, vous? Jamais!

J'ai compris, mon bon docteur, vous avez quelque chose d'intéressant à me dire.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, je vous écoute de mes deux oreilles.

M. Legendre resta un instant silencieux et comme embarrassé. Il sortit sa tabatière de sa poche et aspira longuement une forte pincée de tabac. Il allait certainement causer à son bienfaiteur une violente émotion et il sentait qu'il ne devait point parler de Lucy brusquement, mais au contraire avec certaines précautions :

Enfin il se décida à rompre le silence.

— Il y a quelques mois, dit-il, un de mes vieux amis, le docteur Reverchon, homme d'un grand mérite, aussi modeste qu'il est savant, vint passer une après-midi avec moi à Chatou. Il était de passage à Paris et il n'avait pas voulu retourner dans sa petite ville de province sans m'avoir serré la main. Le docteur Reverchon habite en Champagne.

Après avoir longuement causé de nos souvenirs de jeunesse, nous nous mîmes à parler médecine, pathologie, névrose, etc., etc. Le docteur Reverchon fixa tout à coup mon attention et la captiva au dernier point en me citant un fait extraordinaire.

Peu de temps auparavant, se trouvant en Bourgogne, où des affaires d'intérêt l'appelaient, il avait vu, dans une ferme appelée la Commanderie, au village de Sorgues, à quelques lieues de Joigny, une femme belle encore, ayant entre quarante et cinquante ans, laquelle, à la suite d'un bouleversement cérébral quelconque, probablement une aliénation mentale, avait perdu complètement la mémoire du passé.

Cette femme était arrivée un jour à la Commanderie couverte de neige, mouillée jusqu'aux os, grelottante, en se traînant, car elle se soutenait à peine sur ses jambes. Elle était épuisée de fatigue et mourait de faim et de soif.

Les gens de la ferme l'accueillirent avec compassion, la réchauffèrent, lui donnèrent à manger et la gardèrent chez eux. Bref, depuis une vingtaine d'années, elle était chez ces braves paysans en qualité de fille de ferme.

Douce et bonne, très affectueuse, très travailleuse, également habile à traire les vaches et à repriser et repasser le linge, elle rendait de sérieux services à la fermière et tout le monde avait pour elle de l'affection et du respect.

M. Lagarde devenait très agité ; ses yeux, grands ouverts, brillaient d'un éclat fiévreux ; suspendu aux lèvres du docteur, il buvait ses paroles. Bien que des exclamations fussent sur ses lèvres, il restait muet,

tellement attentif à écouter qu'il craignait d'interrompre le docteur.

Celui-ci continua :

— Il lui avait été impossible de dire d'où elle venait, ni qui elle était; il est vrai que, dans les premiers temps de son séjour à la ferme, elle parlait une langue que personne ne comprenait. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'elle sut assez de français pour pouvoir entendre ce qu'on lui disait et y répondre. Mais on eut beau la questionner, lui demander comment elle s'appelait, où elle était née, d'où elle venait quand on l'avait reçue à la ferme, si elle avait une famille, des proches parents, elle ne put rien dire. Toujours et invariablement elle répondait : « Je ne sais pas. » Elle ne savait pas, en effet. La pauvre femme n'avait plus la mémoire des faits antérieurs à l'époque de son entrée à la ferme. Ainsi c'était vingt-cinq, peut-être trente années de son existence qu'elle avait oubliées, dont elle n'avait plus connaissance. On lui avait donné le nom de Marie; on continua à l'appeler ainsi.

Ah! le docteur Reverchon m'offrait là un admirable sujet d'étude! « — Il me faut cette femme, m'écriai-je, à tout prix il me la faut! »

— Alors, docteur, alors?...

— Le jour même, mon ami Reverchon partait pour la Bourgogne et revenait quarante-huit heures après m'amenant la femme.

— Et, en ce moment, où est-elle? demanda M. Lagarde d'une voix frémissante.

— Toujours à Chatou.

— A Chatou! depuis six mois! exclama M. Lagarde, et vous ne m'avez point parlé d'elle! Ah! docteur!

— J'ai cru devoir attendre jusqu'à ce jour...

M. Lagarde, éperdu, se dressa debout.

— Je veux voir cette femme aujourd'hui même! s'écria-t-il.

— Vous la verrez, monsieur, vous la verrez, mais je n'ai pas fini; je vous prie de vouloir bien m'écouter encore.

M. Lagarde retomba sur son siège.

— Je ne vous dirai point, continua le docteur, avec quels soins et quelle passion j'étudiai mon sujet, quels furent le résultat de mes observations et les découvertes successives que j'ai faites au point de vue de la science pathologique. Ce serait long, et je ne veux pas, en ce moment, surexciter votre impatience.

Je n'eus pas de peine à reconnaître que l'absence complète de la mémoire du passé, chez Marie, avait eu pour cause l'aliénation mentale. Oui, pendant un temps qu'il ne m'a pas été possible de déterminer, la pauvre Marie a été folle. La raison lui a été rendue tout à coup, la veille,

peut-être le jour même de son entrée à la ferme de la Commanderie. Pourquoi? Comment? Par suite de quel choc, de quel effet produit? Dieu le sait. Ce phénomène existe; mais il n'a pu encore être expliqué. La nature et la matière ne nous ont pas livré tous leurs secrets.

J'entrepris la tâche de ressusciter une mémoire, tâche difficile, devant laquelle je me suis arrêté plus d'une fois découragé. Comment faire, en effet? Ah! si j'eusse connu le passé de la malheureuse, j'aurais eu facilement raison de tous les obstacles. En racontant à Marie sa propre histoire, en la faisant revivre dans les années oubliées, je lui aurais fait retrouver peu à peu tous ses souvenirs perdus dans les ténèbres du cerveau.

Tout chez elle, ses manières qui ne manquent pas de distinction, le son et les inflexions de sa voix, sa douceur, son air réservé, son attitude calme, tout enfin me révélait qu'elle n'était pas une pauvre fille du peuple, qu'elle avait reçu une certaine éducation et que, probablement, elle n'était pas sans instruction.

M. Lagarde était devenu très pâle et tremblait de tous ses membres.

— Ah! docteur, docteur, s'écria-t-il, je comprends pourquoi, hier, vous m'avez si longuement interrogé.

— Eh bien, oui, mon cher bienfaiteur, c'est pour cela. Ai-je eu tort?

— Non, certes! Mais vous ne m'avez pas tout dit... Parlez, docteur, parlez! A quoi vous a servi ce que je vous ai appris?

— A ressusciter une mémoire.

M. Lagarde eut un tressaillement nerveux et bondit sur ses jambes en jetant un cri.

— De grâce, monsieur, dit le docteur, calmez-vous.

— Oui, oui, je veux, je dois rester calme.

— Ce que je n'avais pu obtenir par de longs mois de travail, je l'ai obtenu en un instant.

— Alors, docteur, alors?

— Mon intéressante pensionnaire est la femme que vous cherchez : elle se nomme Lucy Glandas!

— Dieu du ciel! exclama M. Lagarde.

Il saisit une des mains du docteur et, la serrant avec force :

— Ah! mon ami, mon ami! fit-il.

Il ne put dire que cela, les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge serrée.

Il se jeta sur le cordon de la sonnette et une sonnerie bruyante retentit dans tout l'appartement. Un domestique accourut.

— Ma voiture, ordonna le maître, la calèche, qu'on attelle les deux anglais, et qu'on soit prêt dans dix minutes.

Le domestique disparut.

— Docteur, reprit M. Lagarde, je vous laisse un instant.

Il passa dans sa chambre pour s'habiller. Il mettait sa redingote, lorsqu'une porte s'ouvrit doucement et un grand et beau jeune homme, élégamment vêtu, portant une fine moustache noire, se montra sur le seuil.

C'était Jean Loup.

— Entre, entre donc, dit M. Lagarde.

Jean Loup s'avança.

— Est-ce que vous allez sortir avant de déjeuner? demanda-t-il.

— Oui, Jean, oui. Déjeuner! Ah! je n'y songe guère, je t'assure.

— Vous paraissez bien ému, monsieur. L'un de ceux que vous protégez serait-il menacé d'un malheur?

— Non, Jean, non, mon ami; c'est au contraire un immense bonheur que j'espère.

— Vous les méritez tous, monsieur.

— Si celui dont je parle m'est donné, Jean, nous le partagerons; mais pourquoi douter? Nous l'aurons ce bonheur, nous l'aurons!... Dieu nous le doit! Je te quitte, Jean, nous nous reverrons ce soir. Embrasse-moi, mon ami, embrasse-moi.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Un instant après, M. Lagarde et M. Legendre prenaient place dans la calèche. Les deux chevaux pur sang, lancés au grand trot, firent rapidement le trajet de Paris à Chatou.

M. Lagarde et M. Legendre mirent pied à terre à quelques pas de la grille de le maison. Devant la porte de service, le docteur tira une clef de sa poche et ouvrit. Ils pénétrèrent dans le jardin, M. Legendre marchant le premier. Au bruit de leurs pas sur le caillou de rivière, la gouvernante du docteur montra sa tête à une fenêtre.

— Ah! bien, fit-elle. Bonjour, monsieur Lagarde.

— Bonjour, bonjour, Florentine, répondit celui-ci.

— Où est Marie? demanda le docteur.

— Après avoir déjeuné, elle a pris un livre et est descendue au jardin; vous la trouverez sans doute, lisant à l'ombre de l'acacia-boule, où Mlle Jeanne et elle s'asseyaient si souvent.

M. Legendre se tourna vers M. Lagarde.

— Voulez-vous la voir dans le jardin? demanda-t-il, ou préférez-vous que j'aille la chercher? Vous nous attendriez dans mon cabinet.

— Dans le jardin, mon ami, à l'endroit où elle se trouve en ce moment. Mais donnez-moi une minute pour me remettre; je peux à peine respirer : l'émotion me serre le cœur et la poitrine.

Il était blanc comme un suaire.

— Allons, reprit-il au bout d'un instant, je crois que la force ne me manquera point. Je vous suis, mon ami. Ils tournèrent autour de la maison, et presque aussitôt ils aperçurent l'ancienne fille de ferme, à l'endroit indiqué par Florentine. Elle était assise sur le banc rustique qu'on avait placé sous l'acacia à tête ronde énorme ; sa main gauche tenait le livre ouvert sous ses yeux et sa main droite était prête à tourner le feuillet.

Les deux hommes s'avançaient lentement ; mais elle était tellement absorbée dans sa lecture qu'elle ne les entendait point. Dès que la liseuse avait été en vue, le regard ardent de M. Lagarde s'était arrêté sur elle pour ne plus la quitter. Il n'avait pu voir d'abord que son buste gracieux, légèrement courbé et penché en avant, et ses cheveux séparés par une raie sur le haut de la tête. Mais, en avançant dans la courbe de l'allée, le front se laissa voir, puis après le fin profil de la jeune femme.

M. Lagarde retint un cri prêt à lui échapper ; mais il saisit vivement le bras du docteur sur lequel il s'appuya lourdement. Ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, son cœur avait cessé de battre ; il était dans un état impossible à décrire.

— C'est elle, c'est bien elle ! prononça-t-il d'une voix étouffée.

Ce ne fut qu'un moment de faiblesse. Il redevint maître de lui et se redressa le front radieux, le visage et les yeux dans le resplendissement d'une lumière céleste.

Ils firent quelques pas encore. Le docteur appela doucement : Lucy !

La jeune femme leva vivement la tête, poussa un petit cri de surprise, ferma son livre et se dressa debout, les yeux étonnés, fixés sur M. Lagarde.

— Lucy, dit le docteur, monsieur est mon bienfaiteur, monsieur Lagarde, que j'ai l'honneur de vous présenter.

IX

LA MÉMOIRE DU COEUR

Alors, la tête découverte, les yeux étincelants de bonheur, M. Lagarde se plaça bien en face de la jeune femme.

— Regardez-moi bien, dit-il, regardez-moi bien !



C'était le signe convenu pour annoncer celui qu'on attendait (page 856).

Il y eut chez la jeune femme comme l'effet d'un choc électrique. Tout son corps frémit, ses pupilles se dilatèrent et sa bouche s'ouvrit comme si elle allait parler; mais elle resta sans voix.

— Lucy! Lucy! s'écria M. Lagarde.

Elle tressaillit de nouveau et fit un pas en avant.

— Ah! ah! mon Dieu! fit-elle.

— Lucy, regarde-moi toujours, regarde-moi bien.

Elle passa ses mains sur son front moite. Elle était haletante.

— Ah! ah! ah! mon Dieu! fit-elle encore.

M. Lagarde reprit :

— Rappelez-vous le jour de votre mariage, Lucy; c'était le soir, vous étiez dans votre chambre, la chambre nuptiale; vous aviez encore le vêtement blanc des mariées et sur votre front irradié la couronne virginale des fiancées; à vos genoux Zélima pleurait de joie et couvrait vos mains de baisers.

— Zélima! répéta Lucy comme un écho.

— Soudain, celui à qui votre tuteur venait de confier le soin de vous rendre heureuse entra dans la chambre; Zélima se releva et sortit aussitôt; alors, Lucy, toute palpitante de bonheur, vous vous êtes jetée dans les bras de votre mari. Vous aimiez votre époux, Lucy, et lui vous adorait.

— Oh! oui, nous nous aimions! prononça-t-elle comme se parlant à elle-même.

— Votre mari était le parent, le fils adoptif de M. Philippe de Villiers, votre tuteur.

— Oui, oui!

Elle dévorait du regard cet homme qui lui rappelait ces choses intimes et qu'elle cherchait à reconnaître. Elle avait le sein agité, les yeux étincelants et la sueur ruisselait sur son front. Évidemment elle faisait de violents efforts pour retrouver dans sa mémoire les traits de celui qui lui parlait.

— Oui, Lucy, cherchez, cherchez dans votre mémoire, rappelez-vous, reprit M. Lagarde. Oh! vous arriverez à me reconnaître... J'ai beaucoup vieilli et je suis bien changé, c'est vrai; mais pas à ce point que vos yeux ne puissent vous rappeler mes traits, que vos oreilles ne reconnaissent plus le son de ma voix... Souvenez-vous, Lucy, souvenez-vous! Je vous ai dit souvent : « Lucy, je t'aime, je t'adore! »

Elle poussa un cri. Elle se rappelait. Son cœur avait parlé!

Ce fut comme un rayon céleste qui éclaira subitement son visage et le rendit resplendissant.

— Paul! Paul! exclama-t-elle.

Paul, à son tour, laissa échapper une exclamation de joie.

— Lucy, ma femme! s'écria-t-il dans un indicible ravissement, tu m'as enfin reconnu!... Oui, oui, c'est moi, ton mari! Je suis le marquis Paul de Chamarande!...

Lucy, éperdue, chancela comme si elle allait tomber.

Mais le marquis l'enlaça de ses bras, et, la pressant contre son cœur, il couvrait son front de baisers délirants.

M. Legendre, les bras étendus, regardait le ciel.

— Paul, Paul! murmura Lucy d'une voix mourante. Ah! oui, c'est bien toi, mon Paul bien-aimé, je te reconnais maintenant. Les ombres qui enveloppaient le passé se dissipent. Je me sens renaître sous la chaleur de tes baisers!

— Lucy, ma Lucy chérie, répondit le marquis, Dieu t'a enfin rendue à mon affection, à mon amour. Va, ma bien-aimée, autant tu as souffert et as été malheureuse, autant tu auras maintenant de joie et de bonheur.

Ils s'embrassaient comme deux jeunes amoureux, conme si vingt-cinq ans ne s'étaient pas écoulés depuis que le malheur les avait frappés.

Le marquis continua:

— Un homme t'a fait souffrir, Lucy, et t'a condamnée à une existence misérable; il a fait plus encore, cet homme; à peine l'avais-tu mis au monde, il t'a enlevé ton enfant.

— Mon enfant! s'écria-t-elle.

— Oui, Lucy, notre enfant, notre fils!...

— Je suis mère! je suis mère!

Un sanglot s'échappa de sa poitrine; des larmes jaillirent de ses yeux comme d'une source et inondèrent ses joues.

— Lucy, reprit le marquis, essuyant les larmes de sa femme avec ses baisers, j'ai retrouvé notre fils, je te le rendrai... Ah! il t'aimera aussi, lui! Nous serons deux pour te faire oublier tout ce que tu as souffert, pour t'aimer et t'adorer!

A ce moment, comme si la Providence se fût manifestée, rappelant qu'elle avait pris part à l'œuvre accomplie, un corbeau passa au-dessus du jardin, rasant la cime des grands arbres, et fit entendre son cri guttural:

Coâque, coâque!

Lucy tressaillit dans tout son être et son regard, plongeant dans l'espace, chercha l'oiseau. Il était déjà loin; elle le vit filant à tire-d'aile vers les coteaux boisés de Bougival.

— L'oiseau noir, l'oiseau noir! prononça-t-elle.

Elle eut un nouveau tressaillement et s'écria:

— Je me souviens! je me souviens!

Elle glissa entre les bras du marquis, tomba à genoux et, laissant éclater ses sanglots, ses larmes redoublèrent.

— Le marquis lui prit les mains et l'aida à se relever.

— Allons, ma chérie, disait-il, calme-toi... Ne pensons plus qu'à l'a-

venir. Le malheur ne t'a pas tuée; sois forte pour la joie, pour le bonheur!

M. Legendre s'approcha.

— Monsieur le marquis, dit-il, nous ferons bien, je crois, d'entrer dans la maison.

— Ah! mon ami, fit le marquis, tout entier à mon ivresse, je vous avais oublié. Pardonnez-moi. Vous voyez ce que je vous dois; le peu que j'ai fait pour vous est-il comparable, dites, à ce que vous avez fait pour moi? Oui, mon brave ami, continua-t-il en serrant la main du docteur, vous avez raison, nous ne devons pas rester plus longtemps dans le jardin.

— Vous avez beaucoup de choses à dire à Mme la marquise, répliqua M. Legendre, vous serez donc, assis dans mon cabinet, infiniment mieux qu'ici pour causer.

Le marquis offrit son bras à Lucy et, précédés de M. Legendre, ils entrèrent dans la maison.

Le docteur ouvrit devant eux la porte de son cabinet, les fit asseoir sur le canapé, et dit au marquis :

— Il vous faut maintenant, monsieur le marquis, dissiper complètement les ténèbres au milieu desquelles s'était perdue la mémoire de Mme la marquise. Vous allez obtenir cet heureux résultat, n'en doutez point. Vous n'avez pour cela, comme je vous le disais ce matin, qu'à faire revivre Mme la marquise dans le passé, c'est-à-dire à lui raconter sa propre histoire jusqu'au moment, — si vous le pouvez,— où elle a été atteinte de l'affection cérébrale. Ne redoutez pas, s'ils vous sont connus, de lui apprendre les faits postérieurs, jusqu'à l'époque de son entrée à la ferme de la Commanderie, époque qui est aussi, comme je vous l'ai dit, celle où la raison lui est revenue.

Pour que vous puissiez parler plus librement, monsieur le marquis, je me retire.

— Mais, docteur... commença le marquis.

— Non, non, interrompit M. Legendre en souriant, ma présence vous gênerait.

Et il s'en alla.

Le marquis prit les mains de sa femme dans les siennes et parla.

Il commença par raconter à Lucy tout ce qu'il savait de son enfance, puis la mort de son père, son arrivée à Batavia avec son amie Zélima; leur amour, leur mariage; leur départ pour la France, leur arrivée au Havre où le baron de Simaise les attendait; leur installation dans la villa des Ormes, à Port-Marly; et enfin comment il avait été forcé de la

quitter, la laissant enceinte, pour retourner à Batavia prendre possession de l'héritage de M. Philippe de Villiers qui venait de mourir.

Cette première partie du récit avait été souvent interrompue par les exclamations de Lucy. Mais le phénomène s'accomplissait ; peu à peu la lumière se faisait chassant la nuit du cerveau; les faits, les événements rentraient dans la mémoire réveillée, s'y classaient, s'y incrustaient.

Le marquis passa rapidement sur le naufrage du *Téméraire.* Il continua en racontant les machinations du baron de Simaise, voulant s'approprier la fortune de son frère; le rôle hypocrite, lâche et infâme qu'il avait joué à Port-Marly, lorsque celle qu'il croyait veuve ayant perdu la raison, il l'avait fait enlever de la villa et conduire au château de Blaincourt où, pendant cinq ans, elle avait vécu séquestrée.

Maintenant, Lucy n'interrompait plus. Son attention suspendue aux lèvres de son mari, elle écoutait cet étrange récit, étonnée, frémissante, haletante, sans voix.

— Ma chère Lucy, dit le marquis, c'est dans ce vieux château en ruine que vous avez mis au monde votre fils. Ainsi que je vous l'ai dit déjà, il vous fut enlevé presque immédiatement, et lui aussi vécut séquestré dans ce vieux château, pendant huit ou neuf années.

— C'est épouvantable, c'est horrible! soupira la jeune femme.

Ne voulant pas, à ce moment surtout, lui causer une douleur trop vive, le marquis ne lui parla point de Charles Chevry et de Zélima, morts tous deux victimes de leur dévouement. Il pensait, avec raison, qu'il ne devait dire d'abord à Lucy que juste ce qui était nécessaire pour la remettre en possession de sa mémoire.

Il termina en apprenant à la marquise comment on était venu la prendre au château, la nuit, afin de la conduire loin de là, selon toutes les apparences dans le département de l'Yonne, où elle avait été abandonnée sur une route au milieu d'un bois.

Après être restée un instant pensive, Lucy répondit :

— Oui, c'est probablement dans une forêt que j'ai été abandonnée. J'ai eu, je crois me le rappeler, une grande frayeur. Quelle en a été la cause? Je ne saurais le dire. J'ai dû m'évanouir et rester longtemps sans mouvement, comme morte. Quoi qu'il en soit, pendant ce sommeil, ordinaire ou léthargique, Dieu m'avait rendu la raison. Je me retrouvais tout à coup ayant la pensée lucide, en possession de moi-même, mais je ne me souvenais de rien. A l'exception de la mémoire, je jouissais de toutes mes autres facultés mentales. C'était comme si la vie commençait seulement pour moi.

Après un court silence, elle reprit, les yeux rayonnants :

— Ah! Paul! mon cher Paul! il me semble que je viens de sortir d'un tombeau; c'est une résurrection! Mais va, en moi, rien n'était mort; je sens tout revivre!... Je retrouve dans mon cœur la tendresse et l'amour que j'avais pour toi.

— Chère bien-aimée!

— Et à côté de cet amour, un autre que je n'ai pas connu, l'amour maternel, a déjà pris sa place. Paul, il t'a suffi de me parler de notre enfant, de notre fils, pour que je tressaille dans tout mon être, pour faire renaître dans mon cœur les sentiments de la maternité. Mère, je suis mère! continua-t-elle avec exaltation. Paul, tu m'as à peine parlé de notre fils; il a été bien malheureux, lui aussi... Oh! dis-moi comment tu l'as retrouvé, dis-moi tout.

— C'est assez pour aujourd'hui, Lucy; je ne veux pas te fatiguer; mais, sois tranquille, tu connaîtras l'histoire de notre fils, je ne te laisserai rien ignorer.

— Il est grand, il est beau, il te ressemble, n'est-ce pas?

— Oui, Lucy, il me ressemble, mais il est plus encore le portrait de sa mère que le mien.

— Paul, où est-il?

— A Paris.

— Oh! si près de moi!

Elle joignit ses mains, et, appuyant sa tête sur l'épaule du marquis :

— Paul, demanda-t-elle d'une voix douce, quand le verrai-je?

— Aujourd'hui même, Lucy.

Elle ne put retenir un cri de joie.

— On va l'aller chercher, dit le marquis en se levant.

Il ouvrit la porte du cabinet et appela le docteur.

M. Legendre parut.

Il jeta un regard sur Lucy, dont le visage irradié reflétait le bonheur; puis, s'adressant au marquis :

— Monsieur le marquis, dit-il, je n'ai pas oublié que vous n'avez pas encore déjeuné; à l'instant même, si vous le voulez, nous pourrons nous mettre à table.

— Ma foi, docteur, je mangerai maintenant volontiers, et je crois même avec appétit.

— Si j'en juge par moi, monsieur le marquis, vous devez avoir faim.

— Et soif, mon cher docteur.

— Venez donc Mme la marquise voudra bien, j'espère, nous tenir compagnie.

— Certainement, docteur, répondit Lucy.

— Je vais d'abord donner un ordre à mon cocher, dit le marquis ; je vous retrouverai tous deux dans la salle à manger.

Le petit festin improvisé par la gouvernante du docteur fut très gai.

La marquise ne mangeant pas, c'est elle qui versait le vin dans les verres. Elle voulut aussi, à la fin du repas, servir elle-même le café et les liqueurs.

— Je connais cela, disait-elle en souriant ; c'était toujours moi, à la ferme, qui versais à boire aux faucheurs, au temps de la fenaison et des moissons.

La joie et le bonheur éclataient dans ses yeux. Entre elle et le marquis, que de regards de tendresse et d'amour échangés ! Et puis ce n'était pas tout, pour Lucy, d'avoir retrouvé son mari, d'être près de lui... Elle allait voir son fils !

En se levant de table, le marquis et le docteur allumèrent chacun un cigare, et ils descendirent au jardin pour fumer, Paul ayant Lucy à son bras.

M. Legendre marchait à quelques pas de distance derrière le marquis et la marquise, qui causaient avec animation.

Il se disait :

— On croirait voir deux époux amoureux en pleine lune de miel. En vérité, ils ont en deux heures rajeuni de dix ans !

Le marquis apprenait à Lucy comment son fils l'avait vue deux fois à travers les vitres de la chambre dans laquelle elle était enfermée au château de Blaincourt.

— Il ne me reconnaîtra pas, dit-elle.

— Qui sait? ma chère Lucy ; votre fils a été heureusement doué, il a une mémoire merveilleuse ; nous la mettrons à l'épreuve et nous verrons.

Le marquis appela le docteur, qui les rejoignit.

Alors, entre eux, ils convinrent de la façon dont le jeune homme serait mis en présence de sa mère, sans avoir été prévenu.

Deux heures s'écoulèrent assez vite en causant.

Toutefois, la marquise avait des mouvements d'agitation qui trahissaient son impatience.

A chaque instant elle demandait :

— Quand arrivera-t-il ?

Enfin, on entendit le roulement d'une voiture sur la chaussée. Presque aussitôt, Florentine, que son maître avait placée en faction, se

montra à une fenêtre, agitant son mouchoir. C'était le signe convenu pour annoncer celui qu'on attendait.

Le rose s'effaça subitement des joues de la marquise et elle appuya ses deux mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Venez, madame, venez vite, lui dit M. Legendre.

Et tous deux s'empressèrent de rentrer dans la maison, pendant que le marquis se dirigeait vers la porte du jardin pour recevoir le jeune homme.

— Me voici, monsieur, dit Jean Loup, sautant à terre. Nicolas m'a dit que vous aviez besoin de moi, je viens me mettre à vos ordres.

— Mon cher Jean, répondit le marquis, je me suis décidé à passer ici toute la soirée et je vous ai envoyé chercher, afin de vous avoir avec moi chez M. le docteur Legendre, mon ami, que vous avez vu deux ou trois fois déjà à Paris.

Nicolas, continua-t-il, s'adressant au cocher, vous pouvez vous en retourner; nous rentrerons à Paris par le chemin de fer.

Il prit la main de son fils et ils entrèrent dans la maison.

— Jean, dit le marquis, je vais prévenir M. Legendre de votre arrivée.

Et, lui montrant une porte :

— Entrez là, dans le salon, ajouta-t-il.

Le marquis s'éloigna. Le jeune homme ouvrit la porte et pénétra dans la pièce. Voyant une femme debout, immobile, tournant le dos à la fenêtre, il fit un pas en arrière.

Alors la marquise s'avança et sa belle et pâle figure se trouva subitement en pleine lumière. Elle était toute tremblante et se soutenait à peine sur ses jambes. Mais avec quelle tendresse passionnée, quelle délicieuse ivresse elle contemplait ce grand et beau jeune homme, son fils, qui la regardait, étonné, et, par une sorte d'attraction, aspirait son âme!

Jean restait immobile, comme pétrifié, subissant l'effet d'une fascination étrange. Était-ce toujours son rêve, ou se trouvait-il cette fois en présence de la réalité? Et, ses yeux fixés sur ceux de cette femme, silencieuse, jeune et belle encore, qui venait de s'arrêter devant lui, il sentit un frémissement dans tous ses membres.

— Jean, prononça tout bas la marquise.

Le son de cette voix douce, frappant ses oreilles, disait au jeune homme que ce n'était plus un rêve et le rappelait aux sentiments de la réalité.

Aussitôt son visage s'illumina.



Je le tuerai! dit-il (page 863).

— Ah! c'est vous! c'est vous! s'écria-t-il, je vous reconnais! Ma mère, ma mère!

— Mon fils!

Jean tenait déjà la marquise dans ses bras.

Et ces mots : ma mère! mon fils! étaient répétés au milieu d'un grésillement de baisers.

Dans l'encadrement de la porte, le marquis et le docteur Legendre

contemplaient ce délicieux et ravissant tableau, que la plume la mieux exercée ne pourrait décrire, que le peintre le plus habile ne saurait rendre.

Enfin, au bout d'un instant, le marquis entra dans le salon.

Jean, dit-il d'une voix lente et grave, j'ai attendu longtemps le moment de te faire une importante révélation; il est arrivé enfin, ce moment heureux, grâce à notre excellent ami, le docteur Legendre. Jean, tu retrouves aujourd'hui ta famille tout entière. Jean, je suis ton père!

Tout ce qu'il y avait de tendresse et de reconnaissance dans le cœur du jeune homme se manifesta en un cri venant de l'âme.

Des bras de sa mère il passa dans ceux de son père.

— Vous êtes mon père, disait-il éperdu, fou de bonheur; depuis longtemps mon cœur me l'avait dit, mais je n'osais pas croire mon cœur.

M. Legendre s'était retiré discrètement, en fermant doucement la porte.

Nos trois personnages s'assirent sur le canapé, Lucy entre son mari et son fils.

— Je ne t'ai pas tout dit, mon fils, reprit le marquis, il te reste à connaître le nom de ton père.

Jusqu'à nouvel ordre, je dois m'appeler encore M. Lagarde; mais pour toi, aujourd'hui, je reprends mon nom.

Jean, tu es le fils du marquis et de la marquise de Chamarande.

Il y eut entre ces trois êtres enfin réunis une longue causerie intime pleine de doux épanchements.

Quelle heure délicieuse!

Que de sourires!

Que de caresses!

Jean ne pouvait se lasser de regarder, d'admirer sa mère, et celle-ci, radieuse, serrant la main du marquis, contemplait son fils comme en extase.

Le terrible passé avec son cortège de douleurs et de souffrances était oublié; tout entiers à l'ivresse du bonheur, ils ne songeaient qu'au présent.

. . . .

Le marquis et son fils rentrèrent à Paris, le soir, par le dernier train.

Il avait été décidé que, pendant quelque temps encore, la marquise resterait à Chatou et que son mari et son fils viendraient la voir tous les jours.

X

COLÈRE APAISÉE

Cette nuit-là, le marquis Paul de Chamarande dormit d'un sommeil tranquille.

Enfin, après tant de déboires, d'amères déceptions, de doute, de désespérance, de vicissitudes de toutes sortes, il était entré au port et se sentait à l'abri de ce vent de tempête qui, pendant de si longues années, avait soufflé sur les siens et sur lui. Le bonheur était conquis ; il avait rempli sa tâche, et, comme le manœuvre après son rude labeur de la semaine, il allait pouvoir se reposer. Maintenant il voyait l'avenir resplendissant.

Donc le marquis passa une bonne nuit.

Jean de Chamarande, au contraire, fut en proie à une agitation qu'il ne chercha même pas à calmer. Trop de choses dans sa pensée l'empêchèrent de fermer les yeux. Il ne songeait pas à ce qu'il avait souffert, lui ; mais il se retraçait le sombre tableau des souffrances imméritées de sa mère. Et ce long martyre d'une femme qui lui était si chère avait été l'œuvre infâme d'un lâche ennemi de sa famille. Ce misérable lui était inconnu ; mais il saurait son nom. Alors, c'est lui, Jean de Chamarande, une des victimes de cet homme, qui lui demanderait compte des tortures de sa mère.

A cette pensée que sa mission, à lui, était d'être un vengeur et qu'il se trouverait un jour en face du misérable auteur de si grands maux, tout son sang bouillait dans ses veines et il sentait en lui les grondements sourds d'une effroyable colère. Il se leva en même temps que le soleil, qui vint frapper à sa fenêtre et inonder sa chambre de lumière.

Il s'habilla lentement, mettant un soin exceptionnel à sa toilette, comme s'il se fût disposé à aller faire des visites.

A six heures, il agita le cordon d'une sonnette.

— Dès que M. Lagarde pourra me recevoir, vous voudrez bien me prévenir, dit-il au domestique qui vint à son appel.

Le jeune homme avait un air grave et quelque peu solennel qui surprit le serviteur.

Au bout d'un quart d'heure il revint dire à M. Jean que M. Lagarde l'attendait dans son cabinet.

Un instant après, le père et le fils étaient en présence.

Comme il en avait l'habitude, le marquis mit un baiser sur le front de son fils. Cette fois, n'ayant plus à se contraindre, ce fut bien un baiser de père que le marquis posa sur le front du jeune homme. Jean en sentit la différence.

— Oh! mon père, mon père, dit-il d'une voie émue.

— Tu m'as fait demander si je pouvais te recevoir, dit le marquis; à l'avenir nous nous dispenserons de ce cérémonial; ma chambre et mon cabinet te seront ouverts sans que tu aies besoin de te faire annoncer. Maintenant, mon fils, notre situation n'est plus la même.

Mais tu as l'air bien grave ce matin; il y a dans ton attitude, dans ton regard quelque chose de résolu qui m'inquiète; et puis tu as la figure fatiguée; est-ce que tu es souffrant?

— Non, mon père.

— Alors tu as mal dormi?

— C'est vrai, mon père, la nuit a été pour moi sans sommeil.

— Et pourquoi n'as-tu pas dormi?

— J'ai constamment pensé à ma mère.

Le marquis sourit en enveloppant son fils d'un regard d'ineffable tendresse.

— Mon père, reprit Jean, je vous ai demandé de me recevoir à cette heure matinale parce que j'ai une prière à vous adresser.

— Une prière!

— Oui, mon père. Je sais depuis hier que je suis votre fils, le fils du marquis et de la marquise de Chamarande. Mon père, le fils du marquis de Chamarande a des devoirs à remplir envers vous, envers sa mère, envers lui-même; il veut se montrer digne de son père et du nom que vous lui donnez.

— Bien, mon ami, c'est très bien; mais où veux-tu en venir?

— Mon père, je sais que ma mère a beaucoup souffert, qu'elle et moi nous avons été les victimes de la méchanceté d'un homme, notre ennemi et le vôtre; mais je ne sais que cela, mon père. Ce n'est pas assez : le fils du marquis de Chamarande a le droit de vouloir connaître la cause des souffrances de sa mère; il veut savoir le nom du misérable qui a condamné la marquise de Chamarande, pendant tant d'années, à une existence misérable. Oh! mon père, vous ne refuserez pas cette satisfaction à votre fils! Votre fils ne doit rien ignorer, car il a besoin de tout savoir.

D'abord, le front du marquis s'était assombri; mais peu à peu l'impression douloureuse s'effaça.

Après être resté un instant silencieux il répondit :

— Jean, dans l'intérêt même de ta tranquillité, j'avais pris la résolution de garder le silence vis-à-vis de toi et de ne point te faire connaître ces choses horribles que moi-même je voudrais pouvoir chasser de mon souvenir. Mais je comprends ta légitime curiosité et je sais quels sentiments t'animent. Va, tu es un Chamarande! Et c'est parce que je te trouve digne de moi et du nom de nos ancêtres, que tu es appelé à porter, que je te reconnais le droit de me dire : « Ne me cachez rien ; je veux tout savoir ! »

Eh bien, soit, mon ami, tu connaîtras le crime et tu sauras pourquoi ta mère et toi avez été victimes d'un misérable. Seulement, et parce que je le crois nécessaire, du moins quant à présent, je ne te dirai point le nom de l'homme qui a fait tant de mal.

Jean, c'est l'histoire de ta mère, celle d'un autre personnage que je vais te raconter. Mon récit sera pour toi un enseignement. Malgré les rudes épreuves que tu as subies, tu ne connais rien encore de la vie dont tu ne peux voir que le beau côté. Autrefois tu jugeais les hommes et les choses par instinct; en avançant dans la vie, en acquérant l'expérience, tu reconnaîtras que les hommes et les choses humaines doivent être étudiés et, après mûres réflexions, jugés par la raison. Alors, mon ami, tu pourras te prémunir contre celles-ci, te défendre contre les autres.

Ce que je vais t'apprendre te fera voir jusqu'où l'oisiveté, la paresse, les fréquentations mauvaises, le vice, les passions honteuses peuvent conduire l'homme; combien on doit être prudent et difficile dans ses relations; que l'honnête homme doit être en garde sans cesse contre les dangers qui le menacent, contre toutes sortes de funestes entraînements. Tu sentiras naître en toi le dégoût qu'on doit avoir pour tout ce qui est bas et vil, l'horreur profonde que doivent inspirer la vénalité et l'hypocrisie.

Après cette espèce de préambule, le marquis fit le récit que son fils attendait et que le jeune homme écouta tantôt avec de grosses larmes dans les yeux, tantôt en frémissant d'indignation, d'épouvante et de colère contenue.

Ainsi qu'il l'avait déclaré, le marquis ne nomma point le baron de Simaise; mais, sachant que son fils ne pouvait deviner ce nom, il ne lui cacha point que c'était un membre de leur famille qui avait ainsi trahi sa confiance, frappé sans pitié la malheureuse marquise et vendu plus tard son enfant à des saltimbanques.

Malgré le calme apparent du jeune homme, les éclairs rapides de son regard et l'expression de sa physionomie convulsée trahissaient son agitation intérieure.

Le marquis cessa de parler.

— Mon père, dit Jean, d'une voix qu'il ne put empêcher de trembler, je ne connais pas bien encore toutes les lois dont la justice de mon pays est armée, mais il me semble qu'il doit exister un châtiment pour ce criminel dont ma pauvre mère a été la victime.

— Oui, répondit le marquis, ce crime est de ceux pour lesquels la justice est inexorable.

— Mon père, celui qui l'a commis vit-il encore?

— Oui.

— Ce misérable est un de nos parents, m'avez-vous dit; mais qu'importe! Mon père, pourquoi ne l'avez-vous pas livré à la justice?

— Parce que je n'ai pas cru devoir le faire.

Jean se dressa debout, un éclair fauve dans le regard.

— Pourtant, mon père, ma mère a souffert! s'écria-t-il.

— C'est vrai.

— Victime d'un misérable, d'un lâche, elle doit être vengée!

— Jean, répondit doucement le marquis, la justice des hommes ne peut atteindre ce grand coupable; je l'ai abandonné à la justice de Dieu.

— Dieu est trop lent à punir, mon père : il y a vingt-cinq ans que cet homme a fait le mal et Dieu le laisse vivre!

— L'heure viendra où il devra rendre compte du mal qu'il a fait.

— Oh! oui, elle viendra, cette heure! prononça le jeune homme d'une voix sourde.

Mon père, continua-t-il, je crois comprendre pourquoi vous n'avez pas réclamé le châtiment de cet homme : il est notre parent; vous avez craint, sans doute, un scandale public, un rejaillissement de honte sur votre nom; mais il y a autre chose à faire.

— Que veux-tu dire?

Le jeune homme se redressa, le regard chargé de sombres lueurs.

— Il faut que ma mère soit vengée! s'écria-t-il.

— Jean, Jean, calme-toi.

— Mon père, répliqua le jeune homme avec agitation, je suis votre fils et je veux vous prouver aujourd'hui que je suis digne de vous et de ces hommes illustres dont je descends, qui ont adopté cette divise : Tout pour l'honneur! On ne dira jamais de moi, je vous le jure : Celui-là est un fils dégénéré des nobles marquis de Chamarande. Mon père, c'est à votre fils, victime aussi, qu'il appartient de demander compte à un misérable des souffrances endurées par sa mère.

Ce n'est pas pour que cela me soit inutile que vous m'avez fait apprendre à manier l'épée, à tirer le pistolet; il faut que ma mère et vous

soyez vengés! Mon père, je suis le vengeur! Je vous en supplie, dites-moi le nom de cet homme!

— Jean, mon fils, je suis heureux et fier de t'entendre parler ainsi; mais apaise-toi. Je t'ai prévenu que j'avais mes raisons pour ne point te faire connaître le coupable.

— Ah! je les connais, ces raisons, mon père : vous aviez deviné que j'irais provoquer ce misérable et que je le forcerais à se placer en face de moi, une arme à la main. Douteriez-vous du courage de votre fils, mon père? Auriez-vous peur que sa main tremblât?

— Non, répondit le marquis, je sais que tu es brave!

— Son nom, mon père, son nom!

Le marquis secoua la tête.

— Au nom de ma mère, au nom de tout ce qu'elle a souffert, son nom, son nom! exclama Jean, les yeux pleins de flammes.

Il était dans un état d'exaltation impossible à décrire. Sous l'action de la fureur tout son corps frémissait. C'était Jean Loup, c'était le sauvage avec sa nature indomptée qui reparaissait.

— Jean, dit le marquis d'une voix douce et calme, qui contrastait étrangement avec l'emportement du jeune homme, écoute-moi et crois-moi : si je t'ai caché ce nom que tu veux connaître, c'est pour ta tranquillité. Cependant si tu l'exiges, s'il faut absolument cela pour te calmer, je nommerai le bourreau de ta mère. Mais je te préviens que, pas plus que ton père, tu ne peux rien contre lui.

Jean se redressa de toute sa hauteur, le regard flamboyant, superbe.

— Je le tuerai! dit-il.

Une fois encore le marquis secoua la tête.

— Malgré tout ton courage, répliqua-t-il en souriant, tu n'auras pas celui d'aller lui demander de croiser le fer avec toi. Je t'ai dit qu'il était de notre famille, mais point à quel degré il est mon parent. Eh bien, Jean, cet homme est mon frère.

— Votre frère!

— Oui, mon frère.

— Quoi! un Chamarande peut être un lâche, un infâme!

— Dieu merci, Jean, cet homme n'est pas un Chamarande. La marquise de Chamarande, ma mère, qui, elle aussi, a beaucoup souffert, a eu ce fils d'un second mariage. Enfin, tu veux savoir son nom? Il se nomme de Simaise.

— De Simaise! répéta le jeune homme.

Il se souvenait que ce nom avait déjà frappé son oreille.

Le marquis continua :

— La dame de Vaucourt, que tu connais sous le nom de Mme Sandras est sa femme, et celle que tu aimes, Henriette, est sa fille.

L'effet produit par ces paroles fut pareil à celui d'une forte douche d'eau glacée. La fureur du jeune homme s'apaisa subitement comme une violente bourrasque après l'orage passé.

Il devint affreusement pâle, la flamme de son regard s'éteignit, ses bras tombèrent inertes à ses côtés et il s'affaissa lourdement sur un siège en laissant échapper un gémissement.

Le marquis lui prit la main et la serra silencieusement.

— Oh! ma mère, ma mère! prononça Jean d'un ton douloureux.

Et il eut une sorte de crise nerveuse qui se termina par des larmes et des sanglots.

— Eh bien, mon fils, reprit le marquis quand il jugea qu'il pouvait parler, comprends-tu pourquoi je n'ai pas réclamé le châtiment du coupable? Et maintenant, après ce que la baronne de Simaise et sa fille ont fait pour toi, ne devons-nous pas essayer d'oublier?

La baronne a entrepris l'œuvre de réparation; ce que sa fille et elle pouvaient faire, elles l'ont fait.

Les crimes du baron avaient elevé entre toi et sa fille une barrière; cette barrière, que rien ne semblait pouvoir briser, l'amour l'a rompue.

Je ne sais pas ce qui est réservé au baron de Simaise. Mais Henriette sera ta femme. Ce jour-là, Jean, peut-être même avant ce jour, la punition du baron commencera.

Va, si nous ne pouvons pas nous venger nous-mêmes, Dieu se chargera de notre vengeance!

XI

UN NOUVEL AMI

Le baron de Simaise attendait la réponse à la lettre qu'il avait écrite à sa femme. Il espérait que, pour que sa fille lui fût rendue, la baronne accepterait son ultimatum.



Après avoir fait au bois une promenade à cheval... (page 867).

Mais, ne voulant prendre aucune décision sans avoir consulté M. Lagarde, la baronne se rendit chez lui.

Le marquis reçut sa belle-sœur très affectueusement, et après l'avoir fait asseoir, il la pria de lui faire connaître l'objet de sa visite.

Mme de Simaise lui mit dans la main la lettre de son mari.

— Cette demande impérative de M. de Simaise ne m'étonne nullement, dit-il après avoir lu.

Avez-vous répondu, madame?

— Non, monsieur; je n'ai pas cru devoir le faire avant de vous avoir vu.

— Bien.

— Que me conseillez-vous de répondre, monsieur?

— Je vous conseille, madame la baronne, de ne pas répondre du tout.

— Mais ma fille, monsieur, ma fille!

— Mlle de Simaise vous sera rendue.

— Quand?

— Bientôt, je l'espère.

— Mais elle est emprisonnée. Elle souffre.

— Je sais dans quelle situation se trouve Mlle de Simaise : elle est gardée à vue et n'a plus même le droit de sortir de sa chambre, transformée en cellule de prison; mais au nombre de ses geôliers il y a mon fidèle Landry; cela, madame la baronne, doit vous tranquilliser.

— Hélas! non. Je sais de quoi le baron est capable et je tremble, monsieur, je tremble pour mon enfant! Je réclame vos conseils. Dois-je porter plainte au parquet? Je suis prête.

Dites, monsieur, dites, dois-je faire cela?

— Non, madame.

— Que faut-il que je fasse, alors?

— Rien.

— Rien! fit-elle, rien! quand ma fille croit peut-être que je l'ai abandonnée à son malheureux sort. Relisez la lettre du baron, monsieur, relisez-la; vous verrez qu'elle contient une épouvantable menace.

— J'ai très bien lu, madame la baronne; oui, votre mari vous fait une épouvantable menace; évidemment il a en tête quelque sinistre projet; mais il ne le mettra point à exécution. Rassurez-vous, madame, et attendez patiemment, si vous le pouvez, et sans rien redouter. Rien de fâcheux n'arrivera à Mlle de Simaise, je vous le promets. Ne répondez pas à cettre lettre, ne vous adressez pas au parquet, ne faites rien, enfin, absolument rien. Je veille, et ce qu'il y a à faire, je le ferai!... Laissez aller le baron de Simaise, madame; à l'heure où il le faudra, il me trouvera devant lui pour lui dire: Arrête!

Il y eut un moment de silence et le marquis continua:

— M. de Simaise a mérité un châtiment terrible; pourtant, madame, pour vous et vos enfants, je suis disposé, sinon à pardonner, du moins à oublier; mais, pour cela, il faut que votre mari donne des preuves de son repentir, il faut qu'il s'humilie devant vous, qui vous êtes toujours

placée entre lui et la justice ; il faut qu'il demande grâce à ses victimes ; enfin, madame, il faut qu'il ait imploré et mérité la pitié du vengeur.

— Hélas! monsieur, vous tenez dans vos mains l'honneur et l'avenir de mes enfants ; je sais que vous êtes généreux et bon, et cependant je sens que je n'ai pas le droit de vous implorer en faveur de mon mari.

— Quoi qu'il arrive, madame, vous n'aurez rien à vous reprocher ; vous avez fait pour le père de vos enfants tout et au delà de ce que vous pouviez faire.

— Ainsi, monsieur, il faut que j'attende?

— Avec patience, oui, madame.

— La baronne se leva.

— J'ai en vous une entière confiance, dit-elle, je vous quitte, non consolée, mais plus tranquille.

Un instant après le départ de Mme de Simaise, on vint prévenir le marquis que sa voiture l'attendait. Il descendit immédiatement et prit place dans le coupé, en disant à son cocher de le conduire boulevard Malesherbes, chez M. Pedro Castora.

Après avoir fait, au bois, une promenade à cheval, le Brésilien venait de rentrer lorsqu'on lui annonça M. Lagarde. Il s'empressa d'aller recevoir le visiteur que le valet de chambre avait fait entrer dans le grand salon.

— Monsieur, dit Pedro après avoir rendu à M. Lagarde son salut, j'ai été prévenu, hier, par M. le comte de Violaine, que j'aurais l'honneur de votre visite.

— N'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur, j'ai cru devoir me faire recommander.

— Oh! je vous assure que ce n'était pas utile; on doit s'estimer heureux et honoré de vous connaître, et être fier de vous serrer la main, ajouta le jeune homme en tendant au visiteur sa main largement ouverte.

— Merci, monsieur, mais je ne mérite pas...

— Pardon, monsieur, et permettez-moi de vous le dire, vous êtes un homme admirable. Je connais quelques-unes des belles œuvres du protecteur de celui qu'on appelait autrefois Jean Loup. Vous possédez une immense fortune et vous en faites un noble emploi. Votre exemple sera suivi, monsieur ; en ce pays, comme partout, il y a beaucoup de bien à faire ; moi-même je tâcherai de vous imiter, si je peux, c'est-à-dire si je suis pour cela assez riche d'intelligence.

— Pour faire un peu de bien autour de soi, répliqua M. Lagarde, il ne faut que le vouloir.

— Oui, et savoir le faire.

— Cela s'apprend vite, dit en souriant le père de Jean Loup.

— Je dois vous dire, monsieur, reprit Pedro, que votre nom m'était déjà connu lorsque M. de Violaine m'a parlé de vous.

— Ah!

— Un homme qui a pour vous l'affection d'un frère a fait ici même l'éloge de M. Lagarde au milieu d'une réunion d'amis, parmi lesquels je citerai seulement le comte de Maurienne.

— Oh! je devine le nom de mon apologiste : M. Van Ossen, n'est-ce pas?

— C'est lui-même. Ah! il est votre ami, celui-là, et il vous aime sincèrement. Mais je comprends qu'on vous aime aussitôt qu'on a le bonheur de vous connaître; vous avez le don de faire naître toutes les sympathies et d'attirer l'amitié. Je vous vois aujourd'hui pour la première fois, et je sens que j'ai de l'amitié pour vous.

Visiblement ému, le marquis, à son tour, tendit sa main à l'enthousiaste jeune homme.

— Eh bien, monsieur Pedro Castora, dit-il, soyons amis!

— Ah! tenez, s'écria Pedro très ému, lui aussi, vous me rendez bien heureux!

— Vous m'encouragez à vous demander aussi votre amitié pour l'ancien sauvage de Mareille, pour mon protégé Jean Loup.

— Certes, je ne la lui refuserai pas.

— Merci pour lui. Jean Loup va faire très prochainement son entrée dans le monde dont la fatalité l'avait exilé; il possédait une fortune, elle lui sera rendue. Il fera son entrée dans le monde avec le nom qui lui appartient, un grand nom, illustré en France pendant des siècles. Ce jour-là, le pauvre Jean Loup aura besoin d'être entouré d'amis sûrs et dévoués. Je vous ai désigné pour être un de ceux-là, monsieur Castora.

— Vraiment, monsieur? Et c'est pour cela que vous êtes venu?

— Pour cela et pour autre chose. J'ai besoin de vous.

— Je me mets entièrement à votre disposition.

— C'est ici, chez vous, dans ce salon, si vous ne refusez pas, qu'aura lieu la présentation de Jean Loup.

Le jeune homme regarda son interlocuteur avec surprise.

— Avant, vous l'aurez vu, vous le connaîtrez, car j'espère bien que vous me ferez l'amitié de venir déjeuner chez moi jeudi prochain, soit dans cinq jours. Vous acceptez, n'est-ce pas?

— De tout cœur.

— Vous vous trouverez là en compagnie de quelques bons amis de Jean Loup, entre autres, M. le comte de Violaine, qui s'est particulière-

ment intéressé à lui autrefois. Le déjeuner est pour midi; mais je fais mes invitations pour dix heures précises, le déjeuner devant être précédé d'un assez long récit.

— C'est entendu, monsieur.

— Maintenant, je vais vous dire pourquoi je désire que ce soit dans votre salon que Jean Loup fasse sa première apparition dans le monde : D'abord vous êtes garçon, ce qui vous permet de n'inviter que des hommes; ensuite, au nombre des invités, il en est un qui ne pourrait pas venir chez moi, et qui ne serait reçu ni chez M. de Violaine, ni chez M. de Maurienne.

— Quel est donc cet invité?

— Le baron de Simaise.

Le jeune homme fit un brusque mouvement et parut embarrassé.

— Je sais, reprit M. Lagarde, quelle est en ce moment votre situation vis-à-vis M. de Simaise, mais je sais aussi qu'il vous a certaines obligations et qu'il n'oserait pas rompre ouvertement avec vous. Il y a au Comptoir d'escompte certain chèque...

— Quoi! monsieur, vous savez...

— Oui.

— Qui a pu vous dire?

— Qu'importe! Je sais, cela suffit. Vous inviterez donc le baron, et il viendra.

— Vous le voulez, monsieur, je l'inviterai.

— Ce n'est pas tout ce que j'ai à vous demander, monsieur Castora. Ah! vous allez me trouver bien exigeant et sans gêne.

— Dites, monsieur.

— C'est un dîner que vous offrirez à vos invités, et, si vous le voulez bien, nous fixerons le jour.

— Votre jour sera le mien.

— Eh bien, samedi prochain, d'aujourd'hui en huit, le surlendemain du déjeuner chez moi.

— Je prends note pour faire mes invitations.

— Vous allez encore être étonné, monsieur Castora; je vous demande, comme preuve d'amitié, de ne recevoir chez vous, ce soir-là, que les personnes que je vous désignerai.

— En effet, monsieur, ma surprise est grande.

— Je ne puis, malgré cela, vous donner aucune explication de ma conduite; il faut que vous attendiez jusqu'à samedi pour comprendre les raisons qui me font agir ainsi.

— Je me suis mis à votre disposition, monsieur; je ferai ce que vous me direz de faire.

— Bien, je n'attendais pas moins de vous. Donc, en l'allant voir ou par une lettre, vous inviterez M. le baron de Simaise; vous verrez chez moi jeudi vos autres convives et vous leur ferez de vive voix votre invitation. C'est cinq convives seulement que vous aurez à votre table samedi soir. Jean Loup et moi nous ne serons pas du dîner.

— Pourquoi, monsieur?

Le marquis eut un doux sourire.

— Parce que nous devons venir plus tard, vers dix heures, répondit-il. Vous voudrez bien, d'ailleurs, ne point parler de Jean Loup et de moi à vos invités. M. de Violaine seul sera prévenu; notre arrivée doit être une surprise ménagée aux autres.

— Je me conformerai à vos intentions.

— Du reste, d'ici là nous nous reverrons et nous conviendrons de tout.

— Est-il bien important que j'aie M. de Simaise?

— Oui, oui; la nécessité de sa présence est absolue.

— Il peut ne pas accepter mon invitation.

— Il faut qu'il accepte.

— C'est bien, je le verrai demain.

— Ainsi, monsieur Castora, je peux compter sur vous?

— Comme on a le droit de compter sur un ami.

— Merci! Maintenant, passons à un autre sujet. Quelle somme vous doit le baron de Simaise?

— Mais, je ne sais pas.

— Chaque fois qu'il vous a emprunté, il a dû vous donner un reçu?

— Sans doute.

— La somme totale, y compris le fameux chèque, doit dépasser cinq cent mille francs?

— Je crois que oui.

— Il faut que cette somme vous soit remboursée.

— Mais, monsieur, je n'exige pas...

— Oh! je connais votre désintéressement; je sais même que vous vouliez épouser Mlle de Simaise pour sauver son père de la ruine et donner à Henriette et à Raoul une fortune nouvelle à la place de celle que le baron n'a pas su conserver. Votre idée était généreuse, je dirai même chevaleresque. Néanmoins, vous avez bien fait de ne pas poursuivre votre projet; vous avez bien fait pour plusieurs raisons que vous ne tarderez pas à connaître. Mlle de Simaise est une ravissante jeune fille et sera une femme accomplie; mais Mlle de Violaine a aussi de nombreuses et rares qualités. Vous avez renoncé à Henriette et vous avez trouvé

Suzanne, la seule jeune fille, peut-être, qui puisse vous faire oublier la première. D'ailleurs, Henriette ne pouvait pas vous aimer, et Suzanne vous aime.

— Elle m'aime? Vous dites qu'elle m'aime?

— Oui, Suzanne de Violaine vous aime, et le jour où vous demanderez sa main à son père, elle vous sera accordée. Mais je reviens à la dette contractée envers vous par M. de Simaise. Il faut, vous disais-je, que cette somme vous soit remboursée; elle le sera par moi, ou plutôt par mon notaire. Vous ne comprenez pas? Voici : Je n'ai pas voulu que M. le baron de Simaise puisse être poursuivi par ses créanciers; pour cela, je me suis substitué à eux; par mon ordre, mon notaire a acheté successivement toutes les créances; de sorte que, aujourd'hui, tout ce que possède le baron m'appartient. Il ne reste plus que vos reçus à ajouter à la masse. Vous comprenez, maintenant, n'est-ce pas, que je tienne à acheter également votre créance?

— Soit, fit Pedro, je tiendrai les reçus de M. de Simaise à la disposition de votre notaire.

Le marquis n'avait plus rien à dire. Il prit congé du Brésilien en lui disant :

— Jeudi matin, dix heures précises, n'oubliez pas!

XII

L'INVITATION

Ce que Pedro Castora avait entendu dire de M. Lagarde avait produit un grand effet sur l'enthousiaste jeune homme, qui était, lui aussi, d'une nature essentiellement généreuse et même un peu philanthrope à sa manière.

Sans le connaître autrement, il éprouvait déjà une sympathie profonde pour M. Lagarde et il avait même exprimé à M. de Maurienne le désir qu'il avait de faire la connaissance d'un homme dont on disait tant de bien.

Ce fut donc une véritable satisfaction pour Pedro lorsque M. de Vio-

laine le prévint que M. Lagarde, ayant quelque chose à lui demander, se proposait de lui faire une visite.

Dès l'abord, malgré la différence d'âge, le courant sympathique s'établit entre ces deux hommes si bien faits pour s'entendre et, en serrant la main du visiteur, Pedro sentit que M. Lagarde était son ami et que, quoi qu'il eût à lui demander, il serait heureux de l'accorder.

Aussi l'avons-nous vu se mettre avec empressement à la disposition de M. Lagarde, malgré l'étrangeté de la demande de celui-ci.

Sachant que M. Lagarde était entièrement dévoué à Mme de Simaise, qu'il avait en quelque sorte pris la baronne et sa fille sous sa protection, Pedro crut deviner que la réunion chez lui des comtes de Violaine et de Maurienne, du baron de Simaise et de deux autres personnes, qui ne lui étaient pas encore désignées, mais qui étaient certainement aussi des amis de la baronne, avait pour but d'amener une entente entre les deux époux, afin de faire cesser le déplorable conflit qui s'était élevé entre eux.

Évidemment, on voulait empêcher une lutte qui pouvait avoir des conséquences terribles, et obtenir de M. de Simaise qu'il rendît Henriette à sa mère.

Et comme lui, Pedro Castora, était la première cause du conflit, il ne pouvait refuser son concours à une tentative de réconciliation.

D'ailleurs, en lui demandant de réunir chez lui les amis de la baronne de Simaise, M. Lagarde n'avait-il pas voulu, en employant un moyen dont il appréciait la délicatesse, le mettre à même de réparer, autant que cela lui était possible, le mal involontaire qu'il avait causé?

Or, le lendemain même du jour où il avait vu M. Lagarde, Pedro Castora, ainsi qu'il l'avait promis, se rendit chez le baron de Simaise à l'heure où il était à peu près certain de le trouver.

Le baron, en effet, était chez lui.

Bien qu'il eût pleine confiance en ses domestiques, devenus les geôliers de sa fille, le baron, craignant quelque tentative désespérée de la baronne, ne sortait presque plus, afin de se constituer lui-même le gardien des portes de la prison d'Henriette.

Il accueillit Pedro avec un embarras visible et lui tendit la main assez froidement.

— Je pensais ne plus vous revoir, dit-il.

— Pourquoi donc cela? demanda le jeune homme d'un ton dégagé, voulant mettre immédiatement le baron à son aise.

— Dame, après la lettre que vous m'avez adressée l'autre jour...

— Mon cher de Simaise, après l'entretien que j'ai eu avec Mme la baronne de Simaise...



Il s'avança à petits pas, courbant l'échine et saluant en même temps de la tête et des mains (page 878).

— Que vous a-t-elle donc dit? interrompit le baron.

— Des choses fort sensées, inspirées par son cœur de mère; mais rien, d'ailleurs, dont vous ayez le droit de vous plaindre.

— Ah! cela m'étonne.

— Pourquoi?

Comme toutes les femmes d'un grand cœur, Mme la baronne de Simaise est indulgente, elle sait pardonner les erreurs, les fautes et ou-

blier les injures. Je reprends : Après avoir écouté respectueusement les observations de Mme la baronne...

— Enfin, quelles raisons vous a-t-elle données? interrompit encore le baron.

— Aucune.

— Ainsi, ses observations ont suffi? dit de Simaise avec un ton d'ironie mal déguisée.

— Oui, puisque je m'y suis rendu. J'ai interrogé ma conscience et elle m'a crié : « Pedro Castora, tu as tort, ce que tu fais est mal, on ne jette pas ainsi le trouble, la douleur dans une famille! » Alors, écoutant la voix de ma conscience, j'ai compris que je devais renoncer au bonheur d'être l'époux de Mlle Henriette de Simaise.

Un sourire amer crispa les lèvres du baron.

— Vous m'avez demandé la main de ma fille, répliqua-t-il, et je vous l'ai accordée; il vous a plu ensuite de retirer votre demande; c'était votre droit, je ne peux pas le contester. Plus d'un mariage se rompt ainsi. C'est bien, n'en parlons plus.

— En renonçant à des projets qui m'étaient chers, de Simaise, je n'ai pas eu un instant la pensée de briser le lien d'amitié qui nous unit. J'entends donc rester votre ami, à moins que vous, de Simaise, ne me retiriez votre amitié.

— Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Vous savez bien, Pedro, que mon affection pour vous est de celles que rien ne peut détruire, ni même affaiblir.

— Mon cher de Simaise, merci! Ce sont là de bonnes paroles. Je ne vous le cache point, je craignais qu'il n'y eût un froid entre nous. Me voilà rassuré.

— Vous n'aviez pas à douter de moi, Pedro.

— C'est vrai.

— Surtout me connaissant comme vous me connaissez. Est-ce pour avoir la certitude que je ne vous garde nullement rancune que vous êtes venu me voir aujourd'hui?

— Oui, pour cela d'abord, et aussi pour autre chose.

Le baron pâlit légèrement.

— Est-ce qu'il viendrait me rappeler que je suis son débiteur? pensa-t-il.

— Mon cher de Simaise, reprit Pedro, je réunis chez moi, samedi prochain, quelques amis, des hommes seulement, et je vous prie de vouloir bien être des nôtres.

Le baron, qui avait craint une réclamation d'argent, respira.

— Mon cher Pedro, je vous remercie de votre invitation et je ferai tout mon possible pour m'y rendre.

— Oh! je compte absolument sur vous, de Simaise, et je veux une promesse formelle.

— On ne saurait tout prévoir, Pedro; je puis être empêché.

— Non, non. Je vous préviens assez à l'avance pour que vous puissiez prendre vos dispositions contre tous les empêchements possibles.

— Eh bien, c'est dit, Pedro, j'accepte.

— A la bonne heure.

— C'est une soirée?

— Le dîner d'abord, la soirée ensuite. Bien entendu, de Simaise, vous êtes du dîner.

— Heure habituelle?

— Comme toujours, six heures et demie pour sept heures.

— Ainsi, Pedro, vous allez vous mettre à recevoir; l'hiver prochain vous donnerez des fêtes... Riche comme vous l'êtes, vous ferez merveilleusement les choses. Ah! on parlera de vous!.... Les grands artistes de l'Opéra se feront un honneur en même temps qu'un plaisir de venir chanter chez vous; vous aurez également la fine fleur de la Comédie-Française. Votre hôtel ne sera plus assez grand pour contenir les hommes illustres, les hauts personnages, toutes les célébrités parisiennes qui voudront jouir du coup d'œil de vos magnificences. Tout Paris, le tout Paris connu, j'entends, voudra vous voir, vous connaître, vous serrer la main. Vous serez sur le pavois, on chantera vos louanges sur tous les tons, je connais cela.

Est-ce que réellement vous ne recevrez que des hommes? Pourtant, mon cher, des étoffes de soie chatoyantes, des flots de dentelles, des rubans, des fleurs, des diamants qui brillent, des bras cerclés d'or, des épaules nues, des gorges découvertes, des éventails qui jouent font très bien au milieu des habits noirs; les femmes sont le principal attrait, le charme d'une soirée.

Mais je crois deviner, c'est un nouveau salon politique que vous voulez créer. C'est le goût du moment. Ces sortes de salon, où l'on s'ennuie plus qu'on ne s'amuse, sont à la mode. Partout on parle politique. Politique intérieure, politique extérieure, politique toujours; on ne s'occupe que des affaires politiques. Oui, en vérité, on fait trop de politique en France et pas assez d'autres choses.

Pedro Castora se mit à rire.

— Parbleu, dit-il, j'aurais eu tort de vous interrompre, de ne pas écouter votre tirade jusqu'à la fin. Décidément, baron, vous n'aimez pas

la politique et vous n'êtes guère admirateur des hommes qui en font; vous n'entrerez jamais dans leurs rangs. Mais je m'empresse de vous dire que vous me prêtez des intentions qui ne sont pas les miennes. Je ne sais pas encore si je recevrai l'hiver prochain et si je donnerai des soirées. Je ne désire nullement, je vous assure, faire parler de moi. Je me trouve très bien comme je suis et je tiens plus à ma tranquillité qu'à certaines petites satisfactions d'amour-propre. D'un autre côté, je n'entends rien aux choses abstraites de la politique et je n'aurai jamais l'ambition de devenir, au Brésil ou en France, un tribun ou un homme d'État. Que voulez-vous, chacun a son tempérament. Moi, je suis un homme paisible et j'ai horreur des triomphes de la vanité et de l'orgueil.

Mais vous pouvez vous rassurer, de Simaise, si j'ouvre mes salons la saison prochaine, si je donne quelques soirées, les femmes n'en seront pas exclues. Je pense comme vous que la femme est l'ornement le plus charmant, le plus gracieux d'un salon, qu'elle en est aussi l'animation, la gaieté, l'esprit.

Mais, samedi prochain, mon cher baron, ce n'est point d'une réception, d'une fête qu'il s'agit. Je n'aurai avec vous que trois ou quatre invités.

— En ce cas, Pedro, c'est différent.

— Nous causerons intimement, voilà tout.

— Puis-je vous demander quels sont vos autres invités?

— Certainement. Vous vous trouverez avec le comte de Maurienne, que vous connaissez depuis longtemps, que vous avez déjà vu chez moi; avec le comte de Violaine, que vous connaissez aussi.

Le baron fronça les sourcils.

— Et puis, fit-il?

— Et puis un ou deux autres de mes amis dont je n'ai pas encore fait le choix.

— Mais qui seront également des amis de MM. de Violaine et de Maurienne?

— Naturellement, pour que cette petite réunion soit tout à fait intime.

— Il y a longtemps que vous connaissez M. de Violaine?

— Depuis l'année dernière; je l'ai rencontré plusieurs fois chez le comte de Maurienne.

— Ah! fit de Simaise devenu soucieux.

— M. de Violaine est un fort galant homme, dont l'amitié n'est pas à dédaigner, continua Pedro; de plus, il a une grande expérience et peut donner d'excellents conseils.

Il y eut un moment de silence.

— Pedro, reprit le baron, est-ce que vous tenez beaucoup à m'avoir à votre dîner?

— Mais oui, de Simaise, beaucoup, absolument. D'ailleurs, j'ai votre acceptation.

Le baron se mordit les lèvres.

— Pedro, répliqua-t-il, vous ne me dites pas tout.

— Que voulez-vous que je vous dise?

— Cette réunion a un but.

— Sans doute; causer intimement, entre amis, je vous l'ai dit.

Le baron secoua la tête.

— Vous manquez de franchise, répondit-il; avouez, Pedro, qu'il y a entre vous, ma femme et ses amis, un petit complot.

Le jeune homme sourit.

— Peut-être, fit-il.

— Avouez encore, Pedro, que ce n'est pas vous qui avez eu l'idée de nous réunir chez vous samedi.

— J'avoue, de Simaise, j'avoue.

— Oh! je n'ai pas besoin que vous me disiez que vous êtes dirigé, dans cette circonstance, par le comte de Violaine, qui lui-même obéit aux injonctions de la baronne de Simaise.

Le jeune homme ne répondit pas.

— Certes, poursuivit le baron, je comprends que vous teniez absolument à m'avoir à dîner samedi. Mais, enfin, que me veut-on? Vous devez le savoir, Pedro?

— On ne me l'a pas dit; mais je pense que les amis de Mme la baronne de Simaise veulent tenter un rapprochement entre elle et vous, jouer le rôle de médiateurs, en un mot faire cesser ce malheureux conflit, qui pourrait se transformer en une lutte regrettable.

Un sourire singulier glissa sur les lèvres du baron.

Après être resté un moment silencieux, il répondit d'un ton brusque:

— C'est bien, Pedro, je serai chez vous samedi à six heures et demie.

— Et nous passerons, je l'espère, une bonne soirée. Je ne vous le cache pas, de Simaise, ajouta-t-il en souriant, je fais des vœux pour la réussite du complot.

Le baron lui jeta un regard en dessous et répliqua:

— Cela dépendra de l'habileté et de la force des conjurés.

— En attendant la bataille, baron, dit le jeune homme en riant, serrons-nous la main.

— Il se leva et prit son chapeau et sa canne.

— A samedi, de Simaise.

— Oui, Pedro, à samedi.

Le jeune homme se retira.

Comme on l'a vu, Pedro Castora s'était souvenu des recommandations de M. Lagarde; le faux nom du marquis de Chamarande n'avait pas été prononcé.

— Ah! ah! se disait le baron, voilà la lutte qui commence sérieusement et, jusqu'à Pedro Castora, ils sont maintenant tous contre moi. C'est bien, c'est bien; laissons-les venir, nous verrons; je serai là pour leur répondre. Qu'est-ce qu'ils veulent? Que je rende Henriette à sa mère?... Qu'ils y comptent!

Et un petit rire aigu siffla entre ses dents.

Il ne se faisait aucune illusion, le baron de Simaise, il comprenait parfaitement que les médiateurs n'étaient pas chargés de lui annoncer que la baronne acceptait ses conditions, c'est-à-dire qu'elle était prête à lui donner les deux millions qu'il demandait.

XIII

LA BOITE AUX QUATRE FLACONS

Un quart d'heure après le départ de Pedro Castora, le signor Carini entrait dans le cabinet du baron de Simaise.

Il s'avança à petits pas, courbant l'échine et saluant en même temps de la tête et des mains.

Habitué aux manières obséquieuses de Carini, le baron le laissa arriver jusqu'à lui avant de se lever pour saluer à son tour.

— Cher monsieur Carini, soyez le bienvenu, dit-il à l'Italien, en lui montrant un siège. Vous venez me dire, sans doute, que vous avez reçu des nouvelles d'Italie.

— Et selon ma promesse; oui, monsieur le baron.

— Vous n'avez pas perdu de temps.

— Pas une minute. Le temps? Je sais ce qu'il vaut.

— Eh bien, monsieur Carini, où en sommes-nous?

— J'ai trouvé l'endroit.

— Oh! je savais bien que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous.

— Monsieur le baron voudrait flatter ma petite vanité; mais je suis modeste.

— Trop modeste pour un homme de votre valeur, monsieur Carini; enfin, vous avez trouvé.

— Oui, monsieur le baron.

— C'est un couvent?

— Oui, monsieur le baron, un couvent, une de ces retraites définitives des pécheresses repentantes, refuge de miséricorde et de paix où les séductions du monde ne sont plus à craindre.

— C'est parfait, monsieur Carini.

— Cette sainte maison, dont les portes sont fermées aux hommes, même à ceux qui, ministres de Dieu, sont investis des plus hautes dignités ecclésiastiques, cette sainte maison, une de celles dont je vous parlais l'autre soir, se trouve dans les Abruzzes, au fond d'une gorge de la montagne, en un endroit à peine connu, sauvage, presque désert.

— De mieux en mieux, monsieur Carini.

— Enfin, monsieur le baron, la supérieure de cette maison du Seigneur est prête, dès maintenant, à recevoir, pour la plus grande gloire de Jésus et de Marie, la pénitente qu'on désire lui confier, afin que par ses prières, sa contrition, ses mortifications et autres saintes pratiques de dévotion, elle puisse accomplir l'œuvre de son salut.

— C'est très bien, monsieur Carini; je vois que cette maison est, comme vous le dites, un lieu de paix et de miséricorde. Mais, si vous le voulez bien, nous parlerons d'autres choses.

— Je suis aux ordres de monsieur le baron.

— La baronne de Simaise a ouvert les hostilités.

— Ah! Et comment cela, monsieur le baron?

— Avant votre visite, monsieur Carini, j'ai eu celle de Pedro Castora; il est venu m'inviter à dîner chez lui samedi prochain.

— Il tient à se réconcilier avec vous.

— Attendez donc; je dois me trouver là avec plusieurs amis de Mme de Simaise.

— Eh bien, monsieur le baron?

— Vous ne comprenez pas?

— J'attends que vous vouliez bien m'expliquer...

— La baronne et ses amis — Pedro Castora est du nombre — ont formé un complot contre moi.

— Dans quel but?

— Hé! c'est facile à deviner : ils espèrent me contraindre, je ne sais par quel moyen, à rendre Henriette à sa mère.

— Dame, monsieur le baron, ceci vous regarde.

— Oui, mais j'ai posé mes conditions; hors d'elles, la baronne n'obtiendra rien, rien, rien!

— Vous devez maintenir vos prétentions.

— Que pensez-vous de cette façon d'agir de ma femme, monsieur Carini?

— Il faut bien que Mme la baronne de Simaise réponde d'une manière ou d'une autre à la lettre que vous lui avez écrite.

— Dois-je me trouver à ce rendez-vous de bataille?

— Avez-vous accepté l'invitation de M. Pedro Castora?

— Oui.

— En ce cas, pourquoi me consulter?

— Je puis prétexter une absence forcée ou, à la dernière heure, une indisposition.

— Hum, hum! fit Carini, ce serait une faute, monsieur le baron, une faute grave, qui pourrait pousser Mme la baronne de Simaise à se servir de moyens moins pacifiques. Non, non, il faudra vous rendre à l'invitation qui vous a été faite. Vous n'avez pas peur, je pense, et vous saurez tenir tête aux champions de Mme la baronne.

En ne vous dérobant pas, vous faites comprendre que vous vous sentez fort de vos droits et que vous êtes prêt pour la lutte. Enfin, il est bon que vous connaissiez les intentions de Mme de Simaise et ce qu'elle se propose de faire, conseillée par ses amis. Sur ce point, monsieur le baron, vous saurez certainement à quoi vous en tenir samedi soir, en sortant de chez M. Pedro Castora.

Dans tous les cas, vous savez déjà que, d'ici samedi, vous n'avez aucune attaque à redouter.

On vous laisse ainsi tout le temps de prendre vos dispositions pour conduire Mlle de Simaise en Italie, si rien ne vous a fait changer de résolution.

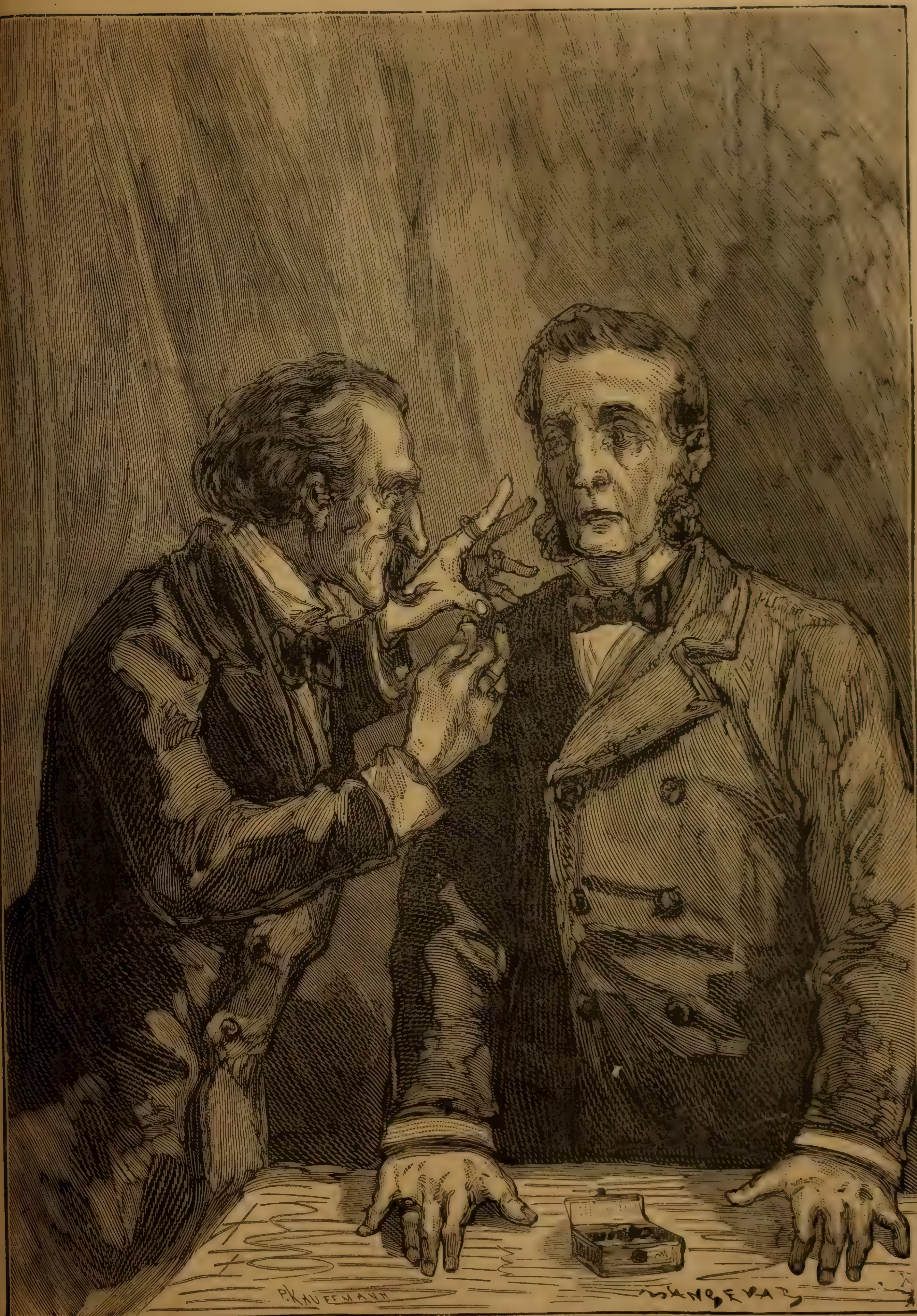
— Tout cela est fort juste, monsieur Carini. Si, samedi, la baronne m'offre le combat, je l'accepterai et, le lendemain même, je partirai pour l'Italie avec Henriette.

— C'est résolu?

— Oui.

— Vous ne sortirez pas avant minuit de chez M. Pedro Castora.

— Oui, c'est probable.



Le premier flacon, celui que je distingue des autres, contient
un poison asiatique... (page 885.)

— Avec votre permission, monsieur le baron, et si vous n'y voyez aucun inconvénient, je viendrai vous attendre ici samedi soir.

— Oui, venez.

— Comme cela, je saurai immédiatement ce qui se sera passé chez M. Castora.

— Vous m'attendrez là, dans la bibliothèque.

— C'est entendu. Comme il faut prévoir le cas de départ, je vous remettrai la lettre que j'aurai écrite pour la supérieure du couvent de Sancta-Magdalena des Abruzzes.

— Quelle somme aurai-je à payer?

— A la communauté?

— Oui.

— Il n'y a rien à payer.

— Ah!

— Cette sainte maison rend des services pour l'amour du Seigneur et sa plus grande gloire. .

Le baron pensa que ces filles de sainte Madeleine étaient bien dédaigneuses des biens de ce monde, ce qui devait être une rare exception, étant connu que les communautés religieuses de tout ordre songent beaucoup plus aux biens terrestres qu'à ceux qui leur sont promis au ciel; mais il ne voulut pas dire qu'il doutait un peu de cette haute vertu des Madeleines des Abruzzes, pour ne pas scandaliser le signor Carini.

— Ainsi, monsieur le baron, reprit l'Italien, vous partirez dans la nuit de dimanche à lundi?

— Ou le dimanche matin.

— Non, non, pas de jour, la nuit vaut mieux. Et, si vous me croyez, il ne faut pas que vos domestiques aient connaissance de votre départ.

— C'est difficile.

— Non, on s'arrange pour cela. Vous pourriez les éloigner pour une cause quelconque ou attendre qu'ils soient couchés et endormis. Une chaise de poste, attelée de deux bons chevaux, vous attendrait devant l'hôtel; vous iriez ainsi jusqu'à Fontainebleau, peut-être même jusqu'à Montereau, où vous prendriez le premier train rapide de Lyon. Comme vous avez l'habitude de vous lever tard, vous ne seriez plus guère loin de la frontière lorsque vos serviteurs constateraient votre absence, et vous auriez eu le temps de traverser l'Italie et vous seriez déjà au fond des Abruzzes à l'heure où Mme la baronne apprendrait que vous êtes parti avec votre fille pour une destination inconnue.

Alors, monsieur le baron, votre femme et ses amis pourront chercher tant qu'ils voudront, d'un bout du monde à l'autre; Mlle de Simaise sera

introuvable. Quant à vous, selon qu'il vous plaira, vous pourrez vous promener à l'étranger ou revenir à Paris afin d'y attendre tranquillement les événements.

— Je me rends à vos raisons, monsieur Carini; si je dois partir, c'est dans la nuit de dimanche que je me mettrai en route et secrètement. Pour ne pas éveiller l'attention du portier et celle des voisins, la chaise de poste attendra rue de Ponthieu, et non dans l'avenue des Champs-Élysées. Je dois vous dire que l'hôtel a une seconde sortie.

— Très bien, très bien.

— Par un escalier, dont on se sert rarement, on sort de l'hôtel et on se trouve dans une ruelle étroite et sombre qui aboutit à la rue de Ponthieu, rue à peu près déserte quand arrivent dix heures du soir.

— Tout est pour le mieux, monsieur le baron.

— Est-ce que vous ne nous accompagnerez pas jusqu'à la frontière?

— C'eût été avec le plus grand plaisir, monsieur le baron, et je serais même allé avec vous jusqu'au couvent de Sancta-Magdalena, mais une affaire importante, de la plus haute importance, me retient à Paris. Cependant, monsieur le baron, si vous pensiez avoir besoin de moi au moment de votre départ, je ne vois pas que rien puisse m'empêcher de me trouver ici.

— Vous pouvez m'être utile, peut-être même indispensable, monsieur Carini; il faudra être ici.

— J'y serai. Mais, pour que je puisse pénétrer dans l'hôtel à n'importe quelle heure de la nuit et aussi mystérieusement que possible, monsieur le baron pourrait me confier les clefs nécessaires, s'il n'y voit, toutefois, aucun inconvénient.

— Mais aucun, monsieur Carini, aucun. Tenez, voici deux clefs: celle-ci ouvre la petite porte de la cour, sur l'avenue; l'autre est la clef de l'un des escaliers de service. Cet escalier dessert les trois étages de l'hôtel; en le montant vous pouvez arriver au palier du deuxième étage, sans être ni vu ni entendu, et entrer dans la bibliothèque dont une des portes s'ouvre sur le palier. Du reste, monsieur Carini, tout à l'heure, en vous reconduisant, nous passerons par la bibliothèque et nous descendrons dans la cour par l'escalier de service. Comme cela, sans avoir été élevé dans le sérail, vous en connaîtrez les détours.

Enfin, c'est bien entendu, monsieur Carini, vous viendrez samedi soir et dimanche soir?

— Vous pouvez compter sur moi.

— Je prévois le cas où ma fille ne voudrait pas me suivre de bonne volonté.

— Ah ! vous craignez une résistance ?

— Oui, peut-être. Vous savez que, déjà, à Vaucourt, il m'a fallu employer la force. Il peut se faire que Henriette refuse absolument de m'accompagner ; si elle se défendait, criait, appelait, je me trouverais sérieusement embarrassé.

L'Italien sourit d'une façon singulière.

— Si vous craignez d'être obligé d'employer la force, répondit-il, il faudrait mettre M[lle] de Simaise dans l'impossibilité de crier, de se défendre.

— Comment ?

— En l'enlevant tout simplement pendant son sommeil.

— Elle se réveillera.

Le sourire reparut sur les lèvres de Carini.

— Cela dépend de la façon dont elle dormira, fit-il.

Et gardant sur son rictus les plis de son étrange sourire, il sortit d'une de ses poches une petite boîte d'argent de la dimension d'un porte-cigarettes. Il l'ouvrit et le baron vit ce qu'elle contenait.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

Il y avait à l'intérieur de la boîte quatre compartiments égaux où étaient enchâssés quatre minuscules flacons de cristal. Ces récipients, absolument de même forme et de même grandeur, ne portaient aucune étiquette, mais ils étaient marqués par une ligne longitudinale à peine visible, et de couleurs différentes. Chaque petit flacon était rempli d'un liquide clair et limpide comme de l'eau de roche, qui, à l'œil, paraissait être le même.

— Qu'est-ce que cela ? répondit Carini ; vous le voyez, monsieur le baron, ce sont quatre petits flacons qui contiennent chacun une composition chimique extrêmement précieuse. On dirait que le liquide est le même, n'est-ce pas ? Eh bien, non ; ces quatre compositions ne se ressemblent que par la couleur ; chacune d'elles à sa propriété particulière.

Le premier flacon, celui-ci que je distingue des autres par cette ligne violette, contient un poison asiatique tellement violent qu'il suffit d'en avaler trois ou quatre gouttes seulement pour être instantanément foudroyé.

Mon second flacon, rayé de vert, contient aussi un poison, un poison italien, peut-être celui des Borgia et des Médicis perfectionné, non moins terrible que le premier, car il tue en quelques secondes et ne laisse dans les organes aucune trace de son absorption.

— Vous êtes effrayant, monsieur Carini, dit le baron ; vous parlez de vos terribles poisons avec un calme... A regarder seulement vos fla-

cons je sens mon sang se figer dans mes veines et mes cheveux se hérisser. Pourquoi avez-vous sur vous des matières aussi dangereuses?

— Mon Dieu, monsieur le baron, il faut toujours être prêt à tout dans la vie; on ne peut prévoir, la veille, dans quelle situation on se trouvera le lendemain; aussi je ne sors jamais sans avoir ma petite boîte dans ma poche.

— Les autres flacons sont probablement aussi deux autres espèces de poisons?

— Non, monsieur le baron, l'un de ces flacons, celui qui porte une raie bleue, est tout simplement un narcotique; mais un narcotique merveilleux dont les effets varient suivant la quantité du liquide employé. Le quatrième flacon, marqué d'une ligne rose, contient une liqueur qui a la propriété de détruire les effets singuliers de mon narcotique.

Si vous faites avaler à une personne une goutte seulement du liquide contenu dans le flacon rayé de bleu, elle s'endort aussitôt d'un profond sommeil, qui peut durer vingt-quatre heures et même plus, mais qu'on peut faire cesser presque immédiatement en faisant absorber au dormeur une goutte du liquide de l'autre flacon.

Jusque-là, rien d'extraordinaire, rien de merveilleux; c'est dans l'augmentation de la dose du narcotique que ses effets étranges se produisent. Avec quatre gouttes, cinq au plus, on obtient le sommeil léthargique. Si l'on fait absorber dix gouttes, c'est-à-dire tout le contenu de ce flacon, un autre phénomène se produit: les poumons cessent de fonctionner, la respiration s'éteint, le cœur ne bat plus, le sang cesse de circuler, le corps se refroidit, devient rigide, la chair prend une teinte terreuse; c'est l'apparence de la mort; l'œil le plus exercé s'y trompe et les médecins appelés n'hésitent pas à constater le décès.

— En effet, monsieur Carini, c'est merveilleux.

— Mais c'est vraiment la mort, monsieur le baron, pour tous ceux qui ne connaissent ni le narcotique, ni l'antidote à employer pour détruire ses étonnants effets.

— Oui, oui, étonnants. Comment vous procurez-vous ces singuliers liquides, monsieur Carini?

— Ils ne s'achètent pas, monsieur le baron, parce qu'on ne les vend nulle part; je les fabrique moi-même.

— Pardon, j'ignorais que vous fussiez un savant.

— Je ne suis pas un savant, monsieur le baron, c'est un vieux prêtre de Ferrare, qui était un véritable savant, lui, qui m'a fait connaître les substances minérales et végétales qui composent les matières dont sont extraits mes liquides.

— Fort bien, monsieur Carini.

L'Italien ferma la boîte aux flacons et la remit dans sa poche.

— Conclusion, monsieur le baron, dit-il : puisque vous craignez que Mlle de Simaise refuse de vous accompagner, une heure avant le départ, nous lui verserons le sommeil dans un quart de verre d'eau ou de vin.

XIV

CE QUE VEUT CARINI

La résolution prise par de Simaise de conduire sa fille dans un couvent d'Italie servait les intérêts de Carini. Aussi encourageait-il le baron à persévérer dans son idée; disons même qu'il eût été fort contrarié de voir de Simaise renoncer à son projet pour une cause ou pour une autre.

La réclusion de la jeune fille entrait dans ses combinaisons et devenait un de ses moyens pour atteindre le but qu'il poursuivait.

Décidé à perdre le baron par ses révélations ultérieures, il songeait, en attendant, à tirer tout le parti possible de la situation.

Henriette enfermée dans un couvent lui donnait une force énorme en mettant la baronne de Simaise à sa discrétion, pour ainsi dire.

Que n'obtiendrait-il pas de la mère, en effet, lorsqu'il irait lui dire : Je peux vous faire retrouver votre fille, mais voilà mes conditions. Assurément la baronne accepterait, elle consentirait à tout pour que sa fille lui fût rendue.

Alors Carini serait le maître absolu de la destinée de Jean Loup, et celui-ci ne pourrait pas moins faire que de donner cinq ou six millions à ce bon monsieur Carini, qui l'aurait enrichi après avoir prouvé que, fils de la marquise de Chamarande, il était l'unique et légitime héritier du défunt marquis de Chamarande.

Car Carini, qui n'avait pas perdu son temps, depuis quelques jours, avait découvert bien des choses.

Il avait acquis la certitude que la baronne de Simaise était la protectrice mystérieuse de Jean Loup, et que ce monsieur Lagarde dont on lui

avait parlé à Épinal, un homme riche aussi, sans doute, couvrait de son nom la mystérieuse protection.

Pour Carini, ce que la baronne avait fait et voulait faire encore pour le sauvage était le témoignage d'une excessive reconnaissance. Cela n'avait rien de surprenant de la part d'une si grande dame, d'une si tendre mère; elle ne croyait pouvoir faire assez pour Jean Loup, le sauveur de sa fille.

Bien sûr, la baronne de Simaise ignorait qu'il y eût entre elle et son protégé un lien de parenté quelconque, car Carini était bien certain que nul autre que lui ne pouvait déchirer le voile qui enveloppait la naissance de Jean Loup, que nul autre que lui ne pouvait dire avec preuves à l'appui : l'ancien sauvage de la forêt de Mareille est le fils du marquis et de la marquise de Chamarande! Oui, lui seul, Carini, autrefois confident de Blaireau, pouvait révéler les secrets enfouis depuis si longtemps entre les murailles silencieuses et sombres du vieux manoir de Blaincourt.

Il signor Carini aurait été le digne successeur de Blaireau s'il avait eu le génie du célèbre bandit. Mais il avait, comme son maître, l'audace, la ruse, la fourberie, la soif de l'or, la sensualité, le mépris de tout ce qui est honnête, la haine du bien, l'humanité en horreur. Cela suffisait pour faire de Carini un coquin de la plus belle eau.

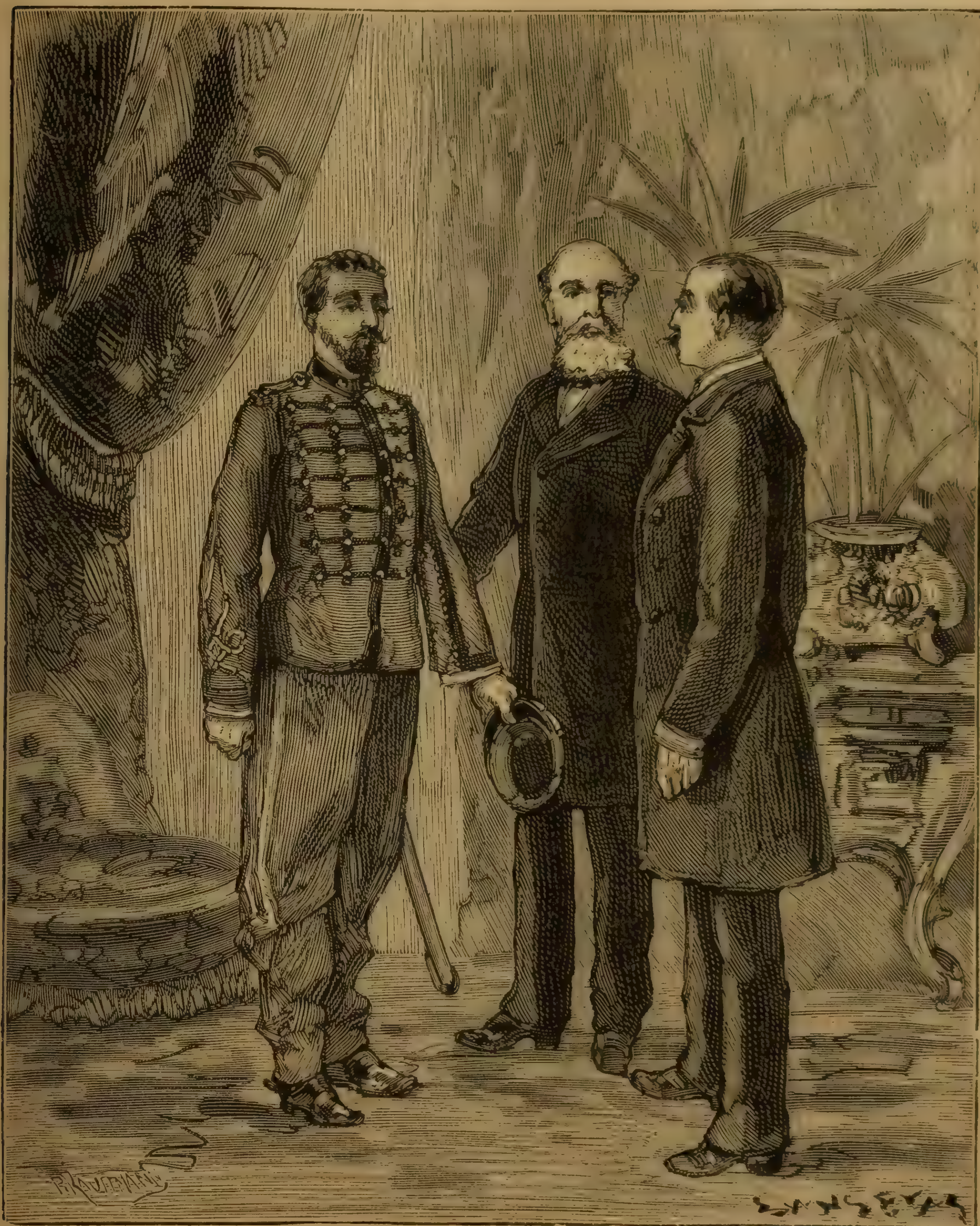
Il n'opérait pas en grand comme Blaireau — peut-être était-il moins audacieux, moins sûr de lui que son ancien patron; — il n'avait pas non plus, obéissant à ses ordres, une armée de bandits de toutes les catégories; mais il avait recueilli les tristes épaves de l'association créée et dirigée par Blaireau, c'est-à-dire deux affreux coquins échappés comme lui à la destruction de la terrible bande de malfaiteurs.

Dès que Carini eut appris par le baron de Simaise que la baronne était à Paris, chez le comte de Violaine, il fit appeler l'un des gredins dont nous venons de parler, celui en qui il avait le plus de confiance, et lui donna longuement ses instructions.

Caracole, — ainsi se nommait le personnage, un sobriquet sans doute, — parut enchanté de la faveur dont il était l'objet et promit de remplir la mission dont on le chargeait de façon à justifier pleinement la confiance de son chef.

Caracole était lancé sur la baronne de Simaise.

Le lendemain, Carini savait que Mme de Simaise était sortie vers deux heures de l'après-midi et s'était rendue dans une maison du boulevard de Strasbourg, chez un monsieur appelé Lagarde, lequel occupait, comme locataire, tout le premier étage.



Raoul, qui avait déjà la main tendue, laissa retomber son bras et devint affreusement pâle (page 895).

Carini, qui ne comptait pas sur un aussi prompt résultat, adressa de vives félicitations à son agent.

— Je tiens la piste, se disait-il.

Il était dans la jubilation.

Caracole reçut de nouvelles instructions et fit voile vers d'autres découvertes.

Bientôt Carini put croire que le démon de la chance s'était complai-

samment mis à son service. En vérité, Blaireau, dans ses plus beaux jours, n'avait pas été plus heureux que lui.

Voici les renseignements qui lui étaient fournis par Caracole.

M. Lagarde demeurait dans la maison depuis plus de trois ans. Il n'avait eu d'abord qu'une femme de ménage, car il était presque toujours absent; plus tard il avait pris une bonne à tout faire, puis un valet de chambre; enfin, dans ces derniers temps, il avait encore augmenté le nombre de ses serviteurs; ils étaient quatre, maintenant, en comptant le cocher, car M. Lagarde avait chevaux et voitures.

Toutefois, il n'avait pas un grand train de maison, car il ne recevait presque personne; il ne dépensait donc pas énormément et il était difficile d'avoir une base pour évaluer le chiffre de sa fortune.

On supposait que M. Lagarde était un négociant retiré des affaires; mais on ne savait ni d'où il était, ni comment il avait gagné sa fortune.

Comme on ne lui connaissait pas de famille, on supposait encore que c'était un vieux garçon.

C'était un homme froid, taciturne, une espèce d'original, un maniaque dont les idées ne ressemblaient pas à celles de tout le monde, mais dont on ne pouvait dire, d'ailleurs, ni bien, ni mal.

Depuis un mois M. Lagarde avait chez lui un jeune homme appelé M. Jean, — pas d'autre nom. — Ce jeune homme, disait-on, avait été envoyé à Paris, par ses parents, pour y achever son éducation et son instruction, et confié à M. Lagarde, qui le traitait avec bonté, mais était avec lui poli et froid comme avec tout le monde.

A en juger par l'argent qu'on dépensait pour lui, M. Jean appartenait sans aucun doute à une très riche famille. Sans compter son précepteur, deux professeurs du lycée Charlemagne lui donnaient des leçons; il avait en outre des maîtres de langues, de dessin, de musique.

Deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, il allait à la salle d'escrime et de tir; très élégant cavalier, presque tous les jours il montait à cheval et faisait une promenade de deux heures tantôt au bois de Boulogne, tantôt au bois de Vincennes.

Les jours où il se rendait à la salle d'escrime et de tir, son précepteur l'accompagnait; dans ses promenades à cheval, il était toujours suivi d'un domestique excellent cavalier. Il sortait seul très rarement, pour ne pas dire jamais.

M. Jean était très doux et d'une grande bienveillance pour tout le monde; il avait une autre qualité, il était charitable. Ainsi, chaque fois qu'il allait à la salle d'armes, il ne manquait jamais de mettre une pièce de un franc dans la main d'une vieille mendiante, qui sollicitait une aumône

des passants, blottie dans l'encoignure d'une des portes de l'église Sainte-Cécile.

Depuis qu'il avait fait une première fois l'aumône à la pauvresse, M. Jean passait toujours près de Sainte-Cécile, bien que ce ne fût point son chemin direct.

Caracole n'avait pu savoir que cela; pour Carini, c'était beaucoup.

Il n'y avait pas à en douter, M. Jean c'était Jean Loup. Si, depuis si peu de temps qu'il avait été pris dans la forêt de Mareille, il s'était transformé ainsi, c'est qu'il était doué d'une intelligence extraordinaire et qu'il avait profité rapidement des leçons qu'on lui avait données.

Carini eût mieux aimé, probablement, que Jean Loup fût resté tel qu'il était dans les bois de Mareille, mais il fallait le prendre comme il le trouvait.

Ce qui le consolait, c'était que, en acquérant la certitude que M. Jean était bien Jean Loup, il restait de plus en plus convaincu que la baronne de Simaise et M. Lagarde, cet original, ce toqué, ignoraient absolument ce qu'était ce sauvage d'hier dont ils étaient devenus les protecteurs.

Maintenant, il fallait agir; mais, avant tout, il était important d'être autorisé par Jean Loup, c'est-à-dire de conclure un marché avec Jean Loup.

Donnant, donnant. Vous ne savez d'où vous venez, ni qui vous êtes; je le sais, moi. Je vous rendrai un nom, un titre; un pareil service se paye. Je vous mettrai en possession d'une immense fortune, mais de cette fortune je réclame ma part.

Ainsi raisonnait le signor Carini.

Mais, pour arriver à traiter avec Jean Loup, pour être sûr de lui, pour le tenir, enfin, il fallait d'abord le voir, causer avec lui, le sonder. Cela n'était pas impossible, mais il y avait des difficultés. Ce M. Lagarde inquiétait singulièrement Carini.

Ah! s'il parvenait à arracher Jean Loup des mains de la baronne et de M. Lagarde! Mais n'était-ce pas cela qu'il fallait? Oui, il fallait à tout prix que le jeune homme se laissât diriger, conduire par lui, qu'il devînt sa chose.

Sans doute, quand le baron de Simaise lui aurait livré sa fille, quand Henriette, enfermée au couvent des Abruzzes, serait à sa merci, il aurait facilement raison de la baronne; malheureusement, elle n'était pas seule, et Carini sentait, devinait qu'il aurait dans M. Lagarde un antagoniste extrêmement redoutable.

Évidemment, il fallait s'attendre à une lutte terrible; mais, possédant

un secret dont il se croyait le seul maître, Carini se sentait fort et ne voulait pas douter de la victoire.

Décidé à agir promptement, il ne songea plus qu'à dresser ses batteries pour commencer l'attaque, laquelle consistait d'abord à entrer en relations avec Jean Loup.

Il ne fallait pas songer à aller le trouver chez son protecteur, même en profitant de l'absence du terrible M. Lagarde. L'arrêter dans la rue! Endroit mal choisi : on n'est pas à l'aise sous les regards curieux des passants ; d'ailleurs le précepteur serait là, et il était important de ne point donner l'éveil à M. Lagarde. Il y avait la salle d'armes, mais le précepteur serait là encore, sans compter beaucoup d'autres témoins. Au bois, même inconvénient : il y avait le domestique à cheval, qui suivait toujours son maître.

Mais, puisque Jean Loup était déjà sorti seul une fois ou deux, pourquoi ne sortirait-il pas une fois encore sans être accompagné?

Enfin, il fallait prendre une détermination.

Il fut décidé qu'une lettre serait écrite à M. Jean. Avec de l'adresse, on piquerait la curiosité du jeune homme et on le forcerait ainsi à venir à un rendez-vous où il trouverait Carini.

L'Italien écrivit la lettre de sa plus belle écriture et la remit à Caracole, qui promit que le lendemain, avant midi, M. Jean aurait la missive entre les mains.

Or, le rendez-vous donné au jeune homme était pour le lendemain dans l'après-midi.

XV

LES INVITÉS

Le jour du déjeuner chez le marquis de Chamarande arriva. C'était, nous le savons, un jeudi.

Le marquis, — le lecteur l'a compris, — voulait frapper le baron de Simaise d'un coup terrible ; mais avant la scène capitale, qui devait se passer deux jours après chez Pedro Castora, en présence d'un groupe

d'hommes dont il avait fait le choix, le père de Jean Loup tenait à mettre autant que possible les invités du Brésilien au courant de la situation, afin qu'ils pussent bien comprendre la scène qu'ils auraient sous les yeux dans la soirée du samedi.

Le drame conçu par le marquis, et dont il avait réglé la mise en scène avec un soin minutieux, allait donc être précédé d'un prologue ou, si on le préfère, d'un premier acte.

A huit heures et demie, le marquis était déjà habillé, prêt à recevoir ses invités. L'heure fixée pour la réunion était dix heures, mais le marquis avait recommandé à l'un de ses invités d'arriver à neuf heures, et, comme il était sûr de son exactitude, il l'attendait.

En effet, à neuf heures moins cinq minutes, la porte du salon s'ouvrit et le domestique annonça :

— Monsieur Jacques Grandin.

Le marquis s'était levé.

— Venez, mon ami, venez, dit-il en marchant vers la porte.

Le jeune lieutenant entra. Il était vêtu d'un élégant costume bourgeois : pantalon, gilet et redingote noirs, gants paille. Un doux sourire s'épanouissait sur ses lèvres ; son regard lumineux, sa figure, tout en lui respirait le bonheur.

Le marquis le reçut, comme toujours, affectueusement, les deux mains tendues.

La pendule sonna neuf heures.

— Je suis arrivé un peu avant l'heure, dit Jacques en souriant.

— Un bon moyen pour ne pas être en retard, répondit le marquis, souriant aussi ; mais vous voyez, Jacques, je vous attendais. Asseyons-nous, mon ami, et causons. Quand êtes-vous arrivé de Mareille?

— Dans la nuit.

— Où êtes-vous descendu?

— A l'hôtel du Louvre.

— Jacques, votre présence à Paris m'est nécessaire; voilà pourquoi je vous ai fait venir.

Vous savez, monsieur, que, serais-je au bout du monde, j'accourrais à votre appel.

—Oui. Mais vous avez fait plus, Jacques ; pour moi vous avez quitté votre fiancée. Comment va-t-elle?

— Très bien.

— Et le vieux capitaine?

— Bien aussi. Il porte admirablement son grand âge; sa taille s'est redressée et je dirai comme les gens de Mareille : il se rajeunit tous les

jours. Voilà ce que fait le bonheur que nous vous devons. Vous n'êtes pas oublié là-bas. Chaque fois qu'il parle de vous, le vieillard a des larmes dans les yeux. « Jacques m'a-t-il dit au moment de mon départ, dis bien à M. Lagarde que je ne veux pas mourir avant de le revoir; je ferai encore une fois le voyage de Mareille à Paris. »

— A moins, Jacques, que je ne fasse moi-même celui de Paris à Mareille.

— Oh! ce serait une joie inespérée!

— Comment inespérée! Avez-vous donc pensé, Jacques, que je n'assisterais pas à votre mariage?

Le jeune homme rougit.

— Ne pas vous adresser une invitation serait manquer à mon devoir, répondit-il, mais je n'aurais pas eu la hardiesse de compter sur votre présence.

— Jacques, je me rendrai à Mareille ce jour-là, et je serai l'un des témoins de Jeanne.

— Oh! monsieur! fit le jeune homme très ému.

— C'est dit. Quand aura lieu le mariage?

Le jour n'est pas encore fixé; mais j'espère que dans un mois Jeanne et moi nous serons unis.

— Vous me préviendrez un peu à l'avance.

— Aussitôt que le capitaine Vaillant aura fixé le jour.

— Ferez-vous un contrat de mariage?

— Non, monsieur. Comme tout le monde, à Mareille, nous nous marierons sous le régime de la communauté.

Le marquis resta un instant silencieux, réfléchissant.

— Bien, fit-il, c'est bien! Ainsi la santé de Jeanne ne vous inspire plus aucune inquiétude?

— Plus aucune, monsieur.

— Jacques Vaillant s'est-il décidé à lui apprendre ce qu'il sait concernant son père et sa mère?

— Pas encore.

— Eh bien, oui, qu'il attende... Plus tard, plus tard! Jeanne a le temps de savoir cela. Jacques, je me suis emparé de vous pour trois jours. Dimanche matin vous serez libre et vous pourrez retourner près de votre fiancée qui, j'en suis sûr, compte dès maintenant les heures de votre absence. Qu'a-t-elle dit en vous voyant partir?

— De revenir aussitôt que vous n'aurez plus besoin de moi.

— Elle n'a pas trouvé mal que je disposasse ainsi de vous?

— Au contraire, monsieur; c'est elle-même qui a préparé ma valise.

Le marquis eut son doux sourire.

— Jeanne entre dans son rôle de bonne ménagère, dit-il.

Après un court silence, il reprit :

— Jacques, je vous ai fait venir à Paris en votre qualité d'ami de Jean Loup ; il est encore enveloppé dans l'ombre du mystère ; mais le moment est venu de déchirer le voile. Maintenant qu'il est digne de le porter, je vais lui rendre son nom ; et, quand je le lui aurai rendu, les plus fiers et les plus nobles ne dédaigneront pas de lui tendre la main. Vous êtes son ami, Jacques, et j'ai pensé que vous, qui l'avez connu quand il vivait misérable, à l'état sauvage dans la forêt de Mareille, vous deviez être près de lui à sa première entrée dans le monde.

— Je comprends, monsieur, c'est une satisfaction, une joie encore que vous voulez me donner.

— Eh bien, oui, mon ami, c'est une satisfaction que je vous donne.

— Votre protégé est sans doute ici, monsieur ; ne vais-je pas avoir le plaisir de lui serrer la main ?

— Jean Loup est absent en ce moment ; il est allé au tir, accompagné de son précepteur. Comme vous, Jacques, il est l'exactitude même ; il sera ici dix minutes avant qu'on se mette à table. Je dois vous prévenir que j'attends quelques invités, lesquels seront, ainsi que vous, je l'espère, des amis de mon protégé.

Le marquis achevait de parler lorsque le domestique annonça :

— Monsieur Raoul de Simaise.

Le jeune homme entra, portant son uniforme d'officier de spahis. Le marquis lui serra la main ; puis, se tournant vers Jacques :

— Vous devez connaître M. Raoul de Simaise ? lui dit-il.

— Je crois avoir vu une fois ou deux M. Raoul de Simaise à Vaucourt, répondit froidement le lieutenant de hussards.

— Messieurs, reprit le marquis, vous êtes deux officiers de l'armée française ; monsieur de Simaise, je vous présente M. Jacques Grandin, lieutenant de hussards.

Raoul, qui avait déjà la main tendue, laissa retomber son bras et devint affreusement pâle.

Jacques tressaillit.

— Ah ! maintenant, pensa-t-il, je ne doute plus, c'est lui !

— Eh bien, messieurs, dit le marquis, qu'avez-vous donc ?

Allons, faites connaissance, serrez-vous la main.

Jacques comprit, à l'accent de celui à qui il ne pouvait rien refuser, qu'il devait obéir malgré sa répugnance. Il tendit sa main dans laquelle le spahis, fort troublé, mit la sienne.

— A la bonne heure! fit le marquis, pendant que son regard remerciait Jacques.

Il ajouta :

— Je ne reçois chez moi que des amis ; deux hommes peuvent entrer ici sans se connaître; mais, quand ils en sortent, ils sont amis.

Il prit le bras de Raoul et l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre.

Il lui dit à voix basse :

— Quand j'ai prononcé le nom de Jacques Grandin, vous avez pâli et perdu contenance; vous vous êtes trahi. Jacques n'avait qu'un doute, votre trouble trop visible lui a tout dit. Mais, rassurez-vous, le lieutenant Grandin est trop heureux aujourd'hui pour songer à demander compte de sa conduite à un coupable qui s'est repenti. Vous rachetez votre passé, ainsi que vous le deviez; la mauvaise action que vous avez commise, — je ne veux pas dire le crime, — sera oubliée et pardonnée... Vous êtes maintenant sur la bonne voie, Raoul, continuez à marcher ainsi et rendez-vous tout à fait digne de votre noble mère. Rassurez-vous doublement : Jeanne Vaillant n'est pas morte.

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

— Que dites-vous, monsieur? balbutia-t-il; est-ce possible?

— Oui, Jean Loup veillait sur elle; il s'est jeté dans le Frou au moment où elle allait à jamais disparaître, emportée par le courant rapide; il l'a saisie sous l'eau et a eu le bonheur de la sauver.

Raoul laissa échapper un long soupir de soulagement.

— Ah! dit-il, cette mort, que je me reprochais sans cesse, était le tourment de mon existence, était comme les boulets du forçat attachés à mes pieds... C'était mon châtiment!... Ah! monsieur, monsieur, après vous, Jean Loup et ma sœur, Dieu m'a donc aussi pardonné, puisque je suis délivré de cette pensée horrible qui me rongeait intérieurement, sans cesse, jusqu'au cœur?

— Oui, répondit le marquis, et vous aurez le pardon de tous; celui de Jeanne et celui de Jacques Grandin. Prochainement, le lieutenant Grandin et Jeanne seront mariés.

Raoul s'éloigna du marquis et, allant à Jacques :

— Mon lieutenant, dit-il d'une voix émue, voulez-vous me tendre une seconde fois votre main?

— Certainement.

Les deux mains s'unirent.

Les larmes vinrent aux yeux de Raoul.

— Monsieur Jacques Grandin, dit-il d'une voix oppressée, pardonnez-moi!



En ce moment il s'exerce au tir au pistolet et à la carabine (page 899).

— Je vous pardonne, monsieur de Simaise, répondit Jacques; le passé est oublié!

— Bien, Raoul! Bien, Jacques! Mes amis, je suis content de vous. Mais revenez, je vous prie, monsieur de Simaise; nous avons à causer un instant encore.

Le jeune homme se rapprocha du marquis.

— C'est ce matin que vous êtes arrivé à Paris? demanda ce dernier.

— Oui, monsieur.

— Tout en arrivant, vous vous êtes rendu chez M. de Violaine pour voir et embrasser votre mère?

— Oui, monsieur, ainsi que votre lettre me l'ordonnait.

— Mme la baronne vous a appris dans quelle situation elle se trouvait en ce moment vis-à-vis de votre père?

— Ma mère ne m'a rien caché de ce qui s'est passé à Vaucourt.

— Elle vous a dit aussi, sans doute, comment votre sœur est traitée?

— Oui, monsieur.

— Que pensez-vous de la conduite de votre père?

— Je la trouve odieuse.

— Êtes-vous allé voir M. le baron?

— Mon père ignore encore que je suis à Paris; obéissant à ma mère, je n'irai le voir que si vous m'y autorisez.

— Tantôt, quand vous me quitterez, après le déjeuner, vous irez chez M. le baron. C'est chez votre père, Raoul, que vous devez passer vos quelques jours de congé, à moins qu'il ne vous refuse l'hospitalité, ce qui est inadmissible. Vous ne lui parlerez point de M. Lagarde; vous garderez également le silence sur ce que vous aurez entendu ici.

Si M. le baron s'étonne de vous voir à Paris, vous lui répondrez simplement que vous avez demandé cinq ou six jours de congé pour le venir voir. S'il vous parle de votre mère, vous aurez l'air de ne rien savoir. Pour vous, Algérien, Mme de Simaise et sa fille sont toujours à Vaucourt. Il est probable qu'il ne vous parlera de rien. Cependant, s'il vous dit que votre sœur est près de lui et s'il ne vous conduit point près d'elle, vous ne demanderez pas à la voir.

Voilà les quelques recommandations que j'avais à vous faire. Avez-vous bien compris?

— Oui, monsieur, et je me conformerai à vos instructions.

— C'est bien.

Dix heures sonnèrent.

Presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit toute grande et le domestique annonça:

— M. le comte de Maurienne, M. le comte de Violaine, M. Pedro Castora.

— Messieurs, dit le marquis, tendant sa main aux nouveaux venus, on ne saurait être plus exact; je vous remercie.

Il ajouta :

— A vous, monsieur le comte de Maurienne, et à vous, monsieur Pedro Castora, qui ne les connaissez pas encore, j'ai l'honneur de

vous présenter M. Jacques Grandin, lieutenant de hussards, et M. Raoul de Simaise, sous-lieutenant de spahis.

— L'armée de France et l'armée d'Afrique représentées ici, dit le comte de Maurienne.

On se salua, on se serra la main.

Puis, pendant que M. de Violaine adressait quelques paroles amicales à Raoul, M. de Maurienne et Pedro complimentaient Jacques Grandin dont ils connaissaient la belle conduite pendant la guerre.

— Je suis charmé de vous voir, monsieur Grandin, dit M. de Maurienne.

— Et moi, monsieur le comte, je suis très honoré de faire votre connaissance, répondit le jeune homme.

Quand vous pourrez disposer d'une heure, veuillez vous rappeler que je serai heureux de vous recevoir chez moi; Mme de Maurienne, qui a beaucoup entendu parler de vous à Vaucourt, sera ravie de vous voir.

— Je n'oublierai pas votre gracieuse invitation, monsieur le comte, et, aussitôt que je le pourrai, j'aurai l'honneur de vous faire une visite et de présenter en même temps mes respectueux hommages à Mme la comtesse de Maurienne.

Le comte se tourna vers le marquis.

— Mais nous ne voyons pas votre protégé, monsieur, dit-il, ce héros dont ma femme est enthousiaste; je ne vous le cache point, monsieur Lagarde, on a su si bien exciter ma curiosité que j'ai hâte de connaître cet ex-sauvage devenu aujourd'hui, grâce à vous, un homme du monde.

— Monsieur le comte, je disais précisément à M. le comte de Violaine et à M. de Simaise pourquoi Jean Loup n'est pas ici. Pour qu'il devienne véritablement un homme du monde, il faut qu'il sache un peu tout faire. Ainsi, en dehors des leçons que des professeurs viennent lui donner ici, deux ou trois heures chaque jour sont consacrées à des exercices physiques : un jour, c'est l'équitation, le lendemain, l'escrime; en ce moment il s'exerce au tir au pistolet et à la carabine; mais il n'oubliera pas l'heure, avant midi vous le verrez arriver.

Messieurs, continua le marquis, en vous faisant mon invitation, je vous ai promis un récit; je vais vous le faire, en tâchant de le rendre aussi intéressant que possible. M. de Violaine a eu deux ou trois fois l'occasion de voir Jean Loup lorsqu'il était le sauvage de la forêt de Mareille, mais il ne le connaît pas autrement. M. Jacques Grandin a été pour le malheureux sauvage un ami, mais il ne le connaît pas mieux que M. de Violaine. Autour de Jean Loup tout est mystère. Moi seul, messieurs, jusqu'à ce

jour, grâce à de patientes et actives recherches, j'ai pu dissiper les ténèbres et pénétrer le mystère.

C'est l'histoire de Jean Loup, une histoire dramatique et sombre que je vais vous raconter.

Seulement, et pour certaines raisons dont vous apprécierez l'importance, je ne nommerai point les personnages du drame ; à part cela, vous aurez connaissance de tous les faits, car je n'en veux retrancher aucun.

Mon récit devant être long, et voulant le terminer avant que nous nous mettions à table, je vous demande la permission de commencer immédiatement.

— Oui, oui, oui.

Tous s'assirent, à l'exception du conteur, qui resta debout, le dos appuyé au marbre de la cheminée.

XVI

LE DÉJEUNER

Voyant que ses auditeurs, les yeux fixés sur lui, étaient prêts à l'écouter, le marquis prit la parole.

Changeant le lieu de la scène et la transportant en Amérique, il raconta le mariage de M. X... avec M[lle] X..., jeune Américaine d'origine anglaise : puis le retour en France, où M. X..., plusieurs fois millionnaire, revenait près d'un frère qu'il chérissait.

Rapidement, d'une voix souvent très émue, vibrante, il rapporta dans leur ordre tous les faits.

Il traça le tableau du naufrage. Sans nommer le *Téméraire*, il raconta la perte du navire et de ceux qu'il portait, au nombre desquels se trouvait M. X...

Revenant en France, il montra le frère voulant s'emparer, n'importe par quels moyens, de la fortune de sa belle-sœur, puis raconta comment celle-ci, ayant perdu la raison, avait été enfermée, séquestrée dans un vieux château en ruine où elle avait donné le jour à un fils.

Ses auditeurs l'écoutaient avec la plus grande attention, frémissant, la poitrine haletante.

— C'est épouvantable, c'est monstrueux ! exclama le comte de Maurienne, ne pouvant plus contenir son indignation.

— C'est le comble de l'horrible! ajouta le comte de Violaine.

— Que pensez-vous, messieurs, d'un pareil misérable? demanda le comte de Maurienne.

— Je ne vois aucun châtiment assez grand à lui infliger, répondit Pedro Castora.

— Écoutez jusqu'au bout, messieurs, écoutez, reprit le marquis.

Et, au milieu d'interruptions de plus en plus fréquentes, il continua et acheva son récit. Il avait omis seulement, et cela avec intention, de parler de Charles Chevry et de Zélima.

A ses dernières paroles, un silence lugubre succéda. Le comte de Maurienne le rompit.

— Monsieur Lagarde, dit-il, vous nous avez demandé notre amitié pour votre protégé; après ce que nous venons d'apprendre, elle lui est acquise à jamais. Certes, nous comprenons que vous vous soyez intéressé à cette malheureuse victime d'un misérable pour lequel, comme disait tout à l'heure M. Pedro Castora, il n'existe aucun châtiment assez terrible. Me permettez-vous, monsieur, de vous adresser quelques questions?

Certainement, monsieur le comte.

— Le monstre qui a commis ces crimes sans nom est-il encore vivant ?

— Oui, monsieur le comte.

— Le protecteur de Jean Loup sera-t-il aussi son vengeur?

— Peut-être.

— La fortune de son père lui sera-t-elle rendue?

— Je l'espère, monsieur le comte.

— Vous connaissez son nom; pourquoi ne le porte-t-il pas déjà?

— Parce que j'ai cru devoir attendre. Mais, après-demain soir, monsieur le comte, le nom de mon protégé retentira dans le salon de M. Pedro Castora.

—Messieurs, dit le Brésilien, permettez-moi de saisir ce moment, après les paroles de M. Lagarde, pour vous prier de vouloir bien accepter l'invitation que j'ai l'honneur de vous faire à tous de venir dîner chez moi, samedi, à sept heures.

L'invitation fut unanimement acceptée.

— Monsieur Lagarde, reprit le comte de Maurienne, une question encore, si vous ne me trouvez pas trop indiscret.

— Dites, monsieur le comte.

— Vous avez fait déjà beaucoup pour Jean Loup ; mais si vous pouviez lui rendre sa mère...

— Je la lui rendrai, monsieur le comte.

— Vous savez ce qu'elle est devenue ?

— Oui, monsieur le comte.

— Malheureusement...

— Eh bien, monsieur le comte ?

— C'est une pauvre folle !

— Non, monsieur le comte, non ! Par un de ses miracles, Dieu a rendu la raison à la mère de Jean Loup !

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit. Un domestique entra, s'approcha du marquis et lui parla à voix basse.

— Messieurs, dit le marquis, on m'annonce que mon protégé vient de rentrer.

Puis, s'adressant au domestique :

— Veuillez dire à M. Jean que nous l'attendons.

Un instant après, Jean Loup parut tenant son chapeau à la main. Il était vêtu à la dernière mode, chaussé de fines bottines et avait les mains gantées.

Certes, s'ils n'avaient été prévenus, ceux des invités du marquis, qui n'avaient jamais vu Jean Loup, n'auraient pu croire que cet élégant jeune homme, distingué dans toute sa personne, dont la physionomie ouverte, le sourire gracieux, les yeux pleins de douceur et de bonté attiraient tout de suite la sympathie, était ce sauvage dont on venait de leur apprendre la douloureuse et touchante histoire.

Il fallait que Jean Loup fût, en effet, bien changé, car Raoul ne le reconnut point, et Jacques Grandin lui-même ne retrouva pas, immédiatement, ses traits dans sa mémoire.

Tous s'étaient levés et se tenaient au milieu du salon.

Jean Loup s'avança rougissant, un peu timide, mais avec aisance.

— Jean, dit le marquis, ces messieurs sont tous vos amis. Voici M. le comte de Violaine.

— Je reconnais monsieur le comte, dit Jean Loup, prenant la main que M. de Violaine lui tendait. Ce n'est pas la première fois, monsieur le comte, continua-t-il, que j'ai l'honneur de toucher votre main : je sais que vous vous êtes intéressé à moi, monsieur le comte, alors que je ne pouvais inspirer que de la pitié.

— M. le comte de Maurienne, reprit le marquis, continuant les présentations.

— J'ai eu l'honneur de voir déjà Mme la contesse de Maurienne,

M. votre fils et M[lles] Emma et Blanche de Maurienne, dit Jean Loup ; c'est un grand honneur et un grand bonheur pour moi de compter au nombre de vos amis.

— M. Pedro Castora, dit le marquis.

— M. Castora, votre amitié me sera précieuse.

— M. Raoul de Simaise, Jean.

— Je suis heureux de serrer votre main, monsieur de Simaise.

Il ne restait plus que le lieutenant à présenter. Mais Jean Loup n'attendit pas.

— Ah ! Jacques, Jacques ! s'écria-t-il avec une émotion mal contenue.

— Jean, mon cher Jean ! répondit Jacques.

Et les deux amis d'autrefois se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

Un domestique se montra sur le seuil de la porte et dit :

— Messieurs, le déjeuner est servi.

— Eh bien, messieurs, mettons-nous à table, fit gaiement le marquis.

Aussitôt, la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants.

On passa dans la salle et chacun se plaça à table à sa convenance.

Le repas fut d'abord silencieux ; on échangeait à peine quelques paroles. Il y avait de la contrainte, le marquis sentait que ses convives restaient sous l'impression de son récit ; mais, peu à peu, lui-même excitant les autres, donnant le signal de la gaieté, la glace se fondit ; les visages sombres s'épanouirent, les poitrines se dilatèrent. L'animation devint générale et la gaieté prit le dessus.

Le service était fait par deux domestiques en habit noir et en cravate blanche.

Les mets furent trouvés délicieux et les vins exquis, de vieux vins, des meilleurs crus de France et d'Espagne.

On attaquait le dessert lorsque, tout à coup, un bruit de voix se fit entendre dans l'antichambre. Cela ressemblait à une dispute.

Le silence se fit aussitôt dans la salle à manger.

Déjà Jean Loup s'était levé.

— Restez à votre place, mon ami, lui dit le marquis.

Puis, s'adressant à un domestique :

— Voyez ce qui se passe, je vous prie.

Le valet sortit et revint au bout d'un instant.

— Eh bien ? interrogea le marquis.

— C'est un homme, un vieillard, qui veut vous voir à toute force, monsieur. On a beau lui dire que vous êtes occupé, que vous déjeunez avec des amis, il ne comprend pas qu'on veuille le faire attendre ; et il

s'emporte, et il crie : Si M. Lagarde savait que c'est moi qui viens le voir, il me recevrait tout de suite.

— Est-ce que cet homme a dit son nom?

— Oui, monsieur, répondit le domestique, prêt à éclater de rire; il a dit qu'il se nommait La Bique.

— La Bique! exclama le marquis. Messieurs, continua-t-il, cet homme, ce vieillard de quatre-vingts ans, vient de loin, de très loin pour me voir. Je dois beaucoup à cet homme, car c'est lui qui m'a appris une partie de ce que je vous ai raconté tout à l'heure. Monsieur le comte de Violaine doit connaître le père La Bique?

— Depuis longtemps, monsieur Lagarde. Tout le monde connaît le vieux mendiant de Blaincourt dans les arrondissements d'Épinal et de Remiremont.

— Me permettez-vous, messieurs, de ne pas le faire attendre?

— Oui, oui, faites-le venir, dirent en même temps MM. de Violaine et de Maurienne.

— Faites entrer M. Louis Monot, surnommé le père La Bique, ordonna le marquis.

La porte de la salle à manger fut ouverte et le vieillard fit son entrée, tenant son chapeau de feutre d'une main, s'appuyant de l'autre sur un solide bâton de cornouiller, et saluant à chaque pas à droite et à gauche.

Son costume, tout flambant neuf, était celui du paysan des Vosges endimanché : pantalon de droguet, gilet à raies rouges, chemise de toile écrue, cravate noire enroulée autour du col de la chemise, veste ronde de gros drap marron; enfin, de lourds brodequins ferrés chaussaient ses pieds.

Arrivé près de la table, il se redressa. Par suite, sans doute, de la lutte qu'il venait de soutenir, il avait l'œil brillant, la figure empourprée, les traits animés.

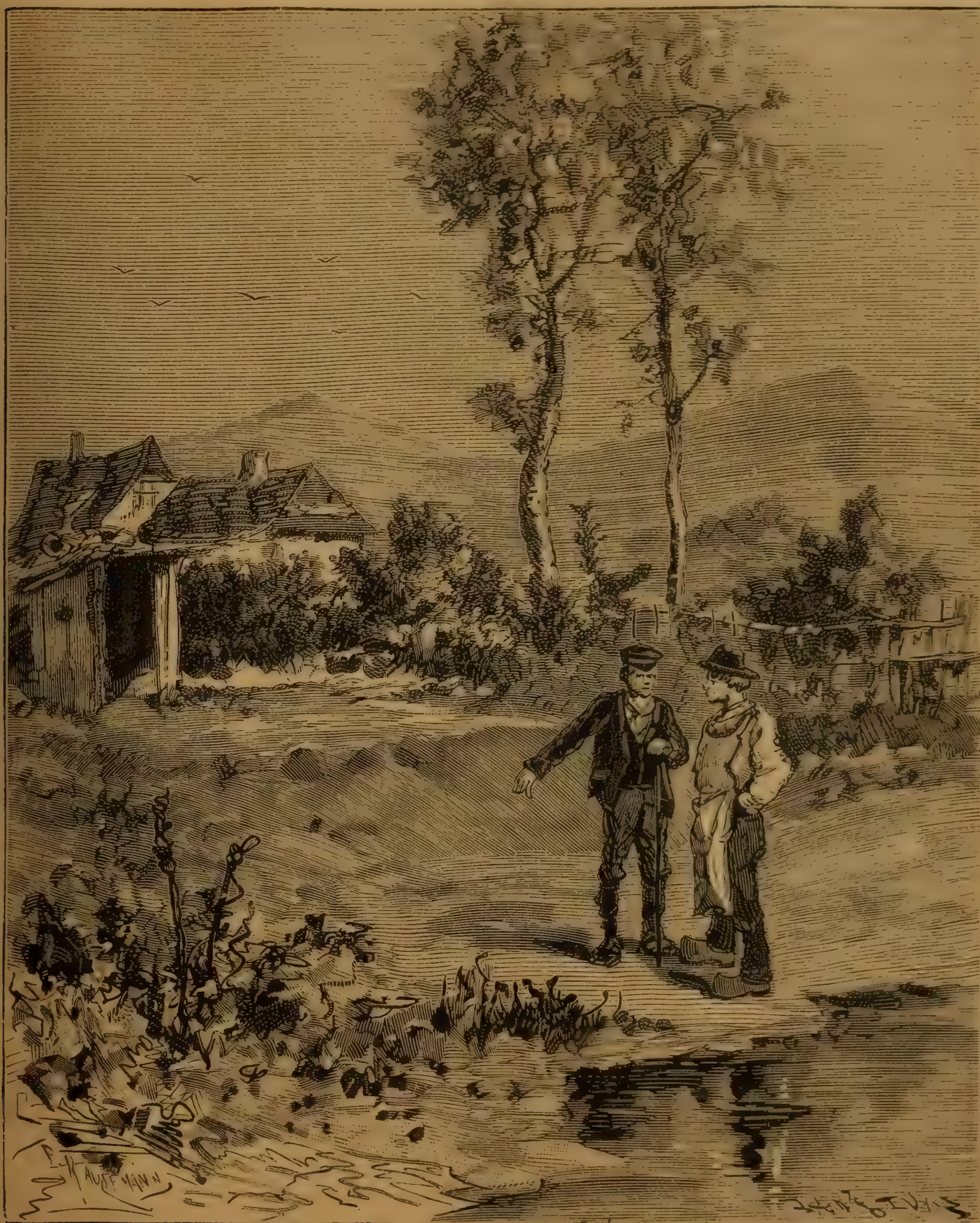
— Bonjour, messieurs, la compagnie, dit-il, cherchant à reconnaître les visages; je crois tout de même que j'ai fait un peu de bruit là, à côté; je ne savais pas... Pardon, excuse, messieurs, la compagnie... Ah! Jacques Grandin, de Mareille... salut, mon lieutenant; enchanté de vous voir en si bonne société. Ah! mais c'est monsieur le comte de Violaine! Bonjour, monsieur le comte.

— Bonjour, père Monot.

— Et la bonne Mlle Suzanne, comment va-t-elle, monsieur le comte?...

— Bien, père Monot, très bien!

— Ce n'est pas pour vous importuner, monsieur le comte, mais, au



Puis, je m'entendis avec le maître maçon de Blaincourt (page 908).

temps où j'étais mendiant, c'est toujours au château d'Haréville et au château de Vaucourt que j'étais le mieux reçu. Mlle Suzanne et Mlle Henriette, ah! les deux bons petits cœurs de jeunes filles!

— Est-ce que vous ne mendiez plus, père Monot?

— Plus, monsieur le comte.

— Ah! vraiment?

— Je suis devenu riche, grâce à... à M. Lagarde, que je reconnais, enfin.

— A moi, père Monot? Vous vous trompez, répliqua le marquis.

— Du tout, du tout, monsieur. Je possède aujourd'hui une fortune et c'est vous qui me l'avez donnée. La preuve, c'est que je ne suis pas venu à Paris pour admirer les belles maisons de la capitale, mais uniquement pour vous voir et pour vous remercier. Vous avez le droit de faire du bien aux malheureux, monsieur Lagarde; mais ils ont aussi, eux, le droit de vous en témoigner leur reconnaissance.

— Mais, je vous assure, père Monot...

— Allons, pourquoi nier? Pourquoi cherchez-vous à cacher vos bienfaits? Tenez, je vais demander à ces messieurs d'être juges de la chose.

— Oh! père Monot!

— Dame, si vous me défendez de parler, je me tairai.

— Mais non, dit vivement M. de Maurienne, M. Lagarde ne vous défend pas de parler, et nous sommes tous prêts à vous écouter avec intérêt.

— Eh bien! donc, voici la chose.

— D'abord, asseyez-vous, dit M. de Violaine.

Un des domestiques avança un siège.

— Oui, tout de même, fit le vieillard. Avec votre permission, messieurs, la compagnie.

Et il s'assit.

— Avez-vous faim? lui demanda le marquis.

— Non, monsieur Lagarde; j'avais des provisions dans mon panier et je n'ai pas fait moins de trois bons repas en chemin de fer.

— Vous boirez bien tout de même un verre de vin?

— Oui, tout de même, monsieur Lagarde; un verre de vin, c'est pas de refus.

Le domestique apporta un verre sur un petit plateau d'argent.

— Hum! fit le vieillard, comme on me traite! Dirait-on pas que je suis un prince!

Le sourire était sur toutes les lèvres.

Le marquis remplit le verre pendant que M. de Violaine offrait des gâteaux.

— Pour vous être agréable, monsieur le comte, dit le vieillard.

Il prit un gâteau de sa main gauche et le verre de son autre main.

— A votre bonne santé, messieurs, la compagnie.

Il porta le verre à ses lèvres, but une gorgée et fit claquer sa langue contre le palais.

— Oh! oh! fit-il, crâne vin; la vigne qui le donne ne pousse pas dans les montagnes des Vosges.

Et il vida son verre avec une satisfaction visible.

— Maintenant, monsieur Monot, dit le comte de Maurienne, nous vous écoutons.

— Messieurs, la compagnie, voici la chose :

Un jour, l'an passé. M. le maire de Blaincourt me fit appeler chez lui. Ça m'étonna un peu ; mais, comme on doit obéir à la municipalité, je me rendis à l'ordre aussitôt. M. le maire était en compagnie d'un homme grave, qui avait l'air d'un juge d'instruction ; mais non, c'était un notaire.

« — Monsieur Monot, me dit le maire, monsieur est un notaire de Paris qui vient à Blaincourt exprès pour vous voir. »

Tiens, tiens, que je me dis, il ne m'appelle plus père La Bique, comme toujours ; pourquoi donc ça ?

Alors, le notaire de Paris prit la parole. Il me dit :

« — Monsieur Monot, je suis le représentant et le mandataire d'une personne qui s'intéresse à vous, mais que je ne dois pas vous nommer. »

Il ouvrit un grand portefeuille, qui était devant lui, sur la table, et en tira un papier plié en quatre.

« — Je suis chargé par la personne en question, reprit le notaire, de vous remettre ceci : c'est un titre nominatif de douze cents francs de rente. »

J'ouvris de grands yeux ; j'étais tout ahuri.

Mais ce n'était pas tout.

« — Je dois encore vous remettre ceci, » dit le notaire, sortant d'autres papiers de son portefeuille, qu'il me mit également dans la main.

C'étaient des billets de banque. Dix mille francs en billets de banque, une montagne de billets de banque.

Pour le coup, je crus bien que j'allais devenir fou ; je tremblais comme en plein hiver ; j'avais des clochettes dans les oreilles. C'est à peine si j'entendais le maire qui me disait :

« — Vous voilà riche aujourd'hui, monsieur Monot, le plus riche de la commune. »

Sans trop savoir ce que je disais, je remerciai bien ou mal le bon notaire et je m'en allai avec ma fortune.

Voyons, me suis-je dit, quand la raison me fut revenue, pourquoi mon bienfaiteur m'a-t-il donné, avec le titre de rente, dix mille francs ?

Je me frappai le front en m'écriant : J'y suis. Il sait comment je suis logé et il veut que je puisse m'acheter ou me faire bâtir une maison.

Tous les yeux se tournèrent vers le marquis.

Il souriait.

Un grand terrain, qui m'avait appartenu autrefois, était juste-

ment à vendre, continua le vieillard; je l'achetai; puis je m'entendis avec le maître maçon de Blaincourt pour la construction de la maison. Elle a été bâtie en quatre mois. C'est presque un château. Je l'habite depuis l'année dernière. Cependant, toutes mes dépenses faites, il me restait quatre mille francs sur dix mille.

Quoi faire de cette somme? ma rente étant plus que suffisante pour me faire vivre comme un gros bourgeois.

Parbleu, pensai-je, mon généreux bienfaiteur a voulu que je puisse, à mon tour, faire du bien aux autres.

Vite, je m'en fus trouver le maire et je lui remis les quatre mille francs pour les placer et constituer une rente de deux cents francs à donner chaque année à un vieillard pauvre ou à une famille nécessiteuse de la commune.

Ah! c'est alors qu'on m'en donna du monsieur Monot par-ci, du monsieur Monot par-là; mais ça m'est bien égal, à moi, qu'on m'appelle monsieur Monot ou le père La Bique. En passant devant moi, les gamins ôtent leur calotte comme devant M. le maire et M. le curé.

Que vous dirai-je encore, messieurs, la compagnie? Autrefois, je mendiais à la porte des gens charitables; maintenant, à ma porte, je fais l'aumône.

C'est drôle tout de même!

Un murmure flatteur s'éleva.

— Très bien, père Monot, très bien, dit M. de Violaine.

Le vieux, tout confus, baissa la tête.

Après un moment de silence, il reprit :

— Le bon notaire de Paris ne m'avait rien dit qui pût me faire reconnaître mon bienfaiteur; mais j'eus bien vite deviné à qui je devais ma fortune. Pour cela, je n'eus qu'à me rappeler la visite que m'avait faite, un certain jour, un généreux monsieur habillé en paysan, lequel, après m'avoir mis trente pièces d'or dans la main, m'avait dit en me quittant :

« — Je me souviendrai de vous. »

Comme vous voyez, messieurs, la compagnie, il ne m'a pas oublié.

Tout en faisant faire ma bâtisse, je me disais :

Si je savais où le trouver, le généreux monsieur, je me mettrais en route pour aller le remercier.

Mais voilà, je ne savais pas.

Je me rappelais son nom, il me l'avait dit; mais où chercher M. Lagarde? Je pensais bien qu'il demeurait à Paris; seulement, Paris est si grand!

Heureusement, M. Lagarde m'avait dit aussi qu'il était l'ami du lieutenant Jacques Grandin, de Mareille.

Donc, avant-hier, je louai une carriole et me fis conduire à Mareille où je comptais vous trouver, mon lieutenant. Point. On me dit que vous veniez de partir pour Épinal. Je commençais à croire à ma mauvaise chance. Pourtant, je m'enhardis et j'allai chez le capitaine Vaillant. Il était à la mairie. Je fus reçu par Mlle Jeanne. Je lui dis pourquoi j'étais venu à Mareille. Elle hésita un instant, la chère mignonne, puis enfin elle consentit à me donner l'adresse de mon bienfaiteur. Je ne songeai pas à retourner à Blaincourt; je continuai au contraire ma route vers Paris.

Et me voilà, monsieur Lagarde, bien heureux de vous remercier et de vous revoir.

— Moi aussi, père Monot, j'ai du plaisir à vous revoir; mais laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas raisonnable.

— Pourquoi?

— Avoir entrepris ce long voyage, à votre âge!

— Il est vrai que je ne suis plus jeune, monsieur Lagarde; mais, allez, le vieux coffre est encore bon! Depuis que je suis rentier et bourgeois, j'ai repris de la vigueur et mes jambes sont redevenues solides. D'ailleurs, à la manière dont on voyage aujourd'hui, sur ces diables de chemins de fer, où l'on va comme le vent, on ne se brise pas les jambes et l'on n'attrape pas des ampoules aux pieds.

J'ai quatre-vingts ans bien sonnés, monsieur Lagarde, continua-t-il en se dressant debout et se tenant droit comme un I, et vive saint Louis, mon patron, qui fut en son temps roi de France, maintenant que je ne suis plus un inutile sur la terre, puisque je peux rendre un peu du bien qu'on m'a fait, je veux vivre jusqu'à cent ans afin de pouvoir jouir de vos bienfaits.

Le vieillard s'était animé et avait prononcé ces paroles avec une sorte d'exaltation. La tête haute, les yeux étincelants, il était superbe.

On cria : Bravo!

Sans se faire beaucoup prier, le père La Bique prit la place qu'on lui fit à table, entre le marquis et le comte de Violaine, et le repas interrompu s'acheva sur la note gaie apportée par le nouveau bourgeois de Blaincourt.

Le vieillard vida gaillardement sa coupe de champagne, en croquant un gâteau et, gravement, prit son café et goûta aux liqueurs comme les autres convives.

— Tout de même, disait-il, je crois que je m'habituerais à ce régime.

Crâne vin aussi, monsieur Lagarde, ce vin couleur de paille, qui mousse et qui pétille, et qu'on appelle du champagne. J'ai souvent entendu parler de ce vin-là, comme de celui de la fameuse comète; mais je n'ai jamais bu de celui-ci, et je viens de boire du champagne pour la première fois. C'est comme ces excellentes liqueurs; on les trouve sans doute au château d'Haréville, chez M. le comte de Violaine, mais on ne voit pas de ça sur la table des paysans des Vosges.

Vers trois heures, les invités du marquis se retirèrent après avoir tous promis de nouveau à Pedro Castora qu'ils seraient chez lui le samedi à sept heures.

Le père La Bique resta le dernier.

— Enfin, monsieur Lagarde, dit-il, je puis vous remercier de vos bienfaits et vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Je vous en prie, père Monot, répondit le marquis, ne parlons plus de cela; j'ai fait pour vous ce que je devais.

— Ce que vous deviez! exclama le bonhomme.

— Oui, père Monot. N'avais-je donc pas, moi aussi, à vous témoigner ma reconnaissance?

— Pour ce que je vous ai raconté?

— Oui.

— Cela a-t-il pu vous servir à quelque chose?

— Père Monot, répondit le marquis d'un ton grave, le jour où je suis allé vous trouver, je marchais dans la nuit profonde; vous avez parlé et soudain ma route s'est trouvée éclairée... Grâce à vous, j'ai pu pénétrer un horrible mystère.

— J'en suis bien aise, monsieur.

— Grâce à vous, père Monot, j'ai retrouvé une des deux personnes que je cherchais.

— Et l'autre?

— Je l'ai retrouvée également, mais plus tard.

— Ainsi, monsieur Lagarde, maintenant, vous êtes heureux?

— Oui, père Monot.

— Eh bien, tant mieux! est-ce que ça serait juste, voyons, dites, est-ce que ça serait juste qu'il n'ait pas le bonheur, celui qui le donne aux autres? Allez, monsieur Lagarde, on a beau dire et beau faire, il y aura toujours un bon Dieu.

— Quand retournez-vous à Blaincourt?

— Dame, bientôt, dans trois ou quatre jours. Je suis venu à Paris une fois déjà, il y a plus de quarante ans; aujourd'hui que j'y suis revenu pour vous voir, monsieur Lagarde, je ne veux point m'en retourner au

pays sans avoir admiré la grande capitale. Et puis, ajouta-t-il avec un petit air mystérieux, je ferai peut-être bien une ou deux visites.

— Voulez-vous loger ici?

Le père La Bique parut embarrassé.

— A vous dire vrai... balbutia-t-il.

— Eh bien?

— Je préfère prendre un gîte à l'hôtel.

— Vous voulez être libre?

— C'est ça même. Ça ne vous contrarie point?

— Nullement. Si vous le désirez, je mettrai à votre disposition un de mes domestiques.

Le bonhomme secoua la tête.

— Soyez tranquille, monsieur Lagarde, répliqua-t-il avec une sorte de fierté, je saurai bien me conduire moi-même.

— Je n'en doute pas, fit le marquis en souriant; mais, dites-moi, avez-vous de l'argent, assez d'argent?

Le père La Bique frappa sur la poche de son gilet à raies rouges, laquelle rendit un son de pièces d'or.

— On ne s'embarque pas sans ça, fit-il.

— Vous ne partirez pas, j'espère, sans que je vous revoie?

— Certainement que je viendrai vous dire adieu.

— Venez à l'heure du déjeuner ou du dîner.

— C'est ça...

— Au revoir, père Monot, et à bientôt!

— A revoir, monsieur Lagarde!

Le vieillard reprit son bâton et son panier, qu'il avait laissé dans l'antichambre, et s'en alla.

XVII

LA LETTRE

Après que les invités du marquis se furent retirés, Jean était entré dans son cabinet d'étude, laissant causer son père avec le vieux paysan vosgien.

Il prit ses crayons et ouvrit un de ses albums avec l'intention de travailler à un dessin commencé depuis quelques jours.

Mais, soudain, il referma l'album et se leva en s'écriant :

— Ah ! j'oubliais !

Le matin, en revenant du tir, Jean était passé rue du Conservatoire pour donner, comme d'habitude, son aumône à la vieille pauvresse de Sainte-Cécile.

En même temps qu'il laissait tomber la pièce blanche dans la main de la mendiante, celle-ci lui avait tendu une lettre, en disant :

— Pour vous, mon généreux monsieur ; si le bon Dieu exauce mes prières, il vous récompensera de tous vos bienfaits.

Jean avait pris la lettre, pensant que c'était une supplique que lui adressait la pauvre femme.

Pressé de rentrer, il avait glissé la missive dans la poche de son veston, se réservant de la lire à un autre moment.

Aussitôt rentré, il s'était empressé de changer de vêtement, et immédiatement après il avait rejoint le marquis et ses invités.

La lettre était donc restée dans la poche du veston, et le jeune homme venait de se rappeler qu'il avait à en prendre connaissance.

Il passa dans sa chambre. Le vêtement était encore sur le fauteuil où il l'avait jeté.

Il prit la lettre, sur l'enveloppe de laquelle il y avait pour suscription ces deux mots seulement :

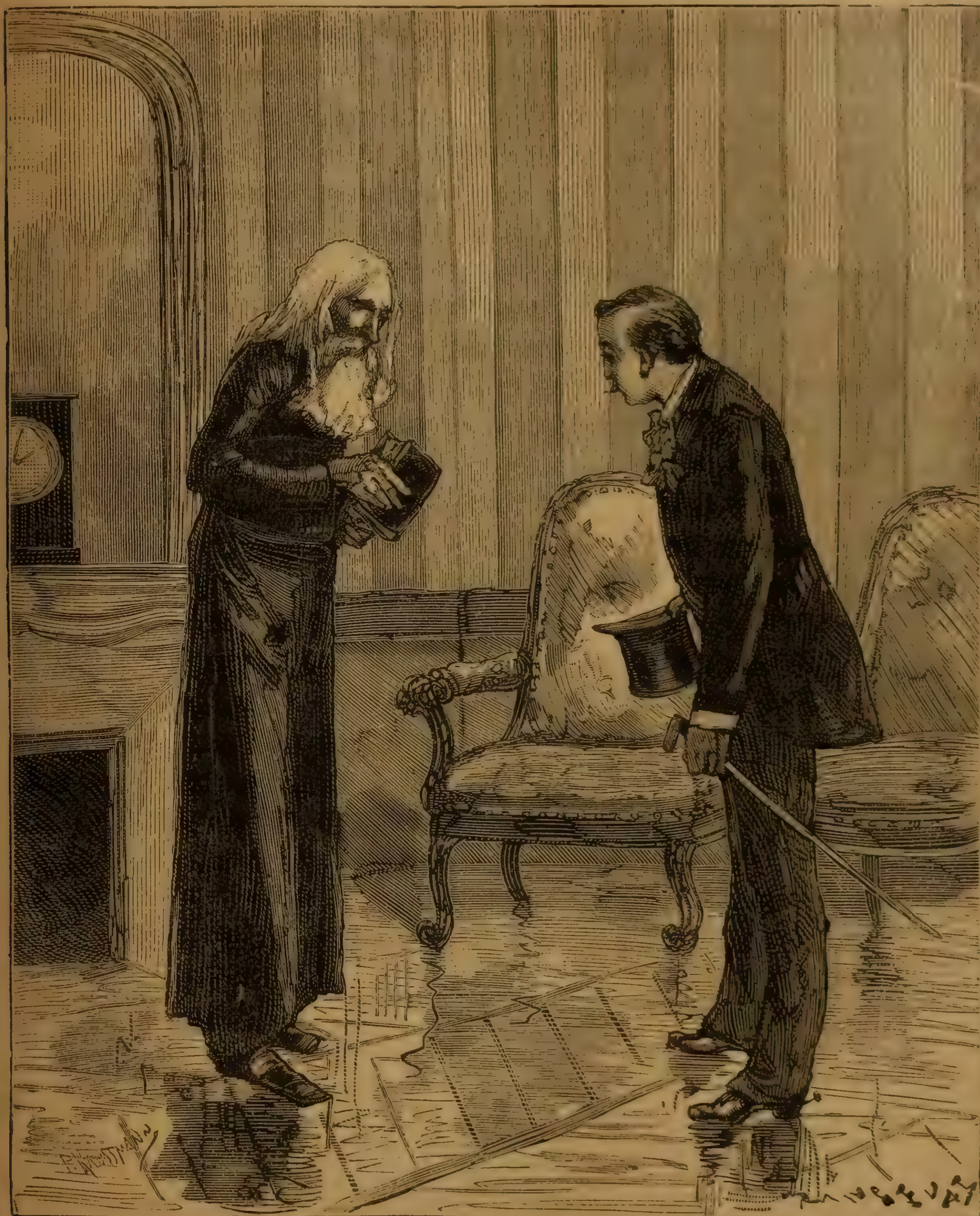
« Monsieur Jean. »

Il rompit le cachet, ouvrit la lettre et, avec une surprise facile à comprendre, il lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Une personne qui s'intéresse vivement à vous a une communication à vous faire de la plus haute importance. Il s'agit d'un secret. De la révélation de ce secret dépend tout votre avenir. Vous n'aurez qu'à dire : Je veux ! et le bonheur de votre vie est assuré.

» Montez à cheval aujourd'hui jeudi, à votre heure habituelle, et rendez-vous au Point-du-Jour, près la porte d'Auteuil, mais sans être accompagné. Là, un domestique vous fera signe de le suivre et il vous conduira, à une faible distance, à la maison où vous êtes attendu. Pendant le temps que vous serez dans la maison, le domestique gardera votre cheval.



C'était un vénérable prêtre, qui paraissait avoir soixante-dix ou soixante-quinze ans (page 916).

» Vous n'avez rien à redouter; on ne vous tend pas un piège, c'est votre bien que l'on veut.

» On vous recommande la plus grande discrétion.

» Avis important :

» Ne dites rien à M. Lagarde, votre protecteur, ni à Mme la baronne de Simaise; ils ne doivent être instruits que plus tard de ce que votre ami inconnu veut faire pour vous.

» On vous attendra dans l'après-midi jusqu'à quatre heures.

» Soyez exact au rendez-vous.

» A bientôt.

» UN AMI INCONNU. »

Jean relut une seconde fois cette singulière épître.

Il n'en pouvait croire ses yeux.

Machinalement, et sans savoir encore ce qu'il allait faire, il regarda la pendule. Les aiguilles marquaient trois heures quinze minutes.

On l'engageait à être exact au rendez-vous; il n'avait que le temps de monter à cheval et de partir. Mais il restait immobile, songeur, les yeux fixés sur la lettre, qui tremblait entre ses doigts.

On lui recommandait d'être discret; on lui défendait d'instruire son protecteur; mais son protecteur était son père, ce que son ami inconnu ignorait, sans doute, et Jean sentait qu'il ne devait rien cacher à son père.

— Avant tout, se dit-il, il faut que mon père lise cet écrit.

Il s'élança hors de sa chambre et courut au salon. Personne. Il se précipita dans le cabinet du marquis. Personne encore. Il agita violemment le cordon d'une sonnette. Le valet de chambre accourut.

— Où est M. Lagarde? demanda Jean.

— M. Lagarde vient de partir en voiture, il y a à peine cinq minutes, répondit le domestique.

Jean se souvint alors que le marquis devait aller seul à Chatou.

— C'est bien, merci, dit-il au domestique, qui se retira.

Ne pouvant plus consulter son père, du moins immédiatement, le jeune homme se demanda sérieusement ce qu'il devait faire.

Certes, il pouvait bien aller à ce mystérieux rendez-vous; il ne voyait pas qu'il y eût du mal à cela; assurément, il ne risquait rien. Jean n'était pas de ceux qui s'effrayent d'un rien; même en face d'un danger réel, celui qui avait vécu pendant des années au milieu d'une forêt, disputant sa nourriture aux carnassiers affamés, n'était pas homme à avoir peur.

Les jeunes gens, à part de rares exceptions, ont tous le goût des aventures; ce qui prend un caractère mystérieux les attire invinciblement. Jean était aiguillonné par la curiosité, qui lui disait :

— Il faut voir!

— Non, non, répondait la prudence. Aussi le jeune homme était-il très perplexe.

On lui parlait de son avenir, du bonheur de sa vie; cela le troublait profondément.

Cependant il était disposé à écouter les consils de la prudence, lorsqu'il lui vint à l'idée que cette communication qu'on avait à lui faire concernait Henriette.

Aussitôt une angoisse inexprimable le saisit.

Cette fois, ce n'était plus la curiosité qui le poussait en avant, mais la crainte que celle qu'il aimait ne fût menacée de quelque danger.

La voix de la prudence ne pouvait plus être entendue.

Il rentra précipitamment dans sa chambre, se débarrassa de sa redingote, remit son veston et descendit rapidement à l'écurie. Lui-même et très vite, il sella son cheval.

Le domestique, qui avait l'ordre de toujours accompagner son jeune maître, arriva dans la cour comme le jeune homme se mettait en selle.

— Comment monsieur Jean ne m'a-t-il pas prévenu, dit-il? J'étais à l'office, attendant les ordres de monsieur Jean.

— C'était inutile, répondit le jeune homme, je désire sortir aujourd'hui sans être accompagné.

Le domestique ne trouva rien à répliquer.

Jean partit sans dire de quel côté il allait se diriger, ni à quelle heure il rentrerait.

Arrivé sur les grands boulevards, il lança son cheval dans un galop rapide.

L'homme et la bête arrivèrent au Point-du-Jour, couverts de sueur et de poussière. Il était quatre heures un quart.

— J'ai perdu beaucoup de temps, se disait Jean; l'heure est passée, on ne m'attend plus.

Il se trompait. L'homme était encore là, mais il est vrai qu'il se disposait à quitter la place.

A peine le jeune homme avait-il eu le temps de ralentir la marche de son cheval pour regarder aux alentours, qu'il vit accourir vers lui un homme en jaquette courte, coiffé d'une casquette galonnée, ayant tout à fait l'air d'un valet de grande maison.

Ainsi qu'il était dit dans la lettre, l'homme fit un signe au cavalier et marcha d'un pas rapide vers Auteuil.

Jean suivit son guide.

Au bout de dix minutes, ce dernier s'arrêta devant la grille d'un jardin, qu'il ouvrit en la poussant seulement.

Jean n'hésita pas à suivre le domestique dans la propriété.

Au milieu du jardin, entouré de murs, s'élevait une petite maison carrée d'assez belle apparence, ayant deux étages sur rèz-de-chaussée et quatre grandes fenêtres à chaque étage.

Jean remarqua que les massifs étaient mal entretenus, qu'il n'y avait de fleurs nulle part et que toutes sortes d'herbes poussaient dans les allées ; cela semblait indiquer que la propriété était rarement habitée, ou que son propriétaire était assez dédaigneux des choses agréables.

Le jeune homme mit pied à terre devant le perron de la maison ; et le domestique, ayant pris la bride du cheval, dit à Jean, en s'inclinant respectueusement :

— Monsieur peut entrer.

La porte était ouverte. Jean monta les marches du perron et pénétra dans un large corridor où la poussière sur les dalles attestait qu'il n'avait pas été balayé depuis un certain temps. Une porte latérale s'ouvrit et un domestique en livrée parut. Non moins respectueux que son collègue, il s'inclina devant le jeune homme et lui dit d'une voix un peu éraillée, mais avec un sourire fort aimable :

— Venez, monsieur, venez.

Ils montèrent au premier étage. Le serviteur ouvrit une porte et dit :

— Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

Jean entra dans une grande pièce, un salon sévèrement meublé, que deux fenêtres éclairaient. Sur le marbre blanc de la cheminée il y avait une pendule ; mais elle était arrêtée probablement depuis longtemps.

Derrière le jeune homme la porte s'était refermée.

Un homme noir, long, mince et maigre, portant de longs cheveux blancs tombant sur le cou, et tenant dans sa main un livre relié de noir, se dressa en face du jeune homme.

Jean s'avança vers le personnage et le salua avec déférence et respect.

C'était un vénérable prêtre, qui paraissait avoir soixante-dix ou soixante-quinze ans.

— Mon jeune ami, dit-il d'une voix onctueuse, pleine de bonté, je vous attendais avec impatience. Je ne vous le cache point, j'ai craint un instant que vous ne vinssiez pas. Enfin, nous voilà, nous allons pouvoir causer de toutes ces choses qui vous intéressent au dernier point.

Mais asseyez-vous, d'abord, mon jeune ami, là, dans ce fauteuil, en face de moi. Pauvre enfant ! Comme j'ai du plaisir à vous voir et quelle émotion j'éprouve en contemplant vos traits ! Ah ! vous méritez bien d'avoir le bonheur en ce monde ! Mais vous l'aurez, mon enfant, vous l'aurez, car le Seigneur est avec vous.

— Monsieur l'abbé, dit le jeune homme d'une voix oppressée, qui trahissait une grande agitation, vous avez une importante communi-

cation à me faire; je vous en prie, dites-moi vite de quoi il s'agit. Ah! je suis dans une anxiété mortelle...

Mlle Henriette de Simaise serait-elle menacée d'un danger?

Le faux prêtre, dans lequel le lecteur a certainement reconnu il signor Carini, eut un tressaillement de surprise et de joie.

Le jeune homme, maladroit comme tous les amoureux, ne sachant pas, d'ailleurs, dissimuler ses impresssions, ses sentiments, venait de livrer son secret au rusé coquin si habile à se rendre fort des faiblesses des autres.

Ainsi Jean Loup aimait Henriette de Simaise! C'était de mieux en mieux. Comme Carini allait savoir mettre à profit ce nouvel élément de succès sur lequel il n'avait point compté! En vérité, la partie devenait trop belle et il semblait à l'Italien qu'il lui suffisait maintenant de souffler sur les difficultés pour les faire disparaître.

— Rassurez-vous, mon ami, répondit-il en souriant, Mlle Henriette de Simaise ne court aucun danger.

Jean laissa échapper un soupir de soulagement.

— Ah! reprit Carini, je vois que vous l'aimez beaucoup, la charmante Henriette de Simaise.

— Oh! oui, je l'aime! murmura le jeune homme.

— Aimez-la, mon ami, aimez-la de tout votre cœur, de toute votre âme, aimez-la, cette chère demoiselle, comme elle mérite d'être aimée... Henriette de Simaise n'est pas seulement jeune, gracieuse et belle, elle a aussi toutes les qualités, toutes les vertus de sa noble et excellente mère, qui l'a élevée chrétiennement et avec une tendresse incomparable. Aimez Henriette de Simaise, mon fils, votre amour est agréable à Dieu.

Elle aussi vous aime; pouvait-elle moins faire que de donner son cœur tout entier à celui qui lui a sauvé la vie? Bientôt, la belle Henriette de Simaise sera votre épouse, la douce compagne de votre heureuse existence; telle est, mon fils, la volonté du Seigneur.

Jean écoutait respectueusement et non sans surprise; il se demandait ce qu'il pouvait y avoir de commun entre lui et ce vénérable prêtre qui lui parlait ainsi de choses qu'il croyait ignorées.

— Monsieur l'abbé, répliqua-t-il, vos douces paroles me prouvent l'intérêt que vous me portez; j'en suis profondément ému; mais je ne dois point vous le cacher, je suis surpris...

— Et pourquoi êtes vous surpris, mon ami?

— Parce que je ne vois point comment j'ai pu mériter cet intérêt que vous me témoignez.

— Ah! mon cher enfant, s'écria le faux prêtre, qui donc, connaissant

vos malheurs, votre douloureuse existence pendant tant d'années, ne s'intéresserait pas au pauvre déshérité, qui a été victime de la méchanceté des hommes? Est-ce que Mme la baronne de Simaise, sa fille Henriette, M. Lagarde et d'autres encore ne se sont pas intéressés à vous? Ames généreuses et grandes, vos protecteurs actuels, pleins de compassion, ont voulu réparer autant qu'ils le pouvaient le mal qu'on vous a fait. Eh bien, mon fils, c'est à un sentiment pareil à celui qui les anime et plus puissant encore, peut-être, que j'obéis.

M. Lagarde a fait beaucoup pour vous, je le sais; moi, votre nouvel ami, je ferai plus qu'il n'a pu faire. Oui, mon cher enfant, moi seul peux vous donner un nom, un titre, vous mettre en possession d'une immense fortune, qui vous appartient, et assurer à jamais votre avenir et votre bonheur, en vous faisant épouser Mlle Henriette de Simaise.

Le jeune homme plongea son regard dans les yeux étincelants de Carini, comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond la pensée du faux prêtre.

Les dernières paroles de Carini venaient enfin d'éveiller la défiance de Jean, et il sentit qu'il devait prudemment se tenir sur ses gardes et ne rien dire qui pût laisser deviner ce que le marquis de Chamarande voulait tenir caché pendant quelque temps encore.

— Monsieur l'abbé, répondit-il, vous excitez singulièrement ma curiosité et je vous écoute avec une surprise croissante.

— Je comprends cela, mon ami; oui, vous devez être supris, mais je ne vous ai rien dit encore et je vous ménage d'autres surprises.

Le jeune homme s'inclina. Il était vraiment fort intrigué. Décidément, l'aventure était des plus singulières. Il n'y avait pas à dire, ce prêtre mystérieux était un personnage étrange, et il avait hâte de connaître les choses évidemment très intéressantes qu'il allait offrir à sa curiosité.

XVIII

UNE INCARNATION DE CARINI

Après un moment de silence, Carini reprit la parole.

— Mon cher enfant, dit-il, continuant à parler paternellement, il n'a rien été avancé, dans la lettre que vous avez reçue, qui ne soit absolument exact.

— Pardonnez-moi si je vous interromps, monsieur l'abbé; cette lettre, est-ce vous qui l'avez écrite?

— Oui, mon ami, c'est moi. Je vous ai fait certaines promesses, je les tiendrai.

Ah! maintenant que je vous ai vu, que je vous connais, que ne ferais-je pas pour vous? Vous êtes de ceux que le Seigneur n'abandonne pas, mais qu'il couvre au contraire de sa divine protection quand, dans sa sagesse infinie, il a marqué la fin des jours de dures épreuves. Croyez-le, mon ami, c'est Dieu lui-même qui m'a chargé de la mission que je veux remplir.

Dans ma lettre, je vous priais de venir sans être accompagné; vous êtes venu seul; c'est bien. Je vous recommandais la discrétion, et vous avez été discret. Vous avez compris que, dans votre intérêt, et au moins pendant un certain temps, l'ami inconnu qui vous écrivait devait agir mystérieusement et sans se faire connaître.

Personne, vous entendez, mon ami, personne ne doit savoir que je vous ai écrit et que nous nous sommes vus ici. Votre bonheur est à ce prix. Si vous révéliez le secret de notre entretien, vous paralyseriez mes forces et le résultat que je veux obtenir en vue de réparer le mal qui vous a été fait serait gravement compromis.

Oh! ne vous étonnez pas de m'entendre parler ainsi. Sans doute, vous avez en M. Lagarde et en Mme de Simaise une grande confiance; malgré cela, ce sont eux, surtout, qui ne doivent rien savoir. Croyez-le bien, mon jeune ami, si j'agis ainsi, avec mystère, c'est que j'y suis forcé, le succès de ma mission dépendant du secret qui en sera gardé. Enfin, mes raisons sont de la plus haute importance; je ne puis vous les faire

connaître aujourd'hui, mais vous saurez en apprécier la valeur plus tard, quand, agissant de concert, tous les secrets vous seront dévoilés. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, mon ami?.

— Parfaitement, monsieur l'abbé.

— Ne voyez en moi qu'un agent de la Providence, et sachez bien que c'est guidé par l'esprit de Dieu que je prends toutes ces précautions, qui doivent assurer le succès de cette grande mission qu'un ordre d'en haut m'a imposée.

Maintenant, mon enfant, parlons de vous. Avez-vous gardé quelques souvenirs de votre enfance?

— J'ai une excellente mémoire, monsieur l'abbé, et je me souviens de loin.

— Alors, vous vous rappelez avoir vécu pendant des années enfermé dans une espèce de prison où nul n'entrait jamais, où jamais le son d'une voix humaine n'a frappé votre oreille?

— Parfaitement, monsieur l'abbé.

— En ce cas, mon cher enfant, vous devez vous rappeler mieux encore qu'une nuit on est venu vous prendre dans votre prison. C'était la première fois que vous voyiez d'autres hommes que votre gardien. On vous fit monter dans une voiture, et l'on vous conduisit à quinze lieues de distance...

— Au milieu d'un bois où je fus livré, vendu comme une bête à des saltimbanques, acheva le jeune homme.

— Je vois que vous vous souvenez; vous avez, en effet, une excellente mémoire, mon ami. Nous n'avons donc plus à parler de votre malheureuse existence, qui devint plus douloureuse et plus misérable encore à partir du jour où vos ennemis, voulant enfin se débarrasser de vous, vous ont vendu à des saltimbanques. Toutefois, je tiens à ce que vous sachiez que je connais entièrement l'histoire de votre vie.

Je sais comment vous vous êtes délivré du joug du saltimbanque, votre maître. Vous avez rompu votre chaîne, pris la fuite, et vous vous êtes réfugié dans les bois, dans la forêt de Mareille où vous vous êtes rendu célèbre sous le nom de Jean Loup. Ah! on se souvient de vous là-bas, et je puis même dire qu'on ne vous oubliera jamais. J'ai vu la Bosse-Grise, c'est là que vous aviez établi votre demeure, dans une grotte sombre; c'est là que vous avez sauvé Mlle Henriette de Simaise, qui allait être précipitée au fond d'un abîme.

Enfin, mon ami, accusé d'un crime dont vous étiez innocent, vous fûtes pris par les gendarmes et mis en prison à Épinal. Alors, un homme généreux intervient; il se déclare votre protecteur et obtient votre élar-



C'est là que vous êtes né, là que vous avez vécu (page 924).

gissement. C'est la reconnaissance de Mme la baronne de Simaise qui accomplit son œuvre. Et cette œuvre a été aussi complète qu'elle pouvait l'être. Je sais ce que vous étiez autrefois; je vois ce que vous êtes aujourd'hui. Eh bien, mon jeune ami, me trouvez-vous suffisamment instruit?

Jean répondit par un mouvement de tête.

— Sans doute, continua le faux prêtre, vous avez raconté à Mme la baronne de Simaise et à M. Lagarde ce que vous savez de votre enfance ?

— Oui, monsieur l'abbé. Je n'avais rien à cacher à mon protecteur; j'ai interrogé mes plus lointains souvenirs et tout ce que j'y ai trouvé, je le lui ai dit.

— Vous avez bien fait, mon ami. Mais vous ne pouviez apprendre à votre protecteur que ce que vous saviez.

— C'est vrai.

— Vous êtes né. Où? Vous ne le savez pas. Vous aviez un père et une mère; ils vous sont inconnus. Vous ignorez qui vous êtes. Vous vous trouvez, pauvre enfant, dans une situation tout à fait exceptionnelle. Vous n'avez pas d'état civil, votre naissance n'ayant pas été déclarée. Vous existez comme homme, non comme citoyen. Vous n'avez pas de nationalité. Vous êtes un être jeté sur la terre sans famille, sans patrie, sans nom.

On vous appelle monsieur Jean; c'est la moitié du nom que les gens de Blignycourt et de Mareille vous ont donné, comme les saltimbanques vous avaient précédemment nommé prince Carambo.

Le jeune homme éprouva une sensation douloureuse en entendant prononcer ce nom oublié, qui lui rappelait les plus mauvaises années de son existence.

— Enfin, continua le faux prêtre, vous ignorez tout ce qu'il vous serait si important de savoir. Moi seul, mon ami, moi seul au monde je connais et peux révéler le secret de votre naissance.

— Oh! fit Jean.

— Le jour où cette terrible révélation sera faite, celui qui vous avait condamné à une existence misérable, votre cruel ennemi, sera puni et puni sévèrement, je vous l'assure : ce jour-là, on ne pourra plus vous demander qui vous êtes et d'où vous venez, car vous aurez un nom, une patrie et je puis même dire une famille. Par mes soins, je vous le répète, une grande fortune, qui est à vous, sera mise en votre possession. Grâce à moi encore, vous épouserez la belle Henriette de Simaise.

— Tout cela est trop merveilleux, monsieur l'abbé, dit Jean, je n'ose croire...

— Croyez, mon ami, croyez. Vous pouvez avoir en moi la plus entière confiance. Un ministre du Seigneur est incapable de vous tromper.

— Oh! je ne doute pas de vous, monsieur l'abbé.

— A la bonne heure. Mon cher enfant, je ne vous dis rien qui ne soit l'exacte vérité. Votre pauvre mère a été comme vous victime d'un misérable, qui n'a eu pitié ni de sa jeunesse, ni de sa beauté, ni de la position dans laquelle elle se trouvait, — elle était à la veille de vous mettre au monde. — Par suite d'un violent chagrin, une de ces commotions terribles qui tuent quelquefois, votre mère avait perdu la raison.

Le jeune homme laissa échapper un soupir qui produisit un excellent effet.

Carini poursuivit :

— Pour des raisons criminelles que vous connaîtrez plus tard, le misérable dont je vous parle fit enfermer votre mère dans un vieux bâtiment en ruine depuis longtemps abandonné aux lézards, aux chauves-souris, aux corneilles et aux oiseaux nocturnes. C'est là que vous êtes né, là que vous avez vécu, séquestré vous aussi, jusqu'au jour où vous fûtes vendu aux saltimbanques. Quand le moment sera venu, vous saurez le nom de l'endroit où vous êtes venu au monde.

— Je vous en prie, monsieur l'abbé, parlez-moi de ma pauvre mère.

— Hélas ! mon cher enfant, je ne puis que vous affliger en vous parlant d'elle. Vous étiez encore en bas âge lorsque votre malheureuse mère rendit son âme à Dieu.

— Il ne sait pas tout, pensa Jean, dont la défiance devenait de plus en plus grande.

Morte, morte! fit-il d'un ton douloureux.

— Oui, mon ami, votre mère est morte ; mais elle est au ciel, au milieu des anges et des bienheureux.

— Monsieur l'abbé, et mon père?

Carini secoua tristement la tête.

— Mort aussi, répondit-il ; vous êtes un pauvre orphelin.

Le jeune homme baissa la tête, ayant l'air accablé.

— Celui qu'on a appelé prince Carambo, puis Jean Loup, qu'on appelle aujourd'hui monsieur Jean, continua Carini, portera bientôt le nom de son père, un des plus beaux noms de France.

Jean releva lentement la tête.

— Quel est ce nom, monsieur l'abbé? demanda-t-il.

Le faux prêtre sourit.

— Je comprends votre impatience ; vous avez hâte de connaître le

nom de votre père. Mais, sur ce point encore, je suis obligé de garder le silence ; toutes les révélations vous seront faites en même temps. Toutefois, je veux bien vous apprendre aujourd'hui que votre père était de grande noblesse ; mon cher enfant, vous êtes marquis !

— Marquis ! exclama le jeune homme, jouant admirablement la surprise.

— Oui, mon fils, vous êtes marquis. Ce beau titre dit suffisamment que vos ancêtres ont rendu de grands services à la France.

— Pardon, monsieur l'abbé, dit Jean, me permettez-vous de vous adresser une question ?

— Voyons votre question, mon jeune ami.

— Comment avez-vous appris toutes ces choses que vous savez ?

Le faux prêtre resta un moment silencieux, puis répondit :

— Il y a quelques années je fus appelé au chevet d'un moribond. Avant de s'en aller, épouvanté en face de l'éternité, il voulut entendre les saintes et rassurantes paroles d'un prêtre ; je reçus sa confession et je lui donnai l'absolution, afin qu'il pût se présenter en état de grâce devant le juge suprême.

« — Monsieur l'abbé, me dit-il, avant de mourir, je ne vous demande pas de garder le secret de ma confession ; je vous prie, au contraire, de faire tel usage qu'il vous plaira des choses terribles que je vous ai révélées. Si, grâce à vous, une partie du mal qui a été fait et dont j'ai été le complice pouvait être réparée, j'aurais droit peut-être à la miséricorde de Dieu, et il adoucirait les souffrances de mon purgatoire. »

Or, mon cher enfant, ce pécheur repentant, qui allait paraître devant le tribunal du Tout-Puissant, était l'homme à la garde de qui votre mère et vous aviez été confiés, le misérable qui vous avait vendu aux saltimbanques.

Devenu ainsi possesseur du secret du mort, je compris que le Seigneur m'avait désigné pour une mission providentielle, et je me mis à votre recherche. Vous savez le reste.

Maintenant que je vous ai trouvé, nous allons pouvoir nous entendre et agir. Voulez-vous bien tout ce que je vous promets ?

— Certes, oui, monsieur l'abbé.

— Bien. Mais, pour que nous puissions agir efficacement, sans rencontrer d'obstacles, il est absolument nécessaire que vous quittiez M. Lagarde.

Le jeune homme eut un haut-le-corps, et un rapide éclair sillonna son regard.

— Écoutez-moi, mon jeune ami, écoutez-moi, reprit vivement Carini ;

nous aurons à lutter contre un ennemi puissant, le misérable dont vous et votre mère avez été victimes; ce personnage a une haute position dans la société et nous devons le démasquer, dénoncer ses crimes, afin que ce qui vous a été pris vous soit rendu. Vous êtes vis-à-vis de votre ennemi dans une situation telle que M. Lagarde, malgré tout le bien qu'il vous veut, reculerait devant la lutte. Victime vous avez été, victime vous seriez toujours.

Mme la baronne de Simaise et M. Lagarde, aujourd'hui vos protecteurs, seraient demain, je ne dis pas vos ennemis, mais contre vous, et ils s'opposeraient à la revendication de vos droits. Je ne dois pas vous dire à quels sentiments ils obéiraient, mais cela est et vous pouvez me croire. En vous éloignant de M. Lagarde, l'autorité qu'il a sur vous n'existe plus, vous devenez complètement libre.

Alors, n'ayant plus près de vous ceux dont vous pourriez subir la pression, hautement, hardiment vous réclamerez ce qui vous appartient, et aussitôt vous triompherez. Et il faut que vous fassiez cela, mon cher enfant. Vous devez à la mémoire de votre père et de votre mère de reprendre votre place dans la société. D'ailleurs, n'est-ce pas honorer celle qui vous a donné le jour que de châtier le misérable qui a causé ses souffrances et sa mort?

Dieu veut que le coupable soit puni et c'est, par ma voix, Dieu qui se fait entendre.

XIX

RUSE CONTRE RUSE

Aux paroles de Carini succéda un assez long silence.

Le faux prêtre interrogeait anxieusement la physionomie du jeune homme.

Jean était passé de la surprise à la stupéfaction. Il se demandait quel but poursuivait ce vieux prêtre, qui avait dans la bouche de si étranges paroles. Ce vieillard était-il réellement un ami? Était-ce bien parce qu'il avait été touché de son infortune qu'il se faisait son défenseur?

Mais était-ce bien un prêtre qu'il avait devant lui? Il commençait à en douter.

— Monsieur l'abbé, dit-il, vous me conseillez de quitter mon protecteur; vous savez pourtant ce qu'il a fait pour moi. Où serais-je aujourd'hui si cet homme généreux, que je vénère comme un père, n'avait pas eu pitié de moi? Permettez-moi de vous le dire, monsieur l'abbé, je m'étonne que vous, un prêtre, vous me conseilliez d'être ingrat envers celui qui m'a comblé de ses bienfaits.

— Moi, je vous conseille d'être ingrat! Ah! mon ami, comme vous avez mal compris mes paroles! Non, non, soyez reconnaissant; mais je cesserais de m'intéresser à vous, je vous retirerais mon appui, si vous pouviez oublier un seul instant ce que le bon M. Lagarde a fait pour vous.

Je vous le répète, mon jeune ami, près de votre protecteur, il vous serait impossible d'agir; vous séparer de lui, non pas pour toujours, mais seulement pendant un certain temps, est une nécessité de la situation; c'est un sacrifice que vous devez faire, si pénible qu'il vous paraisse.

Rassurez-vous, cependant; quand vous serez rentré dans vos droits, M. Lagarde comprendra pourquoi vous l'avez quitté et il vous pardonnera; s'il le faut, d'ailleurs, je serai votre intermédiaire auprès de lui. Et comme, après tout, il n'aura rien à vous reprocher, il vous ouvrira ses bras comme un tendre père à l'enfant prodigue, rentrant au bercail.

— Soit, monsieur l'abbé, mais, si je quitte mon protecteur, où irai-je?

Le faux prêtre se mit à sourire.

— Voyons, fit-il d'une voix caressante, est-ce que je ne suis pas aussi votre protecteur et votre ami? Vous ne quitterez certes pas M. Lagarde pour vous en aller sans savoir où, à la garde de Dieu. Vous serez reçu à bras ouverts dans une maison où je n'ai que des amis. Vous êtes attendu dès ce soir...

— Dès ce soir? répéta le jeune homme.

— Oui, si vous n'hésitez pas à faire ce qu'exigent vos intérêts les plus chers. Ne vous inquiétez pas de votre cheval, il sera reconduit chez M. Lagarde. Allons, mon fils, mon cher enfant, confiez-vous à moi, qui veux vous faire une destinée aussi brillante qu'elle a été autrefois misérable.

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oh! oh! pensa-t-il, serais-je tombé dans un piège?

Le lieu où il se trouvait paraissait admirablement choisi pour un guet-apens.

Instinctivement, il jeta un regard rapide autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer un moyen de retraite en cas d'une attaque imprévue.

Disons, toutefois, qu'il ne se sentait nullement effrayé. Assurément, il était de taille et de force à se défendre contre ce vieux prêtre et les deux hommes qu'il avait vus. Mais n'étaient-ils bien que trois? Rien ne prouvait qu'il n'y eût pas dans la maison d'autres hommes cachés, prêts à se jeter sur lui au premier signal.

Jean fit rapidement ces réflexions et il en conclut qu'il devait user de ruse et réussir à tromper son soi-disant nouvel ami, afin de sortir sain et sauf de l'espèce de guêpier dans lequel il s'était fourré.

— Monsieur l'abbé, dit-il, avec l'accent de la sincérité, je me rends à vos excellentes raisons ; oui, c'est bien la Providence qui vous a chargé de l'œuvre de réparation que vous avez entreprise ; Dieu veut que vous soyez le vengeur des victimes. Ah ! vous avez droit à toute ma confiance, et je sens que je dois me placer sous votre protection. Je me livre à vous entièrement et c'est avec déférence et respect que je suivrai les sages conseils que vous voudrez bien me donner.

En me parlant de mon père et de ma malheureuse mère, vous avez fait vibrer en moi la corde la plus sensible. Pour le nom de mon père, en souvenir des souffrances de ma pauvre mère, je ferai ce que j'aurais hésité à faire pour moi, malgré le brillant avenir que vous me promettez.

Je quitterai M. Lagarde ; je ne vous le cache pas, cela va me coûter beaucoup ; mais il le faut, vous me l'avez dit et je vous crois. Seulement, monsieur l'abbé, je vous demande de me laisser trois ou quatre jours pour me préparer à cette pénible séparation.

Carini, contrarié, fit une assez laide grimace.

— Et puis, continua Jean, j'ai diverses petites choses chez M. Lagarde que je veux emporter, car je ne peux pas les y laisser. J'ai aussi mes petits secrets, monsieur l'abbé, que mon bienfaiteur lui-même ne doit pas connaître, ajouta-t-il en souriant.

— Dieu me garde de vous contraindre en quoi que ce soit, mon cher enfant, répondit le faux prêtre ; prenez donc ces trois ou quatre jours que vous me demandez. Alors ce serait lundi prochain...

— Oui, monsieur l'abbé, lundi.

— A quelle heure?

— Dans l'après-midi. Je profiterai de l'absence de M. Lagarde pour quitter la maison. Est-ce ici que je vous trouverai, monsieur l'abbé?

— Sans doute vous pourriez vous rendre ici, mon cher fils, mais je préfère ne pas vous faire venir si loin. Lundi, à partir de deux heures,



Elle achevait de peindre un bouquet de fleurs (page 936).

une voiture vous attendra devant le portail de Sainte-Cécile. Cela vous convient-il ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— En ce cas, mon cher enfant, à lundi.

— Oui, monsieur l'abbé, à lundi.

Jean se leva comme pour prendre congé, mais il se rassit.

— Monsieur l'abbé, demanda-t-il, la curiosité est-elle un péché ?

— Cela dépend, mon fils ; on peut parfois pécher par curiosité ; en général, la curiosité n'est qu'un défaut commun à bien des gens ; j'ajoute que la curiosité peut être permise quand elle est excitée par un noble sentiment et quand elle n'a rien qui soit contre les saints commandements de la loi de Moïse.

— Alors, monsieur l'abbé, je peux, je crois, vous faire une question à laquelle me pousse la curiosité.

— Je vous écoute, mon ami.

— Vous me promettez la fortune.

— Oui, mon fils.

— Je voudrais savoir quel est le chiffre de cette fortune?

— Votre curiosité, mon cher enfant, est bien naturelle. Quand vous serez rentré dans tous vos droits, vous aurez une fortune de plus de vingt millions.

— Oh ! fit Jean, les yeux écarquillés et ayant l'air tout ahuri, une telle richesse pour moi, pour moi !... Mais je ne saurai que faire d'une si grande fortune ! Et c'est à vous, monsieur l'abbé, à vous seul que je devrai ces millions ?

— A moi seul, mon jeune ami.

— Je ne saurai comment vous remercier, vous récompenser de tant de peine que vous vous êtes donnée.

— Votre bonheur sera ma récompense, répondit hypocritement Carini.

Le jeune homme secoua la tête.

— Non, non, répliqua-t-il, je ne l'entends pas ainsi. Je serais trop riche, monsieur l'abbé, beaucoup trop riche. J'espère bien que vous accepterez la moitié de cette merveilleuse fortune que je vous devrai.

Les yeux de l'Italien s'illuminèrent ; mais il sentit aussitôt qu'il devait redoubler de prudence. Ses yeux ardents se fixèrent sur ceux du jeune homme, cherchant à lire dans l'expression du regard s'il n'y avait pas une intention cachée dans la pensée.

Mais Jean se tenait sur ses gardes ; Carini ne vit rien qui pût lui faire douter de la franchise et de la sincérité du jeune homme.

— Mon cher enfant, répondit-il, je constate avec bonheur que vous êtes généreux ; or, la générosité est une vertu qui fait les hommes grands. Vous serez digne de vos ancêtres et grand comme eux. A mon âge, mon fils, continua-t-il humblement, on n'a plus besoin de fortune. Qu'en ferais-je, mon Dieu, à la veille de descendre dans la tombe ? D'ailleurs, le prêtre doit rester pauvre comme l'a été le divin Maître, qui a voulu naître dans une étable, pour nous donner l'exemple de l'humilité. C'est nous, mon fils

c'est nous, les ministres des autels, qui devons surtout mettre en pratique ces belles paroles de l'Évangile : « Ne vous attachez pas aux biens périssables de ce monde, mais amassez-vous des trésors dans le ciel pour l'éternité. »

Je comprends, mon cher enfant, que vous soyez animé d'un vif sentiment de reconnaissance; cela prouve que vous avez un noble cœur, une belle âme. Eh bien, oui, vous serez reconnaissant, mais c'est à Dieu que vous témoignerez votre gratitude pour le remercier de la faveur divine dont vous êtes l'objet. Vous lui prouverez votre reconnaissance en faisant beaucoup de bonnes œuvres qui lui seront agréables. Quand le moment sera venu, nous reparlerons de cela et je vous guiderai.

Allez, mon cher fils, à faire le bien vous trouverez facilement l'emploi de la moitié de votre fortune. Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu. Ce que vous donnerez sur la terre vous le retrouverez dans le ciel. Ainsi soit-il.

Et le vénérable prêtre joignit ses mains, leva béatement les yeux et fit semblant de marmotter une oraison.

Jean se dressa debout et prit son chapeau et sa cravache.

— Au revoir et à bientôt, monsieur l'abbé, dit-il.

— A lundi, mon fils.

— Oui, à lundi.

— Rue Sainte-Cécile, devant l'église, une voiture vous attendra.

— C'est entendu.

Sans défiance, croyant bien tenir sa proie, Carini laissa partir le jeune homme.

Jean retrouva son cheval, creusant le sol sous ses pieds impatients.

A la vue de son maître, l'animal eut un hennissement de plaisir.

Jean lui passa la main sur la croupe, lui donna de petites tapes à l'encolure et se mit en selle.

— Tenez, voilà pour vous, dit-il, en laissant tomber une pièce de cinq francs dans la main du domestique, qui n'était autre que Caracole.

Il sortit de l'enclos, allant au pas, mais, dès qu'il fut sur la route, animé par un petit bruit de la langue contre le palais, qui lui était familier, le cheval partit comme une flèche.

Jean éprouvait un immense soulagement. Après avoir craint un instant pour sa liberté, il se retrouvait libre! Il buvait l'air à pleins poumons. Il avait été imprudent, il le reconnaissait.

— Je serai moins crédule à l'avenir, pensait-il; je viens de recevoir une bonne leçon, j'en profiterai.

Et tout en galopant, il se rappelait les sages conseils que lui avait

si souvent donnés son père, pour le mettre en garde contre les embûches et les dangers qu'on rencontre si fréquemment dans la vie.

Il rentra comme sept heures sonnaient. Le marquis n'était pas encore revenu de Chatou. Jean l'attendit une demi-heure, puis dîna seul. Ensuite, il se retira dans sa chambre, bien résolu à ne pas se coucher avant le retour de son père.

Mais il était près de minuit lorsque le marquis rentra. Jean pensa que son père pouvait avoir besoin de repos et il crut devoir remettre au lendemain la grave confidence qu'il avait à lui faire.

Bien qu'il se fût couché tard et que ses préoccupations l'eussent empêché de dormir, le marquis était levé à six heures. En entrant dans son cabinet, il y trouva son fils qui l'attendait depuis un instant. Le marquis n'eut qu'à regarder le jeune homme pour deviner qu'il avait quelque chose de sérieux à lui dire.

Jean tira une lettre de sa poche et, la tendant au marquis :

— Mon père, dit-il, j'ai reçu cette lettre hier ; veuillez lire.

Le marquis lut en fronçant les sourcils.

— Serais-tu allé à ce mystérieux rendez-vous ? demanda-t-il.

— J'ai commis cette faute, mon père.

Le marquis prit un visage sévère.

— Mais on te tendait un piège, malheureux ! s'écria-t-il.

— Oui, mon père, et j'ai eu le bonheur de m'en tirer.

Jean, qui avait eu le temps de repasser dans sa mémoire sa longue conversation avec le faux prêtre, raconta exactement tout ce qui s'était passé dans la maison d'Auteuil.

— Jean, dit M. de Chamarande, qui avait écouté avec une grande attention et souvent avec surprise, je ne te ferai pas les reproches que j'aurais le droit de t'adresser. Ta démarche aventureuse, imprudente, a au moins cela de bon qu'elle nous révèle l'existence d'un homme dont nous devons nous défier. Qui est-il, cet homme ? Un prêtre ? Non. Ce coquin s'était déguisé, espérant te mieux tromper sous l'habit ecclésiastique.

Je suis convaincu que tu as couru un véritable danger, et tu dois à ta présence d'esprit d'y avoir échappé. Tu seras attendu lundi devant l'église Sainte-Cécile. C'est bien ; j'irai avec toi.

Nous avons évidemment affaire à des coquins ; ce qu'ils cherchent, ce qu'ils veulent, je le sais. Mais comme ils rentreraient vite sous terre s'ils savaient que le marquis et la marquise de Chamarande existent !

Ton vieux prêtre est un associé de l'homme, s'il n'est pas lui-même cet individu, qui a eu l'audace de se présenter chez M. Van Ossen au nom du baron de Simaise.

Ah! les gredins, qui espèrent pouvoir s'emparer des vingt millions! Tout me prouve qu'ils se sont séparés du baron et qu'ils agissent maintenant pour leur propre compte. Eh bien, je les attends.

Mais comment ont-ils pu apprendre ce que j'ai eu tant de peine à découvrir? Comment ont-ils pu savoir que tu es celui qui fut vendu, enfant, à des saltimbanques, que tu es le pauvre Jean Loup de la forêt de Mareille? Je cherche à comprendre... Ce criminel à l'agonie qui se confesse... Un mensonge! Je sais comment est mort le féroce Grappier. Il n'en est pas moins vrai que ce coquin, qui se cache dans la soutane d'un prêtre, sait ce que le baron de Simaise ignore.

Le marquis resta un instant silencieux, réfléchissant; puis, tout à coup, se frappant le font :

— J'y suis, j'y suis! exclama-t-il.

Ses yeux lançaient des éclairs.

Il se leva et fit le tour du cabinet, marchant à grands pas, très agité :

— Ah! le misérable, le misérable! disait-il.

Il s'arrêta devant son fils, qui le regardait avec surprise.

— Jean, dit-il, sais-tu à quel homme tu as eu affaire hier? Tu t'es trouvé en présence d'un ancien complice de Blaireau, d'un exécuteur des œuvres de ce hideux scélérat! Tu as vu l'un des bourreaux de ta mère, peut-être aussi l'un des bandits qui t'ont vendu à des saltimbanques!

XX

LE PÈRE ET LE FILS

Revenons à Raoul de Simaise.

Il était sorti de chez M. Lagarde, après Pedro Castora et le comte de Violaine, en même temps que Jacques Grandin et le comte de Maurienne. Après avoir accompagné ces messieurs un instant, il avait pris une voiture de place et s'était fait conduire à l'hôtel de Simaise.

Voir arriver son fils fut pour le baron une surprise, mais une surprise désagréable. Son embarras, sa contrariété étaient visibles. Il tendit

froidement sa main à Raoul. Le jeune homme se sentit aussitôt mal à l'aise. Si prévenu qu'il fût, il espérait être autrement accueilli.

— Mon père, dit-il d'un ton affligé, je comprends votre étonnement, vous ne m'attendiez pas ; c'est à tort que j'ai voulu vous causer une surprise ; j'aurais dû vous prévenir par une lettre ou une dépêche ; je regrette de ne pas l'avoir fait et je vous prie de m'excuser. Mais il me semble que vous avez autre chose à me reprocher?

— Nullement.

— Mon père, cela ne vous fait pas plaisir de me voir.

— C'est une erreur, Raoul.

— Peut-être vais-je vous causer de l'embarras, vous gêner; mais je puis aller demander l'hospitalité à mon ami Jules Hastier !

— Non, répliqua vivement le baron; ma maison est assez grande, je pense, pour que tu puisses y loger. Seulement, tu n'auras pas ton ancien appartement; la grande chambre du rez-de-chaussée est à ta disposition, tu t'y installeras.

— Sous votre toit, mon père, n'importe où je serai, je me trouverai bien.

— Voilà qui est entendu. Pour combien de temps es-tu à Paris

— Cinq jours seulement.

Le baron se dérida, il pensait que cinq jours seraient bientôt passés.

— Et pourquoi es-tu venu?

— Mais pour vous voir, mon père.

— Pour cela seulement? fit le baron, attachant sur Raoul son regard soupçonneux.

— Et pour revoir quelques-uns de mes amis, répondit le jeune homme.

— Et Paris.

— Oui, mon père, et Paris.

— Y a-t-il longtemps que ta mère t'a écrit?

— Environ deux mois?

— Et ta sœur?

— Henriette m'écrit très rarement.

— Qui penses-tu voir à Paris, pendant ton séjour?

— D'abord Jules Hastier, puis Fernand de Brisse et probablement aussi Georges de Lamballe.

— Je comprends, tu veux employer joyeusement ton congé.

— Oui, mon père, joyeusement.

— De sorte que tu ne seras guère ici.

— Dame... fit Raoul avec hésitation.

— Hé, tu n'as pas besoin de te gêner avec moi : est-ce que je ne sais pas ce que c'est que la jeunesse? On est un peu sevré de plaisirs en Algérie, tu feras donc bien de profiter de ton congé. Au surplus, je ne te le cache point, cela m'arrange, car je suis rarement ici; je suis toujours accablé d'invitations. Des déjeuners, des dîners, ça n'en finit pas.

A propos, si tu as besoin d'un peu d'argent...

— Merci, mon père. En Algérie, on est forcé de faire des économies.

— Tu ne peux pas les faire bien grosses sur ton modeste traitement.

— C'est vrai, mon père; mais ma mère ne m'écrit jamais sans glisser dans sa lettre un billet de mille francs.

Le regard du baron eut un éclair rapide.

— Du reste, mon père, reprit le jeune homme, mon intention est de passer seulement trois jours à Paris.

— Ah!

— Vous devez bien penser que je ne retournerai pas en Algérie sans avoir embrassé ma mère et ma sœur.

— Tu veux aller à Vaucourt?

— Certainement.

— C'est inutile.

— Inutile? fit Raoul avec un étonnement parfaitement joué.

— Oui, car tu n'y trouverais ni ta mère, ni ta sœur.

— Elles ne sont pas à Vaucourt?

— Elles n'y sont pas.

— Où sont-elles donc?

— Je l'ignore. Elles voyagent, paraît-il.

— Je sais que, en effet, ma mère et ma sœur ont voyagé pendant plus d'un an, mais elles sont revenues à Vaucourt.

— Pour partir de nouveau.

Le jeune homme prit un air contrarié.

— En ce cas, fit-il d'un ton mécontent, très naturel, je n'irai pas à Vaucourt.

— Cependant, s'il te plaît de faire ce voyage...

— Merci, je connais le pays, répliqua Raoul avec humeur. Maintenant, mon père, avec votre permission, je vais prendre possession de la chambre que vous me donnez. Ensuite, je sortirai et irai demander à dîner à Jules Hastier.

— Va, dit le baron.

Et Raoul prit congé de son père.

— Ah çà! se disait le jeune homme, en débouclant sa valise pour

changer de linge et de costume, que veut-il donc faire de ma sœur? Pauvre Henriette, si je pouvais la voir, un instant seulement...

Il n'a pas été content de me voir. J'ai vu le moment où il allait me dire : Je ne peux pas te recevoir, va te loger ailleurs... Je comprends cela, je pourrais le gêner singulièrement. Mais je ne dois rien dire, rien faire. C'est l'ordre. S'il se doutait que ce matin j'ai vu ma mère... Mais, non.

Quoi! après s'être ruiné, après avoir dévoré des millions, il trouve que ce n'est pas assez! Il voudrait maintenant s'emparer des biens de Vaucourt! Il faudrait, pour qu'il soit satisfait, que ma mère fût ruinée aussi, qu'il pût nous mettre sur la paille!... C'est odieux, odieux!

Cette maison est véritablement une prison; il me semble qu'on y manque d'air, que les murs sont noirs et sentent le moisi. J'éprouve un malaise étrange, j'ai comme un poids énorme sur la poitrine, je me sens frissonner... Quel silence! C'est lugubre!... Les domestiques muets, sombres, ont des airs de geôliers. Oh! ma sœur, ma pauvre sœur!

Le jeune homme s'animait, s'échauffait; sa tête s'exaltait, une colère sourde grondait en lui; sa conscience révoltée lui disait qu'il devait demander à son père l'explication de sa conduite.

Pour échapper à cette tentation, il s'habilla très vite et s'empressa de sortir de l'hôtel.

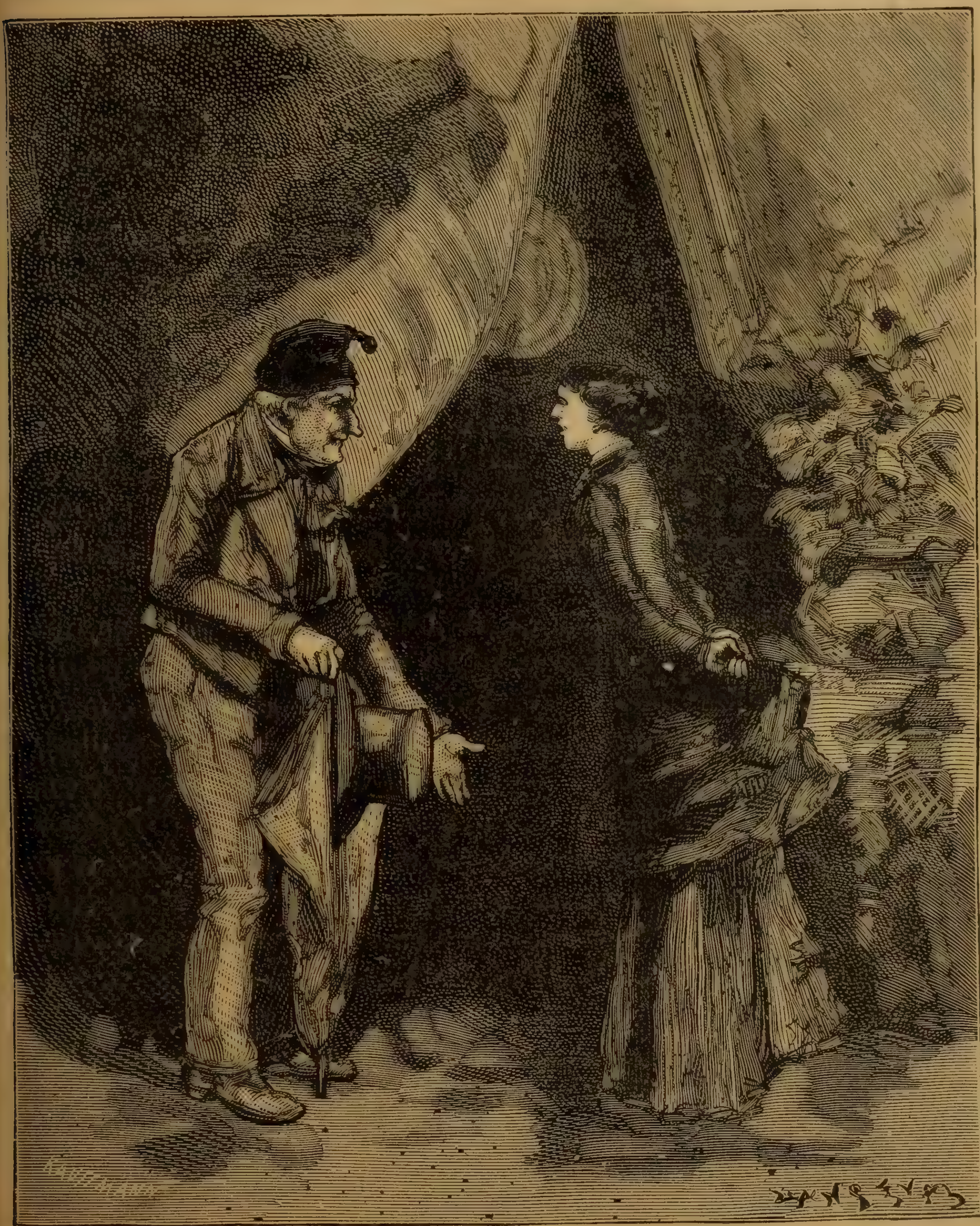
Le baron avait déjà donné l'ordre aux domestiques de ne répondre à aucune des questions que son fils pourrait leur adresser.

XXI

LE PÈRE LA BIQUE EN VISITE.

Le samedi, entre quatre et cinq heures du soir, M[lle] Suzanne de Violaine se trouvait seule dans son petit salon du rez-de-chaussée; elle achevait de peindre un bouquet de fleurs. Comme il faisait très chaud, elle avait ouvert la fenêtre.

Il n'y avait pas plus d'une demi-heure que Pedro Castora l'avait quittée; elle était encore tout émue de sa conversation avec le Brésilien.



Bon, reprit le père La Bique, et moi qui croyais vous apprendre des nouvelles ! c'est drôle tout de même (page 941).

Pedro lui avait fait sérieusement sa déclaration d'amour et l'avait priée de l'autoriser à demander sa main à M. de Violaine. Et Suzanne avait accordé l'autorisation.

Pedro Castora avait emmené M. de Violaine dans sa voiture, afin de faire ensemble une promenade au bois avant l'heure du dîner. Un prétexte, sans doute, pour causer, pour présenter sa demande.

La baronne était également sortie avec le coupé de M. de Violaine. Elle

savait que, le soir, quelque chose de grave se passerait chez Pedro Castora. Certes, elle ne ressentait aucune pitié pour son mari; mais ses enfants!... Malgré l'entière confiance qu'elle avait en M. Lagarde, qui était toujours pour elle le même personnage mystérieux et redoutable, elle était tourmentée et très inquiète. Hélas! elle sentait qu'il fallait bien peu de chose pour briser et détruire à jamais le bonheur de sa fille et de son fils.

C'est chez M. Lagarde qu'elle était allée. Elle avait besoin qu'il lui donnât de nouveau l'assurance que ses enfants n'étaient point menacés. Elle voulait lui dire encore, au terrible vengeur des victimes : Je ne vous demande rien pour M. de Simaise, je vous l'abandonne; mais sauvez Raoul, sauvez Henriette!

Suzanne était donc seule, pour le moment, à l'hôtel de Violaine.

Elle entendit sonner à la porte de la rue.

— Un domestique qui rentre, pensa-t-elle.

Le concierge sortit de sa loge, ouvrit la porte et se trouva devant un vieillard ayant à la main un bâton, ressemblant fort à un gourdin.

— Qu'est-ce que vous voulez? lui demanda-t-il d'un ton brusque, prêt à le repousser dans la rue.

— Brave homme, répondit le vieux, je viens faire une visite à M. le comte de Violaine.

— M. le comte est sorti.

— Ah! ça me contrarie! Est-ce que Mlle Suzanne est sortie aussi?

— Non, mademoiselle est ici.

— En ce cas, brave homme, j'aurai le plaisir de voir Mlle de Violaine.

— On ne dérange pas ainsi mademoiselle, répliqua le portier.

Entendant le colloque, Suzanne s'était levée et mise à la fenêtre. Elle ne reconnut pas d'abord le visiteur; mais celui-ci, l'apercevant, ôta son chapeau et cria :

— Bonjour, mademoiselle Suzanne!

La jeune fille eut une exclamation de surprise.

— Mais c'est mon vieux mendiant de Blaincourt, murmura-t-elle.

Puis, à haute voix :

— Venez, père Monot, venez.

Le vieillard traversa la cour avec un air magnifique. Suzanne l'attendait sur le perron; elle lui prit la main, le conduisit dans son petit salon et le fit asseoir.

— Comme vous êtes bonne, mademoiselle, dit le bonhomme très ému; toujours la même à Paris comme à Haréville, pas fière du tout. A la bonne heure, voilà comment je comprends les riches!

— Mais je n'en reviens pas, père Monot, vous à Paris! Voyons, expliquez-moi cela.

— Ce serait un peu long, mademoiselle; mais M. le comte de Violaine vous dira ça.

— Mon père sait donc...

— S'il sait? je crois bien.

— Vous avez donc vu mon père?

— Mais, oui, je l'ai vu.

— Quand?

— Avant-hier, chez mon bienfaiteur.

— Votre bienfaiteur?

— Oui, mademoiselle, chez mon bienfaiteur, M. Lagarde.

— Vous connaissez M. Lagarde?

— Depuis longtemps. Mais M. le comte vous dira ça. Ah! c'est un riche aussi, M. Lagarde : plus il fait de bien, plus il trouve qu'il n'en fait pas assez. C'est donc chez M. Lagarde que j'ai vu M. le comte, j'ai même eu l'honneur d'être assis à table à côté de M. le comte et j'ai trinqué avec lui comme avec les autres messieurs de la compagnie.

— Ah! vraiment?

— C'est comme je vous le dis, mademoiselle Suzanne. Bref, c'est ainsi que j'ai su que vous n'étiez pas à Haréville. Ma foi, me suis-je dit, je ne veux pas m'en retourner sans avoir fait ma petite visite à M. le comte de Violaine et à sa bonne demoiselle.

— Je vous en remercie, père Monot.

— Car, mademoiselle, je vous aime bien tous les deux, allez. Je garderai toujours là, dans mon vieux cœur, le souvenir des verres de vin que vous me versiez vous-même de votre mignonne petite main blanche.

— Je suis prête à recommencer, père Monot; vous allez vous rafraîchir, n'est-ce pas?

— Merci, mademoiselle, je n'ai besoin de rien; autrement, ça ne serait pas de refus.

— Ici comme à Haréville, père Monot, j'ai ma bourse de jeune fille; je vais vous donner...

— Rien, mademoiselle, rien, l'interrompit le vieillard. Maintenant, je suis riche... mais M. le comte vous racontera ça. Donc, je me suis dit : Je ferai ma petite visite à M. le comte et à Mlle Suzanne, et je leur donnerai des nouvelles de là-bas.

— Eh bien, père Monot; ces nouvelles?

— La grande, c'est que la belle demoiselle Jeanne, la fille du vieux

capitaine Vaillant de Mareille, que tout le monde croyait morte, ne s'était pas noyée.

— Je sais cela, père Monot.

— Ah!... Est-ce que vous savez aussi qui l'a sauvée?

— Oui, père Monot; Jeanne a été retirée de la rivière par Jean Loup, le sauvage de la forêt.

— Avec l'aide de M. Lagarde. Je vois que vous savez tout, mademoiselle. On dit aussi que le mariage de Jeanne avec le brave Jacques Grandin est prochain.

— Ils s'aiment depuis longtemps.

— C'est vrai. Avant tous ces événements, le capitaine Vaillant les avait fiancés. Ils n'auront pas volé leur bonheur, pas vrai, mademoiselle?

Suzanne sourit. Le père La Bique reprit :

— Il n'y a que ce pauvre Jean Loup dont on n'a toujours pas de nouvelles. Il y a beaucoup de gens qui se demandent ce qu'il est devenu depuis que les gendarmes l'ont emmené en prison.

Suzanne sourit de nouveau.

— Là-dessus M. Lagarde sait certainement à quoi s'en tenir, continua le vieillard; j'ai bien eu l'envie de lui parler du sauvage, mais je n'ai pas osé.

La jeune fille ne put s'empêcher de rire.

Le bonhomme regarda autour de lui, espérant découvrir ce qui excitait la gaieté de Mlle de Violaine.

— Je ris, père Monot, dit-elle, car ce que vous venez de dire est très amusant.

— Comment ça, mademoiselle?

— Vous vouliez demander à M. Lagarde des nouvelles de Jean Loup?

— Mon Dieu, oui.

— Mais vous l'avez vu!

— Qui?

— Jean Loup.

— J'ai vu Jean Loup! Où cela, mademoiselle?

— Chez M. Lagarde. N'y avait-il pas à table, avec vous, des jeunes gens?

— Oui, trois, quatre jeunes gens : le lieutenant Jacques Grandin, un grand brun...

— M. Pedro Castora; un officier de spahis, M. Raoul de Simaise, et un autre.

— Que M. Lagarde appelait monsieur Jean.

— Eh bien, père Monot, ce M. Jean, c'était lui.

— Jean Loup ! exclama le vieillard.

— Oui, père Monot, c'était Jean Loup.

Le bonhomme s'appliqua trois ou quatre coups de poing sur le front.

— Et dire que je ne l'ai pas reconnu ! s'écria-t-il. Au fait, reprit-il, je ne pouvais pas le reconnaître, puisque je ne l'avais jamais vu. Et puis, fit-il drôlement, il n'était pas habillé en sauvage.

La jeune fille riait de tout cœur.

— Bon, reprit le père La Bique, et moi qui croyais vous apprendre des nouvelles ! c'est drôle tout de même.

Il y eut un silence après lequel Mlle de Violaine reprit :

— Êtes-vous pour quelque temps à Paris, père Monot ?

— J'y suis arrivé avant-hier, mademoiselle, et j'espère bien reprendre demain matin la route des Vosges.

— Votre séjour n'aura pas été long. Avez-vous vu un peu Paris ?

— Autant qu'il faut, mademoiselle. C'est grand, Paris, c'est beau ! Mais, c'est égal, je préfère Blaincourt. Trop de bruit, mademoiselle, trop de mouvement, de va-et-vient... Cette foule dans les rues, ces milliers de voitures qui passent continuellement, ces grandes vitres aux devantures des maisons, tout cela étourdit, éblouit et met dans un complet ahurissement un pauvre vieux bonhomme comme moi. Vivent les Vosges, mademoiselle ! Quand vous serez à Haréville, bientôt sans doute, j'aurai le plaisir de vous y aller voir.

— Nous n'irons probablement pas à Haréville cette année, père Monot.

— Ah !... Si vous avez quelque chose à faire dire à votre amie, Mlle Henriette de Simaise, je me chargerai volontiers de vos commissions.

— Mais Vaucourt n'est pas sur votre route...

— C'est vrai ; mais en venant je suis passé par Mareille et j'y repasserai au retour.

— Soit. Toutefois, si vous avez l'intention de faire une visite à Mme et à Mlle de Simaise, il est inutile que vous alliez à Vaucourt.

— Pourquoi, mademoiselle ?

— Parce que vous ne les trouveriez pas au château ; ces dames sont à Paris.

— Vraiment ?

— Depuis quelque temps déjà.

— Oh ! alors, je ne m'en irai pas sans avoir vu Mme la baronne et Mlle Henriette.

En revenant ici demain matin, vers dix heures, vous pourrez voir Mme la baronne.

— Et aussi Mlle Henriette?

La jeune fille secoua la tête

— Non, dit-elle tristement, vous ne verrez pas Mlle de Simaise.

— Est-ce qu'elle est malade?

— Je ne le suppose point. Mme la baronne demeure ici, avec nous...

— Et Mlle Henriette?

— Est momentanément séparée de sa mère.

— Mais où donc est-elle?

— Chez son père.

— Tiens, c'est drôle! Voulez-vous avoir l'obligeance, mademoiselle, de me donner l'adresse de M. de Simaise?

— A quoi bon, père Monot? Je devine votre pensée; mais vous ne pourrez pas voir Henriette, vous ne serez même pas reçu à l'hôtel de Simaise.. Cependant, si cela peut vous faire plaisir... Le baron de Simaise demeure avenue des Champs-Élysées, hôtel de Simaise.

— Merci, mademoiselle. Mais vous êtes toute triste, maintenant... Ah! il y a quelque chose que vous ne me dites pas, que vous ne pouvez ou ne devez pas me dire.

— C'est vrai, père Monot.

— Mme la baronne ici, chez M. de Violaine, et Mlle Henriette chez son père, la mère et la fille séparées, ce n'est pas naturel, ça, prononça le vieillard, comme se parlant à lui-même.

Et il se mit à hocher la tête.

— Père Monot, reprit Suzanne, est-ce que vous irez à l'hôtel de Simaise?

— Bien sûr, que j'irai, mademoiselle.

— Vous ne serez pas reçu.

— Qui sait?

— Au fait, oui, essayez.

— D'ailleurs, on ne me mangera pas.

— Père Monot, faites-moi une promesse.

— Laquelle, mademoiselle?

— Promettez-moi de me faire connaître la réception qui vous aura été faite, et, si vous parvenez à voir mon amie Henriette, de me répéter ce qu'elle vous aura dit.

— Je vous le promets, mademoiselle.

— Alors, vous reviendrez ici?

— Je reviendrai.

Le vieillard se retira.

XXII

LA SOIRÉE

A sept heures moins dix minutes, le baron de Simaise fit son entrée dans le salon brillamment éclairé du riche Américain, où se trouvaient déjà le comte de Violaine, le comte de Maurienne et Jacques Grandin, qu'il ne connaissait pas, mais qui devait être aussi un ami de la baronne de Simaise.

En voyant MM. de Violaine et de Maurienne, et bien qu'il eût été prévenu, le baron ne put s'empêcher de tressaillir, et il pâlit légèrement.

Toutefois, il fit bonne contenance, et calme, le sourire sur les lèvres, il s'avança vers MM. de Violaine, de Maurienne et Jacques Grandin, qui s'étaient levés.

Le comte de Maurienne et le comte de Violaine saluèrent le baron assez froidement, mais avec courtoisie.

Rien dans leur attitude n'indiquait une déclaration de guerre, ce qui surprit un peu le baron.

— Quand ils voudront, pensa-t-il; je suis prêt à leur répondre.

On s'assit, et la conversation interrompue continua. On parlait théâtre, des pièces nouvelles, des artistes en renom. Le baron, qui n'était déjà plus sous l'impression de tout à l'heure, parla de ces choses et principalement des artistes, en homme qui les connaît parfaitement.

La porte du salon s'ouvrit et le domestique annonça.

— Monsieur Raoul de Simaise.

Le baron se dressa debout avec un malaise visible. La surprise était aussi grande que peu agréable.

Son fils chez Pedro Castora ! Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il alla à la rencontre du jeune homme et lui dit brusquement :

— Raoul, pourquoi es-tu ici ?

Pedro ne laissa pas au jeune homme le temps de répondre.

— M. Raoul de Simaise est ici, dit-il, parce qu'il a bien voulu accepter mon invitation à dîner. Ah ! ah ! continua-t-il gaiement, vous êtes surpris l'un et l'autre, vous ne vous attendiez pas à vous rencontrer ici ce soir

Le baron, réclamant une explication, interrogeait le Brésilien du regard.

— Vous êtes étonné que je connaisse votre fils, monsieur le baron, reprit-il ; en deux mots, voici comment nous avons fait connaissance : hier, en entrant au Café Anglais pour déjeuner, je vis un de mes amis, Jules Hastier, qui, en compagnie d'un jeune homme qui m'était inconnu, s'asseyait à une table, également pour déjeuner. J'allai lui serrer la main ; il me présenta M. Raoul de Simaise, à qui je m'empressai de tendre la main. Nous déjeunâmes ensemble et, en nous quittant, voulant vous être agréable, monsieur le baron, ainsi qu'à M. Raoul, je lui ai fait l'invitation à laquelle il vient répondre.

— Je comprends maintenant, fit le baron ébauchant un sourire.

Il eut l'air de trouver suffisante l'explication donnée par Pedro. Mais on aurait pu voir qu'il restait en lui une vague inquiétude.

On se mit à table.

D'abord un peu agité, un peu soucieux, le baron parvint à se remettre vers la fin du dîner. Son inquiétude s'étant dissipée, il se montra d'une gaieté charmante, et on retrouva le brillant causeur parisien, dont on avait si souvent applaudi les mots spirituels, les fines saillies.

En se levant de table, Pedro Castora annonça à ses convives qu'il attendait deux ou trois amis.

— Ils n'ont pu venir pour dîner, ajouta-t-il ; mais ils m'ont promis d'être des nôtres ce soir.

— Ils seront les bienvenus, dit le comte de Maurienne.

— Certainement, appuya le baron.

On revint dans le salon.

— Il ne sera question de rien ce soir, se disait de Simaise, les amis de la baronne ont changé d'idée, et probablement choisi un autre lieu pour la lutte. Je m'explique, maintenant, que Pedro ait pu inviter Raoul.

Le Brésilien fit apporter des cigares.

— Messieurs, dit-il, comme nous n'aurons pas avec nous des dames ce soir, nous pouvons fumer ici.

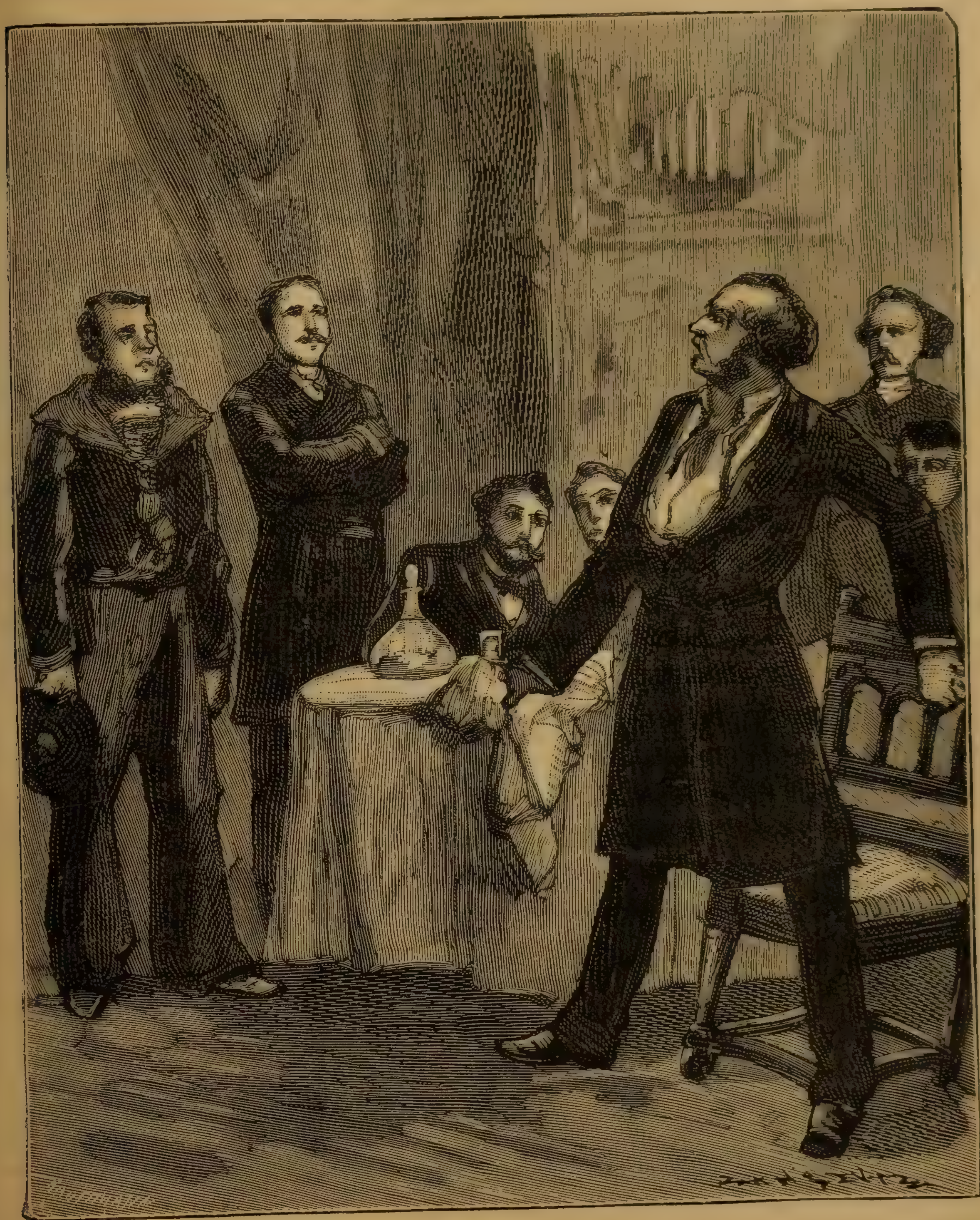
Chacun alluma un cigare.

Les deux officiers se mirent à causer ensemble dans un coin du salon.

Pedro Castora s'empara du comte de Violaine.

Le baron et le comte de Maurienne reprirent une conversation commencée dans la salle à manger.

Le baron, à qui on ne parlait ni de sa femme ni de sa fille, complètement délivré de ses inquiétudes, avait l'esprit libre, comme si sa conscience eût été tranquille.



Le misérable, son attitude démentait ses paroles (page 950).

La demie de neuf heures sonna.

Presque aussitôt, la porte du salon s'ouvrit toute grande, et d'une voix sonore, au milieu d'un silence profond, le domestique annonça :

— Monsieur le marquis de Chamarande !

La foudre, éclatant tout à coup au milieu de la vaste salle aux lambris dorés, n'aurait pu produire un effet plus terrible.

Le baron s'était dressé debout, comme sous l'action d'un choc élec-

trique, avait fait trois pas en avant, puis, blêmissant, les yeux hagards, la sueur perlant à son front, il était resté immobile, comme pétrifié.

A l'exception de Jacques Grandin, qui n'avait jamais entendu prononcer le nom de Chamarande, les autres étaient sous le coup d'une vive surprise.

Raoul s'était rapproché de son père et le regardait, ayant l'air de l'interroger.

L'étonnement général augmenta, et Jacques fut à son tour saisi par la surprise quand parut le personnage qu'on venait d'annoncer.

C'était Jean Loup!

Les yeux du baron étincelèrent.

L'ahurissement était tel qu'aucun de ces messieurs n'alla à la rencontre du jeune homme et qu'on remarqua à peine l'entrée d'un autre personnage portant un costume de marin. Ce personnage, que le domestique n'avait pas annoncé, avait la figure encadrée dans une épaisse barbe rousse; ses cheveux étaient de la même couleur que sa barbe. Il s'assit tranquillement dans un fauteuil.

Cependant, ayant salué silencieusement, Jean s'avança vers Pedro Castora, la main tendue.

— Soyez le bienvenu, monsieur, balbutia le Brésilien.

Jacques Grandin vint alors prendre la main de son ami.

— Quelle surprise! fit-il.

Les autres pressentaient une scène horrible, épouvantable. Instinctivement, ils n'eurent point l'air de reconnaître Jean Loup, comme si quelque chose leur eût dit qu'ils devaient s'abstenir de toute démonstration.

Quant au baron, son état de trouble était si grand, qu'il ne lui vint pas à l'idée que les personnes présentes étaient là comme des marionnettes dont une main puissante, invisible, tenait les fils.

Le premier moment de surprise et de terreur passé, redevenu maître de lui, il reprit son assurance et retrouva son audace. La tête haute, le regard chargé d'éclairs, mais ayant un sourire ironique stéréotypé sur les lèvres, il marcha sur Jean Loup :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, je n'ai pas bien entendu votre nom tout à l'heure; voulez-vous avoir l'extrême obligeance de me dire sous quel nom on vous a annoncé?

— Je m'étonne, monsieur, répondit le jeune homme avec un calme parfait, que vous n'ayez pas entendu annoncer le marquis de Chamarande.

— J'avais entendu, monsieur, mais je n'en pouvais croire mes oreilles. Ah ! vous êtes monsieur le marquis de Chamarande !... Pourriez-vous nous dire, monsieur le marquis, à ces messieurs et à moi, à quelle famille de Chamarande vous appartenez ?

— Volontiers, monsieur.

Et d'une voix ferme, bien timbrée, Jean Loup dit :

— Il n'a jamais existé en France qu'une seule et unique famille de Chamarande, la mienne. Mon bisaïeul, fidèle serviteur de la royauté, a été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et exécuté sur la place de la Révolution. Mon aïeule, veuve du général marquis Louis de Chamarande, a épousé en secondes noces le baron de Simaise : elle a eu de son premier mari un fils, le marquis Paul de Chamarande, mon père ; de son second mari, un autre fils, le baron Léon de Simaise, vous, monsieur, et vous êtes mon oncle !

— Mensonge, mensonge ! exclama le baron, ne pouvant plus se contenir. En vérité, c'est trop d'audace !

Et se laissant aller à la violence de sa nature :

— Messieurs, continua-t-il, s'adressant particulièrement à MM. de Violaine et de Maurienne, cet homme est un misérable imposteur !

Il y eut dans le salon une rumeur sourde.

Jean Loup pâlit et ses traits se contractèrent ; mais, reprenant vite son calme stoïque, il sourit et croisa ses bras sur sa poitrine.

Le baron continua :

— Tout le monde sait que mon frère, Paul de Chamarande, mort en mer en 1848, ne s'est pas marié et que, pour cette raison, il n'a pu avoir un enfant légitime. Je le répète, messieurs, cet homme est un chevalier d'industrie, un vil imposteur.

— Pourtant, monsieur le baron, répliqua le comte de Maurienne, ce jeune homme parle ici avec beaucoup d'assurance.

— L'assurance d'un fourbe, riposta le baron hors de lui. Je ne connais pas cet homme, il n'existe entre lui et les miens aucun lien de parenté. Que fait-il ? D'où vient-il ? Qu'il le dise !

— Monsieur le baron de Simaise, vous le saurez, prononça Jean Loup d'une voix lente et grave.

— Allons donc ! fit le baron, haussant dédaigneusement les épaules.

Et s'adressant de nouveau à ceux qui l'entouraient :

— Ah ! s'écria-t-il, d'une voix éclatante, il prétend qu'il est le marquis de Chamarande. Eh bien, qu'il le prouve.

— Sans doute, dit M. de Violaine, il faut que monsieur fournisse des preuves.

— Il ne prouvera rien du tout, sinon qu'il n'est pas le marquis de Chamarande, fit le baron en ricanant.

A ce moment, le marin, auquel nul ne faisait attention, s'élança d'un bond de son fauteuil et entra en scène.

— Monsieur le baron de Simaise a raison, dit-il de sa grosse voix enrouée d'homme de mer, ce jeune homme n'est pas le marquis de Chamarande!

Le baron poussa un cri de triomphe. Il ne se demanda point qui pouvait être cet homme qui venait ainsi à son secours; il ne vit dans cet inconnu qu'un allié et voulut lui prendre les mains.

Mais le marin fit un pas en arrière et reprit :

— Ce jeune homme n'est pas le marquis de Chamarande, il est le comte Jean de Chamarande! Il ne peut être marquis, puisque le marquis de Chamarande, son père, existe encore.

Un « oh! » de surprise s'échappa de toutes les poitrines.

Le baron eut un haut-le-corps et se jeta en arrière, comme si un spectre hideux se fût subitement dressé devant lui. Le coup porté était terrible. Mais le baron n'était pas homme à se laisser écraser pour si peu. D'ailleurs, convaincu que son frère, disparu depuis vingt-cinq ans, n'avait pas survécu à la catastrophe du *Téméraire*, il ne voyait pas encore ce qu'il avait à redouter.

Plus l'orage paraissait menaçant, plus, confiant dans son audace, il était résolu à lui tenir tête.

Il interrogea les figures autour de lui et ne vit que des visages anxieux, consternés.

Alors il partit d'un éclat de rire strident, fiévreux. Et, s'avançant vers l'homme à barbe rousse :

— Hé, hé, fit-il, riant toujours de son rire forcé, c'est vous peut-être qui êtes le marquis de Chamarande, déguisé en matelot!

— Monsieur le baron, répondit le marin, si j'étais le marquis de Chamarande, votre frère, vous m'auriez déjà reconnu.

— C'est vrai. Mais c'est égal, je serais curieux de savoir où vous voulez en venir, vous et votre associé.

Messieurs, vous le voyez, je ris; il y a de quoi, en effet. Comment ne pas rire? C'est si drôle, si burlesque! Ne trouvez-vous pas, comme moi, que tout cela est fort bien imaginé? Rien ne manque à la comédie.

Personnages parfaits dans leur rôle, mise en scène irréprochable! En vérité, c'est superbe! On nous a d'abord offert un marquis; mais on s'était trompé, ce n'est plus qu'un comte... Un peu de patience, messieurs, on se propose sans doute de nous servir aussi le marquis. Et s'il

paraît, vous verrez que ce troisième imposteur n'aura pas moins d'audace que les autres. Ah ! oui, c'est drôle !

Mais je ne ris plus, messieurs ; ce qui vient d'avoir lieu ici, devant vous, dépasse tout ce qu'on peut imaginer de plus audacieux. Je ne permettrai pas plus longtemps, par respect pour la mémoire de mon pauvre frère, que deux misérables, qui poursuivent je ne sais quel but mystérieux, se servent ainsi du nom de Chamarande.

Monsieur Pedro Castora, ces deux hommes ont à rendre compte à la justice de leurs agissements ; veuillez donc envoyer chercher un commissaire de police.

— Monsieur le baron, dit le marin, jusqu'à présent la police n'a rien à faire ici.

— Mais enfin, riposta le baron d'une voix pleine de fureur, je ne vous connais pas, moi. Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Répondez, répondez.

— Ce que je veux, répondit l'autre lentement, appuyant sur les mots, je veux, monsieur le baron de Simaise, vous demander ce que vous avez fait de la fortune du marquis Paul de Chamarande, plus de six millions, que vous avez volés !

— Misérable ! hurla le baron, les mains crispées, prêt à sauter à la gorge de l'accusateur.

Mais il eut la force de se contenir. Il se tourna vers les spectateurs silencieux de cette scène étrange.

— Vous avez entendu, messieurs, dit-il. Que puis-je répondre à de pareilles paroles ? Je ne puis même laisser éclater ma colère... Tout cela est insensé ; j'ai affaire à deux pauvres fous !

Personne ne lui répondit, et, à l'attitude froide et sévère de ceux à qui il s'adressait, il comprit qu'il cherchait vainement un défenseur.

Cependant, il voulut prendre la main de M. de Maurienne. Celui-ci s'éloigna brusquement avec un mouvement de répulsion.

— Monsieur le baron, dit M. de Violaine, on vous accuse, il faut vous défendre ; on parle d'une fortune volée...

— Mensonge ! mensonge ! exclama le baron ; mon frère a fait fortune aux îles de la Sonde, et, après sa mort, j'ai été mis en possession de son héritage.

— Ce qui se passe ici, monsieur le baron, répondit M. de Violaine, semble nous dire que votre frère s'était marié.

— C'est faux !

— Et que la marquise de Chamarande a eu un enfant, un fils !

— C'est faux, vous dis-je, messieurs, tout cela est faux! C'est une infamie! Un odieux complot a été ourdi contre moi, on cherche à me déshonorer!

Mais je ne crains rien, je ne crains rien!

Le misérable, son attitude démentait ses paroles.

Il était haletant, il avait dénoué sa cravate et arraché le bouton du col de sa chemise, qui l'étranglait. La terreur était peinte sur son visage, les yeux lui sortaient de la tête, il avait de l'écume au coin des lèvres; la sueur qui tombait de son front coulait sur des joues livides.

— Puisque j'ai des ennemis, poursuivit-il, lançant autour de lui des regards d'insensé, qu'ils se montrent, qu'ils aient le courage de m'attaquer en face... Je ne parle pas de ces deux hommes, fit-il avec un mouvement de suprême dédain : ou ils sont fous, ou ils sont payés pour agir... Ah! on en veut à mon honneur! Eh bien, je le défendrai!...

Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine.

Il étouffait.

— Monsieur Pedro Castora, reprit-il, interpellant brusquement le Brésilien, pourquoi suis-je ici, dites? Et ces deux individus, pourquoi y sont-ils? Sont-ce les amis que vous attendiez?

— Monsieur le baron, je vous jure que j'ignorais...

— Ah! ah! ah! vous ignoriez... Vous mentez, monsieur Pedro Castora, vous mentez!

— Monsieur! exclama Pedro, blêmissant sous l'injure.

— J'ai été attiré chez vous dans un piège, monsieur Castora, poursuivit le baron. Ah! vous ignoriez... Non, monsieur, non, vous saviez ce qui devait se passer ici ce soir. Après avoir été mon ami, vous vous êtes fait le complice de mes ennemis, le complice d'une infamie!

Pedro était prêt à bondir sur le baron.

— Arrêtez! lui ordonna M. de Violaine avec autorité.

— Mais on m'insulte, monsieur! s'écria le jeune homme.

— Qu'importe! Laissez dire.

Le baron frappa du pied sur le parquet avec fureur.

— Ah! ah! fit-il, on dit que j'insulte, quand c'est moi qui suis l'insulté. Raoul, Raoul, continua-t-il, en se tournant vers son fils, on insulte ton père, on attaque notre honneur! Raoul, tu es soldat, tu sais tenir une épée, défends notre honneur, venge ton père!

Le jeune homme se redressa. Il était plus pâle qu'un mort et il tremblait de tous ses membres.

— Mon père, répondit-il d'une voix frémissante, je regarde, j'écoute et j'attends.

— Tu attends? Qu'attends-tu? Mais tu n'as donc pas de sang dans les veines? Et tu es un officier français!

— Quand il le faudra, mon père, je saurai prouver que je connais mon devoir!

— Ton devoir est de défendre ton honneur.

— Je le défendrai à ma manière.

— Et tu restes calme! Malheureux! Est-ce que, toi aussi, tu es le complice de mes ennemis?

Raoul s'avança vers le marin.

— Monsieur, lui dit-il, vous venez de porter contre M. le baron de Simaise une accusation des plus graves; mais accuser n'est pas tout : il faut prouver. Je vous demande, et au besoin je vous ordonne, de fournir ici des preuves de ce que vous n'avez pas craint d'avancer.

— Tu veux que cet homme parle, Raoul, prononça le baron; et que dira-t-il? Il mentira effrontément. Ne comprends-tu pas qu'il a appris sa leçon par cœur? Il est prêt à débiter son petit roman.

— Monsieur, dit M. de Violaine s'adressant au marin, nous avons entendu vos paroles et les preuves qu'on vous réclame sont nécessaires; car enfin, comme le dit M. le baron de Simaise, il peut bien être, en ce moment, victime de quelque machination ténébreuse. Nous ne pouvons juger que sur des preuves sérieuses, indiscutables. Vous prétendez que le marquis Paul de Chamarande, disparu depuis vingt-cinq ans, n'est pas mort? Vous devez donc savoir où il se trouve, où on peut le voir.

— Certainement, monsieur.

— Je ne veux pas mettre en doute votre affirmation, monsieur; mais je ne vous cache point que nous croyons tous, ici, que le marquis de Chamarande a péri dans le naufrage d'un bâtiment de la marine marchande française appelé *le Téméraire*. Vous, monsieur, vous affirmez que le marquis existe. Eh bien, je vous prie d'abord de nous donner des preuves de l'existence du marquis de Chamarande.

— Messieurs, répondit le marin montrant Jean Loup, une de ces preuves est devant vous.

— Allons donc! fit le baron en haussant les épaules.

Mais j'en ai d'autres, continua le marin, et je vais vous les donner.

— Je me retire, dit le baron, marchant vers la porte.

Raoul se jeta résolument devant lui.

— Restez, mon père, restez, dit-il d'une voix ferme, presque impérieuse; restez, il le faut!

— Monsieur le baron, il le faut! appuya le comte de Maurienne.

Le baron revint au milieu du salon et se laissa tomber dans un fauteuil.

Ne pouvant admettre que son frère fût encore existant, il croyait toujours à une machination dirigée contre lui par des ennemis inconnus. Mais dans quel but? Voilà ce qu'il ne saisissait pas bien. Évidemment, ce ne pouvait être une affaire de chantage; on devait savoir qu'il était ruiné. Cependant, il commençait à sentir qu'il était là, dans ce salon, comme le criminel sur le banc des accusés, devant ses juges.

— Messieurs, reprit le marin, je vous engage à vous asseoir; car, si ce que je vais vous dire est intéressant, ce sera peut-être un peu long. Ce n'est pas un petit roman que je vais vous débiter, messieurs, mais une page d'histoire vraie que je vais vous raconter.

— Parlez, parlez!

On s'assit, le marin seul resta debout.

XXIII

SOSTHÈNE LANDRY

Au bout d'un instant, voyant ses auditeurs disposés à l'écouter, la grosse voix du marin retentit au milieu d'un profond silence.

— Messieurs, dit-il, je dois d'abord vous dire mon nom : je me nomme Antoine-Sosthène Landry.

— Landry! fit Jacques Grandin.

— Oui, mon lieutenant, je suis Landry; vous ne me reconnaissez pas, et pour cause; mais c'est bien moi, Sosthène Landry, ex-lieutenant des francs-tireurs des bois du capitaine Lagarde, moi que vous avez vu à la ferme des Ayrelles et que vous avez rencontré dans une rue d'Orléans. Le même jour que vous, mon lieutenant, j'ai été décoré...

Et, relevant le large revers de sa veste de marin, Landry laissa voir la croix de la Légion d'honneur attachée à son ruban rouge.

Il reprit :

— Je suis né au Havre le 25 avril 1833. En 1848, j'étais depuis dix-huit mois mousse à bord du *Téméraire*. Je ne vous raconterai point le



Il ne se trompait pas, en effet, car, une heure plus tard, la terre était en vue (page 955).

naufrage de ce navire marchand; on peut lire le récit de cette catastrophe dans tous les journaux de l'époque.

Nous venions de Batavia et nous nous dirigions vers la France. Le cap de Bonne-Espérance était doublé et nous voguions en plein océan Atlantique, à une dizaine de lieues des côtes de l'Afrique équatoriale, lorsque nous fûmes subitement assaillis par l'effroyable tempête qui jeta le bâtiment sur une chaîne de récifs. Ouvert d'un seul coup dans toute

sa longueur, on n'eut pas le temps de recourir aux moyens ordinaires de sauvetage. A peine avais-je eu le temps, moi, de joindre mes mains et de jeter en pleurant ce cri : « Adieu, ma mère! »

Le navire avait coulé et tous les hommes de l'équipage se débattaient au milieu des flots écumants, cherchant encore à échapper à la mort.

Bon nageur, je luttai pendant un instant; mais les forces me manquèrent; mes membres s'engourdissaient, j'allais être submergé, lorsque, tout près de moi, une voix me cria :

« Courage, courage! »

Cela me ranima un peu et j'usai ce qui me restait de force dans un dernier effort. Je ne pouvais plus lutter contre le terrible élément; je me laissais couler lorsque je me sentis saisir par une main puissante. « Pense à Dieu et à ceux que tu aimes! » me dit mon compagnon.

Ranimé de nouveau, je m'accrochai d'une main au vêtement de l'homme qui nageait avec une vigueur merveilleuse, et, pour le moins fatiguer, je me soutins à son côté en nageant de mon bras libre. Souvent culbutés par les vagues, deux fois je lâchai prise; mais, ayant juré de me sauver avec lui, si la chose n'était pas impossible, l'intrépide nageur me ressaisit.

Mais qu'espérait-il? De qui attendait-il du secours?

De Dieu, m'a-t-il dit plus tard.

La Providence divine veillait sur nous.

Tout à coup, une lame nous enleva sur sa crête et nous jeta sur un corps dur dans lequel, au bout d'un instant, nous reconnûmes un radeau.

Oui, messieurs, un véritable radeau, construit un mois peut-être auparavant par des marins en détresse et abandonné en pleine mer.

Mon compagnon poussa un cri de joie suprême, puis il me prit dans ses bras et m'embrassa.

Au bout de quelques heures, la tempête se calma peu à peu et la mer devint moins terrible.

Le jour succéda à la nuit sombre; alors, dans l'homme à qui je devais la vie et que je croyais être un matelot du *Téméraire*, je reconnus le passager qui s'était embarqué sur notre navire à Batavia.

« Comment t'appelles-tu? me demanda-t-il.

» Sosthène Landry.

» Landry, mon ami, remercions Dieu qui nous a miraculeusement sauvés; remercions-le, car il achèvera son œuvre : nous reverrons ceux que nous aimons. »

— Tous deux à genoux, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, nous fîmes notre prière.

Nous avions encore au-dessus de nos têtes de grands nuages noirs; toutefois, le soleil se montrait de temps à autre.

Après avoir longtemps examiné la direction que suivaient les nuages et consulté une petite boussole qu'il avait dans sa poche, mon compagnon me dit :

« La tempête ne nous a pas considérablement éloignés de notre route; si je ne me trompe, nous ne devons pas être loin de la côte africaine. »

— Il ne se trompait pas, en effet, car, une heure plus tard, la terre était en vue.

Poussé vers la côte par le courant de la marée montante, notre radeau alla échouer sur le sable. Le lieu était désert. Nous ignorions absolument où nous nous trouvions; assurément sur la terre d'Afrique; mais sur quelle côte? Nous sûmes plus tard que la mer nous avait jetés sur la côte des Esclaves.

Nous mangeâmes des coquillages pour apaiser notre faim et, étendus sur le sable, nous fîmes sécher nos vêtements.

La soif se fit sentir. Nous nous enfonçâmes dans les terres et, après deux ou trois heures de marche, nous eûmes la joie de rencontrer un petit cours d'eau. Nous nous désaltérâmes avec délices; nous fîmes notre repas du soir, composé de fruits trouvés sur notre chemin, puis, la nuit approchant, nous nous couchâmes au pied d'un magnifique palmier pour dormir et nous remettre de nos fatigues.

Le lendemain, aussitôt le jour venu, nous nous remîmes en marche, remontant le cours de la rivière. Nous avions hâte de sortir du désert, de rencontrer des êtres humains, blancs ou nègres, de nous trouver enfin dans un lieu habité. Mais cette journée et la suivante se passèrent sans que rien nous eût fait soupçonner le voisinage d'un pays habité. Le troisième jour, nous continuâmes notre marche en avant dans les terres. Dans l'après-midi, comme nous nous reposions à l'ombre, la chaleur étant étouffante, un bruit de voix arriva soudain à nos oreilles.

« Des hommes! s'écria M. Paul. »

— Il m'avait dit qu'il s'appelait ainsi.

Nous nous dressâmes debout. Une troupe de deux ou trois cents nègres, armés de piques, de massues, quelques-uns de vieux fusils à pierre, n'étaient qu'à une faible distance de nous.

« Ce sont des sauvages! » murmura M. Paul, ayant l'inquiétude peinte sur son visage.

Les nègres, — c'étaient des Achantis, — nous aperçurent et nous entourèrent en poussant toutes sortes de cris et d'exclamations. Nous nous attendions à être massacrés. Mais ces redoutables sauvages ne sont pas toujours cruels et sanguinaires.

Ils s'emparèrent de nous sans nous faire aucun mal et nous emmenèrent prisonniers dans leur pays.

Notre captivité fut dure, très dure dans les premiers temps. Devenus esclaves, on nous forçait à des travaux au-dessus de nos forces ; souvent on nous maltraitait, et nous devions vivre presque exclusivement d'une sorte d'escargot desséché, qui est la base de la nourriture chez les Achantis.

Cependant, M. Paul ayant appris rapidement la langue du pays, nos maîtres, étonnés, commencèrent à se montrer plus doux. Bientôt, par son grand air, sa douceur, sa grandeur d'âme, les conseils qu'il donnait, les travaux ingénieux qu'il exécutait, M. Paul imposa le respect et l'admiration aux Achantis.

Le roi Quakou-Dah entendit parler de nous et demanda que nous lui fussions donnés. Nos maîtres ne pouvaient rien refuser à Quakou-Dah ; nous fûmes conduits à Comassie, capitale du royaume, et présentés au roi.

Ce prince noir nous accueillit avec bonté, et, après avoir causé pendant plus d'une heure avec M. Paul, il fut tellement enchanté, qu'il nous déclara que nous n'étions plus esclaves ; mais qu'il nous garderait dans ses États, près de sa personne, pour apprendre avec M. Paul à gouverner son peuple, comme les rois d'Europe gouvernent leurs sujets.

M. Paul devint ainsi le conseiller du roi Quakou-Dah, fonction à peu près équivalente à celle de premier ministre.

Quant à moi, messieurs, je restai également à la cour du roi, attaché à la personne de M. Paul, qui me conféra, en souriant tristement, le titre de secrétaire intime de M. le conseiller.

Conseiller ! M. Paul l'était réellement, car Quakou-Dah ne faisait plus rien sans l'avoir d'abord consulté. Ses avis étaient écoutés avec déférence et presque toujours suivis. Maintes fois la douce et persuasive parole de M. Paul arrêta des actes de barbarie et empêcha de sauvages hécatombes humaines.

Nous espérions — je dis « nous » quand je devrais dire « M. Paul, » car moi je n'étais rien, — que pour prix des services rendus, qu'en récompense de l'instruction donnée aux fils du roi par son conseiller, Quakou-Dah nous rendrait la liberté, en nous faisant conduire à la frontière sud de son royaume.

De là, en traversant le pays des peuplades placées sous le protectorat de l'Angleterre, nous pouvions facilement, sans danger, en moins de quinze jours, arriver à Cape-Coast, qui est la capitale des possessions anglaises à la Côte d'Or.

Malheureusement, le roi ne voulut jamais comprendre les raisons que M. Paul faisait valoir pour quitter l'Achanti. Il n'admettait pas que nous pussions avoir le désir de revoir la France quand nous avions le bonheur de vivre à Comassie, près de sa royale personne; il n'admettait pas non plus qu'il pût y avoir dans notre cœur d'autre affection que celle que nous lui devions.

Souverain absolu, despote et tyrannique, et bien qu'il nous eût affranchis, Quakou-Dah, comme vous le voyez, ne cessait pas de nous considérer comme ses esclaves. Convaincus qu'il ne nous rendrait jamais la liberté, un jour, dans la sixième année de notre captivité, nous tentâmes de nous échapper. Mais, à trois heures de marche de Comassie, nous fûmes arrêtés et ramenés triomphalement dans la capitale. Il paraît que nous avions commis un grand crime, car aussitôt les chefs s'assemblèrent sous la présidence du roi pour nous juger. Nous fûmes condamnés à mort.

Mais Quakou-Dah avait de l'amitié pour son conseiller; il nous fit grâce, à condition que nous ne ferions plus aucune tentative pour quitter ses États. On ne jugea pas que la menace de mort en cas de récidive était suffisante pour nous retenir à Comassie; à partir de ce jour, nous fûmes gardés à vue, nuit et jour, par vingt guerriers armés jusqu'aux dents.

De nouvelles années s'écoulèrent et d'autres encore. Nous pensions continuellement à notre chère France, à ceux que nous aimions et qui, nous croyant morts, ne nous attendaient plus!

Mais pouvions-nous espérer encore revoir la patrie? Parviendrions-nous un jour à reconquérir notre liberté?

Hélas! c'était bien douteux.

Mais on a beau souffrir, être malheureux, on ne désespère jamais.

Cependant je voyais souvent M. Paul, mon maître et mon ami, en proie à un sombre découragement.

Quand il pleurait, je pleurais avec lui.

Alors, par la pensée, nous nous transportions en France. Je lui parlais de ma mère qui, devenue veuve quand je n'avais encore que trois ans, m'avait élevé avec tant de peine. Lui, à son tour, avec des larmes dans la voix et des sanglots dans la poitrine, me parlait de sa femme, de sa chère Lucy, et d'un enfant qu'elle avait mis au monde, un enfant

qu'il n'avait pas eu le bonheur de voir, qu'il ne verrait probablement jamais.

C'est dans une de nos causeries intimes que M. Paul me raconta son histoire; j'appris ainsi que l'homme à qui je devais la vie, dont je partageais la captivité, portait un des grands et beaux noms de France, qu'il s'appelait le marquis Paul de Chamarande.

Le baron de Simaise s'agita sur son siège avec un malaise visible.

— C'est un conte à dormir debout, dit-il en haussant les épaules, mais d'une voix qui trahissait le plus grand trouble.

— Écoutez, mon père, écoutez, lui dit Raoul d'une voix ferme et pleine d'autorité.

Landry reprit la parole.

— Je vais abréger, messieurs, afin de ne pas trop abuser de votre attention, dit-il.

Le roi Quakou-Dah mourut. Avant de mourir, pris de pitié sans doute pour notre malheureux sort, il avait fait promettre à son fils, son successeur, de nous rendre la liberté. Cependant, ce ne fut que l'année suivante que le nouveau roi nous permit enfin de quitter Comassie et de nous diriger vers la Côte d'Or.

Nous arrivâmes à Cape-Coast, où nous fûmes reçus à bras ouverts par les Anglais. On nous donna du linge, des vêtements et de l'argent. Après un séjour d'une semaine à Cape-Coast, nous nous embarquâmes pour l'Angleterre.

Nous ne fîmes que toucher terre à Portsmouth. Un navire français, prêt à partir pour le Havre, nous reçut à son bord. Il y avait avec nous six autres passagers, parmi lesquels se trouvait le célèbre banquier d'Amsterdam, M. Van Ossen. En entendant nommer le banquier, le regard de M. le marquis s'illumina. Il se rapprocha de M. Van Ossen et se fit connaître.

Le banquier resta un instant sans voix, pétrifié de surprise.

Enfin, il laissa échapper une exclamation et tendit sa main à M. le marquis.

Ils s'assirent et causèrent en hollandais pendant au moins deux heures.

M. Van Ossen dut apprendre à mon maître des choses bien étranges, bien terribles, car M. le marquis était affreusement pâle; il tremblait de tous ses membres, et à un moment je vis des larmes jaillir de ses yeux.

Nous arrivâmes au Havre. C'était le 22 mai 1869. Nous avions enfin

les pieds sur le sol français, après plus de vingt ans de captivité ou d'esclavage.

Je courus à la maison où habitait ma mère. Plus de mère! Elle était morte depuis cinq ans.

M. le marquis, qui m'avait accompagné, me dit alors :

« Landry, le malheur nous a unis; il a fait de toi mon ami, mon frère! Le malheur, quand il s'attache à l'homme, ne le quitte plus; il continue à nous poursuivre l'un et l'autre... Tu revenais en France joyeux, croyant retrouver ta vieille mère, ta mère n'est plus. Moi, je revenais en France, le cœur plein d'espoir, croyant y retrouver deux êtres adorés; ils ont disparu et nul ne sait ce qu'ils sont devenus. J'avais en France une fortune, on me l'a prise.

» Mais j'en ai une autre en Hollande; elle me servira, car j'en aurai besoin.

» Landry, nous sommes unis par le malheur; si tu le veux, tu ne me quitteras plus. »

— Je n'ai plus que vous à aimer, monsieur le marquis! m'écriai-je. »

Il me prit la main et me dit :

« Pour toi seul, Landry, je suis toujours le marquis de Chamarande. A partir de ce jour, pour des raisons que tu connaîtras plus tard, je prends un autre nom. Je vais agir, mais dans l'ombre, en me cachant. Jusqu'à nouvel ordre, Landry, toi seul et M. Van Ossen devez savoir qui je suis. Viens, Landry, viens! ajouta-t-il. »

— Nous nous dirigeâmes vers la gare, où nous arrivâmes quelques minutes avant le départ du train pour Paris.

Messieurs, acheva Landry, vous m'avez demandé de vous donner des preuves que le marquis Paul de Chamarande n'a pas péri dans le naufrage du *Téméraire :* ces preuves, vous les avez maintenant.

Le baron de Simaise se dressa debout, essayant encore de payer d'audace.

— Des preuves, cela? fit-il avec un dédain superbe, allons donc!... Nous venons tout simplement d'entendre raconter des choses ridicules, insensées!... Ah! par exemple, il faut le reconnaître, ce conte à amuser les enfants fait honneur à l'imagination de celui qui l'a inventé.

— Monsieur Sosthène Landry, dit le comte de Maurienne, nous avons écouté, vous avez dû le voir, avec la plus grande attention; mais nous ne sommes pas encore convaincus.

Si le marquis de Chamarande existe, pourquoi se cache-t-il? Pourquoi ne se montre-t-il pas?

— Oui, oui, s'écria le baron qui, se sentant soutenu, redoublait

d'audace, pourquoi se cache-t-il? Où est-il, votre marquis de Chamarande, que vous ressuscitez si facilement, où est-il? Allons, qu'il se montre, je l'attends!

Le baron avait à peine achevé de parler, qu'une des portes latérales du salon s'ouvrit brusquement, toute grande, et le marquis de Chamarande parut sur le seuil.

— Me voilà! prononça-t-il d'une voix vibrante

Un « oh! » accentué s'échappa de toutes les poitrines.

On s'était levé, mais on restait immobile, les pieds comme cloués au parquet, les yeux fixés sur le marquis, dans lequel tous, sauf le baron, reconnaissaient M. Lagarde.

Le marquis marcha lentement vers son frère.

Celui-ci poussa un cri rauque et recula épouvanté, la face convulsée, livide. Il avait le regard d'un fou, il tremblait, ses dents claquaient; cette fois, il était terrifié; il avait peur, le misérable!

Le marquis paraissait très calme, mais il y avait du feu dans ses yeux.

Il s'arrêta devant le baron, les bras croisés sur sa poitrine.

— Monsieur le baron de Simaise, dit-il, vous m'attendiez, me voici; mais je ne vois point dans votre regard la joie qui devrait l'animer en me revoyant après une si longue absence... Est-ce que monsieur le baron de Simaise ne reconnaît pas le marquis Paul de Chamarande, son frère?

Allons, monsieur le baron, relevez la tête et osez me regarder en face!

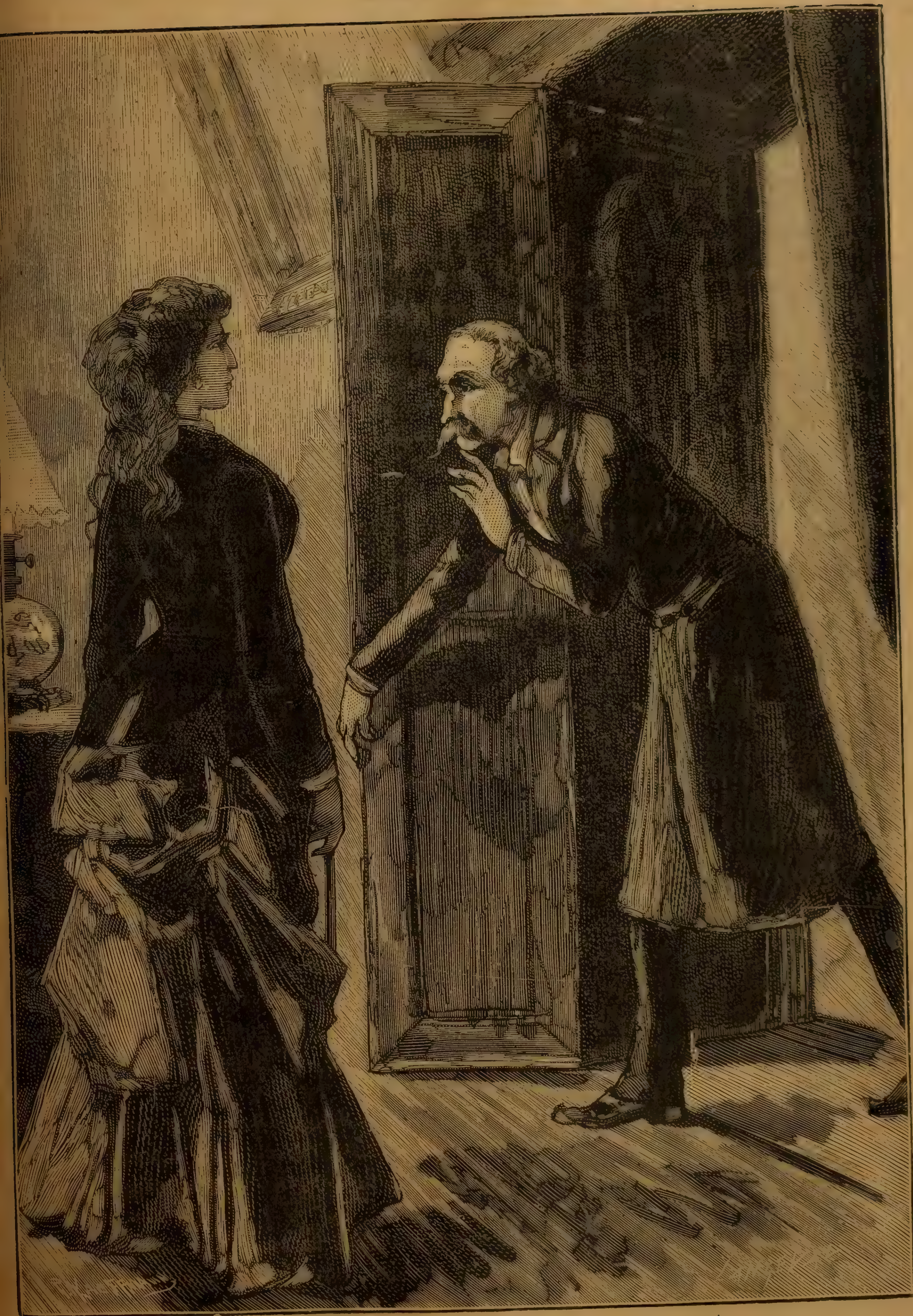
Quand je vous ai quitté, il y a de cela vingt-cinq ans, je vous ai confié ce que j'avais de plus cher, de plus précieux au monde : ma femme, la marquise de Chamarande. Vous m'avez promis de veiller sur elle et l'enfant qu'elle allait mettre au monde; vous m'avez promis de la protéger, de la servir, de la respecter, de l'aimer... Eh bien, je viens vous demander comment vous avez rempli votre mission, comment vous avez compris votre devoir.

Baron de Simaise, qu'avez-vous fait de ma fortune? Baron de Simaise, qu'avez-vous fait de ma femme et de mon enfant? Assassin de Charles Chevry, Caïn, qu'as-tu fait de ta sœur?

Le baron laissa échapper un nouveau cri étranglé, cacha sa figure dans ses mains et se courba comme écrasé.

Le marquis le saisit à l'épaule et le força à se redresser.

— Regarde, lui cria-t-il d'une voix stridente, regarde! Ah! tu ne



L'Italien entra silencieux (page 966).

peux plus nier tes crimes! Voilà deux de tes victimes!... Regarde, regarde!

Lucy venait d'entrer, pâle, chancelante, et elle s'appuyait sur le bras de son fils.

Le baron la vit comme a travers un nuage de sang. C'en était trop. Il était arrivé au paroxysme de l'épouvante. A l'égarement de ses yeux, aux contractions nerveuses de ses traits, on put croire un instant qu'il allait perdre la raison ou tomber foudroyé aux pieds de son frère. On se trompait. La force lui revint, puisée dans son épouvante même; il se dégagea de l'étreinte du marquis, qui le tenait encore, se redressa plein d'audace et de haine en face de ses victimes, comme le mauvais ange devant Dieu après sa déchéance, s'élança d'un bond vers la porte et s'enfuit.

On voulait courir après lui et le faire arrêter par les domestiques.

— Non, non, dit le marquis, laissez-le; il appartient à la justice de Dieu.

Raoul avait gagné la porte. Blanc comme un suaire, le regard sillonné d'éclairs, il jeta dans le salon ces mots :

— Les victimes seront vengées!

Et, à son tour, il disparut.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE

TOUT POUR L'HONNEUR

I

LA COMTESSE CARINI.

Bien qu'il n'eût pas l'esprit inventif ni l'envergure pour le mal de son ancien maître Blaireau, Carini était loin d'être une médiocrité dans cette armée de criminels, qui tient garnison dans toutes les grandes villes, dans Paris particulièrement, et qui se recrute dans les cinq parties du monde.

Alors que Carini n'était qu'un lieutenant de Blaireau, dans la bande de coquins organisée et dirigée par ce maître scélérat, l'Italien, en raison de sa réserve excessive sur les choses de son passé, n'avait pas la confiance de ses collègues. Tout bandit est doublé d'un dénonciateur. Un scélérat veut toujours tenir ses complices dans sa dépendance par la possession de quelque secret important, afin de pouvoir se garantir contre des insinuations nées de la rancune ou de la colère.

Le mal ne vit que par le mal, ne vit que pour le mal; un vice ne marche jamais seul. Ainsi le veut la règle immuable du monde sur tous les échelons de l'échelle sociale.

Dans le monde des coquins, qu'il s'agisse de financiers véreux ou de coupe-jarrets, le complice dont on ne sait rien est suspect; on se garde de lui comme d'un gendarme ou d'un espion.

Carini ne parlant pas, ne laissant rien deviner de son passé, était considéré par ses compagnons comme dangereux.

Circonstance particulière : Carini était avare.

Un voleur avare, c'est chose rare!

Ce qu'on dérobe aux autres en vertu de la loi du plus fort ou du

plus rusé, ce qui est la même chose, tient d'autant moins aux mains qu'on s'en est emparé plus facilement. On peut remarquer que ceux qui font les meilleurs coups sont toujours les plus prodigues et les moins prévoyants.

Et ceci se trouve complètement résumé dans ce vieux proverbe gaulois :

« Le bien mal acquis ne profite jamais. »

S'il y a une exception, elle est en faveur des usuriers.

Carini n'était pas un débauché ; il ne prenait part à aucune orgie. On ne lui connaissait pas de maîtresse sérieuse.

Carini ne buvait pas.

Carini ne jouait pas.

Carini ne s'emportait jamais et ne cherchait querelle à personne.

Carini, en un mot, était, dans son genre, une espèce de petit saint.

En tout, il procédait lentement, méthodiquement, n'abandonnant rien au hasard, ce qui lui évitait bien des échecs. Une affaire menée et conduite par lui pouvait être considérée comme une affaire sûre.

Autant Blaireau s'occupait à ne compromettre personne, pas plus ceux qui le servaient que ceux qui réclamaient ses services, autant Carini, au contraire, prenait ses mesures pour enserrer les uns et les autres, afin qu'ils fussent entièrement à sa merci. C'était là sa force et il ne se gênait pas pour en abuser, mais doucement, sans scandale.

Une seule personne, une femme, exerçait sur l'Italien une influence sérieuse. C'était la comtesse Carini.

On la disait sa femme, sa femme légitime.

Pourtant, à quelques mots échappés des lèvres de l'Italien dans un instant de dépit, on avait pu supposer que le lien qui les unissait n'était pas indissoluble, et surtout qu'il n'était pas absolument volontaire.

Là était le secret de la vie de Carini. Aussi avait-on beaucoup cherché à le pénétrer. Mais les curieux n'avaient pu que se livrer à des suppositions.

On voyait peu la comtesse Carini.

Elle n'habitait pas avec son mari. Quand les deux époux voulaient se parler, — et il était rare que ce fût la femme qui en eût le désir, — la rencontre avait lieu, invariablement, chez la comtesse, qui demeurait dans une maison adossée à celle où habitait son mari. Ce voisinage d'appartements était ignoré des personnes qui connaissaient l'Italien. Blaireau lui-même n'en avait jamais eu connaissance.

Dans la maison de la signora Carini il n'y avait que trois locataires, un à chaque étage. Les deux habitations communiquaient ensemble par

un passage secret ménagé dans l'intérieur d'un gros mur mitoyen, et fermé par deux portes pareilles à des portes d'armoires. Ces portes, ouvertes, laissaient voir des portemanteaux garnis d'effets d'habillement, de femme du côté de la comtesse Carini, d'homme du côté de l'Italien.

Afin d'enlever toute idée de fraude, les fonds de ces armoires étaient faits de chêne massif très épais, de sorte qu'en frappant sur le bois il ne sonnait point le creux.

Une circonstance particulière à noter : l'issue qui s'ouvrait chez la comtesse était gardée et défendue par un fort verrou de sûreté, habilement dissimulé dans la boiserie, quand l'autre n'était aucunement garantie contre une surprise.

De cela on peut admettre que le comte autorisait sa femme à lui rendre visite à toute heure, même sans le prévenir ; mais que celle-ci n'accordait point le même privilège à son mari.

C'était, on le voit, un singulier ménage que celui de ces deux époux. Certes, la curiosité de leurs amis eût été grandement surexcitée, s'ils avaient pu voir derrière le rideau.

Après son entrevue avec le baron de Simaise, Carini était rentré chez lui immédiatement. Il s'enferma soigneusement dans sa chambre, ouvrit la porte du passage secret, puis fit sonner un timbre qui, au moyen d'un tube acoustique, correspondait avec la chambre de la comtesse.

Celle-ci, pelotonnée dans un fauteuil, semblait plongée dans une méditation profonde.

La vibration métallique, très faible du reste, la fit sursauter. Était-elle là, dans sa chambre, attendant ce signal? On eût pu le croire, car elle ne parut nullement étonnée.

Elle se leva, traversa la chambre, écarta une tapisserie et ouvrit la fameuse armoire. Elle dérangea un vêtement, démasquant un panneau de boiserie, tira le verrou invisible, fit glisser dans des rainures la pièce de chêne et ouvrit ainsi son appartement à Carini.

L'Italien entra silencieux.

Il était pâle et paraissait agité. Ce n'était guère dans ses habitudes, car sa principale qualité était de garder toujours son impassibilité.

Dès que Carini fut dans la chambre, la comtesse referma l'entrée du passage, puis l'armoire, remit la tapisserie en place, et, sans avoir prononcé une parole, elle alla se rasseoir dans son fauteuil. Alors elle fit signe à son mari de prendre un siège.

Elle agissait tranquillement, avec des mouvements automatiques. On aurait dit une statue articulée et se mouvant au moyen de ressorts.

Cette femme pouvait avoir trente-cinq ou trente-six ans. Elle avait

dû être fort belle, car elle l'était encore. On aurait pu lui dire, sans songer à la flatter, qu'elle n'avait que vingt-cinq ans.

C'était la fleur à peine épanouie qui a gardé la fraîcheur du bouton et le parfum de la première éclosion.

Carini la contemplait avec ardeur. Ses regards exprimaient une admiration enthousiaste. L'amour, avec tous les désirs et tous les enivrements de la pensée, se lisait sur son visage.

On devinait dans ce vieillard, près de cette femme, une volonté domptée, un cœur asservi ; mais aussi et en même temps des appétits sensuels insatiables et toujours inassouvis.

C'est qu'entre Carini et la comtesse il y avait quelque chose, et ce quelque chose élevait entre eux une barrière infranchissable. La passion de l'Italien l'avait fait l'esclave de la comtesse. Tant pis pour lui s'il avait des désirs, il n'était donné satisfaction à aucun. On pourrait comparer ce que Carini éprouvait au supplice de Tantale.

La femme restait immobile sur son siège, ne paraissant point se douter de la contemplation muette et extatique dont elle était l'objet.

Elle était de haute taille, ni maigre, ni grosse, mais d'un embonpoint qui lui allait à ravir. Elle portait fièrement sa belle tête couronnée d'un diadème de cheveux de cette couleur d'or rutilant, si recherchée chez les patriciennes au temps où vivait le Titien. Les traits étaient réguliers, mais durs dans leurs lignes.

L'œil bleu faïence était grand, ombragé de longs cils blonds, soyeux, qui, lorsque la paupière se baissait, ressemblaient à une frange d'or tressée par la main d'une fée.

L'allure était parfaitement en harmonie avec les traits du visage. Le geste impérieux complétait ce que le pli des lèvres avait de hautain et de dédaigneux.

Mais à ces révélations de l'instinct aristocratique s'alliait parfois quelque chose de vulgaire, nous pouvons même dire de « canaille », qui saisissait d'une façon étrange et faisait éprouver une déception navrante.

— Le droit de venir ici sans que vous m'ouvriez cette porte, me sera-t-il donc toujours refusé? demanda Carini d'une voix amère, après quelques minutes de silence.

La jeune femme eut un mouvement d'impatience.

— Guilio, répondit-elle, prenant un air étonné, pourquoi cette question à laquelle j'ai déjà tant de fois répondu? Vous savez bien que mes résolutions sont inébranlables. N'oubliez pas nos conventions. Nous avons conclu un marché, bornons-nous-en à ses conditions.

— Ma cara mia Carlotta!

La jeune femme fronça les sourcils et elle se redressa hautaine.

— Mon cher, dit-elle durement, nous ne sommes pas ici à Batavia et je ne suis pas votre chère amie Charlotte. Nous sommes en France, et je suis la comtesse Carini. Si vous n'avez désiré me voir que pour m'appeler votre cara mia Carlotta, vous pouvez vous retirer.

Carini essaya de soutenir le regard méprisant de la jeune femme; mais impossible, il dut baisser la tête.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle ironiquement, n'avez-vous pas pour vous consoler M[lle] Caro?

— Oh! Charlotte, Charlotte! Vous savez bien que la maison de cette fille n'est pour moi qu'une souricière.

— Dont M[lle] Caro est le morceau de chair appétissant.

— Je vous répète, je vous jure que cette fille ne m'est rien.

— Heu, heu!

— C'est là que je vais aux renseignements.

— Sur ceux que vous obligez en votre qualité d'usurier.

— Non, comme banquier.

— Qui escompte à cinquante pour cent.

Il poussa un soupir et prit une attitude d'esclave soumis.

— A la bonne heure, fit-elle; vous voilà comme vous devez toujours être, monsieur le comte, quand vous me faites l'honneur de venir chez moi.

— Ne m'appelez pas comte ici, Charlotte, répliqua Carini avec un accent singulier.

— Pourquoi donc? Ce titre n'est-il pas le vôtre?... Enfin, puisque vous semblez n'y pas tenir, je m'abstiendrai de vous le donner.

— Merci.

— Maintenant, puis-je vous demander ce qui vous amène? Car je suppose que vous avez quelque chose d'intéressant à me dire.

Je crois que, cette fois, je tiens la fortune.

— Hein! fit Charlotte souriant et d'un ton moqueur, est-ce que vous ne vous trouvez pas suffisamment riche? Ah! çà, combien vous faut-il donc de millions?

Les yeux de Carini étincelèrent.

— Tous les millions du monde, répondit-il... pour les mettre à vos pieds. Ah! vous le savez bien que c'est pour vous, pour vous seule que je voudrais posséder un royaume.

— Encore une déclaration de votre amour insensé!

— Encore et toujours Charlotte, puisque le but de ma vie est de vous plaire, de vous aimer.



Il disparut avec une jeune fille qu'il avait séduite (page 974).

— Guilio, vous ne voulez tenir aucun compte de mes avertissements; eh bien, une fois encore, et ce sera la dernière, je vais vous rappeler ce que nous sommes, vous et moi, ce que nous avons fait, vous et moi, ou plutôt vous, vous seul... Car c'est vous, c'est toi, Adriano, qui as tout fait.

Ah! si j'avais su... je ne serais pas ici, enchaînée, et jamais vous ne m'auriez touché le bout du doigt.

Ce nom d'Adriano fit tressaillir Carini et sa physionomie exprima la terreur.

La jeune femme eut un sourire de mépris.

— N'aie pas peur, reprit-elle, nous sommes seuls et personne ne peut nous entendre.

— Non, Charlotte, non, ne revenons pas sur le passé ; il est trop sombre... Assez, assez !

— Trop sombre, le passé !... tu as voulu dire trop rouge !

— Assez, assez ! te dis-je. Parlons du présent, de l'avenir, Charlotte, je tiens un filon d'or : dix millions, peut-être davantage... Comprends-tu? Dix millions !...

— Combien te faudra-t-il tuer d'hommes et de femmes pour une telle somme ?

— Personne.

Charlotte haussa les épaules.

— Il s'agit d'éloigner, de cacher pour quelque temps une femme, une jeune fille.

— Ah ! toujours le système de Blaireau, ton maître : la séquestration, la torture...

— Dix millions !

— Et que m'importent tes millions ?

— Tu n'as pas toujours dit cela.

— C'est vrai. Mais alors j'avais ma nièce adorée. Ah ! oui, je l'aimais, cette enfant, puisque c'est pour elle que je me suis donnée à toi.

— Et maintenant, que tu n'as plus ta nièce à aimer...

— Maintenant, je hais !

— Eh bien, Charlotte, les millions que je veux avoir pour toi, tu pourras les employer à satisfaire ta haine.

Charlotte enveloppa l'Italien d'un regard tellement chargé d'éclairs que celui-ci, qui s'était approché d'elle, se recula involontairement.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Carini reprit son impassibilité habituelle.

Le regard de la comtesse s'était éteint.

Elle passa sa main sur son front, comme pour chasser de son cerveau une pensée douloureuse ou terrible, et, plus calme, elle reprit :

— Vous avez raison, laissons le passé. Voyons, de quoi s'agit-il et pourquoi venez-vous me parler de cette affaire, à moi, qui ne veux plus, je vous l'ai signifié, être mêlée à vos ténébreuses entreprises ?

— Celle-ci sera la dernière, Charlotte, je vous le jure. Comme je

viens de vous le dire, il s'agit de faire disparaître, temporairement, une jeune fille.

— Et vous avez besoin de moi ?

— Oui.

— Un piège à tendre ; mais je refuse.

— Non, Charlotte, pas de piège. Vous auriez tout simplement à accompagner avec Caracole cette jeune fille, qui sera enlevée dans quelques jours.

— Quel âge a-t-elle votre jeune fille ?

— Une vingtaine d'années.

— Elle appartient sans doute à une famille riche ?

— Oui.

— Du grand monde ?

— Oui.

— Vous l'appelez ?

— Henriette de Simaise.

En entendant ce nom, l'Italienne se dressa tout d'une pièce, comme soulevée par un ressort puissant.

— Vous avez dit ? fit-elle d'une voie sourde.

— Henriette de Simaise.

— La fille de la baronne de Simaise, séparée depuis de longues années d'avec son mari ?

— Oui. Est-ce que vous connaissez la baronne ?

— La grand'mère de cette jeune fille a été marquise de Chamarande; elle est devenue baronne de Simaise en épousant en secondes noces le père du baron de Simaise d'aujourd'hui.

— Oui, oui, tout cela est exact. Mais pourquoi me dire tout cela ? Comment se fait-il que vous connaissiez tout ce monde ?

— Je n'ai pas à répondre à vos questions, fit la jeune femme avec hauteur ; mais voici ce que j'ai à vous dire : « Je vous défends, vous entendez bien, je vous défends de toucher à un cheveu de la tête de Mlle Henriette de Simaise. »

Carini était stupéfié.

Soudain ses yeux s'enflammèrent.

— Pourquoi cela ? s'écria-t-il d'une voix qui trahissait sa colère contenue.

— Parce que les Simaise sont parents de M. le marquis de Chamarande.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ? Vous n'êtes pas une Chamarande, je suppose.

— Je ne suis pas une Chamarande ; mais le marquis de Chamarande était le neveux de M. Philippe de Villiers, qui a sauvé la vie à ma sœur, qui a été son bienfaiteur et le mien.

— Mais...

— Pauvre Juanita, elle est morte désespérée, repoussée par l'homme qu'elle aimait.

— Calmez-vous !

— Que je me calme, quand je songe à ce malheur, à ce crime !... Car c'est un crime qui a été commis !... On a calomnié ma sœur, et son amant, qui allait l'épouser, reconnaître la petite Carlotta, l'a chassée, chassée comme une misérable !

Et Juanita est morte en me laissant sa fille, dont je suis devenue la mère. Je l'adorais, ma petite Carlotta, j'avais reporté sur elle toute ma tendresse pour ma sœur ; elle était ma joie, mon amour. Et on me l'a prise, on me l'a volée !... Et, tenez, il y a des instants où je me demande si ce n'est pas vous qui avez commis cette infamie !

— Oh ! Charlotte, pourriez-vous admettre ?...

— Si je croyais cela, Guilio, je vous aurais déjà tué ou livré à la justice.

Carini devint blême.

— Voyons, voyons, dit-il en se remettant promptement, revenons à ce que je vous disais tout à l'heure. Pourquoi cette défense ridicule que vous me faites au sujet de Mlle de Simaise ? Veuillez m'expliquer...

— Je ne veux pas que vous touchiez à cette jeune fille. Je n'ai pas autre chose à vous dire.

— Pourtant, vous pourriez me donner une raison ; vous savez que je ne demande qu'à faire ce que vous désirez.

— Eh bien, puisqu'il vous faut une raison encore, en voici une :

Celle qui était autrefois Mlle de Vaucourt, celle qui est aujourd'hui la baronne de Simaise est...

— Eh bien, achevez.

— Non, vous ne comprendriez pas. Seulement souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Et, maintenant, allez-vous-en. Oui, tout de suite, allez-vous-en.

Elle alla ouvrir la porte secrète.

— Sortez, reprit-elle d'un ton impérieux, sortez, sortez vite, vous me faites horreur !

Carini essaya de protester, mais il était dominé.

La rage au cœur, l'esclave dompté franchit le seuil de la porte secrète, qui se referma aussitôt sur lui comme le couvercle d'une bière sur un cadavre.

II

ADRIANO ZACHARETTI.

Le récit de ce passé que Charlotte avait voulu faire et que Carini avait refusé d'entendre, en manifestant une répulsion voisine de la terreur, nous allons, sans plus tarder, le faire connaître au lecteur.

Le nom véritable du personnage qui était devenu, après Blaireau, le confident et le complice du baron de Simaise, était Adriano Zacharetti.

Il était né en Sicile, de parents inconnus, qui l'avaient abandonné sur les marches d'une église.

Deux braves cœurs, qui se désolaient de n'avoir pas un enfant à aimer et à qui laisser leur petit bien, l'avaient recueilli et élevé par charité.

— Femme, avait dit le mari, voilà un bambino que le ciel nous envoie, veux-tu qu'il soit à nous ?

— Bénie soit la Madone, avait répondu la femme, il sera notre fils.

Et ils avaient tenu parole.

L'enfant adopté fut traité par les époux Zacharetti comme si la femme l'eût porté neuf mois dans son sein.

Il était charmant, intelligent et les deux époux en raffolaient.

Ils lui firent donner une éducation sérieuse, une instruction solide.

Ayant témoigné le désir d'entrer dans les ordres, il fut placé au séminaire.

Les parents adoptifs, cependant, auraient préféré qu'il se mariât.

— Pourquoi te faire prêtre ? disait la femme. Prends une compagne, Adriano, une brave fille qui t'aimera et que nous aimerons comme nous t'aimons. Elle te donnera de beaux enfants que nous verrons grandir près de nous et qui seront la joie de nos dernières années.

A son tour, l'homme disait :

— Dieu ne commande pas le célibat à tous les humains. La jeunesse est faite pour l'amour, car l'Éternel a dit : « Croissez et multipliez. »

— Dieu m'appelle, je veux le servir ! répondait Adriano.

— Qu'il soit donc fait selon sa volonté et la tienne.

D'ailleurs, les Zacharetti étaient fous de leur fils.

Qui pouvait savoir s'il ne deviendrait pas évêque ?

— Je ne lui demande que d'être un bon prêtre, disait la mère.

Pour répondre à tant de tendresse et de sollicitude, Adriano s'enfuit un soir du séminaire, dévalisa ses parents adoptifs et disparut avec une jeune fille qu'il avait séduite.

Peu de temps après, il faisait partie d'une troupe de comédiens ambulants.

Les époux Zacharetti étaient ruinés. Ils moururent de chagrin et de misère.

La jeune fille séduite par le séminariste fut laissée par lui, un jour, sur le pavé, enceinte et sans ressources. Que devint-elle ? Dieu seul le sait. Son séducteur n'entendit plus parler d'elle.

Joli cavalier, insinuant, audacieux, n'ayant aucun scrupule, le séminariste défroqué mena pendant quelques années une vie d'intrigues, d'aventures amoureuses et d'escroqueries de toutes sortes.

Tantôt il vivait aux crochets d'une femme galante sur le retour, tantôt il exploitait la crédulité de jeunes filles dont il trafiquait.

Un matin, il se réveilla en prison.

Il était accusé de trois crimes dont le moins abominable méritait la corde :

Un rapt suivi de viol ;

Un vol à main armée ;

Un meurtre.

Il avait, en effet, enlevé et violé une fillette âgée de moins de seize ans ;

Puis volé, en menaçant de la tuer, la mère de la malheureuse jeune fille ;

Enfin, il avait tué le père, qui défendait sa chère enfant.

Le misérable parvint à s'évader de sa prison, la veille de sa mise en jugement. Alors il s'enrôla dans une bande de brigands que sa perversite précoce avait transportés d'admiration.

Mais, comme il fallait faire continuellement le coup de feu avec les bersaglieri et que, fatalement, le gibet était le seul avenir qui lui fût réservé, il entra en relations avec la police. Il tendit un piège à ses compa-

gnons et il les fit prendre tous, à l'exception d'un seul, par les gendarmes royaux.

C'était une bande détruite.

Quinze brigands furent pendus le même jour.

Adriano reçut pour récompense un sauf-conduit avec l'ordre, en même temps, de quitter la Sicile et de n'y pas rentrer, sous peine de mort.

Il se rendit à Paris, ce pays des aventuriers, où il vécut aux dépens des imbéciles.

Toujours beau, toujours fringant et sachant se composer un extérieur des plus honnêtes, il trouva le moyen, un jour, sur la recommandation d'un vénérable ecclésiastique qu'il avait su tromper, de se faire recevoir chez un noble Vénitien venu à Paris avec sa famille pour y passer quelques mois.

Ce Vénitien était le comte Guilio Carini. Il avait cinquante-cinq ans.

Sa femme, Margarita Carini, née Coralza, avait trente-six ans.

Leona, leur fille, touchait à sa seizième année.

Au bout d'un mois, Adriano vivait dans l'intimité la plus grande avec les Carini. Le comte ne pouvait plus se passer de lui.

La comtesse en était folle... folle d'amour.

D'un tempérament de feu, aux ardeurs terribles, la comtesse Carini avait épousé son mari à peine âgée de dix-huit ans. Le comte avait alors plus du double de l'âge de sa femme.

Sa nature calme et froide contrastait singulièrement avec celle de la comtesse... Cependant les premières années du mariage avaient été assez heureuses, grâce à la naissance de Leona. Mais peu à peu, devenu maladif, taciturne, le comte ne vit plus dans sa femme qu'une amie.

Il la délaissa, croyant peut-être que l'amour maternel suffirait à lui seul pour remplir le cœur de Margarita.

La jeune femme supporta d'abord assez tranquillement cette manière de vivre en commun, si peu en rapport avec les exigences de sa nature, puis elle protesta intérieurement. Malheureusement, à mesure qu'elle avançait en âge, ses désirs comprimés devenaient plus ardents.

Dans de telles conditions, l'entrée de Zacharetti dans sa maison ne pouvait être qu'un malheur pour elle.

Elle était toujours belle.

Elle laissa facilement deviner ce qui se passait en elle.

L'Italien n'était pas homme à reculer devant une trahison. D'ailleurs, pour lui, tout était profit dans cette liaison.

Margarita se livra au misérable sans réserve, avec passion, avec frénésie.

Nous l'avons dit, la malheureuse était folle d'amour.

Au moyen âge, on aurait affirmé qu'elle était ensorcelée ou possédée du démon.

Et, pourtant, Margarita était mère; elle avait près d'elle, pour la protéger, son enfant, sa fille... Mais, hélas! loin de lui servir d'égide en lui inspirant des réflexions sages, Leona était pour sa mère une cause permanente d'amères et cuisantes douleurs.

Les seize ans de la fille, qui dénonçaient l'âge de la mère, semblaient être pour celle-ci un outrage.

Margarita avait la démence des sens. Elle était jalouse de sa fille. Par moment, elle avait contre son enfant des accès de haine à faire frémir. Si Zacharetti l'eût demandé, elle aurait éloigné Leona de la maison; si Zacharetti avait seulement remarqué que Leona était jolie, la mère aurait été capable de tuer sa fille.

Il y a de ces passions terribles qui poussent aux crimes les plus épouvantables.

Leona, cependant, se tenait à l'écart autant qu'elle le pouvait; elle montrait en toutes circonstances une réserve absolue; elle ne sortait pas du respect qu'elle devait à sa mère; mais, en réalité, elle n'avait de véritable tendresse que pour son père.

Margarita le sentait et s'en irritait, elle accusait l'enfant de dureté de cœur, d'ingratitude. La malheureuse ne comprenait pas que, par instant et sans s'en rendre compte, sa fille protestait contre sa conduite.

Le comte Carini n'était venu à Paris que pour réunir certains papiers indispensables en vue de recueillir un héritage que lui laissait un de ses parents, riche négociant de Batavia.

Ayant enfin entre le mains toutes les pièces qui lui étaient nécessaires, le comte décida qu'on partirait au plus tôt pour l'île de Java.

Alors se manifesta l'affection extraordinaire que le comte avait pour Zacharetti :

— Mon cher Adriano, dit-il à l'aventurier, vos conseils et votre amitié me sont devenus tellement précieux, que je ne puis plus m'en passer.

— Je vous suis très reconnaissant de votre affection, monsieur le comte, et croyez bien que je vous suis entièrement dévoué.

— Prouvez-le-moi.

— Pour cela, que dois-je faire?

— Nous accompagner à Batavia.

— Moi! Y pensez-vous? Et qu'irais-je faire dans cette possession hollandaise où il n'y a que des commerçants?



... Saisit par ses vêtements sa petite sœur à demi-asphyxiée.... (page 983).

— Vous serez mon conseil à Batavia comme vous l'êtes à Paris. Au fait, que faites-vous ici ?

— Vous le savez ; j'attends une situation, ma petite fortune ne me permettant pas de vivre de mes rentes exclusivement.

— Eh bien, cette situation que vous attendez, je vous l'offre.

— Vous m'offrez une situation ?

— Oui. Vous serez mon avocat, avec douze mille francs d'honoraires

et votre logement chez nous. De plus, à notre retour en Europe, dans un an, je pense, vous aurez droit à une indemnité égale à vos honoraires de l'année, soit douze mille francs.

Et, comme Zacharetti protestait de son désintéressement, le comte poursuivit chaleureusement :

— En vous offrant de vous remercier des services que pouvez me rendre, je n'entends pas vous traiter comme un salarié ; c'est moi qui serai votre obligé. Je vous déplace, je prends votre temps, je vous fais perdre la situation que vous attendez : n'est-il pas juste que je vous indemnise?

Le comte se tourna vers sa femme.

— Ma chère amie, lui dit-il, joignez-vous à moi pour décider notre ami à nous accompagner.

La comtesse prit un air réservé et répondit :

— Je ne crois pas avoir une grande influence sur l'esprit de votre ami.

— Vous pouvez dire notre ami, Margarita, car Adriano nous est dévoué à tous ; n'est-ce pas mon cher?

— Certes ! Et madame la comtesse ne voudrait pas douter de mon affection.

Un sourire méprisant glissa sur les lèvres de Leona ; mais il ne fut pas remarqué.

Margarita reprit :

— Je n'ai aucun pouvoir sur notre ami ; mais, puisque vous pensez que je dois joindre mes instances aux vôtres, mon cher Guilio, je partage absolument votre opinion, et je suis persuadée que M. Adriano pourra nous rendre à Batavia de sérieux services.

— Eh bien, c'est entendu, n'est-ce pas? dit le comte, tendant sa main à l'amant de sa femme. Dites-moi que c'est conclu.

— Conclu et signé, répondit le Sicilien, mettant sa main dans la main loyale qu'on lui tendait.

— Signé, pas encore, fit le comte en souriant.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je vous remettrai ce soir, écrit, l'engagement que je prends envers vous.

— Oh ! monsieur le comte, à quoi bon ?

— Mon cher, je puis mourir.

— Cette hypothèse terrible m'empêcherait de signer, monsieur le comte.

Le soir, Zacharetti mettait dans sa poche le contrat et ne refusait pas

quatre billets de mille francs que lui donnait le comte à titre de première indemnité.

C'est la comtesse — est-il besoin de le dire — qui, adroitement, avait amené son mari à proposer à Zacharetti de les accompagner aux îles de la Sonde. L'amant de la comtesse s'était bien gardé de refuser. Que lui importait de tromper son trop crédule ami ?

Adriano Zacharetti tenait à conserver une maîtresse séduisante et surtout féconde pour lui en bénéfices de toutes sortes. D'ailleurs, rien ne le retenait à Paris, et on lui offrait une vie heureuse de plusieurs mois, sans compter le voyage dans un pays inconnu où, peut-être, il trouverait la fortune.

Trois jours après, on était en mer.

Là, la comtesse et son amant se trouvèrent fort gênés, car les rendez-vous, les tête-à-tête étaient impossibles à bord. C'est à peine si Margarita pouvait, à la dérobée, embrasser le misérable pour lequel elle avait sacrifié l'honneur de son mari, le sien, tous ses devoirs d'épouse et de mère, toutes ses pudeurs de femme, pour lequel elle était prête à sacrifier encore son repos, sa fortune et sa vie.

Le comte continuait à ne s'apercevoir de rien et mettait de plus en plus sa confiance dans l'homme qui le trahissait d'une façon si odieuse.

Leona seule savait tenir Zacharetti à distance, en lui faisant comprendre qu'elle le haïssait. C'est que la jeune fille, un jour, avait vu, entendu et compris.

Ce que la pauvre enfant éprouva alors, on ne saurait le dire. Ce fut comme le dégoût qu'on éprouve en présence d'un monstrueux reptile. Quand elle voyait Adriano s'approcher d'elle, elle était prise aussitôt d'une sorte de tremblement convulsif, qui retournait tout en elle.

Sa mère, maintenant, lui faisait horreur ; et, si puissante qu'elle fût à maîtriser ses impressions, elle ne pouvait parvenir à cacher complètement la répulsion que la femme coupable lui inspirait. Mais, comme elle tenait à épargner à son père une épouvantable douleur, elle faisait des efforts surhumains pour ne lui laisser rien deviner.

Jamais une parole amère à l'adresse de Zacharetti ne tombait de ses lèvres.

Elle lui témoignait une froideur marquée, et c'était tout.

Cependant, Zacharetti n'eut pas de peine à s'apercevoir que la jeune fille lui était hostile.

— Ne trouvez-vous pas, dit-il à sa maîtresse, que Leona est singulière avec vous et avec moi ? On dirait qu'elle a des soupçons.

— Elle ? Allons donc, vous ne la connaissez pas ; c'est une petite

fille fantasque, mais naïve et sotte; elle est absolument sans conséquence, et vous pouvez être tranquille.

— Soit; mais je crois que nous ferons bien de redoubler de prudence.

— Vous n'êtes pas sympathique à Leona, c'est certain, cela saute aux yeux; ma fille n'a pas non plus pour moi une bien vive tendresse; que voulez-vous, elle a toujours été ainsi. Un peu sauvage, elle n'a jamais accueilli que fort mal les étrangers. Pour tous nos visiteurs, jusqu'ici, elle a été constamment ce qu'elle est pour vous.

Quant à comprendre, à deviner, à soupçonner quelque chose, ce danger n'est pas à craindre.

Elle disait cela, Margarita.

Pourtant Leona était le danger qui menaçait la femme adultère et son amant.

III

LES ORPHELINES.

La traversée fut des plus heureuses et l'on arriva à Batavia dans d'excellentes dispositions.

Le comte Carini s'installa confortablement dans une maison meublée et, sans perdre un temps précieux, immédiatement il s'occupa d'entrer en possession de son héritage, un héritage magnifique, qui méritait bien qu'on vînt le chercher : il était de près d'un million.

Adriano Zacharetti justifia pleinement les espérances du comte. Il déploya un zèle, une activité, une intelligence des affaires qui émerveillaient le gentilhomme vénitien.

Il paraissait évident que, sans le secours de Zacharetti, le comte aurait non seulement perdu beaucoup de temps, mais eût été exploité d'une façon indigne. Il y avait, en effet, de nombreuses revendications à combattre, des difficultés sans cesse renaissantes à vaincre, du mauvais vouloir à briser, des procès à soutenir, des concessions à faire à propos, des sympathies à se concilier.

En travaillant pour le comte, Zacharetti songeait bien plus à ses propres intérêts qu'à ceux de l'héritier.

Il se disait, non sans raison, que sa part, dans cette fortune qu'il mettait entre les mains du Vénitien, serait d'autant plus grande qu'il aurait montré plus d'habileté pour la lui donner. D'un autre côté, il s'emparait plus complètement encore de la confiance du comte Carini.

Au bout de quelques mois, le comte fut mis enfin en possession de son héritage. Il s'empressa, toujours conseillé par Adriano, de liquider, de réaliser en vendant les terres, les immeubles, la maison de commerce.

Les comptes faits, en déduisant les pertes forcées et tous les frais payés, il revint au comte Carini sept cent mille francs, ce qui était encore un fort joli denier.

Pendant qu'il s'occupait des affaires du comte, Adriano s'aperçut tout à coup que l'amour despotique de sa maîtresse le fatiguait singulièrement. Il résolut de s'en affranchir, et cela avec une volonté d'autant plus énergique, qu'une autre femme, une toute jeune fille, lui avait inspiré une passion d'une extrême violence.

Dans l'intérêt du comte Carini, Adriano avait eu à voir beaucoup de monde et à entretenir des relations avec plusieurs personnages importants de la ville. Il était ainsi devenu l'ami de M. Antoine Halbruger, un des plus riches négociants de Batavia, autrefois l'associé principal de M. Philippe de Villiers, maintenant le chef de cette grande maison de commerce où Lucy Glandas avait épousé le marquis de Chamarande et Zélima Charles Chevry.

Antoine Halbruger, qui avait été l'ami de Philippe de Villiers et en même temps que ce dernier le protecteur de Paul de Chamarande et de Charles Chevry, était un vieux garçon de cinquante ans.

La maison fondée par M. de Villiers avait toujours été une maison hospitalière. Le successeur continuait la tradition.

Il avait chez lui deux jeunes filles charmantes, les deux sœurs. Ni esclaves, ni même servantes, les deux sœurs vivaient dans l'intimité du négociant célibataire, sans que nul ne songeât à y trouver à redire.

En France, une pareille chose serait un scandale.

Mais la population de Batavia, comme celle de toutes les villes coloniales où l'on ne va que pour faire fortune, se compose d'indigènes, de Chinois et d'une petite minorité d'Européens, qui ne sont rien moins que rigoristes.

La capitale de l'île de Java a une population d'environ cent soixante mille individus, dont quatre mille Européens, presque tous Hollandais; les autres sont des indigènes, des Chinois, des Arabes. Ceux-ci vivent

comme ils peuvent, à part, dans la basse ville ou la vieille ville. Les Européens, qui se tiennent dans la ville neuve, vivent somptueusement et librement.

Toutefois, les négociants ont leurs bureaux dans la vieille ville, assez malsaine malgré les nombreux travaux qui ont été faits pour l'assainir. Ils y arrivent vers dix heures et n'en sortent guère avant que sonne la quatrième heure du soir. Alors ils s'empressent de regagner leurs jardins, leurs habitations confortables, où ils mènent une existence très large, mais assez souvent en dehors des principes et des usages reçus en Europe. On ne leur demande, d'ailleurs, que de faire honneur à leur signature et de sauver les apparences.

L'habitude de voir grouiller autour de soi des milliers de misérables dociles, rampants, abrutis par les boissons fermentées et l'opium que les Chinois ont importé, amène le colon à considérer ceux qu'il emploie un peu comme des esclaves.

Dans ces conditions, — abjection d'un côté, orgueil de l'autre, — le mépris de la race humaine s'infiltre peu à peu dans les esprits les mieux doués.

Les Malaises et les Chinoises font volontiers trafic de leur corps, et, si les négociants hollandais n'achètent pas les jeunes filles comme le font les Orientaux, ils ne croient commettre que des péchés mignons en profitant des dispositions au libertinage des fillettes qui sollicitent sans cesse leur charité ou leur générosité, sans avoir la moindre honte de ce qu'elles offrent en retour.

Disons maintenant comment, et par suite de quelles circonstances, les deux jeunes filles dont nous avons parlé se trouvaient chez M. Halbruger.

Un jour, huit années auparavant, — M. de Villiers vivait encore, — une femme, accompagnée de ses deux enfants, s'était rendue à l'habitation du riche négociant pour obtenir un secours. M. de Villiers n'étant pas encore rentré, elle attendit sur le chemin, à peu de distance de la maison. Ses deux petites filles, âgées l'une de onze ans, l'autre de huit ans, jouaient aux abords d'un puits à niveau du sol.

Tout à coup, la plus jeune fit un faux pas en courant et tomba dans le puits, très profond, mais qui, heureusement, n'avait guère plus d'un mètre d'eau.

Aux cris de l'aînée, la mère accourut; mais elle perdit la tête et ne put qu'appeler au secours.

La petite fille garde son sang-froid. Elle attire à elle la chaîne à laquelle est suspendu le seau, se place résolument dans le récipient de

bois et se fait rapidement descendre dans le puits par sa mère, pâle et tremblante de terreur.

Arrivée à la surface de l'eau, la courageuse enfant sort du seau, saisit par ses vêtements sa petite sœur à demi asphyxiée, puis, avec autant d'adresse que de force, elle parvint à placer la petite dans le seau qu'elle a quitté.

Cela fait, elle crie à sa mère :

— Tire, tire.

La pauvre femme se met à l'œuvre ; elle voit remonter son enfant ; enfin, la petite arrive à portée de ses mains ; elle la saisit, pousse un cri de joie, la serre contre son cœur, puis la dépose à terre.

Celle-ci est sauvée, mais l'autre ?

L'aînée, accrochée aux pierres disjointes, se soutient au-dessus de l'eau ; mais elle attend avec impatience que le seau redescende pour qu'il devienne pour elle aussi un moyen de sauvetage.

La mère se hâte. Le seau descend vite ; mais, à mi-chemin, la chaîne glisse hors de la rainure de la poulie et le seau ne descend plus que lentement, très lentement.

L'enfant, à demi submergée, fait des efforts inouïs pour ne pas enfoncer ; avec plus d'énergie encore, elle se cramponne des mains et des pieds aux angles des pierres. Mais la position n'est pas tenable ; dans un instant, la pauvre enfant aura les membres engourdis et lâchera prise.

La mère comprend que sa fille va périr ; elle jette des cris affolés et, avec une sorte de rage, elle secoue la chaîne qui descend un peu plus vite.

Mais, hélas ! seule, pourra-t-elle la tirer pour sauver sa fille ? Elle sent son impuissance et elle crie :

— Au secours ! au secours !

Elle promène autour d'elle ses regards éperdus.

Personne, personne ne vient !

L'enfant, cependant, a pu saisir le crochet de la chaîne, elle s'y suspend, parvient à se hisser, à se placer dans le seau. Alors elle crie à sa mère de tirer.

La pauvre femme s'épuise en efforts inutiles ; elle ne peut que secouer la chaîne qui, entraînée par le poids, descend, descend toujours. L'eau remplit le seau qui s'enfonce. La fillette a de l'eau jusqu'au cou. Mais elle ne s'effraye point ; elle comprend qu'elle n'a plus qu'une ressource pour échapper à la mort qui la menace ; c'est de grimper à la force des poignets et des jambes le long de la chaîne, comme le couvreur se hisse à la corde à nœuds. Seulement il faudra que la mère fasse crontrepoids.

En aura-t-elle la force ?

L'enfant crie à sa mère ce qu'elle veut faire.

— Courage, maman, courage! Tiens bien la chaîne, ne lâche pas... N'aie pas peur, j'arriverai... Y es-tu?

— Oui.

— Allons, je grimpe.

Et elle se met à opérer lentement son ascension périlleuse.

Mais, au bout d'un instant, la mère sent ses forces la trahir. Sous le coup des émotions successives qui l'ont assaillie, elle va s'évanouir. Alors, la chaîne, n'étant plus maintenue, glissera jusqu'au bout.

C'est la mort de l'enfant!

— Tiens bien, maman, tiens bien! n'aie pas peur! crie encore l'intrépide fillette.

Hélas! la pauvre mère chancelle, le sang bourdonne dans ses oreilles. Encore une minute et son enfant est perdue. Elle pousse un dernier cri qui s'échappe de sa poitrine comme un râle.

Cette fois, l'appel suprême de la mère est entendu.

Un homme accourt. C'est M. Philippe de Villiers.

D'un coup d'œil il a vu et compris le danger.

Il n'a que le temps de se jeter sur la chaîne et de s'y cramponner. La mère s'affaisse sur le sol.

M. de Villiers se penche sur le puits et crie à la fillette :

— Repose-toi un instant, mon enfant, et ne crains rien.

La pauvrette reprend haleine, envoie un sourire de reconnaissance à l'homme qui va la sauver comme elle-même a sauvé sa sœur, puis se remet à monter. D'ailleurs, presque tout le travail est fait par M. de Villiers qui, tirant la chaîne avec force, la fait glisser sur l'arbre de fer et remonte ainsi la fillette, qu'il saisit dès qu'elle est arrivée à portée de sa main.

— Sauvée, sauvée! s'écria la mère, maintenant folle de joie.

La pauvre femme et ses deux filles furent immédiatement installées chez M. de Villiers, où les soins les plus grands et les plus affectueux leur furent prodigués.

Mais une fièvre terrible s'empara de la mère et, au bout de quarante-huit heures, elle mourait sans même avoir la consolation de pouvoir dire adieu à ses enfants.

Que faire?

— C'est la Providence qui m'a envoyé ces deux pauvres orphelines, dit M. de Villiers, je ne les abandonnerai pas.

D'où venaient-elles?

L'aînée put dire qu'elles étaient Italiennes et qu'elles avaient quitté



— Pourquoi vous aimerais-je ? (page 988).

l'Italie deux ans auparavant pour venir à Batavia, où leur mère avait l'espoir de retrouver son mari. Mais toutes les recherches avaient été vaines, et la misère était accourue à grands pas.

La fillette de onze ans s'appelait Juanita, et sa petite sœur Carlotta.

Toutes deux étaient très jolies, et on pouvait voir déjà qu'elles seraient un jour merveilleusement belles.

M. de Villiers, les ayant pour ainsi dire adoptées, eut d'abord l'in-

tention de les garder près de lui, de les élever, de les faire instruire et, le moment venu, de les marier en leur donnant une petite dot. C'est d'ailleurs le conseil que lui donnait son cousin Paul de Chamarande.

Pendant trois mois, les deux sœurs restèrent chez M. de Villiers. Elles s'étaient vite attachées à leur bienfaiteur et elles l'aimaient et le vénéraient comme s'il eût été leur père.

Mais M. William Glandas mourut et M. de Villiers devint le tuteur de la fille de son ami de Calcutta.

Nous savons comment M. de Villiers quitta précipitamment Batavia pour se rendre à Calcutta, d'où il ramena Lucy Glandas et Zélima.

M. de Villiers ne pouvait plus garder chez lui les deux Italiennes; mais d'un autre côté, ne voulant pas cesser d'être leur protecteur et de veiller sur elles, il les plaça dans la meilleure institution de la ville.

Juanita et Carlotta ne vinrent plus que très rarement chez leur bienfaiteur; mais M. de Villiers et Paul de Chamarande allaient les voir souvent au pensionnat. Et puis les orphelines avaient dans M. Antoine Halbruger, qui s'était attaché à elles, un autre protecteur. C'est M. Halbruger qui, le dimanche et les autres jours de vacances, les recevait chez lui.

Malheureusement pour les deux jeunes filles, M. de Villiers mourut. Le généreux négociant avait été si brusquement frappé qu'il n'avait pas eu le temps d'ajouter à son testament un codicille concernant ses protégées. Toutefois, le marquis Paul de Chamarande, légataire universel du défunt, connaissait à ce sujet les intentions de son parent; aussi s'était-il promis de faire pour les orphelines ce que M. de Villiers n'aurait pas manqué de faire s'il eût vécu.

Mais le malheur vint s'abattre presque en même temps sur Paul et Lucy, sur Charles Chevry et Zélima. Il ne restait plus aux orphelines que M. Halbruger, qui avait pour elles, du reste, une très grande affection.

Elles quittèrent le pensionnat et vinrent habiter chez leur protecteur.

Juanita avait dix-sept ans, c'était une femme faite.

M. Halbruger s'aperçut qu'elle était belle; il l'aima et le lui dit.

Juanita sentit, dans son cœur reconnaissant et enthousiaste, qu'elle avait une dette à payer à son bienfaiteur; son affection quasi filiale devint de l'amour, un amour sincère, profond, plein d'abnégation. Elle se donna, sans même songer qu'elle pouvait se faire épouser.

C'était mal, sans doute; mais Juanita, à demi sauvage, n'ayant à rendre compte à personne de ses actes, n'avait écouté que son cœur. L'amour parlait en elle avec toutes ses ardeurs et elle n'avait voulu écouter que son cœur, sollicité par sa reconnaissance.

M. Halbruger lui dit un jour :

— Tu sais, Juanita, que je ne t'épouserai pas?

— Je ne pense pas à cela, répondit-elle ; je vous aime et cela me suffit... Je sais que la servante ne peut pas être la femme de son seigneur.

— Tu ne porteras pas mon nom, Juanita, mais toi et ta sœur, vous serez toujours à l'abri du besoin.

— J'aime mon seigneur ; je ne lui demande que de me permettre de le rendre heureux par mon amour.

— Soit ; mais si je dois te quitter un jour?

— Ce jour-là, je mourrai sans me plaindre.

Juanita devint enceinte.

Elle se montra heureuse et fière de sa maternité.

— J'aurais préféré que cela n'arrivât point, lui dit son amant, parce que, comme je te l'ai dit déjà et pour les raisons que je t'ai fait connaître, je ne puis t'épouser ; mais, si tu restes telle que tu es, c'est-à-dire si tu m'es fidèle, je te promets de reconnaître notre enfant.

Juanita accueillit cette promesse avec des transports de joie. Elle n'aurait certes pas changé sa condition pour celle d'une reine.

Juanita avait alors dix-neuf ans, et depuis deux ans elle était la maîtresse de M. Halbruger.

IV

L'ŒUVRE DU MAL.

Carlotta vivait tranquille, insouciante près de sa sœur, grandissait et se développait avec une précocité merveilleuse. Bien qu'elle eût trois ans de moins que Juanita, on aurait pu croire qu'elle était son aînée, tant elle était grande et forte et sérieuse dans sa beauté sereine.

Carlotta avait pour sa sœur une tendresse sans bornes ; elle ne voyait que Juanita, n'aimait que Juanita.

Le reste du monde semblait ne pas exister pour la jeune fille ; sa grande sœur était tout.

La scène du puits était restée gravée dans son cœur d'une façon ineffaçable.

De plus, Juanita ayant toujours été pour sa sœur comme une mère, c'est aussi comme une mère adorée que Carlotta l'aimait.

Quand Carlotta comprit la nature des relations qui existaient entre sa sœur et Halbruger, elle n'en fut ni surprise, ni humiliée, ni attristée.

Pourtant, ce n'était pas de la perversité par instinct, c'était tout simplement la conséquence de son adoration pour sa sœur.

Comme elle était dévouée sans restriction aucune à Juanita, elle trouvait tout naturel que celle-ci n'apportât aucune restriction dans son dévouement pour leur protecteur.

Elle ne comprenait pas l'amour dans ses manifestations de toute nature; elle ne voyait dans l'action de sa sœur que l'exaltation de son dévouement, et elle l'approuvait.

Antoine Halbruger était la religion de Juanita.

Juanita était la religion de Carlotta.

Chez la femme, ces fanatismes du cœur ne sont pas rares; celui de Carlotta était d'autant plus compréhensible qu'elle n'avait eu personne à aimer.

Ce fut sur ces entrefaites, et pour le malheur des deux sœurs et de la famille Carini, qu'Adriano Zacharetti se lia avec M. Halbruger.

Adriano s'éprit soudainement de Carlotta; il s'en éprit follement, avec toute l'ardeur méridionale de ses sens. Ce ne fut d'abord qu'un caprice qu'il crut facile à satisfaire; mais il ne tarda pas à comprendre qu'il s'était sottement trompé sur le caractère de la jeune fille. Il fut tout décontenancé quand Carlotta reçut ses déclarations brutales avec le suprême dédain qu'elles méritaient.

— Pourquoi vous aimerais-je? lui dit-elle; d'abord vous êtes beaucoup plus âgé que moi, et puis je ne vous connais pas. Est-ce que vous avez rendu quelque service à ma sœur? Non, n'est-ce pas. Alors je ne vous dois rien.

Ah! si me donner à vous était nécessaire au bonheur de ma sœur et que Juanita m'ordonnât ce sacrifice, ce serait différent, j'obéirais... Mais, jusque-là, vous m'êtes aussi indifférent que le mendiant qui passe et bien plus que le chien qui nous garde.

Cette résistance, à laquelle il ne s'attendait pas, exaspéra l'Italien. Le caprice se transforma en une passion violente.

Il revint à la charge, devenant pressant, faisant les plus belles promesses.

— Je vous emmènerai en France, à Paris, disait-il. Là, vous trône-

rez parmi les plus belles, parmi les plus riches ; je vous adorerai et vous ferai une existence de reine.

Carlotta haussait les épaules.

— Vous perdez votre temps, seigneur Zacharetti, je ne peux ni ne veux vous aimer; je n'aime et ne veux aimer que ma sœur. Allez, vous n'avez aucune chance pour vous; si, pourtant, vous pourriez en avoir une.

— Laquelle ?

— Il faudrait que je perdisse ma sœur, ou qu'elle me chassât d'auprès d'elle. Mais, tenez, je ne sais même pas si, dans ce cas, vous réussiriez mieux.

— Pourquoi, chère Carlotta?

— Parce que si l'une ou l'autre chose arrivait, je me tuerais.

Adriano se sentait mordu au cœur.

Il jura de triompher

Le misérable n'ignorait pas les relations intimes qui existaient entre M. Halbruger et Juanita, relations qui n'étaient, d'ailleurs, un mystère pour personne. Il connaissait en outre, par M. Halbruger lui-même, les intentions de ce dernier à l'égard de la fille que Juanita avait mise au monde. Sachant également que M. Antoine Halbruger, très soupçonneux et très jaloux, pouvait être accessible à toutes les insinuations, pouvait prêter une oreille crédule à la calomnie, il vit tout le parti qu'il avait à tirer de cette fâcheuse disposition d'esprit du protecteur des orphelines.

C'est par là, sans plus tarder, lâchement et avec son infernale habileté, qu'il résolut de frapper Carlotta pour l'amener à composition.

Il se mit aussitôt à l'œuvre.

Son plan consistait à perdre Juanita et à faire chasser les deux sœurs de la maison de leur protecteur. Alors les malheureuses, ne sachant où aller, seraient à sa discrétion et il n'aurait plus qu'à jouer, faussement, le rôle de sauveur.

Avec une adresse perfide, il battit en brèche l'amour, très calme du reste, de M. Halbruger, en lui donnant à entendre que ce que Juanita avait fait pour lui, elle le ferait également et aussi facilement pour un autre.

Il corrompit des serviteurs jaloux de la situation de Juanita, qui n'hésitèrent pas à accuser la pauvre fille d'avoir des relations. depuis plus d'un an, avec un commis de la maison; ils les avaient plusieurs fois surpris ensemble, en l'absence du maître.

Au reste, des lettres, où l'écriture de l'employé était parfaitement imitée, furent mises entre les mains de M. Halbruger.

Le malheur voulut que ce commis fût, en effet, un protégé de Juanita. C'est elle qui l'avait fait entrer dans la maison, et plusieurs fois elle avait parlé de lui à M. Halbruger pour lui faire obtenir de l'avancement.

Bref, l'esprit du mal triompha en cette circonstance, comme dans tant d'autres. Le négociant crut à la trahison de Juanita, sans en avoir, cependant, une preuve absolument convaincante.

Mais qui sait si cet homme n'obéissait pas à un sentiment qu'il n'osait s'avouer? Peut-être était-il fatigué de l'affection excessive de cette jeune fille qui lui avait donné tout ce qu'elle possédait, sa jeunesse, son innocence, sa beauté. Qui sait encore s'il n'avait pas le regret d'avoir promis de reconnaître l'enfant?

Tout cela peut être admis, car il n'est pas d'homme, même parmi les meilleurs, qui n'ait ses heures de défaillance.

Un jour, M. Halbruger annonça qu'il partait pour Calcutta, sans dire quand il reviendrait.

Juanita fut saisie par un sombre pressentiment.

— J'ai peur, dit-elle à sa sœur.

— Peur, de quoi?

— Il me quitte, il m'abandonne.

— Parce que ses affaires l'appellent aux Indes? Mais ce n'est pas la première fois que notre protecteur, notre maître fait ce voyage. Rassure-toi, il reviendra.

— Qu'il revienne d'abord.

Le lendemain, le principal associé de M. Halbruger remit à Juanita une lettre ainsi conçue :

« Vous êtes une misérable! Vous m'avez indignement trompé! Votre » trahison me dégage envers vous.

» Mon banquier a l'ordre de vous remettre cinquante mille francs; » avec cette somme vous pourrez, je pense, élever votre enfant et vous » faire vivre, vous et votre sœur.

» Vous ne me reverrez jamais!

» Au reçu de ma lettre, je vous ordonne de quitter l'habitation.

» Celui avec lequel vous m'avez trompé ne fait plus partie de ma mai- » son depuis deux jours; je l'ai chassé comme un voleur. Je vous rends » les lettres qu'il vous a écrites et qui sont la preuve de votre trahison. »

Juanita demeura atterrée, anéantie.

Elle ne pleura pas, cependant, et elle ne maudit personne.

— Vois, dit-elle à sa sœur, vois comme j'avais raison d'avoir peur.

Et elle remit à Carlotta la lettre de M. Halbruger.

Celle-ci bondit d'indignation :

— Cette action est d'un lâche ! exclama-t-elle. Mais que vas-tu faire?

— Ce qu'il m'ordonne, partir !

— Tu vas partir?

— Oui, avec ma fille et toi, Carlotta.

— Non, non, Juanita, il faut rester, et quand le maître reviendra, c'est moi qui lui parlerai !

— Non, Carlotta, non ; s'il a pu me croire coupable, s'il est parti sans me voir, sans embrasser son enfant, sans me permettre de lui prouver que je suis innocente, qu'on m'a calomniée, enfin, sans avoir tenu sa promesse de reconnaître sa fille, c'est qu'il ne m'aime plus. Dès lors, Carlotta, je n'ai plus à attendre, n'ayant plus rien à espérer. Mais toi, ma sœur...

— Moi, interrompit vivement Carlotta, je ferai ce que tu feras.

— Chère sœur !

— Juanita, est-ce que tu aimes toujours M. Halbruger?

— Toujours, et, bien qu'il me méconnaisse, je le remercie de ce qu'il a fait pour nous, du bonheur qu'il m'a donné.

— Alors nous allons quitter cette maison?

— Oui.

— Quand?

— Demain.

— Soit, demain nous partirons.

Mais, le lendemain, Juanita avait disparu.

Qu'était-elle devenue?

On se mit à sa recherche. Et, comme on ne la trouvait nulle part, Carlotta devina tout à coup la vérité :

— Au puits ! cria-t-elle affolée.

C'est là, en effet, qu'on trouva le cadavre de la pauvre Juanita.

La malheureuse enfant s'était dit :

— Le jour où il ne m'aimera plus, je mourrai !

Désespérée, folle de douleur, elle avait tenu parole.

C'est au milieu de la nuit, pendant que sa sœur et son enfant dormaient, qu'elle était allée se jeter dans le puits d'où elle avait été tirée autrefois par M. Philippe de Villiers.

Il lui avait fallu un grand courage pour mourir, car, pour déterminer l'asphyxie, elle avait dû se replier sur elle-même afin que l'eau, très basse, la submergeât complètement.

Quand on la déshabilla pour l'ensevelir, soin douloureux que se réserva Carlotta, on trouva dans le corsage de sa robe la lettre de M. Antoine

Halbruger et les lettres du faussaire dont on s'était servi pour la perdre.

Carlotta s'empara de ces papiers, se disant qu'un jour, peut-être, ils pourraient lui servir.

Elle trouva encore, dans le berceau de la petite fille, un papier sur lequel, avant d'aller mourir, Juanita avait écrit d'une main tremblante ces mots seulement :

« Carlotta, je te confie mon enfant ; deviens la mère de ma pauvre petite. »

Adriano Zacharetti poursuivait son œuvre infâme. C'est lui qui fit rendre à l'infortunée Juanita les derniers devoirs.

Après l'enterrement de sa sœur, Carlotta tomba dans un état de torpeur épouvantable. Elle aussi se disait qu'elle n'avait plus qu'une seule chose à faire : mourir. Quel sombre désespoir ! Quel déchirement de tout son être ! Il lui semblait que Juanita avait emporté son cœur dans la tombe.

A cette crise de désespoir succéda une crise de fièvre. Pendant quinze jours, Carlotta fut entre la vie et la mort.

Elle avait quitté la maison où elle avait été si longtemps heureuse, sans rien emporter, refusant même les cinquante mille francs de M. Halbruger, déposés chez un banquier.

Zacharetti avait su pourvoir à tous ses besoins.

Quand la fièvre l'eut quittée et que la connaissance lui revint, elle vit à son chevet une jeune femme, moitié nourrice, moitié servante, tenant dans ses bras la petite fille de Juanita.

La vue de cette enfant, dont les traits mignons lui rappelaient ceux de sa sœur, changea tout à coup le cours de ses idées.

Elle saisit la petite dans un élan de tendresse farouche et, la pressant sur son cœur, elle s'écria :

— Tout pour toi, maintenant, tout pour toi, chère petite, je t'aimerai comme j'ai aimé ta mère ! Et toi, Juanita, ma pauvre Juanita, sois tranquille, ta fille a retrouvé une mère !

Adriano n'était plus aussi indifférent à Carlotta. Elle ne l'aimait pas ; mais il était si tendre, si empressé, si plein de sollicitude... Elle le voyait maintenant sans déplaisir. Du reste, sa conduite était celle d'un véritable ami ; et ce qu'il avait fait pour Juanita morte, et ce qu'il faisait pour Carlotta et l'enfant ne pouvait que lui rendre la jeune fille favorable.

Carlotta déclara qu'elle voulait garder la petite Charlotte — elle était sa marraine et lui avait donné son nom — et qu'elle ne s'en séparerait jamais.



— Lui, lui, cet homme, exclama-t-elle ; c'est cet homme que vous me destinez pour époux ? (page 1003.)

Adriano approuva.

En homme pratique, qui sait ce que vaut l'argent, il conseilla à Carlotta de toucher les cinquante mille francs donnés à sa sœur. Elle suivit le conseil.

— Ce sera la dot de ma filleule, dit-elle.

Cependant, une pensée préoccupait, obsédait continuellement Carlotta. Sans cesse elle se demandait :

— Quel peut donc être le misérable qui a calomnié Juanita?

Et elle disait à Adriano :

— Je donnerais la moitié de mon sang pour savoir le nom de l'auteur de cette infamie.

— Et que feriez-vous? répondit Adriano. D'ailleurs, est-ce réellement une calomnie?

— En douteriez-vous, par hasard? riposta la jeune fille indignée; oseriez-vous supposer que ma sœur trompait M. Halbruger?

— Non, non, je ne dis pas cela; mais, enfin, tout est possible.

— Oui, tout, tout, excepté cela! Tenez, si vous avez cette pensée monstrueuse, éloignez-vous et ne reparaissez jamais devant moi, car je vous prendrais en haine.

Adriano comprit qu'il était allé trop loin dans ses terribles manœuvres et, pour réparer sa maladresse, il se hâta de dire :

— Puisqu'il y a un coupable, Carlotta, il faut se mettre à sa recherche. Voyons, si je le découvre, si je vous donne son nom, que direz-vous?

— Après avoir accompli ma vengeance, Adriano, je vous dirai : « Vous m'aimez; eh bien, emmenez-moi avec ma fille loin de ce pays maudit, et je serai à vous! »

— Vrai?

— Je le jure, par la mémoire de celle que je pleurerai éternellement.

— C'est bien, Carlotta. Je vais sans plus tarder commencer mon enquête.

Bien entendu, Adriano ne fit rien du tout.

Tous les jours, pourtant, il annonçait à Carlotta qu'il était sur la piste. Il ne désignait personne, car il n'avait personne à désigner; mais il laissait planer des soupçons sur tous les hommes qui fréquentaient la maison de M. Halbruger. Il n'épargna même pas le comte Carini, qui, disait-il, avait souvent manifesté son admiration passionnée pour Juanita.

— Car, ma chère Carlotta, ajoutait-il, il ne faut pas s'y tromper, le coup est parti de la main d'un amoureux repoussé par votre sœur. Et, si cet amoureux s'est livré à cette manœuvre odieuse qui a perdu Juanita, c'était en même temps pour se venger et forcer la pauvre enfant à se jeter dans ses bras.

— Oui, oui, vous raisonnez juste, bien qu'il soit honteux de penser qu'il existe des hommes capables de pareilles infamies.

— Ce sont les passions qui rendent les hommes criminels; moi-même, Carlotta, je sens que, pour vous posséder, je serais capable de tuer...

— Un homme que j'aimerais, je comprends cela; mais calomnier

une pauvre fille, qui ne peut même pas se défendre, c'est monstrueux.

— Épouvantable, Carlotta; mais, quand vous connaîtrez mieux le monde, vous comprendrez la méchanceté humaine, et quand vous aimerez, vous comprendrez tout. Carlotta, si nous parvenons à connaître le nom de cet homme, que ferez-vous?

Les yeux de la jeune fille lancèrent des éclairs.

— Je le tuerai! répondit-elle d'une voix rauque.

— Vous voyez, et pourtant vous êtes née bonne.

— Je le tuerai, mais je ne le calomnierai pas.

— Et si vous n'aviez que ce seul moyen de vous venger? Si vous étiez sûre qu'il souffrirait plus de la calomnie que de la mort?

— Vous avez peut-être raison; malheureusement, nous n'en sommes pas encore à choisir le châtiment.

— Vous savez que je fais tout ce qui dépend de moi pour vous livrer le coupable. Réussirai-je? Je ne sais. Le temps peut me manquer. Dans quelques semaines, il me faudra quitter Batavia. Et je partirai seul!...

Carlotta resta un instant pensive, puis répondit :

— Peut-être.

Adriano sentit la joie inonder son cœur, car cette parole de Carlotta lui disait : « Espérez. »

La jeune fille, brisée par le chagrin, se voyant seule, ne pensant qu'à l'avenir de sa filleule, comprenait qu'Adriano seul pouvait lui venir en aide, lui faire enfin une situation qui lui permît d'assurer à l'enfant de sa sœur une existence heureuse.

— Après tout, se disait-elle, je n'aime personne, je n'aimerai jamais personne; mieux vaut encore que j'appartienne à Adriano

V

UN PROJET DE MARIAGE.

La comtesse Margarita commençait à subir le châtiment de sa faute.

La jalousie la mordait au cœur. Sans savoir au juste quel sentiment

Carlotta avait inspiré à Adriano, elle sentait, elle devinait que celui-ci ne l'aimait plus. Et elle souffrait horriblement.

Sans doute, tant qu'ils seraient à Batavia, son amant serait contraint d'habiter sous le même toit qu'elle; mais une fois de retour en Europe, l'empêcherait-elle de rompre sa chaîne? Évidemment, il lui échapperait.

Passe encore si le comte devait se fixer à Paris; mais il voulait revenir en Italie, sa santé exigeant un doux climat et une existence moins agitée que celle qu'on est forcé d'avoir à Paris. Or, Adriano ayant déclaré souvent qu'il ne pourrait jamais se résoudre à vivre ailleurs qu'à Paris, ils seraient fatalement séparés.

Margarita, toutefois, ne désespérait pas encore de vaincre les résistances du comte; d'un autre côté, son amour pour Adriano était devenu si absorbant, qu'il s'y mêlait des espérances criminelles.

Le comte était vieux, maladif; le voyage l'avait extraordinairement fatigué, et Margarita entrevoyait avec une espèce de joie farouche la perspective d'être veuve.

Libre, elle épouserait Adriano, qui trouverait dans ce mariage et l'amour et la fortune.

Quant à Leona, on s'en débarrasserait bien vite en la mariant.

Tels étaient les plans de la comtesse, et elle y avait fait allusion déjà, dans ses causeries avec son amant.

Celui-ci était trop rusé pour ne pas s'associer, en apparence, aux espérances de sa maîtresse, car il lui importait de la rendre calme, et surtout de ne pas brusquer une rupture.

Un incident inattendu vint tout à coup soulever, dans le cœur de Margarita, des orages de passion qui provoquèrent une suite de péripéties devant aboutir à une catastrophe terrible.

Leona était devenue peu à peu, et sans qu'on s'en aperçût autour d'elle, une charmante et gracieuse jeune fille, un peu grave d'ailleurs, mais pouvant, sans avoir à faire beaucoup d'efforts, inspirer le véritable amour.

Comme ces fleurs dont on ne s'occupe pas et qui, après avoir végété sur leur tige, prennent tout à coup une vigueur extraordinaire pour s'épanouir au premier rayon de soleil du printemps, Leona, fleur vivante, s'était richement épanouie, et elle forçait les plus indifférents à rendre hommage à sa beauté.

Le comte, qui aimait sa fille autant que son caractère calme et sa nature froide le lui permettaient, ne fut pas le dernier à s'apercevoir de cette transformation rapide qui s'était faite chez Leona.

Comme Margarita, mais dans une tout autre intention, il se dit que l'heure de marier sa fille était venue.

Il se sentait vieux, cassé ; il savait que Margarita n'aimait que modérément sa fille, et il pressentait que, s'il venait à mourir, la comtesse n'attendrait pas longtemps pour se remarier.

Il y avait donc urgence, selon lui, à donner à Leona un protecteur, c'est-à-dire un mari.

Mais où le trouver, ce mari ?

Une pensée vint à l'esprit du comte Carini.

Pourquoi ce mari qu'il voulait pour sa fille ne serait-il pas Adriano Zacharetti ?

Adriano n'était-il pas un galant homme, dans la plus noble et la plus grande acception du mot ?

Il était intelligent, distingué, ami dévoué. Il avait rendu de grands services à la famille Carini, et il avait mérité une pareille récompense.

La pensée fit concevoir le projet, et ce fut chose arrêtée dans la volonté du comte Carini.

Le jour même, sans avoir consulté sa femme, il dit à Adriano :

— Mon ami, nous avons à causer de choses sérieuses, asseyez-vous.

Adriano se sentit mal à l'aise. La confiance et la franchise de cet honnête homme le gênaient parfois. De quelles choses sérieuses le comte allait-il l'entretenir ? Avait-il des soupçons ? Était-ce un interrogatoire qu'il allait subir ?

Dissimulant son inquiétude, il répondit :

— Parlez, monsieur le comte, je vous écoute.

— Que pensez-vous de ma fille ?

La question était si inattendue que, tout cuirassé qu'il fût contre l'imprévu, Adriano fut tout décontenancé.

— De Mlle Leona ? balbutia-t-il.

— Oui, de Leona.

— Mais je pense, monsieur le comte, que c'est une charmante enfant.

— Dites une adorable jeune fille, qui sera une délicieuse jeune femme.

L'ex-séminariste se demanda avec surprise ce que pouvait bien signifier ce singulier exorde *ex abrupto*. Jamais on ne s'était occupé de Leona devant lui ; lui-même avait toujours considéré la jeune fille comme une petite niaise, sans importance, aidé en cela par la comtesse, qui s'appliquait à tenir dans l'ombre celle dont elle jalousait la jeunesse et la beauté.

— Sans doute, monsieur le comte, répondit-il, et l'homme que Mlle Léona acceptera pour époux sera un heureux mortel.

Dans la bouche d'Adriano, ces paroles étaient un compliment banal; mais le comte s'y méprit.

— Oui, mon ami, oui; ma Leona est aussi bonne que belle, aussi vaillante que chaste, sans compter que je lui donne quatre cent mille francs de dot, ce qui ne gâte rien.

— Monsieur le comte peut faire cela.

— Puis il y a les espérances, comme disent les Français, un million à peu près.

— C'est superbe?

— N'est-ce pas?

— Ainsi, monsieur le comte, vous songez à marier Mlle Leona.

— Oui, et très sérieusement.

— Vous avez quelqu'un en vue?

— Oui.

— Il est ici, à Batavia?

— Oui, mon cher Adriano; c'est à cet homme, dont j'ai fait choix, que je voudrais confier le bonheur de ma fille.

— Est-ce que Mlle Leona l'aime?

— Elle l'estime certainement.

— Et lui, l'aime-t-il?

Adriano fit cette question d'une voix hésitante, car peu à peu il comprenait ou croyait comprendre qu'il n'était nullement désintéressé dans cette confidence matrimoniale, mais il ne voulait pas le laisser voir.

— Assurément, il ne la déteste pas, répondit le comte.

— Mais il doit l'adorer!

— Oh! oh! Je ne dis pas qu'il l'adore aujourd'hui, mais cela viendra.

— Ou il serait indigne de son bonheur, monsieur le comte.

— Maintenant, mon cher Adriano, parlons ouvertement, franchement et répondez à ma question :

Aimez-vous ma fille?

— Quoi! s'écria l'hypocrite, quoi! monsieur le comte, c'est à moi, à moi, que vous voulez confier votre plus cher trésor!

— Ainsi, mon projet vous sourit?

— Oh! monsieur le comte, monsieur le comte! fit-il jouant admirablement l'émotion.

Il y eut même des larmes dans ses yeux.

— Adriano, vous aimez Leona, je le vois, je le sens.

L'habile gredin saisit la main du comte et répliqua avec chaleur :

— Oui, monsieur le comte, je l'aime, et depuis longtemps!

Mais, continua-t-il tristement, je suis sans fortune, je n'ai pas de famille!

— Vous n'êtes pas sans famille, mon ami, puisque vous avez la mienne, et vous n'êtes pas sans fortune, puisque je suis riche.

— Ah! monsieur le comte, vous êtes le plus généreux des hommes! Mais avez-vous consulté Mme la comtesse?

— Je ne lui ai rien dit encore.

— Elle peut s'opposer.....

— Margarita me connaît; elle sait que je suis absolu dans mes volontés et qu'on doit s'y conformer. Il me suffira de lui dire quel est mon projet pour qu'il soit accepté par elle. D'ailleurs, comme moi, la comtesse vous estime et a de l'amitié pour vous. Donc, mon cher Adriano, laissez-moi faire et ne vous mêlez de rien.

Certes, l'ex-séminariste ne demandait pas mieux que de laisser agir le comte seul et d'attendre patiemment les événements.

Jamais le misérable, dans ses pensées ambitieuses et cupides, n'avait rêvé une pareille fortune : une femme jeune, charmante et la richesse!

Il se sentait comme pris de vertige.

Toutefois, il ne se dissimulait pas qu'il allait avoir à soutenir contre la comtesse une lutte terrible; mais, comme ce n'était pas lui qui engageait le combat, il se flattait que Margarita ne pourrait pas faire échouer le projet de son mari.

Sous un calme apparent, le comte Carini cachait une volonté de fer; il cédait assez volontiers sur les petites choses; mais sur les choses sérieuses, importantes, jamais! tellement était grand, chez lui, le sentiment de sa dignité.

A peine Adriano l'eut-il quitté, qu'il appela sa fille pour lui annoncer la résolution qu'il avait prise

— Ma chère Leona, lui dit-il, tu n'as jamais, je crois, douté de mon affection pour toi.

— Oh! cher père, fit la jeune fille.

Et elle l'embrassa avec effusion.

— De ton côté, Leona, je sais que tu m'aimes et que tu me respectes.

— De toute mon âme!

— Donc, mon enfant, tu dois être convaincue que je désire, que je veux ton bonheur.

— Je le crois sincèrement. Mais pourquoi me dites-vous cela, cher père?

Leona commençait à s'inquiéter, car son père n'était pas, d'ordinaire, aussi communicatif

— Pourquoi je te dis cela, ma chère Leona? Eh bien, écoute : Je me fais vieux, je sens que mes forces s'épuisent, et je ne voudrais pas m'en aller de ce monde sans t'avoir mariée.

Leona tressaillit, et il y eut dans ses beaux yeux comme un rayonnement de joie.

Depuis que les Carini avaient quitté l'Italie, c'était la première fois que le comte parlait mariage à sa fille. Mais, avant, il y avait eu déjà l'idée d'un mariage, sans qu'on eût pris, cependant, aucun engagement.

Un jeune homme avait pu se considérer, à bon droit, comme le fiancé de Leona.

Ce jeune homme se nommait Paolo Doria.

Paolo et Leona, élevés presque ensemble, avaient grandi l'un à côté de l'autre, avec la conviction qu'ils étaient destinés l'un à l'autre.

Paolo aimait Leona et Leona aimait Paolo.

Quand la famille Carini avait quitté Venise, les deux amoureux s'étaient dit : « au revoir » et non pas : « adieu, » car ils comptaient l'un sur l'autre avec la même foi.

— Eh bien, cher père, dit la jeune fille, puisque vous voulez me marier, retournons vite en Italie, dans notre chère et belle Venise où Paolo Doria m'attend.

— Nous n'avons pas à nous occuper ici de Paolo Doria, ma fille, et il n'est pas nécessaire que nous retournions en Italie pour te marier.

— Vous savez, mon père, que j'aime Paolo; dans le cas présent, de qui donc peut-il être question si ce n'est de lui? Nous nous aimons, Paolo et moi, et nous nous sommes juré...

— Tout cela, Leona, ce sont des enfantillages; ni ta mère, ni moi, n'avons pris des engagements avec les Doria, dont le fils, d'ailleurs, est trop jeune pour toi.

— Mais il a vingt-cinq ans, maintenant.

— Tu le vieillis de deux ans; je te le répète, il est trop jeune. Je veux te confier à un homme sage, sérieux, ayant de l'expérience.

— Et vous l'avez choisi?

— Oui, je tiens cet homme en haute estime; il nous est dévoué.

— Mon père, son nom? fit Leona, l'anxiété peinte sur le visage.

— C'est notre ami Adriano Zacharetti.



— Répondsǃ lui dit-elle, en lui mettant les deux mains sur les épaules et en le
... nerveusement (page 1008).

Leona devint affreusement pâle; puis, immédiatement, le rouge de l'indignation monta à son front.

— Lui, lui, cet homme! exclama-t-elle; c'est cet homme que vous me destinez pour époux?

— Oui, Leona; et veuillez me dire pourquoi vous avez pris ce ton méprisant.

— Pourquoi, pourquoi? Ah! ne me demandez pas de vous répondre, c'est impossible!

— Impossible! je n'admets pas ce mot quand je commande!

La jeune fille se redressa, pleine de dignité, et d'une voix vibrante, mais toujours respectueuse :

— Mon père, dit-elle, avant de me parler de votre projet, en avez-vous fait part à ma mère?

— Non, mais je suis certain qu'elle l'approuvera.

— Eh bien, mon père, priez M. Adriano Zacharetti, votre ami, — et elle appuya sur ces deux mots, — de demander ma main à ma mère. Si la comtesse Carini accueille la demande de M. Zacharetti...

— Eh bien?

— Eh bien, alors, mon père, je verrai ce que je devrai faire.

Sur ces mots, Leona embrassa son père et se retira.

Le comte la regarda s'éloigner et resta songeur.

Le soir, après le dîner, il prit à part Adriano et lui dit :

— J'ai réfléchi, mon ami; je ne veux pas avoir l'air d'imposer ma volonté à la comtesse; je désire donc que vous lui fassiez vous-même votre demande, en vous autorisant, bien entendu, de mon consentement.

— Quoi! monsieur le comte, vous voulez que j'aille...

— Oui, cela est plus convenable; il importe que vous lui disiez vous-même que vous aimez Leona. J'ai parlé à ma fille; elle est prête à se soumettre à la volonté de sa mère.

— Ainsi Mlle Leona consent...

— Oui. Parlez donc dès demain, ce soir même si vous voulez, à la comtesse.

— C'est que...

— Eh bien?

— Je n'ose pas.

— Allons donc! Est-ce que ma femme vous fait peur, mon cher Adriano? Rassurez-vous, elle vous écoutera avec bienveillance et intérêt.

— Soit, monsieur le comte, je ferai ainsi que vous le désirez. Demain, j'aurai l'honneur de voir Mme la comtesse Carini.

Adriano n'était pas précisément satisfait de la tournure que prenaient les choses; mais la partie qu'on lui offrait était trop belle pour qu'il n'essayât pas de la gagner en payant d'audace. Et, puisqu'il avait pour lui le père et la fille, il n'avait pas à hésiter. Bon gré, mal gré, il faudrait qu'il fît entendre raison à sa jalouse maîtresse.

Pendant que le comte s'entretenait avec Adriano, Leona s'était rendue chez la comtesse.

— Ma mère, lui dit-elle sans préambule, mon père veut me marier à M. Zacharetti; mais vous savez que nous nous aimons, Paolo Doria et moi, et que nous nous sommes promis d'être l'un à l'autre; je viens donc vous prier de dire à M. Zacharetti de renoncer à ma main. Je vous autorise à lui dire que je ne l'aime pas et que j'en aime un autre, afin de ne pas avoir à le lui déclarer moi-même.

Et elle se retira, sans attendre un mot de réponse, laissant Margarita terrifiée.

Pendant plus d'une heure, la comtesse resta abîmée dans ses réflexions. Et quelles réflexions! C'était un rude coup qui lui était porté.

Qu'allait-elle faire?

Permettrait-elle à son amant de devenir le mari de sa fille?

Cette monstruosité l'épouvantait, moins cependant que l'idée qu'elle perdrait à jamais son amant; car la passion s'était emparée de cette femme au point de lui enlever tout sens moral.

Mais comment empêcher cette union? Que dirait-elle à son mari si, malgré ses supplications et ses ordres, Adriano ne renonçait pas à devenir son gendre?

Dans sa démence érotique, Margarita n'avait pas deviné que Leona connaissait son hideux secret.

— Il n'y a qu'un seul moyen de sortir de cette impasse, se dit-elle, après avoir examiné la situation sous toutes ses faces, c'est de fuir. Oui, il faut fuir !

Adriano m'aime toujours, il me le jurait hier encore; il comprendra que la fuite est nécessaire pour que je ne cesse pas de lui appartenir. Ah! ce n'est pas lui qui veut cet odieux mariage, c'est le comte... Pas d'indécision, nous fuirons ensemble; ma fortune personnelle nous suffira.

VI

UNE SCÈNE DE NUIT.

La chambre de la comtesse se trouvait séparée de celle du comte par le salon, la salle à manger et la chambre d'Adriano contiguë à celle de son maître.

Presque tous les soirs, grâce à la disposition de l'appartement et plus encore à la confiance du mari, les deux amants se voyaient, sans crainte d'être surpris, soit dans la chambre de la comtesse, soit dans celle de Zacharetti.

Du reste, le comte les aurait-il trouvés ensemble qu'il n'eût conçu aucun soupçon. Lui-même avait souvent conseillé à son secrétaire d'aller causer avec la comtesse pour l'instruire du résultat de ses démarches.

— Il faut bien, lui disait le comte, que ma femme sache comme moi ce que nous vous devons.

Donc, du côté du comte, rien à redouter.

On ne pouvait guère craindre non plus Leona, qui avait sa chambre éloignée et isolée au bout d'un long corridor.

Pas de domestiques indiscrets. Ceux-ci habitaient les combles de la maison, et l'appartement était au rez-de-chaussée.

D'ordinaire, après avoir fait une partie d'échecs avec Adriano ou sa fille, le comte se retirait chez lui vers dix heures et se couchait aussitôt. Le sommeil était pour lui une nécessité impérieuse.

Leona s'enfermait dans sa chambre et lisait pendant une heure avant de se mettre au lit.

La comtesse, qui se levait fort tard, passait une partie de ses nuits à lire des romans français.

Adriano sortait presque tous les soirs; il allait au cercle, au théâtre ou au café et rentrait vers minuit.

Souvent il trouvait la comtesse l'attendant chez lui.

Or, après avoir causé avec le comte et lui avoir dit que le lendemain il ferait sa demande à la comtesse, Adriano était sorti comme d'habitude; mais il n'était allé ni au café, ni au théâtre, ni au cercle. Il s'était rendu

près de Carlotta, qui demeurait, comme nous l'avons dit, dans une petite maison qu'elle avait louée.

Au moment où son avenir était en jeu, il avait semblé bon à Adriano de voir la séduisante jeune fille, dont il ne renonçait pas à faire sa maîtresse.

Les visites nombreuses et assidues de l'Italien compromettaient bien un peu Carlotta; mais, outre que les mœurs du pays n'ont rien de rigide, l'indépendante jeune fille se souciait fort médiocrement de l'opinion publique.

Elle n'était pas la maîtresse de l'Italien; mais, de la façon dont allaient les choses et suivant sa promesse, elle prévoyait que cela arriverait un jour ou l'autre, sinon à Batavia, du moins en France.

L'amour d'Adriano pour la belle Carlotta allait toujours grandissant, et il tenait d'autant plus à la posséder que, déjà, d'autres soupirants se mettaient sur les rangs.

Ce soir-là, il venait demander à la jeune fille si elle était toujours décidée à le suivre, au cas où il lui livrerait le nom du calomniateur de Juanita.

— Oui, répondit-elle. Mais vous savez que je ne me séparerai jamais, vous entendez, jamais de l'enfant de ma sœur; je me suis faite sa mère; j'ai juré de ne point l'abandonner, et rien au monde ne me fera manquer à mon serment.

— Oui, je sais; nous emmènerons l'enfant et je serai pour elle un protecteur.

— Je prends acte de votre engagement, et si vous y manquiez, je saurais vous le rappeler.

— Comptez sur moi, Carlotta, sur mon amour.

La jeune fille secoua la tête.

— M. Halbruger, fit-elle, avait dit à ma sœur, lui aussi : « Comptez sur mon amour. »

— Je ne suis pas un Antoine Halbruger, moi.

— Tant mieux pour vous. Maintenant, répondez.

— Je suis à vos ordres.

— Depuis un mois, vous me dites être sur la piste du misérable qui a causé la mort de ma sœur.

— Eh bien?

— Comment se fait-il que vous ne sachiez pas encore son nom?

— Mais...

— Répondez!...

— Je crois le savoir, Carlotta, mais...

— Quoi?

— Il faut être bien sûr.

— L'autre jour, vous m'avez presque désigné le comte Carini; voyons, serait-ce lui?

— Je le crains.

Elle se dressa, les prunelles en feu.

— Donne-moi des preuves! s'écria-t-elle d'une voix sombre, et je suis à toi.

— Carlotta, tu seras satisfaite.

Une heure après cet entretien, Adriano rentrait chez lui, en cherchant par quels moyens il arriverait à rompre avec Margarita, à épouser Leona, à palper la dot, à se débarrasser du comte et à fuir avec Carlotta.

Le problème, on le voit, n'était pas précisément facile à résoudre. Mais l'ex-séminariste était un homme de ressources, qui savait admirablement tirer parti des circonstances.

Margarita attendait son amant, brûlée par la fièvre de l'impatience, torturée par la jalousie.

L'air était chaud, mais sans lourdeur. Le ciel, tout constellé d'étoiles, était d'une beauté splendide; la brise apportait et répandait partout les enivrantes senteurs qu'elle ramassait en passant au-dessus des jardins embaumés, remplis de fleurs rares.

Les jardins et les fleurs sont un luxe que se donnent tous les grands négociants de Batavia.

La comtesse subissait l'influence de cette atmosphère pleine d'excitations. Saturée de désirs, tout son être frémissait de sensations amoureuses.

— Pourquoi donc tarde-t-il tant à arriver? pensait-elle; il était plus pressé autrefois.

Enfin, elle le vit venir.

Elle ferma sa croisée, sortit de sa chambre, dont elle laissa la porte entr'ouverte, et, tout en amortissant le bruit de ses pas, elle alla se placer sur le passage de son amant.

Adriano avait bien promis au comte de parler à la comtesse; mais il ne voulait faire cette démarche que le lendemain, et dans un moment où il serait impossible à sa maîtresse de faire le moindre scandale.

Il allait donc passer sans entrer chez elle; mais elle se plaça inopinément devant lui, le prit par la main, l'entraîna et le fit entrer presque de force.

Il allait ouvrir la bouche pour lui reprocher son imprudence. Elle ne

lui donna pas le temps de prononcer un mot. Elle lui jeta ses bras autour du cou, imprima sur ses lèvres un baiser de feu et lui dit :

— Sais-tu ce que ma fille m'a appris ce soir?

— Non, répondit-il, enhardi par cette façon de procéder.

— Devine, mon bien-aimé, devine.

— Vous savez bien, fit-il avec un vif mouvement d'impatience, que je ne devine rien.

La raideur de son amant fit tressaillir Margarita. Ses sourcils noirs se froncèrent.

— Elle m'a appris, reprit-elle, que son père voulait te la donner pour femme et que tu me demanderais sa main.

— Ah ! fit Adriano, qui ne s'attendait nullement à cette brusque attaque.

Néanmoins, il la considéra comme heureuse, puisqu'elle lui épargnait l'embarras de prendre l'initiative d'une explication.

— Réponds, est-ce vrai ?

Et, comme il se taisait, se contentant de la regarder :

— Mais réponds donc ! reprit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de contenir, mais dont les vibrations révélaient une colère sourde prête à éclater.

Il n'y avait plus moyen de se taire. Mais devait-il brusquer l'aveu ou l'atténuer par des réticences habiles, ou des protestations de tendresse ?

Il sentit qu'il ne fallait pas trop oser.

— Voyons, ma chérie, dit-il, sois calme et écoute-moi.

— Réponds ! lui dit-elle, en lui mettant les deux mains sur les épaules et en le secouant nerveusement. Est-ce vrai ? Oui ou non, réponds !

Mis ainsi au pied du mur, l'Italien répondit :

— Oui. Mais, ajouta-t-il vivement, je t'assure...

— Quoi, quoi ? l'interrompit-elle.

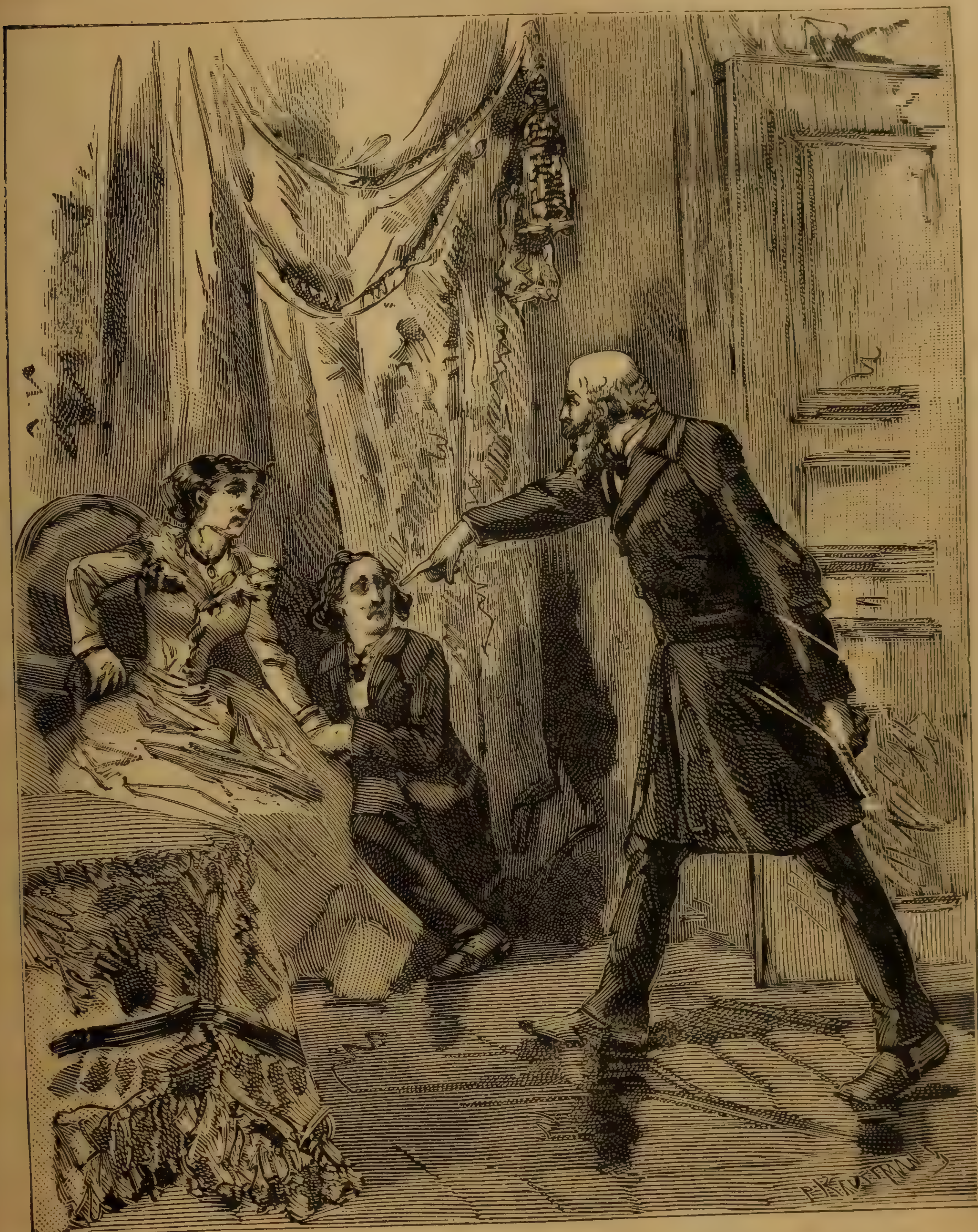
Et elle le repoussa avec violences.

— Mais écoute-moi donc.

— Que veux-tu me dire? Que l'amant de la mère ne sera pas le mari de la fille !

— Encore une fois, Margarita, calme-toi; comment veux-tu que je me justifie, si tu ne veux pas m'entendre?

— T'entendre? Non, non. Je lis dans tes yeux, tu es capable de consentir... Ah! misérable! Tiens, je suis sûre que tu as consenti, que tout est décidé! Tu es un lâche, Adriano, un lâche!



— Misérables! Infâmes! cria-t-il (page 1012).

Elle se laissa tomber sur un divan et fut pendant un long instant en proie à une violente crise nerveuse.

. . . .

. . . .

Le comte Carini avait été singulièrement étonné des paroles de sa fille et surtout de l'air de mépris et de dédain qu'elle avait pris quand il lui avait annoncé qu'il voulait la marier à Adriano Zacharetti.

D'abord, il ne vit là qu'une boutade de jeune fille exaltée. Mais, en réfléchissant, il finit par se dire que Léona avait certainement quelque raison pour se montrer aussi dure à l'égard d'Adriano. Et puis ce n'était nullement dans les habitudes et dans le caractère de la jeune fille de parler ainsi qu'elle l'avait fait.

— Décidément, se disait le comte, il y a quelque chose. Quoi? Léona a évidemment fait allusion à quelque fait que j'ignore.

Et il se creusait l'esprit, torturait sa pensée pour deviner ce qui avait pu rendre Adriano antipathique à sa fille.

Toutefois, Léona l'avait mis sur la voie et il soupçonna la vérité. Mais il ne voulait pas admettre qu'une pareille chose fût possible, sa loyauté s'y refusait.

— Non, non, pensait-il, Adriano et la comtesse ne sont pas capables d'une aussi infâme trahison. S'il existe quelque chose entre eux, ce ne peut être qu'un secret, plus ou moins important, dont la nature m'échappe.

Mais, continuellement obsédé par cette pensée qu'il pouvait être trahi, son esprit travaillait.

Il se rappelait nombre de petits faits auxquels il n'avait prêté aucune attention, mais qui, maintenant, acquéraient une importance sérieuse.

Il eut d'abord l'intention de faire appel à la loyauté d'Adriano et de lui demander ce que signifiaient les paroles de Léona; mais il se dit, avec raison, que, si ses soupçons étaient fondés, Adriano saurait très bien se défendre et que, s'ils étaient erronés, le jeune homme aurait raison d'en être blessé.

Il songea ensuite à avoir une explication avec la comtesse en présence de Léona; mais il renonça encore à cette idée.

— Si je veux savoir la vérité, se dit-il, le plus simple et le meilleur c'est de garder le silence, de ne point laisser voir mes préoccupations et d'avoir l'air de ne me douter de rien. Mais je veillerai; et si ce que je ne puis croire est réel, je le saurai tôt ou tard.

Pendant toute la soirée, il examina avec soin l'attitude de sa femme et celle du secrétaire; mais il ne découvrit rien, pas un geste, pas un regard équivoque qui pût l'éclairer.

Adriano, pensant à l'offre que lui avait faite le comte et tout à son amour pour Carlotta, ne s'occupait de la comtesse que juste assez pour ne pas paraître impoli; quant à la jeune femme, habile dans l'art de feindre, elle ne laissait rien voir de ce qui se passait en elle.

Les heures s'écoulèrent comme de coutume.

Le comte fit sa partie d'échecs avec sa fille.

Pendant ce temps, la comtesse lisait.

Adriano sortit à son heure habituelle et, à dix heures, le comte, la comtesse et Léona étaient chacun dans sa chambre.

L'appartement de Margarita donnait sur la rue et celui du comte sur la cour intérieure. Mais au-dessus de la chambre de la comtesse se trouvait une pièce servant de bibliothèque et de lingerie.

Une demi-heure après s'être ostensiblement enfermé dans sa chambre à coucher, le comte en sortit avec précaution, sans bruit, monta à la lingerie et s'y tint en observation.

Il entendit la comtesse ouvrir sa fenêtre, il la vit se pencher, interroger l'espace; il comprit facilement qu'elle attendait.

A lui aussi l'anxiété brûlait le sang; lui aussi s'impatientait fiévreusement. De même que sa femme, il lui tardait de voir paraître Adriano. Enfin, il le vit dans la rue. Il s'effaca rapidement, car le clair de lune pouvait le trahir, et il prêta l'oreille.

La fenêtre au-dessous se ferma. Alors il sortit doucement de la lingerie. Il était pieds nus, sans lumière; il marcha lentement, retenant son haleine, et arriva à la porte de la chambre de sa femme.

Son émotion était grande et il se soutenait à peine. Ses jambes flageolaient et une sueur froide coulait sur ses tempes.

D'abord, il n'entendit que confusément; puis peu à peu les mots, les phrases arrivèrent distincts à ses oreilles.

Le doute n'était plus possible.

Adriano s'était agenouillé près de la comtesse, qui se tordait convulsivement sur le divan.

Soudain, elle bondit sur ses jambes.

— Allons, je veux bien t'écouter maintenant, dit-elle à son amant, justifie-toi, si tu peux; parle, parle!

— Que veux-tu que je te dise, puisque tu ne veux rien entendre?

— C'est vrai, tu as raison... Je suis folle... Voyons, me voilà calme, je t'écoute.

— Eh bien, ce n'est pas moi qui veux ce mariage, c'est ton mari.

— Mais tu as accepté, tu t'es engagé à obtenir mon consentement?

— Que voulais-tu que je fisse? Pouvais-je répondre à ce pauvre homme : « Je ne puis pas épouser votre fille parce que votre femme est ma maîtresse? »

— M'aimes-tu toujours?

— Tu le sais bien.

— C'est que, vois-tu, si ma fille avait le malheur d'être aimée de toi, je la...

Tout à coup, la porte fut violemment ouverte.

Ils se retournèrent effrayés.

Le comte était devant eux.

— Misérables! Infâmes! cria-t-il.

Les deux coupables restèrent muets d'épouvante.

— Infâmes! répéta le comte.

Et marchant droit à Adriano, il lui cracha au visage, puis lui cria :

— Je te tuerai!

Les deux complices tremblaient, écrasés sous le regard chargé d'éclairs de l'homme outragé.

— Lâche, je te tuerai! cria le comte une seconde fois.

Et. grave et terrible, il sortit.

VII

LE DUEL.

C'est à peine si ces mots « Je te tuerai! » avaient été entendus par les coupables terrifiés.

La porte s'était refermée et le comte était déjà rentré dans sa chambre, que sa femme et Adriano étaient encore à la même place, immobiles, silencieux, le front courbé.

Ah! ce n'était pas le remords qui les accablait; ils étaient trop foncièrement mauvais, l'un et l'autre, pour que le sentiment de leur infamie parlât à leur conscience. Non, ils ne se repentaient pas, mais ils se demandaient, chacun de son côté, comment ils sortiraient de cette situation horrible.

Margarita n'écoutait parler en elle que la voix de sa terrible passion.

Sa colère de tout à l'heure etait tombée comme par enchantement.

Adriano lui avait dit qu'il l'aimait toujours... Que lui importait le reste?

L'Italien, lui, ne songeait qu'à ses intérêts.

L'outrage sanglant que lui avait infligé le comte ne le préoccupait

même pas. Sans doute, il se vengerait; mais, pour le moment, il avait d'autres soucis.

Ce fut Margarita qui rompit le silence.

Elle posa sa main tremblante sur l'épaule de son amant, et lui dit à voix basse :

— Viens, toi qui es tout pour moi ; fuyons, fuyons !

Adriano ne répondit pas.

— Fuyons, répéta-t-elle; j'ai de l'or, des valeurs, des bijoux !

L'Italien la repoussa froidement. Il avait pris son parti et tracé sa ligne de conduite. Il s'agissait d'abord de jouer les grands sentiments. Ensuite, il aviserait.

Bien décidé, depuis quelque temps, à rompre définitivement avec la comtesse, l'occasion qui se présentait était trop favorable pour qu'il la laissât échapper.

— Ma chère Margarita, dit-il, vous êtes folle; je n'ai pas le droit de fuir; j'ai trahi la confiance de votre mari, je lui dois une réparation.

— Un duel?

— Oui, un duel entre nous est forcé.

— Tu ne te battras pas!

— Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que le comte m'a dit?

— Que t'a-t-il dit?

— Qu'il me tuerait.

— Adriano, tu ne te battras pas!

— Je lui ai pris son honneur, je lui dois mon sang!

— Mais, s'il te tue?

— Eh bien, tout sera dit.

— Tout sera dit! Eh bien, et moi? et mon amour?

— Margarita, tout s'expie! Notre bonheur était un crime.

— Est-ce que tu regrettes quelque chose?

— Mais, malheureuse, dit-il, simulant une colère sourde, tu n'as donc pas vu l'injure qu'il m'a faite? Me crois-tu donc assez lâche pour la supporter?

— Alors, tu veux te battre?

— Oui, et j'espère bien que ce sera demain.

— Rien ne peut combattre ta résolution?

— Rien.

— C'est bien, Adriano; tu feras ce que tu appelles ton devoir; je ferai, moi, ce que je croirai être le mien.

— Adieu, Margarita.

Et, laissant sa maîtresse en proie au plus grand trouble, Adriano sortit de la maison pour aller se loger dans un hôtel.

Il ne se coucha pas; il passa le reste de la nuit à réfléchir.

Quoi! tous ses rêves ambitieux allaient-ils s'évanouir? Est-ce que tout allait lui échapper à la fois?

La magnifique dot qu'on lui avait offerte et aussi l'amour de Carlotta?

Il ne s'inquiétait nullement de Margarita; il ne pensait à elle que pour la maudire.

Carlotta, Carlotta! Tout ce qu'il allait faire maintenant serait en vue de la posséder!

En acceptant de devenir l'époux de Leona il n'avait eu qu'un but: toucher la dot et abandonner sa femme le plus vite possible pour mettre aux pieds de Carlotta une fortune honteusement acquise.

Après une longue méditation, il se dit qu'il fallait tirer, au profit de sa passion pour Carlotta, tout le parti possible de la situation dans laquelle il se trouvait. Ne lui était-il pas facile, en effet, de faire croire à la jeune fille que c'était pour elle qu'il abandonnait tout, que c'était pour elle qu'il allait risquer sa vie?

A la première heure du jour, il se rendit chez Carlotta et lui dit:

— Maintenant, je suis sûr; c'est le comte Carini qui est le coupable que nous cherchions.

— Ma sœur, ma sœur, tu seras vengée! s'écria Carlotta.

— Oui, et ce soin me regarde.

— Vous?

— Oui. J'ai provoqué le comte, je l'ai insulté et, aujourd'hui ou demain, nous nous battrons.

— Vous avez fait cela?

— Je l'ai fait.

— Pour moi!

— Je vous aime!

Elle prit dans ses bras l'enfant de Juanita.

— Mignonne, chère mignonne, dit-elle à la petite, qui ne pouvait comprendre, regarde, regarde bien cet homme, il faudra l'aimer, l'aimer toujours; c'est le vengeur de ta mère!

— Mais, vous, Carlotta, demanda Adriano, m'aimerez-vous?

— Je ne sais pas si je vous aimerai; mais je serai à vous, j'en fais le serment!

— C'est bien. A bientôt.

Il pressa la jeune fille contre son cœur et se retira.

A huit heures, il envoya chez le comte un domestique porteur d'un billet ainsi conçu :

« Je resterai chez moi toute la journée pour attendre les témoins de » M. le comte Carini. »

A dix heures, on sonna à sa porte.

Il alla ouvrir, croyant qu'il recevait la visite des témoins.

Il se trouva en face du comte Carini.

— Vous, vous, monsieur le comte, fit-il, laissant voir sa surprise et son trouble.

— Oui, il est inutile d'instruire quatre personnes de choses qui ne regardent que nous. Nous nous battrons sans témoins. A mort, monsieur, à mort!

— Mais, monsieur le comte...

— Auriez-vous peur?

— Il sera fait selon votre volonté.

— C'est ainsi que je l'entends.

Adriano s'inclina.

— Nous prendrons chacun notre rifle, reprit le comte; nous nous rendrons au bois des palmiers. Arrivés là, nous nous séparerons et, au bout de cinq minutes, tir à volonté.

— Un duel à l'américaine!

— Ou à l'indienne, monsieur.

— L'heure?

— Demain, à cinq heures du matin.

— A cinq heures, demain, monsieur le comte.

Les deux hommes se séparèrent.

Resté seul, Adriano poussa un soupir de soulagement. Il avait cru à une rencontre ordinaire, à l'épée, arme très familière au comte. Dans ce cas, toutes les chances auraient été contre lui, car, inhabile à manier l'épée, il n'aurait même pas eu la ressource de la trahison. Mais dans un combat comme celui que lui offrait son adversaire, tout était changé. D'abord il était excellent tireur, et puis, du moment qu'on se battait sans témoins, tout était permis.

Ce n'était plus un duel entre deux êtres civilisés, c'était un combat de sauvages.

Du reste, il y avait du sauvage chez Adriano Zacharetti.

Il passa le reste de la journée à bâtir des châteaux en Espagne avec Carlotta qui, entièrement à sa vengeance, l'écoutait avec des tressaille-

ments de joie farouche, bien persuadée que Dieu serait avec le justicier.

Le comte Carini passa cette journée à prendre ses dernières dispositions.

Dans la soirée, il conduisit Leona dans un couvent, sans l'instruire de ce qui s'était passé.

— Tu resteras dans cette maison jusqu'à notre départ, lui dit-il; nous retournerons en Italie et tu épouseras Paolo Doria.

Leona aurait bien voulu savoir pourquoi son père avait si vite renoncé à lui faire épouser Adriano.

Sans doute, pensait-elle, il a deviné quelque chose; mais sait-il tout?

Le comte Carini avait fait son testament. Cette pièce, accompagnée d'une lettre adressée au consul italien, fut placée dans une enveloppe. Dans sa lettre, le comte informait le consul qu'il était au moment de se battre en duel, sans témoins; dans la prévision d'un malheur possible, il remettait au consul le soin de rapatrier sa fille et de la faire conduire dans la famille Doria, à Venise.

De sa femme, pas un mot. Il ne la vit même pas.

Un peu avant la nuit, il congédia les domestiques en leur annonçant qu'il partait le lendemain.

Sans se préoccuper le moins du monde de sa fille, Margarita réunit tout ce qu'elle avait d'argent et de bijoux et prit ses mesures pour surveiller les agissements de son mari.

La nuit se passa sans incident.

Le lendemain matin, Adriano se leva l'esprit dispos; il sentait sa main ferme, son œil sûr. Il se rendit au lieu indiqué, bien décidé à profiter de toutes les circonstances favorables qui s'offriraient à lui.

Quelques minutes après, le comte le rejoignit.

Le bois était absolument désert.

Adriano se demanda s'il ne devait pas profiter de cette solitude et de sa force pour assassiner immédiatement son ennemi. Il allait probablement céder à la tentation, lorsque le comte s'arrêta à quelques pas de distance et lui dit :

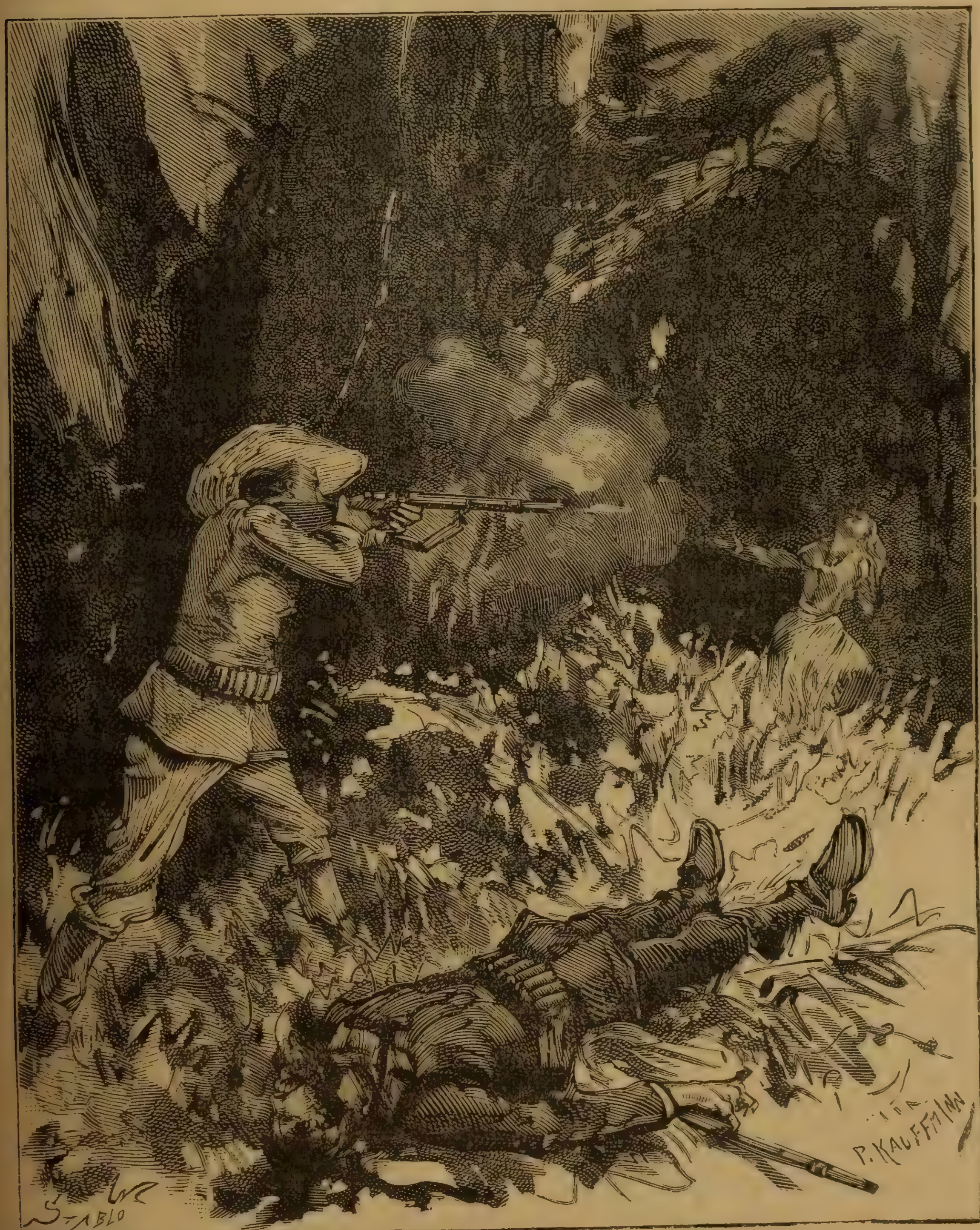
— N'oubliez pas : à mort!

— A mort! répondit Adriano.

— Garde-toi, je me garde!

Puis, sans quitter des yeux son ennemi, le comte s'éloigna rapidement, s'élança sous bois et disparut.

Adriano s'écarta et se mit à marcher avec précaution, tout en s'abritant derrière les arbres.



Rapidement, il rechargea son rifle et, quand sa maîtresse ne fut plus qu'à vingt pas de lui, il fit feu (page 1018).

Presque coup sur coup, deux balles sifflèrent à ses oreilles, mais sans l'atteindre.

Il ne riposta pas ; son adversaire, d'ailleurs, était invisible.

Soudain, Adriano, qui était ventriloque, poussa un cri qui semblait partir sur la droite. Trompé, le comte se dirigea à gauche, espérant surprendre son ennemi par derrière; mais, malheureusement, en se découvrant.

Adriano l'attendait.

A peine le malheureux comte se montra-t-il, qu'une balle l'atteignit en pleine poitrine. Il chancela, et, avant qu'il ne fût tombé, une seconde balle le frappait à la tête.

Il était mort!

Comme le vainqueur s'approchait de sa victime, une femme, accourant, apparut tout à coup au détour d'un sentier.

C'était Margarita.

Un éclair farouche sillonna le regard de Zacharetti.

Rapidement, il rechargea son rifle et, quand sa maîtresse ne fut plus qu'à vingt pas de lui, il fit feu.

Elle tomba sans pousser un cri.

Adriano Zacharetti était libre.

En un instant, avec une rapidité de conception infernale, un plan aussi criminel qu'audacieux germa dans son cerveau. Immédiatement, il se mit à l'œuvre.

Après s'être assuré que Margarita ne respirait plus, il la dépouilla de tout ce qu'elle portait sur elle. Il revint au comte, qu'il dépouilla également, fourrant tout dans ses poches : papiers, clefs, bijoux...

Cela fait, de deux coups de rifle, il fracassa les têtes de ses victimes, afin qu'il fût impossible de les reconnaître.

Un ravin profond s'était creusé au milieu du bois ; ce ravin se terminait par un trou à entonnoir, dans lequel bouillonnait une eau chargée de matières sulfureuses.

L'assassin traîna d'abord le corps du comte au ravin et le précipita dans le trou.

Aussitôt, un sourd mugissement se fit entendre, sortant des profondeurs souterraines, puis, au bout de quelques minutes, l'entonnoir redevint silencieux.

L'expérience était décisive.

Le corps de Margarita alla rejoindre celui de son mari. Ensuite, ce fut le tour du rifle du comte.

Cette horrible besogne avait demandé plus d'une heure.

En l'accomplissant, Adriano n'avait eu aucune défaillance; mais, quand il eut fini, le misérable s'affaissa sur le sol comme anéanti.

Une sueur froide mouilla son front; le plus léger bruit le faisait tressaillir, lui donnait le frisson.

Il se remit, cependant, et quand, à huit heures, il rentra dans la ville, son visage ne portait plus aucune trace d'émotion.

Il se rendit directement chez le comte Carini.

Grâce aux précautions prises par le malheureux comte, Adriano put, tout à son aise, mettre à exécution le plan qu'il avait conçu.

Il commença par faire disparaître le testament et la lettre adressée au consul d'Italie. Il visita tous les meubles, tous les tiroirs et fit main basse sur les papiers, les titres, les valeurs, l'argent; il s'empara également des cartes du comte et de son passeport.

Il avait, nous le savons déjà, le talent d'imiter les écritures; il s'était appliqué à contrefaire l'écriture de la comtesse aussi bien que celle du comte, et il y excellait. Dans la chambre de sa maîtresse, il traça les mots suivants sur une feuille de papier, qu'il plaça sur un meuble, bien en évidence :

« Je suis lasse de la vie, je vais me tuer.

» MARGARITA, comtesse Carini. »

Cette dernière précaution prise, il ferma toutes les portes avec soin, y compris la porte d'entrée, dont il avait la clef, et, à deux heures, après avoir mangé ce qu'il avait trouvé, il sortit aussi tranquillement que s'il venait de travailler dans son cabinet.

Il courut chez Carlotta, qui l'attendait avec impatience.

— Eh bien? fit-elle, l'interrogeant du regard.

— Tu es vengée! dit-il.

Elle poussa un cri, qui n'était pas complètement de joie.

— Prépare-toi vite, reprit-il, nous partons dans une heure.

— Dans une heure!

— Oui; un bâtiment va lever l'ancre.

— C'est bien, je tiendrai ma promesse; dans une heure je serai sur le port avec ma fille.

— Ne t'occupe de rien, ma Carlotta; je réglerai tout ici.

Le soir, ils étaient déjà loin de Batavia.

Le lendemain, en feuilletant machinalement le livre où étaient inscrits les noms des passagers, Carlotta lut avec surprise :

« M. le comte et Mme la comtesse CARINI. »

Adriano s'était substitué à son bienfaiteur.

Qu'est-ce que cela signifie? lui demanda Carlotta.

— Il fallait, répondit-il, que le nom de Carini ne s'éteignît point.

Carlotta comprit aussitôt que celui à qui elle avait juré d'être sa maîtresse était un bandit. Alors, elle se demanda ce qu'il y avait de vrai dans ce qu'il lui avait dit touchant les calomnies dont sa sœur avait été

la victime. A partir de ce moment, Adriano lui inspira une répugnance mêlée de terreur, qui devait toujours durer.

Après tout, elle n'aimait que sa filleule, et elle pouvait se livrer sans réserve à cette affection quasi maternelle.

On s'installa à Paris, comme nous l'avons indiqué.

Mais Adriano, que nous continuerons maintenant à appeler Carini, était loin d'être heureux. Son amour avait pris des proportions effrayantes. Sans doute, la jeune fille avait tenu ses promesses : après s'être vendue, elle s'était livrée ; mais le jour où elle avait été absolument convaincue que le faux Carini était un misérable de la pire espèce, elle l'avait tenu à distance.

C'est vers ce temps que Blaireau avait connu Carini et l'avait associé à ses ténébreuses opérations.

Carini était devenu avare en devenant riche. Et comme Carlotta ne voulait pas de l'or volé à Batavia, comme elle ne voulait être associée à sa vie que par le passé, ce passé qui lui faisait horreur, il employait toutes ses facultés à amasser, à entasser l'or, espérant toujours que Carlotta se laisserait enfin séduire par tant de richesses accumulées pour elle.

Un jour, Carlotta lui dit :

— Vous ayant juré de me donner à vous le jour où ma sœur serait vengée, j'ai tenu mon serment ; mais j'ignorais alors ce que vous étiez... Maintenant que je vous connais, je reprends ma liberté entière.

— Tu es à moi, Carlotta, puisque tu t'es donnée.

— Je me reprends.

— Tu ne peux pas ; tu as mes secrets !

— Ne craignez rien ; je ne suis pas femme à vous trahir ; mais, hors cela, n'attendez plus rien de moi.

Peu de temps après, Carini se figura que, si la jeune fille n'avait plus sa nièce, que si l'enfant chérie n'était plus là, entre lui et Carlotta, celle-ci lui reviendrait, n'ayant plus que lui à aimer.

Il fit disparaître la petite fille.

Il ne la tua pas, bien qu'il en eût l'envie et qu'il ne reculât devant aucun crime. Il n'avait pas trouvé le moyen de commettre ce meurtre sans faire naître des soupçons dangereux. L'enfant fut enlevée par une misérable servante, payée largement pour accomplir ce forfait et qui ne reparut plus.

Carlotta faillit mourir de désespoir.

Carini laissa cette grande douleur se calmer, et il crut, cette fois, que la jeune femme allait être à lui sans partage.

Il se trompait.

Carlotta lui signifia une fois de plus qu'elle ne serait toujours pour lui qu'une compagne, une amie, tant qu'il ne lui aurait pas ramené l'enfant perdue.

— Si cela ne vous convient pas ainsi, ajouta-t-elle, je pars, je vous quitte et ne vous reverrai jamais.

Le misérable sentit combien il avait eu tort de faire perdre la petite fille au lieu de la placer lui-même chez des gens qui auraient consenti à la garder, moyennant une somme d'argent.

On ne pense pas à tout et on ne saurait tout prévoir.

Carini se mit sérieusement à la recherche de l'enfant; mais tout ce qu'il mit en œuvre pour la retrouver fut inutile. L'enfant était bien et à tout jamais perdue.

Des années s'écoulèrent.

Il y avait environ dix-sept ans que la petite Charlotte avait disparu, quand nous retrouvons Carini voulant associer Carlotta à l'attentat médité contre Mlle Henriette de Simaise.

Maintenant que le passé de Carini nous est connu, revenons au moment où Carlotta vient de congédier son faux mari, après lui avoir défendu de toucher à Mlle de Simaise.

VIII

UNE DALILA

Carlotta n'avait pas tout dit à Carini.

Ce n'était pas seulement parce que la famille de Simaise avait eu pour parent le marquis de Chamarande qu'elle prenait Henriette sous sa protection; une autre raison encore la faisait agir.

Elle aimait Raoul de Simaise.

Elle l'aimait follement, bien qu'elle fût beaucoup plus âgée que le jeune viveur converti.

C'était surtout à cette passion — les femmes le comprendront faci-

lement — que Carini devait l'aversion de plus en plus prononcée qu'il inspirait à la jeune femme.

Oui, depuis plus de trois ans, Carlotta aimait Raoul sans que celui-ci s'en fût douté un seul instant. Carlotta avait gardé son secret au fond de son cœur, car elle savait bien que son amour était sans espoir, insensé. Mais elle y tenait à cet amour chaste, qui lui procurait des sensations jusqu'alors inconnues, qui lui faisait sentir plus vivement les écœurements de sa situation, mais qui, en même temps, adoucissait ses amertumes, par lequel, enfin, elle semblait vivre.

Elle aimait Raoul autant et peut-être plus éloigné d'elle, qu'elle l'aimait lorsqu'elle avait la facilité de le voir à Paris.

Elle n'avait pas oublié sa filleule ; elle y pensait souvent et aurait certainement donné beaucoup pour la retrouver. Mais il y avait tant d'années qu'elle l'avait perdue ! En dix-sept ans bien des douleurs s'apaisent.

Aussi, lorsque Carlotta disait à Carini : « Rendez-moi ma filleule et je serai de nouveau à vous, » elle mentait.

Si Carini fût arrivé un jour avec la jeune fille et l'eût sommée de tenir sa promesse, elle l'aurait repoussé, en n'hésitant pas à lui dire : « Je sais aujourd'hui ce que c'est que l'amour ; j'aime, mais ce n'est pas vous, car je vous hais ! »

D'ailleurs, n'avait-elle pas été sur le point de dire à Carini qu'elle aimait le frère d'Henriette? Elle avait retenu les paroles prêtes à lui échapper, comprenant que cette révélation, loin d'arrêter Carini, l'exciterait, au contraire, à frapper sans pitié M[lle] de Simaise.

Et même maintenant, qu'elle réfléchissait, elle regrettait d'avoir pris si vivement la défense d'Henriette.

Elle connaissait l'homme à qui elle avait à faire.

N'avait-elle pas mis en éveil l'esprit du misérable?

Le premier soin de celui-ci ne serait-il pas de chercher le moyen d'agir sans son concours, puisqu'elle avait refusé d'une façon absolue d'être sa complice?

Son anxiété était d'autant plus vive que le temps pressait. Sans aucun doute, Carini allait agir promptement.

Elle se demanda ce qu'elle allait faire pour entraver les projets de Carini.

Deux moyens s'offraient à elle :

Prévenir la famille.

Ou bien, revenant sur son refus formel, tenter de tromper Carini en feignant d'entrer dans ses vues.

Prévenir la famille. Comment?

Elle savait que Raoul était en Afrique; mais, dans quelle partie de l'Algérie? D'ailleurs, avant que sa lettre fût parvenue au jeune homme, Carini aurait eu le temps de commettre son crime.

Elle ignorait également la demeure de la baronne de Simaise. Mais, quand même elle parviendrait à se procurer l'adresse de la baronne, que pourrait-elle lui dire? Elle n'avait aucun renseignement à fournir.

Dire : « Veillez sur votre fille, on veut vous l'enlever, » ce n'était pas assez.

Et puis, qui accuser?

Elle ne pouvait se résoudre encore à dénoncer Carini. D'ailleurs, si l'on fouillait dans le passé de cet homme, ne serait-elle pas compromise aussi?

Bien qu'elle n'eût pas réellement et directement servi l'Italien dans les criminelles opérations auxquelles il se livrait depuis nombre d'années, elle n'en était pas moins, en quelque sorte, sa complice, puisqu'elle avait accepté de porter son nom, ou plutôt le nom qu'il avait volé. Une enquête amènerait certainement la découverte de l'intimité qui avait existé entre eux.

Le premier moyen présentait ainsi des difficultés et de nombreux dangers.

Restait l'autre : tromper Carini. Il était rusé et défiant.

Oui, mais il était amoureux.

D'ordinaire, et cela depuis longtemps, Carini s'abstenait de parler de ses projets à Carlotta. Pour qu'il se fût, cette fois, adressé à elle, il fallait qu'il n'eût pu compter sur une autre assistance. La jeune femme avait donc lieu d'espérer qu'il ne ferait pas trop de difficulté, même après son refus, pour l'accepter comme complice. Et puis, elle se disait qu'un homme qui aime est toujours facile à tromper.

C'est, en effet, grâce à la passion sénile de Carini que Carlotta pouvait exercer sur le misérable la puissance de sa domination.

Ah! si Carini n'avait pas aimé! Ah! s'il avait pu devenir indifférent! Comme il se serait vengé!

Mais sa passion le rendait l'esclave de Carlotta.

Cette passion brûlante l'enveloppait comme une tunique de Nessus, et tous les efforts qu'il avait faits, qu'il faisait encore pour s'en débarrasser, ne servaient qu'à la rendre plus terrible.

Enfin, Carlotta pouvait tout sur lui et il le savait.

La jeune femme le tenait par ses secrets et elle n'avait qu'un mot à dire pour le perdre.

Pour s'affranchir, il aurait fallu que Carini tuât Carlotta. Il y avait

songé plus d'une fois, le misérable, dans ses heures de délire amoureux; mais il se sentait défaillir, à la seule pensée de faire souffrir cette créature adorée.

Il aurait pu encore échapper à la domination de Carlotta s'il avait pu la rendre sa complice; il avait essayé souvent, mais toujours sans succès. Il venait, une fois encore, de faire une tentative qui, comme nous l'avons vu, n'avait pas mieux réussi.

Carini et Carlotta avaient donc, pour des motifs différents, la même pensée : se tromper mutuellement.

Carini s'était retiré, chassé par Carlotta, après avoir, une fois de plus, essuyé un refus.

C'était à la jeune femme, maintenant, à user de toute son adresse féminine dans l'attaque qu'elle allait diriger contre Carini.

En un instant, avec l'aide de sa femme de chambre, une fille qui avait toute sa confiance et qui la méritait, elle s'était mise sous les armes, c'est-à-dire habillée et rendue aussi séduisante que possible.

Ses cheveux d'or, imprégnés d'un parfum pénétrant, étaient relevés avec grâce, laissaient voir un front dont l'âge n'avait pu encore altérer la pureté, et retombaient en nappes luxuriantes sur son cou et ses magnifiques épaules de Niobé. Sur un côté de la tête, deux grosses spirales, aux reflets chatoyants, encadraient la joue et venaient effleurer la poitrine demi-nue.

La taille s'élançait souple et élégante d'une robe à longs plis qui en faisait valoir la noblesse et la richesse.

Le regard était doux et le sourire semblait plein de promesses.

Même pour un indifférent, Carlotta était ainsi irrésistible.

Sa femme de chambre s'étant retirée, elle souleva la portière, toucha le ressort invisible et la porte secrète s'ouvrit.

Elle s'enfonça doucement dans le passage, prêtant l'oreille pour s'assurer que Carini était bien seul.

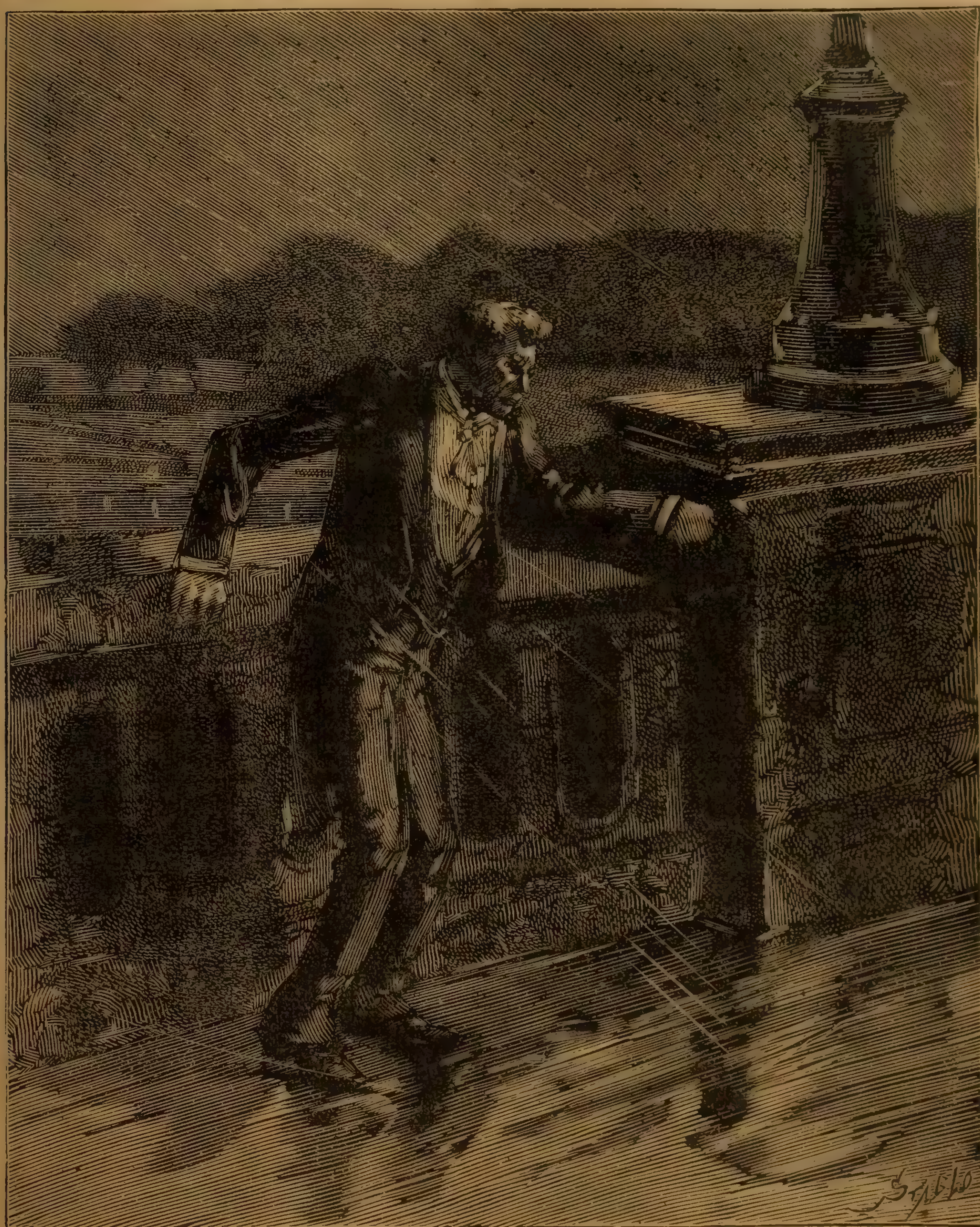
Elle n'eut qu'à pousser la porte de communication qui s'ouvrait dans le cabinet de son faux mari pour y pénétrer.

La pièce était dans une demi-obscurité, n'étant éclairée que par une bougie à réflecteur dont les rayons convergeaient vers une excavation ressemblant assez à la niche d'un poêle de salle à manger. Du reste, un fourneau allumé s'y trouvait.

L'air était saturé d'une senteur âcre qui prenait à la gorge.

Devant le fourneau, un homme se tenait penché, tournant le dos à la jeune femme.

Carlotta prit cet homme pour Carini et elle marcha vers lui sans



Il était dans un état pitoyable. Ses jambes tremblaient, son cœur battait à se briser... (page 1030).

qu'il entendît, grâce au tapis qui recouvrait le parquet et à l'attention qu'il apportait à un travail mystérieux.

Cette attitude sembla si singulière à Carlotta qu'elle voulut en connaître la cause. Elle continua d'avancer, redoublant de précaution. Elle put ainsi arriver jusqu'au personnage toujours immobile. Elle se penchait pour voir quand elle fut prise, tout à coup, d'une toux qui fit bondir l'individu.

Carlotta poussa un cri de surprise.

Ce n'était pas Carini.

Le personnage était enveloppé de la tête aux pieds dans un vêtement de cuir, et son visage était couvert d'un masque de verre qui lui prenait encore le front et les oreilles.

Éclairé par les lueurs vacillantes de la bougie et les flammes bleuâtres du charbon brûlant, l'homme avait un aspect vraiment fantastique.

La jeune femme ayant un second accès de toux, l'individu poussa une exclamation de terreur, s'élança sur Carlotta, la prit dans ses bras robustes et, avant qu'elle eût pu articuler un mot, il la porta dans sa chambre dont il ouvrit aussitôt les fenêtres toutes grandes.

Cette précaution prise, il rentra dans le cabinet dont il ouvrit également la fenêtre. Il enleva de dessus le fourneau un creuset de métal qu'il alla placer dans un placard dont le fond avait une ouverture avec tirant d'air ; il referma le placard et éteignit rapidement le fourneau, qu'il cacha ensuite, de même que son masque transparent, dans le bas d'une bibliothèque.

Cela fait, il revint dans la chambre de Carlotta.

Celle-ci regardait autour d'elle comme cherchant à se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Elle se tourna vers Caracole, car l'homme masqué de tout à l'heure n'était autre que l'agent de confiance de Carini, et l'interrogea du regard.

— Vous sentez-vous mieux, madame? demanda Caracole.

Elle n'eut pas le temps de répondre.

Carini entrait à son tour chez elle, stupéfait et pâle de terreur.

Sur un signe de son maître, et après avoir échangé avec lui quelques mots en allemand, Caracole disparut.

Carlotta était tout à fait remise.

— Imprudente, imprudente! lui dit Carini en lui prenant les mains.

— En quoi suis-je imprudente? fit-elle, le regardant avec étonnement, car elle ne comprenait pas encore.

— Comment, depuis des années vous n'aviez pas passé cette porte, et vous venez chez moi sans me prévenir?

— Vous me le reprochez?

En prononçant ces mots, Carlotta enveloppa Carini de son long regard fascinateur.

Le faux comte eut une sorte de frémissement.

Hé, non, je ne vous reproche pas cela, répondit-il; mais, malheureuse, vous pouviez tomber raide morte, comme frappée de la foudre.

Carlotta tressaillit et eut la chair de poule. Mais ne laissant rien deviner de ses impressions, elle reprit son air étonné et répliqua :

— Bast! pour avoir respiré un peu de soufre?... Ah çà, vous faites donc de la chimie, maintenant?

— Ce que je fais serait plutôt de l'alchimie, répondit-il en souriant.

— Ah! est-ce la pierre philosophale que vous cherchez?

— Non, Carlotta.

— Quoi donc, alors?

— Une chose plus précieuse que l'art de faire de l'or.

— Enfin, cette chose est?...

— Un philtre pour se faire aimer.

Carlotta regarda Carini dans le blanc des yeux pour y lire sa pensée. Elle le força à baisser les paupières.

Alors, elle comprit que le faux comte composait des poisons, ou tout au moins des produits dangereux, somnifères, aphrodisiaques, etc... Elle sentit grandir son aversion pour l'homme, en même temps qu'il lui inspirait une terreur nouvelle.

Mais il fallait dissimuler.

Se raidissant contre le dégoût qu'elle éprouvait, elle répondit :

— Est-il donc besoin d'avoir un philtre pour cela?

— Hein, que voulez-vous dire? fit-il avec une émotion qu'il ne prit pas la peine de cacher.

— Rien autre chose que ce que j'ai dit. Si j'ai franchi cette porte tout à l'heure, c'est que j'ai reconnu que j'étais une sotte.

— Vous, une sotte?

— Oui. Vous m'avez parlé de millions à gagner et, stupidement, je me suis rappelée que j'ai été recueillie autrefois par M. Philippe de Villiers et que son parent, le marquis de Chamarande, a été un de mes protecteurs. Sans doute, je garde le souvenir du bien qu'on m'a fait; mais ceux à qui je devais de la reconnaissance ne sont plus. Je me suis donc demandé pourquoi j'avais pris, comme je l'ai fait, la défense de Mlle de Simaise, et n'ayant trouvé aucune raison qui pût justifier mon intervention en faveur de cette jeune fille, que je ne connais pas, après tout, et qui ne m'inspire aucun intérêt, je me suis dit que j'étais une sotte.

Qu'a-t-elle fait pour moi, cette famille de Simaise? Rien. Ces gens-là ne savent même pas que j'existe.

— Ma chère Carlotta, ce changement...

— Vous étonne?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que vos paroles de maintenant contrastent singulièrement avec votre langage d'hier.

— Comment! il y a près de vingt ans que je vis près de vous et vous ne me connaissez pas encore? Vous devriez être habitué depuis longtemps à ces brusques changements d'idées.

— Certainement, mais...

— Guilio, interrompit-elle, je veux, moi aussi, être riche, immensément riche... Vous m'avez parlé de dix millions; voilà le talisman qui m'a pour ainsi dire transformée.

Les yeux de Carini étincelèrent.

Carlotta eut un délicieux sourire. Puis, se rapprochant du faux comte:

— Êtes-vous sûr du chiffre? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien, mon ami...

Ce nom, qu'elle ne lui avait pas donné depuis la disparition de sa filleule, remua Carini dans son être.

— Appelez-moi comme vous voudrez, continua-t-elle, bizarre, capricieuse, fantasque, il m'importe peu; mais je suis avec vous, je veux être avec vous pour gagner les millions. Il faut, m'avez-vous dit, enlever Mlle de Simaise et la faire disparaître; soit, enlevons-la et sa mère avec elle, si c'est nécessaire. Mais je vous préviens, Guilio, je veux le partage égal des millions.

— Enfin, voilà comme je vous voulais! s'écria Carini, et voilà comme je vous trouve la plus adorable des femmes!

Il la prit dans ses bras et voulut la presser contre son cœur.

Par un mouvement plein de grâce, souriante, elle se dégagea.

— Pas encore, après le succès, fit-elle avec un doux regard langoureux, rempli de promesses.

— Oh! mon amour, ma vie! dit Carini éperdu.

— Voyons! reprit-elle, racontez-moi un peu ce que j'aurai à faire; donnez-moi dès à présent vos instructions. Ah! vous verrez si je ne sais pas remplir la mission que vous allez me confier!

Carini obéit.

Il parla longuement et Carlotta se montra si habile qu'au bout d'une heure elle savait tout ce qu'elle avait intérêt à savoir, et même davantage.

Quelques baisers, qu'elle laissa mettre sur ses mains, payèrent largement Carini.

— Eh bien, voilà qui est entendu, dit la jeune femme ; à l'heure dite, je serai prête. Maintenant, laissez-moi ; je me sens la tête lourde et j'ai besoin de repos.

— Me permettez-vous de venir demain prendre de vos nouvelles ?

— Certainement.

— A demain donc, ma chère Carlotta.

— A demain, mon ami.

Elle lui tendit la main. Il la prit et la porta à ses lèvres avec un mouvement passionné.

Il se retira enivré.

Carlotta n'avait pas menti en disant qu'elle avait la tête lourde.

— Ce ne sera rien, lui dit sa femme de chambre ; c'est un peu de migraine ; quand vous aurez dormi quelques heures, vous ne sentirez plus rien.

Avant de se mettre au lit, Carlotta se baigna soigneusement les mains en murmurant :

— Purifions-nous !

IX

UNE FÊTE CHEZ MADEMOISELLE POMME-D'API.

Revenons au baron de Simaise.

Nous l'avons vu pantelant, écrasé sous le regard vengeur de son frère, puis s'enfuir de chez Pedro Castora, affolé, épouvanté, dans un état voisin de la démence.

Bondissant comme s'il eût été poursuivi par quelque fauve, il avait descendu l'escalier de l'hôtel, traversé la cour, puis s'était précipité dans la rue, haletant, le visage inondé de sueur.

Pendant un quart d'heure, courant toujours, il dévora l'espace, sans s'inquiéter de quel côté le dirigeait sa course effrénée.

Il tournait à droite, à gauche, revenait sur ses pas, s'arrêtait deux secondes pour reprendre haleine et repartait avec la même vitesse.

Les passants, les cochers le regardaient avec stupeur.

On eût dit un de ces êtres fantastiques dont parlent les légendes, qu'on voit paraître et disparaître dans les ténèbres sans qu'on puisse deviner d'où ils sortent et où ils vont.

Enfin, il s'arrêta.

Il était dans un état pitoyable. Ses jambes tremblaient, son cœur battait à se briser et un souffle sonore, ronflant comme celui d'un soufflet de forge, s'échappait de sa poitrine.

Il s'adossa à l'appui qui s'offrait à lui.

C'était le parapet d'un pont.

Après une heure peut-être de vertige, il se trouvait sur le pont de la Concorde.

Sans la voir, il regardait la rivière.

La nuit était sombre.

Les eaux, grossies par des pluies d'orages récents, étaient de ce jaune sale qui inspire le dégoût. Au bout de quelques instants, le baron eut un frisson.

Il avait froid.

Il s'aperçut alors qu'il était en habit, en toilette de soirée, la tête nue et sans pardessus.

Il se souvint et frissonna encore. Cette fois, c'était de terreur.

Peu à peu il s'absorba dans ses pensées.

Le bouillonnement de la fureur, de la rage et de l'épouvante qui avait envahi tout son être commençait à s'apaiser. Mais rien encore des choses qui l'entouraient n'attirait son attention.

Pourtant, c'est un spectacle magique qu'offre, la nuit, cet endroit de Paris, à l'observateur, à l'artiste, au poète.

Rien de merveilleux, en effet, comme cette longue suite de quais aux sinuosités de serpent, avec leurs milliers de becs de gaz qui se reflètent dans les eaux du fleuve, pendant que, de l'autre côté, la place de la Concorde, avec ses candélabres éblouissants, sert pour ainsi dire de vestibule aux Champs-Élysées, constellés de lumières à perte de vue, et au bout desquels se dresse, éloquente dans son silence, cette porte magnifique et gigantesque qui s'appelle l'Arc de Triomphe.

Mais cent tableaux plus féeriques encore seraient passés sous les yeux du baron de Simaise qu'il ne leur aurait pas accordé un regard.

Il songeait.

Il pensait à son monstrueux passé qu'il ne pouvait effacer: à un pré-

sent terrible qu'il ne pouvait changer; il songeait à l'avenir, plus terrible encore que le présent, et contre lequel il ne pouvait rien.

Ainsi, c'était en vain, sans avoir pu assurer sa tranquillité et son impunité, qu'il avait commis tous ses crimes!

Il avait voulu faire disparaître à jamais la mère et son enfant, et ses deux victimes venaient maintenant réclamer son châtiment!

Et son frère qu'il croyait mort depuis tant d'années, son frère ressuscité, son frère s'était dressé devant lui, terrible, implacable comme la vengeance!

En vain il avait voué à la mort les héritiers de Chamarande!

En vain, pour sa sûreté, Charles Chevry avait été assassiné!

En vain il avait entassé forfaits sur forfaits, hontes sur hontes!

Quoi, les fous revenaient à la raison!

Quoi, les morts ressuscitaient!

Quoi, tout ce qui était dans l'ombre reparaissait en pleine lumière!

Et à ses oreilles, voix d'hommes et de femmes criaient :

— Caïn! Caïn!

Après tant de luttes et d'efforts, au moment où il allait étendre la main pour saisir une fortune royale, ces millions du marquis, qu'il croyait à lui, lui échappaient!

Tout, tout lui échappait; il n'y avait plus devant lui qu'un immonde tas d'ordures, du sang, de la misère!

Quelle chute effroyable!

Y avait-il donc réellement une justice divine, un Dieu vengeur!

Un autre se fût courbé sous le châtiment, un autre aurait reconnu la main de la Providence dans ce concours de circonstances presque miraculeuses.

Malheureusement, le baron de Simaise n'était pas homme à se repentir, à crier grâce! Il pouvait s'humilier, il n'y songea même pas.

— Parce que j'ai éprouvé une défaite, se dit-il, dois-je donc abandonner la partie, renoncer à la lutte? Allons donc! ce serait faiblesse, lâcheté, folie! Non, non, je lutterai jusqu'au bout. Maintenant, c'est à eux de trembler.

Pour me garantir des coups qu'ils peuvent me porter, j'ai mieux qu'une cuirasse; j'ai, moi aussi, une arme pour les frapper, pour les tenir, pour leur faire crier grâce... Henriette est en ma puissance, elle est mon arme de guerre.

A nous deux, madame la baronne, à nous deux, monsieur le marquis de Chamarande. Ah! vous croyez m'avoir brisé, anéanti!... Eh bien vous verrez!

Minuit sonna aux différentes horloges de Paris.

— Minuit ! murmura-t-il ; c'est l'heure du jeu et de l'amour. Voyons, vais-je aller au cercle ou chez Georgette ? Je verrai.

Un fiacre passa. Le baron héla le cocher, prit place dans la voiture et se fit conduire chez lui.

Son valet de chambre, qui déjà avait repris son poste, l'aida à réparer le désordre de sa toilette.

Pour se remettre tout à fait, il absorba plusieurs verres de vieux rhum, glissa de l'or dans ses poches, puis fit appeler la femme de chambre ou plutôt la geôlière qu'il avait donnée à sa fille.

— Dorothée, comment va votre maîtresse? lui demanda-t-il.

— Elle est toujours bien triste, monsieur le baron, mais relativement calme ; elle s'est mise au lit à dix heures.

— Elle dort ?

— Non, elle n'a pu encore s'endormir.

Involontairement, le baron pensa au narcotique de Carini.

— Un peu d'insomnie, fit-il, ce n'est rien. Continuez de veiller, et rappelez-vous mes promesses et pourquoi vous êtes ici. A-t-elle écrit?

— Non, monsieur le baron.

— Ne l'en empêchez pas, si elle le désire ; mais n'oubliez pas que ses lettres doivent m'être remises.

— Monsieur le baron m'a donné toutes ses instructions et je n'ai garde d'en oublier aucune.

— Bien.

— Monsieur le baron peut avoir pleine confiance en moi ; il sera toujours satisfait de mon service.

— Vous justifierez ainsi le bien que m'a dit de vous la personne qui vous a recommandée.

Le baron congédia Dorothée.

Tout à coup, prêt à partir, il se frappa le front.

— Et Carini ! fit-il.

Il venait seulement de se rappeler le rendez-vous qu'il avait donné à son complice.

Il passa rapidement dans la bibliothèque. Carini ne s'y trouvait point.

— Il est venu, sans doute, pensa le baron ; mais, las de m'attendre, il s'en est allé. C'est un homme peu patient, le signor Carini. J'avais pourtant des choses bien étranges à lui faire connaître.

Il sortit de chez lui et descendit sans bruit le grand escalier, au bas duquel il rencontra le concierge.

— Où allez-vous, à cette heure ? lui demanda-t-il.



Il se retourna ; son fils était devant lui. (page 1033).

— Je portais cette lettre à M. Frédéric pour qu'il vous la remît, monsieur le baron ; mais, puisque j'ai l'honneur de rencontrer monsieur le baron, je la lui remets moi-même.

— C'est bien, merci ; maintenant, allez garder votre porte et n'oubliez pas, surtout, la consigne sévère que je vous ai donnée.

La lettre, apportée chez le concierge dans la soirée, vers dix heures, était de Carini.

Voici ce que l'ancien élève de Blaireau écrivait :

« Monsieur le baron,

« Retenu ce soir par une affaire extrêmement importante, il me sera » impossible de me rendre à l'hôtel de Simaise, comme c'était convenu.

» J'ai beaucoup réfléchi au sujet de la décision que vous avez prise, » et j'ai trouvé une nouvelle combinaison, qui modifie ce que nous avions » arrêté, mais rend la chose plus facile à exécuter, tout en vous offrant » les mêmes garanties. Nous en parlerons à notre très prochaine en- » trevue.

» Toujours votre bien dévoué,

» Comte CARINI. »

— Quel homme occupé que ce comte Carini ! murmura le baron ; toujours des affaires importantes. Une nouvelle combinaison... Cet homme-là n'a jamais dit son dernier mot. Enfin ! conclua-t-il en fourrant la lettre dans sa poche.

Il avait gardé le fiacre qui l'avait amené chez lui, il y remonta et se fit conduire chez Pomme-d'Api.

Comme on le voit, le baron de Simaise s'était assez vite remis de ses émotions. Son agitation s'était calmée et, relativement, il était tranquille. Il savait que, pour le moment du moins, il n'avait rien à craindre.

N'était-il pas protégé par ses victimes elles-mêmes?

Certes, il était bien convaincu que ni son frère ni sa femme n'oseraient porter une plainte contre lui

Pedro seul pouvait le perdre; mais le caractère chevaleresque du jeune homme le rassurait. Et puis, du moment qu'il était devenu l'ami de ses ennemis, il serait retenu, comme ceux-ci, par la crainte d'un scandale public.

Plus le baron examinait sa situation, plus il la trouvait moins mauvaise qu'au premier moment, sous le coup des terribles révélations qui l'avaient écrasé.

En somme, il ne voyait qu'une chose possible, — et encore le péril n'était pas immédiat, — c'était que sa femme ne fît intervenir la justice pour se faire rendre sa fille.

Mais, sans compter que cette mise en demeure soulèverait des difficultés nombreuses, même pour la baronne empêchée de tout dire, elle ne pouvait se produire que dans un délai assez long.

Assurément, avant d'en venir aux voies judiciaires, on tenterait la conciliation.

Ah! c'est là qu'il les attendait tous. Il avait demandé deux millions, c'est quatre au moins, maintenant, qu'il faudrait qu'on lui donnât.

Tout sens moral était si bien détruit chez cet homme que, lorsqu'il entra chez sa maîtresse, il était aussi calme, aussi dispos que s'il eût passé la journée et la soirée tranquillement, comme le plus honnête bourgeois de Paris.

— En vérité, voilà une charmante surprise, lui dit Georgette en venant à lui les mains tendues.

— Il paraît que vous ne m'attendiez pas ?

— C'est vrai. D'ailleurs, vous m'aviez dit que votre soirée était prise.

— Eh bien, j'ai pu m'échapper de bonne heure et me voici.

— On saura vous prouver qu'on est content de vous, monsieur le baron.

Il y avait une assez nombreuse réunion chez Pomme-d'Api. Beaucoup de jeunes femmes légères, quelques vétérantes de la galanterie et une trentaine de viveurs de tous les âges. On dansait dans un salon et l'on jouait un peu partout.

Les rafraîchissements, c'est-à-dire le punch, le vin chaud, les glaces circulaient à profusion. Georgette faisait bien les choses. Il faut dire, toutefois, que, quant aux frais, elle était de compte à demi avec son amie Caro, qui remplissait, chez Pomme-d'Api comme chez elle, le rôle que lui avait confié Carini.

Georgette avait entraîné son amant dans un petit *buen retiro* réservé.

— Eh bien, lui dit-elle, et les millions?

— Mais ils sont toujours là.

— Tu les auras, hein, dis, gros chéri?

— Je l'espère, ma toute belle.

— Tous?

— Au moins une grande partie.

— Et cette grande partie sera de...

Le baron montra ses deux mains ouvertes, les doigts en l'air.

— Dix, dix! exclama Georgette.

— Tu trouves peut-être que ce n'est pas assez!

— Non, vraiment! Pense donc, mon Léon, que de choses on peut acheter quand on a dix millions!

— Entre autres l'amour des femmes

— Eh bien, c'est joli, ce que vous dites là, monsieur, joli pour moi, qui vous aime. Il me semble que je vous ai donné assez de preuves de mon désintéressement pour ne pas mériter ce coup de boutoir.

— Eh! ma chère, je n'ai pas voulu parler de toi.

— D'abord, tu as bien vu que, malgré tout ce qu'on est venu me dire au sujet de ta ruine prochaine, je te suis restée fidèle.

— Oui, oui, répondit le baron, en couvrant de baisers les joues roses de Pomme-d'Api, oui, tu m'aimes pour moi, et je sais bien que, pauvre, tu m'aimerais toujours. C'est pour cela, ma chérie, que tu auras ta part de mes millions.

— A la bonne heure. Vois-tu, mon gros chéri, je veux que tu aies en moi la plus entière confiance.

— Comme toi en moi.

— A propos, dit Pomme-d'Api en rentrant dans le salon de jeu au bras de son amant, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

— Bonne, ou mauvaise?

— Mauvaise ou bonne.

— Alors, c'est comme les affaires; elles sont toujours bonnes pour quelques-uns, puisqu'elles sont mauvaises pour d'autres.

— Dame, c'est tout naturel; du moment qu'il y a un gagnant, c'est qu'il y a un perdant.

— Voyons ta nouvelle.

— Une des nôtres se marie.

— Ah! bah!

— Monsieur le baron, dans la circonstance, « ah! bah! » est une impertinence.

— Un étonnement tout au plus, ma chère; et quelle est l'étoile qui tombe du firmament, où resplendissent toutes nos adorées, dans le pot-au-feu du conjungo?

— Charlotte.

— Quelle Charlotte?

— Vous savez bien, la Charlotte de votre ami Pedro Castora.

— Ah! cette petite fille que j'ai vue ici une fois ou deux?

— Oui.

— Ainsi, elle se marie?

— Puisque je vous le dis.

— Et quel est l'heureux mortel?...

— Un amant de cœur qu'elle avait. Ils paraît qu'ils s'aiment depuis longtemps.

— Ce garçon n'est guère scrupuleux.

— Pourquoi cela?

— Mais il me semble que Pedro...

— Tu vas dire une bêtise. Tu sais bien que ton original de Brésilien n'a jamais été pour Charlotte qu'un père, un frère, une sœur même, si tu veux.

— On a dit cela, et toi-même, l'autre jour... Mais je n'en crois rien.

— Soit; pourtant cela est.

— Pedro a été pour elle d'une générosité...

— Oh! très généreux et... nullement exigeant.

— Et tu assures que... rien... rien du tout.

— Pas ça, répondit Pomme-d'Api en faisant claquer son ongle sous sa dent.

— C'est pyramidal!

— Je dis, moi, que c'est humiliant, car on sait ce que l'on vaut; d'ailleurs, Charlotte est une très belle fille.

— C'est vrai.

— Mais, ce n'est pas tout; c'est le Brésilien qui la dote.

— En vérité! Mais Pedro n'est plus un homme, c'est un demi-dieu.

— En bois, dit la grande Caro, venant se mêler à la conversation.

— Avec ça, répliqua Pomme-d'Api, que ton comte Carini est de chair et d'os, lui, si j'en crois ce que tu m'as dit.

— Oh! ce n'est pas le cas de Pedro : Carini a une passion.

— Malheureuse? fit le baron intrigué.

— Ça, je l'ignore.

— Qu'êtes-vous pour lui?

— Une amie, répondit gravement Caro.

— Allons donc, vous vous calomniez, dit le baron avec un sourire impertinent.

— Entendons-nous, monsieur le baron, répliqua Caro, je ne suis pas l'amie de tous les hommes.

— Je l'espère pour quelques-uns.

— A la condition, monsieur le baron, que vous ne me demanderez pas à être de ces derniers.

— Allons, la paix, dit Pomme-d'Api, et fais-moi l'amitié, Caroline, de me laisser causer avec Léon.

Vous savez, reprit-elle, s'adressant au baron, nous irons toutes au mariage de Charlotte.

— Ça lui fera honneur, dit un joueur décavé.

— Justement, la voici.

En effet, la jeune femme dont on s'occupait venait d'entrer.

— Eh bien, lui dit Georgette, et ton fiancé?

— Crois-tu que je vais l'amener ici?

— Aurais-tu peur de le compromettre? dit Caro avec aigreur.

— Non, mais je veux tout simplement le garder pour moi seule.

— As-tu enfin trouvé ou retrouvé ta famille?

— Mademoiselle a perdu quelqu'un des siens? demanda le baron.

— J'ai perdu père, mère et le reste, monsieur; mais voilà, à la mairie on me réclame mon père et ma mère; il paraît qu'un père et une mère sont indispensables pour se marier.

— Allons, bonne chance, fit Georgette. En attendant, viens te rafraîchir. Et vous, Léon?

— Moi, je veux tenter la fortune.

— Tu vas jouer?

— Oh! une petite banque seulement : cent louis à risquer.

— Je m'associe avec toi, mon bijou, fit une vétérante d'amour.

— Ah! si la vieille garde donne, murmura une jeune vicomtesse d'occasion, nous sommes flambés!

La chance fut favorable au baron. Au bout d'une heure il gagnait plus de vingt mille francs. Aussi était-il choyé, adulé, caressé par ces dames, au grand dépit de Pomme-d'Api, qui commençait à rudoyer assez vivement ses bonnes amies.

Le maître d'hôtel vint fort à propos mettre fin au débat avec ces mots :

« Madame est servie. »

— A table, mesdames, et que chacune de vous choisisse son cavalier.

Une heure après, tous les convives, plus ou moins gris, chantaient et criaient à tue-tête. Les propos grivois se croisaient dans l'air et le bruit des baisers se mêlait comme accompagnement au choc des verres.

Le baron lui-même, oubliant tous soucis et se donnant tout entier au plaisir, se grisait de champagne, de liqueurs fortes et plus encore des baisers de sa maîtresse.

Tout à coup, il sentit une main se poser sur son épaule.

Il se retourna.

Son fils était devant lui.

Raoul était pâle comme un suaire.

Son apparition fit sur le baron et sur tous les convives l'effet de la statue du commandeur au festin de don Juan.

Toutes les voix se turent.

Au grand bruit de tout à l'heure succédait un silence de mort.

Le vin versé resta dans les verres, et les baisers furent comme figés sur les lèvres.

Ramené brusquement à la réalité par la présence de son fils, le baron éprouva une commotion violente.

Mais, sous l'empire de l'ivresse, il essaya de réagir contre son effroi et tenta de se poser en père plein d'autorité devant tous ces désœuvrés avinés qui le dévoraient du regard.

— Monsieur, dit-il à Raoul d'une voix courroucée, de quel droit êtes-vous ici? Vous allez...

Le jeune homme l'interrompit d'un geste.

— Mon père, dit-il, il va être bientôt grand jour et j'ai à vous entretenir de choses graves.

Raoul, alors, écarta les rideaux d'une fenêtre, dont il ouvrit les battants et poussa les persiennes.

Le jour commençait à poindre, en effet, et déjà la ville s'emplissait de rumeurs confuses, bourdonnement de la ruche colossale des travailleurs déjà debout et prêts à prendre leurs outils.

La lumière des bougies presque consumées ne donnait plus qu'une clarté pâle.

Le visage des femmes était blafard, malgré le rose artificiel ; celui des hommes était terreux.

Tout le monde se leva, maudissant le jeune homme qui venait d'apparaître dans la salle comme un sot trouble-fête.

X

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Après le départ précipité du baron de Simaise, suivi bientôt de celui de Raoul, les hôtes de Pedro Castora restèrent silencieux pendant un instant.

Chacun d'eux se laissait aller aux pénibles réflexions que leur inspi-

rait la scène terrible à laquelle ils venaient d'assister, les uns comme acteurs, les autres comme témoins.

Pas un mot n'avait encore été prononcé, lorsqu'un domestique annonça la baronne de Simaise.

Dans la journée, le marquis s'était enfin fait connaître à Mme de Simaise et, après lui avoir présenté la marquise et son fils, il l'avait instruite de ce qui se passerait le soir chez Pedro Castora.

Elle venait avec l'espoir de trouver son mari demandant grâce et implorant le pardon de ses victimes.

Elle entra silencieuse et grave et, après avoir salué seulement, elle alla s'asseoir à côté de la marquise.

Celle-ci, en quelques mots, lui apprit comment le baron s'était retiré, jetant un audacieux défi à son frère.

— Hélas! hélas! fit la baronne.

Et des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux et coulèrent sur ses joues pâles et amaigries.

Le marquis de Chamarande interrogeait du regard ceux qui l'entouraient et semblait leur dire :

— Je vois, je sens que vous approuvez ma conduite.

La marquise n'avait d'yeux que pour son fils.

— Comme il est beau! se disait-elle, et comme je l'aime! En lui tout est noble et grand; sur sa belle figure on lit : « Honneur et loyauté. » Mon fils, mon cher fils a tout de son père, mon Paul bien-aimé!

Jean restait grave et triste.

Cependant, on voyait qu'il était fier des sympathies, des amitiés dévouées qui venaient à lui.

Jean était triste parce qu'il pensait à Henriette et qu'il comprenait que, pour elle et pour lui, le temps des épreuves n'était pas passé.

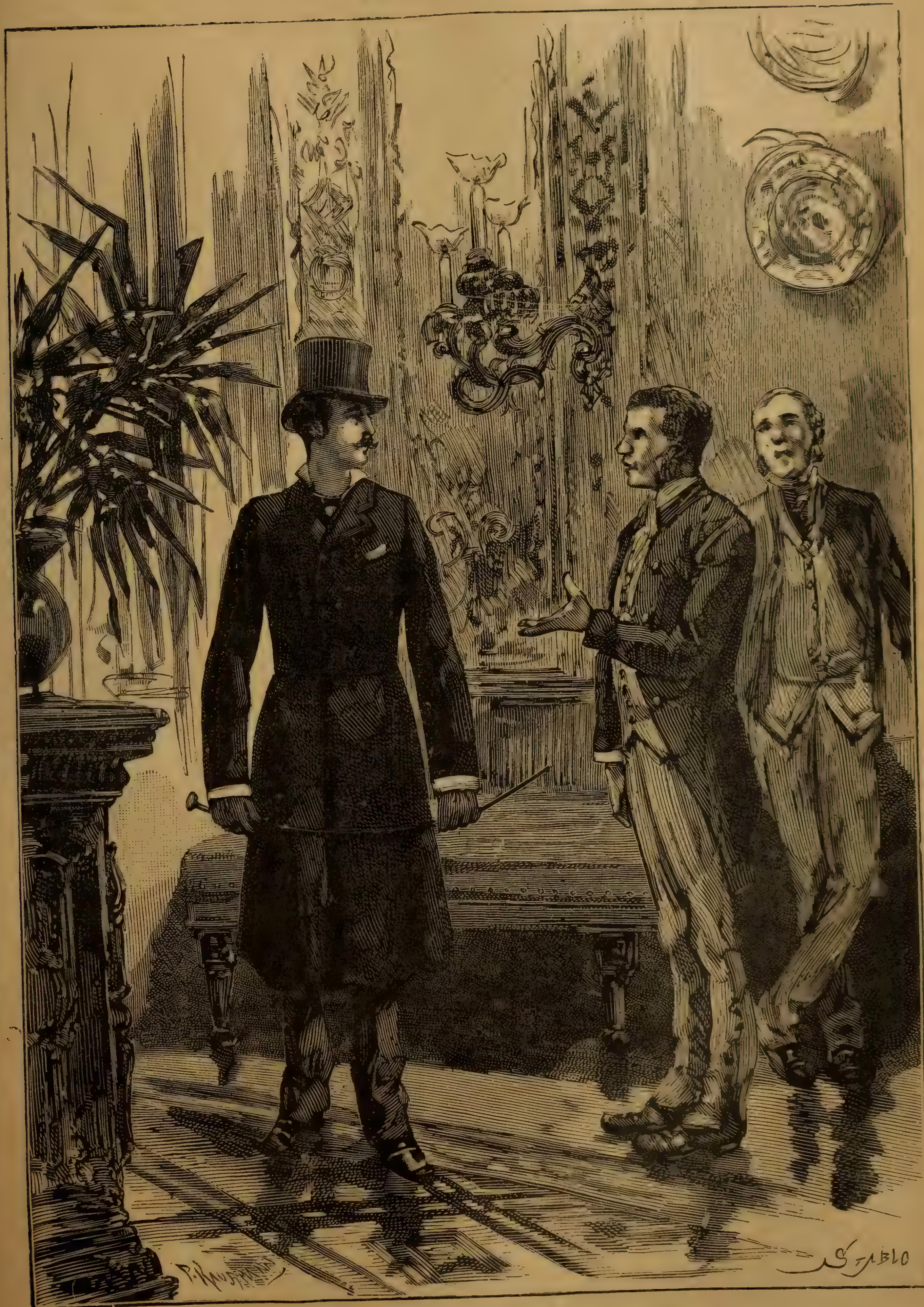
Il songeait aussi au déshonneur de celui qui avait fait souffrir sa mère, mais qui était son oncle et plus encore, le père de celle qu'il aimait.

Et, dans son cœur généreux, il cherchait comment il pourrait éloigner de ce grand coupable la tache d'infamie, la flétrissure publique.

MM. de Violaine et de Maurienne, comprenant toutes les angoisses qui devaient assaillir ces grands cœurs, attendaient discrètement le moment de leur témoigner leurs sympathies.

Quant à Pedro Castora, calme, impassible comme toujours, il se félicitait d'être devenu l'ami du marquis de Chamarande et son associé dans cette circonstance d'une gravité exceptionnelle.

Le marquis était resté debout devant la cheminée.



— Presque immédiatement après être rentré, il est sorti. (page 1049).

Soudain, il releva la tête, poussa un long soupir et fit trois pas en avant les mains tendues vers ses amis.

Tous s'élancèrent vers lui par un mouvement spontané.

— Avant tout, messieurs, dit le marquis, permettez-moi de vous présenter officiellement Lucy Glandas, marquise de Chamarande, ma femme adorée, la mère de celui qui, il y a trois ans, était encore Jean Loup le sauvage.

— L'héritier de votre nom, monsieur le marquis, dit le comte de Violaine, et des vertus de votre race.

— Jean sera digne de porter ce beau nom de Chamarande, illustré par ses ancêtres, répondit le marquis.

— Je le jure, mon père, dit vivement le jeune homme.

Et il ajouta en se redressant avec une fierté superbe :

— Tout pour l'honneur !

— La noble devise de Chamarande, dit le comte de Maurienne.

— Maintenant, messieurs, mes amis, reprit le marquis, laissez-moi vous initier complètement aux événements dont vous connaissez déjà une partie, car il est essentiel que vous n'ignoriez aucun détail.

Rapidement, le marquis compléta le récit commencé chez lui l'avant-veille.

— Voilà, messieurs, dit-il en terminant, comment mon misérable frère a agi envers ceux qu'il devait protéger, respecter et aimer.

— Oui, Paul, dit Lucy, ton frère est bien coupable ; mais maintenant que nous sommes heureux, devons-nous être impitoyables ?

— Ma chère Lucy, répondit le marquis, quand nous aurons à nous occuper du châtiment, il te sera permis de plaider en faveur du criminel.

— Ses crimes sont épouvantables, dit M. de Maurienne.

— Et on ne peut songer sans frémir aux douleurs que ce misérable à causées, ajouta M. de Violaine.

— S'il ne fallait que ma voix pour décider de son sort, dit Landry, bientôt il serait au bagne.

Dès demain...

Un regard de Jean coupa la parole au marin.

— Je ne suis pas implacable, mes amis, reprit le marquis ; en venant ici, j'apportais dans mon cœur, sinon le pardon, du moins un peu de pitié.

Que fallait-il pour que je me laissasse aller à mes sentiments ? Il fallait que le coupable fît acte de repentir.

Quand je l'ai frappé comme il méritait de l'être, il fallait que, recon-

naissant ses crimes, il implorât sa grâce. Oui, si je l'eusse vu aux genoux de ses victimes, je me serais laissé attendrir.

Oh! je ne lui aurais point pardonné, il est de ces crimes qu'on ne pardonne jamais; mais, en pensant à sa femme, à cette noble créature dont il a rempli la vie d'amertumes, en pensant à sa fille, ange de candeur et de dévouement, je lui aurais dit :

« Baron de Simaise, vous ne méritez ni le pardon de vos forfaits, ni même ma pitié ; mais j'ai le cœur plein de compassion pour votre femme et vos enfants, et ce sont eux qui retiennent mon bras vengeur.

» Non, point de pardon pour vous; j'essayerai seulement de ne plus penser au mal que vous avez fait et d'oublier que ma mère a aussi été la vôtre.

» Je ne vous livrerai pas à la justice; il me suffit de vous avoir démasqué, de vous avoir flagellé devant quelques hommes de cœur et d'honneur... Mais fuyez, disparaissez; allez vivre loin de nous, loin de la France, et que le voile épais qui le recouvrait retombe sur le passé.

— J'aurais ajouté :

« Allez, baron de Simaise, et tâchez de vous réhabiliter par le travail et le repentir, et ceux qui vous sauvent du châtiment que vous avez mérité, vous y aideront, s'il le faut. »

— Je lui aurais dit cela, messieurs, s'il eût laissé voir qu'il pouvait être accessible au remords.

Mais, hélas! vous avez vu... Pareil à la vipère sous le talon, qui voudrait mordre encore, il s'est redressé haineux, menaçant.

Lui, se repentir! Mais a-t-il seulement conscience du mal qu'il a fait, des crimes qu'il a commis? Lui, s'humilier devant moi, devant ses victimes!

Vous avez vu, vous avez vu!...

Il n'y a en lui que l'esprit du mal.

La pensée de son impuissance rendait encore sa haine plus implacable, plus sauvage. S'il avait pu nous tuer tous les trois, il l'aurait fait sans hésiter.

En parlant, le marquis s'était levé, le regard chargé d'éclairs; sa voix s'était élevée et il avait pris un ton solennel.

On le voyait prêt à lancer l'anathème.

Il se tourna vers la marquise, la baronne et Jean, qui le suppliaient du regard.

— Je vous comprends, dit-il, âmes pétries de pensées généreuses, vous me dites que je dois quand même avoir pitié du maudit. Eh bien, rassurez-vous; depuis que je t'ai retrouvée, Lucy, toutes mes colères sont

apaisées. Je n'ai plus au cœur que le dégoût qu'inspire l'infâmie et la pitié qu'inspire le malheur.

Non, je ne veux pas que les innocents soient flétris; les tribunaux n'auront pas le retentissement d'un débat scandaleux; je ne donnerai pas une cause célèbre de plus aux affamés de drame.

Je laisse à Dieu le soin de châtier le coupable.

Allez, l'heure de la punition ne tardera pas à sonner pour lui.

— Mon père, dit Jean, me permettez-vous de parler?

— Parle, mon fils; tu ne diras rien que je ne puisse approuver, j'en suis certain.

— Mon père, puisqu'il est convenu, maintenant, que vous livrez le baron de Simaise à la justice de Dieu, ne serait-ce pas le moment de lui réclamer Henriette?

Un regard de la baronne remercia le jeune homme.

— Ce serait le moment, en effet, dit le comte de Violaine, car malgré son attitude arrogante, le baron doit être très effrayé.

— Sans compter, ajouta le Brésilien, qu'il est ou ne tardera pas à être dénué de ressources pécuniaires; il se trouve donc dans une situation difficile qui le rend abordable.

— Est-ce votre avis, madame la baronne? demanda M. de Violaine.

— Qu'on me rende ma fille, au prix de tout ce que je possède, répondit la mère d'Henriette.

— Oui, appuya Jean, Mme la baronne peut bien donner toute sa fortune à son mari en échange de sa fille. Henriette n'a pas besoin d'être riche; je serai fier qu'elle me soit donnée sans dot.

— Jean sait que son père est assez riche pour donner à ceux qui n'ont pas, fit le marquis en souriant.

— Mon ami, dit la marquise, ne songeons pour l'instant qu'à une chose : rendre à Mme la baronne sa fille, et à mon fils celle qu'il aime.

— Tu as raison, Lucy. Nous sommes ici en famille; eh bien, tenons conseil.

— Je vous laisse, messieurs, dit Pedro, en se disposant à se retirer par discrétion.

— Non, non, dit vivement le marquis, restez, vous êtes des nôtres. Messieurs, continua-t-il, M. Pedro Castora a été ce soir mon allié inconscient, car il ignorait comme vous mon véritable nom et ne se doutait nullement du drame qui devait se passer dans sa maison. M. Pedro est de mes amis, et je dirais mon meilleur ami, s'il pouvait être fait des distinctions entre vous.

— Je vous remercie, monsieur le marquis; vous me trouverez tou-

jours prêt à répondre à l'amitié et à la confiance que vous me témoignez.

— Messieurs, dit alors M. de Violaine en se levant et avec une certaine solennité, puisque nous sommes en famille, je crois de mon devoir de vous faire une confidence.

On se regarda avec surprise.

— Mesdames et messieurs, reprit le comte, aujourd'hui même M. Pedro Castora m'a fait l'honneur de me demander la main de ma fille et j'ai agréé cette demande.

J'ai l'honneur de vous annoncer le prochain mariage de Mlle Suzanne de Violaine avec M. Pedro Castora.

— Je suis heureux de votre bonheur, monsieur, dit Jean de Chamarande, en prenant affectueusement la main du Brésilien.

— Le vôtre viendra, mon jeune ami, répondit Pedro.

— Nous allons y travailler, ajouta M. de Maurienne.

Jean laissa échapper un soupir.

Après les félicitations adressées au comte de Violaine et à Pedro Castora, le marquis reprit la parole.

— Voyons, messieurs, dit-il, que proposez-vous?

— Moi, messieurs, dit M. de Maurienne, ce n'est pas en vain que j'appartiens à une ancienne famille de magistrats, je suis pour les voies judiciaires.

— Alors?

— J'entends qu'une sommation en règle doit être faite à M. le baron de Simaise.

— Mais, fit observer M. de Violaine, le baron est dans son droit strict en gardant sa fille; il n'y a pas eu séparation entre les époux et la loi n'a pas à intervenir.

— Soit; mais la conduite de M. de Simaise est notoirement assez scandaleuse pour motiver une action juridique.

— Messieurs, dit la baronne, permettez-moi un mot.

— C'est votre droit, madame.

— Eh bien, quand M. le marquis de Chamarande repousse tout ce qui pourrait faire comparaître M. de Simaise devant la justice, comment voulez-vous que sa femme consente à diriger contre lui une action judidiaire? Oh! s'il n'y avait que moi!... Mais ma fille, mon fils...

— Vous avez raison, madame, répondit M. de Maurienne; je retire ma proposition et je regrette de l'avoir émise.

— Monsieur Castora, quelle est votre opinion? demanda le marquis.

— Elle est toute simple : M. de Simaise, dans toute sa vie, n'a aimé que le plaisir et la chose avec laquelle on se le procure : l'argent. Eh bien, achetons-lui sa fille et son consentement au mariage.

— Quelle honte! murmura la baronne.

— Pas pour vous, madame, mais pour lui.

— Monsieur Castora, je suis de votre avis, dit le marquis; de cette façon, tout se passera sans bruit et les apparences seront sauvées.

— Approuvé, dit M. de Violaine.

— Reste à savoir qui se chargera de cette négociation délicate, dit le marquis.

— Moi, monsieur le marquis, si vous le voulez, dit Pedro. Vous me faites l'honneur de me compter au nombre de vos amis, permettez-moi de vous prouver que je suis digne de ce titre.

Le marquis prit la main du Brésilien.

— Merci, mon ami, merci, dit-il; oui, faites, faites, vous avez carte blanche.

A ce moment la pendule sonna minuit.

— Le moment de nous séparer est venu, mes amis, reprit le marquis.

Si vous le voulez bien, notre prochaine réunion aura lieu, dans huit jours, à l'hôtel de Chamarande, à moins, cependant, que les circonstances ne m'obligent à changer cette date.

Mais, d'ici là, nous connaîtrons certainement le résultat des négociations de M. Pedro Castora.

— Messieurs, dit le comte de Maurienne, M. le marquis de Chamarande nous a donné aujourd'hui une grande marque de confiance.

— Celle qui convient entre gens d'honneur, comte.

— Sans doute, monsieur le marquis; mais nous devons vous jurer d'être les dépositaires et les gardiens fidèles des terribles secrets que vous nous avez révélés.

— Serment inutile, messieurs, répliqua le marquis, que je n'ai même pas songé à vous demander.

— N'importe, nous le jurons.

— Merci, messieurs, merci, mes amis; mais, je vous le répète, un serment était inutile.

Dès ce jour, j'abandonne le nom de Lagarde que j'ai porté depuis mon retour en France; toutefois, le marquis de Chamarande attendra quelques jours encore pour paraître dans le monde et y présenter sa femme et son fils.

Toi, mon brave Landry, ta mission chez le baron de Simaise n'est

pas encore entièrement remplie; reprends ta livrée et continue de veiller.

Tu peux, tu dois nous servir encore.

— A la vie ! à la mort ! mon commandant.

XI

IL FAUT MOURIR.

Raoul de Simaise était sorti du salon de Pedro Castora en prononçant d'une voix vibrante ces mots :

« Les victimes seront vengées ! »

Il s'était élancé sur les pas de son père, espérant le rejoindre dans la rue; mais, bien que la sortie du baron n'eût précédé la sienne que de deux ou trois minutes, le jeune homme ne vit plus son père dans la rue et ne put deviner la direction qu'il avait prise.

Il ne le chercha point.

Pensant que le baron avait pris le chemin de sa demeure, lui-même se dirigea d'un pas rapide vers les Champs-Élysées.

Il ne trouva pas son père à l'hôtel de Simaise, ainsi qu'il l'avait espéré.

Pendant une longue heure, il attendit.

Voyant que le baron ne rentrait pas, il supposa qu'il était allé au cercle.

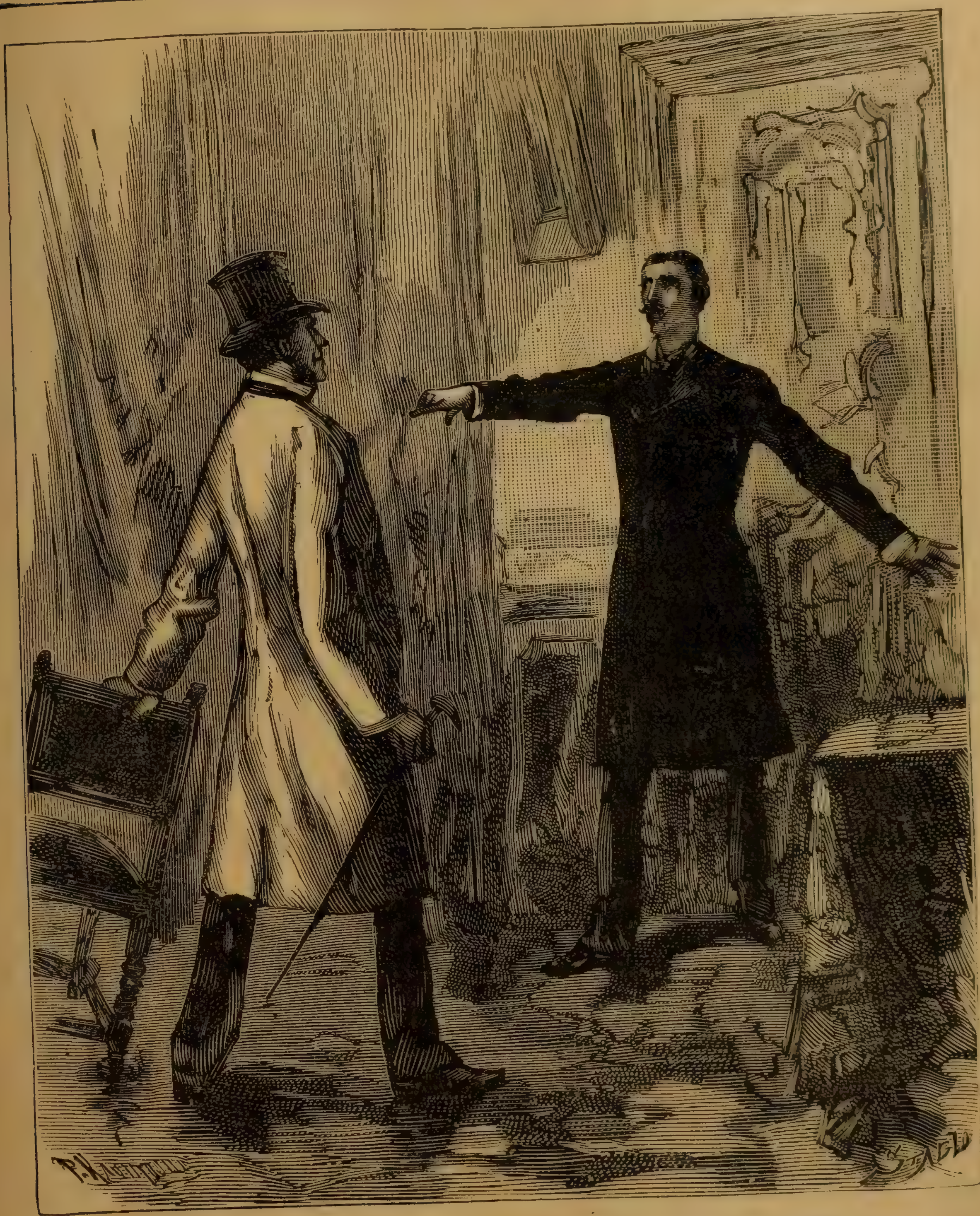
Il s'y rendit.

Mais, là, il lui fut répondu qu'on n'avait pas vu le baron de Simaise.

Très soucieux, et peut-être même inquiet, Raoul revint à l'hôtel. Il trouva Frédéric assis tranquillement dans l'antichambre; mais il ne reconnut point Landry.

— Eh bien, monsieur Raoul, dit l'ancien marin, vous venez de faire une course inutile.

— Comment le savez-vous ?



— Mon père, vous ne sortirez pas sans m'avoir entendu (page 1052).

(page 1052)

— Parce que M. le baron est rentré comme vous veniez de sortir pour aller le rejoindre au cercle.

— Enfin ! s'écria le jeune homme, il est rentré !

— Oui, monsieur Raoul ; seulement, il n'est resté qu'un instant dans sa chambre.

— Que voulez-vous dire?

— Que presque immédiatement après être rentré, il est sorti.

— Pour aller où? Vous l'a-t-il dit?

Landry sourit.

— Quand M. le comte sort la nuit, répondit-il, il ne dit jamais où il va.

— Il est au cercle, j'y retourne.

— J'ai bien peur, monsieur Raoul, que vous ne fassiez encore une course inutile.

— Mais...

— Est-ce que vous tenez absolument à voir M. le baron ce soir?

— Oui, absolument.

— Eh bien...

— Achevez.

— Je ne sais pas si je dois... fit Landry ayant l'air hésitant.

Raoul se frappa le front.

— Je comprends! s'écria-t-il.

Et il s'élança hors de l'hôtel.

Il courut, sans reprendre haleine, jusqu'à la maison de Pomme-d'Api.

Il se mit en embuscade afin de prendre son père au passage. Mais, celui-ci ne sortant pas, Raoul, las d'attendre, se décida à entrer et à monter.

Grâce au désordre qui régnait partout, aussi bien dans les antichambres qu'à l'office et à la cuisine, il put arriver jusqu'à la salle du souper.

Bien qu'il eût passé quelques années de sa vie dans l'oisiveté et au milieu du monde des boudoirs interlopes, Raoul éprouva un affreux écœurement en pénétrant dans cette salle bruyante, dont l'atmosphère était imprégnée des âcres et pénétrantes senteurs des vins, des mets et des parfums.

Le laissez-aller des hommes, le débraillé des femmes, le brouhaha discordant des conversations, des cris, des chants, des éclats de rire formaient un ensemble si étrange, si répugnant, que le jeune homme se sentit saisi par un invincible dégoût.

Ah! Raoul de Simaise était bien changé!

La vie militaire, cette vie du troupier, que rien ne saurait distraire de son devoir, cette vie de dévouement, de sacrifices, d'abnégation avait transformé Raoul en épurant son âme, comme en donnant la force à son corps.

En toute autre circonstance, le jeune homme aurait seulement rougi de trouver son père prenant part à cette orgie; mais il fut scandalisé et indigné.

Quoi, c'est après avoir été accusé des crimes les plus monstrueux devant son fils, devant des hommes d'honneur, qu'il venait se vautrer dans la fange d'une bacchanale!

Raoul eût reçu un soufflet en pleine figure qu'il n'aurait pas été plus profondément atteint dans sa dignité.

Aussi ce fut d'un ton plein d'autorité, même impérieux, qu'il dit à son père :

« Il va faire jour; venez, j'ai à vous parler de choses graves! »

Le baron essaya de protester; mais le regard de Raoul était si sévère, si terrible, que le viveur ne put le supporter.

Il se leva et prit son pardessus des mains d'un domestique qui le lui présentait.

A peine eut-il fait quelques pas qu'il chancela; Raoul dut lui prêter le secours de son bras.

— C'est le grand air qui me saisit, balbutia-t-il.

Raoul le fit monter dans une voiture, donna l'adresse au cocher et, au bout de quinze minutes, on arrivait.

Quand Raoul voulut faire descendre son père, il s'aperçut qu'il dormait. Le baron s'était endormi de ce sommeil lourd, stupide qui s'empare du cerveau à la suite d'une grande fatigue et de trop nombreuses libations.

Grâce à Frédéric et à un autre domestique, on parvint à mettre le baron sur ses pieds; on l'aida à marcher, et comme il était hors d'état d'entendre une parole et d'y répondre, on le coucha sur son lit tout habillé.

— C'est moi qui veillerai mon père, dit Raoul en congédiant les serviteurs, et je défends qu'aucun domestique entre dans cette chambre sans y être appelé par moi.

Une heure s'écoula. Le baron dormait toujours, la poitrine haletante, la gorge sèche; de temps à autre, il faisait un mouvement, changeait de position.

La physionomie restait calme. Aucun mauvais rêve ne hantait le sommeil de M. de Simaise.

Raoul regardait tristement son père et s'absorbait dans ses pensées. Parfois son regard avait de sombres éclairs de colère auxquels succédait une expression de suprême pitié.

Tout bas il murmurait le nom de sa mère, de sa sœur et aussi celui d'une jeune fille qu'il aimait en secret, car son passé était là, imposant silence à son amour.

Un instant il avait espéré que, par sa conduite devant l'ennemi, par

son abnégation, par l'horreur que lui inspirait sa honteuse action, il se réhabiliterait à ses yeux et aux yeux des autres, et qu'alors il pourrait aspirer au bonheur d'une affection partagée; mais, maintenant, plus d'espoir, tout était fini pour lui. Le déshonneur de son père renversait l'édifice de ses illusions.

Cependant, la fatigue fut plus forte que sa volonté; il ferma les yeux et s'endormit à son tour.

Il était alors huit heures et tout le monde dormait encore dans l'hôtel.

Soudain, le baron ouvrit les yeux, se mit sur son séant et regarda autour de lui.

Un observateur aurait vite remarqué que, pour un homme qui sort d'un sommeil de plomb, M. de Simaise avait le regard bien net. Mais personne n'était là pour observer.

En voyant son fils profondément endormi, le baron eut un sourire de satisfaction et murmura ce mot plein de mystère :

— Enfin!...

Avec de grandes précautions, pour ne pas réveiller Raoul, il glissa à bas du lit et, rapidement, sans bruit, tout en surveillant le dormeur, il changea de vêtement.

Sans aucun doute il avait l'intention de s'esquiver. Ne fallait-il pas qu'il vît Carini le plus tôt possible?

Il se disposait à partir, lorsqu'il heurta une chaise. Le bruit réveilla Raoul, qui sursauta sur son siège.

Voyant son père debout, près de la porte, le jeune homme devina son intention. Ses sourcils se froncèrent et un sourire amer glissa sur ses lèvres.

Il bondit sur ses jambes et se jeta entre le baron et la porte.

Alors, d'une voix ferme, résolue, il dit :

— Vous savez, mon père, que j'ai à vous entretenir de choses graves.

— C'est possible; mais j'ai moi-même de graves affaires à traiter hors de chez moi.

— Mon père, vous ne sortirez pas sans m'avoir entendu.

— Prétendrais-tu employer la force contre ton père?

— Je prétends me faire entendre et vous m'écouterez.

Sur ces mots, Raoul tourna la clef dans la serrure, la retira et la mit dans sa poche.

Le baron devint blême de fureur; mais si désireux qu'il fût de se soustraire à ce qu'il croyait n'être qu'une mercuriale, si pressé qu'il fût

de courir chez Carini, il ne pouvait se colleter avec son fils; d'ailleurs, il n'aurait pas été le plus fort.

— Soit, dit-il, je t'écouterai. Que me veux-tu et qu'as-tu à me dire?

Il s'assit. Tout son sang-froid lui était revenu et il s'apprêta à jouer de son mieux le rôle que les circonstances lui traceraient.

— Mon père, répondit Raoul, je vous demande ce que vous allez faire.

— Je pourrais te dire que cela ne te regarde point; mais j'aime mieux te répondre : Je n'en sais rien.

— Mon père, l'honneur de notre nom, l'honneur de vos enfants n'existe plus!

— Qui te le prouve?... Par exemple, je te trouve bien audacieux.

— Vous n'êtes pas seulement déshonoré, poursuivit Raoul, vous êtes perdu! Ne vous faites pas illusion, rien au monde ne peut vous sauver!

— Peut-être... Il n'y a jamais de situation désespérée.

— Mon père, qu'allez-vous faire?

— Je t'ai déjà répondu; je ne le sais pas encore.

— Il faut savoir.

— Eh bien, je vais réfléchir; demain, dans quelques jours, j'aviserai.

Et il se leva, manifestant ainsi son désir de partir.

— Ce n'est pas demain, ce n'est pas dans une heure, c'est tout de suite qu'il faut savoir, répliqua froidement Raoul.

— Tu es fou, et ton insistance commence à me lasser.

— Qu'elle vous lasse, c'est possible; mais que vous puissiez vous y soustraire, n'y comptez pas. Songez-y, le marquis de Chamarande vous tient sous ses pieds; il n'a qu'un mot à dire pour vous envoyer en cour d'assises.

Le regard du baron eut un éclair livide et un hideux sourire crispa ses lèvres.

— Je n'ai pas cela à craindre, répondit-il avec assurance; le marquis ne le dira pas, ce mot dont tu me menaces. S'il avait voulu me livrer à la justice, s'il avait voulu ma perte, il y a longtemps qu'il aurait agi. Le scandale d'un pareil procès rejaillirait sur lui, sur tous les membres de sa famille; sois-en sûr, il se taira.

— Soit, mon père; j'admets que, se souvenant que vous êtes né de la même mère que lui, et se montrant magnanime...

— Dis prudent.

— Magnanime et prudent, si vous voulez, il ne vous dénoncera pas à la justice ; mais, en quoi cela modifie-t-il votre situation?

— En quoi ? mais en tout.

— Vous vous trompez, mon père ; vous n'en êtes pas moins perdu! Vos crimes sont là. Pour n'être pas connus de la justice, en existent-ils moins ? Non.

— Raoul!

— Rien ne peut les effacer. Il y a sur votre blason, sur votre front une tache...

— Que m'importe, si on ne la voit pas?

— Il y a sur votre front une tache que rien ne peut laver, rien que le sang.

— Hein, tu veux que je me batte avec le marquis?

— Vous me comprenez mal, laissez-moi finir.

Vous ne pouvez plus vivre à Paris et il ne vous est plus permis d'aller chercher un refuge à l'étranger, pas plus que dans un coin perdu de la France.

— Qu'en sais-tu? riposta le baron.

— Vous êtes ruiné, vous ne possédez plus rien; on peut même dire que le vêtement que vous avez sur vous ne vous appartient pas.

Pour toute réponse, le baron tira de sa poche une poignée d'or et de billets de banque.

— Cet or ne vous appartient pas, mon père, il appartient à l'homme qui est aujourd'hui votre unique créancier, au marquis de Chamarande.

— Tu dis ? fit le baron, dont l'œil eut un jet de flamme sinistre.

— Je dis que vous êtes complètement à la merci de votre frère et qu'il faut payer votre dette.

Le baron regarda son fils avec étonnement.

Il ne comprenait pas.

— Allez, mon père, continua Raoul, qui s'attristait de plus en plus, le marquis de Chamarande n'a pas besoin de s'adresser à la justice pour venger les victimes.

— Que veux-tu dire? fit le baron devenant inquiet.

— Je vous le répète, vous êtes perdu ; vous ne pouvez plus compter sur personne. Vous avez des amis, demain ils ne vous connaîtront plus et on les verra vous montrer du doigt.

— Oh!

— La baronne de Simaise ne peut vous venir en aide, car toute sa fortune ne sera pas suffisante pour désintéresser le marquis de Chama-

rande. Ma mère m'a fait connaître ses intentions et j'ai donné raison à ma mère.

Mme de Simaise et ses enfants doivent réparer, autant qu'ils le pourront, le mal causé par le baron de Simaise.

— C'est vrai, dit le baron en courbant la tête.

— Ah! vous comprenez enfin dans quelle horrible situation vous vous trouvez; acculé dans une impasse, il vous est impossible d'en sortir.

— Impossible! murmura le baron d'une voix sourde; oui, je suis perdu!

— Mon père, ce que vous avez fait est épouvantable.

— Ce que j'ai fait! Est-ce que tu sais?

— Je sais tout.

— Tout? Comment as-tu appris?...

— Qu'importe, puisque je sais. Et comme de pareils crimes ne peuvent rester impunis...

— Raoul, tu oublies...

— Oh! je ne veux pas vous adresser de reproches; je n'en ai pas le droit, car, moi aussi, j'ai commis une infamie.

— Toi?

— Oui, moi; mais je n'ai pas à vous dire ce qu'a fait votre fils. C'est parce que je suis coupable comme vous que je ne me permets pas de juger vos actes. Ma mère et ma sœur ont seules le droit de vous maudire. Eh bien, mon père, c'est ma mère et ma sœur qu'il faut sauver Pour cela, il faut que la colère du ciel soit apaisée.

— Je ne te comprends pas.

— Tant pis pour vous, mon père; mais je vais m'expliquer.

— Parle!

— Chez Pedro Castora vous m'avez crié :

« Raoul, défends notre honneur! »

Je vous ai répondu :

« Je le défendrai à ma manière. »

— Eh bien?

— Eh bien, mon père, l'heure est venue. Pour vous et pour moi, qui porte votre nom, plus d'espoir, vous l'avez reconnu.

— J'ai peut-être eu tort; il ne faut jamais désespérer.

Le jeune homme secoua la tête.

— Mon père, dit-il, nous pouvons sauver l'honneur de ma mère et de ma sœur, sauvons-le.

— Comment cela?

— Sauvons-le en nous faisant justice nous-mêmes.

— Hein, que veux-tu dire ?

— Qu'il faut mourir !

— Mourir, mourir, moi !

— Oui, puisque vous ne pouvez plus vivre.

Raoul était très calme et parlait d'une voix ferme ; on sentait à son accent qu'il exprimait une pensée résolue, inébranlable.

Le baron eut peur, cette fois ; il crut que son fils allait faire acte de justicier, et instinctivement, en frémissant, il se recula.

— Mourir, mourir ! répéta-t-il d'une voix rauque, ayant dans le regard une épouvante indicible.

— Il le faut !

— Il le faut, murmura machinalement le baron.

Raoul crut que son père se décidait enfin à saisir l'unique moyen qu'il avait de sortir de la terrible situation ; la sévérité de son visage s'adoucit aussitôt.

— Mon père, dit-il, je comprends qu'il est dur, qu'il est cruel de renoncer à la vie quand on a devant soi un avenir riant, quand on jouit de l'estime des honnêtes gens, quand on n'a rien à se reprocher et qu'on a le bonheur assis à son foyer ; mais quand, autour de soi, tout est ruines, désespoir, déshonneur, la mort n'a plus rien de terrible, elle est la délivrance.

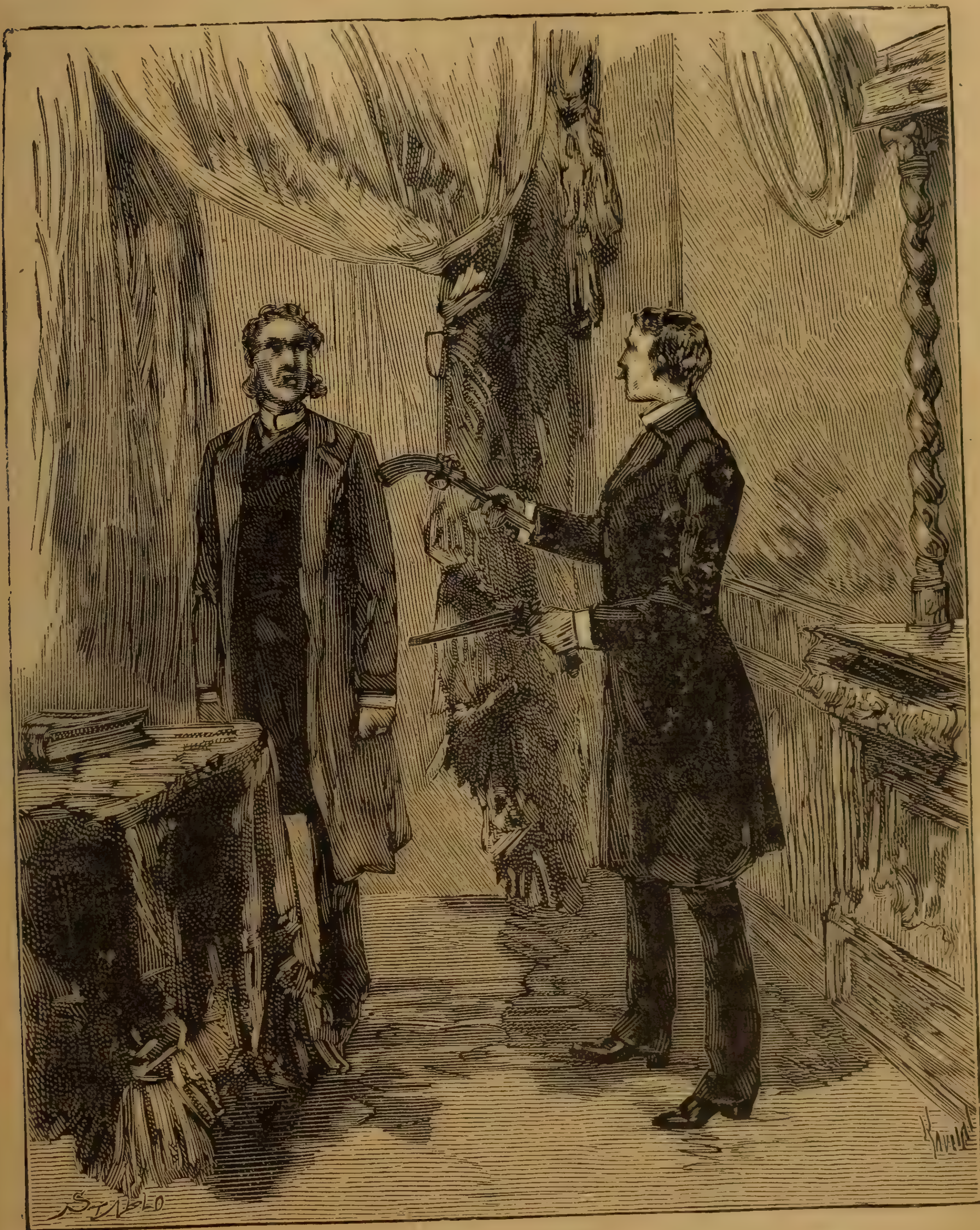
Le baron s'était un peu remis de sa terreur ; l'horrible pensée qu'il allait être tué par son fils, sauf à celui-ci à se tuer ensuite, avait disparu, et il se demandait à quoi Raoul allait conclure.

XII

UN TRISTE ROLE.

Il y eut un moment de silence.

Le baron avait l'air de réfléchir ; mais il ne laissait rien voir sur son visage de ce qui se passait dans son âme. Son calme excessif à un pareil moment parut étrange à Raoul.



— Voilà votre arme, reprit Raoul, remettant un pistolet à son père,
et voici la mienne (page 1053).

Que pouvait méditer son père? A quoi pouvait penser ce grand coupable?

Un doute lui vint.

— Mon père, dit-il d'un ton bref, en regardant le baron bien en face, les yeux dans les yeux, manqueriez-vous de courage?

— Moi! fit dédaigneusement le baron.

— A la bonne heure.

Je pense, mon père, que vous avez compris ce que je veux : nous allons nous tuer tous les deux.

Involontairement, le baron tressaillit et son œil s'éclaira.

Du moment qu'il ne sagissait que d'un double suicide, il ne se trouvait pas, en face du terrible jeune homme, dans une passe aussi mauvaise qu'il l'avait cru d'abord.

— Oui, Raoul, répondit-il d'une voix sombre, j'avais compris.

Le jeune homme, les yeux pleins de flammes, se dressa superbe, pareil à ces premiers martyrs chrétiens qui s'offraient eux-mêmes aux bourreaux et allaient au-devant des bêtes féroces des arènes

— La mort lave tout! s'écria-t-il d'une voix vibrante et avec exaltation. Grâce à la mort, on met fin à ses souffrances, on échappe à la honte, à l'opprobre et au châtiment que les hommes réservent aux coupables! Mort, on n'a plus à redouter la justice humaine!

— On court au-devant d'une autre, murmura le baron.

— Cette autre tient compte du repentir. Mon père, souvenez-vous que votre noble mère fut la femme d'un marquis de Chamarande dont la devise était :

TOUT POUR L'HONNEUR!

Souvenez-vous que les barons de Simaise ont sur leur blason : *Pro virtute*, pour la vertu!

Pour l'honneur, pour la vertu! voilà la grande loi des nôtres; obéissant à cette loi, mon père, nous allons mourir tous les deux.

— Tous les deux! fit le baron en saisissant la main de son fils et en laissant voir les signes d'une compassion profonde.

— Oui, mon père, oui, tous les deux, ensemble, à la même minute. Il ne faut pas que l'un survive à l'autre.

— Tu veux te tuer, toi? Non, non, cela ne sera pas.

— Cela sera, mon père.

— Mais pourquoi, malheureux enfant? tu n'es pas coupable, toi!

— Mon père, je vous ai dit que j'étais coupable aussi, répondit le jeune homme en baissant la tête.

— Non, non, je ne te crois point.

— D'ailleurs, mon père, pas plus que vous je ne puis vivre.

— Mais tu entres à peine dans la vie!

— C'est vrai; mais ma vie a été déjà un long et pénible calvaire. La croix que je porte m'écrase et j'ai hâte de me débarrasser de ce fardeau.

— Oh! fou, fou!... Que deviendra ta mère, malheureux?

— La douleur de ma mère sera grande; mais elle aura ma sœur, ma sœur heureuse pour la consoler. Et puis elle retrouvera un autre fils dans Jean de Chamarande.

— Jean de Chamarande! s'écria le baron avec fureur; quoi, tu oses me parler de cet homme!

— Pourquoi pas, mon père? Le jeune comte de Chamarande aime Henriette et il sera son époux.

— Tu dis qu'il aime Henriette? Mais où donc l'a-t-il vue?

— A Vaucourt. Alors, mon père, votre neveu, qui avait été vendu tout jeune à des saltimbanques, vivait à l'état sauvage dans les bois de Mareille; on l'appelait Jean Loup.

— Jean Loup, Jean Loup! fit le baron, se rappelant qu'il avait entendu parler à Vaucourt du sauvage de la Bosse Grise.

— Un jour, continua Raoul, Jean Loup a sauvé la vie à Henriette, et ils se sont aimés.

— Oh!

— Je vous dis donc que ma sœur épousera le comte Jean de Chamarande.

— Jamais, jamais! prononça le baron d'une voix sourde; j'aimerais mieux voir ma fille morte que de consentir. Et, toi-même, tu ne voudrais point de cette alliance.

Le regard du baron était devenu féroce.

— Nous n'aurons pas à donner notre consentement, ni vous ni moi, répondit Raoul; on ne demande rien aux morts et nous allons mourir.

Ces dernières paroles rappelèrent le baron à lui-même.

Il comprit qu'il venait de commettre une imprudence et il tenta une diversion.

— Voyons, fit-il, tu n'aimes donc personne? Est-ce qu'il n'existe pas une femme, une jeune fille qui ait fait battre ton cœur?

— Mon père, vous mettez le doigt sur une plaie vive; oui, j'aime; oui, il existe une jeune fille, un ange que j'adore.

— Et tu veux mourir!

— Oui. C'est aussi parce que j'aime qu'il faut que je me tue.

— Eh bien, je ne comprends pas.

— Mais elle ne peut pas m'aimer! s'écria le jeune homme, elle ne le peut pas, puisque je n'ai à lui offrir qu'un nom déshonoré!... Allez, mon père, la main qui frappe le père frappe aussi le fils; la tache d'ignominie qui est imprimée sur votre front l'est également sur le mien.

Je suis votre fils, mon père, je m'appelle Raoul de Simaise, et il faut que ce nom flétri disparaisse !

— Et si je t'ordonnais de vivre?

Raoul, qui avait baissé la tête, la releva vivement.

— Vous ordonneriez en vain, répondit-il. Comment pouvez-vous supposer un instant que, sachant ce que je sais, je puisse vivre encore... Croyez-vous que je pourrais affronter sans rougir le regard des honnêtes gens ? Moi, risquer de me voir montré au doigt! Moi m'exposer à entendre dire sur mon passage :

« Celui-là est le fils d'un voleur, d'un assassin... »

Jamais, mon père, jamais !

Le baron était livide.

— Oh! je ne me fais pas illusion, continua Raoul; voilà la situation... Je ne puis plus être officier de l'armée française, je n'ai plus le droit de porter l'uniforme et l'épée !...

— Tu exagères, Raoul; combien d'autres moins dignes que toi...

— Je ne peux plus lever haut la tête, interrompit le jeune homme avec force ; voyons, voyons, à quel homme de cœur oserais-je maintenant tendre la main? Où est celui qui aurait encore le courage de se dire mon ami ? Enfin, quel est le père qui consentirait à me donner sa fille?

Vous m'entraînez avec vous dans le sombre abîme que vous avez creusé sous vos pieds... La mort, mon père, la mort !... Ah! vous voyez que je sais défendre notre honneur !

— Raoul, tout cela ce sont des phrases, et la vie n'est pas faite de phrases.

— Non, elle est faite de devoirs. Ah! sachez-le bien, ce n'est pas l'acte d'un fou que j'accomplis, c'est celui d'un désespéré qui regrette l'existence, le bonheur rêvé, mais qui ne veut pas transiger avec l'honneur.

En prononçant ces derniers mots, Raoul, qui s'était levé, retomba sur son siège.

Des larmes, qu'il n'essaya pas de retenir, coulèrent de ses yeux.

Pendant un instant, la tête appuyée dans ses mains, il se laissa aller à la douleur qu'il éprouvait et contre laquelle il luttait si courageusement depuis la veille.

Les yeux du baron s'illuminèrent. Il pensa que le moment était tout à fait opportun pour porter un dernier coup au stoïcisme de son fils.

— A nous deux, murmura-t-il ironiquement, à nous deux, monsieur l'esprit fort, monsieur le justicier!

Raoul pleurait toujours.

— Pleure, mon fils, pleure, dit le baron, jouant l'attendrissement, les larmes soulagent... Ah! si je pouvais pleurer aussi, moi. Pleure, Raoul, pleure! Te voilà sauvé de ton désespoir... Va, tu peux vivre, car tu peux être heureux encore.

Le jeune homme se redressa brusquement, ses larmes se séchèrent et, se plaçant de nouveau devant son père stupéfait, il lui dit avec fermeté :

— Mon père, rien au monde ne peut changer ma résolution; j'ai pu donner des regrets à ma jeunesse, à mon avenir, à mon bonheur perdu, mais c'est tout.

— Folie, Raoul, tu vivras!

— Non, mon père, non ; pour vous et pour moi, la mort!

— Ah! mais il m'impatiente, à la fin, se dit le baron.

De Simaise n'avait songé, en donnant la réplique à son fils, qu'à gagner du temps, espérant qu'un incident quelconque viendrait le débarrasser de ce puritain d'honneur.

— Ah! ça, reprit-il, continuant à se parler à lui-même, est-ce qu'il va vouloir se tuer ici, l'imbécile? A son aise, mais je ne suis nullement disposé à l'imiter... Me tuer avant d'avoir joué ma dernière carte, me tuer quand j'ai encore l'espoir de vaincre, allons donc!...

Pendant que le baron faisait ces réflexions, Raoul avait traversé la chambre et s'était arrêté devant un meuble.

— Mon père, dit le jeune homme, le temps passe et nous n'agissons pas. Vous et moi nous avons certaines dispositions à prendre.

Un sourire ironique glissa sur les lèvres du baron.

Raoul reprit :

— Cette chambre est celle que j'occupais autrefois, mon père.

— C'est vrai.

— Et les meubles sont les mêmes.

— Je ne les ai pas fait changer.

— Ouvrez-vous souvent ce meuble?

— Jamais.

— Il doit y avoir dans ce tiroir deux pistolets de tir.

Il ouvrit le tiroir.

Les pistolets s'y trouvaient, il les prit.

— Ils sont d'ancien modèle, dit-il, mais pour l'usage que nous en voulons faire, il importe peu.

— En effet, fit le baron.

— Il y a là, également, de la poudre, des balles, des capsules.

— Je n'ai rien enlevé.

Le baron disait vrai.

Raoul retrouvait dans le tiroir les choses qu'il y avait laissées, les armes, les munitions et divers autres objets : quelques lettres insignifiantes, deux ou trois brochures et un rouleau de papier que retenait un ruban.

Il le prit machinalement et l'ouvrit.

C'était sa dernière classe de philosophie : *Du suicide!* avec cette épigraphe empruntée à Voltaire :

« Le suicide est une mort furtive et violente; c'est un vol fait au genre humain. »

La dernière page se terminait ainsi :

« Et nous disons avec Proudhon : « Le suicide est une banqueroute » frauduleuse. »

Le hasard donnait à Raoul une étrange leçon, et cette leçon lui était infligée par ses propres mains.

Il sourit avec amertume et murmura :

— O philosophie, que tu es vaine !

Il remit tranquillement le manuscrit dans le tiroir et posa sur un guéridon les armes et les munitions, puis il se mit en devoir de s'assurer que les pistolets étaient en bon état.

Il fit jouer les batteries ; elles fonctionnaient parfaitement.

Cette précaution prise, il chargea les armes.

— Vous voyez, mon père, dit-il, je mets deux balles dans chaque canon.

— Oui, oui, je vois.

— Nous ne devons pas nous manquer.

— Certes.

— D'autant plus qu'il faudrait recommencer.

Raoul parlait et agissait avec le plus grand calme, un sang-froid extraordinaire. Ses mains ne tremblaient pas, son regard était froid.

Son père suivait de l'œil tous ses mouvements; mais la pensée du baron était ailleurs et il attendait avec impatience.

Quand l'opération fut terminée, Raoul prit les deux pistolets, et, les montrant à son père, il lui dit :

— Les voilà chargés.

— Très bien.

— Voilà votre arme, reprit Raoul, remettant un pistolet à son père, et voici la mienne.

— Merci.

— Mon père, que Dieu vous pardonne!

Le baron grimaça un sourire.

— Ce n'est pas tout, reprit Raoul.

— Qu'est-ce encore?

— Il faut convenir de l'heure.

— C'est juste.

— Puisque nous devons nous tuer au même instant.

— Alors, à quelle heure?

— Il est dix heures; nous pouvons fixer l'heure à midi, mon père.

— Soit.

Raoul tira sa montre.

— Ma montre retarde de cinq minutes sur votre pendule, je l'avance donc de cinq minutes. Au premier coup de midi, c'est-à-dire dans la même seconde, vous ici, dans votre chambre, moi en bas, dans la mienne, le canon du pistolet dans la bouche, entre les dents, nous nous ferons sauter la cervelle.

— Oui, grommela le baron.

— Au premier coup de midi, mon père.

— Au premier coup de midi.

— Adieu, mon père.

— Adieu, Raoul.

Le jeune homme ouvrit la porte et s'élança hors de la chambre.

Le baron se dressa debout et se mit à respirer comme un homme qui vient de se décharger d'un poids énorme.

— Enfin, murmura-t-il, me voilà donc débarrassé de ce fou!

XIII

L'ARGENT N'EST RIEN.

A huit heures, Pedro Castora était déjà levé et habillé, prêt à sortir. Cependant, assis dans un fauteuil et la tête appuyée sur sa main, il réfléchissait.

Il pensait à la mission délicate qui lui avait été confiée et dont il s'était spontanément chargé.

Il n'était pas inquiet au sujet du résultat, car il connaissait assez le baron de Simaise pour savoir qu'on pourrait tout obtenir de lui avec de l'argent.

Henriette était captive chez son père comme une prisonnière de guerre chez l'ennemi, et, certainement, le baron ne la rendrait à sa mère, à ses amis, que contre une forte rançon.

Le marquis de Chamarande avait donné carte blanche à Pedro. Certes, c'était là une preuve de confiance et d'amitié dont le jeune homme était fier. Toutefois, il fallait qu'il sût jusqu'à quelles limites extrêmes il pourrait aller.

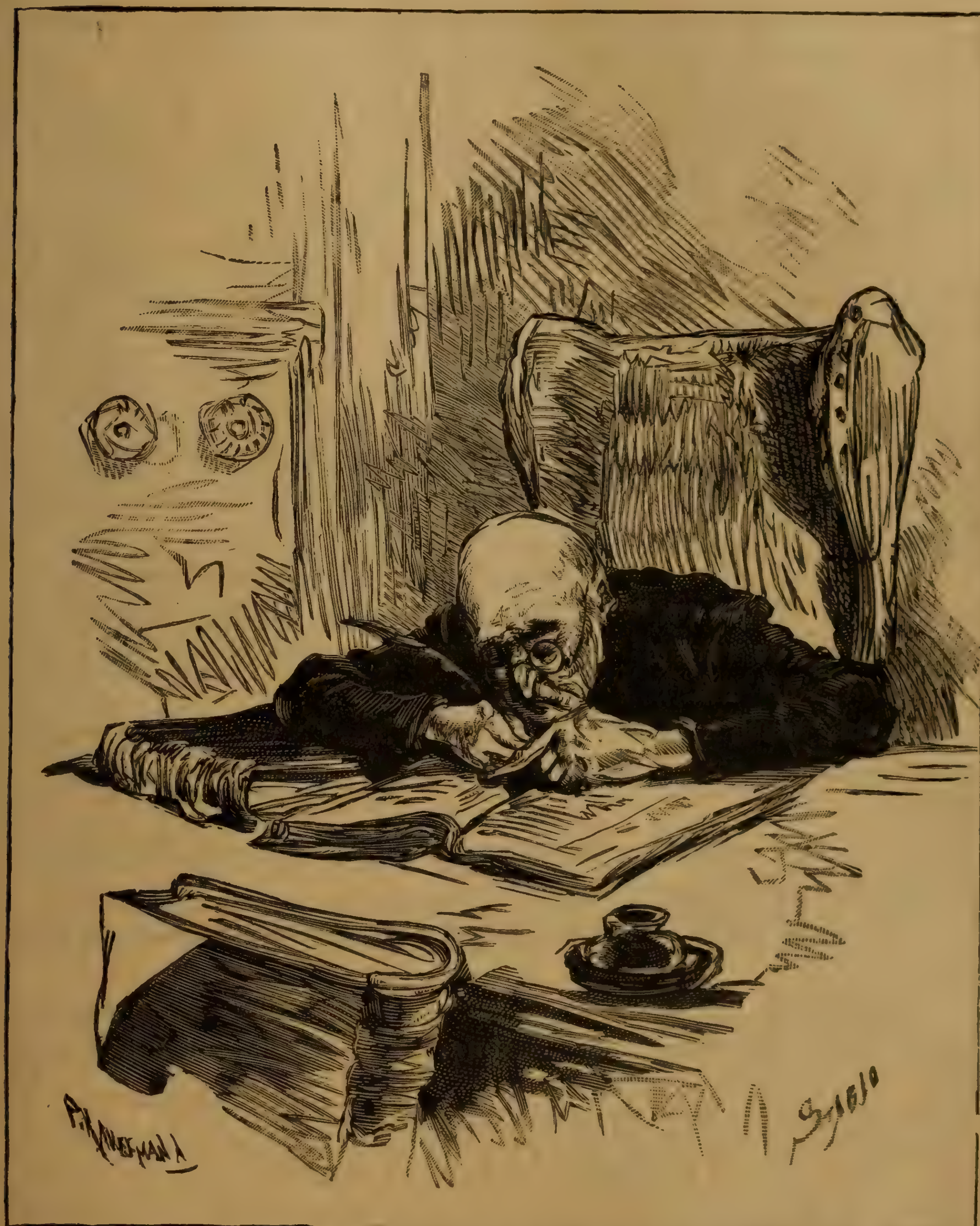
Riche et généreux comme un nabab, Pedro se sentait disposé à ne rien opposer aux exigences du baron, quelles qu'elles fussent, et s'il n'avait écouté que sa propre inspiration, il aurait payé lui-même la rançon taxée, il le savait, à deux millions. Mais il y avait là une question de délicatesse qu'il ne pouvait trancher.

Le marquis de Chamarande était riche aussi, et Pedro comprenait que son nouvel ami pourrait s'étonner et se trouver froissé si, lui, étranger à la famille, employait son argent au rachat d'Henriette.

Le jeune homme conclut qu'il lui était absolument nécessaire de prendre le mot d'ordre du marquis avant de voir le baron de Simaise. Il fallait aussi qu'il sût si l'on procéderait par intimidation ou par persuasion.

— Voyons d'abord M. de Chamarande, se dit Pedro.

Sa voiture l'attendait devant le perron de l'hôtel depuis un quart d'heure; il y monta et se fit conduire chez le marquis, qu'il trouva dans son cabinet occupé à écrire.



Mais il avait compté sans la perspicacité et le coup d'œil sûr du banquier allemand (page 1073).

Pedro fit aussitôt connaître au marquis pourquoi il venait le voir de si bonne heure.

— Dans une lettre qu'il a écrite à sa femme, répondit le marquis, le baron demande deux millions.

— Je le sais.

— Craignez-vous qu'il ne se montre, maintenant, plus exigeant?

— Un autre homme que le baron, monsieur le marquis, se contenterait de beaucoup moins ; mais...

— Continuez.

— Il connaît, malheureusement, le chiffre de votre fortune, et j'ai bien peur qu'il ne veuille vous imposer de très dures conditions.

Le marquis fronça les sourcils.

— Je connais le personnage, poursuivit Pedro, son cynisme n'a d'égal que sa perversité, et il est décidé, soyez-en sûr, à tirer de la situation tout ce qu'il pourra.

Il n'a rien à craindre de vous, ni de sa femme au point de vue judiciaire, et il le sait très bien ; il usera et abusera de tout, croyez-le.

— Ne pensez pas, mon cher Castora, que je veuille marchander avec ce misérable quand il s'agit de rendre sa fille à une mère désolée, quand il s'agit du bonheur de mon fils.

Certes, je suis assez riche pour ne pas avoir besoin de compter. Que m'importe, à l'heure présente, deux, trois et même quatre millions ; j'ai deux millions de revenu. Mais je m'insurge à la pensée de voir le mal triomphant, voilà tout.

— Moi, aussi, monsieur le marquis, je me révolte à cette pensée ; mais vous devez savoir que neuf fois sur dix il en est ainsi dans ce monde.

Le marquis appela un domestique et lui donna l'ordre de prier Jean de venir le trouver immédiatement.

Un instant après le jeune homme entrait dans le cabinet du marquis.

Le père et le fils se pressèrent la main ; puis, après avoir échangé un salut affectueux avec Pedro Castora, Jean, s'adressant à son père, dit :

— Vous m'avez fait demander, mon père, me voici à vos ordres.

— J'ai voulu te consulter sur un point délicat. Il s'agit de savoir quelle somme nous devons offrir au baron de Simaise pour qu'il rende sans bruit, sans scandale, M[lle] Henriette à sa mère.

— Cher père, vous savez mieux que moi...

— Tes intérêts sont en jeu ; la somme que le baron demandera sera forte, il faut s'y attendre ; et tu dois savoir que c'est sur ta fortune que cette somme sera prise.

— La vôtre, mon père.

— Ma fortune est la tienne, mon ami. Mais donne-nous ton avis.

— D'abord, mon père, j'estime qu'il n'y a pas de somme, si grosse qu'elle soit, qui puisse payer la liberté d'Henriette.

— Parole d'amoureux! Mais ce n'est pas une réponse.

— Mon père, qu'eussiez-vous dit si cette question avait pu vous être posée la veille du jour où vous avez épousé celle qui est devenue ma mère?

— Tu as raison, Jean; j'aurais répondu comme toi et je répondrais encore de même aujourd'hui.

— Vous voyez bien.

— Mais il faut raisonner avec les hommes et non avec ses sentiments propres.

En quelques mots, le marquis et Pedro firent connaître à Jean le sujet de la conversation.

— Eh bien, dit alors le jeune homme, puisque vous avez bien voulu me consulter, je crois qu'il faut donner au baron de Simaise le plus possible. Que voulons-nous? Que M[lle] de Simaise soit rendue à sa mère.

— Et à toi.

— Et à moi, si elle y consent, mon père. Oh! je ne ferai pas le modeste... Mais nous devons vouloir autre chose encore.

— Quoi donc?

— Mais empêcher le baron de Simaise de retomber dans la boue d'où vous allez le tirer.

— Que prétends-tu?

— Si M. de Simaise réclame plus qu'il n'a demandé d'abord, serait-ce un million, donnez-le-lui.

D'ailleurs, mon père, continua Jean en souriant, vous avez déjà déboursé cette somme presque entière, puisque vous vous êtes substitué aux créanciers de M. de Simaise. Ce sont ses propriétés que vous allez lui rendre libres de toute hypothèque. Mais il faut qu'il entre dans la voie du repentir, qui sera en même temps pour lui celle de la réhabilitation.

— Viens dans mes bras, mon cher enfant! s'écria le marquis profondément ému, tu viens de parler comme ta mère m'a parlé hier soir; moi-même, malgré mon indignation et ma légitime colère, je n'avais pas d'autre pensée.

— Maintenant, dit Pedro, je puis remplir ma mission.

— Faites ce que vous jugerez convenable, mon ami; vous avez nos pleins pouvoirs. Toutes les créances sont chez mon notaire, toutes; dites-le-lui bien. Vous ajouterez, au nom de mon fils, ce que vous venez d'entendre.

— Monsieur le marquis, le résultat de ma mission me paraît certain;

dans quelques heures, je l'espère, je ramènerai Mlle de Simaise à sa mère.

— Encore un mot, mon cher Pedro; il est bien entendu que, ne pouvant plus vivre à Paris, le baron s'éloignera de la France.

— Il le faut.

— Il partira pour l'Amérique ou tel autre pays qu'il choisira.

— Quel délai lui accordez-vous?

— Un mois si c'est nécessaire.

— C'est plus de temps qu'il ne lui en faut pour vendre ses propriétés et réunir ses capitaux.

— Ah! mon cher Pedro, fit le marquis en hochant la tête, c'est peut-être bien, ce que nous faisons; mais il n'en est pas moins vrai que nous récompensons le crime.

— Oui, monsieur le marquis; mais le malheureux peut s'amender, revenir à des sentiments meilleurs.

— Je le souhaite, mais sans beaucoup l'espérer, hélas!

Pedro Castora se leva pour se retirer.

En le reconduisant le marquis lui dit :

— Dans un instant, la marquise ira voir la baronne et lui fera part de nos espérances. Mais qui sait si Mme de Simaise n'aura pas elle-même une bonne nouvelle à nous communiquer?

— Que voulez-vous dire, mon père? demanda Jean vivement.

— Je veux dire, mon ami, qu'il faut toujours compter sur la Providence, surtout dans les moments les plus désespérés. C'est elle, quoi qu'on dise, qui, toujours, protège et sauve les innocents.

— Oui, répondit Pedro en souriant; seulement, elle se fait souvent trop attendre.

— Raison de plus pour lui venir en aide, dit Jean d'une voix grave.

Pedro Castora partit convaincu qu'il allait, avant la fin du jour, donner un heureux dénouement à ce drame intime auquel il s'était trouvé mêlé d'une façon si extraordinaire et si imprévue.

Il rentra chez lui pour donner quelques ordres importants et prendre son carnet-chèques. Car ce n'était pas avec une épée, mais avec des rouleaux d'or qu'il allait combattre. Il savait que le baron n'était pas homme à se payer seulement de paroles.

Comme il descendait de voiture au pied du perron de son hôtel, son valet de chambre l'aborda d'un air grave et un peu mystérieux.

— Quelle drôle de mine vous avez, Lucas, qu'avez-vous donc à m'apprendre?

— J'ai à dire à monsieur qu'une personne l'attend depuis une heure dans le petit salon.

Castora crut à une nouvelle visite de M[lle] Charlotte et il eut un mouvement d'impatience qui surprit le domestique.

— C'est un monsieur, dit Lucas, un monsieur très bien.

— Ah! C'est que je suis très pressé.

— J'ai dit au visiteur que vous étiez très occupé aujourd'hui; mais il a insisté pour vous attendre.

— A-t-il donné son nom? demanda Pedro avec une mauvaise humeur visible.

— Voici sa carte.

— Il fallait donc commencer par là, dit Pedro avec un mouvement de vivacité qui témoignait de son mécontentement.

— J'ai cru devoir répondre d'abord aux questions de monsieur.

Pedro jeta un coup d'œil sur la carte et lut :

P. BENOIT

COMMISSAIRE DE POLICE AUX DÉLÉGATIONS JUDICIAIRES.

— Un commissaire de police chez moi! fit-il tout interloqué; qu'est-ce que cela signifie? Quelque nouveau malheur!...

Sans perdre une minute, il entra dans le salon où le magistrat l'attendait avec impatience.

Après un salut courtois et rapide échangé, Castora prit la parole.

— Je regrette, monsieur, dit-il, de vous avoir fait attendre; veuillez me faire connaître l'objet de votre visite.

— D'ordinaire, monsieur, répondit le commissaire de police, nous prions les gens, auxquels nous avons à demander des renseignements, de passer à notre cabinet; mais la haute considération dont vous jouissez m'a fait me départir de cette règle.

— Je vous remercie, monsieur, de cette déférence; je suis à vos ordres.

Le magistrat tira un papier de sa poche, et le mettant tout ouvert dans la main de Pedro :

— Cette signature est-elle la vôtre? demanda-t-il.

Le papier était une lettre de change, de trente mille francs, souscrite par lui.

— Non, monsieur, répondit-il, en ne s'occupant d'abord que de la signature, ce seing n'est pas le mien; mon écriture est assez bien imitée; mais il manque là un signe qui accompagne toujours ma signature; un point entre le C et l'A de mon nom de famille. Et puis je ne souscris pas de lettres de change, moi. Quel est donc le malheureux...

Alors, il lut le libellé et pâlit.

Elle était souscrite au baron de Simaise. Celui-ci l'avait endossée au profit d'un banquier de Stuttgart, qui l'avait transmise à un de ses confrères de Paris.

Sans avoir l'air de remarquer la stupeur du Brésilien, le commissaire de police reprit :

— Nous nous en doutions, monsieur, nous en étions même absolument convaincus; mais avant d'arrêter le faussaire, à la requête du banquier allemand et de celui de Paris, nous avons voulu avoir votre témoignage.

— Que parlez-vous d'arrestation, monsieur? Cette lettre sera remboursée dans une heure. Je vous prie de ne donner aucune suite à cette affaire.

— Vous faites preuve de beaucoup d'indulgence, monsieur; mais j'ai le regret de vous dire qu'il ne dépend pas de moi que les choses soient ainsi arrêtées : le cours de la justice n'est pas subordonné à la volonté des hommes.

— Je le sais parfaitement, monsieur; mais, je vous le répète, pour des raisons de premier ordre, il ne faut pas qu'il soit donné suite à cette affaire.

— Pourtant, monsieur Castora, vous connaissez le faussaire; vous savez qu'il ne mérite pas votre indulgence. Mais je crois deviner à quels sentiments honorables vous obéissez en ce moment. Malheureusement, et croyez-le bien, monsieur, tôt ou tard, et sans que ce soit de votre fait, le baron de Simaise viendra échouer sur les bancs de la police correctionnelle, si ce n'est sur ceux de la cour d'assises.

Pedro fit un mouvement de protestation.

— Écoutez, continua le magistrat, notre métier est de voir, de chercher, de savoir; aussi savons-nous bien des choses sur certains hommes que leurs amis les plus intimes, les membres même de leur famille ignorent.

Depuis quelque temps, le baron de Simaise paraît s'être lié avec un certain comte Carini que la police croit devoir surveiller. Vous connaissez ce proverbe :

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. »

— J'espère, monsieur le commissaire, que votre prédiction ne se réalisera point. Sous peu de jours, M. de Simaise quittera la France après avoir payé toutes ses dettes.

— Et avec quoi? fit le magistrat en souriant.

— Je puis vous le dire, monsieur, la famille intervient.

— J'en félicite la famille, car, franchement, le personnage n'est pas de ceux auxquels les honnêtes gens doivent s'intéresser.

— Enfin, monsieur le commissaire, je vous en donne l'assurance, le baron de Simaise partira sous peu de jours.

— Bon voyage, alors, murmura le commissaire.

— Je n'ai plus à vous dire, monsieur le commissaire de police, reprit Pedro, que c'est en considération de Mme de Simaise et de ses enfants que je tiens absolument à ce que cette triste affaire n'ait pas de suite. Maintenant, soyez assez bon pour me conseiller; que dois-je faire pour sauver ce malheureux et surtout les siens du malheur qui les menace.

— Je ne sais trop... Je ne suis pas le plaignant.

— Et si vous étiez le plaignant?

— Comme il s'agit d'une affaire dont l'instruction n'est pas encore commencée, j'irais trouver la personne dont la signature a été imitée et je lui dirais...

— Vous lui diriez?

— Remboursez-moi, en reconnaissant que cette signature est la vôtre.

— Alors?

— Alors, monsieur Castora, la plainte n'aurait plus sa raison d'être; vous comprenez?

— Oui, oui, je comprends. Ah! je vous remercie, monsieur le commissaire de police; sans vous en douter, peut-être, vous rendez un immense service à des personnes qui sauront vous en témoigner leur reconnaissance. C'est chose faite : la signature est la mienne, et le plaignant sera remboursé dans une heure.

— Seulement, monsieur Castora, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela.

— A qui donc?

— Au juge d'instruction déjà saisi de l'affaire, laquelle sera abandonnée sans la moindre difficulté.

— Merci, monsieur, merci de votre conseil; permettez-moi de reconnaître...

— Qu'entendez-vous par ce mot, monsieur? fit le magistrat avec une certaine hauteur.

Pedro avait tiré son portefeuille de sa poche. Il y prit un billet de mille francs.

— Monsieur le commissaire de police, répondit-il, je vous prie de faire distribuer ces mille francs à dix familles des plus pauvres de votre quartier, au nom de Mlle Suzanne de Violaine.

— Au nom des pauvres, monsieur, je vous remercie; ce que vous désirez sera fait. Vous avez l'adresse du banquier de Paris, vous le verrez; télégraphiez à celui de Stuttgart et tout sera dit. Mais hâtez-vous, car on pourrait vous devancer.

— Mais le billet?

— Je le garde; nous allons nous rendre au parquet, après avoir dressé un petit procès-verbal quelque peu inexact, mais contre lequel personne ne viendra protester.

— Si vous voulez me faire l'honneur de monter dans ma voiture, nous gagnerons du temps.

— J'accepte, monsieur Castora, et d'autant plus volontiers que, pour moi, le temps est précieux.

— Et pour moi donc! pensa Pedro.

Pendant que le magistrat écrivait rapidement son procès-verbal, Pedro donna ses ordres à ses serviteurs et prit son carnet de chèques.

Le procès-verbal écrit et signé, Pedro Castora et le commissaire de police montèrent en voiture pour se rendre au parquet.

XIV

L'ÉVANOUISSEMENT.

Ainsi, le baron de Simaise avait commis de nouveau le crime de faussaire.

Se fiant à la bienveillance, à l'extrême indulgence de son ami, le misérable n'avait pas hésité, ayant besoin d'argent, à contrefaire une seconde fois la signature de Pedro.

Le jeune homme avait si facilement pardonné l'imitation de sa signature sur le chèque du Comptoir d'escompte, que le baron en avait conclu



Sa sœur gisait sur le parquet... (P. 1078.)

qu'il accepterait de même de payer la lettre de change quand elle lui serait présentée.

Mais il avait compté sans la perspicacité et le coup d'œil sûr du banquier allemand, qui avait sur ses livres la véritable signature du Brésilien.

Le faux n'étant nullement douteux, plainte avait été portée par le banquier de Paris, sur la demande de son confrère, et elle avait été ac-

cueillie avec d'autant plus de facilité que la police et le parquet n'avaient à user d'aucun ménagement envers le baron de Simaise.

Si tout son passé criminel n'était pas connu, on savait à quoi s'en tenir sur sa moralité, et, certes, elle ne le recommandait pas à la bienveillance.

Le baron avait si bien pris l'habitude des mauvaises actions, qu'il les oubliait volontiers, une fois commises. Ainsi, il ne s'était pas préoccupé le moins du monde de la fausse lettre de change. Il est vrai que, depuis, les événements s'étaient succédé avec une grande rapidité. Cela, en tenant compte de son insouciance, pouvait presque justifier son oubli.

Pedro Castora était indigné et écœuré ; mais il fallait bien que, comme les autres, il acceptât tout du misérable.

— Oh! pensait-il, je garderai le secret de cette nouvelle action criminelle; le marquis lui-même ne saura rien.

Il suivit les conseils du commissaire de police et l'affaire s'arrangea, sans difficulté, ainsi qu'il le voulait.

La fausse lettre de change entre les mains, c'était une arme qu'il avait de plus contre le misérable à qui il allait acheter la liberté d'Henriette.

Le matin, le marquis de Chamarande avait dit à Pedro que la baronne aurait peut-être à leur faire part d'une bonne nouvelle. Le marquis ne s'était pas expliqué; mais il avait une pensée ou plutôt un espoir.

Prévoyant qu'après la scène, chez Pedro Castora, le baron serait en proie à un grand trouble d'esprit, il espérait qu'il serait possible à Henriette de profiter du désarroi qui pourrait régner dans l'hôtel pour prendre la fuite.

Le fidèle Landry avait reçu des instructions en conséquence. Il devait aider la jeune fille à s'évader et la conduire chez M. de Violaine près de sa mère et de Suzanne.

Tout cela était bien un peu hypothétique; mais il était sage de compter avec l'imprévu, ce *deus ex machina* qui joue un si grand rôle dans la vie et qui vient déjouer souvent les combinaisons les plus savantes.

Mais les heures se passaient sans qu'aucune nouvelle fût parvenue au marquis.

Or, du moment que Landry n'était pas accouru pour lui rendre compte de ce qui s'était passé à l'hôtel de Simaise, c'est qu'il n'avait pas été possible à Henriette de s'échapper de sa prison.

Il est vrai qu'il n'était pas encore midi. Et, comme il suffisait de quel-

ques minutes bien employées pour qu'Henriette fût libre, il y avait encore à espérer.

Le marquis n'avait point fait part de sa tentative à sa belle-sœur; il savait trop ce que les déceptions font souffrir.

Vers onze heures et demie, avant d'aller retrouver la marquise chez M. de Violaine, le marquis donna des ordres pour que tout message qui arriverait en son absence lui fut immédiatement envoyé.

Il quitta Jean qui devait, lui aussi, se rendre chez M. de Violaine dans l'après-midi, entre deux et trois heures.

Cependant, dès qu'il avait pu voir Henriette, Landry, suivant les instructions de son maître, avait conseillé à la jeune fille de fuir, tout en lui en indiquant les moyens.

Henriette repoussa d'abord avec énergie le conseil qui lui était donné.

Nature exquise, pleine de loyauté, il lui répugnait de sortir de la maison de son père comme une prisonnière qui s'évade d'un cachot.

Et puis, si elle était entrée malgré elle dans cette espèce de prison, elle avait pris en quelque sorte l'engagement tacite de ne point s'en échapper avant que sa mère n'eût elle-même tenté de la reprendre.

Henriette ne connaissait rien, absolument rien des graves raisons qui avaient amené la séparation de son père et de sa mère, et elle croyait encore qu'un rapprochement entre eux était possible.

Or, c'est avec la crainte de créer un obstacle de plus entre son père et sa mère qu'elle fermait l'oreille aux exhortations du brave Landry.

D'un autre côté, ne connaissant l'ancien franc-tireur que comme valet de chambre de son père, elle ne comprenait pas quel intérêt il pouvait avoir à trahir son maître.

Malgré tout, cependant, en lui parlant de sa mère avec chaleur, en lui disant la douleur, le désespoir de la baronne, Landry parvint à vaincre la résistance de la jeune fille.

— Vous me dites, vous m'affirmez, qu'en partant d'ici je mettrai obstacle à de grands malheurs, dit-elle; eh bien, soit, je consens à fuir.

— Bien, mademoiselle, répondit Landry; vous allez accomplir un acte de courage dont vous serez récompensée, je vous le jure. Maintenant, écoutez-moi bien :

Vous allez agir promptement, avant que tout le monde soit sur pied dans la maison; je ne puis vous accompagner et je le regrette; ma présence ici est absolument nécessaire; toutefois, soyez sans crainte, une femme âgée, en qui j'ai toute confiance, vous attendra dans la ruelle pour

vous conduire près de votre mère. Je vous ai dit comment vous pouvez sortir de l'hôtel sans être rencontrée et vue par personne.

— Oui, mais je crains de ne pas me rappeler.

— C'est pour cela, mademoiselle, que j'ai écrit sur une feuille de papier les indications précises. Prenez, mademoiselle ; vous lirez, et vous n'aurez qu'à suivre exactement mes instructions.

— Mais la femme, monsieur, la femme ? dit Henriette, montrant la porte d'une chambre par laquelle il lui fallait passer.

— Dorothée ? fit Landry avec un sourire singulier, soyez sans crainte de ce côté ; elle dort et ne songe pas à se réveiller. Fût-elle éveillée, vous pourrez passer près d'elle sans qu'elle ouvre les yeux. Mais j'entends du bruit, mademoiselle ; je me hâte de vous quitter, car il ne faut pas que nous soyons vus ensemble. Courage donc, mademoiselle, et agissez, je vous en supplie, sans perdre de temps.

Sur ces mots, Landry se retira sans bruit.

Comme on l'a compris, le fidèle serviteur du marquis de Chamarande avait gagné l'espèce de duègne à qui le baron avait confié la garde de sa prisonnière ; pour cela, il avait suffi d'une bouteille de liqueur accompagnée, il est vrai, d'un billet de mille francs.

Dès que Landry l'eût quittée, Henriette prit toutes ses dispositions pour partir ; un quart d'heure lui suffit pour achever sa toilette, et comme elle n'avait rien à emporter, elle se trouvait prête.

Avant d'ouvrir la première porte, qui était celle de la chambre de Dorothée, elle lut attentivement l'écrit que lui avait remis Landry.

Le voici :

« Les fenêtres de votre chambre font face à l'avenue des Champs-Élysées ; vous ne pouvez sortir de ce côté attendu qu'il faut descendre le grand escalier où les domestiques veillent, et avoir affaire ensuite au concierge qui a reçu, à votre sujet, une consigne des plus sévères.

» Vous ne pouvez fuir, sans rencontrer d'obstacles sérieux, que de l'autre côté, où les domestiques ne vont jamais le matin. Quand vous aurez traversé la chambre de Dorothée et le grand cabinet contigu à la chambre de votre père, vous vous trouverez dans un long et étroit couloir assez mal éclairé ; vous le suivrez jusqu'au bout ; vous ouvrirez une porte, vous traverserez une pièce dont la fenêtre ouvre sur le jardin ; en sortant de cette pièce vous vous trouverez sur un palier. Alors, vous descendrez un escalier dérobé au bas duquel vous verrez une porte épaisse ; vous n'aurez qu'à frapper, et la porte s'ouvrira. Un instant après vous serez dans la rue de Ponthieu et bientôt dans les bras de votre mère.

» Ce matin, à l'aide d'un passe-partout, j'ai fait jouer toutes les serrures, et les portes, en ce moment, ne sont plus fermées qu'au pène. »

Sa lecture achevée, la jeune fille resta un instant pensive.

— Allons, murmura-t-elle en se redressant, ce n'est pas le moment d'être craintive; j'ai promis de partir et ma mère, ma mère adorée m'attend.

Elle ouvrit doucement la première porte et, sur la pointe des pieds, elle traversa la chambre de Dorothée.

La geôlière dormait et ronflait consciencieusement.

Henriette ouvrit la deuxième porte et se trouva dans le cabinet. Là, elle s'arrêta et, triste, ses yeux se fixèrent sur la porte de la chambre du baron; elle adressait ainsi à son père un adieu mental.

Soudain, les éclats de voix de son frère et du baron frappèrent ses oreilles.

Elle tressaillit, s'approcha de la porte et, toute frémissante, tendit l'oreille.

Auditeur invisible, Henriette assista à la longue conversation du père et du fils.

Elle entendit tout.

Ah! elle comprenait maintenant pourquoi le valet de chambre de son père était venu lui dire :

« Fuyez, fuyez! »

C'est maintenant, surtout, et plus que jamais qu'elle voulait fuir pour aller se cacher quelque part, loin, bien loin... Mais, impossible, elle avait les jambes comme paralysées et ses pieds semblaient cloués au parquet.

Elle était haletante, la sueur ruisselait sur son front et des frissons successifs passaient dans tous ses membres.

Elle entendit charger les pistolets, elle entendit Raoul disant :

« Nous devons nous tuer au même instant! »

Frappée d'épouvante et d'horreur, elle se demandait si son devoir de fille et de sœur n'était pas d'intervenir et d'employer tous ses efforts pour empêcher ce double suicide.

Elle allait, en effet, ouvrir la porte et se précipiter dans la chambre du baron, quand ces mots retentirent lugubrement à ses oreilles :

« Adieu, mon père! »

« Adieu, Raoul! »

La peur la saisit, elle sentit que la respiration lui manquait, quelque chose dans sa gorge l'étranglait; elle recula, les yeux hagards, troublés,

n'y voyant presque plus; elle passa comme un fantôme dans la chambre de Dorothée, qui ronflait toujours, et alla tomber sans connaissance au milieu de sa chambre.

Pendant ce temps, Raoul descendait au rez-de-chaussée et rentrait chez lui pour écrire une lettre d'adieu à sa mère.

Landry, lui aussi, avait entendu une partie de ce qui s'était dit dans la chambre du baron.

Caché derrière une tapisserie, il vit Raoul, tenant son pistolet, descendre précipitamment le grand escalier; il allait s'élancer sur les pas du jeune homme, lorsque, à son tour, le baron sortit de sa chambre.

Le misérable était pâle, mais il avait l'air parfaitement tranquille.

Landry, paraissant sortir de l'antichambre, se montra.

— Ah! c'est vous, Frédéric, dit le baron; je sors à pied; si quelqu'un vient me demander, vous prierez d'attendre; je ne serai pas longtemps absent.

Le baron s'éloigna et Landry, sans perdre une minute, alla se placer en observation près de la porte de la chambre de Raoul.

Après avoir écrit rapidement quelques lignes d'adieu à sa mère, le jeune homme pensa à sa sœur.

Pouvait-il mourir sans l'avoir revue, embrassée, sans lui avoir demandé une fois encore de lui pardonner le chagrin qu'il lui avait causé.

Il ne lui dirait rien de ce qui s'était passé; il aurait assez de force pour se contenir et ne point laisser soupçonner à Henriette le drame qui allait s'accomplir.

Raoul ouvrit sa porte, sortit, traversa le large vestibule et grimpa l'escalier.

Connaissant parfaitement l'intérieur de l'hôtel, le jeune homme, malgré les précautions prises par le baron, avait facilement deviné dans quelle partie de la maison Henriette était retenue prisonnière.

Arrivé sur le palier, il n'hésita point.

Il suivit un couloir et s'arrêta devant une porte. Elle était fermée à clef, mais en dehors, et la clef avait été laissée dans la serrure. Il ouvrit, traversa une grande pièce, se trouva devant une autre porte fermée comme la première, l'ouvrit également et se trouva enfin dans la chambre de sa sœur.

Aussitôt, terrifié, il poussa un cri rauque.

Sa sœur gisait sur le parquet, sans mouvement, les yeux grands ouverts, mais sans regard, le visage livide, décomposé.

Un frisson d'épouvante le saisit. Un instant, il crut que sa sœur était

morte. Il mit sa main sur le cœur; il sentit qu'il battait. Il releva le corps inanimé, le prit dans ses bras et le porta sur un canapé.

Il y avait de l'eau dans une carafe; il en versa dans le creux de sa main et la fit tomber en pluie sur le front et les joues d'Henriette. L'effet de l'eau froide sur le visage de la jeune fille ne se fit pas trop attendre. Henriette se ranima peu à peu et reprit connaissance.

A la vue de son frère, la jeune fille laissa échapper un cri.

— Ah! Raoul, Raoul, prononça-t-elle d'une voix faible, oppressée.

Le jeune homme, l'enveloppant de son regard, la soutenait; il n'osait l'interroger encore, malgré son vif désir de connaître la cause de cette syncope.

Henriette lui fit un collier de ses bras, le pressa sur son cœur, l'embrassa et fondit en larmes.

— Ma chère Henriette, ma bonne sœur, dit Raoul d'une voix émue, qu'as-tu? Que t'a-t-on fait? Que t'est-il arrivé? Pourquoi t'ai-je trouvée là, étendue, ne donnant plus signe de vie? Ah! sœur chérie, je t'ai crue morte!

La jeune fille eut un frisson qui fut suivi, aussitôt, d'un tremblement nerveux.

XV

LES DERNIÈRES MINUTES.

Après un moment de silence, Raoul reprit :

— Dis, ma sœur, dis; je t'en prie, réponds-moi.

— Ah! je voudrais être morte! s'écria Henriette.

Et elle poussa un long et douloureux soupir.

— Et pourquoi, mon Dieu? Henriette, d'où te viennent ces lugubres pensées? Encore une fois, je t'en supplie, parle, réponds-moi, que t'a-t-on fait?

Au souvenir de ce qu'elle avait entendu, Henriette se reprit à frissonner; de nouveau elle se pendit au cou de son frère et, avec une expression d'indicible terreur, elle balbutia :

— Épouvantable!... horrible!

Raoul se méprit sur le sens de ces paroles; il s'imagina que son père ou la gardienne de sa sœur avait exercé sur la pauvre enfant quelque violence, et son cœur bondit d'indignation.

— Au nom du ciel, Henriette, parle!... Nomme-moi le misérable qui t'a fait souffrir. Allons, ma sœur bien aimée, ne tremble pas ainsi; je suis là pour te défendre.

La jeune fille regarda son frère avec une expression de douleur navrante, qui acheva de le bouleverser dans tout son être.

Il se dressa, les yeux étincelants de fureur.

— Henriette, dit-il d'une voix sourde, on t'a fait souffrir, on t'a frappée, peut-être... Qui, qui? Réponds-moi, ma sœur, et je te jure.

Henriette baissa la tête, et parlant à mi-voix, comme si elle eût craint d'être entendue, elle répondit .

— Tout à l'heure, j'étais près de la porte de la chambre de mon père.

— Eh bien? fit Raoul, regardant sa sœur avec angoisse.

— J'ai tout entendu.

Raoul sentit en lui comme un affreux déchirement.

— Qu'as-tu entendu? demanda-t-il.

— Tout, te dis-je, tout!

— Tout, répéta le jeune homme avec accablement.

— Oui, tout.

— Oh!

Il serra fortement sa sœur contre sa poitrine et l'embrassa comme l'eût fait une mère, avec une sorte de délire.

— Mon frère, reprit Henriette, en rendant à Raoul ses caresses, tu as chargé des pistolets, tu as parlé de mort... Mais te voilà près de moi, tu ne te tueras pas!... Raoul, nous sommes les enfants d'un homme bien coupable; nous devons vivre, non pour être heureux, le bonheur, hélas! ne nous est plus permis, mais pour que l'expiation soit exemplaire; seulement, il ne faudra pas que maman sache que tu as eu l'intention de te suicider.

Raoul secoua tristement la tête et répliqua :

— Je suis désolé que tu connaisses ces terribles secrets; mais puisque tu as tout entendu, tu dois comprendre que je dois mourir.

— Raoul, Raoul, je ne veux pas que tu meures!

— Ma destinée doit s'accomplir.

— Je te dis que tu vivras!

— Écoute, ma sœur chérie, j'ai essayé de me relever, de me rendre



— Non, non, je ne puis te laisser partir !... Non, non, je ne puis te laisser mourir ! (page 1086).

digne de notre mère et de toi ; mais, inflexible dans sa colère et dans sa justice, Dieu m'a condamné.

— Raoul, je t'ai pardonné, moi !

— Les autres aussi, je le sais ; oui, tous m'ont pardonné, Dieu seul est inexorable !

— Non, mon frère, Dieu pardonne aussi.

— Il n'a pas pardonné, ma sœur. Puisque tu as entendu ce que nous avons dit tout à l'heure, le baron et moi, tu sais que l'existence n'est plus possible pour ton frère. L'avenir est fermé devant moi, ma vie est perdue...

Je dois, je veux mourir.

— Non, non ! s'écria Henriette en se serrant toute frémissante contre son frère, je ne veux pas, je ne veux pas !... J'appellerai, je me cramponnerai à ton cou.

Raoul se débarrassa doucement des bras qui l'étreignaient.

— Ma sœur, dit-il d'un ton ferme, je porte un nom déshonoré, je ne puis plus vivre !

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Mais c'est donc vrai, tu as appelé notre père voleur, assassin !

Raoul baissa la tête.

— Hélas ! gémit-il.

Il se fit un silence, silence lugubre, qui n'était troublé que par les ronflements sonores de Dorothée.

La note grotesque venait se mêler à la note sinistre.

Henriette essuya ses yeux et, se dressant devant Raoul, elle lui dit :

— Mon frère, je porte comme toi le nom de Simaise, j'ai donc le droit de savoir ce qu'a fait notre père ; si épouvantable que soit la confidence, je la veux ; parle, parle !

— Malheureuse enfant, qu'exiges-tu de moi !

— La vérité ! Tu veux mourir, je veux savoir si tu dois mourir !

— Henriette, c'est horrible ce que tu veux apprendre !

— Qu'importe ! Parle, parle, je l'exige.

— Tu le veux absolument ?

— Oui, oui !

— Écoute donc !

Rapidement, en quelques phrases coupées par les sourdes exclamations de sa sœur, Raoul raconta les principaux faits de l'existence criminelle du baron de Simaise.

Quand il eut fini, la jeune fille se dressa debout, blanche comme

neige, les traits contractés, tremblante, les yeux secs, fiévreux, étincelants.

— Quel abîme! murmura-t-elle. C'est horrible, horrible!

Et elle laissa tomber sa tête sur son sein.

Raoul ne trouvait pas une parole pour la consoler.

Hélas! que pouvait-il dire pour contenir cette effroyable douleur, cet immense désespoir!

Un gémissement sourd s'échappa de la poitrine gonflée de la jeune fille, puis, comme se parlant à elle-même, elle prononça des paroles entrecoupées, des phrases hachées par les sanglots.

— Jean Loup, une victime de mon père!... Jean Loup est mon cousin!... M. Lagarde est le marquis de Chamarande! notre oncle... Et c'est mon père, mon père!... Quel amas d'iniquités!... Quel horrible chaos d'infamie!... Mon Dieu, mon Dieu, qu'avons-nous donc fait pour être si cruellement frappés?

— Rien, ma sœur, tu n'as rien fait, toi! Mais il y a des familles maudites, et il faut que les innocents expient les crimes des coupables!

— Mais c'est épouvantable et injuste! s'écria Henriette en se tordant convulsivement les bras... Ah! c'est à faire douter de Dieu lui-même!

A ce moment, l'horloge de l'hôtel, qui sonnait les quarts, fit entendre les deux coups qui annonçaient la demie de onze heures.

Raoul tressaillit.

Il n'avait plus qu'une demi-heure à vivre.

Une demi-heure! Trente minutes! Et il avait vingt-trois ans! Et il aimait, et sa sœur était là, devant lui, suppliante, qui semblait lui crier encore :

« Il faut vivre, vivre pour notre mère; je ne veux pas que tu meures. »

Comment allait-il faire, le malheureux, pour s'échapper des bras d'Henriette?

Comme lui, en entendant l'horloge, la jeune fille avait ressenti une commotion violente.

C'était un véritable glas funèbre qui venait de tinter, quelque chose comme une voix fantastique qui avait jeté, aux oreilles du frère et de la sœur, l'espèce de mot de passe des frères trappistes :

« Frère, il faut mourir! »

— Eh bien, ma sœur, dit Raoul d'un accent triste et grave, comprends-tu maintenant que le fils du baron de Simaise veuille mourir?

La jeune fille sursauta et releva brusquement la tête.

— Oui, répondit-elle d'une voix étranglée, oui, je comprends.

Et elle pressa la main de son frère pendant qu'un feu sombre s'allumait dans son regard.

Elle aussi venait de prendre une résolution.

Il y eut un court silence.

Soudain, Henriette se frappa le front et dit :

— Voilà donc pourquoi, ce matin, Frédéric m'a tant suppliée de prendre la fuite, en m'en indiquant les moyens ?

— Quoi ! Henriette, fit Raoul étonné, tu pouvais t'échapper de ta prison ?

— Oui, facilement.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Je partais, Raoul ; c'est au moment où j'allais sortir de l'hôtel que je suis passée devant la porte de la chambre de notre père.

— Ah ! malheureuse enfant, pourquoi t'y es-tu arrêtée ?

— C'est Dieu qui l'a voulu, Raoul, et je le bénis !

— Ah ! tu aurais mieux fait de passer sans entendre.

— Pouvais-je, reconnaissant ta voix, ne pas écouter ?

— Enfin, c'est à cela que je dois d'avoir pu t'embrasser avant de mourir ; ce sera ma consolation. Mais, dis-moi, chère sœur, ne pourrais-tu pas fuir encore ?

— Je le pourrais.

— En ce cas, pars, pars à l'instant... Adieu, ma sœur bien-aimée, va retrouver notre mère...

Dis-lui que ma dernière pensée a été pour elle.

Tu l'embrasseras pour moi, tu lui donneras le dernier baiser que je te donne.

Sur ces mots, Raoul prit sa sœur dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises, en la serrant fiévreusement contre sa poitrine.

— Maintenant, reprit-il, je te dis adieu une dernière fois ; pars, ma sœur, quitte vite cette maison maudite.

— Non, Raoul, non, je ne partirai pas, répondit-elle.

— Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Notre mère t'attend...

— Oui, Raoul, elle m'attend ; malgré cela, je reste ici.

— Henriette, je t'en conjure, pars !

— M'obéirais-tu si je te demandais de ne pas te tuer ?

— Tu sais bien que c'est impossible.

— Quand tu ne te rends pas à mes raisons, Raoul, pourquoi veux-tu que je t'obéisses ?

— Mais ton avenir, ma sœur, n'est pas brisé comme le mien ; tu

n'as rien à te reprocher, toi, et tu peux espérer encore une existence heureuse.

Elle secoua la tête.

— Tu aimes, tu es aimée! ajouta Raoul.

Un sourire singulier crispa les lèvres d'Henriette.

— Tu consoleras notre mère; voilà ton devoir, ma sœur chérie; le mien est de mourir, tu le reconnais maintenant, n'est-ce pas?

— Oui, Raoul, oui, et c'est pour cela que je reste ici, répondit-elle en proie à une exaltation qui allait grandissant.

Sa physionomie avait pris une expression étrange.

— Raoul, reprit-elle, en lui saisissant le bras qu'elle serra fiévreusement, il faut aussi que ma destinée s'accomplisse.

— Mon Dieu, que veux-tu dire?

— Rien, Raoul, rien; je reste ici et j'attends...

— Qu'attends-tu?

— Je ne sais pas, répondit-elle avec égarement.

— Henriette, tu me fais peur!

— Raoul, on ne doit pas avoir peur en face de la mort!

— Ah! s'écria le jeune homme montrant la pendule, qui marchait avec une effrayante rapidité, tu me rappelles que l'heure du devoir va sonner pour moi.

— C'est vrai, fit-elle avec un sourire navrant, l'heure approche; c'est à midi... à midi, répéta-t-elle avec un accent singulier.

— Plus que quelques minutes, et je voudrais rester avec toi, ne plus te quitter, travailler à ton bonheur.

— Alors, viens, partons ensemble, dit-elle, en prenant la main de son frère.

— Tu sais bien que c est impossible, Henriette; et mon père que tu oublies, mon père qui, en ce moment, s'apprête à tenir sa parole... voudrais-tu qu'il s'en allât en disant : « Mon fils est un lâche! »

— Non, Raoul, non; c'est toi qui as raison, mon frère... l'heure approche, il faut nous séparer.

— Mais..

— Adieu, mon frère!

— Adieu, ma sœur!

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, se tinrent un instant enlacés dans une suprême étreinte, puis Raoul se dégagea. Mais Henriette le ressaisit aussitôt et l'enlaça de nouveau en disant, éperdue:

— Non, non, je ne puis te laisser partir!... Non, non, je ne puis te laisser mourir!

Raoul se débattait, essayant de dénouer le lien qui le retenait; mais Henriette s'était si bien cramponnée à lui que cette espèce de lutte pouvait durer longtemps, à moins qu'il ne fît usage de sa force.

L'aiguille fatale avançait.

Par un mouvement brusque, le jeune homme parvint enfin à repousser sa sœur, qui s'affaissa sur le parquet en poussant un cri déchirant.

— Adieu, ma sœur, adieu! dit une dernière fois Raoul.

Et il s'élança hors de la chambre.

Au bas du grand escalier, il se trouva tout à coup en face de Frédéric, dont le visage exprimait une vive satisfaction.

— Ah! c'est vous, Frédéric, dit Raoul, je suis heureux de vous rencontrer.

Vous vous intéressez à ma sœur?

— Comme à vous, monsieur Raoul.

— Vous lui avez conseillé de fuir, vous lui en avez donné les moyens?

— Oui, monsieur Raoul.

— Vous trahissez donc votre maître?

— Lequel, monsieur Raoul? répondit Landry en souriant.

— Mais... mais... balbutia le jeune homme.

— Monsieur de Simaise, répondit Landry, baissant la voix, mon véritable maître est M. le marquis de Chamarande. Ici, je suis Frédéric, le valet de chambre du baron de Simaise; mais vous m'avez vu la nuit dernière chez M. Pedro Castora, dans mon costume de marin; je suis Sosthène Landry.

— Vous, vous, c'était vous! exclama le jeune homme stupéfié.

— C'était moi, monsieur Raoul.

— Oh! alors toutes mes inquiétudes disparaissent; vous veillerez sur ma sœur!

— Mlle de Simaise est maintenant, je pense, sous la protection de sa mère.

— Erreur, erreur, ma sœur pouvait fuir, mais elle n'est pas partie.

— Oh! fit Landry dont le visage changea aussitôt d'expression.

— Vite, vite, courez près d'elle; je vous la confie... La malheureuse n'a que vous ici, Landry, vous en répondez!

Le fidèle serviteur du marquis de Chamarande bondit dans l'escalier pendant que Raoul se précipitait dans sa chambre et s'y enfermait.

La pendule marquait midi moins cinq minutes.

— Il était temps! murmura le jeune homme.

Il détacha la chaîne de sa montre, accrochée à une boutonnière de

son gilet et plaça le bijou sur le guéridon à côté du pistolet. Il prit ensuite une feuille de papier sur laquelle il écrivit ces trois mots :

« Pour Sosthène Landry. »

Et il mit la montre sur le papier.

L'aiguille marquait midi moins trois minutes.

Il prit le pistolet, l'arma et mit le canon entre ses dents :

Les yeux sur sa montre, voyant avancer la grande aiguille, le doigt sur la gâchette, immobile, il attendit.

. . . .

Landry n'avait mis que quelques secondes pour arriver près d'Henriette.

Trop faible pour supporter coup sur coup d'aussi terribles émotions, la pauvre enfant avait encore perdu connaissance.

Landry s'empressa de la relever.

Un verre d'eau qu'il jeta sur le visage de Dorothée tira celle-ci du sommeil simulé ou vrai dans lequel elle était plongée.

— Hein, qu'y a-t-il donc? fit la femme... Monsieur le baron, je vous jure...

— Il ne s'agit pas de M. le baron, dit Frédéric en la secouant rudement, l'affaire n'a pas réussi, elle est remise... Mais, attention : vous n'avez rien vu, rien entendu.

— Sans doute, puisque je dormais.

— Taisez-vous, vous ne dormiez pas.

— Ah!... Je ne comprends pas bien...

— Vous n'avez pas besoin de comprendre.

— C'est vrai.

— Maintenant, donnez vos soins à mademoiselle.

— Oh! la chère enfant, la chère enfant!

— Quoi que vous ayez entendu, vous serez muette.

— Comme une pierre.

— Ce soir, je vous donnerai de nouvelles instructions.

— Vous m'avez encore promis mille francs?

— Vous les aurez, et peut-être mieux, si je suis entièrement satisfait de vous.

— Soyez tranquille, monsieur Frédéric; ah! tenez, je ne sais pas tout ce que je ferais pour vous.



Landry descendit quatre à quatre le grand escalier, courant vers la chambre de Raoul (page 1090).

— Je ne vous demande que de me bien servir et de mériter la récompense qui vous est promise.

Sur ces derniers mots, Landry s'éloigna rapidement.

Tout à coup, une formidable détonation ébranla tout l'étage.

Henriette, qui venait de reprendre l'usage de ses sens, s'échappa des bras de Dorothée épouvantée et bondit vers la fenêtre qu'elle s'efforça d'ouvrir.

Landry descendit quatre à quatre le grand escalier, courant vers la chambre de Raoul.

Les domestiques, affolés, ne sachant au juste d'où partait l'explosion, couraient dans tous les sens; ne comprenant pas, ils se regardaient et s'interrogeaient.

XVI

NOUVEAU JEU DE CARINI.

En sortant de chez lui, au lieu d'aller à pied comme il l'avait dit à son valet de chambre, le baron s'empressa de prendre un coupé de remise en maraude pour se faire conduire chez Carini.

— Allez bon train, dit-il au cocher.

Dans la voiture, le baron se livra à de sérieuses réflexions.

— Oui, se disait-il, il faut absolument que Carini me vienne en aide; coûte que coûte, et quels que soient les dangers à courir, il faut qu'il me tire de la situation difficile dans laquelle je me trouve embourbé.

D'abord, il y a nécessité à mettre le plus vite possible Henriette en lieu sûr; ensuite, il y a ce fils de mon frère, cet enfant que je croyais mort, dont il faut se débarrasser d'une manière ou d'une autre.

Et il s'écria avec une rage concentrée, folle :

— Il y a les millions, et je n'y renonce pas à ces millions de Hollande; je les veux, je les veux plus que jamais!

Il n'y a pas à en douter, reprit-il, conseillée par mon frère, le comte de Violaine, M. de Maurienne et Pedro Castora, la baronne va agir et mettra tout en œuvre pour me reprendre sa fille.

Peut-être, avant ce soir, un magistrat viendra me sommer de rendre Henriette à sa mère.

Mais ma femme elle-même, accompagnée du ressuscité, peut venir chez moi me réclamer Henriette et provoquer ainsi un éclat dont je ne puis prévoir les suites.

Tout me commande de me hâter.

Henriette est, en ce moment, mon unique force contre mes adversai-

res; s'ils parvenaient à l'arracher de mes mains, je serais dans la position d'un général d'armée à qui l'ennemi a pris tous ses canons.

Carini voulait envoyer Henriette en Italie, dans les Abruzzes; mais ce n'est plus possible; depuis hier les choses sont changées. Il paraît qu'il a imaginé une autre combinaison; il a probablement trouvé mieux. Nous verrons.

Il nous faut agir sans retard, mais avec prudence; je ne suis plus en présence de la baronne seule; ce qu'elle n'aurait pas fait, ses alliés peuvent le faire; oui, j'ai maintenant à redouter les hommes de la justice.

Le coupé s'arrêta.

Le baron mit pied à terre, entra vivement dans la maison, grimpa lestement au premier étage et sonna.

Ce fut Caracole qui vint lui ouvrir.

Il entra de ce pas qu'ont les gens qui n'admettent pas qu'on puisse les faire attendre.

— Conduisez-moi près de votre maître, dit-il d'un ton impérieux à Caracole.

Celui-ci ferma lentement la porte et répondit :

— Impossible, monsieur, impossible! M. le comte a défendu sa porte.

— La porte de votre maître m'est toujours ouverte; d'ailleurs, je suis certain qu'il m'attend.

— Oh! je sais bien que pour monsieur le baron, M. le comte y est toujours.

Le baron eut un mouvement de surprise, car il voyait Caracole pour la première fois.

— Vous me connaissez? fit-il.

— Oui, monsieur le baron, répondit Caracole d'un ton légèrement ironique; j'ai l'ordre de connaître toutes les personnes qui font à M. le comte Carini l'honneur de le consulter.

Cette réponse assez bizarre déplut au baron: elle lui faisait comprendre qu'on l'espionnait et que, bien certainement, on connaissait sa vie mieux qu'il n'aurait voulu.

— Eh bien, puisque vous me connaissez, dit-il, allez m'annoncer; je suis très pressé.

— C'est que M. le comte est en affaires... Mais si monsieur le baron veut me donner sa carte, je la ferai passer à M. le comte.

Le baron eut un mouvement d'impatience; il ne voulait pas laisser trace de son passage dans cette maison.

— Je n'ai pas de carte sur moi, répliqua-t-il d'un ton sec, annoncez-moi.

— Que monsieur le baron veuille bien écrire son nom, dit Caracole en montrant des petits carrés de papier soigneusement rangés à côté d'un encrier.

Cette fois, ce n'était plus simplement sa carte qu'on lui demandait, mais sa signature autographe.

Pour ne pas avoir l'air d'avoir menti, le baron se résigna à mettre son nom sur un carré de papier.

— Que monsieur le baron prenne la peine de s'asseoir, je vais de suite faire prévenir M. le comte Carini.

Caracole avait fait entrer le baron dans un petit salon au lieu de l'introduire, comme cela avait eu lieu lors de ses précédentes visites, dans le cabinet du faux comte Carini. Cette précaution était nécessitée par la petite révolution intérieure qui s'était accomplie dans le ménage Carini. Maintenant que la communication entre les deux appartements était permanente, Carini ne voulait pas s'exposer à faire connaître ce voisinage.

Caracole avait disparu derrière une lourde tapisserie dissimulant une porte épaisse sur laquelle retombait, de l'autre côté, une seconde tapisserie. Aussi eût-il fallu avoir l'ouïe d'une finesse extraordinaire pour entendre seulement un bruit de voix dans la pièce voisine.

Depuis que Carlotta avait consenti à recevoir Carini et à le traiter en ami, celui-ci était presque constamment près d'elle; on aurait dit que, pour ne plus s'occuper que d'elle, il ne voulait plus penser à autre chose. Être près de Carlotta, la voir, la contempler, l'admirer sans cesse était pour lui une joie ineffable, un bonheur que rien au monde ne pouvait égaler.

Il lui prenait la main et elle ne la retirait pas.

Cette faveur inespérée lui en promettait d'autres.

La chambre de Carlotta était pour lui un paradis. Il n'en sortait qu'à regret, maudissant tout ce qui pouvait l'en éloigner.

Aussi, quand Caracole vint troubler son doux tête-à-tête, il le reçut avec un vif mouvement d'impatience, presque de colère.

— Qu'est-ce encore? lui dit-il; je t'avais dit, pourtant, que je n'y étais pour personne.

Sans répondre, Caracole lui tendit le papier sur lequel le visiteur avait écrit son nom.

— Le baron de Simaise! fit Carini.

Puis, se frappant le front, il ajouta :

— J'avais oublié... Près de vous, ma chère Carlotta, j'oublie tout.

— Pour que le baron vienne chez vous ce matin, dit Carlotta, il faut qu'il soit survenu quelque grave événement.

— C'est possible.

— Vous ne vous doutez pas...

— Non. Le baron a assisté hier, chez Pedro Castora, à une réunion où se trouvaient plusieurs amis de la baronne de Simaise; on a dû conseiller au baron de rendre la jeune fille à sa mère. Je devais, vous le savez, l'attendre chez lui la nuit dernière; mais ne voulant pas vous quitter, je me suis contenté de faire porter une lettre, hier soir, chez son concierge.

— Il vient vous apprendre, sans doute, ce qui s'est passé chez le Brésilien.

Oh! rien de bien grave assurément, puisque, en sortant de chez Pedro Castora, il s'est rendu chez Mlle Pomme-d'Api, où il a joué et gagné une forte somme, ainsi que Caro me l'a fait savoir ce matin.

— Il y a autre chose, dit Caracole.

— Quoi donc? demanda Carlotta.

— M. Raoul de Simaise est à Paris.

La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir.

— Ah! fit-elle d'un ton assez indifférent, le jeune officier est en congé?

— Depuis quelques jours.

Ce matin, à l'aurore, trouvant sans doute mauvais que son père passât la nuit entière chez sa maîtresse, il est allé le chercher jusque dans la salle à manger de Mlle Georgette, en pleine orgie. Je vous laisse à juger de l'effet de l'apparition du jeune homme. Il paraît que ça a jeté un froid... M. le baron est très nerveux; il y a eu certainement, entre le père et le fils, un échange de paroles violentes.

— Ce ne peut être parce qu'il s'est querellé avec son fils que le baron vient vous trouver, dit Carlotta.

— Enfin, il a évidemment quelque chose à me dire. Je devais aller à l'hôtel de Simaise ce soir; c'est lui qui vient ici ce matin, soit; s'il y a quelque chose de nouveau, il va me l'apprendre.

— Allez donc recevoir votre client, mon ami; les affaires avant tout. Mais prenez bien garde; n'allez pas vous laisser deviner.

Carini eut le sourire d'un homme qui a pleine confiance en sa force.

— Soyez tranquille, ma chère Carlotta, répondit-il, ce n'est pas au baron de Simaise que je permettrai de saisir ma pensée, et je ne lui dirai que ce que je voudrai dire.

— Allez, mon ami, et s'il y a quelque chose de grave, venez me prévenir; deux avis valent mieux qu'un.

— Et je reconnais que les vôtres, ma chère Carlotta, ont toujours été excellents... quand vous avez bien voulu m'en donner.

Carini mit un baiser sur la main de la jeune femme et rentra dans son cabinet, en ayant soin de refermer le passage de son côté.

A peine eut-il disparu que Carlotta se glissa dans le passage et vint coller son oreille à la porte de communication. Elle tenait à savoir ce qui allait se dire.

— Dois-je vous rappeler que nous avons donné rendez-vous aujourd'hui à Jean Loup? dit Caracole à Carini.

— Sois tranquille, je ne l'oublie pas. D'ailleurs, il est à peine dix heures et demie. Paméla sera à son poste à midi.

— Et moi je serai au mien avec mes hommes à onze heures trois quarts.

— J'espère que tout ira bien.

Je vais recevoir le baron et je le congédierai vite et avec d'autant plus d'empressement que nous pouvons nous passer de lui. Que nous importe sa fille? Si nous parvenons à nous emparer de Jean Loup, l'enlèvement de Mlle de Simaise ne nous est plus utile; du reste, il ne m'allait qu'à moitié, cet enlèvement; peut-être ferons-nous bien d'y renoncer.

— C'est mon avis.

— Enfin, nous verrons.

Carini se plaça devant son bureau et se composa subitement un visage de circonstance.

— Maintenant, dit-il à son agent, tu peux faire entrer M. le baron de Simaise.

Celui-ci commençait à perdre patience lorsque Caracole vint lui dire :

— M. le comte Carini attend monsieur le baron.

— Ce n'est pas malheureux, fit de Simaise d'un ton de mauvaise humeur, qu'il ne prit point la peine de cacher.

Caracole souleva la portière et s'effaça pour laisser passer le visiteur.

Le baron s'était débarrassé de son pardessus et l'avait jeté sur un fauteuil. Caracole s'empressa d'en visiter les poches, non pour s'approprier les valeurs que le baron pourrait y avoir mises, mais dans l'espoir de trouver quelques papiers.

Le portefeuille fut soigneusement exploré.

Caracole respecta les billets de banque; mais il n'en fut pas de même d'une lettre que l'agent de confiance de Carini s'empressa de faire disparaître, en murmurant :

— On ne sait pas, à un moment donné, ça peut servir.

Le baron était entré, se tenant un peu raide, dans le cabinet de son complice.

— En vérité, monsieur Carini, dit-il avec une certaine hauteur, je fais moins longtemps antichambre chez un ministre ou chez un ambassadeur que chez vous.

— C'est que vous n'allez pas demander au ministre ou à l'ambassadeur, monsieur de Simaise, ce que vous venez demander au comte Carini.

Cette réplique fut lancée d'une façon cavalière qui fit comprendre au baron qu'il faisait fausse route et qu'il devait modifier ses allures cassantes. Il ne reconnaissait plus son Carini qu'il avait toujours vu si obséquieux, si humble.

— Qu'est-ce que cela signifie? pensa-t-il.

Sa physionomie changea subitement et il reprit d'un ton familier :

— Je n'ai pas cru devoir attendre que vous vinssiez chez moi, mon cher Carini; pour nous, aujourd'hui, les minutes valent des heures. Je viens vous trouver parce que j'ai d'importantes et urgentes communications à vous faire.

— Ah!

— Un danger nous menace.

— Menace vous, monsieur le baron, pas moi.

— L'un et l'autre, mon cher Carini.

— Alors, expliquez-vous.

— Nos intérêts ne sont-ils pas communs?

— Heu, heu!

— Quoi donc? Je suis venu à vous avec confiance, monsieur Carini, et j'ai fait appel à votre habileté.

— C'est vrai.

— Vous avez compris ce que nous pouvions faire à nous deux.

— C'est encore vrai.

— Eh bien, n'avez-vous pas intérêt à me servir?

— A votre question, monsieur de Simaise, je réponds oui et non. J'ai beaucoup réfléchi, je vous l'ai écrit, et je ne pense plus en ce moment comme il y a deux jours.

Le baron devint inquiet. Est-ce que son complice allait l'abandonner au moment où il avait plus que jamais besoin de lui?

— Je ne comprends pas bien le sens de vos paroles, répliqua-t-il, sans laisser voir ses appréhensions; expliquez-vous... Et, d'abord, pourquoi n'êtes-vous pas venu hier soir comme c'était convenu?

— Je vous l'ai fait savoir : une circonstance imprévue, une grosse, grosse affaire qui ne voulait aucun retard. Monsieur le baron, l'enlèvement de Mlle de Simaise me paraît être une chose des plus graves.

— Vous ne disiez pas cela, l'autre jour.

— Je le reconnais.

— Eh bien?

— Lors de notre dernier entretien, monsieur le baron, j'ignorais que M. Raoul de Simaise, votre fils, fût à Paris et qu'il habitât avec vous... Un jeune homme, un frère... Hé, hé! c'est un obstacle vivant avec lequel il faut compter. Ah! si vous étiez en parfait accord avec votre fils...

— Qu'est-ce qui vous fait supposer qu'il existe quelque dissentiment entre mon fils et moi?

— Voudriez-vous me faire croire que M. Raoul de Simaise approuve vos projets concernant sa sœur?

— Je n'ai pas à le consulter sur mes actions.

— Lui avez-vous répondu cela, ce matin, quand il vous a emmené de la maison de Mlle Georgette?

Le baron resta stupéfait.

Cette parfaite connaissance que Carini avait de sa conduite le gênait singulièrement.

— Ainsi, fit-il, grimaçant un sourire, vous me faites espionner?

— Non, monsieur le baron; seulement je prends certaines précautions que commande la prudence : avant de me donner entièrement à un homme qui ne me dit qu'une faible partie de ce que je dois savoir, j'emploie tous les moyens possibles pour apprendre ce que l'on me cache.

— Ce qui veut dire que vous n'avez pas confiance en moi?

— Pas plus que vous en moi, monsieur le baron.

De Simaise se mordit les lèvres.

— Qui vous fait supposer que je me défie de vous? demanda-t-il.

— Le soin que vous avez pris à me cacher certaines choses.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Carini; mais, homme d'esprit et de haute intelligence comme vous l'êtes, vous devez comprendre que ce n'est pas après deux ou trois entrevues que l'on peut se confier tout.

— Je comprends cela parfaitement; toutefois, quand on fait appel au dévouement des gens, il me semble qu'il est nécessaire de leur prouver qu'on a foi en eux.

— Ainsi, monsieur Carini, parce que je ne vous ai pas fait ma confession entière, vous me gardez rancune?

— Mais non, mais non.



— Mais il ne mourra pas, je ne veux pas qu'il meure. Je le sauverai ! (page 1103).

— Ah ! il faut vous prouver que j'ai pleine confiance en vous ; eh bien, dites, que voulez-vous savoir ?

— Moi ? mais rien, monsieur le baron, rien du tout.

— Alors vous ne voulez plus me servir ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Je viens vous trouver, évidemment parce que j'ai des choses sérieuses et même graves à vous dire, et vous ne voulez pas que je parle.

— Décidément, nous ne nous entendons point, monsieur le baron; je n'ai nullement l'intention de vous fermer la bouche. Soyez avec moi comme précédemment; dites-moi seulement ce que vous voudrez. Vous avez, dites-vous, à me parler de choses sérieuses et même graves; c'est pour cela que vous êtes venu. Eh bien, je vous écoute. Quand je vous aurai entendu, quand je saurai de quoi il s'agit, je réfléchirai et j'aviserai.

Mais je vous prie d'être bref, car j'ai un important rendez-vous d'affaires pour midi.

— Je vais donc vous apprendre ce qui s'est passé hier soir chez Pedro Castora; je ne vous cacherai rien.

— Rien! fit Carini, ayant l'air de douter.

— Je vous le jure, mon cher Carini; pour que vous puissiez me servir, il faut que vous connaissiez la situation; je ne dois plus rien vous cacher maintenant.

Un éclair rapide sillonna le regard de Carini.

— Je devine un peu, dit-il; les amis de la baronne de Simaise ont plaidé chaleureusement la cause dont ils se sont faits les avocats; ils ont fait appel à votre cœur, à tous vos nobles sentiments... mais comme votre femme ne vous accorde point les deux millions que vous lui avez demandés, vous avez tenu bon.

Le baron secoua la tête.

— Vous ne devinez pas du tout, fit-il.

— Ah!

— Je n'ai même pas été mis en demeure de rendre Henriette à sa mère.

— N'était-ce pas l'objet de la réunion chez Pedro Castora?

— Je le croyais; c'est avec cette conviction que je me suis rendu chez Pedro Castora, où un piège m'était tendu.

— Un piège?

— Oui, car tout à coup, je me suis trouvé en présence...

— De votre femme.

— Non, Carini, non. Ah! tenez, en y pensant, je tremble encore.

— En présence de qui donc vous êtes-vous trouvé?

— De mon frère.

Carini eut un haut-le-corps, et son pâle visage prit subitement une teinte terreuse. Cependant il fut assez fort pour maîtriser son émotion.

— De votre frère! fit-il; quel frère?

— De l'unique frère que j'aie jamais eu, le marquis de Chamarande!

— Mais vous perdez la raison, monsieur de Simaise, le marquis de Chamarande est mort depuis longtemps.

— Comme tout le monde, je le croyais.

Eh bien, non, il n'est pas mort, et depuis plusieurs années déjà, il est de retour en France où il s'est caché sous un faux nom.

— C'est invraisemblable !

— Oui, n'est-ce pas? Et pourtant ce n'est que trop réel. Ah! Carini, quelle stupéfiante apparition !

La foudre serait tombée à mes pieds que l'effet n'aurait pas été aussi terrible.

— Alors, alors?

— Oh! ce n'est pas tout, ce n'est pas tout...

— Mais parlez donc!

— La marquise, Lucy Glandas, la folle, que je croyais morte...

— Eh bien?

— Ressuscitée aussi; et, pour comble de malheur, elle a retrouvé la raison.

— Oh!

— Et leur fils...

— Leur fils? fit Carini en proie au plus grand trouble.

— Vivant aussi; aucun n'est mort!

— En êtes-vous bien sûr?

— Je les ai vus.

— Vous les avez vus, tous les trois?

— Oui, tous les trois, chez Pedro Castora. Et mon fils aussi les a vus; et il y avait là Castora, le comte de Violaine, le comte de Maurienne et un officier de hussards appelé Jacques Grandin, tous amis de ma femme, du marquis de Chamarande et de son fils.

Étourdi comme s'il eût été frappé d'un coup de massue, Carini avait de la peine à se contenir, à ne pas laisser trop voir son agitation intérieure.

Le marquis de Chamarande vivant! Il n'y avait pas à en douter, ce protecteur mystérieux de Jean Loup, ce M. Lagarde, c'était le marquis de Chamarande!

Carini n'avait plus une idée, il lui semblait qu'il allait être frappé de folie.

Cette révélation, aussi terrible qu'inattendue, avait momentanément détruit toutes ses facultés.

Quoi! d'un seul coup, toutes ses habiles combinaisons allaient tomber en ruines!

Et tous ces millions qu'il avait juré de mettre aux pieds de Carlotta! Rien, plus rien! Ils lui échappaient, les millions de Chamarande!

C'était bien la peine d'être un habile, un fort!... Ainsi, tout ce qu'il avait fait était inutile; il n'avait réussi qu'à construire un château de cartes.

Pour un homme comme Carini, quel écrasement!

A cette pensée que l'or qu'il avait convoité lui échappait, il y eût dans tout son être comme un frémissement de rage.

Ce fut un effet d'électricité.

Carini reprit aussitôt possession de lui-même.

Alors, avec cette lucidité d'esprit qui lui avait valu, autrefois, la confiance de Blaireau, il vit que la partie n'était pas complètement perdue pour lui. Il n'avait plus à donner un nom et une fortune à Jean Loup; mais le fils du marquis de Chamarande pouvait encore lui servir comme moyen de *chantage*.

Il passa plusieurs fois sa main sur son front, puis, se redressant en face du baron, il l'enveloppa de la flamme de son regard.

— Maintenant, monsieur de Simaise, dit-il, je comprends que vous soyez venu me trouver en toute hâte; vous ne pouviez, en effet, me laisser ignorer ce que je viens d'apprendre. Je vois avec satisfaction que tout s'arrange pour vous.

— Hein? fit le baron surpris.

— Sans doute, puisque vous voilà tiré d'embarras.

— Comment cela? Je ne comprends pas.

— Vous êtes ruiné ou à peu près, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, votre frère, qui est plus de vingt fois millionnaire, mettra certainement trois ou quatre millions au moins à votre disposition.

— Je n'ai rien à attendre ni à espérer du marquis de Chamarande; je ne l'aime pas et il me hait; nous sommes ennemis et c'est une lutte à mort qui existe entre nous. S'il n'y avait pas entre lui et moi la baronne, Raoul et Henriette, il m'aurait déjà frappé. Pour que je sois bien armé contre lui, il faut...

— Faire disparaître votre fille.

— Oui, d'abord.

— Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire, si ce n'est plus, comme précédemment, pour la rendre en échange d'une somme d'argent plus ou moins forte.

— Mais sachez donc que le fils du marquis aime Henriette et que ma fille l'aime.

— En vérité !

— Pour les séparer, pour qu'ils ne se revoient jamais, je suis capable de tout faire, monsieur Carini.

— Même de tuer votre fille?

— Ou lui.

— Qui, lui?

— Le fils du marquis.

Il se fit comme une clarté phosphorescente autour des prunelles de Carini.

— Ainsi, dit-il lentement, les yeux rivés sur ceux du baron, vous songez sérieusement à enlever à votre frère son héritier?

— Oui.

— Chose difficile.

— Elle sera facile, si vous voulez m'aider.

— Je ne dis pas oui encore; nous verrons tout à l'heure.

Blottie derrière une tapisserie qui la dérobait aux regards des deux interlocuteurs, Carlotta écoutait avec le plus vif intérêt les révélations du baron de Simaise.

Après un moment de silence, qu'il avait employé à réfléchir, Carini reprit :

— Où est votre fils, en ce moment?

— Chez moi, dans sa chambre.

— Il sortira et il faudra savoir où il ira.

— Raoul ne quittera pas l'hôtel.

— Est-ce que vous l'avez aussi emprisonné?

— Non, mais...

— Achevez.

— Il faut donc que je vous dise tout?

— Vous l'avez juré; d'ailleurs, c'est à cette condition que je me déciderai à vous servir.

— Eh bien, Raoul a pris la résolution de se suicider.

— Votre fils veut se tuer ! Pourquoi?

— Je vous le dirai. Ce n'est pas tout, il prétend que je dois me tuer en même temps que lui.

— Par exemple! Mais vous n'êtes pas si fou, et vous le lui avez dit?

— J'ai été forcé de lui promettre...

— De vous tuer?

— Oui.

— Avec vous, monsieur de Simaise, on sort d'une surprise pour tomber dans une autre.

— Enfin, il est convenu, entre Raoul et moi, que nous devons nous brûler la cervelle au premier coup de midi.

Carlotta tira vivement sa montre. Elle marquait onze heures cinq minutes.

Un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune femme et elle murmura :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Carini regardait fixement le baron.

Après une demi-minute d'examen, un sourire glissa sur ses lèvres.

— Vous, monsieur le baron, dit-il, vous ne songez nullement à vous suicider, je comprends cela; mais êtes-vous sûr que votre fils ne persistera pas dans sa résolution?

— Je ne sais trop, répondit-il en balbutiant; cependant, j'espère bien que Raoul aura réfléchi et qu'en rentrant je le retrouverai vivant.

— Oh ! le misérable ! pensait Carlotta; mais ce n'est pas un père, cet homme, c'est un monstre.

Son sang était comme figé dans ses veines et elle se sentait prête à défaillir. Mais la réaction fut aussi violente que rapide.

Prise d'un accès de fureur et de rage, si n'eût été son ardent désir d'entendre la fin de la confession de ce bandit titré, elle se serait élancée sur lui pour l'étrangler de ses propres mains.

Ce père sans cœur, sans âme, sans honneur, sans dignité, était à ses yeux plus horrible qu'une bête féroce.

Son fils, ce beau jeune homme qu'elle aimait, allait se tuer, et le père parlait de ce malheur épouvantable, presque gaiement, comme d'une chose sans importance, comme d'un fait divers lu dans un journal !

Monstruosité sans pareille !

Et Dieu, dans sa colère, ne foudroyait pas cet être immonde !

Carini reprit la parole et, de nouveau et en redoublant d'attention, Carlotta tendit l'oreille.

— Apprenez-moi maintenant, monsieur le baron, dit Carini, pourquoi votre fils a pris la fatale résolution de se tuer et vous a fait promettre de vous suicider en même temps que lui, au premier coup de midi.

Mis ainsi en demeure de tout dire, et comprenant qu'il ne devait plus rien cacher à son complice, le baron s'exécuta.

Très brièvement il raconta à l'ancien agent de Blaireau ce que celui-ci savait déjà; car nous avons vu comment Carini, à la suite des pre-

mières confidences du baron, avait été conduit à la découverte de tous les crimes du frère du marquis de Chamarande.

Le baron cessa de parler.

— Diable, diable! fit Carini en se grattant l'oreille; vous ne devez pas être, présentement, bien à votre aise, monsieur le baron... Il ne faut pas vous le dissimuler, votre situation est des plus mauvaises. Votre frère peut vous mener loin et sans avoir beaucoup à faire; il n'a qu'une toute petite lettre à écrire au procureur de la République.

— Il ne l'écrira pas; le marquis ne fera rien; je vous l'ai dit et je vous le répète, il y a entre mon frère et moi la baronne, Henriette et Raoul.

— Heureusement pour vous, monsieur le baron.

— Comme vous le voyez, je n'ai rien à redouter.

— C'est vrai.

Et Carini, la tête dans ses mains, se remit à réfléchir.

Carlotta était glacée d'épouvante et d'horreur.

Elle savait enfin pourquoi Raoul de Simaise voulait se donner la mort.

— Ah! le malheureux, pensait-elle, il ne reviendra pas sur sa résolution; car c'est pour échapper au déshonneur qu'il veut mourir; car il ne voit que la mort pour le soustraire à la honte... Il s'est dit que, grâce à la mort, il n'aurait pas à porter, comme une casaque de forçat, le nom de son père, un nom maudit!

Mais il ne mourra pas, je ne veux pas qu'il meure. Je le sauverai!

J'ai une heure devant moi; c'est peu, mais c'est assez; en une heure, mise au service de ma volonté, je puis faire bien des choses.

Ce qu'elle ferait, elle ne le savait pas encore; mais résolue à agir, à arrêter la mort, rien ne pourrait l'empêcher de sauver Raoul.

XVII

L'ASSOCIATION.

Pendant que Carlotta cherchait par quel moyen elle pouvait mettre obstacle à la résolution désespérée de Raoul, les deux hommes, qui ne se doutaient point qu'il y avait près d'eux un auditeur invisible, continuaient leur conversation un moment interrompue.

— Je ne vous ai rien caché, monsieur Carini, dit le baron, et maintenant que vous savez tout, consentez-vous encore à me servir?

— Heu, heu! la situation n'est plus la même.

— Sans doute, mais...

— Dites.

— Il y a encore quelque chose à faire.

— Je le crois comme vous; seulement les dangers à courir sont plus grands.

— Le triomphe n'en aura que plus de mérite.

— Vous avez réponse à tout, monsieur le baron; enfin, je veux bien rester votre allié, disons le mot, votre complice. Toutefois, avant de parler des conditions, veuillez me dire exactement ce que vous voulez.

— Je ne veux pas que par surprise ou autrement la baronne puisse me reprendre sa fille, qui est une partie de ma force contre mes adversaires.

— C'est juste.

— Il y a donc nécessité d'enlever Henriette de l'hôtel de Simaise et de la tenir cachée en un lieu quelconque où elle sera à l'abri des tentatives que pourrait faire sa mère pour la reprendre.

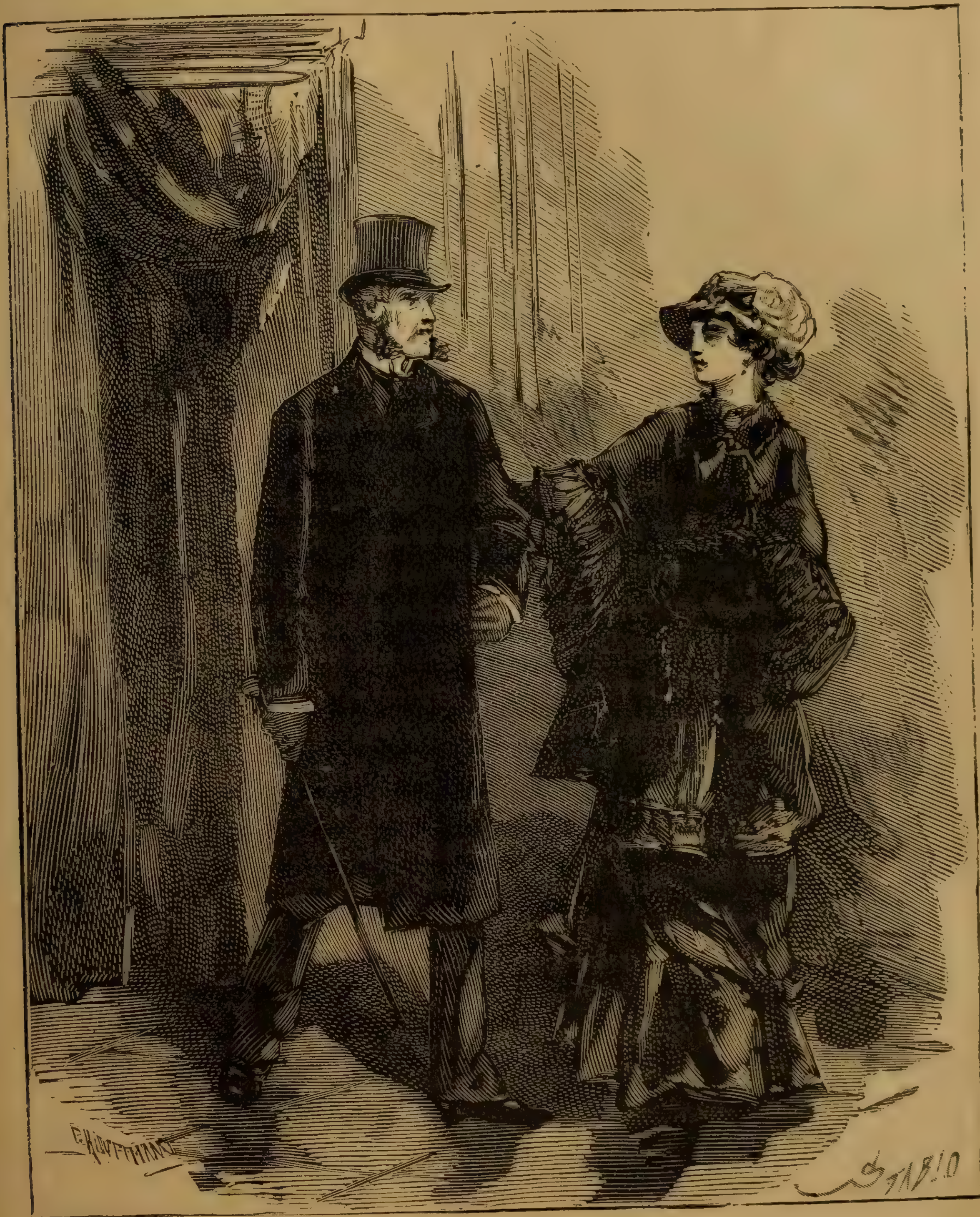
— Compris.

— Il faudrait donc, dès aujourd'hui, faire disparaître Henriette.

— Je verrai si cela est possible aujourd'hui.

— Nous avons la nuit entière, monsieur Carini.

— Oui, monsieur le baron, nous avons la nuit. Voilà pour votre fille. Après?



— Venez, monsieur le baron, venez, dit Carlotta d'une voix agitée (page 1111).

— Plus un ennemi est redoutable, mieux il faut être armé pour la défense et pour l'attaque. Si nous voulons tenir le marquis, le rendre impuissant contre nous et le forcer à capituler aux conditions que nous lui imposerons, il y a urgence également, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, à lui prendre son fils.

— Un autre enlèvement.

— Oui.

— Est-ce tout ce que vous voulez?

— Pour le moment, oui.

— Que réservez-vous donc pour plus tard?

Un feu sombre s'alluma dans les yeux du baron.

— Jamais, répondit-il, jamais, vous entendez, ma fille ne sera la femme du fils de mon frère, devrais-je, pour mettre empêchement à ce mariage, poignarder l'un ou l'autre de mes mains.

— Vous devenez féroce, monsieur le baron.

— Oui, féroce... Oh! c'est que je les hais, ces Chamarande!

— Enfin, monsieur le baron, il ne s'agit en réalité, quant à présent, que d'une simple affaire de *chantage.*

— C'est un moyen de me faire donner ce que je ne pourrais pas obtenir autrement.

— Je partage votre manière de voir les choses.

— Ma femme et mon frère sont riches, immensément riches, il me faut ma part de leurs millions.

— A combien l'évaluez-vous, cette part?

— Je veux la moitié?

— Et cette moitié est de?...

— Quinze millions environ.

— C'est assez joli.

— Peut-être serai-je plus exigeant.

— Je comprends, vous verrez venir; et comme on aura tout à craindre, car on sait de quoi vous êtes capable, on s'empressera d'accepter vos conditions, si dures qu'elles soient. Mais arrêtons-nous à ce chiffre de quinze millions.

Maintenant, monsieur le baron, parlons, s'il vous plait, de nos conditions. Dans ce monde, vous ne l'ignorez pas, on ne fait rien pour rien.

— Mon intention est de vous bien récompenser.

Carini eut un sourire singulier.

— Oh! je n'en doute pas, répliqua-t-il; mais quelle somme comptez-vous me donner?

— Dites vous-même, monsieur Carini, à combien vous estimez vos services.

— Vous ne pouviez mieux répondre, monsieur le baron. Alors, pas de gêne entre nous, n'est-ce pas? Je deviens votre associé dans l'affaire?

— Naturellement.

— Eh bien, nous partagerons les bénéfices.

Le baron fit un bond sur son siège et regarda Carini avec stupeur.

Il était suffoqué.

— Quoi! fit-il, vous... vous voulez...

— Je veux la moitié!

— Mais, monsieur Carini...

— Oh! on ne marchande pas avec moi, monsieur le baron; du reste, je ne me montre pas plus exigeant que vous : vous voulez la moitié des fortunes réunies de votre frère et de votre femme, soit, d'après vos calculs, quinze millions; eh bien, moi, je veux la moitié des quinze millions; c'est à prendre ou à laisser.

Le baron, stupéfait d'une pareille exigence, restait sans voix comme pétrifié.

— Monsieur de Simaise, reprit Carini, si vous êtes ici c'est que vous avez besoin de moi; sans moi, en effet, vous ne pouvez rien, et, par les cornes du diable, vous hésitez... Je vous le répète, c'est à prendre ou à laisser; répondez donc et vite, oui ou non.

— Oui, répondit le baron au milieu d'un soupir.

Les yeux de l'Italien étincelèrent comme des escarboucles.

— Diable d'homme, fit-il avec son froid sourire, peut-on être aussi long à se décider... Allons approchez-vous, et sur ce papier écrivez...

— Quoi?

— L'engagement que vous prenez.

— Y pensez-vous! Écrire que je vous... Mais non, c'est impossible!

— Monsieur de Simaise, répliqua Carini avec son calme imperturbable, du moment que vous ne payez pas d'avance, il faut que j'aie un titre entre les mains.

Vous devez comprendre cela. D'ailleurs, vous n'écrirez rien qui puisse vous compromettre. Faites vite, je n'ai plus que vingt minutes à vous donner.

Il ajouta, mettant la plume entre les doigts du baron :

— Allez, je dicte :

« Je, soussigné, baron Léon de Simaise, m'engage sur l'honneur à payer à M. le comte Carini la somme de sept millions cinq cent mille francs, montant de la moitié présumée des bénéfices d'une affaire que nous entreprenons, M. le comte Carini et moi. »

— C'est tout, monsieur le baron; maintenant, mettez la date et signez.

De Simaise fit une assez laide grimace, mais il obéit.

— Bien, très bien, fit l'Italien.

En réalité, au point de vue de la responsabilité financière, l'écrit que venait de signer le baron n'avait pas une grande valeur. Carini le savait très bien; mais il avait voulu, par une pièce authentique, prouvant la complicité du baron, tenir celui-ci dans sa main et forcer la famille à le ménager, au cas où la justice interviendrait.

— Et maintenant, mon cher associé, reprit l'Italien en serrant le papier dans son bureau, que diriez-vous si d'ici à demain je vous livrais le fils du marquis?

— Je dirais que vous êtes un grand magicien.

— Je ne sais pas au juste ce que je ferai; mais attendez-vous à un joli coup de théâtre dont vos adversaires seront épouvantés.

— Décidément vous êtes un homme précieux, monsieur Carini, et Georgette a été bien inspirée en m'adressant à vous.

— Je le crois; seulement, monsieur le baron, il nous faudra, comme dans tout théâtre, payer les machinistes.

— Oui, oui, on les payera.

— Assurément, sans cela ils refuseraient de travailler; il faut donc qu'ils soient payés d'avance.

— Eh bien, faites, faites.

— Oui, quand vous m'aurez donné l'argent.

— Combien demandez-vous?

— Vingt mille francs seulement.

— Vingt mille francs! exclama le baron.

— C'est la somme nécessaire.

— Mais... mais je ne les ai pas.

— Si, si, monsieur le baron, vous les avez; il doit même y avoir mieux que cela dans votre portefeuille; car la nuit dernière, chez Mlle Georgette, vous avez gagné au jeu vingt-cinq mille francs.

Le baron regarda l'Italien avec stupeur.

Il se demandait pourquoi cet homme, qu'il connaissait depuis si peu de temps, pénétrait ainsi dans sa vie intime.

Carini souriait ironiquement.

— Ah! tenez, vous êtes le diable! fit le baron; oui, j'ai gagné vingt-cinq mille francs et je les ai dans mon portefeuille.

— J'en étais sûr.

— Et il faut que je vous donne vingt mille francs?

— Absolument.

— Je me résigne.

— Et vous faites bien, mon cher associé.

— Mon portefeuille est dans la poche de mon pardessus, que j'ai laissé dans la pièce à côté.

Carini frappa sur un timbre.

Caracole parut.

— Le pardessus de M. le baron, dit l'Italien.

Caracole sortit et revint immédiatement, apportant le vêtement qu'il remit respectueusement au baron.

Celui-ci tira de son portefeuille vingt billets de mille francs et les tendit à l'Italien, qui les glissa lestement dans sa poche.

— L'argent, monsieur le baron, dit Carini, est la force puissante qui fait tout mouvoir. Je crois donc pouvoir vous assurer que, grâce à la somme que vous venez de me remettre, vous aurez sous peu Jean de Chamarande à votre disposition.

— J'y compte.

— Ce n'est pas tout : je vous fais encore la promesse que votre fille sera guérie de son amour pour votre neveu.

— Oh ! si vous faites cela !...

— Je le ferai, ou plutôt nous le ferons. Caracole, prévenez Mme la comtesse Carini que je désire lui parler à l'instant.

Caracole disparut derrière la tapisserie.

De Simaise regardait son complice avec surprise.

— Je vais vous présenter à la comtesse, dit celui-ci ; il est nécessaire que vous la connaissiez.

— Nécessaire ! répéta le baron.

— Indispensable. D'ailleurs, elle va vous accompagner chez vous.

— Pourquoi faire ?

— Vous la présenterez à Mlle Henriette de Simaise ; c'est la comtesse qui se chargera d'emmener votre fille.

— Malgré elle ?

— Avec ou sans son consentement. Si le narcotique est nécessaire, on l'emploiera.

Carini tira de sa poche la boîte aux quatre petits flacons et reprit :

— Tenez, je vous confie mes précieux flacons, au cas où vous auriez besoin de faire usage de l'un d'eux, celui qui porte la ligne longitudinale bleue, le premier du second rang dans l'écrin ; rappelez-vous bien la ligne bleue.

— Oui, oui, la ligne bleue ; du reste, je n'ai pas oublié les explications que vous m'avez données.

— Bien. Mais cachez vite cela, voici la comtesse.

Caracole avait trouvé Carlotta nouant sous son menton les brides de son chapeau.

La jeune femme, voyant avec terreur approcher l'heure de midi, était prête à sortir pour courir à l'hôtel de Simaise. Toutefois, et bien que chaque minute fût précieuse, elle suivit l'agent de Carini.

— Madame la comtesse, annonça Caracole, en écartant la tapisserie.

La jeune femme parut.

Les émotions violentes qu'elle venait de subir avaient imprimé sur son visage comme un rayonnement d'exaltation. Elle avait les traits animés et ses grands yeux noirs brillaient d'un feu sombre. Elle était si merveilleusement belle, à ce moment surtout, que le baron, saisi d'admiration, ébloui, fit un pas en arrière.

L'Italien vit l'effet produit par Carlotta sur son complice ; ses sourcils se froncèrent et il fut sur le point de renvoyer la jeune femme. Mais celle-ci, devinant la pensée du jaloux, s'empressa de le rassurer, en l'enveloppant de son long regard voilé, plein de tendresse.

— Ma chère amie, dit Carini, j'ai l'honneur de vous présenter M. le baron de Simaise.

Le baron s'inclina.

— M. le baron, j'ai le plaisir de vous présenter Mme la comtesse Carini.

A ma prière, la comtesse Carini est, comme moi, disposée à vous servir.

— Monsieur le baron peut compter sur mon aide, dit Carlotta.

— Vous savez, ma chère amie, reprit Carini, ce qui a été convenu entre nous au sujet de Mlle de Simaise ?

— Parfaitement.

— Eh bien, aujourd'hui même vous allez agir ; vous voilà habillée, toute prête, cela se trouve à merveille, car vous allez partir à l'instant avec M. de Simaise.

Les yeux de Carlotta s'irradièrent et, sans la crainte de se trahir, elle aurait laissé éclater sa joie.

— Oui, oui, dit-elle, partons, partons vite.

— Ce qui concerne Mlle de Simaise vous est confié, ma chère amie ; je m'en rapporte à votre prudence et à votre habileté.

— Soyez tranquille. Est-ce que votre pendule va bien ?

— Non, elle retarde de huit minutes ; voici l'heure de la Bourse, à ma montre.

La montre marquait midi moins vingt.

— Venez, monsieur le baron, venez, dit Carlotta d'une voix agitée.

Elle lui prit vivement le bras et l'entraîna. Ils furent bientôt dans la rue.

— Avez-vous une voiture? demanda-t-elle.

— Oui, la voici.

Carlotta s'élança dans le coupé.

Le baron y prit place à son tour, après avoir donné l'adresse au cocher.

— Brûlez le pavé! cria Carlotta d'une voix fiévreuse.

La voiture fila au grand trot du cheval dans la direction des Champs-Élysées.

On allait vite. Malgré cela, Carlotta se plaignait de la lenteur du cheval.

— Mais nous ne marchons pas, monsieur, nous ne marchons pas, disait-elle.

— A moins d'écraser tout ce qu'il rencontrera sur son passage, madame, le cocher ne peut guère aller plus vite.

— En vérité, monsieur, j'admire votre sang-froid en cette circonstance.

— Eh! madame, une minute plus tôt, une minute plus tard, qu'importe?

Carlotta sursauta sur le siège.

— Comment, fit-elle sans chercher à cacher son indignation, qu'importe une minute de plus ou de moins? Mais cette minute de plus, monsieur, peut être le signal de la mort de votre fils...

Le baron eut un tressaillement de surprise.

— Quoi! balbutia-t-il, vous... vous savez...

— Oui, je sais, je sais tout; j'ai entendu votre conversation. Et voilà pourquoi je vous dis :

« Une minute de plus peut être le signal de la mort de votre fils, une minute de moins et il peut être sauvé! »

Mais vous n'avez donc rien au cœur, monsieur?

Le baron se mordit les lèvres. Regrettant ses paroles, il essaya de les expliquer.

— Vous vous êtes trompée, madame, sur le sens de mes paroles, dit-il; qu'est-ce que j'ai dit? Une heure de plus ou de moins, qu'importe? J'ai dit cela, madame, parce que j'ai la conviction que cette minute en avance ou en retard ne changera absolument rien.

— Je ne comprends pas; que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire que mon fils ne se tuera pas. Voyons, est-ce que je l'aurais quitté si sa résolution eut été sérieuse?

Après une pause il ajouta :

— Est-ce que je me tuerai, moi?

— Vous, non, répondit-elle avec un accent dédaigneux; mais il aurait ce courage, lui.

— Et pourquoi aurait-il un courage qui me manquerait?

— Parce qu'il voit l'existence autrement que vous, monsieur le baron; parce que, pour votre fils, le mot « honneur » n'est pas vide de sens ; parce que votre fils a de cœur.

— Croyez-vous donc que je manque du cœur, moi?

— Un peu.

— Ah! madame, si vous saviez ce qui se passe en moi, vous verriez que vous vous trompez grandement.

Carlotta comprit que le baron faisait allusion à ses sentiments de père, et elle allait regretter de l'avoir traité un peu durement.

Il ne lui en donna pas le temps.

— Ah! madame, continua le vieux beau d'une voix pleine de chaleur, ne pas avoir de cœur, ne pas le sentir battre près de vous, si belle, est-ce que c'est possible?

Et il essaya de lui prendre la main.

La jeune femme se recula comme si un reptile la menaçait de sa morsure mortelle.

Ainsi, voilà quelles étaient les cyniques pensées de cet homme, de ce père au moment où son fils armait sans doute le pistolet qui allait mettre fin à ses jours.

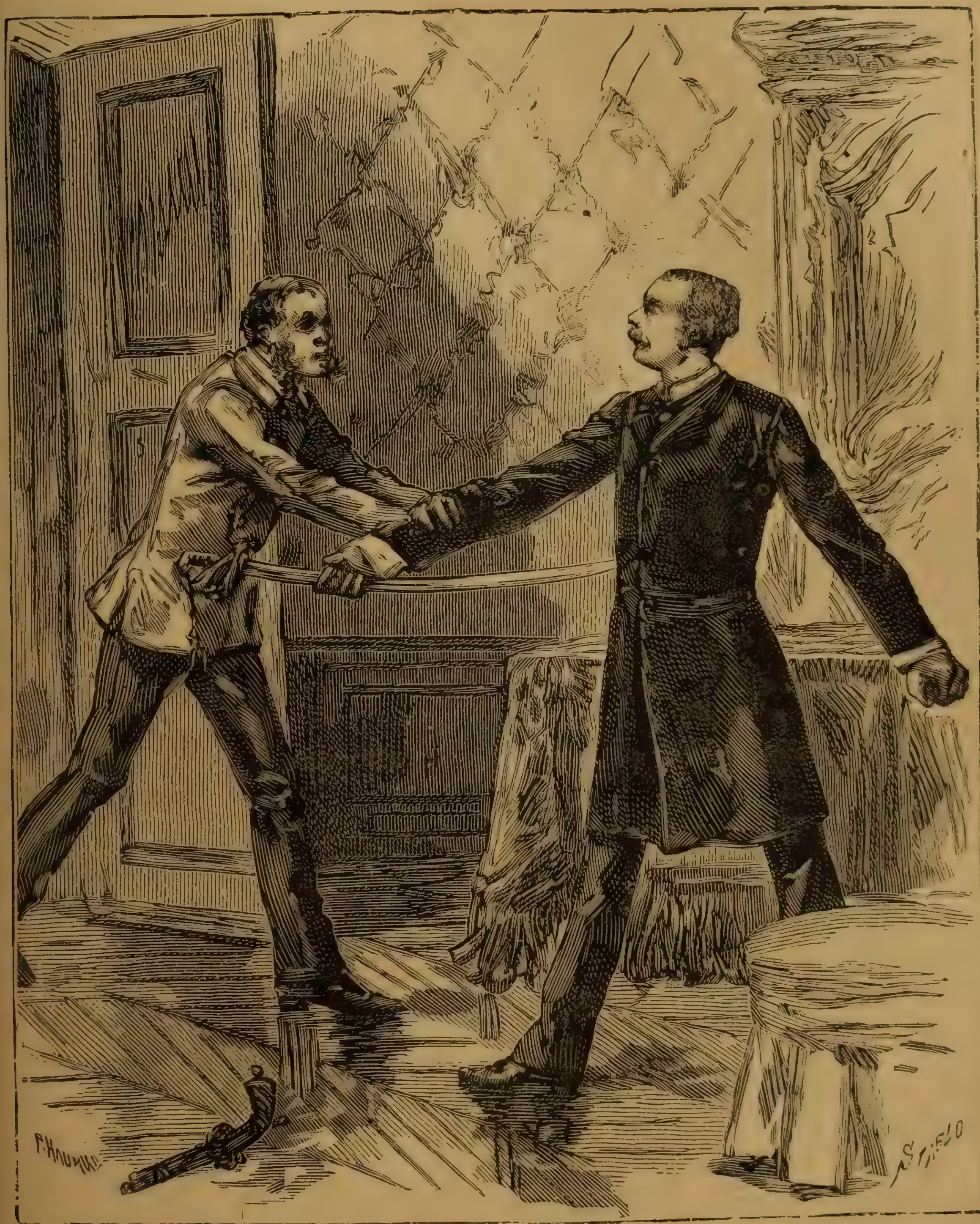
Cependant, pour ne pas rendre le baron plus odieux qu'il ne l'était déjà, disons qu'il croyait sincèrement que son fils ne se tuerait pas. Tout le fond de son âme gangrenée était dans ces mots qui lui étaient échappés :

« Est-ce que je me tuerai, moi? »

Il jugeait son fils d'après lui. N'ayant nulle envie de se donner la mort pour échapper au déshonneur public, il n'admettait pas que Raoul pût penser autrement que lui.

Sans doute, — sa vie entière le prouvait, — il n'avait pas pour ses enfants une affection bien profonde; toutefois, il n'était pas arrivé à l'insensibilité complète, surtout à l'égard de son fils ; et s'il se fût consolé promptement de la mort de Raoul, au moins la perspective de cette mort l'eût-elle ému.

Quant à l'accès de galanterie dont il venait d'être saisi si brusquement, il était la conséquence de son état physiologique. Comme il était



Il se précipita sur Raoul et retint son bras (page 1115).

et avait toujours été l'esclave de ses mauvaises passions, le misérable trouvait tout naturel de leur obéir lorsqu'elles parlaient en lui.

Si quelqu'un lui eût fait remarquer que dans un pareil moment sa conduite était odieuse, répugnante, il aurait répondu :

« Pourquoi est-elle si belle? »

Heureusement, pour mettre fin à la scène et calmer la colere de Carlotta, la voiture s'arrêta.

On était devant l'hôtel de Simaise.

Le marteau de l'horloge, frappant le timbre, sonna le premier coup de midi.

Aussitôt une forte détonation se fit entendre.

Carlotta poussa un cri horrible, et le baron, malgré son scepticisme, sentit son cœur se serrer.

La jeune femme ouvrit violemment la portière du coupé et s'élança sur la chaussée. Le baron la suivit. Un coup de sonnette et la porte de l'hôtel s'ouvrit.

Le baron et Carlotta passèrent comme un éclair devant le concierge qui se demandait, regardant de tous les côtés, d'où pouvait venir cette explosion dont il venait d'entendre le bruit.

XVIII

LE NARCOTIQUE.

Nous avons dit comment, après s'être séparé de sa sœur, Raoul s'était retiré dans sa chambre.

L'œil fixé sur sa montre, une main appuyée sur la table, le canon du pistolet entre les dents et l'oreille tendue, il attendait fiévreusement.

Et, en attendant le premier coup de midi, il pensait à sa mère, à sa sœur et à la belle jeune fille qu'il aimait. Et il leur disait adieu dans son cœur en même temps qu'il disait adieu à la vie.

La grande aiguille de sa montre rejoignit la petite aiguille. C'était le moment suprême. Le premier coup de midi sonna à l'horloge de l'hôtel, suivi immédiatement de la détonation de l'arme à feu, qui mit en mouvement tous les domestiques épouvantés.

Raoul ne put s'empêcher de tressaillir.

Son père s'était fait justice.

Ses yeux s'illuminèrent.

— A mon tour, pensa-t-il!

Et il pressa la gâchette.

Le chien s'abattit sur la capsule. Un bruit sec, assez semblable à ce-

lui d'un petit coup de fouet, se fit entendre. La capsule seule avait fait explosion, en brûlant quelques grains de poudre.

— Malheur! exclama le jeune homme avec un accent farouche, malheur!... Oh! maladroit que je suis!... Pourtant, j'ai chargé les deux armes avec la même précaution, les mêmes soins!

Il s'approcha de la fenêtre afin de reconnaître pourquoi le pistolet avait raté; il procéda à son examen avec une attention furieuse et sonda le canon.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-il; mon pistolet a été déchargé!...

Mais qui donc?...

Il promena son regard autour de la chambre.

— Ah! voilà les balles!

Elles étaient, en effet, sur la cheminée.

— Et voilà la poudre et la bourre.

La poudre était répandue sur la plaque de marbre du foyer, et la boule de papier avait été jetée à côté.

Raoul ne chercha pas à pénétrer ce mystère; il ne comprit qu'une chose, c'est qu'on avait voulu l'empêcher de se tuer.

Un cri de rage s'échappa de sa poitrine; il jeta dans un coin son pistolet devenu inutile et ses yeux hagards cherchèrent autour de lui une autre arme quelconque pour se frapper.

Son épée était là, accrochée à une patère, la lame dans le fourreau.

Il poussa une exclamation de joie et bondit vers l'arme qu'il tira du fourreau avec un mouvement de fureur.

Il allait s'enfoncer la lame dans la poitrine, quand la porte s'ouvrit brusquement.

Un homme parut. C'était Landry.

Il se précipita sur Raoul et retint son bras en s'écriant :

— Arrêtez! arrêtez!

— Ah! fit le jeune homme avec colère et en se débattant, c'est vous qui avez déchargé mon pistolet!

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Pourquoi, dis? Et de quel droit?

— Du droit d'abord qu'a tout homme d'empêcher un suicide. Ensuite, monsieur de Simaise, j'ai agi d'après les instructions que j'ai reçues de mon maître.

— Ton maître! Lequel?

— Mon véritable maître, monsieur Raoul.

— Mon oncle, le marquis de Chamarande?

— Oui, monsieur Raoul, c'est votre oncle, le marquis de Chamarande qui, par ma voix, vous défend de vous tuer; il vous ordonne de vivre.

— Vivre, vivre déshonoré?

— Non, monsieur Raoul, non, les fautes sont personnelles...

— Les fautes, peut-être, mais non les crimes!

— Encore une fois, monsieur Raoul, vous devez vivre, non pas seulement parce que votre oncle vous l'ordonne, mais pour votre mère, pour votre sœur...

— Non, non, j'ai juré de mourir... Mon père s'est tué, je dois me tuer aussi!

— Sortez de votre erreur, monsieur Raoul, votre père ne s'est pas tué.

— Vous mentez, j'ai entendu le coup de pistolet!

— Oui, vous avez entendu un coup de pistolet; mais c'est moi qui l'ai tiré.

— C'est faux, c'est faux! vous calomniez mon père!

— Vous croyez cela? Eh bien, voyez.

Le baron et Carlotta se précipitaient dans la chambre.

— Vivant! il est vivant! exclama la jeune femme d'une voix haletante.

Et, prête à tomber, elle s'appuya contre un meuble.

— Ne vous l'avais-je pas dit? murmura le baron à l'oreille de Carlotta.

M. de Simaise n'était pas facilement accessible aux émotions. Déjà il avait retrouvé tout son calme.

D'un signe il congédia son valet de chambre.

Raoul, à la vue de son père, s'était affaissé sur un siège, comme une masse. Et il restait là, hébété, sans voix, les yeux grands ouverts, immobile, comme s'il eût été subitement galvanisé.

— Soyez maintenant sans inquiétude, dit Carlotta au baron, je réponds de lui.

— Soit, madame.

Et il ajouta d'un ton singulier où perçait l'ironie :

— Je souhaite, madame, que vous ayez pour ma fille l'affection que vous semblez avoir pour mon fils. Je vous laisse avec lui, soyez éloquente et vous lui ferez certainement entendre raison.

Sur ces mots, le baron sortit de la chambre.

Carlotta s'approcha de Raoul lentement et lui prit les deux mains. Elles étaient froides comme de la glace.

— Monsieur Raoul, dit la jeune femme de sa plus douce voix, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

Les lèvres du jeune homme remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Ses yeux restaient largement ouverts, fixes, sans un seul mouvement des prunelles.

— Monsieur Raoul, est-ce que vous n'entendez pas ma voix?

Toujours pas de réponse.

— Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle avec effroi.

Les événements dramatiques qui s'étaient si rapidement succédé autour de Raoul, avaient fortement ébranlé son système nerveux. Debout depuis la veille, le cerveau surexcité et n'ayant pris aucune nourriture, comment aurait-il pu résister à tant d'émotions épouvantables ? Aussi en voyant paraître son père, son père qu'il croyait mort, la commotion qu'il éprouva fut si violente, qu'elle l'avait en quelque sorte paralysé.

Tout à coup, il poussa un gémissement sourd, ses membres se raidirent et il perdit tout à fait l'usage de ses sens.

Carlotta se jeta sur un cordon de sonnette qu'elle agita d'une main fiévreuse.

Le baron, qui était probablement resté à quelques pas, rentra dans la chambre, suivi de près par un valet de pied accourant à l'appel de la sonnette.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le baron.

— Vous voyez, un évanouissement.

— Ce ne sera rien.

— Je l'espère. Mais il faudrait quelque chose, des sels, ce que vous avez ici.

Le baron fut frappé d'une idée subite.

— Oui, oui, dit-il, je vais vite vous chercher ce qu'il faut.

Il sortit précipitamment pour courir dans sa chambre. Il prit un verre qu'il remplit d'eau à moitié, puis il sortit de sa poche la boîte aux quatre flacons, c'est-à-dire les poisons foudroyants et les somnifères de Carini. Il ouvrit la petite boîte.

— Ne nous trompons pas, murmura-t-il ; Carini m'a bien dit le flacon ayant une ligne bleue, c'est le troisième.

Oui, voilà bien la raie bleue... Allons, une goutte de ce liquide, qui paraît inoffensif, et Raoul dormira pendant vingt-quatre heures au moins.

Je ne dois pas hésiter, voilà ce que je dois faire, l'endormir. Je n'aurai ainsi rien à redouter de son côté ; il ne me demandera pas une explication que je serais fort embarrassé de lui donner, et il ne viendra pas se

mettre en travers de mes projets. Je le connais, il lutterait contre moi et la comtesse Carini pour défendre sa sœur. Eh bien, une goutte de ce flacon dans un peu d'eau qu'il avalera, et je me débarrasse de lui. Pendant son long sommeil, la comtesse Carini et moi nous agirons, et quand il se réveillera, je n'aurai plus rien à redouter de lui, Henriette ne sera plus ici.

Parfaitement renseigné par Carini au sujet des quatre liqueurs, le baron savait quelle était la propriété de chacune. Carini lui avait parlé surtout des propriétés étranges de son narcotique, en expliquant au baron qu'en augmentant successivement la dose on obtenait, non plus un sommeil de vingt-quatre heures, mais le sommeil léthargique, puis le sommeil cataleptique et, enfin, un autre sommeil ayant toutes les apparences de la mort.

Toutefois, et toujours d'après les explications données par Carini, le quatrième flacon, marqué d'une ligne rose, contenait un antidote non moins puissant que le narcotique, puisqu'il pouvait faire cesser, presque instantanément et suivant la dose, les diverses sortes de sommeil.

Mais le baron n'avait pas à se préoccuper de ces détails pour le moment; il voulait tout simplement endormir Raoul pour vingt-quatre heures.

Il posa l'écrin sur la table et prit le flacon contenant le narcotique, en s'assurant bien, une fois encore, qu'il portait la rayure bleue.

Il était fermé par un bouchon à vis; le baron fit jouer la spirale et déboucha le flacon; d'une main, qui tremblait légèrement, il versa dans le verre une forte goutte du liquide, qui se mêla avec l'eau sans en changer la couleur.

Cela fait, le baron referma le flacon et le remit à sa place dans l'écrin, qu'il laissa ouvert sur la table.

Il sortit, ferma sa porte à clef et descendit, tenant à la main le verre d'eau.

Pendant que le baron préparait son narcotique, Carlotta et le domestique avaient mis Raoul sur son lit; puis, en attendant ce qu'elle avait demandé, la jeune femme se mit à donner des soins au malade; elle eut le bonheur de le voir revenir à lui; mais sa joie ne fut pas de longue durée, car la syncope fut immédiatement suivie d'une épouvantable crise nerveuse.

Le jeune homme se débattait, se tordait sur son lit dans d'horribles convulsions.

Il fallait les forces réunies de Carlotta et du domestique pour le maintenir et l'empêcher de se meurtrir le corps.

Enfin, le baron parut.

— Mais venez donc vite, monsieur, venez donc, lui dit Carlotta.

— Tenez, voilà, fit-il, tendant le verre à la jeune femme.

— Qu'est-ce que cela?

— Ce que vous avez demandé, un médicament dont je me suis servi plus d'une fois et dont je connais les effets; je l'ai préparé moi-même. Faites votre possible pour qu'il boive.

Pendant que le domestique continuait à paralyser les mouvements violents du jeune homme, Carlotta parvint à lui ouvrir la bouche et, à l'aide d'une cuiller, à lui faire avaler le contenu du verre.

Presque aussitôt le narcotique produisit son effet; la crise nerveuse prit fin rapidement et, au bout de cinq minutes, Raoul dormait d'un profond sommeil.

— Vous voyez, dit le baron, c'est fini; il va dormir pendant quelques heures; et c'est heureux, car il a grand besoin de repos. Quand il se réveillera, il ne se souviendra plus de rien.

— Dieu vous entende, monsieur le baron.

Le domestique, dont la présence n'était plus utile, se retira.

— Maintenant, madame, dit le baron, je vais préparer ma fille à vous recevoir; tenez-vous à rester ici?

— Oui. Je désire veiller notre malade jusqu'au moment où vous aurez besoin de moi.

— Soit; je viendrai vous chercher quand l'instant sera venu.

Le baron sortit. Derrière lui, Carlotta ferma la porte; puis, avec la sollicitude d'une mère qui veille sur son enfant, elle mit sur le front du dormeur un long baiser et s'installa à son chevet.

. . . .

En entendant le coup de pistolet, persuadée que son frère venait de se tuer, Henriette voulut, elle aussi, se donner la mort, en se précipitant par la fenêtre sur le pavé de la cour.

Mais, heureusement, elle n'eut pas le temps de faire jouer le crémone et d'ouvrir la fenêtre.

Devinant son intention, Dorothée se jeta sur elle et l'enlaça de ses bras robustes.

— Laissez-moi, laissez-moi! criait la jeune fille affolée, en essayant vainement de rompre le lien qui l'enchaînait; laissez-moi, mon frère est mort, je veux mourir aussi!

Dorothée restait muette; elle se contentait de se servir de sa force pour maintenir l'enfant et l'éloigner de la fenêtre.

Elle la ramena pas à pas, soutenant victorieusement la lutte, jusqu'au canapé, sur lequel elle parvint à l'étendre.

Henriette était vaincue; à bout de forces et comme anéantie, elle resta immobile et fondit en larmes.

C'était ce qui pouvait arriver de plus heureux.

La crise fut navrante.

La jeune fille sanglotait, coupant ses hoquets de mots sans suite :

— Mon Dieu!... Horrible!... Malheur!... Mort!... Plus rien!... Perdue!... Raoul!... Maman!...

Et puis « maman, maman! » Toujours ce mot revenait sur ses lèvres.

Maman! mot doux par excellence, invocation de la douleur, appel suprême de l'enfant au moment du péril ou du chagrin!

Quand Henriette se fût un peu calmée, la pensée lui revint. Soudain elle se rappela.

Un seul coup de pistolet avait été tiré, un seul. Qui donc était mort? Son frère ou son père? Doute épouvantable! Horrible perplexité!

— Je veux savoir, je veux savoir! s'écria-t-elle, en se dressant debout.

— Ne bougez pas, mademoiselle, attendez, lui dit Dorothée, en se plaçant devant-elle, prête à la saisir.

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'un effroyable malheur est arrivé ici? Écoutez, écoutez ces rumeurs, ces bruits de pas, ces cris... Je veux savoir, je veux savoir!

Elle voulut s'élancer vers la porte; mais elle était brisée, ses jambes fléchirent et elle retomba inerte, comme une masse, sur le canapé.

Après l'agitation fébrile, l'engourdissement, la torpeur.

Tout à coup, un pas d'homme retentit dans le corridor. Henriette essaya de se soulever, impossible; elle ne put que tourner son regard anxieux du côté de la porte.

Les pas se rapprochaient.

Qui venait près d'elle?

Son père ou son frère?

La porte s'ouvrit et elle vit son père.

Elle poussa un cri rauque; puis, d'une voix à peine distincte, elle prononça ces mots :

— Mon frère est mort!

Elle ressentit une douleur atroce, comme si son cœur se tordait sous une main de fer; la respiration lui manqua et, malgré elle, ses yeux se fermèrent.



— Je comprends ! Vous me changez de prison ; celle-ci ne vous paraît plus assez sûre (page 1128).

Le baron entra, referma la porte et s'avança lentement, la tête inclinée, comme un homme qui réfléchit.

Ses yeux tombèrent sur un carré de papier qui s'était évidemment échappé de la poche d'Henriette, car il se trouvait près d'elle devant le canapé.

— Tiens, se dit le baron, qu'est-ce que cela? Une lettre?

Il se baissa et ramassa le papier.

D'un signe de la main il congédia Dorothée, qui s'empressa de gagner sa chambre.

Le papier était plié en quatre; le baron l'ouvrit et ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant l'écriture de son valet de chambre. Il lut rapidement les indications précises remises le matin à Henriette par Landry, indications au moyen desquelles la jeune fille pouvait facilement et sans danger s'échapper de sa prison.

En lisant, le baron était devenu très pâle; de fauves éclairs sillonnaient son regard; une colère sourde, effroyable grondait en lui.

— Trahi, je suis trahi! se disait-il mentalement; et par qui? Par Frédéric, en qui j'avais une entière confiance. Ah! le misérable, il s'est laissé corrompre par mes ennemis; mon valet de chambre est aujourd'hui un espion attaché à mes pas!

Un sourire affreux contracta ses lèvres.

— Heureusement, reprit-il, me voilà prévenu et je saurai veiller. Je tiens Henriette, on ne me l'enlèvera point.

Son premier mouvement fut de faire venir son valet de chambre, de le traiter devant les autres domestiques comme il le méritait, c'est-à-dire comme un valet infidèle, un misérable, et de le chasser ensuite ainsi qu'on chasse un voleur ou un chien galeux.

Mais il réfléchit que cette exécution pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

En effet, du moment que le marquis de Chamarande avait acheté et probablement payé au poids de l'or les services de Frédéric et qu'il mettait tout en œuvre pour lui reprendre Henriette sans éclat, c'est qu'il était décidé à ne pas agir ouvertement, à éviter tout scandale. Dès lors, il pouvait se tranquilliser; il n'avait qu'à rendre plus grande encore la surveillance dont Henriette était l'objet.

Il résolut donc de garder le silence et d'avoir l'air de ne rien savoir.

D'ailleurs, la situation allait changer; la comtesse Carini était chez lui, prête à agir; avant la fin de la journée, sans doute, Henriette serait en lieu sûr et absolument à l'abri, cette fois, de toute tentative d'enlèvement.

Si son valet de chambre pouvait devenir gênant, il trouverait bien le moyen de l'éloigner pendant une heure ou deux.

Le baron de Simaise, toujours grand comédien et habile en l'art de feindre et de dissimuler ses impressions, éteignit les flammes de son regard et força sa physionomie à reprendre sa sérénité habituelle.

Il se pencha sur Henriette, et d'une voix doucereuse, qu'il sut rendre pleine de compassion, il l'appela :

— Henriette, ma fille chérie!

XIX

MONSIEUR!

La jeune fille fit un soubresaut, mais ses yeux restèrent fermés.

— On dirait qu'elle sommeille, murmura le baron.

Il l'appela de nouveau :

— Henriette, Henriette !

Un nouveau tressaillement fit comprendre au baron que sa fille entendait.

Il se pencha davantage et ses lèvres touchèrent le front d'Henriette.

A ce contact, le corps de la jeune fille tout entier frissonna. Presque aussitôt ses yeux s'ouvrirent démesurément, et comme si elle eût subi un choc électrique, elle fit un bond et se trouva assise.

Alors, ses yeux secs, luisants se fixèrent sur le visage de son père et elle le regarda avec effarement.

— Henriette, mon enfant, est-ce que tu souffres? demanda le baron.

La jeune fille eut un brusque mouvement nerveux; puis, d'une voix étranglée, elle dit :

— Vous êtes vivant, vous, et mon frère est mort !

Ces seuls mots firent comprendre au baron que le frère et la sœur s'étaient vus et que celle-ci devait tout savoir.

— Non, non, Henriette, répondit-il, ton frère n'est pas mort.

— Vous me trompez!

— Je te jure que Raoul est vivant, bien vivant; en ce moment, très fatigué, il repose.

— Oh! oh! fit la jeune fille, en passant sa main sur son front.

— Mais qui donc a pu te faire croire à la mort de Raoul? demande le baron.

— Le coup de pistolet... J'ai entendu!

— C'est vrai, il y a eu un coup de pistolet.

— Ah! ah! vous voyez!

— Mais ce n'est pas ton frère qui l'a tiré!

— Qui, alors?

— Je l'ignore encore.

— Vous l'ignorez? Ah!...

— Écoute-moi donc : Le pistolet était dans ma chambre, chargé... Un domestique, sans doute, en jouant avec cette arme, maladroitement, a fait partir le coup. Voilà la vérité, Henriette, je te le jure.

— Et vous me jurez également que mon frère n'est pas mort?

— Henriette, pour la seconde fois, je te jure que Raoul est vivant.

— La jeune fille leva ses yeux vers le ciel et joignit les mains.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, merci!

Après un moment de silence, le baron s'assit sur le canapé, près de sa fille, dont il prit la main.

Henriette retira vivement sa main et détourna la tête.

Le baron eut un mouvement de colère qui se traduisit par un éclair dans le regard et une affreuse grimace.

— Ma fille, dit-il amèrement, il paraît que je vous fais horreur. Ah! je reconnais là l'œuvre de votre mère.

— Mon père, répondit vivement Henriette, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais pourquoi me parler de ma mère et pourquoi l'accuser?

Vous savez bien comment j'ai été élevée; jamais la baronne de Simaise ne s'est plainte de son mari à ses enfants, et toujours elle m'a commandé de vous respecter.

— Alors, Henriette, vous oubliez le commandement de votre mère, et vous me voyez très peiné.

La jeune fille écoutait son père, mais distraitement; bien que le baron lui eût juré que Raoul était vivant, elle ne se sentait pas encore rassurée et toute sa pensée était à son frère. N'ayant plus aucune confiance en son père, elle se disait qu'il pouvait bien l'avoir trompée. Elle

admettait, cependant, que Raoul n'avait pas réussi à se tuer; mais elle le voyait étendu sur son lit, blessé, sanglant, et elle aurait voulu être près de lui pour lui prodiguer ses soins.

Le baron n'eut pas de peine à s'apercevoir de la préoccupation de sa fille.

— A quoi pensez-vous donc au lieu de m'écouter? lui dit-il assez durement.

— Mais je vous écoute, mon père.

— D'une singulière façon.

— Je vous avoue que je pense à mon frère.

— Je vous ai dit et je vous répète encore qu'il repose.

— C'est vrai, mais...

— Ne vous ai-je pas juré qu'il est vivant?

— Oui, mon père; mais s'il est blessé!...

— Pourquoi voulez-vous qu'il soit blessé?

— Mon père, ce coup de pistolet...

— Je vous l'ai expliqué.

Elle secoua la tête et répliqua :

— C'est que vous pouvez me tromper!

Le baron fronça les sourcils.

— En vérité, dit-il, j'admire la confiance que vous avez en moi.

— Hélas! mon père, je ne puis plus croire à votre parole.

— Ah!... Et pourquoi?

— Parce que je sais tout.

— Quoi, tout? fit-il avec humeur.

— Mon père, j'ai surpris votre conversation avec mon frère... Tenez, quand j'ai entendu le coup de pistolet, si Dorothée ne s'était pas jetée sur moi, j'allais me précipiter par la fenêtre, car, comme Raoul, mon père, je ne voulais pas survivre à notre déshonneur!

Le baron était atterré.

Ainsi sa fille avait entendu, elle connaissait ses infamies, ses crimes, Elle savait tout!...

Quel coup porté à son autorité, à son orgueil! Allait-il donc courber la tête devant cette petite fille comme il l'avait courbée devant son fils, un homme? Mais non, il se redressa l'œil clair, le front hautain.

— Et de quel droit, mademoiselle, répliqua-t-il d'un ton aigre, de quel droit vous permettez-vous de juger les actions de votre père? En vérité, je vous trouve bien hardie! Sachez-le bien, je ne donne à personne le droit de fouiller dans ma vie, de contrôler mes actes, et moins à vous encore qu'à tout autre.

— Je ne vous juge pas, mon père; je...

— Assez, assez, l'interrompit-il avec rudesse; gardez pour vous vos réflexions saugrenues, je ne suis pas d'humeur à les entendre. J'ai à vous parler et je vous prie de m'écouter.

— Je vous écoute, monsieur.

— Ah! ah! grommela-t-il entre ses dents, monsieur, maintenant!... Mais qu'importe, continua-t-il, l'essentiel est que vous m'obéissiez. Votre mère et ses amis, les vôtres aussi, m'ont déclaré une guerre implacable, et vous êtes l'arme dont ils se servent pour me combattre.

— Moi! Et comment cela?

— D'abord en étouffant en vous l'affection que vous devriez avoir pour moi.

Henriette eut un sourire d'une tristesse navrante.

Si rapide qu'il eût été, ce sourire, le baron le saisit au passage.

— Vous pensez que je ne vous aime pas, dit-il avec une fausse expression de chagrin?

— Je pense que vous m'avez enlevée à ma mère, qui m'adore; je pense que je suis ici votre prisonnière; je pense que vous m'avez hypocritement trompée pour me forcer à épouser un homme que je ne connaissais pas, que je n'aimais pas; je pense que depuis mon emprisonnement je n'ai entendu aucune voix amie; enfin, je pense que, parce que vous êtes mon père, j'ai voulu me tuer tout à l'heure.

Si c'est là votre manière de me prouver votre tendresse, je me demande en frissonnant ce que vous pourriez faire si vous vouliez me prouver votre haine.

Henriette avait prononcé cette longue et amère plainte d'une voix triste, mais ferme.

Le baron, forcé de contenir sa fureur, martelait le tapis sous son talon fiévreux.

— Enfin, vous avez fini, fit-il; ce n'est pas malheureux!... Je vous préviens que je suis à bout de patience.

— Hélas! non, je n'ai pas fini; mais vous savez ce que j'aurais encore à vous dire et je m'arrête... Je suis votre fille, monsieur, et je ne veux pas avoir à vous manquer de respect. Maintenant, qu'exigez-vous de moi?

— Pour des raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, vous allez quitter cette maison.

— Alors vous vous décidez à me rendre à ma mère, je vous remercie.

— Je vous rendrai à votre mère, certainement; mais plus tard.

— Quand?

— Cela dépendra d'elle et de ses amis.

— Vous venez de me dire que j'allais quitter cette maison.

— Oui. Je vous ai choisi une retraite.

— Je comprends : vous me changez de prison, celle-ci ne vous paraissant plus assez sûre.

— Le mot est dur.

— Le mot prison? Trouvez-en un autre; ce ne sont pas des serviteurs que j'ai ici, mais des geôliers.

— Eh bien, soit, puisque vous le voulez ainsi : vous êtes ici prisonnière et je vais vous changer de prison.

— Je m'y refuse.

— Vous m'obéirez!

— Non!

— Henriette, prenez garde! La chose est décidée, elle se fera.

— Alors, vous emploierez la force?

— Oui, si vous m'y obligez. Vous savez, Henriette, que je ne suis pas homme à m'arrêter en chemin.

— Hélas! soupira Henriette.

— Un homme immensément riche m'avait demandé votre main...

— Et moi, monsieur, j'avais consenti à me sacrifier pour vous sauver d'un abîme imaginaire.

— Pedro Castora, que je croyais mon ami, est passé du côté de mes adversaires.

— M. Pedro Castora s'est conduit comme un honnête homme, un homme d'honneur, et je lui ai voué une reconnaissance éternelle.

— C'est votre affaire. Mais ne vous réjouissez pas trop vite... Vous n'êtes pas encore la femme de celui que vous aimez.

Henriette ne put s'empêcher de tressaillir.

— Si je devais me marier, répondit-elle tristement, la fille de Clémentine de Vaucourt ne donnerait jamais, soyez-en sûr, ni sa main ni son cœur à un homme qui aurait forfait à l'honneur!

— Je veux bien le croire. Dans tous les cas, je me charge, moi, de vous marier.

— Vous n'aurez pas à prendre cette peine, monsieur, car je ne me marierai jamais... Je voulais me tuer, Dieu ne l'a pas voulu; je me soumets à sa volonté... Ma résolution est prise : j'entrerai dans un couvent, je me ferai religieuse.

— Comme cela se trouve! Je venais justement vous proposer de vous faire conduire dans un couvent.



— A genoux, misérable, à genoux, et demande-moi pardon ou je te broie à mes pieds ! (page 1131).

— Dois-je vous croire?

— Oui, certes, vous pouvez me croire. C'est dans un couvent que je veux vous placer, non pas pour y prononcer des vœux éternels, mais pour y attendre que votre mère et moi nous soyons réconciliés. C'est alors que je vous choisirai un mari digne de vous.

— Je vous répète, monsieur, que je ne me marierai jamais.

Ce mot « monsieur », que sa fille répétait avec une persistance

marquée, exaspérait le baron, qui, depuis le matin, recevait affront sur affront sans pouvoir riposter. Animé par sa haine contre son frère et Jean de Chamarande, il répliqua avec emportement :

— Si ce n'est avec votre ancien sauvage, ce misérable Jean Loup!

Devant les injures personnelles, la femme a souvent assez de force de caractère pour rester calme; elle n'y répond que par le dédain, obéissant en cela au sentiment de sa dignité et du respect de soi-même; mais si l'on s'attaque à l'homme qu'elle aime, la résignation disparaît, elle relève la tête et défend son idole.

Henriette se redressa, superbe, le regard éclairé d'un rayon d'orgueil et d'indignation.

— Monsieur, dit-elle d'une voix vibrante, vous oubliez que celui que vous insultez est absent, qu'il est le fils de votre frère, un Chamarande, et qu'il est noble par le cœur et par la naissance.

— Ainsi, on ne m'a pas trompé, c'est bien vrai, vous aimez ce misérable Jean Loup?

— L'homme que vous traitez de misérable n'a ni volé ni martyrisé personne, ce qui établit une différence entre lui et...

— Achevez! hurla le baron blême de fureur.

— Inutile, vous avez compris.

— Ah! prenez garde, prenez garde!

— A quoi? Ah! tenez, vous me rendriez service en me tuant.

— Ne me tentez pas! Vous ne me connaissez pas!...

— Je vous connais trop bien, au contraire, et je sais de quoi vous êtes capable.

Elle continua, en s'animant de plus en plus, comme grisée par ses paroles :

— Je sais que vous avez souillé le blason des Simaise; je sais que demain, dans une heure, peut-être, la justice peut venir vous demander compte de vos crimes; je sais que celui que vous insultez et que j'aime, oui, que j'aime, je sais que Jean Loup, ne fût-il que Jean Loup le sauvage, Jean Loup le déshérité, pourrait vous envoyer au bagne, tout baron que vous êtes; je sais que Jean de Chamarande, que vous appelez misérable, est de ceux à qui les gens de bien tendent la main, comme vous êtes, vous, de ceux dont ils se détournent avec horreur!

— Malheureuse! exclama le baron, tu veux donc que je te tue!

Et il leva sur la tête de sa fille ses poingts menaçants.

— Oui, répondit-elle, en se dressant debout et en croisant les bras, oui, tuez-moi, délivrez-moi de l'existence maudite que vous m'avez donnée! Morte, je ne pourrai pas entendre dire :

« Vous voyez bien cette malheureuse fille si triste, si pâle et qui n'ose lever les yeux; eh bien, c'est la fille d'un homme que réclame le bagne, c'est Henriette de Simaise! »

Les yeux du baron s'injectèrent de sang et son visage prit une effrayante expression de férocité.

Henriette pensa que sa dernière heure était sonnée.

Le baron la saisit brutalement par les deux poignets et, la courbant jusqu'à terre, il lui dit d'une voix sourde :

— A genoux, misérable, à genoux, et demande-moi pardon ou je te broie sous mes pieds!

Elle le regarda en face, les yeux dans les yeux, et répondit :

— Je suis prête à mourir!

Et, comme transfigurée, elle ajouta :

— A toi, ma mère, et à toi, Jean Loup, mes dernières pensées!

Le baron la secoua avec rage, en criant :

— Te tairas-tu?

— Jean de Chamarande, reprit Henriette, je suis comme toi une victime du noble baron de Simaise!

L'écume aux lèvres, la face contractée, violette, ayant le regard d'un fou furieux, le baron était hideux. S'il eût tenu un couteau, il poignardait sa fille.

Heureusement, aucune arme n'était à sa portée. Il repoussa violemment Henriette, qui alla rouler sur le parquet.

En ce moment, attirée par le bruit, Dorothée se montra à la porte.

— Monsieur le baron a appelé? dit-elle.

Puis, voyant la jeune fille étendue sur le parquet, elle s'élança pour la relever.

Surpris ainsi, au paroxysme de la colère, le baron recula jusqu'au fond de la chambre; il se trouva près de la commode-toilette; il prit la carafe presque pleine d'eau et s'en versa un grand verre qu'il but d'un trait.

Aussitôt, par un puissant effort de volonté, il redevint maître de lui, et, s'adressant à Dorothée, qui tremblait de tous ses membres, il lui dit d'une voix calme :

— Il y a, en ce moment, une dame près de M. Raoul de Simaise, allez la prévenir que je l'attends.

Dorothée disparut.

— Vous pouvez vous rassurer, dit de Simaise à sa fille, dont l'exaltation était tombée en même temps que la colère de son père; maintenant, écoutez : Une dame, dans laquelle j'ai la plus grande confiance, va

venir; elle restera près de vous jusqu'à ce soir; c'est cette dame que j'ai chargée de vous conduire au couvent, où vous attendrez mes ordres.

— Henriette ne répondit pas.

— Bien que le baron eût reconnu qu'il ne pouvait plus être question de séquestrer Henriette dans un cloître, il tenait à lui faire croire qu'elle allait être confiée à des religieuses.

En attendant la comtesse Carini, le baron s'assit dans un fauteuil et se mit à songer, en se rappelant les dernières paroles de son complice :

« Je vous livrerai Jean de Chamarande. »

Ah! si Carini réussissait à s'emparer du fils de son frère, de ce Jean Loup qu'il avait en exécration, quelle terrible revanche il prendrait!

— Jean et Henriette entre ses mains, il n'avait plus rien à redouter de ses ennemis, il pouvait les braver... Il les tenait à ses pieds, pantelants, écrasés.

XX

LE MANDATAIRE DU MARQUIS.

Assise près du lit de Raoul, Carlotta ne quittait pas le dormeur des yeux. Elle veillait sur lui avec l'attention farouche de la louve qui se prépare à défendre son louveteau contre le chasseur.

Cependant elle s'étonnait de l'immobilité étrange dans laquelle le jeune homme restait; elle s'effrayait même et posait la main sur le cœur de Raoul pour bien s'assurer que cette immobilité n'avait pas une autre cause que le sommeil.

— C'est que, pensait-elle, ce baron de Simaise est bien capable de tuer son fils! Et rien ne me dit que Carini ne lui a pas vendu un de ses poisons!

Mais elle se disait aussitôt que ses craintes étaient sans fondement.

Le cœur de Raoul battait régulièrement, son visage était calme; il dormait d'un véritable sommeil d'enfant.

Alors, avec des précautions inouïes, elle se hasardait à poser ses lèvres ardentes sur le front du dormeur.

Le premier baiser avait été presque chaste, c'était celui d'une sœur; mais, peu à peu, au souvenir des émotions que Raoul lui avait fait éprouver, elle se sentait enfiévrée de désirs, et du front du dormeur ses baisers descendaient sur les yeux, sur la bouche.

Ses caresses ne lui étaient pas rendues; n'importe, tout son être était embrasé.

Elle ressemblait à ces nymphes amoureuses qui, dans leurs instants d'extase hystérique, donnaient des baisers à la statue de marbre d'Éros.

Carlotta était dans un moment d'extase pareille lorsqu'elle entendit frapper à la porte de Raoul.

Elle tressaillit et se redressa vivement.

— Entrez, dit-elle.

Dorothée ouvrit doucement la porte et pénétra dans la chambre. Carlotta lui tournait le dos, ayant à cacher la rougeur qui couvrait son visage.

— Madame, dit Dorothée, M. le baron m'a chargée de vous prévenir qu'il vous attend.

Au son de cette voix, Carlotta sursauta et se retourna en poussant un cri rauque.

Elle bondit sur Dorothée, la saisit par les deux mains et, l'attirant en pleine lumière, elle la regarda avec des yeux flamboyants.

— Justice de Dieu! s'écria-t-elle, c'est toi! c'est toi, je te retrouve!... Misérable, qu'as-tu fait de Charlotte?

Dorothée restait terrifiée, les yeux hagards, la bouche béante.

Carlotta venait de reconnaître la domestique qui avait un jour disparu de chez elle avec l'enfant de sa sœur.

Dorothée n'essaya même pas de se soustraire à l'étreinte furieuse de son ancienne maîtresse.

— Répondras-tu, coquine! Réponds, ou sinon je t'étrangle!

— Ce n'est pas moi, madame, c'est M. le comte.

Carlotta devint blême.

— Explique-toi, fit-elle.

— Eh bien, madame... Oh! vous me défendrez contre monsieur, n'est-ce pas?

— Parle, parle, tu n'as rien à craindre.

— C'est que si M. le comte apprenait... il serait capable de me tuer.

— Et moi je te tue tout de suite comme une vipère, si tu ne parles pas.

— Eh bien, madame, voici : M. le comte ne pouvait pas voir la petite, il la haïssait, il était jaloux d'elle, et un jour...

— Un jour?

— Il m'a dit :

« Si tu veux la tuer, je te donnerai... »

— Misérable, tu l'as tuée! s'écria Carlotta, saisissant Dorothée aux cheveux

— Non, madame, non; j'ai repoussé la proposition avec horreur, et pourtant il m'offrait dix mille francs.

— Ah! le scélérat! murmura Carlotta. Après?

— Je veux bien la perdre, ai-je dit; je l'emmènerai loin.

Il ne voulut pas.

« Elle reviendrait, me répondit-il; il faut qu'elle meure! »

— Alors il me vint une idée.

— Quelle idée?

— Je pensai que s je refusais il pourrait bien assassiner la petite lui-même.

Carlotta ne put s'empêcher de frissonner.

Dorothée reprit :

— J'ai donc promis de tuer l'enfant. Je pris les dix mille francs et j'emmenai la petite; nous avons marché toute la journée et une partie de la nuit.

— Après? Tu me mets à la torture.

— Quand la petite a été endormie, je lui ai ôté tous ses vêtements et je l'ai enveloppée dans une couverture de laine pour qu'elle n'ait pas froid.

— Et puis?

— J'ai sonné à une porte d'allée de maison, on m'a tiré le cordon, je suis entrée doucement, j'ai déposé l'enfant par terre et je me suis sauvée en fermant la porte sur moi. J'avais dans ma poche une lettre toute prête, je la mis à la poste et deux heures après j'étais en chemin de fer.

— A qui donc écrivais-tu?

— A M. le comte.

— Tu lui disais...

— Que je n'avais pas eu le courage de tuer la petite, mais que je l'avais perdue, si bien perdue qu'il ne devait avoir aucune crainte de la voir revenir.

— Qu'est-elle devenue? Le sais-tu?

— Non.

— Depuis, tu n'as rien appris?

— Rien, je n'ai pas cherché.

— Oh! oh! oh! fit Carlotta.

Elle était dans un état de surexcitation inexprimable. Elle tenait toujours Dorothée par le poignet, comme si elle eût craint qu'elle ne s'échappât.

Tout à coup, elle sentit qu'elle étouffait.

Elle arracha les boutons de son corsage et se mit à respirer bruyamment. Quand elle se trouva mieux, elle se demanda ce qu'elle allait faire. Allait-elle, emmenant Dorothée, se mettre immédiatement à la recherche de sa nièce?

Mais pour cela il fallait abandonner Raoul et Henriette. D'un autre côté, c'était éveiller les soupçons de Carini et peut-être lui laisser le temps de se soustraire à sa vengeance. Car elle voulait le châtier, le misérable, elle le voulait avec emportement, avec fureur, et elle rêvait pour ce bandit une punition terrible.

— Écoute, dit-elle à Dorothée, Carini va probablement venir ici dans l'après-midi; mais je ne sais rien, je ne t'ai pas reconnue.

Dorothée se remit à trembler.

— N'aie pas peur, reprit Carlotta; je t'ai reconnue, moi; mais lui ne retrouvera pas en toi la jeune servante qu'il a faite sa complice; sa vue a baissé; d'ailleurs, tu pourras ne point paraître devant lui ou cacher ta figure de ton mieux et, s'il te parle, ne pas répondre ou changer ta voix.

— Oui, madame, j'ai compris.

— Je voudrais t'emmener à l'instant même pour nous mettre en quête de renseignements au sujet de ma nièce; mais j'ai ici une tâche à remplir et tu m'y aideras, car tu m'appartiens : je veux sauver Mlle de Simaise et son frère.

— Ah! madame, je vous servirai en cela avec d'autant plus de zèle, que, moi aussi, je voudrais que Mlle Henriette pût s'échapper de cette maison.

— Dis-tu la vérité?

— Oui, madame; et ce n'est pas ma faute si elle ne s'est pas enfuie ce matin. Tout était arrangé avec le valet de chambre.

— C'est bien; nous verrons ce que nous aurons à faire.

— Je suis prête à vous obéir en tout, madame.

— J'y compte. Sais-tu dans quelle rue tu as laissé l'enfant?

— Oui, madame, rue de Bretagne.

— Avait-elle quelque chose qui pût la faire reconnaître un jour?

— J'ai laissé à son cou la petite médaille d'or.

— Oui, oui, je me souviens.

— Puis j'avais attaché à la couverture un billet.

— Qu'y avait-il sur ce billet?

— Ces quelques mots :

« Elle s'appelle Charlotte et elle a trois ans et demi. »

Et puis, vous savez, madame, elle avait un grain de beauté.

— Oui, sur l'épaule, comme sa mère. Ah! si elle n'est pas morte, fût-elle au bout du monde, je la retrouverai!

Elle ajouta d'une voix sourde :

— Malheur, malheur à toi, Adriano Zacharetti!

Le baron de Simaise était impatient et étonné de ne pas voir revenir Dorothée, amenant la comtesse Carini. Ne voulant pas laisser Henriette seule, même une minute, il se décida à sonner.

Ce fut Frédéric qui parut.

En voyant le fidèle serviteur du marquis de Chamarande, le baron eut une forte tentation de lui sauter à la gorge; mais il sut se contenir et, avec beaucoup de calme, il lui dit :

— Voyez donc, je vous prie, où est Mme Clagerman.

Cette dame Clagerman, une Allemande, était une seconde geôlière d'Henriette, chargée de remplacer Dorothée dans ses fonctions quand celle-ci, pour une cause quelconque, était obligée de s'éloigner de la prisonnière.

— Mme Clagerman est sortie depuis deux heures, répondit Landry.

M. de Simaise fronça les sourcils. L'absence de l'Allemande lui semblait étrange. Il regarda fixement Landry, voulant lire au fond de sa pensée, mais l'ancien mousse ne broncha pas. Toutefois, il comprit que le baron se défiait.

— C'est bien, fit le baron d'un ton rogue, envoyez-moi Julie, la femme de charge.

Au bout de quelques minutes Julie se présente.

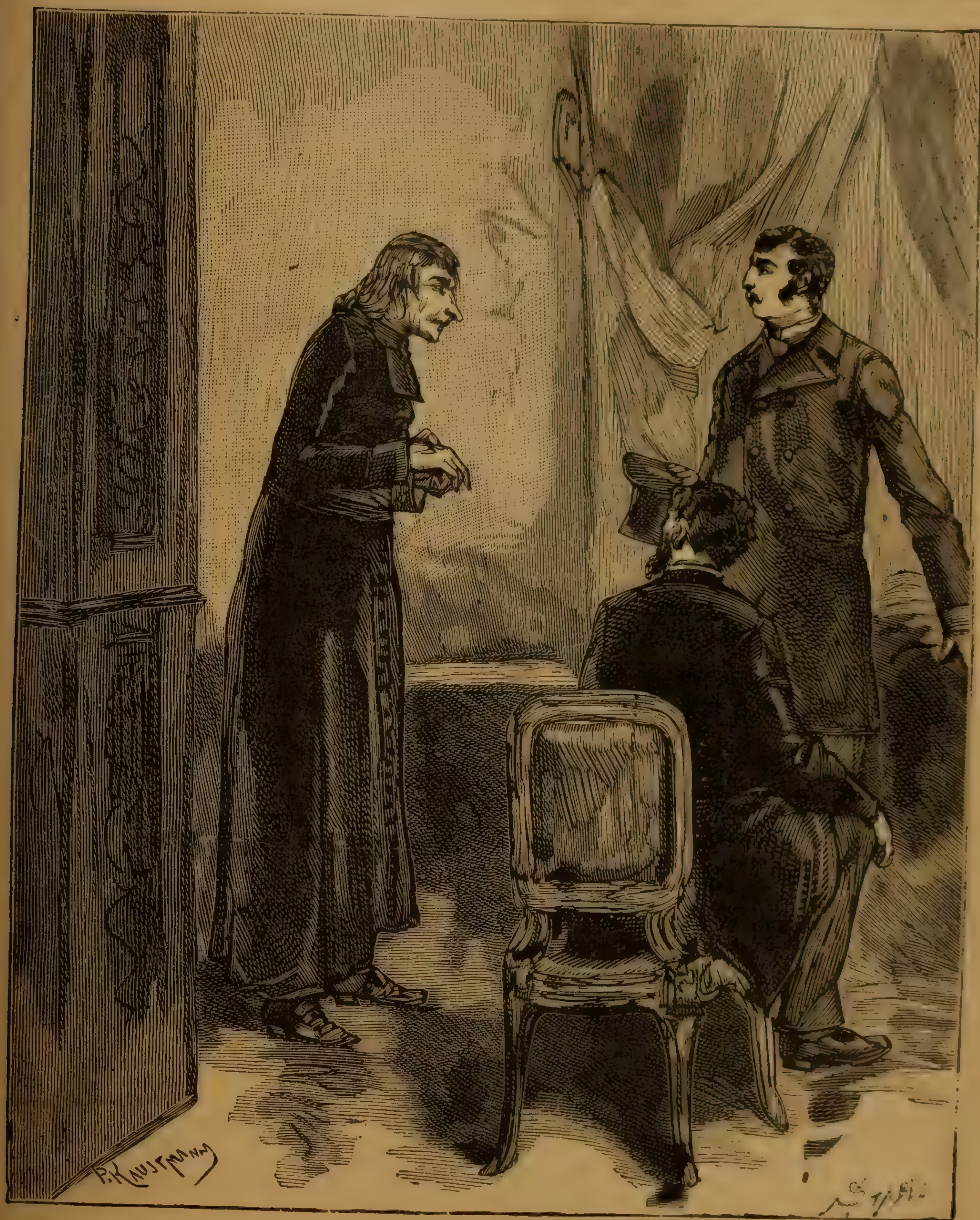
C'était une brave femme, sans malice, très compatissante, et qui s'était prise d'une grande amitié pour Henriette.

— Mme Julie, dit le baron, vous allez tenir compagnie à mademoiselle pendant quelques instants.

— Tant qu'il plaira à monsieur le baron.

De Simaise prit la servante à part et lui dit tout bas :

— Mademoiselle est souffrante, agitée; ne la quittez pas d'une seconde, et surtout empêchez-la de sortir.



— Je vous demande bien pardon, oh! bien humblement pardon d'intervenir (page 1142).

— Monsieur le baron sera obéi, répondit la femme de charge.

M. de Simaise sortit de la chambre et descendit rapidement au rez-de-chaussée. Il se disposait à entrer dans la chambre de Raoul lorsqu'un domestique l'aborda.

— Monsieur le baron, dit-il, il y a là un abbé qui désire vous voir à l'instant.

— Un abbé? fit le baron étonné.

— Il apporte, prétend-il, des nouvelles d'un monsieur que vous attendez.

— Faites entrer dans mon cabinet, dit le baron, devinant alors qu'il s'agissait de Carini.

Un instant après il était en face de l'abbé.

— Vous venez de la part de M. le comte? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le baron, répondit l'abbé d'une voix mielleuse et avec un accent italien très prononcé.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même?

— Eh! mon cher associé, répondit l'homme en soutane et en changeant de ton, me reconnaissez-vous, maintenant?

— Carini! exclama le baron. Recevez mes sincères compliments, mon cher comte; c'est merveilleux!... Eh bien, quelles nouvelles?

— Nouvelles excellentes.

— Ah!

— Nous tenons Jean de Chamarande.

— Vrai?

— Le coup a réussi; Jean Loup est en nos mains.

Les yeux du baron lancèrent des flammes.

— Bravo, s'écria-t-il, bravo! Ce premier succès nous promet le triomphe.

— Et nous l'aurons complet. Je vous ai dit que je guérirais votre fille de son amour.

— Ce sera difficile.

— Qui sait? Il est certaines choses, monsieur le baron, qu'une jeune fille ne pardonne pas à celui qu'elle aime, l'infidélité, par exemple.

— Eh bien?

— Eh bien, mon cher baron, notre ancien sauvage est en ce moment avec une sirène qui saura faire capituler sa vertu.

— Je vous le dis encore, Carini : Vous êtes le diable!

Le faux comte se mit à rire.

— Enfin, exclama le baron, enfin!

Maintenant, à nous deux, marquis de Chamarande! ajouta-t-il avec un regard sinistre.

— La comtesse est avec votre fille? reprit Carini.

— Non, elle est près de mon fils.

— Hein! près de votre fils?

— Raoul a eu une attaque de nerfs extrêmement violente; pour le calmer j'ai dû avoir recours à l'un de vos flacons.

— Le narcotique, au moins?

— Oui. Je l'ai endormi; comme cela je suis tranquille, car l'enragé se serait mis en travers de nos projets.

— Très bien. Mais expliquez-moi, je vous prie, pourquoi la comtesse est près de votre fils.

Le baron allait répondre quand un coup de cloche annonça un visiteur. De Simaise se mit à la fenêtre et vit deux hommes qui traversaient la cour, marchant à quelques pas de distance l'un de l'autre. Le premier était son ancien ami, Pedro Castora; l'autre un de ses nouveaux compagnons de plaisir, le vicomte de Lubessy.

— Mon cher comte, dit-il en se retournant vers Carini, je crois que les choses vont aller plus vite encore que nous ne le supposions.

— Qui vous le fait croire?

— Pedro Castora, qui ne peut venir me trouver qu'en parlementaire.

— Et l'autre jeune homme? demanda Carini, qui avait aussi regardé par la fenêtre.

— C'est le mari que je destine à Henriette.

— Déjà?

— Oui, déjà.

— Je vous laisse recevoir ces messieurs; mais il faut que j'entende.

— Voici une clef de ma chambre; entrez par cette porte... Vite, vite, les voici!

Carini se hâta de disparaître.

Le valet de chambre entra dans le cabinet.

— Deux visites, monsieur le baron, dit-il en présentant deux cartes.

— Faites entrer ces messieurs, répondit de Simaise.

Pedro Castora entra le premier, très grave.

Le vicomte, lui, était radieux.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit le baron en affectant des allures dégagées.

Et avec son audace habituelle il tendit ses mains aux arrivants.

Le vicomte seul prit la main qui lui était offerte.

— Monsieur le baron, dit Pedro, je désire avoir avec vous un entretien particulier.

— Je suis à vos ordres, cher monsieur; mais, avant, permettez-moi de vous présenter M. le vicomte de Lubessy, mon ami et mon futur gendre.

Pedro sursauta.

— M. Pedro Castora, continua le baron achevant la présentation, gentilhomme brésilien et millionnaire comme les Rothschild.

Les deux jeunes gens se saluèrent froidement.

— Maintenant, mon cher vicomte, reprit le baron, je vous prie d'aller fumer un cigare dans la salle de billard. J'ai à causer avec M. Pedro Castora; je vous ferai appeler quand le moment sera venu de vous présenter à Mlle de Simaise.

Il donna un coup de sonnette. Frédéric parut.

— Vous allez conduire M. le vicomte à la salle de billard, lui dit-il, puis vous entrerez dans la chambre de M. Raoul, et vous conduirez près de ma fille la dame que j'ai amenée tantôt.

Le vicomte suivit Frédéric.

Pedro Castora était stupéfié; il se demandait qui pouvait être ce vicomte, ce gendre, qui sortait comme de dessous terre, et qu'on opposait soudainement à Jean de Chamarande.

Il ne comprenait pas.

Mais ce n'était pas le moment des réflexions.

M. de Simaise indiqua un siège à son ancien ami, et lui dit, sans paraître gêné le moins du monde :

— Je vous écoute, cher monsieur; qu'avez-vous à me dire?

— Monsieur, je viens de la part de Mme la baronne de Simaise et de M. le marquis de Chamarande, vous faire des offres de conciliation.

— Ah! vraiment? Ainsi Mme de Simaise et M. de Chamarande daignent descendre jusqu'à moi! Et c'est vous qu'ils ont chargé de cette mission; j'en suis heureux.

— On a pensé, monsieur, qu'en raison de nos anciennes relations, je pourrais mieux que tout autre remplir cette mission délicate sans vous blesser.

— Après m'avoir traité comme vous savez, il me semble que ceux qui vous envoient auraient pu...

— Pardon, monsieur, si je me permets de vous interrompre; mais j'ai peur que vous ne vous placiez sur un terrain où je n'ai pas mandat de vous suivre; je ne peux rien dire et rien faire qui soit en dehors de ma mission.

— Soit, monsieur. Et votre mission est?...

— Je vous l'ai dit : Je suis venu en conciliateur.

Au nom de Mme la baronne de Simaise et au nom du marquis de Chamarande, je vous demande à quelles conditions vous consentiriez à rendre Mlle Henriette de Simaise à sa mère.

— Je comprendrais jusqu'à un certain point la démarche de Mme de

Simaise; mais je ne m'explique pas l'intervention de M. de Chamarande.

— Elle est cependant toute naturelle : M. le marquis de Chamarande a demandé à Mme la baronne la main de sa fille pour M. Jean de Chamarande, faveur qui lui a été accordée. Vous n'ignorez plus, sans doute, que M. Jean de Chamarande aime Mlle de Simaise et qu'il a le bonheur d'être aimé d'elle.

— Dans tout ceci, on n'oublie qu'une chose : mon consentement.

— Je viens aussi le chercher, monsieur.

— Je le refuse! J'ai d'autres intentions sur ma fille, vous l'avez vu; je l'ai fiancée à M. le vicomte de Lubessy; celui-là est gentilhomme, et je suis sûr qu'il ne retirera pas sa parole.

— Je l'ai retirée, moi; il est vrai que je ne suis pas gentilhomme. J'ai agi selon ma conscience, monsieur.

Mais ce n'est pas moi qui suis en cause. Permettez-moi de préciser.

— Précisez, monsieur.

— Je suis chargé de vous offrir un million comptant.

— Oh! on me marchande ma fille, fit le baron, en affectant un air indigné; est-ce qu'on me croit capable de vendre mon enfant?

— N'employons pas de grands mots, monsieur; vous vouliez bien accepter trois millions de moi, afin de liquider votre situation, le jour où nous devions signer le contrat de mon mariage avec Mlle de Simaise. Je n'ai pas dit, alors, que vous vouliez vendre votre fille.

Le baron ne trouva rien pour relever cette riposte vigoureuse.

— Je refuse absolument, dit-il en se levant pour faire comprendre au Brésilien que l'entretien avait pris fin.

Pedro ne bougea pas.

— Monsieur, reprit-il, j'ai pouvoir d'aller jusqu'à deux millions.

— Non, non, cent fois non!

— Je dois ajouter, monsieur le baron, que le marquis de Chamarande ayant désintéressé tous vos créanciers et étant aujourd'hui en possession de tous les titres, hypothécaires ou autres, vous pourriez vous faire, avec deux millions, une existence assez agréable dans un pays quelconque d'outre-mer; car il serait bien entendu que, ne pouvant plus vivre à Paris, ni même en France, vous vous expatrieriez immédiatement.

— Monsieur Pedro Castora, je ne suis pas plus à acheter que ma fille.

— Monsieur le baron de Simaise, je prends sur moi de vous offrir trois millions.

— Non! Je hais le marquis de Chamarande ou l'aventurier qui se

fait passer pour lui; quant à son prétendu fils, je ne le connais pas et ne veux pas le connaître. Je garde ma fille et nulle puissance humaine ne pourra me faire changer de résolution.

— Est-ce votre dernier mot, monsieur?

— Non. Mon dernier mot, le voici : J'espère que je n'aurai plus l'ennui de vous recevoir.

— Bien, monsieur le baron; je ne me présenterai plus à l'hôtel de Simaise.

— J'y compte bien, monsieur.

— Seulement, monsieur le baron, il est probable que vous recevrez avant peu une autre visite en mon nom.

— Est-ce que monsieur Castora veut bien me faire l'honneur de m'envoyer ses témoins?

— Oui, et je vais avoir l'avantage de vous les faire connaître; ils sont quatre; vous choisirez, monsieur le baron.

Le premier s'appelle M. Krünner, banquier à Stuttgard; le second M. Carbonac, banquier à Paris; le troisième est le directeur du Comptoir d'Escompte et le quatrième est M. Benoît, commissaire de police aux délégations judiciaires.

C'était un coup de massue porté au baron.

Il pâlit et retomba sur son siège.

Le jeune homme le regarda avec une sorte de dégoût.

A ce moment Carini frappa discrètement à la porte.

— Entrez, dit le baron, comprenant que son complice venait à son secours.

— Mais, monsieur le baron... fit Pedro Castora, très étonné.

Il n'eût pas le temps de formuler son opposition.

La porte s'ouvrit.

— Je vous demande bien pardon, dit le faux abbé dans le plus pur accent toscan, oh! bien humblement pardon d'intervenir, messieurs; mais je crois que vous pouvez vous entendre.

Pedro Castora regardait le nouveau venu avec le plus vif étonnement.

— Qui peut être ce second personnage? se demandait-il.

Il fut vite renseigné.

— Mais présentez-moi donc, mon cher baron, dit l'Italien.

— Monsieur l'abbé Carini, fit de Simaise.

— Ah! ah! Carini, pensa Pedro Castora; je comprends.

— Messieurs, reprit l'Italien, j'étais là, par hasard, et j'ai entendu votre conversation sans le vouloir.

— Ah! vous avez entendu, monsieur l'abbé? fit le jeune homme.

— Parfaitement, monsieur Castora, et comme je suis un des meilleurs amis de M. de Simaise, je me permettrai de lui donner un conseil. Vous le voulez bien, monsieur Castora?

— Mais comment donc, monsieur! Donnez votre conseil; de la bouche d'un prêtre il ne peut être que fort sage.

— Eh bien, monsieur Castora, j'engage mon ami de Simaise à accepter ce que vous lui offrez. Mais si Mlle de Simaise, pour une cause ou pour une autre, ne voulait pas se marier, M. le baron toucherait tout de même les millions.

Le baron comprit.

— Quelle ruse ce coquin a-t-il trouvée? se demanda Pedro.

— Ah! mon cher Carini, fit le baron, il faut bien que ce soit vous pour que j'ouvre l'oreille...

— A un bon conseil?

— Enfin, je fais comme vous le désirez.

— Et, s'adressant à Pedro :

— Eh bien, monsieur le fondé de pouvoir, est-ce dit? demanda-t-il.

— C'est dit, monsieur le baron.

Le faux prêtre eût un sourire singulier.

— Pas de surprise, reprit-il, si Mlle de Simaise refuse d'épouser le protégé de M. de Chamarande...

— Son fils, monsieur l'abbé.

— Son fils, si cela vous plait, monsieur, bien que le fait ne soit nullement prouvé; si, dis-je, Mlle de Simaise refuse d'épouser ce jeune homme...

— J'ai entendu, monsieur l'abbé...

— Les trois millions seront remis tout de même à M. le baron.

— La veille du jour où il s'embarquera pour l'Amérique ou une autre contrée.

— Soit.

— Sur ce, monsieur le baron, je vous quitte pour aller rendre compte de ma mission à qui de droit.

— Monsieur Castora, dit Carini, plus d'envoi de témoins, n'est-ce pas?

— Sans doute, du moment que nous sommes d'accord, sauf ratification de mes mandants.

— Oh! des restrictions?

— Dame, monsieur l'abbé, comme ce n'est pas moi qui verse les millions, je ne puis prendre que des engagements conditionnels.

— Toutefois, monsieur Castora, vous vous engagez à faire ratifier le traité?

Le regard du jeune homme eût un éclair rapide.

— Pardon, monsieur l'abbé, répondit-il avec hauteur, je ne prends aucun engagement et je ne vois pas à quel titre vous m'en demandez un

— Monsieur l'abbé parle en mon nom, répliqua vivement le baron, le zèle de mon ami pour mes intérêts est son excuse.

Pedro Castora enveloppa les deux complices d'un regard de profond mépris, puis il se retira en se disant :

— Quelle nouvelle infamie machinent-ils?

XXI

LES YEUX D'UNE FEMME

On se souvient que Carini, jouant fort bien, d'ailleurs, son rôle de vieux prêtre, avait donné rendez-vous à Jean de Chamarande devant l'église Sainte-Cécile. Ce rendez-vous était fixé au lundi, et le marquis, voulant savoir exactement à quel coquin son fils avait à faire, s'était décidé à ne pas mettre fin à l'aventure.

Or, il avait été convenu que le jeune homme irait au rendez-vous, mais accompagné de son père.

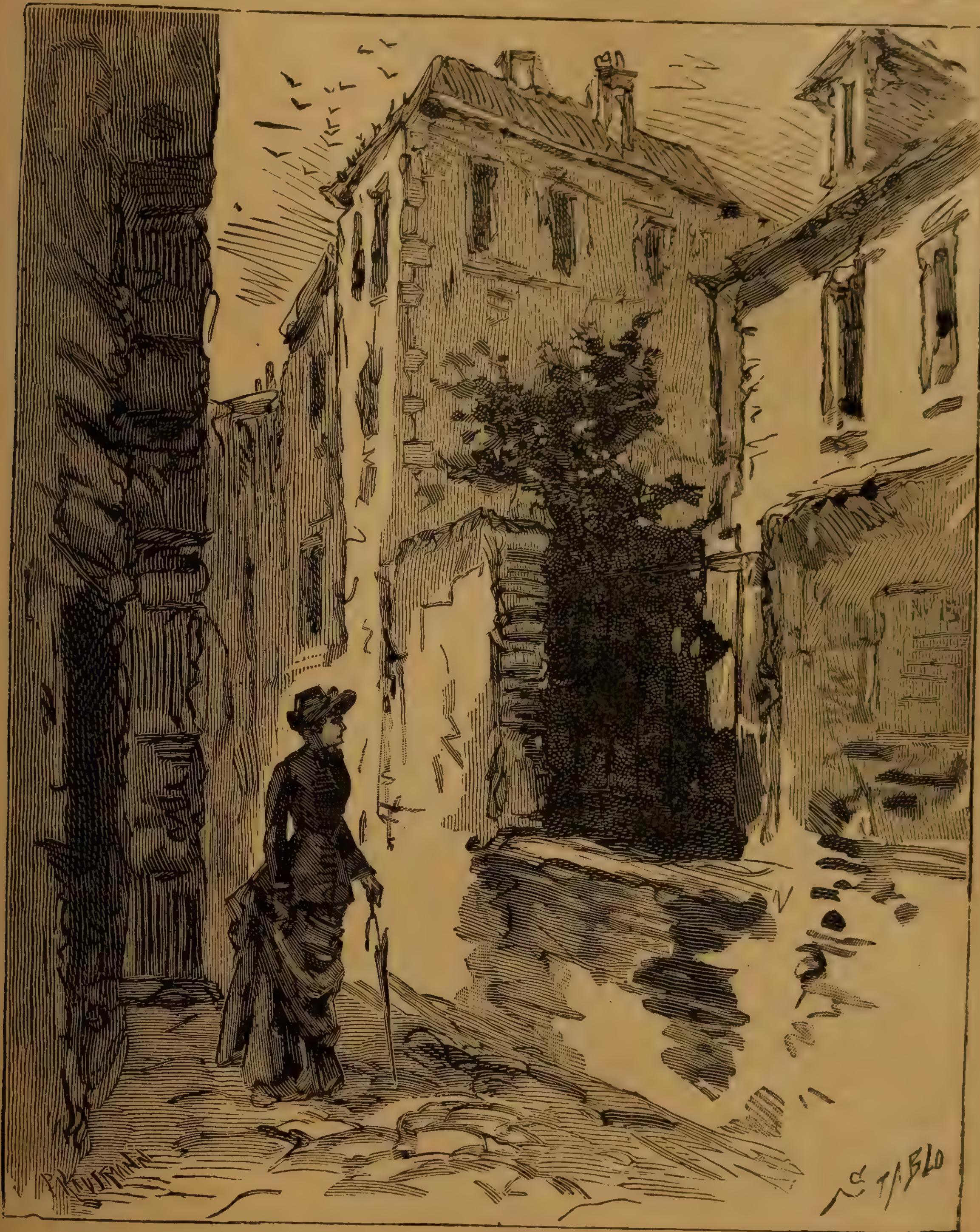
Mais, le samedi soir, Jean avait reçu mystérieusement le billet suivant :

« Mon cher enfant,

» Un grand danger, qui n'est, hélas! que trop réel, menace Mlle Henriette de Simaise; mais je puis, heureusement, vous donner le moyen de le conjurer.

» Cette grave circonstance m'oblige à changer le jour et l'heure de notre rendez-vous, car il faut agir promptement.

» Donc, demain dimanche, à midi, midi un quart au plus tard, trouvez-vous devant l'église Sainte-Cécile. Là vous attendra une voiture près de laquelle vous reconnaîtrez mon fidèle et dévoué serviteur.



Comme une femme qui se promène et qui n'est pas loin de son domicile, elle explora les abords de la ruelle (page 1151)

» Soyez exact, mon cher enfant; à nous deux nous sauverons votre chère Henriette et nous la rendrons à sa mère.

» Votre ami,

» L'abbé CLAUSEL. »

Jean de Chamarande ne parla point à son père de cette lettre; mais

bien qu'il ne crût pas sérieusement à ce grand danger que courait Henriette, il se dit :

— J'irai seul à ce rendez-vous.

Nous connaissons le caractère aventureux du jeune homme et nous savons qu'il n'était guère accessible à la peur.

Le même sentiment de curiosité auquel il avait obéi une première fois le poussait encore en avant. Et puis il éprouvait un âpre désir de se retrouver en face de ce coquin qui se cachait sous la robe d'un vénérable prêtre.

Il voulait se donner encore le plaisir d'entendre les paroles hypocrites du faux abbé Clausel; il lui arracherait son masque ensuite, et ce serait le dénouement de l'aventure.

Dans Jean de Chamarande, Jean Loup reparaissait souvent; il avait pu, autrefois, redouter l'approche des hommes, mais ce temps était passé; et celui qui, dans la forêt, avait disputé sa nourriture aux carnassiers affamés, ne pouvait pas avoir peur des fauves humains.

— Après tout, pensait-il, qu'ai-je à craindre? Rien. M. de Simaise est notre seul ennemi et il n'est plus à redouter, maintenant que mon père n'aurait qu'un mot à dire pour le conduire en cour d'assises. Son intérêt lui commande d'être tranquille. Quant à l'autre, il m'a laissé voir son jeu, c'est une partie des millions de mon père qu'il voudrait prendre; mais je ne suis plus Jean Loup, je suis Jean de Chamarande et mon père est là.

Assurément on ne songe pas à m'assassiner; du reste, je ne suis nullement disposé à me laisser égorger comme un mouton.

Dans ma vie d'homme sauvage j'ai lutté avec les loups, et j'ai conservé assez de courage et de force pour ne pas craindre de me trouver aux prises avec un homme, même avec deux.

Je ne suis plus Jean Loup! s'écria-t-il en se redressant une flamme dans le regard, mais je suis un Chamarande!

Dans tous les cas, ajouta-t-il en souriant, j'aurai mes pistolets dans ma poche.

Quand son père l'eût quitté pour se rendre chez M. de Violaine, le jeune homme s'habilla; il prit ses armes et, quand midi sonna, il sortit à pied et se dirigea tranquillement, d'un pas ordinaire, vers l'église Sainte-Cécile.

De leur côté, Carini et Caracole avaient pris leurs dispositions en vue de l'enlèvement de Jean de Chamarande.

A peine la porte du cabinet de Carini fût-elle fermée derrière Carlotta et le baron de Simaise, qui se rendaient ensemble, en toute hâte, à l'hôtel

de Simaise, que le faux comte, avec l'aide de son agent, se mit en devoir de se transformer.

Très habile dans l'art de se grimer, en moins de dix minutes le bandit se rendit méconnaissable.

Sa tête faite, une perruque à tonsure, des lunettes, une calotte noire, des souliers à boucles et une soutane complétèrent le déguisement. On lui aurait donné alors le bon Dieu sans confession, selon l'expression vulgaire.

Le coquin pouvait jouer d'autant plus habilement son rôle d'abbé, qu'il n'avait, comme on l'a vu déjà, rien oublié de son passage au séminaire.

— Voyons, dit-il à Caracole, tu es bien sûr de tes hommes?

— Comme de moi-même.

— La voiture est bien celle que j'ai choisie?

— Toujours la même, solide, ne pouvant s'ouvrir de l'intérieur; les glaces ne se baissent pas et un rideau de tôle remplace les stores.

— C'est parfait. As-tu le flacon?

— Tout est prêt : l'éponge, la compresse, le mouchoir.

— Et la cellule?

— Est en bon état.

— Autre chose : je me défie du marquis de Chamarande; maintenant que Jean Loup sait qu'il est son fils, le garçon a pu instruire son père.

— C'est possible; mais le contraire l'est aussi.

— C'est vrai. Si Jean a parlé, il y a deux hypothèses à admettre : ou le marquis lui aura défendu de se trouver au rendez-vous, ou il lui a donné le conseil de s'y rendre, mais accompagné.

— Parfaitement raisonné.

— Si le jeune homme ne vient pas ou s'il n'est pas seul, nous n'aurons qu'à constater notre échec.

— Et à prendre nos mesures pour qu'il n'ait pas de conséquences fâcheuses pour nous.

— De ce côté, j'ai pris nos précautions. Aux premières menaces d'intervention de la police, je préviendrais que je ne suis que l'instrument du baron, et j'ai là un papier qui le prouve.

— Nous pouvons donc marcher sans crainte, maître.

— Et je n'ai plus qu'à souhaiter que tu réussisses.

— J'espère.

— Mais midi va bientôt sonner, file. Du reste, j'entends la voiture.

Une voiture s'arrêtait, en effet, devant la porte.

Caracole descendit précipitamment.

. . . .

Il était midi et quelques minutes.

Les fidèles sortaient de l'église après avoir assisté à la dernière messe. Les coupés se croisaient devant le portail de Sainte-Cécile. Mais, successivement, les voitures de maître disparurent. La foule s'écoula peu à peu et la petite place redevint déserte.

Une jeune femme ayant son voile baissé, qui était restée dans l'église après tout le monde, parut sur le haut des marches du portail. Ses yeux tombèrent sur une voiture d'aspect assez singulier, attelée de deux forts chevaux.

Près de la portière de la voiture se tenait immobile un homme portant la longue redingote d'un valet de pied. La jeune femme voilée reconnut l'individu.

— Tiens, murmura-t-elle, c'est Caracole, l'âme damnée du comte Carini; que vient-il faire là, déguisé en valet de pied?

Elle descendit deux marches et se disposait à rejoindre sa voiture, qui l'attendait à quelques pas, lorsqu'elle vit, traversant la place, un jeune homme de haute mine, qu'elle crut reconnaître. Étonnée, elle resta immobile sur la marche de l'escalier.

Comme le jeune homme s'approchait, une tête de femme voilée se montra à la portière de la grande voiture à l'aspect singulier, une petite main délicieusement gantée souleva le voile et fit voir au jeune homme un visage ravissant qu'un sourire gracieux semblait illuminer.

Un geste, accompagné d'un regard, firent comprendre à Jean de Chamarande que cette voiture et cette femme étaient là pour lui. Sans hésiter il s'avança vers la portière.

Alors, dans le valet de pied qui le saluait, Jean reconnut le serviteur de l'abbé Clausel.

Sur les marches de l'église, la jeune femme voilée paraissait agitée.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, pensait-elle, je ne suis pas bien sûre que ce soit lui; il faudrait que je puisse voir entièrement sa figure.

Comme pour lui donner satisfaction, Jean se retourna de son côté et lui montra en plein son visage.

— C'est lui, c'est bien lui! dit-elle; quand on a vu cette belle et noble figure une fois, on ne l'oublie jamais; oui, c'est le marquis de Chamarande, que j'ai vu hier soir chez Pedro.

Caracole ouvrait obséquieusement la portière.

Le jeune homme mit le pied sur le marchepied, et la jeune femme voilée remarqua qu'après l'avoir poussé assez rudement dans la voiture, Caracole s'empressait de refermer la portière; elle remarqua également que la glace de la portière se recouvrait d'une espèce de volet; de plus elle entendit comme un cri étouffé.

— Oh! oh! fit-elle, qu'est-ce que cela veut dire?

Mais l'ami de Pedro vient de tomber dans un piège; ce qui se passe ressemble fort à un enlèvement!

Sans perdre son temps à réfléchir, elle alla se jeter dans sa victoria en disant à son cocher :

— N'importe où il ira, suivez ce grand landau noir, mais à distance et sans affectation.

Le landau avait déjà pris l'avance de quelques mètres. La victoria le suivit.

Après avoir fermé la portière et vu le landau s'éloigner, Caracole se frotta vivement les mains et se dirigea pédestrement vers la demeure de son maître.

Le bandit n'avait pas plus remarqué la jeune femme voilée sur les marches de l'église qu'il n'avait vu la victoria se lancer à la poursuite du landau.

Cette jeune femme, qui venait d'assister à l'enlèvement de Jean de Chamarande, était Mlle Charlotte.

La veille, dans l'après-midi, Charlotte s'était rendue chez Pedro Castora, son ami, son protecteur et son bienfaiteur, pour lui faire part des nombreuses difficultés qu'elle rencontrait à la mairie, vu l'absence de papiers qu'elle ne pouvait fournir, et le prier, n'ayant que lui à qui elle put s'adresser, de vouloir bien lui venir en aide en cette circonstance.

Charlotte pensait avec raison que, grâce à ses hautes relations, Pedro pourrait vaincre les obstacles et hâter ainsi son mariage qui, par l'absence des pièces nécessaires, menaçait d'être retardé indéfiniment.

Elle n'avait pas rencontré Pedro qui, nous le savons, avait passé toute l'après-midi en compagnie de Suzanne et de M. de Violaine.

Mais ayant appris par le valet de chambre que Castora recevrait le soir quelques amis intimes et que, par conséquent, il serait chez lui toute la soirée, elle se retira en se promettant de revenir le soir entre neuf et dix heures.

Elle n'y manqua point.

— Vous venez un peu de bonne heure, lui dit le valet de chambre.

— N'importe, répondit-elle, j'attendrai.

On la fit entrer dans un petit salon où elle resta seule pendant une

longue demi-heure, s'occupant, pour tuer le temps, à feuilleter desalbums.

Cependant elle finit par trouver qu'elle attendait bien longtemps. Alors, elle se hasarda à sortir du salon et à pénétrer dans une vaste antichambre où elle espérait revoir le valet de chambre.

Elle se trouva là, tout à coup, en face de Jean de Chamarande et de Landry, qui venaient d'arriver, précédant de quelques minutes, le marquis et la marquise.

Jean la salua avec une grande politesse et elle lui rendit son salut, rougissante et un peu honteuse.

Presque aussitôt le domestique annonça :

« Monsieur le marquis de Chamarande. »

Charlotte suivit des yeux le jeune homme qui entra dans le grand salon.

— Vous vous impatientez, lui dit le valet de chambre.

— Un peu.

— Vous feriez bien, je crois, de ne plus attendre.

— Est-ce que ce jeune marquis est un ami de M. Castora?

— Certainement, et des plus intimes. Nous n'avons ici, ce soir, que les meilleurs amis de notre maître. Je dirai même que c'est comme une réunion de famille, et tout indique que M. Castora sera dans l'impossibilité de vous recevoir.

— C'est bien fâcheux, j'ai tant besoin de le voir et de lui parler.

— Je comprends; mais si vous me permettez de vous donner un conseil...

— Eh bien?

— Je vous engage à remettre votre visite à demain; dans l'après-midi vous trouverez M. Castora seul, et vous aurez la satisfaction de pouvoir causer plus longuement avec lui.

Charlotte poussa un soupir.

— Je me rends à vos raisons, dit-elle.

Et elle s'en alla.

Elle rentra chez elle et changea de toilette pour se rendre à la soirée de Pomme-d'Api où, d'ailleurs, on ne la vit qu'un instant.

Sans être une femme de la catégorie de Georgette et de la grande Caroline, Charlotte, appartenant au demi-monde, avait été forcée, peut-être malgré elle, de fréquenter quelques-unes de ces filles qui, certainement, ne la valaient pas.

Elle connaissait Caracole, l'ayant vu plusieurs fois avec le comte Carini, son maître, chez la grande Caro. De plus, elle savait que le maître et le valet s'occupaient d'une infinité de choses ténébreuses et plus ou moins malpropres.

Si Charlotte n'avait pas reconnu Caracole près de la voiture suspecte qui stationnait devant Sainte-Cécile, son attention n'auraient probablement pas été éveillée, ou bien, elle n'eût vu dans ce qui s'était passé sous ses yeux qu'une aventure galante; mais la présence de l'agent de Carini lui avait révélé le caractère criminel du fait. Aussi elle ne douta point qu'un piège eût été tendu au jeune homme. Et ce jeune homme était M. de Chamarande, un ami intime de Pedro Castora!

Et c'est le hasard qui lui offrait l'occasion, occasion unique peut-être, de témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur!

Elle n'hésita pas. Il fallait qu'elle sût où l'on allait conduire le jeune homme.

Celui-ci était à peine entré dans la voiture qu'il comprit qu'il était tombé dans un piège.

En effet, des mains vigoureuses le saisirent et le jetèrent sur une banquette.

Il voulut se relever et se défendre; mais en même temps que deux hommes le saisissaient pour paralyser ses mouvements, la femme lui plaçait sur la bouche et le nez une éponge imbibée d'un liquide qui produisit aussitôt son effet.

Jean n'eût que le temps de pousser une plainte.

Ses jambes et ses bras s'engourdirent tout à coup et, sans être évanoui, ni même endormi, il ne pouvait plus remuer. Son corps était inerte et ses membres comme morts. Il y avait un nuage devant ses yeux, un bourdonnement étrange se faisait dans ses oreilles et sa langue était paralysée comme son corps.

La voiture roulait avec une rapidité vertigineuse.

Au bout de trente-cinq minutes elle arrivait à Auteuil et s'arrêtait devant une ruelle étroite et sombre.

Charlotte fit arrêter sa victoria à une certaine distance et mit pied à terre. Comme une femme qui se promène et qui n'est pas loin de son domicile, elle explora les abords de la ruelle. Elle vit qu'elle donnait accès à une maison de modeste apparence, à deux étages, bâtie entre cour et jardin, et ayant sa façade de l'autre côté.

Satisfaite sur ce point, la jeune femme remonta dans sa voiture et attendit quelques instants.

Après vingt minutes écoulées, le landau reprit la route de Paris. Les glaces, cette fois, étaient baissées et laissaient apercevoir à l'intérieur deux hommes. La femme n'étant plus avec les hommes, Charlotte pût facilement conclure qu'elle était restée dans la maison avec le jeune homme.

La victoria avait suivi le landeau à l'aller, elle le suivit au retour jusqu'au boulevard des Batignolles où il alla se remiser.

Immédiatement, et sans perdre une minute, Charlotte se fit conduire chez Pedro Castora.

Elle avait hâte de l'informer de sa découverte.

Il était près de deux heures.

— Vous n'avez pas de chance, dit le valet de chambre à la jeune femme, Monsieur est sorti et n'a point dit à quelle heure il rentrerait. Jamais mon maître n'a été si occupé et si préoccupé surtout; bien certainement il se passe quelque chose de grave qui intéresse ses amis.

— Ah! fit Charlotte. Je serai, je l'espère, plus heureuse une troisième fois, ajouta-t-elle. Néanmoins, je vais laisser un mot à M. Castora.

Elle écrivit rapidement quelques lignes et recommanda vivement au valet de chambre de remettre son billet à M. Castora dès qu'il rentrerait, à moins qu'on ne puisse le lui faire parvenir avant.

XXII

PAMÉLA.

Jean de Chamarande avait été transporté dans la maison de la ruelle et descendu au sous-sol dans une pièce assez grande, dont on avait fait une chambre, la cellule, ainsi que l'avait appelée Carini parlant à Caracole.

Dès que la femme, sur laquelle comptait Carini pour jouer auprès du fiancé d'Henriette le rôle d'une Armide, fut laissée seule avec le jeune homme, elle s'empressa de le tirer de son état de torpeur, ce qui dura un petit quart d'heure.

Alors le prisonnier regarda autour de lui cherchant à rappeler ses esprits.

Il se trouvait, non dans un cachot, mais dans un délicieux boudoir, boudoir capitonné, imprégné de parfums et meublé avec un grand luxe.

La pièce était voûtée et sans fenêtre.



Il était à demi couché sur un divan; à ses pieds, accroupie sur un large coussin se tenait une jeune femme (page 1154).

Un puissant ventilateur renouvelait l'air. Les murs étaient tendus de soie cramoisie.

Une lampe pendait au plafond et des torchères garnies de bougies parfumées, appliquées aux murailles, éclairaient des divans, des glaces, des bronzes.

Jean passa plusieurs fois ses mains sur son front comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé et qu'il ne rêvait pas.

Il était à demi couché sur un divan; à ses pieds, accroupie sur un large coussin, se tenait une jeune femme plutôt grâcieuse que belle, mais à coup sûr très séduisante.

Elle était coquettement vêtue d'une tunique de cachemire rouge toute ouverte, laissant voir des épaules nues, un sein à peine voilé par une maline légère et transparente. Le regard était tendre, le sourire adorable. Dans ses mains blanches, elle pressait celles de Jean, et il y avait dans son attitude une langueur pleine de charme.

Des fleurs aux senteurs pénétrantes, une cassolette d'où s'échappaient des effluves aphrodisiaques, remplissaient l'étrange boudoir d'une vapeur enivrante.

Jean était un puritain. Tout frais sorti des mains de la civilisation, il en ignorait et n'en comprenait pas encore les raffinements. D'ailleurs, il avait le cœur trop plein du souvenir et de l'image d'Henriette pour se laisser aller aux tentations des sens. Aussi était-ce d'un air plus curieux que charmé qu'il interrogeait du regard la jeune femme.

Jean n'avait aucune fatuité; il n'admettait pas qu'il eût inspiré à une femme une passion assez forte pour la mettre au-dessus de toutes les convenances.

Il se dégagea doucement de la tendre étreinte de la tentatrice, la releva et la fit asseoir en face de lui.

— Voyons, madame, dit-il d'une voix demi-sérieuse, voudriez-vous m'apprendre ce que signifie cette comédie?

— Est-ce que vous ne l'avez pas un peu deviné? répondit la jeune femme en l'enveloppant de son regard langoureux.

— Pas le moins du monde, je vous assure.

— C'est l'amour qui vous a conduit ici!

— Ah! ah! c'est... l'amour; l'amour de qui, je vous prie?

— Le mien. Est-ce que vous ne me trouvez pas assez jeune pour être amoureuse et assez belle pour inspirer l'amour?

— Vous êtes jeune et charmante, je le reconnais; vous êtes à l'âge de l'amour et vous êtes faite pour être aimée... Mais nous ne nous connaissons pas, nous nous voyons aujourd'hui pour la première fois; comment voulez-vous que je croie à votre amour pour moi et comment voulez-vous que je puisse vous aimer?

— A défaut d'amour, dit-elle, en se plaçant près de lui, il y a le plaisir; ah! croyez-le, tout ce qui me viendra de vous sera pour moi, qui vous aime avec ardeur, comme un avant-goût du paradis.

Elle prit la tête de Jean entre ses deux mains et la couvrit de baisers de feu.

Car elle était de bonne foi, cette nouvelle Circé, l'indifférence de ce jeune et beau garçon lui fouettait le sang.

Jean la repoussa froidement. Et cependant il subissait malgré lui l'influence de cette atmosphère parfumée, de ces baisers capiteux; mais il aimait d'un amour vrai, profond, inattaquable, et son amour le rendait fort contre toutes les tentations.

— Écoutez-moi, dit-il, je ne vous dédaigne ni ne vous blâme; mais je ne puis ni ne veux vous aimer.

— Alors, répliqua-t-elle vivement, avec un accent de jalousie vraiment incompréhensible, vous aimez une autre jeune fille?

— Oui, j'aime. Il n'y a, en effet, qu'un amour comme celui qui est en moi, qui puisse triompher des séductions dont vous m'entourez.

— Eh bien, je ne vous remercie pas de m'avoir fait cet aveu.

— En quoi peut-il vous offenser?

— Sachez, monsieur, qu'une femme est toujours profondément humiliée d'avoir été repoussée, même d'un homme qu'elle n'aime pas, à plus forte raison quand elle aime.

— Allons, allons, ne me dites pas que vous m'aimez!

Elle eut un mouvement de tête adorable.

— Je ne vous aimais pas tout à l'heure et je ne voulais que vous séduire, répliqua-t-elle; mais, maintenant, je sens que je vous aime; oui, je t'aime, je t'aime! ajouta-t-elle les yeux pleins de flammes.

— Si vous dites vrai, je vous plains; nous n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas? Veuillez donc, je vous prie, me permettre de sortir d'ici.

Jean se leva et marcha vers une porte.

La jeune femme secoua la tête.

— Je voudrais vous faire sortir, dit-elle, que je ne le pourrais pas; nous sommes ici prisonniers l'un et l'autre.

— Je ne comprends pas, expliquez-vous?

— C'est facile : nous sommes enfermés ici, et pour que nous puissions sortir, il faut attendre qu'on vienne nous délivrer.

Le jeune homme commençait à perdre patience; il chercha à ébranler la porte, elle ne bougea même pas.

Soudain, il aperçut une petite issue pratiquée dans un angle; il y courut.

C'était un cabinet de toilette au grand complet.

— Rien, fit-il, rien.

Il revint près de la jeune femme.

— Écoute, lui dit-il, tu vas me faire sortir d'ici, je le veux!

— Mais, je vous l'ai dit, je ne le puis.

— Si tu m'ouvres ou me fais ouvrir cette porte je te donnerai vingt mille francs.

— Vingt mille francs! fit-elle tout interloquée.

— Ah! tu vois bien que tu le peux!

— Non, malheureusement, non, je vous le jure.

— Tu auras trente mille francs.

— Nous sommes enfermés.

— Quarante mille francs!

Elle secoua la tête.

— Ah! tu dis non... Eh bien, tu as une minute pour te décider. Accepte ce que je t'offre ou je t'étrangle.

— Alors, tuez-moi, car je ne sais pas comment nous pourrions sortir de cette prison.

La physionomie du jeune homme prit une expression terrible. Il marcha vers la jeune femme les mains en avant.

Épouvantée, elle recula jusqu'au fond de la pièce; puis elle tomba sur ses genoux en s'écriant :

— Grâce, grâce!

Jean comprit que la malheureuse ne le trompait pas; sa colère s'apaisa aussitôt.

Il prit la main de la jeune femme, l'aida à se relever, puis l'ayant rassurée d'un mot, il la fit asseoir.

— N'ayez plus peur, dit-il, je vous crois.

— Oh! oui, croyez-moi.

— Causons, mais répondez-moi franchement.

— Je suis prête à vous dire tout ce que je sais.

— Comment vous appelez-vous?

— Paméla.

— Eh bien, Paméla, pourquoi m'a-t-on enfermé ici avec vous?

— Pour que je vous y retienne.

— Mais puisque nous sommes ensemble dans ce cachot, on pouvait tout aussi bien m'emprisonner seul.

— C'est vrai, et je ne comprends pas plus que vous. Ce que je puis deviner, c'est qu'on ne vous veut pas trop de mal, ajouta-t-elle en rougissant malgré elle.

— Oui, vous avez reçu l'ordre de me séduire, dans quel but?

— Probablement pour vous faire trouver moins long le temps de votre captivité, répondit-elle en baissant les yeux.

Jean était complètement dérouté; plus il s'interrogeait, plus il se

souvenait de sa conversation avec le vieux prêtre, moins il comprenait.

— Paméla, reprit-il après quelques minutes de réflexions, pouvez-vous me dire à qui vous avez obéi en venant m'attendre devant l'église Sainte-Cécile?

— Oui, monsieur, bien qu'en parlant je m'expose à un grand danger.

— Rassurez-vous, Paméla; tôt ou tard nous sortirons d'ici, et je vous promets que des mesures seront prises pour que vous n'ayez rien à craindre.

— Ah! monsieur, Dieu veuille que vous puissiez me tirer des griffes de cet homme.

— Nous vous en tirerons, et les quarante mille francs que je vous offrais tout à l'heure, vous les aurez.

— Comme vous êtes bon!

— Eh bien, ce nom?

— L'homme qui vous a fait enlever est le comte Carini.

— Carini! fit Jean en fouillant ses souvenirs pour y trouver un écho de ce nom; Carini! je ne connais personne de ce nom et je ne crois pas que ce mot ait jamais été prononcé devant moi. Quel homme est-ce que ce comte Carini?

Paméla lui fit le portrait de l'Italien.

Mais, cette fois encore, Jean ne reconnut personne qu'il eût vu.

— Savez-vous si ce comte Carini a des relations avec un certain abbé Clausel? demanda-t-il.

Paméla sourit.

— Pourquoi souriez-vous?

— Parce que le comte Carini et l'abbé Clausel sont le même homme; si vous connaissez l'abbé, vous connaissez le comte Carini, qui prend toutes sortes de déguisements, selon les rôles qu'il a à jouer, qui change de figure comme il veut et se vieillit ou se rajeunit à volonté.

— Très bien; voilà un précieux renseignement. Donc, c'est ce comte Carini qui nous a fait enfermer ici?

— Oui.

— Savez-vous s'il a agi pour son compte ou pour celui d'un autre?

— Je ne puis trop dire; j'ai seulement entendu quelques mots de Caracole...

— Qui ça, Caracole?

— Le confident du comte Carini, l'homme qui vous a ouvert la portière.

— Oui, oui, je l'ai reconnu ; et qu'avez-vous entendu dire à Caracole ?
« L'affaire du baron est dans le sac ! »

Ceci jetait une lumière dans les ténèbres. Évidemment il s'agissait du baron de Simaise. Ainsi, c'était son oncle qui l'avait fait séquestrer comme vingt-cinq ans auparavant.

Pourquoi ?

Était-ce pour se venger ou pour mettre le marquis à contribution ? La première hypothèse n'était guère admissible, car si le baron eût voulu se venger, faire disparaître le fils de son frère, on ne lui aurait pas donné ce singulier geôlier.

Ce que voulait M. de Simaise était donc de forcer le marquis de Chamarande à lui remettre une forte somme d'argent.

— Mais, se disait le jeune homme, pourquoi a-t-on mis cette jeune femme près de moi avec mission de me séduire ?

Jean ne parvenait pas à comprendre.

— A quoi songez-vous ? lui demanda Paméla.

— Eh, parbleu ! à sortir d'ici.

La jeune femme hocha la tête.

— Vous n'y parviendrez pas, dit-elle ; d'autres l'ont tenté sans y réussir ; nous devons attendre qu'on vienne nous ouvrir.

— Vous avez donc déjà été enfermée ici avec quelqu'un ?

— Oui, répondit-elle.

— Dans quel but ?

— Pour obtenir d'un fils de famille récalcitrant des signatures qu'il refusait et qu'il me donnait, à moi... Vous comprenez...

— Parfaitement.

— C'est encore ici que Carini a livré à de vieux libertins des jeunes filles qui avaient résisté à toutes les offres.

— Mais cet homme est un immonde scélérat !

— Oh ! oui.

— Ne vous en déplaise, je vais chercher une issue... Il faut absolument que je sorte... Tous ceux que j'aime doivent être dans des inquiétudes mortelles, mon père, ma mère, mes amis...

— Et elle, murmura Paméla.

Jean n'eut pas l'air d'avoir entendu. Il commença ou plutôt recommença son inspection du lieu, soulevant les portières, dérangeant les meubles. Il ne découvrit rien. Il tira sa montre ; elle marquait trois heures et demie.

— Dites-moi, Paméla, demanda Jean, quand le séjour ici doit se prolonger, n'apporte-t-on pas à manger aux prisonniers ?

— Non.

— Comment, non... On les prend donc par la famine?

— Carini est un homme de précautions, répondit-elle en souriant. Vous allez voir.

Elle souleva le couvercle d'un divan dans l'intérieur duquel se trouvaient plusieurs bouteilles de vin, un pâté, une volaille froide et tous les ustensiles nécessaires pour manger.

En faisant sa question, Jean n'avait pas du tout songé qu'il pourrait avoir faim; il avait simplement conçu le projet de se jeter sur la personne qui se présenterait, espérant que, grâce à la force extraordinaire dont il était doué, il aurait facilement raison de toute résistance. Mais cet espoir lui échappait.

Il s'assit accablé. Paméla gardait le silence.

Jamais elle ne s'était trouvée en face d'un pareil homme. Elle avait vécu jusqu'à ce jour dans un monde de viveurs vieillis ou d'adolescents naïfs, aux instincts libertins, qui ne lui avaient point résisté et pour lesquels elle n'avait éprouvé qu'une médiocre sympathie.

Rarement un caprice né du hasard ou d'une tendance d'esprit particulière s'était glissé dans son cœur, ou plutôt s'était emparé de ses sens. D'ailleurs la fantaisie du lendemain chassait bien vite le souvenir de l'émotion de la veille. Et puis, ses amants d'un jour la traitant souvent d'une façon brutale, elle ne pouvait guère avoir pour eux qu'une considération fort restreinte.

Quelle différence avec Jean! Mais il n'y avait même pas à établir une comparaison. Jean lui parlait avec ménagement, amicalement, et si son amour-propre de courtisane avait été blessé de l'insuccès de ses tentatives, elle voulait voir, dans le dédain même du jeune homme, quelque chose qui ressemblait à du respect.

Et puis Jean paraissait si malheureux, qu'elle se sentait prise d'une grande pitié pour lui, et qu'elle eût donné beaucoup pour lui rendre un peu de courage et lui faire comprendre qu'elle n'était pas aussi perverse qu'il pouvait le supposer.

La femme la plus misérable a de ces heures.

— Voyons, monsieur, dit-elle timidement au jeune homme, vous, un homme fort, ne vous laissez pas aller au découragement; votre captivité ne saurait durer longtemps; un homme de votre monde ne disparaît pas ainsi sans qu'on s'en inquiète.

— Je vous remercie, ma chère enfant; je ne me décourage point; ah! j'ai traversé des phases bien autrement terribles que celle-ci; mais alors j'étais seul, et aujourd'hui j'ai une famille. C'est à la pensée des

tourments que mon absence prolongée va causer aux miens. que je m'épouvante. Et puis cela peut avoir des conséquences très graves. Si vous aviez un père, une mère comme les miens, vous comprendriez ma douleur.

Paméla soupira et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Hélas! dit-elle tristement, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère; je suis une enfant de l'hospice et voilà pourquoi je suis... ce que je suis.

XXIII

LA LUTTE.

Mlle Charlotte était rentrée chez elle bien décidée à y attendre, sans bouger, Pedro Castora qui, certainement, se hâterait d'accourir, aussitôt qu'il aurait pris connaissance des quelques lignes pressantes qu'elle lui avait écrites.

Après une attente d'une heure, qui lui parut longue comme un siècle, Charlotte, tremblant qu'un malheur n'arrivât, retourna chez Pedro Castora.

— Oh! il faut absolument que je voie votre maître, dit-elle au valet de chambre.

— Mais, mademoiselle, M. Castora n'est pas rentré.

— Et il est sorti depuis ce matin?

— Depuis ce matin.

— Voyons, vous ne me trompez pas?

— Je vous dis la vérité; tenez, voilà la lettre que vous avez laissée pour lui.

— Il fallait la lui faire parvenir.

— Nous ignorons où est M. Castora.

— Mon Dieu, mon Dieu! Et en ce moment les minutes sont des heures!... Écoutez, mon ami, je vous assure qu'il est de la plus grande importance que M. Castora ait ce billet ou que je le voie, ce qui vaudrait



— En avant! s'écria-t-il (page 1168).

encore mieux, car la vie d'un homme, d'un de ses amis est peut-être en danger.

— Malheureusement, mademoiselle, je ne saurais vous dire ce que j'ignore. Tout ce que je sais, c'est que M. Castora est allé ce matin chez M. le marquis de Chamarande.

— Ce jeune homme que j'ai vu ici hier et qui m'a saluée?

— Vous avez vu hier M. le comte Jean de Chamarande, le fils de M. le marquis de Chamarande.

— Il me semble que vous l'avez annoncé en lui donnant le titre de marquis.

— C'est vrai; mais c'était une erreur volontaire.

— Enfin, qu'importe. Eh bien, c'est de ce jeune homme qu'il s'agit.

— En vérité!

— Vite, vite, donnez-moi l'adresse de M. le marquis; soyez certain que M. de Chamarande et M. Castora ne vous feront aucun reproche de votre indiscrétion.

Le valet de chambre donna l'adresse.

— Merci, dit Charlotte, et soyez tranquille, mon ami, je prends tout sur moi.

La jeune femme s'empressa de remonter dans sa voiture, en donnant au cocher l'adresse du marquis de Chamarande.

Le marquis et la marquise avaient déjeuné chez M. de Violaine.

A partir de deux heures on commença à trouver surprenant que Pedro Castora et Jean, qui étaient attendus, n'eussent pas encore paru. A l'impatience succéda vite l'inquiétude.

Pedro Castora avait dû remplir sa mission auprès du baron de Simaise, pourquoi donc ne revenait-il pas?

Suzanne ne disait rien; mais elle ne cherchait pas à cacher sa contrariété. Comment Pedro pouvait-il rester une journée entière sans la voir? Assurément ce n'était point sa faute; et comme toutes les femmes sont ingénieuses à se tourmenter, elle voyait son fiancé entouré de dangers.

Quand trois heures sonnèrent, on était dans une inquiétude mortelle. Personne, pas un message, rien toujours! On ne savait plus que dire. Pedro Castora d'un côté et Jean de l'autre, auraient-ils été victimes de quelque guet-apens? On connaissait le baron et l'on savait trop bien qu'il était capable de tout.

Le marquis et la marquise se décidèrent à revenir boulevard de Strasbourg.

Là, ils apprirent que leur fils était sorti à midi, seul et à pied.

— Mon enfant est tombé dans un piège! s'écria la marquise éperdue de terreur.

Le marquis essaya de la rassurer, mais lui-même était loin d'avoir l'esprit tranquille.

Sur ces entrefaites, Charlotte arriva. Pour ne pas perdre de temps en pourparlers, la jeune femme dit tout de suite au valet de pied qui vint à sa rencontre :

— Veuillez prévenir M. le marquis qu'une personne qui lui apporte des nouvelles de son fils désire lui parler.

— Venez, madame, venez vite, répondit le serviteur, qui connaissait les inquiétudes de son maître.

Le marquis était aux aguets; chaque coup de sonnette le faisait bondir hors de son cabinet; il accourut au-devant de la visiteuse et ce fut lui qui ouvrit à Charlotte la porte de l'antichambre.

— Madame apporte des nouvelles de M. le comte, dit le domestique.

Le marquis saisit les mains de la jeune femme et l'entraîna dans la première pièce qui s'ouvrit devant lui.

— Parlez, madame, dit-il, parlez vite et comptez sur ma reconnaissance.

Rapidement, d'une voix émue, Charlotte raconta ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait fait.

— Voulez-vous m'accompagner à Auteuil, madame? demanda le marquis.

— Oui, monsieur le marquis.

Celui-ci sonna.

— Qu'on attèle, et vite, dit-il à son valet de chambre, qui parut. Prévenez Pierre qu'il m'accompagnera.

Il continua, s'adressant à Charlotte :

— Nous avons quelques minutes, madame; je vais vous présenter à Mme la marquise qui va vous bénir.

— Oh! monsieur, dit Charlotte en rougissant, ne faites pas cela, je ne mérite pas cet honneur...

A ce moment la marquise entra.

Elle venait d'être instruite par le valet de pied qu'une dame apportait des nouvelles de son fils.

— Qui que vous soyez, madame, dit-elle, je vous bénis, et laissez-moi vous embrasser.

— Oh! madame, madame, fit Charlotte, si vous saviez...

— Je sais que vous nous apportez des nouvelles de mon fils; toutes les mères feraient ce que je fais.

Et avant que Charlotte ait pu s'en défendre, la marquise la serrait dans ses bras en pleurant.

— La voiture de monsieur le marquis est avancée, dit le valet de chambre, se montrant à la porte.

La marquise interrogea son mari du regard.

— Madame et moi, répondit M. de Chamarande, nous allons chercher votre fils.

— Et offrant son bras à Charlotte, qui, toute stupéfaite et pleurant, ne savait quelle contenance tenir, ils s'éloignèrent rapidement. Le marquis fit monter la jeune femme dans la voiture la première, ni plus ni moins que si elle eût été une duchesse.

Pierre, un gaillard taillé en Hercule, prit place à côté du cocher.

— A Auteuil et au galop, dit le marquis.

Les chevaux partirent comme un trait.

Après une course rapide de vingt-cinq minutes, Charlotte donna l'ordre d'arrêter.

— Est-ce que nous sommes arrivés ? demanda le marquis.

— Pas tout à fait; mais je crois que nous ferons bien de laisser ici votre voiture.

Ils mirent pied à terre.

— Dois-je suivre monsieur le marquis? demanda Pierre.

Pierre était un ancien zouave très dévoué à son maître et peu facile à intimider.

— Certainement, répondit le marquis; si je t'ai amené, mon brave, c'est en pensant que je pourrais avoir besoin de toi.

Le cocher ouvrit le coffre de la voiture et tendit deux revolvers.

— Un pour toi, l'autre pour moi, dit le marquis au zouave. N'y a-t-il pas aussi dans le coffre un marteau, une pince?

— Oui, monsieur le marquis, et des cordes.

— C'est parfait; donnez tout cela à Pierre.

Guidés par Charlotte, les deux hommes marchèrent vers la ruelle. Comme le tantôt, l'endroit était absolument désert.

Pendant que sa voiture brûlait le pavé des rues, le marquis s'était demandé s'il ne devait pas réclamer le secours du commissaire de police, c'est-à-dire de saisir la justice d'une plainte en séquestration, et de se faire ouvrir la porte de la maison au nom de la loi. Mais en cette circonstance encore le marquis se trouva arrêté par la crainte du scandale.

S'il mettait un commissaire de police en demeure de se faire ouvrir

la porte, ou au besoin de l'enfoncer, une enquête serait ordonnée; et alors arriverait fatalement tout ce qu'on avait mis tant de soin à éviter.

Et le marquis se dit :

— Si j'échoue personnellement, il sera toujours temps de recourir à cette dure extrémité. Oui, oui, à moins que je n'y sois absolument forcé, il ne faut pas que le nom de Simaise et celui de Chamarande défrayent la chronique des tribunaux.

On arriva dans la ruelle.

— Madame, dit le marquis à Charlotte, vous êtes bien sûre que voilà la maison? Vous comprenez qu'il serait extrêmement fâcheux de commettre une erreur.

— Je ne me trompe pas, monsieur. Tenez, cette pierre sur cette borne, c'est moi qui l'y ai placée; c'est encore moi qui ai noué ce bout de ruban à cette branche d'arbre.

Le marquis s'approcha alors de la maison, saisit l'anneau d'une chaînette qui pendait le long du pilastre de la porte et tira assez fortement, en prêtant l'oreille.

Un bruit de sonnette retentit. Mais personne ne vint.

L'appel fut répété trois fois sans plus de succès.

La porte paraissait épaisse et solide; des lames de fer se croisant la défendaient contre les attaques des voleurs. Le marquis se demandait comment on arriverait à la forcer.

Heureusement, Pierre avait été serrurier avant d'être soldat et il n'avait pas oublié tout à fait son ancien métier. A l'aide de la pince il attaqua résolument la fermeture à l'endroit de la gâche.

. . . .

Après être resté un instant, non pas découragé, mais accablé en reconnaissant son impuissance, Jean de Chamarande avait retrouvé son énergie d'autrefois.

Certes, il s'était trouvé dans des situations autrement difficiles et périlleuses; il n'avait jamais compté le nombre des dangers terribles auxquels il avait échappé.

Pourquoi ne sortirait-il pas également vainqueur du piège qu'on lui avait tendu?

Secondé par Paméla, il se mit de nouveau à la recherche d'une issue.

Au milieu de l'atmosphère chaude et chargée de vapeurs enivrantes où il se trouvait, le jeune homme fut pris d'une soif ardente. Il ouvrit le coffre du divan et prit une des bouteilles et un verre

— Que faites-vous? lui demanda Paméla.

— Vous voyez.

— Ne buvez pas.

— J'ai une soif qui me brûle.

— N'importe, ne buvez pas.

— Pourquoi?

— Une crainte.

— Penseriez-vous que ce vin est empoisonné?

— Non. Mais je ne serais nullement surprise qu'il contînt ou un narcotique ou quelque élixir de nature à troubler vos sens et à vous faire sortir de votre prudente réserve. Vous voyez, ajouta-t-elle avec un soupir, je suis franche avec vous et vous devez m'en savoir gré, je vous assure.

Jean la regarda en fronçant les sourcils.

— Là, là, ne vous fâchez pas, monsieur; je ne suis pas hypocrite; mais, que voulez-vous, il y a en moi un fond mauvais qui tient à mon tempérament et vient de mon éducation. Mais c'est fini, je ne songe plus à vous tenter.

— A la bonne heure, fit Jean. Mais, continua-t-il d'un ton grave, il ne faut pas gâter votre bonne action, et vous faire, surtout, plus mauvaise que vous ne l'êtes. Soyons ce que nous devons être, deux amis, deux alliés bien unis, n'ayant qu'une pensée, celle de la délivrance.

Et il tendit sa main à Paméla.

Après un moment d'hésitation, celle-ci prit la main du jeune homme et la serra sans arrière-pensée.

— Vous avez raison et c'est signé, dit-elle.

— Puisque vous êtes venue ici plusieurs fois, vous devez savoir ce que c'est que cette maison et dans quelle partie du bâtiment nous nous trouvons?

— Parfaitement. Nous sommes dans le sous-sol d'une assez belle maison à deux étages, dont l'entrée principale est sur la rue.

— Il est donc impossible que ce sous-sol n'ait pas une communication avec l'intérieur de la maison.

— Sans doute... Mais, attendez donc, je me souviens...

— Dites, dites.

— Que je me rappelle bien, d'abord.

— Eh bien?

— J'y suis. C'était l'année dernière; j'étais ici en compagnie d'un jeune financier qu'il s'agissait de circonvenir... Ah! celui-là ne vous ressemblait guère.

— Passons, je vous prie, passons.

— Nous étions ensemble depuis vingt-quatre heures. Je me trouvais dans le cabinet de toilette quand je vis, tout à coup, un panneau, que je croyais tout simplement un mur plein, s'abaisser sur une largeur d'environ cinquante centimètres, et donner passage au comte Carini lui-même.

J'eus peur et j'allais crier quand le comte, d'un geste impérieux, m'imposa silence.

Mon compagnon dormait profondément sur un divan. Carini s'approcha de lui, le fouilla, s'empara de deux lettres, puis disparut par le même chemin. Derrière lui le panneau reprit sa place.

— Au cabinet de toilette ! cria Jean, et trouvons le secret du mur.

Sur les indications aussi précises que possible de Paméla, le jeune homme se mit en devoir de chercher le panneau mobile. Rien ne décelait son existence. Aucune trace.

Un enchevêtrement de moulures, qui se reproduisaient partout, devait dissimuler tout ce qui pouvait révéler une solution de continuité.

Tout à coup, la jeune femme se frappa le front.

— Attendez, dit-elle, un autre souvenir me revient ; je crois bien me rappeler que le comte Carini, avant de sortir, se baissa et souleva un coin de cette toile cirée.

— Ah ! fit Jean.

Il se mit à genoux et écarta la toile cirée qui recouvrait le parquet. Il ne vit rien, d'abord ; mais en passant la main sur le sol, il rencontra une légère aspérité, ronde comme la tête d'un clou doré. Il appuya fortement.

Aussitôt il poussa un cri de joie.

Le panneau descendait lentement.

Paméla battit des mains.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, Jean, en se relevant, embrassa la jeune femme. Celle-ci, toute surprise de cette caresse inattendue, ne put que murmurer, du ton d'une vierge effarouchée :

— Oh ! monsieur !

Le jeune homme sourit.

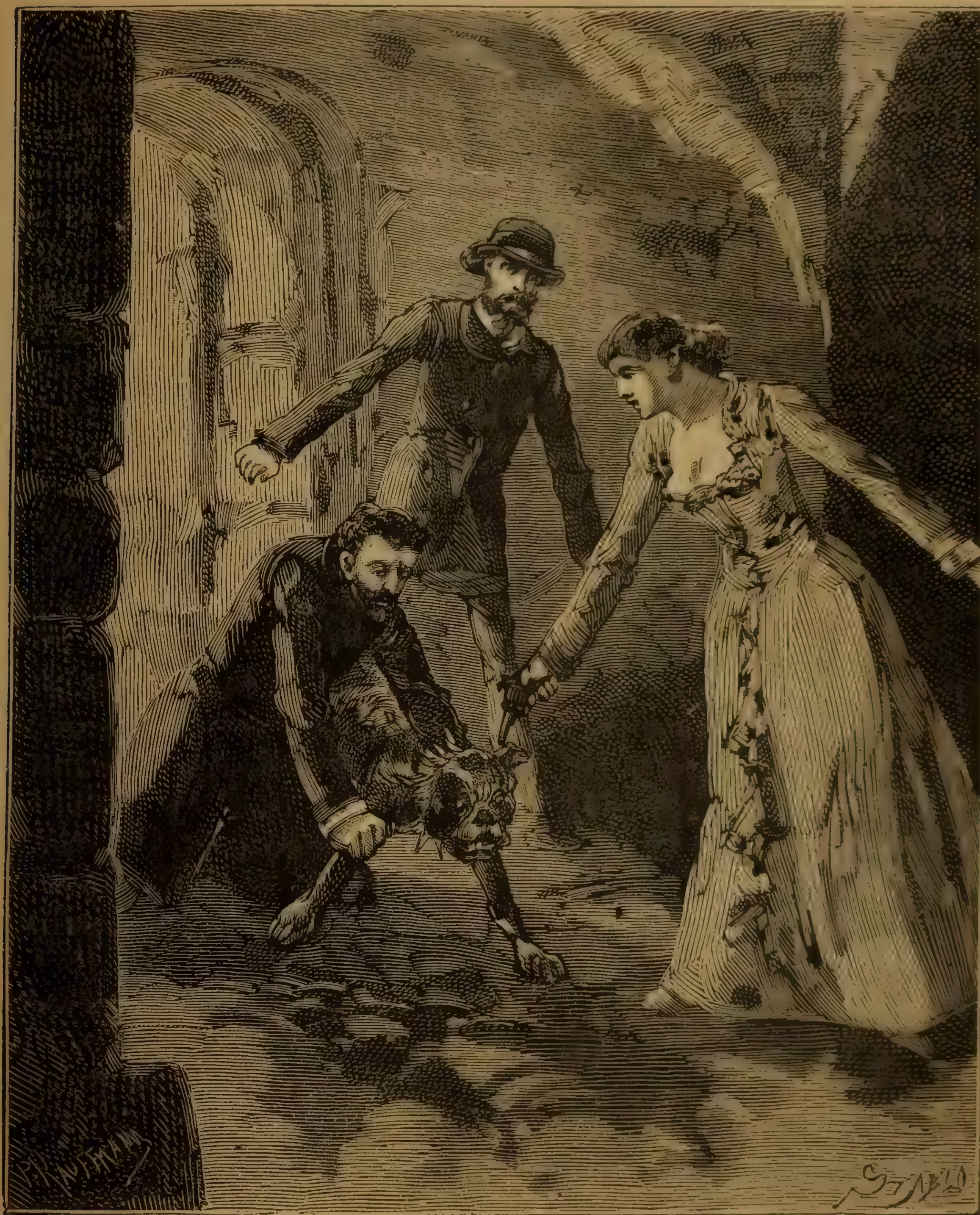
— En avant ! s'écria-t-il.

Et tirant de sa poche un mignon revolver, il franchit hardiment le passage.

Paméla le suivit en murmurant :

— Ma foi, au petit bonheur !

Le panneau s'était ouvert sur une espèce de palier, tout semblable à l'entrée d'une cave avec son escalier de pierre.



Elle mit le canon du revolver dans l'oreille du chien et fit feu (page 1171).

Au-dessus de l'escalier, composé de douze marches, se trouvait une porte à claire-voie par laquelle pénétrait suffisamment de lumière pour éclairer l'escalier.

Cette porte était fermée par un simple loquet. Jean l'ouvrit facilement.

Il se trouva alors dans un vestibule élégant sur lequel s'ouvraient plusieurs portes. Il poussa celle qui était devant lui; alors, un timbre se

fit entendre et au même instant apparut un homme tenant à la main un flambeau.

— Caracole ! exclama la jeune femme avec effroi.

C'était, en effet, l'agent de Carini.

Le bandit resta comme pétrifié en voyant ses prisonniers devant lui, mais sa stupeur fut de courte durée.

— Ah ! coquine, tu nous trahis ! grogna-t-il en montrant le poing à Paméla.

Puis, s'écartant prudemment, il siffla d'une certaine manière.

Aussitôt Jean vit bondir un énorme molosse, ayant les yeux étincelants de férocité.

L'animal vint se placer près de son maître, prêt à sauter à la gorge de l'ennemi au premier ordre.

Lutter avec une bête ! Qu'était-ce que cela pour le jeune homme ?

Il mit son revolver dans la main de Paméla et l'éloigna de lui en lui disant :

— Tirez sur l'homme, s'il bouge.

— Pille, pille, Fox ! ordonna Caracole.

Le chien sauta d'un bond sur le jeune homme, prêt à le recevoir. Avec la promptitude et l'adresse d'un sauvage habitué à se défendre contre les fauves, le comte de Chamarande, redevenu le Jean Loup de la forêt, étreignit l'animal dans ses bras aux muscles de fer et une lutte terrible commença.

Caracole n'était pas poltron et il ne redoutait pas un coup de feu; mais le bruit de l'explosion pouvait attirer quelques curieux; il ne bougea pas, comptant sur le chien pour avoir raison de Jean. Celui-ci une fois terrassé, Paméla effrayée se rendait à discrétion, et avec l'aide d'un camarade qu'il attendait et qui n'allait pas tarder à arriver, le prisonnier serait réintégré dans sa prison.

Or, pendant que ceci se passait dans l'intérieur de la maison, Pierre était parvenu, non sans efforts, à ouvrir la porte de l'habitation du côté de la ruelle.

Le marquis entra le premier dans une toute petite cour au fond de laquelle se trouvait une entrée à niveau du sol, conduisant évidemment aux caves.

Une pluie fine commençait à tomber et le vent soufflait avec une certaine violence, ce qui assourdissait le bruit des pas. On descendit douze marches et l'on se trouva devant une porte de chêne bardée de fer.

— Il faut que la pince travaille encore, dit Pierre.

Il attaqua la serrure, qui céda à la troisième pesée. Trois nouvelles

marches à descendre, puis une autre porte que Pierre dut ouvrir encore, et nos trois personnages se trouvèrent dans le boudoir parfumé.

Le chapeau et le pardessus de Jean étaient sur un divan à côté du manteau et du chapeau de Paméla.

— Voilà qui est étrange, dit le marquis.

Soudain, un bruit sourd arriva dans le boudoir.

Le marquis tendit avidement l'oreille.

— C'est de ce côté, dit Charlotte, montrant le cabinet de toilette ouvert. Le panneau était resté baissé. Le marquis s'élança par l'ouverture suivi de Charlotte.

Quant à Pierre, en stratégiste habile, il sortit par les portes qu'il venait d'ouvrir afin de faire le tour de la maison et de prendre, s'il y avait lieu, l'ennemi par derrière.

— Mais on se bat là-haut! dit le marquis en bondissant sur l'escalier de pierre; on égorge mon fils!

Un coup de feu retentit.

Le marquis était dans le vestibule; il s'élança le pistolet au poing, en criant :

— Chamarande, Chamarande!

Un effroyable juron répondit, en même temps qu'une voix de femme jetait ce cri désespéré :

— A nous! à nous!

Malgré sa force et son adresse, Jean, à ce moment, était vaincu.

En prenant l'animal à bras-le-corps, l'intention du jeune homme avait été de l'étrangler; mais dans la demi-obscurité de la salle, il ne s'était pas aperçu que le cou du molosse était garanti par un large collier garni de pointes aigues. Sur cette formidable défense de la bête, Jean sentit se déchirer ses mains nerveuses.

La douleur le força à lâcher prise et à se rejeter brusquement en arrière. Malheureusement son pied glissa sur le parquet ciré et il tomba sur un genou.

Le chien revint aussitôt à la charge.

Le jeune homme eut encore l'adresse de le saisir d'une main par son collier aux dents de fer et de l'autre par une patte; mais le féroce animal avait la gueule libre et ses crocs terribles menaçaient le visage de Jean.

Paméla vit le danger; avec un sang-froid admirable, quittant Caracole de l'œil, elle s'élança au secours du jeune homme; elle mit le canon du revolver dans l'oreille du chien et fit feu.

Fox roula foudroyé.

Débarrassé du chien, Jean se redressa vivement, prêt à se ruer maintenant sur Caracole. Mais un second bandit parut sur le seuil de la porte un couteau à la main.

— Ah ! Négrini, enfin ! s'écria Caracole.

A ce moment, retentit la voix du marquis criant · « Chamarande ! » et Pierre apparaissait derrière Négrini.

Un formidable coup de poing étourdit le bandit italien; il poussa un hurlement de douleur et laissa tomber son couteau; il se baissa pour le ramasser, mais il n'en eut pas le temps : un second coup de massue l'étendit à terre, tout de son long. Des flots de sang lui sortaient par la bouche, le nez et les oreilles.

Le marquis tenait Caracole en respect sous le canon de son revolver.

— Si tu fais un mouvement, lui dit-il, je te brûle la cervelle.

En deux tours de mains le vieux zouave garotta Caracole et le jeta sur le parquet à côté de son camarade, qui barbottait dans son sang.

La lutte était terminée.

XXIV

APRÈS LE COMBAT.

Le père et le fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Jean, mon fils, est-ce que tu es blessé ? demanda le marquis.

— Quelques égratignures seulement, mon père; mais sans cette courageuse et brave fille, ajouta-t-il en montrant Paméla, encore armée du revolver, ce ne serait pas le chien, mais probablement moi qui serais étendu là.

Oui, continua le jeune homme, s'adressant à Paméla, après m'avoir aidé à conquérir ma liberté, vous m'avez sauvé la vie. Je vous expliquerai tout cela, mon père.

— Mais, fit le marquis, je croyais que cette femme était la complice...

— Elle a pu l'être, mais elle ne l'est plus. Mon père, j'ai contracté envers elle une dette de reconnaissance.

— Que nous acquitterons, soyez-en sûre, madame.

Ainsi, ce sont deux femmes qui t'ont sauvé, mon fils, continua le le marquis, car si nous avons pu heureusement arriver à ton secours, c'est grâce à mademoiselle, que le hasard a rendue témoin de ce qui s'est passé devant l'église Sainte-Cécile.

Jean se tourna vivement vers Charlotte.

— Ah! mademoiselle, dit-il, que de gratitude... Mais, pardon, il me semble que vous ne m'êtes pas inconnue.

— Vous m'avez vue hier soir, monsieur le comte, chez M. Pedro Castora.

— Oui, oui, je me souviens.

— Je sortais de l'église, je vous ai reconnu, j'ai compris que vous tombiez dans un piège et... vous devinez le reste.

— Nous réglerons tous nos comptes plus tard, dit le marquis; pour le moment il nous faut continuer la campagne et sans perdre de temps. Ou je me trompe fort, ou ce qui s'est passé ici nous annonce d'autres infamies en cours d'exécution à l'hôtel de Simaise.

Tout à coup, Caracole prit la parole.

— Rendez-moi la liberté, dit-il, promettez-moi de ne pas me livrer à la justice et je vous dis tout.

Le misérable sentait que Carini était perdu.

Le père et le fils s'interrogèrent du regard et se comprirent.

— Soit, dit le marquis; je m'engage à ne pas te livrer; mais tu vas tout dire, tu entends? tout.

— Oui.

Et, rapidement, Caracole fit son récit, pendant que les deux jeunes femmes, avec leurs mouchoirs mouillés d'eau fraîche, pansaient les mains ensanglantées de Jean.

— Tout cela est monstrueux, horrible, dit le marquis, quand l'agent de Carini eut cessé de parler. Mais tu ne nous as point expliqué pourquoi mon fils avait été enfermé avec cette jeune femme.

— Ah! voilà, répondit Caracole. Carini espérait que Paméla réussirait à séduire le jeune homme; il y comptait même, et cela entrait dans son plan. On voulait prouver à Mlle de Simaise que son fiancé lui était infidèle.

Demain, M. le baron et Carini, déguisé en prêtre, devaient amener ici Mlle Henriette et lui faire voir M. de Chamarande et Paméla dans les bras l'un de l'autre.

— Mais la raison de cette chose ignoble?

— La haine de M. de Simaise contre vous et votre fils; par n'importe

quel moyen, il veut empêcher sa fille d'épouser M. Jean de Chamarande.

Le marquis et son fils étaient stupéfiés et écœurés.

— C'est affreux, mon père, affreux, dit le jeune homme.

— Oui, Jean.

Et nous avons eu pitié d'un pareil monstre!

Et nous voulions le sauver!

Et nous voulions qu'il pût encore vivre riche!

Mais, continua-t-il, le temps passe vite. Nous n'avons plus rien à faire ici, partons.

Pierre poussa dans un coin Négrini, qui râlait.

— Nous emportons celui-ci, dit-il, s'approchant de Caracole.

Il se disposait à le charger sur ses épaules comme un paquet, lorsque le misérable dit avec assez de raison :

— Maintenant que vous savez tout, vous n'avez plus rien à redouter de moi, et je ne puis même songer à vous échapper; vous pouvez donc me délier et me laisser libre, et je vous promets de vous servir.

— Qu'on le délie, ordonna le marquis.

Ce fut vite fait

Alors tous sortirent de la maison, en passant par le sous-sol où Jean et Paméla reprirent leurs vêtements.

— Maintenant, dit le marquis à son fils, il s'agit de délivrer Henriette, et nous allons nous rendre à l'hôtel de Simaise.

— Mon père, ne devons-nous pas, avant tout, rassurer ma mère?

— Certainement, mon cher enfant, car elle doit être dans une horrible anxiété.

On arriva à la voiture. Caracole fut hissé sur le siège et confié à la garde du cocher. Le zouave grimpa derrière. Obéissant au marquis, les deux jeunes femmes montèrent dans la voiture les premières et se placèrent sur la banquette du fond. Le marquis et son fils s'assirent en face d'elles.

Jamais les deux pauvres filles n'avaient été l'objet de tant de déférence et elles en étaient profondément touchées.

— Quels gens, et quels cœurs! murmura Paméla à l'oreille de Charlotte, et comme elles doivent être fières, les femmes qu'ils aiment!

— Qu'est-ce que vous dites tout bas, mesdames? demanda le marquis en souriant.

— Nous disons, monsieur le marquis, répondit Charlotte, que la noblesse est une belle chose.

— La noblesse du cœur, oui; et vous avez cette noblesse-la, mes chères filles.

— Ah! si je n'avais pas mon passé! soupira Paméla.

— Dieu pardonne et le monde oublie, répliqua gravement le marquis.

La voiture filait au grand trot des chevaux.

La pluie continuait à tomber, toujours fine et fouettée par le vent d'ouest.

— En venant, reprit le marquis, s'adressant à Charlotte, nous n'avons guère eu le temps de causer; d'ailleurs, je ne pensais qu'à mon fils. Me permettez-vous, maintenant, de vous adresser quelques questions?

— Certainement, monsieur le marquis; mais, hélas! que voulez-vous qu'une pauvre fille comme moi dise à un homme comme vous qui puisse l'intéresser?

— D'abord, mademoiselle, la vie d'une femme est toujours intéressante à connaître; ensuite, la vôtre, j'en ai la conviction, n'est pas pareille à celles de toutes vos amies. Voyons, comment avez-vous connu M. Pedro Castora?

— Un jour, par hasard. Je l'ai rencontré chez une femme entretenue appelée Georgette.

— Ah! Georgette... je connais ce nom; c'est cette demoiselle qu'on a surnommée Pomme-d'Api?

— Oui, monsieur.

— Très bien. Donc c'est là que M. Pedro Castora vous a rencontrée. Et alors?

— M. Pedro Castora est devenu mon ami, monsieur le marquis, mon ami le meilleur et le plus généreux, car il m'a donné une fortune. On a cru que M. Castora était mon amant, et cela n'était pas; il n'a été que mon ami, mon bienfaiteur et rien que cela, je vous le jure... C'est drôle, n'est-ce pas?

— C'est au moins original; mais de la part de M. Castora, ce que vous m'apprenez ne m'étonne nullement.

Savez-vous pourquoi, sans vous rien demander, il a été si généreux avec vous?

— Il m'a dit qu'il faisait des études sur les femmes du demi-monde.

— Ah!... Il employait peut-être, en effet, le meilleur moyen de les connaître.

Vous allez vous marier, m'avez vous dit?

— Oui, monsieur.

— A un brave garçon, je suppose?

— Oh! oui, monsieur, c'est un brave et bon garçon. Je le connais depuis longtemps déjà, et il était mon amant quand, ouvrière encore, M. Castora est devenu mon ami.

— Vous l'aimez?

— Je l'aime, monsieur, et lui aussi m'aime, malgré tout.

— Que pensez-vous faire, une fois mariés?

— Nous quitterons immédiatement Paris; nous irons vivre quelque part, dans une petite ville de province ou même à la campagne. Oh! la campagne, c'est ça qui m'irait! J'adore la campagne.

— Votre mari sera enchanté de vous être agréable, et vous vous installerez selon votre désir.

— Malheureusement, monsieur le marquis, nous ne sommes pas encore mariés.

— Que voulez-vous dire?

— Il y a des obstacles.

— Et lesquels, mon Dieu?

— Je n'ai pas d'acte de naissance.

— Pauvre fille! Vous n'avez pas connu votre mère?

— Ni maman, ni papa, monsieur le marquis; c'est là le malheur!... Mais je verrai M. Castora et j'ai l'espoir que, grâce à lui, les grandes difficultés qu'on m'oppose à la mairie disparaîtront.

— Croyez-bien, mademoiselle, que si, de mon côté, je puis faire quelque chose en cette circonstance, je suis tout à vous.

— Oh! merci, monsieur, merci!

— C'est entendu; dès que vous aurez besoin de moi, venez me trouver. Mais, dites-moi, ma chère enfant, et ne vous fâchez pas de ma question, car je n'ai nullement l'intention de vous blesser...

— J'en suis sûre, monsieur.

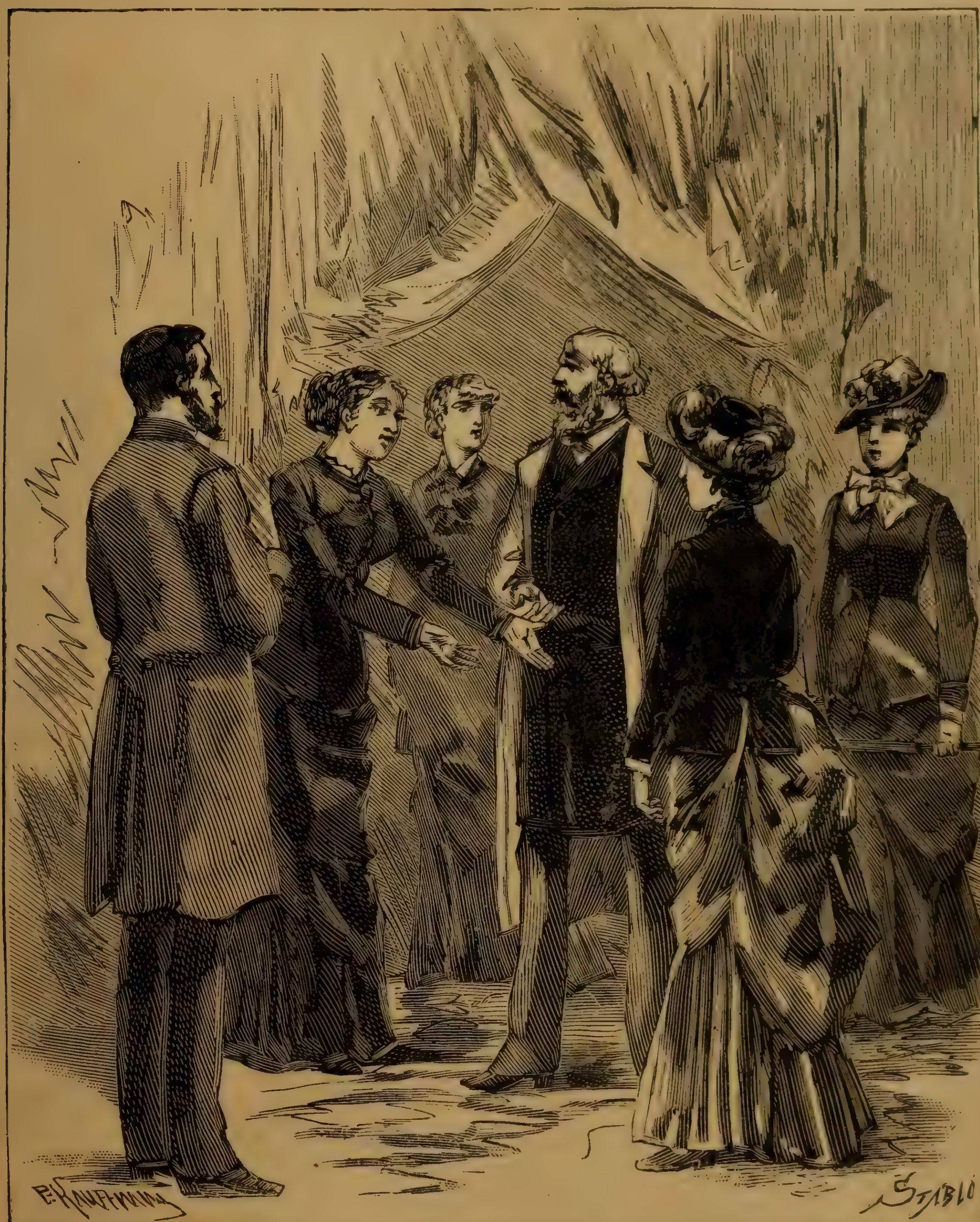
— Comment êtes-vous devenue... du demi-monde?

— Oh! mon Dieu, comme bien d'autres. J'étais apprentie couturière; une amie m'a emmenée au bal; on m'a quelque peu grisée et, le lendemain matin, je me suis éveillée chez un monsieur que je n'avais jamais vu.

Que voulez-vous, monsieur le marquis, j'étais sans famille; les bonnes gens qui m'avaient recueillie dans la rue étaient morts...Voilà, monsieur, ma triste histoire.

— Je vois que vous n'avez jamais beaucoup aimé l'existence que vous vous étiez faite.

Charlotte eut un sourire intraduisible.



— Voici Mlle Charlotte, continua-t-il, c'est elle qui a été témoin de l'enlèvement... (page 1179).

— Vous voulez que je sois franche, monsieur? dit-elle.

— Sans doute.

— Eh bien, cette existence m'a d'abord amusée; les belles toilettes, les bijoux, les promenades, les soupers, le théâtre, la danse, tout cela étourdit, grise une jeune fille; mais bientôt la fatigue est venue et tout ce que j'aimais avant m'est devenu répugnant. Et quand, alors, je me lançais dans les extravagances, c'était pour m'étourdir et oublier que j'au-

rais pu rester une honnête fille. Tenez, je n'étais contente qu'avec mon amoureux, quand nous allions à la campagne boire du lait.

— Ah! vous aimez le lait?

— Je l'adore! ça me change du champagne et c'est meilleur.

— Pour la santé, ajouta le marquis.

— Oui, pour la santé, répéta Charlotte.

— Eh bien, quand vous serez mariée et installée à votre campagne, je vous ferai cadeau d'une belle vache d'une de mes fermes.

— Noire?

— Noire, si cela vous plaît mieux.

— Avec de belles petites cornes, comme il y en a au Jardin d'acclimatation.

— Oui, noire, avec de petites cornes, c'est entendu; du reste vous viendrez la choisir vous-même dans le troupeau.

XXV

UNE IDÉE DU BARON DE SIMAISE.

La marquise de Chamarande avait envoyé un domestique chez le comte de Violaine pour apprendre à la baronne l'enlèvement de son fils, et lui dire que le marquis était parti pour délivrer Jean, accompagné d'une jeune femme qui, ayant été témoin du fait, avait suivi les ravisseurs jusqu'à l'endroit où ils avaient conduit le jeune homme.

Bien qu'on attendit toujours, et avec autant d'impatience que d'inquiétude, Pedro Castora, M. de Violaine donna aussitôt l'ordre d'atteler.

— Si M. Pedro Castora se présente, dit-il à son valet de chambre, vous le prierez de venir nous retrouver immédiatement chez M. le marquis de Chamarande.

Cette recommandation faite, le comte, la baronne et Suzanne montèrent en voiture pour se rendre près de la marquise, qu'ils trouvèrent en proie à une grande inquiétude.

M. de Violaine parvint à la rassurer un peu.

Du moment que M. le marquis n'avait pas reparu depuis près de

deux heures qu'il était parti, c'est que, bien certainement, il accomplissait l'œuvre de délivrance de son fils.

La baronne pleurait silencieusement.

Elle se disait :

— Si M. de Chamarande ne réussit pas à délivrer son fils, il sera sans pitié et il n'hésitera plus, cette fois, à dénoncer son frère à la justice. Alors mes pauvres enfants sont perdus!

L'arrivée du marquis et de Jean fit disparaître les larmes. On les accueillit avec des exclamations de joie, d'abord; puis avec des cris de terreur quand on vit les mouchoirs rouges de sang, qui enveloppaient les mains du jeune homme.

— Ah! les misérables, ils ont tenté d'égorger mon enfant! s'écria la marquise. Un médecin, vite un médecin!

Mais Jean sourit et eut bien vite rassuré ses amis.

— C'est moi-même qui me suis blessé, dit-il, en me défendant contre un gros chien, qui avait au cou un collier hérissé de pointes d'acier. Mais ce n'est rien : quelques déchirures qui ont un peu saigné, voilà tout.

La marquise serrait le jeune homme contre son cœur, l'embrassait follement et le pressait de questions.

— C'est bien vrai, n'est-ce pas, disait-elle, tes blessures n'ont rien de grave? Mais tu dois beaucoup souffrir.

— Non, chère mère, non, je ne souffre pas.

— Raconte-moi ce qui t'est arrivé; on ne doit me rien cacher, je veux tout savoir.

— Oui, ma chère Lucy, tu sauras tout, dit le marquis, mais un peu plus tard; nous n'avons pas le temps en ce moment.

Charlotte et Paméla se tenaient modestement à l'écart et attendaient silencieuses et émues.

Le marquis se tourna vers elles.

— Approchez-vous, mesdames, approchez-vous, dit-il; il faut qu'on sache ce que vous avez fait l'une et l'autre pour le comte de Chamarande.

Il prit la main de Charlotte.

— Voici Mlle Charlotte, continua-t-il, c'est elle qui a été témoin de l'enlèvement et est venue nous en instruire; grâce à elle, j'ai pu retrouver mon fils.

Prenant ensuite la main de Paméla, le marquis dit :

Mlle Paméla était l'instrument dont nos ennemis voulaient se servir pour faire beaucoup de mal; mais elle a compris qu'on voulait lui faire

jouer un rôle monstrueux et elle est passée de notre côté; c'est elle qui a tué le chien d'un coup de pistolet, au moment où l'animal furieux allait enfoncer ses dents féroces dans la gorge de mon fils.

— Oui, chère mère, ajouta Jean, Mlle Paméla m'a sauvé la vie.

— Enfin, acheva le marquis, sans ces dames, Dieu seul sait ce qui serait arrivé.

La marquise, la baronne et Suzanne s'avancèrent vers les jeunes femmes les mains tendues.

— Oh! mesdames, mesdames! prononça la marquise avec un accent plein de reconnaissance.

Charlotte et Paméla, des larmes dans les yeux, honteuses, baissèrent la tête.

Le marquis prononça quelques mots en anglais, faisant connaître la position des deux jeunes filles.

— Ah! elles n'en ont pas moins sauvé M. Jean de Chamarande, répondit Suzanne également en anglais.

Et elle serra cordialement la main de Charlotte et de Paméla.

— La journée touche à sa fin, reprit le marquis, mais elle est loin d'être achevée pour nous.

Tous les yeux se fixèrent sur lui.

— Madame la baronne, continua-t-il, je veux que ce soir même votre fille vous soit rendue.

Mme de Simaise joignit les mains.

— Jean et moi nous allons nous rendre à l'hôtel de Simaise.

— Oh! Et c'est pour moi, pour moi...

— Pour notre bonheur et notre honneur à tous, madame la baronne.

— Monsieur le marquis, j'ai une prière à vous adresser.

— Dites, madame la baronne.

— Permettez-moi de vous accompagner.

Le marquis resta un instant silencieux et répondit :

— Eh bien, soit, madame la baronne, venez avec nous.

À ce moment, un domestique annonça :

— M. Pedro Castora.

Le jeune homme entra un peu essoufflé, mais toujours grave.

— Enfin, monsieur, vous voilà, dit Suzanne; ah! si nous n'étions pas aussi tourmentés, comme j'aurais du plaisir à vous gronder!... Une journée entière sans qu'on vous voie! Vous êtes allé à l'hôtel de Simaise; avez-vous vu Henriette? Nous apportez-vous de bonnes nouvelles? Savez-vous ce qu'est devenu M. Raoul? Répondez, parlez!...

La jeune fille avait dit tout cela avec une volubilité fiévreuse.

— Oh ! ma fille, ma fille ! fit M. de Violaine, à quoi penses-tu ?

— A Henriette, mon père, et je suis impatiente d'avoir de ses nouvelles.

Pedro répondit :

— Je n'ai pas eu la satisfaction de voir votre amie, mademoiselle ; toutefois, je crois pouvoir vous donner à tous l'assurance que Mlle de Simaise est en bonne santé. Quant à M. Raoul, quelques mots que j'ai surpris m'ont fait comprendre qu'il n'a pas quitté aujourd'hui la maison de son père.

Je vous assure, mademoiselle Suzanne, que je n'ai pas perdu une minute de cette journée ; depuis ce matin je m'occupe des graves intérêts qui m'ont été confiés.

— Allons, c'est bien, dit Suzanne d'un ton adorable, je vous pardonne.

Et elle tendit sa main au Brésilien, qui la porta à ses lèvres.

Alors seulement, les yeux du jeune homme tombèrent sur Charlotte, qui cherchait à se cacher derrière Paméla.

Pedro eut un doux sourire.

— En rentrant chez moi, il y a une demi-heure, reprit-il, j'ai trouvé une lettre de Mlle Charlotte m'apprenant que M. Jean de Chamarande était tombé dans un piège ; j'ai vite couru chez mademoiselle où j'ai su, par son cocher que, lasse de m'attendre, elle était venue vous trouver, monsieur le marquis. Néanmoins, j'accourais pour me mettre à votre disposition ; mais je suis heureux de voir que ce que j'aurais fait sur les indications de Mlle Charlotte, elle l'a fait à ma place.

Le jeune homme marcha vers Charlotte, lui prit la main et lui dit :

— C'est bien, ce que vous avez fait, Charlotte, c'est très bien : servir mes amis est me rendre service à moi-même ; à mon tour, je vous remercie.

Charlotte, confuse, rouge comme une pivoine, ne put que balbutier quelques mots inintelligibles.

Pedro revint près du marquis.

— Maintenant, reprit-il, j'ai à vous rendre compte de ma mission.

Et, brièvement, il raconta ce qui avait été dit entre lui, le baron de Simaise et le soi-disant abbé Carini.

— Merci, mon cher Pedro, dit le marquis ; vous avez été réservé et prudent comme il convenait dans la circonstance. On attend notre réponse à l'hôtel de Simaise, c'est bien ; nous allons la porter nous-mêmes

Mme la baronne, mon fils et moi,... et vous, mon ami, si vous voulez bien nous accompagner.

— C'est mon devoir, monsieur le marquis.

— Venez donc ; nous sommes prêts, car nous allions partir lorsque vous êtes arrivé.

Puis, se tournant vers Charlotte et Paméla, le marquis ajouta :

— Nous vous laissons avec ces dames et M. le comte de Violaine ; je vous prie, l'une et l'autre, de raconter tout ce que vous avez fait.

Jean embrassa sa mère, donna une poignée de main à M. de Violaine et l'on partit.

. . . .

. . . .

Disons maintenant ce qui s'était passé à l'hôtel de Simaise après le départ de Pedro Castora.

Le baron et Carini, nous le savons, étaient restés seuls dans le cabinet.

— Ah! ça, mon cher baron, dit le faux abbé, vous avez donc fait quelque maladresse ?

— Que voulez-vous dire? balbutia de Simaise.

— Allons, allons, ne jouez pas au plus fin avec moi, vous perdriez. M. Castora vous tient, et j'ai besoin de tout savoir pour vous tirer d'embarras, si c'est possible.

— Eh bien, voici la chose : m'autorisant de mes relations amicales avec Castora, je me suis servi de son nom.

— En quoi ? Comment ?

— Pour signer un chèque et une lettre de change.

— Diable, diable ! fit Carini. Ah ! mon cher, si j'eusse connu ce détail, je ne vous aurais point prêté mon concours. Vos adversaires sont terriblement armés.

— Oui, mais ils ne se serviront pas de leurs armes, vous savez pourquoi.

— Hé, je le crois comme vous, sans cela je me retirerais vite de cette affaire.

— Alors nous restons amis?

— Nous sommes forcés, maintenant, d'aller jusqu'au bout.

— Merci.

— Oh! il n'y a pas de quoi, puisque je ne peux guère faire autrement. Mais revenons à nos otages.

— Tout est-il réglé en ce qui concerne ma fille?

— Pas précisément. D'abord, qu'est-ce que ce vicomte de Lubessy dont vous ne m'aviez point parlé et que je vois mêlé à nos affaires?

— Oh! ne vous inquiétez pas de cet individu.

— Soit, mais encore faut-il que je sache...

— Eh bien, je me sers de lui comme d'un épouvantail.

— Ah!

— Cette idée m'est venue la nuit dernière chez Georgette.

— Voyons l'idée.

— D'abord, j'ignore absolument si ce vicomte est bon teint, mais je sais qu'il est affligé de tous les vices. A bout de ressources, il vit d'expédients et je suis certain qu'il triche au jeu. Vous pensez bien, Carini, que je n'ai pas eu un instant l'intention de marier Henriette avec cet aventurier sans le sou.

Lui-même sait que, tout joli garçon qu'il est, il ne peut songer à épouser Mlle de Simaise. Il a seulement consenti à jouer un instant le rôle de mon futur gendre, moyennant quelques billets de mille que je dois lui donner.

— Je crois comprendre : vous voulez, avec ce personnage, effrayer votre femme et votre frère, s'ils se montrent récalcitrants.

— Voilà. Mais ce n'est pas tout : mon vicomte est de première force à l'épée.

— Eh bien?

— Je hais Jean Loup! Ne pouvant deviner ce que vous avez fait tantôt, j'avais eu la pensée de le faire provoquer par le vicomte.

— Ah! oui, la provocation aurait été suivie d'un duel et votre vicomte aurait peut-être tué votre neveu... Belle invention! Je ne vous félicite pas d'avoir trouvé cela, monsieur le baron; c'est de la folie! Vous aviez évidemment l'esprit malade quand cette riche idée vous est venue. Il faudra vous débarrasser au plus vite de votre vicomte bon teint ou mauvais teint.

— Soit; mais vous ne me dites pas ce que vous avez décidé au sujet d'Henriette.

— Elle doit, je crois, rester ici jusqu'à nouvel ordre.

— Mais...

— Qui sait si, ce soir même, vous ne devrez pas la rendre à sa mère? M. Castora est déjà venu vous faire une offre.

— Peuh!

— Il ne s'agissait que de votre fille; M. Castora ignorait que vous teniez Jean Loup.

— C'est vrai.

— Eh bien, mon cher baron, il y a une visite à faire au marquis de Chamarande.

— Qui la fera?

— Moi.

— Vous?

— Pourquoi pas, si vous le trouvez bon?

— Mais je suis enchanté!

— Alors je verrai M. de Chamarande.

— Quand?

— Ce soir. Nous n'avons pas de temps à perdre. Ah! vous allez me donner un mot d'introduction.

— Moi? vous plaisantez!

— Nullement. Comment voulez-vous que je me présente? Je suis votre ambassadeur, il faut bien que j'aie mes lettres de crédit; sans cela je serais certainement éconduit.

— Vous aurez cette lettre.

— Écrivez-la immédiatement, mon cher baron. Surtout n'oubliez pas de mentionner que je suis autorisé par vous à traiter toutes les questions.

Allons, griffonnez-moi mon pouvoir, là, sur cette table.

Le baron fit la grimace; il trouvait que son associé lui demandait bien des pièces compromettantes.

Cependant, il prit une feuille de papier à son chiffre et il écrivit le pouvoir demandé.

— Bien, dit Carini, mettant le pli dans sa poche.

— Je pense que, maintenant, vous n'avez plus rien à exiger de moi, fit le baron d'un ton maussade.

— C'est tout pour le moment.

— Vous plait-il de venir voir avec moi ce qui se passe chez ma fille.

— Oui, sans doute. Ah! une observation.

— Laquelle?

— Cette fois, il ne s'agit que de vos intérêts personnels.

— Voyons.

— Vous avez eu l'imprudence de laisser traîner les quatre flacons sur la table de votre chambre.

— C'est vrai, mais j'avais les clefs des deux portes.

— Oui, mais vous auriez pu avoir à confier une de ces clefs à quelqu'un, comme vous l'avez fait avec moi; or, vous devez comprendre



Mes yeux se troublent, mon cœur bat avec violence... (page 1187).

prendre qu'une pareille découverte pourrait avoir certaines conséquences.

— Vous avez raison, et je vais...

— Inutile; j'ai réparé votre imprudence; j'ai fermé l'étui et l'ai placé dans la coupe de bronze sur votre cheminée.

— Merci, vous pensez à tout.

— Il le faut bien, quand vous ne pensez à rien.

Les deux hommes se levèrent pour se rendre à l'appartement d'Henriette.

Mais, au moment de sortir, Carini arrêta le baron.

— Il me semble, mon cher, dit le faux abbé, que vous oubliez votre vicomte.

— Oh ! du moment qu'il ne m'est plus utile...

— Où est-il en ce moment ?

— Toujours dans la salle de billard, je pense.

— Vous ne pouvez pas l'y laisser éternellement.

— C'est vrai. Que me conseillez-vous ?

— Faites-le appeler.

— Après ?

— Vous le congédierez purement et simplement.

— Mais je devais le présenter...

— A votre fille, je sais ; vous ne le présenterez pas, voilà tout.

— Que lui dirai-je ?

— N'allez-vous pas vous gêner avec ce personnage ? Vous lui direz que Mlle de Simaise est souffrante, qu'il ne peut lui être présenté aujourd'hui ; mais que vous lui écrirez quand il devra revenir. Ce monsieur s'en ira et vous en serez tout à fait débarrassé.

— Au fait, Carini, vous avez raison ; c'est ce que j'ai de mieux à faire, répondit le baron.

Et il sonna.

Cette fois, ce ne fut pas Frédéric, mais un valet de pied qui se présenta.

Le baron lui dit :

— Un jeune homme, le vicomte de Lubessy, attend dans la salle de billard ; priez-le de venir me trouver à l'instant. Puis vous apporterez ici de la lumière, car on n'y voit presque plus.

Le valet se retira.

De gros nuages noirs et épais couvraient le ciel, et bien que la soirée ne fut pas encore bien avancée, la nuit arrivait rapidement.

XXVI

FOU!

Au moment où Carlotta se disposait à suivre Dorothée dans la chambre de Mlle de Simaise, elle fut prise subitement d'un malaise étrange.

— Mais qu'ai-je donc? fit-elle, en passant à plusieurs reprises ses mains sur son front moite de sueur; c'est comme une sorte de vertige; déjà, hier, j'ai éprouvé cela; mes yeux se troublent, mon cœur bat avec violence, un frisson passe dans mes membres, mes jambes fléchissent...

Elle s'affaissa sur un siège.

Elle était devenue affreusement pâle et ses lèvres frémissantes prenaient une teinte violacée. Ses yeux, démesurément ouverts, aux prunelles agitées, brillaient d'un éclat singulier.

— Mon Dieu, madame, qu'avez-vous? lui demanda Dorothée.

— Je ne sais, je ne souffre pas, et cependant...

— Vous êtes blanche comme neige, votre front est ruisselant de sueur... Mon Dieu, vous allez perdre connaissance!

— Non, non, ne crains pas cela, je suis forte!

— Vous respirez à peine.

— C'est vrai, j'étouffe, j'étouffe...

— Que faut-il vous donner?

— De l'eau, un peu d'eau.

Dorothée chercha dans la chambre. Il n'y avait plus d'eau; elle avait été employée pour Raoul.

— Madame, dit-elle, je vais appeler.

— Non, non, je vous le défends.

— Alors, je suis forcée de vous laisser seule; je ne trouve pas d'eau ici, il faut que j'aille en chercher.

— Oui, allez, allez vite.

Dorothée s'élança hors de la chambre.

— J'ai la gorge sèche, murmura Carlotta, et là, dans la poitrine, quelque chose qui me brûle et me coupe la respiration. C'est comme si

j'avais absorbé quelque poison... Mon Dieu, si j'allais mourir!... Non, non, je ne veux pas mourir! Dieu ne le voudrait pas. Je n'ai pas encore rempli ma tâche.

Elle parvint à se remettre sur ses jambes et elle fit quelques pas dans la chambre, aspirant l'air à pleins poumons.

Ses yeux se fixèrent sur le visage de Raoul, qui n'avait pas fait un mouvement depuis qu'il s'était endormi sous l'action du narcotique.

— Non, non, reprit-elle, je ne veux pas mourir avant de les avoir sauvés, lui et sa sœur, avant d'avoir retrouvé la fille de Juanita, avant de m'être vengée!

Voilà la mission que j'ai à remplir, voilà ce qu'il faut que je fasse; après, que m'importe la vie?...

Elle fit quelques pas encore et retomba sur son siège.

— Ah! ma vue devient plus nette, le nuage se dissipe; mais là, là, toujours cette brûlure... De l'eau, de l'eau... Elle ne revient pas... Que fait-elle donc si longtemps? Oh! cet étouffement!

Dorothée reparut enfin, tenant une carafe d'une main, de l'autre un verre.

— Donne, donne vite, dit Carlotta.

Elle se jeta pour ainsi dire sur le verre plein que lui présenta Dorothée et but avidement à longs traits.

— Vous sentez-vous soulagée, madame?

— Oui, et j'espère que cela ne sera rien.

— Si vous le croyez nécessaire, on ira chercher le médecin.

Carlotta secoua la tête.

— Respirez-vous plus facilement?

— La douleur de l'estomac s'est un peu calmée, mais je me sens toujours serrée à la gorge.

— Voulez-vous encore un peu d'eau?

— Oui, oui, donne.

Dorothée remplit le verre à moitié.

Cette fois, Carlotta but lentement, à petits coups.

Cependant, ce ne fut qu'au bout d'une longue heure que la jeune femme se sentit à peu près remise. Les grosses gouttes de sueur successivement épongées par Dorothée avaient fini par disparaître; le visage reprenait peu à peu ses chaudes couleurs; seule, l'oppression persistait.

— L'air vous manque ici, madame, dit Dorothée.

— Oui, peut-être.

— Êtes-vous en état de marcher, maintenant?

— Oui, répondit Carlotta, en se levant, les forces me sont revenues.

— Eh bien, madame, la salle de billard est tout près; si vous voulez y venir, vous ne tarderez pas à être tout à fait remise.

— Oui, je le veux bien, allons.

Elle jeta un long regard sur Raoul, prit le bras de la servante et elles sortirent de la chambre.

— Il faut que M. le baron soit bien occupé pour ne pas être descendu , dit Dorothée, en faisant entrer Carlotta dans la salle de billard ; il est vrai qu'il a eu plusieurs visites ; du reste, il vous croit près de mademoiselle. Dans un instant, aussitôt que vous n'aurez plus ce vilain étouffement, nous monterons chez Mlle Henriette.

La salle de billard, qui avait autrefois servi de serre, était vitrée en haut et sur deux côtés attenant à un jardin. L'air y pénétrait et s'y renouvelait par deux grands panneaux ouverts.

— Ah ! fit Carlotta, éprouvant un certain bien être, je respire ici !

— Je vous l'ai dit, madame, dans un instant vous vous sentirez tout à fait bien.

En parlant, Dorothée avait plongé son regard jusqu'au fond de la salle, et aperçu le vicomte de Lubessy.

— Nous ne sommes pas seules ici, dit-elle tout bas à l'oreille de Carlotta.

— Ah! fit celle-ci.

Et son regard, suivant la direction de celui de Dorothée, elle vit le vicomte qui, son chapeau à la main, la saluait en s'avançant vers elle.

— Vous m'excuserez madame, dit-il, si je me permets de me présenter moi-même : Je suis le vicomte de Lubessy, un ami de M. le baron de Simaise; je suis venu ici fumer un cigare pendant que mon ami donne audience à un visiteur.

— C'est très bien, monsieur le vicomte, répondit la jeune femme; j'ignorais votre présence dans cette salle, et je regrette de vous avoir dérangé et probablement fait jeter votre cigare.

— Je ne fumais plus depuis longtemps déjà lorsque vous êtes entrée, madame.

Le vicomte était arrivé tout près de Carlotta et il l'examinait avec une attention mêlée de surprise.

— Mais c'est elle, vraiment, pensait-il, ayant sur les lèvres un sourire agaçant.

Carlotta fronça ses fins sourcils et son regard eut un jet de flamme.

— Pardon, madame, dit le vicomte, souriant toujours, je crois avoir l'honneur de vous reconnaître.

— C'est possible, monsieur, répliqua sèchement Carlotta, mais, moi, je ne vous reconnais point.

— Oh! j'ai une excellente mémoire, et vous êtes d'ailleurs si peu changée... Toujours admirablement belle! C'est à Batavia que j'ai eu l'honneur de vous voir; il y a de cela bien des années.

Carlotta ne put s'empêcher de tressaillir et, à son tour, elle regarda fixement son interlocuteur.

Certes, elle était grandement étonnée. Qui donc était-il, cet homme qui venait lui rappeler le passé après tant d'années écoulées? Mais elle se dit qu'elle n'avait rien à craindre, et elle répondit franchement :

— J'ai, en effet, habité à Batavia, monsieur.

— Alors, madame, vous êtes...

Il s'arrêta, ayant l'air de chercher un nom oublié.

— Je suis, monsieur, la comtesse Carini, dit Carlotta avec une certaine hauteur.

— La comtesse Carini! répéta le vicomte stupéfié et en faisant un pas en arrière.

Au fait, reprit-il vivement, vous vous êtes mariée et c'est un autre comte Carini que celui que j'ai connu à Batavia que vous avez épousé.

Mais il se disait mentalement :

— Par exemple, voilà qui est étrange!

— Assurément, monsieur, je me suis mariée, balbutia Carlotta.

— Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Batavia, madame, reprit le vicomte, vous viviez près de votre sœur, une belle, une adorable jeune fille qu'un malheur imprévu, inattendu, immérité surtout, à subitement frappée. Votre sœur, madame, se nommait Juanita; vous voyez que j'ai bonne mémoire.

Carlotta saisit le bras du vicomte.

— Je ne doute plus, monsieur, dit-elle avec émotion; oui, je suis convaincue que vous m'avez vue à Batavia et que vous avez connu ma pauvre sœur.

— Votre sœur, madame, qui était certainement la plus belle jeune femme de la ville, et qui faisait beaucoup de bien autour d'elle, était, à l'époque dont je parle, estimée et aimée de toute la colonie européenne.

— Oui, dit amèrement Carlotta, ma sœur Juanita était estimée et aimée; et malgré cela, cependant...

— Le malheur est venu. Un jour, on a retiré d'un puits le cadavre de votre sœur.

— Hélas!

— On a cru d'abord à un accident; mais quelques mois plus tard on sut la vérité.

— Ah!

— La pauvre Juanita, accusée de trahison par l'homme qu'elle aimait, désespérée, folle de douleur, s'était suicidée.

— Et l'on a cru à la trahison de Juanita, n'est-ce pas, monsieur?

— D'abord, oui, madame; mais comme la cause des innocents triomphe toujours, M. Halbruger découvrit, trop tard, malheureusement, qu'il avait été odieusement trompé.

— A-t-il su le nom du misérable calomniateur?

— Oui, madame; mais il n'avait pas à le chercher, ce nom, il le connaissait.

— Et ce nom, monsieur, ce nom?

— Est celui d'un Italien qui fréquentait alors la maison du riche négociant.

— J'ai vu plusieurs Italiens chez M. Antoine Halbruger.

— Celui qui a causé le désespoir et la mort de votre sœur, madame, se nommait Adriano Zacharetti.

— Dieu du ciel! exclama Carlotta.

Son regard devint flamboyant et sa physionomie prit une expression terrible.

Mais, devenant subitement maîtresse d'elle-même, elle dit d'une voix presque calme :

— Continuez, monsieur, je vous prie, continuez.

— M. Halbruger chercha partout dans la ville et même dans toute l'île de Java le misérable Adriano Zacharetti pour lui demander compte du mal qu'il avait fait. Mais Adriano Zacharetti avait disparu. Cet homme avait accompagné à Batavia un comte Carini dont il était le secrétaire. C'est sans doute un parent de ce comte Carini que vous avez épousé, madame.

— Oui, monsieur, oui, répondit Carlotta d'une voix frémissante.

— On apprit avec étonnement, je puis même dire avec stupéfaction, que la comtesse Carini, pour une cause restée inconnue, avait mis fin à ses jours. Quant au comte, il s'était embarqué, quittant précipitamment Batavia et abandonnant sa fille unique dans un couvent de la ville.

— Quelle sombre histoire, monsieur!

— Aussi mystérieuse que terrible, madame; car, malgré toutes les recherches faites par les autorités de Batavia, on ne parvint pas à savoir ce qu'était devenu le comte Carini.

— Et sa fille, monsieur, sa fille laissée dans un couvent?

— La malheureuse enfant mourut l'année suivante d'une maladie de langueur.

On a prétendu qu'elle avait perdu la raison. Il paraît qu'elle poussait des cris déchirants, terribles, et qu'elle répétait sans cesse :

« Mon père et ma mère sont morts, ils ont été lâchement assassinés ! »

Carlotta se fit un voile de ses mains.

— Horrible ! horrible ! murmura-t-elle.

Et, ne pouvant plus se contenir, elle laissa éclater ses sanglots.

Debout devant elle, n'osant plus parler, le vicomte la contemplait avec une sorte de compassion et se demandait quelle pouvait bien être la véritable cause de cette explosion de douleur.

La situation devenait embarrassante. Heureusement, un domestique parut à la porte de la salle et dit :

— M. le baron fait prévenir monsieur le vicomte qu'il l'attend dans son cabinet.

— Au revoir, madame la comtesse, dit le vicomte en s'inclinant devant Carlotta.

La jeune femme lui rendit silencieusement son salut.

Dès qu'il fût sorti de la salle de billard, Carlotta poussa un gémissement sourd et se laissa tomber sur un divan.

— Oh ! le monstre, le monstre ! prononça-t-elle d'une voix rauque, étranglée.

Déjà, dans sa tête, elle cherchait quel châtiment épouvantable elle pourrait infliger à Adriano Zacharetti.

Le vicomte de Lubessy ne resta pas plus de cinq minutes dans le cabinet du baron ; il en sortit avec un air assez déconfit en murmurant des mots qui exprimaient son vif mécontentement.

Le baron venait de le congédier presque brutalement.

Le vicomte s'était à peine éloigné de l'hôtel, lorsque, tout à coup, la cloche de la grande porte d'entrée sonna bruyamment.

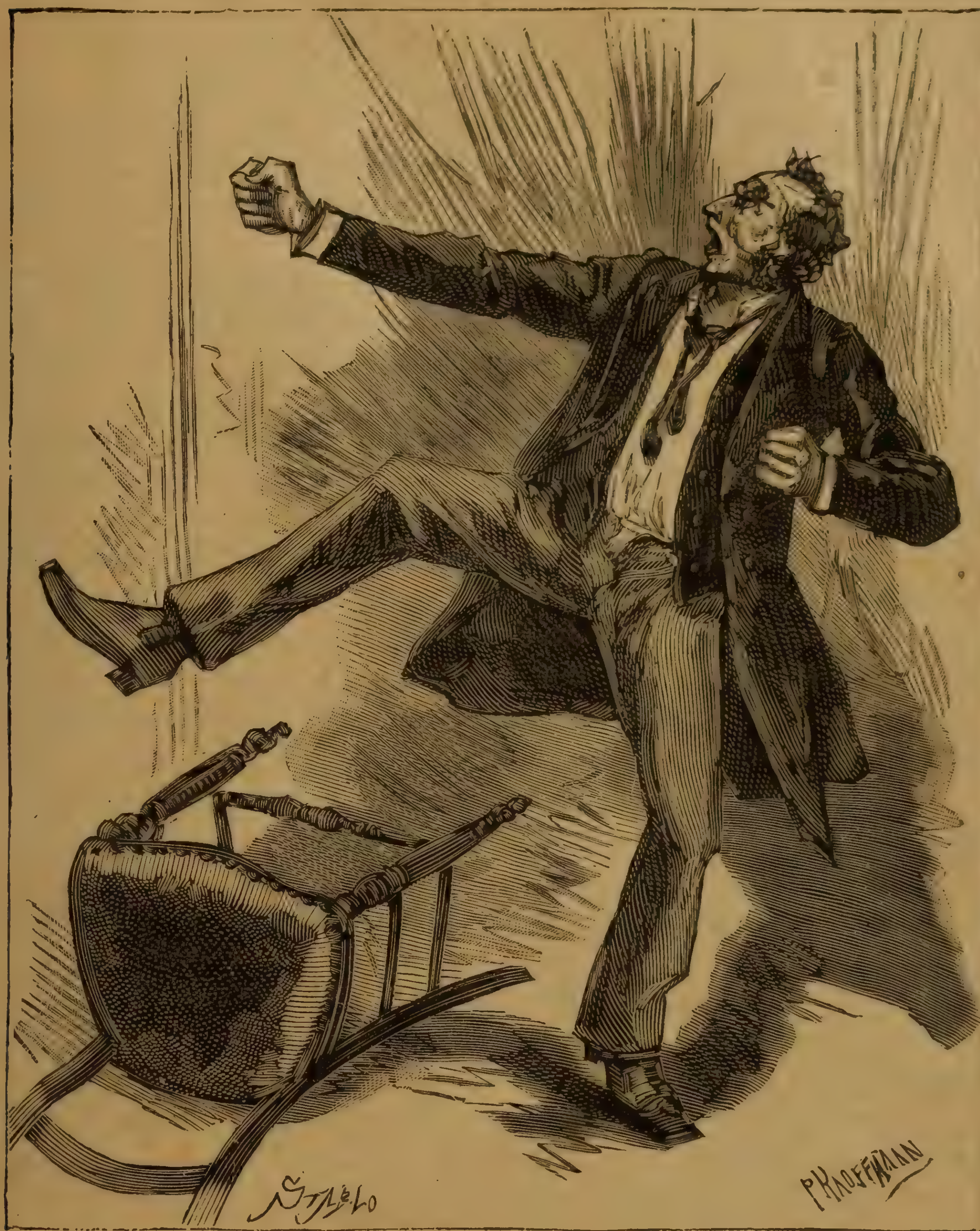
Le baron et Carini se mirent précipitamment à l'une des fenêtres du cabinet.

La nuit était venue.

Un domestique, dans la cour, allumait les becs de gaz, pendant qu'un autre éclairait l'intérieur de l'hôtel.

— Ah ! ça, que signifie ce tapage et pourquoi n'ouvre-t-on pas ? cria le baron d'une voix irritée.

Mais le concierge faisait jouer les verrous et les serrures de la porte cochère qui, bientôt, tourna en grinçant sur ses gonds.



Et il allait, tournant sur lui-même, bondissant, jouant des poings comme un boxeur (page 1196).

— C'est sans doute notre Brésilien, dit Carini au baron ; descendons vite au rez-de-chaussée pour le recevoir.

— Soit, allons.

Ils descendirent le grand escalier et se trouvèrent dans le vestibule. Alors, par la large porte du perron, grande ouverte, ils virent, traversant la cour, le marquis de Chamarande ayant à son bras la baronne de Simaise, puis Jean et Pedro Castora.

Tous quatre s'avançaient d'un pas rapide, sans s'inquiéter de la pluie qui, après avoir cessé un instant, se remettait à tomber.

Les deux complices restèrent cloués sur place comme pétrifiés.

L'apparition menaçante du marquis ainsi accompagné leur disait assez que tout était perdu ; cette fois, ils étaient bien vaincus ; plus rien ne restait debout de leurs plans criminels.

Ils avaient été frappés d'une telle stupeur que les quatre justiciers purent monter les marches du perron et pénétrer dans le vestibule avant qu'ils aient eu seulement la pensée de fuir.

Carini sortit le premier de son immobilité.

— Que le baron s'arrange avec les siens comme il le pourra, se dit-il ; quant à moi, on ne me prend pas ainsi comme une souris dans une souricière.

Et il bondit hors du vestibule, espérant qu'il s'échapperait facilement de l'hôtel.

Le baron, éperdu, presque fou de terreur, ne s'aperçut même pas que son complice venait de l'abandonner.

— Misérable, lui cria le marquis, que voulais-tu faire de mon fils ?

— Maudit, lui cria la baronne, rends-moi ma fille, rends-moi mon enfant !

Laudry parut.

Mlle de Simaise est dans sa chambre, dit-il ; venez, venez, suivez-moi.

La baronne et Jean s'élancèrent sur les pas de l'ancien marin.

Le marquis et Pedro Castora tenaient le baron écrasé sous leurs regards chargés de mépris et de dégoût.

Le misérable sortit enfin de son état de torpeur et, à son tour, il songea à prendre la fuite.

Il poussa un cri de fauve blessé par le plomb du chasseur et disparut tout à coup par une petite porte ouverte derrière lui. Il gagna précipitamment l'escalier de service, qu'il grimpa haletant, et arriva dans sa chambre, où il s'enferma et se barricada.

Il ouvrit son secrétaire et, avec une rapidité vertigineuse, il empila dans ses poches tout ce qu'il put trouver d'or, d'argent, de bijoux.

Alors il se redressa, eut un éclat de rire farouche et bondit vers une porte en criant :

— Ah ! ils ne me tiennent pas encore !

Mais la porte ne s'ouvrit pas ; elle était fermée à clef de l'autre côté.

— Malédiction! hurla le baron; mais tous les démons de l'enfer sont donc contre moi!... Eh bien, je lutterai contre l'enfer, contre tout... Je triompherai, je... je...

La parole s'arrêta dans sa gorge; il lui sembla qu'un cercle de fer rougi au feu venait d'être appliqué sur son front par une main invisible et vengeresse.

Il fit entendre un hurlement épouvantable.

Aussitôt, deux jets de flamme s'échappèrent de ses yeux et il bondit au milieu de la chambre avec une fureur de possédé. Il avait les cheveux hérissés sur le crâne, et la contraction de ses traits, le rendant plus horrible encore, tous les muscles s'allongeant ou se tordant, il était hideux.

Le délire s'emparait de son cerveau, il le sentait. La pensée lui échappait, il voulait la ressaisir : impossible! Une fureur de bête féroce s'allumait dans son regard farouche, éperdu!

Il fit le tour de la chambre, ses mains crispées sur son front, se serrant les tempes, sous la peau desquelles le sang affluait à flots. Puis il s'arrêta et ses yeux tombèrent sur la pendule, dont, pendant un instant, il regarda fixement les aiguilles.

— Oh! oh! la folie! fit-il; non, je ne veux pas devenir fou!

Soudain, un frisson de terreur le saisit dans toutes les parties de son corps, et un rire aigu, étrange, pareil à un bruit de fer sous la lime, éclata entre ses dents.

— Mourir, moi! me tuer, moi! s'écria-t-il; allons donc! Ils croient cela... Imbéciles !... Je ne veux pas mourir, je veux vivre... Je veux me défendre, lutter, oui, lutter jusqu'au bout!... Qu'ils tremblent tous! Ils croient qu'ils me tiennent! Ah! ah! Que je suis à leur merci! Ah! ah! ah!

Et il eut de nouveau son rire de grincement de fer, saccadé, nerveux.

— Je veux fuir, reprit-il, passer la frontière; je suis le baron de Simaise, on me connaît; partout je trouverai des amis... Oui, oui, il faut fuir... Je le peux, j'ai de l'or!

Il courut de nouveau à son secrétaire qu'il avait laissé ouvert. Bien qu'il l'eût déjà fouillé, la fièvre au bout des doigts, il s'empara de papiers qu'il fourrait dans ses poches en murmurant :

— Encore des billets de banque, encore, toujours...

Puis, comme s'il eût oublié sa résolution de fuir, il resta un instant immobile; ses yeux errèrent autour de lui, ayant l'air de chercher; ils avaient l'égarement de la folie.

La bougie, qui éclairait vaguement la chambre, semblait l'attirer.

Cependant l'idée de fuir lui revint.

Il marcha vers une porte faisant face à celle qu'il n'avait pu ouvrir.

— Oui, je peux fuir par ici, grommela-t-il; je trouverai le couloir circulaire, l'escalier dérobé, la ruelle, la rue de Ponthieu !

Il ouvrit la porte.

Mais à peine eut-il franchi le seuil qu'un homme vêtu de noir se dressa devant lui, lui barrant le passage. Il crut que c'était le commissaire de police qui venait pour l'arrêter. Épouvanté, il se rejeta en arrière en tirant la porte sur lui. Et comme la maison était pleine de rumeurs sourdes, il s'imagina qu'il y avait des agents de police de tous les côtés et que toutes les issues de l'hôtel étaient gardées par des gendarmes.

Pourtant, derrière la porte, il n'y avait personne. Dans son égarement, le baron avait pris son ombre pour un homme.

Le corps ployé, les yeux, démesurément ouverts, roulant dans les orbites, il écoutait, l'oreille aux aguets.

Des bruits divers se faisaient entendre dans les corridors et les escaliers; les portes s'ouvraient et se fermaient avec violence; on entendait des gens courir, des cris, des exclamations désespérées.

Pour le baron, ces pas, ces cris étaient ceux des agents de la force publique, venant pour s'emparer du faussaire, du voleur, de l'assassin !

Il se redressa, les yeux étincelants de fureur. Il eut dans sa gorge en feu un râle suivi d'un grondement sourd.

— Ah! ah! ils veulent me prendre! hurla-t-il. Non, non, je ne veux pas!...

Et menaçant, les poings tendus, ayant l'air de se ruer sur un être imaginaire :

— Arrière! misérables coquins, arrière! criait-il; on ne m'arrête pas, moi!... Je suis le baron de Simaise!

Et il allait, tournant sur lui-même, bondissant, jouant des poings comme un boxeur qui s'ouvre un passage à travers un cercle d'adversaires.

Soudain il s'arrêta.

— Je les entends, reprit-il d'une voix étranglée, ils montent, ils viennent, ils vont enfoncer la porte... Ah! ah! les gendarmes, les hommes de justice en robe rouge, la cour d'assises, le bourreau... Horreur!... Jamais! jamais!... Les voilà! les voilà!... Ah! les misérables, les lâches, les brigands!... Dix contre un!... C'est Jean Loup qui les conduit... Ah! ah! ah! Ils me tiennent, ils m'étranglent!... J'étouffe, j'étouffe!

Et, fou furieux, envoyant des coups de poings et lançant des ruades dans le vide :

— Laissez-moi, laissez-moi ! hurlait-il ; vous voulez me traîner en prison... Non, non. Je vous échapperai, coquins, bandits que vous êtes !... Vous ne m'aurez pas vivant !... J'ai le poison, le poison !... La boîte d'argent, où est-elle ?...

— Ah ! je me souviens, là, sur la cheminée, dans la coupe de bronze.

Il bondit vers la cheminée, saisit la fameuse boîte aux quatre flacons, qu'il ouvrit, et partit d'un bruyant éclat de rire.

— Voilà, voilà, reprit-il, je tiens le poison ! Sauvé ! sauvé !... Je me moque de la justice et de tous ses gendarmes !

Il déboucha rapidement le petit flacon, mit le goulot dans sa bouche et avala tout le liquide par un mouvement convulsif.

La dernière goutte était à peine dans sa gorge qu'il s'abattit comme une masse sur le parquet où il resta étendu sans mouvement, inerte.

On eût dit qu'il venait d'être foudroyé.

XXVII

NOUVELLES PÉRIPÉTIES

Quand la baronne de Simaise et Jean, conduits par Landry, pénétrèrent dans la chambre où ils espéraient enfin revoir Henriette, ils trouvèrent la femme de charge, à qui la garde de la jeune fille avait été confiée, pleurant et se lamentant.

— Qu'avez-vous ? lui demanda brusquement Landry ; où est mademoiselle ?

— Je ne sais pas, mon Dieu, je ne sais pas, répondit la femme ; j'ai quitté mademoiselle un instant pour aller prendre quelque chose dans ma chambre, et quand je suis revenue, il y a un instant, mademoiselle n'était plus ici.

— Ma fille, ma fille, qu'a-t-on fait de ma pauvre enfant ? s'écria la baronne.

Et elle s'affaissa sur un siège en laissant échapper un sourd gémissement.

Jean, pressentant un nouveau malheur, était devenu affreusement pâle.

— Madame la baronne, monsieur le comte, dit Landry, rassurez-vous ; du moment que Mlle Henriette n'est plus ici, c'est qu'elle est partie ; elle a enfin suivi le conseil que je lui ai donné de s'échapper de sa prison.

— Mais où est-elle allée ? demanda Jean d'une voix pleine d'anxiété.

— Mlle Henriette a dû sortir de l'hôtel de ce côté, monsieur le comte, d'après les indications que je lui ai données ce matin ; au coin de la rue de Ponthieu, elle a trouvé une voiture dont le cocher a reçu l'ordre de la conduire immédiatement chez M. de Violaine.

— Ah ! je respire, dit la baronne, en se remettant sur ses jambes, me voilà tranquillisée au sujet de ma fille.

— Enfin, aujourd'hui, Dieu est pour nous, dit le marquis, apparaissant avec Pedro Castora sur le seuil de la porte.

Tous deux entrèrent dans la chambre.

Le marquis reprit :

— Le complice du baron de Simaise, Carini, est ici, et nous allons, j'espère, nous emparer de ce misérable.

— Alors, messieurs, hâtez-vous, dit une femme, entrant à son tour dans la chambre.

C'était Carlotta.

— Ne perdez pas une minute, pas une seconde, continua-t-elle ; Carini est ici, en effet, sous l'habit d'un prêtre ; mais il est rusé et il cherchera par tous les moyens à vous échapper.

— Nous avons pris nos précautions, répliqua le marquis ; mais, pardon, madame, qui êtes-vous ?

— Vous le saurez plus tard, monsieur de Chamarande ; pour le moment, qu'il vous suffise d'apprendre que, connaissant les projets infâmes de Carini et du baron de Simaise, j'étais venue ici pour les déjouer, c'est-à-dire pour sauver Mlle Henriette de Simaise d'un nouvel attentat contre sa liberté et empêcher M. Raoul de Simaise de se suicider.

— Mon fils, mon fils ! exclama la baronne, s'élançant vers Carlotta.

— Votre fils ne s'est pas tué, madame la baronne.

— Je veillais, dit Landry ; j'ai eu soin de décharger son pistolet.

— Mon brave compagnon ! fit le marquis, serrant la main du fidèle serviteur.

— Madame, où est Raoul, dites, où est mon fils ? demanda la baronne à Carlotta.

— Dans sa chambre, madame.

— Enfermé, alors, puisqu'il n'est pas déjà près de sa mère?

— Non, madame, M. Raoul dort.

— Il dort!

— Depuis midi et demi, d'un sommeil profond, qui a l'apparence de la léthargie.

— Mon Dieu! mais que signifie...

— Ne trouvant pas d'autre moyen de se débarrasser de son fils, qui le gênait dans l'exécution de ses projets, M. de Simaise l'a endormi en lui faisant boire un narcotique.

— Mais c'est épouvantable! exclama la baronne. Je vous en prie, madame, conduisez-moi vite près de mon fils... Ah! Seigneur, Seigneur, s'il n'allait plus se réveiller!

Tous descendirent rapidement au rez-de-chaussée, à l'exception de Jean, qui tenait à s'assurer que sa chère Henriette avait bien quitté l'hôtel.

Conduit par la femme de charge, qui ne comprenait rien à ce qui se passait autour d'elle, le jeune homme sortit de la maison, et cela d'autant plus facilement, que toutes les portes, même celle de la ruelle, étaient ouvertes.

Il alla jusqu'à la rue de Ponthieu. Là, au coin de cette rue et de la ruelle, une voiture stationnait.

— Hé, monsieur, fit le cocher, interpellant le jeune homme, ne venez-vous pas de l'hôtel de Simaise?

— Je viens de l'hôtel de Simaise, en effet, répondit Jean.

— Alors vous venez me dire de m'en aller.

— Nullement. Est-ce donc vous qui attendiez une jeune fille? demanda Jean en proie à une horrible anxiété.

— Depuis ce matin neuf heures, monsieur, et ce n'est pas d'une gaieté folle. Il y avait avec moi, attendant aussi la demoiselle, une femme; mais elle a perdu patience et elle s'en est allée... Elle avait faim! J'ai été bien payé, mais, nom de nom, quelle pénitence pour mes vieux péchés... Une station d'une journée, c'est dur, surtout par ce satané temps, fait exprès pour les canards.

— Mais cocher, répliqua Jean, agité par toutes sortes de craintes, celle que vous attendez est sortie de l'hôtel.

— Ah bah! Et depuis quand?

— Depuis un quart d'heure à peine.

— C'est bien surprenant; je ne l'ai pas vue, et pourtant j'avais l'œil... Vous êtes certain qu'elle est sortie?

— Oui.

— Alors, monsieur, je vous réponds qu'elle n'est pas sortie de la maison par la porte de la ruelle, car, je vous le répète, j'avais l'œil. Et la preuve, c'est que j'ai bien vu deux solides gaillards qui se sont glissés dans la ruelle, se sont mis en faction près de la petite porte, puis sont entrés dans l'hôtel avec un autre individu, qui en sortait, et qu'ils ont happé au passage, si je ne me suis pas trompé.

Jean n'écoutait plus.

— Restez à cette place, dit-il au cocher, et attendez encore.

— Après la journée, la nuit, murmura l'homme.

Jean s'éloignait rapidement, appelant :

— Henriette ! Henriette !

Mais aucune voix ne répondit à la sienne.

Mlle de Simaise s'était enfuie de l'hôtel ; mais où était-elle allée ? Qu'était-elle devenue ?

Ne sachant que penser, l'inquiétude dans l'âme et le cœur serré comme dans un étau, le jeune homme rentra dans l'hôtel.

— Rien, rien, dit-il à la femme de charge, qui l'avait attendu toute tremblante.

Il traversa les pièces de l'étage en courant, descendit quatre à quatre les marches du grand escalier et pénétra dans la chambre de Raoul, où se trouvaient encore la baronne, le marquis, Pedro et Carlotta.

Penchée sur le lit du dormeur, la baronne toute en larmes appelait son fils ; elle lui prodiguait les noms les plus doux et le secouait vainement, essayant de le tirer ainsi de sa léthargie.

Les autres étaient debout derrière la baronne, immobiles et silencieux.

Le cri que Jean allait pousser expira sur ses lèvres. Il sentit que, jusqu'à nouvel ordre, il devait garder pour lui seul ses inquiétudes et ses craintes au sujet d'Henriette. Les faire connaître, surtout à ce moment, c'était porter à la pauvre mère un coup terrible, la tuer peut-être !

Jean se raidit contre sa douleur et il eut le courage et la force de paraître calme.

Soudain, un grand bruit de pas retentit sur les dalles de marbre du vestibule.

Qu'était-ce ?

Les hommes s'élancèrent hors de la chambre, laissant la baronne et Carlotta près du dormeur.

Dans le vestibule, ils trouvèrent Pierre et Caracole, tenant Carini



Il se pencha sur le corps et le toucha (page 1204).

chacun par un bras. Et pourtant le faux abbé, plus mort que vif, ne songeait plus à s'échapper.

Il l'avait voulu, il l'avait tenté quand, abandonnant son complice, il s'était élancé dans l'intérieur de l'hôtel.

Ne connaissant pas très bien le chemin qu'il fallait suivre pour arriver à la ruelle, ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'il parvint à découvrir la petite porte au bas de l'escalier.

Sans s'étonner de ne pas la trouver fermée à clef, il l'ouvrit en murmurant :

— Sauvé, je suis sauvé !

Il bondit dans la ruelle. Mais aussitôt une main de fer s'abattit sur son épaule et une voix railleuse lui dit :

— Prenez garde, monsieur l'abbé, il n'est pas sain de sortir par le temps qu'il fait, vous pourriez vous enrhumer.

Atterré, le misérable recula.

Pierre était devant lui.

Retrouvant immédiatement sa présence d'esprit, Carini, qui n'était pas homme à reculer devant un meurtre, glissa rapidement sa main sous sa soutane pour saisir une arme.

Au même instant, une main serra son bras et une autre voix, non moins railleuse que la première, lui dit :

— Oh ! un pistolet ou un poignard ! Y pensez-vous, monsieur l'abbé !... Un homme d'église ! quelle imprudence !

Et, avant qu'il eût pu faire un mouvement, un revolver lui était arraché de la main.

Carini reconnut son agent.

— Caracole, fit-il d'une voix étranglée, Caracole?... Trahison !

— Que voulez-vous, cher et excellent maître, riposta Caracole, chacun pour soi dans ce monde ; c'est votre devise, n'est-ce pas ? mais c'est aussi la mienne.

Carini comprit que, cette fois, il était pris et bien pris, et, cependant, il ne se disait pas : « Je suis perdu ! » Le misérable comptait encore sur sa fourberie, son audace, son adresse, son génie pour échapper à l'effroyable danger qui le menaçait.

Certes, plus d'une fois déjà, il s'était trouvé ainsi dans une situation désespérée.

N'avait-il pas été à la veille d'être pendu ? La corde était prête et le bourreau attendait. Cependant il vivait encore. Comment allait-il se tirer d'affaire ? Il l'ignorait absolument. Mais du moment qu'il n'était pas mis à mort séance tenante, l'espoir lui restait.

— Bien, Pierre, bien Caracole, dit le marquis; je savais que nous pouvions compter sur vous, vous n'avez pas laissé échapper ce coquin. Maintenant, il nous faut trouver M. le baron de Simaise, qui doit être caché quelque part dans son hôtel, à moins que, plus adroit que le signor Carini, il n'ait réussi, lui, à prendre la fuite.

— Cela, monsieur le marquis, dit Landry, entrant brusquement dans le vestibule, je ne l'aurais pas permis. De mon côté, j'ai fait bonne garde. M. le baron est dans sa chambre; mais, après avoir crié, vociféré, hurlé, fait entendre de rauques éclats de rire, frappé les meubles à coups de poings et à coups de pieds, dans un véritable accès de folie furieuse, un grand silence s'est fait tout à coup dans la chambre. Et comme j'ai entendu un bruit sourd sur le parquet, pareil à celui de la chute d'un corps, je crois bien que M. le baron, à la suite de sa crise nerveuse, est tombé sans connaissance.

— Montons vite, messieurs, dit le marquis, et sachons ce qui se passe chez M. de Simaise. Guide-nous, mon brave Landry. Pierre, Caracole, amenez votre prisonnier.

Un instant après, le marquis, suivi des autres, pénétrait dans la chambre par la porte de la bibliothèque, qui n'était pas fermée à clef.

— Oh! fit le marquis, voyant son frère étendu raide au milieu de la chambre.

Il se pencha sur le corps et le toucha.

— Oh! fit-il encore.

La face était livide, les yeux ouverts, sans regard, le cœur ne battait plus.

Le marquis souleva un bras, puis l'autre; ils retombèrent lourdement, inertes.

— Eh bien, mon père? interrogea Jean, anxieux.

— Il est mort! prononça le marquis d'une voix lente et grave; messieurs, ajouta-t-il, le malheureux s'est fait justice lui-même.

Autour du marquis on répéta :

— Mort! Mort!

Pedro Castora écarta les vêtements, comptant trouver une plaie, une blessure, du sang; mais, rien : le corps était intact.

— C'est singulier, dit Pedro en se redressant.

— Non, répondit Landry, qui venait de ramasser le petit flacon que le baron avait laissé tomber après en avoir avalé le contenu, voyez ceci : M. le baron s'est empoisonné.

— Il n'en faut pas douter, appuya Pedro Castora, le poison était dans ce flacon vide.

Carini suivait avec la plus grande attention ce qui se passait sous ses yeux. A la vue du flacon, il tressaillit, un sourire singulier glissa sur ses lèvres minces, pendant qu'une lueur sombre éclairait son regard.

Le cadavre fut relevé et couché sur le lit.

— Maintenant, dit le marquis, il faut envoyer chercher le commissaire de police, car nous devons faire constater le suicide.

— J'y vais, dit le valet de pied.

Les yeux fixés sur le corps de son frère, le marquis de Chamarande resta un moment silencieux et songeur. Malgré son indomptable énergie il était profondément ému.

Mentalement il disait :

— Ta mort est la délivrance de ceux qui restent après toi! Voilà où t'ont conduit ton désœuvrement, ton hypocrisie, ta cupidité, ton amour du plaisir, tes vices !... Tu as compris que tu ne pouvais plus vivre, que l'infamie publique t'attendait, et tu as eu le courage de te donner la mort! Puissent ta déplorable existence et ton horrible fin servir d'exemple!... Va, que la terre te soit légère... Au nom de notre mère, qui nous a tant aimés, j'oublie et je pardonne!

Le marquis se retourna.

Toutes les têtes étaient baissées.

Carini s'était approché de la cheminée lentement, voulant s'assurer que la boîte d'argent était toujours dans la coupe de bronze.

— Ah! mon père, mon père! prononça Jean avec un sanglot dans la voix.

— Mon fils, dit M. de Chamarande d'un ton solennel, voilà le passé : un cadavre! L'avenir, c'est toi : un homme!

Puis, lui montrant le ciel, il ajouta :

— Dieu est le maître de tout !

Carini souriait, ce qui pouvait sembler étrange devant le corps de son complice.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandait Caracole.

Pierre examinait Carini d'un œil sombre.

— Vous, dit le marquis, s'adressant à Julie, la femme de charge, vous allez rester près de votre maître.

Et, sur un signe qu'il fit, tout le monde sortit de la chambre du mort.

— Monsieur le marquis, qu'allons-nous faire de notre prisonnier? demanda Pierre.

— Vous le garderez ici jusqu'à nouvel ordre, enfermé dans une chambre bien close.

— Soit, monsieur le marquis; mais vous feriez peut-être aussi bien de le livrer tout de suite à la justice, qui l'attend pour lui demander compte de tous les crimes qu'il a sur la consci.nce.

Carini était aussi calme que si l'on n'eût point parlé de lui.

— Cela n'est pas naturel, se disait le marquis, qui avait déjà remarqué la singulière attitude du complice du baron, cet homme n'a point l'air de redouter le châtiment, on dirait, au contraire, qu'il est sûr de l'impunité. Très certainement, il nous tient en réserve quelque surprise; eh bien, nous verrons.

Le marquis reprit à haute voix :

— Faites ce que j'ai dit, enfermez ce misérable et qu'on le garde à vue jusqu'à ce que j'aie décidé de son sort.

Carini, toujours souriant, s'inclina devant le marquis de Chamarande.

Pierre et Caracole l'emmenèrent.

XXVIII

PAUVRE HENRIETTE!

Dès qu'il avait été reconnu que le baron de Simaise était mort empoisonné, Landry s'était aussitôt éloigné. Comme Jean l'avait fait déjà, il voulait s'assurer qu'Henriette, suivant exactement ses instructions, était sortie de l'hôtel par la porte de la ruelle et avait pris la voiture qui devait la conduire chez M. de Violaine. Ce fut donc avec stupeur qu'il trouva la voiture à la même place et qu'il apprit du cocher que la jeune fille, depuis si longtemps attendue, ne s'était pas montrée dans la ruelle.

Jean faisait part, enfin, de ses inquiétudes à son père et à Pedro Castora, au sujet d'Henriette, lorsque Landry reparut tout effaré.

Mlle de Simaise n'est point sortie de l'hôtel du côté de la rue de Ponthieu, comme je le croyais, dit-il d'une voix haletante; le cocher qui l'attendait ne l'a pas vue... Et elle a disparu!... Mon Dieu, où est-elle?

— Mon fils vient de nous apprendre cela, Landry, répondit le mar-

quis; mais nous ne devons pas nous effrayer outre mesure; restons calmes, au contraire. Avant tout, il faut savoir.

— Monsieur le marquis a raison, il faut savoir.

Sur ces mots, Landry s'éloigna précipitamment. Il revint au bout d'un instant, amenant avec lui Dorothée.

— Dorothée, lui dit Landry, Mlle Henriette n'est plus ici.

— Je le sais. Mademoiselle a profité d'un instant où on l'a laissée seule et elle s'est enfuie, comme c'était convenu; elle est maintenant chez M. le comte de Violaine.

— Eh bien, non, Dorothée, non; mademoiselle n'est point sortie par la petite porte de la ruelle et la voiture l'attend toujours rue de Ponthieu.

Dorothée devint subitement très pâle.

— Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu! fit-elle fort troublée.

— Mais que supposez-vous donc? demanda le marquis.

— La chose la plus affreuse.

— Mais quoi, quoi? Pour Dieu, expliquez-vous!

— Tantôt, un peu avant midi, Mlle Henriette et M. Raoul ont eu ensemble une longue conversation. Par ordre de M. Frédéric, j'étais restée dans mon lit; mais je ne dormais pas et j'ai tout entendu.

Mlle Henriette avait précédemment surpris des paroles échangées entre M. le baron et son fils; elle savait pourquoi M. Raoul avait chargé deux pistolets, pourquoi, au premier coup de midi, M. le baron, dans sa chambre, et M. Raoul, dans la sienne, devaient se brûler la cervelle.

La conversation entre le frère et la sœur fut des plus touchantes : M. Raoul faisait à sa sœur ses derniers adieux.

— Non, non, je ne veux pas que tu meures! s'écriait Mlle Henriette.

— Il le faut, ma sœur, il le faut! répondait M. Raoul.

— Eh bien, si tu meurs, je mourrai aussi! s'écria mademoiselle.

Les auditeurs de Dorothée ne purent s'empêcher de frissonner. Celle-ci continua :

— Cependant, avec de douces paroles, M. Raoul parvint à calmer sa sœur; il lui fit comprendre que, portant un nom déshonoré, il devait mourir; mais qu'elle devait vivre, elle, pour sa mère et tous ceux qui l'aimaient.

Alors, après s'être beaucoup embrassés, ils se sont séparés.

Mlle Henriette avait eu l'air de se rendre aux raisons de son frère, mais, hélas! elle avait toujours dans la tête la pensée de se tuer.

Quand, tout à coup, à midi, un coup de pistolet retentit dans la maison, elle crut que son frère venait de se suicider. Alors elle voulut se précipiter par la fenêtre, et je dus employer toutes mes forces pour l'en empêcher.

Peu après, M. le baron vint la trouver ; il lui donna l'assurance que M. Raoul ne s'était pas tué et lui expliqua comment, en touchant maladroitement un pistolet, un domestique avait fait partir le coup.

Moi, je me sentis tout à fait tranquillisée.

— Bien sûr, me disais-je, mademoiselle sachant son frère vivant ne songe plus à mourir.

Mais maintenant... ah ! je me sens frémir !

— Eh bien ? eh bien ?

— Eh bien, monsieur, je crains que, désespérée, la pauvre enfant n'ait pas renoncé à sa funeste résolution de mettre fin à son existence.

— Oh ! fit le marquis en tressaillant.

Jean laissa échapper un sourd gémissement, chancela comme un homme ivre et chercha un appui contre un meuble.

Pedro et Landry étaient consternés.

— Mon père, mon père, dit Jean d'une voix étouffée, que faire ?

— Nous allons voir ; mais plus que jamais je recommande le calme ; j'ai toujours eu confiance en la Providence, je ne veux pas la perdre en ce moment terrible. Allons, mon fils, redresse-toi, sois fort, tu es un homme !

Le valet de pied, qui était allé prévenir le commissaire de police, venait d'entrer dans le salon où nos personnages se trouvaient réunis, et avait entendu les dernières paroles de Dorothée.

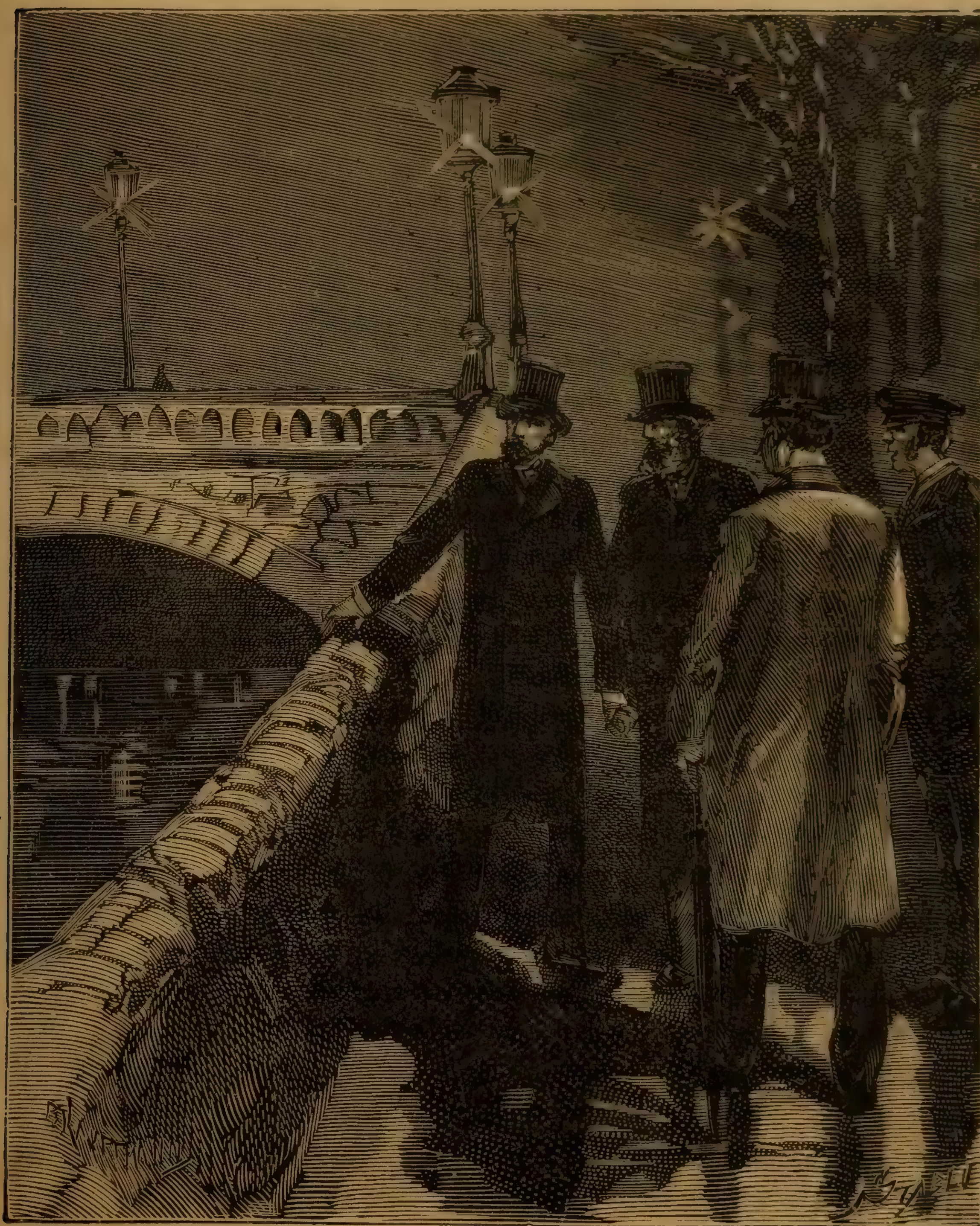
— Si vous me le permettez, dit-il, je puis vous donner un renseignement.

Jean bondit vers lui.

— Parlez, parlez vite, dit-il.

— Eh bien, mademoiselle est sortie de l'hôtel par la porte cochère, que le concierge n'avait pas encore refermée. J'étais encore dans la cour, après avoir allumé les becs de gaz, lorsque je vis une femme la traverser en courant ; elle passa si rapidement devant moi que je ne la reconnus point ; mais c'était Mlle Henriette, j'en suis sûr. Le concierge ne l'a pas vue, bien qu'elle ait passé tout près de lui ; à ce moment, il était baissé et retirait un caillou qui empêchait un battant de la porte de se fermer.

— Messieurs, dit le marquis, ceci est, en effet, un renseignement. Si ce que vous supposez est vrai, continua-t-il en s'adressant à Dorothée, Mlle de Simaise s'est dirigée du côté de la rivière.



— Viens, lui dit-il, en le prenant par le bras (page 1212).

— Hélas ! monsieur, c'est ce que je crains.

— Il faut donc, sans tarder, se mettre à sa recherche. S'il lui est réellement venu la fatale idée de se précipiter dans le fleuve, espérons qu'elle n'a pu le faire encore. Mais c'est déjà trop de temps de perdu. Landry et vous, mon cher Castora, partez vite.

— Mon père, je les suis ! s'écria Jean.

— Soit, accompagne-les. Dans un instant, d'ailleurs, je vous rejoin-

drai avec mon valet de pied. Je donnerai des ordres à Firmin pour qu'il aille attendre avec sa voiture au pont d'Iéna.

— Mon coupé sera au pont de l'Alma, dit Pedro Castora.

Ils partirent.

Il pouvait être alors neuf heures du soir. La pluie tombait toujours et les Champs-Elysées étaient presque déserts.

. . . .

Nous avons vu dans quel état se trouvait la pauvre Henriette, et, certes, ce n'était pas la scène horrible qu'elle avait eue avec son père qui pouvait rendre le calme à son esprit troublé.

Le baron lui avait juré que Raoul ne s'était pas tué ; mais quelle confiance pouvait elle avoir en son père ! Déjà trompée par lui, ne l'avait-il pas trompée encore ?

Elle passa des heures dans un état de surexcitation impossible à décrire ; des spasmes violents brisaient sa poitrine ; un frémissement non interrompu passait dans tous ses membres ; elle avait les yeux hagards et sa figure pâle, décomposée, était baignée de sueur froide.

Tout en elle exprimait la désolation, le désespoir, la terreur.

— Horrible ! horrible ! prononçait-elle d'une voie rauque.

Elle se tordait convulsivement les bras et les mains.

— Tout s'efface, tout disparaît, tout se brise, tout est anéanti, reprenait-elle; plus d'espoir, plus d'avenir, plus rien!... Nous sommes tous maudits ! La honte, l'infamie !... Où aller ? Où me cacher ? Oh ! oui, le couvent, un cloître, dont la porte fermée ne s'ouvrira plus jamais pour moi !

Cependant, une pensée cruelle l'obsédait : elle voulait voir son frère, elle voulait s'assurer par elle-même qu'il n'était pas mort.

Plusieurs fois elle s'était levée pour descendre au rez-de-chaussée ; mais sa gardienne était là, ne la quittant pas des yeux, toujours prête à se jeter devant elle, à l'empêcher de sortir de sa chambre. Elle secouait la tête, poussait un soupir douloureux et retombait brisée sur le canapé.

La femme de charge prisait, et, en se rendant à l'appel du baron, elle avait laissé sa tabatière dans sa chambre. Privée de son tabac, elle souffrait véritablement. A la fin, n'y pouvant plus tenir, elle dit à Henriette :

— Mademoiselle, je vous quitte pendant une minute, une minute seulement, et je reviens.

Elle avait à peine disparu qu'Henriette s'élança hors de sa chambre. Elle arriva au grand escalier, le descendit rapidement et se trouva dans

le vestibule qu'on venait d'éclairer. Au hasard elle ouvrit une porte, pénétra dans une antichambre; une seconde porte était en face d'elle, elle l'ouvrit. C'était la chambre de Raoul.

A la lueur tremblante d'une bougie, qui brûlait sur un guéridon, Henriette vit son frère étendu tout habillé sur son lit. Elle se précipita sur lui et l'embrassa follement.

Soudain, elle se redressa brusquement, les yeux luisants, démesurément ouverts.

Sous ses baisers, Raoul n'avait pas fait un mouvement, elle l'appela :

— Raoul, Raoul, mon frère !

Rien.

Elle le secoua à plusieurs reprises.

Toujours rien.

Elle lui prit le bras, et le bras tomba lourdement.

Épouvantée, elle ne s'aperçut pas que Raoul respirait, elle voyait seulement son visage pâle, rigide.

Elle poussa un cri ; puis, avec égarement, affolée :

— Ah ! on m'a trompée... Mort, mort, mon frère est mort !

Elle recula jusqu'au milieu de la chambre.

— Ah ! s'écria-t-elle, pour moi aussi la mort, la mort !

C'est à ce moment que le marquis de Chamarande sonnait à la porte de l'hôtel.

Henriette se rapprocha du lit, mit un dernier baiser sur le front de son frère, puis sortit de la chambre. Elle allait ouvrir la porte du vestibule lorsque la voix de son père l'arrêta et la fit frissonner.

Elle s'élança vers une autre porte, qu'elle ouvrit rapidement, et elle se trouva dans un couloir. Ce couloir la conduisit à l'un des escaliers de service, dont la porte, ouvrant sur la cour, était ouverte.

Henriette regarda ; elle ne vit personne dans la cour.

Déjà M. de Chamarande, la baronne, Jean et Pedro étaient entrés dans l'hôtel.

Henriette ne pouvait mieux choisir son moment pour fuir la maison maudite. Et, d'ailleurs, n'avait-elle pas ouverte devant elle la large porte cochère, qu'elle avait si souvent franchie par la pensée, quand, songeant à sa mère, à Jean Loup et à son amie Suzanne, ses yeux erraient sur les hautes branches vertes des grands arbres de l'avenue.

La pauvre désespérée, éperdue, presque folle, prit son élan, traversa la cour comme une flèche et s'élança dans l'avenue des Champs-Elysées. Ses cheveux s'étaient dénoués et tombaient épars sur ses épaules.

Nul ne songea à l'arrêter ; du reste, quelques-uns seulement de ceux

qui passaient la virent fuyant dans l'ombre des arbres et descendant vers le carré Marigny.

Elle savait où était la Seine, c'est vers la Seine qu'elle allait.

Cependant, le marquis, Jean et les autres cherchaient inutilement Henriette. Vainement ils avaient exploré les deux rives du fleuve, depuis le pont de la Concorde jusqu'à Auteuil.

Vainement ils avaient interrogé les gardiens de la paix de garde le long des quais, et les bourgeois attardés regagnant leurs demeures d'un pas pressé. On n'avait pas rencontré la jeune fille. Ceux qui venaient de loin, longeant le parapet du quai, n'avaient rien remarqué, rien entendu qui révélât la chute d'un corps dans l'eau. Les mariniers eux-mêmes n'avaient pu fournir aucun renseignement.

Mais il était possible que la jeune fille eût échappé à tous les regards; elle avait pu descendre un des escaliers ou une des pentes du quai, conduisant à la berge, et là se laisser glisser dans l'eau sans être vue ni entendue.

Toutefois, le marquis, tenant à se rassurer et à rassurer les autres, admettait que la jeune fille, ne connaissant point Paris, avait pris un chemin opposé à la rivière et s'était égarée dans le dédale des rues.

Son fils et Pedro ne partageaient point son idée; ils étaient en proie à un sombre désepoir,

Quant à Landry, il n'émettait aucune opinion; mais on aurait pu voir de grosses larmes rouler dans ses yeux.

Quand on jugea qu'il était absolument inutile de chercher davantage, le marquis dit :

— Mes amis, nous allons rentrer.

Jean ressentit une commotion violente dans tout son être. Il se rapprocha brusquement du parapet, sur lequel il se pencha. Pendant un instant, les yeux enflammés, pleins de fièvre, il regarda l'eau couler et les flots, miroitant aux lueurs des becs de gaz, se briser sous les arches du pont.

Il lui semblait que l'eau l'attirait à elle et qu'il éprouverait une volupté sans pareille à y chercher la mort, qui le réunirait enfin et pour toujours à sa bien-aimée.

Le marquis devina ce qui se passait dans l'esprit troublé du jeune homme.

— Viens, lui dit-il, en le prenant par le bras.

Jean laissa échapper un sanglot.

— Mon fils, reprit le marquis, n'oublie pas que Dieu est le protecteur des innocents; espère donc !

— Oh ! Dieu ! fit le jeune homme avec un accent plein d'amertume, Dieu !...

— Jean, répliqua le marquis avec gravité, pourquoi cette parole amère ? Est-ce que tu ne te souviens plus, déjà, de ce que Dieu a fait pour nous ?... Allons, viens.

Les voitures étaient là. Le marquis et son fils prirent place dans la calèche, et les chevaux partirent aussitôt comme un trait, bien qu'ils fussent dans un état pitoyable.

Pedro Castora retourna chez lui dans son coupé.

Quant à Landry, il se dirigea tristement et lentement vers l'hôtel de Simaise.

Tout en rentrant, le marquis apprit par son valet de chambre que M. de Violaine était revenu dans la soirée, vers dix heures et demie, et qu'il avait emmené la marquise, en disant que, vu les graves événements qui retenaient M. de Chamarande, Mme la marquise coucherait chez lui et y resterait toute la journée du lendemain, sauf l'assentiment de M. le marquis.

M. de Chamarande comprit que M. de Violaine avait été instruit de la mort du baron et probablement aussi de la disparition d'Henriette, et que, ne voulant point que la marquise restât seule trop longtemps, il était venu la chercher.

— C'est bien, dit-il à son valet de chambre.

Le marquis et son fils étaient accablés de fatigue. Ils se jetèrent sur le même lit, tout habillés, avec l'espoir qu'ils pourraient prendre deux ou trois heures de repos. Mais le jour vint et le soleil se leva sans qu'ils aient pu s'endormir.

A huit heures, par raison, ils mangèrent un peu pour reprendre des forces, et à huit heures et demie, un cheval frais ayant été attelé au coupé, ils se rendirent chez M. de Violaine.

Celui-ci, très inquiet, était levé depuis plus de deux heures.

— Eh bien ! monsieur le comte, que savez-vous ? demanda le marquis.

— Je sais que le baron de Simaise s'est empoisonné, et que Mlle Henriette, que sa mère croyait ici, chez moi, n'y a point paru.

— Vainement, pendant une partie de la nuit, nous l'avons cherchée.

— Pauvre Henriette !

Jean se prit à sangloter.

— Courage, mon fils, courage et espère, lui dit le marquis.

Puis, rapidement, il mit M. de Violaine au courant des terribles événements de la nuit.

— Mais, vous, mon cher comte, reprit-il, comment avez-vous su?...

— Voici : la baronne était, comme vous venez de me le dire, auprès de son fils, à qui le baron a fait prendre un narcotique. A neuf heures, elle a appris, je ne sais comment, que son mari était mort. Elle voulut le voir. Elle monta dans la chambre mortuaire et eut le courage d'assister à la constatation du décès occasionné par le poison, faite par un médecin de l'administration, en présence d'un commissaire de police et de plusieurs agents.

Le commissaire de police et le médecin s'étant retirés, la baronne songea à sa fille. Elle pouvait, d'ailleurs, quitter sans crainte Raoul endormi. Elle prit une voiture et arriva ici à neuf heures et demie.

— Où est ma fille, où est ma fille? cria-t-elle.

Jugez de sa stupéfaction, de sa douleur, de son désespoir quand je lui eus répondu :

— Mais je ne sais pas; nous n'avons pas vu Mlle de Simaise.

Elle m'accabla de questions :

— Où est M. le marquis? Où est son fils? Où est M. Pedro Castora?

Ne sachant rien, je ne pouvais lui répondre. Néanmoins, j'essayai de la rassurer. Je n'y parvins pas. Elle était en proie à une agitation fébrile, et c'est dans une sorte de délire qu'elle me raconta ce qu'elle savait des événements de la nuit.

Tout cela se termina par une syncope. Quand elle fut à peu près revenue à elle, je la conduisis dans sa chambre, aidé de ma fille; on la déshabilla et on la mit dans son lit. Sa femme de chambre et celle de Suzanne l'ont veillée toute la nuit.

C'est ma fille qui a eu l'idée de m'envoyer chercher Mme la marquise.

— M. de Chamarande et son fils, me dit-elle, sont évidemment à la recherche d'Henriette; ne les voyant pas rentrer, Mme la marquise peut être très tourmentée.

Bref, Suzanne ayant déclaré qu'elle ne se coucherait pas de la nuit, Mme la marquise a voulu veiller avec elle jusque vers trois heures du matin. Alors je l'ai obligée à se jeter sur un lit et elle n'a pas tardé à s'endormir. En ce moment, Suzanne dort également dans son petit salon, étendue sur sa causeuse.

— Et Mme de Simaise?

— Oh! elle n'est plus ici. Elle s'est levée en même temps que moi, et malgré tout ce que j'ai pu faire pour la retenir, elle est retournée à l'hôtel de Simaise.

— Pauvre femme! Pauvre mère! Il faut, jusqu'à nouvel ordre, lui laisser ignorer nos cruelles appréhensions. Mais quelque chose me dit

qu'Henriette n'a pas mis à exécution son sinistre projet; espérons, espérons !

— Espérons ! répéta M. de Violaine.

Jean, tenant sa tête dans ses mains, pleurait silencieusement.

On tint conseil. Le comte fut de l'avis du marquis au sujet d'une démarche à faire immédiatement à la préfecture de police.

Le marquis partit aussitôt.

XXIX

CONSULTATION

Retournons à l'hôtel de Simaise.

Après le départ de la baronne, qui s'était enfin décidée à s'éloigner de son fils, Dorothée vint rejoindre Carlotta, qui veillait dans la chambre du dormeur, et lui apprit les sérieuses inquiétudes qu'on avait au sujet d'Henriette.

Carlotta ne les partagea pas entièrement ; elle pensa, comme M. de Chamarande, que la jeune fille, ne connaissant point Paris, s'était égarée dans les rues. Mais elle se disait, mécontente d'elle :

— J'étais venue ici avec l'intention de protéger, de sauver le frère et la sœur; et qu'ai-je fait pour eux! Rien. J'aurais dû agir immédiatement, prendre Mlle de Simaise et la conduire dans les bras de sa mère. Une pensée folle m'a retenue ici, au chevet de ce jeune homme, que j'aime, et qui ne se souvient peut-être pas de m'avoir rencontrée autrefois.

En réalité, je ne me suis occupée que de choses qui m'intéressent personnellement. Mais je sais, maintenant... je sais que la fille de Juanita existe; je sais qu'Adriano Zacharetti est le lâche, l'infâme qui a calomnié ma pauvre sœur et l'a poussée au suicide. Et trompée par ce bandit, je me suis donnée à lui!... Honte et horreur!... Ah! ma vengeance n'en sera que plus effroyable!

Ma vengeance, d'abord, ma vengeance! Après, je me mettrai à la recherche de la fille de Juanita.

— Ne trouvez-vous pas, madame, dit tout à coup Dorothée, que M. Raoul dort bien longtemps.

Carlotta laissa échapper un soupir. Dorothée reprit :

— C'est donc bien certainement son père qui l'a endormi au moyen d'un narcotique?

— J'en ai la conviction.

— Tout à l'heure, il m'est venu une idée, mais je n'ai pas osé...

— Quelle idée as-tu eue?

— Je voulais prier le médecin, qui est venu constater la mort de M. le baron, de voir M. Raoul.

— Mais c'était une bonne inspiration! s'écria Carlotta, pourquoi ne l'as-tu pas fait?

— Je vous l'ai dit, madame, je n'ai pas osé.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, Dorothée, dit la jeune femme, je reprends ton idée; je crois utile qu'un médecin voie M. Raoul, et je te prie d'en envoyer chercher un immédiatement.

Dorothée sortit, transmit l'ordre de Carlotta au valet de pied de faction dans l'antichambre, et revint près de son ancienne maîtresse.

Au bout de vingt minutes le médecin demandé arriva.

Carlotta se leva et fit quelques pas pour recevoir le docteur.

— De quoi s'agit-il, madame?

— Voyez ce jeune homme, monsieur, dont le sommeil de plomb devient de plus en plus inquiétant; il dort ainsi depuis de longues heures, sans qu'on puisse, quoi qu'on fasse, le réveiller.

Le docteur s'avança, se pencha sur Raoul et lui prit la main pour lui tâter le pouls.

— Ce sommeil est étrange, en effet, murmura le médecin.

Après une ou deux minutes d'examen, il ajouta :

— Il y a là, évidemment, un cas de léthargie. Et vous dites que ce sommeil dure depuis plusieurs heures?

— Oui, monsieur.

— Combien d'heures?

— Onze heures environ, monsieur.

Le docteur secoua inutilement Raoul. Alors, il tira de sa poche une petite trousse où il prit un flacon qu'il passa sous les narines du dormeur. Mais, rien, le sommeil ne fut pas troublé.

— Singulier accès! murmura-t-il. Pouvez-vous me dire, madame, ce que ce jeune homme a éprouvé avant de tomber dans cet état d'engourdissement général?



— Mais, alors, où donc avez-vous vu Mlle Henriette ?
— Dans les Champs-Elysées (page 1224).

— Par suite d'une commotion extrêmement violente, monsieur, il a eu une syncope, laquelle a été immédiatement suivie d'une forte crise nerveuse.

— Ce sommeil léthargique n'a pu être provoqué par la crise nerveuse ; il y a absence absolue de fièvre. Une question encore, madame, ce jeune homme a-t-il bu quelque chose avant de s'endormir?

— Un demi-verre d'eau, monsieur.

— Où a été prise cette eau et qui l'a versée dans le verre?

— Le verre a été apporté ici par le père du dormeur. « C'est un calmant, m'a-t-il dit, dont depuis longtemps je connais l'efficacité. » Et c'est moi-même qui ai fait avaler au malade ce que le verre contenait.

Le médecin sourit.

— Eh bien, madame, dit-il, je ne doute plus, maintenant; c'est, en effet, un singulier calmant que vous avez employé. L'eau contenait un narcotique puissant.

— Je le soupçonnais, monsieur. Croyez-vous que la substance mise dans l'eau puisse causer quelque grave accident?

— Non, madame, et je m'empresse de vous rassurer; le narcotique dont on s'est servi est inoffensif.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur?

— Oui. Si le narcotique, poudre ou liquide, jeté dans l'eau pouvait occasionner un ébranlement cérébral ou une affection d'un organe quelconque, je remarquerais dans l'organisme un trouble ou un désordre qui n'y existe nullement. Le pouls est régulier, la respiration douce et facile, et voyez comme le sommeil est paisible... Je ne vois rien à faire, madame, rien. Il faut attendre. Au surplus, plus tard ce jeune homme se réveillera et mieux cela vaudra pour lui.

— Oh! fit Carlotta, portant vivement ses deux mains à son front, encore, encore!

— Vous chancelez, madame, qu'avez-vous?

— Comme le vertige, monsieur; ce soir déjà...

— Un peu de fatigue, sans doute?

La jeune femme eut un petit accès de toux sèche.

— Un peu d'inflammation à la gorge, dit le médecin.

— Non, c'est là, dans la poitrine; je sens...

— Quoi donc, madame?

— Mon Dieu, je ne sais, c'est comme une brûlure, une sorte de picotement douloureux.

— Madame a éprouvé de grandes émotions aujourd'hui, dit Dorothée, elle a beaucoup parlé.

— Oui, fit le médecin, ce malaise est causé par la fatigue.

— Assurément, cela n'est pas grave, dit Carlotta; ce ne sera rien.

La petite toux sèche la reprit.

— Buvez un peu d'eau, madame.

— Oui, cela me soulagera.

Carlotta avala quelques gorgées d'eau.

— Ah! cela me fait du bien, reprit-elle, la douleur se calme... c'est fini.

— Trois ou quatre fois dans la journée, prenez un peu de lait chaud, madame. Quant à ce jeune homme, attendez. Toutefois, si, dans quelques heures, le sommeil continuait, vous me feriez prévenir.

Le docteur se retira.

Carlotta resta assez longtemps songeuse. Puis, s'adressant à Dorothée :

— Tu dois savoir où le comte Carini est retenu prisonnier? dit-elle.

— Oui, madame.

— Il ne doit pas être étranger au sommeil de M. Raoul.

— C'est bien possible, madame.

— Il faut que je le voie et que je sache... Tu vas me conduire près de lui, Dorothée.

— C'est inutile, madame.

— Parce que?

— On ne vous laissera pas pénétrer près de lui.

— Ah!

— M. le marquis de Chamarande a ordonné qu'on le garde à vue et qu'on ne le laisse communiquer avec personne.

— En ce cas, j'attendrai le retour de M. le marquis.

La jeune femme se pelotonna dans son fauteuil et, au milieu du silence profond qui régnait maintenant dans l'hôtel, les yeux fixés sur le visage pâle du dormeur, elle se mit à songer à sa vengeance.

Oh! comme elle le haïssait, cet homme, qui depuis tant d'années passait pour être son mari!

Mais comment se venger? Que devait-elle faire?

Le livrer à la justice! Mais de quoi l'accuserait-elle? D'infamies de toutes sortes. Oui, seulement il faudrait prouver. Et comment! D'ailleurs, on ne le condamnerait probablement qu'à quelques années de prison ou de bagne. Était-ce assez? Non, mille fois non! Pour un pareil misérable, il fallait trouver, inventer un supplice inconnu, mais épouvantable.

Soudain, un sourire sinistre glissa sur ses lèvres.

Avait-elle trouvé?

La nuit se passa.

A sept heures et demie, la baronne arriva, souffrante, très pâle, se soutenant à peine. On aurait pu croire que, depuis la veille, elle avait vieilli de dix années.

Elle entra immédiatement dans la chambre de Raoul.

— Eh bien? fit-elle, interrogeant Carlotta.

— Vous voyez, madame la baronne, toujours la même chose.

— Mon Dieu, mon Dieu!

— Mais je dois vous rassurer au sujet de monsieur votre fils. Très inquiète aussi, vous le savez, madame, j'ai cru devoir faire appeler un médecin.

— Ah!

— Et ce docteur, qui m'a paru être un homme fort savant, m'a affirmé qu'il n'y a rien à craindre. Il a d'ailleurs confirmé ce que j'ai dit : pour ne pas être gêné par son fils, M. le baron lui a fait prendre un narcotique. « Il faut tout simplement, a dit le docteur, attendre que le dormeur se réveille. »

— Et ma fille?

— Je ne sais rien encore, madame la baronne.

— Alors, vous avez appris que ma fille n'a pas été conduite chez M. le comte de Violaine?

— Oui, madame.

— Où peut-elle être allée se réfugier, la malheureuse enfant?

— Nous le saurons certainement bientôt, madame la baronne.

— Mon cœur est plein de toutes les angoisses, je ne vis plus.

— Je connais quelques-uns de vos secrets, madame la baronne; je sais que vous avez beaucoup souffert; mais vous arrivez à la fin de vos épreuves.

Allez, il y en a d'autres, qui ont également souffert, pour lesquels le bonheur ne viendra jamais.

— Savez-vous si M. de Chamarande sait que ma fille n'est pas chez M. de Violaine?

— Il le sait, madame. M. le marquis, son fils, M. Castora et le valet de chambre de M. de Simaise ont quitté l'hôtel hier soir vers neuf heures, pour se mettre à la recherche de Mlle Henriette. Ils l'ont cherchée une partie de la nuit sans pouvoir obtenir aucun renseignement. De grâce, ne vous effrayez pas, madame la baronne, et écoutez-moi : Mlle de Simaise s'est très certainement égarée dans la ville et a été recueillie dans quelque maison hospitalière; vous devez comprendre qu'il était impossible qu'on la retrouvât la nuit. Tranquillisez-vous donc, madame la baronne, et attendez avec calme, avec confiance; vous ne tarderez pas à avoir des nouvelles de mademoiselle votre fille.

— J'attends, répondit Mme de Simaise.

Et elle poussa un profond soupir.

Les deux femmes restèrent silencieuses.

— Pauvre mère! se disait Carlotta, si sa fille ne lui était pas rendue, ce serait sa mort!

La baronne avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et s'absorbait dans ses pensées. Cependant, le moindre bruit venant de l'hôtel la faisait tressaillir.

XXX

COMMENT LE PÈRE LA BIQUE JOUA LE ROLE DE LA PROVIDENCE

Comme nous l'avons dit, le marquis de Chamarande s'était rendu à la préfecture de police, espérant avoir des renseignements au sujet d'Henriette. Dans le cas contraire, il devait instruire le chef de la sûreté de la disparition de la jeune fille et le prier de mettre tout en œuvre pour savoir ce qu'elle était devenue.

Le marquis était parti depuis environ vingt minutes, lorsqu'un domestique vint prévenir le comte de Violaine qu'un vieillard demandait à voir Mlle Suzanne.

— Cet homme, qui paraît être de la campagne, est déjà venu avant-hier soir, dit le domestique; mademoiselle l'a reçu et a même causé assez longtemps avec lui; mais, en ce moment, mademoiselle repose et sa femme de chambre n'a pas cru devoir la réveiller.

— Elle a bien fait, répondit M. de Violaine, je vais recevoir moi-même ce monsieur.

Vous me permettez de vous laisser seul un instant, n'est-ce pas? reprit-il, s'adressant à Jean. Le temps de savoir ce que cet homme a à dire à ma fille et de le congédier, et je reviens.

Le jeune homme se leva à demi, en s'inclinant, et retomba sur son siège.

Le comte s'empressa de descendre au rez-de-chaussée et se trouva, dans l'antichambre, en face du père La Bique.

— Comment, père Monot, fit-il, c'est vous!

— Oui, monsieur le comte, un peu de bonne heure, il paraît, puisque Mlle Suzanne n'est pas encore levée.

— Ma fille ne s'est pas couchée, père Monot ; elle a veillé toute la nuit, et en ce moment elle repose.

— Pardon, monsieur, est-ce que Mme la baronne de Simaise serait malade ?

— Non, ma fille a veillé parce qu'elle attendait quelqu'un, une amie.

— Ah ! oui, Mlle Henriette.

— C'est Mlle de Simaise, en effet, que ma fille attendait. Mais comment le savez-vous, père Monot ?

Le bonhomme parut embarrassé.

— Je sais sans savoir, balbutia-t-il.

— Ainsi, vous désirez voir Mlle de Violaine ?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous n'exigez pas, je suppose, qu'on la réveille ?

— Oh ! non, monsieur le comte, j'attendrai.

— Ce que vous avez à lui dire est donc bien important ?

— Très important. Voyez-vous, avant-hier, j'ai fait une promesse à Mlle Suzanne.

— Quelle promesse ?

— Je lui ai promis de venir lui dire aujourd'hui, avant de m'en retourner à Blaincourt, comment j'ai été reçu à l'hôtel de Simaise.

— Vous êtes allé à l'hôtel de Simaise ! exclama M. de Violaine.

— J'y suis allé, monsieur.

— Quand ?

— Hier, je voulais voir Mlle Henriette.

— Et vous avez été reçu ?

Le père La Bique secoua la tête.

— Le portier, un grand rouge, — il a dû être autrefois tambour-major, — au regard louche, un vrai cerbère, m'a tout bellement flanqué à la porte.

— Et c'est cela que vous veniez dire à Mlle de Violaine ?

— Cela et autre chose.

— Eh bien, père Monot, dites-moi également cette autre chose.

— C'est que... fit le bonhomme interloqué.

— Eh bien ?

— Je ne peux pas vous dire...

— Pourquoi donc ?

— C'est un secret.

— Un secret ?

— Oui.

— Père Monot, il est étrange que vous ne puissiez pas me confier, à moi, ce que vous venez révéler à ma fille.

— Ma foi, monsieur le comte, c'est vrai. Mais, voyez-vous, il n'y a pas que le secret; je veux aussi demander un conseil à Mlle de Violaine.

— Vous croyez donc que je ne pourrais pas vous le donner, ce conseil?

Ne trouvant rien à répondre, le père La Brique resta silencieux.

— Père Monot, reprit M. de Violaine d'un ton sévère, je n'admets pas qu'il puisse y avoir quelque chose de mystérieux entre vous et ma fille; en vérité, avec vos réticences, votre air embarrassé, vous me feriez supposer des choses étranges! Encore une fois, père Monot, quel est l'objet de votre visite? De quoi s'agit-il? J'ai le droit de vous demander ce qui vous amène chez moi; parlez, je le veux!

Le vieux resta un instant les yeux baissés, tournant son chapeau entre ses doigts; puis, se redressant, il répondit :

— Malgré mon respect pour vous, monsieur le comte, et mon désir de vous obéir, je ne peux pas... Voyez-vous, quelque chose me dit que c'est à Mlle de Violaine seule que je dois dire cela.

M. de Violaine, impatienté, haussa les épaules et fronça les sourcils.

— Stupide entêtement! murmura-t-il.

Il continua :

— Ainsi, père Monot, je ne dois rien savoir?

— Oh! je ne dis pas ça, monsieur le comte, vous saurez tout, certainement.

— En attendant, vous vous obstinez à garder le silence.

— Oui, monsieur le comte.

— Vous mériteriez que je vous fisse reconduire immédiatement à la porte de l'hôtel.

— Monsieur le comte ne fera pas cela; il me permettra d'attendre que Mlle de Violaine puisse me recevoir.

A ce moment, la femme de chambre ouvrit la porte de l'antichambre.

— Mademoiselle vient de se réveiller, dit-elle; elle attend M. Louis Monot.

Le bonhomme laissa voir, à sa figure, qu'il était tiré d'un embarras pénible.

— Avec votre permission, monsieur le comte, fit-il.

— C'est bien, ma fille peut vous recevoir, allez.

Le vieux suivit la femme de chambre, qui le fit entrer dans le petit salon où Suzanne l'attendait debout.

— Eh bien, l'interrogea-t-elle vivement, qu'avez-vous à me dire?

— J'ai vu Mlle Henriette.

— Vous l'avez vue! exclama la jeune fille.

— Oh! pas à l'hôtel de Simaise, dont le portier m'a fermé la porte au nez.

— Mais, alors, où donc avez-vous vu Mlle Henriette?

— Dans les Champs-Elysées.

— Hein! que dites-vous?

— Hier soir, il s'est passé des choses épouvantables à l'hôtel de Simaise : M. Raoul de Simaise s'est tué!

— Vous dites que M. Raoul de Simaise s'est tué?

— Oui, mademoiselle.

— Après, continuez.

— Mais...

— Quoi?

— Vous n'avez pas l'air ému du tout, mademoiselle.

— Qu'importe! Continuez, père Moriot.

— Folle d'épouvante, Mlle Henriette s'est enfuie de la maison.

— Après, après?...

— Courant vers la rivière.

Cette fois, Suzanne s'émut, car elle devint affreusement pâle et elle jeta ce mot dans un cri :

— Noyée!

— Non, mademoiselle, non, elle ne s'est pas noyée.

— Ah! fit la jeune fille, dont la poitrine se dégonfla.

— Le père La Bique l'a empêchée de faire cela.

— Mon Dieu, je respire!... Mais où est-elle maintenant, où est-elle?

— Chez moi.

— Chez vous?

— C'est-à-dire dans la chambre que j'ai prise à l'hôtel des Vosges.

— Où se trouve cet hôtel?

— Boulevard de Magenta, pas loin de la gare de l'Est.

La jeune fille se jeta sur le cordon de la sonnette.

— Pourquoi donc sonnez-vous? mademoiselle.

— Pourquoi? Parce que je vais courir près d'Henriette.

— Mais que je vous raconte d'abord...

— Vous me direz cela pendant qu'on préparera la voiture.

La femme de chambre parut. M. de Violaine était derrière elle. Inquiet, ayant un pressentiment, il était resté dans l'antichambre.



— Alors, je me mis à lui faire un discours (page 1228).

— Ah! mon père! s'écria Suzanne, vous ne savez pas encore, sans doute, ce que le père Monot vient de m'apprendre; venez, venez!

Et s'adressant à la femme de chambre :

— Commandez tout de suite ma voiture; qu'elle soit prête dans un quart d'heure.

La femme de chambre se retira.

— Eh bien, Suzanne, que viens-tu d'apprendre? demanda M. de Violaine.

— Henriette est retrouvée!

— Ah! Dieu soit loué!

— Elle voulait se jeter dans la rivière; c'est le père Monot qui l'en a empêchée et qui l'a conduite dans la chambre qu'il a louée à l'hôtel des Vosges. C'est là qu'elle est en ce moment. Il semblerait, d'après ce que vient de me dire le père Monot, que ma pauvre amie ignore que son père s'est empoisonné, et qu'elle croit, au contraire, que c'est son frère qui s'est suicidé!

— En vérité!

— Oui, et c'est pour cela qu'elle s'est enfuie de la maison, folle d'épouvante, avec la pensée de mettre fin à son existence.

— Et c'est le père Monot...

— Que la Providence a placé en travers du chemin d'Henriette, au moment où elle allait accomplir cet acte de désespoir. Le père Monot a sauvé la vie à Mlle de Simaise.

— Et à d'autres peut-être, ajouta gravement M. de Violaine.

Puis, se tournant vers le vieillard :

— Et voilà ce que vous ne vouliez pas me dire? fit-il.

— Monsieur le comte, il y a autre chose, répondit le père La Bique.

— Eh bien, monsieur le mystérieux, je vous laisse avec ma fille; j'ai, là-haut, un désespéré à consoler.

— De qui donc parlez-vous, mon père?

— De Jean de Chamarande.

— Il est ici?

— Dans ma chambre.

— Allez vite, mon père, allez vite lui dire que son Henriette est retrouvée.

M. de Violaine sortit du boudoir et grimpa lestement au premier étage.

— Père Monot, reprit Suzanne, nous avons un quart d'heure devant nous; asseyez-vous et dites-moi vite ce que vous avez encore à m'apprendre.

Le père La Bique prit place dans un fauteuil, en face de la jeune fille, et voici ce qu'il lui raconta :

« Quand le portier mal élevé de l'hôtel de Simaise m'eut insolemment jeté la porte au nez, je m'en allai tout doucement, en me promenant, n'ayant rien de mieux à faire, du côté de l'Arc de triomphe.

» Je regardais de tous les côtés les belles maisons, les superbes hôtels; cela m'amusait, de même qu'à voir monter et descendre les équipages des gens huppés.

» Tout de même, mademoiselle Suzanne, c'est beau, Paris.

» Devant un grand hôtel aux balcons dorés, à la façade ornementée de riches sculptures, je pensais à ma pauvre cabane en terre du temps passé, et en voyant filer devant moi les magnifiques attelages! je pensais à nos lourdes charrettes de village, à nos mauvaises carrioles à deux roues et à nos chevaux de charrue, qui peuvent à peine lever la jambe, tant leurs jarrets sont raides. Et tout en marchant, m'arrêtant souvent pour regarder, je faisais mes petites réflexions, établissant une comparaison entre les diverses existences.

» Quand la nuit vint, je ne saurais trop dire où je me trouvais. Tout en allant lentement, j'avais si bien marché que j'étais hors barrière. Je revins sur mes pas. J'avais faim; j'entrai dans un restaurant et me fis donner à souper. Quand je me retrouvai devant l'Arc de triomphe, il était bien six heures et demie. Si loin de ma demeure, je pouvais prendre une voiture, d'autant mieux qu'il commençait à brouillasser. Mais pas de voiture pour moi. Toutes occupées. Alors, je me dis :

— Baste, je peux bien faire aujourd'hui ce que je faisais autrefois; une journée de marche ne m'a jamais fait peur; eh bien, je rentrerai à pied.

» Paris n'est jamais désert, pas même après minuit. Cela me faisait plaisir, en descendant l'avenue, de regarder à perte de vue ces belles lignes de lumières, et au milieu, dansant comme des feux follets, des centaines d'autres lumières de toutes les couleurs. Ah! oui, mademoiselle, Paris est beau, aussi bien la nuit que le jour.

» Je passai devant l'hôtel de Simaise; il y avait de la clarté aux fenêtres, mais point de bruit dans la maison. Je continuai tranquillement mon chemin. Cependant, arrivé au bout de l'avenue, me sentant un peu fatigué, je m'assis sur un banc.

» Je ne sais pas trop quelle heure il pouvait être alors; mais, je compris que je ne devais pas m'attarder longtemps. Me sentant suffisamment reposé, je me levai pour me remettre en marche.

» Tout à coup, mon attention fut attirée par une femme qui descendait l'avenue en courant; elle passa rapidement près de moi, sans me voir, bien sûr. Jugez de mon étonnement, mademoiselle Suzanne : à la lueur du bec de gaz, j'avais reconnu Mlle de Simaise.

» Je courus après elle; mais, avec ses jambes meilleures que les miennes, elle allait plus vite que moi, et je n'aurais certainement pu la

rejoindre, si elle ne s'était pas arrêtée, cherchant à s'orienter, à reconnaître son chemin.

» En arrivant près d'elle, je l'appelai par son nom. Elle laissa échapper un cri d'effroi; mais, si grand que fût son trouble, elle me reconnut.

— Vous, vous, vous! fit-elle.

— Mon Dieu, oui, c'est bien moi, le père Monot.

» Je vis bien tout de suite qu'elle n'était pas dans son état naturel : elle me regardait avec effarement; ses yeux étaient hagards et avaient un éclat étrange; ses magnifiques cheveux, tombant jusque sur ses hanches, enveloppaient son corps comme un manteau, et elle tremblait, la pauvre créature, comme s'il eût fait froid à pierre fendre.

— De quel côté est la Seine? me demanda-t-elle.

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— Je veux aller à la Seine.

— Que faire là?

— Je veux mourir!

» J'avais déjà deviné son idée. Je la saisis par la main, l'entraînai vers un banc, qui était tout près, sous un arbre, à l'abri de la pluie, et je la forçai à s'asseoir. Alors, je me mis à lui faire un discours. Je ne me rappelle point tout ce que je lui ai dit; mais je lui parlai si bien de sa mère, de vous, mademoiselle Suzanne, et de Vaucourt, qu'elle finit par sangloter et fondre en larmes.

» Tout de même, mademoiselle Suzanne, mon sermon avait produit son effet; M. le curé de Blaincourt n'a jamais pu en dire autant.

» Quand la pauvre petite eut bien pleuré, je lui proposai de la reconduire à l'hôtel de Simaise.

— Jamais! jamais! s'écria-t-elle.

» Reprise soudain par l'épouvante, elle se remit à trembler et je vis le moment où elle allait m'échapper. Heureusement, je pus la retenir.

— Voyons, lui demandai-je, où voulez-vous que je vous mène?

— Je ne sais pas.

— M[me] la baronne est chez M. le comte de Violaine; je sais où est la maison de M. le comte, ce n'est pas trop loin d'ici; je vais vous conduire près de votre mère et de votre amie Suzanne.

— Non, me répondit-elle d'un ton sec.

» Je ne savais plus que dire, je ne savais que faire.

» Pour sûr, mademoiselle Suzanne, j'étais très embarrassé.

» Enfin, il me vint une idée.

— Voulez-vous venir chez moi? lui dis-je.

— Chez vous ! fit-elle.

— Oui, à l'hôtel où je demeure à Paris.

» Elle se leva.

— Allons ! dit-elle.

» Elle prit mon bras, et nous voilà en route. Mais je compris, à la façon dont elle s'appuyait sur moi, qu'elle ne pourrait pas marcher jusqu'au boulevard de Magenta.

» Je me mis en quête d'une voiture. Ma bonne étoile voulut qu'un fiacre vint à passer. Je l'arrêtai.

— Où allez-vous ? me demanda le cocher.

— Boulevard de Magenta, hôtel des Vosges.

— C'est mon affaire, montez.

» Nous montâmes en voiture et nous fûmes bientôt à l'hôtel des Vosges.

» Mlle Henriette ne m'avait pas adressé une seule fois la parole durant le trajet ; mais, comme si elle eût eu le délire, elle s'était tenu à elle-même une espèce de conversation, laquelle m'apprit une partie des événements de la journée.

» Quand nous nous trouvâmes seuls dans ma chambre, elle me parut moins agitée ; ses yeux n'avaient plus cet éclat fiévreux, cet égarement qui m'avaient effrayé ; mais elle était pâle, très pâle et d'une tristesse... Le désespoir était le même.

» Elle avait la bouche et la gorge sèches. Je lui fis un verre d'eau sucrée. Elle l'accepta et le but lentement, à petits coups.

» Nous restâmes un bon moment silencieux, moi gêné, ne trouvant rien à lui dire, elle ruminant quelque chose.

— Comment se fait-il que vous soyez ici ? me demanda-t-elle brusquement.

» Je lui dis pour quelle raison j'étais venu à Paris.

— Quand retournez-vous à Blaincourt ?

— Je pensais quitter Paris demain matin.

— Pourquoi retarder votre départ ?

— Si je ne pars pas demain, mademoiselle Henriette, ce sera à cause de vous.

— Eh bien, père Monot, pour moi il faut partir demain, le plus tôt qu'il sera possible.

» Je ne comprenais pas. Elle ajouta :

— Vous m'emmènerez !

— Je vous emmènerai ?

— Oui, fit-elle résolument.

— A Vaucourt? Mais madame la baronne n'y est pas.

— Ce n'est pas à Vaucourt que je veux aller.

— Où donc voulez-vous aller?

— A Epinal, où vous me laisserez.

— Et qu'est-ce que vous ferez à Epinal?

— Il y a là un couvent de dames dominicaines cloîtrées; je trouverai un refuge dans leur communauté.

» Pour le coup je crus qu'elle était folle.

» Elle continua :

— Vous voyez que j'ai confiance en vous, puisque je ne vous cache point ce que je veux faire. Je voulais mourir, vous m'avez arrêtée, je vous ai écouté et vos paroles m'ont fait changer de résolution. Maintenant c'est décidé, je m'enfermerai dans un cloître. Comme cela, je vivrai, mais morte pour le monde.

» Père Monot, vous allez me promettre de ne dire jamais que vous m'avez rencontrée cette nuit, amenée ici et conduite à Epinal; vous allez me promettre, me jurer que vous ne parlerez de moi à personne. Il faut qu'on ignore ce que je suis devenue.

— Oh! mademoiselle Henriette, lui dis-je tristement, mais votre mère, qui vous aime tant..., vous voulez donc qu'elle meure de douleur?

» Elle resta un instant pensive. De grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Non, non, s'écria-t-elle avec égarement, il faut que je disparaisse, que je me cache, qu'on n'entende plus parler de moi!

» D'un ton plus calme elle ajouta :

— Dans quelques jours, dès que je le pourrai, mais sans qu'elle puisse savoir où je suis, je ferai dire à ma pauvre mère que sa fille est encore vivante et que je prie pour elle et pour l'âme de mon frère.

» Elle prit sa tête dans ses mains et, brisée, anéantie, elle resta plongée dans une sombre rêverie.

» A chaque instant, elle poussait des soupirs qui me fendaient le cœur.

» Je n'osais plus lui parler et je restais moi-même immobile sur une chaise, craignant de faire le moindre bruit.

» Elle ne pensait plus à la promesse, au serment qu'elle voulait que je lui fisse.

— Alors, père Monot, dit Suzanne, vous n'avez pas fait cette promesse?

— Sans doute, puisque je suis ici.

— Ainsi, père Monot, si vous l'aviez faite, cette promesse, vous ne seriez pas venu me trouver ?

— Je ne sais pas bien ce que j'aurais fait, mademoiselle Suzanne, tout de même, j'aurais été fort embarrassé.

— En ce cas, il est heureux qu'Henriette ne l'ait pas exigée. Continuez votre intéressant récit, continuez, père Monot, continuez.

— Oh ! je n'ai plus grand'chose à vous dire.

» Mlle de Simaise resta couchée à demi sur le canapé et moi assis sur une chaise, m'appuyant sur la table. Je finis par m'endormir. Quand je me réveillai il faisait grand jour. Mlle Henriette était étendue sur le canapé. Je m'approchai d'elle doucement et je vis qu'elle dormait d'un profond sommeil. La fatigue avait eu raison de son agitation.

» Alors, je me mis à réfléchir, me demandant ce que je devais faire. En pensant à vous, mademoiselle Suzanne, il me vint tout à coup l'idée de venir vous trouver pour vous raconter la chose, vous faire part de mon embarras et vous demander conseil.

— Jamais vous n'avez été mieux inspiré, père Monot, dit Suzanne.

— Donc, tout doucement, sans faire de bruit pour ne pas la réveiller, je sortis de la chambre, je fermai la porte à double tour et je mis la clef dans ma poche.

— De sorte que Mlle de Simaise est en ce moment votre prisonnière ?

— Comme vous le dites, mademoiselle Suzanne.

— Père Monot, tout ce que vous avez fait est bien, très bien.

Les yeux du bonhomme pétillèrent.

— Ainsi, mademoiselle Suzanne, vous êtes contente ?

— Oui, contente, père Monot, ravie, heureuse !

— Maintenant, mademoiselle, que me conseillez-vous ? Que dois-je faire ?

— Je ne vous conseille rien, père Monot, attendu que vous n'avez plus rien à faire.

La porte du petit salon s'ouvrit.

— La voiture de mademoiselle est prête, dit la femme de chambre.

La jeune fille bondit sur ses jambes, se coiffa lestement d'un chapeau, et, se tournant vers le vieillard, elle lui dit :

— Vite, vite, donnez-moi votre clef.

Le père La Bique tira sa clef de sa poche et elle passa de sa main dans celle de la jeune fille.

— Père Monot, dit-elle, je ne vous emmène pas, restez ici, vous causerez avec mon père.

Elle sortit précipitamment. Sur le perron elle trouva M. de Violaine et Jean de Chamarande.

— Suzanne, dit le comte, M. Jean de Chamarande désire vivement t'accompagner. Ne veux-tu pas le lui permettre?

Suzanne saisit la main du jeune homme.

— Oui, oui ! dit-elle, venez !

Les yeux de Jean étincelaient de joie.

— Moi, dit M. de Violaine, j'attends le marquis.

Il n'attendit pas longtemps, car cinq minutes après le départ de Jean et de Suzanne, le marquis arriva.

— Retrouvée, elle est retrouvée ! lui cria M. de Violaine avant qu'il ait eu le temps de descendre de voiture.

Puis, rapidement, il mit le marquis au courant de ce qui s'était passé en son absence.

Immédiatement, M. de Chamarande remonta dans sa voiture, en disant :

— Je cours annoncer cette bonne nouvelle à Mme de Simaise.

Mme de Simaise était, comme nous l'avons dit, absorbée dans ses pensées, lorsque le marquis de Chamarande parut tout à coup dans la chambre de Raoul.

La baronne se dressa debout comme par un ressort, et ses yeux se fixèrent sur son beau-frère étincelants d'anxiété.

XXXI

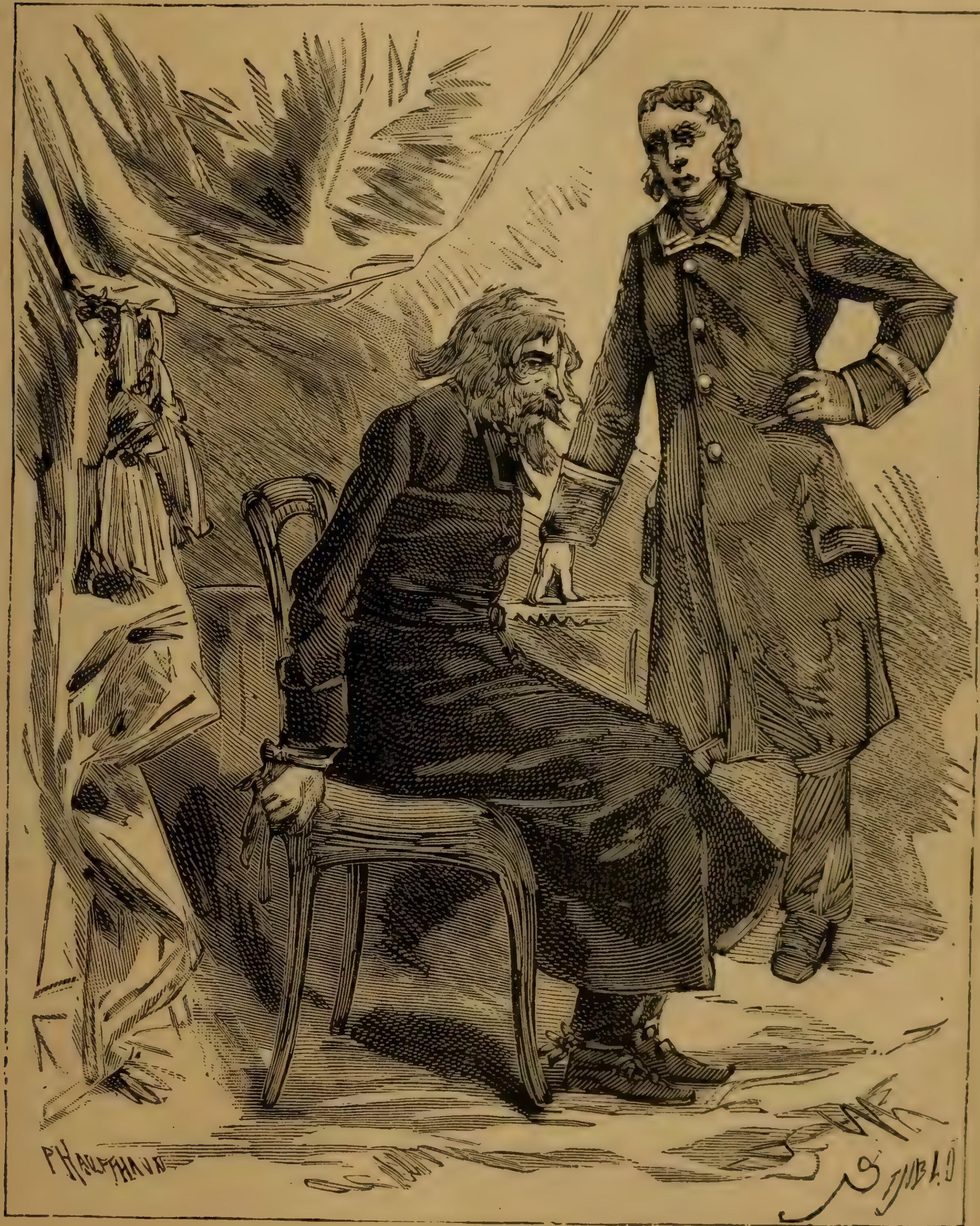
LE RÉVEIL

— Madame la baronne, dit le marquis, c'est une bonne nouvelle que je vous apporte : vous ne tarderez pas à serrer votre fille dans vos bras.

— Ah ! monsieur le marquis, ah !...

Elle ne put prononcer que ces mots. Elle suffoquait de bonheur. Mais elle joignit ses mains et son regard se tourna vers le ciel.

— Vous allez retourner immédiatement chez M. de Violaine, reprit le marquis, et vous y attendrez Mlle de Simaise.



Le bandit avait passé la nuit sur une chaise, les mains attachées (page 1236).

— Mais, monsieur, puis-je m'éloigner de mon fils ?

— Votre présence près de lui n'est nullement nécessaire. D'ailleurs je ne quitterai pas l'hôtel de Simaise avant le réveil de M. Raoul.

— Eh bien, monsieur le marquis, je vous obéis.

M. de Chamarande accompagna la baronne jusqu'à sa voiture, où il la fit monter, et donna l'ordre au cocher de revenir aussitôt qu'il aurait conduit Mme de Simaise chez le comte de Violaine.

La baronne partie, le marquis revint dans la chambre de Raoul, où était restée Carlotta.

— Madame, dit le marquis à la jeune femme, je vous remercie sincèrement de votre dévouement; vous m'avez appris pourquoi j'ai eu l'honneur de vous trouver ici hier soir, mais vous ne m'avez point fait connaître la cause du profond intérêt que vous témoignez à quelques-uns des membres de ma famille.

— Je vous ai dit, monsieur le marquis, que je vous dirais qui je suis dans un autre moment.

— Le moment est-il venu, madame?

— Oui, monsieur.

— Alors je puis me permettre de vous demander votre nom?

— Je me nomme Carlotta.

— Carlotta, répéta le marquis, comme si ce nom lui rappelait quelque lointain souvenir.

— Et c'est moi, monsieur le marquis, qu'on appelle la comtesse Carini.

M. de Chamarande eut un haut-le-corps.

— Quoi! s'écria-t-il, vous êtes la femme de ce...

— Oh! vous pouvez dire de ce misérable, monsieur le marquis. Non, Dieu merci, je ne suis pas sa femme; hélas! c'est déjà trop, beaucoup trop de porter le même nom que lui! Mais ne me jugez pas trop sévèrement, monsieur; si je ne suis pas exempte de reproches, je ne suis pas ce que vous pensez de moi, peut-être.

— Oh! madame.

— Je vous l'ai dit, je suis accourue ici pour protéger M. Raoul de Simaise et Mlle Henriette contre les dangers qu'ils pouvaient courir. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le marquis, que j'avais connaissance des odieuses machinations de M. le baron de Simaise et de Carini.

Si Mlle Henriette n'a pas été enlevée d'ici et conduite en Italie, dans un endroit où il vous eût été difficile, impossible, peut-être, de la retrouver, c'est à moi que vous le devez. Vous me croyez, n'est-ce pas, monsieur?

— Je vous crois et je vous remercie, madame.

— On s'intéresse à la situation de toute personne qui souffre, qui est menacée ou est une victime; mais je me suis intéressée aussi à Mlle de Simaise parce qu'elle était la parente de M. le marquis de Chamarande.

— A cause de moi? fit le marquis surpris.

— Oui, monsieur le marquis, et à cause de la reconnaissance que j'ai gardée dans mon cœur. Je n'ai jamais oublié les bontés que M. Paul — c'est ainsi que nous vous appelions alors — a eues pour moi dans mon enfance.

— Je ne comprends pas, madame.

— Un mot va vous faire comprendre, monsieur le marquis : je suis une des deux orphelines de Batavia, recueillies par M. Philippe de Villers.

— Carlotta, Carlotta! exclama le marquis; vous, mon enfant, c'est vous!

— C'est moi, monsieur le marquis.

— Et votre sœur?

— Hélas! Juanita est morte. Il y a là une sombre histoire, monsieur le marquis; si vous me le permettez, je vous la raconterai un de ces jours; vous avez autre chose à faire, en ce moment, qu'à m'écouter.

M. Raoul, je vous l'ai dit, et un médecin que j'ai fait venir l'a reconnu, a été endormi par son père, et sans doute sur le conseil de Carini.

Ce dernier, qui fabrique des poisons et des somnifères, a certainement fourni à son complice le narcotique qui a donné à M. Raoul ce long et inquiétant sommeil. Or, monsieur le marquis, Carini seul peut réveiller M. Raoul instantanément.

— Mais en ce cas...

— Attendez, monsieur le marquis; avec Carini il faut toujours se tenir sur ses gardes; on ne peut guère le prendre que par surprise. Si vous alliez lui dire brusquement : « Vous avez le moyen de faire sortir de son sommeil M. Raoul de Simaise, vous allez de suite le réveiller, » il ne le ferait point.

Il faut que je le voie d'abord, que je puisse être un instant seule avec lui... Oh! ne craignez rien, monsieur le marquis, je hais ce misérable et ce n'est point moi qui chercherai à le soustraire aux châtiments qu'il a mérités.

— Eh bien, madame, je vais appeler un domestique et vous faire conduire près de mon prisonnier.

Comme le marquis allait toucher le cordon de la sonnette, on frappa discrètement à la porte.

C'était Landry.

— Monsieur le marquis, dit l'ancien franc-tireur, le prisonnier insiste vivement pour vous voir; il a, dit-il une communication à vous faire concernant M. Raoul de Simaise.

Le marquis et Carlotta échangèrent un regard.

— Vous voyez, fit la jeune femme.

— Vous avez pensé juste, madame, répondit le marquis.

Et s'adressant à Landry :

— Merci, mon brave ami, dit-il; je vais me rendre au désir de Carini. Voulez-vous m'accompagner, madame?

— J'allais vous prier de m'accorder cette faveur. Vous savez l'italien?

— Oui.

— Ne le laissez point voir tout à l'heure. Quoi que vous entendiez, restez impassible. Vous êtes sûr de Caracole?

— Son intérêt est de me servir : je tiens son sort entre mes mains.

— Vous voudrez bien l'éloigner afin que Carini, ou plutôt Zacharetti, ne se gêne pas pour parler.

— Vous avez dit Zacharetti...

— C'est le nom véritable du faux comte Carini.

— Ah! il a volé un nom?

— Il a commis tous les crimes, monsieur le marquis.

— Venez, madame, venez.

Un instant après, tous deux entraient dans la pièce où Carini était gardé à vue par l'ancien zouave et Caracole.

Le bandit avait passé la nuit sur une chaise, les mains attachées derrière le dos et les pieds solidement garrotés.

— Laissez-nous, dit le marquis aux deux gardiens. Toi, continua-t-il, s'adressant à Caracole, tu sais ce que je t'ai promis : la liberté ou le bagne.

En voyant entrer Carlotta, en qui il avait la plus aveugle confiance, Carini eut un tressaillement de joie. Il ne douta point qu'elle ne fût prête à le seconder dans ce qu'il pourrait tenter pour sortir du guêpier dans lequel il s'était fourré.

— Vous m'avez fait demander, dit le marquis; vous avez quelque chose à me dire au sujet de M. Raoul de Simaise?

— Oui, monsieur. Mais, avant, je voudrais bien qu'on me déliât un peu les pieds. C'est la torture qu'on m'a infligée là.

Le marquis tira un canif de sa poche et coupa la corde.

Ayant l'air de se cacher du marquis, Carlotta dit rapidement en italien à l'oreille de Carini :

— Il ne connaît pas l'italien; je suis surveillée, mais pas autant que toi; si tu sais bien mener ta barque, tu te tireras d'affaire.

— Pas de conversation en langue étrangère, dit le marquis d'un ton rude; voyons ce que vous avez à me dire, parlez.

— M. Raoul de Simaise dort toujours?

— Oui.

— Son père lui a fait boire un narcotique.

— Nous l'avons deviné.

— Je connais ce narcotique et j'ai le secret d'en faire cesser l'effet immédiatement..

— Alors, que faut-il faire?

— Attendez, monsieur; donnant, donnant.

— Que demandez-vous?

— Ma liberté.

— Vous serez libre demain après les obsèques du baron de Simaise.

Carini eut son sourire étrange.

— Pourquoi souriez-vous?

— C'est que...

— Quoi?

— Je ne conseille pas à M. le marquis de faire enterrer son frère...

Et s'adressant à Carlotta, il ajouta en italien :

— Le baron n'est pas mort; il n'a pas pris de poison.

Le marquis n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Que me dis-tu là, Guilio? fit Carlotta.

— Ce qui est; mais c'est du fils et non du père qu'il s'agit en ce moment.

— Viens donc vite réveiller M. Raoul.

— Je vous ai déjà défendu de parler en italien, dit le marquis; si vous continuez, madame, je vous déclare que je vous fais arrêter comme complice de cet homme.

J'ai consenti à vous le laisser voir, mais c'est tout.

— Vous êtes cruel, monsieur! fit Carlotta.

— Finissons-en; oui ou non, pouvez-vous faire cesser le sommeil de M. Raoul?

— Oui. Conduisez-moi dans la chambre du baron.

— Pourquoi faire?

— Pour y prendre ce dont j'ai besoin.

Le marquis coupa la seconde corde qui attachait les mains de Carini.

— Venez donc, dit-il; mais ne cherchez pas à fuir ou, je vous le jure, je vous casse la tête.

Et le marquis tira de sa poche un revolver.

On passa dans la chambre mortuaire.

Le baron était couché, la face découverte, bien qu'il fût à demi enseveli. Un crucifix était placé sur sa poitrine; deux cierges brûlaient au pied du lit, près duquel une sœur de charité priait.

Carini alla droit à la cheminée et prit dans la coupe l'étui d'argent qui contenait encore trois flacons. Cela fait, on descendit dans la chambre de Raoul.

— Veuillez verser un peu d'eau dans ce verre, dit Carini au marquis.

Celui-ci obéit, non sans émotion.

— Maintenant, monsieur le marquis, débouchez ce flacon, continua Carini, présentant la petite fiole rayée de rose. Bien. Versez dans le verre deux gouttes du liquide.

Le marquis suivit avec une attention scrupuleuse ces instructions.

— Bon, voilà qui est fait. Attendez que l'eau prenne une teinte orangée. Voyez... le mélange est déjà fait. Maintenant, à l'aide d'une cuiller, ouvrez la bouche du dormeur et, doucement, faites pénétrer cette potion dans son estomac.

Le marquis, aidé de Carlotta, fit assez facilement l'opération.

— La réaction commence, reprit Carini, dans trois minutes elle sera complète, et dans huit minutes le dormeur se réveillera paisiblement, aussi frais, aussi dispos que s'il sortait d'un sommeil ordinaire. Il aura seulement un peu de trouble dans les idées; mais cela se dissipera très rapidement.

Tout se passa ainsi.

Raoul ouvrit les yeux, s'étira, regarda autour de lui, se frotta les paupières, puis se mit sur son séant en poussant un long soupir.

— Où suis-je? dit-il.

— Auprès d'amis dévoués, mon cher Raoul, répondit le marquis émerveillé de ce qu'il venait de voir.

Raoul, qui n'avait vu d'abord que son oncle, aperçut Carlotta et Carini. Il eut un mouvement de surprise, mais il resta silencieux. Les yeux fixes, il réfléchissait.

Tout à coup, la mémoire lui revint.

— Ah! je me souviens, je me souviens! s'écria-t-il; mon père!... le déshonneur!...

Et il cacha sa tête dans ses mains.

— Raoul, mon ami, ne pensez à aucune chose douloureuse, lui dit

affectueusement le marquis, en lui prenant la main; ne songez qu'à votre mère et à votre sœur.

— Ma mère!... Henriette!

Le marquis se tourna vers Carini et Carlotta.

— Laissez-nous, je vous prie, leur dit-il.

La jeune femme et le faux comte se retirèrent.

— Monsieur le marquis, il faut que je meure! s'écria Raoul.

— Pourquoi?

— Parce que portant un nom maudit, déshonoré, je ne peux plus vivre!

— Raoul, vous êtes dans l'erreur, le nom de Simaise n'est point déshonoré.

— Mais les crimes de mon père!

— Ne sont connus, vous le savez, que de quelques personnes amies, qui garderont le silence.

Voyons, sont-ce MM. de Maurienne et de Violaine, les meilleurs amis de votre mère; est-ce M. Pedro Castora, qui va devenir le gendre de M. de Violaine; est-ce Jacques Grandin, qui est également l'ami de votre famille, qui songeront jamais à vous rendre responsable des crimes de votre père? Vous savez pourtant bien, Raoul, que je n'ai jamais voulu que les innocents portassent la peine des coupables!

En écoutant ces paroles, Raoul était assailli par toutes sortes de pensées douloureuses, et il comparait son père à son oncle.

Quelle différence entre les deux frères! Autant le baron de Simaise était misérable, autant le marquis de Chamarande était noble, généreux et grand.

— Enfin, Raoul, reprit le marquis, je veux que vous viviez afin de reconquérir les droits à l'estime des honnêtes gens perdus par votre père; je veux que vous viviez pour relever le nom de votre maison; enfin, Raoul, je vous ordonne de vivre pour votre mère et votre sœur!

— Monsieur le marquis, répondit le jeune homme avec des larmes dans la voix, je vivrai!

— Bien, Raoul, mon enfant, bien!

Et le marquis prit le jeune homme dans ses bras et l'embrassa.

— Monsieur le marquis, demanda Raoul, ma sœur est-elle toujours ici?

— Non, mon ami, votre sœur n'est plus à l'hôtel de Simaise.

— Alors elle est?...

— Chez M. de Violaine, près de votre mère

Le marquis sonna. Landry parut.

— Ma voiture est-elle revenue? demanda le marquis.

— Pas encore, répondit Landry.

— Alors, dis qu'on attelle immédiatement; tu vas conduire M. Raoul chez M. le comte de Violaine.

Un instant après Raoul partait.

— Maintenant, murmura le marquis, voyons ce que signifient les étranges paroles de ce misérable Carini.

XXXII

LE MORT VIVANT.

Le marquis retrouva Carini et Carlotta dans la chambre de Raoul. Ils y étaient rentrés après le départ du jeune homme, que son oncle avait accompagné jusque dans la cour.

— Monsieur, dit le marquis à Carini, ne perdons pas de temps en paroles inutiles, et surtout n'essayez pas de jouer au plus fin avec moi, car vous n'auriez rien à y gagner. Pourquoi m'avez-vous dit tout à l'heure : « Je ne vous conseille pas de faire enterrer votre frère. » Quel sens mystérieux cachent ces paroles? Allons, répondez, expliquez-vous!

— C'est bien simple, monsieur le marquis : j'ai dit cela parce que M. le baron de Simaise n'est pas mort!

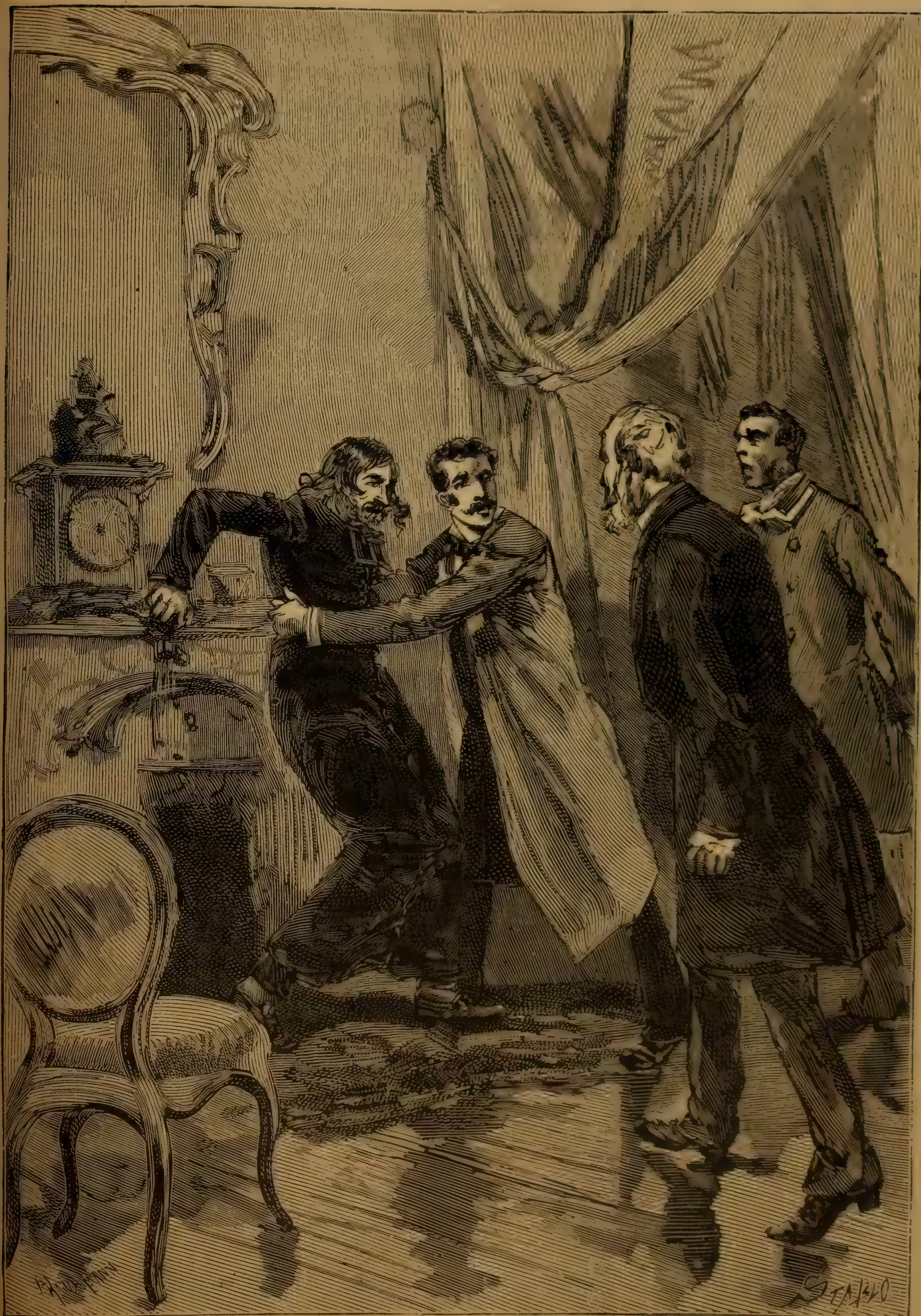
— Allons donc! fit le marquis.

— Je vous le répète, monsieur, dit Carini, le baron de Simaise n'est pas mort!

— Mais le suicide par le poison a été constaté.

— Par un médecin qui ne connaît pas, comme moi, la puissance et les singuliers phénomènes causés par le narcotique que M. de Simaise avait entre les mains.

Vous avez vu M. Raoul endormi; une forte goutte du narcotique avait suffi pour lui donner ce long sommeil dont je l'ai tiré. Or, c'est au moins dix gouttes que M. de Simaise a absorbées, sans mélange d'eau, et voilà pourquoi son sommeil léthargique a toute l'apparence de la mort.



Soudain, il bondit sur Carini et l'enlaça dans ses bras robustes (page 1246).

— J'ajoute, monsieur le marquis, que le narcotique peut devenir effectivement un poison pour votre frère si, au bout de trois fois vingt-quatre heures, on ne l'a pas réveillé, en lui faisant prendre l'antidote de ce poison.

Le marquis ne put s'empêcher de frissonner.

Il saisit le bras de Carini.

— Et, fit-il, vous seul pouvez...

— Moi seul je puis ressusciter votre frère, comme moi seul j'ai pu réveiller immédiatement votre neveu.

Le marquis regarda l'Italien avec une sorte d'épouvante.

Celui-ci était très calme. Adossé à la cheminée, il se tenait droit, le front haut, le regard assuré. Le misérable se sentait maître de la situation.

Ce fut d'un ton de voix qui ne trahissait aucune émotion qu'il dit en italien à Carlotta :

— Nous sommes sauvés !

Le marquis restait immobile, comme pétrifié.

Son frère n'était pas mort !

Et pourtant le cadavre était là ; et pourtant le médecin avait constaté le suicide et l'autorisation de procéder à l'inhumation avait été donnée !

— Je vous crois, dit-il à Carini ; allons, il faut sauver ce malheureux !... Q'attendez-vous pour agir? Mais pourquoi avez-vous attendu? N'auriez-vous pas dû parler plus tôt? Allons, venez, venez vite.

Le marquis entraîna Carini et Carlotta suivit.

La religieuse venait d'être remplacée par la femme de charge, qui devait veiller le mort à son tour jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Le baron n'avait pas encore été complètement enfermé dans le suaire, et on voyait ses mains croisées sur la poitrine. Le marquis les toucha ; elles avaient la rigidité et le froid du marbre. Il posa sa main sur le front ; il était glacé.

Il se tourna vers Carini.

— Et vous dites qu'il vit ! fit-il.

— Non seulement il vit, monsieur le marquis, mais il entend.

— Il entend !

— Parfaitement. Il a entendu tout ce qui s'est dit dans cette chambre depuis qu'il est tombé en léthargie ; en ce moment, il entend nos paroles et reconnaît ma voix comme il a reconnu la vôtre. J'ajoute que M. de Simaise a parfaitement conscience de l'état dans lequel il se trouve.

— Mais c'est horrible ! Comment, il a entendu constater son décès?

— Oui.

— Il a senti qu'on le mettait dans ce suaire?

— Oui.

— Ainsi, mis en bière, il aurait assisté à ses propres funérailles. Enterré vivant!

— Oui, on l'eût enterré vivant; seulement son supplice n'eût pas été de longue durée.

Carini parlait tranquillement, froidement, comme s'il eût disserté sur un cas pathologique.

Le marquis sentait une sueur froide sur tout son corps. Il se disait :

— Oh! le malheureux, quelles effroyables tortures!

Au nom du ciel, monsieur, dit-il à Carini, rappelez vite M. de Simaise à la vie, puisque vous avez ce pouvoir.

— J'ai ce pouvoir, monsieur le marquis. J'avais remis au baron quatre flacons contenant des liquides différents : deux poisons, le narcotique qu'il a bu et enfin la liqueur dont je me suis servi pour réveiller M. Raoul, et qui me servira également pour ressusciter M. de Simaise. Votre frère, monsieur, a certainement voulu s'empoisonner; mais, dans son trouble, il s'est trompé de flacon. Il a donc bu d'un trait le narcotique au lieu du poison qui l'aurait tué du coup.

— C'est horrible! murmura le marquis.

Carlotta s'était assise et, tout en écoutant avec la plus grande attention, elle regardait tour à tour Carini et le corps du baron.

Après un court silence, le marquis reprit :

— Savez-vous si M. de Simaise a eu immédiatement conscience de son erreur?

— Pas immédiatement, monsieur, mais au bout d'un quart d'heure.

— Maintenant, monsieur, mettez-vous à l'œuvre.

— Vous connaissez l'effet de mon antidote; en moins de vingt minutes je rappellerai M. de Simaise à la vie.

— Mais faites donc, monsieur, faites donc!

— Voici, monsieur le marquis, le petit flacon qui contient la vie de votre frère.

— Je le sais, vous me l'avez dit, répliqua le marquis prêt à perdre patience; ah! vous me faites bouillir avec toutes ces lenteurs!

A ce moment, Pedro Castora fut introduit dans la chambre par Landry.

En quelques mots, le marquis mit le jeune homme au courant de la situation aussi étrange que terrible.

— Mais, alors, dit Pedro, qu'attend donc cet homme pour rappeler à la vie M. de Simaise?

— J'attends qu'on me dise ce qu'on me donnera.

Pedro resta confondu d'une pareille impudence.

— Hein, ce qu'on vous donnera? fit le marquis.

— Sans doute. En ce moment, je suis le médecin qui sauve et je fais payer mes visites; vous m'en devez déjà une.

— Misérable! exclama le marquis, ne vous ai-je pas promis que vous ne seriez point livré à la justice?

— C'est vrai, monsieur le marquis, mais cette promesse vous coûte peu... Je sais que vous n'avez jamais eu l'intention de me livrer à la justice; je connais trop les secrets que vous avez intérêt à cacher au public.

— Assez, dit Castora, que demandez-vous?

— Cinq millions!

Les deux hommes bondirent.

— Cinq millions de cordes pour te pendre, bandit! s'écria Pedro, blême de colère.

— Monsieur Castora, riposta Carini, si vous dites un mot injurieux de plus ce sera six millions!

— Carini, dit le marquis, je suis convaincu que vous connaissez, en effet, des choses que je tiens à tenir cachées; mais vous vous trompez grandement si vous croyez que, pour cela, je ne vous livrerai point à la justice.

J'ai suffisamment de crédit pour empêcher de dire, dans un procès criminel, ce que je ne voudrais point qui fût dit. Faites donc ce que je vous demande; la liberté est tout ce que vous pouvez réclamer, c'est tout ce que vous aurez, et c'est assez.

— Je veux cinq millions!

— Hé, vous êtes fou! fit le marquis en haussant les épaules. Après tout, nous pouvons nous passer de vous; nous allons appeler ici, immédiatement, les plus habiles chimistes et médecins de Paris, et ils auront raison de cet état léthargique.

Carini sourit avec ironie.

— Essayez, dit-il.

— Vous me défiez?

— Non, monsieur le marquis, non; mais je vous préviens que vous n'aboutirez à rien. Avant que vos médecins et vos chimistes se soient réunis, aient examiné le sujet, tenté une dizaine d'expériences, qui ne produiront aucun effet, votre frère aura passé par toutes les phases de la

plus épouvantable agonie, et après, dans deux jours, la mort!... Et c'est vous, pour une question d'argent, qui aurez tué votre frère, le père de M. Raoul et de Mlle Henriette, la fiancée de votre fils.

Vous possédez au moins trente millions, monsieur le marquis, et vous êtes généreux, et vous refusez cinq millions pour sauver votre frère!

— Misérable! riposta le marquis avec une fureur contenue, je vous en donnerais dix, si vous n'étiez pas un infâme scélérat!

Castora n'avait pas quitté Carini du regard; il avait remarqué que le misérable tenait à la main une petite fiole. Évidemment, c'était l'antidote.

Pedro songea à s'en emparer par la violence.

Soudain, il bondit sur Carini et l'enlaça dans ses bras robustes.

— Arrachez-lui le flacon, dit-il au marquis.

Carini eut un ricanement infernal.

Avant que le marquis lui eût pu prendre la main, le misérable avait brisé le flacon sur le marbre de la cheminée.

— Imbéciles, murmura-t-il.

Ce fut un véritable coup de théâtre.

Le marquis et Pedro étaient muets de stupeur.

Cependant M. de Chamarande eut tout à coup une idée.

Il appela d'une voix forte :

— Landry, Landry!

Le serviteur accourut.

— Va chercher Caracole, lui dit le marquis.

Carini tressaillit.

D'un coup d'œil Carlotta le rassura.

— En as-tu d'autre? lui demanda-t-elle en italien.

— Oui, et Caracole sait où cela est.

— Qu'importe, n'aie pas peur.

Landry reparut amenant Caracole.

— Regarde-moi et écoute, dit M. de Chamarande à l'ex-agent de Carini :

Je t'ai promis la liberté et tu m'as promis, toi, de changer de vie et de redevenir un honnête homme.

— C'est vrai, monsieur le marquis.

— Tu veux bien sincèrement redevenir honnête?

— Oui, bien sincèrement.

— Eh bien, Caracole, outre ta liberté je te promets maintenant cinquante mille francs.

— J'accepte.

— Sans savoir ce que je vais exiger de toi?

— On accepte toujours cinquante mille francs.

— Tu connais les différents liquides, poisons et autres liqueurs de ton ancien maître?

— Je crois bien, nous les fabriquions ensemble.

— Carini nous assure que le baron de Simaise n'est pas mort, mais seulement endormi.

Caracole s'approcha du lit et regarda la figure du baron.

— C'est vrai, dit-il.

— A quoi vois-tu cela?

— La face n'a pas changé.

— C'est juste.

— Ton maître prétend qu'il connaît le moyen de rappeler à la vie le baron de Simaise.

— Il peut faire cela?

— Comment?

— En faisant passer dans l'estomac de M. le baron un certain liquide qu'il doit avoir sur lui.

— Il vient de briser le flacon.

— Ah! Mais ça ne fait rien, il en a d'autres chez lui.

— En es-tu sûr?

— Très sûr.

— Et tu sais l'endroit où sont ces flacons?

— Parbleu!

— Alors on va t'accompagner chez ton ancien maître; si tu rapportes l'antidote et si tu rends le baron à la vie, tu auras avec la liberté cinquante mille francs qui pourront te constituer une rente convenable avec laquelle tu pourras vivre honnête hors de France.

— C'est bien.

— Monsieur le marquis, dit alors Carlotta, vous savez que je ne suis coupable en rien, je vous prie de vouloir bien me laisser partir. Une chose urgente m'appelle chez moi. D'ailleurs je ne vous demande qu'une heure de liberté et je reviendrai me mettre à votre disposition. Oh! je ne veux pas abandonner mon mari; ce serait lâche... Hélas! c'est pour moi, pour m'enrichir qu'il a consenti à servir les projets de M. le baron de Simaise.

— C'est bien, madame, allez, vous êtes libre, répondit le marquis.

— Je ne comprends pas, pensait Pedro Castora.

Landry, Caracole et Carlotta sortirent, et l'on vit aussitôt l'ancien zouave se placer en faction à la porte de la chambre.

— Carlotta va mettre tout en œuvre pour me sauver, se disait Carini, et voilà pourquoi elle a demandé à se rendre chez elle.

Sa confiance en la jeune femme était si entière, si absolue, qu'il ne pouvait lui venir à l'idée qu'elle fût capable de le trahir. D'un autre côté, malgré la gravité de sa situation, le misérable ne trouvait pas qu'il lui ♪t absolument impossible d'en sortir.

Après un silence de quelques minutes pendant lequel le marquis était resté abîmé dans ses méditations, Carini reprit la parole.

— Messieurs, dit-il avec un accent plein d'humilité, je suis vaincu: Caracole va vous apporter l'antidote sauveur et je n'ai plus, moi, qu'à implorer votre générosité. Rendez-moi la liberté, monsieur le marquis; je sais que vous êtes puissant, que vous pouvez beaucoup; mais vous ne pouvez me livrer à la justice sans provoquer le plus épouvantable scandale.

— Peut-être, dit le marquis d'une voix sourde.

— Je suis sûr de ce que je dis; mais je suis à votre merci et je veux mériter au moins votre compassion. Je n'ai été que l'instrument de M. de Simaise; je le prouverai par tout ce qu'il a écrit.

— Ah! vous avez des lettres du baron?

— Mieux que des lettres, des aveux complets signés de sa main. Eh bien, je m'engage à vous rendre ces écrits.

— A quelles conditions?

— En échange de ma liberté.

— Nous verrons.

— Vous êtes devenu bien modeste dans vos exigences, dit Castora d'une voix railleuse.

— Je me reconnais vaincu.

— Ce n'est pas malheureux.

— Je vous parle sans arrière-pensée.

— Rien ne nous le prouve, dit le marquis, et nous avons le droit de nous défier de vous.

Carini baissa la tête.

— J'ai une question à vous faire, reprit le marquis.

— Je suis prêt à y répondre.

— Quand le baron sera rappelé à la vie, sortira-t-il de son terrible sommeil dans les mêmes conditions que son fils?

— Non, monsieur le marquis, non, car le cas n'est plus le même.

— Alors?

— Le baron de Simaise a, comme je vous l'ai dit, conscience de



— Le bonheur n'est plus pour moi! Je suis d'une race maudite, Suzanne (page 1254).

l'état dans lequel il se trouve, il entend et il comprend; mais, peu à peu, la notion de l'exact s'affaiblit en lui, et quand il reviendra à la vie réelle, il aura complètement perdu la mémoire et ne se souviendra plus même de son nom.

— Cela est vrai?

— Je vous le jure, sur l'espoir que j'ai de n'être pas inquiété par vous. Ce n'est pas tout.

— Il sera fou?

— A peu près... il tombera en enfance! Le malheureux n'aurait dû absorber que la moitié du flacon dans un demi-verre d'eau.

— Voilà la justice de Dieu! murmura le marquis.

— De cette absorption exagérée, continua Carini, voici les terribles effets : Quand les organes reprendront leur fonctionnement, les forces vitales auront été tellement ébranlées que vous verrez arriver la décrépitude pour ainsi dire à vue d'œil. Les yeux seront sans éclat, éteints, les cheveux tomberont, des rides profondes sillonneront le visage. Le baron deviendra d'une maigreur effrayante, son dos se courbera, ses dents se détacheront et c'est à peine s'il pourra faire quelques pas en se traînant.

Bref, l'homme vigoureux hier encore aura fait place à un vieillard perclus, cassé, entièrement méconnaissable, même pour ses enfants!

— Mais cela est pire que la mort! exclama Pedro.

— C'est mon avis, appuya Carini.

— Et pourtant, dit le marquis, nous ne pouvons pas le laisser enterrer vif!

— Si j'étais à votre place, répliqua Carini, voici ce que je ferais : Le baron rappelé à la vie, je laisserais croire qu'il est mort et je le ferais conduire loin, dans quelque campagne isolée, où il achèverait sa vie.

— Mais, objecta Castora, il y a un décès déclaré; comment justifier la disparition du mort?

— Messieurs, ceci vous regarde. Mais rien ne serait plus facile que de mettre n'importe quoi dans le cercueil et de rendre à cette chose les devoirs funèbres.

— Une pareille profanation, jamais! s'écria M. de Chamarande.

— Je ne vois pas que vous ayez un autre moyen de sortir de l'embarras où vous êtes. Enfin, réfléchissez. Du reste, je n'ai aucun intérêt à ce que vous fassiez ce que je conseille.

Le misérable mentait : il désirait vivement, au contraire, que son idée fût suivie; car, dans ce cas, à un moment donné, il pourrait exploiter le secret en faisant *chanter* la baronne de Simaise et ses enfants, et le marquis lui-même.

Pedro Castora creusait la situation et arrivait à reconnaître qu'il était impossible d'en sortir autrement qu'en suivant le conseil de Carini.

De son côté, le marquis était forcé de s'avouer que, dans l'intérêt de la baronne, de Raoul et de Henriette, il n'y avait pas d'autre solution.

XXXIII

RÉUNIS

Dans la voiture qui les emportait vers le boulevard de Magenta, Suzanne et Jean de Chamarande étaient tout à l'espoir et à la joie. Les chevaux n'allaient pas assez vite et ils comptaient les minutes qui les séparaient encore, Suzanne de son amie, Jean de sa bien-aimée Henriette.

Enfin la voiture s'arrêta.

Les deux jeunes gens sautèrent à terre avec un empressement qui témoignait de leur impatience, et ils entrèrent dans le bureau du modeste hôtel des Vosges, où ils se trouvèrent en face d'une petite femme rondelette, ayant cette mine réjouie des hôteliers parisiens qui voient arriver des voyageurs.

La femme crut avoir affaire à deux amoureux en quête d'un nid et elle répondit à leur salut avec un gracieux sourire sur les lèvres.

— Madame, lui dit Suzanne, c'est ici que loge M. Louis Monot ; veuillez avoir l'obligeance de nous indiquer sa chambre.

— M. Monot est sorti depuis plus d'une heure, répondit la femme, et, par mégarde, sans doute, il a emporté la clef de la chambre, car je ne la vois pas pendue à son clou.

Évidemment, nul ne savait dans l'hôtel que le voyageur lorrain était rentré tard dans la nuit avec une jeune fille.

— Cette clef, répliqua Mlle de Violaine, la voici.

La dame ne put cacher sa surprise.

— Veuillez donc, madame, nous indiquer la chambre.

— Je vais vous y accompagner.

— Non, non, dit vivement Suzanne, je vous prie, au contraire, de ne pas vous déranger.

La femme regarda Mlle de Violaine sournoisement.

— Pardon, mademoiselle, balbutia-t-elle, car le grand air de la

jeune fille lui imposait le respect, mais nous sommes responsables... je ne peux pas me permettre...

— Vous ne nous prenez pas, je suppose, monsieur et moi, pour des malfaiteurs, répliqua Suzanne en souriant.

— Certainement non, mademoiselle ; vous seriez plutôt deux amoureux, dit la femme avec un petit clignement d'yeux, dont les jeunes gens ne pouvaient comprendre la signification.

— Madame, répondit Suzanne avec dignité, nous ne sommes pas plus deux amoureux, comme vous le pensez, que deux malfaiteurs ; vous pouvez donc, sans aucune crainte, nous laisser monter dans la chambre de M. Louis Monot.

— Mon Dieu, mademoiselle, c'est que...

— Eh bien?

— Je ne puis prendre sur moi...

— Mais parlez donc franchement, madame, expliquez-nous vos scrupules.

— Eh bien, voilà, je ne suis pas la maîtresse de l'hôtel.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite? Où est-elle la maîtresse de l'hôtel?

— Absente en ce moment.

— Pas pour longtemps?

— Je pense qu'elle ne tardera pas à rentrer; il y a plus d'une heure déjà qu'elle est sortie.

— Vous avez l'air de la remplacer.

— Oui, mademoiselle, pour garder son bureau et répondre aux personnes qui viennent; je suis son amie et sa voisine et elle me fait signe chaque fois qu'elle a une course à faire.

— Enfin, vous tenez sa place; vous pourriez donc, du moment que nous en avons la clef, nous autoriser à monter dans la chambre de M. Monot.

La femme secoua la tête.

— Je ne peux pas faire cela, dit-elle; mon amie a confiance en moi, et c'est pour cette raison encore que je ne puis prendre un droit qui ne m'appartient point.

— Ainsi, dit Suzanne vivement contrariée, vous nous condamnez à attendre?

— Je le regrette, mademoiselle et monsieur, mais il le faut.

Suzanne comprit qu'elle ne parviendrait pas à faire entendre raison à cette femme que, d'ailleurs, elle ne pouvait blâmer de sa trop grande discrétion.

— Que faire? Il fallait bien se résigner. Elle consulta Jean du regard.

— Attendons, dit-il.

Et il laissa échapper un soupir.

L'attente fut d'une longue demi-heure, pendant laquelle le jeune homme et la jeune fille passèrent par tous les degrés de l'impatience.

Enfin la maîtresse de l'hôtel arriva.

Mlle de Violaine lui présenta sa requête. Elle parut d'abord assez mal disposée. La clef de la chambre entre les mains de cette jeune fille, cela ne lui semblait pas clair du tout. Elle exigea une explication.

— Puisqu'il faut tout vous dire, madame, répondit Suzanne, il y a, enfermée dans la chambre de M. Louis Monot, une jeune fille à laquelle il a donné asile la nuit dernière.

Cette jeune fille est mon amie et la proche parente de M. le comte de Chamarande, qui m'a accompagnée, et nous venons la chercher.

— Ah! mais, les bras m'en tombent, fit la dame; excusez-moi, mademoiselle, monsieur le comte... ne trouvez pas mauvais... si j'avais su... mais je ne pouvais pas deviner cela. Je regrette, oh! oui, je regrette que vous ayez attendu. Mon amie aurait pu se permettre... Enfin, il ne faut pas nous en vouloir. La chambre est au deuxième étage, la troisième porte dans le couloir.

Suzanne et Jean montèrent rapidement l'escalier et s'arrêtèrent devant la porte indiquée, qui portait le numéro 10.

Ils écoutèrent.

Un silence profond régnait dans la chambre.

Suzanne mit avec précaution la clef dans la serrure, ouvrit la porte doucement et se glissa dans la chambre en marchant sur la pointe des pieds.

Il avait été décidé, en venant, que Suzanne entrerait d'abord.

Jean resta dans le couloir, ne devant se montrer que lorsque Suzanne, jugeant le moment opportun, l'appellerait.

Henriette reposait encore, mais sa respiration était pénible; la pauvre enfant devait être tourmentée par quelque sombre vision.

Il fallait que ses forces eussent été complètement anéanties pour s'être endormie de ce lourd sommeil dont n'avait pu la tirer ni le bruit des voitures sur la chaussée, ni le va-et-vient des voyageurs dans l'hôtel.

— Comme elle est changée! se disait Suzanne, en contemplant le pâle et doux visage de son amie. Elle toujours si gaie autrefois, toutes les douleurs sont peintes sur ses traits...

Oh! ma pauvre Henriette! soupira-t-elle, comme tu as dû souffrir!... et quels dédommagements te sont dus!

Elle s'agenouilla près de la dormeuse et lui mit un baiser sur le front.

Henriette fit un mouvement, mais n'ouvrit pas les yeux. Suzanne l'entendit prononcer ces deux mots :

« Maman! Jean! »

— Allons, pensa Mlle de Violaine, souriant en dépit des larmes qui perlaient au bord de ses paupières, je vois que si le corps est brisé le cœur reste plein de vie.

Et elle appela doucement :

— Henriette! Henriette!

Cette fois, réveillée par la voix de son amie, la jeune fille ouvrit les yeux.

Elle reconnut Suzanne, qui était penchée sur elle, comme autrefois sa mère sur son petit lit d'enfant.

— Suzanne, Suzanne, c'est toi! s'écria-t-elle en lui jetant les bras autour du cou. Où sommes-nous donc, ici?... Ah! ah! je me souviens!...

Elle se mit à pleurer.

— Henriette, mon amie, ma sœur, dit Suzanne, ne pleure pas, calme-toi... Je suis près de toi pour te rassurer, te consoler.

Et avec son mouchoir elle essuyait les larmes à mesure qu'elles coulaient.

Dans le couloir, l'oreille contre la porte, Jean écoutait, les mains appuyées sur son cœur, qui battait à se rompre.

— Ah! Suzanne, Suzanne, si tu savais! dit Henriette avec un accent désolé.

— Mais je sais, ma chérie, je sais.

— Oh! c'est horrible!... Quand tu m'as réveillée, Suzanne, je rêvais que j'étais morte!

— Henriette, je t'en supplie, éloigne de toi toutes les sombres pensées. Les mauvais jours sont finis, les beaux jours vont revenir... Ne pense plus à la mort... Henriette, tu vivras pour être heureuse, pour être aimée!

— Le bonheur n'est plus pour moi! Je suis d'une race maudite, Suzanne; la colère du ciel est sur ta pauvre amie... Ta présence ici me dit que le père Monot m'a trahie; t'a-t-il fait connaître la résolution que j'ai prise?

— Oui.

Tu reviens à ton idée d'autrefois; tu veux encore t'enfermer dans un cloître

— Je veux fuir, Suzanne, je veux disparaître, je veux me cacher n'importe où, puisque je ne peux pas mourir!

— Tu ne feras pas cela, Henriette, tu ne le feras pas! Mais, malheureuse, tu veux donc tuer ta mère! Est-ce que tu trouves qu'elle n'a pas assez souffert, dis?

Henriette fut prise d'un tremblement couvulsif.

— Ma mère, ma mère! murmura-t-elle.

Elle reprit :

— Suzanne, est-ce qu'elle sait que je suis ici?

— Non, ou du moins pas encore; elle sait seulement que tu t'es enfuie de l'hôtel de Simaise et qu'on t'a inutilement cherchée toute la nuit.

— Qui m'a cherchée?

— M. le marquis de Chamarande et son fils, et M. Pedro Castora.

— Ah! ce sont eux... Où donc m'ont-ils cherchée?

— Sur les bords de la Seine, sachant que tu avais eu la fatale pensée de te noyer.

— C'est vrai, je voulais mourir!

— Tu devines, Henriette, les mortelles inquiétudes de ta pauvre mère.

— Hélas!

— Mais elle va te revoir... Alors, ce sera la joie, le bonheur!

— La joie, le bonheur, répéta Henriette d'un ton douloureux: mais, Suzanne, tu ignores donc ce qui s'est passé à l'hôtel de Simaise?

— Je sais tout, Henriette.

— Et tu parles de bonheur!

— Oui, malgré ce deuil. Ton père s'est suicidé, c'est ce qu'il devait faire.

— Mon père! exclama Henriette.

— Oui, il s'est empoisonné; écrasé sous le poids de ses crimes, il ne pouvait plus vivre. Le baron de Simaise était ton père, Henriette; mais pense à ce qu'il a été et vois s'il mérite les regrets de ceux qu'il a fait souffrir et les tiens.

— Ah! tu ne sais pas tout, Suzanne, mon frère, mon pauvre frère! s'écria Henriette en sanglotant.

— Ton frère? Mais il n'est pas mort, lui!

— Que dis-tu?

— Écoute : Raoul avait pris la résolution de se brûler la cervelle,

le pistolet chargé était sur la table de sa chambre; mais Landry, le fidèle serviteur du marquis de Chamarande, devenu, par ordre de son maître, le valet de chambre du baron de Simaise, sous le nom de Frédéric, Landry veillait sur ton frère. Profitant du moment où Raoul était près de toi, il a retiré du pistolet les balles et la poudre.

— Suzanne, j'ai vu mon frère étendu sur son lit, sans mouvement, raide.

— Oui, endormi par un narcotique que lui avait fait boire le baron de Simaise.

— Et tout cela est vrai, Suzanne, tu ne me trompes pas?

— Pourquoi te tromperais-je, dis?

Henriette joignit ses mains et tourna ses yeux vers le ciel avec une reconnaissance infinie.

— Henriette, reprit Suzanne, tu ne dois donc plus désespérer. Ton frère voulait mourir, mais on lui a fait comprendre qu'il devait vivre; toi, tu veux te faire religieuse, mais tu comprendras aussi que ce n'est point là ton devoir. Les innocents ne doivent pas porter la peine du coupable... Voilà, ma chérie, comment parle ton oncle, M. le marquis de Chamarande.

Allons, chère Henriette, rouvre ton cœur à l'espérance... pense à ton excellente mère, à Raoul et à l'autre, à celui que tu as aimé quand il était pauvre et misérable et qu'on appelait Jean Loup.

— Ah! Suzanne, par pitié, tais-toi, tais-toi!

— Pourquoi me taire? Ne sais-je pas que tu aimes ton cousin?

— Oui, je l'aime, je l'aime!

— Eh bien?

— Mais comprends donc que c'est pour cela que je veux fuir, me cacher!

— C'est de la folie!

— Non, Suzanne, c'est de la raison. Autrefois, j'avais honte de mon amour pour Jean Loup; aujourd'hui, cet amour m'épouvante!... Ah! l'aimer, lui, une des malheureuses victimes de mon père!... Ah! tu dis que les innocents ne portent pas la peine du coupable! C'est faux! c'est faux! Le châtiment de Dieu tombe sur moi!

Jean n'attendit point que Suzanne l'appelât; il ouvrit brusquement la porte et fit irruption dans la chambre.

Henriette jeta un cri.

Le jeune homme était à ses genoux.

— Henriette, ma bien-aimée, dit-il d'une voix vibrante, Dieu garde ses châtiments pour ceux qui les ont mérités. Est-ce que vous ne voulez



— J'ai froid... et... je brûle! répondit-il (page 1264).

plus vous souvenir de ce que vous avez fait pour moi, de ce que vous doivent le marquis de Chamarande et son fils? Henriette, si je ne suis plus le sauvage Jean Loup, à qui le dois-je? A vous, Henriette, qui m'aimiez assez pour accomplir un sublime sacrifice, à vous que j'aimais et à qui j'ai su obéir...

Vos doux regards, vos sourires, vos douces paroles ont dompté ma nature sauvage; vous m'avez tiré du néant où j'étais plongé; vous m'avez

fait voir, penser, sentir, comprendre, aimer!... Ah! oui, je vous aimais déjà alors... Après avoir fait battre mon cœur, Henriette, vous avez ouvert mon âme, vous m'avez donné l'intelligence, vous avez éclairé mon esprit et ma pensée!... Mais je vous dois tout, Henriette, je vous dois tout!...

Que parlez-vous de châtiment quand vous êtes bénie du ciel!

J'ai été une victime de votre père, c'est vrai; mais vous avez détruit l'œuvre du mal, Henriette. Ah! vous les avez bien rachetés, les crimes du baron de Simaise! Mais nous ne devons plus parler de cela; l'oubli complet du passé, voilà ce que nous voulons, mon père, ma mère et moi.

— Votre mère! exclama la jeune fille.

— Oui, Henriette, ma mère, cette autre victime, qui a été rendue à son mari, comme Jean Loup a été rendu à son père. Vous la verrez, Henriette, bientôt... Ma mère est bonne comme la vôtre. Elle ne vous connaît pas encore, et, pourtant, déjà elle vous aime... elle vous aime parce que je vous aime, moi, et qu'elle sait ce que vous avez fait pour son fils!

Henriette, chère Henriette, je puis enfin vous dire que je vous aime, que mon cœur vous appartient, que vous êtes l'âme de ma vie, cela m'est permis...

La jeune fille écoutait toute frémissante ces paroles pleines d'enthousiasme et de passion; il lui semblait entendre quelque chose de céleste! Ah! c'est que le langage de l'amour vrai a des harmonies délicieuses qui font tressaillir le cœur et ravissent l'âme.

Suzanne contemplait en souriant le charmant tableau qu'elle avait sous les yeux.

Jean continua :

— Je vous aime! je vous aime! Oh! comme ils sont doux à prononcer, ces mots : Je vous aime!... J'ai bien souffert, allez, depuis notre séparation; j'ai pleuré souvent... Mais mon père m'avait dit : « Il le faut! » J'ai dû me résigner. Mais je vous retrouve, et nous voilà réunis pour toujours. Plus rien ne nous sépare, tous les obstacles sont brisés! Notre ciel se fait radieux, plus d'ombre dans l'avenir, maintenant ensoleillé; le bonheur nous sourit, car la vie heureuse est devant nous!

Je vous aime et vous m'aimez, Henriette; voilà le bonheur! Nous serons l'un à l'autre, vous serez ma femme adorée!...

— Votre femme!

— Oui, Henriette, mon épouse, ma femme; votre mère le désire et mon père le veut.

— Non, non, c'est impossible! Le passé est là; je suis la fille d'un misérable!

— Le passé, Henriette, le baron de Simaise emporte avec lui dans la tombe! Je vous le répète, nous voulons que tout soit oublié... Écoutez : nous sommes allés, mon père et moi, à l'hôtel de Simaise. Devant le cadavre de son frère, le marquis de Chamarande s'est découvert et a courbé la tête. Et en regardant tristement l'homme qui a fait tant de mal, qui a causé de si profondes douleurs, mon père a prononcé ces paroles : « Que la terre te soit légère, je te pardonne! »

Henriette, le pardon de mon père, c'est le pardon de Dieu!

La jeune fille laissa aller sa tête sur l'épaule de Suzanne, qui venait de s'asseoir à côté d'elle, et se prit à sangloter.

Jean s'était emparé de ses mains et les couvrait de baisers.

Soudain, un bruit de pas retentit dans l'escalier.

Suzanne tendit l'oreille.

Les pas se rapprochèrent, résonnèrent dans le couloir, puis cessèrent de se faire entendre; mais une voix dit :

— C'est là.

Presque aussitôt la porte fut ouverte et la marquise de Chamarande et Raoul entrèrent dans la chambre.

Ils n'eurent pas le temps de voir le groupe délicieux, car les deux jeunes filles et le jeune homme se levèrent aussitôt.

— Henriette, dit Lucy, votre frère et moi, la marquise de Chamarande, votre tante, nous venons vous chercher pour vous rendre à votre mère, qui vous attend.

La jeune fille regardait la mère de Jean avec un doux étonnement.

— Henriette, mon enfant, continua la marquise, je connais votre dévouement, je sais combien vous avez été bonne pour mon fils... Bientôt je serai aussi votre mère. Je vous tends mes bras : venez, mon enfant, ma fille, venez, que je vous embrasse!

Henriette se jeta en pleurant dans les bras de la marquise.

Raoul était silencieux et grave; il songeait à son père, au passé maudit, et il se demandait comment il parviendrait à racheter ce passé monstrueux.

Il vit sa sœur tendre la main à Jean, et il se dit en soupirant :

— Serai-je jamais aimé, moi? Puis-je espérer qu'un jour une jeune fille me tendra ainsi la main?

Henriette, aidée de Suzanne et de la marquise, qui voulut aussi y mettre la main, répara vite et aussi bien que possible le désordre de sa toilette.

Cela fait, la marquise prit le bras de la jeune fille et dit :

— Maintenant, partons.

— Elle ne pense plus à se faire religieuse, dit tout bas Suzanne à l'oreille de Jean de Chamarande.

. . . .

Une demi-heure plus tard, Henriette était dans les bras de sa mère.

XXXIV

VENGEANCE DE FEMME.

Carlotta, vivant à peu près complètement séparée de Carini, ignorait que ce dernier avait chez lui une sorte de laboratoire et qu'il se livrait à la composition de liquides de vie ou de mort. Ce sont les événements accomplis à l'hôtel de Simaise qui lui avaient révélé le secret de la distillerie occulte de Carini.

Or, c'est en songeant à sa vengeance qu'elle s'était décidée, tout à coup, à accompagner Landry et Caracole au domicile de Carini.

Quand on fut arrivé chez l'Italien et avant qu'on pénétrât dans la pièce où se trouvaient les terribles flacons, Carlotta prit Caracole à part et lui dit :

— Ainsi, tu as trahi ton maître?

— Oui, et sans hésitation, répondit-il.

— Pourquoi?

— Mais pour ne pas être livré à la justice; je n'avais que ce seul moyen d'échapper à la colère de M. de Chamarande. D'ailleurs, Carini me payait mal ou pas du tout, tandis que M. le marquis... Décidément, servir les honnêtes gens est une bonne chose.

— Voyons, n'avais-tu pas encore un autre motif?

— J'en avais un autre, répondit-il, d'une voix sourde.

— Lequel?

— Mais...

— Fais-le-moi connaître.

— Vous le voulez?

— Oui.

— Eh bien, je hais Carini parce qu'il vous aime, et ma haine s'est encore augmentée quand j'ai vu que vous étiez disposée à vous rapprocher de lui.

Carlotta sourit.

— J'avais deviné ta haine et ses causes, dit-elle.

— Et vous n'êtes pas irritée? fit-il avec anxiété.

— Pourquoi le serais-je? Une femme n'est jamais irritée contre celui à qui elle a inspiré une passion vraie.

— Est-ce sincèrement que vous dites cela?

— Oui, et j'ajoute que, comme toi, je hais Carini.

— Ah! fit-il, en lui saisissant la main.

Elle la retira, mais lentement.

— C'est bien, dit-elle, nous sommes amis; rappelons-nous maintenant pourquoi nous sommes ici.

— Vous avez raison, M. de Chamarande attend.

Alors Caracole entra dans le cabinet de Carini, où Carlotta et Landry le suivirent. Il ouvrit une armoire secrète sur les rayons de laquelle se trouvaient une trentaine de petites fioles étiquetées et rangées avec ordre.

Il en prit plusieurs, lut les étiquettes, les examina soigneusement.

— Bon, fit-il, voici l'antidote.

— Ne va pas te tromper!

— Oh! ne craignez pas cela.

— Et ce flacon, que contient-il?

— Un poison terrible.

— Celui-ci?

— Encore un poison foudroyant.

— Cet autre?

— C'est le narcotique.

— Horreur! Ce liquide est peut-être encore plus terrible que ces poisons!

Elle fit mine de replacer le flacon sur la planchette, mais le garda caché dans sa main.

Elle se tourna vers Landry.

— Me permettez-vous de prendre un peu de linge pour le comte Carini? demanda-t-elle.

— Tout ce que vous voudrez, madame; vous êtes même libre de ne pas revenir avec nous.

— Je ne puis abandonner le comte Carini, monsieur; je cours prendre ce que je veux emporter et je reviens.

Elle disparut par le passage du mur et revint au bout de cinq minutes avec un petit paquet.

Une heure s'était écoulée lorsqu'ils rentrèrent à l'hôtel de Simaise.

Pendant ce temps, le marquis avait fait appeler les domestiques du baron, y compris le concierge.

— Je vous congédie tous, leur dit-il; je vais vous payer votre mois de gages, puis un autre mois à titre de gratification, et vous partirez immédiatement.

— Mais, objecta le concierge, qui ouvrira la porte, qui fera le service?

— Vous n'avez pas à vous inquiéter de cela; j'ai mes gens. D'ailleurs, le service va ne plus être nécessaire : dans deux jours l'hôtel sera mis en vente.

Le marquis les paya, leur donna la gratification et ils allèrent préparer leurs malles. Le dernier s'en allait comme Carlotta et ses compagnons rentraient.

— Enfin! s'écria le marquis en courant au devant d'eux. Avez-vous trouvé Caracole?

— Oui, monsieur le marquis, et nous allons opérer à l'instant.

— Vous avez donc cru devoir revenir, madame? dit le marquis à Carlotta.

— Je dois partir avec Carini, si vous le rendez libre, et demeurer ici tant que vous l'y retiendrez.

— Faites donc comme il vous plaît, madame.

On entra dans la chambre du baron.

Carini était assis dans un fauteuil, gardé par Pedro Castora qui, moins confiant que le marquis, ne le quittait pas des yeux.

En voyant reparaître Carlotta, le prisonnier poussa un soupir de soulagement. Il échangea avec elle un regard, et il y avait tant d'éloquence dans celui de son idole, qu'il se sentit complètement rassuré.

— Je ne sais pas ce qu'elle fera, pensa-t-il; mais du moment qu'elle est revenue, je ne crains plus rien.

— Allons, Caracole, dit le marquis, nous attendons.

Où est l'antidote?

— Le voici.

— Bien; maintenant, fais!

— Je dois vous prévenir, monsieur le marquis, qu'en raison de la forte dose du narcotique prise par M. le baron, la résurrection complète sera probablement lente à venir.

— Combien de temps?

— Je ne sais trop, une demi-heure, peut-être plus; mais, au bout de quelques minutes, les premiers symptômes se manifesteront. Si vous le voulez bien, monsieur le marquis, soulevez et soutenez la tête; ah! il faudrait une cuiller pour écarter les lèvres et les dents.

Une cuiller à verre d'eau était sur un plateau de cristal. Carlotta la tendit à Pedro Castora. Puis, en passant près de Carini, qui ne la perdait pas de vue, elle lui dit tout bas en italien :

— Demande à boire ou feint de tomber en défaillance, en te plaignant d'un mal de tête violent.

Le marquis tenait la tête de son frère et Castora essayait de lui introduire la cuiller dans la bouche; mais les dents étaient très serrées.

— Il importe que la bouche soit bien ouverte, dit Caracole, car le liquide pourrait tomber à côté, et ce flacon est le dernier.

A ce moment, on sonna à la grille.

— Va ouvrir, dit le marquis à Landry. Ce doit être Jean ou Raoul; si c'est un étranger, congédie-le.

Landry sortit.

Carlotta fit un signe à Carini.

— J'ai soif, murmura l'Italien... J'étouffe... De grâce, donnez-moi à boire!

— Tout à l'heure, fit durement Pedro.

— J'étrangle!... Il me semble que ma tête se fend!

— Voulez-vous que j'aille chercher de l'eau? demanda Carlotta.

— Faites, madame.

Carlotta s'éloigna rapidement.

Cependant, Pedro Castora parvint à ouvrir la bouche du baron, mais pas assez pour qu'on y puisse glisser l'embouchure du flacon.

— Encore un effort, monsieur, dit Caracole.

Le Brésilien saisit alors les deux mâchoires avec ses mains et la bouche fut grande ouverte.

Caracole déboucha vivement le flacon et le vida tout entier.

— Maintenant, dit-il, laissons l'effet se produire.

Le marquis replaça la tête sur les oreillers.

Carlotta rentra, apportant un verre d'eau rougie, qu'elle présenta à Carini, en lui disant :

— Bois!

Carini avait très soif, en effet, car il but avidement. Rien ne resta dans le verre.

— Ça va mieux, n'est-ce pas, mio caro? fit-elle.

— Oui, répondit-il.

Mais, soudain, il ressentit comme un tourbillonnement dans la tête. Les extrémités de ses pieds et de ses mains se refroidissaient.

Ses yeux lancèrent un éclair d'épouvante.

— Est-ce que tu te sens plus mal? lui dit-elle.

— J'ai froid... et... je brûle! répondit-il.

— C'est la faim! dit Carlotta.

Le marquis et Pedro Castora ne faisaient nullement attention à ce qui se passait de l'autre côté de la chambre. Que leur importait la soif ou la faim ou le malaise du bandit italien?

Et cependant, dans cette chambre, au même instant, deux phénomènes étranges s'accomplissaient.

Le baron revenait à la vie. Après avoir d'abord entr'ouvert les yeux et les lèvres, ses traits reprenaient peu à peu leur mobilité, sa face se colorait légèrement.

Sur l'ordre du marquis, Pierre débarrassa le baron de son linceul.

Caracole, à son tour, ordonna à Pierre d'allumer le feu. Le bois était dans la cheminée, il flamba rapidement.

— Maintenant, il faut le vêtir, dit Caracole.

Pierre ouvrit le cabinet de toilette, où il prit une chemise, un pantalon et une robe de chambre, puis il se mit en devoir d'habiller le ressuscité.

Landry reparut.

— Qu'y a-t-il? demanda le marquis.

— C'est la femme de chambre de Mme la marquise qui vient vous chercher.

— Ah! un autre malheur, peut-être!

— Je ne sais... La femme de chambre, que j'ai interrogée, n'a pu me rien dire.

— On me demande chez M. de Violaine, dit vivement le marquis à Pedro, j'y cours. En mon absence, faites ce qu'il faudra. Toi, Landry, reste fidèle à ton poste.

Il s'élança hors de la chambre, descendit en courant et fut bientôt dans la voiture qui avait amené la femme de chambre.

Or, pendant que le baron de Simaise s'agitait, respirait avec force, ouvrant des yeux démesurés, Carini sentait, au contraire, son sang se figer dans ses veines; sa tête s'alourdissait, son cou se gonflait; il voulait parler, mais sa voix s'éteignait dans sa gorge en feu.

Ses yeux étaient effrayants, ils lançaient des jets de flamme sur Carlotta qui, droite devant lui, suivait sans prononcer un mot les premières phases du supplice qu'elle avait trouvé pour se venger.



— Cette fois, je te tiens, bandit !... (page 1269).

Enfin, au bout de vingt minutes, le baron, porté par Landry et Caracole, était assis, tout grelottant, devant le feu.

Carini, lui, s'affaissa lourdement.

— Mon Dieu, mais il perd connaissance ! s'écria Carlotta avec l'accent de la terreur.

Pedro s'approcha vivement et saisit un des poignets. Le pouls était arrêté.

— C'est une attaque d'apoplexie, dit-il, examinant la face congestionnée de l'Italien.

— C'est affreux ! dit Carlotta, en dénouant la cravate.

— Le malheureux a été foudroyé, reprit Pedro. Après tout, se dit-il, en manière d'oraison funèbre, c'est un coquin de moins !

Carlotta paraissait atterrée.

— Quoi, fit-elle, vous croyez qu'il est mort ?

Caracole s'approcha, écouta si le cœur battait.

— Rien ! prononça-t-il, c'est fini !...

— C'est épouvantable ! murmura Carlotta.

— Bah ! dit Landry, il meurt à propos, car le bagne l'attendait.

— Si on le couchait, dit le zouave.

— Où ? demanda Caracole.

— Mais dans le lit.

— Je ne m'y oppose pas, dit Pedro.

Alors, Pierre, Caracole et Landry prirent Carini, et le nouveau mort fut mis à la place de celui qui venait de ressusciter.

Tout à coup, Pedro Castora tressaillit.

— Quelle idée ! murmura-t-il.

Il fit signe à Landry de venir près de lui et il lui dit tout bas :

— Landry, le baron de Simaise est mort !

L'ancien franc-tireur regarda Pedro avec surprise.

— Je veux dire, Landry, que le baron devant être dans quelques heures méconnaissable, courbé et cassé comme un centenaire, idiot ou fou, enfin, il est mort pour tout le monde, même pour les siens.

— Je comprends, monsieur.

— On vient de mettre ce misérable dans le lit du baron ; eh bien, qu'il occupe réellement la place de M. de Simaise jusqu'au cimetière.

— Je comprends très bien, monsieur ; mais M. le marquis de Chamarande permettra-t-il cela ?

— Il le permettra, dans l'intérêt de la baronne et de ses enfants. Ce que je veux faire, Landry, je ne l'ai pas trouvé : c'est le conseil que Carini lui-même a donné à M. de Chamarande.

— En vérité !

— D'ailleurs, ajouta Pedro, s'il y a une responsabilité, je la prends tout entière.

Carlotta s'était agenouillée et tenait sa tête appuyée sur le bord du lit.

Le baron, toujours grelottant, comme un vieillard caduc, allongeait ses jambes devant le feu.

— Monsieur, dit Caracole au Brésilien, lui montrant la tête du ressuscité, regardez.

Pedro s'approcha du baron; mais aussitôt il détourna la tête avec une sorte de frayeur.

La face du baron prenait une teinte d'ocre et des rides profondes se creusaient de chaque côté du nez.

— C'est la décrépitude qui arrive, dit Caracole. Avant la fin de la journée, il sera tombé en enfance; demain, il n'aura plus ni cheveux ni dents, et on pourra croire qu'il a cent ans.

Ce que voulait faire Pedro Castora était chose grave. Substituer un mort à un vivant et laisser croire que le vivant est mort, est un acte condamnable, au point de vue de la loi. Toutefois, dans le cas présent, on ne causait de préjudice à personne, au contraire. D'ailleurs, Pedro ne voulait voir que les intérêts de la famille, et sa résolution était prise et bien prise...

« Faites tout ce qu'il faudra, » lui avait dit M. de Chamarande, en le quittant.

Eh bien, il allait faire ce qu'il fallait.

Mais la femme consentirait-elle?

— Elle fera peut-être quelques difficultés, pensa Pedro, mais elle finira par céder.

Il se rapprocha de Carlotta.

— Madame, lui dit-il, voulez-vous m'accorder un instant d'entretien ?

Sans répondre, elle se leva et suivit le jeune homme dans le cabinet du baron.

Ils rentrèrent dans la chambre au bout de quelques minutes. Carlotta avait consenti à la substitution.

— Landry, dit Pedro Castora, M. de Simaise ne peut et ne doit plus rester dans cette chambre. Mort, maintenant, pour tout le monde, il faut qu'il disparaisse. En attendant que M. le marquis de Chamarande ait avisé, vous allez immédiatement transporter M. le baron dans une autre partie de l'hôtel où il ne pourra être vu par aucune des personnes qui, aujourd'hui et demain, pourront venir ici. Landry, c'est à vous, particulièrement, que je confie M. de Simaise. Avez-vous bien compris ce que je veux ?

— Oui, monsieur.

— Faites donc. Pierre et Caracole vont vous aider.

Aussitôt, les trois hommes prirent le baron et l'emportèrent.

Resté seul avec Carlotta, Pedro lui dit

— Tenez-vous absolument à veiller le corps jusqu'à ce soir ?

— Oui, monsieur, absolument.

— Nous n'avons pas le droit de vous refuser cela.

— Je demande aussi qu'on me laisse l'ensevelir.

— Soit. Mais il faudra vous hâter : la sœur de charité doit revenir à deux heures.

— Avant deux heures le corps sera dans son suaire.

— Très bien. Dois-je vous envoyer Pierre ou Caracole pour vous aider à l'ensevelissement ?

— L'un ou l'autre, monsieur, cela m'est égal, répondit la jeune femme en s'agenouillant devant le lit.

Pedro Castora se retira et un instant après Caracole parut. Carlotta se releva.

— Je faisais ma prière, dit-elle d'une voix triste ; cette mort soudaine, que rien ne faisait prévoir, m'a fait éprouver une impression terrible. Mais je veux être forte... M. Castora vous a envoyé pour m'aider ; nous allons immédiatement procéder à l'ensevelissement.

Rapidement, Caracole enleva à Carini sa défroque de prêtre, qu'il jeta au fond du cabinet de toilette. Ensuite, le corps fut placé dans le drap qui avait servi de linceul au baron. Avec un soin particulier, Carlotta enveloppa Carini de la tête aux pieds ; puis le linceul, solidement serré au corps, fut cousu dans toute sa longueur.

C'est important travail terminé, Carlotta dit à Caracole :

— Mon devoir est de veiller le mort.

— Oh ! fit-il, n'ayant pas l'air convaincu.

— Il le faut.

— Du moment que vous le voulez... Quand vous reverrai-je ?

— Demain, après les obsèques.

— Alors, à demain.

— Oui, à demain.

Et Caracole sortit.

XXXV

MADAME DOROTHÉE.

Pendant un instant, Carlotta resta immobile au milieu de la chambre, l'oreille tendue, écoutant le bruit des pas de ceux qui s'éloignaient. Elle entendit aussi le roulement d'une voiture dans la cour. Elle regarda par la fenêtre. C'était Pedro Castora qui partait. Le jeune homme se rendait probablement chez M. de Violaine, où il savait trouver le marquis de Chamarande.

Un silence profond se fit dans l'hôtel.

Soudain, la figure de Carlotta prit une expression terrible, et de fauves éclairs jaillirent de ses grands yeux noirs.

Avec un mouvement fiévreux, elle ferma les fenêtres, poussa les verrous et tira les rideaux. Puis, revenant près du lit, elle prononça d'une voix sourde :

— Enfin !

Elle se pencha et, appuyant lourdement sa main sur la poitrine de Carini, elle reprit :

— Cette fois, je te tiens, bandit !... Te voilà donc, monstre, là, comme je te voulais, enseveli vivant, attendant l'épouvantable agonie que te réservait ma vengeance !

Ah! ah! tu fabriquais des poisons et des narcotiques non moins affreux que tes poisons ; eh bien, je t'ai versé le sommeil qui précède la mort !... Tu m'entends, n'est-ce pas, et tu me comprends bien ? C'est toi, Adriano Zacharetti, c'est toi, qui m'as indiqué le supplice horrible que tu vas subir.

Ils sont effroyables les merveilleux effets de ton narcotique ! Tant mieux, tant mieux !... Toi, qui as tant fait souffrir les autres, à ton tour de connaître toutes les tortures ! Tu es dans ton suaire, et, sans que tu puisse faire un mouvement, tu seras enterré vivant !... Tu entendras sonner pour toi le glas des morts ; tu entendras, à l'église, la voix de l'orgue, les chants funèbres des prêtres : tu te sentiras dans le corbillard, traîné vers le cimetière !

Quel honneur pour toi, Adriano Zacharetti, on te descendra dans le caveau de la famille de Simaise, et tu entendras, sur le bois de ton cercueil, le bruit de la pelletée de terre jetée par le prêtre!

Tu reconnais bien ma voix, au moins? C'est moi, Carlotta, moi, une de tes victimes, qui suis ton bourreau!... Instrument de la justice de Dieu, je t'inflige le châtiment terrible que tes crimes ont mérité. Adriano Zacharetti, je me venge, je me venge!

Ah! tiens, c'est une volupté sans pareille que j'éprouve en ce moment. Vivant, vivant, et je t'ai mis dans ce linceul! Ah! la joie de ma vengeance est d'autant plus grande que tes tortures sont plus épouvantables, que ton agonie sera plus longue!... Car ton supplice ne fait que commencer... Ce soir, on te mettra en bière et tu entendras les coups de marteau clouant sur toi les planches de ton cercueil! Et demain, quand tu seras dans la tombe, plus de bruit autour de toi, plus rien, plus rien que le silence effrayant et l'épouvantable nuit de ton cercueil! Tu voudras crier, appeler, tu ne pourras pas... c'est la mort que tu verras venir; et en l'attendant, cette mort horrible que j'ai trouvée pour toi, tu verras apparaître, menaçants, terribles, les fantômes décharnés de toutes tes victimes.

Ah! tes victimes, je ne peux pas te les nommer les unes après les autres, car je ne connais pas tous tes crimes. Mais écoute, Adriano Zacharetti, écoute :

Voici d'abord Juanita, ma sœur; c'est toi, bandit, c'est toi, — je le sais aujourd'hui, — qui l'as calomniée, qui l'as tuée... Ces lettres, qui ont été remises à M. Halbruger, c'est toi qui les as écrites, imitant l'écriture d'un jeune homme innocent, qui, lui aussi, a été victime de ton infamie.

Je ne parle pas de moi, que tu as trompée par ton hypocrisie; c'est ma faute : j'aurais dû deviner le scélérat sous son masque.

Mais le comte Carini et la comtesse sa femme, qu'en as-tu fait? Tu les as assassinés tous deux, lâchement, pour t'emparer de leur fortune et de leur nom. Ils avaient une fille unique : cette jeune fille est morte de douleur dans un couvent de Batavia. C'est encore une de tes victimes.

Et l'enfant de Juanita, ma filleule Carlotta, que j'aimais comme ma fille?... Ah! je sais tout, maintenant, je sais tout... Tu as donné de l'or à la servante pour tuer la pauvre petite. Heureusement, moins scélérate que toi, Dorothée n'a pas eu le courage de commettre ce crime.

Voilà ce que tu as fait, Adriano Zacharetti, et voilà tes victimes, les voilà! Mais toi aussi te voilà, vivant dans un linceul, que j'ai cousu moi-même!

Enfin, monstre, tes victimes sont vengées!

Carlotta s'éloigna vivement du lit, reprise par cet étrange malaise qui lui faisait éprouver une sorte de vertige. Cependant, après avoir bu un verre d'eau, elle se remit assez promptement.

— Cela n'est pas naturel, se dit-elle ; qu'ai-je donc ? cette chose qui me brûle dans la poitrine, ces bourdonnements dans mes oreilles, ces étouffements, ces sueurs subites, cette faiblesse...

Tout à coup, elle eut un tressaillement nerveux et porta ses deux mains à son front.

— Ah ! le poison, le poison ! s'écria-t-elle.

Elle venait de se rappeler son imprudente entrée dans le cabinet de Carini, d'où Caracole l'avait emportée à demi évanouie.

Carlotta n'en pouvait plus douter ; c'est le poison qu'elle avait respiré qui accomplissait en elle, lentement, son œuvre de destruction.

— Après tout, qu'importe ? murmura-t-elle ; je ne tiens pas à la vie... Maintenant, que Juanita est vengée, je peux mourir !

. . . .

. . . .

La religieuse revint à deux heures comme elle l'avait annoncé.

Carlotta lui céda sa place, et, se sentant accablée de fatigue, elle se retira dans la bibliothèque, où elle se coucha à demi sur un canapé. Elle dormit pendant deux heures environ. Quand elle se réveilla le marquis de Chamarande était devant elle.

— Vous êtes bien fatiguée, lui dit-il.

— Oui, monsieur le marquis, sans cela il ne m'aurait pas été possible de dormir un instant.

— Vous venez de passer successivement par des émotions terribles, madame. Cette mort subite de Carini, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

— La justice de Dieu, monsieur le marquis.

— J'ai appris par M. Pedro Castora que vous avez consenti à faire prendre au mort la place du vivant.

— M. Pedro Castora m'a fait comprendre l'important service que je rendais à la famille en faisant cela ; et pour vous, monsieur le marquis, je n'ai pas cru devoir m'opposer...

— Le service est réel et très grand, madame, et je vous remercie. J'aurais peut-être hésité à faire ce qu'a fait mon ami Castora ; mais je n'ai pu le blâmer de son initiative et, après réflexion, je l'ai approuvé. Grâce à ce subterfuge, la tranquillité de Mme de Simaise et de ses enfants est assurée.

— Je le crois, monsieur.

— Maintenant, madame, je voudrais vous offrir une récompense.

— Une récompense! fit-elle étonnée.

— Peut-être êtes-vous sans fortune.

— Je ne suis pas très riche, monsieur le marquis; mais, grâce à une somme de cinquante mille francs que j'ai touchée autrefois à Batavia et que j'ai fait valoir, je possède une petite fortune qui me met complètement à l'abri du besoin.

— En ce cas, madame, je n'insiste pas; mais vous voudrez bien vous rappeler que le marquis de Chamarande est votre obligé; si un jour vous aviez besoin de moi, n'hésitez pas à venir me trouver.

— Je me souviendrai, monsieur le marquis.

— Demain aura lieu l'enterrement et vous tenez sans doute à y assister.

— J'y assisterai, certainement.

— Alors, permettez-moi de vous donner un conseil.

— J'écoute, monsieur le marquis.

— Vous êtes brisée et vous avez besoin absolument de repos pour refaire vos forces.

— C'est vrai.

— Votre présence ici ne me paraît plus nécessaire, je vous conseille donc de rentrer chez vous.

— Vous avez raison, monsieur le marquis, et c'est ce que je vais faire....

— Ma voiture est en bas, prenez-la.

— Merci

Le marquis l'accompagna jusqu'au perron de l'hôtel et ils se séparèrent.

Le lendemain matin, vers huit heures, Carlotta était encore couchée lorsque sa femme de chambre lui annonça la visite de Mme Dorothée.

— Dorothée! s'écria la jeune femme en se dressant sur son lit, vite, vite, faites entrer.

Dorothée attendait dans le salon; la femme de chambre ouvrit la porte et dit :

— Madame, vous pouvez venir.

Dès qu'elle parut, Carlotta l'interrogea anxieusement du regard.

— Bonne nouvelle, madame, dit Dorothée

— Elle vit.

— Oui, madame.

— Et tu l'as retrouvée?



— Tu es un misérable et je te hais ; va-t'en et ne reparais jamais devant moi ! (page 1277).

— Je l'ai retrouvée !

Les yeux de Carlotta rayonnèrent de joie et de grosses larmes tombèrent sur ses joues.

— Allons, dit-elle d'une voix vibrante d'émotion, assieds-toi là, près de moi, pour me dire ce que tu as fait, pour me parler de l'enfant de ma sœur. Est-elle à Paris ?

— Oui, madame.

— Ah! mon Dieu, quelle joie! Ainsi, dès aujourd'hui, je pourrai la voir, la serrer dans mes bras!... Mais parle, Dorothée, parle, je t'écoute.

— Aussitôt après avoir quitté l'hôtel de Simaise, dit Dorothée, je pris une voiture et me fis conduire rue de Bretagne. Je parcourus la rue dans toute sa longueur, mais sans pouvoir reconnaître la maison dans l'allée de laquelle j'avais déposé la petite. Cependant je me rappelai que cette maison n'était pas loin du jardin du Temple.

Je pensai qu'un enfant abandonné la nuit dans l'allée d'une maison est un événement qui reste dans la mémoire; alors j'entrai dans une première maison pour questionner les concierges; ils ne savaient rien; ils n'étaient rue de Bretagne que depuis trois ans. Bien résolue à continuer mes recherches, j'entrai dans la maison voisine et adressai à la concierge les mêmes questions; elle ne savait rien non plus; mais elle m'indiqua une maison où il y a une vieille concierge qui tire le même cordon depuis plus de vingt ans. Je fus bientôt dans la loge de la bonne femme. Je ne lui adressai qu'une seule question.

— « Je sais, je sais, me répondit-elle, il s'agit de la petite Charlotte, qui doit être aujourd'hui une grande et belle demoiselle, car elle promettait, la gamine! Par exemple, je ne vous dirai pas ce qu'elle fait, maintenant, ni où elle est. Depuis au moins quatre ans elle n'a pas reparu dans le quartier.

C'est au numéro 14 qu'elle a été abandonnée par sa mère, probablement. Pourquoi? On ne l'a jamais su. Au milieu de la nuit, les concierges, qui étaient de bien braves gens, furent réveillés tout à coup par des cris d'enfant; ils se levèrent vite et trouvèrent la petite, presque nue, enveloppée dans une couverture. Ils la prirent, la consolèrent de leur mieux, lui donnèrent à manger, à boire, puis la couchèrent près d'eux, dans leur lit.

Le père Grivelot et sa femme étaient déjà vieux et n'avaient pas d'enfant; ils résolurent d'adopter la petite. Et ce fut fait. Le lendemain ils firent leur déclaration au commissaire, qui les autorisa à garder l'enfant.

Ils avaient trouvé sur elle un papier qui disait: Elle s'appelle Charlotte... N'ayant aucune raison pour changer ce nom, ils le laissèrent à la petite.

Charlotte fut élevée avec beaucoup de tendresse et de soins, et comme elle était intelligente, très douce et jolie à ravir, tout le monde l'aimait. Moi, je l'adorais, cette gamine; elle venait souvent babiller et faire le petit diable dans ma loge; il est vrai que j'avais toujours un bonbon ou un gâteau à lui donner.

Les Grivelot la mirent à l'école, et comme elle apprenait vite et bien, elle devint une petite savante. Bien sûr que si l'on avait pu la pousser on en aurait fait une maîtresse d'école. Mais voilà, quand on n'est pas riche, bernique.

La mère Grivelot — l'homme était mort — la mit en apprentissage rue Saint-Denis, chez une couturière. Elle avait encore quelques mois d'apprentissage à faire, lorsque la pauvre mère Grivelot mourut à son tour.

Depuis lors, je n'ai pas revu Mlle Charlotte, et voilà les seuls renseignements que je peux vous donner. Mais peut-être saurez-vous quelque chose de plus en allant voir Mme Charrier, la couturière de la rue Saint-Denis.

Je remerciai la vieille concierge, puis je lui demandai l'adresse de la couturière et je courus aussitôt rue Saint-Denis.

— Eh bien? interrogea avidement Carlotta.

— Eh bien, madame, Mlle Charlotte a quitté la couturière avant d'avoir terminé son apprentissage.

Mais, là, on sait ce qu'elle est devenue.

— Ah!

— Une ouvrière de la maison, autrefois l'amie intime de Mlle Charlotte, l'a revue la semaine dernière.

— Que fait-elle? Où est-elle?

— Dorothée parut embarrassée.

— Mais parle donc! s'écria Carlotta; tu vois bien que j'ai hâte de savoir, que je meurs d'impatience.

— C'est que je ne sais pas trop comment vous dire...

— Il faut que je sache, entends-tu, il le faut!

— Eh bien, madame, Mlle Charlotte n'est pas restée ouvrière.

Carlotta laissa échapper un profond soupir.

— Tu n'as pas osé dire : n'est pas restée une honnête fille... Va, j'ai compris; elle était jolie, sans expérience, sans guide et elle s'est perdue comme tant d'autres malheureuses.

— Livrée à elle-même, entraînée par de mauvais conseils et de mauvais exemples, la pauvre enfant a mal tourné. Un soir on l'a menée dans un bal public et elle n'est plus revenue à l'atelier.

— Est-ce tout ce que t'a appris cette ouvrière, ancienne amie de ma nièce?

— Non, madame, et vous allez être bien étonnée. Il y a environ dix-huit mois, Mlle Charlotte a eu le bonheur de rencontrer un jeune homme que vous connaissez.

— Que je connais ?

— M. Pedro Castora.

— Charlotte est la maîtresse de M. Castora ?

— M. Pedro Castora a passé pour être l'amant de Mlle Charlotte, mais cela n'était pas. Ce jeune homme s'est pris tout à coup d'une grande amitié pour votre nièce ; la voyant engagée sur la pente fatale au bas de laquelle s'ouvre l'abîme où tant de malheureuses jeunes filles tombent les unes après les autres, il résolut de la sauver. Il se fit son ami, son protecteur, lui donnant des conseils comme un frère à sa sœur ou plutôt comme un père à sa fille.

Il lui acheta et lui fit meubler un hôtel, lui donna chevaux et voitures, des bijoux magnifiques, une fortune enfin.

— Sans être son amant ! exclama Carlotta, n'en pouvant croire ses oreilles.

— Sans être son amant, madame. Mais ce n'est pas tout : après s'être placé entre votre nièce et le gouffre où elle serait infailliblement tombée, après lui avoir donné une fortune, M. Pedro Castora n'a pas cru avoir fait assez pour sa protégée, il a voulu achever son œuvre. Conseillée par l'homme généreux et bon à qui elle doit tant, Mlle Charlotte va se marier.

— Elle va se marier ?

— Oui, madame, avec un jeune homme qu'elle aime et dont elle est aimée.

— Est-ce bien vrai, cela, dis, est-ce bien vrai ?

— C'est ce que votre nièce elle-même a dit à son ancienne amie. Et celle-ci, invitée à la noce, m'a montré la toilette qu'elle se prépare pour ce jour-là. Le mariage serait déjà fait, madame, si Mlle Charlotte avait eu entre les mains les papiers qui lui sont demandés à la mairie.

Les joues de Carlotta étaient inondées de larmes.

Elle joignit ses mains et regarda le ciel.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie !

Elle resta un instant silencieuse et reprit :

— Ainsi, voilà ce que M. Pedro Castora a fait pour ma filleule, pour la fille de ma pauvre sœur. Ah ! le brave cœur, le brave cœur !... Ah ! comme le bien fait par les uns rachète le mal que font les autres !

Dorothée, tu ne m'as pas dit où demeure Charlotte ?

— On n'a pu me donner son adresse, madame.

— Après tout, c'est un détail ; M. Pedro Castora me la donnera tantôt, car je le verrai sûrement au convoi de... M. de Simaise. C'est à onze heures, n'est-ce pas ?

— Onze heures précises, madame.

— Et neuf heures viennent de sonner. Je me lève et tu vas m'aider à m'habiller, Dorothée.

— Avec plaisir, madame.

A dix heures et demie, comme Carlotta sortait de chez elle pour se rendre à l'hôtel de Simaise, elle se trouva tout à coup en face de Caracole.

L'ancien confident d'Adriano Zacharetti voulut lui prendre la main; mais elle se recula brusquement, laissant voir sa répulsion et son dégoût.

Caracole s'arrêta stupéfait.

— Tu es un misérable et je te hais, lui dit-elle durement; va-t'en et ne reparais jamais devant moi!

Sur ces mots, elle s'éloigna rapidement et se jeta dans la voiture qui l'attendait.

Caracole resta un instant immobile, la bouche béante, comme écrasé; puis sa tête se redressa et il murmura :

— Je me consolerai!

Le coquin avait pris son parti.

Il pénétra dans l'appartement de son ancien maître et s'empara de tout l'argent, de toutes les valeurs qu'il put trouver.

Quelques heures plus tard, ainsi que le marquis de Chamarande le lui avait ordonné, il se mettait en route pour l'Italie, où il avait résolu de se fixer.

XXXVI

LA JUSTICE DE DIEU.

Il n'y avait pas plus de quarante ou cinquante personnes, dans la cour de l'hôtel de Simaise lorsque Carlotta y arriva. Et cependant le suicide du baron était déjà connu de tout Paris. Le petit nombre de ceux qui étaient là disait assez combien le personnage était peu sympathique. Il est vrai — et il faut le dire — qu'on n'avait pas envoyé de lettres d'invitation.

Nommons du côté des hommes M. le comte de Violaine, M. le comte de Maurienne, Jacques Grandin, Pedro Castora, le père La Bique, Sosthène Landry.

Parmi les quelques femmes présentes, on aurait vainement cherché la baronne de Simaise et Mlle Henriette de Simaise.

Le cercueil était exposé sous la porte cochère, tendue de noir avec écussons aux armoiries du baron de Simaise.

En voyant cette bière, dans laquelle était renfermé un homme vivant, Carlotta n'eut pas même un tressaillement.

Sa haine pour Carini n'était pas encore éteinte.

— Je l'ai voulu, murmura-t-elle; il a mérité cet épouvantable châtiment. Si j'ai trop bien vengé les victimes, Dieu me jugera!

Un instant après eut lieu la levée du corps.

Raoul conduisait le deuil, ayant à sa droite le marquis de Chamarande et à sa gauche son cousin.

Devant le portail de l'église, Carlotta s'approcha de Pedro Castora et lui dit :

— Monsieur, j'ai quelque chose à vous demander.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Veuillez avoir la bonté de me donner l'adresse d'une jeune fille à laquelle vous vous êtes intéressé.

— Dites-moi au moins comment se nomme cette jeune fille, répliqua Pedro en souriant.

— Son nom est Charlotte.

— Pardon, madame, mais avant de vous dire où demeure Mlle Charlotte, ne puis-je savoir...

— Pourquoi je veux la voir? l'interrompit-elle; je n'ai pas à vous le cacher, monsieur Castora : cette jeune fille que vous avez retirée de la fange...

— Oh! madame! protesta le jeune homme.

— Je sais ce que vous avez fait pour elle, monsieur, et je vous en remercie de tout mon cœur; oui, vous l'avez sauvée de la misère, de l'infâmie!... Ah! monsieur Castora, c'est beau et c'est grand ce que vous avez fait là! Il fallait un noble cœur comme le vôtre, pour avoir pitié d'une malheureuse créature égarée et lui tendre une main amie. Eh bien, monsieur, cette jeune fille dont vous avez voulu être le protecteur et le sauveur, cette jeune fille est ma nièce et ma filleule.

— Votre nièce! Est-ce possible?

— Oui, monsieur, Charlotte est ma nièce, la fille de ma sœur Juanita, et elle est née à Batavia.

— Mais vous pouvez vous tromper, madame.

— Non, non, je ne me trompe pas, monsieur Castora; ma nièce, que j'avais adoptée après la mort de ma pauvre sœur, que j'aimais comme si

elle eût été ma fille, Charlotte m'a été enlevée peu de temps après mon arrivée à Paris ; elle avait alors trois ans et six mois. Elle fut abandonnée dans une allée de maison et recueillie par de braves gens, les époux Grivelot, qui l'élevèrent et l'aimèrent comme leur propre fille.

— C'est assez, madame, je ne doute plus, Mlle Charlotte est bien votre nièce.

— Alors, monsieur, vous ne refuserez pas de me dire où elle demeure ?

— Non, sans doute, mais elle vous le dira elle-même.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Dans un instant, madame, vous verrez Mlle Charlotte.

— Où cela ?

— Ici ou plutôt dans l'église, où elle vient d'entrer.

Carlotta parut très surprise.

— Mlle Charlotte connaît M. le marquis de Chamarande, ajouta Pedro en souriant ; cela vous explique sa présence ici.

— Oh ! faites-moi-la voir seulement, monsieur, je vous en supplie.

— Tout le monde est entré, l'office commence, venez.

Ils pénétrèrent dans l'église et s'avancèrent jusqu'auprès de la chapelle ardente.

Alors, Pedro s'arrêta, et indiquant à Carlotta une jeune femme sévèrement vêtue de noir, qui occupait la première chaise du troisième rang, il lui dit :

— C'est elle !

A ce moment, Charlotte se retourna à demi, vit le Brésilien et le salua par un gracieux mouvement de tête.

— Oh ! comme elle ressemble à Juanita, murmura Carlotta.

Son émotion était telle qu'elle fut sur le point de s'évanouir. Sentant ses jambes fléchir, elle eut recours à une chaise sur laquelle elle s'affaissa plutôt qu'elle ne s'assit.

Oh ! comme ce service funèbre lui parut long !

Adriano Zacharetti était là, tout près d'elle ; mais que lui importaient les effroyables tortures de cet homme ? Elle ne pensait même pas à lui !

Enfin, on sortit de l'église. Charlotte marchait à quelques pas devant Carlotta. Ne pouvant plus se contenir, celle-ci s'écria tout à coup :

— Charlotte !

La jeune fille se retourna brusquement.

— Est-ce vous qui m'appelez, madame ?

— Oui, c'est moi, répondit Carlotta, en ouvrant ses bras.

— Est-ce que vous me connaissez, madame ? demanda la jeune fille, ne cherchant point à cacher sa surprise.

— Si je vous... si je te connais! s'écria Carlotta les yeux étincelants. Charlotte, as-tu conservé la petite médaille d'or que j'avais attachée à ton cou quand tu étais toute petite?

— Ma mère, ma mère! s'écria à son tour la jeune fille.

Et des larmes pleins les yeux, sanglotant, elle se précipita dans les bras de Carlotta.

— Hélas! lui dit celle-ci en la pressant fiévreusement contre son cœur, ta mère est morte peu de temps après ta naissance, je ne suis que ta tante et ta marraine.

Cette scène émouvante s'était passée sous les yeux de Pedro Castora. Il s'approcha de Charlotte et lui dit d'un ton affectueux :

— Ne venez pas jusqu'au cimetière; emmenez votre tante.

. . . .

. . . .

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.



— Soit, mais j'aurai autre chose.
— Quoi ? — Une petite ferme (page 1284).

SEPTIÈME PARTIE

LE MAL ET LE BIEN

I

CHEZ CHARLOTTE

Avant de se séparer du convoi, en se demandant si elle reverrait jamais Raoul de Simaise, Carlotta avait voulu s'enivrer une dernière fois de la vue du jeune homme

Elle le regarda longuement, avec la sollicitude d'une sœur et la tendresse d'une amante. Elle fut frappée, comme tout le monde, de sa pâleur et de son accablement.

La plupart de ceux qui assistaient à la lugubre cérémonie, connaissaient dans ses détails, plus ou moins, la vie honteuse du baron de Simaise, et, dans sa douleur profonde, on trouvait son fils admirable.

— Oui, disait-on, le défunt était son père, mais quel père!

Ah! ce n'était pas seulement la mort de son père qui causait le chagrin de Raoul; c'était surtout la pensée que le nom de Simaise était flétri, déshonoré. Il portait le deuil de l'honneur de ses ancêtres.

Et sa douleur était d'autant plus grande que, se reportant à son passé, il s'avouait, en rougissant, que, lui aussi, avait porté atteinte à l'honneur de son nom.

Carlotta ne pouvait deviner ce qui se passait dans l'âme de Raoul, mais avec son instinct de femme qui aime, elle sentait que quelque grande et secrète douleur devait ronger ce cœur d'homme, qu'elle eût voulu posséder, même au prix de sa vie.

Mais, hélas! elle ne pouvait rien et n'avait le droit de rien demander. Ce fut pour elle une nouvelle souffrance d'être obligée de s'éloigner ignorante des tourments du jeune homme et impuissante à le consoler.

La tante et la nièce s'en allèrent, se serrant l'une contre l'autre, heureuses de s'être retrouvées et avides d'être seules afin de se livrer aux épanchements d'une tendresse comprimée pendant de longues années.

Ce ne fut ni chez Carlotta ni à l'hôtel de Charlotte que les deux femmes furent conduites, mais au domicile où la protégée de Pedro Castora s'était installée depuis la veille.

Nous devons dire que Charlotte, ayant pris la résolution de sortir du milieu où elle vivait, avait fait connaître à Pedro son intention de lui restituer tout ce qu'elle tenait de son étrange générosité.

Elle lui avait dit :

— Mon rôle dans le monde où j'ai vécu est terminé; le luxe dont vous m'avez entourée ne saurait plus convenir à une femme qui espère trouver le bonheur dans le mariage.

— Ah!... Et pourquoi? demanda Pedro.

— Parce que ce luxe n'est plus en rapport avec ma nouvelle position; l'homme que j'aime et qui va me donner son nom n'est, vous le savez, qu'un modeste contre-maître. Reprenez donc vos dons, mon ami. Vous m'avez enrichie, mais je veux, je dois me marier pauvre... Pedro, depuis que j'ai eu le bonheur de rendre un léger service à vos amis, je ne suis plus la même femme. Ah! comme c'est bon de sentir qu'une fois au moins dans sa vie on a fait son devoir!

— Bien, dit Castora avec émotion, très bien! Je ne suis point surpris, ma chère; je connais depuis longtemps la délicatesse de vos sentiments.

— Pedro, je ne mérite pas...

— Soit, Charlotte; mais si vous ne gardez rien de ce qu'il m'a plu de vous donner, comment vivrez-vous?

— Paul, mon futur mari a une place.

— Il gagne peu.

— C'est vrai. Mais grâce à vous, Pedro, et parce que vous l'avez voulu, j'ai pris des maîtres et j'ai pu achever mon éducation; je suis assez instruite, maintenant, pour pouvoir donner des leçons moi-même, et je crois que la maîtresse de français pourra faire oublier la demi-mondaine.

— Je ne suis pas convaincu.

— Soit, mais j'aurai autre chose.

— Quoi?

— Une petite ferme.

— Que me dites-vous là?

— M. le marquis de Chamarande veut me faire ce don.

— Oh! alors, fit Pedro en souriant, la petite ferme n'est pas un château en Espagne.

Et prenant affectueusement les mains de sa protégée.

— Je vous remercie de m'avoir fait vos petites confidences, lui dit-il; je suis heureux de vous avoir bien jugée, Charlotte. Votre résolution est tout à fait digne d'une brave et honnête fille.

— Ah! vous m'approuvez!

— Assurément. Mais dans votre projet, vous n'avez pas tout prévu.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il vous faut mon assentiment.

— Mais...

— Charlotte, je n'accepte pas ce sacrifice.

— Ce n'est pas un sacrifice.

— Qu'est-ce donc? Mais ne discutons pas sur un mot. Charlotte, si vous acceptez une dot de M. le marquis de Chamarande, que vous connaissez depuis quelques heures seulement, pourquoi donc en refuseriez-vous une de moi que vous connaissez depuis près de deux années?

— Pedro!...

— Laissez-moi dire... Il faut que vous compreniez bien, mon enfant, qu'un homme comme moi ne reprend jamais ce qu'il a donné. Donc, ce qui est ici est à vous, bien à vous.

— Mais...

— Oh! j'approuve vos honorables et légitimes scrupules; mais écoutez : voici ce que nous allons faire.

— Je vous écoute, Pedro.

— Après m'avoir écouté, il faudra m'obéir.

— Oh! Pedro, vous savez bien que je serai toujours heureuse de suivre vos conseils.

— Eh bien, Charlotte, vous allez charger mon homme d'affaires de vendre tout ce que vous ne voudrez pas garder. Du produit de cette vente vous vous constituerez un capital que vous placerez en rentes sur l'État. Ce sera la dot que vous donne Pedro Castora.

— Paul acceptera-t-il?

— Je me charge de faire comprendre à votre fiancé qu'il peut accepter ce présent d'un ami; car il sait bien que je n'ai jamais été que votre ami.

— Il ne le croyait pas, autrefois; mais il a fini par se rendre à l'évidence; aujourd'hui il n'a plus un doute et il est plein de confiance.

— Il a raison. Vous aurez des enfants, Charlotte, et il ne faut pas qu'ils sachent comme vous ce que c'est que la misère.

Il fut fait ainsi que le voulait Pedro Castora.

Charlotte fit un choix des objets mobiliers qu'elle pouvait conserver, et, de ses bijoux luxueux, ne conserva qu'une miniature, portrait de Pedro Castora.

Immédiatement elle loua un petit appartement, qu'elle meubla modestement, et c'est là que la nièce avait amené sa tante.

Pendant tout le reste de la journée, la fille et la sœur de la pauvre Juanita, mêlant leurs larmes, échangèrent leurs confidences et leurs caresses.

Carlotta voulut connaître, dans tous ses détails, le passé de Charlotte, en commençant par ses jeunes années chez les époux Grévelot.

— Ils étaient bons, dit Charlotte, oh! mais bons pour moi comme si j'eusse été leur fille ; malheureusement ils étaient pauvres.

— Mais riches de cœur! murmura Carlotta avec émotion. Ils ne sont plus; Dieu les a récompensés.

— Je l'espère. J'ai prié et je prie encore pour eux.

— C'est bien, ma fille; va, il faut que les bons soient payés selon leur mérite, afin que les méchants ne soient pas trop forts!

— J'étais auprès de la chère femme quand elle a rendu l'âme.

D'une voix que je crois entendre encore et qui m'alla jusqu'au cœur, elle dit :

— Chère mignonne, qui veillera sur toi? J'ai peur ; tu es si jolie!

— Ah ! elle avait raison, dit Carlotta, pensant à son triste passé et à celui de Juanita; misère et beauté sont une mauvaise compagnie pour l'orpheline.

Et mentalement, pensant à Carini, elle ajouta :

— Ce n'était pas assez pour lui du malheur de la mère, de la tante, il lui fallait encore le malheur de l'enfant! Ah! le misérable, le misérable!... Et je me repentirais de ce que j'ai fait!... Jamais, jamais!

— Chère tante, à quoi penses-tu? demanda Charlotte.

— A ton passé.

— Oui, à ma chûte.

— A ceux qui en ont été la cause, Charlotte. Qu'est devenue cette ouvrière, cette misérable fille qui t'a livrée?

— Elle est morte.

— Dieu ne pouvait pas la laisser vivre.

— Elle est morte dans d'atroces souffrances sur un lit d'hôpital.

— Dieu châtie, voilà sa justice! Charlotte, est-il vrai, dis, que M. Pedro Castora...

— Eh bien?

— Que ce jeune homme n'a été pour toi qu'un généreux protecteur, un ami, un frère?

— Ma tante, répondit Charlotte d'un ton grave et solennel, sur ce qu'il y a de plus sacré, pour moi, la mémoire de ma mère, je te le jure. Mais je ne veux pas paraître à tes yeux meilleure que je ne le suis : en acceptant les bienfaits de M. Castora, je ne croyais pas à son désintéressement; ce n'est que plus tard qu'il m'a été donné d'apprécier la délicatesse, la grandeur de cet homme.

A ce moment Carlotta fut prise d'une forte quinte de toux.

Sa nièce se montra fort effrayée.

— Mon Dieu, ma chère tante, s'écria-t-elle, tu as l'air de souffrir horriblement!

— Oui, mais ne t'alarme pas, répondit Carlotta, ébauchant un sourire, c'est peu de chose, un rhume négligé... Un peu de repos, à la campagne, dans le midi, et je me débarrasserai de cette vilaine toux.

— Oui, oui, chère tante, et nous te soignerons bien, Paul et moi; tu verras.

— Quand aurai-je le plaisir de voir ton fiancé?

— Il viendra ce soir, et, si tu le veux bien, il dînera avec nous.

— Si je le veux! mais j'en serai heureuse.

— Il est très bien, mais toujours un peu triste; je crois qu'il y a un secret, un chagrin dans sa vie.

— Nous le consolerons.

— Chère tante, ce soir même nous pourrons fixer le jour de notre mariage.

— Oui, certes, car j'ai hâte de voir ton bonheur et ton avenir assurés.

— Je serai heureuse si tu consens à demeurer avec nous.

— Ton mari le voudra-t-il?

— J'en suis sûre.

— Alors, mon enfant, c'est entendu.

— Notre mariage sera des plus simples : quatrième classe.

— J'approuve.

— Par exemple, reprit Charlotte, mes témoins seront de première classe.

— Qui donc as-tu?

— M. le marquis de Chamarande et M. le comte de Violaine.

— C'est un grand honneur que ces messieurs vous feront.

— Oh! ce n'est pas tout : Mme la baronne de Simaise, Mlle de Simaise, M. le comte de Maurienne, M. Jean de Chamarande et M. Raoul de Simaise assisteront à la bénédiction nuptiale.

Le nom de Raoul fit tressaillir Carlotta.

Elle souffrait d'autant plus de son amour, maintenant, qu'elle avait revu le jeune homme et qu'elle comprenait qu'elle entretenait en elle une passion insensée, sans espoir. Cependant pour rien au monde elle n'aurait voulu guérir de ce mal qui la dévorait. Après les fautes qu'elle avait commises, la malheureuse femme considérait ses angoisses, ses tourments comme une expiation et elle remerciait le ciel de ses souffrances.

Un coup de sonnette se fit entendre.

Une jeune bonne, engagée depuis le matin, alla ouvrir.

— C'est Paul, dit Charlotte, en se levant toute joyeuse; tu vas voir, chère tante, qu'il est fort bien.

Elle alla au-devant du visiteur. Elle ne s'était pas trompée; c'était, en effet, Paul Mairat; mais il n'était pas seul.

Pedro Castora l'accompagnait.

— Vous, monsieur! fit Charlotte avec étonnement et aussi avec plaisir, car elle prévoyait une bonne nouvelle.

— Oui, mon enfant, dit le Brésilien, après avoir salué cordialement Carlotta; j'ai voulu voir M. Mairat en ami, afin de lui annoncer avant vous ce que nous avons décidé, sauf son approbation. bien entendu.

— Eh bien? interrogea Charlotte laissant voir son inquiétude, car elle craignait la susceptibilité de son fiancé.

— Eh bien, mon enfant, répondit Pedro, je suis parvenu à faire comprendre à M. Mairat qu'il pouvait accepter sans rougir mon cadeau de noces.

— C'est bien vrai, Paul, tu acceptes? fit Charlotte; tu sais, que rien n'est fait, si tu crois devoir refuser...

— J'ai accepté, Charlotte, sous cette réserve que ce sera pour nos enfants, si nous en avons.

— Vous en aurez, dit Pedro Castora en souriant; et pourquoi donc en serait-il autrement? Je n'ai jamais été parrain, et je tiens à être revêtu bientôt de cette dignité.

— Moi, dit Carlotta, si M. Castora veut bien m'accepter, je serai la marraine.

— C'est convenu, madame, répondit Pedro en s'inclinant. Maintenant, ajouta-t-il, je vous dis au revoir; vous voudrez bien me prévenir pour la signature du contrat.

Le Brésilien serra la main de Paul Mairat et se retira.

Paul Mairat était en effet *très bien*, ainsi que Charlotte l'avait dit à sa tante, et l'on comprenait que la jeune fille fût fière de son amoureux.

C'était un garçon de vingt-six ans, blond, de taille moyenne, au



Dans l'armoire secrète, qui était restée ouverte, les fioles se montraient alignées (page 1296).

front intelligent, à la bouche finement dessinée ; à la physionomie sympathique, bien que grave et même un peu sombre.

Ses allures n'étaient point celles d'un coureur d'ateliers, mais plutôt celles d'un employé. Vêtu sans élégance, mais très correctement, on l'eût pris pour un sous-chef de bureau dans un ministère.

Il était lapidaire et occupait une place de contre-maître dans une importante maison de joaillerie où il était très estimé.

Il gagnait trois cents francs par mois.

Il parlait l'anglais, était quelque peu musicien, dessinait et adorait la campagne.

Son rêve était la vie des champs.

Carlotta se mit bien vite à l'aise avec lui. Elle l'examinait avec attention, non point avec la curiosité de la femme, mais avec la sollicitude d'une mère.

Elle trouva que, comme sa nièce le lui avait dit, Paul était grave, plus grave qu'on ne l'est ordinairement à vingt-six ans, alors que tout sourit à l'homme. La voix de Paul était toujours sérieuse; c'est à peine si une parole joyeuse de Charlotte amenait un sourire sur ses lèvres; cependant il aimait ardemment la jeune fille.

— Vous étiez tout jeune encore quand vous avez perdu vos parents, à ce que m'a appris ma nièce? lui dit Carlotta.

— Très jeune, répondit-il.

— A Paris?

— A Paris, oui, madame.

— Appelez-moi votre tante, mon ami, pour que je puisse vous appeler mon neveu.

Paul répondit par un mouvement de tête.

On parla du mariage, de l'avenir, des événements accomplis, et quand l'heure de se mettre à table sonna, tout allait au mieux. Mais Carlotta se disait :

— Ma nièce a raison, ce garçon-là a un secret.

Après le dîner, qui fut assez gai, car Carlotta s'efforça d'éloigner de son esprit les pensées douloureuses qui l'assiégeaient, les deux amoureux restèrent seuls.

Carlotta rentra chez elle où elle trouva Dorothée qui l'attendait.

— Eh bien, madame est-elle contente? demanda Dorothée avec empressement.

— Oui, je suis contente et je te pardonne tout. De plus, comme je te l'ai promis, je te récompenserai.

— Je remercie madame du fond du cœur.

— Ne me remercie pas... Charlotte a plaidé pour toi. Dailleurs, tu l'as retrouvée... Maintenant j'espère que, pour elle, les mauvais jours sont passés.

— Ah! si madame voulait mettre le comble à ses bontés!...

— Eh bien, que veux-tu?

— Que madame me garde à son service.

— Oh! après ce que tu as fait!

— Madame a pardonné...

— C'est vrai; mais je ne puis rien décider; cela dépendra de Charlotte et de son mari.

— Mlle Charlotte va donc se marier?

— Oui, et nous vivrons ensemble.

— Le mari de Mlle Charlotte doit être très riche.

— Pas du tout, M. Paul Mairat est un simple contre-maître.

— Paul Mairat! fit Dorothée, avec un mouvement de surprise.

— Est-ce que tu connais ce jeune homme?

— Non, madame; mais ce nom de Mairat ne m'est pas inconnu.

— Ah!

— Il a été certainement prononcé plus d'une fois devant moi.

— Où? Quand? Par qui?

— Je cherche à me rappeler, car il y a longtemps de cela.

— En disait-on du mal ou du bien?

— Du bien, madame.

— En ce cas, tout est pour le mieux; mais tâche de te rappeler.

A ce moment, prise de ses vives douleurs d'estomac, Carlotta ne put retenir un gémissement.

— Mon Dieu, madame, dit Dorothée, ce mal qui persiste devient inquiétant. Est-ce que vous souffrez beaucoup?

— Oui.

— Voulez-vous que je reste pour vous veiller?

— Pour me veiller, non; mais je te garde cette nuit. Aide-moi seulement à me mettre au lit.

Carlotta resta seule, espérant que, la fatigue aidant, elle s'endormirait promptement. Mais il n'en fut rien.

Mille réflexions lugubres et de pénibles pressentiments l'assaillirent, et ce ne fut qu'après plusieurs heures d'insomnie que le sommeil, enfin, s'empara d'elle.

Ce fut un sommeil tourmenté, tout rempli de visions, et donnant la fièvre au corps.

Ce sommeil dura jusqu'au jour avec des intermittences pendant lesquelles des hallucinations fantastiques succédaient aux rêves inachevés.

Ce fut comme le panorama de sa vie qui se déroula sous les yeux de Carlotta, tableau incohérent, sans doute, avec des lacunes, mais exact dans la reproduction de certaines scènes.

II

LE RÊVE

D'abord Carlotta se revit à Batavia quand elle était enfant, heureuse auprès de sa sœur adorée, qui lui apparut, souriante et belle comme aux plus beaux jours de son bonheur.

Ah ! comme elle les revoyait fleuries et parfumées, les heures charmantes de ce passé !

La scène changea. Juanita disparut, faisant place à un squelette décharné, enveloppé dans une robe de bal, et tenant un berceau dans ses mains.

Dans ce berceau dormait un enfant, et la morte tendait à Carlotta le berceau et l'enfant. Et de la bouche édentée du squelette sortaient ces mots :

— « Veille sur elle ! Tout pour elle !

Carlotta prenait le berceau et se penchait pour mettre un baiser sur le front de l'enfant. Horreur ! Un serpent hideux montrait sa tête baveuse, et le monstre enveloppait l'innocente créature de ses anneaux serrés.

Nouveau changement de scène : Carlotta se trouvait à son tour enlacée par le reptile, dont la tête, subitement grossie, n'était autre que celle de Carini.

Le serpent l'entraînait au milieu d'un paysage sauvage dont le sol était imprégné de sang, et du sol sortaient en même temps deux cadavres, qui s'élançaient vers elle menaçants.

A demi-réveillée par cette épouvantable vision, Carlotta se dressa sur son séant, plongeant son regard fiévreux dans les ténèbres. Alors au rêve succéda l'hallucination.

Enveloppée d'une vapeur rougeâtre, elle se vit demi-nue, échevelée, poursuivie par de grandes flammes qu'un vent violent poussait sur elle. Elle sentait sur son corps la douleur aiguë de la brûlure. Soudain, du centre de ce foyer de flammes, s'éleva une forme humaine.

Rien de précis, d'abord : c'était comme une espèce de fantôme gigan-

tesque dont on ne pouvait distinguer les traits. Il étendait les bras, saisissait la femme, l'arrachait à la fureur des flammes, l'emportait et allait la déposer sur un vert gazon.

Sauvée ! Carlotta jetait ses bras au cou de son libérateur, dont la tête se parait tout à coup d'une auréole lumineuse. Cette tête était celle d'un beau jeune homme portant un uniforme militaire, et Carlotta reconnaissait Raoul de Simaise, Raoul intrépide au milieu du danger, et dont la voix douce et vibrante lui disait :

— N'ayez plus aucune crainte, madame, vous êtes sauvée !

Derrière Raoul, dans une pénombre mystérieuse, se dessinait, grimaçante, la figure de Carini, antée sur un corps de démon.

Que signifiait cette vision fantastique, et à quel épisode de la vie de Carlotta se rattachait-elle ?

Au fantastique près, cette scène était la reproduction presque exacte d'un drame dont Carlotta avait été, quelques années auparavant, le principal personnage.

Pour raison de santé, elle s'était trouvée, habitant avec Carini, une villa dans le midi de la France.

Une nuit, le feu prit à la villa. Carlotta, enveloppée de flammes, allait périr lorsqu'un jeune homme se précipita au milieu de l'incendie et eut le bonheur de la sauver.

C'était Raoul de Simaise.

Forcé de quitter le pays le lendemain, le jeune homme n'avait pu revoir celle qu'il avait arrachée aux flammes. Mais Carlotta avait gardé le souvenir de son libérateur, et, peu à peu, ayant d'ailleurs revu Raoul à Paris, sa reconnaissance se changea en un amour profond qui, comme nous l'avons vu, avait résisté au temps et aux événements.

Avec cette puissance d'imagination qui appartient à la femme passionnée, quand elle avait appris que Raoul était en Afrique, soldat, elle l'avait vu brave parmi les braves, et possédant toutes les vertus des héros antiques.

Raoul était devenu son idole.

On comprend la violence des émotions qui s'étaient emparées d'elle quand, à l'hôtel de Simaise, elle avait vu le Raoul inanimé ; quand elle l'avait tenu dans ses bras, pâle, inerte. Sa douleur avait été grande, et vingt fois elle avait failli trahir son secret, en laissant éclater son désespoir.

Elle avait examiné le jeune homme avec une anxiété inexprimable, en se demandant avec épouvante ce que signifiait cette pâleur, cette immobilité.

Car rien ne pouvait lui dire encore que Raoul n'était pas empoisonné.

Empoisonné!... Oui, elle avait eu peur que Raoul eût bu du poison, du poison versé par son père!

Cependant le rêve continuait.

Elle revit Carini couché dans sa bière, ayant le visage découvert et fixant sur elle un regard livide, qui semblait demander grâce.

Et elle lui répondait :

— Non, pas de grâce, tu as mérité cent fois ton châtiment; tu mourras sous le couvercle cloué de ton cercueil.

Alors, comme poussé par une force inconnue, l'homme se dressait, sortait de sa bière, se débarrassait de son linceul et s'avançait sur elle terrible et menaçant.

D'une main il tenait une petite fiole débouchée et de l'autre main il lui écartait les lèvres.

Vainement elle voulait fuir, elle sentait ses pieds rivés au sol; une puissance irrésistible la forçait à l'immobilité. Ses dents se desserraient sous la pression de la main de fer et elle voyait le flacon toucher ses lèvres blémies, et elle sentait la liqueur tomber goutte à goutte dans sa poitrine.

C'était une douleur atroce, pareille, en même temps, à une déchirure et à une brûlure.

Enfin, par un effort convulsif, elle parvenait à écarter la main de l'empoisonneur.

Une convulsion la secoua et elle poussa un cri rauque.

Elle se réveilla tout à fait.

Mais la douleur qu'elle avait ressentie dans le rêve était réelle. Sa gorge semblait être en feu ; un bourdonnement étrange se faisait dans sa tête, qui était comme serrée par un cercle d'acier.

— Au secours! A moi! cria-t-elle.

Dorothée entendit ; elle sauta à bas de son lit et se précipita dans la chambre de Carlotta.

Le jour commençait à poindre.

— Au nom du ciel, madame, s'écria Dorothée avec effroi, qu'y a-t-il, qu'avez-vous?

— De l'eau, de l'eau!... J'étrangle... je brûle!...

Dorothée s'empressa de porter secours à sa maîtresse, en lui présentant un verre d'eau qu'elle but avidement.

— Maintenant, murmura-t-elle d'une voix oppressée, baignez-moi les tempes.

Dorothée prit un mouchoir et fit des compresses d'eau froide.

Tout en prodiguant ses soins à Carlotta, elle examinait son visage livide.

— Ah! quel rêve, quel horrible rêve! prononça Carlotta, dont les dents claquaient de terreur.

— Comment, madame, fit Dorothée, c'est un rêve qui vous a mis dans cet état?

— Oui.

— Quel enfantillage! Est-ce que madame ne connaît pas le proverbe :

« Tout songe, tout mensonge? »

— Ce que je souffre là, répondit Carlotta, en appuyant sa main sur sa poitrine, n'est pas un mensonge, c'est une réalité et une réalité affreuse.

Peu à peu, cependant, terreur et souffrance se calmèrent, et la jeune femme, alors, se mit à réfléchir profondément et froidement.

Un peu plus tard elle dit à Dorothée :

— Je te garde, mais ce ne sera pas pour longtemps.

— Pourquoi, madame? Je vous assure qu'une autre ne vous sera pas plus dévouée que moi.

— Je le sais.

— Eh bien, alors, madame?

— Dorothée, tu ne seras pas longtemps à mon service parce que je n'ai plus guère à vivre; voilà tout, ma pauvre fille, et tu vois, c'est bien simple.

— Mourir à votre âge, madame, allons donc! Les médecins vous guériront quand ils connaîtront votre mal. Allez, c'est à tort que vous vous effrayez.

— Non, Dorothée, je sais ce que j'ai.

— Vous le savez?

— Oui.

— En ce cas, pourquoi ne pas le dire?

— Parce qu'il n'y a pas de remède contre ce mal terrible qui me ronge, qui me tue heure par heure.

— Mon Dieu, mais quel est donc ce mal?

— Je suis empoisonnée!

— Empoisonnée, vous! exclama Dorothée.

— Oui.

— Horreur! Et c'est le comte Carini...

— Peut-être.

— Mais il faut vite appeler des médecins et prévenir la justice... Carini doit être arrêté !

— Carini n'a plus rien à redouter de la justice des hommes ; il est livré à la justice de Dieu !

— Mort !...

Carlotta ne répondit pas ; mais elle se dit à elle-même :

— Est-il mort, déjà ?... Ce serait bien vite !

Après un moment de silence elle reprit tout haut .

— Aujourd'hui, je ferai mon testament.

— Vous l'aviez donc déjà fait ?

— Oui. Tout en n'ayant plus l'espoir de retrouver Charlotte, j'avais cependant testé en sa faveur, lui donnant tout ; mais avec cette réserve que si vingt ans après ma mort elle n'était pas retrouvée, ma petite fortune servirait à doter deux orphelines.

— Je comprends, madame.

— Aujourd'hui je vais instituer Charlotte ma légataire universelle et sans aucune réserve, cette fois.

Tout à coup Carlotta se frappa le front.

Une idée venait de surgir dans son cerveau.

S'il existait un contre-poison pour elle comme il s'était trouvé un antidote pour le baron ! Pourquoi pas ? Carini était homme de précaution, et dans l'étude de sa science infernale il devait avoir trouvé les antidotes à tous ses poisons. Oh ! cela était, certainement.

Et cette pensée s'empara de l'esprit de Carlotta et devint fixe.

Et, d'ailleurs, était-il juste qu'elle mourût maintenant ?

Elle avait retrouvé l'enfant de Juanita ; elle était délivrée de son mauvais génie ; elle s'était vengée !... Sans doute elle avait commis des fautes, un crime même, car sa vengeance avait été un crime... Oui, mais elle avait tant souffert !... Et puis, si elle vivait, elle avait des années devant elle pour se repentir et faire pénitence.

Seulement, il s'agissait de savoir où trouver le contre-poison. Mais il ne pouvait être que dans le laboratoire de Carini et, sûrement, le flacon porterait une indication révélant sa propriété.

Immédiatement elle se leva, et, à peine vêtue, elle pénétra par le passage secret dans le laboratoire de l'assassin des Carini.

Là, comme dans les autres pièces de l'appartement, tout était dans le désordre où l'avait laissé Caracole.

Dans l'armoire secrète, qui était restée ouverte, les fioles se montraient alignées ; çà et là quelques places vides seulement.

Tremblante d'émotion, mais enfiévrée d'espoir, Carlotta s'approcha



... Quand il traversait le pont de pierre pour se rendre à l'église paroissiale... (page 1302).

de l'armoire, et, arrêtant sur les flacons son regard anxieux, elle murmura :

— Le remède est là, et le remède c'est la guérison!

Elle prit un premier flacon, le tourna et le retourna dans ses mains ; mais il ne portait pas d'étiquette. Elle examina un second flacon ; celui-ci aussi n'avait aucune désignation apparente.

Il en fut de même pour le troisième flacon et pour tous les autres.

La déception était grande et commençait à mordre Carlotta au cœur.

— Mais non, mais non, se dit-elle, j'aurai mal regardé.

Et elle recommença son inspection avec un soin minutieux.

Précautions vaines! Elle ne découvrit pas le plus léger indice pouvant la mettre sur la voie. Tous les flacons étaient de même dimension et ne différaient que par les couleurs du striage qui décorait le cristal.

La jeune femme resta anéantie.

Il y avait pourtant quelqu'un qui connaissait ce qu'elle désirait si ardemment savoir, et ce quelqu'un c'était Caracole. Elle se rappelait que Caracole avait pris dans l'armoire, sans hésiter, la fiole dont on avait fait usage pour rappeler le baron à la vie.

Oui, Caracole aurait pu lui dire, lui montrant un de ces flacons :

— Là est votre salut!

Mais elle avait chassé Caracole, qui, sur un mot, un signe, se serait empressé de lui obéir.

Et la malheureuse, éperdue, eut un regret monstrueux de ce qui s'était passé entre elle et l'ancien agent de Carini.

— Voyons, voyons, se dit-elle au bout d'un instant, essayant de réagir contre sa défaillance, je n'ai pas tout visité; il y a la chambre, le cabinet... C'est sans doute là, près de lui, que Carini cachait cette liqueur que je cherche; j'aurais dû commencer par là.

Elle entra dans la chambre à coucher où tout était dans le plus grand désordre.

Elle vit les meubles fracturés, les tiroirs ouverts et bouleversés, et devina bien vite ce qui avait eu lieu.

— Ah! s'écria-t-elle, le misérable Caracole est venu ici et il a volé son maître! Mais il n'avait pas besoin du contre-poison!

Elle chercha de nouveau, fouilla les tiroirs, vida les cartons, jetant tout.

Rien!

— Le bandit, murmura-t-elle, il a tout pris!... Et il disait qu'il m'aimait!... Il n'a même pas songé à moi... Pourtant il savait que j'étais empoisonnée... Ah! j'aurais dû le dénoncer, le livrer à la justice... Et je l'ai menacé, chassé!... Oh! imbécile que je suis!

— Cette fois, c'est bien fini, je suis condamnée!

Accablée, elle tomba assise devant le bureau de son ancien amant et se mit à pleurer et à sangloter convulsivement.

La nature reprenait ses droits.

La crise fut violente, mais courte.

L'énergie reprit le dessus. Elle se leva et regarda devant elle et autour d'elle.

Le parquet était jonché de papiers. La tablette du bureau était couverte de dossiers épars.

— Si on lisait tout cela, murmura-t-elle, que de secrets on découvrirait.

Et, machinalement, elle remuait lettres et cahiers sur lesquels on lisait des noms propres ou des désignations bizarres : Patrice et Cie, la Briquette, Mélanie, les Ouistiti, Paméla et Hortense.

Tout à coup, Carlotta poussa un cri de surprise. Sur une chemise de papier gris elle venait de lire : Pierre Mairat.

Pierre Mairat ! le nom de l'amant, du futur mari de sa nièce.

Singulière coïncidence !

Alors elle se rappela les paroles dites la veille par Dorothée, au sujet de Paul Mairat.

Là, sur ces pages manuscrites, était peut-être le secret du jeune homme.

En racontant à sa tante comment elle avait connu le marquis de Chamarande et son fils, Charlotte n'avait pas manqué de lui raconter le rôle que Paméla avait joué dans le drame d'Auteuil.

D'autre part, Carlotta se souvenait qu'en maintes circonstances, elle avait entendu Carini prononcer le nom d'Hortense.

Évidemment, ces deux noms accouplés, Paméla-Hortense, avaient une signification.

Paméla et Hortense avaient dû être les esclaves de Carini et, dans les mains du scélérat, deux instruments redoutables.

Sans se plonger dans les conjectures et les hypothèses, Carlotta s'empara des deux mystérieux dossiers et rentra chez elle en se disant :

— Qui sait? Je vais avoir peut-être à exercer un devoir de justicière, non pas en punissant des pervers, mais en sauvant des victimes.

III

LES DEUX DOSSIERS.

Oubliant ses souffrances, qui lui laissaient d'ailleurs quelque répit, ainsi qu'il arrive toujours après des crises violentes, qu'elles soient physiques ou morales, Carlotta, retirée dans sa chambre, s'était mise à parcourir les papiers, qui avaient si justement appelé son attention.

Ces papiers étaient, comme nous l'avons dit, enfermés dans deux chemises, sur lesquelles Carlotta avait lu :

1° Mairat.

2° Paméla-Hortense.

Sachant ce qu'était ou plutôt ce qu'avait été cette Paméla, l'attention et la curiosité de Carlotta se trouvaient pleinement justifiées au sujet du second dossier, par la simple suscription qu'il portait.

Quant au dossier Mairat, il excitait plus vivement encore la curiosité de la jeune femme.

Chacun des dossiers se composait de diverses pièces classées méthodiquement et par ordre chronologique.

Ces pièces, reliées les unes aux autres par un fil rouge, formaient ainsi deux cahiers.

Carlotta s'occupa d'abord du dossier Mairat, qui était celui qui l'intéressait le plus.

Il comprenait :

1° Une série de billets à ordre souscrit par M. Pierre Mairat, négociant, au profit d'un sieur Éléazar, banquier. Tous ces billets avaient été protestés et plusieurs d'entre eux étaient accompagnés du protêt du commandement, du procès-verbal de saisie, du jugement, etc...

2° Des certificats de prise d'hypothèque.

3° Une déclaration de faillite.

4° Un acte d'accusation de banqueroute frauduleuse.

5° Des notes manuscrites volantes.

6° Des lettres de diverses personnes.

7° Enfin, un numéro de la *Gazette des Tribunaux,* dont une des colonnes était marquée de traits au crayon rouge.

C'était le compte rendu d'un jugement de la Cour d'assises d'Épinal, en vertu duquel le sieur Pierre Mairat était condamné à cinq ans de prison pour banqueroute frauduleuse, et ce, sur les poursuites du sieur Éléazar, banquier à Paris.

Toutes ces pièces avaient quinze ans de date et remontaient, par conséquent, au temps où Adriano Zaccharetti était rentré à Paris avec Carlotta, affublés tous deux du titre de comte et de comtesse Carini.

Les notes volantes étaient écrites au crayon et à demi-effacées. Très laconiques, du reste, elles présentaient, prises à part, comme autant d'énigmes qu'il était impossible de déchiffrer sans avoir la clef de toute l'affaire.

Carlotta en lut quelques-unes. Elles lui parurent écrites de la main de Carini et voici ce qu elles contenaient :

« Poursuivre à outrance, maintenant.

« Ne rien accorder

« Obtenir signature à tout prix.

« Ne pas écrire.

« Tâcher de s'appuyer sur quelques grands noms du pays, comme la baronne de Simaise, le comte de Violaine. »

Les autres pièces du dossier établissaient la mise en faillite de Pierre Mairat et sa condamnation comme banqueroutier, convaincu de faux en écritures de commerce.

Mais par suite de quelles circonstances mystérieuses ce dossier était-il tombé entre les mains de Carini, dont le nom ne s'y trouvait pas cité une seule fois?

Certes, Carlotta connnaissait assez le misérable, qui l'avait associée à sa vie, pour être convaincue qu'il avait joué un rôle dans ce drame intime et que, par conséquent, cette banqueroute de Pierre Mairat devait cacher bien des infamies.

Mais comment arriver à percer ce mystère?

En creusant ses souvenirs, Carlotta se rappela qu'un jour une jeune femme s'était présentée chez elle, s'était précipitée à ses genoux, implorant son assistance pour obtenir une cessation de poursuites dans une affaire des plus graves.

Carini était survenu sur ces entrefaites, et, sans vouloir rien entendre, il avait renvoyé brutalement la suppliante.

Vaguement, il sembla à Carlotta que le nom de la solliciteuse était Mairat.

Mais tout cela était si loin, si loin... et, depuis, tant d'événements avaient passé, qu'elle ne pouvait rien préciser.

Cependant la similitude des noms, ce qu'avait dit Dorothée, la tristesse du futur de sa nièce, tout permettait à Carlotta de supposer, d'être sûre même que l'amoureux de Charlotte était le fils de Pierre Mairat.

— Pauvre garçon! murmura la jeune femme, voilà son secret; c'est la condamnation, c'est la flétrissure qui a frappé son père, qui cause son chagrin.

Mais sur quoi s'arrête sa pensée?

Est-il honteux de l'opprobre infligé à son nom?

Rêve-t-il quelque vengeance?

Songe-t-il à la réhabilitation de son père?

C'est bien, je l'interrogerai, et je saurai, j'espère, pénétrer tout ce mystère.

Maintenant, voyons le second dossier.

Paméla-Hortense.

Le cahier contenait un assez grand nombre de lettres. Toutes étaient signées Hortense.

Il y avait ensuite des actes de naissance, de décès, des reconnaissances du Mont-de-Piété et, chose singulière, un engagement d'actrice.

Le nom d'Hortense, qui figurait déjà dans le dossier Mairat, semblait donner à la femme qui le portait une grande importance, et Carlotta ne parvenait pas à s'expliquer quel rôle avait joué cette dame Hortense auprès de Carini.

C'est bien, se dit-elle encore, il ne me sera pas difficile, je pense, de retrouver Paméla, et je l'interrogerai au sujet d'Hortense.

Toutefois, et en attendant qu'elle put interroger Paul et Paméla, elle se mit à lire les lettres du premier et du second dossier.

Ce fut un travail de patience dont elle eut lieu de s'applaudir, car sa lecture lui fit connaître la vie de Pierre Mairat.

Faisons-en le récit, en remontant à plus de seize ans

A cette époque, il existait à Épinal, dans le faubourg de l'Hospice, sur la rive gauche de la Moselle, une fabrique d'images dirigée par M. Pierre Mairat, Vosgien de naissance.

C'était un négociant intègre, un citoyen considéré, un homme austère et laborieux.

Sa fabrique était son œuvre; il l'avait créée, l'avait fait prospérer et les cent ouvriers qu'elle occupait ne chômaient jamais.

Pierre Mairat était sévère pour les autres et plus encore pour lui-même. Long, sec et droit, quand il traversait le pont de pierre pour se

rendre à l'église paroissiale, vêtu de sa grande lévite noire, boutonnée jusqu'au collet, et coiffé d'un chapeau à larges bords, on l'eût pris pour un séminariste enseignant.

Ses mœurs étaient rigides. Bien qu'il eût quarante ans et qu'il n'eût jamais quitté Épinal, on ne lui avait jamais connu d'intrigue amoureuse. Quand il s'était marié, à l'âge de vingt-cinq ans, on n'avait pas hésité à dire que, comme sa femme, il aurait pu se marier en blanc.

Mme Mairat était une ménagère dans la meilleure acception du mot. Elle ne voyait rien au-dessus de son mari, à qui elle avait apporté cent mille francs de dot, et rien de plus beau que son fils Paul, à qui elle avait donné son âme.

Paul avait alors dix ou onze ans.

Son père le destinait à son métier et lui faisait faire ses études en conséquence.

L'enfant promettait d'être un excellent sujet.

La maison Mairat valait un demi-million.

Un jour le bruit courut qu'elle vaudrait bientôt un million.

— Comment cela? se demandait-on.

C'était un secret.

Mais ce secret, tous les imagiers cherchaient à le découvrir.

Il s'agissait, disait-on, d'un nouveau procédé d'impression qui devait doubler la production en diminuant les frais.

Mais Mairat se tenait cloîtré, muré, impénétrable. Il travaillait seul, ne voyait personne, si ce n'est un banquier Israélite nommé Éléazar, austère comme lui dans ses mœurs, et installé depuis peu à Épinal. Toutefois, pour cet ami comme pour tout le monde, l'industriel était muet sur ses affaires.

Souvent les deux hommes dînaient l'un chez l'autre.

Un jour qu'Éléazar traitait Mairat, il lui présenta un ami, un rabbin — dit-il — de passage à Épinal, qui, arrivé la veille, était descendu chez lui.

Les deux juifs avaient eu, en secret, une longue conversation qui, s'il l'eût connue, aurait singulièrement étonné l'imagier.

— Ainsi, avait dit le rabbin, tu n'as rien pu découvrir.

— Absolument rien.

— Tu t'y seras mal pris.

— Mairat n'est accessible ni à la louange, ni aux protestations d'amitié.

— Et les plaisirs? il y a la table, le vin, les femmes.

— Qu'est-ce que cela pour un anachorète doublé d'un Caton?

— Il faut pourtant que nous sachions... Entre les mains d'un faiseur, l'affaire rapporterait au bas mot un million... Les notes du vieux Blaireau sont précises, positives.

— Que veux-tu que j'y fasse, notre homme n'a besoin de rien.

— Un homme inattaquable, invincible! C'est impossible!

— Tu verras Mairat et tu jugeras.

Pendant le repas, comme on doit le penser, le rabbin, qui se nommait Zacharie, ne se fit pas faute d'examiner et d'observer l'imagier. Et il se demanda, connaissant l'existence pleine d'austérité de Mairat, si là n'était pas le défaut de la cuirasse.

Quand les deux juifs se retrouvèrent seuls, Zacharie dit à Éléazar :

— Mon cher, ce Pierre Mairat est un homme trop parfait pour ne pas avoir en lui le germe d'un vice. Qu'il se trouve en contact avec une femme tant soit peu ardente et il flambera comme un vieux fagot.

— Peut-être; mais nous n'avons pas la femme.

— C'est vrai.

— Alors...

— Alors, nous allons la faire venir.

— D'où ?

— De Paris.

— Est-ce que tu l'as sous ta main?

— Non. Ah! si je l'avais...

— Parbleu, nous n'aurions pas à la trouver.

— La trouver... La trouver... fit Zacharie.

Mais imbécile que je suis, s'écria-t-il tout à coup, en se frappant le front, je n'ai pas à la chercher, la femme qu'il nous faut; comment diable n'ai-je pas tout de suite pensé à elle?

— Qui çà, elle?

— Hortense.

— Hortense Brémont?

— Oui, Hortense de Brémont, comme elle se fait appeler.

— Tu crois qu'elle voudra...

— Et pourquoi ne voudrait-elle pas? elle jouera merveilleusement son rôle... Elle est jolie et d'une habileté... Du reste, c'est Blaireau qui l'a dressée.

— Une vieille garde, alors?

— Trente ans, tout au plus.

— Elle a du *chien*?

— Séduisante, irrésistible, quand elle veut.

— Es-tu sûr qu'elle voudra?



— Il ne m'est pas possible de les faire meilleures... (page 1311).

— Il faudra qu'elle veuille, répondit froidement Zacharie.

— Elle a travaillé pour Blaireau, elle doit être riche.

— Sans doute, elle a des économies ; mais elle est avide... D'ailleurs je la tiens.

— Argument sans réplique. Que fait-elle ?

— Elle est comédienne.

— Ah ! c'est drôle.

— Pourquoi ?

— Se mettre au théâtre à trente ans !

— Mais c'est le bon âge.

— Elle doit être bien mauvaise.

— Erreur ; elle a le diable au corps et elle sait empoigner son public.

— Reste à savoir si elle se décidera à venir ici.

— Demain je pars, après demain je verrai Hortense. Je saurai par une agence dramatique si quelque troupe ambulante n'est pas en tournée dans ces parages. Je ferai engager ma comédienne.

— Et si la troupe est au complet.

— Je paierai le directeur.

— Et elle ?

— Je lui promettrai six pour cent sur les bénéfices de notre affaire, en lui donnant carte-blanche pour plumer le pigeon. Va, je la connais, elle saura bien lui tirer toutes les plumes des ailes.

— Je te préviens qu'il est avare.

— Tant mieux : les avares amoureux deviennent prodigues.

— Ce que nous voulons surtout, c'est le secret.

— En moins d'un mois Hortense pourra nous le livrer, alors nous aviserons.

— Tu as confiance ?

— Tellement, que j'ouvre chez toi un crédit de dix mille francs à notre comédienne.

— Le difficile sera de faire aller notre homme au théâtre.

— Tu lui enverras des billets.

— Il ira au théâtre accompagné de sa femme.

— Tant mieux encore. Cependant il serait utile qu'il eût vu Hortense avant. Cela te regarde.

— Je songerai à cela.

— Il y faut songer dès aujourd'hui.

— Soit.

Zacharie resta un instant silencieux, réfléchissant.

— J'ai trouvé, dit-il.

— Quoi ?

— Le moyen de mettre l'imagier et la comédienne en présence.

— Tu es merveilleux !

— Écoute : Hortense se présentera chez toi avec sa lettre de crédit.

— Très-bien.

— Le lendemain tu inviteras Mairat à déjeuner ou à dîner.

— Après?

— Tu lui feras faire bonne chère.

— Mais...

— C'est moi qui paie.

— Très bien.

— Tu auras donné tes instructions à Hortense pour qu'elle vienne te surprendre.

— Bon, bon, j'y suis : Je la présenterai à Mairat comme une cliente... une actrice qui a crédit ouvert chez un banquier, ça fera son effet.

— Et Mairat ne se défiera point. Tu t'arrangeras pour les laisser seuls; et si, du coup, Hortense n'empaume pas le faiseur d'images, je ne reconnais plus en elle une élève de Blaireau.

Disons maintenant qui était ce juif Éléazar et ce rabbin si intéressé à la ruine de l'imagier d'Épinal.

Éléazar était un ancien recéleur et faussaire, qui, lui aussi, avait eu Blaireau pour chef. Depuis quelques années, ayant réalisé ses économies, ce qu'il appelait le fruit de son travail, il s'était établi banquier, titre qui lui servait à exercer l'usure à la façon de Schylock.

Le rabbin Zacharie n'était autre que Carini ou plutôt Adriano Zaccharetti.

L'affaire Mairat avait été abandonnée par Blaireau, comme n'étant pas assez importante, et Carini, qui ramassait tout ce qu'il voyait tomber, s'en était emparé, bien résolu à la poursuivre jusqu'au bout. D'ailleurs, l'ayant étudiée, grâce aux notes de son maître, il la connaissait parfaitement.

Mais depuis que Carini avait repris cette affaire pour son propre compte, une autre s'y était comme greffée, grâce au concours du juif Éléazar. Cette nouvelle affaire était une vaste entreprise d'usure qui devait étendre ses opérations dans les principales villes manufacturières de France.

Or, au moment dont nous parlons, la création et l'organisation de cette colossale exploitation étaient l'objet des préoccupations constantes de Carini.

Ayant donné ses instructions à son complice, il revint à Paris afin de travailler immédiatement à la réalisation des machinations qu'il avait ourdies contre Pierre Mairat.

Les choses se passèrent absolument comme il l'avait annoncé à Éléazar.

L'austère Vosgien devait succomber!

Pierre Mairat avait toujours vécu dans l'abstinence, d'abord parce

qu'il était avare et ensuite parce qu'il était soucieux de sa réputation.

D'un autre côté, pour agir sur cette nature ascétique et opiniâtre dans le parti pris, il fallait autre chose que de banales aventures de petite ville.

Comme il n'avait jamais pu avoir ce qu'il avait souvent rêvé, l'imagier s'était condamné à l'abstinence, un peu comme ces gourmets des vins des grands crus, qui préfèrent boire de l'eau plutôt que de s'abreuver de piquette.

Or, la comédienne Hortense était un grand cru de la galanterie.

Elle avait dans le regard, sur les lèvres quelque chose de profondément érotique, qui ne manquait jamais son effet quand elle voulait s'emparer des sens d'un homme, vieillard ou adolescent.

Stylée comme elle l'était, sa victoire était certaine.

Le pauvre Mairat se laissa d'autant plus facilement prendre au piège tendu à son puritanisme raisonné et à son avarice, que le banquier lui avait dit :

— « Elle n'a besoin de rien et de personne. Elle doit passer ici un mois avec sa troupe, et mon correspondant lui a ouvert un crédit de vingt mille francs.

Le juif menteur doublait la somme.

— Alors, pourquoi joue-t-elle la comédie? avait demandé Mairat.

— Par vocation.

— Elle est sage?

— Je ne dis pas cela, oh! non vraiment. Mais je sais qu'elle est singulière dans ses caprices. Ainsi elle a horreur des amours tapageuses de la vingtième année. En elle il y a du démon : elle est friande de vertus exemplaires... Prenez garde, mon cher, ajouta Éléazar en riant, elle serait capable de vous convertir... je veux dire de vous pervertir.

— Moi!

— Pourquoi pas? On m'a compté qu'elle a enlevé à l'église un homme grave et austère comme vous, qui allait entrer dans les ordres.

Ainsi avait parlé le juif le jour où, comme cela avait été concerté entre lui et Carini, Mairat se rencontra avec Hortense.

Et les événements suivirent leur cours.

Pierre Mairat s'éprit follement de la comédienne, et celle-ci sut si bien manœuvrer, exciter et alimenter cette passion de seconde jeunesse extrêmement violente, qu'au bout d'un mois, quand elle annonça son départ, l'imagier sentit que si elle s'éloignait, il était capable de tout abandonner pour la suivre au bout du monde.

— Je t'aime. lui dit-elle, et je reste!

Mais il ne pouvait la garder ni à Épinal ni dans les environs. Il fut convenu qu'elle abandonnerait le théâtre et retournerait à Paris où il irait la voir souvent.

Elle ne lui demanda rien. Cependant, quand elle le quitta, il lui mit vingt mille francs dans la main.

A partir de ce moment, toujours austère en apparence, il ne vécut plus que pour sa maîtresse. C'était une véritable fièvre, un délire!

Sous prétexte d'affaires, il quittait Épinal à tout propos et ne revenait qu'au bout de plusieurs jours pour repartir bientôt, de plus en plus affolé

IV

UNE LETTRE.

Les choses ainsi engagées devaient aller un train d'enfer.

D'abord il fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

Mairat se vit forcé de faire flèche de tout bois, vendant à bas prix, escomptant des billets à recevoir, épuisant ses ressources personnelles.

Hortense était devenue insatiable.

Au bout de deux mois il fallut avoir recours aux emprunts, aux hypothèques.

Le malheureux s'adressa alors à Éléazar, son ami, son seul confident.

— Ainsi, vous voulez de l'argent? fit le juif.

— Oui.

— Quelle garantie?

— Ma signature.

— Oui, oui, c'est très bien; mais voyez-vous, je ne peux pas.. Adressez-vous à un autre.

— Est-ce que vous n'avez pas confiance?

— Par exemple! Mais je vous donnerais toute ma caisse sur parole.

— Eh bien?

— Eh bien, mon cher, il faut que vous sachiez que je ne suis ici que mandataire.

— Chargé de pleins pouvoirs ?

— Oui, dans un sens ; mais je ne puis prêter qu'à certaines conditions qui me sont imposées.

— Conditions dûres ?

— Rigoureuses.

— Même avec un ami ?

— Surtout avec un ami.

— Pourquoi ?

— Parce que les amis sont ceux avec lesquels les affaires sont toujours mauvaises.

— Vous avez de singulières idées sur l'amitié.

— Que voulez-vous, je suis banquier... Je vous l'ai dit, adressez-vous ailleurs.

— Vous savez bien que c'est impossible.

— Mon cher, voulez-vous un conseil ?

— Dites.

— Quittez Hortense.

— J'en mourrais.

— En ce cas, mon pauvre ami, ne raisonnons plus, comptons.

Fou d'amour, perdant le sens moral, ne se rendant plus compte du bien ni du mal, allant à l'aventure, en aveugle, Mairat subit toutes les conditions qu'on lui imposa.

Sans voir qu'il commettait une faute grave et sans se douter qu'il hâtait sa perte, il révéla à sa maîtresse le secret industriel auquel il devait la prospérité de sa maison, et un jour, épuisé, acculé au fond de l'impasse du déshonneur ou du suicide, il sortit brusquement de son affolement en se trouvant débiteur de quatre cent mille francs dont, en réalité, il n'avait pas touché le quart.

Les commissions, les escomptes, les intérêts composés, les remises, les renouvellements avaient produit cette étrange multiplication.

Il cria, tempêta, voulut faire du scandale.

— C'est une infamie ! hurlait-il, j'en appellerai aux tribunaux.

— Essayez, lui dit Éléazar, qui avait quitté Épinal.

Il n'essaya pas.

Les huissiers se mirent en campagne et les fournisseurs de la fabrique et les créanciers ordinaires furent bientôt instruits des désordres de leur débiteur.

Ce fut un tollé général contre ce débauché hypocrite qui, pour une drôlesse, mettait sa femme et son enfant sur la paille

Mais ce n'était pas assez de ruiner ce malheureux, il fallait qu'il fût déshonoré pour rendre ses protestations vaines.

Sur le conseil d'Éléazar, au commencement de ses embarras, et pour dissimuler sa situation à ses employés, il avait commis certaines irrégularités d'écritures assez graves pour que, harcelé, abandonné par Hortense, poursuivi à outrance, perdant la tête, il voulût fuir.

On l'arrêta avant qu'il eût passé la frontière, ayant sur lui les bijoux de sa femme que celle-ci lui avait donnés.

Mis en faillite, accusé de banqueroute, honni de tous, il fut condamné à cinq ans de réclusion, moins d'un an après sa liaison avec Hortense.

Sa fabrique était achetée par Zaccharetti à vil prix et revendue, au bout de quelques mois, six cent mille francs, plus cent mille francs pour le secret de la fabrication des images.

Comme son maître Blaireau, Carini avait pour système, dans la manigance de ses affaires, d'introduire toujours un personnage important réel et fictif, avec ou sans son consentement. A défaut de l'individualité, il prenait le nom, le faisait porter par un de ses complices ou le lançait dans la circulation purement ou simplement et plus ou moins discrètement.

En envoyant Éléazar à Épinal, Carini n'avait pas manqué de recommander son procédé. Le juif devait se servir, selon les circonstances, des noms les plus honorables de la contrée.

Un jour que Pierre Mairat se plaignait fortement des dures conditions qu'on lui imposait, et que le juif lui répondait : — « Il ne m'est pas possible de vous les faire meilleures, » il supplia le mandataire de lui faire connaître le nom de son bailleur de fonds.

— Eh bien ! lui dit le juif, ce nom est celui d'une des familles les plus riches et les plus honorables du pays.

— Mais cela ne me dit rien ; quelle est cette famille ?

— La famille de Simaise.

Pierre Mairat était resté abasourdi.

— Mais ne vous y trompez pas, avait ajouté Éléazar, vous n'avez rien à faire ni à attendre de ce côté : on nierait et l'on vous éconduirait en vous traitant de fou.

Plus tard, lorsqu'il s'était vu au fond de l'abîme, Pierre Mairat avait confessé ses fautes à sa femme, qui lui restait dévouée quand même, et il lui avait dit et répété :

« C'est un Simaise qui m'a ruiné !

» C'est un Simaise qui m'a étranglé !

» C'est la famille de Simaise qui me déshonore ! »

Et le malheureux était mort dans sa prison, maudissant cette famille de Simaise dont il ne connaissait aucun membre.

Ajoutons que jamais ni le baron, ni la baronne, ni Henriette, ni Raoul n'avaient entendu prononcer le nom de Pierre Mairat.

Mme Mairat se dévoua à son fils comme elle s'était dévouée à son mari. Elle quitta Épinal, vint à Paris, travailla jour et nuit, et éleva son fils dans l'amour du travail et la haine des Simaise.

Des années se passèrent.

Paul Mairat devint un homme. Sa mère lui avait raconté l'histoire de son père, et c'était le souvenir de son père et du malheur de sa mère qui écrasait le jeune homme.

Mme Mairat n'était plus, et si Paul ne s'était pas marié plus tôt, c'est qu'il fallait avouer qu'il était le fils d'un réclusionnaire.

De là sa liaison avec Charlotte, qu'il aimait sérieusement, et que sa situation rendait forcément moins scrupuleuse à l'endroit de la famille.

Carlotta relisait pour la seconde fois tous les documents qu'elle avait sous les yeux, se demandant comment elle parviendrait à consoler Paul, quand une lettre d'une date plus récente et qui lui avait échappé frappa son regard.

Il y avait seulement trois ans qu'elle était écrite. Elle se trouvait glissée dans une enveloppe encadrée de noir avec un acte de décès et un acte de naissance.

Voici ce qu'elle disait :

« J'ai quarante-cinq ans et je suis lasse de tout. Je suis épuisée, ma mort est proche et je me recueille.

» J'ai fait bien du mal dans ma vie ; mes instincts étaient mauvais... Pourtant je crois qu'on aurait pu les combattre ; mais, loin de là, on les a exploités, vous comme les autres. Je n'accuse personne, car la vraie coupable, c'est moi !

» Est-ce du remords que j'éprouve ? Je ne sais. Mais, à coup sûr, c'est un regret, et il me semble que si j'avais à recommencer ma vie, je me conduirais autrement.

» A l'heure présente, vieille et laide, je suis complètement isolée ; je n'ai autour de moi que des gens avides, qui me volent... Et cependant j'ai une fille !...

» Elle m'a quittée !... Soyons juste, elle s'est perdue par mon exemple. Pourquoi ne l'ai-je pas retenue près de moi ? Ah ! c'est honteux à dire : elle me vieillissait... Et puis, aurais-je pu lui nommer son père ?...

» Qu'est-elle devenue, la malheureuse enfant ?



— Ne dois-je pas expier par la mort les fautes, les crimes commis ? (page 1319).

» Il me semble que je l'aime maintenant, au moment de mourir... c'est trop tard !...

» Je lui lègue ma petite fortune ; mais comment le lui faire savoir ? La paralysie me cloue sur mon lit. Je n'ai confiance en personne. Aurez-vous la loyauté de la chercher et de la faire entrer en possession de son héritage ? Ah ! faites cela, je vous en conjure.

» Mon testament est entre les mains de mon notaire, ainsi que mes

titres et valeurs. C'est à vous et à lui, mon exécuteur testamentaire, de retrouver ma fille et de me l'envoyer, si c'est possible, avant ma mort.

» Si je suis morte quand on la retrouvera, dites-lui que je la prie de me pardonner. Puisse l'argent que je lui laisse l'aider à vivre honorablement désormais.

» Ah ! voyez-vous, vivre honnêtement est encore ce qu'il y a de mieux ; je le reconnais maintenant. Malheureusement, hélas ! il est trop tard.

» Adieu.

» Hortense Brémont. »

P. S. « Un avis que je vous donne dans votre intérêt, et je souhaite qu'il vous décide à faire ce que je vous demande pour ma fille.

» Défiez-vous de Paul Mairat. Le hasard m'a fait connaître ce jeune homme. C'est un caractère. Il a fait serment de se venger de tous ceux qui ont concouru à ruiner et à déshonorer son père ; il connaît leurs noms par sa mère.

» Paul Mairat est un homme froid et résolu, implacable et très fort sur l'escrime. Sans hésiter, sans scrupule, il tuerait son ennemi, quel qu'il soit. Il m'a épouvantée et, je vous le répète, gardez-vous de lui !

» Et à ce propos, laissez-moi vous le dire, de toutes les infamies que vous m'avez fait commettre, celle qui pèse le plus sur ma conscience est d'avoir laissé croire à ce pauvre Pierre Mairat qu'un membre de la famille de Simaise était notre complice ; car cette monstrueuse calomnie pourra causer quelque grand malheur. »

En marge de cette lettre, Carlotta lut deux adresses : celle du notaire et celle de la signataire.

En travers et au crayon rouge, ce mot de la main de Carini :

« Imbécile ! »

L'acte de naissance qui accompagnait cette espèce de confession *in extremis* était celui de la demoiselle Hortense Brémont, décédée six mois après.

L'acte de naissance était celui de la demoiselle Paméla Christine, fille de la demoiselle Hortense Brémont, père inconnu.

Carini n'avait rien dit à Paméla parce qu'il voulait la tenir dans sa dépendance par le besoin ; il aurait bien désiré s'emparer de l'héritage de l'orpheline ; mais, après en avoir cherché le moyen, il avait renoncé à cette spoliation.

Ainsi, par un de ces hasards mystérieux qui déjouent toutes les combinaisons, toutes les prévisions, le fils de l'homme ruiné, déshonoré,

pouvait, d'un moment à l'autre, se trouver en rapport avec la fille de celle qui avait causé volontairement le malheur des siens.

Qui sait, peut-être s'étaient-ils déjà trouvés face à face.

Tout d'abord Carlotta resta confondue.

Qu'allait-elle faire ?

Quel parti allait-elle tirer de sa découverte?

Si elle révélait à Paul Mairat à quelles machinations son malheureux père avait succombé, qu'arriverait-il?

Certainement, Paul serait heureux d'apprendre que son père, devenu fou, n'était pas aussi coupable qu'on avait pu le croire, et ce serait en quelque sorte la réhabilitation de Pierre Mairat aux yeux de son fils.

Mais à quoi cela aboutirait-il?

Il n'y avait pas à revenir sur le jugement qui, au demeurant, était juste au point de vue de la loi.

D'autre part, puisque les auteurs de cette odieuse gredinerie étaient morts, que pouvait faire le jeune homme?

Rien, absolument rien.

Il ne pouvait plus songer à sa légitime vengeance.

Il sembla à Carlotta que le plus simple et le plus sage était de garder le silence en recommandant à Charlotte d'entourer son mari de la plus vive tendresse, afin de lui faire oublier son passé douloureux contre lequel toutes les récriminations devenaient vaines.

Cependant un devoir important s'imposait à Carlotta.

Si, comme cela était probable, la jeune fille appelée Paméla, qui avait essayé de séduire Jean de Chamarande, puis aidé ensuite à le sauver, était la fille d'Hortense Brémont et son héritière, il y avait à agir immédiatement pour qu'elle fût mise en possession de son bien.

Carlotta ne pouvait garder le silence sur ce point sans se rendre complice de Carini mort, comme jadis, et dans une certaine mesure, elle s'était rendue complice de Zaccharetti vivant.

— Oui, se dit Carlotta, j'ai là un devoir à remplir. Voici, entre mes mains, les dernières volontés d'une morte, je dois les exécuter.

— Et, comme la malheureuse le dit elle-même, cet héritage inattendu mettra sa fille en état de rentrer dans la vie honnête.

Carlotta s'arrêta à un plan qui lui parut le plus simple et qui tranquillisait sa conscience.

Par l'intermédiaire de Pedro Castora, elle ferait parvenir à Paméla toutes les pièces la concernant; mais sans se faire connaître et sans mettre Carini en cause.

Tout à coup, elle éprouva une secousse terrible, en songeant au

post-scriptum de la lettre d'Hortense Brémont, lequel disait que Paul Mairat avait juré de se venger de tous ceux qui avaient contribué au déshonneur de son père, à la ruine de sa mère, morte à la peine.

Sans doute, et c'était ce qui avait frappé tout d'abord Carlotta, les vrais auteurs de cette infamie étaient Éléazar, Zaccharetti et Hortense, morts tous trois; mais les auteurs imaginaires, les soi-disant complices que les misérables s'étaient glorifiés d'avoir, les Simaise vivaient.

Si le baron était mort pour tout le monde, et s'il était impossible de s'attaquer à lui, la baronne, Raoul et Henriette étaient là.

Or, aux yeux de Paul, tous trois étaient coupables, et, selon son serment, ils devaient payer pour les autres.

Quoi, des innocents pouvaient avoir ainsi à répondre des crimes des méchants!

Et Raoul, le premier, se trouvait menacé, menacé par un vengeur implacable dans sa haine et qui avait à son service une épée terriblement habile.

Et si Charlotte, par un hasard extraordinaire, n'avait pas encore parlé de la famille de Simaise devant son amant, cela ne pouvait manquer d'arriver, et elle mettrait ainsi Paul Mairat à même de tenir son serment.

A cette pensée, Carlotta éprouva une angoisse inexprimable. C'était la plus grande torture qu'elle eût endurée de sa vie, après la douleur que lui avait causée la mort de sa sœur et la disparition de la petite Charlotte.

Elle oubliait tout, tout, jusqu'au poison qui accomplissait en elle son œuvre mortelle.

Non, jamais elle n'avait été aux prises avec une aussi cruelle anxiété.

Elle crut un instant qu'elle allait devenir folle.

Cependant il fallait agir, et agir sans retard.

Oui, mais comment?

Prévenir Mme la baronne de Simaise?

Mais dans quels termes? Et comment lui expliquer par suite de quelles infâmes manœuvres son fils était en danger de mort?

C'était impossible.

Avertir Raoul lui-même en l'instruisant de tout?

Mais là encore l'impossibilité d'un aveu complet se dressait en face de Carlotta.

Chercher à convaincre Paul Mairat de son erreur à l'égard de la famille de Simaise, bien que sa mère lui eût appris à maudire tous ceux qui portaient ce nom, était certainement ce que Charlotte devait faire.

Mais ce n'était pas là l'œuvre d'un instant, en admettant qu'elle pût réussir.

La première chose à tenter, c'était de gagner du temps, en empêchant Charlotte de parler.

Il n'y avait pas à redouter que Pedro Castora révélât à Paul Mairat la présence des Simaise à Paris, puisque, ayant vu la veille le fiancé de Charlotte, celui-ci ne devait pas le revoir avant le jour de la signature du contrat.

Tout semblait donc concourir à la garde du secret dont la divulgation pouvait amener une catastrophe.

Carlotta se sentit en partie rassurée; mais elle n'en jugea pas moins indispensable d'aller voir Charlotte au plus tôt pour lui recommander la plus grande circonspection.

Elle mit en ordre les deux dossiers, en prenant le soin de réunir sous un seul pli tout ce qui concernait la naissance de Paméla et ses droits à la succession de sa mère, se réservant, comme elle l'avait décidé, d'adresser ces pièces à Pedro Castora, qui devait avoir l'adresse de l'héritière.

Elle fit une nouvelle visite à l'appartement de Zaccharetti, compulsa les papiers qui s'y trouvaient et sortit après avoir laissé toutes choses en l'état où les avait mises Caracole.

En ne remettant rien en place, elle s'était dit que, tôt ou tard, la disparition du faux comte Carini serait commentée, qu'une descente de justice aurait lieu et, qu'en constatant un vol, la police serait dépistée.

Elle brisa le ressort qui mettait les deux appartements en communication, cloua la porte et partit.

Quand elle arriva devant la maison de sa nièce, deux coupés stationnent à la porte. Elle les reconnut en frémissant.

L'un était celui du marquis de Chamarande.

L'autre celui de la baronne de Simaise.

V

PAUL MAIRAT.

Le lendemain des obsèques de Carini, enterré vivant, et que l'on avait suivi au cimetière, croyant accompagner le baron de Simaise, on pouvait lire, sur un écriteau attaché à la grille dorée de l'hôtel de Simaise, ces mots :

HOTEL A VENDRE

Ce même jour, à la première heure, un conseil de famille réunissait dans le grand salon de l'hôtel, qui allait se fermer pour ne plus s'ouvrir que pour un nouveau propriétaire, les personnages que nous avons vus rassemblés précédemment chez Pedro Castora.

Savoir :

Le marquis de Chamarande.

La marquise de Chamarande.

La baronne de Simaise.

Le comte Jean de Chamarande.

Le baron Raoul de Simaise.

Le comte de Violaine.

Le comte de Maurienne.

Pedro Castora.

Jacques Grandin.

Sosthène Landry.

Tous étaient en grand deuil et tous portaient sur le visage les traces d'un morne et profond chagrin et les preuves d'une longue et douloureuse insomnie.

La baronne avait passé la nuit dans les larmes et la prière.

Raoul, en songeant aux crimes de son père, se demandait si, malgré les prières de sa mère et celles de sa sœur, Dieu pardonnerait au coupable.

En plongeant son regard au fond de l'abîme de boue et de sang dans lequel avait sombré l'honneur de sa race, cet honneur auquel il avait lui-même imprimé une tache, une souillure, le jeune homme s'était, pendant de longues heures, posé cette terrible question :

— Dois-je vivre?

Ne dois-je pas expier par la mort les fautes, les crimes commis?

Une voix intérieure lui répondait bien :

— Le suicide est un crime aussi; et un crime ne rachète rien!

Mais il entendait encore une autre voix qui lui disait :

— Tout est perdu pour toi, malheureux! Pour toi, l'avenir n'a plus de fleurs!

Tu aimes chastement, tu aimes comme on doit aimer, comme on n'aime qu'une fois; mais celle qui est l'objet de ton culte pourra-t-elle jamais consentir à unir son sort à celui du fils d'un criminel?

Et la voix terrible ajoutait :

— Non, jamais!

Et cependant Raoul ne pouvait renoncer à la vie.

Ah! c'est qu'au cœur le plus atteint, le plus abandonné, il reste toujours, dans un coin reculé, étoile au milieu des ténèbres d'une nuit orageuse, une lueur d'espoir qui, en dépit de tout, rayonne et reconforte.

Et puis le jeune homme se disait :

— Je suis soldat! je dois retourner bientôt où l'on se bat... Alors, si Dieu veut que je meure, il saura bien guider une balle ennemie vers ma poitrine.

Quant au marquis de Chamarande et à Pedro Castora, ils songeaient au châtiment que le baron de Simaise s'était infligé, et ils se demandaient, non sans effroi, ce qu'il adviendrait si le malheureux recouvrait la raison.

Avaient-ils été dans leur droit en accomplissant cette sinistre substitution?

N'y avait-il pas là quelque chose comme une action sacrilège?

Car, enfin, ils avaient commis là un épouvantable faux!

Retrancher nominalement du nombre des vivants un homme que la mort n'a pas frappé! Priver de ses droits de père un homme que Dieu a miraculeusement sauvé de la mort! Certes, il y avait là de quoi rendre perplexes le marquis et Pedro.

Et, d'ailleurs, qui leur disait que le criminel ne se serait pas repenti?

Sans doute, en enlevant la raison au coupable, en le rendant méconnaissable aux yeux des siens eux-mêmes, Dieu avait en quelque sorte

justifié l'acte qui avait été pour ainsi dire forcé par les circonstances ; toutefois, M. de Chamarande ne s'absolvait pas, bien qu'il n'eût pas eu l'initiative de la substitution.

Les autres personnages n'avaient et ne pouvaient rien avoir qui ressemblât à un remords. Ils étaient tristes de la tristesse de leurs amis et considéraient la mort du baron comme un dénouement providentiel.

Le but de la solennelle réunion, provoquée par le marquis de Chamarande, était d'arrêter les dernières dispositions à prendre, lesquelles étaient nécessitées par la mort du baron. On avait, en effet, à se concerter sur bien des choses.

— Mes chers amis, dit le marquis de Chamarande, d'une voix grave et émue, en s'adressant à MM. de Maurienne, de Violaine, Pedro Castora, Jacques Grandin et Landry, notre tâche est accomplie et c'est du plus profond de mon cœur que je vous remercie tous de votre assistance dévouée.

— Vous ne nous devez aucun remerciement, monsieur le marquis, répondit le comte de Maurienne ; tous les honnêtes gens sont solidaires, en pareil cas. Dans toute cette affaire, ce n'est pas nous, mais Dieu qui a tout conduit.

— Tout est fini, maintenant, ajouta M. de Violaine ; le secret des événements et des catastrophes auxquels nous avons été plus ou moins initiés, est enseveli avec le malheureux que Dieu juge en ce moment. Il ne faut plus qu'espérer en de beaux jours. L'avenir s'ouvre toujours radieux pour les enfants. Saluons l'avenir et que Dieu soit miséricordieux pour le coupable !

— *Amen !* murmura la baronne, en se signant.

— Vous avez raison, mon ami, reprit le marquis ; mais il nous reste, à nous, des précautions à prendre et des devoirs à accomplir.

— Des précautions ! fit Jean.

— Sans doute. Ainsi j'ai obtenu que les scellés ne seraient pas mis ici et que les droits de succession résultant d'un inventaire légal fussent remplacés par une forte somme. De cette façon nous n'avons pas à redouter les investigations de la justice.

— Vous pensez à tout, mon frère, dit la baronne.

— C'est mon droit et mon devoir. Il se peut qu'il se trouve dans les papiers laissés par le baron des pièces compromettantes pour notre honneur ; tout à l'heure nous les chercherons ensemble et les anéantiront, afin qu'il ne reste plus aucune trace du passé maudit.

— Les créanciers? dit Raoul.

— Ils seront tous désintéressés. J'ai donné des ordres en conséquence



— Une Simaise ici !... Charlotte, jette ce livre, il est taché du sang de mon père
et de celui de ma mère ! (page 1325.)

à mon notaire. Personne ne pourra dire que le baron de Simaise est mort insolvable.

Tout ce qui se disait depuis quelque temps sur la situation financière du baron de Simaise se trouvera naturellement démenti ; car, pour les créanciers, c'est sur l'actif de la succession que les dettes seront payées. Je suppose que mon fils ne s'oppose pas à cet arrangement ? ajouta le marquis.

— Moi ! Oh ! mon père !

— Ni vous non plus, ma sœur ?

— Vous êtes, mon frère, le plus généreux et le plus grand des hommes.

— Maintenant, voyons un peu ce que nous pouvons faire pour M[lles] Charlotte et Paméla. Elles sont ce qu'elles sont ; mais moins mauvaises, en tout cas, qu'elles ne le paraissent, surtout Charlotte.

— D'ailleurs, fit M. de Violaine, c'est à elles que nous devons d'avoir conjuré un épouvantable malheur.

— Je leur dois la vie de mon fils ! s'écria la marquise.

— Et moi une éternelle reconnaissance, ajouta Jean.

— Nous sommes tous d'accord sur le principe, dit le marquis ; voyons d'abord au sujet de M[lle] Charlotte.

— Permettez, dit vivement Pedro Castora, le sort de M[lle] Charlotte me regarde, et j'ai déjà pris mes dispositions en conséquence.

— Mon cher ami, répliqua le marquis, c'est à nous et non à vous que cette jeune fille a rendu service. Que vous vous conduisiez envers elle comme vous l'avez toujours fait, en galant homme, cela est tout naturel ; mais votre générosité n'acquittera pas notre dette.

— C'est vrai ; cependant...

— N'est-ce pas votre avis, ma chère Lucy ?

— Nous devons à M[lle] Charlotte un témoignage de notre reconnaissance, répondit la marquise.

— Je vous préviens que ma protégée n'acceptera rien.

— Nous verrons, répliqua le marquis en souriant. M[lle] Charlotte adore la campagne et rêve d'y vivre avec son mari... et une vache noire, ajouta-t-il.

— Paul, fit la marquise, ne m'as-tu pas dit que tu avais acheté en Bretagne une petite métairie ?

— Oui, avec un petit troupeau de vaches comme les aime M[lle] Charlotte.

— Voilà ce qu'il faut à cette jeune femme. Paul, il faut lui donner la métairie.

— Ma chère Lucy, tu as la même pensée que moi.

— Si tu le trouves bon, mon ami, c'est moi qui lui porterai l'acte de donation.

— Qui est tout prêt, car le voici, dit le marquis, en remettant l'acte à sa femme.

— Si vous le permettez, mon père, dit Jean, j'accompagnerai ma mère.

— Oui, mon fils, je permets cela ; va, ce n'est pas moi qui arrêterai jamais les élans de ton cœur.

— Maintenant, continua le marquis, que ferons-nous pour Mlle Paméla.

— Celle-ci, dit Pedro, mérite peut-être moins de vous intéresser : c'est une vraie pécheresse d'amour.

— Elle a donc plus qu'une autre besoin d'indulgence et de pitié, répliqua vivement la baronne, et ce que Mme la marquise fait pour Mlle Charlotte, je le ferai pour Mlle Paméla.

— Vous avez raison, ma mère, approuva Raoul, et j'imiterai mon cousin en vous accompagnant chez Mlle Paméla.

— Oh ! les braves gens ! murmura Landry, essuyant une larme, tous ont un grand cœur !

Séance tenante il fut décidé que, dans l'après-midi, la marquise e son fils, la baronne de Simaise et Raoul iraient faire une visite d'abord à Mlle Charlotte, puis à Mlle Paméla, dont le marquis avait pris l'adresse.

On procéda alors à l'examen des papiers du baron ; précaution utile, car bon nombre de pièces, tombant en des mains étrangères, auraient amené bien des commentaires plus que fâcheux.

Tout fut brûlé.

Le marquis fit enlever ensuite quelques portraits de famille qu'il ne voulait pas abandonner aux brocanteurs

Puis on sortit de l'hôtel, qui fut immédiatement fermé.

Dans la soirée, deux coupés de maître s'arrêtaient devant la maison de Charlotte, au grand ébahissement des voisins et de la concierge.

Quand la marquise, au bras de son fils et la baronne, appuyée sur le bras de Raoul, firent leur entrée dans le modeste appartement de la jeune protégée de Pedro Castora, celle-ci causait tranquillement avec Paul Mairat.

Par pudeur, Charlotte, reconnaissant la voix de la marquise dans l'antichambre, pria son amant de se retirer dans sa chambre, en lui disant :

— Il ne convient pas que tu sois là ; j'ignore ce qu'on me veut ; mais ta présence ne serait pas convenable.

Paul comprit et disparut ; mais se promettant, toutefois, d'écouter et d'intervenir si cela lui paraissait nécessaire.

Les visiteurs furent introduits dans le petit salon.

— Vous, mesdames, messieurs, dit Charlotte toute confuse, vous, chez moi !

— Oui, mon enfant, répondit la marquise avec une affabilité charmante ; nous allons quitter Paris et nous n'avons pas voulu partir sans vous avoir rendu la visite que vous nous avez faite.

— Oh ! madame la marquise... madame la baronne, messieurs !... fit Charlotte, pouvant à peine retenir ses larmes.

Les deux jeunes gens se tenaient debout, la tête découverte, derrière la marquise et la baronne.

— Donnez-moi votre main, mademoiselle, continua la marquise, et croyez que c'est la main d'une amie qui serre en ce moment la vôtre.

Charlotte, qui avait saisi la main de la marquise, la porta à ses lèvres.

— Oh ! que faites-vous, mon enfant ! s'écria Lucy, et pourquoi ces larmes ?

— Ce sont des larmes de joie, madame.

A son tour la baronne prit la main de Charlotte et lui dit :

— Ma fille, venez que je vous embrasse !

Cette fois, Charlotte n'y tint plus, et ce fut en sanglotant qu'elle se laissa embrasser par la mère de Raoul.

Et comme les larmes sont aussi contagieuses que le rire, les deux grandes dames se mirent à pleurer comme la jeune fille qu'elles honoraient de leur sympathie.

— Maintenant, mon enfant, reprit la marquise en tirant de sa poche un mignon portefeuille, prenez ceci en souvenir de la marquise de Chamarande.

— De l'argent, madame, après ce que vous venez de faire ?

— Non pas, mon enfant ! Ce papier est un acte notarié... Vous aimez la campagne et les vaches noires ; eh bien, tout cela est dans ce papier.

— Des vaches noires ! fit la jeune fille, moitié pleurant moitié riant.

— Vous vous souvenez, je pense, de la promesse que vous a faite le marquis de Chamarande ?

Emportée par les sentiments de joie qui, depuis quelques instants, inondaient son cœur, Charlotte, heureuse comme la petite fille à laquelle

on vient d'offrir une poupée, prit le papier et se mit à sauter, en s'écriant :

— Quel bonheur ! Des vaches noires, des vaches noires !

Puis elle s'arrêta toute confuse, en murmurant :

— Oh ! pardon, madame la marquise !

— Et de quoi donc, mon enfant ? Vous ne sauriez croire combien votre joie me rend heureuse.

— Voulez-vous me permettre de vous offrir aussi mon petit cadeau ? dit la baronne.

— Encore ! fit Charlotte de plus en plus émue.

— Oh ! il ne s'agit plus d'une métairie... Tenez...

Et la baronne remit à Charlotte un joli livre d'heures, en lui disant :

— Ce sera votre livre de mariage ; c'est celui qui a servi à M[lle] de Simaise, ma fille, le jour de sa première communion.

Muette d'attendrissement, Charlotte prit le livre.

Mais, à ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit violemment et Paul Mairat, pâle comme un spectre, fit irruption dans le salon, en s'écriant :

— Une Simaise ici !... Charlotte, jette ce livre, il est taché du sang de mon père et de celui de ma mère !

Les assistants étaient stupéfiés.

Charlotte s'était précipitée au-devant de son amant, qui semblait prêt à s'élancer sur la baronne.

Celle-ci et la marquise s'étaient reculées instinctivement et se demandaient ce que signifiait cette scène inattendue.

Les deux jeunes gens, qui s'étaient tenus jusque-là discrètement à l'écart, firent plusieurs pas en avant et se placèrent devant les deux femmes pour les défendre contre ce qu'ils croyaient être l'attaque d'un fou.

Paul Mairat repoussa Charlotte et, d'une voix étranglée par la fureur :

— Oui, s'écria-t-il, ce livre est souillé du sang de mon père et humide encore des larmes de ma mère !

— Mais tu es fou, Paul, tu es fou !... dit Charlotte d'une voix éperdue... Mon Dieu, mesdames, pardonnez-lui !

— Non, répliqua Paul, je ne suis pas fou... Je te dis que les Simaise ont tué mon père et fait mourir ma pauvre mère de douleur !... Moi, je suis le vengeur

Raoul crut que ce malheureux faisait allusion à quelque crime commis par son père... Alors, marchant vers Paul, il lui dit :

— Si un Simaise vous a causé quelque préjudice, monsieur, je suis le fils du baron de Simaise, mort il y a trois jours, et je suis prêt à réparer...

— Ah! vous êtes un Simaise, vous! interrompit Paul; eh bien, je vous tuerai comme un chien enragé, et, n'écoutant que sa folle rage, il se rua sur Raoul.

Mais Jean se précipita sur lui et le saisit entre ses bras robustes, qui l'étreignirent comme une chaîne de fer.

A ce moment de violents coups de sonnette se firent entendre.

VI

NOUVELLE CRISE

Ces coups de sonnette semblaient annoncer une heureuse intervention.

Avec cette présence d'esprit dont les femmes sont pourvues dans les moments les plus critiques, Charlotte cria de toutes ses forces :

— Julie, ouvrez, ouvrez vite !

Tous les acteurs de cette scène émouvante restaient immobiles.

Bien que Jean ne cessât pas de tenir Paul Mairat, celui-ci ne faisait plus aucun effort pour se dégager.

Les coups de sonnette, diversion inattendue, avaient jeté tout à coup sur la colère du jeune homme, comme une douche glacée.

— Monsieur, dit-il au fils du marquis, vous pouvez me lâcher; Paul Mairat n'est pas un assassin, il sait se servir d'une épée.

Julie n'avait pas attendu l'ordre de sa maîtresse pour aller ouvrir.

L'éclat des voix avait attiré son attention, et sans savoir de quoi il s'agissait, elle comprenait qu'un drame se passait près d'elle et que l'arrivée d'une personne quelconque allait probablement y mettre fin.

— Ah! venez, venez vite, madame, dit-elle, reconnaissant la tante de Charlotte; je ne sais pas ce qui se passe, mais on a l'air de s'égorger!

Carlotta poussa un cri étouffé et se précipita dans le salon.

D'un coup d'œil elle devina que l'incident qu'elle redoutait tant s'était produit.

— Malheureux! s'écria-t-elle, en courant vers Paul, que Jean avait laissé libre, qu'avez-vous fait?

— Paul est fou, ma tante, il vient d'insulter Mme la baronne de Simaise et son fils!

— J'ai eu tort, répondit Paul, je le reconnais; mais...

— Ah! Paul, Paul, dit tristement Carlotta, vous avez plus tort encore que vous ne le pensez... Ceux que vous avez insultés et que peut-être vous avez provoqués...

— Oui, j'ai provoqué un Simaise, le fils du baron de Simaise... Il aura à me rendre compte de la ruine, du déshonneur de mon père, de la mort de ma pauvre mère...

— Assez, Paul Mairat, dit Carlotta d'une voix impérieuse, vous n'avez aucun compte à demander à M. Raoul de Simaise!... Ces quatre personnes qui sont devant vous sont dignes de tous vos respects.

— Mais mon père a été...

— Taisez-vous! l'interrompit Carlotta avec autorité, je sais mieux que vous l'histoire de Pierre Mairat... Votre père, Paul, a été indignement trompé, et comme son mari, votre mère a cru à la calomnie!

— Dois-je vous croire?

— Oui, vous devez me croire... D'ailleurs, et heureusement, j'ai sur moi la preuve que la famille de Simaise n'a été absolument pour rien dans la ruine de votre père.

Et tirant de sa poche la lettre d'Hortense, Carlotta la tendit au jeune homme.

— Lisez, continua-t-elle, en attendant que je vous fasse plus amplement connaître le complot dont Pierre Mairat a été victime.

Allons lisez, lisez... et après, malheureux, humiliez-vous.

Paul regarda celle qui lui parlait ainsi, et à son regard indigné, à l'autorité de son accent, il commença à comprendre qu'il pouvait bien être la victime d'une erreur monstrueuse.

Cependant il ne prenait pas la lettre que lui tendait Carlotta.

Ce fut Charlotte qui s'en empara.

— Lis les dernières lignes, lui dit sa tante, et lis à haute voix, après quoi je vous dirai tout.

Charlotte lut le post-scriptum.

La baronne et la marquise se regardaient sans rien comprendre.

Mesdames, dit humblement Carlotta, je vous supplie, avant de vous éloigner, de pardonner à ce malheureux jeune homme.



— J'ai fait ensevelir et enterrer cet homme vivant (page 1336).

La marquise de Chamarande répondit d'une voix grave :

— Je sais trop, nous savons trop, Mme de Simaise et moi, ce que c'est que la fatalité et le malheur pour ne pas comprendre qu'il y a au fond de tout ceci une déplorable erreur et quelque mystère terrible. Nous pardonnons sans même demander aucune explication.

— Oh ! madame, merci ! dit Charlotte.

Tendant de nouveau sa main à la jeune fille, la baronne ajouta :

— Mme la marquise de Chamarande et moi, nous n'oublierons jamais ce que nous vous devons.

Charlotte lança à Paul un regard indéfinissable et, pour toute réponse, s'inclinant sur la main qui lui était tendue, elle baisa religieusement le petit livre de messe que la baronne lui avait donné d'une façon si simple et si touchante.

— Venez, mes enfants, dit la marquise à Jean et à Raoul.

Sur un regard de sa mère, le jeune de Simaise prit la parole.

— Monsieur, dit-il à Paul Mairat qui, tout honteux, baissait la tête, vous avez failli commettre une mauvaise action; mais vous êtes un homme de cœur et je crois m'adresser à un honnête homme en vous tendant loyalement la main.

— Je vous tends aussi la mienne, dit Jean.

Et, comme Raoul, il fit un pas vers le jeune homme, la main tendue.

Paul, de plus en plus confus, s'inclina sans rien dire, prit dans les siennes les deux mains qui lui étaient si noblement offertes, et s'affaissa sur un siège en fondant en larmes.

La marquise fit un signe, et après avoir jeté un dernier regard de commisération sur le jeune homme et gratifié Charlotte d'un sourire, elle se retira suivie de la baronne et des deux jeunes gens.

En sortant, Jean mit quelques louis dans la main de Julie toute surprise.

Charlotte et Carlotta s'empressèrent de réconforter Paul, qui, sous l'empire d'une réaction salutaire, mais violente, s'abandonnait à un accès de désespoir, en maudissant son aveuglement.

Tout à coup, Carlotta poussa un cri rauque et tomba sur le parquet, en portant ses deux mains à sa poitrine.

— Grand Dieu! s'écria Charlotte pâlissant; qu'y a-t-il?

— Là, là, murmura Carlotta d'une voix étranglée, du feu, du feu!...

— Au secours, au secours! cria Paul, tiré de sa torpeur par le spectacle qu'il avait sous les yeux.

De son côté, Charlotte, tout en relevant sa tante, appelait sa bonne :

— Julie, Julie!

Celle-ci accourut.

— Courez vite chercher un médecin, dit Paul.

— Un prêtre, prononça Carlotta avec angoisse.

Ce cri d'agonie mit au comble l'épouvante de Charlotte.

— Un médecin, un médecin, courez vite! ordonna Paul une seconde fois.

— Un prêtre, vous dis-je, reprit Carlotta en proie à de telles souffrances qu'elle croyait sa dernière heure venue.

Julie était déjà partie.

Carlotta se tordait sur le lit où on l'avait étendue.

— De l'eau, de l'eau! murmura-t-elle.

Paul, s'empressant de la satisfaire, lui tendit un verre d'eau qu'elle but avidement, pendant que sa nièce lui essuyait le front que baignait une sueur froide.

La malade poussa un soupir de soulagement.

Déjà Charlotte se rassurait; mais ce n'était qu'une courte trêve. La crise reprit bientôt avec une nouvelle intensité.

Aux douleurs physiques que Carlotta ressentait dans la poitrine et dans la tête, vint s'ajouter une surexcitation nerveuse causée par toutes les émotions éprouvées depuis plusieurs jours.

Paul avait toutes les peines du monde à maintenir la pauvre femme sur son lit. Tout à coup le délire s'empara d'elle, et, comme la nuit précédente, elle eut une horrible vision.

De même que dans son rêve, elle voyait Carini sortir de son cercueil le visage contracté, les yeux flamboyants, menaçant, épouvantable.

Le spectre se dressait dans son suaire et s'avançait vers elle les bras tendus prêts à la saisir, la malheureuse agitait les siens dans le vide comme pour repousser l'ombre vengeresse, et des paroles entrecoupées et des cris de terreur s'échappaient de ses lèvres.

— Va-t'en! va-t'en! criait-elle... Tu étais maudit!... Tu avais mérité cet effroyable châtiment. Tu veux m'emmener! Non, non, jamais!... Grâce, grâce!... A moi, à moi!...

Charlotte était glacée d'effroi.

Paul écoutait, cherchant à comprendre.

Et le médecin n'arrivait pas.

Le prêtre ne venait pas non plus.

Enfin la crise diminua et la malade tomba dans un état de prostration physique qui, moins effrayant sans doute que la fièvre de l'hallucination, n'était, toutefois, rien moins que rassurant, quant aux suites, car il pouvait être l'état précurseur de la mort.

Le médecin arriva.

C'était un homme expérimenté. Mais que pouvait-il faire, dans l'ignorance absolue où il était du mal et de ses causes.

— Voyons, dit-il après avoir tâté le pouls de la malade et interrogé sa respiration, voyons, qu'est-ce qu'il y a eu?

Je crois à une violente crise de nerfs, mais j'ai besoin de savoir ce qui l'a précédée.

— Ma tante s'est plaint d'abord de douleurs atroces dans la poitrine; elle disait qu'elle avait le feu en elle.

— Est-ce la premièie fois qu'elle éprouve ces douleurs?

— Non, elles sont assez fréquentes, paraît-il, mais j'en ignore absolument les causes.

— Que fait-elle quand elle souffre ainsi?

— Elle boit de l'eau fraîche.

— Quel régime lui fait suivre son médecin?

— Je ne crois pas qu'elle ait un médecin.

— Pas de médecin!

— Oui, monsieur, et cependant elle souffre beaucoup.

— Une toux grasse?

— Une toux sèche, au contraire, accompagné d'une soif ardente.

Le médecin hocha la tête.

— C'est grave? fit Charlotte anxieuse.

— Je ne puis rien dire tant que je n'aurai pas interrogé la malade; mais, évidemment, il y a autre chose qu'une indisposition

— Elle a eu le délire.

— Ah!

— Voyez son anéantissement.

— Elle a en ce moment une forte fièvre.

— Elle a demandé un prêtre.

— Terreur de malade... je ne crois pas que nous en soyons là.

— Bien vrai, monsieur?

— Je ne vois point la vie menacée.

— Oh! merci, monsieur.

— Je vais vous rédiger une ordonnance qui suffira pour le moment.

Je reviendrai ce soir.

Le docteur prescrivait un calmant que Julie fut chargée d'aller chercher immédiatement chez le pharmacien.

Comme le docteur se retirait, le prêtre arrivait.

Le médecin de l'âme salua le médecin du corps et lui demanda à mi-voix:

— Est-il encore temps?

— Certainement, monsieur l'abbé; je crois bien que la malade s'est effrayée à tort.

Le prêtre était un vieillard au visage ascétique, mais au regard bienveillant.

— Il paraît, dit-il à Charlotte, que la malade n'est pas aussi mal qu'elle le croit.

— C'est l'opinion du médecin, monsieur l'abbé, mais moi j'ai peur.

— Ah ! Et pourquoi avez-vous peur, mon enfant ?

— Parce que j'ai toujours entendu dire que les malades avaient le pressentiment de leur fin.

— Eh bien ?

— Eh bien, dit Paul, elle a demandé un prêtre avec une telle insistance...

— Le prêtre est venu, mes enfants.

— Devons-nous la réveiller ?

— Non, gardez-vous-en bien. J'attendrai. Le sommeil est le grand réparateur des forces humaines.

Le prêtre s'installa au pied du lit pendant que Charlotte mettait un peu d'ordre dans la chambre et que Paul se préparait à sortir.

Le jeune homme avait besoin de rafraîchir ses esprits profondément troublés par toutes les scènes qui s'étaient succédées depuis quelques heures.

Au bout d'une petite demi-heure, Carlotta sortit de son affaissement et se prit à regarder autour d'elle, tout en ressaisissant ses pensées.

— Ah ! lui dit Charlotte en l'embrassant et en essayant de sourire, comme on le fait avec les enfants que l'on veut tromper sur la nature de leur mal, tu as dormi et joliment bien, chère tante.

— J'ai dormi ?

— Oui. Et maintenant tu vas boire ceci, ajouta Charlotte, en présentant à sa tante une cuillerée de la potion prescrite par le docteur.

Carlotta obéit.

Alors seulement elle aperçut le prêtre et tressaillit.

VII

LA CONFESSION

— Eh bien, ma fille, demanda l'abbé à Carlotta avec bienveillance, comment vous trouvez-vous ?

La jeune femme ne répondit pas tout de suite. Elle semblait se recueillir et rassembler ses souvenirs.

Au bout de quelques secondes elle tendit sa main au vieillard et répondit :

— Mieux ; merci, monsieur l'abbé.

— Vous m'avez fait appeler, ma fille, serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre service ?

— Oui, mon père.

— Parlez, ma fille ; que puis-je pour vous ?

— M'entendre en confession.

— Vous êtes fatiguée et pas en état, peut-être, de parler longuement ; et puis il n'y a pas urgence absolue ; nous pouvons parfaitement remettre votre confession à demain.

— Non, non, tout de suite.

— Je le veux bien, ma fille ; mais il ne faut pas que vous vous fassiez de vilaines idées... Vous savez que vous ne courez aucun danger.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Très sûr : le médecin me l'a dit, me l'a affirmé.

— Ah ! le médecin vous a dit...

— Oui. Ainsi vous pouvez vous rassurer. Le médecin, un vieux praticien, que je connais depuis longtemps, est persuadé que votre état n'est pas dangereux ; et je pense comme lui que vous avez obéi à une frayeur de malade non motivée, en me faisant demander.

Carlotta eut un sourire triste.

— Je le crois aussi, répondit-elle ; mais il me semble que j'irai mieux encore quand vous m'aurez entendue et si vous me donnez l'absolution.

— Ma chère enfant, le divin maître a dit : — A tout péché miséricorde.

Alors Carlotta se tourna vers sa nièce.

— Ma chérie, lui dit-elle, laisse-nous.

— Oui, ma tante.

Et après avoir tendrement embrassé la malade, la jeune fille se retira.

Carlotta joignit les mains et ses yeux se fixèrent sur le prêtre.

— Ma fille, dit-il, je vous écoute.

La jeune femme raconta sa vie entière, sans rien cacher, s'arrêtant de temps à autre pour respirer et tousser.

— Ne vous pressez pas, ma fille, disait le prêtre, que cette toux opiniâtre et sèche inquiétait, j'ai tout le temps de vous entendre... Parlez à voix basse, j'ai de bonnes oreilles... Tenez, prenez un peu de votre potion.

Le prêtre se fit alors garde-malade; puis il écouta de nouveau très attentivement.

Bientôt Carlotta arriva à l'endroit redoutable et terrible de ses aveux.

Alors elle s'arrêta brusquement, comme épouvantée de ce qui lui restait à dire.

Le prêtre comprit son hésitation et lui dit avec douceur :

— Jusqu'à présent, ma fille, vos fautes sont grandes, sans doute; mais enfin elles sont de celles que Dieu peut pardonner, sans se montrer trop sévère, parce qu'elles ne sont pas vos œuvres à vous seules et que vous vous repentez. Ayez donc confiance et reprenez courage.

— Mon père, reprit la pénitente, croyez-vous que l'homme que je viens de vous faire connaître doive être châtié ?

— Dieu se chargera de ce soin, s'il parvient à échapper à la justice des hommes.

— Les hommes ne peuvent rien contre lui.

— Dieu est là.

— Et si, moi, mon père, j'avais devancé le jugement de Dieu ?

— Que voulez-vous dire, ma fille ?

— Que je me suis fait justicière de ce misérable.

— Malheureuse ! Et de quel droit ?

— Du droit que je croyais avoir de me venger, en vengeant en même temps les autres victimes.

— Comment avez-vous pu oublier qu'à Dieu seul appartenait le droit de punir ?

— J'ai oublié cela, mon père; j'ai puni ce grand coupable et je m'en accuse humblement devant Dieu et devant vous.

— Ainsi, vous avez tué ! fit le prêtre en frémissant.

— J'ai fait pire, peut-être, mon père.

— Mon Dieu !

— J'ai infligé au coupable un supplice horrible.

— Vous me faites trembler.

— J'ai fait ensevelir et enterrer cet homme vivant !

— Horreur ! fit le prêtre, en se levant épouvanté.

Après s'être frappée la poitrine et voyant le prêtre disposé à l'écouter de nouveau, Carlotta raconta comment elle avait fait prendre à l'homme un narcotique, qui donnait à qui l'avait absorbé l'apparence de la mort; elle expliqua que cet engourdissement de tous les membres, le froid et la rigidité du corps n'enlevaient point à la victime la faculté d'entendre et de comprendre.

Elle acheva en disant comment elle avait savouré sa vengeance en jetant à la face du mort-vivant tous ses crimes.

Le prêtre sentait ses cheveux se hérisser.

Une sueur d'épouvante mouillait son front.

— Quand avez-vous fait cela? demanda-t-il.

— Il y a trois jours.

— Et c'est de ce crime sans nom que vous me demandez l'absolution.

— Oui, mon père.

— Je ne puis...

— Si vous saviez comme je souffre!...

— Et lui, est-ce qu'il n'a pas souffert?

— Je me repens, je me repens!

— Vous avez mis votre victime dans l'impossibilité de se repentir!

— Mon père, ayez pitié...

— Avez-vous eu pitié, vous?

— Mon père, je suis condamnée, la mort m'étreint; me laisserez-vous paraître devant Dieu sans vos prières?

— Mes prières! je ne les refuse à personne... Mais vous absoudre... Je n'ai pas ce pouvoir... Le pape seul...

— Hélas! mon père, je voudrais pouvoir aller à Rome en me traînant sur mes genoux; mais, je viens de vous le dire, la mort est près de moi.

— Non, non, vous vivrez, vous devez vivre de longues années encore pour vous repentir et expier.



Elle ne savait pas refuser une aumône (page 1343).

— Ah! je le voudrais; mais les sources de la vie sont éteintes en moi.

— Le docteur affirme le contraire.

— Le docteur se trompe.

— Pourtant...

— Je suis empoisonnée!

— Malheureuse! vous vous êtes empoisonnée!

— Non. J'ai respiré, malgré moi et sans le savoir, les miasmes délétères d'un poison violent préparé pour l'homme qui m'a perdue.

— Oh!

— J'endure le martyre!... Vous voyez bien, mon père, que je ne puis aller à Rome.

Le prêtre regarda alors attentivement sa pénitente.

Ses traits étaient tirés; elle avait l'œil terne, le teint d'un gris terreux.

Furtivement, il examina les bras croisés sur la poitrine; ils étaient maigres comme ceux d'une vieille femme, et cependant Carlotta n'avait pas quarante ans.

— Écoutez, dit le prêtre, je ne saurais vous absoudre, en ce momen du moins... Mais je prierai le Seigneur de m'éclairer et je vous promets de revenir,

— Quand?

— Dans trois jours.

— Si tard!...

— Je dois consulter mon évêque.

— Et d'ici là?

— Priez!

Le prêtre fit le signe de la croix. Puis tremblant, frémissant d'horreur, il s'en alla.

Jamais, dans sa longue carrière de confesseur, il n'avait reçu des confidences qui approchassent de celles qui venaient de lui être faites.

Carlotta le vit s'éloigner lentement, et elle se demanda avec anxiété s'il reviendrait.

C'est que la malheureuse jeune femme se repentait sincèrement.

Face à face avec elle-même et voyant la mort s'approcher, elle avait compris l'horreur de son crime. Et c'était vainement qu'elle invoquait, pour s'excuser à ses propres yeux, les infamies, les monstruosités commises par Zaccharetti.

Le sentiment de sa culpabilité l'écrasait et elle se demandait avec une indicible épouvante quels tourments éternels lui étaient réservés.

. . . .

. . . .

Le médecin revint comme il l'avait promis.

Il trouva Charlotte au chevet de la malade, la câlinant et lui faisant entrevoir une guérison prochaine.

Carlotta était plus calme. La potion avait produit un effet salutaire. Et puis, le fait seul d'avoir confessé son crime l'àvait quelque peu soulagée.

— Eh bien, madame, dit le docteur, nous allons mieux.

— Un peu mieux, docteur.

— Voyons, racontez-moi ce que vous éprouvez.

Carlotta parla de ses douleurs atroces dans la poitrine, de ses étourdissements, d'un feu qui lui brûlait la gorge, des élancements aigus qu'elle avait dans la tête.

Mais elle ne dit pas un mot qui pût faire soupçonner au docteur l'action lente et terrible d'un poison asiatique.

Le docteur l'ausculta et lui donna les plus douces espérances.

Après avoir écrit une nouvelle ordonnance :

— Ce ne sera rien, dit-il. A demain, et ne vous tourmentez pas.

— Est-ce bien vrai, monsieur, demanda Charlotte au médecin en le reconduisant, est-ce bien ce que vous dites ?

— Sans doute. Toutefois, le cas est assez grave et certaines précautions me paraissent nécessaires.

— Oh ! parlez, monsieur.

— Je vous conseillerai, par exemple, de faire changer d'air à la malade ; ce serait très bon.

— Alors, monsieur ?

— Eh bien, il faudrait emmener au plus tôt votre parente dans le midi. Le climat de Paris ne lui vaut rien.

— Nous partirons dans quelques jours, monsieur.

— Très bien, le plus tôt sera le meilleur. Il faut absolument à votre tante les chauds rayons du soleil.

— Et beaucoup de soins.

— Oui, et beaucoup de soins.

— Ils ne lui manqueront pas.

— J'en suis persuadé. Il faudra lui faire boire de bon lait.

— Oui, monsieur.

— Allons, à demain.

Le médecin croyait sérieusement avoir affaire à une poitrinaire. Et la phtisie, compliquée d'une méningite, lui semblait arrivée à son dernier période.

VIII

UNE MADELEINE

Comme nous l'avons vu, la baronne de Simaise et la marquise de Chamarande avaient été profondément émues des violences injurieuses de Paul Mairat; elles ne s'en cachaient point, et il n'y avait pas à s'étonner si l'on songeait à toutes les angoisses que les pauvres femmes avaient précédemment éprouvées.

— Si vous le voulez, dit Jean, nous irons seuls, Raoul et moi, chez Mlle Paméla; nous lui exprimerons votre reconnaissance et la nôtre. Nous lui ferons comprendre facilement, d'ailleurs, que vous vous soyez abstenues de nous accompagner.

— Non, mon fils, répondit la marquise, Mlle Paméla pourrait excuser notre abstention, mais nous ne la voyons pas possible. Ce n'est pas tout de faire le bien, il faut le savoir faire. La femme qui a souffert doit se souvenir et être miséricordieuse.

Nous ignorons par suite de quelles circonstances cette malheureuse jeune fille est tombée; peut-être est-elle plus à plaindre qu'à blâmer; si nous voulons la relever à ses propres yeux, nous devons ajouter, à la récompense que nous allons lui porter, le témoignage de nos sympathies.

N'est-ce pas votre avis, madame la baronne?

— Absolument mon avis.

— D'autant plus, ajouta Raoul avec un demi-sourire, que c'est, au demeurant, à la situation peu avouable de cette malheureuse jeune fille que nous devons beaucoup de choses.

— C'est juste, fit Jean, souriant aussi.

— Et puis, mon cher Jean, reprit la marquise, votre père l'a amenée chez nous et Mlle Suzanne de Violaine et moi l'avons embrassée.

— Et moi aussi, dit la baronne.

— Nous sommes tous d'accord, dit la marquise; nous devons aller chez Mlle Paméla, dont nous sommes les obligés, et ainsi que cela a été

convenu. Seulement, je demande que nous remettions notre visite à demain. Alors nous serons plus calmes, n'étant plus sous le coup de la scène de tout à l'heure.

— Voilà qui est parfaitement dit, ma sœur, répondit la baronne, et j'approuve. Rentrons. Nous rendrons compte à M. le marquis de ce qui vient de se passer chez Mlle Charlotte.

On rentra.

M. de Chamarande était absent.

A cette heure il se concertait avec Pedro Castora et Landry pour faire transporter secrètement le baron de Simaise dans la retraite qu'il devait habiter désormais.

Pendant ce temps, Paul Mairat lisait et relisait la lettre si explicite de la comédienne Hortense, que Carlotta lui avait remise en même temps que plusieurs autres pièces.

Sans deviner tous les détails du complot dont son malheureux et coupable père avait été la victime, il fut convaincu que ceux qu'il avait si brutalement accusés et auxquels il avait voué une haine farouche étaient innocents.

Il rougit de sa mauvaise action, et il la regretta d'autant plus amèrement qu'il l'avait commise au moment où deux nobles femmes accomplissaient un acte méritoire.

Alors il se dit :

— Je me dois à moi-même d'expier mon injustice, au moins par le sacrifice de mes rancunes.

Aujourd'hui il n'existe plus qu'une seule personne à laquelle je puisse faire payer tout ce que j'ai souffert : or, cette personne est une femme, dont le seul tort en cette affaire est d'être la fille de la vraie coupable.

Pourquoi donc la rendrais-je responsable des crimes de sa mère, moi qui proteste si justement lorsqu'on veut me rendre solidaire des fautes de mon père ?

Il resta un instant silencieux, réfléchissant.

— Allons, continua-t-il, rendons le bien pour le mal !

C'est aux enfants à racheter les fautes de leurs parents !

Et puisque l'argent de la comédienne peut aider sa fille à vivre honnêtement, je lui porterai ces documents qui lui permettront d'entrer en possession de son héritage dans lequel se trouve probablement quelque chose du mien.

. . . .

. . . .

Paméla n'était pas comme Charlotte, ni comme la grande Caro, et

moins encore comme Pomme-d'Api, une heureuse dans le monde des marchandes d'amour.

Insouciante, dépensière, faible, exploitée par les uns, trompée par les autres, incapable de faire de l'amour et des sentiments une espèce de banditisme, elle avait constamment gaspillé l'or qui lui était tombé entre les mains.

Elle donnait à celles-ci, à celles-là, sans compter et sans songer au lendemain.

Véritable cigale, tantôt riche, tantôt pauvre, éprouvant toujours le besoin de s'étourdir, espérant toujours rencontrer une affection sérieuse, et vivant toujours, par le fait même de son imprévoyance, à la merci du premier venu, nous savons comment son maître Carini la tenait sous sa terrible dépendance.

Le misérable Zaccharetti avait opprimé la fille comme il avait asservi la mère.

Paméla habitait dans le quartier de la nouvelle Athènes un petit appartement dont l'ameublement, composé d'objets disparates, révélait tout d'abord la position précaire et le caractère de celle qui vivait là.

Quelques bibelots assez jolis figuraient sur une étagère avec des pots de pommade et des statuettes de plâtre licencieuses.

Sur les murs, des chromolithographies plus que légères ; des photographies de femmes de théâtre et des portraits historiques coupés dans des journaux illustrés.

Au plafond, un petit lustre Louis XV à girandoles de cristal, mais pendantes et à demi brisées.

Sur la cheminée, des flambeaux en simili-bronze avec des bougies roses.

Sur le parquet, un tapis vénérable, usé jusqu'au canevas et portant de nombreuses maculatures de graisse et de vin.

Là, une babouche de velours bleu brodée d'or, et plus loin des bottines éculées.

Partout, des meubles dépouillés, éreintés, dont les coussins montraient leur étoupe.

De tous les côtés, des fleurs, dans des vases de cristal, dans des pots de terre, dans la carafe, dans des pots à confiture, dans des jardinières ébréchées.

Par exemple, la jeune pécheresse buvait dans un superbe verre de Bohême, serti d'arabesques d'argent, et mangeait dans des assiettes de vieilles faïences, vraies rouennaises.

D'où cela lui venait-il?

On ne sait.

Sur la cheminée du... salon, en guise de pendule, on voyait un globe de verre reposant sur un socle de bois noir. Ce globe était éternellement recouvert d'une mousseline jadis blanche et très épaisse, empêchant de distinguer l'objet que cachait le globe.

Jamais cette mousseline n'était levée.

Pour parer aux indiscrétions, Paméla l'avait clouée sur les bords du socle.

— C'est sans doute votre bouquet de fleurs d'oranger qui est là, lui disait-on souvent d'un ton railleur, ou votre couronne virginale.

Elle répondait sèchement ou tristement :

— Que ce soit ça ou autre chose, cela ne regarde personne.

Un jour, un protecteur généreux ayant voulu être trop indiscret, elle l'avait mis immédiatement à la porte.

Rieuse, allant au-devant du plaisir, ne se plaignant jamais, — du moins devant quelqu'un, — elle était citée comme une bonne fille, qui acceptait tranquillement la vie telle que la destinée la lui avait faite.

Ajoutons qu'elle était assez instruite. Elle savait suffisamment de musique pour se mettre au piano lorsqu'il s'agissait d'improviser une sauterie.

Bonne comme la plupart de ses sœurs du demi-monde, elle ne savait pas refuser une aumône, surtout quand c'était un enfant qui lui tendait la main.

Enfin pour compléter le portrait de Mlle Paméla, disons que son bonheur était de jouer à la poupée! Oui, à la poupée, comme une petite fille... Et celui-là était le bienvenu, qui, au jour de l'an, lui donnait un bébé!

Telle était la pauvre Paméla Brémont.

Elle eût fait, probablement, une excellente mère de famille si, au lieu de l'exposer à prendre un amant à quinze ans, on lui eût donné un mari à dix-huit ans.

Mais depuis quatre jours Paméla était bien changée.

Elle n'avait plus ni les mêmes allures, ni les mêmes pensées.

La pauvre vierge folle ne chantait plus, ne riait plus!

Elle était sérieuse, grave! Paméla grave?

Mon Dieu, oui. Il y a dans la vie de ces métamorphoses.

Sans trop savoir pourquoi, la jeune fille s'était mise à ranger sa chambre.

Elle avait jeté par la fenêtre les statuettes : Léda et son Cygne, la Vénus accroupie, etc.

Les chromolithographies décolletées avaient été enlevées; les photographies de ces dames, dans des poses risquées, jetées au feu et brûlées.

Les meubles avaient été brossés, le lustre raccommodé tant bien que mal.

Plus de pantoufles, plus de bottines traînant çà et là.

Pas un chiffon oublié dans un coin.

Parfois, tout en continuant son nettoyage, Paméla s'arrêtait et, debout, restait immobile, muette, songeuse et même rougissante.

Et elle pleurait ou bien elle murmurait :

— Comme les honnêtes femmes sont bonnes!

Dire que cette belle et chaste jeune fille, qu'on appelle Suzanne et qui est la fille d'un comte, m'a embrassée!

Elle m'a embrassée, moi, moi!...

Et le marquis, un grand seigneur, m'a présenté à sa femme!

Et tous ces nobles personnages, toutes ces grandes dames m'ont parlé avec bonté, avec gratitude, presque avec respect!

Et en tressaillant elle ajoutait :

— S'ils allaient me tirer de ma boue!

Le marquis m'a dit : Au revoir!

Et il m'a demandé mon adresse.

S'il allait venir... avec son fils!... Son fils!... Lui que j'ai voulu... Oh! comme j'aurais honte!

Voilà sous l'empire de quelles réflexions, de quelles préoccupations Paméla, la fille d'amour, se trouvait quand elle avait essayé de donner à son logement une physionomie presque honnête.

Par exemple, elle n'avait pas enlevé les fleurs.

A un moment elle s'était approchée de la cheminée et sa main avait touché la mousseline qui couvrait le globe de verre, puis elle s'était arrêtée en murmurant :

— Non, pas ici, ailleurs!

Allons, se dit-elle, quand elle eût terminé son espèce d'épuration, me voilà prête à recommencer ma vie... Y serai-je aidée? Peut-être... Je l'espère... Mais dans tous les cas j'essayerai.

Recommencer ma vie, c'est bien. Mais pourrai-je oublier, pourrai-je faire oublier mon passé?

Mon passé! Ah! il me fait horreur! Oui, horreur, depuis que ces femmes de cœur m'ont parlé!...

Comme elle est puissante, l'influence de la vertu!

Mon passé, il est là, continua-t-elle, en tirant d'un meuble un carnet



— Ah ! tu vas être bien heureuse, m'ont dit mes jeunes amies ; tu vas aller dans le monde... On te mariera... (page 1347).

grand comme un livre et enfermé dans une espèce de portefeuille fermant à clef.

Allons, au feu aussi ces témoignages irrécusables de mon indignité!...

Sans doute je pourrais invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes; mais cela n'enlèverait pas les souillures.

Elle ouvrit le portefeuille.

Elle était prête à jeter au feu le carnet, qui contenait toute une confession écrite de sa main.

Mais avant de procéder à ce nouvel *autodafé,* elle eut la curiosité de lire ces notes qu'elle avait écrites autrefois, sous l'impression du moment.

Voici ce que contenait le carnet.

IX

LE CARNET DE PAMÉLA

« J'aurai demain quinze ans.

» Ma mère viendra me prendre demain pour m'emmener chez elle.

» Enfin, je vais sortir du couvent !

» Je verrai ma mère pour la deuxième fois en huit ans. La première fois qu'elle est venue me voir, après une absence de quatre ans, c'était le jour de ma première communion.

» Ah ! ce fut un beau jour !

» Les fleurs, l'encens, les lumières, les cantiques, l'orgue, tout cela me plongeait dans une extase infinie.

» Toutes les mamans pleuraient.

» La mienne aussi.

» Elle était bien jolie, maman.

⁂

» Hier, j'ai eu quinze ans.

» Je suis chez maman. Elle est toujours bien jolie, mais elle a l'air triste.

» M'aimera-t-elle ?

» Qu'est-ce que je vais faire ?

» Je suis instruite, je suis un peu musicienne et je sais faire de jolis ouvrages à l'aiguille. Oui, mais à quoi cela me servira-t-il ?

» C'est très beau chez mamam. Quelle différence avec ma petite cel-

lule... C'est égal, je l'ai quittée avec regret. Ma cellule... Avec ses rideaux blancs partout, on aurait dit un grand berceau... et j'y dormais si bien !...

» Ah ! tu vas être bien heureuse, m'ont dit mes jeunes amies ; tu vas aller dans le monde... On te mariera...

» Me marier !... Heureuse... le serai-je ? Après tout, pourquoi pas ? Je suis douce, bonne, aimante, docile... Je n'ai pas de volonté... Je ne demande qu'à être aimée un peu.



» Voilà quinze jours que je suis chez maman ; on m'a habillée à la mode, et comme je suis presque aussi grande que maman, c'est avec ses robes qu'on me fait belle.

» Je suis jolie, très jolie, je ressemble beaucoup à maman, quand elle était jeune ; on me le dit et cela me fait plaisir...

» Beaucoup d'hommes viennent en visite chez maman : ce sont des amis, des amis intimes, à ce qu'il paraît, car ils tutoient maman. C'est égal, je les trouve tous un peu trop familiers avec maman et même avec moi.

» Maman me gronde souvent ; elle m'appelle petite sotte parce que je suis timide avec ses amis.

» On rit, on chante, on s'amuse beaucoup à la maison... On soupe et l'on danse après... Moi qui, avant, me couchais à huit heures !...



» En voilà bien d'une autre.

» Je me demandais pourquoi maman s'absentait tous les soirs et ne rentrait qu'après minuit ; je le sais maintenant. Maman est comédienne. Comédienne !... Je suis la fille d'une comédienne !... Et papa, qu'est-ce qu'il était ?

» Je me souviens qu'étant toute petite j'ai demandé à maman où était mon papa, ce qu'il faisait et comment il s'appelait. Elle m'a répondu en colère :

» Est-ce que je sais ? Ça ne te regarde pas !

» C'est drôle !... Toutes les jeunes filles du couvent connaissaient leur père et l'aimaient.

» Le mien est mort, sans doute... Pauvre père !...

* *

» Hier, pour la première fois, je suis allée au théâtre avec une amie de maman. Très bien habillée, j'étais belle et j'avais fort bonne mine. Mais j'avais les épaules et une partie de la poitrine nues.

» Cela me gênait beaucoup... J'avais honte... lorsque l'on me regardait de tous les côtés avec des lorgnettes...

» L'ami de maman se moquait de moi.

» Tout à coup j'ai reconnu maman sur la scène, ça m'a donné un coup... Et puis comme on applaudissait maman, ça m'a fait plaisir et j'ai applaudi aussi.

» En rentrant, maman m'a dit :

— » Eh bien, comment m'as-tu trouvée ?

— » Charmante, ai-je répondu.

» Alors elle m'a dit :

— » Aimerais-tu être comédienne ?

— » Moi ! comédienne ! m'écriai-je.

» J'étais tout étourdie.

» Maman reprit :

— » On gagne beaucoup d'argent... et tu comprends, ma petite, qu'il faudra que tu en gagnes aussi.

» Je suis restée muette.

» Ce soir-là j'ai eu un grand succès au souper. Tous ces messieurs m'accablèrent de compliments... Maman était de bien mauvaise humeur. Pourquoi donc ?

* * *

» J'ai eu une scène terrible avec maman. Elle a prétendu que je faisais la coquette avec M. Teissier, un banquier de ses amis.

» Moi, coquette avec ce monsieur !... Mais il a cinquante ans, mais il a une perruque... Et il est laid, ennuyeux... Il ne parle que de son argent... Ah ! çà, maman me croit donc bien bête !

* * *

» C'est fini, je suis comédienne.

» Voilà comment ça s'est fait.

» C'était hier soir ; maman me faisait froide mine depuis un mois, depuis un jour où elle m'avait donné un soufflet... J'avais beau être gen-

tille avec elle, caressante, elle me repoussait toujours durement, et, continuellement, je l'entendais se plaindre d'embarras d'argent.

» Les créanciers assiégeaient notre porte.

» Cependant, presque tous les soirs, maman recevait du monde... des actrices, des journalistes, des banquiers... On apportait le souper du dehors.

» Maman me parlait toujours du théâtre, de l'argent qu'on y gagnait, des hommages qu'on recevait.

» Je commençais à ne plus autant m'effrayer à l'idée de me faire comédienne. Après tout, me disais-je, pourquoi pas ?

» Donc, hier, maman me dit :

— » Fais-toi belle ; nous aurons du beau monde. C'est ma fête.

— » Ta fête ? fis-je étonnée.

» Je courus prendre l'almanach.

» Nous étions au 13 mars, jour de sainte Euphrasie.

— » Tu t'appelles Euphrasie ? lui demandai-je ?

— » Tu sauras, me répondit-elle, qu'une jolie femme a toujours une sainte à sa disposition, quand elle en a besoin.

— » Ah ! fis-je très surprise, et pourquoi cela ? A quoi une sainte peut-elle lui servir ?

— » A faire payer ses dettes, et j'en ai beaucoup, tu le sais.

» Je me fis belle et, à vrai dire, j'étais charmante.

— » Tu auras un succès fou ce soir, me dit maman.

» Et en m'embrassant, elle ajouta :

— » Tâche de te dégourdir un peu.

— » Me dégourdir !

— » Oui. Il ne suffit pas d'être belle, il faut être aimable.

— » Je tâcherai de te ressembler.

» Il y eut, en effet, beaucoup de monde.

» Deux messieurs que je n'avais jamais vus me furent particulièrement présentés par maman.

» C'étaient le comte Carini et M. Staincler, directeur du théâtre des *Folies-Gauloises*.

» Au souper j'étais placée entre ces deux messieurs, qui ne cessèrent pas de me faire des compliments... Je ne m'effarouchais pas trop, je commençais à trouver agréable de m'entendre dire que j'étais jolie, charmante, adorable, et mille autres choses.

» Le souper fut gai au possible.

» On but du champagne tout le temps.

» Vers la fin tout le monde s'embrassait.

» M. Teissier avait pris maman sur ses genoux.

» D'autres messieurs en faisaient autant avec leurs voisines.

» Avec moi on restait convenable. Mais on me faisait toujours des compliments, et toujours on me versait du champagne. J'avais beau dire :

— » Assez, assez !

» Il me fallait boire à la santé de maman, à la santé de M. Teissier, à la santé de celle-ci, de celle-là et des autres.

» J'étais lancée et je disais tout ce qui me passait par la tête.

» Et l'on riait et l'on applaudissait.

» On vantait mon esprit.

— » Quelle adorable ingénue elle ferait, disait le comte Carini.

— » Vous feriez la fortune de mon théâtre et la vôtre, me disait M. Staincler.

» Et moi je finissais par prendre cela au sérieux.

» On se mit à chanter au piano. Maman chanta d'abord, puis les autres dames.

» Mon tour arriva. Le comte Carini m'offrit la main pour me conduire au piano.

— » Quoi, m'écriai-je, vous voulez que je chante, comme ça, devant tout le monde !

— » Oui, oui, oui ! firent les convives en chœur.

— » Elle a une voix charmante, dit maman, vous allez voir.

— » Mais je ne sais rien, maman.

— » Et elle est excellente musicienne, continuait maman.

» M. le comte Carini me prit par une main, M. Staincler par l'autre, et ces messieurs me conduisirent au piano.

— » Je suis sûr que vous chantez mieux que toutes ces femmes, murmura M. Staincler à mon oreille.

» J'étais grisée par les éloges, plus encore que par le champagne.

— » Mais je ne sais que des cantiques ! m'écriai-je.

— » Eh bien, chantez-nous un cantique... ça nous changera.

— » Oui, oui, un cantique, un cantique, un cantique ! criait tout le monde.

» Je compris qu'il fallait céder.

» D'ailleurs mon amour-propre était flatté.

» Je me mis au piano et j'attaquai un cantique : *Esprit saint descendez en nous !...*

» Quand j'eus fini, ce fut un hurrah formidable. On battait des mains, on trépignait, on criait *bis*, et les femmes toutes ensemble reprenaient le

chant en chœur. Jamais je n'avais entendu vacarme plus joyeux et plus étourdissant.

» On voulait me porter en triomphe autour de la chambre.

— » Maintenant, dit ma mère, elle va nous réciter quelque chose vous allez voir quelle diction.

» On me campa au milieu du salon.

» Le comte Carini me présenta une coupe de champagne et l'on but à ma santé.

» Je récitai une fable : *la Cigale et la Fourmi.*

» Ce fut un délire.

» Cette fois je ne pus éviter le triomphe.

» Je fus hissée sur la table et l'on me sacra comédienne.

— » Je vous engage à vingt mille francs par an, me dit M. Staincler.

— » Vingt mille francs ! m'écriai-je.

— » Oui.

— » Vous vous moquez de moi !

— » Acceptez-vous ?

— » Vingt mille francs, à moi !

— » L'engagement, tout de suite, cria le comte Carini.

— » Oui, oui, tout de suite, tout de suite, répétèrent les autres.

— » Malheureusement, reprit le comte, il se présente une difficulté.

— » Laquelle ?

— » Il faudrait que M. Staincler eût une feuille d'engagement.

— » Mais je l'ai, je l'ai ; je ne sors jamais sans en avoir une ou deux dans ma poche... par précaution.

» Et le directeur des *Folies-Gauloises* tira d'une de ses poches une feuille imprimée.

» Tout le monde me cria :

— » Signe, signe, petite !

— » Un instant, dit le comte Carini, il faut le consentement de la mère.

— » Je le donne avec empressement, dit maman ; je serais bien mal avisée de mettre obstacle à la fortune de ma fille... Un pareil engagement de début, c'est merveilleux !

» Et elle m'embrassa.

— » Un instant, dit encore le comte Carini, les affaires sont les affaires : nous ne doutons pas de la bonne foi de M. Staincler, ni de la prospérité de son théâtre ; mais nous devons songer aux intérêts de mademoiselle.

— » C'est juste.

— » Que voulez-vous, cher monsieur? demanda le directeur.

— » Je veux, mon cher directeur, que vous comptiez à mademoiselle, séance tenante, six mois de son traitement, plus une prime de cinq mille francs.

— » Soit, fit M. Staincler.

» Et il tira de son portefeuille quinze billets de mille francs qu'il mit dans ma main.

» Cette fois encore ce fut un véritable transport.

» Maman signa, le directeur signa, je signai.

» Et l'on se remit de plus belle à boire, à chanter, à danser et à s'embrasser.

» Moi, j'étais comme une folle.

» Maman m'a conduite dans ma chambre, m'a aidée à me mettre au lit, puis après m'avoir embrassée, m'a quittée en me disant :

— » Maintenant, ma chérie, tu n'as plus besoin de moi : ta fortune est faite!

» Je m'endormis tenant dans mes mains mes quinze billets de mille francs et mon engagement.

» Je ne me suis réveillée qu'à deux heures de l'après-midi.

» Voilà comment je suis comédienne.

***

» Je suis perdue, perdue, perdue!

» Tout ce qui s'est passé chez maman, il y a huit jours, était une odieuse comédie, un complot organisé par le comte Carini et M. Staincler...

» Et je n'ose rien dire à maman qui, je le crois, a été trompée comme moi.

» Voici la chose :

» Quatre jours après mon engagement, mon directeur me dit qu'il me fallait avoir un appartement à moi.

» Maman, que ma présence gênait bien un peu, a été de l'avis de mon directeur.

— » Eh bien, répondis-je, je chercherai un logement.

— » Ne prenez pas cette peine, ma chère pensionnaire, reprit M. Staincler; j'ai songé à tout, et je vais immédiatement vous conduire chez vous.

» Maman parut surprise et le regarda d'un air étonné.

— » C'est le comte Carini, dit-il, qui a découvert le nid qui convient à notre fauvette.



— Je suis enceinte et presque sur le pavé de la rue (page 1357).

» Maman eut un tressaillement, et a balbutié quelques mots.

— » Ma voiture est en bas, reprit M. Staincler; venez-vous, ma chère Hortense?

— » Non, répondit maman d'un ton brusque, oh! non!

» Je commençais à trouver tout cela étrange.

» Enfin je suivis mon directeur, toujours empressé, mais aussi plus familier.

» M. Stainclcr avait dit vrai : l'appartement où il me conduisit, et qui était le mien, était un véritable nid.

» Une femme de chambre m'attendait.

» Je visitai mon petit domaine.

» Des fleurs partout...

» Sur les étagères, une foule de petits objets en ivoire, en bronze, en porcelaine.

» Des meubles en bois de rose, des tapis, des tentures.

» Dans les armoires, du linge; dans la salle à manger, de l'argenterie, des cristaux; sur une chiffonnière, dans ma chambre à coucher, plusieurs écrins.

» J'étais enchantée.

» Tout à coup il me vint un scrupule.

— » Mais tout cela est trop beau, trop luxueux! m'écriai-je; comment voulez-vous que je paie?...

» Nous réglerons tout cela plus tard, dit-il, m'interrompant.

» Il me baisa la main et reprit :

— » Êtes-vous satisfaite?

— » Puisque je vous dis que c'est trop beau!...

— » Alors tout va bien.

— » Quand m'apporterez-vous mon rôle?

— » Dans trois jours.

— » Est-il difficile?

— » Non, et vous le remplirez à ravir.

— » En êtes-vous sûr?

— » Très sûr. Après-demain nous pendrons votre crémaillère; j'ai invité quelques amis en votre nom, le comte Carini...

— » Je n'aime pas cet homme.

— » Pourtant c'est à lui que vous devez votre engagement.

» Le surlendemain, en effet, il y eut une petite fête chez moi.

» J'étais toute fière.

» Un dîner magnifique!

» On but à mes futurs succès.

» On dansa, on chanta et...

» Ce matin je me suis réveillée dans les bras de mon directeur.

» J'ai pleuré.

» Ensuite je suis allée chez maman.

» Elle est partie depuis deux jours.



» Je suis d'une tristesse...

» On sonne. C'est le comte Carini.

» Je déteste cet homme; mais puis-je lui fermer ma porte? Allons le recevoir.

» Le comte Carini m'a apporté un journal qui annonce la fermeture du théâtre des *Folies-Gauloises*.

» Mon engagement est un faux engagement.

» M. Staincler n'a jamais été directeur.

» Il est mon... protecteur.

» Je suis une fille entretenue!

» Le comte Carini m'a fait signer une reconnaissance de vingt mille francs, valeur reçue en marchandises.

— » La marchandise, m'a-t-il dit, avec un cynisme révoltant, c'est M. Staincler, un banquier millionnaire qui vous adore, et dont vous aurez tout ce que vous voudrez.

— » Mais, monsieur, me suis-je écriée avec indignation.

— » Ta, ta, ta, fit-il durement, pas de singeries avec moi... Chacun son métier, ma petite... Les affaires sont les affaires. Au lieu de vous récrier, commencez par me donner les cinq mille francs de prime que je vous ai fait remettre.

» Stupéfiée, écœurée, j'ai donné les cinq mille francs.

— » C'est bien, me dit Carini.

» Et avec son sourire froid, il ajouta :

— » Je vois que nous nous entendrons.

» Oh! il me fait peur, cet homme!

» Et voilà ce qu'on a fait de moi!

» Ah! c'est infâme!



» Déjà quinze jours de cela.

» Des amies de maman sont venues me voir et me féliciter.

» Me féliciter!

— » Tu as une fière chance, m'a dit l'une d'elles. M. Staincler est dix fois millionnaire.

» Elle m'a embrassée et m'a demandé de lui prêter dix louis.

» Elles appellent ça avoir de la chance!



» C'est honteux à dire, mais je me suis faite à ma nouvelle existence.

» Je vais au théâtre, au bois, aux courses; je dîne dans les restaurants à la mode.

» J'ai beaucoup de succès.

» M. Staincler est jaloux. Il a tort... Je ne pense à rien, ni à personne... je ne songe qu'à m'amuser.

» Hier, un monsieur très bien m'a offert cent louis pour tromper M. Staincler.

» Je lui ai ri au nez. Cent louis!

» Pourquoi faire? Je n'ai pas besoin d'argent.



» La mauvaise action de M. Staincler ne lui a pas porté bonheur : il est mort hier d'une attaque d'apoplexie.

» J'étais sa maîtresse depuis cinq mois.

» Ce matin le comte Carini est venu me voir.

» J'ai cru qu'il venait me faire ses compliments de condoléance.

» Point. Il venait m'offrir un autre... engagement.

» Pouah!

— » Combien te reste-t-il d'argent? m'a-t-il demandé.

» Il me tutoie!

— » Mille francs, répondis-je; mais on m'en doit six mille.

— » Qui, on?

— » Mes amies.

— » Ah! tu prêtes de l'argent aux femmes....

— » Mais...

— » Imbécile! Tes mille francs vont te durer deux jours.

— » Deux jours?

— » Oui, car il doit y avoir des fournisseurs à payer, et le terme de loyer échoit dans quinze jours.



» J'ai donné un successeur à M. Staincler.

» Carini a reçu dix mille francs de prime.

» Quel misérable, que cet homme!



» Voilà deux ans que j'ai quitté le couvent aussi innocente, aussi chaste que lorsque j'y étais entrée, à huit ans.

» Je vais avoir dix-huit ans.

» J'ai eu trois amants.

» Je suis enceinte et presque sur le pavé de la rue.

» Enceinte, moi!... Mère, je vais être mère!... Est-ce possible? Cette pensée m'épouvante et me ravit en même temps.

» Comment élèverai-je mon enfant? Et quand je l'aurai élevé, que deviendra-t-il?

» Si c'est un garçon, il pourra se faire soldat.

» Chair à canon, si c'est un garçon; chair à plaisir, si c'est une fille. La malheureuse pourra-t-elle être autre chose que ce que je suis?... Elle, une fille d'amour... Jamais, jamais!... Horreur! Mais j'aimerais mieux la voir morte, oui morte!..



» J'ai fait mes couches à l'hôpital.

» J'ai une fille...

» Malheur!

» Qu'est-ce que je dis, mon Dieu?... Ah! je blasphème!... Non, non, c'est un bonheur qui m'arrive, un grand bonheur... ma fille me sauvera!

» Va, cher trésor; dussé-je gratter la terre avec mes ongles, dussé-je te nourrir avec mon sang, je t'élèverai bien et tu n'auras que de bons exemples sous les yeux.



» Je suis maudite!

» Ma petite Christine adorée est morte, morte à un an.

» Seigneur, mon Dieu, que vais-je devenir?

» Depuis qu'elle était née, ma fille était ma vertu. Au moins j'aimais quelqu'un et quelqu'un m'aimait. Oh! oui, elle m'aimait, ma fille; je le voyais bien dans ses beaux yeux et dans son doux sourire d'ange.

*
* *

» J'ai revu le comte Carini.

» Cet homme est mon mauvais génie.

» Je l'ai revu au moment où je prenais la résolution de mettre fin à ma misérable existence.

» Je n'avais que cette seule alternative : me tuer ou me vendre encore.

» J'ai écouté Carini.

» Hélas! je n'ai que le triste courage de vivre. »

. . . .

Paméla s'arrêta là dans la revue de son passé.

Elle eut un geste de dégoût, lança dans le feu son carnet et le regarda brûler avec joie, comme si, en dévorant ces pages révélatrices, les flammes eussent purifié ce passé qui lui faisait horreur.

Les derniers feuillets achevaient de se consumer quand un coup de sonnette se fit entendre.

X

CHRISTINE BRÉMONT, LINGÈRE

Ce coup de sonnette, presque timide, n'était pas cet appel violent, impérieux, que Paméla était habituée à entendre et qui annonce souvent ou un visiteur mal appris ou un familier irrespectueux. C'était le coup de sonnette d'un inconnu; car qu'on ne s'y trompe pas, il y a beaucoup de choses dans un coup de sonnette.

La jeune femme tressaillit.

— Si c'était monsieur le marquis! pensa-t-elle.

Elle donna un rapide coup d'œil à sa toilette.

La robe était bien fermée du haut.

Les cheveux étaient lissés en bandeaux modestes.

La chaussure était convenable.

Pas de rouge, pas de poudre de riz.

Autour d'elle rien de suspect.

Un second coup de sonnette, un peu plus franc cette fois, retentit.

Paméla, qui prenait toujours ses repas dehors, tantôt chez Brébant, tantôt dans un bouillon Duval, n'avait pas de bonne.

Elle alla ouvrir.

Ce n'était pas M. de Chamarande.

C'était un jeune homme.

Paméla se recula en pâlissant.

— Mademoiselle Paméla Brémont? demanda le jeune homme.

La jeune femme respira.

Toujours les hommes qui la venaient voir l'appelaient Paméla tout court.

— C'est moi, monsieur, répondit-elle.

Le jeune homme s'inclina et dit :

— Mademoiselle, j'aurais à vous entretenir d'une chose importante qui vous intéresse.

— Mais... monsieur, balbutia-t-elle.

Elle était effrayée, elle se mit à trembler.

Ce visiteur inconnu était peut-être un agent de police qui venait l'interroger au sujet de l'affaire d'Auteuil.

Paul Mairat, car c'était lui, s'aperçut du trouble de Paméla.

— Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il; je ne vous apporte pas une mauvaise nouvelle.

Alors Paméla fit entrer le jeune homme dans le salon, l'invita à s'asseoir et attendit qu'il parlât.

— Dites-moi, je vous prie, mademoiselle, si vous êtes bien mademoiselle Christine Paméla Brémont?

Christine! Jamais personne ne lui avait donné ce nom, qu'elle ne portait plus depuis qu'elle était sortie du couvent. Comment ce jeune homme savait-il qu'elle s'appelait Christine?

Cette réflexion faite, elle répondit :

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes la fille d'une comédienne, mademoiselle Hortense Brémont?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, mademoiselle, voici des papiers qui vous mettront en mesure de réclamer et de prendre possession de l'héritage de votre mère.

— Quoi, s'écria-t-elle avec un étonnement douloureux, ma mère est morte!... Oh! monsieur, et vous me disiez que vous ne m'apportiez pas une mauvaise nouvelle!

— Comment, mademoiselle, vous ignoriez le décès de votre mère?

— Je l'ignorais, monsieur. Hélas! savions-nous l'une et l'autre si nous vivions?... Séparées par la fatalité, depuis des années nous ne nous voyions plus.

— Pardonnez-moi, mademoiselle; croyez bien que si j'avais su... Il y a sur un de ces papiers, que je viens de vous remettre, l'adresse du notaire de votre mère.

— Est-ce que vous avez connu ma mère, monsieur?

— Non, répondit Paul Mairat d'une voix sombre; mais mon père l'a connue, lui, pour son malheur!

Paméla comprit qu'il s'était passé entre sa mère et le père de celui qui lui parlait quelque chose de terrible. Spontanément elle joignit les mains et murmura :

— Pardon pour elle, monsieur; pardon et oubli!

— Hier, mademoiselle, à qui m'aurait parlé ainsi j'aurais répondu : amais!

— Oh!

— J'avais fait un serment de vengeance.

— Et maintenant, monsieur?

— Je ne peux pas oublier, mais je pardonne!

— Merci, monsieur. Je crois qu'il faut toujours pardonner aux autres le mal qu'ils ont pu nous faire.

— Oui, mademoiselle, oui, pour que les autres nous pardonnent le mal que nous avons pu leur faire.

— C'est cela, monsieur.

A ce moment on sonna à la porte de l'appartement. Le coup de sonnette était discret, comme avait été celui de Paul Mairat.

Paméla se dressa debout, très émue.

— Que je ne vous gêne en rien, mademoiselle, dit Paul, vous pouvez recevoir ce nouveau visiteur.

Paméla se hâta d'aller ouvrir.

Quatre personnes se trouvèrent devant elle : la marquise de Chamarande et la baronne de Simaise, le comte Jean de Chamarande et le jeune baron Raoul de Simaise.

Jean, se trouvant en arrière des autres, Paméla ne le reconnut pas tout d'abord. La jeune fille s'attendait bien à la visite du marquis ou à celle de M. Pedro Castora, puisque l'un et l'autre lui avaient dit : « au



Sur ces reliques, je vous le jure ! prononça-t-elle d'un ton grave et solennel (page 1367).

revoir! » mais à la vue des deux grandes dames elle restait confondue et tout interdite.

— Eh bien, mademoiselle, lui dit la baronne, est-ce que vous ne nous reconnaissez pas?

Et elle lui tendit la main.

La pauvre fille ne put que prononcer ces mots :

— Oh! madame! Oh ! madame!...

Et elle se recula sans oser toucher la main qui lui était tendue.

Les quatre visiteurs entrèrent.

Alors seulement, Paméla reconnut Jean.

Au souvenir de ce qui s'était passé entre elle et le jeune homme, elle sentit le rouge de la honte lui monter au front, et par un mouvement plein de pudeur, elle se couvrit le visage de ses deux mains.

Quand on entra dans le salon, Paul Mairat avait disparu.

Il avait reconnu la voix de la baronne, et pour ne pas se trouver en face de la noble femme qu'il avait si injustement offensée, il s'était précipité dans la pièce contiguë au salon, dont il avait fermé la porte sur lui.

Paméla, fort troublée, n'avait pas même remarqué qu'il n'était plus dans le salon.

La jeune fille restait debout, sans voix, la tête baissée.

— Mon enfant, lui dit la marquise avec bonté, si vous ne vous asseyez pas nous serons forcés de rester debout.

Paméla, sans oser lever les yeux, se laissa tomber sur un siège.

La marquise et la baronne se placèrent à ses côtés.

Jean et Raoul restèrent debout, près de la cheminée.

Il y eut un moment de silence. Ce fut la baronne qui prit la parole.

— Ma chère enfant, dit-elle d'un ton affectueux, et recommençant la scène qui avait eu lieu la veille chez Charlotte, nous allons prochainement quitter Paris, nous et nos amis ; mais avant de partir nous avons voulu vous remercier encore une fois de l'immense service que vous nous avez rendu.

— Vous n'avez pas seulement défendu mon fils, ajouta la marquise, votre courage l'a sauvé! C'est une mère qui vous remercie du fond de son cœur.

Paméla balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Ma chère enfant, reprit la baronne, veuillez, je vous prie, nous dire quel est votre nom de baptême.

— Christine, répondit Paméla profondément émue.

Car elle sentait que par un grand sentiment de délicatesse, les deux nobles visiteuses ne voulaient point l'appeler Paméla.

— Ma chère Christine, dit la marquise, nous vous devons la vie de mon fils.

— Mais, madame la marquise...

— Oui, ma mère, dit Jean, prenant vivement la parole, Mlle Christine m'a sauvé la vie...

Ainsi que je vous l'ai raconté, sans la présence d'esprit de mademoiselle et son courage, j'eusse été certainement égorgé par l'affreuse bête qu'elle a tuée.

— Eh bien, ma chère Christine, reprit la marquise, après la conduite que vous avez tenue à Auteuil, le marquis de Chamarande a jugé, et nous avons tous été de son avis, que votre cœur était toujours resté accessible aux bons sentiments, et que, par conséquent, il était de notre devoir de vous aider à sortir de la situation qui vous a été faite par suite de circonstances malheureuses.

Tant de paroles bienveillantes et affectueuses mirent le comble à l'émotion de la pauvre Christine. Elle ne put plus retenir ses larmes, et elle pleura comme avait pleuré Charlotte devant les deux bienfaitrices.

— Allons, mon enfant, remettez-vous.

Elle essuya ses yeux et essaya de sourire.

— Maintenant vous allez nous répondre bien franchement, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Eh bien, Christine, dites-nous comment nous devons nous y prendre pour vous témoigner notre gratitude et ce que nous devons faire pour que vous redeveniez une honnête femme; cela nous rendra tous bien heureux.

— Voyons, fit la baronne, voulez-vous, comme Mlle Charlotte, aller vivre à la campagne, dans une petite ferme où vous seriez la maîtresse?

— J'irai où l'on voudra, mesdames.

— Il ne s'agit pas de ce qu'on voudra, mais de ce qui vous conviendra le mieux... Voyons, Christine, n'ayez pas peur, vous pouvez parler sans crainte.

— Eh bien, mesdames, il me semble que vivre à la campagne...

— Ne vous conviendrait pas.

— Il me semble, fit-elle timidement.

— En ce cas, cherchons autre chose.

— Voyons, voyons, dit la marquise, que diriez-vous d'un joli petit fonds de commerce?

Une lingerie, par exemple?

L'œil de Christine étincela.

— Je crois que nous avons deviné, fit la marquise en souriant.

— Oui, madame, balbutia la jeune fille.

— Eh bien, dit Mme de Simaise, je vais charger mon notaire de vous trouver immédiatement ce fonds de commerce, dans un quartier tranquille et riche...

Et comme il vous faut une avance, afin que vous ayez l'esprit en repos, acceptez ce portefeuille; il contient vingt-cinq mille francs en billets de banque et une lettre de crédit de pareille somme; avec cela vous pourrez attendre la clientèle.

— Mademoiselle Christine, dit Jean, c'est ma tante et ma mère qui vous prient d'accepter ce don; mais je veux que vous ayez aussi un souvenir de moi.

Prenez ceci et surtout ne me remerciez pas.

Et Jean de Chamarande remit à la jeune fille un petit coffret d'ébène à son chiffre, fermant à clef.

— Mais c'est trop, c'est trop! disait Christine.

Elle reprenait un peu d'assurance et ses yeux rayonnaient de joie et de reconnaissance.

— Non, non, ce n'est pas trop, répliqua Jean; souvenez-vous, mademoiselle, que les Chamarande seront toujours heureux de vous obliger.

La pauvre Paméla ne savait plus que dire.

Elle éprouvait les plus délicieuses émotions et elle se demandait si ce n'était pas un rêve qu'elle faisait.

D'un seul coup, toutes les espérances qu'elle avait conçues se trouvaient dépassées.

Cependant, après un instant de silence, elle prit la parole et dit:

— Je dois vous apprendre, mesdames, que je me trouve déjà, paraît-il, à la tête d'une petite fortune.

— Eh bien, tant mieux, dit la marquise.

— Comment cela? demanda la baronne.

— Un héritage...

— Ah!

— Celui de ma mère.

A ce moment un bruit de meuble qu'on remue se fit entendre dans la pièce voisine.

Les deux femmes échangèrent un regard rapide et, rougissantes, elles se levèrent.

Paméla devina leur pensée et à son tour elle rougit.

Alors seulement elle se souvenait de Paul Mairat. Elle comprit qu'il s'était caché dans sa chambre. Ne voulant pas rester sous le coup d'un mauvais soupçon, elle bondit vers la porte, l'ouvrit, et d'une voix impérieuse :

— Sortez, monsieur, sortez ! s'écria-t-elle ; de quel droit vous êtes-vous introduit dans ma chambre ? Pourquoi vous êtes-vous caché ?

Paul Mairat se montra.

La présence du jeune homme était pour les visiteurs un juste sujet d'étonnement.

— Vous ici, monsieur ! fit Raoul ; que signifie...

— Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous, dit Paméla.

Paul Mairat s'inclina respectueusement devant la marquise et la baronne.

— Mesdames, messieurs, dit-il, je suis venu apporter à Mlle Brémont les papiers qui m'ont été remis hier devant vous...

Ces papiers, qui m'ont fait connaître tous mes torts envers une famille dont le nom commande le respect, contiennent en outre la preuve que Mlle Christine Brémont est la fille d'une Mme Hortense Brémont, laquelle, avant de mourir, lui a légué sa fortune déposée chez un notaire de Paris : Me Honoré.

— Le notaire de M. de Maurienne, dit la marquise.

— Lisez, madame, lisez, dit Paméla, en tendant à la baronne la lettre de sa mère.

— Oh ! mademoiselle, fit la veuve, nous vous croyons sur parole !

— Mesdames, reprit Paul Mairat, peut-être n'aurais-je pas eu le courage d'aller vous présenter mes excuses chez vous ; mais puisque le hasard me remet en votre présence, je vous supplie d'agréer l'expression de mes profonds regrets.

Sur ces paroles, Paul salua avec respect, puis sortit sans attendre une réponse.

— Ce jeune homme nous donne un exemple de loyauté, dit Mme de Simaise, suivons-le. Ma chère enfant, continua-t-elle, s'adressant à la jeune fille, nous avons eu tout à l'heure une mauvaise pensée contre vous ; nous le regrettons sincèrement, je vous assure ; pardonnez-nous.

— Oh ! mesdames, mesdames, s'écria Christine d'une voix entrecoupée, mais vous voulez donc que je vous vénère comme deux saintes !

— Mon enfant, dit la marquise, nous voulons que vous vous releviez à vos propres yeux et que vous rompiez avec votre passé.

Christine étendit la main sur le globe voilé dont nous avons parlé.

— Sur ces reliques, je vous le jure! prononça-t-elle d'un ton grave et solennel.

Les quatre visiteurs la regardèrent avec étonnement, car rien ne ressemblait moins à un reliquaire que ce globe placé sur la cheminée.

Christine eut un sourire doux et triste.

Elle prit des ciseaux, fendit la mousseline, et alors, sous le verre, on put voir un bonnet d'enfant et une toute petite poupée.

Après le bonnet était attachée une petite médaille de la Vierge.

Un sourire de sollicitude glissa sur les lèvres des jeunes gens, pendant que des larmes d'attendrissement perlaient aux cils des deux femmes.

Elles avaient compris.

— Vous avez eu un enfant! dit la marquise.

— Oui, répondit Christine, d'une voix étranglée par l'émotion; c'était une fille.. Dieu me l'a reprise à un an... Je n'étais pas digne d'être mère?

— Singulière fille! pensa la baronne.

— Vous comprenez, mesdames, je ne voulais pas qu'on vît cela.

— Allons, mademoiselle, dit Jean, les mauvais jours sont passés pour vous.

— Je l'espère, monsieur.

Les visiteurs allaient se retirer, Christine les arrêta.

— Restez encore un instant, je vous prie, dit-elle.

— Auriez-vous une demande à nous adresser? demanda la marquise.

— Oui, répondit-elle timidement.

Et se tournant vers Raoul :

— Monsieur le baron, reprit-elle, vous êtes officier de spahis?

— Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme étonné.

— Est-ce que vous retournerez en Algérie?

— Oui, aussitôt que le congé qui m'a été accordé par suite de la mort de mon père sera expiré.

— Et vous irez vous battre...

— C'est le devoir, dit la baronne.

— Oh! je comprends!...

Puis, devenant rouge comme un coquelicot:

— Je voudrais bien... balbutia-t-elle.

— Que voudriez-vous ?

— Si j'osais...

— Osez, mon enfant.

Avec une vivacité extraordinaire elle enleva le globe, détacha la médaille, et prenant une attitude suppliante, elle la tendit à Raoul en murmurant :

— Monsieur le baron, ça me rendrait bien heureuse !

— J'accepte votre don, mademoiselle, dit Raoul, en prenant la médaille.

— Eh bien, médaille pour médaille, fit la baronne très émue.

Et elle enleva rapidement de son corsage une médaille d'or, qu'elle passa au cou de la jeune fille.

— Elle a été bénite par le pape, dit-elle.

— Ma chère enfant, reprit la marquise, dans quinze jours ou trois semaines vous serez, je l'espère, installée dans votre magasin de lingerie.

— Et nous vous enverrons des clientes, dit la baronne.

— Pour commencer, ajouta la marquise, vous aurez à confectionner un riche trousseau de mariée aux armes des Chamarande.

Sur ces dernières paroles les visiteurs se retirèrent, laissant la pauvre pécheresse inondée de joie et de larmes.

. . . .

. . . .

Quinze jours après, grâce aux soins et diligences de l'avoué du marquis de Chamarande, Christine Brémont s'était mise en possession de l'héritage de sa mère.

La semaine suivante, elle entrait comme propriétaire dans un magasin de lingerie du faubourg Saint-Germain.

Le bail, consenti pour douze ans, était payé.

Les cartons contenaient pour vingt mille francs de marchandises confectionnées, l'appartement pour dix mille francs de meubles.

Le fonds avait été payé dix mille francs.

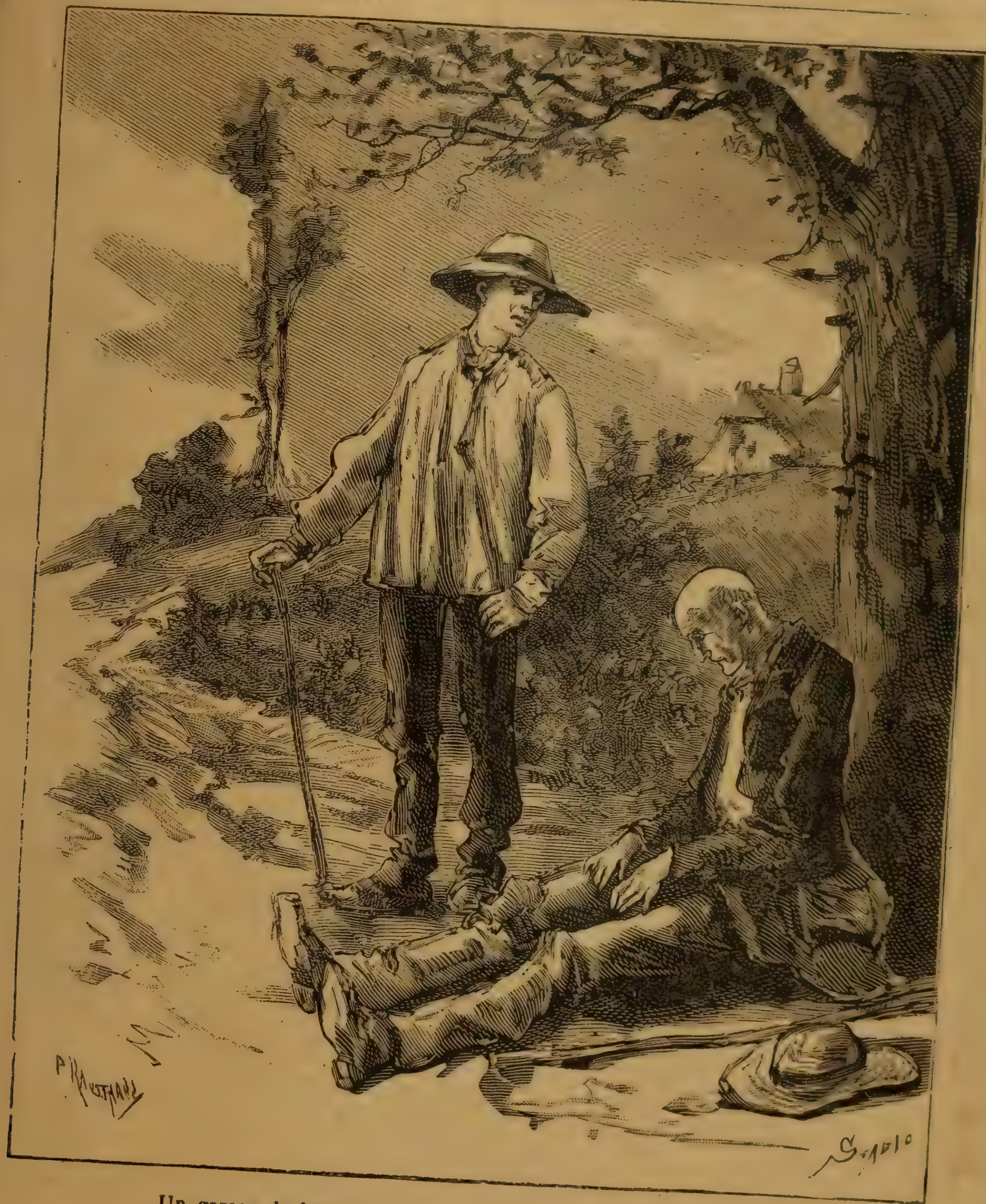
Ces diverses sommes réunies à celle précédemment donnée à Christine Brémont, formaient un capital d'environ cent mille francs.

D'autre part, le coffret donné par Jean de Chamarande contenait :

1° Une montre portant, dans son boîtier, la date du jour où le jeune homme avait failli trouver la mort à Auteuil.

2° Un titre de rente de quatre mille francs.

C'était le cadeau du marquis de Chamarande.



Un garçon de ferme l'avait trouvé sur la route (page 1376).

Le nom des anciens propriétaires du magasin avait été effacé, et maintenant, sur l'enseigne du magasin, on lisait :

A SAINTE MARIE

LINGERIE

Mademoiselle Christine Brémont

La patronne de l'établissement, toujours vêtue de noir, sans un bijou,

et coiffée en bandeaux, était, avec son air modeste et grave, la contre-partie vivante de Paméla, la fille d'amour rieuse et folle.

Christine, la lingère, n'avait conservé de Paméla que deux passions : l'amour des fleurs et l'adoration des poupées.

Elle se proposait d'habiller celles-ci tout aussi bien que les grandes personnes.

Si quelqu'un avait pu pénétrer dans la chambre de la jeune et jolie lingère, il aurait pu voir, sur le marbre de la cheminée, garantis de la poussière par un globe de verre, un bonnet d'enfant et une petite poupée.

XI

LE VIEUX MAUDUIT

Les principaux personnages du drame aux péripéties saisissantes et terribles, que nous venons de raconter, étaient désireux, sans doute, d'échapper à leurs impressions douloureuses, en revenant à des projets de bonheur depuis longtemps formés.

Mais il y avait des convenances avec lesquelles il fallait compter.

Pour tout le monde le baron de Simaise était mort. Le terrible secret de sa résurrection était pour toujours enseveli dans le cercueil où Adriano Zaccharetti avait été enfermé vivant.

Or, la première conséquence de la mort du baron, véritable délivrance pour sa famille, était l'ajournement du mariage du comte Jean de Chamarande avec Henriette de Simaise.

Il fut convenu que la cérémonie nuptiale n'aurait lieu qu'au printemps de l'année suivante.

C'était un délai bien long pour Jean et aussi pour sa fiancée; mais tous deux avaient trop le sentiment du devoir pour protester.

Malgré les torts de son père envers elle, Henriette gardait un reste de respect à la mémoire du baron, et elle estimait que ce n'était pas trop de se préparer au bonheur par des mois de recueillement et beaucoup de prières en faveur du malheureux dont elle portait le nom.

Cependant, comme le marquis, la marquise et la baronne voulaient,

autant que possible, rendre moins longues les heures d'attente; il fut décidé que, aussitôt les formalités de la liquidation remplies, on voyagerait.

En raison du deuil du marquis de Chamarande et de la baronne de Simaise, Jacques Vaillant avait cru devoir, lui aussi, reculer le mariage de la belle Jeanne, sa fille adoptive, avec le lieutenant Jacques Grandin.

Mais si les Chamarande et les Simaise devaient des sacrifices aux convenances, il n'en était pas de même pour Pedro Castora et le comte de Violaine. La jolie Suzanne n'avait pas à porter le deuil d'un père, et le Brésilien avait hâte de mettre aux pieds de l'espiègle jeune fille sa fortune, son nom, sa liberté, comme il y avait déjà mis son cœur.

Ce mariage se fit dans le mois qui suivit les obsèques du baron de Simaise, huit jours après celui de Charlotte avec Paul Mairat.

Le surlendemain, avant de partir pour le voyage obligatoire, Pedro Castora et sa jeune femme vinrent faire leur visite d'adieu au marquis, à la marquise et à Jean de Chamarande, ainsi qu'à la baronne et à ses enfants, qui habitaient provisoirement chez le marquis.

— Est-ce en Italie que vous allez? demanda M. de Chamarande à Pedro.

— Non, en Espagne.

— Vous y resterez longtemps?

— Pas plus d'un mois.

— Et ce sera bien assez, dit Suzanne. D'abord, moi, j'aime la France plus que tous les autres pays du monde... J'aimerais bien aussi le Brésil, continua-t-elle, souriant malicieusement, mais c'est si loin, si loin... Après notre voyage d'un mois, qu'il faut faire, puisque c'est la mode, mon mari me ramènera vite en France dans son beau château des Tourelles, près de Tours, où nous resterons jusque vers le milieu de l'automne.

Je ne connais pas encore les Tourelles; mais d'après ce que m'en a dit M. Castora, c'est un séjour délicieux... Oh! il faudra venir nous y voir.

— Je vous le promets, dit le marquis.

— Dans un mois, c'est-à-dire aussitôt que nous serons arrivés aux Tourelles.

— Soit, dans un mois.

— Mon mari a aussi, en Touraine, le Nid.

— Le Nid! fit Henriette; qu'est-ce que le Nid?

— Dame, je ne sais pas, moi; c'est, paraît-il, une sorte de paradis terrestre... Mais ne me laissez donc pas ainsi dans l'embarras, monsieur mon mari; je vous en prie, répondez pour moi.

Pedro Castora, qui paraissait au moins aussi embarrassé que Suzanne, répondit cependant après avoir échangé avec le marquis un regard rapide :

— Le Nid est une propriété que j'ai achetée il y a quelques mois et qui se trouve dans un site ravissant et pittoresque au bord de la Loire. Moitié villa, moitié ferme, l'habitation est, néanmoins, on ne peut plus plaisante.

— Est-ce loin des Tourelles ? demanda la baronne.

— Le petit domaine du Nid touche à celui des Tourelles ; c'est pour cette seule raison, d'ailleurs, que je l'ai acheté.

— Monsieur Pedro Castora tend à devenir un grand propriétaire foncier de France, dit gaiement Jean de Chamarande.

— Mon cher comte, répliqua le Brésilien, les Tourelles, le Nid et mon hôtel à Paris, sont les seuls immeubles que je possède en France. Mais je puis vous dire que je suis heureux de m'être rendu acquéreur du Nid, car je me propose d'offrir ce petit domaine à ma chère Suzanne. Quand le monde l'ennuiera — et cela pourra arriver, — le Nid sera un lieu où elle aimera à se réfugier.

— J'accepte le cadeau, dit Suzanne en riant.

— Au moins vous voudrez bien m'y recevoir ?

— Nous verrons cela, monsieur ; si vous êtes bien sage, je serai bonne princesse.

Pedro Castora et sa jeune femme prirent congé de leurs amis, emportant la promesse que les deux familles se rendraient aux Tourelles dans un mois.

. . . .

. . . .

Déjà, ceux qui l'avaient le mieux connu ne pensaient plus au baron de Simaise.

Dans les salons, restés ouverts malgré les beaux jours de l'été, on se faisait part des nouvelles enregistrées par la chronique du jour.

Le mariage de Mlle Suzanne de Violaine avec le richissime Brésilien Pedro Castora, qui venait d'être célébré en grande pompe, était le sujet de bien des conversations.

Mais c'est du marquis Paul de Chamarande dont on s'occupait le plus à Paris, en ce moment, aussi bien dans le monde des financiers, des artistes, que dans les salons de l'aristocratie.

On disait :

« Vous savez, ce palais, cette magnifique demeure de l'avenue du Bois-de-Boulogne, qu'on a mis plus de deux ans à construire et dont nul

ne connaissait le propriétaire, eh bien, c'est le marquis de Chamarande qui le faisait bâtir. Cette merveille de notre architecture moderne appartient au marquis ; il s'y est installé depuis quelques jours. L'intérieur est, dit-on, féerique : du marbre partout; nos grands peintres décorateurs ont créé là des chefs-d'œuvre. Il y a une galerie de tableaux et autres objets d'art qui a coûté, à elle seule, plus de deux millions. Les chevaux de M. le marquis de Chamarande sont certainement les plus beaux de Paris.

» Le marquis ne recevra pas cette année, à cause de la mort récente de son frère, le baron de Simaise ; mais, l'année prochaine, il ouvrira ses salons ; il donnera des fêtes splendides.

» En vérité, pour avoir un pareil train de maison, un aussi grand luxe, il faut que le marquis de Chamarande soit immensément riche.

» Il ne connaît pas le chiffre de sa fortune ; elle est fabuleuse.

» Autrefois, sous nos rois, les Chamarande étaient de hauts et puissants seigneurs ; mais, si j'ai bonne mémoire, cette maison a été complètement ruinée par la Révolution. Le marquis d'alors, l'aïeul de celui-ci, a été guillotiné ; son fils a servi l'Empire et la royauté restaurée ; il est parvenu au grade de général ; mais il est mort pauvre.

» C'est parfaitement exact ; mais voici : Le marquis Paul de Chamarande avait, du côté de sa mère, un parent. Ce parent, établi à Batavia, était à la tête d'une importante factorerie. Il fit venir près de lui le marquis, tout jeune alors ; il l'intéressa dans ses affaires et plus tard, finalement, le fit son héritier. Ce fut le commencement de la fortune de M. de Chamarande. Ce serait à Batavia, toujours d'après les on-dit, que le marquis s'est marié. Au dire des personnes qui la connaissent, la marquise est une femme charmante, parfaite. En elle tout est douceur et bonté. Elle doit avoir quarante ou quarante-cinq ans ; mais on ne lui en donnerait pas plus de trente-cinq, et elle est encore fort belle.

» Dans le temps, le bruit de la mort du marquis a couru.

» Oui, on a prétendu que, revenant en France, il avait péri en mer. Il y avait évidemment apparence de vérité, car le baron de Simaise lui-même crut à la mort de son frère, qui est resté pendant plus de vingt ans sans donner de ses nouvelles.

» Le marquis avait, en effet, quitté Batavia, mais pour fonder une autre maison de commerce importante sur une côte d'Afrique. C'est là qu'il a amassé cette fortune colossale avec laquelle il est enfin revenu en France.

» Il n'a qu'un fils ?

» Un fils unique. C'est un grand et beau jeune homme de vingt-cinq

ans, qui ressemble beaucoup à sa mère. Tous les soirs, entre quatre et six heures, on peut le rencontrer au Bois, faisant une promenade à cheval ; c'est un élégant et parfait cavalier. Très souple et d'une adresse admirable, tous les exercices du corps lui sont familiers.

» On peut s'étonner que le marquis de Chamarande, si riche, n'ait pas tiré le baron de Simaise des embarras qui, — ce n'est un secret pour personne, — l'ont conduit au suicide.

» Et pourquoi ?

» Le marquis de Chamarande est un homme de principes sévères. La devise des Chamarande est : « Tout pour l'honneur ! » La déplorable conduite qu'a toujours eue le baron de Simaise lui a aliéné le cœur de son frère.

» D'ailleurs, ils se connaissaient à peine. Le baron à Paris et le marquis à Batavia ou en Afrique, ils ont toujours vécu étrangers l'un à l'autre. Certes, si M. le marquis de Chamarande est resté si longtemps sans donner signe de vie, c'est que, sachant comment se conduisait son frère, il ne voulait rien avoir de commun avec lui.

» Assurément, même pour son frère, le baron de Simaise était un homme fort peu intéressant. »

Voilà donc ce qu'on disait partout, et bien d'autres choses encore.

Mais on eut beau faire des commentaires, on ne parvint jamais à découvrir la vérité.

Comme on le voit, le terrible secret de famille était bien gardé.

Tout pour l'honneur !

C'est pour cela que le marquis de Chamarande, fidèle à la devise écrite sur le blason de ses ancêtres, avait voulu que les crimes du baron de Simaise restassent inconnus.

C'est pour cela aussi que, malgré son grand caractère, la sévérité de ses principes et son horreur de tout ce qui est hypocrisie et mensonge, il avait consenti à la substitution imaginée par Pedro Castora.

Tout pour l'honneur !

Voilà pourquoi M. de Chamarande n'avait appelé l'attention de la justice sur aucun des complices de Carini. Voilà pourquoi il avait désintéressé tous les créanciers de son frère.

Tout pour l'honneur !

Absolument tranquille au sujet du secret de famille, car il n'avait à redouter l'indiscrétion d'aucun de ses amis, le marquis l'était également en ce qui concernait la supercherie qui avait fait rendre à Carini ou plutôt Adriano Zaccharetti les honneurs funèbres aux lieu et place du baron de Simaise.

Carlotta était morte deux jours après le mariage de sa nièce. D'ailleurs, ce n'est pas elle qui aurait révélé ce secret.

On n'avait pas à redouter les indiscrétions de Landry et de Pierre, dont le marquis était sûr comme de lui-même.

Il y avait Caracole.

Mais le marquis lui avait payé son silence; et puis Caracole, pour sa propre sécurité, avait tout intérêt à se taire.

Mais, quand même, l'ancien agent d'Adriano Zaccharetti n'était plus à craindre.

Ce que M. de Chamarande ne savait pas encore, c'est que Caracole, à peine arrivé en Italie, chargé des valeurs volées à son maître, était tombé dans une embuscade de brigands italiens, lesquels l'avaient assassiné, puis dépouillé de toutes les richesses qu'il avait sur lui.

. . . .

. . . .

Tenant la promesse qu'ils avaient faite à Pedro Castora et à Suzanne, un jour, par une belle après-midi, le marquis de Chamarande et tous les siens arrivèrent au château des Tourelles, où les jeunes époux étaient installés depuis huit jours seulement.

Nous croyons inutile de dire qu'ils furent joyeusement accueillis.

Le soir, après le dîner, comme on se promenait dans le jardin, Suzanne dit tout à coup :

— Demain, si vous le voulez, nous irons tous déjeuner au Nid.

— Ce sera charmant, fit Henriette.

— Accepté, dirent la marquise et la baronne.

— Au moins j'aurai le plaisir de voir le Nid avant de partir, dit le jeune baron.

— Mais c'est précisément parce que je sais que votre congé expire dans cinq jours, monsieur Raoul, répondit Suzanne, que j'ai proposé d'aller déjeuner au Nid demain. Ce sera une joie pour moi, une joie de propriétaire, de vous faire les honneurs de mon Nid. Car il est à moi. Mon Dieu, oui, j'ai consenti à l'accepter.

— Suzanne est la bonté même, fit Pedro en souriant.

— Certainement. Car enfin je pouvais refuser et cela vous aurait fait de la peine.

— C'est vrai.

— C'est donc pour vous épargner un chagrin que je me suis décidée à être propriétaire.

— Vous me comblez, dit Pedro en embrassant sa femme.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous finir... A-t-on jamais vu...

— Un mari embrasser sa femme ? Certainement qu'on l'a vu et qu'on le verra encore.

Et il recommença, riant de la fausse résistance de Suzanne.

— Enfin, dit la marquise, vous êtes contente de votre Nid ?

— Enchantée. Vous verrez, c'est très original, le Nid : des fleurs, des fruits, des moutons, des pigeons, un billard, des poules, des canards, une bibliothèque, des vaches, des veaux, des poulains, un piano, une étable, deux appartements de maître, trois chambres d'amis, une laiterie, etc.

La jeune femme avait fait cette nomenclature en riant et parlant très vite, accouplant avec intention, sans doute, les choses les plus disparates.

— Nous verrons tout cela, dit Jean, et si cette installation vous convient, ma chère Henriette, mon père se fera un plaisir de vous en créer une pareille.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mes enfants, répondit le marquis.

— Seulement, reprit Suzanne, en devenant plus sérieuse, il y a au Nid un personnage dont vous chercheriez vainement le pareil, monsieur le marquis, car il est unique, je crois.

Le marquis tressaillit.

— Qu'est-ce donc que ce personnage ? demanda curieusement la marquise.

— Un pauvre vieux qui a été recueilli au nid sans qu'on ait jamais pu savoir qui il est ni d'où il venait. Le malheureux est paralysé, muet, impotent, n'a plus un seul cheveu sur la tête et paraît avoir plus de cent ans.

— Comment se trouve-t-il chez vous ? demanda Henriette avec intérêt.

— Il a été amené au Nid par un garçon de ferme qui l'avait trouvé sur la route, répondit Castora.

— Et les gens de votre ferme l'ont gardé ; c'est bien, dit la baronne.

— Et je vous assure, madame, qu'il est soigné et traité avec tous les égards que l'on doit au malheur.

— Ainsi l'on ne sait même pas le nom de ce pauvre homme ?

— On ne sait absolument rien de lui ; mais comme il fallait l'appeler par un nom quelconque, on lui a donné celui de Mauduit, que portait, m'a-t-on dit, un autre paralytique du pays, mort depuis quelques années dans un âge très avancé.

La promenade terminée, on revint vers le château. Alors le marquis prit à part Pedro Castora et lui dit avec anxiété :



Le malade était assis dans un de ces fauteuils d'osier en forme de guérite (page 1379).

— Êtes-vous sûr, mon ami, que le baron ne sera pas reconnu

— Très sûr.

— Songez-y, Pedro : sa femme, son fils, sa fille !...

— Soyez tranquille, aucun danger n'est à redouter.

— Oh ! ce serait épouvantable !

— Oui, certes.

Mais moi-même, l'autre jour, sachant que c'est lui, j'ai vaine-

ment cherché un indice qui me rappelât celui qui fut le baron de Simaise.

— Et lui, Pedro, croyez-vous qu'il ait le sentiment de sa situation ?

— Je ne saurais dire...

— Oh ! s'il se souvenait, si, chez lui, la pensée n'était pas morte !...

— Je suis persuadé du contraire.

— Soit. Mais si vous vous trompiez, mon ami...

A cette pensée je me sens frissonner ? Vous comprenez, Pedro : ce serait horrible !

— Encore une fois, rassurez-vous, cela n'est pas, cela ne peut pas être.

XII

LE VRAI CHATIMENT

A neuf heures du matin, tout le monde étant prêt, on se mit en route pour le Nid.

Nos amis marchaient par groupes. En tête de la colonne, la baronne de Simaise s'appuyant au bras de son fils en uniforme. Mme de Simaise était en grand deuil de veuve.

Derrière eux venaient Jean de Chamarande et Henriette serrés l'un contre l'autre dans cette douce et chaste intimité des fiancés unis par le cœur.

A quelques pas, les contemplant avec autant d'amour que d'orgueil, suivaient le marquis et la marquise ; lui droit, la tête haute, le front calme, elle, le visage illuminé par le reflet d'une joie intérieure sans mélange.

Pedro et Suzanne, allant de l'un à l'autre groupe, échangeaient un mot, une phrase, un regard.

La matinée était splendide. La brise apportait par bouffées des senteurs de fleurs et d'herbe coupée. Le soleil empourprait de ses rayons les cimes des arbres qui commençaient à se dépouiller de leurs feuilles.

De temps à autre, le chant d'un coq triomphant perçait l'air comme une sonnerie de victoire. On entendait aussi retentir au loin le beuglement

des vaches, pendant que des colombes invisibles faisaient entendre leurs roucoulements monotones.

Dans son ensemble comme dans ses détails, le tableau qui s'offrait aux yeux des promeneurs était ravissant.

Tout à coup, au tournant d'un rideau de peupliers, qui séparait la partie agricole du petit domaine des bâtiments d'habitation, on aperçut le vieux Mauduit.

Le malade était assis dans un de ces fauteuils d'osier en forme de guérite, qu'on trouve maintenant dans presque tous les parcs et sur les plages des bains de mer, car ils garantissent à la fois du soleil, du vent et de la pluie.

Le malheureux avait les jambes enveloppées dans une épaisse couverture de laine et le haut du corps emmitouflé dans une houppelande d'étoffe grossière, mais douce et chaude, dont les manches servaient de manchon aux mains croisées sur les genoux.

La tête était enfouie sous un bonnet de loutre. Une cravate de laine était nouée autour du cou. Toutes ces précautions étaient prises en vue de réchauffer les membres toujours glacés.

Comme l'avait dit Pedro Castora, il était impossible de reconnaître dans ce vieillard au teint cadavérique, aux chairs parcheminées, au front ridé, aux gencives édentées, à la barbe d'un blanc verdâtre, l'élégant, le fringant, l'altier baron de Simaise, le viveur ardent et insatiable.

Le marquis s'arrêta brusquement.

Immobile, il contempla avec une indicible stupeur ce qui restait de son frère.

Ce n'était même plus une ombre, car une ombre dessine les lignes principales du corps et en rappelle la forme.

M. de Chamarande sentit un frisson de terreur et de pitié passer dans tout son être, et il lui fallut faire appel à toute son énergie pour ne pas laisser échapper de ses lèvres un cri d'épouvante.

Henriette s'était aussi arrêtée, saisie par un sentiment de commisération profonde, et tout le monde avait suivi son exemple.

Elle s'approcha la première. Le regard humide, la voix douce, oubliant que le vieillard était dans une insensibilité complète, elle lui dit :

— Eh bien, mon ami, comment allez-vous ce matin? Voilà un bon soleil qui doit vous faire du bien.

Le moribond, qui avait le front courbé et les yeux demi-clos, releva lentement la tête et souleva ses paupières lourdes.

Il regarda devant lui et son œil, terne d'ordinaire, eut comme une lueur d'intelligence.

— Pauvre homme! fit Raoul avec une émotion dont il ne fut pas maître, Dieu l'a cruellement frappé!

Et se plaçant à côté de sa sœur, il se mit à examiner longuement cette figure impassible, ces membres immobiles, cette bouche de laquelle ne sortait aucun son.

Le baron ne fit pas un mouvement; mais on put voir les muscles de son visage se contracter.

Henriette lui prit la main.

Cette main, osseuse comme celle d'un squelette et froide comme le marbre, était agitée par un tremblement continuel.

— Oh! il a la main gelée! s'écria la jeune fille; il faudrait lui avoir des gants fourrés.

Et dans ses mains mignonnes elle essayait de réchauffer la main du paralytique.

Une effroyable contraction nerveuse anima tout à coup la face terreuse du malade; ses lèvres blêmes se crispèrent, rentrant dans la bouche et dessinant un rictus hideux.

— On dirait qu'une douleur violente le torture, fit la baronne avec un accent de compassion sincère.

— D'après le docteur, répondit Castora, ce sont des douleurs névralgiques. Les accès, rares d'ailleurs, sont la conséquence de l'état général où vous voyez ce malheureux.

Comme s'il eût voulu protester contre cette assertion, le baron fit jaillir de ses lèvres un son inarticulé, assez semblable au cri d'un chien qu'on frappe. C'était à la fois une plainte et un cri de rage.

Et c'était d'autant plus affreux à entendre que la bouche grimaçait horriblement.

— Et dire, fit la marquise regardant son mari, que voilà une créature humaine, notre frère devant Dieu!

La réflexion fit tressaillir le marquis.

L'espèce d'aboiement du baron continuait avec une intensité de plus en plus grande, en même temps que la face prenait, en se convulsionnant, les aspects les plus bizarres.

— Il paraît, reprit le Brésilien, que la paralysie de ce malheureux est compliquée d'épilepsie et d'accidents cataleptiques. Pendant ses crises, on lui ferait subir la torture qu'il ne sentirait rien.

— Étrange! murmura Jean.

— Et vous n'avez pu rien découvrir sur son identité? demanda Raoul.

— Absolument rien. Il n'avait sur lui aucun papier, rien enfin qui pût servir de point de départ à des recherches.

— Avez-vous essayé de le faire écrire?

— Oui.

— Eh bien?

— Je n'ai pu y parvenir. D'abord le bras droit est complètement paralysé, et la main gauche a toujours ce tremblement que vous remarquez.

— Peut-être a-t-il des enfants, une fille, dit Henriette.

— C'est probable, répondit Jean, et peut-être l'ont-ils abandonné.

— Comment la science explique-t-elle ce mal épouvantable? demanda Raoul; quelles en peuvent être les causes?

— L'auteur des *Dégénérescences humaines*, le savant Morel, attribue cette effroyable décadence physique et morale, à l'abus des liqueurs fortes; ce serait une variété de l'alcoolisme. La débauche pourrait être aussi une cause.

– Quoi qu'il en soit, répliqua la marquise d'une voix grave, il faut voir dans ce mal terrible un châtiment infligé par la main de Dieu

Tout le monde se taisait.

Le marquis était en proie à une émotion profonde, pleine d'anxiété.

— Peut-être, dit-il à mi-voix et comme à lui-même, vaudrait-il mieux que la mort eût pris ce malheureux; ne dirait-on pas un homme enseveli vivant?

Cette fois encore le baron fit entendre un son rauque, et son corps parut avoir éprouvé une commotion terrible.

— La couverture se dérange, dit Henriette.

Elle s'agenouilla, et avec la sollicitude d'une mère, qui reborde les couvertures du berceau de son enfant, elle serra les jambes du paralytique dans leur enveloppe de laine.

Son front incliné se trouva sous la main tremblante du malheureux, si bien qu'on eût pu croire que le vieillard bénissait la jeune fille.

Le marquis, frappé de cette étrange circonstance, échangea un regard avec Castora.

— Allons, dit le Brésilien, peut-être fatiguons-nous notre pauvre malade; éloignons-nous.

A ce moment un coup de cloche se fit entendre.

— D'autant plus, ajouta Suzanne, qu'on nous annonce le déjeuner.

Changeant de ton, elle continua :

— Je plains ce malheureux de tout mon cœur; mais puisque sa guérison est impossible, nous ne pouvons que le soigner de notre mieux pour lui rendre moins pénibles ses derniers jours.

On s'éloigna. Mais mus par un sentiment dont ils ne se rendaient pas compte, Raoul et Henriette restèrent en arrière. Soudain la jeune fille

cueillit une fleur, la porta à ses lèvres pour en respirer le parfum, puis, se rapprochant vivement du vieillard, elle passa la fleur à la boutonnière de la houppelande, pendant que Raoul prenait la main tremblante et froide du paralytique et la pressait dans les siennes.

Le marquis surprit cette petite scène, et tout attendri et tout rêveur il murmura :

— O Providence! O nature!

Le frère et la sœur s'empressèrent de rejoindre leur mère.

Tout en marchant lentement derrière les autres, le marquis se disait, en frémissant :

— Si, pourtant, dans ce cerveau il restait une lueur d'intelligence! Si ce cadavre pensait! Si ce mort comprenait!... Quelle leçon cruelle ses enfants lui auraient donnée! Mais aussi quel horrible supplice!

M. de Chamarande ne faisait pas une fausse hypothèse; ce qu'il supposait seulement était la réalité.

Le baron de Simaise avait conservé son intelligence.

Le malheureux avait le souvenir et la pensée; non seulement il pensait et se souvenait, mais il entendait, comprenait et voyait. Il avait, en un mot, conscience de son état.

Oh! son intelligence n'avait pas survécu intacte aux secousses morales, aux tortures physiques; le choc avait été terrible, mais le feu sacré de l'âme, l'étincelle merveilleuse du cerveau avaient résisté. Parfois, l'étincelle jetait une lumière et le feu de l'âme s'allumait.

Alors le supplice du baron devenait épouvantable.

Quand il était livré ainsi à lui-même, dans une de ces heures de lucidité sinistre, le souvenir du passé venait le hanter comme le plus horrible cauchemar.

Il se voyait enveloppé dans son drap mortuaire et il entendait le marquis, Castora et Carini discourir sur son sort. Il assistait au conciliabule qui avait précédé sa quasi-résurrection.

Et se rappelant ses angoisses, ses sombres terreurs, il passait de nouveau par les mêmes souffrances morales : Allait-on l'enterrer vivant? Allait-on le rendre à la vie?

Il lui semblait entendre encore les prédictions terribles de Caracole, qu'il avait trouvées préférables, cependant, à l'effroyable perspective d'être enterré vif.

Parfois, la perturbation de son esprit était si grande qu'il se croyait couché dans un cercueil de plomb où le manque d'air paralysait ses mouvements, arrêtait son souffle, étouffait sa voix.

Quelles atroces tortures le malheureux endurait!

Dans quelles inexprimables angoisses il se débattait!

Que de supplications et de blasphèmes lui venaient aux lèvres!

Oui, le baron de Simaise entendait, comprenait, voyait, et son impuissance à le faire connaître augmentait au centuple son désespoir et sa rage.

Qu'on juge de ses impressions quand il s'était vu entouré de tous les siens.

Ne se doutant point de l'horrible transformation que son corps avait subie, il ne pouvait pas admettre qu'on ne le reconnût point.

A la vue de sa femme et de ses enfants il s'était dit :

— Ils vont me reconnaître!... Et tous s'empresseront autour de moi!... Ils me prodigueront leurs soins. Ils feront venir de Paris les plus grands médecins; on me guérira... Oh! renaître à la vie!

Hélas! vain espoir! On ne s'était intéressé à lui que comme à un étranger.

Sa fille lui avait parlé avec compassion, elle avait touché sa main, mais elle n'avait rien compris, rien deviné.

Son fils, lui aussi, s'était montré compatissant, lui aussi avait pris sa main glacée, s'était attendri; mais comme sa sœur il n'avait rien deviné. Pas plus à Raoul qu'à Henriette, une voix n'avait crié :

— C'est votre père!

Et sa femme n'avait pas été moins aveugle que ses enfants!

Tous avaient manifesté une pitié profonde, mais c'était tout. On avait bien voulu s'attendrir à la vue de son immense malheur, mais on ne s'était pas demandé s'il était possible d'adoucir ses souffrances!

Pourtant, un homme au moins savait la vérité, et cet homme c'était Pedro Castora, Pedro Castora, qui l'avait amené au Nid. Et Pedro Castora ne disait rien!

Quand le baron avait compris que s'il ne saisissait pas, pour parler, l'occasion qui se présentait à lui, il était à jamais perdu, il avait pu, en faisant des efforts inouïs, jeter quelques hurlements horribles.

Le malheureux cherchait à crier :

— Je ne m'appelle pas Mauduit!

— Je suis le baron de Simaise!

— Raoul, Henriette, je suis votre père!

— Ma femme, mes enfants, mon frère, sauvez-moi, rendez-moi à l'existence!

— Je me repens, je me repens!

Hélas! dans cette lutte suprême entre la volonté et la matière, c'est la volonté qui avait été vaincue, terrassée!

Ah! comme les douces et bonnes paroles de sa fille l'avaient touché!

Comme il aurait voulu presser sur ses lèvres cette fleur mise par Henriette à sa boutonnière!

Comme la poignée de main de son fils l'avait ému!

Avec quelle joie, s'il l'eût pu, il aurait serré ses enfants contre son cœur meurtri par le repentir!

Mais non, il les avait vus s'éloigner tous, attristés, sans doute, mais disposés à oublier!

Les reverrait-il jamais?

Et le baron était retombé dans son enfer!

Quand il ne les vit plus et ne les entendit plus, sa douleur fut si grande qu'il poussa une sorte de rugissement et que de ses yeux tombèrent deux larmes rouges, deux larmes de sang!

— Ah! voilà, voilà le châtiment! pensa le malheureux baron.

Oui, avoir revu ses enfants et sa femme, c'était son vrai châtiment; châtiment sans précédent, cent fois, mille fois plus terrible que tous ceux qu'il avait endurés jusqu'à ce jour.

Le marquis avait dit :

« Peut-être vaudrait-il mieux que la mort eût pris ce malheureux. »

Ainsi pensait le baron. La mort aurait été un bienfait pour lui et il l'eût accueillie avec reconnaissance.

Vers cinq heures de l'après-midi, la petite caravane quittait le Nid sans avoir revu le pauvre vieux paralytique.

XIII

EN KABYLIE

Jean de Chamarande accompagna Raoul de Simaise jusqu'à Marseille, lieu de son embarquement pour l'Algérie.

Avant de quitter le frère de sa fiancée, Jean l'embrassa avec effusion.

— Croyez-vous que tous nos amis penseront à moi? demanda le jeune officier à son cousin.



Une importante tribu kabyle s'était révoltée (page 1387).

— Ce serait mal d'en douter.

— Oh! je suis sûr de vous, Jean, comme de M. le marquis et de Mme la marquise ; mais les autres?

— M. Pedro Castora est devenu votre ami, mon cher Raoul, et je sais que le comte de Violaine, le comte et la comtesse de Maurienne vous ont en grande estime. Ah! croyez-le, vous laissez en France des amis sincères sur lesquels vous pouvez compter.

Raoul laissa échapper un soupir, serra la main de Jean et sauta dans le canot qui allait le conduire au paquebot.

Le comte de Chamarande resta sur le quai tant que le navire qui emportait Raoul fut en vue. A l'aide d'une longue-vue, il aperçut longtemps le spahis agitant son mouchoir en signe d'adieu.

Quand Raoul arriva à Alger, une expédition en Kabylie venait d'être décidée.

Bien que nos armes eussent soumis les Kabyles, ce que n'avaient jamais pu faire les Turcs, qui n'étaient parvenus à faire reconnaître leur pouvoir qu'à quelques tribus sur les pentes inférieures des montagnes les plus rapprochées de leur action, il arrive encore que, poussés par des marabouts fanatiques, les habitants de la Kabylie se révoltent contre l'autorité française.

Or, c'était une révolte des Kabyles qu'il s'agissait de réprimer.

La Kabylie est composée de cet amoncellement de montagnes qui s'élèvent entre Dellis et Bougie au nord, Sétif et Aumale au sud.

Disons, en passant, que la race kabyle ne se rencontre pas exclusivement dans cette partie de l'Algérie que nous venons d'indiquer. Cette race, bien supérieure à la race arabe, est plus fortement agglomérée dans la Kabylie du Jurjura, et ce n'est qu'au delà de la frontière du Maroc que l'on retrouve une aussi puissante concentration de la race des anciens Berbères.

L'Algérie se divise en deux parties bien distinctes, la partie des montagnes et celle des plaines, ce qui constitue deux portions à peu près égales.

Et de même qu'il y a deux divisions topographiques, il y a deux divisions de races.

La race arabe.

La race kabyle.

La première habite les plaines, la seconde reste dans les montagnes.

Tout naturellement, la configuration du terrain influe sur les mœurs, les habitudes, le tempérament des habitants.

L'Arabe est cultivateur.

Le Kabyle est industriel et marchand.

L'Arabe est cultivateur, mais avant tout paresseux. Vivant au milieu de riches contrées, possesseur de terres d'une fertilité extraordinaire, il sait qu'il n'a qu'à livrer la semence au sol pour récolter au centuple. De là sa passion pour le *farniente;* de là la paresse qui est le propre de cette race.

Le Kabyle, au contraire, obligé de se créer des moyens d'échange

pour obtenir les céréales qui lui manquent, est devenu travailleur en se faisant industriel.

L'Arabe et le Kabyle sont ennemis de race. Cet antagonisme s'explique par la différence des intérêts. Ainsi l'Arabe est vaniteux, humble et arrogant tour à tour.

C'est le propre des peuples conquis et dominés.

Toujours drapé dans son orgueil, le Kabyle est indépendant parce que ses montagnes sont restées vierges de toute invasion.

L'Arabe n'est pas seulement paresseux, il est encore menteur et voleur, tandis que le Kabyle travailleur est franc et honnête.

En arrivant à son corps, le jeune baron de Simaise apprit que son escadron faisait partie d'un contingent qui entrait en campagne le lendemain.

Une importante tribu kabyle s'était révoltée; des massacres de colons avaient eu lieu; l'incendie avait dévoré des maisons, et il fallait châtier ces méfaits avec la rapidité de la foudre, sous peine de voir la révolte s'étendre.

Ainsi fut fait. En quelques jours les révoltés furent châtiés.

La lutte fut terrible, sans merci. L'ennemi se faisait hacher plutôt que de lâcher pied, et quand il se décidait à un semblant de fuite ou seulement de retraite, c'était pour revenir à la charge avec un élan nouveau.

Raoul se battit comme un lion.

A un moment, entouré par un groupe d'adversaires, il se défendit en véritable héros et eut le bonheur de sauver son capitaine qui, démonté et blessé, allait tomber entre les mains des assaillants.

Cependant, malgré tout son courage, Raoul aurait certainement succombé si, tout à coup, et sans qu'on sût à quel commandement ils obéissaient, les cavaliers ennemis n'avaient pas pris la fuite, comme s'ils eussent été saisis d'une grande panique.

Raoul avait reçu trois blessures. Son cheval frappé à mort s'était abattu sous lui au moment où le dernier Kabyle disparaissait à l'horizon dans un nuage de poussière rougie par les rayons du soleil couchant et qui ressemblait à une vapeur de sang.

Raoul fut fait lieutenant sur le champ de bataille.

Il remplaçait un brave officier atteint en pleine poitrine à la tête de ses hommes, et dont le dernier cri avait été : Vive la France!

Les blessures de Raoul étaient légères. On l'entendit dire en souriant :

— Beaucoup de sang pour rien!

Il refusa d'être envoyé à l'ambulance.

Mais ce n'était pas assez d'avoir étouffé la révolte, il fallait en con-

naître les instigateurs et, tout en se montrant généreux, ramener les esprits au sentiment de l'obéissance.

Alors, il fut décidé que plusieurs officiers connaissant l'arabe et surtout l'idiome berbère, iraient visiter les tribus voisines et recevoir la soumission des marabouts en leur accordant l'aman.

Raoul était du petit nombre des officiers qui s'étaient appliqués à l'étude de la langue et des mœurs des Kabyles. Doué d'une façon toute particulière, il avait pu, assez rapidement, se mettre en état de soutenir une conversation avec les indigènes. Tout naturellement il se trouva désigné pour la mission délicate et honorable, mais dangereuse, dont on attendait les meilleurs résultats.

Raoul partit accompagné d'un seul soldat, son brosseur.

Nous ne raconterons pas les mille petits incidents qui signalèrent les premières journées de son ambassade.

Arrivons avec lui au centre de la Kabylie, dans la belliqueuse tribu des Zouaoua.

De ce nom de Zouaoua est sorti celui de zouaves, qui a été donné à ce corps d'élite français, connu maintenant dans le monde entier pour sa bravoure téméraire.

Dans la tribu des Zouaoua, renommée par sa valeur, il était d'usage, autrefois, que l'un des enfants d'une famille noble allât prendre du service dans l'armée du dey d'Alger ou du bey de Tunis. Lorsque notre domination commença à s'affermir, les généraux songèrent à utiliser cette habitude des Zouaoua pour constituer une infanterie indigène; mais il fallut y introduire peu à peu l'élément français afin de plier ces hommes de fer à notre implacable discipline militaire.

De là, ce nom de zouaves, qui resta à ce corps d'infanterie que nos soldats ont immortalisé.

Avant d'arriver à la Kharouba, lieu où il devait trouver les principaux chefs kabyles, Raoul fut forcé de s'arrêter dans une dechera (village) où l'on célébrait, ce jour là, deux cérémonies importantes : l'élection d'un *amin* et le mariage d'une jeune fille.

Le village où Raoul faisait halte s'appelait Dechera-el-Kelba, le village de la chienne, à cause d'un drame qui s'y était passé quelque vingt ans auparavant.

L'apparition de l'officier français fit sensation, et si les habitants du village n'avaient pas été sous l'impression de la dernière défaite des révoltés, le jeune homme aurait certainement payé de sa vie sa témérité.

Sans se laisser intimider par les murmures qui grondaient autour de lui et que les paroles d'un vieillard avaient peine à contenir, Raoul

s'adressa à un jeune guerrier dont l'air altier semblait révéler un personnage important.

— Réponds à mes questions, lui dit-il d'une voix brève, je suis ton chef.

— Si tu es chef, je suis chef aussi, répliqua durement le montagnard.

Ces paroles rappelèrent à Raoul qu'il ne faut jamais froisser la fierté d'un Kabyle, car ces montagnards sont ainsi faits que le dernier d'entre eux se juge l'égal du plus puissant; ce n'est que devant le caractère religieux du marabout qu'il consent à s'incliner.

— Tu as raison, répondit Raoul, et c'est parce que je sais que tu es chef comme moi que je me suis adressé à toi.

A ce moment, un homme étranger à la tribu, un Arabe, s'approcha de l'officier français, lui prit la main et la baisa; non content de ce premier acte de soumission, il lui prit la tête et la baisa de même, tout en se confondant en compliments, sans tenir compte de l'impassibilité dédaigneuse de celui qui était l'objet de son obséquiosité.

Les Kabyles affectaient une attitude ironique devant ces démonstrations serviles auxquelles ils ne se livrent jamais. Car c'est là ce qui distingue le Kabyle de l'Arabe : autant celui-ci est flatteur, obséquieux avec son supérieur, autant l'autre, fier et orgueilleux, reste digne et hautain.

Le Kabyle ne fait pas de compliments; si, comme l'Arabe, il va parfois baiser la main ou la tête d'un chef ou d'un vieillard, il faut que celui-ci, quel qu'il soit, lui rende immédiatement sa politesse.

— Où est votre chef? demanda Raoul, s'adressant à un vieillard qui venait d'arriver sur la place.

— Français, de quel chef parles-tu? Est-ce de notre amin ou de notre marabout?

— De l'un et de l'autre; je demande à voir ou votre amin ou votre marabout.

— Tout à l'heure tu connaîtras notre amin, car nous allons le nommer; quant à notre marabout, tu ne vas pas tarder à le voir paraître.

— C'est que je suis pressé.

— Jeune homme, il faut toujours et pour tout prendre son temps.

— Vieillard, tu es un sage!

— Que viens-tu faire parmi nous?

— Je viens savoir si vous êtes décidés à vous soumettre complètement.

— Qui donc t'envoie?

— Celui qui a vaincu les rebelles.

Le vieillard resta un moment silencieux et dit :

— Nous ne demandons pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec les Français; mais qu'ils ne nous parlent jamais d'impôts, comme vous l'avez fait avec les hommes de la plaine; nos ancêtres n'en ont jamais payé et nous voulons faire comme eux.

Soudain, une voix grave et forte, dominant toutes les autres, prononça ce distique proverbial :

L'ennemi ne devient jamais ami.
Le son ne devient jamais farine.

C'était le marabout qui parlait. Mais à peine la dernière syllabe était-elle sortie des lèvres du sentencieux Kabyle, qu'un éclat de rire moqueur, strident, retentit.

Tous les regards eurent un éclair de fureur, en même temps que tous les assistants se tournaient vers l'endroit d'où ce rire irrévérencieux était parti.

Raoul regarda comme ceux qui l'entouraient et ses yeux furent frappés d'un spectacle étrange.

Comme nous l'avons dit, deux cérémonies allaient avoir lieu dans le village : l'élection d'un amin et le mariage d'une jeune fille. Le mariage devait se faire après l'élection. A cet effet, tous les hommes de la localité, selon la coutume, étaient rassemblés en armes sur la place.

Ils étaient massés devant Raoul, formant une espèce de demi-cercle. Au premier rang venait de se placer le marabout. Derrière les hommes, à une vingtaine de pas de distance, se tenaient les femmes, en costume de fête.

Car il y a cela de particulier dans les mœurs des deux races arabe et kabyle, que pendant que les femmes arabes ne sont jamais maîtresses de leurs actions, restent cachées, voilées, ne paraissant jamais aux réunions des hommes, les femmes kabyles jouissent d'une liberté entière, vont où elles veulent, causent, chantent, se montrent le visage découvert et assistent aux assemblées des hommes, sans se mêler, toutefois, aux discussions publiques.

Il est présumable que c'est à cette vie passée au milieu d'une population énergique que la femme kabyle doit l'énergie qui la distingue elle-même.

Cette communauté d'existence entre les hommes et les femmes se continue jusque dans les combats. A l'heure de la bataille, la femme kabyle excite par ses cris son mari et ses frères.

Que les munitions viennent à manquer, elle bravera les fatigues et

les dangers pour en procurer aux guerriers. Qu'un blessé tombe, elle se précipite dans la mêlée, l'enlève, le panse et le renvoie au combat s'il est encore en état de tenir son arme. Qu'un lâche essaie de fuir, elle le poursuivra de ses injures et le désignera au mépris de tous en lui faisant avec du charbon une large marque sur son burnous ou sa chemise de laine.

Elle tient du sauvage et du spartiate, prête à combattre au besoin et à venger l'homme qu'elle aime.

L'arrivée de l'officier français, le colloque qui en avait été la conséquence, avaient tout naturellement captivé l'attention des femmes kabyles, et comme la curiosité féminine n'a pas de patrie, leurs yeux cherchaient à voir le roumi et leurs oreilles à l'entendre. Elles se dressaient sur la pointe des pieds ou se hissaient sur des pierres, des escabeaux pour dominer le groupe des hommes.

Raoul de Simaise était beau. Un bandeau de soie noire, qui lui ceignait une partie du front et qui révélait une blessure récente, loin de nuire à l'ensemble énergique de son visage, y ajoutait un attrait de plus.

Ce bandeau disait éloquemment : ce Français est un brave. En même temps, sa présence dans ce milieu ennemi annonçait une audace peu commune.

Or, aux yeux des Kabyles, le courage étant la première des vertus, le roumi exerçait à son insu un véritable prestige sur ces natures ardentes.

Toutes les femmes regardaient et écoutaient avec avidité. Mais, dans le nombre, une, entre autres, contemplait le jeune officier avec une sorte d'admiration et un intérêt singulier.

Pour un étranger cette femme paraissait être comme les autres d'origine kabyle; mais pour un homme habitué à vivre au milieu des tribus arabes et berbères, il était évident qu'elle était de race tunisienne.

Elle pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans.

Elle était, par conséquent, dans le premier épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté.

Ses traits étaient fins et réguliers.

Ses lèvres charnues, rouges comme une grenade ouverte, bien dessinées, inspiraient le désir.

Les sourcils étaient noirs, épais, bien arqués.

De ses yeux noirs jaillissait une flamme bien faite pour troubler un jeune homme condamné, comme l'était Raoul, à l'abstinence.

Le front était bas, mais on y lisait l'intelligence et l'énergie.

La chevelure était noire et abondante. De ses tresses épaisses la

jeune femme s'était fait comme un diadème, qui donnait à sa physionomie animée une véritable, mais étrange majesté.

Les mains, dont les doigts étaient entièrement teints avec du henné, étaient petites, comme toutes celles des femmes de sa race, gracieuses de forme, et déjà potelées plus qu'une européenne ne l'aurait voulu.

Son petit pied, cambré dans son léger soulier, avait une attache ravissante.

Son visage très mobile prenait tour à tour une expression mutine, joyeuse ou sombre.

Elle portait, pour tout vêtement, sa longue mante arabe dont les plis flottants l'enveloppaient, laissant deviner des formes élégantes, exquises.

Autre caractère distinctif de sa race : on remarquait chez elle cette tendance à l'embonpoint que l'on observe chez toutes les femmes d'Orient.

Elle était certainement la plus jolie de toutes les femmes présentes, et ce n'est pas peu dire, car la femme kabyle est généralement plus attrayante que la femme arabe, laquelle est fort peu soigneuse de sa personne.

XIV

AMIN ET MARABOUT

Raoul s'était aperçu de l'attention profonde dont il était l'objet de la part de la jeune femme, et en même temps que sa rare beauté l'avait frappé, il avait remarqué l'ardeur du regard fixé sur lui, la coquetterie provocante du sourire, et surtout un geste d'une grâce adorable évidemment à son adresse.

Quand la jeune femme s'aperçut que le roumi la regardait avec une attention flatteuse, elle porta à ses lèvres une fleur qu'elle avait à la main, y mit un long baiser et sembla toute prête à la lui jeter.

L'allusion était trop directe pour échapper à Raoul qui, si modeste qu'il pût être, n'en était pas moins homme.



— Le marabout a dit mon nom devant toi; je m'appelle Djorah (page 1400).

Son amour-propre fut agréablement chatouillé. Mais ce ne fut qu'un éclair; instantanément il eut comme honte de l'impression qu'il avait ressentie.

Il rougit, baissa les yeux et détourna la tête.

C'est que le souvenir de celle qu'il aimait s'était tout à coup réveillé dans son cœur.

La jeune Tunisienne devina-t-elle la pensée du jeune officier ou se

sentit-elle blessée seulement du peu d'effet qu'elle avait produit? On ne saurait le dire. Toujours est-il que ses sourcils se froncèrent, qu'elle laissa tomber sa fleur et la foula sous ses pieds avec colère.

La femme est femme partout.

Cet incident s'était passé avec une telle rapidité qu'il avait échappé à tout le monde. Mais il laissa dans l'esprit de Raoul une impression profonde. Il eut le pressentiment que cette jeune fille, si étrange dans ses allures, devait jouer un rôle important, sinon dans sa vie, du moins dans l'épisode de son voyage.

Les Kabyles rassemblés pour l'élection de l'amin manifestaient une certaine impatience; il leur semblait que le roumi portait atteinte à leurs droits.

Il faut dire que le gouvernement kabyle est le gouvernement républicain dans toute sa force primitive.

En effet, le pouvoir y est électif à tous les degrés, et l'élection se fait par le suffrage universel.

Chaque dechera se nomme un chef qu'on appelle amin. Cette qualification indique une idée de surveillance et de police bien plus que d'autorité. L'amin est pour ainsi dire le maire de la commune.

Tous les Kabyles en âge de porter les armes prennent part à l'élection. La réunion de tous les amins de la Kharouba forme le conseil de la tribu; c'est quelque chose comme notre conseil d'arrondissement ou même notre conseil général.

Ce conseil, en effet, délibère sur les intérêts communs, rend les jugements, prend des mesures générales et choisit parmi ses membres un président qui porte le titre d'amin des amins. Ce personnage a des pouvoirs particuliers : il est le chef politique et militaire de la tribu; mais sous la condition expresse que sa nomination ait été sanctionnée par les électeurs de toute la tribu.

D'ordinaire, c'est le marabout qui désigne le candidat pour chaque dechera, et il est bien rare que celui qu'il recommande ne soit pas nommé.

L'amin dont l'élection allait avoir lieu devant Raoul de Simaise, était un homme dans la force de l'âge.

Il s'appelait Ben Hamed.

C'était un fort beau type du cavalier kabyle.

Visage carré, très expressif. La tête, surmontée de cheveux roux, un peu forte, avait un caractère d'énergie des plus accentués, à peine tempéré par la douceur de deux grands yeux bleus au regard profond.

La peau était relativement blanche; les membres souples et robustes.

Ce qui distinguait encore le candidat, c'était sa taille beaucoup plus

élevée que celle de ses compatriotes, qui sont généralement un peu trapus.

Il était le protégé du marabout et son élection, recommandée d'ailleurs par ses mérites personnels, était certaine.

Elle eut lieu, fut proclamée et saluée par une décharge générale de toutes les armes à feu.

Il y eut alors un moment de confusion comme il s'en produit dans toutes les foules satisfaites.

On s'empressait autour de l'élu pour le féliciter.

L'attention de Raoul était tout entière à ce spectacle, quand il se sentit tiré par son manteau.

Il se retourna vivement.

La jeune Tunisienne était à son côté.

Raoul allait l'interroger ; mais elle posa un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et en même temps son regard expressif commandait au jeune homme la circonspection.

Très surpris, Raoul se demandait ce que signifiait cette pantômime et quel pouvait être le but de la jeune fille, quand le marabout intervint.

— Que fais-tu là ? dit-il à la Tunisienne.

— Je regarde et j'écoute, répondit-elle sans s'émouvoir.

— Ta place n'est pas ici.

— Ma place est partout où il me plaît d'aller.

Il sembla à Raoul que les yeux du marabout étaient loin d'avoir une expression de colère.

Du reste, la jeune fille ne paraissait nullement intimidée. Elle regarda le marabout en face, fixement, avec une telle persistance railleuse que celui-ci détourna la tête.

Un sourire de triomphe glissa sur les lèvres de la Tunisienne, qui s'éloigna de quelques pas, mais non sans avoir lancé à Raoul un coup d'œil qui pouvait être ou une provocation amoureuse ou un avertissement amical d'avoir à se tenir sur ses gardes.

Sur ces entrefaites, Raoul s'aperçut que le nouvel amin se dirigeait de son côté.

Évidemment, le chef kabyle allait l'interroger, c'était son droit.

Mais au lieu de marcher tout droit vers l'officier français, qui se disposait à le recevoir, Ben Hamed biaisa quelque peu de manière à passer près de la jeune fille à l'oreille de laquelle il murmura quelques mots.

Elle y répondit par un sourire dédaigneux et par un haussement d'épaules plus dédaigneux encore.

L'œil de l'amin lança un éclair que la Tunisienne essuya sans sourciller. Toutefois, elle s'éloigna encore de quelques pas, en se rapprochant

du groupe des femmes, qui entouraient la jeune fille dont les noces allaient se célébrer.

Cette scène, si rapide qu'elle eût été, n'avait pas échappé au regard investigateur du marabout. Son visage se contracta, une espèce de tremblement nerveux secoua ses membres et ses lèvres murmurèrent une sourde imprécation.

Mais il se remit bientôt, et quand Ben Hamed arriva près de lui et de Raoul, sa physionomie avait repris son impassibilité ordinaire.

Raoul, qui avait eu le temps de lire sur le visage du marabout, comprit qu'il existait une rivalité d'amour entre le marabout et l'amin, rivalité ensevelie jusqu'alors dans le mystère et qui venait de se révéler tout à coup.

— Ben Hamed, dit Raoul, je suis heureux d'avoir assisté à ton élection; je te souhaite le succès de tous tes désirs.

— Je te remercie, dit l'amin; je forme en ta faveur les mêmes souhaits.

— Dis-nous ce que tu veux, interpella le marabout.

— Je veux, répondit Raoul, s'adressant à l'amin, connaître les intentions de ta dechora et t'offrir l'amitié des Français en échange de la tienne.

— Nous ne demandons rien aux chrétiens, répliqua le marabout; n'est-il pas vrai, Ben Hamed?

— Rien, répondit l'amin.

Et tous deux firent mine de se retirer.

— Pourquoi, leur dit Raoul, répondez-vous si mal à ma politesse.

— Que pouvons-nous te dire? Comment te répondre? répliqua le marabout, est-ce que nous ne sommes pas séparés de toi par nos mœurs, notre religion?

— Et puis, ajouta l'amin, nous ne pourrons jamais nous entendre.

— Pourquoi, quand je viens parmi vous en ami? Me croyez-vous donc capable de vous blesser dans votre conscience? Je vous le répète, je suis un ami.

— Oh! ami! fit Ben Hamed avec une expression de colère

— Oui, ami, accentua Raoul.

— Nous t'accepterions comme ami, dit le marabout, si nous pouvions oublier que tu es Français.

— Vous haïssez donc les Français?

Il y eut comme une hésitation dans le regard de l'amin.

— Non, répondit gravement le marabout, et cependant ils nous ont soumis à leur domination.

— Et nous croyons, ajouta Ben Hamed, que les Français sont les instruments de la colère d'Allah!

— S'il en est ainsi, pourquoi tous deux me témoignez-vous de l'aversion?

— De l'aversion! fit le marabout avec un accent indéfinissable

— Sans doute, cela se lit dans vos yeux.

— Nous n'allons pas trouver les Français, nous; ils ne doivent pas venir vers nous.

— Pourquoi donc, puisqu'ils viennent en amis?

Ben Hamed cherchait du regard la Tunisienne, qui s'était dissimulée derrière un groupe de femmes, mais qui ne perdait pas de vue les trois interlocuteurs.

Le marabout reprit :

— J'ai fait serment de ne pas aller volontairement vers les Français et je tiens mon serment.

Après un instant de silence il ajouta d'une voix sombre :

— Je le tiendrai toujours!

— Tu es un loyal montagnard.

— Oui, mais je sais que tu peux m'imposer la volonté des tiens.

— Sans doute.

— Vous êtes les maîtres, je ne l'ignore pas!

— Eh bien?

— Je resterai près de toi, si tu l'exiges, mais je ne parlerai plus.

Raoul comprit qu'il ne devait plus insister. Ce mélange de fierté et d'obéissance lui donnait la mesure de la confiance qu'il devait avoir dans le marabout.

Cependant il n'était pas satisfait; car ce n'était pas sur de pareilles déclarations qu'il pouvait renseigner ceux qui l'avaient envoyé sur les dispositions de la tribu et des tribus voisines.

— Je serai plus heureux ailleurs, pensa-t-il.

Il fit un signe à son spahis et celui-ci lui amena son cheval.

— Reste sur le bien, dit-il au marabout en se mettant en selle.

— Va avec la paix, répondit le marabout.

— Au moment où Raoul allait tourner bride, il aperçut la Tunisienne qui dardait sur lui un regard chargé de flammes.

Cette persistance l'intrigua de nouveau et il voulut en avoir le cœur net.

— Encore un mot, dit-il au marabout.

— Je t'ai dit que je ne voulais plus parler.

— Il ne s'agit plus ni de toi ni des Français; je te prie seulement

de me dire quelle est cette jeune fille qui nous regarde en ce moment avec une si grande attention.

Le marabout et l'amin tressaillirent et leurs regards se fixèrent sur l'officier avec une expression d'étonnement et d'inquiétude.

— Que t'importe? fit Ben Hamed.

— Simple sentiment de curiosité... Évidemment cette jeune fille n'est pas née chez vous, et sa présence ici a lieu de me surprendre.

Le marabout plongea son regard dans les yeux du jeune officier comme pour lire au fond de sa pensée.

Le visage de Raoul resta calme.

— Elle te répondra elle-même, dit alors le marabout.

Et il fit un signe à la Tunisienne.

Celle-ci, qui avait deviné qu'on s'occupait d'elle, s'avança d'un pas rapide.

XV

LA BELLE DJORAH

Tout le monde s'était écarté pour livrer passage à la jeune fille

Raoul remarqua alors qu'elle était l'objet d'une certaine déférence de la part des hommes et des femmes.

Quant à elle, elle marchait d'un pas délibéré, recevant avec satisfaction les hommages qui lui étaient rendus. Son visage brillait de fierté et semblait dire à Raoul :

— Vois, comme on me respecte; vois, comme on m'admire!

Quand elle ne fut plus qu'à deux pas du marabout, elle s'arrêta et d'une voix harmonieuse elle lui dit :

— Père, que me veux-tu?

Le marabout fronça les sourcils comme si ce nom de père, qui lui était donné, lui fut pénible à entendre.

— Approche, Djorah, dit-il d'une voix qui trembla légèrement.

Elle avança encore, mais en affectant de s'écarter de l'amin, qui la dévorait des yeux.

— Le chrétien a quelque chose à te demander, dit le marabout avec un effort visible.

— Je suis aux ordres du seigneur français, répondit Djorah, en souriant gracieusement.

Ben Hamed eut comme un grognement guttural de menace auquel la Tunisienne ne parut faire aucune attention.

— Je te remercie de ton bon vouloir, dit Raoul à Djorah.

— Parle, que me veux-tu?

— Je désire causer un instant avec toi!

— Pour quelle chose?

— Quelques questions à t'adresser.

— Oh! je suis prête à te répondre et tant qu'il te plaira.

— Eh bien:...

— Attends que nous soyons seuls... Fais éloigner ton compagnon, ajouta-t-elle, en désignant le spahis de la main.

Raoul sourit, mais laissa voir sa surprise.

— Je désire qu'il en soit ainsi, dit Djorah.

— Soit, fit Raoul.

Il descendit de cheval, jeta la bride au spahis, fit un signe et le soldat s'éloigna.

Alors la jeune fille prit familièrement la main de Raoul et l'attira, en lui disant :

— Viens!

Les deux kabyles échangèrent un regard rapide.

Ben Hamed sembla vouloir s'opposer à leur passage. Mais, sans affectation, d'un geste gracieux, la jeune fille l'obligea à s'écarter.

— Laisse-nous donc, lui dit-elle; c'est à moi et non à toi que le chrétien veut parler.

— Je ne pense pas qu'il ait peur que je t'emmène, fit Raoul en souriant.

La main de Djorah serra fortement la main du jeune homme.

— Elle a raison, dit le marabout, laissons-les.

Et il entraîna Ben Hamed.

Djorah prit alors le bras de Raoul, et suivis à distance par le spahis, qui tenait en main les deux chevaux, ils marchèrent vers un bouquet de figuiers qui se trouvait à environ cinquante pas de distance.

— Asseyons-nous, dit la jeune fille en s'arrêtant et en montrant un petit tertre servant de siège, nous serons mieux pour causer.

Raoul prit place sur le petit monticule; la Tunisienne s'assit près de lui et se mit à le regarder avec une joie visible.

Le jeune homme, lui aussi, examinait Djorah avec une attention curieuse. Mais cet examen ne paraissait pas embarrasser la jeune fille; elle s'y prêtait, au contraire, avec complaisance; sa petite vanité de femme y trouvait son compte.

Au bout d'un instant, donnant à sa voix une inflexion d'une douceur exquise, elle prit la parole :

— J'attends tes questions, dit-elle.

— Comment t'appelles-tu?

— Le marabout a dit mon nom devant toi; je m'appelle Djorah.

— Ce nom est joli.

— N'est-ce pas?

— Et c'est pour cela qu'il te convient.

Le visage de la jeune fille se couvrit d'une vive rougeur.

— Les Français savent faire des compliments, dit-elle.

— Tu es vraiment charmante!

L'œil de Djorah s'illumina d'une lueur d'orgueil.

— Merci, dit-elle.

— Quel est ton pays?

— Tunis.

— Je m'en doutais à ta grâce, à tes mains mignonnes, à tes beaux yeux.

Djorah buvait les paroles de Raoul.

— Comment te trouves-tu en Kabylie?

— J'ai voulu y venir.

— Quoi, tes parents t'ont laissé partir?

— Ils n'ont pu me retenir.

— Soit; mais t'ont-ils donc laissé voyager seule?

— Ils ne m'ont pas donné la permission de voyager; je l'ai prise.

— Ainsi tu es venue seule dans ce pays étranger?

— Oui; mais je n'y suis pas une étrangère; tout le monde connaît Djorah.

— Ah! Mais écoute, Djorah, je ne comprends pas....

— Quoi?

— Que tu ais eu le courage de quitter ta famille.

— J'ai de l'énergie; ce que je veux, je le fais!

— Je le vois.

— Mes parents m'ont reprise trois fois et trois fois je suis repartie; maintenant, ils me laissent libre.

— Quel âge as-tu?

— Dix-sept ans bientôt.



Le marabout remit à Raoul son chapelet (page 1408).

— Dis-moi pour quelle raison tu t'es éloignée de ta famille.

— Je veux être indépendante.

— Ne crains-tu rien?

— Que veux-tu que je craigne?

— Mais... tout.

— Craindre! fit-elle avec un geste d'insouciance et de défi, qui craindrais-je? Les Français? Je les connais.

— Tu connais les Français?

— Oui, et bien encore.

— Vraiment?

— Nos pères et nos frères nous disaient que les Français buvaient le sang des femmes et des enfants. J'ai cru cela comme d'autres, autrefois...

— Et maintenant?

— Je ne crois plus au mal qu'on dit des Français.

— Et tu as raison, Djorah.

— Je sais qu'on nous trompe... Les Français ne font jamais de mal à ceux qui viennent à eux avec une main amie.

En prononçant ces derniers mots, Djorah tendit à Raoul sa main largement ouverte.

Le jeune homme la prit et la serra doucement.

Djorah aurait voulu sans doute une pression plus brûlante, indiquant plus de tendresse, car un nuage passa sur son front.

— Enfin tu n'as pas peur des Français, reprit Raoul; mais les Arabes?

— Je ne les crains pas plus que les Français. Partout où je vais, chez eux, ils m'offrent une place dans leurs demeures, me donnent des vêtements.

— Mais les Kabyles?

— Ils ne sauraient non plus me faire du mal.

— Je le crois sans peine; mais ils pourraient vouloir...

— Quoi?

— Obtenir de toi certaines faveurs....

Djorah comprit. Elle sourit et répliqua :

— Ils n'oseraient pas!

— Et pourquoi n'oseraient-ils pas?... Tu n'as personne pour te défendre.

— Tu crois cela...

— Comment, tu as ici un défenseur?

— J'ai partout des défenseurs, par centaines...

— Je ne te comprends pas.

— C'est bien simple, pourtant.

— Explique-toi.

— Je suis marabout.

— Tu es marabout, toi, une femme?

— Oui.

Raoul était stupéfié.

Une femme marabout!... C'était la première fois qu'il entendait parler de cela.

Aussi un sourire d'incrédulité passa-t-il sur ses lèvres.

Rien n'était plus vrai, cependant. Mais le fait a besoin d'être expliqué. D'abord, qu'est-ce qu'un marabout?

Voici comment Charles Nodier répond à cette question dans son *Dictionnaire* :

« *Marabout,* prêtre mahométan attaché au service d'une mosquée. »

Or, le marabout n'est pas prêtre et il n'est pas attaché à une mosquée.

A cela près, la définition du célèbre linguiste est vraie.

Le mot *marabout* désigne toujours un saint, un croyant de mœurs pures... quelquefois, attendu que le marabout, tout saint qu'il est, n'est souvent qu'un coquin. Le marabout n'a aucun caractère sacerdotal. C'est un lettré (taleb). Le titre de hadj (pèlerin) précède son nom quand il a fait le voyage de la Mecque. Sa vie est consacrée à Dieu. Les Arabes l'appellent mon père et lui obéissent aveuglement, le vénèrent et l'approuvent quoi qu'il fasse. Il est consulté dans les différends et ses décisions sont toujours respectées.

Le marabout, qui est pour l'Arabe la sagesse incarnée, est aussi consulté comme médecin. Vivant ou mort, le marabout exerce sur l'Arabe une influence à nulle autre pareille. Le lieu où le marabout a été enterré est l'objet d'un pieux pèlerinage où les femmes vont faire leurs dévotions.

Mais le mot marabout a encore une autre signification. Chez les orientaux, la créature humaine privée de sa raison est considérée comme touchée du doigt de Dieu. En France, dans certaines contrées, on dit : « C'est un innocent ; » ce qui veut dire que si celui-là fait le mal, c'est sans en avoir conscience ; que, par conséquent, non seulement on doit l'absoudre, mais encore le respecter.

Selon l'Arabe, l'être à qui Dieu a refusé l'intelligence n'a pas d'âme ; Dieu l'a gardée près de lui en mettant sur la terre cet être en apparence malheureuse, mais qui est un saint, un marabout.

De cet ordre d'idées résulte cette conviction profonde, que les actes

d'un fou, c'est-à-dire d'un marabout doivent être tolérés, si répréhensibles qu'ils soient.

Quoi que fasse le marabout, il est pardonné au nom de la religion.

Voilà pourquoi et comment Djorah était marabout. Les Arabes la considéraient comme innocente, et la jeune fille, qui au résumé n'était qu'une indépendante, une révoltée sociale, avait profité de cette superstition pour donner carrière à toutes ses fantaisies.

Comme femme, sa conduite était-elle irréprochable? Nul n'aurait pu l'affirmer; mais nul aussi n'aurait pu dire le contraire.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'elle avait été poursuivie par les assiduités d'un Tunisien et qu'elle avait allumé les désirs d'amour dans plus d'un cœur.

Chose curieuse : eût-elle été libertine que le titre de marabout lui aurait été conservé. Les Arabes ont des idées si sévères sur la chasteté des femmes qu'ils n'hésitent pas à croire privée de raison celle qui foule aux pieds les principes sacrés de la pudeur.

La stupéfaction de Raoul et son sourire d'incrédulité n'avaient pas échappé à Djorah. Après un court silence, elle reprit :

— Ce que je viens de te dire te paraît surprenant, et pourtant cela est. Oui, je suis marabout. Tu peux me croire, car je ne sais pas mentir. Je n'ai pas le temps de t'expliquer ce mystère; sache seulement que le titre de marabout m'a été donné parce que l'on prétend que je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais.

— Est-ce vrai?

— Peut-être, répondit-elle avec un fin sourire; dans tous les cas, je sais ce que je dis en déclarant que tu es beau et brave.

— Épargne ma modestie, fit le jeune homme, appelant un sourire sur ses lèvres pour dissimuler son embarras, car les paroles de Djorah commençaient à le gêner singulièrement.

— Écoute encore, continua-t-elle, je sais ce que je fais en te disant que je t'aime et en te priant de m'emmener.

Il n'y avait pas d'équivoque possible.

— Tu sais bien, répondit Raoul, que je ne peux pas t'emmener.

— Pourquoi?

— Mais...

— Je suis libre, tu l'es aussi, emmène-moi!

— Non, répondit l'officier en se levant pour couper court à l'entretien.

— Ah! fit Djorah.

Elle rejeta sa jolie tête en arrière et son front se couvrit d'un voile de tristesse.

— Adieu, dit Raoul.

— Non, pas adieu, répliqua-t-elle vivement ; tu ne veux pas m'emmener, soit ; mais tu ne peux pas m'empêcher de te suivre.

— Comment, tu veux me suivre, malgré ce que je t'ai dit ?

— Oui ; mais pour toi et non pour moi !

— Que veux-tu dire ?

— Tu cours des dangers ; je veux être auprès de toi pour t'aider à en sortir.

— Un officier français n'a pas besoin du secours d'une femme.

— Dans ton pays, c'est possible ; mais ici c'est autre chose.

— Ni dans mon pays ni ailleurs.

— Soit. Mais si je te disais que moi aussi je cours un danger et que j'ai besoin de ton bras ?

C'était un appel direct à la générosité du jeune homme.

— Parle, dit-il vivement ; si je puis t'être utile, tu peux compter sur moi.

— Écoute : sache d'abord que jusqu'à ce jour aucun homme ne m'a touchée.

— Aucun ?

— Je te le jure par le Coran.

— Je te crois.

— Trois hommes ont voulu me posséder : un Tunisien, Ben Aour, que j'ai repoussé, et qui de dépit s'est fait bandit ; Ben Hamed, le nouvel amin, que tu as vu ; enfin le marabout qui t'a parlé.

— Eh bien, tu te débarrasseras de l'amin et du marabout comme tu t'es débarrassée du Tunisien.

— C'est moins facile. Le marabout peut, s'il en trouve l'occasion, s'emparer de moi et me violenter, même en public.

— Ce serait monstrueux.

— Oui, mais c'est ainsi. Quant à l'amin, il me tuera si je lui résiste.

— Mais tu n'es pas forcée de rester ici.

— Sans doute, puisque je te demande de m'emmener.

— Je croyais que tu n'avais peur de rien ?

— Sachant que je suis marabout, on me respecte ; et puis pour ne rien craindre j'ai encore ceci.

Et elle tira de son sein un petit poignard à lame recourbée.

— Allons, tu es brave, Djorah ; celui que tu choisiras sera fier.

— C'est toi que j'ai choisi et tu me repousses.

— Tu sais pourquoi.

— La mission dont tu es chargé ne te permet pas de m'emmener, je le comprends... aussi je ne veux plus que te suivre pour te servir et te défendre.

— Encore une fois, je ne veux pas être défendu par une femme.

Djorah hocha la tête et sourit tristement.

— As-tu seulement un anaya? demanda-t-elle.

— Non.

— Tu as tort, il faut en demander un.

— A qui?

— Au marabout qui s'avance vers nous, trouvant trop long notre entretien.

— A lui?

— Oui. Mais laisse-moi faire.

Le marabout aimait Djorah brutalement, et son instinct et sa perspicacité lui avaient fait deviner les tendres sentiments de la jeune fille pour le roumi.

— Eh bien, dit-il avec un mouvement de jalousie mal déguisée, le chrétien t'a-t-il dit tout ce qu'il voulait?

— Oui. Mais il va partir et j'allais aller vers toi pour te demander quelque chose en son nom.

— Me voilà, pourquoi ne parle-t-il pas lui-même?

— Parce que je l'ai prié de me laisser présenter sa requête.

— Que veut-il?

— Que tu lui donnes ton anaya.

Le front du marabout devint grave.

— Hésiterais-tu? fit Djorah. Le chrétien est venu en ami; tu l'as accueilli comme tel et il n'a rien à craindre de toi. Mais il va poursuivre sa route, la nuit.

— La nuit? Tu veux voyager de nuit? demanda le marabout à Raoul.

— Oui, car je suis pressé.

— C'est imprudent.

— En quoi?

— En pays kabyle tu n'as rien à redouter, le montagnard est loyal, mais tu peux rencontrer un Arabe, un bandit, et alors...

— Nous serons deux.

— Je sais que les Français sont braves; mais crois-moi, ne voyage pas de nuit. Reste ici, je t'offre l'hospitalité.

— Je suis forcé de me remettre en route.

— En ce cas Djorah a raison, il te faut mon anaya. Tiens, prends!

Le marabout remit à Raoul son chapelet et poursuivit :

— Il est connu dans tous les villages de la Kharouba ; quand tu seras dans la dernière dechera, tu le présenteras au marabout, qui t'en remettra un autre, et tu pourras ainsi parcourir tout le pays sans danger.

Cette fois, avec l'aide du Prophète, la dechera el Kelba n'aura pas à expier un crime.

Djorah eut un sourire de triomphe.

XVI

AU CLAIR DE LUNE

L'anaya chez les Kabyles comme l'aman chez les Arabes est une sorte de talisman.

L'aman des Arabes peut être considéré sous deux rapports. Qu'un Arabe ait mérité la colère d'un chef et quitté sa tribu, il n'y rentrera que s'il a obtenu l'aman, c'est-à-dire le pardon. Qu'un autre arabe se soit mis en rebellion, ait pris la fuite, et que par l'intermédiaire d'un personnage quelconque il veuille voir le Kaïd, celui-ci, s'il consent à entendre le rebelle, lui fera parvenir l'aman, et le coupable n'aura rien à redouter.

L'anaya tient du passeport et du sauf-conduit ; mais avec cette différence essentielle que ce sont les autorités, un pouvoir constitué quelconque qui délivre les premiers, tandis que tout Kabyle peut donner son anaya. Avec l'anaya le voyageur n'a rien à craindre de personne ; son plus implacable ennemi le respectera ; la loi même s'incline devant l'anaya, comme elle s'arrête devant le gourbi où dort un coupable qui y a reçu l'hospitalité.

L'inviolabilité de l'anaya est absolu. Tout individu qui n'en tient pas compte est voué à la mort non seulement par celui qui l'a donné, mais par tous les hommes de la tribu.

Après avoir remercié le marabout, Raoul s'était remis en selle.

— Visite tes armes, lui dit le marabout, ménage ton cheval, qui n'est pas trop robuste, sois prudent et que le prophète te protège.



Djorah se dressa debout, son arme à la main (page 1413).

— Dieu augmente ton bien, répondit Raoul.

— Quant à toi Djorah, dit le marabout à la jeune fille, qui se disposait à s'éloigner, où vas-tu à cette heure? Pourquoi ne rentres-tu pas avec moi?

— Je vais au marabout de monseigneur Khélib, répondit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le regard du marabout s'assombrit; mais Djorah n'y fit pas atten-

tion. Avec une grâce charmante elle s'avança vers Raoul et lui prit la main pour la porter à ses lèvres. Le jeune homme l'arrêta du geste.

Djorah le regarda avec un étonnement mêlé d'un doux reproche, puis, avec une adorable expression de tendresse, elle prononça tout bas :

« Que le Prophète place une rose dans tes cheveux ! »

Ce compliment est le plus gracieux qu'un musulman puisse faire à un autre musulman. Jamais Arabe ou Kabyle ne songerait à l'adresser à un chrétien.

Raoul et son compagnon s'éloignèrent vers le nord, pendant que Djorah se dirigeait à l'est par un sentier qui conduisait à un marabout, c'est-à-dire à un petit temple où un marabout avait été inhumé.

Ben Hamed avait été témoin de la scène des adieux; il n'avait pas entendu, mais il avait deviné les paroles de Djorah et de Raoul. Le regard sombre, il alla se mêler au cortège des nouveaux mariés.

Cependant la nuit vint et peu à peu le silence se fit.

Le marabout s'enferma dans sa demeure pour se recueillir, en apparence du moins, mais en réalité pour penser à la belle Tunisienne et chercher les moyens qu'il devait employer pour la posséder.

Quant à Ben Hamed, il avait compris que Djorah avait résolu de quitter la dechera pour n'y plus revenir. Sa visite au tombeau du marabout Khélib n'avait été qu'une ruse pour s'éloigner plus facilement. Et qui sait si elle n'avait pas l'intention d'aller retrouver le roumi.

A cette pensée le sang du Kabyle bouillonnait dans ses veines et sa main convulsive serrait le manche de son yatagan.

Après s'être assuré que la jeune fille n'était pas rentrée à son gourbi, Ben Hamed sella son cheval et, sans bruit, quitta la dechera, en suivant le sentier qu'avait pris Djorah.

La jeune marabout avait, en effet, quitté la dechera el Kelba avec l'intention de n'y plus revenir et formé le projet de suivre le jeune Français, bien qu'il le lui eût impérieusement défendu. Djorah obéissait à deux sentiments : son amour subit pour Raoul et la terreur invincible que lui inspiraient les deux Kabyles amoureux d'elle.

Dès qu'elle avait été hors de vue, au lieu de continuer son chemin vers le tombeau, elle avait brusquement tourné à droite. Connaissant l'itinéraire que devaient forcément suivre les deux voyageurs, elle espérait pouvoir les rejoindre vers le milieu de la nuit.

Elle allait donc, par des chemins de traverse qu'elle connaissait, franchissant l'espace, bondissant comme une chèvre, humant l'air avec délices.

Elle pensait bien que le Français lui ferait d'abord mauvais ac-

cueil; mais elle se disait qu'elle parviendrait à l'adoucir. N'avait-elle pas sa jeunesse et sa beauté?

D'ailleurs, avec cette intuition particulière à toutes les femmes qui aiment, Djorah sentait qu'un danger menaçait l'officier. Lequel? Elle l'ignorait.

Mais certainement ce danger existait. Et à tout prix elle voulait rejoindre le jeune homme. Elle voulait être auprès de lui pour le défendre ou mourir avec lui.

La nuit était splendide, le ciel tout constellé d'étoiles était d'un beau bleu turquoise; la lune dans son plein argentait les sommets des montagnes dont les silhouettes se découpaient vigoureusement à l'horizon. Calme absolu dans la nature; silence profond, solennel.

Ben Hamed était monté sur un de ces merveilleux chevaux arabes auxquels la langue poétique arabe à donné le nom de *buveurs d'air;* aussi fût-il vite rendu au tombeau du marabout. A la seule inspection des lieux, l'amin fut convaincu que Djorah n'y était pas venue, et aussitôt il se lança à la poursuite de la jeune fille.

Tout à coup un souffle de brise lui apporta l'écho d'un chant lointain qu'une voix de femme lançait dans l'espace.

— C'est elle, se dit Ben Hamed.

Et il pressa sa monture.

— Djorah entendit les pas du cheval et se dit :

— C'est Ben Hamed, qui me poursuit.

En même temps, d'un autre côté, d'autres bruits de chevaux arrivaient à son oreille.

— Ce sont les deux Français, pensa-t-elle; mais avant que j'aie pu les rejoindre l'amin sera sur moi. Allons, c'était écrit... Lui ou moi paraîtra dans un instant devant Allah! Que le prophète m'assiste!

Elle s'arrêta, s'adossa contre un figuier, qui croissait au bord d'un ravin, rassembla les plis de sa mante, s'assura que les mouvements de ses bras étaient libres, qu'elle pouvait facilement tirer son poignard, et attendit.

Ben Hamed arriva. Apercevant la jeune fille, il arrêta sa monture et dit :

— Enfin, je te tiens!

— Pas encore, chien et fils de chien! répliqua Djorah d'une voix sourde.

Elle fit un mouvement, Ben Hamed crut qu'elle voulait essayer de s'échapper.

— Oh! ne cherche pas à fuir, lui dit-il; tu es bien en ma puissance.

— A quoi bon fuir ? répondit-elle, très calme; ce qui est écrit est écrit!

Il crut qu'elle se résignait à son sort.

— A la bonne heure, dit-il, te voilà raisonnable, tu te soumets, c'est bien.

— Je ne me soumets pas, répliqua Djorah d'un ton farouche.

— Tu me braves alors! Qu'espères-tu donc? Qu'attends-tu?

— J'attends que tu me dises pourquoi tu m'as poursuivie.

Ben Hamed sourit et, sans répondre, sauta à bas de son cheval.

— Eh bien, reprit la jeune fille, qu'as-tu à dire?

— Tu me demandes pourquoi je t'ai poursuivie?

— Oui. Ne suis-je pas libre ? Suis-je ta femme, ta sœur ou ta fille?

— Non, heureusement.

— Je ne suis pas de ta race et je n'ai pas à te rendre compte de mes actions.

— Djorah, tu es belle et je t'aime.

— Je suis l'hôte de ta tribu.

— Tu ne l'es plus puisque tu as fui.

— Je suis marabout, tu le sais bien; je dois t'être sacrée!...

— Je t'aime et je te veux.

— Je ne t'aime pas et je te hais!

— Malgré tout, je t'aurai!

— Ben Hamed, prends garde!

— Pour te posséder, Djorah, je suis prêt à braver la colère d'Allah lui-même.

— Tu oublies ce que dit le Coran.

— Et que dit-il?

— Il dit : « Malheur aux méchants ; ils seront punis au jour du jugement! »

Ben Hamed eut un sourire dédaigneux puis un regard lubrique.

— J'aurai du moins connu le paradis que Mahomet promet à ses élus, répliqua-t-il, car tu es plus belle que toutes les houris dont il est parlé dans les livres saints.

— Encore une fois, Ben Hamed, prends garde!

Il resta un moment silencieux, puis, d'une voix creuse, il murmura :

— Ce qui est écrit est écrit!

Djorah comprit que tout espoir était perdu et qu'elle n'avait qu'à se résigner ou à se défendre.

Ben Hamed se débarrassa de son fusil et de son yatagan qui gênaient ses mouvements. Il mit le fusil à l'arçon de la selle et le yatagan à terre.

Djorah le regardait faire l'œil ardent, les lèvres serrées.

L'amin marcha sur elle, sans se presser, comme le fauve sûr que sa proie ne peut lui échapper.

Djorah restait immobile, les bras croisés.

Quand il fut tout près d'elle :

— Laisse-moi, lui dit-elle d'une voix suppliante, laisse-moi, sois généreux!

— Je t'aime!

— Au nom d'Allah, laisse-moi!

— Veux-tu te donner à moi volontairement?

— Jamais, jamais!

— Tu sais que personne ne peut venir à ton aide.

— Qui sait?

— Non, personne, pas même le roumi exécré que tu allais rejoindre.

— C'est vrai, j'allais le rejoindre, car je l'aime, lui, autant que je te haïs et te méprise, toi, chien et fils de chien!

Ben Hamed poussa un rugissement de rage, se rua sur la jeune fille et la saisit par la taille.

— A moi! à moi! cria-t-elle.

— Appelle le roumi, appelle-le, ricana Ben Hamed.

Et il colla ses lèvres brûlantes sur celles de Djorah.

— Qu'Allah te maudisse! s'écria-t-elle; tiens, chien!

Et elle lui cracha au visage.

L'amin poussa un cri rauque.

— Je t'aurai, grogna-t-il, et après, je t'égorgerai!

Ivre de luxure et de fureur, il l'enleva dans ses bras robustes et la courba sur le sol comme l'ouragan courbe l'arbrisseau.

— Mahomet, protège-moi! murmura Djorah.

Par un geste rapide, et avant que le forcené eût pu se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle tira son poignard, et sans hésiter, avec une force virile, elle plongea la lame, deux fois, coup sur coup, dans la gorge de son ennemi. Le sang jaillit à flots et l'éclaboussa.

Ben Hamed poussa un cri étouffé, lâcha prise et porta sa main a son cou. Il la retira toute rouge.

Djorah se dressa debout, son arme à la main.

Par un effort suprême Ben Hamed voulut la saisir de nouveau, mais au moment où sa main s'abattait sur elle, le poignard lui entrait tout entier dans la poitrine.

Cette fois c'était la mort, la mort par la main d'une femme, c'est-à-dire la plus humiliante que puisse redouter un Kabyle.

— Meurs donc, chien, fils de chien! prononça Djorah d'une voix creuse, meurs donc de la main d'une femme, comme doivent mourir tous les lâches de ton espèce!

Ben Hamed était tombé et il était là, devant Djorah, raide, sans mouvement, étendu tout de son long. Le sang coulait avec abondance de ses trois blessures, teignant son burnous blanc.

La lune, laissant tomber ses rayons blafards sur le visage livide, donnait aux traits convulsés du mort quelque chose de fantastique.

Le cheval s'approcha du cadavre, allongea la tête, respira bruyamment, après un instant, puis poussa un hennissement lamentable auquel, aussitôt, un rugissement formidable sembla répondre au loin.

Ce rugissement tira Djorah de sa torpeur.

— Le saïd! murmura-t-elle en frissonnant. Allons, il va trouver ici sa pâture...

Elle se baissa et roula le corps jusqu'au bord du ravin; ensuite, par un effort puissant, elle l'y poussa.

Le cadavre tomba sur une pointe de rocher, rebondit et alla s'étendre au milieu des ronces.

Djorah prit le fusil et le yatagan et les lança dans le ravin.

Cela fait, elle essuya son poignard; puis, avec une agilité merveilleuse, elle sauta sur la selle du buveur d'air et, sans regarder en arrière, elle se lança en avant.

XVII

UN BANDIT.

Raoul et son spahis poursuivaient leur chemin d'un train mesuré, se tenant sur leurs gardes, fouillant les buissons, la main sur la carabine.

Mais rien de suspect ne se montrait, venant justifier les appréhensions de Djorah.

Raoul avait décidé qu'il s'arrêterait à la première dechera que l'on rencontrerait et à laquelle on devait arriver vers la onzième heure. Là,

en présentant l'anaya du marabout, on demanderait l'hospitalité, et après quelques heures de repos, aux premières lueurs du jour, on se remettrait en route.

Raoul ne pouvait détacher sa pensée de la belle Djorah, non pas que sa beauté et ses paroles eussent fait impression sur son esprit et sur ses sens, mais parce que l'étrangeté de ce caractère l'avait frappé.

Raoul, nous le savons, avait le cœur pris; il ne pouvait plus donner son amour à une autre.

Bien que le soldat qui accompagnait le jeune officier fut très brave, il avait trop vécu en Afrique pour ne pas reconnaître que les conseils donnés par Djorah et le marabout étaient sages. Aussi avait-il cru de son devoir de dissuader son lieutenant de voyager la nuit.

— Mon lieutenant, avait-il dit, nous ferions mieux, cent fois mieux, d'aller demander l'hospitalité dans le premier gourbi venu. On nous y servirait la *diffa*, nos chevaux y trouveraient l'*alfa* et nous dormirions un peu.

— Paresseux! avait répondu Raoul en riant, tu aurais dû apporter avec toi le plus moelleux oreiller d'une mauresque.

— L'oreiller de la mouresque a du bon.

— Peut-être te faudrait-il mieux encore : un lit de plumes.

— Je sais très bien dormir sur la dure, mon lieutenant, répliqua le spahis avec un peu de mauvaise humeur.

— Enfin, tu voudrais dormir?

— Je voudrais ne pas être tué sans savoir d'où vient la balle. Vous savez très bien, mon lieutenant, qu'il y a plus de balles à gagner dans les chemins de montagnes que de perdreaux truffés.

— Ah! çà, est-ce que tu vas avoir peur, maintenant, mon brave Philippe?

Le brosseur lança un gros juron, ses poings se crispèrent et son œil eut un éclair.

— Marchons, dit-il d'une voix brève.

Et on s'était mis en route.

Le chemin était détestable. C'était une espèce de défilé qui serpentait dans la montagne et à l'extrémité duquel quelques hommes résolus eussent pu arrêter un régiment.

Raoul et son compagnon chevauchaient depuis plusieurs heures, comme nous l'avons dit, quand, tout à coup, ils se trouvèrent face à face avec un Arabe. Cet homme était de haute stature; il était vêtu d'un burnous sordide sans forme ni couleur, que plusieurs générations de pèlerins semblaient avoir porté; il marchait les pieds nus; les plis de son

capuchon rapiécé ensevelissaient sa tête que serrait une corde en poil de chameau.

Un bâton à la main, le front baissé, il marchait lentement, de ce pas régulier, cadencé, qui n'appartient qu'à l'Arabe. Il avait à sa ceinture un chapelet et son allure était celle d'un dévot pacifique entièrement détaché des choses de ce monde.

Cet extérieur inoffensif n'inspirait cependant qu'une médiocre confiance à Raoul et à son compagnon. L'un et l'autre connaissaient assez la fourberie des Arabes pour ne pas se tenir sur leurs gardes. Et comme il faut toujours payer d'audace avec ces hommes-là, Raoul, au lieu de s'effacer pour laisser passer ce dévot, lui barra le chemin.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-il d'un ton impératif.

— Eh ! seigneur, répondit l'homme avec humilité, je vais droit devant moi.

— Ce n'est pas répondre.

— Je vais là, dit l'homme, désignant un point de l'horizon.

Philippe grommela ; ces réponses ne le satisfaisaient point.

— Au moins me diras-tu quel est ton pays ? reprit Raoul impatienté.

— Très volontiers, seigneur.

— Parle donc ! s'écria Philippe que la colère commençait à gagner ; voyons, de quel pays es-tu ?

— Seigneur, je suis du couchant.

— Ah ! chien ! répliqua Philippe furieux, tu ne répondras donc pas un mot de vérité !

— Je parle sans mentir, seigneur.

Le spahis aurait volontiers cassé la tête à l'Arabe. Mais pourquoi ? Cet homme était humble, après tout, et ne faisait aucun mal.

— Allons, c'est bien, dit Raoul, passe ton chemin.

— *Salamalou !* murmura le pèlerin.

Et il passa.

Pendant que les deux Français poursuivaient leur route, l'Arabe, après avoir cheminé pendant quelques minutes, sans presser le pas, se jeta tout à coup dans un petit bois de lauriers roses, d'oliviers sauvages et d'arbousiers.

Arrivé à un endroit du bois, l'homme fouilla le sol et déterra une arme. C'était un fusil fabriqué dans les montagnes de la Kabylie, de forme bizarre, au canon très long, qui n'était ni un tromblon, ni une escopette, ni un mousquet, ni même, à tout prendre, un fusil, mais tenait de tout cela.

L'homme visita avec soin cette arme grossière, extrêmement redou-



Laisse-moi m'appuyer sur toi ; c'est la tête posée sur ta poitrine que je veux mourir (page 1423).

table, la chargea et se remit à marcher en coupant les sentiers, de manière à devancer les deux cavaliers qui lui avaient parlé si durement.

Or cet homme était un bandit.

Il y a deux sortes de bandits en Algérie.

Le bandit voleur de chevaux, qui rançonne, dépouille le voyageur et souvent le tue. Il n'opère que la nuit. La nature de ces bandits est étrange ; ils volent et tuent pour se reposer ensuite et ne plus rien faire.

Aussi longtemps qu'il leur reste quelque chose du produit de leur crime, ils ne bougent pas; ils vivront d'une poignée de couscoussou et passeront tout leur temps à fumer, rêver, dormir.

L'autre bandit algérien est un fanatique religieux. Il hait les Français parce qu'ils sont chrétiens et les tue quand il peut.

Le bandit qui se portait de nouveau à la rencontre de Raoul et de son compagnon était un membre d'une *houan tunisienne,* sorte de confrérie dont le but est de poursuivre et de frapper le chrétien partout où on le rencontre. Pour cette association tout est permis. Il n'y a même pas d'anaya qui tienne, car selon ces fanatiques, quand il s'agit d'un chrétien et surtout d'un Français, le serment ne lie pas et la trahison est de droit.

Raoul et son spahis avaient fait reposer leurs chevaux un instant, puis s'étaient remis en route, se rapprochant de l'endroit où Djorah venait de tuer Ben Hamed. Mais avant les deux Français, le bandit arabe était arrivé à un carrefour où il se tenait à l'affût, couché au bord d'un ravin.

Le rugissement du lion et le hennissement du cheval de Ben Hamed étaient arrivés aux oreilles du bandit, et il avait deviné que quelque chose de terrible se passait à peu de distance.

Cependant Djorah pressait sa monture, qui semblait avoir des ailes, et elle arriva sur le chemin que suivait Raoul, au moment où le jeune homme, interrogeant l'espace, se demandait lequel des sentiers qui s'offraient à lui il devait prendre.

La lune brillait d'un éclat extraordinaire et les silhouettes des deux cavaliers se détachaient nettement sur la route.

— Soudain un coup de feu retentit et le spahis, qui se trouvait un peu en avant, sentit son cheval s'affaisser sous lui.

Deux cris partirent en même temps : un cri de colère poussé par Raoul, un cri de terreur poussé par Djorah.

La jeune fille lança son cheval qui, en quelques bonds, la plaça à côté du lieutenant.

— Toi ! exclama le jeune homme.

— Oui. Tu n'es pas blessé ?

— Non. Et toi, mon brave Philippe ?

— Non plus.

— D'où est venu le coup?

— De là, répondit Djorah.

— Qui l'a tiré?

— Un bandit.

A ce moment, un bruissement de feuilles se fit entendre et le canon

d'un fusil s'abaissa. Le bandit ajustait une seconde fois. Heureusement un rayon de la lune le trahit : la lumière fit briller le canon.

— Baisse-toi, dit Djorah en poussant Raoul.

Le jeune homme s'inclina sur le cou de son cheval, la balle siffla au-dessus de sa tête.

Alors, croyant avoir atteint l'officier, l'homme se dressa, montrant sa tête en pleine lumière.

— Ben Aour ! s'écria Djorah.

— Djorah ! fit le bandit stupéfait.

Raoul avait déjà sauté à terre. Son sabre d'une main, son revolver de l'autre, il s'élança vers l'Arabe. Celui-ci évita le premier coup de feu, mais pas le second, qui l'atteignit à la hanche. Il ne tomba point, cependant, et quand Raoul fut sur lui, prêt à le frapper de son sabre, Ben Aour saisit l'officier en plein corps.

Tous deux roulèrent sur le sol.

Philippe avait armé sa carabine et allait tirer ; mais il pouvait atteindre aussi bien le lieutenant que le bandit. Il jeta sa carabine et, le sabre à la main, il courut au secours de Raoul.

Mais par un effort puissant, Ben Aour entraîna son ennemi et tous deux roulèrent dans le ravin. Sans s'être lâchés, ils arrivèrent au fond tout meurtris. La lutte continua avec acharnement. Ben Aour cherchait à étouffer son adversaire qu'il mordait avec rage. Raoul tenait le bandit au cou, mais était maintenu sur le sol boueux, sous le genou puissant de l'Arabe.

Il s'agissait pour celui-ci de pouvoir tirer le poignard qu'il avait à la ceinture.

En voyant son lieutenant rouler dans le ravin, Philippe voulut s'y élancer à son tour.

— Ne bouge pas, lui dit rapidement Djorah, et laisse-moi faire.

Sans attendre la réponse du soldat, elle bondit jusqu'au bord du ravin, en mesura du regard la profondeur, puis se mit aussitôt à descendre, en se cramponnant aux aspérités, sans s'inquiéter des blessures que lui faisaient les ronces et les angles du granit.

Penché sur le bord du ravin, Philippe la regardait avec effroi. Le spahis avait repris sa carabine et il cherchait de nouveau à tirer sur l'Arabe ; mais à chaque seconde les deux corps se déplaçaient et Philippe ne parvenait pas à trouver une place pour loger sa balle. Il fallait laisser faire la jeune fille.

Cependant l'Arabe était parvenu à tirer son poignard et à dégager son cou de l'étreinte de son adversaire. Sûr maintenant de la victoire, il

poussa un cri de triomphe et leva son arme, prenant son temps, comme s'il cherchait l'endroit où il devait frapper.

Mais soudain un bras se lia autour de son cou comme un carcan de feu et le fit pencher violemment en arrière.

— Ah! chien, fils de chien! dit la voix rauque de Djorah, tu veux tuer celui que j'aime... Eh bien, meurs donc, chien, meurs comme tout à l'heure est mort Ben Hamed!

Et la jeune fille enfonça la lame tranchante de son poignard dans la poitrine du bandit.

Ben Aour poussa un grand cri et son arme s'échappa de sa main; mais il eut encore la force, dans les convulsions de l'agonie, de se cramponner à Djorah et de l'entraîner sous lui. Mais déjà il râlait et presque aussitôt il rendait son âme au diable.

Ainsi, en moins d'un quart d'heure, Djorah s'était rendue deux fois meurtrière. Elle avait frappé Ben Hamed pour sauver son honneur; elle avait frappé Ben Aour pour sauver celui qu'elle aimait.

Raoul s'étant remis sur ses jambes s'empressa de dégager Djorah, qui était restée étendue sous le corps de l'Arabe. Il poussa le cadavre et prit la jeune fille dans ses bras.

Elle laissa échapper un sourd gémissement.

Raoul s'aperçut qu'elle était inondée de sang; il crut d'abord que ce sang était celui de Ben Aour; mais il poussa un cri de douleur et de désespoir quand, se pendant à son cou, Djorah lui dit :

— Je suis blessée, blessée à mort!

— Mon Dieu, mon Dieu! gémit Raoul, mais comment cela s'est-il fait?

— Quand le bandit s'est jeté sur moi, répondit-elle, je tenais encore mon poignard; en tombant, je me suis moi-même enfoncé la lame dans le flanc. Ah! emmène-moi hors d'ici; je ne veux pas mourir à côté de ce chien... Et puis, je ne veux pas non plus être dévorée par le saïd.

— Djorah! s'écria Raoul, tu ne mourras pas, je te sauverai!

— Emmène-moi d'abord.

— Mais comment sortir de ce gouffre?

— Prends-moi et marche devant toi; tu verras un chemin.

Elle parlait péniblement.

— Ah! reprit-elle, prends mon poignard... C'est mon anaya que je te donne... Il vaut bien celui du marabout, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en ébauchant un sourire.

Raoul prit l'arme, rouge du sang versé, et la passa dans sa ceinture. Il prit ensuite la blessée dans ses bras et marcha devant lui. Ses pas

étaient lents, car il ne voulait pas fatiguer la jeune fille qui, la tête appuyée sur son épaule et un bras passé autour de son cou, ressemblait à un enfant que l'on veut endormir.

Elle fredonnait doucement un chant monotone et plaintif :

J'ai revu le bien aimé
Il est revenu vainqueur!

Le ravin était long ; mais au bout d'une centaine de pas il se continuait par une pente douce qui conduisait sur un terrain plat, gazonné.

Philippe accourut au devant de son lieutenant et voulut l'aider à porter la blessée.

— Non, dit-elle, non... Laisse-moi dans tes bras ; c'est là que je veux mourir... Va, je mourrai heureuse puisque c'est pour toi que je meurs.

— Non, tu ne mourras pas, courageuse et vaillante enfant... Dieu ne permettra point que tu sois victime de ton dévouement. Ah ! si tu mourais, je ne m'en consolerais jomais !

Djorah eut un doux sourire.

— Brave fille, brave fille ! grommelait le spahis.

On sortit du ravin.

Raoul déposa son précieux fardeau sur le sol, et fit à la blessée un oreiller de sa poitrine.

— Voyons la blessure, dit Philippe, nous nous y connaissons un peu.

Raoul écarta les vêtements et découvrit la plaie. Elle était étroite, profonde. Le sang s'était arrêté.

— Il faudrait faire couler le sang, dit Philippe.

— Prends ma place un instant.

Le spahis obéit

L'officier s'agenouilla, posa ses lèvres sur la plaie et aspira fortement.

Djorah poussa un petit cri de douleur.

— Que fais-tu? demanda-t-elle avec émotion.

— J'ai fini.

Le sang se remettait à couler.

— Il faudrait maintenant laver la plaie et la panser ensuite, dit Philippe.

Raoul courut à son cheval et détacha vivement son porte-manteau qui, selon les précautions prescrites en campagne, contenait du linge et une petite trousse de pharmacie. A l'arçon de la selle pendait une gourde pleine d'eau.

L'opération délicate du lavage fut faite avec toutes sortes de précautions.

— Va maintenant chercher aussi ton porte-manteau, dit l'officier, tu dois y avoir des mouchoirs, de la charpie.

Raoul reprit la place du spahis, qui courut à son cheval resté étendu sur le sol et à demi-mort.

Philippe revint au bout de quelques minutes.

Raoul avait versé quelques gouttes d'arnica dans sa tasse de cuir bouilli remplie d'eau et fait un second lavage de la plaie.

Le trou fut garni de charpie, on posa une compresse sur la plaie et l'appareil fut maintenu par la ceinture de laine de l'officier.

Djorah se laissait faire sans pousser une plainte; elle murmurait seulement :

— Raoul, Raoul!

— Te sens-tu un peu mieux? lui demanda le jeune homme avec un accent de tendre sollicitude.

— Oui.

— Sommes-nous loin de la dechera?

— Tu y seras dans une demi-heure.

— Mettons trois quarts d'heure, car nous irons lentement pour ne pas te fatiguer.

— Tu m'emmènes donc?

— Oh! Djorah, as-tu pu croire que je t'abandonnerais ainsi sur une route!

— Merci!

La difficulté était d'installer commodément la blessée sur un des chevaux, de manière à ce qu'elle ne fût pas trop secouée.

Raoul sauta en selle sur le cheval de Ben Hamed, puis Philippe lui donna la jeune fille dont les jambes reposèrent sur l'encolure de l'animal et tout le reste du corps sur l'officier.

Le spahis passa ensuite sa ceinture sur les jambes de la blessée et la noua au cou du cheval afin que le mouvement ne fît pas tomber les jambes à droite ou à gauche.

Cela fait, la petite caravane se mit en route, Philippe tenant le cheval arabe par le mors, pendant qu'il avait la bride du cheval du lieutenant passée à son bras gauche.

— Souffres-tu? demanda Raoul à Djorah.

— Non, mais je crois que je vais m'évanouir ou que je vais mourir.

— Vite, mon lieutenant, dit le spahis, vite un petit coup d'eau-de-vie; votre gourde est pleine.

Raoul eut bien vite versé quelques gouttes du cordial entre les lèvres de la jeune fille qui, aussitôt, se sentit renaître.

— Tu peux aller plus vite, dit-elle, je ne souffre pas.

On pressa l'allure du cheval et avant le temps que Djorah avait approximativement fixé, on arriva au premier gourbi.

Il était petit jour.

Le bruit des chevaux avait donné l'éveil et bientôt les voyageurs furent entourés.

— Que veux-tu ? Que voulez-vous ? demanda un Arabe, car on n'était plus sur le territoire kabyle.

— Nous avons trouvé cette jeune fille blessée sur notre chemin, répondit l'officier ; nous l'amenons pour qu'elle soit soignée.

— Qui es-tu ?

— Un officier français, tu le vois ; mais voici l'anaya d'un marabout.

— C'est bien. Entre, tu es chez toi.

La blessée fut alors descendue.

Un Arabe poussa une exclamation de surprise.

Un autre s'écria :

— Mais c'est Djorah, la belle marabout tunisienne !

Djorah fut étendue sur des coussins et Raoul s'assit auprès d'elle.

— Je vais chercher le marabout, dit le maître du gourbi.

— C'est inutile, murmura la blessée, dans une heure je serai morte !

— C'est impossible ! s'écria Raoul désespéré.

Elle secoua lentement la tête et reprit :

— Laisse-moi m'appuyer sur toi ; c'est la tête posée sur ta poitrine que je veux mourir.

Le jeune homme ne put retenir ses larmes, qui tombèrent, brûlantes, sur le visage de la mourante.

Elle s'affaiblissait de plus en plus et ne cessait de murmurer :

— Raoul ! Raoul !

Au bout d'une demi-heure, elle redressa la tête. Elle attira à elle la tête de Raoul et lui dit d'une voix faible comme un souffle :

— Embrasse-moi !

Le jeune homme prit dans ses mains cette tête charmante, que couvrait déjà la pâleur de la mort, et il posa ses lèvres sur cette bouche qui ne pouvait plus s'entr'ouvrir qu'avec peine.

Djorah tressaillit. Un éclair de suprême joie illumina son visage et elle réunit tout ce qui lui restait de force pour rendre à son bien-aimé d'une heure cette caresse enivrante.

Puis un soupir s'échappa de ses lèvres et sa tête retomba sur la poitrine de Raoul.

Djorah avait rendu l'âme dans ce premier et dernier baiser d'amour.

Quelques heures après, Raoul se remettait en route pressé de remplir la mission qu'on lui avait confiée.

Il emportait le poignard de Djorah, funèbre souvenir d'un dévouement sublime.

XVIII

ÉPILOGUE

Il y avait grande animation à Mareille.

La population tout entière était en fête.

On chômait ce jour-là, bien que l'on n'eût pas encore achevé la semaille des avoines.

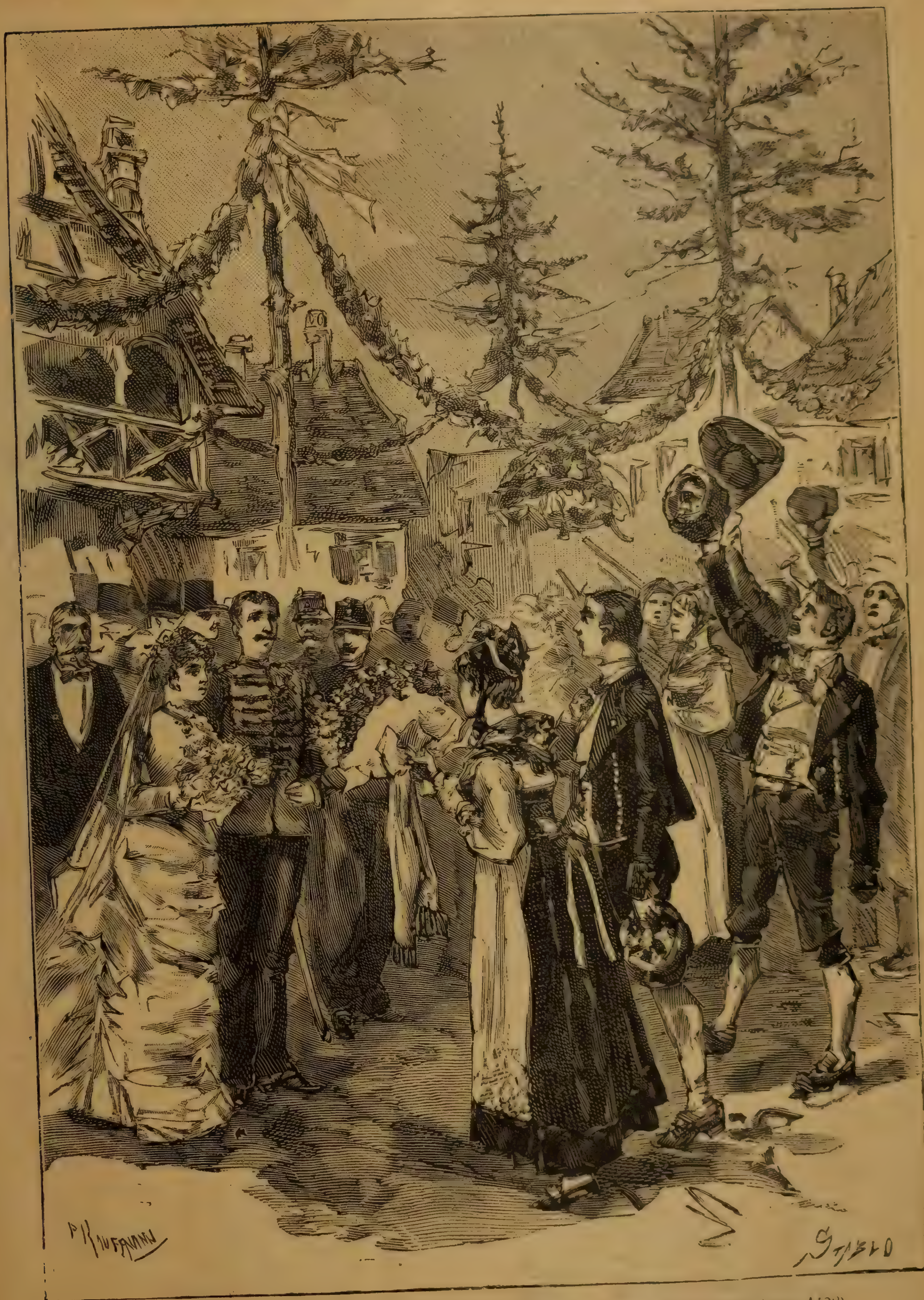
Jacques Grandin et Jeanne Vaillant se mariaient.

L'instituteur et l'institutrice avaient donné congé et les parents avaient mis aux enfants leurs habits des dimanches.

C'était une grande manifestation des habitants de la commune en l'honneur de Jacques Grandin, dont ils étaient fiers, de la belle Jeanne, qu'ils avaient crue morte pendant plus de deux ans, et aussi en l'honneur du vieux capitaine, leur maire toujours, malgré son âge.

Ils ne sont pas ingrats, les gens de Mareille : ils savent se souvenir des services rendus ; ils n'avaient pas oublié, ils n'oublieront jamais l'attitude énergique et digne de Jacques Vaillant en présence des Prussiens.

Sans doute, tous ne seront pas, le soir, sous la tente montée dans le jardin du maire, à la table de cent couverts du repas de noces ; mais il y aura dans la grande salle de la mairie, avant le bal, le banquet des jeunes garçons et des jeunes filles, sous la surveillance des membres du conseil municipal ; de plus, chaque famille réunie prendra part à la fête. Les indigents ou plutôt les nécessiteux, car les premiers sont rares à Mareille, n'auront rien à envier. La veille, une somme de trois mille francs leur a été distribuée.



L'une des jeunes filles et l'un des jeunes garçons tenaient chacun un bouquet (page 1428).

En outre, le conseil municipal a fait savoir que la caisse communale était dépositaire d'une somme de douze mille francs, devant servir à doter trois jeunes filles de la commune, lesquelles seraient désignées ultérieurement à la suite d'une délibération du conseil, assisté des principaux chefs de famille.

Le nom du généreux donnateur n'a pas été prononcé; mais si le maire de Mareille n'a rien dit, Jacques Grandin sait que le marquis de Chamarande ne laissera jamais échapper une occasion de faire le bien.

Le marquis, la marquise et leur fils ont passé la nuit à Vaucourt; ils viennent d'arriver à Mareille avec Mme et Mlle Henriette de Simaise.

La mère et la fille portent encore des vêtements de deuil. Elles ignorent toujours que sous le nom de Mauduit, le baron de Simaise achève de mourir à la ferme du Nid.

La baronne est rayonnante : elle voit le bonheur de ses chers enfants assuré.

La veille on a reçu à Vaucourt une lettre de Raoul datée d'Aumale. Le lieutenant de spahis va bien.

Il y a beaucoup de curieux devant la maison de Jacques Vaillant, qui attendent les mariés.

Ils ont vu la dame de Vaucourt et sa fille, qu'ils connaissent, et les personnes qui les accompagnent descendre de voiture; ils ont beaucoup regardé Jean de Chamarande tendant sa main à sa cousine et lui souriant; mais aucun n'a reconnu Jean Loup.

Aussi tous sont-ils à se demander :

— Qui donc est ce beau jeune homme?

Bientôt on apprend par les domestiques que le beau jeune homme est le cousin germain de Mlle Henriette de Simaise, qu'il se nomme le comte Jean de Chamarande et est le fils unique du marquis et de la marquise de Chamarande.

En entrant dans la maison où il avait été amené par les chasseurs qui l'avaient capturé dans la forêt, Jean ne fut pas maître de son émotion et on put le voir essuyer furtivement deux grosses larmes.

— Vous pleurez, lui dit tout bas Henriette.

— Oui, en me rappelant le passé, répondit-il; je n'ai pas oublié comment le pauvre Jean Loup a été accueilli dans cette maison par une brave et excellente femme, qui n'existe plus.

Landry est là, lui aussi, Landry le serviteur modèle, l'ami dévoué du marquis de Chamarande.

Ceux qui ont vu Landry, portant sous son bras un petit coffret

d'ébène richement sculpté, pensent que ce petit coffret renferme un cadeau de noce destiné à la mariée.

Dame, c'est facile à deviner.

En attendant que le mystérieux coffret soit ouvert, Landry, à qui son maître l'a confié, va le cacher quelque part, dans la maison, pour le reprendre quand le moment sera venu.

Ceci passe inaperçu.

D'ailleurs, Jeanne n'attend plus aucun cadeau : elle les a tous reçus ; ceux de son père et de son fiancé, cadeaux modestes en rapport avec leurs moyens ; celui de M[me] de Simaise et celui de M[lle] Henriette, deux jolis bijoux, comme peut les porter la femme d'un officier sans fortune ; ceux, enfin, du marquis et de la marquise de Chamarande.

Par exemple, ceux-ci ne sont plus du tout en rapport avec la position des mariés.

Il semblerait que le marquis et la marquise, en les choisissant chez un de nos grands joailliers de Paris, eussent oublié à qui ils les destinaient.

Et pourtant le marquis n'avait point la vanité stupide, le sot orgueil de certains millionnaires ; il ne pouvait avoir agi par ostentation.

— Je n'oserai jamais porter ces superbes choses, avait dit Jeanne.

— Il me semble, en effet, que c'est beaucoup trop riche pour toi, ajouta Jacques Vaillant.

Quand à Jacques Grandin, il ne comprenait pas.

Mais, à ce moment, Jeanne ne pensait guère à sa magnifique corbeille.

On achevait sa toilette.

Aidée de M[lle] de Simaise la marquise venait de poser sur la tête de la mariée la couronne de fleurs d'oranger et d'attacher son voile.

Les cloches carillonnaient.

On sortit de la maison.

Jacques Vaillant, conduisant sa fille, et Jacques Grandin, donnant le bras à la marquise de Chamarande, ouvraient la marche.

Une fusée éclata dans l'air. C'était un signal.

Aussitôt dans le village, de tous les côtés, et principalement sur le parcours du cortège, les paysans firent parler la poudre, suivant l'expression arabe, en signe de grande réjouissance.

La foule se pressait sur la petite place de la mairie, au centre de laquelle se trouvaient une vingtaine de jeunes garçons et autant de jeunes filles en robes blanches, tous enrubannés.

L'une des jeunes filles et l'un des jeunes garçons tenaient chacun un

bouquet, qu'ils allaient offrir aux mariés, en les complimentant, selon la vieille coutume du pays.

Cette cérémonie, très intéressante et souvent fort touchante, a lieu immédiatement après le mariage civil.

Le cortège, à son passage, jusqu'à son entrée dans la maison commune, fut salué par de joyeuses acclamations et ces cris mille fois répétés :

« Vive Jeanne !

« Vive Jacques Grandin !

« Vive Jacques Vaillant ! »

— Oh ! les braves gens, les braves gens ! disait le marquis.

— Tous sont heureux du bonheur de ces trois personnes qu'ils aiment, répondit la baronne.

— Cela se voit.

— En faisant cette ovation à ceux qu'ils veulent honorer, ils s'honorent eux-mêmes.

Ce fut l'adjoint, remplaçant Jacques Vaillant, qui fit le mariage.

Jacques Grandin avait pour témoins son colonel et le fermier chez qui il avait été garçon de ferme.

Les témoins de Jeanne étaient le marquis de Chamarande et le docteur Legendre.

Outre le colonel, il y avait encore là, assistant au mariage du lieutenant, son chef d'escadrons et plusieurs autres officiers, ses amis.

A la sortie de la mairie, les cris :

« Vivent les mariés ! » retentirent mêlés au bruit des armes à feu et des pétards.

Puis le silence se fit.

Alors eut lieu la remise des bouquets, précédée des compliments au marié, d'abord, à la mariée ensuite.

Jacques et Jeanne répondirent par quelques paroles affectueuses. Jacques embrassa la jeune fille qui lui remettait le bouquet, Jeanne embrassa en même temps le jeune garçon, après quoi on se rendit à l'église.

Au pays vosgien, ce n'est pas comme à Paris, à la sacristie, après la cérémonie religieuse, qu'on va complimenter les mariés et leur serrer la main.

Cette présentation se fait dans la maison de la mariée, qui est ouverte, pendant une heure, à tous ceux qui y veulent entrer.

Grand fut le nombre de ceux qui se présentèrent chez Jacques Vaillant afin de féliciter Jacques Grandin et la belle Jeanne. A tous, Jeanne

tendit gracieusement sa main et son front, et elle eut pour chacun un sourire et quelques mots charmants.

Enfin, les mariés se trouvèrent libres.

Ils s'empressèrent de rejoindre dans le petit salon ceux de leurs invités qui les y attendaient

Sur la table, couverte d'un tapis, on avait placé les cadeaux faits à la mariée.

Avec une émotion qu'elle avait peine à contenir, Jeanne remercia la baronne de Simaise et Henriette, qui l'embrassèrent.

Ensuite, elle prit d'une main un magnifique collier de perles fines, d'une grosseur remarquable, et de l'autre une superbe rivière de diamants.

— Voici votre cadeau, madame la marquise, et le vôtre, monsieur le marquis, dit-elle; je ne connais pas la valeur de ces merveilleuses parures.

Mais c'est bien beau, trop beau pour moi, pour nous, qui sommes pauvres, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, et il me semble que je n'oserai jamais les porter.

Tout le monde s'était approché pour admirer les superbes parures que le colonnel estimait, au plus bas, quatre cent mille francs.

— Ma chère Jeanne, répondit la marquise, nous avons pensé, au contraire, mon mari et moi, que vous porteriez souvent ces bijoux en souvenir de nous.

Elle ajouta en souriant :

— Ces objets, qui vous paraissent trop riches, nous les avons choisis tout en les trouvant à peine dignes de vous.

— Et vous les porterez, Jeanne, dit le marquis, parce que vous en aurez le droit.

Landry venait d'entrer, apportant la cassette d'ébène, qu'il posa sur la table devant le marquis.

Il y eut un vif mouvement de surprise.

Jeanne ne put s'empêcher de s'écrier :

— Quoi! encore?

— Non, Jeanne, répondit le marquis avec son bon sourire, ce que renferme ce coffret n'est pas un nouveau présent.

La jeune femme rougit.

Le marquis reprit :

— Il y a là, Jeanne, ce qui vous appartient, et je vais vous le remettre.

— Ce qui m'appartient? balbutia Jeanne étonnée.

— Qu'est-ce que cela signifie? pensait Jacques Grandin.

On se pressa autour de la table.

Tous les yeux étaient curieusement fixés sur la cassette d'ébène.

Le marquis reprit d'une voix lente et grave :

— Le secret de votre naissance vous a été révélé, Jeanne, et vous connaissez maintenant la fin malheureuse de Charles Chevry, votre père, et de Zélima, votre mère.

Zélima était l'amie de la marquise de Chamarande comme Charles Chevry était mon ami.

Tous deux ont été victimes de leur amitié, de leur dévouement, puisque c'est pour nous et à cause de nous qu'ils ont perdu la vie.

Nous ne cesserons jamais d'honorer leur mémoire et nous garderons éternellement le souvenir de leur dévouement sublime.

Vos parents, Jeanne, ne sont pas morts pauvres, comme on a pu vous le dire :

Charles Chevry avait amassé à Batavia, d'abord, et au Bengale ensuite, une petite fortune.

Charles Chevry et Zélima possédaient environ cinq cent mille francs lorsqu'ils quittèrent les grandes Indes pour venir se fixer en France.

On passait d'une surprise à une autre.

Le marquis tira de sa poche une petite clef d'argent et ouvrit la cassette.

— Charles Chevry, continua-t-il, avait pour ami, à Londres, un banquier de la Compagnie des Indes.

C'est entre les mains de ce banquier que votre père, Jeanne, remit son capital.

Ce banquier se nomme James Thompson.

Jeanne, vous vous souviendrez de ce nom qui est celui d'un honnête homme.

James Thompson ne garda pas seulement la somme qui lui avait été confiée pour la remettre un jour à l'ayant droit qui la lui réclamerait, il la fit participer comme capital de banque, aux bénéfices de sa maison.

Jeanne, il y a dans ce coffret trois millions deux cent mille francs en titres de rentes françaises.

Voilà la fortune que vous apportez en dot à votre époux.

— Ah! Jacques, Jacques! s'écria Jeanne.

Et, toute palpitante d'émotion, laissant couler ses larmes, elle se jeta dans les bras de son mari.

— A la bonne heure, voilà ce qu'on peut appeler une surprise, dit le chef d'escadrons.

— Agréable, ajouta le docteur Legendre.

— Une fortune de maréchal de France, messieurs, prononça gravement le colonel.

Jacques Vaillant, sous le coup de la surprise, restait silencieux, mais il pensait :

— Je les connais tous deux, ils sauront faire bon usage de cette magnifique fortune.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Trois mois se sont écoulés depuis le mariage de Jacques Grandin avec Jeanne Vaillant.

Nous retrouvons nos personnages à Vaucourt, à l'occasion du mariage de Mlle Henriette de Simaise et du comte Jean de Chamarande.

C'était à Vaucourt, comme à Mareille, un jour de grande fête pour la population.

L'enthousiasme était le même, les mêmes cris d'allégresse se faisaient entendre.

La baronne et sa fille, adorées dans la contrée, se voyaient entourées d'une foule respectueuse et attendrie.

Pauvres et riches, tous leur témoignent leur reconnaissance et leur sincère affection.

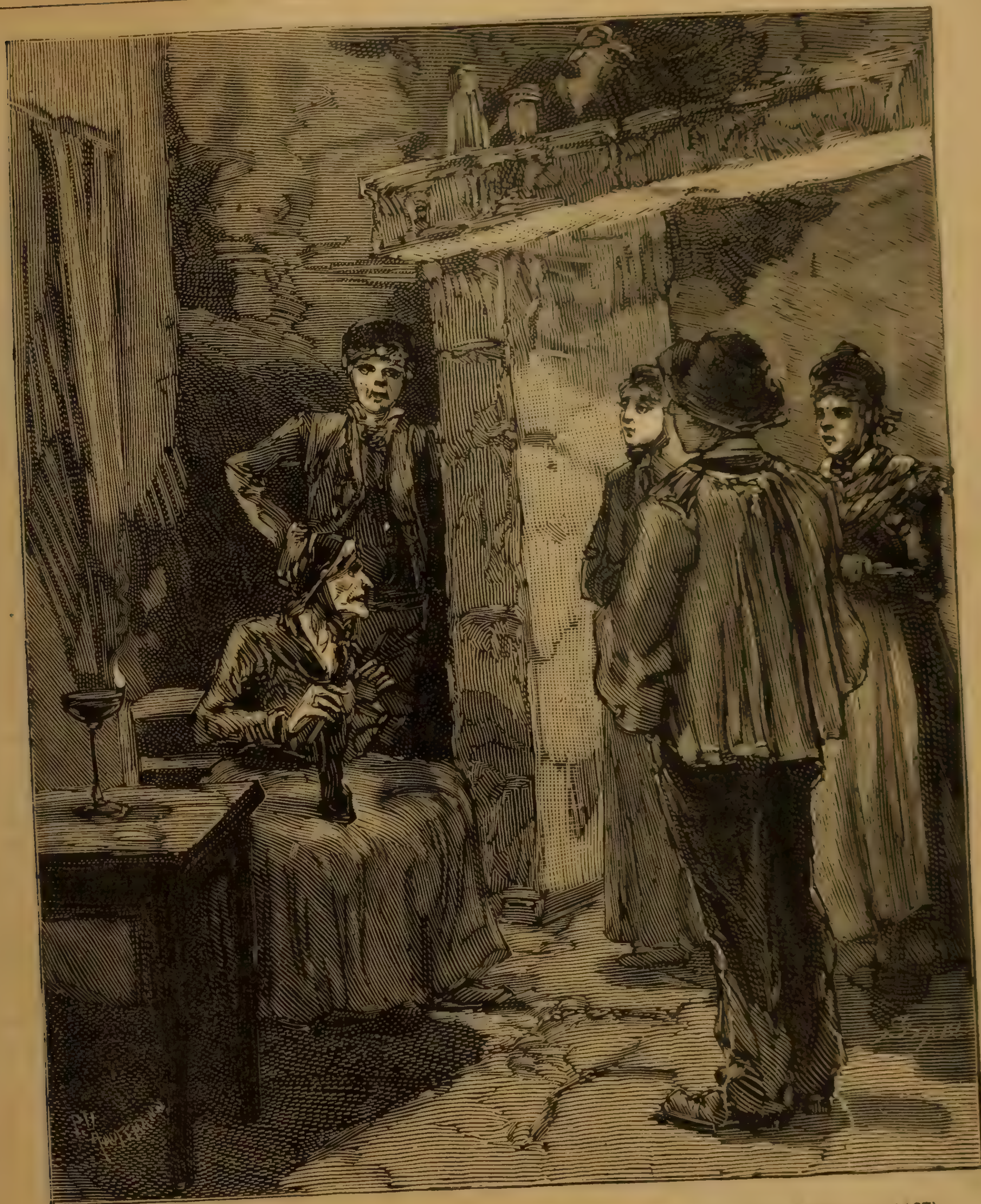
Les invités étaient nombreux.

Jamais il n'y avait eu au château, même quand le comte et la comtesse de Vaucourt existaient, une pareille réception, une aussi brillante réunion de personnages considérables.

Les témoins du comte Jean de Chamarande étaient Jacques Grandin et M. Guillaume Van Ossen, le célèbre banquier d'Amsterdam; ceux d'Henriette de Simaise, M. de Violaine et le comte de Maurienne.

Nommons encore parmi les principaux invités :

Pedro Castora et sa jeune femme, la charmante Suzanne de Violaine; la comtesse de Maurienne; Édouard, Emma et Blanche de Maurienne; Jacques Vaillant; Mme Jacques Grandin, plus belle que jamais; le duc et la duchesse de Corgirnon; M. Jules Hastier et sa femme, deux nouveaux mariés; le vieux médecin de Verzéville, M. Cornevin; M. Roubaud,



— Et dire que nous ne saurons jamais ce qu'il est devenu, ce pauvre Jean Loup! (p. 1437).

le notaire de Mme de Simaise, et sa femme; l'inspecteur des forêts, M. Monginot et sa famille.

N'oublions pas le père La Bique, tout étonné de se trouver au milieu de ce monde élégant et distingué, mais tenant bien sa place.

Enfin, Landry, devenu l'intendant du marquis de Chamarande, tout en restant son ami.

Depuis bientôt huit mois, Landry habite à Blaincourt, où il surveille

les travaux de restauration complète du vieux manoir féodal, acheté par M. de Chamarande.

Dans quelques jours, après les fêtes du mariage, on ira visiter le château de Blaincourt, dont — Landry l'a annoncé — on achève les derniers travaux.

En même temps on ira déposer des couronnes sur le monument que Jeanne a fait élever à la mémoire de Zélima et de Charles Chevry.

On fera aussi un pèlerinage à la Bosse-Grise.

La marquise veut absolument voir la grotte de Jean Loup, cette sombre retraite au milieu des roches, où son fils a vécu pendant plusieurs années.

Henriette, de son côté, désire revoir l'endroit où elle est tombée, cette terrible fente du rocher dans laquelle elle allait trouver une mort épouvantable, si Jean Loup n'était pas accouru à son secours.

Le bonheur fait oublier les mauvais jours ; mais il y a des souvenirs qui font partie du bonheur.

Il est vrai qu'il y a aussi des souvenirs qui gâtent toutes les joies ; un de ceux-ci reste impérissable au cœur de Raoul de Simaise.

Le jeune lieutenant de spahis est venu d'Afrique pour assister au mariage de sa sœur.

Une cicatrice qu'il a au front indique qu'il a fait son devoir en face de l'ennemi ; c'est la marque des braves. D'ailleurs sa belle conduite en Kabylie est connue et tout le monde l'a complimenté.

En l'embrassant, le marquis de Chamarande lui a dit :

— C'est ainsi qu'on rachète les fautes du passé et qu'on rend à un nom l'éclat qu'il avait perdu !

Certes, le jeune baron pouvait se féliciter de l'accueil sympathique qui lui était fait ; toutes les mains avaient serré les siennes, et cependant il restait soucieux et triste.

En revoyant Jeanne, il avait senti plus violemment encore les morsures du remords.

Les autres voulaient oublier, ils lui avaient pardonné son crime ; mais il ne pouvait pas oublier, lui, il ne s'était point encore pardonné. Il sentait qu'il n'avait pas assez fait jusqu'ici pour racheter complètement ses fautes.

Au lieu de prendre part à la joie générale, il cherchait constamment à s'isoler.

Mme de Simaise s'inquiétait.

L'excellente mère ne pouvait deviner les causes de la tristesse et des préoccupations de son fils.

Le hasard voulut — était-ce réellement le hasard ? — que sa place fut marquée, à table, à côté de Jeanne.

Ce fut pour lui une nouvelle et cruelle épreuve.

Il s'assit, pourtant.

Il était gêné, agité, très pâle et pris d'une angoisse terrible...

Un sourire de Jacques Grandin, placé en face de lui, le rappela à lui-même.

D'ailleurs, Jeanne se montrait on ne peut plus gracieuse.

Elle ne savait donc rien ?

Non, elle ne savait rien.

Jeanne ignorera toujours le nom du rôdeur nocturne qui s'était introduit dans sa chambre, pour commettre un vol, comme on le lui a fait croire.

Ne voyant s'arrêter sur lui que des regards amis, n'ayant à répondre qu'à des paroles affectueuses, Raoul parvint à se rendre maître de son émotion.

Dans la soirée, à la grande satisfaction de sa mère, il était presque gai.

A un moment, pendant que Mme Monginot, très bonne musicienne, jouait un morceau sur le piano, Emma de Maurienne, cédant sa place près de sa mère au marquis de Chamarande, vint s'asseoir à côté de Raoul.

Dans la journée, le baron avait à peine adressé la parole à la jeune fille.

Il avait même évité de se trouver près d'elle, ce que celle-ci et Henriette avaient seules remarqué. Aussi la jeune comtesse de Chamarande et Mlle de Maurienne avaient eu à ce sujet un moment d'entretien.

Voyant que le jeune officier, feignant d'écouter la musique, ne lui parlait point, Emma prit la parole :

— M. Raoul, dit-elle, qu'avez-vous ? Toute la journée vous avez été triste, songeur...

— Vous n'osez dire maussade, répliqua-t-il.

— On dirait que vous avez quelque chagrin ; est-ce que vous regrettez d'avoir quitté l'Algérie ?

— Ce que je regretterai sûrement, mademoiselle, ce sera de quitter de nouveau la France pour retourner en Algérie.

— Voilà une réponse aimable. Mais permettez-moi de vous le dire, M. Raoul, quand autour de vous tout le monde est joyeux, je ne comprends pas votre tristesse.

— Je vous assure, mademoiselle, que je partage la satisfaction de tous ; je suis on ne peut plus heureux du bonheur de ma sœur.

Il y eut un silence.

Après avoir hésité un instant, la jeune fille reprit :

— M. Raoul, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit le jour où vous êtes venu nous faire vos adieux avant de partir ?

— Ce que je vous ai dit ?... balbutia-t-il.

— Vous m'avez dit, en me serrant la main : « Ne m'oubliez pas, pensez quelquefois à moi ! »

— C'est vrai, mademoiselle, je vous ai dit cela.

— Eh bien, monsieur Raoul, je ne vous le cache point, je suis très étonnée.

— Étonnée ? Pourquoi ?

— Vous ne m'avez pas demandé si j'ai pensé à vous... quelquefois.

— Le jeune homme tressaillit et son regard s'illumina.

Puis à mi-voix, presque à l'oreille de la jeune fille :

— Je vous le demande maintenant, dit-il, avez-vous pensé à moi quelquefois ?

Emma eut un délicieux sourire.

— Je devrais ne pas vous répondre, fit-elle avec un petit air malicieux ; mais je suis franche, moi : j'ai pensé à vous souvent.

— J'ai eu ce bonheur !

— Avez-vous donc pu croire, monsieur Raoul, que vos amis vous oublieraient ?

— Non, sans doute, mais...

— Dans les premiers temps, quand j'ai appris que vous faisiez la guerre aux Kabyles, j'ai été très tourmentée, et le soir, souvent, je pleurais, sans savoir pourquoi. J'aurais voulu être près de vous et il me semblait que j'eusse été fière de partager vos dangers. Aussi quand nous avions de vos bonnes nouvelles par Mme de Simaise ou M. de Chamarande, c'était la joie qui succédait à l'inquiétude. Ah ! monsieur Raoul, c'est une vilaine chose, la guerre !

— Alors, mademoiselle Emma, vous ne voudriez pas avoir un militaire pour mari ?

— Oh ! je ne dis pas cela, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

— On applaudissait Mme Monginot, qui venait d'achever son morceau.

Depuis un instant, la duchesse de Corgirnon observait du coin de l'œil Raoul et Emma.

Tout à coup elle dit, assez haut pour qu'on puisse l'entendre :

— Je crois bien que d'ici peu de temps nous aurons un nouveau mariage.

Tous les regards se portèrent aussitôt sur le lieutenant de spahis et Emma de Maurienne.

Celle-ci devint rouge comme une cerise mûre, se leva et s'éloigna vivement de Raoul.

Henriette vint à elle et l'embrassa.

Puis s'approchant de son frère, elle lui dit tout bas, à l'oreille :

— Maintenant, Raoul, je connais ton secret.

Il sourit.

Henriette continua :

— Cette jeune fille dont tu m'as caché le nom, que tu aimes depuis longtemps, c'est Emma de Maurienne.

— Oui, chère sœur, répondit Raoul ; mais je n'ose espérer...

— Espère, Raoul, espère... Ne vois-tu donc pas que tu es aimé ?...

. . . .

. . . .

Dans les villages du canton d'Haréville, on parle souvent, le soir, à la veillée, du sauvage de la forêt de Mareille. Ceux qui racontent les faits qui l'ont rendu célèbre dans le pays terminent toujours par ces mots :

— Et dire que nous ne saurons jamais ce qu'il est devenu, ce pauvre Jean Loup !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Prologue

UN CRIME MYSTÉRIEUX.

Première Partie.

L'ENFANT DU MALHEUR.

Deuxième Partie.

A TRAVERS LE MYSTÈRE.

Troisième Partie.

LES DEUX FRÈRES.

Quatrième Partie.

LE PROTECTEUR.

Cinquième Partie.

HENRIETTE DE SIMAISE.

Sixième Partie.

TOUT POUR L'HONNEUR.

Septième Partie

LE MAL ET LE BIEN

